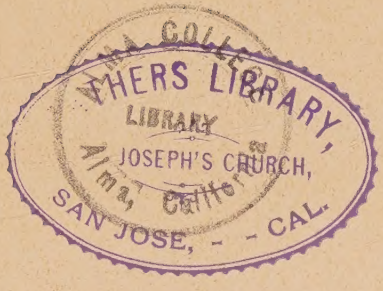
THERS LIBRARY,
LIBRARY
JOSEPH'S CHURCH,
SAN JOSE, - - CAL.

SOMME

DES

GRANDEURS DE MARIE

VII

SOMME

DES

GRANDEURS DE MARIE

SES MYSTÈRES, SES EXCELLENCES, SON CULTE

PAR

L'ABBÉ Z.-C. JOURDAIN

Chanoine honoraire d'Amiens.

NOUVELLE ÉDITION

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE POUR LA PRÉDICATION MODERNE

TOME SEPTIÈME

MARIE DANS LA CHAIRE CHRÉTIENNE

(TROISIÈME VOLUME)

ALMA COLLEGE
252.54
LIBRARY
J825
Alma, California

FATHERS LIBRARY
ST. JOSEPH'S CHURCH
SAN JOSE, CAL.

PARIS

HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, RUE DE MÉZIÈRES, 7

1900

Property of
CLgA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

35897

SOMME
DES
GRANDEURS DE MARIE

CINQUIÈME PARTIE

MARIE DANS LA CHAIRE CHRÉTIENNE
(SUITE)

LIVRE IV

L'AVE MARIA, LE MAGNIFICAT, LE SALVE REGINA
ET LES LITANIES DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

SECTION I

SERMONS SUR L'AVE MARIA

PREMIER SERMON [1]

EXCELLENCE DE L'*Ave Maria.* — SIGNIFICATION DE CES DEUX PREMIERS MOTS.

Ave gratia plena.
Luc. I, 28.

Un pieux auteur raconte, dans un ouvrage sur le saint Rosaire [2], qu'une âme tout embrasée d'amour pour la très sainte Vierge ne cessait de réciter la Salutation angélique. Mais elle aurait voulu faire plus. Que ne puis-je, s'écriait-elle, élever des temples en l'honneur de Marie, fonder quelque congrégation destinée à

1. Claus, tom. III, *in Festo Nativ. B. V.*, — Paciuchellio, *Excitationes in Ave Maria*, — *le Grand Catéchisme de la Persévérance chrétienne.*
2. Guilielmus Pepinus, *Rosar. Aur. B. V.* ser. 4.

la servir, allumer enfin dans tous les cœurs le feu sacré de son amour! Touchée de ses ardents désirs, la bienheureuse Vierge Marie daigna lui apparaître. Elle lui dit de continuer à lui adresser la Salutation de l'Ange, car aucun autre hommage ne lui cause plus de joie ni ne lui rapporte plus d'honneur; aucune autre prière ne procure plus de grâces à ceux qui la récitent.

Pourquoi ne prendriez-vous pas pour vous, mes frères, le conseil que la Mère de Dieu donnait à cette pieuse personne? Ne désirez-vous pas comme elle être agréables à Marie? N'avez-vous pas besoin de mille secours spirituels et corporels?

Mais lorsqu'on s'adresse à la Reine du ciel et de la terre, il faut le faire avec respect et piété; lorsqu'on parle à la Mère de Dieu, si l'on veut être écouté, il faut savoir ce qu'on lui dit. Sans doute, vous comprenez parfaitement ce que vous dites à Marie, lorsque vous récitez la Salutation angélique. Cependant, il faut le reconnaître, cette admirable prière est pleine de mystères, et il y a toujours à apprendre lorsqu'on la médite; il y a toujours des progrès à faire dans la piété lorsqu'on en nourrit son esprit et son cœur. Nous allons donc étudier ensemble la Salutation angélique et nous nous arrêterons aux premiers mots, *Je vous salue Marie*, après toutefois que nous aurons dit quelque chose de son excellence. Recueillez attentivement ces enseignements pieux. Un enfant peut-il être indifférent lorsqu'on lui parle de sa mère? Et vous, ô Marie, je vous en conjure, obtenez-moi de l'Esprit saint la grâce de célébrer dignement votre gloire et votre bonté, la grâce aussi de faire du bien à vos enfants qui m'écoutent : *Ave Maria.*

I. — *Excellence de l'Ave Maria.*

Après l'Oraison dominicale que Jésus-Christ nous a enseignée lui-même, il n'en est pas de plus belle, de plus sublime, de plus divine que la Salutation angélique, il n'en est pas qui reçoive un meilleur accueil auprès de Dieu et de Marie.

Pour vous en démontrer l'excellence, je m'arrêterai à une seule considération, l'origine de cette prière.

D'où nous vient, dites-moi la Salutation angélique? Qui vous a mis sur les lèvres ces mots que vous adressez chaque jour, et bien des fois peut-être en une journée, à la Mère de Dieu?

Toutes les paroles qui composent la Salutation angélique ont été dictées par l'Esprit de Dieu. Lorsque le moment fut venu où le Verbe divin voulut enfin s'incarner pour nous racheter, les trois adorables Personnes de la sainte Trinité envoyèrent un messager à Marie lui apprendre qu'elle était choisie pour donner le jour au Fils de Dieu fait homme. Ce messager ne devait pas parler de lui-même, mais au nom de Dieu. Dieu avait

composé le discours de l'ambassadeur céleste ; il lui avait dicté les expressions dont il aurait à se servir. Voilà la source première, l'origine infiniment sainte de l'*Ave Maria*. C'est Dieu qui en a choisi et disposé les premières paroles.

Et qui donc la Majesté divine chargera-t-elle de porter à la bienheureuse Vierge ces paroles bénies ? Sera-ce quelqu'un des prêtres du temple, des sages docteurs de la loi ? Il s'en trouvait encore plusieurs, quoiqu'ils fussent rares. Sera-ce un prophète ? Isaïe, Jérémie, Ezéchiel qui ont tant parlé du Messie, reviendront-ils pour s'acquitter de cette glorieuse mission ? Non ; il faut plus qu'un prêtre, plus qu'un prophète, plus qu'un patriarche ; il faut un de ces esprits bienheureux, si grands, si élevés en gloire, que le prophète Daniel, lorsqu'il les voyait, tombait de frayeur et les prenait pour Dieu lui-même. Et ce ne sera pas le moindre de ces bienheureux esprits. Ils sont sept, toujours auprès du trône de Dieu, prêts à exécuter ses ordres : ce sera l'un de ces sept grands esprits, peut-être le premier de tous : ce sera l'archange Gabriel.

Sur l'ordre de Dieu, le glorieux Archange descend du ciel, paraît devant l'auguste Vierge et lui dit : « Je vous salue, pleine » de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre les femmes : » *Ave, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus* (Luc. I, 28). Et parce que la Vierge s'étonne et se trouble d'une salutation si extraordinaire, il ajoute : *Ne timeas, Maria* : « Ne craignez rien, Marie. » L'Ange prononce ainsi ce nom, le plus doux de tous les noms après celui de Jésus, et nous n'ajoutons rien à ses paroles, lorsque nous disons : *Ave Maria gratia plena*, au lieu de dire simplement : *Ave gratia plena* : tout vient de l'Ange ou plutôt tout vient de Dieu.

A ces premières paroles apportées du ciel par le céleste ambassadeur nous ajoutons celles-ci : « Et le fruit de votre sein est » béni : « *Et benedictus fructus ventris tui* (Luc. I, 42). Ce n'est plus l'Ange qui parle, mais c'est Elisabeth, ou plutôt c'est encore Dieu par la bouche d'Elisabeth. Pour que Marie n'en doute pas, Elisabeth répète d'abord ces paroles de l'Ange que l'humble Vierge avait seule entendues : « Vous êtes bénie entre les fem» mes : *Benedicta tu in mulieribus*. Lorsque l'Ange les avait prononcées, le Fils de Dieu allait s'incarner, mais le grand mystère n'était pas encore accompli : il est accompli maintenant. Elisabeth peut donc ajouter, et nous le répétons après elle : *Et benedictus fructus ventris tui* : « Et le fruit de votre sein est » béni. »

Voilà la Salutation angélique proprement dite, la grande glorification de Marie, les paroles qui ont mis en son cœur une joie infinie ; paroles qu'elle ne se lasse pas d'entendre, paroles qui attirent sur ceux qui les prononcent avec piété les bénédictions les plus précieuses.

Mais il ne nous suffit pas de glorifier Marie, comme aussi nos louanges ne lui suffiraient point. Nous sommes ses enfants, nous sommes exposés à mille dangers, à mille maux. Elle peut et elle veut nous venir en aide. Comment n'en serait-il pas ainsi puisqu'elle est notre Mère? Elle attend donc de nous, que nous lui demandions les grâces qu'elle donne à ceux qui la prient? Mais comment les lui demander? Qui nous dictera les paroles les plus propres à obtenir grâce et miséricorde?

L'Eglise conduite et éclairée par le Saint-Esprit, se fera notre maîtresse. C'est elle qui enseignera comment nous devons implorer Marie. Aux paroles de l'Ange et à celles d'Elisabeth elle ajoutera : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pau- » vres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi » soit-il. » *Sancta Maria, Mater Dei*, etc.

Voilà la prière complète, la prière que l'Église invite ses enfants à répéter souvent, la prière que l'Eglise ordonne à ses ministres, de joindre à toutes les parties de l'Office sacré qu'ils récitent en son nom. N'avais-je pas raison de louer l'excellence d'une telle prière? Ne suffit-il pas de considérer d'où elle vient, pour la placer au premier rang après l'Oraison dominicale,

Si quelqu'un ne trouvait pas cette considération suffisante, qu'il se rappelle la puissante efficacité de la Salutation angélique, pour repousser les dangers de toutes sortes, pour écarter les tentations et vaincre le démon, pour obtenir des grâces spirituelles et même corporelles. A quels résultats n'arrive-t-on pas lorsqu'on dit bien et souvent l'*Ave Maria*, lorsqu'on récite bien le chapelet! Et par dessus tout, il y a ce grand résultat, que l'on assure son salut.

Mais entrons maintenant dans l'explication des deux premiers mots de cette sainte prière : « Je vous salue, Marie. » *Ave, Maria.*

II. — *Pourquoi l'Ange dit à Marie* : « *Je vous salue* : » *Ave.*

Lorsqu'on aborde une personne supérieure par son rang, son âge ou ses mérites, l'usage et la justice veulent que tout d'abord on la salue, pour lui exprimer le respect qu'on lui porte et auquel elle a droit. La manière de saluer varie chez les différents peuples, mais le salut lui-même, quelque forme qu'il adopte, existe partout; partout aussi c'est l'inférieur qui salue d'abord le supérieur.

Cette règle toute naturelle se retrouve dans les rapports que les hommes ont eus avec les anges. C'est ainsi qu'il est écrit à la gloire d'Abraham, qu'il a donné l'hospitalité à des anges et leur a témoigné un profond respect. Le prophète Daniel se prosternait de même jusqu'à terre devant l'ange qui lui apparaissait. Il devait en être ainsi, parce que l'ange l'emporte sur l'homme, par

la dignité de la nature, la dignité du ministère, la plénitude et la splendeur de la grâce et de la gloire.

Cependant lorsque l'archange Gabriel, un des premiers princes de la cour céleste, paraît devant Marie, ce n'est pas l'humble Vierge qui salue le brillant archange, mais l'archange qui salue la Vierge. D'où vient ce renversement des rôles? Ah! c'est qu'ici la nature humaine est supérieure à la nature angélique. Marie surpasse l'ange en plénitude de grâce, en intimité avec Dieu, en pureté. Elle est pleine de grâce; elle est la Mère de Dieu lui-même; elle est digne de contenir dans son sein celui dont la pureté est infinie.

Mais considérez, mes frères, avec quel respect le messager céleste prononce cette parole : *Ave*, « Je vous salue. » C'est ainsi qu'il saluait Marie, humble femme ignorée dans un village de Judée : comment devons-nous prononcer ces mots : *Je vous salue*, nous qui sommes si peu de chose et qui nous adressons à la même Vierge, non plus inconnue et pauvre, mais reine du ciel et de la terre, entourée de tous les anges et de tous les saints qui célèbrent ses louanges?

En saluant Marie par ce mot *Ave*, Gabriel ne lui témoignait pas seulement son respect; il l'invitait à dilater son cœur, à se réjouir, car telle est bien la signification primitive de la parole de l'Ange, que nous rendons en latin par le mot *Ave* et en français par *Je vous salue*.

Pourquoi donc, ô céleste messager, dites-vous à Marie de livrer son cœur à l'allégresse? Ah! c'est que Marie est pleine de grâce, c'est que la triple malédiction qui pèse sur les autres enfants d'Adam, n'est pas arrivée jusqu'à elle. Ni la faute originelle, ni la faute actuelle, ni la mort éternelle de l'enfer, conséquences du péché, ne regardent Marie [1].

1. Ecce, charissimi, sanctissimæ Virginis Mariæ, propter omnimodam culpæ carentiam et immunitatem, propter omnimodam vitæ innocentiam et puritatem, merito in principio salutationis *Ave* dicitur. *Ave* utique, est *absque væ*. Considerandum autem est quod triplex est væ, a quo immunissima fuit ista, cui dictum est : *Ave*. Est autem væ, culpæ, væ miseriæ et væ gehennæ. Est autem væ culpæ actualis, væ miseriæ originalis, et væ pœnæ gehennalis. De his tribus væ non incongrue intelligimus quod in Apocalypsi legimus : Audivi, inquit Joannes, vocem unius aquilæ volantis per medium cœlum, dicentis voce magna : Væ, væ, væ habitantibus in terra. Sed ecce quodlibet istorum væ multiplicatur, hæc per tria væ, ut sic simul sint novem væ, contra quæ Mariæ recte dicitur : *Ave*. Nam tria culpæ, tria miseriæ, tria gehennæ sunt væ, pro quorum carentia, ipsa merito salutatur per *Ave* (a væ).

Primo igitur, charissimi, considerandum est, quod triplex est væ culpæ, videlicet væ culpæ cordis, væ culpæ oris, et væ culpæ operis. De his tribus væ etiam dici potest : Væ, væ, væ habitantibus in terra. Væ ergo peccatoribus pro culpa cordis, sicut dicitur in Isaia : *Væ qui profundi estis corde, ut a Domino abscondatis consilium* (Isa. xxix, 15).... Item væ peccatoribus pro culpa oris, sicut dicitur in Isaia : *Væ qui dicitis malum bonum et bonum*

L'Ange n'a pas salué Marie, par le mot latin que nous prononçons, *Ave*, ni par l'expression française : *Je vous salue*; il s'est servi du langage dont on usait dans la Judée et que parlait habituellement la bienheureuse Vierge. Mais remarquez, mes frères, que Dieu n'ignorait pas comment serait traduite plus tard la salutation de l'Ange; il n'ignorait pas que l'Eglise ferait répéter jusqu'à la fin du monde par tous ses enfants, non pas la propre expression dont l'Ange s'est servi, mais ce mot *Ave*. Il pouvait donc donner à l'avance à ce mot des significations mystiques. Il pouvait le choisir parce que ce mot semble exclure tout mal : *Ave, sine væ*. Il pouvait le choisir parce qu'il rappelait le nom d'Eve, *Eva*, mais avec une transposition de lettres : *Eva, Ave*. Les saints Pères, les docteurs du moyen-âge, les écrivains ecclésiastiques n'ont pas hésité à faire ce rapprochement; et l'Eglise elle-même se l'approprie dans l'hymne la plus populaire qu'elle chante en l'honneur de Marie, dans l'*Ave Maris stella*, lorsqu'elle dit à la Vierge Mère de Dieu : « Vous qui » avez agréé cet *Ave* de la bouche de l'Ange, daignez nous éta- » blir dans la paix, en renversant le nom d'Eve : » *Sumens illud Ave — Gabrielis ore, — Funda nos in pace, — mutans Evæ nomen.* Qu'on ne dise pas que ce soit ici une subtilité ou un jeu d'esprit. Dieu avait préparé dans sa sagesse cette coïncidence. Véritablement, Marie a été tout le contraire d'Eve, et *Ave* a réparé tout ce que *Eva* avait détruit. *Ave*, c'est Marie qui nous rend la vie; *Eva*, c'est Eve qui nous donne la mort. *Ave*, c'est Marie qui nous ouvre le ciel; *Eva*, c'est Eve qui nous l'avait fermé.

Le premier mot que nous adressons à la Mère de Dieu est donc un hommage rendu à sa grandeur, une invitation à se réjouir des grâces admirables qu'elle a reçues de Dieu; une profession de foi à sa pureté immaculée et enfin la proclamation que tous les biens nous viennent par elle; comme tous les maux nous sont venus par la première femme.

Disons un mot maintenant de la signification du saint nom de Marie.

III. — *Ce que signifie le nom de Marie* [1].

Le nom de Marie, comme le nom de Jéhovah et celui de Jé-

malum (Isa. v, 20). Væ his, væ omnibus qui ore peccant, sicut in Psalmo dicitur : *Venenum aspidum sub labiis eorum* (Psal. xiii, 3)... Item væ peccatoribus pro culpa operis, sicut dicitur in Ecclesiastico : Væ duplici corde, et labiis scelestis, et manibus male facientibus (Eccli. ii, 14)... O quam longe a tali væ fuit omne opus et omnis vita Mariæ... Nota nec corde, nec ore, nec opere maculam peccati habuit, nec contraxit, ut vere ei Dominus dicere posset : Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te (Cant. iv, 7), etc... S. Bonavent. in *Speculo B. Mariæ Virginis*, lect. ii.

1. Voir *Somme des Grandeurs de Marie*, tome II, p. 92, les diverses significations du nom de Marie, et tome V, les sermons et plans pour la fête du *Saint Nom de Marie.*

sus, est un nom sacré, tout rempli d'ineffables mystères. En étudiant ce nom admirable, les Pères et les commentateurs y ont découvert de nombreuses significations, propres à nous faire mieux connaître les grandeurs et les bontés de cette auguste Vierge. Ils ont dit que le nom de Marie signifie océan d'amertume, étoile de la mer, illuminée ou illuminatrice, et souveraine, toutes significations qui conviennent éminemment au nom de la bienheureuse Mère de Dieu; je ne m'arrêterai pas à le démontrer aujourd'hui, je préfère vous donner un moyen de vous rappeler à l'aide du nom de Marie ce que cette auguste Vierge est pour vous.

Souvenez-vous bien, mes frères, que Dieu fait tout avec ordre, poids et mesure; rien n'arrive par hasard, et les leçons que nous trouvons dans le nom de Marie, nous les y trouvons parce qu'il a voulu nous les donner.

Quels enseignements puiserons-nous donc dans ce nom sacré : Marie, ou plutôt selon la langue de l'Eglise : *Maria?*

Examinez les cinq lettres dont il se compose. — Chacune d'elle vous rappellera un titre de Marie à votre amour, à votre reconnaissance, à votre confiance.

Le nom de la bienheureuse Vierge commence par la lettre M : pourquoi? pour qu'en prononçant ce saint nom, il vous soit aisé de vous souvenir que Marie est votre *Médiatrice* auprès de son Jésus. « Jésus-Christ homme est l'unique médiateur entre Dieu » et les hommes, » dit S. Paul : *Unus mediator Dei et hominum homo Christus Jesus* (I Tim. II, 5). A son nom sacré, tout genou fléchit au ciel, sur la terre et jusque dans les enfers. Lui seul avait assez de crédit auprès du Père céleste pour opérer notre rédemption. Mais Marie est notre médiatrice auprès de lui. C'est par elle que le médiateur suprême nous a été donné; c'est d'elle qu'il a pris cette chair dans laquelle il a souffert pour nous, ce sang qu'il a versé sur la croix. Elle lui a procuré la matière de son sacrifice; elle a consenti à ce sacrifice, elle s'y est unie de tout son cœur et a souffert avec l'adorable victime; elle a en un mot aidé puissamment Jésus, dans l'œuvre de notre rédemption; il est donc équitable qu'elle partage avec lui les titres qu'il s'est acquis en nous rachetant. L'Esprit saint prête à Marie ces paroles : « Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais là : » *Quando præparabat cœlos aderam.* Pour qui Jésus-Christ préparait-il les cieux? sinon pour les pécheurs qu'il rachetait au temps de sa passion. Et Marie était là présente : « J'étais avec lui disposant » toutes choses : » *Cum eo eram cuncta componens.* — Que deviendrions-nous, nous qui sommes si peu dignes de nous présenter devant le Seigneur, si nous n'avions pas Marie pour médiatrice? Mais elle est entre son divin Fils et nous. Elle n'a pas à faire valoir les droits de la justice, mais seulement les droits

de la miséricorde. C'est grâce à elle que la vengeance de Dieu ne nous a pas encore frappés. « Il y a longtemps que le ciel et » la terre eussent été réduits en poudre, si Marie ne les avait » soutenus par ses prières, » dit S. Fulgence : *Dudum cœlum et terra ruissent nisi Maria precibus sustentasset.*

La seconde lettre du nom de Marie est la lettre A. Elle nous rappelle que cette auguste Vierge est notre *Avocate*. Le saint roi David a vu en esprit la Mère du Fils de Dieu. Comment nous la dépeint-il? Il dit : « La reine s'est tenue à votre droite dans » un vêtement d'or, couverte d'ornements variés : » *Astitit regina dextris tuis, in vestitu deaurato circumdata varietatibus* (Psal. xliv, 10). La reine, c'est Marie; le vêtement d'or, sa charité parfaite ; les ornements variés sont ses vertus et ses dons innombrables. Mais pourquoi cette reine du ciel et de la terre se tient-elle debout à la droite du Seigneur? *Astitit regina a dextris tuis.* Ah! c'est qu'elle est notre avocate, c'est qu'elle plaide notre cause et que tout avocat qui prend la défense d'un accusé doit parler debout, dit S. Augustin : *Omnis qui causam dicit, stet necesse est* (S. Aug. q. 88 super *Nov. Test.*). Que n'obtiendra pas pour nous, une telle avocate, une telle mère plaidant devant le tribunal d'un tel fils?

Vient ensuite la lettre R, qui nous rappelle que Marie est la Réconciliatrice des pécheurs avec Dieu, et qu'elle leur procure la rémission de leurs fautes. Autrefois le prêtre Abiathar qui avait pris parti pour Adonias, lorsque ce prince s'était révolté contre Salomon, s'attendait à la mort; mais Salomon lui dit : « Tu es digne de mort » parce que tu as entraîné mon peuple à se séparer de moi et tu as tenté de m'enlever ma couronne ; « ce- » pendant je ne te ferai pas mourir cette fois. » Pourquoi le plus sage des rois conserve-t-il la vie à son ennemi? Il en donne cette raison : « Parce que tu as porté l'arche du Seigneur : » *Etenim vir mortis es : sed hodie te non interficiam quia portasti arcam Domini Dei* (III Reg. II, 26).

La quatrième lettre du nom de Marie est la lettre I, parce que cette bienheureuse Vierge est notre Illuminatrice, elle est l'astre qui nous éclaire et nous guide au milieu des dangers de la vie. Elle est l'Etoile de la mer, *Stella maris*. Pourquoi ce nom donné à la Mère de Dieu? Représentez-vous un vaisseau perdu au milieu de l'immense océan; il ne voit que le ciel et l'eau; il n'entend que le bruit du vent et des flots agités. La nuit arrive, une tempête se déchaîne; le vaisseau est soulevé par les vagues comme une paille. Mais si l'étoile de la mer se montre, les matelots reprennent courage et espèrent; ils savent de quel côté est le port où ils doivent aborder. Nous sommes dans ce monde comme sur un océan et la tempête agite souvent notre frêle barque; à chaque instant le naufrage nous menace; nous ne savons

même pas de quel côté il nous faut chercher le salut. Mais la bienheureuse Vierge Marie est notre Etoile. « Ne détournez pas » vos yeux de cet astre, dit S. Bernard, si vous ne voulez pas » périr dans la tempête : » *Ne avertas oculos a fulgore hujus sideris, si non vis obrui procellis* (hom. II sup. *Missus*). « Regar- » dez l'Etoile, appelez Marie, » dit-il encore : *Respice stellam, voca Mariam*. Que de pécheurs ont refusé de se convertir, de porter remède aux maux de leurs âmes, jusqu'au jour où ils ont été illuminés par un rayon de l'Etoile de la mer, jusqu'au jour où Marie a éclairé et touché leurs cœurs!

La cinquième lettre du nom de Marie, ou plutôt *Maria*, selon le langage de l'Eglise est la lettre A. Elle nous montre en la Mère de Dieu, notre *aide*, notre *auxiliatrice*. Nous savons combien l'aide que Marie nous apporte est puissante, et combien aussi elle est empressée et généreuse. Marie n'est pas seulement la Mère de Dieu, la dispensatrice de tous ses trésors, de toutes ses grâces, elle est aussi notre reine en même temps que notre mère. Que ne pouvons-nous pas attendre d'elle si nous lui sommes fidèles.

Un ancien auteur rapporte un fait qui montre combien l'aide de Marie est utile à ceux qui l'implorent. — Un chef de brigands avait établi son repaire dans un vieux fort inabordable, au milieu de montagnes, non loin d'une route très fréquentée. Un jour ses compagnons se saisirent d'un religieux, qu'ils dépouillèrent et allaient mettre à mort. Ce saint homme à force de prières obtint qu'ils le présentassent à leur chef; il avait, disait-il, un secret très important à lui communiquer, mais il ne pouvait le faire qu'en présence de toute sa troupe. On appelle tous les brigands. Le religieux les considère : il en manquait un, le compagnon habituel du chef, qui ne le quittait ni le jour, ni la nuit. On le cherche et on l'amène. Son aspect était tel qu'il effrayait même ses compagnons. Le religieux le regarde et l'adjure de déclarer qui il est, et ce qu'il est venu faire en ce lieu. Alors ce brigand pousse un cri de rage : Je suis trahi, dit-il, je suis un démon. Depuis quatorze ans je ne quitte pas ce chef de brigands, cherchant sans cesse le moment favorable de le tuer et d'emporter son âme en enfer. — Et pourquoi ne l'as-tu pas fait, depuis tant d'années, dit le religieux? — Parce que, répondit le démon, il n'a jamais manqué un seul jour de faire une prière à la Vierge. Ah! s'il y avait manqué une fois, il y a longtemps qu'il brûlerait dans l'enfer. Le démon disparut, et le chef de brigands épouvanté du danger qu'il avait couru, se convertit et fit pénitence. Voilà comment Marie vient en aide à ceux qui l'implorent.

Courage donc, âme chrétienne; s'il y a des combats à livrer pendant cette vie, s'il y a des dangers à courir, si vous redoutez

la justice de Dieu, si vous craignez d'avoir encouru sa disgrâce, adressez-vous à Marie. Elle est votre auxiliatrice, elle est votre illuminatrice, elle sera votre avocate auprès de votre juge, votre médiatrice auprès de Dieu et elle vous réconciliera avec lui. Dites-lui souvent : *Je vous salue, Marie* : Mais n'oubliez pas, que Dieu n'a trouvé d'assez pures que les lèvres d'un archange pour les prononcer une première fois. Que vos lèvres à vous soient pures comme les lèvres de Gabriel, que vos cœurs aussi soient purs, et s'ils ne le sont pas encore, qu'ils s'efforcent de le devenir. Ainsi Marie sera heureuse de recevoir votre salutation, et ses bénédictions les plus précieuses vous seront réservées pour ce monde et pour l'autre. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

MARIE PLEINE DE GRACE [1].

Ave gratia plena.
Luc. 1, 28.

Lorsque l'ange Gabriel se présenta devant la bienheureuse Vierge Marie, pour lui annoncer que le Verbe divin voulait s'incarner en elle et qu'elle était choisie pour donner le jour au Fils de Dieu lui-même, il la salua avec une vénération profonde. Quelles étaient les causes de cette vénération d'un prince de la cour céleste, pour l'humble vierge de Nazareth? les paroles qu'il dit à Marie nous les révélera. Je vous salue, lui dit-il, vous qui êtes pleine de grâce, vous avec qui est le Seigneur, vous qui êtes bénie entre toutes les femmes : *Ave gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.*

Que pourrions-nous dire de plus beau à la gloire de Marie? Que pourrions-nous ajouter à cet éloge pour célébrer sa perfection, sa grandeur et sa sainteté? L'Ange ne fait pas un long discours, mais que ne dit-il pas dans ces deux mots seulement : *Gratia plena* : « Pleine de grâce? » Essayons de comprendre quelque chose des grandeurs qu'ils renferment, afin d'augmenter encore notre admiration, notre amour et notre confiance en la très sainte Vierge.

Nous nous poserons trois questions que nous examinerons brièvement dans cette instruction. La première sera : Quelle est la grâce et la plénitude de grâce dont Marie est remplie?

La seconde : La grâce dont Marie était remplie lorsque l'Ange

1. Voir Paciuchell. Excitat. XIII, XIV et XV in *Ave Maria.*

Voir aussi dans les cinq volumes précédents de la *Somme des Grandeurs de Marie*, les nombreux paragraphes ou sermons traitant le même sujet ou s'y rapportant.

vint la saluer, pouvait-elle s'accroître encore et dans quelles proportions s'accrut-elle en effet ?

La troisième : Marie fut-elle pleine de grâce uniquement pour elle-même, ou le fut-elle aussi pour nous ?

O Vierge sainte, ô Vierge pleine de grâce, puisez dans les trésors infinis que Dieu vous a confiés. Faites que nos intelligences soient éclairées des lumières de l'Esprit de Dieu, nos cœurs embrasés de son amour et nos volontés dociles à ses inspirations.

I. — *Grâce et plénitude de grâce que l'Ange reconnaît en Marie* [1].

En adressant à la sainte Vierge ce premier mot : *Ave*, « je » vous salue, » l'Ange lui faisait entendre que Dieu l'avait exemptée de toutes les malédictions qui pèsent sur le genre humain tout entier. Mais si précieuse qu'elle fut, ce n'était là qu'une faveur négative, et pour préparer l'humble Vierge à la grande nouvelle qu'il venait lui annoncer, il devait lui faire connaître les principales faveurs positives dont elle avait déjà été l'objet de la part de Dieu. Il lui dit donc : « Vous êtes pleine » de grâce, » *gratia plena*, non seulement exempte de tout mal, mais comblée de tout bien.

La Sainte-Ecriture dit de N.-S. Jésus-Christ lui-même, qu'il était plein de grâce : *Plenum gratiæ et veritatis* (Joann. I, 14). Elle le dit de S. Etienne : *Plenus gratia et fortitudine* (Act. VI, 8). Elle nous représente Elisabeth, Jean-Baptiste, Zacharie, les Apôtres, les premiers disciples, remplis de l'Esprit et de la grâce de Dieu. Mais il y a plénitude et plénitude. S. Thomas en distingue de trois sortes.

Il y a premièrement une plénitude de *suffisance* par laquelle quelqu'un devient suffisamment apte à accomplir des actes méritoires et excellents. Elle se trouva en S. Etienne et dans les autres saints que nous venons de citer.

Il y a en second lieu, une plénitude de *surabondance* : c'est celle que Dieu a mise dans la très sainte Vierge, de qui la grâce surabonda en nous tous, par le Fils qu'elle enfanta.

Enfin, il y a une plénitude d'*effet*, et c'est la plénitude particulière au Christ, source et auteur de toute grâce.

Il n'est donc pas nécessaire que tous ceux dont il est écrit qu'ils étaient pleins de grâce, aient possédé une grâce égale et semblable. Le Christ est plein de grâce, comme source d'où dérive toute grâce, sur les hommes, sur les membres dont il est le chef. Marie est pleine de grâce, comme le fleuve dans lequel la

1. Consulter sur ce point, comme pour toute l'explication de l'*Ave Maria*, le *Grand Catéchisme de la persévérance chrétienne*, par M. P. de Hauterive, tome XIII chez H. Walzer.

source s'épanche tout entière et qui coule à pleins bords. Etienne et les autres saints sont pleins de grâce, mais comme des ruisseaux seulement et des canaux qui dérivent du fleuve.

Quand l'Ange dit à Marie qu'elle est pleine de grâce, il veut parler de cette plénitude propre à sa destinée, plénitude inférieure sans nul doute à celle de Notre-Seigneur, mais incomparablement supérieure à toutes les autres.

La bienheureuse Vierge Marie était pleine de grâce, dans son corps, dans son esprit, dans son âme. Tous les dons naturels et surnaturels, Dieu les avait rassemblés en elle ; toutes les vertus, toutes les perfections contribuaient à former le trésor des grâces de Marie ; elle les possédait toutes au degré le plus élevé qu'il soit donné à une pure créature de pouvoir les posséder.

La beauté corporelle de Marie était merveilleuse. La Sainte-Ecriture ne manque pas de faire remarquer la beauté des femmes illustres, dont il est parlé dans l'ancien Testament. Elle parle de la beauté de Sara, conservée jusque dans une extrême vieillesse, de celle de Rébecca, de celle de Rachel, de celle d'Abigaïl. Elle dit d'Esther, qu'elle était parfaitement belle et que son incroyable beauté la rendait aimable et agréable à tous ceux qui la voyaient (Esth. II, 15). Elle dit aussi de Judith : « Il n'y » a point dans toute la terre une femme semblable à celle-ci pour » l'aspect, pour la beauté et pour le sens des paroles (Judith. » XI, 19)». Or, toutes ces femmes dont les livres saints célèbrent la beauté, n'étaient que les figures, les ombres de Marie. Aussi le bienheureux Albert le Grand ne craint-il pas d'affirmer qu'elle surpassa en beauté toutes les femmes, qu'elle posséda le suprême degré de perfection dont un corps mortel soit susceptible et que la nature ne pouvait rien faire de plus excellent (*Quæst.* V *sup. Missus est*). Ne fallait-il pas qu'elle fût la Mère de Dieu, et que le plus beau des enfants des hommes pût ressembler à sa Mère ?

Marie était pleine de grâce dans son esprit. Tous les dons naturels de l'intelligence, de la mémoire, de l'imagination, toutes les perfections du cœur et de la volonté, elle les possédait à un degré plus élevé que nulle créature humaine, qu'aucun ange devrais-je dire n'en fut jamais orné. Choisie et créée en vue de la maternité divine, il fallait qu'elle fût digne de cet état sublime; il fallait qu'il y eût quelque rapport, non pas d'égalité, mais de proportion, entre elle et le Fils qui devait naître d'elle, et ne pas la quitter pour ainsi dire un seul instant, pendant plus de trente années.

Mais ces dons naturels que possédait Marie n'étaient que la moindre partie de ses trésors. En la saluant pleine de grâce, l'Ange admirait en elle, et proclamait hautement la plénitude de grâce céleste, de grâce proprement dite dont le Seigneur avait

enrichi son âme. Il saluait et révérait en Marie, une grâce plus abondante et plus parfaite que n'en ont jamais possédé tous les saints et tous les anges ensemble.

Pourquoi cette plénitude de grâce? pourquoi cette sainteté presque infinie de l'humble Vierge de Juda?

C'est un principe que Dieu accorde à toutes les créatures raisonnables, des grâces proportionnées à l'office que chacun doit remplir. Aux prophètes et aux prédicateurs, il donne les grâces nécessaires pour enseigner sa loi; aux martyrs, les grâces nécessaires pour souffrir avec constance les tourments les plus cruels pour l'honneur de la foi; aux vierges les grâces dont elles ont besoin pour mener sur la terre une vie angélique; aux gens du monde, les grâces qui leur rendent possible une vie chrétienne et sainte au milieu du monde. Or, Marie était destinée à devenir la Mère de Dieu. Cette dignité est la plus haute qui se puisse concevoir après celle de Dieu lui-même : il était donc nécessaire qu'elle reçût des grâces plus nombreuses et plus sublimes qu'aucune autre pure créature pût recevoir.

Plus Marie approchait de Jésus-Christ, source de toute grâce plus elle devait participer à la lumière et à la chaleur de ce divin soleil. Plus elle était aimée de lui, plus il l'enrichissait nécessairement de ses dons, fruits précieux de son amour.

Aussi les saints Pères sont-ils unanimes à proclamer que Marie a possédé toutes les vertus. « La grâce est accordée aux » autres particllement, dit S. Jérôme: Marie la possède dans » sa plénitude (Serm. *in Assumpt.*). » Et S. Bernard dit à son tour en s'adressant à Marie : « Il n'y a point de vertu qui ne » resplendisse en vous, et tout ce que les saints ont eu, vous » l'avez possédé à vous toute seule. (Serm, IV, sup. *Salve Re-* » *gina.*) » « O Vierge, s'écrie le pieux Idiota, vous avez en vous » tous les privilèges. Nul ne vous est égal, nul ne vous est su- » périeur excepté Dieu. » Comparez, si vous le voulez, les vertus qui ont brillé plus particulièrement dans chacun des grands saints de l'ancienne et de la nouvelle loi : Marie les a toutes possédées à un degré mille fois plus élevé et plus parfait.

Mais ce n'est rien encore. A tous ces privilèges, à toutes ces perfections incomparables, il faut ajouter le privilège unique de la maternité divine. Par ce privilège Marie touche à l'infini et c'est surtout lui qui met le comble à la plénitude de sa grâce. Salomon après avoir bâti le temple de Jérusalem s'écriait: « Si » le ciel et les cieux des cieux ne peuvent vous contenir, Sei- » gneur, combien moins cette maison que j'ai bâtie : » *Si enim cœlum et cœli cœlorum te capere non possunt, quanto magis domus hæc quam ædificavi* (III Reg. VIII, 27). Le temple de Salomon n'était que l'image de Marie; elle a contenu dans son sein celui qui est plus grand que le ciel, la terre et toute la création,

t avant de le renfermer dans son sein, elle l'a contenu dans on âme bienheureuse. Marie est un vase admirable, un vase mmense, que Dieu a fait pour que l'infinie grandeur y pût haiter, et pût seule le remplir. Qu'elle est immense la grâce qui emplit un vase fait pour contenir Dieu lui-même[1]!

Voilà, mes frères, ce qu'il faut penser de la plénitude, de l'immensité, je dirai presque de l'infinité de grâce que possédait Marie, au moment où l'Ange lui vint annoncer qu'elle concevrait e Sauveur dans son sein, et qu'elle donnerait le jour au Fils de Dieu. Est-ce tout? Non, nous devons nous élever encore. Ce n'était pour ainsi dire qu'un point de départ et nous sommes loin de toucher au sommet des grandeurs de Marie: *Fundamenta ejus in montibus sanctis:* Les fondements de sa perfection reposent sur les montagnes saintes. Quel édifice va s'élever sur un tel fondement?

II. — *Accroissement continuel de la grâce en Marie.*

S'il ne s'était agi que de mesurer le ciel, la terre, la mer que nous voyons, le moindre des anges y aurait suffi. Mais mesurer ce que le ciel, la terre, et la mer représentent, mesurer la grandeur de Marie, il n'y a pas de créature qui n'y doive renoncer en confessant son impuissance. Sans connaître donc l'étendue des grâces dont son âme fut remplie, nous devons nous contenter de dire qu'elle en a possédé plus que tous les anges et les saints, au moment de l'Annonciation. Que dis-je, au moment de l'Annonciation? C'est à l'instant même de sa bienheureuse et immaculée conception que Dieu l'enrichit de tant de trésors. Mais ce n'était pas encore assez. La grâce n'est pas oisive ; tant

1. *Immensa certe fuit gratia, qua ipsa fuit plena. Immensum enim vas non potest esse plenum, nisi* immensum sit istud quo est plenum. Maria autem vas immensissimum fuit, ex quo illum qui cœlo major est, continere potuit. Quis est cœlo major? Certe ille de quo Salomon ait : Si cœlum et cœli cœlorum te capere non possunt, quanto magis domus hæc, quam ædificavi? Non utique domus per Salomonem ædificata, sed domus per illam significata Deum capere potuit. Tu ergo, immensissima Maria, capacior es cœlo; quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contulisti. Tu capacior es mundo : quia quem totus non capit orbis, in tua se clausit viscera factus homo. — Si ergo Maria tam capacissima fuit ventre, quanto magis mente? Et si capacitas tam immensa fuit gratia plena, oportuit utique quod gratia illa quæ totam implevisse potuit capacitatem esset immensa. Quis immensitatem Mariæ potest mensurare? Ecce quod dicitur in Ecclesiastico : Altitudinem cœli, latitudinem terræ, et profundum abyssi quis dimensus est? Cœlum est Maria, tum quia cœlesti puritate, cœlesti claritate, cœlestibus aliis virtutibus abundavit, tum quia sedes Dei altissima fuit, teste Propheta, qui dicit : Dominus in cœlo paravit sedem suam. Terra quoque Maria fuit quæ fructum illum nobis protulit de quo idem propheta ait : Terra dedit fructus suos. Abyssus etiam est Maria in bonitate et misericordia profundissima, etc. S. Bonaven. *in Specul. B. V. M.* lect. v.

qu'une créature humaine demeure sur la terre, elle doit cultiver son champ, faire produire des fruits à sa vigne, des intérêts aux talents qui lui sont confiés. Plus le champ et la vigne sont fertiles, plus les fruits seront abondants. Plus la somme d'argent est grande, plus les talents sont nombreux et précieux, plus ils doivent procurer de richesses nouvelles pour le maître. Marie douée de tant de grâces, ne pouvait pas être une ouvrière oisive, un intendant infidèle. Les biens que Dieu lui avait confiés devaient se développer et s'accroître dans des proportions extraordinaires par ses soins.

La plénitude de grâce, qui était en Marie dès le moment de sa conception, ne rendait nullement impossible son accroissement. Il n'en est pas d'une âme comme d'un vase. Lorsqu'un vase est rempli, on n'y peut plus rien ajouter; mais lorsqu'une âme est pleine de grâce, elle peut toujours en recevoir davantage : Dieu la dilate à mesure qu'il lui accorde des dons nouveaux. Ainsi arriva-t-il pour la bienheureuse Vierge.

La grâce ne demeure pas inutile et oisive dans une âme. Si elle n'opère rien, c'est que cette âme y met obstacle. Comment supposer que la grâce presque infinie que Marie avait reçue d'abord n'agît pas en elle ? Comment supposer que la Vierge très sainte, très immaculée, exempte de toute tendance au mal, de toute révolte de la concupiscence opposât quelque obstacle à son action ? La grâce agissait en elle; elle agissait avec toute sa puissance, elle donnait à tous ses actes une perfection surnaturelle incomparable, et rendait le moindre d'entre eux plus méritoire, que les actes de vertu les plus héroïques et les plus extraordinaires des martyrs et des saints [1].

Aussi la sainte Eglise ne craint-elle pas de dire que Marie a mérité de porter Jésus dans son sein : *Regina cœli lætare, quia quem meruisti portare resurrexit*: « Reine du ciel réjouissez-» vous, parce que celui que vous avez mérité de porter est res-» suscité. » Comment Marie aurait-elle mérité la maternité divine, sinon par l'accroissement de la grâce reçue au jour de sa conception ?

Mais transportez-vous par la pensée dans la maison de Nazareth, au foyer de la sainte famille. Voyez les soins attentifs, les services de tous les instants que Marie rend, avec tant d'amour et de perfection, au divin Enfant. Voyez plus tard, avec

1. Asserit D. Bern. Senen. serm. XV *de Festivit. Virg.* B. Virginem plus meruisse ex actu fidei, et obedientiæ, quo angelo nuntianti Filii conceptionem assentita est, et assentiendo sese condigne disposuit, ac de congruo meruit ut esset Mater Dei, quam meruerint omnes sancti, omnibus actibus, ac meritis suis, quia videlicet eo actu meruit, saltem de congruo eam dignitatem cui excellentior gratia et gloria quodammodo deberetur. Et ad hoc accommodat illa verba Proverb. ultimo : Multæ filiæ congregaverunt divitias; tu supergressa es universas. MORALES, in cap. I *Matth.* lib. II, tr. 9.

quel empressement elle le sert, avec quel bonheur elle devance ses moindres désirs. Voyez-la au pied de la croix, partageant ses douleurs. Serait-il possible que tant d'actes pieux, tant d'actes de dévouement et d'amour, tant d'actes accomplis avec une perfection capable de faire envie aux séraphins eux-mêmes, eussent été inutiles et sans fruits, qu'ils n'eussent pas rendu cette admirable mère, plus chère encore à son divin Fils, qu'ils ne l'eussent pas avancée plus encore dans la grâce du Seigneur?

Serait-il possible qu'un verre d'eau froide donné à un pauvre pour l'amour de Jésus, méritât le ciel au premier venu d'entre nous, et que les sacrifices les plus grands, les actes de vertu les plus parfaits, accomplis par la plus sainte et la plus agréable à Dieu, de toutes les créatures, ne lui eussent servi de rien ? Il serait insensé de le croire.

Marie a donc mérité pendant tout le cours de sa vie. Elle a mérité dans tous ses actes parce qu'ils ont été tous accomplis avec l'intention la plus pure et avec l'attention et toute la perfection nécessaires pour qu'ils ne perdissent rien de leur prix devant Dieu. Elle a mérité sans interruption, car le sommeil lui-même ne lui enlevait pas la pleine possession de sa volonté libre, et c'est d'elle qu'il est dit : « Je dors et mon cœur veille : » *Ego dormio et cor meum vigilat* (Cant. v, 2).

Comptez maintenant toutes les œuvres de Marie, tous ses actes de piété, de douceur, d'humilité, d'obéissance, de renoncement, comptez toutes ses prières, ses conversations, ses œuvres de zèle et de charité pour le prochain. Comptez toutes ses pensées, tous les mouvements de son cœur, toutes ses paroles, toutes ses actions : autant d'actes précieux devant le Seigneur, autant d'actes d'un mérite toujours croissant qui ajoutaient à sa grâce, et la multipliaient dans des proportions qui effraient l'imagination. Si l'on considère que la première grâce que Marie reçut, l'emporta sur la grâce de tous les anges et de tous les saints, et que cette grâce fut à chaque instant doublée et multipliée par ses saintes actions, pendant les soixante-dix ans de sa vie, l'esprit humain se perd dans l'abîme de ces trésors et reste confondu. Il n'y a que Dieu seul, auteur de cette merveille, qui puisse la comprendre.

Mais la grâce de Marie n'a pas été utile seulement à la très sainte Vierge elle-même, elle l'a été de plus à tous les hommes.

III. — *Utilité pour nous de la plénitude de grâce de Marie.*

Le seul bien véritable sur la terre est la vertu. Les philosophes païens le reconnaissaient et tout homme qui rentre un moment en lui-même est bien obligé de se l'avouer. Mais il n'y a pas de véritable vertu sans la grâce : la grâce divine peut

seule nous rendre justes et bons. C'est de la grâce que nous avons besoin, c'est d'elle qu'il est écrit: Une seule chose est nécessaire: *Porro unum est necessarium* (Luc. x, 41). L'Ange dit à Marie qu'elle a trouvé la grâce : *Invenisti gratiam apud Deum* (Luc. i.) Mais elle ne l'a pas trouvée pour elle seule, elle l'a aussi trouvée pour nous [1].

Ecoutez S. Thomas. « C'est beaucoup pour un saint, quelque » grand qu'il soit, dit-il, de posséder tant de grâce que ce serait » assez pour le salut de plusieurs. Mais que cette grâce suffise » au salut de tous les hommes, voilà le comble. Or, ce comble » est réalisé en Jésus-Christ et dans la bienheureuse Vierge » Marie. En effet, quelque danger que vous couriez, vous pou- » vez obtenir le salut par l'entremise de la glorieuse Vierge. » C'est d'elle qu'il est écrit : *Mille clypei pendent ex ea* (Cant. iv, » 4). « Mille boucliers y sont suspendus. » De même sa puis- » sance vous aidera dans l'accomplissement de tout acte de » vertu, car elle nous le dit elle-même : En moi se trouve tout » espoir de vie et de vertu : » *In me omnis spes vitæ et virtutis* (Eccli. xxiv, 25) [2].

Souvent on a comparé la bienheureuse Vierge Marie à la mer. On peut dire qu'elle lui ressemble en ce point que tous les fleuves portent leurs eaux à la mer, et que la mer à son tour en fait profiter toute la terre. Les eaux que la mer a reçues, attirées par les rayons du soleil deviennent des nuages qui vont répandre partout la fécondité.

De même tous les fleuves de la divine grâce aboutissent à Marie. Elle les reçoit tous, mais elle ne garde pas pour elle seule, ces eaux vivifiantes. Toutes les grâces, tous les dons célestes distribués dans l'Eglise lui viennent par Marie. Un pécheur se sent-il touché de componction et pressé de revenir à Dieu ? Cette grâce lui vient de Marie. Un juste fait-il quelque progrès dans la vertu ? Il le doit à Marie. Une âme sainte avance-t-elle

1. *Invenisti*, ait angelus ad Mariam, *gratiam apud Deum*. Feliciter semper hæc inveniet gratiam, et sola est gratia, qua egemus. Prudens Virgo non sapientiam, sicut Salomon, non divitias, non honores, non potentiam, sed gratiam, requirebat. Nimirum sola est gratia, qua salvamur. Quid nos alia concupiscimus, fratres? Quæramus gratiam et per Mariam quæramus; quia qui quærit invenit et frustrari non potest. Quæramus gratiam sed apud Deum, nam apud homines gratia fallax est. S. Bern. serm. *de Nativ. Mariæ.*

2. Fuit etiam gratia plena quantum ad refusionem in omnes homines. Magnum enim est in quolibet sancto, quando habet tantum de gratia, quod sufficit ad salutem multorum. Sed quando haberet tantum quod sufficeret ad salutem omnium hominum, hoc esset maximum. Et hoc est in Christo et in Beata Virgine. Nam in omni periculo potes salutem obtinere ab ipsa Virgine gloriosa, unde dicitur: *Mille clypei* (id est remedia contra pericula) *pendent ex ea*, etc. Idem in omni opere virtutis potes eam habere in adjutorium, et ideo dicit ipsa: *In me omnis spes vitæ et virtutis.* S. Thom. opusc. iii.

à pas de géant dans la voie de la perfection et de l'union à Dieu? C'est Marie qui la soutient, Marie qui l'éclaire et qui la guide. Elle recueille les méchants pour en faire l'objet des miséricordes célestes, pour les rendre à l'Eglise, Ruth recueillait les épis que les moissonneurs de Booz avaient laissés tomber. Marie recueille les âmes qui ont échappé aux soins des docteurs, des pasteurs, de ceux que Dieu a chargés de moissonner les âmes. « O Marie, s'écrie S. Bernard, vous embrassez et vous réchauffez en votre sein le pécheur qui est un objet de mépris pour le monde entier, et vous n'abandonnez pas cet infortuné que vous ne l'ayez réconcilié avec son juge redoutable [1].

La grâce de Marie enrichit les bons de son abondance. Par elle ils deviennent forts ; la vigueur de l'Esprit de Dieu les pénètre ; ils reçoivent la faveur que demandait le Prophète lorsqu'il disait : « Que mon âme soit remplie de votre divine mi» séricorde ; qu'elle en soit comme rassasiée et engraissée : » *Sicut adipe, et pinguedine repleatur anima mea* (Psal. lxii, 6). « Marie, dit S. Jean Damascène, a été plantée comme un oli» vier fécond dans la maison du Seigneur, et enrichie de son » esprit. Elle est devenue le sanctuaire de toutes les vertus [2]. »

Enfin, la grâce de Marie délivre de la mort éternelle tous ceux qui en sont préservés. C'est elle que figure Esther dont il est écrit : « Le roi l'aima par dessus toutes les autres femmes ; » elle trouva grâce et faveur auprès de lui, et il lui mit sur la » tête le diadème royal : » *Adamavit eam rex plus quam omnes mulieres, et posuit diadema regni in capite ejus* (Esther. ii, 17). Esther trouva grâce devant Assuérus, comme Marie devant Dieu, et cette grâce lui procura le diadème royal, en même temps que le moyen de sauver tout son peuple condamné à mourir. Ainsi en est-il de notre Esther, de la bienheureuse Vierge Marie. Elle a trouvé grâce devant Dieu, mais une grâce si abondante que, non seulement elle a été élevée à la dignité de reine du ciel et de la terre, des anges et des hommes, mais qu'elle nous a procuré le salut.

Vous êtes donc pleine de grâce, ô Marie. Vous ne l'êtes pas uniquement pour votre propre avantage, vous l'êtes aussi pour nous. Vous conservez aux bons l'amitié de Dieu ; vous procurez aux méchants la miséricorde et le pardon ; vous venez en aide aux âmes au moment de la mort ; vous les recevez et les introduisez au ciel. Vous nous aidez dans nos tribulations ; vous nous

1. Maria, tu peccatorem toti mundo despectum materno affectu amplecteris, foves, non deseris, quousque horrendo judici miserum reconcilies. S. Bern. *in Deprecat. ad Virg. Mariam.*

2. Maria in domo Domini plantata et impinguata spiritu, ut oliva fructifera, omnis virtutis habitaculum facta est. S. Joan. Damasc. lib. IV, *de Fide orthod.* c. 15.

défendez contre la tentation; après Jésus, vous êtes notre seule espérance, ô Marie. Aidez-nous donc ! ô mère de la grâce ; secourez-nous dans toutes nos nécessités ; faites surtout que notre vie se passe saintement ici-bas, pour qu'un jour nous puissions chanter dans le ciel, vos louanges et celles de votre divin Fils. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

EXPLICATION DES PAROLES : LE SEIGNEUR EST AVEC VOUS [1].

Ave gratia plena, Dominus tecum.
Luc. I, 28.

Sous l'ancienne loi, c'était un usage assez commun de se saluer, en s'abordant ou en se quittant, par ces paroles : « Que » le Seigneur soit avec vous. » Il n'est donc pas étonnant que l'Ange les prononce en saluant Marie. Mais ici, mes frères, il ne s'agit pas d'un simple souhait; ces mots sont l'expression d'une vérité et la constatation d'un fait. L'Ange a dit à Marie : « Vous êtes pleine de grâce. » Il lui dira bientôt: « Vous êtes » bénie entre les femmes. » Ce sont les privilèges de la bienheureuse Vierge, auxquels il rend témoignage. Entre ces deux privilèges il en énonce un troisième en disant: *Le Seigneur est avec vous*. Et comment y est-il?

Le Seigneur est en Marie comme conservateur et comme sanctificateur. Il est en elle comme père, comme fils et comme époux. Le cœur de Marie est le sanctuaire de la vertu et de la grâce; il en contient toute la plénitude; Dieu y habite, pour assister cette auguste Vierge dans ses paroles et dans ses œuvres. Il dirige ses pas, et sa providence la suit toujours du regard pour éclairer ses voies.

Pouvez-vous imaginer pour l'homme une félicité plus grande que de jouir ainsi de la présence de Dieu? Cette assistance continuelle est la source de mille bénédictions, ou plutôt de toute bénédiction pour ce monde et pour l'autre. Parcourez la sainte Ecriture et vous verrez que les hommes à qui il fut dit : « Le » Seigneur est avec vous : » *Dominus tecum*, opérèrent des prodiges qui étonnèrent leur siècle.

Pourquoi le patriarche Isaac fut-il si redoutable à ses ennemis, tandis que ses amis étaient comblés de biens, ce qui obligeait le roi Abimelech et les autres princes à solliciter son amitié? Parce que Dieu lui avait fait cette promesse : « Je serai » avec toi : » *Ero tecum*. Pourquoi Jacob s'enrichit-il dans la

1. Voir Claus, tom. III, *Spicilegium* etc. tom. II, *in festo Concept. Imm B. V. M.*

maison de Laban, échappa-t-il à la colère d'Esaü et fut-il béni en toutes ses entreprises? Parce que Dieu lui avait dit : *Ero custos tuus* : « Je serai ton gardien. » Pourquoi Josué entra-t-il dans la terre promise et triompha-t-il si aisément des innombrables et redoutables ennemis qui s'élevaient contre lui? Parce que Dieu lui avait dit : « Comme je fus avec Moïse, ainsi je se» rai avec toi : » *Sicut fui cum Moyse, ita ero tecum* (Jos. I, 5). Pourquoi Gédéon, pourquoi David, Judith et tant d'autres, remportèrent-ils sur les ennemis de Dieu des victoires inexplicables et prodigieuses? Parce que Dieu était avec eux. Mais il n'y était pas comme il fut en Marie, il n'y avait pas toujours été; il était, hélas! trop à craindre qu'il n'y fût pas toujours; surtout il n'y était pas corporellement. On ne pouvait pas dire d'eux ce que S. Thomas de Villeneuve dit en s'adressant à la très sainte Vierge : « Le Seigneur est avec vous! Il est avec vous dans » votre corps, avec vous dans votre esprit, avec vous dans » votre âme, avec vous dans vos pensées, avec vous dans le » sein de votre mère, avec vous, à votre naissance, avec vous » pendant votre vie, avec vous au moment de la mort, avec » vous toujours et sans fin [1]. »

Salut donc, ô Marie! *Le Seigneur est avec vous*, à vos côtés, dans votre cœur; il éloigne les périls; il déjoue les ruses de l'enfer, il vous inspire, il est de moitié dans vos pensées et dans vos œuvres. Il est avec vous, seul à seul, pour accomplir dans votre sein un grand mystère, sans témoins, loin des profanes. Il est avec vous, pour que vous conceviez l'auteur de toute pureté et de toute justice.

Oui, mes frères, l'Ange avait bien raison de dire à Marie : « Le Seigneur est avec vous : » *Dominus tecum*; mais pour que nous le redisions avec plus de dévotion après lui, méditons sur ses paroles, et voyons comment il est vrai que le Seigneur fut avec Marie, dès son entrée dans la vie, pendant sa vie mortelle et après qu'elle eut quitté cette vie.

I. — *Le Seigneur fut avec Marie dès son entrée dans la vie.*

Peut-être, mes frères, ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi l'Ange dit à Marie : *Le Seigneur est avec vous*? Ne pouvait-il pas dire tout aussi bien : Dieu est avec vous? Ou bien encore: La très sainte Trinité est avec vous? Ou bien enfin : Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont avec vous? S. Bonaventure répond à cette question, que si l'Ange s'exprime ainsi, c'est pour donner à entendre que de même que Dieu est le souverain

1. Tecum in corpore, tecum in mente, tecum in consilio, tecum in utero, tecum in ortu, tecum in exitu, tecum in fine, tecum sine fine, etc. S. Thom. de Villanova, serm. *de Annunc.*

Seigneur de toutes choses, il veut que Marie soit la souveraine Maîtresse de tout, et que c'est par sa présence qu'il lui confère cette dignité. Elle est la Dame du ciel et de la terre comme il en est le Seigneur [1].

L'Ange en disant à Marie : Le Seigneur est avec vous : *Dominus tecum*, avait encore d'autres motifs d'user de ce titre : *Dominus* : « Le Seigneur, » au lieu d'employer toute autre appellation. Il en est un que je veux vous exposer.

Lorsque Dieu s'occupe des autres créatures, qu'il a créées, qu'il conserve et qu'il sanctifie, il suit les règles communes et immuables qu'il a posées lui-même, et auxquelles il ne déroge pas. Tous les hommes naissent d'un homme et d'une femme ; tous les hommes sont coupables du péché originel par le fait même qu'ils descendent d'Adam ; tous les hommes sont enclins au péché et pèchent plus ou moins ; ils sont soumis à mille misères suites du péché d'origine, même lorsqu'ils en ont été purifiés par le baptême. Telle est la règle que Dieu a posée et qu'il se fait une loi de suivre. Mais s'agit-il de Marie ? Il n'y a plus de loi qui tienne. Dieu est le Maître, le Seigneur et il le montre. Il agit en maître absolu, en maître tout-puissant, à qui rien ne peut résister.

Voyez ce qu'il fait pour elle. Marie eut un corps de chair comme nous, mais exempt de toute concupiscence. Elle fut petite enfant n'usant pas de la parole, mais jouissant de l'usage entier d'une raison parfaite. Elle fut impeccable, mais sa liberté n'en était pas moins entière, ni son mérite moins grand. Elle fut féconde, mais elle ne perdit rien de l'éclat de sa virginité. Elle porta le Fils de Dieu dans son sein, mais ce doux fardeau n'en était pas un pour elle. Elle devint mère ; mais la malédiction portée contre la femme : « Tu enfanteras tes fils dans la douleur : » *In dolore paries filios tuos*, ne la regardait pas. Sa beauté l'emporta sur celle de toutes les autres filles d'Eve, sans aucun danger pour les autres, ni pour elle-même.

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'Ange dit à Marie : *Le Seigneur est avec vous* ? Si Dieu avait agi en Dieu, comme pour les autres créatures, la bienheureuse Vierge aurait été souillée du péché originel comme tous les autres enfants d'Adam, puisqu'elle est fille d'Adam comme nous. Mais il agit en Maître absolu, en maître de ses propres lois. Il met à part cette créature privilégiée. Il est avec elle pour la sauvegarder contre toute atteinte. Ni le péché originel, ni les conséquences désastreuses de ce péché n'approcheront de Marie. Dieu est le Maître ; il est avec elle et il la défend contre ses propres lois. Dès ce pre-

1. Deus iste omnium Dominus sic cum Maria fuit quod etiam ipsam universalem omnium Dominam fecit, Dominam cœli, et Dominam mundi. S. Bonavent. in *Specul. Virg.* cap. viii.

mier instant, l'ange Gabriel, et sans doute d'autres esprits bienheureux à qui Dieu révéla ce mystère, purent saluer Marie et lui dire : *Ave gratia plena Dominus tecum* : « Salut à vous pleine de » grâce ! Le Seigneur est avec vous. » Dès ce moment aussi Marie aurait pu s'écrier : « Le Seigneur qui est puissant a fait en moi » de grandes choses : » *Fecit mihi Dominus magna qui potens est.*

Au premier instant de la création de Marie, l'adorable Trinité tint, semble-t-il, ce conseil dont il est parlé dans le Cantique des cantiques : *Quid faciemus sonori nostræ* ? Que ferons-» nous pour notre sœur (Cant. viii, 8)? » Ce n'était pas, dit Hugues de S. Victor, que les Personnes divines hésitassent sur ce qu'elles devaient faire ; mais elles parlaient ainsi pour faire ressortir la grandeur des dons qu'elles lui préparaient. Quels furent donc les dons que Dieu concéda à sa fille bien-aimée, dès le premier moment de son existence ? Voulez-vous une comparaison ?

Les élèves de Socrate, un des plus grands philosophes dont s'honore l'antiquité, apportaient, dans une circonstance solennelle, des présents à leur maître. L'un d'eux, qui plus tard fut un illustre orateur, Eschine, voulant mieux faire que tous les autres se donna lui-même à Socrate en disant : Je n'ai rien à vous donner que j'estime digne de vous, si ce n'est moi-même. Les autres en vous donnant beaucoup se sont réservé plus encore. En me donnant moi-même, je vous livre en même temps tout ce qui m'appartient. Le Fils unique de Dieu se donna ainsi à Marie, qu'il avait choisie pour sa mère, dès le premier moment de son existence, et parce qu'il n'est qu'un seul et même Dieu, avec le Père et le Saint-Esprit, Marie reçut en don les trois adorables Personnes ; l'âme de l'auguste Vierge fut, dès cet instant même, le temple de toute la Trinité. Nous pouvons donc dire à Marie, avec un pieux auteur : « Avec vous est la puissance du Père qui » vous féconde ; avec vous est la sagesse du Fils qui vous ins-» truit ; avec vous est la pureté du Saint-Esprit qui vous con-» serve immaculée[1]. »

II. — *Le Seigneur fut avec Marie pendant tout le cours de sa vie.*

« Le Seigneur est avec vous : » *Dominus tecum* ! Dieu qui avait pris, dès le premier instant, possession du cœur de Marie comme de son temple par excellence, comme d'un autre ciel où il recevait des hommages plus dignes de lui que les hommages

1. Tecum est potentia Patris te fœcundans ; tecum est sapientia Filii te erudiens ; tecum est munditia Spiritus Sancti te inviolatam conservans. Carthag. *de S. S. Arcanis* lib. V, hom. viii.

des Chérubins et des Séraphins, Dieu pour qui le cœur de Marie était un paradis de délices, pouvait-il s'en éloigner jamais? Marie s'est écriée : « J'ai rencontré celui que chérit mon âme ; » je l'ai saisi et je ne le laisserai pas aller : » *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam* (Cant. III, 4). Elle gardera ce trésor dont elle connaît le prix infini, et ce n'est pas celui qui le lui a donné qui voudrait l'en priver. Le Seigneur, le Maître souverain de toutes choses est avec elle ; il s'est donné à elle, il l'aime comme le chef-d'œuvre de sa toute-puissance, de sa sagesse infinie, de son amour ; il l'aime comme sa fille, sa Mère, son épouse : pourrait-il se séparer d'elle, et quelque chose aurait-il la puissance de l'y obliger, lui qui est le Maître : *Ego Dominus*? Aussi, voyez cette enfant que le regard des anges peut seul contempler, cette enfant dont les parents eux-mêmes soupçonnent à peine l'existence? Son âme n'est pas entravée dans son action comme celle des autres enfants, par l'insuffisance des organes qui doivent la servir. Dès le sein de sa mère, elle possède toute sa liberté, l'usage plein et entier de toutes ses facultés ; elle est plus éclairée que les Chérubins, plus brûlante d'amour pour Dieu que les Séraphins : le Seigneur est avec elle. Le moment de sa naissance viendra ; ses yeux corporels s'ouvriront à la lumière et elle contemplera les merveilles de ce monde visible; elle apprendra ainsi à mieux connaître encore et à mieux aimer le Seigneur. Lui-même sera son maître, lui-même l'instruira de ses merveilles : il est avec elle et ne la quitte pas : *Dominus tecum.* Elle grandira et les anges, à chaque pas qu'elle fera dans la vie, s'écrieront : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol*? « Quelle est » celle-ci qui s'avance comme l'aurore se levant, belle comme » la lune, pure comme le soleil (Cant. VI, 9) ? » Rapide est la course de l'aurore, rapide la course de la lune et celle du soleil, se hâtant pour porter la lumière et la vie à toutes les contrées du monde : aussi rapide est la course de Marie dans la voie de la perfection. Ah ! c'est que le Seigneur est avec elle.

Aussi voyez quel chemin elle a parcouru lorsqu'elle arrive enfin à sa quinzième année. L'Ange du Seigneur vient à elle. Il déclare qu'elle est pleine de grâce, mais d'une telle plénitude que Dieu l'a jugée digne de devenir sa mère : *Ave gratia plena... Ecce concipies in utero et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum :* « Je vous salue pleine de grâce... Voici que vous conce- » vrez dans votre sein et que vous enfanterez un fils et vous lui » donnerez le nom de Jésus (Luc. I, 28, 31). » Comment une simple créature peut-elle s'élever si haut ? comment une humble Vierge sera-t-elle la Mère du Dieu qui l'a tirée du néant ? Ah ! c'est que le Seigneur est avec elle : *Dominus tecum.*

Le divin Enfant est né. Voyez comme l'heureuse Mère aime

son Fils; comme le Fils à son tour est heureux de rendre à sa Mère les caresses, les témoignages d'amour qu'elle lui prodigue. Désormais l'adorable Trinité habitera dans le cœur de Marie, comme elle y habita dès le premier moment, mais de plus, le Fils de Dieu fait homme, sera là, visiblement auprès d'elle, le Seigneur sera avec elle, comme l'enfant avec sa mère. Il ne la quittera pas. Pendant trente années et plus, elle le possédera, elle jouira de lui, sera heureuse de ses joies et souffrira de ses douleurs. Ah! qui pourra comprendre le bonheur de Marie possédant ainsi son Jésus? Mais aussi qui pourra dire son martyre lorsqu'elle le vit expirant sur la croix? La joie comme la douleur, elle a tout supporté, quoiqu'il y en eut assez pour donner la mort à toutes les créatures vivant à la surface de la terre, si l'on eût partagé l'une ou l'autre entre elles toutes : comment expliquer une telle force, un pareil prodige? Le Seigneur était avec elle.

Pourquoi Jésus-Christ, après avoir nourri cinq mille hommes avec quelques pains dans le désert, s'enfuit-il lorsque cette foule pressée par la reconnaissance, le cherche pour le couronner? Pourquoi n'accepte-t-il pas des hommages auxquels il a tout droit? Marie n'était pas là, puisque personne n'avait demandé à Jésus de venir en aide à la foule, et Jésus ne voulait pas être couronné en l'absence de sa Mère, dit S. Melithon : *Noluit in deserto coronari, quia ibi Maria Mater ejus non erat.*

Pourquoi au jour de la Transfiguration, Jésus-Christ ne veut-il point accéder au désir de Pierre, et demeurer au moins quelque temps sur la montagne, pour laisser à ses disciples choisis le temps de jouir de sa gloire? L'Evangile blâme la demande de Pierre, et l'accuse de n'avoir pas su ce qu'il disait. Ah! c'est que Pierre faisait tort à Jésus-Christ, dit S. Chrysostome; il l'offensait en voulant dresser des tentes sur la montagne de la transfiguration, et faire demeurer le Seigneur en un lieu où n'était pas sa Mère. *Petrus in monte transfigurationis in Christum peccavit, cum vellet tria tabernacula fabricare, et Christum sine Matre in eodem ordine collocare* [1]. Marie ne quittait pas Jésus; Jésus n'était bien qu'auprès de Marie, et ainsi se passa toute la vie du Seigneur sur la terre : il était avec vous, ô Marie : *Dominus tecum.*

Un jour vint cependant, où le Fils bien-aimé de Marie quitta la terre pour retourner auprès de son Père céleste, et prendre possession, comme homme, de son trône dans la gloire des cieux. Cessera-t-il donc d'être avec Marie pendant les quelques années qu'elle doit encore passer sur la terre? Ah! ce serait mal juger du cœur de Jésus. Le ciel le réclame, il montera au

1 S. Chrysostom. apud *Faberium* in Exposit. *Salut. Angel.* discur. 17.

ciel; mais il a trouvé le moyen de rester en même temps sur la terre, non seulement comme Dieu, mais aussi comme homme. Il veut être toujours tout entier, son corps, son sang, son âme et sa divinité, auprès de sa Mère. Il y sera par l'Eucharistie. Il accomplira pour elle cette merveilleuse invention de son amour et de sa toute-puissance; il le fera pour nous aussi sans doute, mais avant tout pour Marie, et les Anges qui viendront lui parler des grandeurs de Jésus et de sa gloire dans le céleste royaume, la salueront encore par ces mots : *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum*: « Je vous salue Marie, pleine de grâce, » le Seigneur est avec vous. »

III. — *Le Seigneur est avec Marie maintenant qu'elle ne vit plus sur la terre.*

Faut-il demander si le Seigneur fut avec Marie, au moment où elle quitta la terre, s'ils habitent ensemble dans la maison de Dieu, s'ils seront ensemble éternellement? Eh! qui donc entrerait dans la maison de Dieu, si sa Mère n'y était pas entrée? « Seigneur, qui habiterait dans votre tabernacle ou qui » prendrait son repos sur votre montagne sainte, auprès de » vous, partageant avec vous, votre bonheur et votre gloire, » sinon la Vierge immaculée, le miroir de justice? » *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo, aut quis requiescet in monte sancto tuo? Qui ingreditur sine macula et operatur justitiam* (Psal. xiv, 1, 2). Les paroles de l'Ange à Marie, « le Seigneur est avec » vous », *Dominus tecum*, contenaient la promesse qu'il en serait toujours ainsi, que jamais il ne cesserait d'être avec elle, que jamais elle ne serait séparée de lui, ni dans le temps, ni dans l'éternité.

Lorsque le roi Salomon, après la mort de son père, occupa le trône d'Israël, sa mère Bethsabée se présenta devant lui, pour intercéder en faveur de son frère Adonias, et l'entretenir de quelques autres affaires. A la vue de Bethsabée, le roi se leva de son trône et la reçut avec les plus grands honneurs, la vénération la plus profonde; il témoigna qu'il voyait en elle, non seulement une mère; mais une reine, partageant avec lui sa dignité et sa puissance royale.

Il en fut de même au jour où la bienheureuse Vierge Marie, rompant les liens qui la retenaient sur la terre, monta au ciel et fit son entrée dans le royaume de son Fils, accompagnée de toute la milice céleste. Le Roi suprême, Jésus-Christ, lui avait fait préparer un trône à la droite de sa Majesté souveraine. Elle prit place sur ce trône; elle règne avec lui, et toute la cour céleste voit la réalisation des paroles du Prophète : « La » reine s'est tenue debout à votre droite dans un vêtement d'or,

» couverte d'ornements variés » : *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate* (Psal. xliv, 9). Oh! combien le Seigneur se complaît dans la vue de ce vêtement d'or, qui est la charité de Marie! Combien il aime à en considérer les ornements variés qui sont toutes ses vertus, tous ses mérites, toutes ses grâces!

Les théologiens se posent cette question : Comment Dieu dont la sainteté est infinie, a-t-il pu créer le monde, connaissant à l'avance la multitude presque infinie de crimes qui seraient commis; crimes si graves à ses yeux, que tous les mérites de tous les saints ne sauraient suffire à en effacer un seul? Un prince n'agirait-il pas contre toute raison, s'il brûlait son palais pour en tirer quelques charbons, et Dieu en créant le monde n'a-t-il pas fait quelque chose d'aussi peu raisonnable?

Dieu est infiniment sage. S'il a créé le monde, s'il a créé l'homme, malgré les révoltes et les crimes qu'il prévoyait, c'est qu'il savait qu'un bien plus grand que tous ces maux résulterait de la création. Et ce bien quel est-il? C'est la béatitude éternelle des saints. Leurs mérites sur la terre étaient insuffisants par eux-mêmes pour compenser une seule faute mortelle; mais Dieu trouve une joie infinie dans leur justification, et dans leur glorification; leur sainteté contribue à sa gloire, et leur gloire y ajoute encore. Il est heureux de la multitude de ses élus, il est heureux de leurs mérites, et pendant toute l'éternité il se félicitera de ce que les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, les vierges ont fait ou enduré pour lui.

Mais écoutez et soyez dans l'admiration. Tous les mérites des saints, toute leur gloire, tout leur bonheur n'égalent pas les mérites de Marie, son bonheur et sa gloire. Réunissez ensemble tous les dons, toutes les perfections, toutes les faveurs que Dieu a partagés entre les bienheureux; rassemblez tous leurs actes de vertu et toutes les couronnes dont Dieu les récompense, mettez tout en regard de Marie : elle suffit à elle seule pour l'emporter sur tout. Elle a reçu et elle a rendu plus que tous les autres ensemble. Les autres ne reçoivent que partiellement les dons de Dieu, Marie en a la plénitude, dit S. Jérôme : *Cæteris per partes præstatur, Mariæ vero simul se tota infundit plenitudo gratiæ* (serm. *de Assumpt.*). La pureté des anges, la foi des Patriarches, le zèle des Prophètes, la charité des Apôtres, la constance des Martyrs, l'innocence des Confesseurs, la chasteté des Vierges, la patience de tous les Saints, tout se trouve en Marie au degré le plus sublime. Aussi Dieu aime-t-il la bienheureuse Vierge plus que tous les anges et les élus ensemble, et s'il fallait faire un choix entre Marie et toute la cour céleste, le Seigneur renoncerait à tous les saints et à tous les anges qui l'entourent, plutôt que de se séparer de sa très sainte Mère.

O Marie, la plus grande et la plus sainte des créatures de Dieu, je vous félicite humblement de votre dignité et de votre excellence incomparables. La présence du Seigneur qui est avec vous, ajoute encore au prix de vos perfections : car il est avec vous : *Dominus tecum.* Il fut avec vous avant même votre création; il vous a conçue de toute éternité, dans sa pensée comme la plus belle, la plus parfaite, la plus aimée de ses œuvres.

Il fut avec vous, au premier instant de votre vie, pour vous protéger contre tout mal et pour vous combler de tout bien.

Il fut avec vous pendant votre vie mortelle; il y fut surtout pendant les trente-trois années que sa présence visible remplit de tant de bonheur.

Il est avec vous maintenant que pleine de mérites vous êtes assise sur un trône dans le ciel, à la droite de son propre trône.

Soyez donc bénie, soyez donc à jamais glorifiée, ô Marie; mais permettez-nous de vous adresser une humble supplication. Vous qui êtes toute-puissante auprès de votre Fils, obtenez-nous la grâce de l'aimer, de l'aimer toujours, de ne nous séparer jamais de lui. Oh! combien nous avons besoin que le Seigneur soit avec nous! Quel bien peut espérer celui qui vit séparé de la source de tous les biens? Quel mal peut redouter celui qui est avec le Seigneur? sera-t-il malheureux, même dans la pauvreté, le mépris, l'affliction, la maladie, la persécution, lui qui possède Dieu?

Mes frères, demandez donc avec moi, par l'intercession de la Vierge immaculée et pleine de grâce, que le Seigneur soit avec vous. Promettez à cette auguste Vierge, qu'avec son secours, vous ferez tout, pour ne vous séparer jamais de son divin Fils. Promettez-lui que jamais vous n'offenserez mortellement ce Fils qu'elle aime tant et que vous aimez aussi de tout votre cœur, que jamais vous ne l'obligerez à s'éloigner de vous. Heureuse l'âme qui vit en union avec le Seigneur! Heureuse l'âme dont les amis intimes et familiers pendant cette vie mortelle sont Jésus et Marie. Que Jésus et Marie ne vous quittent donc jamais. Qu'ils soient avec vous dans votre demeure; qu'ils vous accompagnent dans vos voyages; qu'ils pourvoient à vos besoins; qu'ils vous consolent dans vos tribulations; qu'ils vous sauvent dans les dangers; qu'ils vous éclairent et vous fortifient dans vos anxiétés; qu'ils vous reçoivent enfin au sortir de la vie, pour vous introduire avec eux dans la patrie céleste [1]. Ainsi soit-il.

1. Felix anima quæ habet Jesum et Mariam familiares amicos in hac vita, sodales in mensa, comites in via, provisores in necessitate, consolatores in tribulatione, adjutores in periculis, consultores in dubiis, susceptores in extremis. Thom. Kempensis, serm. *ad Novitios.*

QUATRIÈME SERMON

MARIE BÉNIE ENTRE TOUTES LES FEMMES [1].

Benedicta tu in mulieribus.
S. Luc. I, 28.

Le céleste messager que Dieu avait envoyé à Marie, l'ange Gabriel, a salué cette auguste Vierge choisie et prédestinée de toute éternité pour être la Mère du Seigneur. Il a proclamé qu'elle est pleine de grâce et que le Seigneur est avec elle ; mais ce n'est pas assez encore et il ajoute : « Vous êtes bénie entre toutes les » femmes: » *Benedicta tu in mulieribus.* Quelques jours plus tard, sainte Elisabeth saluant Marie à son tour, redira ces mêmes paroles, et l'Esprit de Dieu qui l'inspirera comme il inspirait l'Ange, montrera ainsi quelle importance il y attache. Il est donc juste que nous nous appliquions à en pénétrer le sens.

Dans la sainte Ecriture, le mot bénédiction est employé pour signifier principalement quatre choses.

La première est la délivrance de quelque malheur : c'est dans ce sens qu'en use le Psalmiste lorsqu'il dit : « Vous avez, Sei» gneur, béni votre terre; vous avez détourné la servitude de » Jacob: » *Benedixisti Domine terram tuam; avertisti captivitatem Jacob* (Psal. lxxxiv, 1).

La seconde est la fécondité : ce fut la bénédiction que Dieu donna aux animaux après les avoir créés.

La troisième est une abondance générale de tous les biens : Abraham fut récompensé par cette bénédiction, après l'acte d'obéissance qui fera l'admiration de tous les siècles.

La quatrième enfin est une louange publique : ce fut la bénédiction que la foule adressa au Sauveur lorsqu'il entra triomphalement à Jérusalem : « Béni soit celui qui vient au nom du » Seigneur: » *Benedictus qui venit in nomine Domini* (Matth. » xxi, 9.)

La bienheureuse Vierge Marie a reçu ces quatre bénédictions. Elle a été délivrée du plus grand de tous les maux, du mal qui est la source de tous les autres, le péché. — Elle a reçu de Dieu une incomparable fécondité. Vierge toujours immaculée et toujours vierge, elle a donné le jour au Fils de Dieu lui-même, et elle est devenue la mère selon l'esprit de tous les enfants de Dieu. — Elle a reçu tous les biens en abondance. Elle est la reine du ciel et de la terre ; tout lui appartient parce que tout appartient à son Fils, mais ses grandes richesses sont les richesses spirituelles. De perfections, de privilèges, de vertus, de grâce, de

1. Voir Claus, *Spicileg.* etc. tom. II *in festo Purific. B. V. M.*

gloire, elle en a reçu à elle seule, et elle en possède plus que toutes les autres créatures ensemble. — Enfin elle a été louée par l'ange Gabriel, comme jamais femme ne l'a été ni le sera ; elle est louée sur la terre, par la sainte Eglise, presque autant que son divin Fils lui-même ; elle est, et elle sera louée éternellement, par Dieu lui-même dans le ciel.

Marie est donc bénie. Mais l'Ange dit qu'*elle est bénie entre toutes les femmes*. Pourquoi ces paroles de l'Ange : *In mulieribus ?* C'est à les justifier que nous allons consacrer cette instruction. Nous montrerons que la bienheureuse Vierge est bénie plus que toutes les veuves, plus que toutes les épouses, plus que toutes les vierges. O divine Marie, vierge bénie, bénissez notre parole et faites qu'elle soit utile à votre gloire !

I. — *Marie bénie entre les veuves.*

La sainte Ecriture ne parle jamais des veuves qu'avec un respect particulier. Ce n'est pas seulement de la compassion que cet état inspire ; les veuves sont honorées. Pourquoi ? Peut-être, ou plutôt assurément, dans la pensée de Dieu, parce que la bienheureuse Vierge Marie devait passer de nombreuses années de sa vie mortelle dans cet état. Lisez l'ancien Testament. Chez qui Dieu ordonne-t-il au prophète Elie de chercher un asile ? Chez la veuve de Sarepta ; et cette femme a tant de crédit auprès de Dieu et de son prophète qu'elle obtient la résurrection de son Fils unique. Par l'ordre de Dieu aussi, le prophète Elisée se montre si bon pour une autre veuve, qu'il lui vient miraculeusement en aide dans son indigence, et multiplie les quelques gouttes d'huile qui lui restaient, au point de la rendre riche. N.-S. Jésus-Christ a compassion des larmes de la veuve de Naïm, et lui rend vivant son fils, que l'on portait au sépulcre. L'apôtre S. Paul prescrit d'honorer les veuves, qui vivent pieusement selon que leur état le comporte : *Honora viduas quæ vere viduæ sunt* (I Tim. v, 3). Remarquez que l'Apôtre dit : « Honorez les veuves qui » sont de vraies veuves ; » c'est-à-dire qui pratiquent les vertus que leur état demande ; celles qui sont modestes ; celles dont toute la conduite, l'extérieur, les paroles, peuvent servir d'exemples et inspirer la piété. Ce sont là les véritables veuves, celles que l'Apôtre prescrit d'honorer. C'est à des veuves semblables, que Dieu envoyait ses prophètes ; c'est à une telle veuve, à Judith, qu'il inspirait la pensée et qu'il donnait la force de délivrer Béthulie.

O très sainte Vierge Marie ! vous êtes bénie entre toutes les veuves, car de même que vous avez possédé toutes les autres vertus à un degré incomparablement plus parfait que toutes les autres créatures, tout votre extérieur a respiré la modestie au

point que votre vue seule suffisait pour allumer dans tous les cœurs l'amour de Dieu et des choses célestes.

N'oubliez pas, mes frères, que la bienheureuse Vierge Marie était douée d'une merveilleuse beauté : aucune autre créature ne pourrait lui être comparée sous ce rapport. De même que son âme était absolument pure de toute tache, de tout défaut, de même aussi, n'y avait-il rien en elle, qui pût enlever quelque charme à sa beauté corporelle. De même encore que son âme était sans tache, qu'elle était la plus belle, la plus admirable des âmes, le chef-d'œuvre de la création; de même aussi son corps était orné de toutes les beautés, de toutes les perfections qu'un corps humain puisse posséder. Il était, après celui de Jésus, le chef-d'œuvre des mains de Dieu. Si l'on en croit des auteurs dignes de toute confiance, sa face auguste, resplendissante de beauté et de majesté, projetait des rayons de lumière, comme autrefois celle de Moïse, à sa descente du Sinaï. Sans doute, tous ne voyaient pas l'auréole céleste qui couronnait son front, mais tous voyaient et admiraient en elle la plus belle des femmes ; tous reconnaissaient en elle quelque chose de supérieur à la nature humaine.

S. Epiphane se demande pourquoi Notre-Seigneur n'envoya pas Marie prêcher le saint Evangile, comme les Apôtres? Son sexe n'y était pas un obstacle absolu. Nous voyons d'autres saintes femmes, comme Madeleine et Marthe, aller dans des contrées lointaines pour y faire connaître et aimer le divin Maître. Le zèle ne manquait pas à Marie pour en faire autant. Qui était plus qu'elle capable de le faire avec fruit? Qui désirait plus ardemment qu'elle que son divin Fils fût connu et aimé? S. Epiphane répond à cette question, que Jésus-Christ ne l'a pas voulu, parce que les hommes à qui Marie aurait prêché l'Évangile se seraient trouvés dans un très grand danger de confondre Marie avec Dieu lui-même et de l'honorer comme une divinité. S. Denys l'Aréopogite n'avance-t-il pas qu'il eut la tentation de le faire, et qu'il lui fallut se rappeler les enseignements de Paul, son maître, pour ne pas succomber à ce danger? Ajoutez que la beauté de Marie ne se fanait pas avec l'âge, comme cela arrive pour les autres femmes. Sa chair participait aux perfections de son esprit et n'avait pas plus à craindre des atteintes et des infirmités de la vieillesse que son âme de celles du péché.

Mais cette beauté que rien n'égalait, était unie à la modestie la plus parfaite. Ceux qui pouvaient la contempler de leurs yeux, remplis d'étonnement et d'une sainte vénération, sentaient s'éveiller en eux le désir de devenir meilleurs. Il suffisait d'un regard jeté sur Marie, pour mettre en fuite toutes les tentations et éteindre tous les feux impurs. La beauté des personnes de son sexe ressemble à des épines qui blessent lorsqu'on s'en appro-

che; la sienne était le lis innocent et pur qui embaume. N'est-ce pas encore aujourd'hui le souvenir de Marie et la prière à Marie, qui sont les moyens les plus puissants pour repousser les tentations et conserver la pureté du cœur? Vous qui avez des combats, fréquents peut-être, et rudes à soutenir, recourez à cette Vierge immaculée, ayez son souvenir présent à votre esprit; ayez sa sainte image exposée sous vos yeux. Appelez Marie à votre aide, elle sera pour vous ce qu'elle était pour les fidèles de la primitive Eglise. Avec elle vous n'aurez rien à craindre des attaques du démon et des entraînements de la nature. C'est la femme bénie entre toutes les femmes, la veuve bénie entre toutes les veuves, bénie pour elle-même et bénie pour nous. Et vous qui êtes veuves comme le fut Marie, pendant les dernières années de sa vie sur la terre, vous serez bénies avec elle, si avec elle et à son exemple, vous pratiquez les vertus qui conviennent particulièrement à votre état; si vous êtes modestes comme elle. Son oraison était si continuelle qu'elle n'était pas même interrompue par le temps accordé au sommeil, si fervente qu'elle surpassait les extases des Séraphins, si pleine de douceurs célestes qu'on eût dit qu'elle vivait déjà dans le ciel. La macération de son corps était si extrême qu'elle dépassait les forces humaines, dit S. Ambroise. Et qui dira son zèle pour l'exercice des bonnes œuvres, pour la consolation des affligés, le soulagement des nécessiteux et l'instruction des Apôtres et des Evangélistes destinés à éclairer le monde? Il y a eu de saintes veuves : Judith sous l'ancienne loi ; sainte Brigitte, sainte Elisabeth, sainte Jeanne de Chantal et bien d'autres. Pourquoi l'Eglise les admire-t-elle? Pourquoi célèbre-t-on leurs louanges et recourt-on à leur protection? Ah ! c'est que leur modestie, leur éloignement du monde, leur chasteté et leurs autres vertus reproduisaient quelques traits affaiblis des vertus de Marie : ce sont d'humbles étoiles qui rappellent la lumière du soleil.

II. — *Marie bénie entre les épouses.*

Si la bienheureuse Vierge Marie avait suivi uniquement les aspirations de son cœur, elle n'eût jamais porté le nom d'épouse. Dès sa plus tendre enfance elle s'était donnée entièrement à Dieu ; elle ne voulait appartenir qu'à lui seul. Dieu aussi voulait posséder le cœur de Marie entièrement et sans partage. C'était, après le cœur adorable de Jésus, le trésor le plus précieux à ses yeux, et s'il dit à chacun de nous : « Mon fils, donne-moi » ton cœur: » *Præbe, fili, cor tuum mihi* (Prov. xxiii, 26); s'il nous demande comme en grâce cette offrande, aurait-il pu se montrer indifférent à la possession entière du cœur de celle qu'il avait choisie pour sa Mère? Mais Dieu avait ses desseins, et

pour leur accomplissement il était nécessaire ou au moins convenable que la bienheureuse Vierge acceptât un époux et entrât dans l'état du mariage. Joseph devint l'époux de la Vierge des vierges, et lorsque l'Ange lui annonça qu'elle enfanterait le Sauveur, il put la saluer de ce titre d'épouse et lui dire : « Vous » êtes bénie entre les femmes, » entre toutes celles qui sont engagées dans les liens du mariage et unies à un époux, comme vous l'êtes à Joseph.

Que l'état du mariage soit approuvé et béni de Dieu, il n'y a pas à en douter. Peut-être aurait-on pu hésiter sur ce point dans la loi nouvelle. Les gloires de la virginité allaient briller à tous les yeux ; la pureté des anges allait être présentée aux hommes comme un modèle à imiter. Mais le divin Maître voulut, dès les premiers jours de sa vie publique, montrer que le mariage est saint, qu'il l'approuve et qu'il le bénit. Nous le voyons aux noces de Cana, avec sa très sainte Mère. C'est même en cette occasion qu'il accomplit le premier miracle destiné à manifester sa divinité. Il avait institué le mariage dès l'origine du monde ; il avait voulu naître lui-même au sein d'un mariage légitime, et il montrait par sa conduite, que le mariage était bon en lui-même et désirable pour ceux qui ne sont pas appelés à un état de vie plus parfait. Aussi les saints et les saintes ne manquent pas, à tous les âges de l'Eglise, qui sont parvenus dans cet état à une haute perfection. Sainte Anne, mère de la sainte Vierge et S. Joachim ne furent-ils pas des époux parfaits ? Sainte Elisabeth et S. Zacharie ne méritèrent-ils pas d'avoir le Précurseur pour fils ? Sainte Brigitte n'était-elle pas honorée de fréquentes apparitions de Jésus et de Marie, alors que son époux vivait encore ? Sainte Clotilde ne convertit-elle pas son époux idolâtre et n'amena-t-elle pas ainsi la conversion de la France, le baptême de la fille aînée de l'Eglise ? Sainte Marguerite de Portugal n'était-elle pas la providence des malheureux et la réconciliatrice des princes ? Sainte Françoise Romaine ne se montrait-elle pas au milieu du monde la contemptrice des plaisirs et des vanités du monde ? ne méritait-elle pas de jouir habituellement de la présence visible de son ange gardien ? Sainte Radegonde ne menait-elle pas, au milieu des délices de la cour, la vie mortifiée des cloîtres les plus austères ? Que d'autres saintes épouses véritablement bénies de Dieu on pourrait citer !

Mais quel que soit le mérite de tant de saintes femmes, Marie s'élève au-dessus d'elles comme le palmier au-dessus de l'herbe des champs ; elle brille au milieu d'elles comme le soleil au milieu des autres astres dont sa splendeur voile tous les rayons. Elle est bénie entre toutes les femmes, plus que toutes les femmes, même les plus saintes, ne l'ont été et ne le seront jamais. En quoi consiste cette bénédiction ?

Lorsque la première femme cédant à la tentation mangea du fruit défendu, elle attira sur elle-même et sur les autres femmes qui devaient naître d'elle, une foule de maux. Dieu lui dit: « Je » multiplierai tes fatigues et tes grossesses; c'est dans la dou- » leur que tu mettras au monde des enfants; tu seras sous la » puissance de ton mari et lui te dominera: » *Multiplicabo ærumnas tuas, et conceptus tuos; in dolore paries filios, et sub viri potestate eris, et ipse dominabitur tui* (Gen. III, 16). Les saintes femmes que nous avons nommées étaient saintes, mais la condamnation portée contre Eve pesait sur elles. Elles ne pouvaient être épouses et mères qu'en se soumettant à cette loi pénible; et si Dieu leur donnait des enfants, le fruit qui naissait d'elles était un fruit maudit, un fruit corrompu par le péché originel.

Pour Marie la malédiction portée contre Eve n'existe pas; elle fait place au contraire à la bénédiction.

Les autres mères ont pu mettre au monde des enfants destinés à devenir un jour des rois, des patriarches, des pontifes, des prophètes, de grands guerriers, de sages législateurs, des hommes illustres par leur génie ou leurs vertus. Mais tous ces enfants, quelque grande que fût leur destinée, avaient été conçus dans le péché ; ils avaient été d'abord de misérables êtres dignes de tout mépris, dignes des coups de la juste colère de Dieu, parce qu'ils étaient souillés de la tache originelle. La bienheureuse Vierge Marie, plus heureuse que les autres femmes, Mère bénie entre toutes les mères, donne le jour à un Fils qui est la sainteté même, le Roi des rois, le Dieu des patriarches, l'inspirateur des prophètes, la lumière du monde. Par son heureuse fécondité, cette femme bénie entre les femmes, réparera tout le dommage que la première femme avait causé au genre humain dans le paradis terrestre. « Eve, dit S. Augustin, nous fut nui- » sible et nous donna la mort. Marie nous rend service, elle nous » donne la vie: » *Eva occidendo obfuit, Maria vivificando profuit* (Serm. XVIII, *de Sanct.*).

Les autres femmes n'ont pu devenir mères qu'au prix de mille sacrifices. La bienheureuse Vierge Marie ne souffre pas à porter son précieux fardeau. Elle a conçu le Fils de Dieu dans son sein, sans rien perdre du trésor de sa virginité, mille fois plus précieux que la vie pour elle; lorsque naîtra ce fruit béni de son sein virginal, elle ne connaîtra rien des souffrances des autres mères, et elle sera toujours la Vierge toute pure et tout immaculée.

Les autres femmes sont soumises à leurs époux. La femme a entraîné l'homme dans le péché ; à cause de cela, elle doit subir sa brutale domination. Regardez dans le monde, même à cette heure, partout où l'esprit de l'Evangile n'a pas pénétré, ou par-

tout où il tend à s'éteindre: que devient la femme, sinon une esclave, vil instrument de plaisir ou de lucre? O femmes, vous ne savez pas assez ce que vous devez à Marie! Du lourd fardeau imposé à la femme par ces paroles du souverain Maître: *Tu seras sous la puissance de ton mari et il te dominera*: il ne vous reste si vous êtes chrétiens tous deux, qu'une soumission rendue douce et facile par les égards réciproques qu'inspire un véritable amour. Voyez Marie et Joseph, dans leur humble maison de Nazareth. Marie est-elle courbée sous le joug ou se révolte-t-elle contre une autorité légitime? Ah! que son respect pour le bienheureux Joseph est grand! Comme elle révère en lui l'image de Dieu, l'autorité du père de famille, et les vertus incomparables qui le rendent digne d'être l'époux d'une telle épouse. Mais en même temps que le respect de Joseph pour son épouse est grand! Il sait que sa compagne est la plus sainte, la plus grande, la plus élevée en dignité de toutes les créatures. Il sait qu'elle a donné le jour au Fils de Dieu lui-même; il sait qu'il n'est pas digne de vivre en sa société, d'être son humble serviteur. Ah! ce n'est pas Joseph qui avait la pensée de faire sentir à sa très sainte épouse les exigences d'une autorité tyrannique, et la bienheureuse Vierge est parfaitement à l'abri des suites de la condamnation portée contre la première femme: *Tu seras sous la puissance de ton mari et lui te dominera.*

O femme bénie entre toutes les femmes! ô gloire des épouses! vous avez été leur réhabilitatrice: puissent-elles vous prendre toutes pour leur modèle et participer à votre bénédiction!

III. — *Marie bénie entre les vierges.*

Il est un état plus parfait que celui des veuves et des épouses, c'est l'état de virginité. Qui pourrait dire combien la chasteté virginale est agréable au Seigneur? C'est à elle qu'est donnée la première place au ciel: les veuves et les épouses ne viennent qu'à la suite. S. Jean ne nous dit-il pas dans l'Apocalypse que les vierges suivent l'Agneau divin partout où il va: *Sequuntur Agnum quocumque ierit* (Apoc. xiv, 4). Le divin Agneau, Jésus ne veut pas se séparer de cet aimable cortège; rien ne lui plaît comme la virginité. O vierges! que votre partage est beau, que vos privilèges sont admirables! Cependant laissez place à Marie. Elle est la Vierge des vierges; elle s'élève au-dessus de vous comme la montagne au-dessus de la vallée, comme le ciel au-dessus de la terre. Bénie entre toutes les femmes, elle est bénie entre toutes les vierges.

Dans l'ancien Testament la virginité était peu estimée; la stérilité passait pour une honte et un malheur digne de larmes amères. Pourquoi? parce que les femmes d'Israël savaient que

le Messie devait naître de la race d'Abraham, et même celles qui n'étaient pas de la tribu de Juda et de la famille de David favorisées d'une promesse particulière, pouvaient espérer, à cause des alliances entre les diverses tribus, d'être comptées parmi les ancêtres de ce Messie toujours attendu. Aussi le mariage et la maternité étaient-ils l'objet le plus ardent de leurs vœux. Lorsque la fille de Jephté connut le vœu que son père avait fait de l'immoler, ce ne fut point le sacrifice de sa vie qui lui sembla dur. Elle pleura le malheur de mourir sans avoir été mère. Quelles larmes ne répandait pas l'ancienne Anna, mère de Samuel, parce qu'elle n'avait pas d'enfant? Et Rachel ne disait-elle pas au patriarche Jacob : « Donnez-moi des enfants, » autrement je mourrai ? » *Da mihi liberos, alioquin moriar* (Gen. xxx, 1)? Renoncer à la virginité et n'avoir pas le bonheur de devenir mères, c'était pour ces fidèles servantes de Dieu la plus cruelle des épreuves.

Mais vous, ô Marie, vous êtes bénie entre toutes les vierges. Vous n'avez point perdu votre précieux trésor et vous n'avez pas encouru l'ignominie attachée par votre peuple à la stérilité. Vous êtes toujours vierge et vous êtes mère. Et quel est votre Fils ? C'est celui que désiraient toutes les filles d'Israël, celui qu'attendait toute votre nation ou plutôt l'humanité tout entière. Vous êtes Mère et vous êtes la Reine des vierges.

Marie a donné l'exemple, et des multitudes de vierges ont marché sur ses traces. Après que le Fils de Dieu fut né, la raison qui faisait désirer si ardemment aux femmes de devenir mères n'existait plus. Alors la vertu de virginité put se déployer et grandir. S. Paul put dire que, sans en faire une obligation, il conseillait la virginité. Il put, en approuvant le mariage, dire que la virginité lui était cependant préférable. « Aussitôt que » le Fils de Dieu eut fait son entrée dans ce monde, dit S. Jé» rôme, il se créa une nouvelle famille. Adoré au ciel par les » Anges, il voulut avoir aussi des anges sur la terre [1]. »

Et qui tiendra le premier rang parmi ces anges de la terre, sinon Marie ? La première de toutes elle consacrera par un vœu solennel sa virginité au Seigneur. S. Ambroise, S. Jérôme, S. Epiphane, Origène, S. Augustin, sont d'accord pour nous l'enseigner. La sainte Eglise l'insinue assez clairement lorsqu'elle dit : « Seule et sans que personne vous ait donné l'exem» ple, vous avez plu à N.-S. Jésus-Christ : » *Sola sine exemplo placuisti Domino nostro Jesu Christo.* Si personne ne lui avait donné l'exemple, si personne n'avait marché avant elle dans cette voie, elle fut donc la première. Oui, Marie marche à la

1. Statim ut Filius Dei ingressus est super terram, novam sibi familiam instituit, ut qui ab Angelis adorabatur in cœlo, haberet Angelos in terra. S. Hieron. epist. xxii *ad Eustoch.*

tête de cette troupe innombrable; elle porte l'étendard de la virginité, cet étendard glorieux sous lequel tant de généreuses vierges se sont enrôlées et ont combattu même jusqu'à verser leur sang par le martyre. Car bien des fois ce blanc étendard a été empourpré par le sang de celles qui le suivaient.

O Vierge bienheureuse! O Vierge bénie, qu'elle est admirable et nombreuse l'armée de vierges qui marche sur vos traces! Qu'elle est heureuse de vous accompagner, de vous faire sa cour et de chanter avec vous les louanges du divin Agneau! Qu'elle est heureuse de célébrer vos louanges, ô vous qui êtes bénie entre toutes les femmes. Elisabeth s'écriait d'une voix forte : *Benedicta tu in mulieribus*! Elle avait bien raison de faire entendre au loin ce cri de bénédiction. Il était destiné à retentir par toute la terre dans tous les siècles, au ciel et dans l'éternité. Nous voulons le redire avec elle, le redire de tout notre cœur ici-bas pour avoir le bonheur de répéter encore pendant l'éternité : *Ave Maria gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus*: « Je vous salue Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec » vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Ainsi soit-il.

CINQUIÈME SERMON

LE FRUIT DES ENTRAILLES DE MARIE EST BÉNI.

Et benedictus fructus ventris tui.
S. Luc. 1, 42.

Le fondement du culte de la très sainte Vierge, le fondement de sa gloire et de sa puissance, c'est sa maternité divine. Aussi sainte Elisabeth, après avoir redit les paroles de l'Ange à Marie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » ajoute-t-elle : « Et » le fruit de vos entrailles est béni : » *Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui.* Elle est bénie à cause de ce fruit divin, elle est bénie par ce fruit divin, source et auteur de toute bénédiction. « Ce n'est pas, ô Marie, parce que vous êtes » bénie que le fruit de vos entrailles est béni, dit S. Bernard; » c'est parce qu'il vous a prévenue de bénédictions et de dou» ceurs. » Nous vénérons et nous louons Marie à cause de son Fils, comme nous estimons l'arbre à cause des fruits qu'il porte. Jamais Marie n'aurait reçu les bénédictions dont elle a été comblée, si elle n'avait pas enfanté le Fils de Dieu. Aussi aime-t-elle à nous entendre célébrer l'origine et la cause de ses bénédictions, à nous entendre redire que Jésus est véritablement le fruit de ses entrailles, qu'il a tiré d'elle sa substance, comme le fruit tire sa substance de l'arbre qui le produit, et la plante de la terre

qui la nourrit. Il est son fruit à elle, et nulle autre créature qu'elle n'a contribué à le produire.

Quelle était, dites-moi, la pensée du Psalmiste, lorsqu'il chantait dans un transport d'allégresse : « La vérité est sortie de la » terre, et la justice a regardé du haut du ciel. Le Seigneur accordera sa bonté, et notre terre donnera son fruit : » *Veritas de terra orta est, et justitia de cœlo prospexit. Etenim Dominus dabit benignitatem : et terra nostra dabit fructum suum* (Psal. lxxxiv, 12, 13 ?) La terre, notre terre dont il parlait, n'était-elle pas Marie? Le fruit qu'il promettait n'était-il pas Jésus? La vérité, la justice, la bonté de Dieu, la miséricorde et la paix qu'il vient aussi de nommer ne sont-elles pas rassemblées pour bénir cette terre sacrée d'où sortira le fruit à jamais béni : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatæ sunt*?

Marie est notre terre. C'est elle que Dieu promettait aux Israélites, dans le désert, lorsqu'il disait : « Je vous donnerai une » terre où coulent le lait et le miel : » *Dabo vobis terram fluentem lacte et melle* (Lev. xx, 24). C'est d'elle que parlait Moïse lorsqu'il disait à ce même peuple : « Bénissez le Seigneur votre Dieu » pour l'excellente terre qu'il vous a donnée : » *Benedicas Domino Deo tuo, pro terra optima quam dedit tibi* (Deuter. viii, 10). Notre terre a donné son fruit; ce fruit n'est autre que Jésus, Dieu béni, dans les siècles des siècles. Les Pères et les saints Docteurs ne pouvaient se rassasier de ce fruit. S. Bonaventure en célébrait les louanges avec enthousiasme; il y trouvait une douceur incomparable; il y trouvait à s'en nourrir des avantages infinis. Faisons comme lui [1]; nourrissons nos âmes de ce fruit béni qui est Jésus, et pour mieux en savourer la douceur, voyons, à la suite de cet illustre serviteur de Dieu, quelles sont les principales qualités de ce fruit, et combien il nous est nécessaire d'y recourir.

I. — *Le fruit du sein de Marie béni pour ses excellentes qualités.*

Avez-vous remarqué, mes frères, que sainte Elisabeth, après avoir dit à Marie : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*, dit simplement de Jésus qu'*il est béni*, sans rien ajouter de plus? Pourquoi cette différence! C'est que, dire de quelqu'un qu'il est béni entre tous les hommes, entre tous les anges, même entre toutes les créatures, c'est mettre une limite à sa bénédiction. Mais dire simplement qu'il est béni, c'est dire autant qu'on le peut, que sa bénédiction n'a pas de bornes. Elisabeth s'est bornée à dire à Marie : *Le fruit de vos entrailles est béni*, parce qu'il

1. Voir S. Bonav. *Speculum Virg.* cap. xiv. — Voir aussi le *Grand Catéchisme de la Persévérance chrétienne*, et Paciuchell. Excit. xvii super *Ave Maria.*

n'existe pas de meilleure manière de parler pour embrasser toutes les bénédictions qui sont en Jésus. C'est ce que dit S. Bernard : *Posuit indefinite, absque additamento, quia non habuit quid proprie, digneve nominaret* (Serm. IV sup. *Missus est.*)

Si grande que soit la bénédiction de Marie, celle de Jésus est bien différente. Tandis que Marie est bénie à cause de la plénitude de grâces qu'elle a reçue, Jésus est béni à cause de la plénitude de grâces qu'il possède en lui-même, à cause de la sainteté propre à sa nature. Il est, comme dit S. Paul, « le Dieu » béni sur toutes choses, dans tous les siècles : » *Qui est super omnia Deus benedictus in sæcula* (Rom. IX, 5).

Une autre raison pour laquelle Jésus seul est proclamé béni d'une manière absolue, c'est que toutes les nations devaient être bénies par lui, suivant la promesse faite à Abraham. De lui, toute la bénédiction a découlé au ciel et sur la terre, car c'est uniquement de sa plénitude que tous nous avons reçu. Aussi est-il béni de tous : béni de Dieu dans sa divinité et dans son humanité ; béni des anges et des hommes dans le temps et dans l'éternité ; béni des patriarches et dans les patriarches, dès les premiers âges du monde ; béni par Isaac, dans la personne de Jacob ; béni par Jacob, dans la personne de ses enfants et particulièrement de Juda ; béni par les prophètes qui ne cessaient de célébrer sa grandeur ; béni dans l'ancienne et dans la nouvelle loi, que représentaient les enfants marchant devant lui, ou le suivant, lorsqu'il entra triomphalement à Jérusalem, chantant ces paroles qui retentiront jusqu'à la fin des siècles : *Benedictus qui venit in nomine Domini.* « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » (Matth. XXI, 9). Il est béni par les Juifs et par les Gentils ; béni par tous les âges et toutes les conditions ; béni au ciel, sur la terre, et par toutes les créatures ; béni dans sa divinité, béni dans son humanité, béni dans son âme, béni dans sa chair, béni dans tous ses membres, qui tous ont contribué à glorifier Dieu et à payer notre rançon.

Et comment ce fruit divin ne serait-il pas béni ? Voyez comme il est noble et généreux.

Il est noble parce qu'il est sorti d'une tige royale. Il est issu du roi David, à qui Dieu avait fait cette promesse : « J'établirai » sur votre trône, celui qui sera né de vous : » *De fructu ventris tui ponam super sedem tuam* (Psal. CXXXI, 1). Que d'autres rois, que de nobles et saints personnages sont venus ajouter l'illustration de leurs mérites aux mérites et à la gloire de David. Mais ce fruit illustre par sa royale origine l'est encore plus à cause du sein virginal qui l'a porté, de ce sein figuré par la verge d'Aaron, parce qu'il a conservé la fleur de sa virginité en recevant l'honneur de la fécondité. Noblesse inouïe, naissance vraiment glorieuse et digne d'admiration que celle d'un fils dont la

mère ne cesse pas d'être vierge. « Le Christ naît d'une femme, » dit S. Bernard, mais de telle sorte que le fruit de sa fécondité » n'a pas flétri la fleur de sa virginité : » *Nascitur Christus ex muliere, sed cui fecunditatis fructus sic accedit, ut non decidat flos virginitatis.* « La gloire de celui qui naît, ajoute S. Augus- » tin, repose dans la virginité de celle qui lui donne le jour, et » la gloire de celle qui enfante, dans la divinité de celui dont » elle est la mère : » *Nobilitas fuit nascentis in virginitate parientis, et nobilitas parientis, in divinitate nascentis.*

Ce fruit est glorieux sans doute, parce qu'il est issu du sang des rois; il l'est plus encore, parce qu'il a été formé dans le sein de la Vierge, mais sa gloire par excellence lui vient de son Père. Il est à Marie, car Dieu a choisi cette auguste Vierge, pour nous le donner par elle; il l'a fait naître de son sein. Il est à l'âme fidèle qui le possède par l'amour. Il est à l'Eglise formée pour le recevoir; mais il est surtout à Dieu et de Dieu. C'est le Père éternel qui dit à Jésus-Christ : *Ex utero ante luciferum genui te* : « Je vous ai engendré de mon sein avant la » naissance de la lumière (Psal. cix, 3). » Ainsi donc le fruit du sein d'une femme, est le Fils engendré du sein de l'Eternel! « O » Marie, s'écrie S. Bernard, vous serez la Mère de celui dont » Dieu est le Père. Le fils de sa puissance, le fils de sa charité, » sera la couronne de votre chasteté. La sagesse qui réside dans » le cœur du Père, sera le fruit de votre sein virginal [1]. »

Ce fruit glorieux est un fruit de délices; délicieux par son parfum, plus délicieux par sa beauté, et délicieux sans limites, par sa saveur. Nous contemplons sa beauté par la foi; nous aspirons son parfum par l'espérance; nous jouissons de sa saveur par la charité.

Quel suave parfum que celui répandu par les exemples et les enseignements de Jésus-Christ, que la foi nous fait connaître! Mais peut-être ce parfum délicieux n'arrive-t-il que faiblement jusqu'à vous? Peut-être y êtes-vous insensibles; peut-être ne vous pressez-vous pas d'imiter les exemples du divin Maître, d'accomplir ses volontés, de suivre ses conseils? Hélas, infortunés que nous sommes, nous ne courons pas à l'odeur de ses parfums! Ah! disons-lui avec les filles de Jérusalem : « Entraînez-moi après » vous; nous courrons à l'odeur de vos parfums : » *Trahe me post te* : *in odorem unguentorum tuorum curremus* (Cant. i, 3).

Considérez la beauté de ce fruit béni, la beauté de Jésus, fruit du sein de Marie. Marie est un bel arbre, arbre merveilleux par les feuilles qui sont ses paroles; par ses fleurs, qui sont les élans de son cœur, mais surtout par son fruit qui n'est autre que

1. Illius, o Maria, eris Mater, cujus Deus est Pater. Filius potentiæ, filius charitatis erit corona tuæ castitatis. Sapientia paterni cordis erit fructus uteri virginalis. S. Bern. hom. iii super *Missus est.*

Jésus : *Et benedictus fructus ventris tui Jesus.* « Si le fruit de » mort fut non seulement suave au goût, mais encore délectable » à la vue, selon le témoignage de l'Ecriture, dit S. Bernard, » combien plus devons-nous espérer de trouver une beauté vivi- » fiante en ce fruit de vie; ce fruit, dis-je, que les anges désirent » ardemment contempler [1] ? » Il est donc beau ce fruit ; sa beauté l'emporte sur celle de tous les enfants des hommes. Il est ce bien-aimé, dont l'Epouse des Cantiques dit : « Mon bien-aimé » se distingue entre tous par sa blancheur et par sa rougeur; » il est choisi entre mille : » *Dilectus meus candidus et rubicundus, electus ex millibus* (Cant. v, 10). Il est éclatant de blancheur par sa divinité, de rougeur par son humanité; de blancheur par sa vie sainte, de rougeur par sa passion : il est la splendeur de la lumière éternelle : *Splendor æterni luminis.* Il est brillant de beauté dans les cieux, brillant de beauté sur la terre; il est beau dans le Père, dont il est le Verbe; il est beau en sa mère qui le porte, homme et Verbe de Dieu en une même personne; il est beau en tout et partout [2].

Et qui dira combien est délicieux au goût ce fruit béni des entrailles de la Vierge ? L'Epouse des Cantiques en avait fait l'expérience : elle s'écriait : « Je me suis reposée à l'ombre de » celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à ma bouche : » *Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo* (Cant. II, 3). Que vous dirai-je, mes frères ? « Goû- » tez et voyez combien le Seigneur est doux : heureux l'homme » qui espère en lui : » *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus ; beatus vir qui sperat in eo* (Psal. xxxiii, 9). N'est-ce pas de lui qu'il est écrit au livre de l'Ecclésiastique : « Ceux qui » me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront » encore soif : » *Qui edunt me adhuc esurient, qui bibunt me adhuc sitient* (Eccli. xxiv, 29) ? On ne se rassasie jamais de ce mets divin; plus on le mange, plus on le désire.

Le fruit du sein de Marie est rempli de force et de vertu. Il sauve ceux dont la perte semblait inévitable ; il multiplie le nombre de ceux qui doivent être sauvés; il conserve ceux dont

1. Si fructus ille mortis non solum suavis fuit ad vescendum, sed etiam, teste Scriptura delectabilis aspectu; quanto magis hujus vitalis fructus vivificum decorem debemus inquirere, illum inquam, in quem desiderant angeli prospicere? S. Bern, hom. III sup. *Missus est.*

2. Pulcher Deus Verbum apud Deum, pulcher in utero Virginis, ubi non amisit divinitatem et sumpsit humanitatem. Pulcher natus infans Verbum, quia et cum erat infans, cum sugeret, cum manibus portaretur, cœli locuti sunt, Angeli laudes dixerunt, Magos stella direxit, adoratus est in præsepi cibaria mansuetorum. Pulcher ergo in cœlo, pulcher in terra, pulcher in utero, pulcher in manibus parentum, pulcher in miraculis, pulcher in flagellis, pulcher invitans ad vitam, pulcher non curans mortem, pulcher deponens animam, pulcher recipiens, pulcher in ligno, pulcher in sepulchro, pulcher in cœlo, pulcher in intellectu. S. August. *in Psal.* xliv.

il a ainsi accru le nombre. Il n'y a pas de salut en dehors de ce fruit béni : *Non est in alio aliquo salus* (Act. IV, 2 ; et S. Anselme avait bien raison de dire à Marie : « Il n'y avait point de » salut, ô Vierge, hors de celui dont vous êtes la Mère : « *Non erat salus, nisi quem tu Virgo peperisti.* » O plante vraiment céleste, s'écrie S. Bernard, plante plus précieuse et plus sainte » que toutes les plantes ! ô véritable arbre de vie, qui seul a » été digne de porter le fruit de vie ! « *O vere cælestis palma, pretiosior cunctis, sanctior universis : o vere lignum vitæ, quod solum fuit dignum portare salutis fructum* (Serm. III, de Assumpt.) Vous êtes donc, ô Marie, vraiment l'arbre du salut, vous nous avez donné à la terre le fruit du salut. Mais, hélas ! beaucoup négligent de manger ce fruit ; beaucoup même, le transforment en un fruit de mort. *Mors est malis, vita bonis.*

Ne craignez pas que la multitude de ceux qui sont appelés à se nourrir du fruit béni du sein de Marie puisse l'épuiser jamais. Ce fruit est abondant : cette abondance est telle, qu'elle peut satisfaire pleinement toutes les âmes, suffire à tous leurs besoins, sans jamais diminuer.

Il est écrit au Psaume CIII[e] : « La terre sera rassasiée du fruit » de vos œuvres : « *De fructu operum tuorum satiabitur terra.* » Ce fruit de vos œuvres, Seigneur, c'est le fruit du sein de Marie. C'est à vous qu'appartient la sanctification de cette heureuse Vierge : à vous la mission de Gabriel : à vous l'intervention de l'Esprit saint : à vous l'union de la chair et du Verbe. Jésus est le fruit de ces œuvres admirables : il en est sorti comme d'un tant de fleurs. La terre rassasiée de ce fruit, c'est l'âme humaine ; ce n'est pas seulement une âme, ce sont toutes les âmes qui veulent le goûter. Elles peuvent dire toutes avec le Prophète : « Je serai rassasiée lorsque votre gloire sera manifestée : « *Satiabor cum apparuerit gloria tua* (Psal. XVI, 15). Comment ceux qui jouissent de ce fruit divin dans la gloire n'en seraient-ils pas rassasiés, puisqu'il suffit à nos besoins dans ce lieu de misère, où la foi seule nous permet d'y goûter. Les Anges eux-mêmes s'en nourrissent et son abondance suffira largement pour eux comme pour tous les saints dans les siècles des siècles.

Ne serait-ce pas assez des qualités merveilleuses de ce fruit divin, pour nous donner un désir irrésistible de recourir à lui, d'en faire notre nourriture ? Ne devrions-nous pas nous estimer mille fois heureux, que Dieu nous permette d'en profiter ? Mais si un tel motif ne suffit pas pour nous déterminer à nous approcher de Jésus, à le bénir, comme il désire être béni, c'est-à-dire à l'aimer et à le servir, notre intérêt particulier aura peut-être plus d'efficacité.

II. — *Le fruit du sein de Marie nous est nécessaire.*

Si quelqu'un doit bénir le Fils de Dieu, incarné dans le sein de la Vierge, assurément ce sont les pauvres pécheurs, ou plutôt, ce sont tous les enfants d'Adam, qui naissent coupables du péché originel, et qui, même purifiés de ce péché, sont exposés mille fois chaque jour, à retomber dans quelque faute, qui les éloigne de Dieu, et les expose à la damnation. Oui, disons-le, ce n'est pas à quelques-uns, c'est à tous que ce fruit béni du sein de la Vierge est indispensable.

Il est nécessaire pour l'expiation du péché mortel, pour la réconciliation de Dieu avec sa créature, pour la guérison de la blessure originelle, pour le soulagement de la faiblesse de l'âme, pour nous défendre contre la colère de notre juge, pour nous soustraire à la peine de l'enfer, pour nous inspirer le mépris des biens terrestres, pour l'effusion des grâces célestes dans nos âmes, pour la consommation de la vie spirituelle, pour la multiplication de l'Eglise universelle, pour la réparation des ruines de la cité angélique, pour la continuation de la gloire éternelle.

Jésus-Christ, le fruit béni des entrailles de Marie, est le fruit de l'arbre de vie, planté au milieu du paradis; il est le fruit de salut suspendu à l'arbre de la croix. L'Ange a dit de lui : « C'est » lui qui sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés : » *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum* (Matth. I, 21), et S. Jean, le montrant à la foule qui l'entourait, lui rendit ce témoignage : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface » les péchés du monde : » *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi* (Joan. I, 29). Il efface, il enlève les péchés du monde; il purifie des fautes graves les pécheurs qui recourent à lui; il purifie des fautes légères tous ceux qu'il a sanctifiés d'abord, pour qu'ils produisent eux-mêmes des fruits et les produisent en plus grande abondance : selon cette parole : « Il taillera toute branche » qui porte du fruit, afin qu'elle en porte davantage : » *Omnem (palmitem) qui fert fructum, purgabit eum, ut fructum plus afferat* (Joan. XV, 2).

Jésus-Christ est le fruit béni qui rétablit la paix entre Dieu et l'homme, « car c'est lui qui est notre paix, » dit l'Apôtre : *Ipse enim est pax nostra* (Ephes. II, 14). Il réconcilie avec Dieu celui qui était son ennemi par le péché mortel, et il rapproche de Dieu, par une grâce plus abondante, celui qui vit déjà dans la charité, de peur qu'il ne s'éloigne par le péché.

Ce fruit béni guérit, et lui seul peut guérir, la blessure faite à l'homme par le péché originel.

Il fortifie notre faiblesse, suite de cette blessure.

Il rassasie notre âme, de peur que, faute d'une nourriture

digne d'elle et en rapport avec ses besoins, elle ne vienne à défaillir ou à désirer la nourriture des vils animaux.

Il nous soustrait à la colère de notre Juge, colère que subira tout pécheur, aussi certainement que le juste possesseur de ce fruit est assuré de l'éviter.

Il nous soustrait à la peine de l'enfer ou à la mort éternelle. S. Anselme ne pouvait contenir les élans de sa reconnaissance à cette pensée que Marie nous a donné un tel fruit : « Comment » pourrai-je jamais dignement témoigner ma reconnaissance à » la Mère de mon Seigneur et de mon Dieu? s'écriait-il. Par sa » fécondité elle m'a racheté de l'esclavage; par son enfantement » elle m'a arraché à la mort éternelle; par le Fils de son sein » elle m'a rétabli dans ce que j'avais perdu, elle m'a ramené de » l'exil de misère à la patrie. Soyez donc bénie entre toutes les » femmes, ô Marie, car j'ai reçu tous ces biens du fruit béni de » votre sein, lorsqu'il m'a régénéré par le baptême [1]. » Mais malheur à tous ceux qui demeurent étrangers à un tel fruit, car il est écrit : « Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera » coupé et jeté au feu : » *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur, et in ignem mittetur* (Matth, III, 10).

Ce fruit béni nous inspire le renoncement aux choses de ce monde, et nous apprend à les mépriser. Marie nous dit dans le livre des Proverbes : « Mon fruit est meilleur que l'or et la pierre » précieuse, et ce qui vient de moi vaut mieux que l'argent le » plus pur : » *Melior est fructus meus auro et lapide pretioso, et gemma mea argento electo* (Prov. VIII, 19). Ce n'est pas seulement la richesse, ce sont les honneurs et les dignités qu'il faut savoir aussi mépriser pour goûter ce fruit divin; rien n'a de prix, si on le compare au bonheur d'être avec Jésus, de vivre pour Jésus et de Jésus.

Rien ne peut non plus, en dehors de ce fruit, rassasier l'âme raisonnable et combler véritablement ses désirs. Dieu nous a faits pour lui, selon la parole de S. Augustin, et notre cœur est dans l'inquiétude et l'instabilité tant que nous ne reposons pas en lui, notre créateur, en lui notre rédempteur, en Jésus, le fruit béni du sein de Marie.

Peut-on, sans ce fruit béni, faire quelques progrès dans la vie spirituelle? Il est la voie, la vérité et la vie. Comment avancer sans la voie? comment connaître sans la vérité? Comment vivre sans la vie? Mais heureux l'homme qui porte ce fruit, heureux

1. Quid digne referam Genitrici Dei et Domini mei, et per cujus fœcunditatem captivus sum redemptus, per cujus partum de morte æterna sum exemptus, per cujus prolem perditus sum restitutus, et de exilio miseriæ ad patriam sum reductus? *Benedicta tu in mulieribus*, hæc omnia mihi dedit benedictus fructus ventris tui in regeneratione baptismi sui. S. Anselm. apud S. Bonavent. in *Speculo*.

celui qui vit avec Jésus. Si vous l'aimez, si vous le cherchez, si vous travaillez pour lui, votre vie ne sera pas inutile, vos paroles et vos œuvres ne s'évanouiront pas comme une vaine fumée. Vous aussi vous serez, comme Marie, des arbres chargés de fruits.

C'est ce fruit divin qui multiplie l'Eglise universelle. Que serait-elle, s'étendrait-elle, existerait-elle même, s'il n'était pas là, si toutes les générations ne pouvaient pas s'en nourrir?

C'est lui qui répare les ruines et remplit les vides que la chute des anges a causés dans les cieux.

C'est lui enfin qui donne la vie et la gloire éternelle. Dans le paradis terrestre, l'arbre de vie avait été planté pour entretenir la vie naturelle. Jésus-Christ a été placé dans les cieux pour entretenir la vie surnaturelle.

Voilà, mes frères, quelques-unes des louanges que l'on peut adresser au Fils de la bienheureuse Vierge Marie, au fruit béni de ses entrailles. Voilà ce qu'il est, ce qu'il fait. Jugez à quel point il nous est nécessaire, et combien notre sort serait à plaindre si nous ne l'avions pas. Quels effets lamentables le fruit présenté à Adam par la première femme avait produits! La terre à cause de lui se couvre d'épines, la tempête soulève les flots de la mer, le déluge ravage l'univers entier, l'air, le feu, tous les êtres animés et inanimés semblent conjurés contre les malheureux enfants d'Eve. Mais Marie nous présente un fruit à son tour : L'ordre se rétablit, l'homme éloigné de Dieu s'en rapproche et reçoit son pardon. Désormais tout lui sourira, tout lui servira, tout contribuera à son bien parce qu'il aime Dieu : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (Rom. VIII, 28).

Soyez donc béni, fruit divin du sein de Marie. Soyez béni, ô Jésus, notre véritable Sauveur, notre Dieu, notre unique consolation. Soyez béni, vous dont le nom sacré reçoit les adorations de toutes les créatures au ciel, sur la terre et jusque dans les enfers. Soyez béni, vous dont le nom si doux et si puissant rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'agilité aux boiteux, la parole aux muets, la vie aux morts.

Lorsque le saint patriarche Jacob, poussé par la nécessité, renvoya ses fils une seconde fois en Egypte, pour acheter du froment, il leur dit : « Prenez des meilleurs fruits de ce pays-ci » dans vos vases, et portez-les en présent à l'homme qui gou» verne... Que mon Dieu tout-puissant vous le rende favorable : » *Sumite de optimis terræ frugibus in vasis vestris, et deferte viro munera... Deus autem meus omnipotens faciat eum vobis placabilem* (Gen. XLIII, 11, 14). Que la conduite de Jacob, en cette circonstance, vous serve d'exemple. Prenez, vous aussi, les fruits les plus précieux que produise notre terre et offrez-les à Dieu. Notre terre c'est Marie : le fruit qu'elle produit c'est Jésus. Il n'en est pas d'autre qui lui soit comparable. Offrez donc Jésus

au Père éternel; offrez-le par les mains de Marie; honorez, priez le Fils et la Mère, ne cessez pas de les bénir l'un et l'autre, et à votre tour vous recevrez d'eux, et du Père éternel à cause d'eux, la bénédiction qui vous assurera le bonheur et la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

SIXIÈME SERMON

MARIE MÈRE DE DIEU. EXCELLENCE DE CETTE DIGNITÉ [1].

Ecce concipies et paries Filium,
et vocabis nomen ejus Jesum.
LUC. I, 31.

Les paroles de l'Ange et d'Elisabeth, qui composent la première partie de la Salutation angélique, renferment le plus bel hommage que nous puissions rendre à Marie. Cependant l'Eglise, fidèle interprète de la pensée de Dieu, n'a pas voulu que l'*Ave Maria* fût seulement un monument de gloire pour la très sainte Vierge; elle a voulu qu'il fût aussi un monument d'espérance et un instrument de salut pour nous. C'est dans ce but qu'aux paroles si glorieuses de l'Ange et d'Elisabeth, elle a ajouté cette touchante invocation : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pau-» vres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » La louange a été dictée par Dieu lui-même, qui en a inspiré les termes à l'Ange et à Elisabeth; la prière a été ajoutée, il est vrai, par l'Eglise; mais l'Eglise est l'organe officiel de Dieu, et l'on peut dire que la Salutation angélique est également divine dans sa seconde partie.

Nous ne nous arrêterons pas à vous montrer que le titre de *sainte* que vous donnez à Marie, dès les premiers mots de cette pieuse invocation, lui convient parfaitement. A qui donc pourrait-on le donner si on le refusait à la Vierge immaculée, à la Reine des Anges et des Saints, à la Mère de celui qui est la sainteté même ? Marie est sainte dans sa conception toute pure et tout immaculée; elle est sainte dans sa vie et dans sa bienheureuse mort; Marie est sainte dans ses pensées, sainte dans ses affections, sainte dans ses paroles, sainte dans ses actions; Marie est plus sainte que tous les saints et tous les anges ensemble; elle est digne par sa sainteté du fils auquel elle a donné le jour et qui n'est autre que Dieu lui-même.

Sera-t-il nécessaire de vous démontrer que la bienheureuse Vierge est très réellement la Mère de Dieu. On pourrait le faire pour contenter votre piété, mais votre foi ne le demande pas.

1. Voir *Grand Catéchisme de la Persévérance chrétienne.* Voir aussi CLAUS, *Spicilegium,* tom. II, *in festo Annuntiationis B. V. M.*

Vous savez que Jésus-Christ est Dieu, qu'il est la seconde personne de la sainte Trinité, en tout égal à son Père, Dieu seul et unique, avec le Père et le Saint-Esprit. Il est celui dont l'apôtre S. Jean nous dit au premier chapitre de son Evangile : « Au » commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le » Verbe était Dieu... Toutes choses ont été faites par lui... Et » le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous : » *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum... Omnia per ipsum facta sunt... Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis.* (Joan. I, 1, 3, 14). C'est de lui que l'Ange a dit à Marie au jour de l'Annonciation : « Voilà que vous con- » cevez dans votre sein, et vous enfanterez un Fils, à qui vous » donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils » du Très-Haut : » *Ecce concipies in utero*, etc. (Luc. I, 31). C'est de lui que le Père éternel disait au jour de la Transfiguration sur le Thabor : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je » me suis complu : » *Hic est Filius meus dilectus in quo complacui mihi* (Matth. III, 17). C'est Dieu enfin, et Marie est sa Mère, qui l'a conçu dans son sein, l'a enfanté, l'a nourri de son lait. Comment ne serait-elle pas Mère de Dieu, puisqu'elle est Mère de Jésus ?

Parlons donc aujourd'hui, mes frères, de la sublime dignité de Marie, considérée comme Mère de Dieu, non pas pour prouver que ce titre lui appartient mais pour apprendre à mieux en connaître la grandeur : Que dis-je en connaître la grandeur ? Nul ne peut l'apprécier selon son mérite que Dieu lui-même. Les anges admirent ce titre de Mère de Dieu porté par une créature, et n'en comprennent pas toute la sublimité. Il dépasse tout ce que l'on peut dire, tout ce que l'on peut imaginer. Au moins essayerons-nous de jeter un regard sur tant de merveilles, et ne pouvant tout embrasser, nous considérerons combien est excellente la maternité de Marie, qui établit entre elle et son divin Fils, une communication de *nature*, une communication de *dignité*, une commucation de *biens*. O Marie, obtenez-nous de votre divin Fils, la grâce de penser dans la considération de vos grandeurs un nouvel amour pour lui et pour vous.

I. — *La Maternité de Marie établit entre elle et son Fils une communication de nature.*

La bienheureuse Vierge Marie est grande parce qu'elle est pleine de grâce, que le Seigneur est avec elle, et qu'elle est bénie entre toutes les femmes. Mais ce qui fait toute la sublimité de sa grandeur, ce qui efface même tous ses autres titres de gloire, c'est sa maternité divine. Entendez-vous les anges qui s'écrient à sa vue : « Quelle est celle-ci qui avance semblable à l'aurore ? »

Quæ est ista quæ procedit tanquam aurora (Cant. iv, 9)? Pourquoi dites-vous qu'elle ressemble à l'aurore, lorsque les autres saints sont quelquefois comparés à la lune dans son plein ou au soleil lui-même? Ah! c'est que l'aurore devance le soleil qui sort pour ainsi dire de son sein. L'aurore est la mère du soleil matériel et Marie est la mère du divin soleil, de celui qui est la véritable lumière : *Erat lux vera*. Les anges admirent cette aurore, parce que la dignité de Mère de Dieu, dont Marie paraît revêtue à leurs yeux a quelque chose d'infini, et que, selon la parole de S. Bonaventure, Dieu qui peut tout ne peut cependant pas faire une mère plus grande et meilleure que sa propre mère.

Voyez le lien qui unit une mère à son fils, et par conséquent Marie au Fils de Dieu incarné dans son sein. La mère ne communique-t-elle pas sa nature à son Fils? Les semblables produisent des semblables. Parcourez la nature entière. Les plantes se reproduisent, et la jeune plante qui naît est de la même espèce que celle dont elle tire son origine. Le froment produit le froment, l'oranger produit l'oranger; le rosier produit le rosier. Et parmi les animaux, voit-on une brebis donner le jour à un lion, une timide colombe devenir la mère d'un vautour? Il en est de même parmi les hommes. Les enfants ressemblent aux parents; les grandes familles humaines conservent les caractères qui les distinguent, et les descendants, après des siècles écoulés, gardent quelque chose des traits de leurs ancêtres. Dieu l'a voulu ainsi : c'est une loi de la nature que l'enfant ressemble à ses parents non seulement par la substance qu'il leur emprunte, mais par les qualités intérieures et extérieures, morales et corporelles. Salomon disait autrefois : « Le père est mort, et l'on dirait » qu'il n'est pas mort, parce qu'il laisse après lui quelqu'un sem» blable à lui : » *Mortuus est pater et quasi non est mortuus; similem enim sibi relinquit post se* (Eccli. xxx, 4). Que signifient ces paroles du Sage, sinon que le fils qui survit à son père est sa vivante image ou plutôt un autre lui-même, qu'il laisse en quittant la vie? Puisqu'il en est ainsi, quelle gloire pour la bienheureuse Vierge d'avoir pour fils Jésus, le fruit béni de ses entrailles! La ressemblance qui doit exister entre un fils et sa mère est un gage assuré des perfections incomparables que possède Marie. Le Fils de Dieu incarné est le plus beau des hommes : donc Marie sa mère est la plus belle des femmes. Le Fils de Dieu est le modèle parfait de la modestie : sa Mère en est comme lui le modèle achevé. Le Fils de Dieu est la sainteté même; sa Mère est donc après lui, la plus sainte des créatures. Le Fils de Dieu, possède toutes les vertus, au plus haut degré de perfection qu'elles puissent atteindre : donc sa Mère les possède aussi, sinon autant que lui, au moins à un degré qui en approche. S. Eucher résumait toute cette doctrine en deux mots : « Vous demandez ce qu'est

la Mère ? Voyez d'abord ce qu'est le Fils : » *Quæris qualis Mater? quære prius qualis Filius* (serm. *de Nativ. Virg.*).

Cette union naturelle, cette communication de substance et de qualités, entre le fils et la mère, nous expliquent comment la bienheureuse Vierge a voulu et a pu rester auprès de son divin Fils, au temps de la Passion. Rien ne pouvait la décider à s'éloigner de lui. C'était quelque chose d'elle-même qui était crucifié ; la chair de Jésus torturée par les bourreaux, n'était pas étrangère à Marie ; c'est d'elle qu'il l'avait empruntée ; c'est elle qui l'en avait revêtu comme d'un manteau royal. « La chair du » Christ est la chair de Marie, » dit S. Augustin : *Caro Christi est caro Mariæ* (Serm. *de Assumpt.*). Pouvait-elle s'éloigner de son Fils ? pouvait-elle s'éloigner de sa propre chair ?

Mais poussons encore plus loin ce raisonnement. Ce n'est pas sans mystère que, dans la Salutation angélique, Jésus-Christ est appelé *le fruit* du sein de Marie. Pourquoi ce nom de fruit que sainte Elisabeth inspirée de Dieu lui donne? Il faut remonter plus haut pour en trouver la raison. — Lorsque Moïse conduisant le peuple d'Israël à travers le désert, fut arrivé à proximité de la terre promise, il envoya douze hommes, un de chaque tribu, pour explorer cette terre destinée à servir de patrie aux descendants de Jacob. Les explorateurs au retour de leur expédition vantèrent la beauté, la fertilité de cette contrée, où coulaient, disaient-ils, le lait et le miel. Ils avaient rapporté en témoignage de leur récit, une grappe de raisin d'une merveilleuse grosseur ; afin que Moïse pût juger par elle de la beauté, de l'abondance et de la suavité des fruits et particulièrement des raisins que l'on y recueillait. — La grappe représentait Jésus-Christ. Marie était la vigne qui avait produit cette grappe. De même que l'on juge de la qualité d'une vigne par celle des raisins qu'elle porte, de même, peut-on juger de l'excellence de la mère par celle du fils, de l'excellence de Marie par celle de Jésus. Le fruit donne du prix à l'arbre qui le porte et Jésus-Christ en donne à la très glorieuse Vierge sa Mère [1]. O fruit béni, ô Mère bénie ! Non, il n'est pas possible de faire un plus grand éloge de Marie, que celui renfermé dans ces quelques mots : « Marie de laquelle est né » Jésus : » *Maria de qua natus est Jesus.* On dit que sur la tombe de Charles Martel, on ne grava que ces mots : *Charles père de Charlemagne* : c'était assez. Charles Martel était un héros ; mais sa plus grande gloire n'était-elle pas d'avoir donné Charlemagne à la France, ou plutôt au monde? Les perfections de Marie sont sans nombre ; elles sont aussi sans égales, et les astres les plus brillants de la cour céleste perdent tout leur éclat en l'appro-

1. Sicut fructus arborem, de qua nascitur commendabilem reddit, sic et Christus gloriosam Virginem, de qua tota benedicta, totus natus est benedictus. RICHARD. A S. LAURENT. lib. I, cap. VII.

chant : mais sa plus grande gloire, sa plus grande beauté, son plus grand mérite c'est sa maternité divine. Nous pouvons accumuler les titres d'honneur, et joindre à son nom béni les louanges les plus extraordinaires ; les anges peuvent s'unir à nous pour dire ses grandeurs. Ni les anges, ni les hommes n'imagineront jamais rien qui approche de ces simples mots répétés tant de fois par la bouche des fidèles : « Sainte Marie, Mère de Dieu : » *Sancta Maria, Mater Dei.* Voulez-vous connaître de quelles vertus, de quelles qualités, le Seigneur avait enrichi Marie ? Voyez quelles sont les vertus, les qualités de son Fils. Leur nature est la même, leur ressemblance est parfaite ; la mère a été créée pour être digne d'un tel fils et pour qu'un tel fils pût lui ressembler. Or, ce fils est Jésus ? Que pouvez-vous demander davantage ? Cependant nous devons aller plus loin encore.

II. — *La maternité de Marie établit entre elle et son Fils une communication de dignité.*

Non seulement Jésus et Marie sont du même sang et de la même chair ; non seulement la nature établit entre eux un lien si étroit que les qualités de l'un rejaillissent sur l'autre et que par les perfections du Fils, on peut juger de celles de la Mère, mais la dignité de la Mère se confond avec celle du Fils, et élève ainsi la bienheureuse Vierge à une hauteur incommensurable, en quelque sorte infinie, au-dessus de toute créature.

Jetez un regard sur le monde et rappelez-vous l'histoire des temps anciens. Les femmes qui ont été mères d'hommes illustres à quelque titre que ce soit, n'ont-elles pas partagé les honneurs et les dignités de leurs fils ? Quels éloges n'a pas reçus de la bouche des prophètes inspirés de Dieu, Sara la mère d'Isaac, cette figure parfaite du Fils de Dieu offert en sacrifice sur la montagne ? Quelles louanges la sainte Ecriture ne décerne-t-elle pas aussi à Rébecca, mère du patriarche Jacob ? Et Rachel qui donna le jour à Joseph, le sauveur de l'Egypte et de sa propre famille, n'est-elle pas aussi glorifiée dans nos Livres saints, aussi bien que Bethsabée, mère de Salomon, le plus sage des rois ? Les historiens profanes n'oublient pas d'exalter la mère d'Alexandre, celle de Jules-César, celle de saint Louis et des autres héros. Pourquoi ? Sans doute elles ne manquèrent pas de mérites par elles-mêmes ; cependant que d'autres qui les égalaient, qui les surpassaient peut-être, sont demeurées inconnues ! Mais leurs fils ont été de grands hommes ; ils ont été illustres et puissants ; ils ont remporté des victoires éclatantes ; c'est assez pour illustrer les mères, pour leur donner un rang honorable, un rang exceptionnel parmi les autres femmes. La dignité d'une mère, comme mère, ne se sépare pas de la dignité de son fils

Et maintenant considérons Marie. Dites-moi ce qu'est son Fils. N'est-il pas le Dieu infiniment bon et infiniment grand? N'est-il pas égal au Père et au Saint-Esprit, éternel comme eux? N'est-il pas le Maître absolu du ciel et de la terre, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs? N'est-ce pas lui qui a tiré du néant tout cet univers et qui le conserve? N'est-il pas ce Dieu que des millions et des centaines de millions d'anges entourent dans le ciel, toujours prêts à exécuter ses volontés? N'est-il pas ce Dieu dont l'immensité des cieux eux-mêmes ne suffit pas à contenir la majesté? Que sont les grandeurs, les dignités des hommes illustres d'ici-bas, comparées à la grandeur, à la dignité de Jésus? Que devient la gloire de leurs mères en présence de celle dont paraît revêtue la mère d'un tel Fils, Marie, Mère de Jésus? S. Thomas a bien raison, il y a quelque chose d'infini dans la dignité de Marie, considérée comme Mère de Dieu. *Beata Virgo ex hoc quod est Mater Dei habet quamdam dignitatem infinitam* (PART. I, q. XXV, a. 6, ad 4).

Ajoutez encore une différence essentielle, tout à l'avantage de Marie, entre elle et les autres mères. Les hommes illustres dont nous parlions il n'y a qu'un instant, n'ont pas eu le pouvoir de choisir leur mère à leur gré, ni de leur donner toutes les prérogatives, toutes les qualités, toutes les vertus dont ils eussent aimé à les voir revêtues, pour qu'elles fussent en tout dignes de leurs fils. Mais ce que ne pouvaient pas les hommes, Dieu le faisait. Il choisissait Marie de toute éternité pour l'élever au rang suprême de Mère du Verbe incarné. Il la préparait, il préparait son corps et son âme, comme le chante la sainte Eglise, pour qu'elle méritât de devenir la demeure de son Fils. Dans ce dessein, il lui communiquait tout le trésor de ses grâces, il la constituait reine des anges, souveraine maîtresse du ciel et de la terre ; il l'élevait enfin si haut, pour tout dire en un mot, qu'elle n'était ainsi que d'un degré au-dessous de Dieu. Ne dites pas que ce langage est trop hasardé. S. Bernardin de Sienne va encore plus loin : « Pour qu'une femme enfantât Dieu, dit-il » il fallut que cette femme fût élevée à une sorte d'égalité avec » Dieu : » *Quod fœmina pareret Deum... oportuit fœminam elevari ad quamdam æqualitatem divinam* (Serm. XVI *de B. V.* art. V, cap. 12).

Jamais un fils n'éprouva pour sa mère autant de reconnaissance que Jésus-Christ pour la sienne. Il se considérait comme si obligé envers elle, pour la chair, le sang, le lait, les soins de toutes sortes qu'il lui devait, qu'il ne crut pas trop faire, en lui donnant au ciel et sur la terre, un pouvoir, une autorité, qui approchassent de son autorité et de son pouvoir divin. Le pieux abbé Guerric, ce digne disciple de S. Bernard, met ces paroles sur les lèvres de Jésus s'adressant à sa Mère : « Vous m'avez com-

» muniqué ce par quoi je suis homme; je vous communiquerai » ma divinité: » *Communicasti mihi, quod homo sim; communicabo tibi quod Deus sim* (Guerricus *abb.* serm. 1, *de Assumpt.*). Le pieux auteur ne veut pas dire que Marie soit un être divin: loin de lui et de nous un tel blasphème, mais il veut faire entendre que Dieu a élevé sa Mère à la dignité la plus sublime que puisse atteindre une pure créature, la toute-puissance même de Dieu est en quelque sorte épuisée par cet effort. Il peut faire mille mondes plus vastes et plus beaux que celui qui existe; mais au-dessus de toutes ses œuvres, Marie s'élèvera toujours, et rien n'égalera ni sa beauté ni sa grandeur.

Avons-nous dit tout? Pas encore. Il nous reste à considérer que Marie partage toutes les richesses de son Fils avec lui.

III. — *La maternité de Marie établit entre elle et son Fils une communication de biens.*

Le roi Salomon fit asseoir sa mère Bethsabée sur un trône à sa droite et voulut partager avec elle son autorité royale. Nous pouvons dire que le véritable Salomon, celui dont le fils de Bethsabée n'était que la figure, se conduit de même à l'égard de sa mère, ce que Salomon proposait à sa mère, il l'accomplit réellement, il partage avec elle sa puissance. Jésus-Christ est le roi des anges: Marie est la reine que servent toutes les hiérarchies des esprits célestes. — Jésus-Christ est le trésor, la source de toutes les grâces: Marie est la trésorière qui dispense à son gré les dons et les bienfaits de Dieu. — Jésus-Christ est l'origine, la cause de tous les biens: Marie est le canal par lequel ils arrivent jusqu'à nous. — Jésus-Christ est le monarque, le maître souverain du ciel et de la terre: Marie est la gouvernante qui dispose tout, ordonne et régit tout, selon les intentions de la divine providence, surtout pour ce qui regarde le salut des âmes. — Peut-être pensez-vous que c'est aller trop loin, Je ne fais que répéter l'enseignement de S. Epiphane. Au jour de l'Annonciation, dit cet illustre serviteur de Marie, non seulement elle fut choisie pour être la Mère du Fils de Dieu, mais aussi pour être l'Epouse de l'Esprit saint. Et quelle dot lui fut donnée? *Dotis gratia cœlum una cum paradiso recepit*: « Pour » dot, elle reçut le ciel avec le paradis (S. Epiph. serm. *de Laud. Virg.*). » La libéralité divine ne s'en tint pas là; tous les dons, tous les privilèges, toutes les prérogatives contenus dans le trésor de la toute-puissance de Dieu, devinrent son partage. Il n'est pas une faveur accordée à quelqu'un des saints par la bonté divine qui ne l'ait été aussi à Marie à moins que cette faveur n'eût pas été digne d'elle, pour quelque motif. Plusieurs saints possédèrent l'usage de la raison, avant même d'être nés: Marie

le posséda. Plusieurs saints furent favorisés de visions, de révélations, de ravissements. Marie le fut plus qu'eux et plus parfaitement qu'eux. Il y eut des saints même qui furent admis quelques instants à la vision béatifique. Qui doutera que Marie n'ait reçu cette faveur plus abondamment qu'eux et d'une manière plus parfaite ? Ne fallait-il pas qu'elle connût son divin Enfant et pouvait-il lui refuser de se montrer entièrement à elle, après qu'il l'accordait à plusieurs autres ? Ecoutez d'ailleurs l'oracle prononcé à ce sujet par l'Ange de l'Ecole, S. Thomas : Il n'est pas permis de regarder comme possible que ce qu'on sait d'une manière certaine avoir été accordé ne fût-ce qu'à quelques mortels, ait été refusé à une si grande Vierge : *Quod vel paucis mortalium constat esse collatum, non est fas suspicari tantæ Virgini fuisse denegatum* (S. Thom. III, p. q. vii, art. 10).

Pensez-vous, mes frères, que le Fils de Dieu ait refusé de partager avec sa divine Mère quelqu'un des titres glorieux, quelqu'un des mérites acquis par ses travaux, sa passion et sa mort ? Il aimait Marie d'un amour infini, et tout ce qu'il pouvait lui communiquer, il le lui communiquait. Marie n'était pas avare pour Jésus, et Jésus n'était pas avare pour Marie. C'est ainsi que par sa passion il devint le Rédempteur, le Réparateur, le Restaurateur, le Réformateur, le Rénovateur, le Médiateur de l'humanité, l'auteur du salut, le donateur de la grâce, l'avocat de tous. Les docteurs de la sainte Eglise ne craignent pas d'honorer la sainte Vierge de ces mêmes titres. En mille endroits de leurs écrits, elle reçoit les noms de rédemptrice, réparatrice, restauratrice, réformatrice, médiatrice, auteur du salut, donatrice de la grâce et avocate de tous les hommes. S. Bernard nous dit : « C'est par elle que la rédemption de l'homme s'est » accomplie et que le Verbe s'est fait chair [1] : » S. Anselme dit à son tour : « Par son incomparable pureté, elle a mérité d'être » la très digne réparatrice de l'univers perdu [2]. » Le pieux Idiota ajoute : « Dieu vous a créée pour que son œuvre primi- » tive fût reformée par vous dans les parties qui avaient été » déformées [3]. » Et le bienheureux Albert le Grand : « Marie fut » la médiatrice de notre réconciliation, l'aide de notre rédemp- » tion [4]. » Richard de S. Victor ajoute : « Le salut de tous s'ac- » complit par elle [5]. » S. Pierre Chrysologue nous la montre

1. Per hanc homo redemptus est, et Verbum caro factum est. S. Bern. sup. *Salve Regina.*

2. Incomparabili puritate hac promeruit, ut perditi orbis Reparatrix dignissima fieret. S. Anselm. *de Excell. Virg.*

3. Deus ob hoc te fecit ut quod de primo opificio fuerat deformatum, per te reformaretur. Idiota, *de Contemp. Virg.* c. 4.

4. Fuit mediatrix reconciliationis, adjutrix redemptionis. B. Albert. Mag. super *Missus*, cap. 19.

5. Salus omnium per ipsam facta est. Richard. a S. Vict. super *Cant.* cap. 29.

« pleine de grâce pour la répandre avec abondance sur toute » créature [1]. » Enfin S. Bernard dit encore : Notre race exilée a » envoyé devant elle une avocate qui, en sa qualité de Mère de » miséricorde, traite avec succès ce qui concerne notre salut[2]. »

Voilà donc, chrétiens, celle que la sainte Eglise vous invite à prier, celle qui, à l'exemple de son divin Fils, vous appelle et vous dit : Venez tous à moi et je vous soulagerai. Voilà la Mère de Jésus, voilà votre mère. Qu'elle est grande ! qu'elle est admirable cette Vierge que tous les anges bénissent, que tous les hommes implorent, que le ciel et la terre vénèrent et reconnaissent comme leur souveraine ! Qu'elle est grande la Mère du Seigneur ! O Marie, votre bonté pour nous, votre miséricorde égale votre grandeur. Nous nous prosternons à vos pieds, nous vous supplions humblement d'abaisser sur nous un regard de miséricorde : ne repoussez pas notre prière. Souvenez-vous, ô notre Souveraine, que si vous êtes Mère de Dieu, que si le Verbe divin s'est fait votre Fils c'est à cause des pécheurs. Nous sommes pour quelque chose dans la gloire infinie dont le Tout-Puissant vous a revêtue : c'est pour nous que vous êtes Mère de Dieu. Ah ! nous vous en conjurons, usez en notre faveur des privilèges que vous donne votre divine maternité. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous et nous obtiendrons miséricorde ; après vous avoir invoquée sur la terre, nous vous bénirons éternellement dans le ciel, vous et Jésus, le fruit béni de vos entrailles. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME SERMON

PRIEZ POUR NOUS PAUVRES PÉCHEURS [3].

Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione.

Luc. I, 49.

L'Evangéliste S. Luc, après avoir fait le récit de l'ambassade de l'ange Gabriel, auprès de la bienheureuse Vierge Marie, ajoute : « Or, en ces jours-là, Marie se levant, s'en alla en grande » hâte vers les montagnes, en une ville de Juda : » *Exurgens autem Maria in diebus illis abiit in montana, cum festinatione, in civitatem Judæ.* N'est-ce pas, dites-moi, quelque chose de

1. Vere plena gratia quæ largo imbre totam funderet et infunderet creaturam. S. Petr. Chrysol.

2. Advocatam præmisit peregrinatio nostra quæ tanquam mater misericordiæ efficaciter salutis nostræ negotia pertractaret. S. Bern. serm. *de Assumpt.*

3. Voir Claus, *Spicilegium*, tom. II, in *festo Visitationis B. V. M.* Voir aussi dans la *Somme des Grandeurs de Marie*, les nombreux paragraphes ou sermons où se trouvent traités des sujets analogues à celui-ci.

bien extraordinaire? A peine saluée par l'Ange, et proclamée pleine de grâce, à peine devenue féconde par la grâce du Saint-Esprit et la vertu du Très-Haut, la Vierge toute sainte, désormais Mère de Dieu, quitte sa solitude. Elle qui aimait tant l'intérieur de son humble maison, elle qui ne sortait que par nécessité, la voilà entreprenant à la hâte un long et pénible voyage. Reconnaissez-vous bien là l'humble et timide Vierge, sortie depuis quelques semaines à peine du temple de Jérusalem, qui avait abrité son enfance? Pourquoi cette hâte; et si la nécessité de rendre visite à une vénérable parente était si pressante, pourquoi Marie avait-elle attendu jusqu'à ce moment, et ne l'avait-elle pas fait avant la conception de son divin Fils? La réponse à toutes ces questions n'est pas difficile si nous considérons la raison principale qui conduisait Marie auprès d'Elisabeth. Qu'allait-elle faire dans la maison de Zacharie?

N.-S. Jésus-Christ aime à se donner le nom de *Pasteur des âmes*. Avec quelle complaisance ne répète-t-il pas qu'il est le bon pasteur, qu'il connaît ses brebis, qu'il les aime, qu'il donne sa vie pour elles? Mais chose digne de remarque, ce pasteur si tendre pour son troupeau, si dévoué, si plein de sollicitude, semble en avoir exclu les chevreaux. C'est à son épouse bien-aimée, c'est à Marie qu'il en confie expressément le soin; dans le Cantique des cantiques il lui dit : « O la plus belle des fem-» mes, sors et va sur les traces des troupeaux, et pais tes che-» vreaux près des tabernacles des pasteurs : » *O pulcherrima inter mulieres, egredere et abi post vestigia gregum, et pasce hædos tuos juxta tabernacula pastorum* (Cant. I, 7). Que sont donc ces chevreaux, ou plutôt ces boucs, que l'Epoux des cantiques confie à son épouse, que Jésus remet aux bons soins de Marie? Tous les interprètes de la sainte Ecriture vous diront, que par les boucs, il faut entendre les malheureux pécheurs. Ne savez-vous pas qu'au jour du jugement, Jésus-Christ, le souverain Juge, placera les brebis, c'est-à-dire les justes à sa droite et les boucs, c'est-à-dire les pécheurs à sa gauche? Et si l'Epoux mystique confie les boucs à son Epouse, c'est qu'il connaît sa bonté en même temps que sa puissance; il sait qu'elle ne dédaignera pas ce qui semble être le rebut du troupeau; il sait qu'elle fera tout pour transformer les chevreaux en agneaux, les pécheurs en chrétiens fidèles. Il sait que, grâce à sa sollicitude, ils pourront passer de sa gauche à sa droite.

Revenons maintenant à Marie. — Le Verbe de Dieu s'est incarné dans son sein : elle est devenue Mère de Dieu et en même temps protectrice et gardienne des pécheurs. C'est la partie du troupeau qui lui est confiée. Elle a hâte d'exercer sa nouvelle fonction, de transformer les pécheurs en amis de Dieu, les chevreaux en agneaux. L'Ange vient de lui dire que bientôt sa cou-

sine Elisabeth mettra un fils au monde. Ce fils d'Elisabeth, appelé aux plus hautes destinées, est, comme tous les enfants d'Adam, souillé du péché originel dans le sein de sa mère. Marie peut lui porter la grâce en transportant près de lui son Fils, venu sur la terre pour purifier les hommes de leurs péchés. Voilà ce qui la pousse, voilà pourquoi elle entreprend en toute hâte un long voyage, si contraire à ses habitudes.

Quelle joie pour Elisabeth et pour Jean, quelle reconnaissance envers Marie, à cause d'un si grand bienfait!

Pécheurs, partagez le bonheur d'Elisabeth et de son fils. Marie du haut du ciel continue de rendre le même office, de pratiquer le même ministère de salut. Elle est encore la protectrice, la réconciliatrice des pécheurs, et ce n'est pas en vain que nous lui disons chaque jour : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez « pour nous, pauvres pécheurs. » Ce n'est pas trop de l'aide de la Mère de Dieu, pour réconcilier le pécheur avec son divin Fils, et lui procurer le salut. Pensez donc, mes frères, qu'il suffit d'un seul péché mortel, pour perdre à jamais un homme et le précipiter dans l'enfer pour l'éternité, et vous comprendrez qu'à celui qui s'est rendu gravement coupable envers la Majesté divine, il ne reste pas d'autre recours et d'autre espoir de salut que la Mère de Dieu.

N'avez-vous jamais remarqué ce qui se passe ordinairement dans une famille? Lorsque le père veut punir un fils désobéissant et coupable, la mère s'interpose aussitôt. Elle fait tout ce qu'elle peut auprès du père et auprès du fils, pour amener la réconciliation. Elle obtient du fils qu'il implore son pardon, et du père qu'il l'accorde.

S'il est permis de comparer les choses du ciel à celles de la terre, nous dirons qu'il en est de même, lorsque Marie entreprend de réconcilier le pécheur avec Dieu. Elle fait pour nous, qui sommes ses enfants, ce qu'une mère fait pour son enfant coupable, et elle n'a pas de repos, qu'elle ne nous ait fait rentrer en grâce avec le Seigneur? Que de fois peut-être la bienheureuse Vierge, ne vous a-t-elle pas rendu déjà un semblable service? Pour y arriver qu'a-t-elle fait auprès de Dieu? qu'a-t-elle fait auprès de vous? Essayons de nous en rendre compte, mes frères, afin de mieux aimer encore cette mère très aimante, et de recourir avec plus de confiance à sa toute-puissante intercession.

I. — *Ce que Marie fait auprès de Dieu en faveur du pécheur.*

Tous les êtres de la création sortis de la main de Dieu, suivent les lois qu'il leur a tracées et méritent qu'il les regarde avec complaisance. Ils ont leur raison d'être, ils sont tels que la souveraine sagesse les a voulus, ils sont bons en eux-mêmes,

même ceux que le trouble introduit dans la nature par le péché d'Adam, a rendus pour nous un danger et un objet d'horreur. A cette loi générale il existe cependant une exception. Il y a un être, objet du dégoût, de l'horreur et de la colère de Dieu : cet être c'est le pécheur. Partout où le péché paraît, la malédiction de Dieu l'accompagne. Lisez la longue et lamentable histoire des malheurs de l'humanité : partout vous trouverez le péché pour origine et pour cause de tant de maux.

Voyez dans l'ancien Testament. C'est le péché qui chasse Adam et Eve du paradis terrestre, et les plonge, eux et leur postérité, dans un abîme de souffrances. — Au temps de Noé, la terre est couverte de crimes, la corruption règne partout. Alors Dieu envoie le déluge qui détruit l'humanité tout entière, à l'exception de huit personnes destinées à repeupler le monde.

Quelques siècles plus tard, pourquoi une pluie de soufre et de feu détruit-elle Sodome, Gomorrhe et les autres villes coupables? Parce que le péché impur régnait en maître dans ces malheureuses villes et que, selon la parole de l'Ecriture, le cri de leurs iniquités était monté jusqu'à Dieu.

L'orgueilleux Pharaon ne veut pas se soumettre aux ordres de Dieu, que Moïse lui communique : alors dix fléaux épouvantables, les dix plaies d'Egypte, tombent sur son royaume et l'obligent à rendre enfin la liberté au peuple de Dieu qu'il détenait captif.

Sennachérib, à la tête de l'innombrable armée des Assyriens, assiégeait injustement la ville de Jérusalem : Dieu en une seule nuit fait périr, par la main d'un ange, cent quatre-vingt-cinq mille de ses soldats, et il prend honteusement la fuite avec le peu qui lui reste.

Deux prêtres de la tribu de Lévi, Dathan et Abiron, osent lever l'étendard de la révolte contre l'autorité de Moïse, et soudain, sur l'ordre de Dieu, la terre s'entr'ouvre et les engloutit. Deux fils d'Aaron, Nadab et Abiu osent apporter sur l'autel un autre feu que celui ordonné par la loi : aussitôt la foudre éclate et les consume. Que d'autres exemples semblables on pourrait citer! L'ancien Testament en est rempli.

Mais pourquoi donc Dieu se montre-t-il plus patient sous la loi nouvelle qu'il ne le fut autrefois? Pourquoi supporte-t-il plus longtemps les pécheurs? Ne semblerait-il pas qu'après avoir multiplié ses bienfaits à l'infini, il devrait se montrer plus inexorable pour ceux qui en abusent, plus prompt et plus terrible dans sa vengeance? Oui, sans doute, et lorsque nous péchons nous sommes mille fois plus inexcusables que les anciens. Mais avant que la loi de Moïse ait fait place à l'Evangile, il n'y avait personne au ciel, pour adoucir et calmer la colère de Dieu, justement irrité. Le prophète Isaïe nous le donne à entendre, lorsqu'il

s'étonne de la sévérité de Dieu à punir les coupables, et qu'il adresse ces paroles au Seigneur : « Il n'y a personne qui se lève » et qui vous retienne : » *Non est qui consurgat et teneat te* (Isa. lxiv, 7).

Maintenant il n'en est plus ainsi. Il y a dans le ciel, une femme assez forte pour arrêter la main de Dieu, lorsqu'il s'apprête à nous frapper, et cette femme c'est Marie. « Avant Marie, dit » S. Bonaventure, il n'y eut personne qui osât ainsi retenir le » bras du Seigneur : » *Ante Mariam nemo fuit, qui sic Dominum detinere auderet.* Quel bonheur pour vous, pécheurs, que Marie règne avec son Fils dans le ciel. Que de malheureux qui vivent encore aujourd'hui sur la terre et qui peuvent sauver leur âme auraient été depuis longtemps engloutis par les flots, consumés par les flammes, exterminés par les anges ministres de la justice de Dieu, absorbés par la terre, frappés de la foudre, et brûleraient maintenant dans l'enfer pour toute l'éternité! Mais au moment où ils allaient recevoir le châtiment de leurs péchés, Marie a intercédé pour eux, et ils ont été épargnés. C'est une vérité dont il n'est pas permis à un vrai chrétien de douter. Notre-Seigneur daignait l'affirmer de sa propre bouche à sainte Brigitte : « Si les prières de ma Mère n'intervenaient pas, disait-il, il n'y » aurait pas d'espoir de miséricorde [1]. »

Sous le nom de pécheurs il faut entendre aussi ces chrétiens qui après avoir confessé leurs péchés au prêtre, n'en continuent pas moins à mener une vie tiède et lâche, plus conforme aux maximes du monde qu'à celles de Jésus-Christ; ils ne font pas sérieusement pénitence; ils ne s'appliquent pas à se corriger du vice et à progresser dans la vertu. Ne vous y trompez pas, mes frères; offenser Dieu n'est pas une affaire de si peu de conséquence, qu'il suffise d'une pénitence quelconque, accomplie à la hâte et sans piété, pour obtenir le pardon de l'offense. Ces demi-pénitents ne sont guère plus en sûreté, que les pécheurs qui ne font aucune pénitence. Dieu peut-il vraiment compter pour quelque chose une courte prière hâtivement récitée du bout des lèvres, sans que le cœur y soit pour rien, une corvée dont on se débarrasse avec ennui et au plus vite? Ordinairement Dieu punit cette indifférence et cette tiédeur, par le retrait des grâces abondantes dont il prévient ses fidèles, pour leur rendre facile la fuite du mal et les actes de vertu. Les tentations sont plus fréquentes et redoublent d'intensité, les forces diminuent, les péchés se multiplient; on finit par avaler l'iniquité comme l'eau; on tombe et on ne se relève pas, parce qu'à force d'en abuser, on ne sait même plus user comme il faut des moyens de se relever.

1. Nisi Matris meæ preces intervenirent, non esset spes misericordiæ. S. Brigitt. *Revel.* lib. vi, cap. 16.

Mais cependant si quelqu'un de vous se trouve dans un état pareil, s'il se sent en quelque manière abandonné de Dieu, ah! qu'il se garde de perdre courage. Marie est toujours là; elle ne l'abandonne pas, elle intercède pour lui auprès de Dieu, et pourvu que vous ne mettiez pas un obstacle invincible à ses efforts par votre obstination dans le péché, elle saura bien obtenir pour vous la grâce d'une sincère conversion.

Voulez-vous une histoire qui vous fera toucher du doigt la sollicitude de Marie et la puissance de son intervention auprès de Dieu? Vous savez que, d'après le principe posé par S. Paul, tout ce que la sainte Ecriture nous rapporte de l'histoire des patriarches, des saints de l'ancien Testament, et du peuple de Dieu, était la figure de ce qui devait s'accomplir dans la loi nouvelle : « Tout leur arrivait en figure », dit-il : *Hæc autem omnia in figura contingebant illis* (I Cor. x, 11). Il n'est personne qui ne sache comment Jacob obtint d'Isaac, la bénédiction à laquelle il avait droit, quoique le saint patriarche crût devoir la réserver à Esaü. Isaac avait atteint une extrême vieillesse. Il avait perdu la vue, et sentait la fin de ses jours approcher. Rébecca qui aimait Jacob, et désirait lui voir obtenir, avec le droit d'aînesse, l'héritage attaché à la bénédiction paternelle, profita de l'absence d'Esaü, parti à la chasse sur l'ordre de son père, qui voulait lui donner à son retour la bénédiction attendue. Elle prépara un mets agréable au vieillard; elle couvrit Jacob des vêtements d'Esaü, et l'envoya se présenter ainsi à son père. Cette adresse eut un heureux succès, Jacob obtint la bénédiction d'Isaac et son héritage. Non pas tant les richesses qu'Isaac possédait alors, et auxquelles il dut renoncer aussitôt pour fuir la vengeance de son frère; mais l'héritage surnaturel, le véritable héritage d'Abraham et d'Isaac, qui fit de lui le père du peuple de Dieu, et l'ancêtre du Messie en qui toutes les nations devaient être bénies.

Jacob revêtu par Rébecca des habits d'Esaü, et les mains couvertes de la peau d'un chevreau, n'était plus à proprement parler, Jacob, et il n'était pas non plus Esaü. Il en est ainsi de ces chrétiens dont je parlais tout à l'heure, qui se présentent au saint tribunal. Ils ne méritent pas la bénédiction de Dieu; ce n'est pas eux qu'il veut faire les héritiers de son royaume. Mais Marie les revêt des mérites de Jésus son Fils aîné, comme d'un vêtement infiniment précieux. L'odeur de ce vêtement ravit le Père éternel, et il donne sa bénédiction; il donne ses grâces abondantes, il donne les secours efficaces qui produisent dans les cœurs des sentiments de sincère contrition, et qui rendent enfin dignes du céleste héritage ces pécheurs, dont le salut courait un si terrible danger. Ah! bénissons Marie, dont l'intercession en faveur des pécheurs est si puissante. Si Rébecca a pu faire tant en faveur de Jacob, grâce à son amour maternel, que

ne ferez-vous pas, ô bienheureuse Mère de Dieu, pour ceux qui mettent leur espérance en vous?

II. — *Ce que Marie fait auprès du pécheur pour arriver à le convertir.*

Nous avons dit quelque chose de l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie auprès de son divin Fils, de sa médiation en faveur des pécheurs; mais comment agit-elle d'autre part sur les pécheurs eux-mêmes? car il ne suffit pas que Dieu soit bien disposé en notre faveur, pour que nous soyons pardonnés, il faut que, de notre côté, nous apportions de bonnes dispositions, et c'est la grande affaire de Marie, de les faire naître et se développer dans nos cœurs.

Vous souvient-il que nous avons comparé Marie à une mère de famille, s'efforçant d'éviter à son fils le châtiment mérité que le père se dispose à lui infliger? La mère commence d'abord par calmer la juste colère du père, mais ce n'est pas assez, elle prend l'enfant sous sa protection, le cache derrière elle, et le met hors de danger, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à gagner sa cause. Puis elle fait en sorte d'amener cet enfant à demander humblement pardon, à promettre de réparer sa faute et de n'y plus retomber. Telle est la conduite de notre Mère du ciel auprès de nous, lorsque par malheur nous avons péché.

Sainte Gertrude, cette épouse bien-aimée de Jésus-Christ, eut une vision, un jour qu'elle était absorbée dans ses pieuses méditations. La bienheureuse Vierge Marie lui apparut revêtue d'un manteau extrêmement long et large. Elle étendait ce manteau, et une multitude d'animaux difformes, de toutes les espèces, venaient y chercher un abri. Elle les cachait sous son manteau, et les caressait avec une douceur infinie. Vision étonnante : mais quels étaient ces animaux? Vous les avez reconnus, mes frères, ces animaux sont les pécheurs, que la sainte Ecriture représente souvent sous cette figure. Le Psalmiste dit du pécheur et l'on peut dire avec lui : « Il a été comparé à des animaux sans rai- » son, et il leur est devenu semblable » : *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus illis* (Psal. xlviii, 13). Pécheurs qui m'écoutez, avez-vous quelqu'un de ces défauts, quelqu'un de ces vices, qui rabaissent l'homme au rang des animaux sans raison? Etes-vous esclaves de l'orgueil, de l'avarice, de l'impureté, de l'envie ou de quelque autre passion déréglée, vous êtes perdus et perdus pour toujours, si vous ne vous réfugiez pas sous le manteau de Marie. Lisez les vies des saints, vous y verrez que souvent des animaux ont été chercher un asile auprès d'eux, lorsqu'ils étaient poursuivis par les chasseurs ou d'autres ennemis. Et vous, chrétiens, où vous réfugierez-vous, menacés

que vous êtes des traits de la vengeance divine, sinon sous la protection, sous le manteau de la bienheureuse Vierge? David disait au Seigneur : « Vous sauverez les hommes et les animaux : » *Homines et jumenta salvabis* (Psal. xxxv, 7). Les hommes, c'est-à-dire les justes, Dieu les sauve par lui-même; les animaux, c'est-à-dire les pécheurs, il les sauve par Marie. Elle les cache sous son manteau, elle les caresse doucement, elle les calme, les adoucit, et les tient à l'abri du danger, mais ce n'est pas assez. La justice de Dieu a ses exigences inflexibles; elle peut bien se laisser arrêter un moment, mais elle ne pardonnera définitivement, elle n'abandonnera ses droits que si le coupable reconnaît sa faute, la déteste et promet de la réparer. Ce n'est pas assez pour Marie de donner un refuge temporaire au pécheur sous le manteau de sa miséricorde, elle veut procurer une véritable réconciliation; elle veut changer les chevreaux en agneaux, les boucs en brebis et les faire passer de la gauche à la droite de son Fils.

Voyez avec quel zèle, avec quelle patience, avec quelle sollicitude, elle s'emploie à inspirer au pécheur un véritable esprit de pénitence, et un désir sincère de mener une vie meilleure. Le saint patriarche Abraham envoya Eliézer son fidèle serviteur dans la ville de Nachor afin d'y choisir une épouse pour son fils Isaac. Eliézer partit et arriva heureusement au but de son voyage. Aux portes de la ville, il s'assit fatigué, près d'un puits où les femmes et les jeunes filles venaient puiser de l'eau. Entre ces jeunes filles se trouva Rébecca, dont nous avons dit plus haut l'habileté à favoriser le fils qu'elle aimait. Eliézer la salua avec bonté et lui demanda de lui donner à boire. Rébecca s'empressa de le faire, et pleine de bonne volonté elle ajouta même : « Je puiserai aussi de l'eau pour vos chameaux afin » qu'ils boivent tous : » *Et camelis tuis hauriam aquam, donec cuncti bibant* (Gen. xxi, 19). Voilà ce que dit la sainte Ecriture. Ecoutez maintenant l'explication que S. Bernard donne de ce passage. Par Rébecca, dit-il, il faut entendre la bienheureuse Vierge Marie; par Eliézer, les justes, et par les chameaux les pécheurs, et il ajoute : « Rébecca ne donne pas à boire de l'eau » qui déborde de son vase, seulement au serviteur d'Abraham, » mais aux chameaux aussi : » *Non puero tantum Abrahæ, sed et camelis de supereffluente hydria sua potum tribuit* (serm. *de Verb. Apost.*). C'est que la bonté de cette divine Mère est si grande, sa miséricorde s'étend si loin, qu'elle ne se contente pas d'enrichir les justes de toutes sortes de grâces, elle donne aux pécheurs eux-mêmes des larmes abondantes de pénitence. Quelle multitude de grâces actuelles ne recevons-nous pas chaque jour? Qui pourrait compter les bonnes inspirations, les salutaires avertissements, les accidents imprévus, les bons exem-

ples que Marie met en œuvre à tout moment pour convertir les pécheurs? Un jour nos yeux s'ouvriront, et nous verrons ce que cette tendre Mère a fait pour nous: nous pourrons juger de son amour, de sa tendresse, à la sollicitude infinie dont elle nous aura entourés pendant le cours de notre vie. Ah! qu'ils sont nombreux les pécheurs que cette généreuse Mère arrache tous les jours de l'abîme du péché et des flammes de l'enfer où ils seraient tombés sans elle!

Marie est cette femme revêtue du soleil, dont S. Jean parle dans son Apocalypse. « Elle était enceinte et elle criait, se sen- » tant en travail, et elle était tourmentée des douleurs de l'en- » fantement : » *In utero habens, clamabat parturiens, et cruciabatur ut pareret* (Apoc. XII, 2). Pourquoi ces cris? quel était cet enfantement? quelles étaient ces douleurs? Il ne s'agissait pas, dit S. Bernard, de l'enfantement du Christ, qui n'a causé à sa Mère aucune souffrance, mais une joie infinie, mais bien de l'enfantement des pécheurs. Marie pousse des cris, lorsqu'elle les appelle à la pénitence et à une vie meilleure; elle les enfante, lorsque d'enfants du démon qu'ils étaient, elle fait d'eux les enfants de Dieu; elle est tourmentée de cruelles douleurs lorsqu'elle les voit retomber et s'obstiner dans la révolte contre Dieu.

O très glorieuse Vierge Marie, je vous rends grâce au nom de tous les pécheurs pour la miséricorde infinie que vous daignez étendre sur nous. Oui, c'est vous qui retenez la main du Juge suprême déjà levée sur nous pour nous frapper, c'est vous qui nous obtenez le temps dont nous avons besoin pour faire pénitence; c'est vous qui nous protégez contre la colère de Dieu, et qui nous procurez un abri inviolable, c'est vous qui nous inspirez de salutaires pensées et qui nous donnez des larmes de pénitence. Continuez, ô notre Mère, continuez de prendre soin de nous; persévérez dans votre sollicitude. Nous, de notre côté, nous vous témoignerons notre reconnaissance, et comment pourrions-nous mieux le faire qu'en travaillant sérieusement à devenir meilleurs? O Marie, je le dirai avec S. Augustin votre fidèle serviteur: « Vous êtes l'unique espérance des pécheurs; » parce que c'est par vous que nous espérons le pardon de tous » nos péchés: » *Tu es spes unica peccatorum, quia per te speramus veniam omnium delictorum* (serm. *de Annunc.*). Ah! je comprends, ô ma souveraine, pourquoi vous tenez à ce titre de Mère des pécheurs, qui semble n'avoir rien de bien glorieux! Je comprends pourquoi vous disiez à sainte Brigitte : « Je suis la » Mère des pécheurs » : *Ego sum mater peccatorum*, et c'est avec une confiance infinie que je vous répète ces paroles que l'Eglise m'enseigne à vous adresser : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs.

Dites-moi, mes frères, Marie pourrait-elle ne pas nous écouter

lorsque nous lui adressons humblement cette prière? Elle nous a enfantés au pied de la croix, en unissant ses souffrances à celles de Jésus mourant pour effacer nos péchés et nous rendre la vie. Elle continue de nous enfanter dans le ciel, par tout ce qu'elle fait chaque jour pour nous. Elle est notre mère; nous avons besoin d'elle; nous l'appelons à notre secours; elle peut nous sauver: comment n'attendrions-nous pas tout de sa bonté? Mais ne l'oubliez pas; Marie en déclarant qu'elle est la mère des pécheurs ajoute un mot: *Se emendare volentium*. Que signifie ce mot: Je suis la mère des pécheurs, dit Marie, mais des pécheurs *qui veulent s'amender*, qui veulent sérieusement travailler à devenir meilleurs. Ceux qui ne le veulent pas, ceux qui prétendent persévérer dans leurs mauvaises habitudes, ne pas fuir les occasions dangereuses, ne pas réparer le mal qu'ils ont fait, ces pécheurs endurcis et obstinés ne trouveront pas place sous le manteau protecteur de Marie. Elle ne peut que peu de chose pour eux. Il faut une véritable contrition, il faut un désir sincère de devenir meilleur.

Cependant, mes frères, vous qui ne sentiriez pas encore en vous, ni cette contrition ni ce désir sincère, ne laissez pas de recourir à Marie; elle est toute-puissante; elle saura vaincre l'obstination, la malice, ou plutôt la faiblesse de votre cœur. Ce que vous n'avez pas aujourd'hui, elle vous l'obtiendra de son divin Fils, et vous aussi vous deviendrez ses enfants; mais je vous en conjure, pour le salut de vos âmes, ne manquez pas de vous souvenir d'elle, ne manquez pas de lui dire, de temps en temps, souvent: Priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

HUITIÈME SERMON

PRIEZ POUR NOUS MAINTENANT ET A L'HEURE DE NOTRE MORT[1].

Ave gratia plena.
Luc. I, 28.

Ce n'est pas seulement pour elle-même, c'est aussi pour nous que la bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu est pleine de grâce. Elle ne demande qu'à nous faire part de ses richesses. Mais les biens que Marie distribue à ses enfants sont d'un prix infini; on ne doit pas les profaner, on ne doit pas même les recevoir avec indifférence comme des choses de peu d'importance. Aussi ne les donne-t-elle ordinairement avec abondance qu'à ceux qui les estiment, qui les désirent et qui les demandent. Elle les donne aux justes, elle les donne aux pécheurs, elle les donne à

1. Voir Claus, *Spicilegium*. tom. II, in *festo Assumpt. B. V. M.*

tous ceux qui implorent sa bonté, elle les donne surtout lorsque le besoin s'en fait le plus sentir.

Nous avons toujours besoin du secours de Marie. Mille dangers nous entourent, mille ennemis nous menacent ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, le plus souvent, nous ne connaissons même pas, ni ces dangers ni ces menaces, nous n'avons pas conscience des périls auxquels nous sommes exposés. Nous avons donc en tout temps un extrême besoin du secours de Marie. En tout temps nous devons lui dire du plus profond de notre cœur : « Priez pour » nous, pauvres pécheurs, maintenant. » Aidez-nous à faire le bien et à éviter le mal ; aidez-nous à surmonter notre propre faiblesse, à vaincre nos passions et à pratiquer la vertu ; aidez-nous à supporter avec patience les mille contrariétés, les mille épreuves de cette vie, et à ne pas nous laisser enivrer et étourdir par le succès ; aidez-nous à mépriser les vanités du monde et ses plaisirs, à vaincre le respect humain et à repousser les tentations du démon. — Oui, à chaque moment de notre vie, nous avons besoin que la bienheureuse Vierge nous vienne en aide, mais il y aura un moment surtout où sa présence, où son secours nous sera nécessaire, le moment de notre mort. C'est du moment de la mort que tout dépend pour nous. Que sert à l'homme de gagner tout le monde s'il vient à perdre son âme ? Et à quoi servirait-il d'avoir passé de longues années au service de Dieu, si l'on mourait en réprouvé ? Un vaisseau qui fait misérablement naufrage au moment d'entrer dans le port, n'en est pas moins perdu. Que nous serions à plaindre si au moment de la mort nous allions faire un triste naufrage et nous perdre pour l'éternité !

Mais la bienheureuse Vierge Marie a des grâces particulières pour nous venir en aide dans ces circonstances redoutables. Ce n'est pas en vain qu'elle s'est tenue au pied de la croix de Jésus, alors qu'il expirait pour nous, au milieu des souffrances les plus cruelles. Par la compassion infinie qu'elle éprouvait pour son divin Fils mourant sur la croix, par ses souffrances, auxquelles celles de Jésus lui-même étaient seules comparables ; par son admirable soumission à la volonté de Dieu ; par sa charité sans bornes, avec laquelle elle offrait ses douleurs et le sacrifice de son Fils bien-aimé pour le salut des hommes, Marie s'est acquis un droit particulier de venir en aide aux mourants. Jésus, en inclinant la tête vers elle au moment de rendre l'esprit, nous disait : Lorsque vous serez sur le point de mourir, tournez aussi la tête du côté de ma Mère, recourez à Marie, Heureux celui que Marie protège et soutient dans la dernière agonie !

Un jour viendra bientôt où vous mourrez, mes frères. Que se passera-t-il en ce moment redoutable entre votre âme, le démon et Dieu ? Quel sera le résultat du dernier combat ? quelle sera la sentence du souverain juge ? Ah ! que de chrétiens tomberaient

dans le désespoir au moment de la mort, que d'âmes se perdraient si Marie n'était pas là! Mais si vous la priez, si vous lui dites souvent avec dévotion : « Priez pour nous au moment de notre mort, » elle ne vous abandonnera pas. Elle assiste comme une mère pleine de tendresse, tous ceux qui l'ont servie, à leurs derniers moments. Comment les assiste-t-elle dans les angoisses de l'agonie ? Comment les défend-elle contre le démon ? Comment leur rend-elle Dieu propice? C'est ce que nous allons voir dans cette instruction.

I. — *Marie assiste les mourants dans les angoisses de l'agonie.*

L'Ecclésiastique avait bien raison de s'écrier : « O mort, que » ton souvenir est amer ! » *O mors quam amara est memoria tua* (Eccli. XLI, 1)! Considérez un mourant. Tout ce qu'il voit n'est-il pas fait pour lui causer les angoisses les plus cruelles ? S'il pense à l'avenir, il aperçoit déjà la fosse qui s'entr'ouvre, la pourriture du tombeau, les vers qui se partageront les restes de sa chair et au bout de quelques années un oubli à peu près complet; personne dans le monde ne se souviendra même plus qu'il a vécu. S'il considère les choses présentes, quelle amertume pour lui de quitter à jamais toutes ces vanités du monde, ces richesses, ces plaisirs, ces honneurs qu'il a tant aimés, auxquels il a tout sacrifié, même le salut de son âme, ces amis, ces parents, qu'il aime et dont il est aimé ? Et s'il fait un retour sur le passé, s'il se souvient de tant de péchés commis, qui peut-être ne sont pas suffisamment expiés, qui peut-être ne sont pas pardonnés, quelle terreur son âme doit-elle éprouver pour peu qu'il ait encore un reste de foi ? Les plus grands saints n'ont pas été à l'abri de ces terreurs aux approches de la mort, et plusieurs en ont été cruellement tourmentés. S. Arsène, après une longue vie passée dans le désert, dans la pratique d'une austérité merveilleuse et de toutes les vertus, tremblait de tous ses membres en se sentant près de mourir. Ses disciples lui en demandaient la cause et il leur disait : Mes frères, sachez que depuis le premier moment de ma conversion, je n'ai pas cessé un seul instant d'éprouver cette crainte. — S. Hugues, évêque de Grenade, s'était retiré dans un monastère de Chartreux où il édifiait tous ses frères, par son admirable sainteté. Cependant au moment de mourir il était inconsolable et versait des larmes amères. Pourquoi? parce qu'il craignait l'enfer ; il savait bien, disait-il, qu'il ne pouvait pas l'éviter par ses propres mérites, et qu'il ne pouvait rien attendre que de la miséricorde de Dieu. S. Bernard, cet illustre et saint docteur, gloire de l'ordre de Cîteaux, était un prodige de piété et d'austérité ; cependant lorsqu'il pensait à la mort, il avait coutume de se dire à lui-même : « O mon âme, que feras-tu au sortir

» de cette vie? Qui sera ton compagnon dans ce voyage? Qui te » défendra[1] ? »

Voilà, chrétiens, comme les saints et les innocents tremblent. Quelle ne doit pas être notre frayeur à nous qui sommes des coupables. Ne sommes-nous pas auprès d'eux comme des loups comparés à des agneaux et des animaux immondes à de pures colombes? Que deviendrez-vous donc au moment de la mort? Où fuirez-vous? Où trouverez-vous un refuge assuré?

Rassurez-vous, mes frères. Adressez-vous à S. Bernard; demandez-lui conseil et il vous dira ce que vous avez à faire. Je vous ai cité tout à l'heure ses paroles de crainte et d'anxiété: écoutez ce qu'il ajoute aussitôt: « J'ai crié vers vous, ô ma sou- » veraine! J'ai dit: Vous êtes mon espérance: » *Clamavi ad te Domina; dixi, tu es spes mea.* Marie est l'unique asile où il veut se réfugier aux approches de la mort. C'est à elle qu'il a recours, c'est en elle qu'il vous invite à mettre toute votre espérance. Il a bien raison, car Marie n'abandonne pas ses fidèles qui luttent pour leur éternité. Non, elle ne les abandonne pas.

La bienheureuse Vierge Marie est souvent comparée à la lune dans la Sainte-Ecriture. Voulez-vous savoir pourquoi Dieu a créé la lune? Ouvrez le livre de la Genèse et vous y lirez: « Dieu » fit deux grands luminaires; l'un plus grand, pour présider au » jour, l'autre moins grand, pour présider à la nuit: » *Fecitque Deus duo luminaria magna: luminare majus ut præsset diei; et luminare minus, ut præsset nocti* (Gen. I, 16). Pour bien comprendre le mystère voilé sous ces paroles, représentez-vous un voyageur, poursuivant sa route au milieu des ténèbres d'une nuit sombre. Il tremble, le moindre bruit l'épouvante; il redoute les voleurs, il redoute l'attaque des bêtes féroces, il craint de tomber dans quelque abîme, de se heurter contre un obstacle imprévu, de s'éloigner de la route qu'il doit suivre. Comme il désire que la lune se lève enfin et dissipe les épaisses ténèbres qui l'entourent! Et lorsqu'il la voit paraître enfin à l'horizon, il oublie ses craintes et les dangers qu'il a courus: il se sent sauvé. — Que signifie cette nuit, sinon la mort? car la mort aussi bien que la nuit, offre mille dangers, mille pièges, mille sujets de terreur. Approchez du lit d'un mourant, voyez la sueur froide qui perle sur son front; voyez son agitation, ses regards incertains, effrayés, tous les signes enfin de l'angoisse et de la terreur. Quel conseil lui donner? Malheureux! dans ces ténèbres cruelles appelez la lune à votre secours, invoquez Marie. Dieu lui a donné pour fonction de présider à la nuit. Votre victoire est assurée si vous l'avez pour aide. Elle dissipera les ténèbres, elle vous rendra la confiance et la paix.

1. Anima mea quid agas exitura ex hac vita? quis erit tuus socius itineris? quis te defendet? S. Bern. in *Medit. Mort.*

Oh! que la sollicitude avec laquelle Marie remplit ces fonctions d'assistante des mourants est tendre et attentive! On voit dans la vie des saints, que, bien des fois, elle a daigné se montrer visiblement à ceux qui l'avaient servie avec amour et fidélité lorsque vint pour eux le moment de quitter la vie. Elle les consolait, elle s'entretenait avec eux et, plus d'une fois, les assistants entendirent ces célestes entretiens. D'autres fois elle se montrait à eux dans l'éclat de sa gloire, et c'est avec une joie indicible, que leur âme rompait ses derniers liens, pour suivre la Mère de Dieu au ciel. A d'autres, elle donnait des soins comme ferait une garde-malade; à d'autres elle révélait l'avenir. Mais remarquez, mes frères, que les bienheureux, objets de faveurs si particulières, furent presque toujours ceux qui s'étaient distingués par leur dévotion à réciter l'*Ave Maria*, et à dire à Marie: « Priez » pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre » mort. » C'est aux chrétiens fidèles à cette pieuse pratique qu'elle a fait cette promesse en parlant à sainte Brigitte: « J'irai » au devant d'eux, j'irai à leur rencontre à l'heure de la mort, » pour qu'ils trouvent consolation et rafraîchissement dans la » mort même [1]. » Mais les angoisses cruelles qui accompagnent ordinairement la mort et que Marie est si puissante à dissiper ne sont pas le seul tourment, ni le seul danger des mourants, nous en avons indiqué un autre: les attaques des démons.

II. — *Marie défend les mourants contre les attaques des démons.*

Les démons chassés du ciel à cause de leur révolte contre Dieu et condamnés à la damnation éternelle, ne peuvent supporter la pensée que des êtres d'une nature inférieure à leur nature, occuperont un jour au ciel le trône de gloire qui leur avait été destiné d'abord, et jouiront de la félicité dont ils se sont rendus indignes. Consumés de jalousie et de haine, ils ne cessent de travailler à la perte de chacun de nous, aussi longtemps que nous vivons sur la terre; mais leurs efforts redoublent lorsque le dénouement approche, lorsque la mort est sur le point de fixer notre sort pour l'éternité. Quel triomphe pour le tentateur s'il parvient à jeter dans le désespoir ou dans quelque autre péché grave, au moment de mourir, une âme qui jusque-là s'était montrée fidèle au service de Dieu! L'apôtre S. Jean nous en avertit dans l'Apocalypse où il dit: « Le diable est des- » cendu vers vous avec une grande colère, sachant qu'il n'a plus que peu de temps : » *Descendit ad vos diabolus, habens iram magnam, sciens quia modicum tempus habet* (Apoc. xii, 12). Le démon ne cesse jamais d'être irrité contre nous, mais

1. Ego obviabo, et occurram eis in morte, ut etiam in ipsa consolationem, et refrigerium habeant. S. Brigit. *Revel* l. I, c. 29.

c'est surtout lorsqu'il ne lui reste plus que peu de temps pour nous nuire que sa colère devient terrible. Souvent il arrive pendant le cours de notre vie qu'il nous tente peu, ou que ses tentations ne sont pas autrement redoutables; mais il réserve ses forces pour ce dernier assaut. « Plus le temps qui lui reste est » court, plus grande est la cruauté avec laquelle il s'acharne » contre nous, » dit S. Grégoire [1]. S'il était nécessaire, je pourrais vous montrer par cent exemples cette fureur de Satan contre les mourants. Je pourrais vous montrer cet esprit malfaisant essayant de troubler S. Martin lui-même sur son lit de mort. L'histoire de la vie des saints est pleine de preuves de l'impudence et de la fureur de ce misérable tentateur, qui ne craint pas de s'attaquer aux âmes les plus pures et les plus dévouées à Dieu. S. Anselme, S. Bernard, S. Eloi de Noyon, adressaient souvent au Seigneur d'ardentes supplications pour éloigner d'eux au dernier moment les attaques du démon ou pour qu'il leur donne la force de les surmonter. Qu'arrivera-t-il donc de nous qui sommes, hélas! si faibles, peut-être si coupables, si l'esprit mauvais ne craint pas de tourmenter ainsi, pour les entraîner au péché et de là dans l'enfer des âmes, temples vivants de la divinité? Ah! que nous aurons besoin d'un puissant secours! Où trouver un défenseur assez courageux et assez fort? Où trouver quelqu'un dont la main puissante nous soutienne et mette en fuite nos ennemis cruels? Vous savez, mes frères, à qui vous adresser; vous connaissez et vous aimez Marie; vous savez combien elle est puissante et combien elle vous aime: c'est elle qui vous défendra.

Ecoutez S. Bonaventure qui s'écrie : « Au jour de ma mort, ô » ma souveraine, fortifiez mon âme [2]. » Ecoutez S. Ephrem : « Eloignez de mes regards les esprits de ténèbres, les esprits » méchants [3]. » Voilà les exemples que vous donnent les saints; voilà les prières qu'ils adressaient à Marie et que vous devez lui adresser comme eux. C'est à Marie qu'il vous faut recourir pour ce dernier combat. Avec son aide vous n'avez rien à craindre, tous les efforts de vos ennemis seront vains, toute leur rage et leur puissance se dissiperont comme un peu de fumée. Jahel mit autrefois à mort Sisara l'ennemi de son peuple en lui traversant la tempe d'un clou; Judith trancha la tête d'Holopherne, sous les murs de Béthulie; ainsi Marie, protectrice toute-puissante de ceux qui ont recours à elle, vaincra vos ennemis.

1. Quantum brevitate temporis angustiatur, tantum multiplicitate crudelitatis expanditur, S. Gregor. lib. XXXIV *Moral.* c. 1.

2. In die mortis meæ, o Domina, conforta animam meam (S. Bonav. in *Psalt.*

3. Tenebrosos malorum dæmonum aspectus a me procul abige. S. Ephr. *Orat. ad S. Dei Genitricem.*

C'est d'elle qu'il est dit au livre des Nombres : « Une verge se » lèvera du milieu d'Israël et elle frappera les chefs de Moab : » *Consurget virga de Israel et percutiet duces Moab* (Num. xxiv, 17). Ces chefs de Moab sont les démons. Ils ne peuvent rien contre Marie, sa présence, que dis-je, son nom seul suffit pour les épouvanter et les obliger à retourner dans l'abîme.

III. — *Marie défend les mourants contre la juste sévérité des jugements de Dieu.*

Un troisième danger auquel sont exposés les mourants, naît pour eux de la justice de Dieu. Le Seigneur est infiniment miséricordieux sans doute, mais en même temps il est infiniment juste. Le voulût-il, il ne pourrait pas sauver un pécheur, lui accorder son pardon et lui ouvrir le ciel, tant qu'il s'obstine dans le péché, parce que sa justice s'y oppose, Or, ces angoisses que causent ordinairement les approches de la mort, les ruses et les tentations du démon dans les derniers moments, ne sauraient être surmontées, évitées, repoussées, sans une grâce particulière de Dieu que les théologiens appellent grâce finale. Cette grâce est absolument gratuite et nul ne peut se flatter d'y avoir quelque droit. Supposez un homme dont les mérites soient égaux à ceux de tous les Apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges : sa sainteté, si grande qu'on l'imagine, ne lui donnerait aucun droit strict devant le tribunal de Dieu. En toute justice, Dieu ne lui devrait rien, il aurait fait uniquement ce qu'il devait faire, et cet homme ne manquerait pas à la vérité en disant : « Je suis un serviteur inutile : » *Servi inutiles sumus : quod debuimus facere fecimus* (Luc. xvii, 10). En rigueur de justice, Dieu ne lui doit rien, et s'il est sauvé, il le sera par pure miséricorde.

Ainsi donc la grâce nécessaire à ce point n'est due à personne, pas même aux âmes les plus saintes. Quel danger d'en être privés ne menace donc pas les chrétiens si peu dignes de ce nom qui ont commis mille fautes, qui les ont confessées au prêtre à peu près sans regret, qui n'en ont pas fait une pénitence sérieuse, qui ont regardé comme rien les commandements de Dieu et de l'Eglise, qui enfin ont donné leur cœur aux vanités de la terre et ont méprisé les choses de l'éternité ? Ah ! leur salut court un bien grand risque ! Peuvent-ils sérieusement espérer après tant d'infidélités, d'outrages à Dieu et à sa grâce, qu'ils obtiendront le dernier secours nécessaire, la persévérance finale que les plus saints eux-mêmes ne sont pas dignes de recevoir et ne reçoivent en effet que par un acte de la miséricorde infinie de Dieu ?

Vous qui aimez Marie, vous qui mettez en elle toute votre confiance, rassurez-vous. Ce que vous ne sauriez mériter, la bienheureuse Vierge vous l'obtiendra par ses prières. Tandis

qu'elle vivait sur la terre avec son divin Fils, elle jouissait auprès de lui de tous les droits de l'autorité maternelle ; maintenant qu'elle est au ciel avec lui, elle n'a pas abdiqué toute cette autorité. Dieu ne peut pas regarder avec indifférence, Dieu ne peut pas laisser périr le mourant pour lequel sa Mère le supplie. Nécessairement il le regarde avec bonté ; nécessairement il lui donne la grâce dont il a besoin pour être sauvé. S. Pierre Damien disait : « Lorsque Marie s'approche de l'autel d'or de la » réconciliation humaine, non seulement elle prie, mais elle com» mande ; elle est reine, elle n'est pas servante [1]. »

Pierre de Cluny rapporte qu'un jeune homme, à l'article de la mort, était cruellement tourmenté par les démons qui lui mettaient sous les yeux un grand livre dans lequel les péchés de toute sa vie étaient écrits. Ce pauvre jeune homme était presque réduit au désespoir par les attaques de ces ennemis acharnés à sa perte. Au milieu de son trouble, il se tourne vers la très sainte Vierge qu'il avait toujours servie et aimée ; il se recommande à elle et voilà que soudain elle lui apparaît portant entre ses bras le divin Enfant. Elle console le pauvre affligé et lui dit : « Tous tes péchés ont été remis par mon Fils que voici : » *Ecce peccata tua per hunc Filium meum dimissa sunt.* A ces mots la troupe des esprits infernaux s'évanouit, la tentation cesse et le malade, rempli d'une ineffable consolation, rend en paix son âme au Seigneur. Encore un autre trait de la bonté avec laquelle Marie assiste les mourants. Charles, duc de Suède et fils de sainte Brigitte, était à l'armée et menait une vie qui, sans être bien coupable, n'était pas cependant un modèle de ferveur. Il est si rare que les gens de guerre s'adonnent sérieusement à la pratique de la piété chrétienne ! Dans ces conditions il fut surpris inopinément par la mort, et sa mère qui connaissait sa vie légère, fut prise d'une grande inquiétude au sujet du salut de son âme. Mais la bienheureuse Vierge apparut à sa fidèle servante et lui dit qu'elle n'avait pas quitté son fils pendant son agonie, qu'elle l'avait défendu contre les attaques du démon, même au tribunal du souverain Juge, et qu'enfin il était sauvé. Mais que sont ces exemples ! C'est par centaines ou plutôt par milliers qu'il faudrait compter ceux que Marie sauve ainsi chaque jour et qui périraient inévitablement si elle n'était là pour venir à leur aide ; car selon la parole de S. Anselme, « ceux que Dieu ne peut pas sauver en vertu de sa justice, Marie les sauve » par sa miséricorde : » *Quos non potest Deus salvare per suam justitiam, Maria salvat per misericordiam.*

Lorsque Romulus eut bâti la ville de Rome, il trouva que les

1. Quando accedit ad illud aureum reconciliationis humanæ altare, non solum rogat sed imperat, Domina, non ancilla. S. Petr. Damian. apud *Calamit. Marial.* disc. III.

habitants étaient trop rare semés pour une cité si magnifique. Pour en augmenter le nombre que fit-il ? Il construisit un temple dédié à une déesse très en renom à cette époque, et il fit proclamer au loin que tous ceux qui avaient quelque démêlé avec la justice, et craignaient pour leur vie, n'avaient qu'à chercher un asile dans ce temple, où ils seraient à l'abri de tout danger en attendant qu'ils fussent admis comme citoyens de Rome. On accourut de toutes parts chercher un asile dans ce lieu et bientôt la ville fut remplie de nombreux habitants. Dieu n'a-t-il pas fait comme le fondateur de Rome ? Il a créé le ciel, cité magnifique, cité immense, destinée à servir de demeure aux hommes justes et saints. Mais, hélas ! que de vides dans la cité céleste ! Les anges y étaient comme dans un désert, lorsque le bon Pasteur quitta le ciel pour venir sur la terre chercher la brebis perdue. Que fait le Seigneur ? Il introduit Marie au ciel ; il proclame que quiconque mettra sa confiance en elle se réfugiera auprès d'elle, n'aura plus rien à craindre de sa justice. Elle est l'asile inviolable, le rempart assuré, offert à tous les pécheurs. Dès ce moment, le ciel se remplit et la cité de Dieu regorge d'habitants.

O très glorieuse Vierge, je me réjouis et je vous félicite de votre sublime exaltation. Je me réjouis et vous félicite, parce que vous êtes Marie, parce que vous êtes pleine de grâce, parce que le Seigneur est avec vous, parce que vous êtes bénie entre toutes les femmes. Je me réjouis et je vous félicite, parce que vous êtes la Mère de Dieu et qu'élevée si haut vous daignez vous souvenir des pauvres pécheurs. Ah ! ne détournez pas de nous vos regards pleins de miséricorde. Priez pour nous pauvres pécheurs exposés à tant de dangers. Priez pour nous maintenant, pour que nous soyons dignes de Jésus et de vous. Priez pour nous, surtout à l'heure de notre mort. Nous serions justes que votre intercession nous serait encore indispensable ; mais, hélas ! nous ne sommes pas justes, nous sommes de malheureux pécheurs qui n'avons même pas le courage de faire une vraie pénitence de nos péchés : sans vous que deviendrions-nous ? Ah ! priez pour nous, ô Marie ; soyez notre asile, défendez-nous contre la justice de votre Fils que nous avons offensé. C'est de vous que nous espérons notre salut. S. Bernard, votre serviteur, n'a-t-il pas dit : « Par vous le » ciel a été rempli, par vous l'enfer est devenu vide, par vous » la céleste Jérusalem a été rétablie dans sa splendeur [1]. » O Marie, faites pour nous ce que vous avez fait pour tant d'autres : soyez notre Mère, protégez-nous et nous serons sauvés. Ainsi soit-il.

1. Per te cœlum impletum est, infernus evacuatus, instaurata ruina cœlestis Jerusalem. S. Bern. apud *Faberium*, disc. xxx.

SECTION II

SERMONS SUR LE MAGNIFICAT[1]

PREMIER SERMON

EXCELLENCE DU MAGNIFICAT. — CE QUE SIGNIFIENT LES PREMIERS MOTS DE CE CANTIQUE.

Magnificat anima mea Dominum.
Luc. I, 46.

Toutes les pages de la sainte Ecriture ont été dictées par l'Esprit de Dieu, toutes sont donc divines et dignes du plus profond respect. Il en est cependant qui ont droit à une plus grande admiration, à plus de respect et à plus d'amour. Voyez les œuvres de Dieu : elles sont toutes l'ouvrage de ses mains, elles portent toutes l'empreinte de sa puissance, le cachet de sa souveraine sagesse. Cependant n'avons-nous pas le droit d'admirer le soleil plus qu'un grain de sable, et l'homme plus que le ver de terre ou le reptile immonde que nous foulons aux pieds?

Parmi les pages de la sainte Ecriture qui ont un droit particulier à notre vénération, il faut placer au premier rang les cantiques. Il y a les cantiques de l'ancien Testament qui célèbrent la magnificence du Créateur et la protection qu'il étend sur le peuple choisi ; il y a les cantiques du nouveau Testament dont les premiers ne sont que la figure : ils célèbrent la rédemption et la grâce ; il y a enfin dans l'Apocalypse quelques mots des cantiques que les anges et les saints chantent éternellement à la gloire de Dieu dans le ciel.

De tous les cantiques que l'Esprit du Seigneur a inspirés aux hommes sur la terre, celui de Marie est le plus sublime. Pourrait-il en être autrement ? Débora a chanté la victoire remportée sur Sisara, Judith son triomphe sur Holopherne, la sœur de Moïse, le passage de la mer Rouge, Anne la naissance de Samuel ; les enfants dans la fournaise, la miséricorde de Dieu qui les sauvait des ardeurs du feu. Marie chante un sujet plus grand, une victoire plus éclatante. Elle célèbre l'incarnation du Fils de Dieu dans son sein. Elle célèbre la victoire de Dieu lui-même sur ses ennemis ; elle chante ses infinies miséricordes. Ce

1. Les éléments de ces différents sermons sur le *Magnificat* sont empruntés presque exclusivement à Paciuchellius, *Excitat. dormitantis animæ in cantic. B. V. M.*

n'est pas une simple femme, ce n'est pas non plus un prophète qui glorifie par ses chants ces admirables mystères : c'est la reine des saints, des prophètes et des patriarches, c'est la reine des anges, disons plus encore, c'est la Mère de Dieu. L'Esprit divin dont elle est le temple et l'Epouse, l'éclaire de ses lumières et l'embrase de ses feux. Le Verbe divin qu'elle porte incarné dans son sein lui dicte les paroles de son chant sublime, ou plutôt c'est lui-même qui chante par la bouche de sa mère. Quel cantique comparer à celui de Marie ! Aussi ne se passe-t-il pas de jour où la sainte Eglise n'exige de ses ministres qu'ils le redisent à la gloire du Seigneur et de sa Mère.

Entrons dans l'esprit de l'Eglise et apprenons à bien comprendre les enseignements que renferme ce chant sacré ; ainsi nous en profiterons mieux et nous le dirons avec plus de piété et plus d'amour.

Nous avons pris pour texte de cette instruction ces premiers mots du cantique de Marie : *Magnificat anima mea Dominum* : « Mon âme glorifie le Seigneur. » Ce sont ces paroles qu'il nous faut d'abord méditer. Nous verrons qu'elles sont un témoignage de la reconnaissance et de l'amour de Marie pour Dieu ; qu'elles font éclater sa sagesse ; qu'elles procurent plus de gloire à Dieu que les louanges de toutes les autres créatures.

I. — *Les premières paroles du Magnificat, témoignage de la reconnaissance et de l'amour de Marie pour Dieu.*

Pourquoi le genre humain s'arrêterait-il désormais à formuler des plaintes inutiles contre la première femme ? Pourquoi ne se donnerait-il pas tout entier à la douce jouissance de glorifier Marie ? Eve nous a nui, mais Marie a réparé tout le dommage ; Eve nous a blessés, mais Marie nous a guéris ; Eve nous a donné la mort, mais Marie nous rappelle à la vie, à une vie plus précieuse et plus heureuse mille fois que celle que nous avions perdue. Le mal avait commencé par une femme : Dieu veut que le bien commence aussi par une femme. S. Ambroise remarque que sainte Elisabeth prophétise avant son fils Jean, et que la très sainte Vierge prophétise de même avant la naissance du Seigneur. C'est à la femme qu'il appartient de fouler la première aux pieds la tête du serpent infernal.

La bienheureuse Vierge Marie avait reçu la glorieuse ambassade que l'adorable Trinité lui avait envoyée. Elle avait prononcé ce *fiat* plus puissant que celui par lequel le monde fut créé. Elle avait répondu aux propositions de l'Ange : « Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre » parole : » *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum* (Luc. I, 38). Le Fils de Dieu était devenu son fils, le Verbe

divin s'était fait chair dans le sein de l'humble Vierge de Nazareth, et il habitait parmi nous. Marie connaissait ce mystère ; plus qu'aucune créature, plus que les Chérubins et les Séraphins elle était capable d'en apprécier la grandeur. Elle savait à quel rang suprême, à quelle dignité infinie la miséricorde divine l'avait élevée soudain, elle qui se regardait humblement comme la moindre des créatures. Elle savait quels torrents de grâces allaient découler pour elle et pour toute l'humanité du glorieux mystère accompli dans son sein. Elle entrevoyait la gloire et le bonheur qu'il procurerait non seulement aux hommes, mais aux anges, non seulement pour le temps, mais pendant toute l'éternité. Et c'était elle, Marie, l'humble fille d'Anne et de Joachim, l'humble épouse de l'artisan Joseph, que Dieu avait choisie pour l'élever si haut ! Elle qu'il avait choisie pour être l'intermédiaire, l'instrument de tant de merveilles ! Elle qu'il avait choisie pour être la Mère de son Fils, la Mère du Sauveur promis aux patriarches et désiré depuis tant de siècles.

Cependant Marie gardait pour elle-même tout le secret de son bonheur, et renfermait dans son cœur tous les élans de sa reconnaissance. Comment aurait-elle communiqué à quelque créature, fût-ce à Joseph lui-même, ce que Dieu avait fait pour elle ? C'était le secret de Dieu, à lui seul, il appartenait de le faire connaître comme il voudrait et à qui il voudrait.

Mais voilà que l'Esprit saint a révélé à Elisabeth ce que Marie croyait ignoré de tous. La sainte femme s'est écriée à la vue de Marie : « Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit » de votre sein est béni. Et d'où m'arrive-t-il que la Mère de » mon Seigneur vienne vers moi ? Bienheureuse vous qui avez » cru ! car ce qui vous a été dit par le Seigneur s'accomplira ! » Marie ne peut plus en douter. Elisabeth connaît le grand mystère, et elle peut laisser éclater devant Elisabeth tout son bonheur, toute sa reconnaissance, tout son amour. Elle s'écrie : *Magnificat anima mea Dominum!* « Mon âme glorifie le Seigneur. »

Marie le glorifie, parce qu'il est le Seigneur, le maître absolu de toutes choses : *Dominum.*

Elle le glorifie, parce qu'il est le Sauveur : *In Deo salutari meo.*

Elle le glorifie, parce qu'il daigne regarder et bénir les humbles : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Elle le glorifie, parce qu'il fait de grandes choses et que son nom est saint : *Quia fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus.*

Elle le glorifie, parce qu'il est magnifique dans sa miséricorde, et qu'il a compassion de ceux qui le craignent. *Misericordia ejus a progenie in progeniem timentibus eum.*

Elle le glorifie, parce qu'il humilie les superbes et dissipe leurs projets : *Dispersit superbos.*

Elle le glorifie, parce qu'il exalte les humbles et brise la puissance des méchants : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.*

Elle le glorifie, parce qu'il comble de biens ceux qui se sentent dans le besoin et qu'il laisse dans leur pauvreté ceux qui se croient riches par la possesion des biens de la terre : *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes.*

Elle le glorifie, parce qu'il délivre ceux qui semblaient perdus, abandonnés : *Suscepit Israel puerum suum.*

Elle le glorifie enfin, parce qu'il est fidèle dans l'accomplissement de ses promesses.

Que de sentiments de reconnaissance accumulés dans le cœur de Marie ! Quelle explosion de gratitude envers le Seigneur dans ces simples mots : *Magnificat anima mea Dominum* [1] ! Oui, ô Marie ! bénissez le Seigneur ! témoignez-lui votre reconnaissance pour ses bienfaits passés, pour la miséricorde avec laquelle il a regardé son humble servante. Témoignez-lui votre reconnaissance pour les bienfaits qu'il vous accorde en ce moment, pour ceux qu'il répandra sur vous pendant toute l'éternité. Car voilà qu'à partir de cet heureux instant toutes les générations vous proclameront bienheureuse : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Apprenez de Marie, mes frères, à vous montrer reconnaissants envers le Seigneur, pour tant de biens dont il ne cesse aussi de vous combler ; souvenez-vous que l'oubli des bienfaits, que l'ingratitude, en tarit la source, tandis qu'une reconnaissance sincère en appelle sans cesse de nouveaux. Remerciez Dieu pour toutes ses grâces. Remerciez-le surtout de ce qu'il a bien voulu vous donner Marie pour mère et pour avocate ; remerciez-le pour les faveurs infinies dont il a daigné l'enrichir. Remerciez et louez Jésus de ce qu'il a fait pour sa Mère, et de ce que sa Mère a fait pour vous. Suivez l'exemple que Marie vous donne en chantant au Seigneur son sublime cantique.

1. Est itaque prima hujus nostri Psalterii Mariæ cordula sonans Dei magnificentiam, quia Dominus est, cujus magnificentia super cœlos. *Magnificat*, inquit, *anima mea Dominum.* Non dicit illum, sed simpliciter et autonomastice Dominum. Secundo magnificatur in salvatione, propterea vocat illum *salutare*, quia Domini est salus. Tertio magnificatus est in respectione humilium et beatificatione, quoniam *excelsus Dominus, et humilia respicit.* Quarto magnificus est in magnorum operatione, et nominis sui sanctitate : *Quia fecit*, inquit, *mihi magna qui potens est et sanctum nomen ejus.* Consonat Psalmista : *Quia magnificasti super omne nomen sanctum tuum.* Quinto magnificus est in misericordia, et miseratione timentibus eum. Sexto magnificus est in superborum mente cordis sui dejectione, seu dispersione. Septimo, magnificus in humilium exaltatione, potentibus de sede depositis. Octavo magnificus in esurientium impletione, cum *divites dimisit inanes.* Nono magnificus in perditorum liberatione : *Quia suscepit Israel puerum suum.* Decimo magnificus in promissorum suorum completione. JOAN. GERSON. in *Magnificat.*

Mais la reconnaissance ne va pas sans l'amour. Qui donc aurait le cœur assez dur pour ne pas aimer celui qui le comble de bienfaits? De tels cœurs, s'il s'en trouve, ne s'ouvrent pas davantage à la reconnaissance qu'au véritable amour. Ils sont quelque chose de monstrueux. Les animaux les plus cruels eux-mêmes, finissent par reconnaître la main qui les nourrit, et par aimer ceux qui sont bons pour eux.

Marie aimait le Seigneur. Elle était tout embrasée du feu sacré de l'Esprit saint, elle était transformée en ce feu divin [1]; pouvait-elle en réprimer les ardeurs, pouvait-elle ne pas glorifier, ne pas exalter ce Dieu qu'elle aimait tant [2]. Le *Magnificat* est l'expression de sa reconnaissance; il est en même temps celle de son amour.

Mais il faut ajouter qu'il nous révèle sa sagesse.

II. — *Les premières paroles du Magnificat, témoignage de la sagesse de Marie.*

Le Roi-Prophète pénétré d'admiration et de reconnaissance à la pensée des bienfaits innombrables dont Dieu comble les hommes s'écriait; « Chantez notre Dieu, chantez; chantez notre » roi, chantez: parce que le roi de toute la terre est Dieu, chan» tez avec sagesse: » *Psallite Deo nostro, psallite; psallite regi nostro, psallite. Quoniam rex omnis terræ Deus, psallite sapienter* (Psal. xlvi, 6). Chantez les louanges du Seigneur, parce qu'il est notre Dieu: chantez ses louanges, parce qu'il est notre roi; chantez encore parce qu'il est non seulement notre roi, mais le roi de toute la terre. Mais ce n'est pas assez de faire retentir vos cantiques en son honneur, il faut chanter avec sagesse : *Psallite sapienter*; il faut chanter non seulement de bouche, mais de cœur; il faut que votre cœur ne soit pas troublé par les passions, que votre esprit ne soit pas rempli de vaines pensées, que tout votre être ne soit pas appesanti par le sommeil de l'indifférence ou de la tiédeur, que la mort du péché ne règne pas en vous, lorsque vous chantez les louanges du Seigneur. Autrement quel honneur Dieu retirerait-il de vos cantiques, et quel profit pourriez-vous en espérer vous-mêmes? « Si je prie seulement de » la langue, mon esprit n'en tire aucun fruit, » dit l'Apôtre : *Si orem lingua, mens mea sine fructu est* (1 Cor. xiv, 14); et il ajoute:

1. Mariam, velut ignis ferrum, Spiritus Sanctus totam decoxit, incanduit et ignivit : ita ut in ea Spiritus sancti flamma tantum videatur, nec sentiatur, nisi tantum ignis amoris Dei. S. Ildephons. *de Ass. Virg.*

2. Anima quod amat, hoc magnificat, et in hoc exultat. Idcirco anima Mariæ decentissime magnificavit, et in Deo firmissime exultavit, quia Deum excellentissime amavit. De cujus amore, inquit Ugo de S. Victore : Quia in corde ejus amor Spiritus Sancti singulariter ardebat, ideo in carne ejus virtus Spiritus Sancti mirabilia faciebat. S. Bonav. in *Specul. Virg.* cap. iv.

» Je prierai d'esprit, mais je prierai aussi avec l'intelligence. Je » chanterai d'esprit des cantiques, mais je les chanterai aussi » avec l'intelligence : » *Orabo spiritu, orabo et mente; psallam spiritu, psallam et mente.* David chantait avec sagesse les louanges du Seigneur, Paul les chantait de même avec sagesse ; il y employait non seulement sa langue mais son esprit et son cœur. Marie chantait avec plus de sagesse encore. Elle y mettait toute son âme, toute sa vie, tout son être, et elle pouvait bien dire : *Magnificat anima mea Dominum.*

La sainte Ecriture emploie souvent l'expression *anima, âme,* dans des sens différents. Quelquefois ce terme désigne l'homme tout entier ; c'est ainsi que S. Paul écrit aux Romains : « Que » toute âme, » c'est-à-dire tout homme, « soit soumise aux puissan- » ces supérieures : » *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit* (Rom. xiii, 1) ; cependant l'âme n'est pas tout l'homme, mais seulement une partie de l'homme. — Souvent l'Ecriture désigne par cette expression l'âme raisonnable. Ainsi Notre-Seigneur disait : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peu- » vent tuer l'âme : » *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere* (Matth. x, 2). Souvent aussi, l'*âme* signifie la vie. C'est en ce sens que Notre-Seigneur disait encore : « Le bon pasteur donne son âme pour ses brebis : » *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis* (Joan. x, 11). Quelquefois il s'agit de quelqu'une des puissances et des facultés de l'âme raisonnable, la conscience, l'intelligence, la mémoire, la volonté. D'autres fois encore, du principe vital considéré en dehors des facultés de sentir, de comprendre et de raisonner qui ne font qu'un avec lui dans l'homme.

Lorsque la bienheureuse Vierge Marie dit dans son Cantique : *Mon âme glorifie le Seigneur* ; elle rassemble dans l'expression dont elle se sert, toutes les différentes significations que nous venons de rappeler. Ce n'est pas seulement une partie de son être, ce n'est pas une ou plusieurs de ses facultés, c'est elle-même tout entière qui glorifie le Seigneur. Elle le glorifie par son corps et par son âme, elle le glorifie par ses sens et par ses facultés, elle le glorifie par tout son être ; elle dit avec le prophète et plus parfaitement que lui : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* : « Mon cœur et ma chair ont exulté pour le Dieu vi- » vant (Psal. lxxxiii, 2) ; » ou mieux encore : « Bénis, mon âme, le » Seigneur et que tout ce qui est au dedans de moi, bénisse son » saint nom : » *Benedic, anima mea, Dominum, et omnia quæ intra me sunt nomini sancto ejus* (Psal. ciii, 1). Le bienheureux Albert le Grand dit que la très sainte Vierge s'est servie de ces mots : *Mon âme glorifie le Seigneur*, pour faire entendre que les louanges extérieures qu'elle adresse à Dieu, et toute l'expression de sa reconnaissance ne sont rien comparées aux sentiments in-

térieurs qu'elle éprouve : ce n'est pas par ses paroles, c'est par ce qu'elle éprouve intérieurement qu'elle rend vraiment gloire à Dieu pour les merveilles accomplies en elle. L'Ecclésiastique nous donne ce sage conseil : « Vous qui bénissez le Seigneur, exal- » tez-le autant que vous pouvez : parce qu'il est au-dessus de » toute louange : » *Benedicentes Dominum, exaltate illum, quantum potestis; major enim est omni laude* (Eccli. xliii, 33). Tout ce que Marie peut faire, elle le fait; c'est de tout son être, c'est de toute sa puissance, c'est de toute son âme, qu'elle glorifie le Seigneur : *Magnificat anima mea Dominum.* Et remarquez avec S. Antonin, que Marie seule peut dire en toute vérité sur la terre que son âme glorifie le Seigneur. Quel est l'homme qui possède entièrement sa propre âme? Hélas! le monde, les passions, le démon même en réclament une part. Nous péchons tous, et si nous disons que nous ne sommes coupables d'aucun péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous. C'est l'apôtre S. Jean qui nous le déclare : *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus et veritas in nobis non est* (S. Joan. i, 8). Vous ne louez pas Dieu de toute votre âme, puisque votre âme ne vous appartient pas parfaitement, ou si vous dites qu'elle est entièrement à vous, elle ne s'emploie pas tout entière à la louange de Dieu, puisqu'elle déplaît à Dieu, et offense Dieu en quelque chose. La Vierge seule, dit S. Augustin, exempte de toute servitude du péché possède entièrement son âme : seule elle peut dire : *Mon âme glorifie le Seigneur* [1]; seule aussi elle peut redire en toute vérité ces paroles de David : *Tuus sum ego : salvum me fac* : « Je suis à vous, sauvez-moi (Psal. cxviii, 94)[2]; » car on ne s'appartient véritablement que lorsque

1. Ubi attendendum, quod nullus potest dicere *anima mea* proprie, nisi qui totaliter habet animam liberam ab omni servitute... Cum autem nullius creaturæ puræ anima sit, quæ non fuerit subjugata peccato, quia si dixerimus, quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est, ut dicit D. Joannes, excepta sancta Virgine, ut ait S. Augustinus, restat ut talis Virgo ab omni jugo servitutis excussa, totam animam suam possideret, et dicere sola potuerit : *Anima mea.* S. Anton. IV p. tit. 15, c. 28.

2. Facilis vox, et communis videtur, sed paucorum est. Satis rarus est enim qui potest dicere Deo : *Tuus sum ego.* Non potest dicere sæcularis : *Tuus sum;* plures enim dominos habet. Venit libido, et dicit : Meus es, quia ea quæ sunt corporis concupiscis; in illius adolescentulæ amore te mihi vendidisti; in illius concubitu meretricis pretium pro te annumeravi. Venit avaritia, et dicit : Argentum et aurum, quod habes, servitutis tuæ pretium est; professio quam tenes juris tui emptio, venditio tuæ est libertatis. Venit luxuria, et dicit : Meus es : unicus diei convivium pretium tuæ vitæ est. Ille sumptus epularum tui capitis licitatio, tui est summa contractus : et quod pejus est, caro emptus es pretio, vilior cibo es tuo : pretiosior est unius diei mensa tua, quam totius temporis vita. Inter calices te redemi, inter epulas acquisivi. Venit ambitio, et dicit tibi : Plane meus est. Nescis, quod ideo imperare te aliis feci, ut mihi ipse servires? Nescis quod ideo potestatem in te contuli, ut meæ te subjicerem potestate? An

l'on est tout à Dieu et rien qu'à lui. Marie était toute à Dieu, elle l'aimait autant qu'une pure créature peut aimer le Seigneur, et elle le glorifiait autant que le demandaient sa reconnaissance et son amour. Sa louange était donc parfaite, et les premiers mots qu'elle prononçait dans l'élan de son bonheur étaient bien dignes de la sagesse incréée du Verbe divin incarné dans son sein et devenu son Fils.

III. — *Gloire qui revient à Dieu des louanges de Marie.*

Le bienheureux Albert le Grand expliquant les paroles de Marie : *Magnificat anima mea Dominum*, dit que l'on peut glorifier Dieu de cinq manières : par les louanges qu'on lui adresse; par les œuvres; par l'avancement dans la vertu; par le développement de la sainte Eglise; par les miracles. Il faut remarquer aussi que Dieu est glorifié, non pas en lui-même, car sa gloire est infinie et rien n'y saurait ajouter, mais en nous, parce qu'elle resplendit d'un plus vif éclat à nos yeux.

Qui donc a pu, ou pourra jamais faire resplendir plus vivement la gloire du Seigneur aux yeux des anges et des hommes que Marie? Le cantique qu'elle lui adresse, les paroles de louanges qu'elle fait entendre en son honneur sont incomparables.

La louange est belle lorsqu'elle est donnée par une personne élevée en dignité et surtout en vertu : Marie est la reine du ciel et de la terre. Elle est la Mère de Dieu, et sa vertu, ses perfections sont telles qu'elle n'est pas indigne de l'honneur infini qui lui est accordé par Dieu.

La louange est belle lorsque celui qui en est l'objet est vraiment digne de la recevoir. Celui que loue Marie est le Saint des saints, le Seigneur des seigneurs. Elle loue les œuvres admirables de sa toute-puissance, de sa sagesse et de sa miséricorde infinies.

Ce n'est pas seulement par de magnifiques paroles que Marie glorifie le Seigneur, mais aussi par ses œuvres et par ses vertus. Elle est le miroir parfait où se réfléchissent toutes les beautés du Seigneur dont il est possible à l'homme de percevoir quelques traits sur la terre. Son divin Fils devait dire plus tard à ses Apôtres : « Que votre lumière luise devant les hommes, de sorte » qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père » qui est dans les cieux : » *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum*

ignoras ipsi Domino Salvatori dictum esse ab hujus mundi principe cum ei ostendisset omnia regna mundi : *Hæc omnia tibi dabo, si procidens adoraveris me*? Ante ergo ipse subjicitur, qui alios vult habere subjectos. Veniunt omnia vitia, et singula dicunt: Meus es tu. Quem tanti competunt, quam vile mancipium est? Quomodo ergo tu qui hujusmodi es, potes Christo dicere : ***Tuus sum.*** S. Ambros. serm. XII, in *Psal.* CXVIII.

qui in cœlis est (MATTH. v, 16). Les œuvres de Marie, ses vertus ne brillent-elles pas au ciel de l'Eglise comme un soleil qui l'illuminera jusqu'à la fin des siècles.

Marie glorifie encore le Seigneur par son avancement de chaque jour dans la perfection. Elle fut pleine de grâce dès l'instant de sa conception bienheureuse et immaculée. Elle fut pleine de grâce au moment de l'Annonciation; elle le fut à tous les moments de sa vie. Le vase admirable que Dieu s'était préparé pour y verser tous ses trésors, se dilatait à mesure des libéralités du Tout-Puissant, et la perfection de Marie, ses mérites, grandissant presque à l'infini, frappaient d'admiration toute la cour céleste. La puissance, la sagesse, la bonté du Seigneur paraissaient chaque jour avec un nouvel éclat dans les faveurs dont il la comblait, et les anges du ciel glorifiaient le Seigneur, en attendant que les hommes connussent aussi ces merveilles et pussent à leur tour rendre à Dieu les louanges que tant de grandeurs accumulées en Marie lui méritent.

Marie glorifie le Seigneur en multipliant les membres de Jésus-Christ, les enfants de la sainte Eglise. Ah! mes frères, souvenez-vous bien que si vous êtes chrétiens, si vous êtes membres de Jésus-Christ et héritiers de son royaume, c'est à elle que vous le devez. Personne n'est sauvé que par son intercession. Elle nous a donné le Sauveur, et c'est par elle aussi que la grâce du Sauveur arrive jusqu'à nous.

Dirai-je que Marie glorifie le Seigneur par les miracles qu'elle fait? Tous les siècles ont été témoins des miracles opérés par la très sainte Vierge, mais peu de siècles peut-être ont été plus favorisés que le nôtre. Comme la gloire de Dieu éclate dans ces pèlerinages innombrables, dans ce mouvement de tout le peuple chrétien que Marie suscite, par les miracles qu'elle ne se lasse pas d'opérer dans les sanctuaires qu'elle a choisis.

O Marie, vous avez bien raison de vous écrier : *Mon âme glorifie le Seigneur*! Tout votre être exalte sa gloire, et rien au ciel ni sur la terre ne peut, après Jésus, le glorifier comme vous, parce que nulle créature ne le connaît comme vous, ne le sert comme vous, ne lui ressemble comme vous, ne l'aime comme vous. O Vierge bénie entre toutes les femmes, entraînez-nous après vous pour que nous aussi nous puissions glorifier le Seigneur. Votre âme le glorifie : faites que la nôtre suive un si bel exemple. Oui, mes frères, glorifions Dieu avec Marie. Admirons, aimons, félicitons, louons le Seigneur; rendons-lui mille actions de grâces, parce qu'il nous a créés mais surtout parce qu'il nous a rachetés, parce qu'il nous a tirés des ténèbres pour nous conduire à la lumière, pour nous introduire dans notre patrie, pour faire succéder au deuil les joies de l'éternelle félicité, les gloires du royaume céleste. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

ALLÉGRESSE DE MARIE, SA GRANDEUR, SES CAUSES ET SON OBJET.

Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo

Luc. xi, 47.

Entre toutes les créatures, il n'en est pas dont la prudence égale celle de Marie; il n'en est pas qu'on puisse lui comparer pour la sagesse, l'humilité, la sainteté et toutes les vertus. Elle est le palmier dont la tige magnifique et l'admirable feuillage dominent de bien haut les herbes de la plaine; elle est le cèdre du Liban qui abrite au loin sous ses branches puissantes les humbles arbrisseaux. Eclairée de lumières incomparables, elle n'ignore pas que les grâces merveilleuses que les anges admirent en elle lui viennent du Seigneur, et sont de purs dons de sa libéralité. Elle n'ignore pas que, s'il l'a choisie pour être sa Mère, c'est qu'il a bien voulu d'abord la rendre digne, autant qu'une créature peut l'être, de ce comble de gloire. Aussi glorifie-t-elle le Seigneur, et s'empresse-t-elle de rapporter à lui seul les louanges que sa vénérable parente sainte Elisabeth lui adresse. « Vous » êtes bienheureuse, lui dit Elisabeth, parce que vous avez cru, » car tout ce qui vous a été dit par le Seigneur s'accomplira en » vous : » *Beata es quæ credidisti, quoniam perficientur in te quæ dicta sunt tibi a Domino* (Luc. i, 45). Magnifique louange! Mais l'humble Marie n'en retient rien pour elle-même. — Vous, dit-elle à Elisabeth, vous glorifiez la Mère du Seigneur, mais mon âme à moi, glorifie le Seigneur lui-même. Vous dites que votre fils a tressailli de joie dans votre sein au seul son de ma voix, et moi je dis que mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur : *Et exultavit spiritus meus, in Deo salutari meo.* Vous dites que je suis heureuse, parce que j'ai cru, et moi je dis que la cause de mon bonheur est tout entière dans la miséricorde avec laquelle Dieu a regardé l'humilité de sa servante, et qu'à cause de cette miséricorde, toutes les générations me proclameront bienheureuse : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Qu'il est beau ce cantique de Marie! qu'elles sont admirables l'humilité, la reconnaissance, l'amour de cette auguste Vierge! Quelle joie inonde son âme au souvenir des grâces dont le Seigneur l'a comblée; à la pensée du trésor d'un prix infini qu'elle porte dans son sein! C'est de la joie de Marie que nous nous entretiendrons aujourd'hui. Nous verrons combien cette joie fut grande au jour de la Visitation, lorsqu'elle chanta son admirable cantique. Nous

verrons quelles en furent les causes et quel en fut l'objet. Toutes ces vérités vous les connaissez, mes frères, et je n'ai pas la prétention de rien vous dire qui vous soit étranger, mais l'on gagne toujours à méditer sur les mystères de Jésus et de Marie; on gagne toujours à étudier les vertus et les sentiments de notre auguste Mère, pour s'en pénétrer à son tour, et devenir plus semblable à elle, plus digne d'elle et de son divin Fils.

I. — *Grandeur de la joie de Marie au jour de la Visitation.*

On pourrait demander pourquoi la très sainte Vierge qui vient de dire : *Mon âme glorifie le Seigneur*, se sert maintenant d'une autre expression et dit : *Mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur*. Pourquoi cette distinction entre son âme et son esprit? Les philosophes et les théologiens en donnent plusieurs raisons subtiles, qu'il serait long de rapporter, mais celle-là seule suffit, que la bienheureuse Vierge voulait montrer, en se servant d'un mot nouveau, que tout son être était bien pénétré des sentiments qu'exprimait sa parole. Toute son âme glorifiait le Seigneur ; toute son âme aussi se réjouissait dans le Seigneur, et c'était surtout la partie la plus haute de l'âme, l'esprit, l'intelligence qui éprouvait ces tressaillements d'allégresse : *Et exultavit spiritus meus*; parce que c'était par l'esprit qu'elle connaissait les bienfaits de Dieu et que tout son être en était pénétré.

Serait-il possible de nous faire une idée de la joie infinie que ressentait la bienheureuse Vierge, lorsqu'il lui fut donné d'exprimer enfin les sentiments dont son cœur était rempli?

Le Docteur angélique enseigne que les jouissances spirituelles et intellectuelles sont de beaucoup supérieures aux jouissances corporelles et sensibles. Il s'appuie pour le démontrer sur la parole du Prophète : « Que vos paroles sont douces à ma gorge; » plus douces que le miel à ma bouche! » *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua, super mel ori meo* (Psal. cxviii, 103). Le pieux et savant Thomas à Kempis disait : Personne ne peut exprimer la joie de Marie; personne ne saurait comprendre les douceurs infinies, la consolation dont elle fut remplie. — C'est qu'en effet la joie et la consolation abondent d'autant plus en une âme, que Dieu la pénètre plus parfaitement de sa grâce, et qu'il la visite plus souvent. La grâce céleste ne permet pas qu'une âme sainte qui aime Dieu plus que toute chose, vive privée de consolation. Elle l'élève continuellement vers les choses célestes; elle l'éclaire pour que sa conduite soit en tout conforme à la divine sagesse; elle l'enflamme dans de saintes méditations; elle lui enseigne à rendre à Dieu de pieuses actions de grâces. Plus la grâce est abondante et la vie pure, plus aussi la joie intérieure est grande.

La prière ressemble alors à une hymne d'allégresse. Cette âme dégagée des soucis de la terre et étrangère aux désirs d'ici-bas, veut vivre de la vie des anges ; elle s'élève au-dessus des choses présentes; elle n'a qu'un désir, jouir de la gloire éternelle de la très sainte Trinité. Or personne entre les saints n'a goûté comme Marie, les prémices de cette gloire dès la vie d'ici-bas.

N.-S. Jésus-Christ, dans le sermon sur la montagne proclame bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui sont doux, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, bienheureux les miséricordieux, bienheureux ceux qui ont le cœur pur, bienheureux les pacifiques, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. Sans doute le bonheur qu'il leur promet est pour le ciel; c'est au ciel qu'ils le goûteront dans toute sa plénitude; mais déjà sur la terre il leur est donné d'en savourer les prémices. S'il y a quelque bonheur ici-bas, s'il y a quelque consolation, quelque joie véritable, c'est le partage de ceux que Jésus-Christ proclame bienheureux, de ceux qui vivent dans la grâce du Seigneur. La grâce qu'ils possèdent est en quelque sorte le commencement de la gloire du ciel qui les attend; elle en est le germe. Personne ne posséda comme Marie, la plénitude des perfections, qui donnent droit à la béatitude céleste; personne ne fut comme elle remplie de la grâce de Dieu : personne par conséquent ne fut apte comme elle à jouir des consolations célestes, de la joie que Dieu fait goûter dès cette vie aux âmes qui lui sont chères. Combien sont grandes ces joies et ces consolations; combien est admirable ce commencement de gloire que les saints possèdent avec la grâce, Dieu a daigné le montrer souvent d'une manière sensible. Lorsque S. Etienne, premier martyr, parut devant le conseil des anciens et des prêtres, Dieu laissa éclater quelques rayons de la gloire de son serviteur, « et tous ceux qui siégeaient dans le » conseil, dit le livre des Actes des Apôtres, ayant fixé les yeux » sur lui, ils virent son visage comme le visage d'un ange. : » *Et intuentes eum omnes, qui sedebant in concilio, viderunt faciem ejus tanquam faciem angeli* (Act. vi, 15). Etienne, dit S. Augustin, était naturellement très beau de visage, mais à cette beauté naturelle, Dieu en ajouta une autre, et sa figure devint radieuse comme le soleil [1]. Toute la beauté de son âme se peignit sur ses traits, sa grâce intérieure resplendit au dehors. Il portait en lui l'Esprit saint et il paraissait moins être un mortel qu'un habitant des cieux. Qu'ils sont nombreux les saints dont on a pu en dire autant en certaines circonstances! Qu'ils sont nombreux les saints dont l'âme a été quelquefois inondée de telles consolations, que la force leur manquait pour les sup-

1. S. August. serm. 99 *de diversis.*

porter, et qu'ils suppliaient le Seigneur de les combler de moins de faveurs !

Qu'étaient-ils cependant ces bienheureux favoris de Dieu, si on les compare à Marie? Qu'était Etienne lui-même? Qu'était François d'Assise? Qu'était Thérèse? Qu'était Philippe de Néri? Si ces âmes privilégiées et tant d'autres ont goûté sur la terre de ces joies qu'aucun langage humain ne saurait exprimer : quelle dut être, dites-moi, la joie de Marie, possédant dans son sein Dieu lui-même devenu son fils? Ah! si vous aimez Marie, félicitez-la de son bonheur et efforcez-vous de le partager. Que votre esprit tressaille aussi d'allégresse; qu'il soit assez pur, assez uni à Dieu pour éprouver les joies et les consolations des amis de Dieu. Mais pour prendre une plus large part aux joies infinies de la très sainte Vierge, examinons quelles en furent les causes.

II. — *Causes de la joie de la Mère de Dieu.*

C'est une erreur assez commune, parmi les hommes étrangers aux douceurs de la piété, de croire qu'une vie réellement chrétienne est quelque chose de dur, de triste, de pénible. Ils s'imaginent que s'ils embrassaient la pratique de la vertu, il leur faudrait renoncer à toute joie, et ne plus connaître que le chagrin et les larmes. D'où vient cette pernicieuse erreur, sinon du démon qui emploie toutes les ruses pour écarter les hommes de la vraie piété?

L'Esprit de vérité, l'Esprit de Dieu, parle tout autrement. Il dit par la bouche du Psalmiste : « Réjouissez-vous dans le Sei-» gneur et exultez, vous qui êtes justes : » *Lætamini in Domino et exultate justi* (Psal. xxxi, 11). « Que les justes exultent en la » présence de Dieu, et qu'ils se plaisent dans la joie : » *Exultent justi in conspectu Dei, et delectentur in lætitia* (Psal. lxviii, 4). Il ordonne, par la bouche de l'Apôtre, aux fidèles de se réjouir et il répète plusieurs fois ce commandement : *Gaudete in Domino semper, iterum dico : Gaudete* : « Réjouissez-vous dans le Sei-» gneur toujours; je vous le dis encore une fois : Réjouissez-» vous » (Philip. iv, 4). Et l'Apôtre ne dit-il pas en parlant de lui-même : « Je suis rempli de consolation, je surabonde de » joie : » *Repletus sum consolatione, superabundo gaudio* (II Cor. vii, 4)? Aussi voyez les saints, et dites-moi si l'on trouve ailleurs que chez eux, autant de véritable joie pure de tout mélange. Rufin d'Aquilée dit en parlant de l'immense multitude de moines qui vivaient sous la direction du saint abbé Apollonius : « Il ré-» gnait parmi eux tous une joie, un contentement, une allé-» gresse, que l'on ne croirait pas pouvoir rencontrer sur la » terre. Point de tristesse dans leur société; si quelqu'un sem-

» blait par hasard en proie à quelque chagrin, aussitôt Apollo-
» nius, leur père à tous, s'informait des causes de sa peine et y
» portait remède. Il aimait à leur répéter qu'il ne doit pas y
» avoir de tristesse pour ceux dont Dieu est le salut, et dont le
» royaume du ciel est l'espérance. Que les Gentils s'affligent,
» leur disait-il, que les Juifs pleurent, que les pécheurs poussent
» sans trève des gémissements, mais que les justes se réjouis-
» sent. Ceux qui aiment les choses de la terre sont dans la joie
» lorsqu'ils possèdent ces biens fragiles et passagers : nous qui
» espérons une si grande gloire, nous qui attendons la bienheu-
» reuse éternité, comment ne serions-nous pas tout transportés
» d'allégresse? Suivez le conseil de l'Apôtre qui nous dit : « *Ré-*
» *jouissez-vous sans cesse, priez sans interruption, et en toutes*
» *choses, rendez grâces à Dieu* [1]. »

Mais pourquoi chercher des exemples ailleurs? La bienheureuse Vierge Marie ne nous dit-elle pas elle-même, dans son Cantique : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* : « Et » mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur? » Plus la sainteté est grande, plus la joie l'est aussi. Mais voyons quelles furent les principales causes de la joie de Marie.

Il en est une d'abord qui domine toutes les autres et sans laquelle les autres ne seraient rien; cette cause c'est l'amour inexprimable dont elle était embrasée pour Dieu. S. Thomas nous dit que l'amour produit la joie, lorsqu'on jouit de la présence de l'objet aimé. Dieu habite dans ceux qui l'aiment. S. Jean nous en donne l'assurance : « Celui qui demeure dans la charité, de-
» meure en Dieu et Dieu en lui : » *Qui manet in charitate in Deo manet, et Deus in eo* (I JOAN. IV, 16). Plus l'amour sera grand et la présence de l'objet aimé parfaite, plus aussi la joie grandira. Mais qui donc parmi les saints ou parmi les anges, peut se flatter d'aimer Dieu autant que Marie? Qui donc a joui comme elle de sa présence? Il était en elle comme dans les autres, par la grâce et plus qu'en aucun autre, parce que nul ne posséda la grâce comme elle, mais il était de plus en elle personnellement, comme son Fils. Voilà pourquoi la joie de Marie fut si grande.

Marie aimait Dieu plus qu'aucune créature; Marie le possédait comme elle seule pouvait le posséder, et elle connaissait bien le trésor infini qu'elle portait dans son sein. D'après la parole même de Notre-Seigneur, la vie éternelle, c'est-à-dire le bonheur de l'éternité, ne consiste-t-elle pas dans la connaissance parfaite du seul vrai Dieu et de Jésus-Christ qu'il a envoyé? *Hæc est autem vita æterna : ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (JOAN. XVII, 3)? Ce qui fait le bonheur des saints dans le ciel est nécessairement pour eux une source

1. RUFIN. in *Histor. Patr.*

de joie sur la terre. Marie remplie des grâces du Saint-Esprit, Marie prévenue de lumières plus grandes que celles reçues par les Anges, Marie portant dans son sein la véritable lumière venue pour éclairer le monde, était nécessairement remplie d'une joie ineffable par la vue des mystères qu'il lui était donné de pénétrer, par la vue des grandeurs, des miséricordes de Dieu, par la vue des grandes choses qu'il avait accomplies en elle. Comment son esprit n'aurait-il pas tressailli d'allégresse à la pensée, à la vue de tant de merveilles qui font la joie des habitants du ciel ?

L'apôtre S. Paul compte la joie au nombre des fruits que la présence du Saint-Esprit produit dans une âme : *Fructus autem Spiritus Sanctus est charitas, gaudium*, etc. (Galat. v, 19). L'Ange avait dit à Marie : *L'Esprit saint surviendra en vous.* Comment ce divin Esprit n'aurait-il pas produit en abondance ses fruits les plus précieux dans une terre si bien préparée ? Marie est la bonne terre qui produit au centuple : jugez de la joie que dut faire naître en elle la présence si particulière de l'Esprit de Dieu.

Mais, dites-moi, peut-on s'imaginer le bonheur, l'allégresse dont Marie fut inondée par l'incarnation de son divin Fils ? Sans doute en ce moment, comme l'ont pensé plusieurs théologiens, elle fut ravie en esprit jusqu'au troisième ciel ; sans doute elle jouit, au moins pendant quelques instants, de la vue parfaite de ce Fils auquel elle était appelée à donner le jour. Moïse et S. Paul virent quelque chose de l'essence divine : peut-on refuser à Marie une faveur semblable, surtout au moment où le Verbe s'incarna dans son sein, et en plusieurs autres circonstances solennelles ? — La naissance de son Fils, les soins maternels prodigués au divin Enfant, le bonheur de le voir, de le toucher, de le couvrir de ses baisers maternels, de vivre avec lui pendant tout le temps qu'il passa sur la terre de le voir opérer des miracles, d'entendre ses divins enseignements, de le voir ressuscité : ne sont-ce pas là autant de causes d'allégresse, autant de sources d'une incomparable joie pour la bienheureuse mère, pour cette mère qui aimait tant son Fils ? Ajoutez encore la consolation de savoir que les travaux, les souffrances et la mort de son Fils n'étaient pas inutiles ; la consolation d'assister aux premières prédications des Apôtres, d'applaudir à leurs premiers succès, de voir l'Eglise se développer et grandir, la joie, la consolation de savoir que son Fils était en possession de son royaume céleste et que bientôt elle se réunirait à lui. Toutes ces joies, Marie en jouissait, au moins en germe, au jour de la Visitation, lorsqu'elle chantait son Cantique, et elle avait bien raison de s'écrier : « Mon esprit a tressailli d'allégresse : » *Exultavit spiritus meus.* Mais il nous reste à examiner quel fut

précisément l'objet de la joie de Marie. En quoi, ou plutôt en qui se réjouissait-elle?

III. — *Objet de la joie de la Mère de Dieu.*

C'est une grande science que de savoir se réjouir comme il faut. Le peuple d'Israël avait reçu de la Providence mille avantages que les autres peuples ne possédaient pas au même degré que lui, mais lorsque le prophète veut célébrer son bonheur ce n'est pas des avantages matériels qu'il parle; il dit: « Bienheu-» reux le peuple qui sait se réjouir : » *Beatus populus qui scit jubilationem* (Psal. lxxxviii, 15). Et il ajoute pour faire entendre en quoi consiste cette science qui donne le bonheur : « Seigneur, » c'est à votre lumière qu'ils marcheront, c'est en votre nom » qu'ils tressailleront de joie tout le jour, et c'est par votre jus-» tice qu'ils seront exaltés, puisque la gloire de leur puissance, » c'est vous: » *Domine, in lumine tuo ambulabunt, et in nomine tuo exultabunt tota die, et in justitia tua exaltabuntur : quoniam gloria virtutis eorum tu es.* Bienheureux donc le peuple qui sait par expérience combien le Seigneur est doux, et qui cherche en lui le seul sujet de sa joie. O bienheureuse Vierge Marie, oui, vous êtes vraiment bienheureuse, la plus heureuse de toutes les créatures, parce que c'est en Dieu seul, en Dieu votre salut, que vous trouvez votre joie : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo!* C'est en Dieu, c'est de Dieu, c'est uniquement à cause de Dieu que votre esprit tressaille de joie.

Un grand danger menaçait les Juifs; leur peuple tout entier était sur le point de périr. Aman, favori tout-puissant du roi Assuérus, avait fait signer par son maître leur sentence de mort. La reine Esther, saisie de crainte et de douleur, dépose ses vêtements royaux, recourt aux jeûnes et à la prière pour obtenir de Dieu qu'il vienne en aide à son peuple. Elle disait au Seigneur: « Oui, vous savez ma situation pénible et que j'ai en » abomination le signe de mon orgueil et de ma gloire qui est » sur ma tête dans les jours de ma splendeur ; que votre ser-» vante ne s'est jamais réjouie depuis que j'ai été transportée » ici jusqu'au présent jour, sinon en vous Seigneur, Dieu d'A-» braham, Dieu fort au-dessus de tous: » *Tu scis necessitatem meam* etc. (Esth. xiv, 16). Esther au milieu de toute sa gloire, de toutes les faveurs et les dignités devenues son partage, regardait tous ces biens comme une charge pénible. Elle ne trouvait de joie qu'en Dieu.

Elevez maintenant vos regards vers la Vierge Mère de Dieu. Que sont les grandeurs d'Esther, auprès de ses grandeurs ! Elle est la reine du ciel et de la terre, la souveraine des Anges, la fille, la mère et l'épouse de Dieu. Toutes les vertus portées à un

degré de perfection presque infini forment sa parure. Elle est couronnée d'étoiles, revêtue du soleil ; la lune est l'escabeau de ses pieds ; toutes les créatures même les plus élevées en dignité s'inclinent à son seul nom avec une vénération profonde ; elle peut tout auprès de Dieu ; le ciel et la terre obéissent à un signe de sa main; les démons fuient lorsqu'elle paraît; elle brise leurs armes, détruit leurs pièges, divise leur royaume, énerve leurs forces et leur enlève leur proie; elle est si grande que Dieu seul est au-dessus d'elle, et c'est elle qui s'écrie: « Mon esprit a tres-» sailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur : » *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* Ce n'est pas dans toutes ses dignités, dans ses perfections, dans ses grandeurs incomparables, mais en Dieu seul que Marie trouve sa joie. Ce n'est pas dans sa beauté corporelle qui surpassait la beauté de toutes les autres filles d'Adam ; ce n'est pas dans les facultés naturelles de son âme, qui l'élevaient au-dessus des Anges eux-mêmes; ce n'est pas même dans sa pureté immaculée, dans la plénitude de sa grâce, dans l'immensité de ses mérites: c'est en Dieu seul qu'elle trouve l'objet de son allégresse.

Apprenez, chrétiens, à chercher en Dieu seul votre consolation et votre joie, et n'oubliez pas le conseil que vous donne le Psalmiste : *Lætamini in Domino et exultate justi*: « Justes, ré-» jouissez-vous et livrez-vous à l'allégresse dans le Seigneur. »

Remarquez, mes frères, que la très sainte Vierge qui s'est écriée : « Mon âme glorifie le Seigneur: » *Magnificat anima mea Dominum*, dit que son esprit se réjouit en Dieu son salut. Ah! c'est que si Dieu est l'objet de ses louanges, si c'est en Dieu seul qu'elle a trouvé et veut toujours trouver l'objet de sa joie, il n'en est pas moins vrai que c'est surtout le Dieu sauveur que glorifie son âme, que c'est surtout le Dieu sauveur qui est l'objet de sa joie et qui fait tressaillir son esprit d'allégresse. Le Dieu sauveur, c'est le Verbe divin qui s'est incarné dans son sein ; c'est l'Enfant adorable qui vient d'opérer par elle son premier miracle, d'accorder par elle son premier bienfait, d'exercer par elle le premier acte de sa toute-puissance comme homme, en purifiant le fils d'Elisabeth du péché originel.

Elle a bien raison Marie, d'appeler ce Dieu *son sauveur*. Il est notre sauveur à tous, parce qu'il est venu pour nous racheter tous et qu'il a versé son sang pour tous, même pour ceux qui ne profiteront pas de son sacrifice, mais il est son sauveur à elle surtout, parce qu'il l'a préservée du péché dont il nous a rachetés. Il est à elle ce sauveur, parce qu'il lui appartient comme un fils appartient à sa mère, plus qu'aucun fils n'a jamais appartenu à celle qui lui a donné le jour. Oui, ce Dieu sauveur est bien à Marie et si quelqu'un a le droit de se réjouir en lui, c'est bien cette admirable Mère.

Imitons cette auguste Vierge, nous qui nous faisons un honneur de lui appartenir, de la regarder comme notre souveraine et notre mère. Loin de nous les plaisirs frivoles ou coupables: que notre âme se réjouisse en Dieu, qu'elle cherche Dieu, qu'elle s'unisse à Dieu, qu'elle ne se sépare pas de Dieu, et que dans cette union fidèle, elle trouve la véritable joie. Pourquoi nous attacherions-nous à des choses qui passent, à des plaisirs qui ne durent qu'un moment et qui le plus souvent sont remplis d'amertume. Ce qui suffira à la joie des bienheureux pendant toute l'éternité, ne peut-il donc nous suffire ici-bas? Goûtez, goûtez avec Marie, les prémices de l'éternelle félicité, afin de jouir éternellement au ciel de ce Dieu sauveur, qui aura été votre joie sur la terre. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

HUMILITÉ DE MARIE. — SA PERFECTION. — SON ORIGINE. — SES EFFETS.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.

Luc. I, 48.

Un ancien écrivain, Plutarque, rapporte qu'un roi d'Egypte nommé Amasis envoya par écrit au roi d'Ethiopie une série de questions auxquelles il le priait de répondre. Heureux temps où les rois se contentaient entre eux de ces luttes de science et de sagesse! Il lui demandait donc ce qui était le plus ancien, le plus beau, le plus sage, le plus commun, le plus utile, le plus nuisible, le plus fort et le plus facile. Quelle fut la réponse du roi d'Ethiopie, il nous importe peu de le savoir; il est libre à chacun d'abonder dans son sens, et je m'étonnerais fort que ces deux rois fussent tombés d'accord sur tous les points. Mais il est une réponse que je puis donner à ces questions; une réponse unique qui convient à toutes et que j'exprime par un seul mot : ce mot c'est le nom très aimé et à jamais béni de la bienheureuse Vierge Marie.

Qu'y a-t-il après Dieu, de plus ancien que Marie, qui peut dire d'elle-même : « Le Seigneur m'a possédée au commence-» ment de ses voies, avant qu'il fît quelque chose, dès le prin-» cipe. Dès l'éternité, j'ai été établie » : *Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret in principio. Ab æterno ordinata sum* (Prov. VIII, 22). Qu'y a-t-il de plus beau que Marie, la Vierge toute pure et sans tache, la plus belle des femmes? Qu'y a-t-il de meilleur que Marie dont la sainteté surpasse celle de tous les hommes et tous les anges ensemble?

Qu'y a-t-il de plus sage que cette Mère qui a donné le jour à la Sagesse incréée? Qu'y a-t-il de plus répandu que celle de qui tous reçoivent, le monde la beauté, les hommes la grâce, les anges la joie, la sainte Trinité la gloire, le Fils de Dieu la substance de sa chair humaine? Elle est aussi d'une force incomparable, cette Vierge qui brise la force du serpent infernal et lui écrase la tête. Elle est d'une utilité infinie, puisque tous ceux qui sont sauvés ne le sont que par elle. Sa puissance est si grande qu'elle a fait descendre la divinité sur la terre et l'a attirée dans son sein; elle a vaincu le Tout-Puissant lui-même. Rien n'est facile comme elle qui se laisse aborder par tous, qui n'a rien de dur, d'austère ni de terrible, mais elle est toute douceur, toute suavité, toute piété. Voilà ce qu'est Marie: et quand nous entendons cette créature si parfaite et si bonne prononcer ces paroles : Le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante, et voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuse; ne nous sentons-nous pas émus de joie, pénétrés d'amour pour elle? N'éprouvons-nous pas le besoin de célébrer nous aussi ses louanges? Méditons donc les paroles de Marie, efforçons-nous d'en pénétrer le sens caché. Peut-être apprendrons-nous par son exemple à estimer davantage la sainte vertu d'humilité et à la pratiquer plus parfaitement. Pour atteindre ce but, nous examinerons dans cette instruction ce que fut l'humilité de Marie, comme elle pratiqua cette vertu si parfaite et quels en furent les principaux effets. Puisse cette auguste Mère nous obtenir la grâce de bien profiter de la grande leçon qu'elle nous donne par ces paroles de son Cantique : « Le » Seigneur a regardé l'humilité de sa servante. »

I. — *Ce que fut l'humilité de Marie.*

Si l'on demande aux Pères et aux Docteurs, ce qu'il faut entendre par le mot *humilitatem*, humilité, que nous lisons dans le Cantique de la très sainte Vierge, ils répondront presque tous qu'il faut entendre la vertu d'humilité. Jésus-Christ parlait de cette vertu lorsqu'il disait : « Apprenez de moi que je suis » doux et humble de cœur » : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Matth. II, 29). Entre toutes les vertus que possède notre divin Sauveur, il en est deux qu'il propose particulièrement à notre admiration : *la douceur et l'humilité*. C'est donc une grande vertu que l'humilité. Jésus-Christ la réclame comme sa vertu propre, et Marie lui attribue la bienveillance avec laquelle le Seigneur a jeté un regard sur elle.

On peut même dire que l'humilité est d'un si grand prix aux yeux de Dieu, qu'elle équivaut pour lui à la sainteté et à l'ensemble de toutes les vertus. Voyez Jésus s'approchant de Jean,

sur les bords du Jourdain, pour être baptisé. Jean se refuse d'abord à verser l'eau du baptême de pénitence, sur le front de celui qui est venu dans le monde pour purifier et sanctifier le monde : « Je devrais être baptisé par vous, lui dit-il, et vous » venez à moi : » *Ego a te debeo baptizari, et tu venis ad me* (Matth. III, 14). Mais Jésus lui répond : « Laisse maintenant, car » c'est ainsi qu'il convient que nous accomplissions justice » : *Sine modo, sic enim decet nos implere omnem justitiam.* Quelle est donc cette justice parfaite, renfermant toutes les vertus qu'il convient que Jésus et Jean accomplissent? C'est la pratique de l'humilité. « Laisse maintenant, explique S. Jérôme, pour » qu'ayant pris la forme de serviteur, je pratique aussi l'humi- » lité qui convient à cet état : » *Sine modo ut qui formam servi assumpsi, expleam et humilitatem ejus.* Pour Jésus-Christ, dit S. Bernard, l'humilité était toute la justice : *Solam nimirum humilitatem justitiam reputans.* Tout ce qu'il y a de droit, de juste, de saint, d'agréable à Dieu se résume dans l'humilité; toute vertu, toute sainteté, toute perfection se cache sous ce nom. Le comble de la justice et de la perfection, c'est d'unir une humilité profonde à un mérite extraordinaire.

On demandait à S. Thomas à quelle marque on pouvait reconnaître à coup sûr la sainteté. Il répondit : A l'*humilité*, au mépris de soi, au mépris des honneurs et des louanges, au support patient des injustices et des injures. Si vous voyez quelqu'un témoigner de l'impatience ou de l'irritation lorsqu'on le méprise, qu'on le néglige, qu'on le met au dernier rang; il n'y a pas à vous y tromper, si même il fait des miracles, ce n'est pas un saint. Au contraire, l'homme véritablement humble, qui se réjouit lorsqu'on l'oublie ou le méprise, est digne des louanges et de l'admiration de tous.

« Quelle humilité le Seigneur considéra-t-il donc en Marie? » dit Origène. Y avait-il quelque chose de bas et de méprisa- » ble en celle qui portait le Fils de Dieu dans ses entrailles? » Assurément non. Ce qu'il regarda, ce fut la justice de sa ser- » vante; ce fut sa tempérance, sa force, sa sagesse. Il est juste » que le Seigneur abaisse ses regards sur les vertus [1] ». Comment ne le ferait-il pas, lui qui est le Dieu des vertus?

En disant que Dieu a regardé l'humilité de sa servante, la bienheureuse Vierge entendait donc sous ce nom, avec la vertu proprement dite d'humilité, toutes les autres vertus que Dieu avait mises en elle.

Cependant, mes frères, des auteurs plus récents, dont l'auto-

1. In quam humilitatem Mariæ respexit Dominus? Quid habebat mater Salvatoris humile et abjectum, quæ Dei Filium gestabat in utero? Quod ergo dicit *respexit*, tale est quasi dixerit : respexit in justitiam ancillæ suæ, respexit in temperantiam, respexit in fortitudinem atque sapientiam. Dignum quippe est ut virtutes respiciat. Orig. hom. in *Luc.*

rité n'est pas à dédaigner, disent que Marie parlait de sa petitesse, du peu, du néant qu'elle était devant Dieu. Il n'y avait en elle aucune faute, aucun défaut dont elle pût s'humilier, mais elle avait été tirée du néant comme toutes les autres créatures. Elle qui connaissait si parfaitement la grandeur de Dieu, se voyait infiniment petite en sa présence. Ses mérites, ses vertus, tout disparaissait, elle n'était plus que néant. Sans doute elle n'ignorait pas que Dieu l'avait comblée de dons, mais elle ne s'en attribuait rien. Elle admirait avec un profond étonnement et une reconnaissance infinie que Dieu eût daigné tant faire pour un atome, pour un néant comme elle. Ces pensées de Marie faisaient de sa vie tout entière un acte d'humilité. Plus belle et plus parfaite que les anges, elle se mettait au dernier rang des créatures. Voisine en quelque sorte de Dieu, car il n'est pas d'être intermédiaire entre elle et le Seigneur devenu son Fils; elle s'en reconnaît pourtant à une distance infinie. En elle s'accomplit dans toute sa perfection cette règle de la vie spirituelle que donne S. Bernard : « Plus une âme fait de pro» grès, moins elle estime en avoir fait [1] ». S. Jérôme dit dans le même sens : « La grande perfection dans la vie présente, » c'est de reconnaître votre imperfection [2] ».

Remarquez l'expression dont se sert l'humble Marie. Elle dit : *Respexit* : « Le Seigneur a regardé ». Par ce seul mot elle reporte vers Dieu toute la gloire des grandes choses qui se sont accomplies; elle attribue tout, uniquement à sa bonté. Ce n'est point Marie qui a regardé Dieu, mais c'est Dieu qui a daigné jeter sur elle un regard de miséricorde, sans qu'elle ait eu même à le demander. Elisabeth vient d'adresser à l'humble Vierge, devenue Mère de Dieu, les plus grandes louanges, et Marie lui répond : Si je suis vierge et mère, si je porte dans mon sein le Fils de Dieu incarné, ne m'en attribuez pas le mérite : tout vient de la bonté de Dieu, qui a daigné me regarder. La lune dans son plein est merveilleusement belle lorsqu'elle brille dans un ciel pur : mais d'où lui vient sa beauté ? uniquement du soleil qui la regarde et l'illumine de ses brillants rayons. A quoi sert un miroir si rien ne s'y réfléchit? Marie est un miroir d'une pureté parfaite, l'image de Dieu s'y réfléchit avec une incomparable splendeur, parce qu'il s'y regarde. Voilà le mérite de Marie. Ce n'est pas sa propre beauté, ce ne sont pas ses perfections; c'est la beauté, ce sont les perfections de Dieu, les faveurs dont il l'a comblée qui l'élèvent si haut, et dont elle le bénit.

1. Quanto quis plus proficit, eo minus se reputet profecisse. S. Bern serm. II *de diversis*.

2. Hæc una præsentis vitæ perfectio est, ut te imperfectum agnoscat S. Hieron. epist. ad *Ctesiph.*

Heureux ceux que Dieu daigne regarder comme il l'a fait pour Marie, d'un regard de miséricorde : mais ce sont les humbles qu'il regarde ainsi. Sa grandeur est infinie; il se contente de regarder de loin les orgueilleux qui s'élèvent et de les reconnaître pour ce qu'ils sont. Mais les humbles l'attirent, il sent le besoin de s'abaisser vers eux, de s'approcher de ceux qui s'enfoncent dans leur néant. « Car le Seigneur est élevé et il » regarde les choses basses, et les choses hautes il les connaît » de loin », dit le Psalmiste : *Quoniam excelsus Dominus, et humilia respicit, et alta a longe cognoscit* (Psal. cxxxvii, 5). Marie était profondément humble, son humilité même a attiré les regards du Seigneur. Il a été ravi d'admiration par la multitude et la grandeur des perfections qu'il avait données à cette créature privilégiée, et il est descendu jusque dans son sein; il est devenu son Fils.

Voilà, mes frères, ce que peut la sainte humilité; voilà la grande merveille opérée par l'humilité de la Mère de Dieu. L'orgueil de la première femme avait enlevé Dieu aux hommes : l'humilité de Marie le leur rend. L'orgueil avait enfanté la mort : l'humilité communique la vie. L'orgueil avait condamné les hommes pour cette vie et pour l'autre : l'humilité les absout. Malheur à nous si l'humilité de Marie ne nous était pas venue en aide ! Mais elle est venue et la voie du salut nous est ouverte. Seulement pour que l'humilité de Marie produise tous ses fruits en nous, il faut que nous l'imitions. Voyons comment Marie a pratiqué la sainte humilité, afin de la pratiquer à notre tour.

II. — *Comment Marie pratiqua l'humilité.*

Tous ceux qui font extérieurement parade d'humilité, ne sont pas pour cela véritablement humbles. Le cœur de l'homme est un abîme difficile à sonder; il arrive quelquefois que le mensonge se cache sous les apparences de la vérité, le vice sous celles de la vertu. « Tel s'humilie avec malice dont l'intérieur » est plein de tromperie », dit le Sage : *Est qui nequiter humiliat se, cujus interiora plena sunt dolo* (Eccli. xix, 23). L'hypocrisie est un vice détestable. « Malheureux, s'écrie S. Bernard, » celui dont l'humilité extérieure est feinte, dont le cœur se » redresse altier lorsque le corps s'incline ! [1] ». S. Ambroise dit à son tour : « Plusieurs ont l'apparence de l'humilité sans en » avoir la vertu : ils en font acte extérieurement, et en eux-mêmes » ils la détestent [2] ». Citons encore S. Jérôme : Beaucoup cou-

1. Infelix quisquis ficte prostratus corde rigido corpus humiliat. S. Bern. serm. in *Vigil. Nativ.*

2. Multi habent humilitatis speciem, sed virtutem non habent; multi eam foris prætendunt et intus impugnant. S. Ambr. epist. xliv.

rent après l'ombre de l'humilité ; ceux qui recherchent la vertu elle-même sont rares [1].

La véritable humilité, celle qu'il faut rechercher, ne consiste pas dans la contenance extérieure, mais elle procède du cœur. Telle fut l'humilité de la bienheureuse Mère de Dieu. Marie fut humble dans son cœur, humble en paroles, humble dans tous ses actes. Aussi Dieu a-t-il regardé avec complaisance et approuvé son humilité. Il vous regardera, vous aussi, avec complaisance et amour si vous vous efforcez de marcher sur les traces de Marie et d'être humbles comme elle.

Il suffit de redire les paroles du cantique de Marie pour comprendre aussitôt que, semblable à Jésus, elle était véritablement humble de cœur. Voyez comme elle reporte bien tout à Dieu sans rien retenir pour elle-même des louanges qui lui sont données : « Mon âme glorifie le Seigneur, dit-elle, et mon esprit a tres-» sailli de joie en Dieu mon salut. » Elle consacre tout son être, elle déploie toutes ses facultés, toutes ses forces pour glorifier le Seigneur. Lui rendre des actions de grâces pour ses bienfaits, exalter la bonté, la miséricorde de ce Dieu à qui elle doit tout, de ce Dieu son sauveur, voilà tout son bonheur, voilà ce qui la transporte d'allégresse. Lui seul est puissant, lui seul est grand, lui seul élève et grandit les humbles et les petits qui le servent. C'est Dieu que Marie veut bénir, c'est lui qu'elle proclame digne de toute gloire; pour elle, elle n'est qu'une simple servante et tout son mérite consiste à n'avoir pas été dédaignée de Dieu. S'il a jeté sur elle un regard de bienveillance, c'est justement parce qu'elle n'était rien et n'ignorait pas son néant.

Mais suivons Marie en quelques circonstances de sa vie et nous verrons bien que les paroles de son cantique sont l'expression exacte des sentiments de son cœur.

Vous savez que, chez les Juifs, la virginité n'était pas en honneur. C'était, au contraire, une honte pour une femme de renoncer au mariage, ou, étant mariée, de n'avoir pas d'enfants. La vie des anges n'était pas acclimatée sur la terre; il fallait que Jésus et Marie vinssent l'y implanter et en faire comprendre toute la douceur et toute la beauté.

La bienheureuse Vierge n'ignore pas qu'en rompant avec les coutumes de sa nation, elle s'attirera mille humiliations, mille ennuis, mille souffrances; cependant elle a compris qu'elle ferait quelque chose d'agréable à Dieu en lui consacrant sa virginité, et sans hésiter un moment, elle consent à toutes les humiliations, à tous les sacrifices, et fait le vœu de virginité : « O Vierge » prudente, s'écrie S. Bernard, ô Vierge vraiment pieuse! qui

1. Multi humilitatis umbram, veritatem pauci sectantur. S. Hieron. epist. xxvii.

» donc vous a enseigné que la virginité plaît à Dieu? Quelle loi, » quelle justice, quelle page de l'ancien Testament vous ordonne, » vous conseille ou vous exhorte à vivre dans la chair comme » si vous n'aviez pas de chair? Où aviez-vous lu que les vierges » chantent un cantique nouveau qu'elles seules peuvent chanter, » et qu'elles suivent le divin Agneau partout où il va? Où aviez- » vous entendu cette parole : Je n'ai pas reçu de commandement » du Seigneur touchant les vierges; mais je donnerai un con- » seil : *De virginibus præceptum non habeo, consilium autem do* » (I Cor. VII, 25)? Point de précepte, point de conseil, point » d'exemple même avant vous, pour vous guider; mais l'onction » céleste vous enseignait toutes choses; la parole de Dieu vi- » vante et efficace, le Verbe divin s'était fait votre Maître avant » de se faire votre Fils; il avait éclairé votre âme avant de » revêtir votre chair. Vous choisissez d'être un objet de mépris » dans Israël, afin de plaire à celui à qui vous vous êtes donnée; » vous consentez à recevoir la malédiction attachée à la stéri- » lité, et voilà que cette stérilité se transforme en une admirable » fécondité [1]. » N'est-ce pas bien là l'humilité du cœur à son degré suprême, choisir le mépris, faire vœu de virginité parce qu'on se croit indigne de l'honneur de la maternité!

Voyez encore Marie au moment où l'Ange de l'Annonciation vient de la saluer pleine de grâce au nom du Seigneur. Elle s'étonne, elle se trouble à de telles paroles; elle ne comprend pas que l'un des princes de la cour céleste soit député vers elle, et la salue avec les marques de la vénération la plus profonde. Et lorsque l'Ange lui a déclaré qu'elle a été choisie pour être la Mère du Fils de Dieu, une telle dignité lui donne-t-elle quelque pensée de vaine gloire? Oh! non : elle répond simplement : *Voici la servante du Seigneur*; servante humble et obéissante, docile à toutes les volontés de Dieu et les acceptant sans discussion dès qu'elle les connaît. Parcourez toutes les circonstances de la vie de Marie, que nous connaissons par l'Evangile et la tradition; partout vous y verrez paraître cette humilité si simple et si profonde, cette humilité parfaite qui eut la puissance d'attirer les regards et les bénédictions du Seigneur.

1. O Virgo prudens, o Virgo devota! quis te docuit Deo placere virginitatem? Quæ lex, quæ pagina veteris Testamenti vel præcepit, vel consulit, vel hortatur in carne non carnaliter vivere, et in terris angelicam ducere vitam? Ubi legeras de virginibus quia cantant canticum novum, quod nemo alius cantare potest, et sequuntur Agnum, quocumque ierit? Ubi audieras : *De virginibus præceptum non habeo, consilium autem do*? Tu vero non dicam præceptum, sed nec consilium, nec exemplum, nisi quod unctio docebat te de omnibus, ac sermo Dei vivus et efficax ante tibi factus est magister quam filius; prius instruxerit mentem quam induerit carnem. Elegis in Israel esse contemptibilis, et ut illi placeas cui te probasti, maledictum incurrere sterilitatis. Et ecce maledictum benedictione commutatur, sterilitas fœcundita compensatur. S. Bern. hom. III super *Missus*.

Marie fut très humble dans tous ses actes, dans toute sa conduite, reflet parfait de ses sentiments intérieurs.

Voyez comme elle se soumet humblement aux prêtres, malgré le vœu de virginité qu'elle avait fait, lorsqu'ils lui ordonnent de prendre Joseph pour époux.

Voyez comme elle s'humilie au jour de la Visitation en se faisant l'humble servante d'Elisabeth, alors qu'elle portait déjà le Verbe incarné dans son sein; alors qu'elle était déjà réellement la reine du ciel et de la terre, la Mère de Dieu lui-même.

De retour à Nazareth, que sa soumission à Joseph est profonde et parfaite! Malgré sa dignité de Mère de Dieu, elle reconnaît son chef en Joseph. C'est lui le père de famille, c'est lui le maître dans l'humble maison de Nazareth. Et au jour de la Nativité du Sauveur, comme elle accepte humblement de se voir repoussée par tous et réduite à chercher un refuge dans l'étable des animaux.

Au jour de la Purification, ne se range-t-elle pas parmi les femmes pécheresses?

Enfin vous la voyez toujours s'effaçant, prenant le dernier rang, elle qui brille plus que le soleil, elle, la Mère du Dieu éternel et tout-puissant.

Que dire de ses paroles? L'Evangile nous cite sept circonstances dans lesquelles elle a parlé, et dans chacune de ces circonstances l'humilité de Marie brille du plus vif éclat.

La bienheureuse Vierge Marie disait un jour à sainte Brigitte : « Plusieurs s'étonnent de voir que je m'entretienne avec » toi. Je le fais pour que l'on connaisse mon humilité. Pour toi, » ma fille, viens et cache-toi sous mon manteau. Ce manteau » paraît méprisable à la première vue; mais que grande est son » utilité! Il protège contre les tempêtes; il protège contre le » froid glacial; il protège contre la pluie. Ce manteau c'est mon » humilité que les gens du monde ne sauraient comprendre; il » leur semblerait déchoir s'ils s'efforçaient de l'imiter. »

Et nous, mes frères, ferons-nous comme les amis du monde, comme ceux qui ne comprennent rien aux choses de Dieu? Ah! n'agissons pas en insensés; imitons Jésus doux et humble de cœur. Imitons Marie humble de cœur comme son divin Fils, humble dans ses pensées, humble dans ses paroles, humble dans ses actions. Imitez l'humilité de Marie et cette vertu vous procurera, comme à elle, les fruits de grâce les plus abondants et les plus précieux.

III. — *Fruits de l'humilité de Marie.*

Nous avons dit que l'humilité résume toutes les vertus. Elle en est la base et sans elle aucune ne pourrait subsister. Toutes

les vertus de Marie reposent donc sur son humilité; elles en sont les effets, les fruits, et c'est pour cela qu'elle dit : Mon âme glorifie le Seigneur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante. Toutes les faveurs incomparables dont Marie fut enrichie et ornée, son humilité les lui a procurées, c'est à cause de son humilité que le Seigneur a regardé sa servante. Nous n'avons pas à nous étendre sur toutes les vertus, sur toutes les gloires, sur toutes les félicités de Marie. Voyons seulement les résultats que son admirable humilité à produits pour nous.

Le premier résultat de l'humilité de Marie est l'Incarnation du Verbe. C'est attiré par l'humilité de cette auguste Vierge que le Fils de Dieu est descendu dans son sein, et a pris un corps et une âme pour nous sauver. C'est à cause de l'humilité de Marie qu'il s'est fait notre serviteur. « Le Fils de Dieu n'est pas venu » pour être servi mais pour servir, » nous dit-il : *Filius hominis non venit ministrari sed ministrare* (MATTH. XX, 28). C'est pour cela qu'il avait dit d'avance par la bouche du Psalmiste : *Ego servus tuus et filius ancillæ suæ* (PSAL. CXV, 6) : « Je suis votre » serviteur et le fils de votre servante. » C'est pour cela qu'il attend pour s'incarner dans le sein de Marie, qu'elle ait prononcé ces paroles : « Voici la servante du Seigneur : » *Ecce ancilla Domini*. Il veut naître d'une servante, pour bien marquer qu'il vient sur la terre afin de servir. L'incarnation du Verbe qui vient du ciel exprès pour nous servir, voilà donc le premier fruit que nous recueillons de l'humilité de Marie.

Mais cette humilité nous donne Jésus plus complétement encore. Voyez ce qui se passe au jour de la Purification: La bienheureuse Mère de Dieu offre son Fils au Père céleste et le rachète moyennant cinq sicles. Elle le rachète pour le livrer pour nous, elle le rachète pour qu'il soit notre victime, le prix de notre rançon. Elle rachète au prix de cinq sicles celui qui devait racheter le monde entier au prix de ses cinq plaies. O bon Jésus, vous êtes à nous. Votre Père vous a donné, vous a livré pour nous; votre Mère vous a racheté pour nous, et vous-même, vous nous avez aimés et vous vous êtes abandonné pour nous aux fureurs de vos ennemis. Lorsque vous viendrez pour nous juger, souvenez-vous que nous vous appartenons, et ne permettez pas que nous tombions pour l'éternité aux mains de nos ennemis. Si vous êtes à nous, vos richesses sont aussi notre bien, vos mérites nous appartiennent. O Père éternel, nous ne paraissons pas devant vous les mains vides ; nous sommes riches des mérites de votre divin Fils.

La bienheureuse Vierge Marie s'est humiliée profondément, et voyez le changement que cet acte d'humilité a opéré aussitôt en elle. Elle se dit servante et la voilà soudain maîtresse souveraine. Elle est mère, bien décidée à se montrer la servante du Seigneur

devenu son Fils et voilà que le Fils de Dieu se fait lui-même le serviteur de celle qu'il a choisie pour Mère. Elle s'est humiliée Dieu l'a regardée, Dieu est devenu son fils et voilà que toutes les générations la proclameront bienheureuse. Les hommes, les femmes, les époux, les vierges, les vivants, les mourants, ceux qui ont précédé la venue du Christ sur la terre, ceux qui la suivront jusqu'à la fin des siècles, tous admireront son bonheur, parce qu'elle a été jugée digne de donner le jour au Seigneur : *Beatam me dicent omnes generationes.* C'est d'elle qu'il est dit dans le Cantique des cantiques : « Les jeunes filles l'ont vue et » l'ont proclamée bienheureuse, et les reines l'ont louée : » *Viderunt eam filiæ et beatissimam prædicaverunt, reginæ et laudaverunt eam* (Cant. VII, 8). Et nous aussi, Marie, nous vous louons nous vous glorifions à cause de vos grandeurs, à cause de vos vertus, à cause de votre humilité. Nous vous louons, mais nous voulons faire plus. Pour vous honorer comme vous aimez à être honorée, nous nous efforcerons d'être humbles à votre exemple. Aidez-nous, ô Marie, à marcher sur vos traces ; aidez-nous à être humbles de cœur, humbles de paroles, humbles de conduite, afin qu'après vous avoir imitée dans ce monde, autant que notre faiblesse le permet, nous puissions jouir avec vous de la gloire et du bonheur du ciel. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SERMON

GRANDES CHOSES QUE DIEU ACCOMPLIT EN MARIE. RESPECT DU AUX NOMS SACRÉS DE JÉSUS ET DE SA MÈRE.

Quia fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus.
Luc. I, 49.

Dans les premières paroles de son Cantique, la très sainte Vierge Marie a exprimé les sentiments de joie et de reconnaissance qui remplissaient son cœur. « Mon âme glorifie le Seigneur, » a-t-elle dit, et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon » sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante. » Elle a jeté un regard prophétique sur tous les siècles et elle a vu les générations qui se succéderont jusqu'au dernier jour, admirer son bonheur ; elle a entendu leurs acclamations, leurs louanges, et elle a dit : « Voici que désormais toutes les généra- » tions me proclameront bienheureuse. » *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Que Marie glorifie le Seigneur, qu'elle soit pénétrée d'une reconnaissance infinie pour le Dieu qui a daigné se souvenir d'elle, la distinguer et la favoriser entre toutes les créatures, on ne

peut pas s'en étonner ; mais pourquoi toutes les générations partageront-elles sa reconnaissance et sa joie ? pourquoi toute l'humanité exaltera-t-elle le bonheur de l'humble Vierge de Juda ? Marie va nous le dire : « Parce que celui qui est puissant m'a » fait de grandes choses : » *Quia fecit mihi magna qui potens est.* Oui, toutes les générations proclameront à l'envi le bonheur de Marie ; mais ce bonheur, ce n'est pas à elle-même qu'il faut en attribuer le mérite, c'est uniquement à Dieu. C'est lui seul dont la puissance a opéré en Marie les grandes choses, causes de son bonheur : *Quia fecit mihi magna qui potens est.* C'est lui seul dont le nom mérite à jamais toute bénédiction parce qu'il est saint : *Et sanctum nomen ejus.*

Voulez-vous, mes frères, unir votre voix à celle de toutes les générations, pour proclamer le bonheur de Marie, la puissance et la sainteté de ce Dieu qui a fait en elle des œuvres admirables, des merveilles dignes d'éternelles louanges ? Voulez-vous le faire avec plus de piété que vous ne l'avez fait jusqu'ici peut-être ? Examinons ensemble quelles sont les grandes choses que Dieu a faites en Marie ; examinons aussi pourquoi cette divine Vierge ajoute que le nom du Seigneur est saint. Et parce que le nom de la Mère est inséparable de celui de son Fils, voyons en même temps combien est grande la sainteté du nom de Marie.

I. — *Grandes choses que Dieu accomplit en Marie.*

« Quelles sont donc, ô Marie, les grandes choses que le Tout-» Puissant vous a faites ? dit un Père grec cité par S. Thomas. » Je crois que les voici : Créature vous donnez le jour au Créa-» teur ; servante vous enfantez le Seigneur, afin que par vous » Dieu rachète le monde, qu'il l'éclaire par vous, qu'il le rap-» pelle à la vie par vous [1]. » Mais écoutez S. Augustin expliquant les paroles de Marie. « Ce fut une grande chose que la Vierge » conçût un Fils sans aucune intervention humaine ; une grande » chose qu'elle portât dans son sein le Verbe de Dieu le Père, » revêtu de sa chair ; une grande chose qu'en se reconnaissant » humble servante, elle devînt la mère de son créateur [2]. »

1. Quæ tibi magna fecit ? Credo ut creatura ederes Creatorem, famula Dominum generares, ut per te mundum Deus redimeret, per te illuminaret, per te ad vitam revocaret. Theophylact. apud D. Thom. in *Catena aurea.*

2. Magnum fuit, ut Virgo sine virili semine Filium conciperet. Magnum fuit, ut Dei Patris Verbum carne sua indutum utero gestaret. Magnum fecit dum se ancillam confessa est, ut mater fieret sui plasmatoris. S. August. super *Magnificat.*

Duodecim magnalia in Virgine a Domino operata Ugo Cardinalis advertit :

Primum fuit in utero matris sanctificatio ; secundum, Angeli salutatio ; tertium gratiæ plenitudo ; quartum, Filii Dei conceptio ; quintum, fœcunda

Un des amis de Job voulant montrer combien la souveraine Majesté de Dieu est digne de nos respects, exalte la puissance qu'il déploie dans ses œuvres. Il parle de leur grandeur, de leur beauté, de leur perfection, de leur excellence. Aucun homme dit-il, ni aucun ange, ne saurait en comprendre toute la beauté, ni en assigner le nombre : *Qui fecit magna, et inscrutabilia, et mirabilia sine numero* (Job. v, 9). Cependant écoutez S. Antonin : « Ce fut une grande chose de créer de rien le ciel et la terre, » dit ce grand théologien, non moins illustre par sa science que » par sa vertu. Ce fut une grande chose de sauver du déluge, au » moyen de l'arche, des hommes, et des animaux de toutes les » espèces; une grande chose de délivrer le peuple hébreu de la » servitude d'Egypte par tant de prodiges; une grande chose » de diriger ce peuple et de le nourrir avec la manne, pendant » quarante ans de séjour dans le désert ; une grande chose d'ex- » terminer par la main de Josué les diverses nations de la terre » promise, avec leurs rois. Et sans parler des autres prodiges » dont l'ancien Testament est rempli ; ce fut une grande chose » aussi d'éclairer les aveugles, de chasser les démons, de guérir » les malades, de ressusciter les morts, comme le fit Jésus-Christ. » Mais le mystère de l'Incarnation surpasse toutes ces œuvres » merveilleuses de la puissance infinie de Dieu[1]. » Or c'est du mystère de l'Incarnation que parle la bienheureuse Vierge Marie, lorsqu'elle dit : *Fecit mihi magna qui potens est* : « Celui qui est » puissant m'a fait de grandes choses. » Ne nous étonnons donc pas si elle rappelle la toute-puissance de Dieu en parlant de ce qu'il a opéré en elle : *Fecit mihi magna qui potens est.* Ce n'était pas trop d'une puissance infinie pour l'accomplir.

Le monde a été créé pour que les perfections invisibles de Dieu fussent manifestées par ses œuvres, aussi bien que sa puissance, selon la parole de l'Apôtre aux Romains : « Ses perfections » infinies rendues compréhensibles depuis la création du monde » par les choses qui ont été faites, sont devenues visibles aussi » bien que sa puissance et sa divinité : » *Invisibilia enim ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur : sempiterna quoque ejus virtus et divinitas* (Rom. i, 20). Mais par le mystère de l'Incarnation, Dieu nous montre tout à à la fois, sa bonté, sa sagesse, sa justice, sa puissance. Sa bonté, parce qu'il n'a pas méprisé comme étant trop au dessous de lui l'œuvre de ses mains ; sa justice, parce qu'il a voulu que le tyran qui avait vaincu l'homme ne fût pas vaincu lui-même

virginitas; sextum honorata humilitas ; octavum, obedientiæ promptitudo; nonum, fidei devotio ; decimum est prudens verecundia ; undecimum, verecunda prudentia; duodecimum, dominium cœli. Paciuchell. in *Cant. Virg.* Excit. xv.

1. S. Anton. IV, p. tit. 15, c. 22.

autrement que par l'homme, et qu'il n'arracha pas l'homme de vive force à la mort; sa sagesse, parce qu'il a trouvé le moyen le plus convenable de payer une dette naturellement insolvable; sa puissance et sa vertu infinies, parce que l'œuvre la plus grande que Dieu puisse accomplir est de se faire homme lui-même [1].

Voilà les grandes choses, ou plutôt la grande chose, celle qui efface toutes les autres que Dieu a faites à Marie. Il s'est incarné dans son sein et, du coup, il l'a élevée à un degré de dignité si sublime, que ni l'esprit de l'homme, ni celui des anges n'en peuvent comprendre toute la grandeur. Fille d'Adam, humble vierge, la voilà mère du Créateur, souveraine maîtresse du monde, reine du ciel, de la terre, de toute la création. Elle a droit aux louanges, à la vénération, au culte de toutes les créatures, et toutes les générations ne feront que leur devoir en la proclamant bienheureuse. Le Créateur de toutes choses prend sa demeure dans le sein d'une femme; celui qui a fait toutes choses emprunte à une femme la substance dont il a besoin pour se faire homme. Celui que le ciel et la terre ne sauraient contenir, l'infiniment grand, se confine dans un étroit espace, dans le sein de la Vierge. La nature divine et la nature humaine sont unies par un lien si étroit qu'elles deviennent inséparables : elles ne sont plus qu'une seule personne, et cette personne, homme et Dieu, est le fils de Marie. ¡O miracle nouveau! ô prodige que le ciel admire ! Dieu est homme et l'homme est Dieu ! Dieu est caché sous la nature humaine; la nature humaine est en quelque sorte greffée sur la divinité. Prodige des prodiges, miracle des miracles! Que pourrait-on vous comparer? Et c'est dans le sein de Marie, c'est en elle, c'est par elle, c'est pour elle que Dieu opère cette chose infiniment grande! *Fecit mihi magna qui potens est.*

Le saint roi David prévoyait cette merveille et il s'écriait avec une joie indicible : « O Dieu, vous m'avez instruit dès ma jeu» nesse, et jusqu'à ce jour je publierai vos œuvres admirables. » Et dans ma vieillesse et ma décrépitude, ô Dieu, ne me délais» sez pas, jusqu'à ce que j'annonce votre bras à toute la géné» ration qui doit venir, votre puissance et votre justice, ô Dieu, » qui s'élèvent jusqu'aux cieux, les grandes choses que vous avez » faites. O Dieu, qui est semblable à vous? » *Deus docuisti me* etc. (Psal. lxx, 17.)

1. Per Incarnationis mysterium monstratur simul bonitas, et sapientia, et justitia, et potentia Dei, vel virtus. Bonitas quidem quoniam non despexit proprii plasmatis infirmitatem. Justitia vero, quoniam homine victo, non alio quam ab homine fecit vinci tyrannum, neque vi eripuit ex morte hominem. Sapientia vero quoniam invenit difficillimi pretii decentissimam solutionem. Potentia vero sive virtus infinita, quia nihil est majus, quam Deum fieri hominen. S. Damasc. apud S. Thomam, III p. q. I, a. 1.

Quelles sont donc, ô roi saint, ces merveilles, quelles sont ces choses extraordinaires que vous désirez avec tant d'ardeur révéler aux peuples futurs? S'agit-il des miracles opérés en Egypte, du buisson ardent, des eaux changées en sang, de la mer Rouge, s'entr'ouvrant pour donner passage au peuple d'Israël, et se refermant sur ses ennemis qu'elle engloutit? S'agit-il de la loi donnée sur le mont Sinaï, de la manne pleuvant dans le désert, du passage du Jourdain, de la soumission et du partage entre les douze tribus, de la terre promise? Non, dit-il; ce qu'il veut annoncer c'est le chef-d'œuvre de la puissance et de la justice de Dieu, qui s'élèvent jusqu'aux cieux, ce sont les choses les plus grandes qu'il ait faites: *Donec annuntiem brachium tuum generationi omni, quæ ventura est; potentiam tuam et justitiam tuam Deus usque in altissima quæ fecisti magnalia. Deus, quis similis tibi*? Voilà les grandes choses que David voudrait faire connaître à tous les peuples et à tous les âges; mais encore quelles sont elles? — quelles sont ces merveilles qui provoquent l'étonnement du ciel et qui ébranlent la terre? Dieu est revêtu de chair; Dieu naît de la Vierge; Dieu est enveloppé de langes; Dieu puise sa nourriture aux mamelles de sa Mère, Dieu est couché dans une crèche. Une vierge conçoit, une vierge enfante, une vierge donne le jour à son fils sans douleur. La majesté infinie est concentrée tout entière dans un petit enfant, celui qui soutient l'univers est contenu dans un corps petit et délicat. Tels sont les mystères que le Prophète désire si ardemment célébrer et révéler au monde. Les anciennes merveilles ne sont rien auprès d'eux.

Le Seigneur parlant à son peuple par la bouche d'Isaïe lui disait: « Ne vous souvenez plus des choses passées, et les anciennes ne les regardez pas: » *Ne memineritis priorum, et anti-* » *qua ne intueamini*: « Voici que je fais des choses nouvelles: » *Ecce ego facio nova* (Isa. xliii, 18). Quelles sont donc ces nouvelles merveilles que Dieu accomplit, et qui surpassent les anciennes au point de les faire oublier? Demandez-le à Jérémie; il vous dira: « Le Seigneur a créé un nouveau prodige sur la terre: » *Creavit Dominus novum super terram*. Et quel est ce prodige, ô prophète du Seigneur? « Une femme environnera un homme: » *Fœmina circumdabit virum* (Jerem. xxxi, 22). Une femme portera un homme dans son sein. Est-ce donc là une si grande merveille? Oui, car cette femme sera la femme par excellence, la Vierge Marie toute pure et tout immaculée. Oui, parce que cet homme, conçu et né sans blesser l'intégrité virginale de sa mère, sera le Fils de Dieu incarné pour le salut du monde [1]. Comparez tous

1. Novam et inauditam rem faciet, scilicet opus Incarnationis et Nativitatis Christi sine virili opera. Raban. Maur. in hunc locum.

In eo agnoscitur longitudo brevis, latitudo angusta, altitudo subdita, profunditas plana. Ibi agnoscitur lux non lucens, Verbum infans, aqua sitiens,

les autres prodiges à celui de l'Incarnation, ils vous paraîtront peu de chose. Ce qu'il faut admirer, c'est Dieu descendant dans le sein très pur d'une vierge ; c'est Dieu s'annihilant en quelque sorte lui-même ; c'est Dieu se rapetissant à notre mesure pour nous rendre la vie ; c'est Dieu lui-même devenu petit enfant, et voilant sa puissance, sa grandeur et sa majesté ; c'est la nature humaine unie à la nature divine, l'homme ne faisant qu'une seule personne avec le Dieu dans le Fils de Marie. Ah ! n'était-ce pas assez pour que la bienheureuse Vierge pût s'écrier : « Celui qui est puissant m'a fait de grandes choses ! » *Fecit mihi magna qui potens est* ! S. Cyprien ne se lassait pas d'admirer cette œuvre par excellence de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu. Il s'écriait : « O Seigneur ! que votre nom est ad- » mirable. Vous êtes bien le Dieu qui faites des merveilles. Je n'ad- » mire plus maintenant ce vaste univers que vous avez construit, » la terre et ses fondements inébranlables, la succession des jours, » le soleil. J'admire un Dieu dans le sein d'une vierge, j'admire » la toute-puissance dans un berceau, j'admire l'union incom- » préhensible du Verbe de Dieu avec la chair, le Dieu incorpo- » rel revêtu de notre nature corporelle. Voilà ce qui me plonge » dans un étonnement profond, et je m'écrie avec Habacuc : « J'ai » considéré vos œuvres et j'ai été saisi de crainte : » *Conside- » ravi opera tua, et expavi.* Voilà les prodiges nouveaux que Jé- » rémie avait annoncés : *Novum fecit Dominus super terram* [1]. » Les anciens miracles n'étaient que des ombres et des figures. L'incarnation du Verbe opérée dans le sein de Marie, voilà la merveille par excellence à laquelle tout le reste se rapportait. C'était le mystère caché que les Anges du ciel ne connaissaient pas bien eux-mêmes, que les prophètes annonçaient sans bien le comprendre, que les démons soupçonnaient vaguement, et que jamais l'intelligence humaine n'aurait pu entrevoir d'elle-même. S. Paul n'écrivait-il pas à son disciple Timothée : « Il est manifestement » grand ce mystère de piété qui s'est révélé dans la chair, qui a

panis esuriens. Videas si attendas, potentiam regi, sapientiam instrui, virtutem sustentari, Deum denique lactentem, sed Angelos reficientem ; vagientem sed miseros consolantem. Videas si attendas tristari lætitiam, pavere fiduciam, salutem pati, vitam mori, fortitudinem infirmari. Sed quod non minus mirandum est, ipsa ibi cernitur tristitia lætificans, pavor confortans, passio salvans, mors vivificans, infirmitas roborans. S. Bern. hom. II super *Missus est.*

1. O Domine, quam admirabile est nomen tuum. Vere tu es Deus qui facis mirabilia. Non modo mundi hujus saturam admiror, non terræ stabilitatem, non singulos dies, non solem... Miror Deum in utero Virginis ; mirar omnipotentem in cunabulis ; miror quomodo Verbo Dei caro adhæserit, quomodo incorporeus Deus corporis nostri tegumentum induerit... Hic solus me complectitur stupor et cum Habacuc cano : *Consideravi opera tua et expavi.* Hæc sunt nova mira quæ prædixerat Jeremias : *Novum fecit Dominus super terram : Mulier circumdabit virum.* S. Cyprianus, serm. III *de Nativ.*

» été justifié par l'Esprit, dévoilé aux Anges, annoncé aux na-» tions, cru dans le monde, reçu dans la gloire : » *Magnum est pietatis sacramentum, quod manifestatum est in carne, justificatum est in spiritu, apparuit Angelis, prædicatum est gentibus, creditum est in mundo, assumptum est in gloria* (I Tim. III, 16.)

Les merveilles opérées en Marie étaient donc si grandes, qu'elles dépassaient la connaissance des esprits célestes eux-mêmes. Lorsque Marie demanda au S. Archange Gabriel comment s'accomplirait la promesse qu'il lui faisait au nom du Seigneur, qu'elle concevrait dans son sein et enfanterait le Fils de Dieu, le céleste messager lui répondit : « L'Esprit saint sur-» viendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous protègera de » son ombre: » *Spiritus sanctus superveniet in te et virtus Altissimi obumbrabit tibi* (Luc. I, 35). Voilà tout ce que je sais ; voilà tout ce que je puis dire : Dieu seul pourrait vous en apprendre davantage.

Qu'elle est donc grande cette merveille opérée en Marie par le Seigneur. C'est la plus grande de toutes ; et une multitude d'autres, plus grandes que tout ce qu'il existe de plus grand dans ce monde, l'accompagnent. Nous en avons nommé plusieurs. Parmi elles n'oublions pas de placer la maternité adoptive que Dieu a conférée à Marie en faveur de tous les disciples de Jésus. Dieu a fait une grande chose pour Marie, lorsqu'il l'a instituée notre mère. Réjouissons-nous des grandeurs de notre mère, célébrons les louanges de notre mère ; mais n'oublions pas que notre mère est sainte, qu'elle est bonne et qu'elle est puissante ; soyons dignes d'elle, ayons confiance en elle et recourons à elle.

II. — *Sainteté des noms de Jésus et de Marie.*

Pourquoi donc la bienheureuse Vierge Marie, après avoir dit : « Le Seigneur m'a fait de grandes choses : » *Fecit mihi magna qui potens est*, ajoute-t-elle aussitôt : *Et sanctum nomen ejus?* « Et son nom est saint ? » Bien souvent dans l'Ecriture, le nom de Dieu est pris pour Dieu lui-même. Marie a célébré la puissance de Dieu. Elle n'est pas moins pénétrée de sa sainteté infinie; le mystère qui s'est accompli en elle, lui a donné sur ce sujet des lumières plus grandes que ne possèdent les Chérubins et les Séraphins qui entourent le trône de l'Eternel : aussi se sent-elle pressée de rendre hommage à cette sainteté infinie, une des causes qui ont déterminé le Fils de Dieu à s'incarner et à devenir son Fils.

Mais Marie n'avait-elle pas aussi présent à la pensée un autre nom que ce nom de *Dieu* que prononçaient ses lèvres ? Dieu n'était plus seulement le créateur pour elle ; il était le Rédemp

teur, il était le Verbe incarné, il était ce Jésus, comme l'Ange l'avait nommé, qu'elle portait dans son sein. Le nom de Dieu pour elle était le nom de Jésus, qu'elle seule et l'Ange avaient prononcé jusqu'alors sur la terre, et qu'elle ne devait révéler à personne : c'était la sainteté du nom de Jésus, du nom de son divin Fils, qu'elle était heureuse de proclamer en disant : *Et son nom est saint.*

Le nom de Dieu est saint : on peut dire que le nom de Jésus l'est davantage encore, qu'il dit plus pour nous, qu'il est plus propre à nous donner confiance, à nous pénétrer de reconnaissance et d'amour, à nous encourager au bien. Pourquoi? Les théologiens en assignent plusieurs causes.

La première est que ce nom sacré a été donné au Fils de Dieu fait homme, par l'adorable Trinité, en récompense de ses travaux et de ses souffrances, pour la rédemption du monde. Ecoutez le grand Apôtre : « Le Christ s'est fait obéissant jus- » qu'à la mort et à la mort de la croix ; c'est pourquoi Dieu l'a » exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, » afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse dans le ciel, » sur la terre et dans les enfers : » *Christus factus est pro nobis obediens, etc.* (Philip. II, 8, 9).

La seconde raison est que le nom de Jésus est le seul par lequel nous puissions être sauvés. L'Apôtre dit encore en parlant de lui : « Et il n'y a de salut en aucun autre ; car nul autre nom » n'a été donné sous le ciel aux hommes, par lequel nous devions » être sauvés : » *Non est in alio aliquo salus. Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri* (Act. IV, 12). Le nom de Dieu quelque grand qu'il soit ne suffit cependant pas pour nous sauver. Beaucoup l'invoquent qui pourtant périssent. Les Sarrasins invoquent Dieu ; les Juifs invoquent Dieu, d'autres infidèles invoquent Dieu, mais il n'y a de salut que pour les chrétiens qui invoquent Jésus.

La troisième est que ce nom de Dieu nous représente Dieu, principalement comme Créateur; le nom de Jésus au contraire est le nom de la seconde personne de l'adorable Trinité qui s'est incarnée pour nous racheter. C'est toujours le même Dieu, mais Dieu rédempteur et sauveur. Créateur aussi puisque toutes choses ont été faites par le Verbe divin, mais surtout Rédempteur et Sauveur. La création est un grand bienfait, la rédemption en est un plus grand, les deux ensemble sont d'un prix plus excellent encore ; or, c'est au Fils de Dieu incarné, à Jésus, que nous devons particulièrement l'un et l'autre. Tout ce que signifie le nom de Dieu, celui de Jésus le signifie de même, mais en même temps il y ajoute la qualité de Rédempteur qui est pour nous la plus précieuse ; car « à quoi nous eût-il servi de naître si nous » n'avions pas été rachetés? » chante la sainte Eglise : *Nihil*

nasci profuit nisi redimi profuisset. Tout ce que Dieu aurait fait pour nous d'autre part, aurait été vain et inutile si la rédemption ne s'était pas accomplie.

Quel honneur ne devons-nous donc pas rendre au saint nom de Jésus! Que nous devons l'aimer! que nous devons l'invoquer souvent et avec confiance!

Mais il est un autre nom qu'il ne faut pas séparer de celui de Jésus, c'est le nom de sa Mère bien-aimée, le nom de Marie. Ce nom n'est pas comparable sans doute au nom de Dieu, mais cependant il s'y rattache par des liens si étroits que le nom d'aucune autre créature ne saurait approcher de son mérite.

Le nom de Jésus est le seul par lequel nous puissions être sauvés; mais Jésus a voulu que toutes les grâces qu'il nous a méritées, toutes les grâces qu'il répand sur nous, nous arrivent par Marie. Nous sommes baptisés dans le sang de Jésus, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit; mais c'est Marie qui nous procure la grâce du saint baptême. Nous recevons le Saint-Esprit que Jésus nous envoie; mais c'est Marie qui prie pour nous, comme elle a prié pour les Apôtres, afin qu'il nous soit donné. Nous recevons le pain de vie dans la sainte communion; mais c'est de Marie que nous viennent ce corps adorable, ce sang divin que Jésus nous donne. C'est d'elle que cet aliment de nos âmes tire son origine; c'est elle qui nous procure la grâce de le recevoir, et surtout de le recevoir avec utilité. Tout nous vient par Marie. Jésus veut qu'en toute occasion, en toute nécessité nous recourions à sa Mère et que nous vénérions son saint nom.

S. Bernard ne tarissait sur les louanges du nom sacré de Jésus. Il ne trouvait de douceur qu'en lui, il le voulait, il le cherchait partout, il le mêlait à tout [1]. S. Augustin trouvait arides les plus beaux écrits philosophiques de Cicéron, parce que Jésus n'y était pas nommé [2].

Lorsque l'ange Gabriel vit que Marie était troublée par les paroles de louanges qu'il lui adressait en la saluant, que fit-il pour la rassurer? Il prononça deux noms, d'abord ce doux nom

1. Aridus est omnis animæ cibus, si non oleo isto infunditur; insipidus est si non hoc sale conditur. Si scribas, non sapit mihi, nisi legero ibi Jesum. Si disputes, aut conferas, non sapit mihi, nisi legero ibi Jesum. Jesu mel in ore, in aure melos, in corde jubilus. Sed et est medicina. Tristatur aliquis nostrum? Veniat in cor Jesus, et inde saliat in os, etc. S. Bern. serm. xv in *Cant.*

2. Hoc solum in tanta flagrantia (id est in lectione *Hortensii* Ciceronis) refrigebat, quod nomen Christi non erat ibi, quoniam hoc Nomen secundum misericordiam tuam Domine, hoc Nomen salutaris mei filii tui, in ipso adhuc lacte matris, tenerum cor meum pie biberat, et alte retinebat; et quidquid sine hoc nomine fuisset, quamvis litteratum, et expositum, et veridicum non me totum rapiebat. S. August. lib. III, *Confess.* cap. iv.

de Marie : « Ne craignez pas, Marie, » lui dit-il : *Ne timeas, Maria* ; puis le nom plus divin et plus doux encore de Jésus : *Et vocabis nomen ejus Jesum* : « Et vous le nommerez Jésus. » L'Ange ne sépare pas ces deux noms bénis pour nous apprendre à ne pas les séparer..

La douceur du nom de Jésus est grande, la joie qu'il procure est inexprimable, dit S. Bonaventure, mais le nom de Marie est bien doux aussi, et qui pourra exprimer toute la joie qu'il donne? « O Notre-Dame, notre cœur se réjouit en votre vertu et » notre âme est consolée dans la douceur de votre nom : » *Domina, in virtute tua lætabitur cor nostrum, et in dulcedine nominis tui consolabitur anima nostra* (S. Bonav. in *Psal. Virg.*). S. Bernardin de Sienne, lorsqu'il parlait de Marie, ou composait quelque écrit en son honneur, était comme ravi en extase. Il ressentait de si abondantes consolations que toutes les joies du monde ne lui semblaient qu'un pur néant.

Les noms sacrés de Jésus et de Marie sont doux ; ils sont salutaires ; ils sont puissants. Aimez donc à les redire, mes frères. Servez-vous-en comme d'une consolation dans vos peines, comme d'un remède dans vos maux, comme d'une sauvegarde dans les dangers, comme d'une armure impénétrable contre les tentations du démon. Invoquez ces saints noms avec confiance, car ils sont les noms de votre Sauveur et de votre protectrice toute-puissante ; invoquez-les avec respect, parce qu'ils sont les noms du Fils de Dieu et de sa très sainte Mère ; invoquez-les avec amour parce qu'ils sont les noms de votre doux Sauveur, du Fils de Dieu devenu votre frère, et de sa tendre Mère devenue votre mère. Dites avec S. Augustin : « O Jésus, à cause de » vous-même, soyez mon Jésus, soyez mon doux Sauveur [1]. » Dites avec S. Bonaventure : « Voici Notre-Dame, voici celle » qui me sauve ; j'aurai confiance et je ne craindrai pas. Tou- » jours j'invoquerai le nom de Marie parce qu'il est grand [2]. » O Marie, soyez pour moi Marie ; conduisez-moi, protégez-moi, éclairez-moi, fortifiez-moi. Etoile de la mer, conduisez-moi au port. Ainsi soit-il.

1. Ergo propter teipsum Jesus esto mihi Jesus, esto mihi Salvator benignus. S. August. lib. *de Cant. Cord.*

2. Ecce Domina salvatrix mea, fiducialiter agam, et non timebo. Semper invocabo nomen Mariæ quia excelsum est valde nomen ejus. D. Bonav. in *Psal. Virg*

CINQUIÈME SERMON

GRANDEUR DE LA MISÉRICORDE DE DIEU ET DE CELLE DE MARIE POUR CEUX QUI CRAIGNENT LE SEIGNEUR.

Et misericordia ejus a progenie
in progenies timentibus eum.
Luc. I, 50.

Les quatre Evangélistes, guidés et éclairés par l'Esprit de Dieu, ont laissé un récit différent de la vie, de la Passion, des actes, des enseignements et des miracles de Notre-Seigneur. Leurs quatre récits se complètent, se contrôlent réciproquement ; ce sont quatre témoignages indépendants l'un de l'autre, dont la concordance donne une force inébranlable aux vérités qu'ils affirment. Chacun des Evangiles a son caractère particulier. Si l'on veut chercher les marques de la miséricorde infinie de Notre-Seigneur, c'est principalement l'Evangile selon S. Luc qu'il faut lire. Là vous trouverez tout au long le récit de la conversion de Madeleine, de Zachée, du bon Larron ; vous verrez le bon Pasteur cherchant la brebis perdue et la rapportant sur ses épaules au bercail ; vous verrez la femme allumant un flambeau et cherchant sa drachme ; vous apprendrez que la joie de cette femme en la retrouvant n'est qu'une faible image de la joie de Dieu et de ses Anges lorsqu'un pécheur se convertit. Vous admirerez le bonheur du père de l'enfant prodigue au retour de son fils ; la compassion et la libéralité du bon Samaritain. Vous contemplerez le Seigneur lui-même, touché des larmes que la veuve de Naïm verse sur la mort de son fils ; vous verrez avec quelle bonté, après sa résurrection, il se présente aux deux disciples d'Emmaus, les éclaire, les console et se fait enfin reconnaître. C'est que, dit S. Anselme, l'Evangéliste S. Luc avait d'abord été médecin. Il avait consacré ses soins au soulagement des maladies du corps ; devenu disciple du Sauveur, il les consacra au soulagement des maladies de l'âme. Or, le grand remède aux maladies de l'âme, c'est la miséricorde de Dieu qui délivre l'âme de ses péchés. S. Luc avait donc garde d'oublier les paroles de Marie, proclamant la grandeur de la miséricorde divine : *Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum.* « Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent, » nous dit Marie. Ce que Marie ne dit pas, mais que nous avons le droit et le devoir de dire, c'est qu'elle est grande surtout, lorsque cette auguste Vierge l'implore ; ce que ne dit pas Marie, c'est qu'elle-même est grandement miséricordieuse. Mais il faut remarquer que ceux qui profitent de la miséricorde de Dieu et de celle de

Marie sont les âmes craignant le Seigneur. Telles sont les trois pensées que nous développerons dans cette instruction : Grandeur de la miséricorde de Dieu, surtout lorsque Marie l'implore; grandeur de la miséricorde de Marie ; grandeur de cette double miséricorde, particulièrement pour ceux qui craignent le Seigneur.

I. — *La miséricorde de Dieu grande surtout lorsque Marie l'implore.*

Dans les premiers versets de son Cantique, la bienheureuse Vierge Marie avait parlé seulement des bienfaits dont Dieu l'avait comblée elle-même; là ne devait pas s'arrêter l'expression de sa reconnaissance envers le Seigneur. Elle parlera encore des grandes grâces qui la concernent ; mais elle parlera aussi de celles qui concernent avec elle, le peuple d'Israël et l'humanité tout entière. « La miséricorde du Seigneur, dit-elle, s'étend d'âge » en âge sur ceux qui le craignent. » Cette miséricorde, ce sont les bienfaits que Dieu a répandus de tout temps, et répandra jusqu'à la fin, sur ses serviteurs fidèles. C'est au-dessus de tous ces bienfaits l'Incarnation du Verbe, la rédemption et toutes les grâces qui s'y rattachent, ou en découlent. Cette miséricorde n'est pas pour un temps, mais pour tous les temps, bien qu'elle ne se manifeste pas à toutes les époques avec une même abondance. Elle est grande, dit le bienheureux Albert le Grand ; elle est continue ; elle est abondante; elle est suave ; elle est discrète. *Grande*, parce qu'elle pardonne de grandes fautes, remet de grandes dettes; *continue*, parce qu'elle agit sans interruption; *abondante*, parce qu'elle s'exerce en mille occasions, en faveur d'innombrables coupables ; *suave*, parce qu'elle est douce, parce qu'elle n'a rien d'amer pour ceux qui en sont l'objet ; *discrète*, parce qu'elle est paternelle et qu'à l'occasion, elle reprend, elle corrige, elle châtie en ce monde, pour que la justice n'ait pas à exercer ses redoutables fonctions dans l'autre. Cette divine miséricorde est *patiente* : elle ne laisse pas agir la justice et la colère de Dieu, aussitôt que le pécheur s'est rendu coupable, mais elle attend qu'il rentre en lui-même, qu'il revienne à de meilleurs sentiments, qu'il fasse pénitence. C'est à force de patiente bonté, qu'elle le ramène le plus souvent : « Le Seigneur attend » pour vous faire miséricorde » dit le prophète Isaïe : *Expectat Dominus, ut misereatur vestri* (Isa. xxx, 18); et l'apôtre S. Paul reprochant à l'homme de ne pas profiter assez de la miséricorde divine s'écrie : « Est-ce que tu méprises les ri- » chesses de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité ? » Ignores-tu que la bonté de Dieu t'invite à la pénitence ? » *An divitias bonitatis ejus et patientiæ et longanimitatis contemnis ?*

Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit (Rom. II, 4).

Le saint roi David aimait à célébrer la miséricorde de Dieu ; il était heureux de l'exalter et de la glorifier, parce qu'il en avait éprouvé lui-même la douceur infinie. Il invitait toutes les créatures à s'unir à lui pour dire combien le Seigneur est bon. Ecoutez-le : « Je vous exalterai, ô mon Dieu et mon roi ! je bénirai vo-» tre nom dans les siècles des siècles. Grand est le Seigneur, et » infiniment louable, et à sa grandeur il n'y a pas de fin. Toutes » les générations loueront vos œuvres, et elles publieront votre » puissance. Elles proclameront le souvenir de l'abondance de » votre douceur. Le Seigneur est compatissant et miséricordieux, » patient et beaucoup miséricordieux. Le Seigneur est doux pour » tous, et ses commisérations s'étendent sur toutes ses œuvres. » Qu'elles vous glorifient, Seigneur, toutes vos œuvres, et que vos » saints vous bénissent ! » *Exaltabo te Deus meus rex, et benedicam nomini tuo, etc.* (Psal. CXLIV, passim).

S. Bernard admire la grandeur de la divine miséricorde : il s'étonne que Dieu pardonne si aisément, qu'il remette des péchés si graves et si nombreux, qu'il comble d'innombrables bienfaits les pécheurs rentrés en grâce, sans rappeler jamais le souvenir de leurs fautes. « Le Seigneur m'a attendu, dit-il, mais il n'a » pas fixé son regard sur moi ; il a détourné les yeux de mes » péchés, comme s'il ne voulait pas voir combien je me rendais » coupable... On trouve des offensés, qui pardonnent une injure, » en ce sens qu'ils renoncent à en tirer vengeance, mais ils ne » manquent pas de s'en plaindre et de la reprocher souvent à » celui qui les a offensés. D'autres ne disent rien, mais leur cœur » n'en demeure pas moins profondément aigri. Ce n'est pas là » pardonner véritablement : il manque quelque chose à une telle » indulgence. Ah ! telle n'est pas la miséricorde de Dieu, plus » large et plus libéral est le pardon qu'il accorde. Là où le péché » a été abondant, il aime à faire surabonder la grâce. Témoin » Paul, le docteur des nations qui a travaillé plus que tous les » autres Apôtres, avec la grâce de Dieu. Témoin Mathieu, de col-» lecteur d'impôts devenu Apôtre, et le premier des Evangélistes. » Témoin Pierre à qui le soin de gouverner l'Eglise comme pas-» teur suprême, a été confié, après son triple reniement. Témoin » enfin, Marie Madeleine, la pécheresse si connue. De quel amour » ne fut-elle pas jugée digne dès le premier moment de sa conver-» sion ? à quelle intime amitié ne fut-elle pas admise ? Si on l'ac-» cuse, est-elle jamais réduite à se défendre elle-même ? Si le Pha-» risien murmure, si Marthe se plaint, si les Apôtres se scandali-» sent, Marie se tait ; Jésus-Christ l'excuse et loue son silence. » Voulez-vous une autre preuve de la faveur extraordinaire dont » elle fut l'objet ? Lorsque Jésus-Christ ressuscite d'entre les

» morts, c'est Madeleine qui le voit et qui le touche la pre-
» mière [1]. »

Au livre des Proverbes, le Sage pose cette question : « Quel est
» son nom (le nom de Dieu) et le nom de son Fils si vous les
» connaissez : » *Quod est nomen ejus et quod est nomen Filii ejus, si nosti* (Prov. xxx, 4)? David répond à cette question, lorsqu'il dit : *Deus meus misericordia mea* : « Mon Dieu est ma miséri-
» corde (Psal. lxviii, 11.) » Cette seule perfection comprend toutes les autres. « Comblé des bienfaits du Seigneur, il ne
» trouve qu'un nom à donner à son Dieu, dit S. Augustin ; il
» l'appelle *sa miséricorde* [2]. » Et le nom du Fils de Dieu ? Il ne lui en connaît point d'autre ; il le nomme encore miséricorde. Ecoutez-le lorsqu'il supplie le Tout-Puissant d'envoyer enfin son Fils qu'il a promis : « Montrez-nous, Seigneur,
» votre miséricorde, et donnez-nous votre salut : » *Ostende nobis Domine misericordiam tuam, et salutare tuum da nobis* (Psal. lxxxiv, 8). Dieu, Fils de Dieu, Jésus-Christ, tous ces noms bénis ne sont qu'un seul nom : ils signifient *miséricorde*. Et Notre-Seigneur ne nous enseigne-t-il pas, que la miséricorde de Dieu n'est qu'une même chose avec sa perfection ? Ecoutez ce qu'il nous dit dans l'Evangile de S. Mathieu : « Soyez donc par-
» faits comme votre Père céleste est parfait, qui fait lever son
» soleil sur les bons et sur les méchants, et qui répand la pluie
» sur les justes et sur les injustes : » *Estote ergo perfecti, etc.* (Matth. v, 45). N'est-ce pas dans cette bonté qui s'étend à tous, que Jésus-Christ fait consister la perfection du Père ? En doutez-vous? Ecoutez S. Luc, rapportant en d'autres termes, le même enseignement du Seigneur : *Estote misericordes, sicut Pater vester misericors est* : « Soyez miséricordieux comme votre Père est mi-
» séricordieux (Luc. vi, 36) ».

Mes frères, si vous voulez vous rendre compte par vous-mêmes de la grandeur, de la miséricorde divine envers vous, réfléchissez un moment sur ce que vous êtes, sur tous les bienfaits que vous avez reçus, et que vous recevez à chaque instant du Seigneur. Lorsqu'il vous a tirés du néant, il n'ignorait pas que vous seriez ingrats, aveugles, indifférents pour ses bontés ; il n'ignorait pas que vous useriez de tout ce qu'il vous donnait, des facultés de votre âme, des membres de votre corps, de vos sens, de vos biens, de la lumière, des ténèbres, des aliments, de tout ce qu'il vous a donné enfin, pour l'offenser : cependant il vous a créés ; il vous a conservés ; il a attendu patiemment qu'un jour enfin vous ouvriez les yeux, que vous lui témoigniez quelque reconnaissance, et que vous lui donniez votre cœur. O clémence, ô bonté admira-

1. S. Bernard. serm. *de Septem panibus.*
2. Non invenit, impletus bonis Dei, quid appellaret Deum suum, nisi misericordiam suam. S. August. in *Psal.* lviii.

ble de Dieu! Oui, sa miséricorde est la reine de ses perfections; c'est par elle surtout qu'il manifeste sa toute-puissance: toujours avoir pitié, toujours épargner, faire miséricorde aux hommes de génération en génération, jusque dans l'éternité.

Mais si Dieu est miséricordieux à ce point par lui-même, combien plus aisément encore se laissera-t-il toucher de compassion, lorsque la bienheureuse Vierge Marie plaidera notre cause et le priera pour nous? Un prince, quelque bon qu'il soit, est parfois obligé de se montrer sévère envers les coupables. Mais si les grands de sa cour, si ceux qui l'approchent de plus près et qui jouissent de sa confiance et de son intimité, si sa mère, si son épouse s'unissent pour implorer sa clémence, comment refusera-t-il la grâce ainsi demandée? Fût-il dur, inexorable, irrité au dernier point contre le coupable, il se laissera toucher.

Dieu est infiniment miséricordieux, mais il est juste, et sa colère contre ceux qui abusent de ses grâces, est redoutable. Mais la bienheureuse Vierge sa Mère, vient en aide aux pécheurs; elle prie pour eux et fait si bien, qu'elle fléchit la justice divine. Disons donc avec S. Bonaventure : « Je vous louerai de » tout mon cœur, ô ma souveraine, parce que par vous j'ai expé- » rimenté la clémence de Jésus-Christ. Louez le Seigneur, parce » qu'il est bon, parce qu'il exerce sa miséricorde par sa très » douce Mère, la Vierge Marie [1]. »

Lorsque le premier homme, après son péché, entendit la voix de Dieu descendu dans le Paradis terrestre, il fut saisi de crainte et se cacha. Il n'avait personne pour intercéder en sa faveur : Marie n'était pas là. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Le Fils de Dieu est de nouveau descendu sur la terre. Nous avons entendu sa voix: la voix d'un petit enfant qu'une tendre mère presse sur son sein; la voix d'un petit enfant dont la Vierge bénie enveloppe de langes les membres délicats. Il est toujours le Dieu tout-puissant dont un seul mot ébranle le ciel et la terre, mais il s'est presque anéanti : il s'est remis tout entier à la discrétion de sa Mère. Que craindrons-nous de lui [2]? Ah! recou-

1. Confitebor tibi, Domina, in toto corde meo : quia per te expertus sum clementiam Jesu Christi. Confitemini Domino quoniam bonus; quoniam per suam dulcissimam Matrem Virginem Mariam, datur misericordia ejus. S. Bonav. *Psal. Virg.*

2. Quid tu times, o homo, quid trepidas a facie Domini, quia venit? Venit non judicare, sed salvare terram. Olim tibi persuasum est ab infideli quodam servo, ut furtim tolleres, et imponeres regium diadema capiti tuo. Deprehensus in furto, quidni timeres, quidni fugeres a facie ejus? Forte enim jam gladium vibrabat ignitum; nunc in exilio positus, in sudore vultus tui, vesceris pane tuo. Et ecce vox audita est in terra, quia dominator advenit. Quo ibis a spiritu ejus, et quo a facie ejus fugies? Noli fugere; noli timere, non venit cum armis, non puniendum, sed salvandum requirit. Et ne forte dicas etiam nunc : *Vocem tuam audivi, et abscondi me;* ecce infans est et sine voce. Nam vagientis vox magis miseranda est quam tre-

rons à la Mère de Dieu si nous obtenons qu'elle intercède pour nous, notre pardon, notre salut est assuré. Que ne peut pas une telle Mère, auprès de ce Dieu devenu son petit enfant? Et ne craignons pas que la Mère de ce Dieu venu pour nous sauver, se montre dure à notre égard, car elle est pleine de douceur et sa miséricorde est sans bornes. Dieu avait dit dès le commencement : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une » aide semblable à lui : » *Non est bonum hominem esse solum : faciamus ei adjutorium simile sibi* (Gen. II, 18). L'homme de miséricorde, le Fils de Dieu fait homme pour nous, voulut avoir aussi une aide qui lui fut semblable en miséricorde pour accomplir cette œuvre de salut, et il a choisi Marie. Il sauve par Marie ceux que sa justice frapperait impitoyablement à cause de leurs péchés, si cette Vierge très douce et très miséricordieuse ne les protégeait pas. O mon Dieu, que deviendrions-nous? que deviendrait la France ? que deviendrait l'Eglise, sans l'intercession de la Mère de Jésus!

II. — *Grandeur de la miséricorde de Marie.*

Le saint homme Job disait : « Dès mon enfance la compas- » sion a grandi avec moi ; elle est sortie avec moi du sein de » ma mère : » *Ab infantia crevit mecum miseratio, et de utero matris meæ egressa est mecum* (Job. XXXI, 18). Ces paroles vraies pour le grand serviteur de Dieu, le sont incomparablement davantage encore pour la bienheureuse Vierge Marie. Toutes les vertus, toutes les perfections naturelles et surnaturelles, elle les a reçues du Seigneur dès avant sa naissance; il les a versées dans son âme au moment de sa conception immaculée, comme des parfums de grand prix dans un vase d'or. Et parmi ces vertus, « le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation : » *Pater misericordiarum et Deus totius consolationis* (II Cor. I, 3), pouvait-il oublier de mettre la miséricorde ? Sans doute il voulut qu'elle eût sa place dans le cœur de Marie, qu'elle brillât au premier rang parmi ses perfections. N'avait-il pas choisi cette auguste Vierge pour sa mère ? Ne l'avait-il pas instituée reine du monde, protectrice des hommes, avocate des pécheurs ? Ne devait-il pas lui donner tout ce qu'il fallait, pour qu'elle s'acquittât dignement des fonctions de miséricorde qu'il lui confiait ? Et la bienheureuse Vierge Marie, semblable à une bonne terre

menda. At si cui forte terribilis, sed non tibi. Parvulus factus est ; tenera membra Virgo Mater alligat, et adhuc timore trepidas. Vel in hoc scies quia non venit perdere te sed salvare, eripere et non ligare. Jam adversus hostes tuos dimicat, jam superborum, et sublimium colla tanquam Dei virtus, et sapientia calcat. Utrumque debellaturus advenit et ab utroque salvabit te Noli timere. S. Bern. serm. I *de Nativ. Dom.*

qui produit au centuple, développait chaque jour cette précieuse semence que Dieu avait déposée en elle dès le premier moment. Qui dira avec quel zèle, avec quelle ardente charité, elle venait en aide dès son enfance à ceux qui étaient dans la peine, au moins par ses prières, lorsqu'elle ne pouvait faire davantage? Qui dira sa bonté, sa tendre et active sollicitude pour tous ceux qui souffraient? Aussi je comprends le conseil que nous donne S. Bonaventure: « Si vous voyez le Seigneur indigné contre » vous, à cause de vos iniquités, nous dit-il, réfugiez-vous au- » près de l'espérance des pécheurs, auprès de sa Mère. Rendez- » lui vos hommages comme à la Mère de Dieu et demandez-lui son » secours en versant des larmes. Si vous persévérez, si vous avez » confiance, vous obtiendrez d'elle ce que vous voudrez. Car la » miséricorde a grandi avec elle, et elle a reçu pour mission » d'aider les malheureux. Ah! ne manquez pas de recourir ainsi » à Marie. Elle ne saurait refuser de faire pour vous ce qu'elle » fait généralement pour tous [1]. »

On lit dans l'Ecclésiastique: « Le sable de la mer et les gout- » tes de pluie, et les jours du monde, qui les a comptés? La » hauteur du ciel et le profond de l'abîme, qui les a mesurés? » *Arenam maris et pluviæ guttas, et dies sæculi, quis dinumeravit? Altitudinem cœli et latitudinem terræ et profundum abyssi quis dimensus est* (Eccli. i. 2)? L'auteur inspiré veut nous faire admirer la grandeur presque infinie des œuvres de Dieu, pour que nous rendions hommage à sa puissance et à sa sagesse. Mais l'œuvre de Dieu par excellence c'est Marie. Le *ciel* dont nul ne mesurera la hauteur, c'est elle avec sa céleste pureté, son céleste éclat, ses célestes vertus qui ont fait d'elle le trône de Dieu par excellence. La *terre* dont parle le texte sacré, c'est Marie, qui a produit pour nous le fruit dont il est écrit: « Notre terre » donnera son fruit: » *Terra nostra dabit fructum suum* (Psal. lxxxiv, 13). L'*abîme*, c'est encore Marie. Elle est un abîme insondable de miséricorde et de bonté et elle invoque un autre abîme de miséricorde et de bonté, son divin Fils: *Abyssus abyssum invocat* (Psal. xli, 8). Le ciel, c'est Marie, la terre, c'est Marie, l'abîme, c'est Marie. Qui a mesuré la grandeur de ce ciel? s'écrie encore S. Bonaventure, qui a mesuré la largeur de cette terre, la profondeur de cet abîme? Qui a mesuré, dis-je, l'immensité de Marie, sinon celui qui l'a créée, celui qui lui a donné

1. Si contra te propter tuas nequitias Dominum videris indignatum, ad spem peccatorum confugias, Matrem suam, et ipsi tanquam Matri Dei reverentiam exhibebis, ac fusis lacrymis ejus auxilium postulabis; et si perseveraveris non quiescens, non dubites quod ab ea quod volueris impetrabis. *Secum*, enim, *crevit miseratio*, et sibi pro miseris satisfacere ex officio est commissum. Et cum magna diligentia hoc exerceas, quia quod communiter exercet erga omnes, tibi non poterit denegare. S. Bonavent. in *Stimulo Amoris*, III p. cap. 12.

cette hauteur, cette largeur, cette profondeur de grâce, de gloire et de miséricorde? Qui pourra pénétrer et comprendre, ô Vierge bénie, dit à son tour S. Bernard, la longueur, la largeur, la sublimité de votre miséricorde? Sa longueur? Elle vient en aide jusqu'au dernier jour à tous ceux qui l'invoquent. Sa largeur? Elle s'étend à l'univers entier et toute la terre en est remplie. Sa sublimité? Elle a rendu tout son éclat à la cité céleste et elle a obtenu la rédemption de ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort [1].

Le prophète Isaïe pleurait amèrement le malheur de son peuple, parce qu'il était rejeté de Dieu et abandonné à toutes sortes de calamités. Il disait : « Nous sommes tombés tous comme » la feuille, et nos iniquités, comme le vent, nous ont emportés. » Il n'y a personne qui invoque votre nom, qui se lève et qui » vous retienne. Vous nous avez caché votre face et vous nous » avez brisés dans la main de notre iniquité : » *Cecidimus quasi folium*, etc. (Isa. LXIV, 6). Hélas! nous aussi nous sommes bien coupables; nous avons bien mérité que Dieu nous repousse, qu'il nous abandonne en proie à tous les maux. Que deviendrons-nous? où irons-nous? Qui prendra notre défense? qui nous relèvera et obtiendra notre pardon?

Rassurez-vous, mes frères, la protection qui manquait au prophète et au peuple infidèle, nous l'avons. Si nous nous sommes rendus gravement coupables, si nous avons irrité Dieu par nos péchés, la bienheureuse Vierge Marie est là ; elle implore le Seigneur pour nous ; elle retient sa main vengeresse ; elle l'adoucit, l'apaise et obtient de lui qu'il fasse encore une fois miséricorde. Avant elle, le prophète l'atteste, il n'y avait per-

1. Quis inquam immensitatem Mariæ potest mensurare? Ecce quod dicitur in Ecclesiastico : *Altitudinem cœli, latitudinem terræ et profundum abyssi quis dimensus est*? Cœlum est Maria, tum quia cœlesti claritate, cœlestibus aliis virtutibus abundavit; tum quia sedes Dei altissima fuit, teste Propheta : *Dominus* in cœlo paravit sedem suam. Terra quoque Maria fuit, quæ fructum illum nobis protulit, de quo idem Propheta ait : *Terra dabit fructum suum*. Abyssus etiam est Maria, in bonitate et in misericordia profundissima. Unde etiam profundissimam misericordiam Filii sui, pro nobis interpellat, quasi *abyssus abyssum invocat*. Cœlum ergo est Maria, terra est Maria, abyssus est Maria. Quis hujus cœli magnitudinem, quis hujus terræ latitudinem, quis hujus abyssi profunditatem, quis, inquam, Mariæ immensitatem dimensus est; nisi ille solus, qui ipsam non solum in gratia, et in gloria, sed etiam in misericordia, tam altissimam, tam latissimam, tam profundam operatus est? Unde specialiter de ejus misericordia ait Bernardus : Quis misericordiæ tuæ, o benedicta, longitudinem, et latitudinem, et sublimitatem, et profundum queat investigare? Nam longitudo ejus usque ad novissimum diem invocantibus eam subvenit universis; latitudo ejus replet orbem terrarum, ut sua quoque misericordia plena sit omnis terra; sed et sublimitas ejus supernæ civitatis invenit restaurationem, et profundum, ejus sedentibus in tenebris, et umbra mortis obtinuit redemptionem. S. Bonavent. in *Spcul. B. Vir.* cap. v.

sonne qui osât s'entremettre et arrêter le bras de Dieu : *Non est qui invocet nomen tuum, qui consurgat, et teneat te.* Mais le Seigneur soit à jamais béni, maintenant nous avons sa Mère! Ce n'est pas que, même avant sa naissance, Dieu n'eut accordé de grandes bénédictions aux hommes à cause d'elle, en prévision de ses mérites et de ses prières, mais ce n'était pas comme aujourd'hui, elle n'était pas là, suppliant le Seigneur de n'écouter que sa miséricorde.

L'illustre cardinal Baronius rapporte dans ses Annales, que le roi des Francs Childéric, quoique païen, avait pour sainte Geneviève une profonde vénération. Un jour qu'il avait résolu de faire mettre à mort plusieurs scélérats, il craignit que Geneviève ne vînt, comme il arrivait souvent, implorer la grâce des condamnés. Il sortit donc de Paris, pour faire exécuter la sentence et ordonna que l'on fermât les portes de la ville. Geneviève apprit ce qui se passait. En toute hâte, elle partit pour se présenter au roi et demander la grâce de la vie pour ces malheureux. Les portes fermées par ordre de Childéric s'ouvrirent toutes grandes d'elles-mêmes à son approche. Les gardes, saisis d'étonnement et de frayeur, la laissèrent passer ; elle arriva jusqu'au roi qui ne put lui refuser la grâce des coupables.

Voilà quelle fut la puissance de l'humble bergère de Nanterre auprès d'un roi barbare; voilà quel fut le zèle, quelle fut la miséricorde de Geneviève. Que ne fera donc pas, et que ne pourra pas auprès de Dieu son Fils, la Vierge immaculée, la Reine du ciel et de la terre, des anges et de tous les saints ? Les portes du ciel avaient été fermées par Eve ; mais la bienheureuse Vierge Marie les a ouvertes ; elle s'est hâtée de monter au ciel, de se présenter devant le roi suprême; là elle intercède pour nous, condamnés, hélas ! à la mort éternelle. C'est pour cela qu'elle est auprès de son Fils. Profitons de sa présence, profitons de sa miséricorde, puisque nous le pouvons, et qu'il n'y a de salut pour nous qu'à ce prix.

III. — *La miséricorde de Dieu et de Marie, particulièrement grande pour ceux qui craignent le Seigneur.*

La bienheureuse Vierge Marie avait dit : « Celui qui est puis- » sant m'a fait de grandes choses : » *Fecit mihi magna qui potens est.* Est-ce seulement en sa faveur qu'il a opéré de si étonnantes merveilles? Non : c'est pour l'univers entier, car elle ajoute aussitôt : « Et sa miséricorde s'étend de génération en génération : » *Et misericordia ejus a progenie in progenies.* Personne n'en est exclu; mais elle n'est pas égale pour tous; elle ne produit des effets de salut qu'en ceux qui le craignent : *Timentibus eum*, non pas d'une crainte servile comme l'animal craint le fouet dont on

le menace. La crainte de Dieu doit être une crainte filiale unie à l'amour, une crainte fondée sur la charité et tendant à la développer. Ceux qui craignent ainsi le Seigneur participent aux fruits de sa Passion. Les autres pourraient y participer comme eux, mais il faudrait que, comme eux, ils aient pour le Seigneur cette crainte filiale qui seule lui permet de les admettre au nombre de ses enfants. Ceux qui ferment leur cœur à la charité et s'obstinent dans l'attachement au péché, que peuvent-ils attendre de la miséricorde de Dieu et de celle de Marie ? Cependant la crainte servile elle-même est déjà un bien ; elle fait éviter plusieurs fautes, et souvent elle ouvre la voie à des sentiments plus purs et plus élevés.

L'auteur du livre de l'Ecclésiaste a mis pour conclusion de ses enseignements cette sage et profonde sentence : « Crains Dieu » et observe ses commandements, car c'est là tout l'homme : » *Deum time et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo* (Eccle. xii, 13). N'est-ce pas dire : Voulez-vous connaître ce que c'est qu'un homme ? Voulez-vous savoir qui est-ce qui mérite véritablement ce nom ? C'est celui qui craint Dieu et qui obéit à ses préceptes. Celui qui vit sans la crainte de Dieu et qui n'obéit pas, n'est pas digne du nom d'homme. Il est moins qu'un vil animal, qui suit au moins les lois que Dieu lui a tracées en lui donnant son instinct. Il est plus méprisable que le néant, car au moins le néant n'est pas en révolte contre Dieu. Si vous êtes de ces malheureux qui ne craignent pas le Seigneur, c'est de vous qu'il est écrit : « Celui qui est sans crainte ne pourra être justifié : » *Qui sine timore est, non poterit justificari* (Eccli. i, 28).

Et comment pourrez-vous, si vous ne craignez pas le Seigneur, si vous ne gardez pas ses commandements, comment pourrez-vous lever vos regards vers la Mère de miséricorde ? Vous êtes en révolte ouverte contre Jésus-Christ son Fils et votre juge ; vous refusez de vous incliner sous son autorité souveraine, vous l'irritez, vous le bravez, que peut Marie pour vous, lorsqu'elle-même vous a prévenus que la miséricorde est réservée pour ceux qui craignent le Seigneur ? Pensez-vous que Marie vous ressemble et qu'elle approuvera vos iniquités ? Elle veut bien implorer votre pardon ; elle veut bien vous obtenir de rentrer en grâce avec Dieu, mais elle ne le fera qu'autant que vous y prêterez la main, que vous témoignerez une volonté sincère de revenir au bien, que vous regretterez sérieusement de vous être séparés de Dieu, de l'avoir offensé. Marie a une horreur infinie du péché ; elle ne peut s'approcher que des âmes pures, ou de celles qui implorent son secours pour le devenir.

Dites-moi, vous qui aimez le péché ou qui, par une coupable indifférence, y demeurez plongés pendant des semaines, des mois, des années entières : ne savez-vous pas que le péché est le grand

ennemi de Marie? Ne savez-vous pas que le péché a fait couler une sueur de sang des membres adorables de son Fils, au jardin des Oliviers? Ne savez-vous pas que le péché a couronné Jésus d'épines, qu'il l'a souffleté, flagellé, chargé de la croix, abreuvé de vinaigre et enfin crucifié? Ah! si vous le savez et si vous aimez quelque peu cette divine Vierge, si vous attendez quelque chose de sa miséricorde, commencez par détester le péché avec elle, commencez par le rejeter bien loin de votre cœur. Ne vous présentez pas à Marie avec son ennemi mortel; ou si cet ennemi vous enlace, s'il vous étouffe de ses replis comme un affreux serpent, appelez Marie à votre aide, mais que ce soit pour vous en délivrer.

La sainte Eglise donne à Marie le nom de *Temple du Seigneur* : « Bienheureuse Mère de Dieu, Marie, Vierge perpétuelle, temple » du Seigneur, sanctuaire du Saint-Esprit, » lui dit-elle : *Beata Dei Genitrix Maria, Virgo perpetua, templum Domini, sacrarium Spiritus Sancti.* Elle est bien le temple de Dieu par excellence; il a daigné habiter personnellement dans son sein. Ce temple est notre refuge ; Marie est l'espérance des désespérés. Cependant, gardons-nous d'une illusion qui serait notre perte. Il ne suffit pas de se recommander à Marie, mais il est nécessaire d'y apporter quelques dispositions. Souvenez-vous de l'avertissement que le prophète Jérémie donnait aux Juifs. Il leur disait : « Ne vous » confiez pas en des paroles de mensonge, disant : Le temple du » Seigneur, le temple du Seigneur, c'est le temple du Seigneur : » *Nolite confidere in verbis mendacii, dicentes : Templum Domini, templum Domini, templum Domini est* (Jerem, vii, 4). Oui, sans doute, Marie est le temple du Seigneur, oui, sans doute, elle est d'une bonté qui dépasse toute expression ; oui, sans doute, elle peut tout auprès de Dieu, mais elle ne sauve pas ceux qui s'obstinent dans l'impénitence, ceux qui ne prétendent pas renoncer au péché et se mettre au service de Dieu.

Lorsque N.-S. Jésus-Christ au jour de son entrée triomphale à Jérusalem arriva en vue de cette cité ingrate, il versa des larmes. Pourquoi ces larmes amères, ô divin Maître? « Car des jours » viendront sur toi, dit-il, où tes ennemis t'environneront de » tranchées, et te renverseront par terre toi et tes enfants qui » sont au milieu de toi; et ils ne laisseront pas de toi pierre sur » pierre : » *Quia venient dies in te*, etc. (Luc. xix, 43). Mais Seigneur, n'êtes-vous pas tout-puissant? ne pouvez-vous pas éloigner les ennemis, arracher la ville et les habitants de Jérusalem à leur fureur? Oui, sans doute, Jésus-Christ est tout-puissant; oui, sans doute, il est plein de compassion pour le sort de Jérusalem; cependant cette ville périra parce qu'elle ne voudra pas revenir au Seigneur. De même Marie pleurera sur le pécheur obstiné dans son impénitence, mais toute miséricordieuse et toute-puis-

sante qu'elle soit, elle ne le sauvera pas, s'il ne veut pas être sauvé.

Gardons-nous donc, mes frères, d'une confiance aveugle, d'une présomption orgueilleuse qui nous perdrait. Ayons toute confiance dans la miséricorde sans bornes de Marie, et dans celle de Jésus, mais efforçons-nous de mériter d'en ressentir les effets. Demandez sincèrement à Marie qu'elle intercède pour vous. Suppliez-la de vous obtenir miséricorde, non seulement pour l'heure de votre mort, mais pour cette heure même où nous sommes. Suppliez-la de vous aider à conserver vos cœurs purs de tout péché, ou s'ils sont souillés, implorez son aide pour sortir de l'état fatal où vous êtes. Alors vous aurez droit aux secours de Marie, vous obtiendrez par elle les grâces les plus précieuses pour cette vie, la persévérance finale et la gloire de l'éternité. Ainsi soit-il.

SIXIÈME SERMON

COMMENT LE SEIGNEUR A DÉPLOYÉ LA FORCE DE SON BRAS.

Fecit potentiam in brachio suo.

Luc. I, 51.

Le saint roi David avait reçu du ciel les plus grandes lumières; il nous l'atteste lui-même lorsqu'il dit au Seigneur : « J'ai été » plus intelligent que tous ceux qui m'intruisaient, plus intelli» gent que les vieillards... Vous m'avez manifesté les choses » obscures et cachées de votre sagesse : » *Super omnes docentes me intellexi... super senes intellexi... occulta et incerta sapientiæ tuæ manifestasti mihi* (Psal. cxviii, 99, 100, — l, 8). Aussi la sainte Eglise ne se lasse-t-elle pas de nous remettre sur les lèvres les chants de celui qu'elle appelle le Prophète. C'est à David qu'elle emprunte la plupart des louanges qu'elle adresse au Seigneur. David, dit S. Jérôme, est notre grand poète, et c'est le Christ qu'il chante sur sa lyre[1].

Malgré la sublimité de son génie, malgré les lumières prophétiques qui l'éclairent, David se reconnaît impuissant à célébrer dignement les merveilles que Dieu a opérées. « Qui dira les puis» sances du Seigneur et fera entendre toutes ses louanges? » s'écrie-t-il : *Quis loquetur potentias Domini? auditas faciet omnes laudes ejus* (Psal. cv, 2)? Ecoutons aujourd'hui une voix plus digne encore que celle de David, de célébrer les grandeurs de Dieu. Ecoutons la bienheureuse Vierge Marie, chanter à son tour

1. David, Simonides noster, Pindarus et Alcæus, Flaccus, quoque Catullus, et Serenus, Christum lyra personat, et in decachordo Psalterio ab inferis suscitat resurgentem. S. Hieron. *ad Paulinum.*

les œuvres de la toute-puissance divine. Elle a dit dans son admirable cantique : « Celui qui est puissant m'a fait de grandes » choses, et son nom est saint : » *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus.* Quelles sont ces grandes choses ? L'humble Vierge ne les énumère pas ; il lui suffit de les connaître, d'en glorifier le Seigneur et de s'en réjouir en lui : *Magnificat anima mea Dominum.* Son humilité ne lui permet pas de s'étendre sur les merveilles opérées en sa faveur, mais il y a d'autres merveilles qu'elle peut célébrer. Elle y consacrera tout son admirable cantique. Quelles sont les œuvres de Dieu que Marie exalte et glorifie ?

Le premier rang parmi ces œuvres appartenait à celles de la divine miséricorde. Marie n'a pas manqué de les signaler tout d'abord : « Sa miséricorde, a-t-elle dit, se répand d'âge en âge » sur ceux qui le craignent : » *Et misericordia ejus a progenie in progenies, timentibus eum.* Après les œuvres de la miséricorde, viennent celles de la puissance et celles de la justice. La bienheureuse Vierge, toute remplie de l'Esprit de Dieu, ajoute donc : « Il a déployé la force de son bras; il a dissipé ceux qui s'enor- » gueillissent dans les pensées de leur cœur : » *Fecit potentiam in brachio suo ; dispersit superbos mente cordis sui.* Dites-nous, ô divine Marie, quel est ce bras dont Dieu a déployé la puissance, dites-nous qui sont ces orgueilleux que le Seigneur a dissipés.

I. — *Comment Dieu a déployé la force de son bras.*

Parmi les interprètes de la sainte Ecriture, plusieurs ont cru voir dans les paroles de Marie : *Il a déployé la force de son bras*, une allusion aux miracles extraordinaires qui accompagnèrent la délivrance des Hébreux, de la servitude d'Egypte. Il est certain qu'en aucune autre occasion, Dieu n'a accumulé plus de prodiges capables d'effrayer les hommes et de leur donner la plus haute idée de sa puissance. Cependant toutes ces merveilles n'étaient que des figures, et Dieu se réservait d'en accomplir de plus grandes, qui pour frapper moins vivement les sens extérieurs, n'en seraient pas moins, mille fois plus admirables et plus dignes de sa sagesse infinie et de sa toute-puissance. Ce sont ces merveilles que chante Marie. C'est dans l'œuvre de l'Incarnation du Verbe et de la rédemption du monde que Dieu s'est vraiment signalé. C'est dans cette œuvre qu'il a déployé la force de son bras. En effet, s'il faut en croire S. Augustin, S. Cyrille, S. Bonaventure, le B. Albert le Grand et la plupart des Docteurs, le bras de Dieu dont parle Marie, c'est le Fils de Dieu lui-même, incarné pour nous sauver. Comment refuser de le reconnaître, lorsque S. Jean l'Evangéliste se joint au prophète Isaïe pour donner ce nom à Jésus? Nous lisons en effet au douzième chapi-

tre de l'Evangile selon S. Jean : « Quoique Jésus eût fait de si » grands miracles devant eux, ils ne croyaient pas en lui; afin » que fût accomplie la parole que le prophète Isaïe a dite : Sei- » gneur, qui a cru à ce qui a été entendu de nous? Et le bras » du Seigneur, a qui a-t-il été révélé? » *Cum tanta signa fecisset coram eis, non credebant in eum : ut sermo Isaiæ prophetæ impleretur quem dixit : Domine, quis credidit auditui nostro? Et brachium Dei cui revelatum* (Joan, xii, 38. — Isa. li, 1)?

Pour montrer la différence de grandeur qui existe entre les œuvres de Dieu, il en est que l'Ecriture nous représente comme l'opération de ses mains. — On lit dans les Psaumes : *Opera manuum tuarum sunt cœli* : « Les cieux sont l'œuvre de vos » mains » (Psal. ci, 26). D'autres ont été faites par ses doigts : « Je verrai vos cieux, œuvres de vos doigts, » dit encore David : *Quoniam videbo cœlos tuos, opera digitorum tuorum* (Psal. viii, 4). Il en est d'autres enfin pour lesquelles un seul doigt suffit. C'est ainsi qu'il est dit des prodiges opérés en Egypte : « Le » doigt de Dieu est là : » *Digitus Dei est hic* (Exod. viii, 4). Mais l'œuvre de l'Incarnation est l'œuvre par excellence de la puissance divine. Ce n'est pas trop de toute la force du bras du Seigneur : *Fecit potentiam in brachio suo* : « Il a déployé la » force de son bras. » L'Incarnation du Verbe divin est le plus grand effort de la puissance, de la sagesse, de la bonté, de la miséricorde du Seigneur [1]. C'est par elle que Dieu, sans cesser d'être Dieu parfait, devient homme parfait. Désormais le Sage ne pourrait plus dire : qu'*il n'y a rien de nouveau sous le soleil.* Il y a une nouveauté, il y a la merveille la plus grande que Dieu puisse accomplir : il y a Dieu fait homme [2].

C'est de l'Incarnation du Fils de Dieu que parlait le prophète Habacuc, lorsqu'il disait : « Seigneur, j'ai entendu votre parole et » j'ai craint. Seigneur, c'est votre œuvre : au milieu des années, » donnez-lui la vie : » *Domine, audivi auditionem tuam et timui.*

1. Congruebat hoc opus (scilicet Incarnationis) Deo, quem decebat sapientiam suam ostendere, potentiam et bonitatem. Quid autem potentius quam conjungere extrema infinite distantia? Magna enim potentia fuit in conjunctione disparium elementorum; major in conjunctione illorum ad spiritum creatum; maxima vero in unione ad spiritum increatum. Quid vero sapientius, quam quod ad complementum totius universi fieret conjunctio primi, et ultimi; hoc est Verbi Dei, quod est omnium principium, et humanæ naturæ, quæ in opere sex dierum fuit ultima omnium creaturarum? Quid benignius et melius, quam quod Creator rerum communicare se voluit rebus creatis? Quæ benignitas magna fuit in conjunctione sui cum omnibus rebus, per præsentiam; major quia communicavit se bonis per gratiam; maxima quia se communicavit Christo homini, et per consequens generibus singulorum in unitate personæ. S. Thom. *opusc.* lx, art. 1.

2. Qui Deus perfectus erat, perfectus homo fit : quodque novarum omnium rerum maxime novum est; immo quod unum sub sole novum est infinitamque Dei potentiam perspicue declarat, efficitur. Quid enim majus, quam Deum hominem esse? S. Joan. Damasc. lib. III *de Fide*, cap. i.

Domine, opus tuum, in medio annorum vivifica illud. (Habac. III, 2). Le Prophète supplie le Seigneur d'accomplir son œuvre, sa promesse. Mais laquelle? Les œuvres de Dieu sont nombreuses, et David a pu dire : « Venez et voyez les œuvres du Seigneur : » *Venite, et videte opera Domini* (Psal. XLV, 8). Sans doute leur nombre est infini et leur grandeur n'est pas moindre que leur multitude. Mais toutes celles qui sont grandes pour nous le sont-elles autant à ses yeux? La création d'un monde ne lui coûte pas plus que celle d'un insecte que nous foulons aux pieds, où dont notre regard même soupçonne à peine l'existence. L'œuvre de Dieu, ce qui lui a demandé un grand travail, une grande application, le déploiement de toute sa puissance et de toute sa sagesse, c'est l'incarnation et la rédemption. Unir l'infini au fini, Dieu à l'homme en une seule personne, et devenir homme, souffrir, travailler, s'humilier, se laisser mettre au rang des malfaiteurs, et mourir sur une croix, voilà le grand travail de Dieu, voilà son œuvre : *Domine, opus tuum*; voilà pourquoi il a déployé la vigueur de son bras, voilà ce que chante Marie : *Fecit potentiam in brachio suo.*

N.-S. Jésus-Christ a fait une multitude de miracles pendant sa vie. Les Evangélistes en rapportent quelques-uns, mais ils nous apprennent qu'ils en passent sous silence un bien plus grand nombre. Ecoutez S. Luc : On lui amenait des infirmes et il les guérissait, parce qu'une vertu sortait de lui, et il leur rendait la santé à tous : *Quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes* (Luc. VI, 19). Notre-Seigneur ne disait-il pas, dès les premiers temps de sa prédication : « Les aveugles voient, les boiteux marchent, » les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent : » *Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt* (Matth. XI, 5). S. Jean termine son Evangile par cette déclaration : « Il y a encore beaucoup » d'autres choses que Jésus a faites; si elles étaient écrites en » détail, je ne pense pas que le monde lui-même pût contenir » les livres qu'il faudrait écrire : » *Sunt et alia multa, quæ fecit Jesus : quæ si scribantur, per singula, nec ipsum arbitror mundum posse capere eos, qui scribendi sunt libros* (Joan. XXI, 25). C'est une hyperbole, dira-t-on, une exagération excessive. Peut-être est-ce une hyperbole, mais l'Apôtre n'a pas trouvé mieux pour nous donner une idée de la multitude des merveilles opérées par le Seigneur. D'autre part, Jésus-Christ n'était pas seulement homme, il était Dieu, tous ses moindres actes, toutes ses moindres paroles, toutes ses moindres pensées revêtaient une dignité, une perfection, une grandeur infinies, et les anges eux-mêmes n'auraient pas trop de l'éternité tout entière pour les célébrer dignement. La parole de l'apôtre S. Jean, considérée à ce point de vue, n'est nullement exagérée, c'est la simple

expression de la vérité toute pure. Et maintenant, mes frères, souvenez-vous que toutes les œuvres de Jésus-Christ se rattachent à celle de l'incarnation, qu'elles en sortent comme les branches sortent du tronc de l'arbre, et dites-moi : n'est-ce pas bien là l'œuvre par excellence du Seigneur : *Opus tuum, Domine*? N'est-ce pas pour l'incarnation, pour ce mystère accompli dans le sein de Marie, que cette Vierge bienheureuse pouvait s'écrier : *Fecit potentiam in brachio suo* : « Il a déployé la force de son » bras? »

Cependant l'Esprit saint qui inspire Marie, ne veut pas qu'elle parle seulement pour glorifier le Seigneur, des biens dont il l'a comblée, et pour exalter l'œuvre par excellence de sa main toute-puissante : il veut que le cantique de Marie nous soit aussi une grande leçon, qu'en célébrant les mérites de l'humilité, la bienheureuse Mère de Dieu nous enseigne à fuir l'orgueil et à mettre notre confiance en Dieu toujours fidèle à ses promesses. Aux paroles qu'elle vient de prononcer : *Fecit potentiam in brachio suo* : « Il a déployé la force de son bras, » elle ajoute : *Dispersit superbos mente cordis sui* : « Il a dissipé ceux qui s'en- » orgueillissaient dans les pensées de leur cœur. »

II. — *Qui sont les orgueilleux que le Seigneur dissipe?*

Les premiers orgueilleux ont été Lucifer et les anges qui l'ont suivi dans sa révolte. Ce fut contre eux que le Fils de Dieu vint combattre sur la terre. Satan régnait en maître ici-bas; à peine quelques Juifs fidèles servaient-ils encore le Seigneur ; tout le reste de l'humanité était courbé sous le joug de fer du démon, le roi de l'orgueil était le roi du monde. Mais Dieu a déployé la force de son bras; l'incarnation du Verbe s'est accomplie; l'humilité du Seigneur a vaincu l'orgueil de l'esclave révolté. Désormais les chaînes qui retenaient les hommes dans la servitude seront brisées : il n'y aura plus d'esclaves du démon que ceux qui voudront l'être, que ceux qui préféreront Satan à Jésus-Christ, le vice à la vertu, l'enfer au ciel.

Après les démons viennent les Juifs, qui méprisèrent le Messie rédempteur, parce qu'il parut revêtu d'humilité. Ils avaient rêvé un Messie, roi puissant sur la terre, grand conquérant qui soumettrait toutes les nations à ses lois, par la force des armes. Ils se souvenaient de David et de ses victoires; ils se souvenaient de Salomon, de ses richesses, de sa magnificence, et d'après ces modèles ils se formaient un idéal qui satisfaisait pleinement leur ambition, leur avidité et leur orgueil. Quelle déception pour eux, lorsque le Messie attendu se présenta sous les traits du fils de l'artisan Joseph! Quelle déception, lorsqu'il fallut bien reconnaître à ses miracles, à ses vertus, aux oracles

des prophètes, que le Fils de David, qu'ils attendaient, était ce Jésus doux et humble de cœur, prêchant l'amour de la pauvreté, de la pureté du cœur, de l'obéissance ! Ils voulurent lutter contre lui, mais la bienheureuse Vierge Marie l'avait annoncé : *Fecit potentiam in brachio suo, dispersit superbos* : « Le Seigneur a » déployé la force de son bras, il a dispersé les superbes. » Bientôt cette parole s'accomplira d'une manière terrible. Ces orgueilleux qui n'ont pas voulu de leur roi, parce qu'il était humble et pauvre; ces orgueilleux qui ont préféré le joug de César, parce que César leur paraissait riche et puissant; ces révoltés contre Dieu, seront broyés avec leur ville, par les armées de César qu'ils ont préféré à Dieu, et ceux qui survivront au plus épouvantable désastre, seront vendus comme de vils animaux et dispersés dans l'univers entier : *Dispersit superbos*. Que d'autres orgueilleux avaient été dissipés par la puissance de Dieu ! Pharaon, Nabuchodonosor, Salmanasar, Balthasar, Antiochus, pour ne parler que des rois puissants que nomme l'Ecriture. Et avant eux encore, l'orgueil n'avait-il pas amené la confusion des langues et la dispersion des hommes au pied de la tour de Babel? Si nous voulions parcourir l'histoire des nations, seulement depuis quelques siècles, que d'exemples nous trouverions de ces humiliations éclatantes que Dieu se plaît à imposer aux puissants qui, enivrés par l'orgueil, se sont révoltés contre lui et contre les lois de sa justice !

Mais il n'y a pas seulement d'orgueilleux que les puissants du monde. L'orgueil se glisse partout, et partout la vengeance de Dieu le poursuit, parce que l'orgueil est le père de tous les péchés. Souvent l'orgueil se cache sous des apparences de modération, de vertu, d'humilité, de pauvreté. Il se déguise, mais Dieu le reconnaît, car il sonde les reins et les cœurs, et lui seul sait bien ce qui se passe au plus profond du cœur humain, et ceux qui s'enorgueillisent dans les pensées de leurs cœurs, ce sont ceux-là qu'il déteste et qu'il frappe : *Dispersit superbos mente cordis sui*. Qu'importe à Dieu que l'on présente au dehors toutes les apparences de la vertu, si à l'intérieur on ressemble au démon, si l'on ne recherche que les satisfactions de la vanité, de l'amour-propre ; si l'on se croit meilleur que les autres, et si l'on n'a pour eux que de la jalousie ou du mépris ; si l'orgueil enfin ouvre toute grande la porte du cœur au démon et à tous les vices [1] ?

1. Videamus quibus indiciis possit superbia deprehendi, ut sicut in superioribus claruit nullum peccatum sine illa posse committi, ita hic signa ejus eluceant, quibus cavenda possit ostendi. Omitto illos quos etiam ipse habitus et incessus superbus ostendit; quorum erecta cervix, facies torva, turces oculi, et sermo terribilis, nudam superbiam clamant. Qui libidine dominandi possessi, quos possunt, violenter sibi subjiciunt, humana jura

L'orgueil est en effet le plus grand des péchés : c'est un géant, les autres sont des pygmées. *Maximum peccatum in homine superbia est*, dit S. Ambroise (Psal. cxviii, 51) : « Le » plus grand péché » ou le plus grand vice « qui soit dans » l'homme est l'orgueil ». Et il le prouve par le livre des Nombres. Au chapitre xv[e] de ce livre, le Seigneur fait connaître à Moïse les expiations à imposer aux coupables pour différents péchés; arrivé à l'orgueil il dit : « Mais celui qui aura fait quel- » que chose par orgueil, soit que celui-là soit citoyen, ou étran- » ger, parce que c'est contre le Seigneur qu'il a été rebelle, » périra du milieu de son peuple. Car il a méprisé la parole du » Seigneur; il a rendu son précepte vain. C'est pourquoi il sera » détruit, et il portera son iniquité » : *Anima quæ per superbiam aliquid commiserit... peribit de populo suo, etc.* (Num. xv, 30). S. Ambroise ajoute : « Il y a des expiations assignées pour » les autres péchés; pour l'orgueil il n'y en a pas, parce qu'il » est le plus grand de tous ».

Le saint roi David dit quelque part au Seigneur : « Purifiez- » moi de mes fautes qui sont cachées en moi, et préservez » votre serviteur de la corruption des étrangers. S'ils ne me

divinaque confundunt, honoribus intumescunt, passim cuncta diripiunt, suis criminibus gaudent, et seipsos, superbiæ corrupti morbo non capiunt. Hos ergo prætereo in quibus superbia tam aperte regnat ut nec dignetur se occultare nec valeat. Illos tantum dolendos ostendo, atque eorum exempla cavenda denuncio, quos jam conversos, et aliquantulum proficientes superbia occulte captivat, quos in profundum malorum fraudulenta dominatione præcipitat et ne inde unquam possint emergere, jugiter calcat. Ipsa in cordibus talium locum diabolo facit. Ipsa ei advenienti immunitum pectus familiariter pandit. Ipsa introeuntem suscipit. Ipsa captis jus perdite vivendi constituit. Ipsa omnibus virtutibus exarmat, quos semel invaserit. Ipsa quidquid in eis remanserit, quod vitiis possit obniti ne contra se forte convalescat interimit. Inde est, quod hi quos superbæ mentis tabes purulenta corruperit, seniorum suorum non observant imperata, sed judicant; de suis negligentiis objurgati, aut rebellant insolenter aut murmurant; de loco superiori disceptant; præferri se etiam melioribus impudenter affectant; simplicitatem spiritualium fratrum irridenter exagitant; suas sententias procaciter jactant, obsequia delata fastidiunt; negata pertinaciter quærunt; natales moribus anteponunt; juniores suos elati despiciunt, conferri sibi aliquos posse non credunt; æquari senioribus dedignantur, super eos se solo animi tumore constituunt. Non servant in obsequio reverentiam, in sermone modestiam, in moribus disciplinam. Habent in intentione pertinaciam, in corde duritiam, in sermocinatione jactantiam. In humilitate fallaces, in jocatione mordaces, in odio pertinaces; subjectionis impatientes, potentiæ sectatores, omnibus bonis odibiles; ad bonum opus pigri, ad communionem feri, ad obsequium duri, ad loquendum quod nesciunt prompte, ad supplantandum parati, ad omnia, quibus subsistit fraterna societas inhumani; temerarii in audiendo, clamosi in loquendo, fastidio in videndo, præsumptuosi in docendo, efferati deformiter in cachinno, onerosi amicis, infesti quietis, ingrati beneficis, inflati obsequiosis, et imperiosi subjectis. Hæc sunt superbiæ grassantis indicia, quibus Deus offenditur et recedit, ac superba corda destituit. S. Prosper. *de Vita contemplativa*, cap. 8.

» dominent point, je serai alors sans tache, et je serai purifié » d'un très grand péché » : *Ab occultis meis munda me; et ab alienis parce servo tuo. Si mei non fuerint dominati, tunc immaculatus ero, et emundabor a delicto maximo* (Psal. xviii, 14.) Les étrangers dont David désire tant être délivré, ce sont les démons qui par leurs tentations, ou les pécheurs qui par leurs exemples l'entraîneraient dans une multitude de fautes. S'il est délivré de ce danger, il sera par là même purifié du plus grand péché. S. Augustin, S. Jérôme, S. Thomas reconnaissent l'orgueil dans ce péché que le saint roi redoute comme le plus grand de tous. C'est que selon S. Thomas l'homme en commettant les autres péchés se détourne de Dieu pour s'attacher à quelque bien créé, par ignorance, par faiblesse, par entraînement vers ce bien. L'orgueilleux au contraire se détourne de Dieu, parce qu'il ne veut pas se soùmettre à Dieu, ni aux règles qu'il a prescrites. Selon la remarque de Boëce, tous les vices fuient Dieu : l'orgueil seul lui résiste. Dieu à son tour résiste aux orgueilleux, comme le dit S. Jacques : *Deus superbis resistit* (Jacob. iv, 6). L'orgueil c'est le mépris de Dieu [1].

Voulez-vous comprendre ce que N.-S. Jésus-Christ pense de l'orgueil? Lisez la parabole du Pharisien et du Publicain. Le Pharisien méprisait les autres hommes et particulièrement le Publicain. Il les regardait comme des voleurs, des adultères, des hommes chargés de toutes sortes de péchés : « Je ne suis » pas, disait-il, comme le reste des hommes qui sont voleurs, » injustes, adultères; ni même comme ce publicain » : et il énumérait complaisamment ses bonnes œuvres. Qu'arriva-t-il cependant? Le Publicain qui avait beaucoup péché, mais qui reconnaissait humblement ses fautes fut justifié. Le Pharisien qui n'avait contre lui que son orgueil fut condamné.

Si donc vous craignez la colère de Dieu, fuyez l'orgueil. Mais, direz-vous, la bienheureuse Vierge Marie ne viendra-t-elle pas en aide aux orgueilleux, comme elle le fait pour les pécheurs? Sans doute, elle y viendra s'ils deviennent humbles, s'ils reconnaissent leur profonde misère et le besoin qu'ils ont du pardon de Dieu et du secours de sa très sainte Mère; sinon elle ne fera rien pour eux. Dieu n'a-t-il pas annoncé dès le commencement, que ce serait Marie qui écraserait la tête du serpent infernal, du chef et de l'inspirateur de tous les orgueilleux? L'Eglise ne proclame-t-elle pas que Marie a détruit les hérésies dans le monde entier? Or l'hérésie c'est la fille aînée de l'orgueil. S. Augustin disait : « Les hérésies diffèrent selon les dif- » férentes contrées, mais l'orgueil est la source commune qui » les a toutes produites, comme l'Eglise catholique, notre mère

1. S. Thom. II, q. clxii, art.

» a seule enfanté tous les chrétiens fidèles répandus par tout » l'univers [1] ». Marie écrase la tête du serpent, Marie dissipe les vains projets des hérétiques, Marie combat les orgueilleux partout où elle les rencontre, parce que ce sont des révoltés qui ne veulent pas de pardon, et il n'y en aura pas pour eux tant qu'ils ne renonceront pas à leur orgueil. Mais qu'elle est heureuse cette tendre mère lorsqu'elle voit quelqu'un de ces malheureux que l'orgueil a perdus, revenir à l'humilité! Implorez Marie, mes frères, non pas pour qu'elle vous sauve avec votre orgueil, mais pour qu'elle vous délivre de lui, et vous rende doux et humbles de cœur, comme son divin Jésus. Faites plus; efforcez-vous d'imiter dans vos pensées, vos paroles, toute votre conduite, l'humilité de Marie, et alors vous aurez part à ses bénédictions les plus précieuses, vous serez ses enfants pour cette vie et pour l'autre. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME SERMON

DIEU ABAISSE LES ORGUEILLEUX ET EXALTE LES HUMBLES.

Deposuit potentes de sede
et exaltavit humiles.
Luc. I, 52.

Toute puissance vient de Dieu, et si parmi les hommes il en est qui gouvernent les autres, qui ont autorité sur eux n'importe à quel titre, c'est de Dieu qu'ils tiennent cette autorité. Plusieurs peut-être s'en sont emparés par des moyens injustes et coupables, plusieurs en usent d'une manière répréhensible, mais même ceux qui jouissent d'un pouvoir mal acquis, même ceux qui abusent de leur autorité, ne possèdent cette autorité et ce pouvoir que par la permission de Dieu, dont la providence est au-dessus de tout.

Puisque toute puissance vient de Dieu, au moins indirectement, d'où vient donc que la bienheureuse Vierge, pour célébrer la grandeur des œuvres du Seigneur, proclame qu'il a renversé les puissants de leur trône? Se plaît-il donc à détruire ce qu'il a édifié lui-même. N'a-t-on pas vu au contraire en mille occasions, sa providence déjouer les complots les plus habilement ourdis contre les rois et les grands de ce monde? Un des amis du saint homme Job, disait avec une sagesse profonde : « Dieu ne rejette point les puissants, puisqu'il est lui-même » puissant » : *Deus potentes non abjicit, cum et ipse sit potens*

1. Diversis locis sunt diversæ, sed una mater superbia omnes hæreses genuit, sicut una mater nostra catholica omnes Christi fideles toto orbe diffusos. S. August. *de Part.* c. viii.

(Job. xxvi, 5). La puissance qu'il leur a conférée les rend semblables à lui, et ce n'est pas à cause de ce point de ressemblance qu'il peut les traiter avec rigueur. Au contraire, ils ont droit de ce chef à une bienveillance particulière; ils y ont même d'autant plus droit que les devoirs que ce don leur confère sont plus graves et plus difficiles à remplir. Mais nous avons dit que Dieu ne peut souffrir les orgueilleux, que la bienheureuse Vierge Marie elle-même abhorre l'orgueil, comme la source de tous les péchés : or, il est bien difficile aux puissants de ne pas se laisser envahir par l'orgueil. S'ils résistent à cette tentation, ils seront aisément des saints; le nombre des rois illustres par leur piété est même grand, si on le compare à celui des saints que les autres positions sociales ont donnés à l'Eglise: mais il est difficile de résister; il est difficile d'être toujours humble de cœur au milieu des grandeurs et des applaudissements du monde. Alors la justice de Dieu fait son œuvre. Quelquefois en ce monde, toujours au sortir de ce monde, elle se saisit de ces puissants coupables; elle les renverse de leur trône, et les abaisse autant qu'ils ont été élevés. Quelquefois sur la terre, et toujours dans la vie future, la justice de Dieu unie à sa miséricorde exalte les humbles et les grandit autant qu'ils se sont humiliés. Ce sont les deux pensées que le verset du *Magnificat*, que nous avons donné comme texte de cette instruction : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*, nous invite à méditer. Puissions-nous avec le secours de Marie, trouver dans cette méditation un puissant motif de fuir mieux encore l'orgueil, et de nous attacher à la pratique de la sainte humilité.

I. — *Dieu abaisse les puissants qui se laissent aller à l'orgueil.*

La bienheureuse Vierge Marie était ravie d'admiration par la vue des grandes choses que Dieu avait opérées en elle, et de celles que le mystère des mystères, l'Incarnation du Verbe de Dieu dans son sein accomplissait aussi en dehors d'elle. Parmi ces grandes choses, une des premières qu'elle signale est celle-ci : « Dieu a renversé les puissants de leur trône » : *Deposuit potentes de sede.* Croyez-vous, mes frères, que la bienheureuse Vierge Marie veut parler ici simplement des quelques chefs de royaumes, d'empires ou de tribus dépouillés soudainement par des événements plus forts qu'eux, d'une puissance dont ils abusaient? Sans doute elle ne les exclut pas; ses paroles sont vraies pour eux, mais elles s'appliquent d'abord à d'autres puissants, dont l'avénement du Seigneur brise l'empire, c'est du trône des démons que parle Marie. Ainsi l'entend S. Augustin et après lui, le Docteur Angélique, S. Thomas. Les démons étaient comme chez eux dans ce monde. Ils en avaient pris possession

lorsque Adam avait péché. Adam était le roi du monde; il se faisait le serviteur, l'esclave du démon : à qui donc son sceptre et sa couronne revenaient-ils de droit, sinon à son vainqueur, au démon qu'il acceptait pour maître?

Concevez-vous l'humiliation du démon, sa honte, la profondeur de sa chute, lorsque le Fils de Dieu descendit sur la terre? C'en est fait de son empire. Désormais l'homme secouera son joug et brisera ses chaînes; désormais ce monde ne lui dressera plus d'autels, on ne lui offrira plus des sacrifices et un encens sacrilège; désormais les hommes ne l'adoreront plus, mais au nom de Jésus, tout genou fléchira au ciel, sur la terre et jusque dans les enfers. C'est principalement pour accomplir cette œuvre, que le Fils de Dieu est venu; c'est pour délivrer les âmes opprimées et souillées par le démon, c'est pour renverser le trône que Satan s'y était dressé; c'est pour purifier ces âmes, les sanctifier et demeurer en elles comme dans un temple digne de sa souveraine majesté.

Mais, ô divine Marie, le Fils de Dieu qui s'est incarné dans votre sein n'est pas seul à humilier le démon; il n'est pas seul à le renverser de son trône, et à le replonger dans l'abîme. Vous aussi vous l'avez vaincu; vous lui avez broyé la tête; vous l'avez frappé d'une verge de fer. Vous êtes toute-puissante pour réprimer ses révoltes contre Dieu, pour nous défendre contre ses attaques, pour déjouer ses ruses. Aussi cherche-t-il à se venger de vous; aussi inspire-t-il contre vous, aux hérétiques et aux impies, toutes sortes de blasphèmes; il cherche vainement à vous mordre le talon : vous lui écrasez la tête. Autant de fois Satan essaie de s'attaquer à vous, à vos titres glorieux, au culte que vous rendent vos enfants; autant de fois il est vaincu, et sa défaite est l'occasion d'un magnifique triomphe pour vous, et d'un admirable redoublement de zèle parmi vos fidèles, pour vous servir, vous glorifier et vous aimer.

Les puissants dont Marie célèbre la défaite ne sont pas seulement les démons, mais tous ceux qui suivent leurs inspirations et leur ressemblent par l'orgueil dont ils sont remplis. L'Ecclésiastique avait dit déjà : « Dieu a renversé les trônes des chefs » superbes et il a fait asseoir les hommes doux à leur place. » Dieu a fait sécher les racines des nations superbes, et il a » planté les humbles d'entre ces nations mêmes. Dieu a perdu la » mémoire des superbes, et il a laissé la mémoire des humbles » d'esprit : » *Sedes ducum superborum destruxit Deus, et sedere fecit mites pro eis. Radices gentium superbarum arefecit Deus, et plantavit humiles ex ipsis gentibus. Memoriam superborum perdidit Deus et reliquit memoriam humilium sensu* (Eccli. x, 17, 18, 21). Ne vous semble-t-il pas, mes frères, retrouver dans ces paroles du Sage, la même pensée que Marie exprime avec tant

de noblesse, de concision et d'énergie dans ces quelques mots : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles* : « Il a renversé » les puissants de leur trône, et il a élevé les humbles? » Ailleurs le Sage dit encore : « L'orgueil précède l'abattement, et avant la » ruine l'esprit s'exalte : » *Contritionem præcedit superbia et ante ruinam exaltatur spiritus* (Prov. xvi, 18). C'est la règle générale. Elle s'est appliquée aux anges rebelles; elle explique le misérable état où ont été réduits Adam et ses enfants; elle est la clef de l'histoire des nations, et elle se réalise avec non moins de vérité, pour chacun des hommes en particulier. Ecoutez encore le sage auteur de l'Ecclésiastique : « Un royaume est trans- » féré d'une nation à une autre nation à cause des injustices et » des violences, des outrages et des différentes tromperies : » *Regnum a gente in gentem transfertur propter injustitias et injurias, contumelias et varios dolos* (Eccli. x, 8). Mais, direz-vous, il n'est pas question de l'orgueil dans ce texte. — Non sans doute; l'Ecclésiastique ne fait qu'en énumérer les actes principaux et, pour qu'on ne s'y trompe pas, il a dit au verset précédent : « Haïssable est l'orgueil devant Dieu et devant les hom- » mes : » *Odibilis coram Deo est et hominibus superbia.* Si donc vous voyez fleurir quelque part l'injustice, la violence, les outrages, les tromperies, enfants maudits de l'orgueil, vous pouvez dire en toute assurance : La ruine n'est pas loin. Ah! que de maux, l'orgueil sous toutes ses formes, n'a-t-il pas accumulés sur l'Europe depuis quelques siècles! Tous les fleuves couleraient à pleins bords, si l'on y rassemblait les torrents de sang que l'orgueil a fait verser. Lorsqu'une guerre épouvantable met aux prises deux nations, vous pouvez toujours dire sans crainte de vous tromper : Voilà un fruit de l'orgueil. S. Augustin donnait sa pleine approbation à la manière dont Caton envisageait le développement de la puissance romaine. Ne pensez pas, disait ce philosophe, que nos ancêtres ont rendu grande la ville de Rome, de petite qu'elle était, par la force des armes. Non, car s'il en était ainsi, nous la verrions bien plus magnifique encore. Nous avons plus d'alliés, plus de citoyens, plus d'armes, plus de chevaux qu'ils n'en avaient. Mais ce qu'ils avaient, ce qui les rendit grands, et que nous n'avons pas, c'est un gouvernement habile à l'intérieur, et juste envers les étrangers; dans les conseils un esprit libre que ne dominaient ni la passion des plaisirs, ni aucun autre vice. Au lieu de ces vertus que voit-on? La luxure, l'avarice, la pauvreté de l'état, l'opulence scandaleuse des particuliers. Nous admirons les richesses; nous aimons l'inertie; nous ne distinguons pas entre les bons et les méchants; toutes les faveurs qui reviendraient de droit à la vertu sont offertes en prime à l'ambition[1]. — Dites-moi, mes frères, le philosophe païen,

1. Nolite existimare majores nostros armis Rempublicam, ex parva ma

le grand citoyen romain, dont S. Augustin cite les paroles, aurait-il eu beaucoup de mots à changer dans ce qu'il dit, s'il avait parlé de la France telle qu'elle est aujourd'hui, et non pas de la République romaine? Hélas! lorsque Caton s'exprimait en ces termes, la grande république était bien près de sa ruine. Pour elle allait se réaliser le *deposuit potentes de sede;* l'orgueil et le plaisir auraient raison de Rome qui avait assujetti tout le monde connu à ses lois.

Est-ce à dire que Dieu se hâte toujours d'appliquer la loi? Est-ce à dire que toute nation, que tout homme puissant, que tout individu qui se laisse aller à l'orgueil, recevra promptement le châtiment qui lui est réservé? Non. Dieu a l'éternité devant lui; il peut attendre, le coupable n'échappera pas à sa justice. Pour les nations la vie est plus longue que pour les hommes, et l'agonie aussi peut durer plus longtemps; mais la perte est certaine si la guérison ne survient pas. Dieu a fait les nations guérissables; qu'elles reviennent à la justice, qu'elles reviennent à la vertu, et elles retrouveront la grandeur et la force.

Pour les individus, qu'ils soient grands selon le monde, ou qu'ils ne le soient pas, Dieu, en vertu de raisons dignes de sa sagesse, de sa justice et de sa miséricorde semblera peut-être les oublier. Il leur donnera du temps pour revenir à des sentiments meilleurs, et faire pénitence, ou bien il leur laissera le pouvoir afin de punir ceux qui se sont rendus dignes d'avoir de tels chefs; mais en tout cas, s'ils ne sont pas dépossédés et humiliés pendant leur vie, la mort les attend; et que deviendront-ils lorsqu'il leur faudra paraître devant le souverain Juge?

Mes frères, priez donc pour ceux qui sont puissants selon le monde, car le salut leur est bien difficile. Priez pour qu'ils ne se laissent pas éblouir et fasciner par l'appareil extérieur qui les entoure, ni entraîner par les passions, qu'il leur est trop aisé de satisfaire. Priez pour qu'ils se souviennent que tout pouvoir vient de Dieu, et qu'il leur faudra lui rendre bientôt compte de celui qu'il leur a confié. Mais ne vous oubliez pas vous-mêmes. Résistez à l'orgueil; il n'est personne qui n'en porte la racine dans son cœur, et cette herbe maudite, si on la laisse croître, envahit bientôt le cœur tout entier et étouffe ce qu'il y a de bon en lui. Un orgueilleux, avons-nous dit, est un objet de

gnam fecisse. Si ita esset, multo pulcherrimam eam nos haberemus. Quippe sociorum atque civium, præterea armorum et equorum major copia nobis quam illis est. Sed alia fuere, quæ illos magnos fecerunt, quæ nobis nulla sunt: Domi industria, foris justum imperium, animus in consulendo liber neque libidine neque delicto obnoxius. Pro his nos habemus luxuriam, atque avaritiam; publice egestatem, privatim opulentiam. Laudamus divitias, sequimur inertiam: inter bonos et malos discrimen nullum, omnia virtutis præmia ambitio possidet. Cato apud S. August. *de Civit. Dei*, lib. V, cap. 12.

haine pour Dieu et pour les hommes : *Odibilis coram Deo est et hominibus superbia.* Il se prépare la chute la plus honteuse; s'il y échappe en ce monde il n'y échappera pas dans l'autre. Ne soyez donc pas des orgueilleux. Ah! plutôt écoutez ce que Marie ajoute et faites-en votre profit : *Et exaltavit humiles* : « Et il a » élevé les humbles. »

II. — *Dieu élève les humbles.*

Qui sont donc les humbles dont parle la très sainte Vierge dans son Cantique? Qui sont ces humbles que Dieu a exaltés? Nous avons dit que les puissants renversés de leur trône furent d'abord les anges apostats, ces révoltés qui voulurent s'élever jusqu'à égaler Dieu lui-même et qui furent précipités au plus profond de l'abîme; nous avons dit que ces puissants orgueilleux furent ces mêmes démons, devenus les tyrans de l'humanité et adorés comme des Dieux par leurs malheureuses victimes. Mais le Fils de Dieu est descendu sur la terre; il s'est fait homme pour délivrer les hommes. La puissance du démon fut brisée par sa seule présence; les orgueilleux profondément humiliés. Quels humbles seront exaltés sinon ceux que le démon avait abaissés jusqu'à faire d'eux ses esclaves et ses adorateurs? Ils seront élevés jusqu'à prendre rang parmi les serviteurs de Dieu. Ils seront élevés jusqu'à la dignité d'amis de Dieu. *Jam non dicam vos servos; vos autem dixi amicos* (Joan. xv, 15). Ils seront élevés jusqu'à la dignité plus sublime encore d'enfants de Dieu, et Jésus-Christ lui-même leur enseignera à dire au Père céleste : *Notre Père qui êtes aux cieux.*

Les humbles que Dieu exalte, ce sont les hommes d'infime condition qu'il élève à de hautes dignités et qu'il place au rang des princes de son peuple. C'est ainsi que le Seigneur a choisi Saül pour faire de lui le premier roi du peuple d'Israël. Saül appartenait à l'une des plus humbles familles de la tribu de Benjamin, la moindre des douze tribus. C'est ainsi qu'il a choisi David qui gardait humblement les troupeaux de son père, pour faire de lui, ce roi et ce prophète, cet héritier des promesses divines, dont la gloire n'est effacée par aucune gloire dans l'ancien Testament. Et si nous parcourions l'histoire de l'Eglise, que d'hommes illustres par leurs mérites et par leurs dignités ne verrions-nous pas sortir des conditions les plus obscures? Plusieurs de ceux qui ont eu l'honneur, le plus grand qui soit au monde, de s'asseoir dans la chaire de S. Pierre, n'ont-ils pas appartenu à des familles pauvres, méprisées, ou inconnues selon le monde? Et pour ne parler que des Apôtres : n'étaient-ils pas des hommes du peuple, de pauvres pêcheurs, gagnant leur pain de chaque jour par un labeur pénible, lorsque Dieu les choisit pour évan-

géliser le monde, et leur déclara qu'ils seraient un jour assis sur douze trônes pour juger toutes les nations?

Les humbles que Dieu exalte, ce sont les humbles de cœur, qui se mettent au dernier rang dans leur propre estime, qui fuient les honneurs, les dignités de ce monde, et ne les acceptent lorsqu'ils y sont obligés que comme un fardeau pénible, une responsabilité redoutable, une croix que Dieu leur impose. Ces hommes véritablement humbles de cœur sont des saints, et Dieu les exalte quelquefois dès ce monde, en permettant que les hommes rendent justice à leur vertu; toujours dans la vie future. Ils brilleront dans le royaume de Dieu comme des étoiles au firmament. C'est là la véritable grandeur, la véritable exaltation que Dieu réserve aux humbles.

S. Bonaventure commentant les paroles de Notre-Seigneur : « Quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera » élevé : » *Omnis qui se exaltat, humiliabitur; et qui se humiliat, exaltabitur* (Luc. XIV, 11), s'applique à démontrer que la justice exige qu'il en soit ainsi.

En effet, plus on s'élève soi-même, moins on honore Dieu, moins on le glorifie et plus on s'éloigne de lui : par conséquent plus on s'amoindrit, plus on s'abaisse.

En second lieu, celui qui s'élève, qui croit être plus qu'il n'est en réalité, sort de lui-même, s'évanouit en quelque manière; plus il s'élève ainsi, plus il s'écarte de la vérité, plus il devient peu de chose, plus il tombe bas.

En troisième lieu, lorsqu'on s'élève ainsi, on le fait par amour d'une gloire purement humaine. Plus on aime cette gloire, plus on s'en fait l'esclave, plus aussi on s'abaisse au-dessous de tous. C'est ainsi que celui qui s'élève est abaissé inévitablement.

Considérez au contraire l'homme véritablement humble.

Il s'humilie devant Dieu. Son humilité glorifie le Seigneur, le rapproche de lui par conséquent, et l'en rapproche d'autant plus qu'elle est plus profonde.

Il se regarde comme indigne de l'attention des hommes; les honneurs qu'on pourrait lui rendre sont sans aucun prix à ses yeux; ce sont plutôt des motifs de s'abaisser davantage par la connaissance qu'il a de sa misère intime, de son néant, et par le contraste que les honneurs et les louanges font avec ce néant. Il ne recherche donc pas les honneurs, il les méprise et les fuit pour lui-même, et plus il méprise les choses de la terre, plus il s'élève vers celles du ciel. Pour l'homme, s'élever c'est donc descendre, et s'humilier c'est monter [1]. La bienheureuse Vierge Marie l'avait dit : « Dieu a renversé les orgueilleux, les puis- » sants de leur trône et il a exalté les humbles; » son divin Fils

1. S. Bonavent. in cap. XIV *Luc.*

le répète après elle : « Celui qui s'élève sera abaissé et celui » qui s'humilie sera élevé. »

Voyez dans l'Evangile comme la vérité de ces paroles : « Dieu » exalte les humbles, brille en mille endroits. Le Centurion qui venait implorer la guérison de son serviteur, disait humblement à Jésus : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous » mon toit ; mais dites seulement une parole et mon serviteur » sera guéri : » *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur puer meus* (Matth. viii, 3) ; et son humilité lui valut l'admiration de Notre-Seigneur lui-même. S. Paul disait : « Je ne suis pas digne d'être appelé » Apôtre : » *Non sum dignus vocari Apostolus* (I Cor. xv, 9), et son humilité a fait de lui le plus grand des Apôtres. Ecoutez S. Jean-Baptiste, celui que le Fils de Dieu a appelé le plus grand des enfants des hommes. Il parle de Jésus et dit : « Je ne » suis pas digne de dénouer le cordon de sa chaussure : » *Non sum dignus solvere corrigiam calceamenti ejus* (Matth. iii, 11) ; et Jésus le nomme l'ami de l'Epoux ; cette main qu'il ne croyait pas digne de toucher la chaussure du Fils de Dieu, elle versera l'eau du baptême sur son front adorable. Voyez aussi S. Pierre : effrayé de sa petitesse en présence de la sainteté et de la puissance du Seigneur, il s'écrie : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, » parce que je suis un pécheur : » *Exi a me, quia homo peccator sum* (Luc. v, 8) ; et Jésus-Christ fait de lui la pierre fondamentale de son Eglise. Rappelez-vous la parabole du Prodigue. Il lui suffit de dire à son père : « Je ne suis plus digne d'être » appelé votre fils : » *Non sum dignus vocari filius tuus* (Luc. xv, 21), pour que sa première robe lui soit rendue, et avec elle tous ses droits et tout l'amour paternel.

Mais pourquoi chercher d'autres exemples ? N'avons-nous pas celui de la bienheureuse Vierge Marie elle-même ? Qui s'est humiliée plus que Marie, et qui fut plus élevée qu'elle par la bonté de Dieu ?

S. Antonin rapporte une délicieuse histoire. S. François d'Assise était en voyage avec son cher compagnon, le bon frère Léon. Lorsque l'heure de réciter l'office des Matines fut venue, il se trouva qu'ils n'avaient pas de livres. Alors le saint dit à son compagnon : Mon frère, nous n'avons pas de bréviaire. Pour louer Dieu ensemble, voilà ce que nous allons faire. Je parlerai le premier et vous répéterez ce que j'aurai dit. Surtout gardez-vous bien de changer un seul mot. Je dirai : O frère François, vous avez commis tant de péchés dans le siècle, que vous êtes digne de l'enfer ; — et vous, frère Léon, vous répondrez : Il est bien vrai que vous avez mérité d'être précipité au plus profond de l'enfer. — Frère Léon avec sa simplicité de colombe répondit : Père, je ferai comme vous dites, au nom du Seigneur. Le

saint commença donc et dit : Frère François, vous avez commis tant de péchés dans le siècle que vous êtes digne de l'enfer. — Et frère Léon répondit : Et Dieu fera tant de bien par vous, que vous irez dans le Paradis. — Le saint le réprimanda : Ne parlez pas ainsi, lui dit-il, mais répétez exactement les paroles que j'aurai dites. Ecoutez-moi bien : O frère François vous avez tant fait de choses répréhensibles contre Dieu que vous méritez à coup sûr sa malédiction. — Vous répondrez sans changer un seul mot : Oui, vous méritez vraiment d'être compté au nombre des maudits. — Surtout ne changez rien. Mon père, je vous obéirai bien volontiers, dit frère Léon. Le saint reprit donc ses paroles : O mon Dieu, j'ai commis contre vous tant d'iniquités que je suis digne d'être éternellement maudit. — Et frère Léon répondit : O frère François, Dieu vous rendra tel que vous serez particulièrement béni entre tous ceux qui sont bénis. — Le saint étonné lui reprocha de nouveau de ne pas bien répéter ses paroles. Frère Léon promit d'être plus fidèle. Voilà, dit S. François, ce que je dirai : O frère, misérable frère François, pensez-vous donc que Dieu aura pitié de vous, après tant de péchés que vous avez commis contre le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. Vous n'êtes pas digne d'obtenir miséricorde. — Et vous répondrez : Non, vous ne méritez à aucun titre que Dieu vous fasse miséricorde. Le saint redit ses paroles et frère Léon de répondre : Dieu notre Père, dont la miséricorde est infiniment plus grande que votre péché, exercera envers vous une très grande miséricorde et vous comblera en outre de toutes sortes de grâces. — L'homme de Dieu quelque peu irrité et troublé de cette persistance, dit à son compagnon, sans rien perdre cependant de sa douceur et de sa patience : Pourquoi, frère Léon, osez-vous ainsi manquer à l'obéissance, voilà plusieurs fois déjà que vous répondez autrement que je vous ai dit. — Dieu sait, mon père, repartit frère Léon, que je me suis toujours proposé de répéter vos paroles ; mais Dieu m'a fait parler selon sa volonté et non selon la mienne. — Voyons, dit le séraphique saint, ne manquez pas de répéter mes paroles cette fois. Je dirai : O François, penses-tu que Dieu aura pitié de toi ? Et vous répondrez que je ne suis pas digne de la miséricorde de Dieu. — Frère Léon promit d'obéir et quand le saint eut parlé comme il avait dit, le bon frère répondit simplement : Oui, mon père, Dieu aura pitié de vous. Dieu votre sauveur vous comblera de sa grâce, il vous exaltera, il vous glorifiera parce que *quiconque s'humilie sera élevé*. Et je ne puis pas dire autre chose, car c'est le Seigneur qui parle par ma bouche. — S. François et son fidèle compagnon persévérèrent jusqu'à l'aurore dans cette sorte de combat.

Ne vous semble-t-il pas qu'il s'est passé quelque chose de

semblable entre Dieu et la bienheureuse Vierge Marie? Plus elle s'abaissait et plus Dieu l'exaltait. Elle se croyait la moindre des créatures; elle se réfugiait dans son néant, se plongeait dans l'abîme de l'humilité la plus profonde, et Dieu l'élevait au-dessus des astres et des anges. Les esprits bienheureux s'écriaient à sa vue : « Quelle est celle-ci qui monte par le désert comme une » légère colonne de fumée d'aromates : » *Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus* (Cant. VI, 3.) Un des princes de la cour céleste venait en ambassade auprès d'elle de la part de Dieu, et la saluait pleine de grâce; il lui disait que le Seigneur était avec elle, qu'elle était bénie entre toutes les femmes. — Ne vous semble-t-il pas retrouver comme un écho de ces divines paroles, dans celles que le bon frère Léon adressait à l'humble François? Et lorsque l'Ange eut dit à Marie la sublime dignité à laquelle Dieu daignait l'appeler, l'humble Marie, devenue Mère de Dieu grâce à son humilité, ne trouve pour toute réponse que ces simples mots : *Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole.* Oui, ô Vierge très humble, Vierge à jamais bénie, la parole de Dieu s'accomplit en vous. Vous êtes désormais la Mère du Fils de Dieu; vous êtes la reine du ciel et de la terre; vous êtes la corédemptrice des hommes, vous êtes notre salut après Jésus! Ah! faites que nous soyons humbles comme vous et avec vous, pour que Dieu daigne aussi nous regarder dans sa miséricorde, nous donner sa grâce en ce monde et nous élever enfin jusqu'au bonheur du ciel. Ainsi soit-il.

HUITIÈME SERMON

QUI SONT LES AFFAMÉS QUE DIEU COMBLE DE BIENS ET LES RICHES QU'IL RENVOIE LES MAINS VIDES.

Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes.

Luc. I, 53.

Parmi les merveilles de la puissance et de la miséricorde de Dieu que la bienheureuse Vierge Marie célèbre dans son cantique, elle n'oublie pas sa conduite pleine de, sollicitude, de tendresse et de libéralité envers les pauvres. De même que le Seigneur se plaît à humilier les orgueilleux et à glorifier les humbles, de même aussi les pauvres, ceux qui sont dans le besoin, reçoivent ses faveurs les plus abondantes, tandis qu'il n'a rien à donner aux riches, à ceux qui ne désirent et n'attendent rien de lui. *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes* : « Il a comblé de biens les affamés, et il a renvoyé les riches les mains vides. »

Mais qui sont les pauvres et qui sont les riches dont parle Marie ? Quels sont les biens que Dieu donne avec tant de libéralité à ceux qui témoignent un désir ardent de les posséder, qui en ont faim et soif, et qu'il refuse à ceux qui se croient riches et y demeurent indifférents ?

Les Pères et les commentateurs de la sainte Ecriture ont expliqué de différentes manières les paroles de la bienheureuse Vierge Mère de Dieu. Mais ils s'accordent tous à dire que les biens dont parle Marie, ces biens que le Seigneur communique si généreusement à ceux qui en ont faim et soif, sont les biens spirituels. Les biens de la terre sont trop peu de chose, pour que Marie leur donne place dans son hymne de louange et de reconnaissance.

Les affamés dont elle parle, qui seront-ils ? Les saints et les docteurs nous disent encore que ce sont d'abord ceux que le monde reconnaît comme pauvres, ceux qui ne possèdent pas les biens de la terre. En second lieu, ceux qui ont faim et soif de la justice. — Enfin ceux qui désirent ardemment la sainte Eucharistie, ceux qui ont faim et soif du corps adorable et du sang précieux de Notre-Seigneur. Les riches que Dieu renvoie les mains vides seront donc ceux qui attachent uniquement leur cœur aux choses d'ici-bas ; ceux qui se soucient peu de la justice et de la vertu ; ceux enfin qui restent éloignés de la très sainte communion, ou ne la reçoivent qu'avec froideur et indifférence.

O bienheureuse Vierge Marie, obtenez-nous la grâce de bien comprendre les avantages de cette triple faim, pour que, si nous sommes pauvres, nous en bénissions le Seigneur, et pour que, si nous sommes riches, nous ne soyons pas idolâtres de nos richesses, mais que nous désirions ardemment et plus que tout, la justice de Dieu et les biens que l'on trouve dans la sainte communion.

I. — *Dieu comble de biens spirituels ceux qui sont pauvres selon le monde.*

L'apôtre S. Jacques recommandait, avec un grand zèle, aux premiers chrétiens, d'honorer les pauvres, et de ne pas réserver uniquement aux riches, les égards et les marques d'honneur. « Ecoutez, mes frères bien-aimés, » leur disait-il ; « Dieu n'a-» t-il pas choisi les pauvres en ce monde pour être riches dans » la foi, et héritiers du royaume que Dieu a promis à ceux qui » l'aiment. » *Nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide, et hæredes regni, quod repromisit Deus diligentibus se* (Jacob. II, 5). Ce qui rend l'homme digne de respect, ce qui le fait véritablement grand, ce n'est pas un peu plus d'or ou de

puissance, c'est la vertu. Dieu n'estime que la vertu ; le reste n'est rien devant lui. Il est le Dieu des vertus, et nous qui sommes ses enfants nous devons imiter son exemple, estimer ce qu'il estime, mépriser ce qu'il méprise. Or, voyez la conduite de Dieu. Quels hommes Jésus-Christ choisit-il pour ses Apôtres? De simples pêcheurs. — Quels hommes avait-il choisis pour être les patriarches, les chefs et la souche de son peuple? Des bergers. Et lui-même n'a-t-il pas pris la pauvreté pour son partage? Quoi de plus pauvre que l'étable de Bethléem où il a voulu naître? que l'humble crèche qui lui servit de berceau? Les anges ne donnent pas d'autre signe que sa pauvreté pour le reconnaître, aux bergers qu'ils envoient l'adorer : « Vous trou» verez un enfant enveloppé de langes et couché dans la crèche, » leur disent-ils : *Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio* (Luc. II, 12). Sa famille était pauvre; il voulut toujours vivre dans la pauvreté au point de n'avoir pas même une demeure assurée. « Les renards ont des tanières » disait-il, « et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a » pas où reposer sa tête : » *Vulpes foveas habent, et volucres cœli nidos ; Filius autem hominis non habet, ubi reclinet caput suum* (Matth. VIII, 20). Voyez les disciples qui le suivent. Ils sont pauvres comme leur maître, et si par hasard il s'en trouve un comme Lévi, qui possède quelque fortune, son premier acte est d'y renoncer. A qui promet-il le royaume des cieux ? Aux pauvres. Et lorsqu'il meurt sur la croix, à quel degré de pauvreté est-il réduit? A n'avoir plus même un vêtement; les bourreaux lui ont tout pris et partagent ses dépouilles entre eux.

Mais cette pauvreté dont il nous donne le conseil et l'exemple est une terre fertile où croissent aisément la foi, l'espérance, la charité, toutes les vertus. Ceux qui ne possèdent pas les richesses de la terre sont riches de biens spirituels pendant leur vie, et ils seront plus riches encore lorsque la mort viendra, parce qu'ils verront Dieu face à face, dans la céleste patrie. Ils seront riches surtout après la résurrection, lorsqu'ils jouiront pleinement, en corps et en âme, de l'éternelle gloire. O les précieuses, les admirables richesses que Dieu réserve aux pauvres, aux affamés de cette vie !

N.-S. Jésus-Christ instruisant ses Apôtres, et les pressant d'avancer dans les voies de la perfection, leur disait : « Heu» reux êtes-vous, ô pauvres, parce que le royaume de Dieu est » à vous : » *Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei* (Luc. VI, 20). — Cependant la simple privation des biens de la terre ne suffit pas pour avoir part à cette béatitude. Il faut quelque chose de plus.

La pauvreté dont parle Jésus-Christ, c'est d'abord la pauvreté volontaire, embrassée, désirée, aimée, à cause de Dieu,

pauvreté par laquelle on renonce, autant que les circonstances le permettent, aux biens d'ici-bas, les méprisant, les repoussant, pour s'attacher plus parfaitement à Dieu, et se livrer plus complètement à son amour. C'est de cette pauvreté que notre divin Maître disait : « Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède » ne peut pas être mon disciple : » *Qui non renunciat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* (Luc. xiv, 33).

La pauvreté, c'est encore l'humilité de ceux qui sont petits, pleins d'imperfections à leurs propres yeux, qui se regardent comme dénués de tout mérite et qui rapportent uniquement à Dieu, les quelques qualités qu'ils peuvent avoir, les quelques bonnes œuvres qu'ils peuvent accomplir.

La pauvreté enfin dont parle le Seigneur, c'est la privation des biens de ce monde même lorsqu'elle n'est pas volontaire, si elle est acceptée avec patience, avec résignation, sans aucun murmure contre l'ordre de la divine providence. Que l'on possède ou que l'on ne possède pas de richesses, cela ne fait pas, ni n'empêche pas le bonheur. Mais ce qui rend heureux, c'est de n'avoir aucun amour pour elles, aucun désir de les posséder. C'est à ce détachement du cœur, que Dieu promet, ou plutôt qu'il donne la grande récompense : « Bienheureux êtes-vous, ô » pauvres, parce que le royaume de Dieu est à vous. » La pauvreté, la faim, la souffrance, que l'on regarde comme des maux, n'en sont donc pas réellement. Elles ne mettent nul obstacle à la vie bienheureuse; au contraire, elles la facilitent. Ainsi l'a prononcé Notre-Seigneur lui-même [1].

Vous connaissez la parabole des noces auxquelles les invités refusèrent de venir.

Ils furent remplacés par des pauvres, des aveugles, des boiteux, ramassés sur les places publiques et sur les chemins. S. Bernard se demande qui sont ces nouveaux convives qui prennent la place des premiers invités et que l'on oblige à entrer dans la salle du festin, figure du royaume des cieux. Il répond que ce sont les pauvres, dénués de ressources, affligés par la maladie. C'est à eux, que le royaume de Dieu revient comme de droit. Ecoutez la parole du saint docteur : « Beau» coup de gens, dit-il, sont en proie à des besoins et à des maux » de diverses sortes. Ils les endurent avec résignation, quoique » malgré eux, et par une admirable disposition de la provi» dence en souffrant des douleurs temporelles, ils arrivent à » posséder la vie éternelle [2]. »

1. Nullum adminiculum præstant divitiæ ad vitam beatam. Quod evidenter Dominus in Evangelio demonstravit, dicens : *Beati pauperes : quoniam vestrum est regnum Dei.* Itaque paupertatem, famem, dolorem, quæ putantur mala, non solum impedimento non esse ad vitam beatam, sed etiam adjumento, evidentissime pronunciatum est. S. Ambros. lib. II *Offic.* c. iv.

2. Compelluntur multi variis necessitatibus afflicti, qui mira Dei provi-

Et chose digne de remarque; en parlant des autres vertus dont la vie éternelle sera la récompense, le divin Maître ne fait que promettre pour l'avenir; mais il change de langage en parlant de la pauvreté. Il ne dit pas aux pauvres : Vous aurez en récompense le royaume de Dieu; il dit : Le royaume de Dieu est à vous *: Quoniam vestrum est regnum Dei.* On arrive vite au ciel, sur l'aile de la pauvreté [1]. C'est que la pauvreté est proche parente de toutes les autres vertus. Elle en est en quelque sorte la mère ; on les trouve rarement sans elle, et avec la véritable pauvreté, celle qui détache entièrement le cœur des choses de la terre, toutes les vertus sont à l'aise et se développent merveilleusement [2]. D'autre part, on veut établir une sorte de compensation. Vous n'avez pas les biens terrestres, et vous y renoncez de bon cœur : vous aurez les biens célestes, le royaume du ciel est à vous.

Voulez-vous un exemple? Ne le cherchons pas ailleurs que dans l'Evangile. Lazare est pauvre; très pauvre même. A la pauvreté s'ajoutent de cruelles infirmités qui demanderaient des soins rendus impossibles par son dénuement. Le mauvais riche au contraire, possédait tout ce qui peut, semble-t-il, contribuer à rendre la vie heureuse. Cependant lequel des deux méritait le nom d'heureux? Notre-Seigneur nous dit : *Beati pauperes... Væ vobis divitibus.* Bienheureux les pauvres... Malheur à vous riches. C'est donc Lazare qui possède le bonheur véritable. Le riche n'en a que l'ombre, au fond il est malheureux, parce qu'il porte en lui-même son arrêt de mort, sa condamnation pour l'éternité. Lazare au contraire était déjà en possession de ses

dentia, dum pœnam temporalem etsi non libenter, tamen patienter sustinent, vitam consequuntur æternam. S. Bern. in *Sent.*

1. Magna quædam penna est paupertatis qua tam cito volatur in regnum cœlorum. Nam in aliis virtutibus quæ sequuntur, promissio futuro tempori indicatur, paupertati non tam promittitur quam datur. Unde et in præsenti tempore enuntiatum est : *Quoniam ipsorum est regnum cœlorum;* cum in cæteris dicatur, hæreditabunt, consolabuntur, et similia. S. Bern. serm. IV *de Adventu.*

2. Est virtutibus cognata paupertas; et si paupertas virtutum parens, virtutum socia sic habetur, sapere convenit, quare Christus ad virtutis officium pauperes sic elegit. Petrus, Andreas, Jacobus et Joannes, germanitas combinata, imo congeminata paupertas, in Apostolorum principes eliguntur, pauperes sensu, loco humiles, viles arte, obscuri vita, labore communes, addicti vigiliis, fluctibus mancipati, negati honoribus, injuriis dati, præsidio retis, solo piscium captu victum vestitumque conquirentes. Sed in istis quantum vilis mundanus videbatur aspectus pretiosas tantum animas Dei intuitus tunc videbat. Erant censu pauperes, sed innocentia locupletes; loco humiles, sed sanctitate sublimes; viles arte, sed simplicitate pretiosi; obscuri vita sed vitæ merito perlucentes; labore communes, sed proposito singulares; addicti vigiliis, sed ad cœlestes victorias jam vocati; fluctibus mancipati, sed fluctibus non demersi; negati honoribus, ditati magis honoribus, non negati; injuriis dati, sed injuriis non relicti; captores piscium sed piscatores hominum jam decreti. S. Petr. Chrysol. serm. XXVIII.

titres à la béatitude du ciel; le royaume de Dieu lui appartenait. Encore quelques heures, quelques jours au plus à souffrir, et tout était gagné pour lui. Encore quelques heures pour le riche, à jouir, et tout était irrémédiablement perdu. Celui qui avait faim, et qui désirait se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, était comblé de biens; celui qui nageait dans l'abondance, et qui ne se refusait aucun plaisir, en était réduit à implorer inutilement une goutte d'eau. N'était-ce pas bien la réalisation de la parole de Marie : *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes* : « Il a rempli de biens les affamés, et il » a renvoyé les riches les mains vides? »

Mais nous avons dit que ces paroles de l'auguste Vierge Mère de Dieu, doivent s'entendre aussi de ceux qui ont faim et soif de la justice, de la perfection, de la grâce de Dieu.

II. — *Dieu comble les désirs de ceux qui ont faim et soif de la justice.*

N.-S. Jésus-Christ, après avoir proclamé bienheureux les pauvres, qui sont pauvres de cœur, c'est-à-dire détachés des biens de la terre, dit encore : « Bienheureux ceux qui ont faim et » soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés : » *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur* (Matth. v, 6). Ceux qui ont faim et soif de la justice, ce sont encore les affamés dont parle Marie et que Dieu a comblés de biens : *Esurientes implevit bonis.*

Mais quelle est la justice dont il faut avoir faim et soif, pour en être rassasié, selon la parole du Seigneur?

Par *justice*, on entend celle des quatre grandes vertus morales par laquelle on rend à chacun ce qui lui est dû. Mais cette vertu ne suffirait pas à elle seule, pour donner droit au bonheur éternel, au rassasiement dont il est écrit : « Je serai ras- » sasié lorsque votre gloire apparaîtra » : *Satiabor cum apparuerit gloria tua* (Psal. xvi, 15). Il faut donc donner au mot justice une signification plus large, et entendre, par la justice dont Jésus-Christ nous invite à avoir faim et soif, l'ensemble de toutes les vertus; ce qui fait que l'on est juste devant Dieu, l'accomplissement parfait de tous les devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même. C'est à la justice entendue en ce sens, ou plutôt au désir ardent de cette justice que Jésus-Christ promet le ciel. C'est à ceux qui ont faim et soif de la perfection, que Marie promet une abondance extraordinaire de biens : *Esurientes implevit bonis.* Quant à ceux qui ne la désirent pas, qui se croient bien comme ils sont, suffisamment vertueux, suffisamment fidèles à leurs devoirs de toutes sortes, ils n'ont rien à attendre; Dieu les renverra les mains vides : *Divi-*

tes dimisit inanes. Que leur donnerait-il puisqu'ils ne désirent rien? Les trésors de la grâce sont trop précieux pour que Dieu les prodigue à ceux qui n'en font aucun cas; il ne jette pas, dit-il, les perles devant les pourceaux. Et comme la grâce est le germe de la gloire éternelle, privés de la semence, ils le seront de la moisson ; ils seront renvoyés les mains vides. *Et divites dimisit inanes.*

Dieu apparut en songe au roi Salomon dans les premiers jours de son règne et lui dit : « Demande-moi, ce que tu veux » que je te donne » : *Postula quod vis ut dem tibi* (III Reg. III, 5). Salomon demanda des biens spirituels; il répondit au Seigneur : « Donnez-moi de la sagesse et de l'intelligence » : *Da mihi sapientiam et intelligentiam* (II Paral. I, 10). « Alors le » Seigneur dit à Salomon : Parce que tu as demandé cette chose » et que tu n'as pas désiré pour toi des jours nombreux, ni des » richesses, ou les âmes de tes ennemis, mais que tu as de- » mandé pour toi la sagesse, afin de discerner ce qui est juste, » voilà que j'ai fait envers toi selon tes paroles, et je t'ai donné » un cœur sage et intelligent, tellement que nul avant toi, n'a » été semblable à toi et qu'après toi il ne s'en élèvera point. » Mais même ce que tu n'as pas demandé, je te l'ai donné, les » richesses et la gloire, en sorte que personne n'aura été sem- » blable à toi parmi les rois dans les jours passés : » *Quia postulasti verbum hoc, et non petisti tibi dies multos*, etc. (III Reg. III, 11). Salomon désirait ardemment la sagesse; il en avait faim et soif; il ne pensait même pas à demander d'autres biens : aussi Dieu se montra-t-il généreux et fit-il de lui le plus sage des rois. Il ajouta même au don de la sagesse ceux de la richesse et de la gloire qui n'avaient pas tenté le jeune roi. C'est ainsi qu'il comble de biens ceux dont les désirs sont purs et ardents : *Esurientes implevit bonis.*

Qui sont ceux que nous voyons particulièrement favorisés des bienfaits de Notre-Seigneur, dans l'Evangile? Ceux qui désirent l'entendre, ceux qui implorent quelque grâce, quelque guérison. Que pouvaient attendre de lui les indifférents qui ne le suivaient pas, qui ne l'écoutaient pas, qui ne lui demandaient rien? Mais les aveugles, mais les lépreux qui le suppliaient à grands cris de les guérir, mais la foule qui le suivait jusque dans le désert, étaient en droit de tout espérer et obtenaient plus qu'ils n'osaient attendre. Les guérisons, les résurrections, et les autres miracles que Jésus-Christ multipliait à chaque pas pendant sa vie mortelle, étaient l'image des faveurs spirituelles, des grâces qu'il accorde aux âmes, et qu'il n'accorde avec abondance qu'à celles qui les désirent et les demandent avec ardeur, à celles qui ont faim et soif de la justice, de la sainteté.

David souffrait de cette faim, lorsqu'il disait : *Nunc cœpi :*

« J'ai enfin commencé (Psal. lxxvi, 11). » Lui, le grand prophète et le grand saint, l'homme selon le cœur de Dieu, il regarde comme rien ce qu'il a fait jusque-là : il commence enfin à servir le Seigneur et le changement qui s'opère en lui ne vient pas de lui, c'est l'œuvre de la main du Très-Haut : *Et dixi, nunc cœpi: hæc mutatio dexteræ Excelsi.*

Écoutez aussi le grand Apôtre. Il écrit aux fidèles de Philippe : « Non, dit-il, que je sois parfait... je ne pense pas avoir » atteint ce but ; mais oubliant ce qui est en arrière et m'avan- » çant vers ce qui est devant, je tends au terme, au prix de la vo- » cation céleste de Dieu dans le Christ Jésus : » *Non quod jam perfectus sim... Ego me non arbitror comprehendisse*, etc. (Philip. iii, 12). Paul ne se croyait pas encore parfait ; il tendait de toutes ses forces à le devenir ; cependant lorsqu'il écrivait cette lettre, il touchait à la fin de sa carrière, il était l'admiration des autres Apôtres, l'admiration des anges. Mais il savait qu'il ne faut jamais dire, c'est assez. Plus il approchait du but, plus son cœur brûlait du désir de l'atteindre. C'est ce désir ardent qui fait les saints. C'est cette faim et cette soif de la justice que Dieu se plaît à rassasier. Mais en même temps qu'il la rassasie il l'excite selon la parole du Sage : « Ceux qui me mangent auront » encore faim et ceux qui me boivent auront encore soif : » *Qui edunt me adhuc esurient, et qui bibunt me adhuc sitient* (Eccli. xxiv, 29). Exciter ce désir ardent à mesure qu'il le satisfait, c'est un moyen pour Dieu de multiplier sans cesse les biens dont il nous comble.

Ah ! que les désirs de la bienheureuse Vierge Marie devaient être enflammés ! quelle faim et quelle soif, que sa faim et sa soif de la justice, pour que Dieu l'ait rassasiée au point qu'elle fût pleine de grâce ! qu'elle méritât de porter dans son sein virginal la source et l'auteur même de la grâce ! Ayons comme Marie, faim et soif de justice et de sainteté et Dieu nous comblera aussi de biens. *Esurientes implevit bonis.* Mais il est une autre faim encore que Dieu désire rassasier : la faim de l'Eucharistie.

III. — *Dieu comble de biens ceux qui ont faim et soif de la sainte communion.*

S. Jean rapporte dans son Evangile que N.-S. Jésus-Christ disait un jour aux Juifs : « C'est moi qui suis le pain du ciel. » Vos pères ont mangé la manne dans le désert et sont morts. » Voici le pain de vie qui descend du ciel afin que si quelqu'un » en mange il ne meure point : » *Ego sum panis vitæ. Patres vestri manducaverunt manna in deserto et mortui sunt; hic est panis de cœlo descendens, ut si quis ex ipso manducaverit, non moriatur* (Joan. vi, 48). La manne n'était que la figure de la très sainte

Eucharistie. Elle ne pouvait donner l'immortalité au corps, encore moins à l'âme ; mais ceux qui la mangeaient avec reconnaissance envers Dieu pour un si grand bienfait, y trouvaient l'entretien de la vie corporelle et toute la douceur que l'on peut rencontrer dans les aliments les plus succulents. Ceux au contraire qui la mangeaient avec un cœur mal disposé la trouvaient insipide et nauséabonde; c'était plutôt un poison qu'un aliment pour eux. Ils n'avaient pas faim de la nourriture qui descendait du ciel, et les biens dont Dieu comble ceux qui désirent ses faveurs n'étaient pas faits pour eux.

Il en est de même de la très sainte Eucharistie. Voulez-vous qu'elle soit pour vous un pain de vie ? Voulez-vous qu'elle vous procure d'ineffables délices qui ne passeront pas avec le temps? Que vos cœurs soient bien disposés lorsque vous la recevez ; que votre désir de la recevoir soit ardent, car ceux qui ont faim seront rassasiés ; c'est ceux-là seuls que Dieu comble de biens; les riches, au contraire, ceux qui ne croient avoir aucun besoin, Dieu les renvoie les mains et le cœur vides : *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes.*

Mille raisons nous pressent de désirer la sainte Eucharistie et de nous approcher de la sainte communion. Mais l'invitation que nous fait Jésus-Christ de manger son pain et de boire le vin qu'il nous a préparé ne devrait-elle pas nous suffire? Le Maître est là, dans le saint tabernacle, et il nous attend. Rappelez-vous le récit que nous fait l'Evangile de la résurrection de Lazare. Marthe apprend la première l'arrivée du divin Maître à Béthanie. Elle court à sa rencontre, et après un entretien de quelques instants, elle se hâte d'aller à la maison avertir sa sœur Marie. « Le Maître est là, lui dit-elle, et il vous appelle : » *Magister adest et vocat te.* Lisez attentivement le texte sacré, vous n'y trouvez pas un mot indiquant que Jésus ait demandé que l'on fît venir Madeleine. Marthe a donc fait un mensonge? Assurément non. L'Evangile a bien pu, comme il le fait souvent, passer sous silence quelques paroles de cet entretien de Jésus avec Marthe, pour cause de brièveté. Mais en tout cas, Marthe regardait la présence seule du Seigneur comme une invitation pressante faite à Marie Madeleine. Ses paroles signifient : Le Maître est là, et vous seriez inexcusable de ne pas vous présenter au plus tôt devant lui.

Il en est de même pour la sainte Eucharistie. Jésus-Christ est là, sur l'autel, dans le tabernacle. Oh! quel puissant appel cette seule présence doit être pour nos cœurs! Ne pas avoir faim et soif de lui, ne pas courir à lui, n'est-ce pas être inexcusable? Il y a des chrétiens qui disent : Je voudrais le voir de mes yeux, voir sa face adorable, ses vêtements, baiser les traces de ses pas. Eh bien! vous le voyez dans l'Eucharistie, vous le touchez,

vous le mangez. Est-ce que par hasard vous changeriez volontiers ce bonheur contre celui de voir ses vêtements? Il vous accorde plus qu'il n'a fait à Marthe et à Marie; non seulement vous le voyez et vous le touchez, mais il se donne à vous comme votre nourriture; il descend en vous, ne fait qu'un avec vous par la sainte communion. Pourquoi faut-il que plusieurs refusent de participer à ce banquet sacré? pourquoi plusieurs ne s'en approchent-ils qu'avec froideur et répugnance? Ah! mes frères, ne répondons pas par cette indifférence blessante à la bonté de notre Dieu pour nous. Souvenons-nous qu'il renvoie les mains vides ceux qui se croient riches et ne se soucient pas de ses dons, tandis qu'il comble de biens ceux qui s'en montrent affamés. Si vous refusez de prendre part au festin que le roi du ciel vous a préparé, ne vous excusez pas sur votre faiblesse, sur votre indignité. C'est votre indifférence seule qui vous en rend indignes.

Et vous qui aimez Marie, ne voyez-vous pas que la sainte communion, crée entre vous et cette auguste Mère, des relations d'intimité que rien en dehors de la communion, ne saurait produire. Vous êtes bien les enfants adoptifs de la très sainte Vierge: Jésus vous a donnés à elle comme tels, et elle vous a acceptés. Mais lorsque vous communiez, que devenez-vous? D'autres Jésus-Christ. C'est le sang de Jésus qui coule dans vos veines; c'est la vie de Jésus qui anime votre vie. Ce n'est plus vous qui vivez, c'est Jésus-Christ qui vit en vous. C'est lui que Marie voit en vous. Vous êtes Jésus pour elle : pensez donc combien elle doit vous aimer! Et ne l'oubliez pas, cette chair adorable du Sauveur qui devient votre nourriture, elle a été dans le principe la chair de Marie; ce sang divin devenu votre breuvage, le cœur sacré de Marie en a été la source. Marie peut vous dire, comme elle dit en effet au livre des Proverbes : « Venez; mangez mon pain et buvez le vin que je vous ai préparé : » *Venite*; *comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis.* (Prov. ix, 2).

Jésus-Christ est dans l'Eucharistie et il vous appelle sinon par sa parole, au moins par sa présence. Marie vous a préparé la table eucharistique, et elle vous invite au festin. La Reine des Anges veut que vous mangiez le pain des anges devenu par elle le pain des hommes. Ce pain sacré possède toutes les douceurs. Il est un remède tout-puissant contre les maux de cette vie; il défend contre les ennemis visibles et invisibles; il purifie les âmes; il les rend généreuses dans la pratique de la vertu; il multiplie les mérites; il donne le bonheur éternel, la vie glorieuse qui n'aura pas de fin. Désirez donc ce pain sacré et Dieu vous comblera de biens lorsque vous le mangerez. Désirez aussi la justice, la sainteté et vous deviendrez des saints; désirez les biens spirituels et Dieu vous donnera ces biens avec une libéralité digne de lui. Mais il y ajoutera les biens de la terre, qui pourront

contribuer à votre véritable bonheur. Mais il ne faut pas être indifférent et froid; il ne faut pas cesser de demander et d'adresser à Dieu par l'entremise de Marie les plus ardentes prières. Souvenez-vous en bien : ce sont les hommes de désir, les affamés, *esurientes*, sur qui Dieu répand ses dons avec la plus grande abondance. C'est Marie, c'est votre Mère, la Mère de Jésus qui vous en avertit. Profitez de son conseil, et vous ne paraîtrez pas les mains vides devant le souverain juge. Vous serez riches en sa présence, riches de vertus et de mérites, riches de ces biens qui demeurent éternellement et qui feront votre bonheur et votre gloire dans le royaume du ciel. Ainsi soit-il.

NEUVIÈME SERMON

GRANDEUR DE LA MISÉRICORDE DE DIEU ET DE SA LIBÉRALITÉ DANS L'ACCOMPLISSEMENT DE SES PROMESSES, A CAUSE DE MARIE.

Suscepit Israel puerum suum.
LUC. I, 34.

La bienheureuse Vierge Marie, après avoir glorifié le Seigneur et témoigné sa reconnaissance dans son admirable Cantique, achève par ces mots l'exposé des grandes choses accomplies par la puissance et la miséricorde de Dieu : *Suscepit Israel puerum suum recordatus misericordiæ suæ* : « Il s'est souvenu de ses promesses; il a pris sous sa protection Israël son serviteur. » Ce que les Patriarches avaient désiré avec tant d'ardeur, ce que les Prophètes avaient tant de fois annoncé, ce que Dieu avait solennellement promis à Abraham et à sa postérité est enfin accompli : « Il a pris sous sa protection Israël son serviteur. » Mais n'avait-il donc pas protégé Israël jusqu'au jour de l'Incarnation? Et n'est-ce pas même à partir de ce jour que le peuple juif cesse d'être son peuple unique, et qu'il est même rejeté pour faire place au peuple nouveau, au peuple chrétien? Dieu n'avait-il pas protégé son peuple dans la personne d'Abraham lui-même, délivré de tant de dangers, dans la personne de Jacob et de ses enfants? N'avait-il pas délivré ce peuple, par cent prodiges, de la servitude d'Egypte? N'avait-il pas marché au milieu de ce peuple, et ne lui avait-il pas servi de guide dans le désert? Ne lui avait-il pas, dans le cours des siècles, donné mille preuves éclatantes de sa toute-puissante protection? Oui, sans doute, et Marie ne l'ignore pas; mais c'est maintenant que Dieu accomplit pleinement sa promesse. C'est maintenant qu'il prend personnellement en main la conduite d'Israël son serviteur. Plusieurs, il est vrai, refuseront de marcher dans la voie qu'il leur tracera et ceux-là ne feront plus partie de son peuple. D'autres viendront

les remplacer, qui ne descendent pas d'Abraham selon la chair, mais selon l'esprit. C'est ce peuple nouveau, ce peuple fidèle, ce peuple serviteur de Dieu, que le Seigneur a pris sous sa protection au jour de son incarnation. C'est la grande merveille que célèbre Marie ; la merveille qui couronne toutes les autres. Car pour prendre ainsi son peuple sous sa protection, Dieu a voulu lui-même faire partie de ce peuple, être serviteur avec lui, pour le faire régner avec lui. Il a voulu être lui-même descendant d'Abraham et de Jacob, recevoir, prendre un corps, qui soit de la chair et du sang de ces illustres patriarches. Il s'est incarné dans le sein de Marie, fille de David et d'Abraham : Voilà la merveille des merveilles, voilà la grande chose dont Marie parlait d'abord, lorsqu'elle disait au commencement de son cantique : *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus* : « Celui qui est » puissant m'a fait de grandes choses. » Elle ne put pas en détacher sa pensée ni son cœur. Elle revient pour conclure son cantique et elle s'écrie : « Il s'est souvenu de sa miséricorde ; il a » pris Israël son serviteur, comme il l'avait promis à nos pères, » à Abraham et à sa postérité pour toujours : » *Suscepit Israel puerum suum.*

C'est à la miséricorde de Dieu que la très sainte Vierge attribue tout entier cet incomparable bienfait ; c'est à sa miséricorde qu'elle attribue sa fidélité aux promesses faites autrefois à Abraham et aux autres patriarches. Mais l'humble Marie ne dit pas tout ; elle ne dit pas que c'est elle qui a fait ressouvenir le Seigneur de sa miséricorde. Elle ne dit pas que c'est à cause d'elle qu'il s'est montré si large dans l'accomplissement de ses promesses. Elle ne dit pas que, fidèle image de la perfection divine, elle imite sa miséricorde et sa libéralité. Etudions attentivement les paroles de Marie, ajoutons-y ce que son humilité ne lui permet pas de dire et nous reconnaîtrons premièrement : combien la miséricorde de Dieu est grande pour nous, surtout lorsque Marie prie le Seigneur de nous faire miséricorde ; en second lieu, combien libéralement Dieu accomplit les promesses qu'il a daigné nous faire, et combien Marie est à son tour large et libérale dans l'accomplissement de ses promesses.

I. — *Miséricorde de Dieu et de Marie pour nous.*

En rapportant les paroles de la très sainte Vierge : *Suscepit Israel puerum suum,* nous avons dû les traduire comme on le fait ordinairement, et nous contenter de dire : « Dieu a pris sous » sa protection Israël son serviteur. » C'est bien la signification, ou plutôt l'une des significations de ces paroles mystérieuses, car elles en ont plusieurs, comme il arrive souvent dans la sainte Ecriture.

Pour bien comprendre tout ce que contiennent ces paroles de Marie : *Suscepit Israel puerum suum*, interrogeons les docteurs et les saints. Ils ont reçu de Dieu des lumières extraordinaires et nous devons en profiter.

D'après le bienheureux Albert le Grand, Israël n'est pas ici uniquement le peuple que Dieu s'était choisi d'abord ; c'est tout homme appelé à la grâce du salut.

Le Fils de Dieu, le Seigneur, prend l'homme dans sa nature déchue et devenue l'objet de la colère de Dieu, la pâture de mort : *Suscepit Israel puerum suum*. Il relève cette pauvre nature ; il l'arrache à l'empire de la mort par la résurrection future ; il apaise la colère de son Père contre elle. La nature humaine n'est plus un objet d'aversion pour Dieu. L'homme n'est plus regardé par lui comme un révolté condamné à mort : il l'admet au rang de serviteur. Voilà ce que fait d'abord le Verbe divin dans l'Incarnation.

Le Fils de Dieu fait plus : il nous délivre de nos péchés et nous élève de l'ordre de la nature à celui de la grâce.

Il nous prend sous sa protection pour nous défendre contre les attaques de nos ennemis.

Il nous prend pour nous conduire comme par la main hors de la voie périlleuse de l'incertitude et du doute, et nous faire marcher en pleine lumière dans le chemin qui conduit à la vie.

Il nous prend enfin, pour nous sortir de l'abîme de maux où nous étions plongés et nous introduire dans la béatitude [1].

1. *Suscepit Israel.* Tria dicit : unionis, videlicet, modum et assumptum, et assumpti actum. In unionis modo duo sunt : unum quidem ex Verbi supposito subintellecto, quod est assumens. Et secundum ex verbi significatione, quod est assumptionis modus. Suppositum Verbi est, quod primo in Cantico inductum est cum dixit : *Magnificat anima mea Dominum* ; quia Dominus est assumens, vel brachium Domini, in quo fecit hanc potentiam. Dicamus igitur : Ipse Dominus in brachio suo potente suscepit, etc. Non enim hoc facere poterat, nisi in brachio, quod est Filius. Non enim Pater ab alio est ; et ideo neque æternaliter, neque temporaliter nascibilis est. Spiritus autem Sanctus, quamvis ab alio sit, tamen nascibilis non est ; et ideo filius inconvenienter esset. In brachio ergo, quod est Filius, qui et ab alio est, et nascibilis, ut dicit Hilarius, hanc perficit potentiam operationis... Hic est ergo assumens, sive suscipiens.

Susceptionis autem modus est in compositione quærendus. Quod verbum componitur a *sursum* et *cœpit*, quia assumendo nos sursum erexit. Suscepit enim in naturam, in gratiam, in defensionem, in gubernationem, et in beatitudinem.

Per assumptionem quidem in naturam erexit nos extra mortem, et Dei Patris iram. Per assumptionem autem in gratiam, extraxit nos extra culpam. Per assumptionem in defensionem nos erexit extra hostis victoriosam impugnationem. Per assumptionem in gubernationem nos eduxit extra viæ periculosam dubitationem. Per assumptionem in beatitudinem, nos extraxit extra miseriam...

Per primam assumptionem homo est unctione deitatis inunctus. Per secundam, est per gratiam sanctificatus. Per tertiam, per virtutem deitatis

Mais d'où vient donc que le Seigneur daigne ainsi s'occuper de nous, ramasser dans la boue de ses péchés et de sa misère, notre pauvre nature tombée, lui rendre sa grâce, prendre sa défense contre des ennemis trop souvent vainqueurs? D'où vient qu'il se fait sa lumière et son guide, pour la conduire et l'introduire enfin dans le séjour de l'éternelle béatitude? Qui donc a obtenu de la miséricorde divine de tels prodiges de compassion et de générosité?

C'est la bienheureuse Vierge Marie; c'est elle qui, par son humilité, sa prière, ses mérites, a obligé si l'on peut ainsi parler, le Père éternel à nous donner son Fils, et le Fils, le Verbe divin à prendre notre chair, à devenir l'un de nous, notre frère. Ecoutez ce que dit le pieux et savant Gerson: Réjouis-toi, ô homme qui avais péri en Adam: réjouis-toi de tout ton cœur, ô Israël, et chante des cantiques de louanges. — Tu étais exilé, exposé à une perdition certaine et sans remède. L'aveuglement régnait en Israël. Tu avais erré comme une brebis égarée et perdue. Le Seigneur semblait avoir oublié sa miséricorde et le serment qu'il avait fait à Abraham: « Par moi-même, je l'ai juré, » dit le Seigneur: parce que tu as fait cela, et que tu n'as pas » épargné ton Fils unique à cause de moi: toutes les nations » seront bénies en ta postérité: » *In semine tuo benedicentur omnes gentes* (Gen. xxii, 16, 18). Tous les hommes se sentaient perdus et criaient: « Où sont donc vos antiques miséricordes, Sei» gneur? » *Ubi sunt misericordiæ tuæ antiquæ, Domine* (Psal. lxxxviii, 50)? Et voilà que tandis que le roi reposait sur son lit, dans le sein de son Père, votre nard, ô la plus belle et la plus douce des femmes, a donné son odeur; semblable à l'odeur d'un champ couvert de moissons, que le Seigneur a béni. Dieu a senti le parfum très suave de toutes vos vertus, ô Vierge très sainte, fille d'Abraham. Et alors il s'est ressouvenu de son ancienne miséricorde, de la promesse qu'il avait faite à Abraham et à sa race pour la suite des siècles. Aussitôt il a envoyé son Fils, du sein de sa divinité; et le Fils de Dieu n'a pas hésité pour se faire homme, à descendre dans votre sein, ô Vierge bénie. Voilà pourquoi vous glorifiez le Seigneur avec tant d'allégresse. Voilà pourquoi vous dites: « Le Seigneur a pris sous » sa protection Israël son serviteur: » *Suscepit Israel puerum suum* [1].

defensus. Per quártam, per lucem divinam secure deductus. Et per quintam, omni beatitudine glorificatus.

Primam fecit Deus per se ipsum. Secundam, in quantum gratia plenus. Tertiam, in quantum est virtus Patris. Quartam, in quantum veritate plenus, et sapientia Patris. Quintam, in quantum est solus beatus, qui habet immortalitatem et habitat lucem inaccessibilem. Sic igitur *suscepit Israel.* B. Albert. Magn. in hunc versiculum.

1. Gerson in hunc locum apud *Paciuchell.*

S. Thomas de Villeneuve va plus loin. C'est le mystère même de l'incarnation qu'il voit dans ces paroles de Marie : *Suscepit Israel puerum suum.* Israël serviteur de Dieu, ce n'est pas seulement pour S. Thomas, le peuple qui portait ce nom : c'est le Fils de Dieu, devenu enfant d'Israël par son incarnation ; c'est l'humanité, que le Verbe divin unit dans le sein de Marie, à son adorable personne.

Mais pourquoi ce nom de serviteur, donné par Marie au divin enfant qu'elle porte dans son sein? Le Fils de Dieu en se faisant homme comme nous, descendait, comme homme, au rang de serviteur de son Père. Il disait à l'avance par la bouche de David : *Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ* : « Je suis votre serviteur, » et le fils de votre servante (Psal. cxv, 16). » L'apôtre S. Paul nous dit qu'il s'est humilié en prenant la forme de serviteur : *Humiliavit semetipsum formam servi accipiens* (Philip. II, 8). Et ce divin Sauveur ne nous donne-t-il pas lui-même cet enseignement : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais » pour servir, et donner son âme pour la rédemption de plu- » sieurs : » *Filius hominis non venit ministrari sed ministrare et dare animam suam in redemptionem pro multis* (Matth. xx, 28). Il était le Maître et il est descendu sur la terre, dans le sein de Marie pour se faire notre serviteur, pour employer à notre usage toute sa puissance, toute sa science, toute sa bonne volonté. Il l'a fait par amour pour nous ; il l'a fait, parce qu'il est bon et miséricordieux ; il l'a fait, pour nous sauver. Que vous êtes bon, ô mon Dieu! et que vous nous aimez! Vous êtes à nous, ô Jésus! Un enfant nous est né : le Fils de Dieu nous est donné. Il nous est donné par son Père ; il nous est donné par sa mère; il se donne lui-même : il est à nous, bien à nous; entièrement à nous. Nous le possédons, et avec lui, tous ses trésors nous appartiennent. Ses mérites, ses plaies sacrées, les vagissements de son enfance, ses travaux, ses enseignements, tout nous appartient. Et c'est vous, ô divine Vierge Marie, qui avez obtenu du Père qu'il nous donnât son Fils! c'est vous qui nous le donnez après l'avoir reçu [1]!

1. Miseratus est pius et misericors Deus vicem nostram, et sortem nostram, et se morti temporali opposuit, ut nos ab æterna morte liberaret; ut vel ex hoc solo opere discat homo quanta eum Deus suus prosequatur charitate. O quomodo me amas, amor meus! Quomodo me amas, et quantum tibi debeo, gloria mea! Nobis ergo puer natus est; nobis filius Dei datus est. Meus es, o bone Jesu, et undequaque meus es. Mihi natus a Matre, mihi datus a Patre. Duplici te jure possideo, meus es totus, et in meos usus expensus : te mihi mater genuit, te mihi pater dedit. Omni ex parte meus es; juri huic meo in æternum non renuncio. S. Thom. Villan. conc. IV *de Nativ. Dom.*

Quod si tu noster es, omnia quoque tua nostra sunt : cujus enim persona, ejus quoque sunt omnia bona personæ. Nostra igitur sunt merita tua; nostra sunt vulnera tua; nostri vagitus infantis; nostri labores docentis; nos-

Mais pourquoi la bienheureuse Vierge Marie dit-elle que Dieu s'est ressouvenu de sa miséricorde : *Recordatus misericordiæ suæ*? Dieu peut-il donc oublier quelque chose, oublier surtout son attribut par excellence, sa miséricorde? Non, sans doute. Mais il y avait si longtemps qu'il avait promis à Abraham cet acte de miséricorde infinie qu'il devait accomplir, en donnant son Fils pour rédempteur aux hommes, qu'il pouvait paraître l'avoir oublié. Les hommes étaient tentés de croire que la justice l'avait emporté sur la miséricorde dans les conseils divins, et que les crimes de l'humanité avaient déterminé le Seigneur à renoncer aux projets qu'il avait formés. Dieu montre qu'il n'en est rien. Dieu n'a rien oublié, le moment de la miséricorde est venu; le Verbe s'incarne dans le sein de Marie, et cette bienheureuse Vierge s'écrie avec reconnaissance : « Il s'est ressouvenu de sa miséricorde! »

Que ne peuvent pas les prières de Marie auprès de son divin Fils? Agar chassée avec son fils Ismaël de la tente d'Abraham, était au moment de voir périr son fils et de périr elle-même de soif dans le désert. Cette pauvre mère désolée déposa Ismaël sous un arbre et s'éloigna de quelques pas pour ne pas être témoin de ses dernières souffrances et de sa mort; et elle pleura comme peut pleurer une mère, sur le point de perdre son enfant : « Elle éleva la voix et pleura, » dit la sainte Ecriture; et le texte sacré continue : « Or, Dieu entendit la voix de l'enfant. » L'ange de Dieu appela Agar du ciel, disant : Que fais-tu, Agar? » Ne crains point, car Dieu a entendu la voix de l'enfant, du lieu » dans lequel il est. Lève-toi; prends l'enfant et tiens-le par la » main; car je le ferai père d'une grande nation. Alors Dieu lui » ouvrit les yeux, et voyant un puits d'eau, elle alla et remplit » l'outre et donna à boire à l'enfant (Gen. xxi, 15 et suiv.). » Agar n'était pas une sainte; Ismaël était moins un enfant qu'un adolescent, coupable déjà de fautes très graves, et qui, par lui-même, ne méritait aucunement d'être exaucé. Mais les prières de la mère, tout imparfaites qu'elles fussent, suffirent pour que Dieu écoutât les cris douloureux du fils et se laissât toucher de pitié. Encore une fois, que ne pourra pas la prière de Marie, notre Mère et la Mère de Jésus, si les larmes d'Agar furent si puissantes?

Que personne donc ne s'abandonne au découragement, au dé-

tri labores morientis : quidquid in mundo egisti, quidquid laborasti, quidquid sustinuisti, quidquid meruisti, optimo jure nostrum est, quia tu noster es. O me divitem tantis meritis! Exaggera nunc crimina; aggrava peccata; repete ad integrum debita : majora sunt merita mea, major est satisfactio mea, mea (inquam) mea, non mea quæ ego feci, sed mea quæ a te suscepi; mea quia mei audebo dicere servi quem mihi hodie Virgo emit. Idem, Concio *de Purific. Virg.*

sespoir. Vous avez beaucoup péché? Qu'importe puisque Marie est votre mère et qu'elle est toute prête à intercéder pour vous. N'est-elle pas toute-puissante sur le cœur de son Fils? Et Jésus-Christ lui-même ne nous a-t-il pas dit qu'il est doux et humble de cœur. Vous êtes pécheur : mais il est l'Agneau de Dieu, qui enlève les péchés du monde. Il n'est pas venu appeler les justes, mais ceux qui vous ressemblent, ceux qui sont pécheurs comme vous. Il est le médecin qui guérit tous les maux et il a soin de nous dire que les malades et non pas ceux qui jouissent de la santé, ont besoin de médecin. Si votre âme est couverte de la lèpre du péché, dites-lui avec les lépreux d'autrefois : « Seigneur, » si vous voulez, vous pouvez me guérir, » et il vous répondra : « Je le veux, soyez guéri : » *Volo, mundare* (Luc. v, 12). Si l'habitude du péché a livré votre âme en quelque sorte au démon, et que vous vous sentiez dans l'impossibilité de résister, n'a-t-il pas délivré mille fois les obsédés et les possédés, des démons qui les tourmentaient? Si les adversités, les tempêtes de cette vie vous agitent et vous mettent en danger de périr, n'a-t-il pas donné à Pierre le pouvoir de marcher sur les flots en courroux? N'a-t-il pas sauvé par trois fois S. Paul du naufrage? Quels que soient vos besoins, quels que soient surtout les besoins de votre âme, allez à lui. C'est lui qui vous a dit : « Demandez et vous re-» cevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et on vous ou-» vrira (Luc. xi, 9). » N'oubliez pas la parole de S. Bernard : Cherchons la grâce, parce que celui qui la cherche ne peut pas être frustré dans son espérance : il la trouvera nécessairement; mais pour plus de sûreté encore cherchons-la par Marie [1].

II. — *Libéralité de Dieu et de Marie dans les grâces qu'ils accordent.*

Sous la loi ancienne, Dieu annonçait ordinairement à son peuple, par la voix des prophètes, les grâces extraordinaires qu'il se disposait à lui accorder, et les châtiments qu'il préparait à son infidélité. Pourquoi, demande S. Jean Chrysostome, le Seigneur agissait-il ainsi? Il le faisait à cause de la dureté de cœur de ce peuple, et à cause de son penchant à l'infidélité. Les grâces les plus extraordinaires auraient passé inaperçues, si même elles n'avaient pas été attribuées à quelque vaine idole. Les châtiments les plus terribles n'auraient été regardés que comme des événements malheureux, sans aucun rapport avec les crimes commis [2]. Et puis, ajoute S. Bernard, la promesse des bienfaits

1. Quæramus gratiam et per Mariam quæramus; quia qui quærit invenit et frustrari non potest. S. Bern. serm. *de Nativ. B. Virg.*

2. S. Joan. Chrysost. orat. II *advers. Judæos.*

Vult a se requiri Deus, etiam quod pollicetur; et ideo forte multa quæ

les faisait désirer et invitait à les demander : or, Dieu aime qu'on le prie, qu'on lui demande, même ce qu'il a promis, afin que ses dons paraissent moins de purs dons, que des récompenses accordées à la prière. Ajoutez que Dieu emploie tous les moyens, recourt à tous les expédients pour nous amener à garder fidèlement ses lois. Tantôt il nous excite au bien par des récompenses, des promesses, des bénédictions; tantôt il cherche à nous écarter du mal par les menaces, les châtiments, les malédictions. Dieu respecte la liberté qu'il nous a donnée, mais il fait tout pour nous amener à en faire bon usage. Il montre ainsi l'amour qu'il nous porte et son désir ardent de nous faire du bien.

Le temps est passé où Dieu employait les promesses des biens de la vie présente, pour attirer ses serviteurs et obtenir qu'ils lui soient fidèles. Jésus-Christ est venu nous apprendre que les richesses, les honneurs, les jouissances de ce monde ne sont rien, qu'il n'y a de biens véritables que ceux qui enrichissent l'âme, la rendent digne de l'amour de Dieu et du bonheur du ciel. C'est de ces biens qu'il nous dit : « Demandez et vous recevrez afin » que votre joie soit parfaite : » *Petite et accipietis ut gaudium vestrum sit plenum* (Joan. xvi, 24). Mais les promesses faites aux patriarches et à leurs descendants étaient la figure de celles qui sont faites au véritable peuple de Dieu, aux chrétiens; et la manière dont il les a accomplies nous apprend comment il accomplira aussi celles qu'il nous a faites.

Le saint patriarche Abraham, après sa victoire sur Chodorlaomor et les autres rois coalisés, avait refusé les richesses que le roi de Sodome voulait lui donner, en récompense de la délivrance de Loth et des autres prisonniers. Dieu lui parla dans une vision et lui dit : « Abraham, ne crains pas, je suis ton pro- » tecteur et ta récompense sera grande à l'infini : » *Noli timere Abram; ego protector tuus sum et merces tua multa nimis* (Gen. xv, 1). Tu n'as pas voulu de la récompense que le roi de Sodome t'offrait pour le service rendu : je te récompenserai moi-même; tu seras riche, tu seras puissant, très riche et très puissant même sur la terre, et de plus je serai moi-même ta récompense, récompense d'un prix infini. Abraham répondit au Seigneur : « Sei- » gneur, que me donnerez-vous? moi, je m'en irai sans enfant. » Vous ne m'avez pas accordé de postérité. » *Domine Deus, quid dabis mihi? Ego vadam absque liberis* (Gen. xv, 2). Alors, dit encore l'Ecriture, le Seigneur l'emmena dehors et lui dit : « Regarde le ciel et compte les étoiles si tu peux. Ainsi sera » ta postérité : » *Suspice cœlum et numera stellas si potes; sic*

dare disposuit, prius pollicetur, ut ex promissione devotio excitetur, sicque quod gratis daturus est, devota oratio promereatur. S. Bern. hom. iv super *Missus est.*

erit semen tuum (Gen. xv, 5). A cette première promesse Dieu ajouta bientôt celle d'un fils, et à la promesse de ce fils, celle du rédempteur qui devait naître de sa race, et en qui toutes les nations seraient bénies.

Voyez maintenant, mes frères, avec quelle fidélité Dieu a rempli les promesses faites à son serviteur. Ses richesses et sa puissance sur la terre ont été celles d'un grand roi. Plusieurs peuples innombrables sont sortis de lui, et peut-être trouverait-on aujourd'hui peu de nations dans les veines desquelles ne coulent quelques gouttes du sang du grand patriarche. Il fut, par Isaac et par Jacob, le père du peuple choisi, qui devait conserver le culte de Dieu et donner la vie au Messie. Le Fils de Dieu, descendu sur la terre, s'est honoré de porter le titre de Fils d'Abraham et de David. Tout genou, au ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchit au seul nom de ce fils dont Dieu promettait la naissance à Abraham en même temps que celle d'Isaac, la seule qu'osât désirer le saint Patriarche.

C'est que Dieu est fidèle dans ses promesses, et qu'il les accomplit en Dieu. Il n'est pas comme les hommes qui craignent souvent de trop faire, et qui souvent aussi ne peuvent pas même lorsqu'ils le voudraient tenir tout ce qu'ils ont promis. Il est infiniment riche, infiniment libéral, infiniment puissant. Ce qu'il promet il le donne et il le donne sans compter, il le donne non pas selon nos mérites, mais selon sa miséricorde. Voyez comme il l'a donné ce rédempteur promis à Abraham et à David. Voyez le Fils de Dieu, dans la crèche de Bethléem, sur le Calvaire, dans l'Eucharistie. Voilà comme Dieu a donné son Fils lui-même pour nous, selon sa promesse. Voilà comme il l'a donné pour jusqu'à la fin des siècles. Abraham pouvait-il croire que Dieu lui avait tant promis à lui et à sa race? C'est cependant en vertu de cette promesse qu'il nous le donne ainsi. Marie elle-même le proclame : *Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in sæcula.*

Voulez-vous un autre exemple de la fidélité de Dieu à ses promesses et de la générosité avec laquelle il les accomplit? Rappelez-vous l'apparition de l'Ange à Zacharie, pour lui annoncer que ses prières étaient exaucées, et que sa sainte épouse Elisabeth, lui donnerait un fils. L'Ange fait de ce fils promis à Zacharie, le plus magnifique éloge : « Il sera grand devant le Seigneur; il » convertira un grand nombre d'enfants d'Israël au Seigneur » leur Dieu » (Luc. I, 15, 16). Ce que l'Ange dit de Jean il aurait pu le dire aussi bien des grands prophètes qui l'avaient précédé. Mais ici Dieu promet, et la promesse sera outrepassée dans son exécution. Jean sera prophète et plus que prophète, il sera le plus grand des enfants des hommes; il sera le flambeau annonçant la véritable lumière; il sera le grand témoin de Jésus-Christ,

destiné à le montrer aux hommes, à le révéler à son peuple. Qu'il était grand ce Jean, que Jésus-Christ désignait lui-même à tous les siècles comme un légitime objet d'admiration!

Vous parlerai-je maintenant des promesses que nous a faites notre divin Jésus, du pardon qu'il nous offre, des grâces qu'il met à notre disposition, de la vie éternelle qui sera la récompense de ceux qui lui auront été fidèles? Ah! vous le savez bien; la parole de Jésus est la vérité même, il ne peut ni se tromper, ni nous tromper, tout ce qu'il promet il le donne.

Et vous, ô divine Vierge Marie, êtes-vous aussi fidèle aux promesses que vous nous avez faites lorsque vous dites au livre de l'Ecclésiastique : « Celui qui m'écoute ne sera pas confondu, » et ceux qui agissent par moi ne pécheront pas; ceux qui me » glorifient auront la vie éternelle : » *Qui audit me non confundetur, et qui operabunt in me, non peccabunt. Qui elucidant me, vitam æternam habebunt* (Eccli. xxiv, 30)? Oui, ô divine Marie, vous êtes fidèle parce que vous êtes semblable à votre divin Fils. Si nous vous écoutons, nous ne serons pas trompés ni confondus. Si nous nous efforçons de vous être agréables par notre conduite, nous ne pécherons pas; si nous travaillons à vous honorer, à vous faire aimer, servir et glorifier, nous aurons la vie éternelle. Nous le croyons, ô Marie, nous mettons, après Jésus, toute notre confiance en vous. Vous êtes notre protectrice, notre avocate, notre mère, nous ne serons pas confondus, mais nous vous bénirons au ciel pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

III^e^ SECTION

SERMONS SUR LE SALVE REGINA [1]

PREMIER SERMON

MARIE REINE ET MÈRE DE MISÉRICORDE.

Salve regina, mater misericordiæ.

Après la Salutation angélique, il est peu de prières que la sainte Eglise adresse plus souvent à Marie que le *Salve Regina.* C'est un pressant appel qu'elle adresse à sa généreuse et puissante protectrice, c'est le cri d'un enfant vers sa mère qu'il aime et dont il se sent aimé. C'est encore l'humble supplication de pauvres exilés, qui implorent l'appui d'une reine clémente et miséricordieuse, pour que leur exil soit adouci, et que les portes de la patrie leur soient un jour ouvertes.

La bienheureuse Vierge Mère de Dieu aime à nous entendre lui adresser cette prière; elle écoute avec bienveillance les désirs que nos lèvres lui expriment lorsque nous la récitons, à la condition que ces désirs ne soient pas seulement sur nos lèvres, mais qu'ils sortent du fond de notre cœur. Ah! quels trésors de grâces nous aurions recueillis, quelles bénédictions nous aurions attirées sur nous, si nous avions récité le *Salve Regina,* toutes les fois que nous l'avons fait, avec une piété véritable, avec un esprit attentif et recueilli. Ce que nous n'avons pas fait jusqu'ici peut-être, il est temps de nous y mettre enfin. Si nous avons perdu mille occasions d'être agréables à Marie et d'obtenir les biens dont elle désire nous combler, ne perdons plus ces occasions précieuses à l'avenir; sachons en profiter. Et pour le faire plus aisément, pour réciter le *Salve Regina* avec plus de piété et plus de fruit, apprenons à bien le comprendre et à bien le goûter.

Une seule instruction serait trop peu pour expliquer cette admirable prière. Nous en consacrerons donc plusieurs à ce dessein. Il nous suffira aujourd'hui de nous arrêter un moment aux premières paroles que nous adressons à Marie, lorsque nous récitons cette antienne: *Salve Regina, mater misericordiæ.* Nous verrons, en les méditant, que la bienheureuse Vierge Marie, est reine de miséricorde pour nous régir avec douceur, pour nous faire partager sa royauté et qu'elle est mère de miséri-

1. Voir Paciuchellius, *Exercitationes dormitantis animæ,* in *Salve Regina.*

corde pour avoir une extrême compassion de nos misères. O Marie, ô reine et mère de miséricorde, faites-nous bien comprendre combien vous méritez ce titre, et montrez que vous êtes véritablement une reine et une mère de miséricorde pour ceux qui vous implorent.

I. — *Marie, reine de miséricorde, pour nous régir avec douceur.*

La bienheureuse Mère de Dieu est au-dessus de toute créature; elle est en même temps notre souveraine bienfaitrice puisque c'est par elle que nous avons reçu Jésus-Christ, source de toute grâce et que c'est encore par ses mains que Dieu nous distribue toutes les faveurs qu'il nous accorde. A ce double titre, nous lui devons nos humbles et respectueux hommages, et puisqu'il nous est permis de le faire, c'est pour nous un devoir de lui adresser nos salutations, avec une vénération profonde. C'est ce que nous faisons par le premier mot du *Salve Regina*. Nous disons à Marie : *Salve :* « Je vous salue. »

Mais pourquoi, mes frères, donnons-nous à Marie ce titre de : « Reine et mère de miséricorde : » *Regina, mater misericordiæ*? Pourquoi, si nous voulons rendre à la bienheureuse Mère de Dieu un hommage véritablement digne d'elle, ne disons-nous pas qu'elle est reine de gloire, Mère du Dieu des vertus, du Dieu de puissance et de gloire? Sans doute nous pourrions le dire, et dans d'autres Antiennes que la sainte Eglise chante en l'honneur de Marie, elle ne manque pas de la saluer comme la reine des cieux, la souveraine des Anges. *Ave regina cœlorum, ave regina angelorum :* « Salut, reine des cieux, salut, reine des anges, » lui dit-elle. Mais c'est la reine de miséricorde que l'Eglise aime surtout à nous montrer en Marie, parce que nous avons un extrême besoin de miséricorde. C'est ce même titre que Marie aime à nous entendre lui donner, parce que nul autre n'est aussi propre à nous inspirer la confiance et l'amour.

La bienheureuse Vierge Marie est reine de miséricorde : cela veut dire qu'elle est extrêmement miséricordieuse, qu'elle pousse cette vertu jusqu'aux dernières limites. D'autres sont miséricordieux; il le faut bien s'ils veulent ressembler au Seigneur, au Dieu, ou plutôt au Père des miséricordes, selon la parole de l'Apôtre : « Béni le Dieu et Père de N.-S. Jésus-Christ, le » Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. » *Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum et Deus totius consolationis* (II Cor. I, 4). Mais Marie partage la royauté de son Fils. Le prophète Isaïe dit que le trône du Sauveur sera préparé dans la miséricorde : *Præparabitur in misericordia solium ejus.* (Isa. XVI, 5). La miséricorde est son royaume, c'est là que son trône est dressé; c'est aussi le

royaume, de Marie, c'est dans la miséricorde que son trône est dressé, à côté du trône de son Fils. Elle est la reine de miséricorde, comme il en est le roi, elle est la mère de la miséricorde, comme il en est le Père : *Pater misericordiarum.* La miséricorde du Fils s'étend sur toutes ses œuvres : la miséricorde de la Mère s'étend sur toutes les œuvres de son Fils : *Miserationes ejus super omnia opera ejus* (Psal. cxliv, 9). La miséricorde du Fils s'élève au-dessus des cieux : *Magna est super cœlos misericordia tua* (Psal. cvii, 5). La miséricorde de la mère s'élève aussi au-dessus des cieux. C'est par la miséricorde qu'elle y règne, parce que c'est à sa miséricorde comme à celle de son Fils que tous ceux qui entrent dans le royaume du ciel doivent leur salut. Tous les élus sont des rois dans le ciel ; ils partagent la royauté de Jésus-Christ, mais c'est à sa miséricorde et à celle de Marie qu'ils doivent leur royauté.

O Marie, vous êtes la reine très miséricordieuse, la reine de miséricorde. Mais une reine doit régir ses sujets. Nous sommes vos sujets : comment exercez-vous envers nous votre puissance royale ? — Comment peut-elle le faire sinon avec douceur et suavité ?

Dans la sainte Ecriture et chez les anciens poètes, les rois sont comparés à des bergers qui conduisent paisiblement leurs troupeaux, écartent d'eux les dangers, ne permettent pas qu'ils s'égarent, ni qu'ils manquent d'une nourriture abondante. Abel était pasteur. Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, David le furent aussi. N.-S. Jésus-Christ, le roi des rois, dit de lui-même : « Je suis le bon pasteur : » *Ego sum pastor bonus.* Marie ressemble à son divin Fils; il est le bon pasteur : elle sera la bonne, l'excellente bergère, prête à donner, s'il le fallait, sa vie pour ses brebis, les conduisant avec douceur, veillant sur elles avec amour, les défendant avec courage, ne permettant pas que le nécessaire vienne jamais à leur manquer. Ah! si nous connaissions mieux toute la bonté, toute la sollicitude de notre bergère, de la reine de miséricorde! S. Bernard s'étonne que les pécheurs ne recourent pas davantage à la miséricorde de Dieu et à celle de Marie. Ils ne se convertissent pas, dit-il, parce qu'ils ne connaissent pas Dieu. Ils s'imaginent qu'il est sévère, qu'il est dur, inflexible, tandis qu'il est la douceur, l'amabilité, la miséricorde sans bornes. Mais, ajoute-t-il, si vous redoutez sa majesté quoique Marie vous l'ait donné pour frère et qu'il soit homme comme vous, recourez à Marie, elle sera votre avocate. En elle il n'y a que l'humanité, humanité toute pure et tout immaculée, mais simple nature humaine. Toujours Marie obtiendra grâce pour vous et c'est uniquement de grâce que nous avons besoin [1].

1. De ignorantia Dei universæ malitiæ consummatio venit, quæ est des-

Ayez donc confiance en votre reine, mes frères. Ayez confiance en sa bonté, ayez confiance en sa miséricorde, ayez confiance en sa prudence, en sa sagesse pour vous régir, et dites-lui souvent avec une véritable piété : *Salve Regina, mater misericordiæ:* « Salut à vous, reine et mère de miséricorde. »

II. — *Marie, reine de miséricorde, pour nous faire régner avec elle.*

Un roi vraiment digne de ce nom cherche avant toute chose l'utilité de ses sujets. Aussi la sainte Eglise n'a-t-elle pas trouvé de plus beau nom à donner à Marie, pour marquer la grandeur de sa puissance, la sublimité de sa dignité royale, que celui de *Reine de Miséricorde*. Par ce seul nom elle fait connaître que le sceptre de Marie est un sceptre de charité, qu'elle n'use de sa puissance de reine que pour le bien de ses sujets. Jusqu'à quel point elle le fait, vous le comprendrez, mes frères, si vous réfléchissez que Marie ne poursuit qu'un but, nous faire régner avec elle ; que la couronne la plus précieuse à ses yeux, ce sont les pécheurs qu'elle a convertis, qui ont été sauvés par elle, et qui entourent son trône dans le royaume du ciel.

Un chef d'Etat, qu'il porte le nom de roi ou tout autre nom, n'est élevé à cette dignité que pour se consacrer tout entier au peuple que Dieu lui donne à gouverner. N.-S. Jésus-Christ, le roi des rois, le Fils de Dieu, maître absolu de toutes choses a daigné l'enseigner par son propre exemple. Pourquoi, ô divin Jésus, êtes-vous venu sur la terre. « Je suis venu dit-il pour que » les hommes aient la vie et qu'ils l'aient avec grande abon» dance : » *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant* (Joan. x, 10). C'est pour leur bien, uniquement pour leur bien que je suis venu. — Pourquoi avez-vous fait tant de miracles, en-

peratio. Apostolus dicit, quod *ignorantiam Dei quidam habent*. Ego autem dico omnes ignorare Deum qui nolunt converti ad Deum. Neque enim ob aliud procul dubio renuunt, nisi quia gravem et severum imaginantur, qui pius est; durum et implacabilem, qui misericors est; ferum et terribilem, qui amabilis est ; et mentitur iniquitas sibi, formans sibi idolum pro eo, quod non est ipse. Quid timetis modicæ fidei ut peccata nolit remittere? sed affixit ea Cruci cum suis manibus. Quod teneri et delicati estis? Sed ipse novit figmentum nostrum. Quod male assueti, et ligati peccandi consuetudine? Sed Dominus solvit compeditos. Forte ne irritatus immanitate et multitudine criminum cunctetur porrigere manum adjutorii? Sed ubi abundavit delictum, superabundare solet et gratia. — An vero trepidas et ad ipsum? frater tuus et caro tua tentatus per omnia absque peccato, ut misericors fieret. Hunc tibi fratrem Maria dedit. Sed forsitan et in ipso majestatem vereare divinam, quod licet factus sit homo, manserit tamen Deus? Advocatum habere vis ad ipsum? Ad Mariam recurre ; pura siquidem humanitas in Maria, non modo pura ab omni contaminatione, sed et pura singularitate naturæ. Semper hæc inveniet gratiam; et sola est gratia qua egemus. S. Bern. serm. xxxviii in *Cant.* et ser. *de Nativ. B. V. M.*

duré tant de tourments cruels et la mort même? Pour donner aux hommes le salut véritable comme S. Paul l'écrivait aux Hébreux : « Quoiqu'il fût le Fils de Dieu, il a appris l'obéissance » par ce qu'il a souffert, et par sa consommation, il est devenu » pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel : » *Et quidem cum esset Filius Dei, didicit ex iis quæ passus est obedientiam, et consummatus factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis æternæ* (Hebr. v, 8). Pendant qu'il était suspendu à la croix près de rendre le dernier soupir, les princes des prêtres disaient : « S'il est le roi d'Israël qu'il descende de » la croix maintenant, et nous croirons en lui : » *Si rex Israel est, descendat nunc de cruce, et credimus ei* (Matth. xxvii, 42). Mais Jésus ne le fit pas. Pourquoi? parce que s'il eût été avantageux pour lui de descendre de la croix, il ne l'eût pas été pour nous que sa mort devait racheter et mettre en possession du royaume du ciel. Ce n'était pas son propre bien mais le nôtre qu'il cherchait; c'était pour nous, pour notre salut, qu'il était descendu du ciel, c'était pour attirer tout à lui qu'il avait voulu être élevé en croix ; c'était pour nous faire partager sa royauté du ciel qu'il avait partagé nos humiliations, nos souffrances, notre mort sur la terre.

Voilà comment Jésus-Christ entend la royauté, et voilà comment la bienheureuse Vierge Marie l'entend aussi. Elle est reine, nous sommes ses enfants, elle veut partager avec nous ses titres et ses honneurs.

Rappelez-vous Bethsabée, mère de Salomon, et ce qu'elle fit pour assurer la couronne à son fils. Elle se présenta devant David, lui rappela ses promesses, et la cause de Salomon fut immédiatement gagnée. Comment serait-il possible que Dieu lui refuse ce qu'elle lui demande, ce qui est si bien en rapport avec ses propres désirs? Si donc Marie est pour vous, ne craignez rien, vous serez rois non pas d'une royauté qui passe ; mais vous serez rois éternellement avec elle et son divin Fils. Ainsi le veut la reine de miséricorde, ainsi le veut celle entre les mains de laquelle le Seigneur a remis tous les trésors de ses grâces et de ses bontés.

Mais la couronne de gloire la plus précieuse aux yeux de cette auguste reine, ce sont les pécheurs qu'elle ramène à Dieu et dont elle assure le salut. L'apôtre S. Paul écrivait aux chrétiens de Philippes : « Mes frères, très chers et très désirés, vous » êtes ma gloire et ma couronne : » *Fratres mei charissimi et desideratissimi, gaudium meum et corona mea* (Philip. iv, 1). Il était le père de leurs âmes; il les avait amenés à la foi et purifiés par le sacrement de régénération, et voilà pourquoi il les nomme sa *couronne*. Ailleurs il dit encore : « Quelle est notre » espérance, notre joie ou notre couronne de gloire? N'est-ce

» pas vous, en présence de N.-S. Jésus-Christ en son avéne-» ment? » *Quæ est enim nostra spes, aut gaudium, aut corona gloriæ? Nonne vos ante Dominum nostrum Jesum Christum estis, in adventum ejus?* Les pécheurs, les idolâtres ou les Juifs endurcis qu'il avait convertis au Seigneur, telle est la couronne de Paul ; telle est aussi la couronne de Marie?

Ecoutez en quels termes le Seigneur invite dans le Cantique des cantiques, la bienheureuse Vierge sa Mère, à venir recevoir la couronne qui lui est due : « Venez du Liban, mon épouse, lui » dit-il ; venez du Liban, venez. Vous serez couronnée du som-» met d'Amana, et de la cime de Sanir et d'Hermon, des an-» tres des lions et des montagnes des léopards : » *Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni, coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir et Hermon, de cubilibus leonum, de montibus pardorum* (Cant. iv, 8). Il répète l'invitation *venez*, pour marquer l'ardeur de son désir. Il parle du Liban dont le sommet couvert de neige, est l'image de la pureté immaculée de Marie, qui charma les regards de Dieu. Mais que viennent faire ici les sommets de rochers escarpés? que signifient les lions et les léopards? Ce n'est pas avec des roches abruptes, ce n'est pas avec des bêtes féroces que l'on forme une couronne : il faut de l'or et des pierres précieuses. Sans doute, mais il se cache un mystère sous les paroles que le divin Epoux adresse à son épouse. Ces rochers escarpés, ces lions et ces léopards, sont les pécheurs, non pas les premiers venus, mais ceux dont le cœur est plus dur que la pierre, les mœurs plus cruelles que celles des bêtes sauvages les plus redoutables. « Il y aura, dit » S. Paul, des hommes s'aimant eux-mêmes, avides, arrogants, » orgueilleux, blasphémateurs, n'obéissant pas à leurs parents, » ingrats, couverts de crimes, sans affection, implacables, ca-» lomniateurs, dissolus, durs, sans bonté, traîtres, insolents, » enflés d'orgueil, aimant les voluptés plus que Dieu (II Tim. iii, » 2-4). » Voilà les bêtes féroces dont parle l'Epoux des Cantiques; elles deviendront l'or et les perles de sa couronne, elles feront sa joie et sa gloire, comme S. Paul le disait des chrétiens de Philippes et de Thessalonique. C'est la couronne que le divin Epoux prépare à son Epouse, que Jésus prépare à Marie. O Marie, vous les aimez les pauvres pécheurs. Ils ont contribué à votre gloire, puisque c'est pour sauver les pécheurs que le Fils de Dieu s'est incarné dans votre sein. Il est venu pour eux et vous les aimez comme il les a aimés. Plus ils ont péché, plus vous êtes disposée à étendre sur eux le manteau de miséricorde, car vous êtes la reine de miséricorde. Que dis-je, la reine de miséricorde? Vous en êtes la Mère. ***Salve regina, Mater misericordiæ!***

III. — *Marie, Mère de miséricorde, surtout pour ceux qui ont le plus péché.*

Tout homme que Dieu a élevé en dignité, doit avoir pour ceux qui souffrent un véritable cœur de mère. Il doit mériter de prendre rang parmi ceux dont l'Ecclésiastique fait l'éloge en ces termes : « Ce sont des hommes de miséricorde et leur » piété n'a pas manqué : » *Viri misericordiæ sunt, quorum pietates non defuerunt* (Eccli. xliv, 10). Voulez-vous un exemple ? Dieu se disposait à disperser et à détruire le peuple d'Israël, ingrat, rebelle, idolâtre et souillé de tous les vices. Moïse prend la défense de ce peuple qui lui a été confié. En vain Dieu lui promet de le mettre à la tête de quelque grand peuple plus digne de ses soins : Moïse répond à Dieu : « Ou pardonnez-leur cette faute, » ou, si vous ne le faites pas, effacez-moi de votre livre où vous » m'avez inscrit : » *Aut dimitte illis hanc noxam, aut si non facis, dele me de libro tuo, quem scripsisti* (Exod. xxxiii, 31). O homme vraiment miséricordieux, s'écrie S. Bernard. Je crois voir une mère pauvre et affamée qu'un riche invite à sa table, mais il lui dit : Laisse dehors ton enfant qui pleure et qui nous est à charge. — La mère n'aimera-t-elle pas mieux souffrir de la faim dehors avec son enfant, que de prendre place à un joyeux festin tandis que celui-ci serait torturé par le besoin ? C'est ainsi que Moïse ne voulait pas entrer dans la joie du Seigneur tandis que son peuple en serait rejeté. Il aimait ce peuple ingrat et coupable, comme une mère aime son enfant [1]. Voilà comment devraient être tous ceux qui ont la mission de gouverner les autres. Ah ! bénissons notre sort, nous qui avons Marie pour reine, parce qu'elle a un cœur de mère pour nous, parce qu'elle est une mère de miséricorde.

Mais pourquoi la sainte Eglise nous invite-t-elle à donner à Marie ce nom : *Mère de miséricorde* ? Ne suffirait-il pas de dire : Mère très miséricordieuse ? ou encore : La plus miséricordieuse des mères. Non, ce n'était pas assez.

Marie est très miséricordieuse, parce qu'elle ressemble à son divin Fils ; elle est reine de miséricorde, parce que Jésus-Christ a fait deux parts de sa royauté, la justice et la miséricorde. Il s'est réservé la première et a confié la seconde à Marie, en

1. O vere hominem unctum unctione misericordiæ ! Loquitur plane parentis affectu, quam nulla possit delectare felicitas exsortibus quos parturivit. Verbi gratia, si dives quispiam mulieri pauperculæ dicat : Ingredere tu ad prandium mecum ; sed quem gestas infantulum relinque foris, quoniam plorat et molestus est nobis : numquid faciet ? Nonne magis eliget jejunare, quam exposito pignore charo sola prandere cum divite ? Ita nec Moysi sedet solum se introduci in gaudium Domini sui, foris scilicet remanente populo, cui licet inquieto et ingrato vice pariter et affectione matris inhæret. S. Bern. serm. xii in *Cant.*

même temps que le trésor de ses grâces. Mais de plus elle est Mère de miséricorde, parce que c'est par elle que la miséricorde de Dieu est venue jusqu'à nous, parce que c'est par elle que s'est accompli le désir ardent du prophète qui disait : *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam et salutare tuum da nobis :* « Seigneur, montrez-nous votre miséricorde, et donnez-nous » votre Sauveur (Psal. lxxxiv, 7). »

Elle est mère de miséricorde, plutôt que de justice, de sagesse, de puissance, parce que le Fils de Dieu qui naît d'elle, est bien la justice, la sagesse, la puissance de Dieu, mais c'est surtout comme miséricorde, qu'il naît de Marie et paraît au milieu de nous.

Elle est mère de miséricorde, parce que nés d'Eve pour le travail et la souffrance, nous naissons de Marie pour la grâce et la miséricorde.

Nous avions un Père de miséricorde. L'Apôtre nous le dit : « Béni le Dieu et le Père de N.-S. Jésus-Christ, le Père des » miséricordes et le Dieu de toute consolation : » *Benedictus Deus, et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum et Deus totius consolationis* (II Cor. i, 3) : il nous fallait une mère de miséricorde. Nous la possédons et nous pouvons dire : Bénie soit Marie, la Mère de N.-S. Jésus-Christ, la mère de miséricorde et la source de toute consolation. C'est elle qui nous console dans toutes nos adversités : *Quæ consolatur nos in omni tribulatione nostra.* Le Père des miséricordes nous remet-il la multitude de nos péchés? C'est par l'intercession de la mère de miséricorde. Le Père des miséricordes nous rend-il sa grâce, nous reçoit-il au nombre de ses enfants? C'est à la prière de la mère de miséricorde. C'est elle qui nous obtient la grâce de la pénitence; c'est elle qui nous console, c'est elle qui nous soutient, c'est elle qui plaide notre cause; c'est elle enfin qui nous obtient miséricorde.

Dieu est père, Marie est mère. Le père joint ordinairement la sévérité, l'austérité même à la bonté; la mère au contraire n'est que tendresse. Elle ne sait qu'excuser les fautes de son enfant, essuyer ses larmes s'il pleure, le consoler de mille manières s'il s'est attiré quelque reproche ou quelque punition. Dieu dit: *Quos amo corrigo et castigo* : « Ceux que j'aime, je les corrige et je » les châtie. (Prov. iii, 12). » Quelquefois on le prie et il répond : « Je n'exaucerai pas : » *Non exaudiam* (I Reg. ii, 6). Ce n'est pas ce langage, que tient une mère, ce n'est pas le langage, ce n'est pas la conduite de Marie. Elle est mère, mère de miséricorde.

Recourez donc avec confiance à elle, vous tous qui avez besoin de miséricorde. Elle vous aime comme ses enfants. Une mère donnerait volontiers sa vie pour sauver celle de son enfant :

que ne ferait pas Marie pour sauver votre vie, pour vous délivrer de la mort du péché, pour vous délivrer de l'enfer et vous conduire au ciel, elle qui sait ce que c'est que l'enfer et que le ciel? Ah! si Marie était encore sur la terre et qu'il ne fallût souffrir que mille morts pour chacun d'entre vous afin de vous sauver, comme elle le ferait volontiers! Elle est au ciel; elle n'a qu'une prière à faire, qu'un mot à dire à son divin Jésus, et si vous n'y mettez pas d'obstacle par votre endurcissement, vous êtes sauvés. Ah! ne vous refusez pas aux bienfaits de la Mère de miséricorde. Allez à elle, priez-la de vous secourir, profitez des grâces de salut qu'elle vous obtiendra de son divin Fils et vous serez sauvés. Fussiez-vous les plus grands pécheurs que la terre ait portés : qu'importe ? la miséricorde de Jésus et celle de Marie est plus grande encore que vos péchés. Implorez-la et le ciel est à vous. Et vous qui êtes justes, vous qui servez fidèlement la Mère de miséricorde, redoublez de confiance en elle ; priez-la non seulement pour vous mais pour les pécheurs. Vous obtiendrez pour eux et pour vous la miséricorde nécessaire à tous, et avec elle, le gage de la vie éternelle que je vous souhaite de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

MARIE NOTRE VIE, NOTRE JOIE ET NOTRE ESPÉRANCE.

Vita, dulcedo et spes nostra, salve.

N.-S. Jésus-Christ a dit de lui-même : « Je suis la voie, la vé-» rité et la vie » : *Ego sum via, veritas et vita* (Joan. xi, 25); le saint roi David admire combien sa douceur est infinie : *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine* (Psal. xxx, 20); S. Paul d'accord avec tout l'ancien et tout le nouveau Testament dit qu'il est notre Sauveur et notre espérance : *Secundum imperium Dei Salvatoris nostri, et Christi Jesu spei nostræ* (I Tim. i, 1). Comment donc pouvons-nous dire à la bienheureuse Vierge sa Mère : *Vous êtes notre vie, notre douceur et notre espérance?* Comment pouvons-nous la saluer par ces titres qui appartiennent proprement à son Fils? Ne faisons-nous pas tort au Fils en honorant ainsi la Mère?

Ne craignez pas, mes frères. N.-S. Jésus-Christ n'est pas jaloux des honneurs rendus à sa Mère. Loin de nuire à sa propre gloire, ils la relèvent, car Marie sait bien, et nous savons comme elle que tous les honneurs qui lui sont faits remontent jusqu'à celui qui lui a tout donné, jusqu'à ce Dieu qui l'a choisie librement et sans mérite antérieur de sa part, qui l'a choisie, dis-je, de toute éternité pour être sa mère, et par consé-

quent pour être revêtue de toute la perfection, de toute la grandeur, de toute la gloire qui convient à sa dignité.

D'ailleurs, lorsque nous disons de Marie, qu'elle est notre vie, notre joie, notre espérance, nous ne prétendons pas qu'elle en soit la source première. La source première de tout bien est Dieu : Marie est le canal par lequel Dieu fait arriver ses bienfaits jusqu'à nous. Elle est tout pour nous, parce que Jésus se sert de ses mains maternelles pour nous donner tout. Sans elle nous n'aurions rien, puisque sans elle nous n'aurions pas cet adorable Sauveur dont il est dit : « Il n'y a pas de salut en » aucun autre : » *Et non est in alio aliquo salus* (Act. iv, 12). O divine Marie, vous êtes la reine et la mère de la miséricorde, parce que Jésus en est le roi et le père; vous êtes aussi notre vie, notre joie et notre espérance, parce qu'il est notre vie, notre joie et notre espérance. Obtenez-nous la grâce de le bien comprendre, afin que nous allions à vous et que nous trouvions en vous ces trois biens qui nous sont si chers, l'espérance, la joie et la vie.

I. — *Marie est notre vie.*

Lorsque le premier homme eut reçu des mains de Dieu sa compagne, la première femme, il lui donna un nom. La sainte Ecriture nous dit : « Adam donna à sa femme le nom d'Eve, » parce qu'elle était la mère de tous les vivants : » *Vocavit Adam uxorem suam Evam, eo quod mater esset cunctorum viventium* (Gen. iii, 20). Le nom d'Ève en effet signifie *la vie*. Mais pourquoi ce nom, puisque la mère du genre humain devait enfanter des êtres destinés à la mort, ou plutôt déjà mourants au moment même de leur naissance. Le nom de mort n'aurait-il pas mieux convenu à celle qui, par sa désobéissance, devait procurer la mort à toute sa postérité?

Adam ne parlait pas de lui-même lorsqu'il imposa le nom d'Eve à son épouse. Il prophétisait, et le nom de *vie* qu'il donnait à la première femme, ce n'était pas à elle qu'il s'appliquait réellement, mais à Marie dont Eve n'était que la figure. C'est à Marie la seconde Eve, que convient uniquement ce nom; c'est elle qui est la mère des vivants, c'est elle qui est la vie, parce qu'elle a enfanté la véritable vie, le Fils de Dieu, et qu'elle procure ainsi une vie nouvelle à tous les hommes. Marie n'est pas comme Eve la mère de ceux qui meurent, mais de ceux qui vivent; de ceux qui vivent par la grâce dans ce monde; de ceux qui vivront éternellement dans la gloire de l'éternité. La mort nous est venue par Eve, la véritable vie nous est donnée par Marie : *Mors per Evam, vita per Mariam*, dit S. Jérôme. Aussi la sainte Eglise dit-elle à la bienheureuse Vierge : « Vous êtes

» bénie du Seigneur, car nous avons participé par vous au fruit » de vie. C'est en effet de vous qu'est né le soleil de justice, le » Christ notre Dieu, qui détruisant la malédiction nous a donné » la bénédiction, et confondant la mort, nous a gratifiés de la » vie éternelle[1] ».

Marie elle-même se donne le nom de *vie*. Ecoutez ce qu'elle dit par la bouche du Sage, au livre des Proverbes : « Celui qui » me trouvera, trouvera la vie, et puisera le salut dans le Sei- » gneur : » *Qui me invenerit inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino* (Prov. VIII, 35). Trouver Marie, c'est trouver la vie, ou plutôt plusieurs vies, la vie de la nature, la vie de la grâce et celle de la gloire; car le mot *vie* dans le texte original, ne signifie pas une vie, mais plusieurs. Quiconque me cherche, c'est-à-dire se met habituellement et avec dévotion sous ma protection, quiconque m'invoque avec confiance et amour, trouvera la vie et il puisera le salut dans le Seigneur; il obtiendra de lui sans difficulté aucune, comme on puise de l'eau à une source abondante, tout ce qu'il pourra désirer d'utile à son salut, pour ce monde et pour l'autre. Et c'est ainsi que par Marie qui est notre vie, c'est-à-dire la cause de notre vie, non seulement nous vivons, mais tous les biens nous sont donnés : *Hauriet salutem a Domino*. « Ecoutez cette parole, s'écrie S. Bonaventure, recueillez-la pré- » cieusement vous tous qui désirez entrer dans le royaume de » Dieu. Honorez Marie et vous trouverez la vie et le salut pour » toujours : » *Audite hæc omnes gentes, auribus percipite, qui ingredi cupitis regnum Dei. Virginem Mariam honorate, et invenietis vitam et salutem perpetuam.*

Ce n'est pas seulement la vie spirituelle, celle de la grâce et de la gloire, que nous devons à Marie, mais même la vie naturelle et temporelle. S. Bernard expliquant le *Salve Regina*, affirme que toute la sainte Ecriture, traite de Marie, a été composée en vue de Marie, que c'est à cause d'elle que le monde a été fait. Elle est pleine de grâce, dit-il. Par elle l'homme a été racheté, le Verbe s'est fait chair, Dieu s'est fait petit et l'homme a été exalté[2]. On peut ajouter que le monde entier non seulement a

1. Benedicta filia tu a Domino, quia per te fructum vitæ communicavimus. Ex te enim ortus est sol justitiæ, Christus Deus noster, qui solvens maledictionem, et confundens mortem, donavit nobis vitam sempiternam. *Offic. Maternitatis B. M. V.* II Noctur. respons. ad lect. v.

2. De hac et ob hanc, et propter hanc, omnis scriptura facta est; propter hanc totus mundus factus est; hæc gratia Dei plena est, et per hanc homo redemptus est, Verbum Dei caro factum est, Deus humilis, et homo sublimis. S. Bern. in *Salve Regina* apud *Paciuchell.* excit. v in *Salve Regina.*

Pierre Galland cite une interprétation que donnent les rabbins, dans la glose chaldaïque, de ces mots : *In principio creavit Deus cœlum et terram.* Voici cette interprétation :

Propter sapientiam creavit Deus cœlum et terram; hoc est amore intemeratæ Virginis, quæ est mundi sapientia, creavit Deus cœlum et terram. Petr. Gall. lib. VII *Arcan.*

été créé, mais qu'il est conservé pour l'amour de Marie. En effet le monde ne subsisterait pas une heure, à cause des péchés que les hommes ne cessent de commettre, si la bienheureuse Vierge Marie ne le soutenait par ses prières, sa miséricorde, sa clémence.

Il y avait au milieu du paradis terrestre un arbre, l'arbre de vie, dont les fruits possédaient une puissance surnaturelle pour conserver indéfiniment la vie humaine. Les saints Pères disent que la bienheureuse Vierge est pour nous l'arbre de vie. « O » Vierge, tige sublime, s'écrie S. Bernard ; ô véritable arbre de » vie, qui avez seul mérité de porter le fruit de salut[1] ! » S. Ephrem saluait Marie de ce même nom ; il lui disait : « Je vous » salue, bois de vie, notre joie, notre volupté. Je vous salue, » port très tranquille, libératrice de ceux qu'agitent les flots et » les vents irrités. Je vous salue, aide assurée de ceux qui cou» rent quelque danger[2]. » Qui pourrait compter ceux dont la bienheureuse Vierge a sauvé la vie ? Mais c'est surtout la vie spirituelle qu'elle aime à nous procurer, car l'âme est au-dessus du corps ; c'est la vie de la grâce et la vie de la gloire.

L'Ange de l'Annonciation dit à Marie : « Vous avez trouvé » grâce devant Dieu : » *Invenisti gratiam apud Deum* (Luc. I, 30). Le genre humain avait perdu la grâce : Marie est la première qui a retrouvé ce trésor non pour elle seulement, mais pour le communiquer aux autres. Adam avait bien retrouvé la grâce après son péché, mais pour lui seul, par la pénitence. Marie la retrouve pour tous, par le Fils qu'elle met au monde. Toute vocation, toute illumination, tout secours, toute conversion, toute justification, tout bien spirituel enfin, vient aux pécheurs pour l'intercession de cette auguste Vierge. C'est l'enseignement de S. Antonin, l'illustre théologien qui cite ces paroles de S. Germain de Constantinople : « Personne n'est délivré de quelque mal que » par vous, ô très sainte ; personne ne reçoit de faveur que par » vous, ô très pure ; personne n'est sauvé que par vous, ô très » chaste ; personne ne reçoit grâce et miséricorde que par vous, » ô très généreuse[3] ! »

La grâce que trouva Marie devant Dieu fut si abondante, qu'elle suffit amplement pour elle-même et pour nous. Cette auguste Vierge pouvait dire : « En moi est toute grâce de voie et

1. O virgo, virga sublimis... O vere lignum vitæ quæ solum fuit dignum portare fructum salutis. S. Bern. serm. II *de Adventu.*

2. Ave lignum vitæ, gaudium et voluptas. Ave portus tranquillissime et a fluctibus, procellisque agitatorum liberatrix desideratissima. Ave periclitantium opitulatrix, S. Ephrem. Syr. *de Laudibus Virg.*

3. Nullus est qui liberetur a malis, nisi per te, o sanctissima ; nemo cui donum concedatur, nisi per te, o purissima ; nullus qui salvus fiat, nisi per te, o castissima; nemo est, cujus misereatur gratia, nisi per te, o honestissima. S. Germ. *de Zona Virg.* apud S. Antonin. IV part. tit. 15, cap. 15.

» de vérité : » *In me omnis gratia viæ et veritatis* (Eccli. xxiv, 25). Dans la parabole des dix vierges, lorsque au milieu de la nuit un cri se fit entendre : *Voici l'époux qui vient, sortez à sa rencontre,* les vierges folles se trouvèrent bien en peine ; elles n'avaient pas pris d'huile pour leurs lampes. Dans cette nécessité elles recoururent aux vierges sages et leur demandèrent une partie de celle qu'elles avaient apportée. Mais il était trop tard. Les vierges sages leur répondirent : « Il est à craindre qu'il n'y en » ait pas assez pour nous et pour vous : » *Ne forte non sufficiat nobis et vobis* (Matth. xxv, 9). Nous ne ferons pas l'imprudence de nous exposer à manquer d'une chose si nécessaire en un tel moment. Ces vierges agirent avec sagesse ; il n'appartient pas à tous de distribuer aux autres l'huile de la grâce de Dieu. Mais la bienheureuse Vierge Marie a cela de commun avec son divin Fils, qu'elle est pleine de grâce pour elle-même et pleine de grâce aussi pour nous la communiquer. Elle est la reine et la mère de miséricorde ; elle est notre vie, notre douceur, notre espérance ; nous pouvons crier vers elle, sans crainte d'être repoussés. Ce n'est pas Marie qui nous dira : *Ne forte non sufficiat :* « J'ai peur qu'il n'y en ait pas assez pour vous et pour » moi. » Ne craignez donc pas, vous qui avez péché, ne craignez pas de recourir à Marie. Elle possède la grâce avec surabondance, elle est la mère de miséricorde, elle est la vie. Allez à elle : vous trouverez la miséricorde, vous trouverez la grâce, vous trouverez la vie. Etes-vous justes ? Marie augmentera en vous la vie et la justice. Avez-vous perdu la justice et la vie de l'âme ? Marie vous rendra l'une et l'autre. Et à la vie de la grâce elle ajoutera la vie de la gloire.

« L'homme ne sait pas s'il est digne d'amour ou de haine, mais » tout demeure dans l'incertitude pour l'avenir, » dit le Sage : *Nescit homo utrum odio vel amore dignus sit : sed omnia in futurum servantur incerta* (Eccl. ix, 1) ; l'ivraie croît dans le même champ que le pur froment, et les mauvais poissons sont pris dans le même filet que les bons. Qui donc pourra nous donner quelque lumière et rassurer les fidèles sur leur sort futur ? Le Prophète le demandait au Seigneur lorsqu'il lui disait : « Seigneur, » qui habitera dans votre tabernacle ? ou qui trouvera son re- » pos sur votre montagne sainte ? » *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo ? aut quis requiescet in monte sancto tuo ?* (Psal. xiv, 1). S. Bonaventure, en lisant ces paroles, tournait son cœur vers la très sainte Vierge et lui disait : « O ma souveraine, qui » habitera dans le tabernacle de Dieu ? qui prendra rang parmi » les princes de son peuple ? Les amis de la sainte pauvreté ; les » cœurs purs, les doux, les pacifiques, ceux qui pleurent. Pécheurs, » suivons donc les traces de Marie, prosternons-nous à ses pieds ; » attachons-nous à elle et ne la quittons pas, jusqu'à ce qu'elle

» nous ait bénis [1]. » — « Qui est l'homme qui veut la vie ? qui » aime voir de bons jours ? » *Quis est homo qui vult vitam ? diligit dies videre bonos* (Psal. xxxiii, 13). Quels bons jours : les jours perpétuels; les jours que la nuit n'interrompt jamais, les jours pleins dont parle le Prophète : *Dies pleni invenientur in eis* (Psal. lxxii, 10). Ceux qui désirent la vie, ceux qui désirent ces jours, qu'ils s'adressent à Marie, elle est la vie ; elle est la cause de cette vie. En recourant à elle on est assuré de la posséder.

II. — *Marie, notre douceur ou notre joie*

La bienheureuse Vierge Marie est la douceur même. Cette douceur est telle que Dieu lui-même en ressent les effets, et qu'elle enlève leur amertume aux souffrances, qui fondent sur notre pauvre humanité. Elle remplit la terre, elle s'étend jusqu'au ciel. Le Prophète contemplait avec admiration la douceur du Tout-Puissant. Il s'écriait : « Qu'elle est grande, Seigneur, l'abondance de votre » douceur que vous avez réservée en secret à ceux qui vous crai» gnent ! *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te* (Psal. xxx, 20). S. Bonaventure adresse ces mêmes paroles à Marie et lui dit : « Elle est grande, ô ma » souveraine, l'abondance de votre douceur que vous avez pré» parée pour ceux qui vous aiment et qui espèrent en vous. Le » ciel et la terre sont remplis de votre douceur. Vos bienfaits » nous entourent de tous côtés comme les mailles d'un filet, et » se renouvellent sans cesse [2]. »

Marie est douceur et la source de toute douceur, parce que c'est d'elle qu'est sorti Jésus-Christ pour se donner à tous. La douceur de Marie est telle, elle est si multiple, si inépuisable qu'elle enivre d'une joie inexprimable les habitants de la terre et les citoyens de la patrie céleste. Dieu lui-même trouve en elle une joie délicieuse. Ne désire-t-il pas nos cœurs ? Ne nous dit-il pas que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (Prov. viii, 31)? Quel cœur fut jamais plus digne que celui de Marie, de l'amour et des désirs de Dieu ? Fut-il jamais, parmi les descendants d'Adam, une créature qui réjouit davantage sa sainteté et sa bonté ?

Grande est la bonté de Dieu ; ce n'est pas assez dire : elle est infinie comme lui. David le savait par sa propre expérience et il disait : « Le Seigneur est doux pour tous, et ses miséricordes » s'étendent sur toutes ses œuvres : » *Suavis Dominus universis,*

1. S. Bonav. in *Psal. Virg.*

2. Magna multitudo dulcedinis tuæ, Domina, quam præparasti diligentibus et sperantibus in te. Gratia tua, et dulcedine tua pleni sunt cœli et terra : undique tuis beneficiis irretisti nos semper. S. Bonav. in *Psalt. Virg.*

et miserationes ejus super omnia opera ejus (Psal. cxliv, 9). Il disait encore : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux : » *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* (Psal. xxxiii, 9).

Il ne suffit pas d'apprendre par ouï dire combien le Seigneur est doux, il faut, pour le bien savoir, en faire l'expérience. Il est la source de toute douceur, et il n'y a pas de douceur au ciel et sur la terre qui ne procède de lui. Cependant il arrive que les péchés des hommes l'obligent à changer cette douceur en amertume. Il s'en plaint par la bouche du prophète Osée. « Ephraïm, » dit-il, m'a provoqué à la colère par ses amertumes : » *Ad iracundiam me provocavit Ephraim amaritudinibus suis* (Osée, xii, 14) ; Israël que j'avais comblé de tant de bienfaits s'est montré ingrat ; il m'a méprisé, et par ses péchés, il m'a irrité, il m'a fait souffrir et m'a rempli d'amertume et de peine. Dieu ne s'irrite pas comme l'homme, mais lorsque les péchés sont trop graves, sa miséricorde fait place à sa justice et les effets de sa justice sont terribles. Qui donc adoucira le Seigneur ? qui calmera sa justice irritée ? Qui le ramènera à n'écouter que la voix de sa miséricorde ? Ce sera la bienheureuse Vierge Marie. Par qui un père irrité contre des enfants désobéissants et coupables peut-il être adouci et incliné à leur pardonner sinon par leur mère ? Ah ! pauvres pécheurs, qui avez irrité votre juge, qui avez changé en amertume pour vous celui qui est la douceur même, mais qui ne l'est que pour les bons : recourez à la Mère de miséricorde ; elle changera l'amertume en douceur, la colère en miséricorde. « O que le Dieu d'Israël est bon pour ceux qui honorent sa Mère, » s'écriait S. Bonaventure. C'est elle qui est notre consolation ; » c'est elle qui nous vient le plus efficacement en aide au milieu » de nos épreuves. O Marie, éloignez de moi la colère de Dieu ; » rendez-le moi propice par vos mérites et vos prières. Soyez » mon assistante lorsque je serai jugé. Prenez ma cause en » main, soyez mon avocate, » et adoucissez mon juge[1].

Un jour que le peuple d'Israël murmurait contre Moïse et Aaron dans le désert, parce qu'il n'y avait point d'eau et que la soif était insupportable, Dieu dit à ses serviteurs : « Parlez à » la pierre et elle vous donnera des eaux » : *Loquimini ad petram et dabit vobis aquas* (Num. xx, 8). Si vous souffrez, mes frères, si vous êtes en proie à des épreuves cruelles, à des tentations pénibles ; si votre âme est remplie d'amertume ; si vous avez soif d'un peu de paix et de consolation, parlez à la pierre ; parlez à Marie. La pierre du désert frappée par la verge de

1. Quam bonus Israel Deus, his qui colunt Matrem suam, et venerantur. Ipsa est enim solatium nostrum : in laboribus subventio optima. Avertatur a me ira Dei per te ; placa eum meritis et precibus tuis. In judicio pro me assiste ; coram eo suscipe causam meam, et mea sis advocata. S. Bonavent. in *Psalt. Virg.*

Moïse donna aussitôt des eaux abondantes qui suffirent pour un peuple immense et qui, pendant quarante années, ne cessèrent pas de couler. Marie touchée par votre prière, fera couler dans vos cœurs les eaux de ses douceurs et de ses consolations. Ecoutez comme elle vous appelle, comme elle désire ardemment que vous profitiez des biens qu'elle vous offre : « Venez à moi vous » tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous de ce que » je produis. Car mon esprit est plus doux que le miel, et mon » héritage l'emporte sur le miel et sur le rayon » : *Transite ad me omnes*, etc. (Eccli. xxiv, 26). Le fruit par excellence que Marie a produit, c'est Jésus doux et humble de cœur. Doux est Jésus, douce est Marie. Heureux ceux qui s'attachent à suivre leurs traces. Mais Marie n'est pas seulement notre vie et notre douceur, elle est aussi notre espérance.

III. — *Marie, notre espérance.*

Que ferait-on sans l'espérance? C'est elle qui soutient le courage de tous ceux qui accomplissent quelques rudes travaux, qui s'exposent à quelques dangers. Elle a donné aux martyrs la force de supporter les plus cruels tourments, aux anachorètes la persévérance dans une vie qui crucifiait à chaque moment la nature, à tant d'âmes consacrées à Dieu, la générosité nécessaire pour renoncer au monde, à ses plaisirs, ses richesses, ses honneurs, pour embrasser une vie de pauvreté, de mortification, de chasteté, d'obéissance. Dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel, l'espérance est le grand ressort de la vie. Lorsque toute espérance vient à manquer, tout est perdu pour ce monde et pour l'autre. Mais grâce à Dieu, toute espérance ne peut pas manquer à nous qui sommes chrétiens, à nous que la bienheureuse Vierge Marie regarde comme ses enfants. Le Docteur des Gentils compare l'espérance à une ancre. Il dit : « Nous » avons une consolation puissante, nous qui nous sommes réfu- » giés dans l'acquisition de l'espérance qui nous a été offerte, » que nous retenons pour notre âme comme une ancre sûre et » ferme : » *Fortissimum solatium habeamus*, etc. (Hebr. vi, 18). Quelles que soient les tempêtes soulevées contre nous, notre fragile barque fût-elle tout près d'être engloutie, l'ancre du salut nous reste; l'espérance nous reste, et notre espérance après Jésus, c'est Marie. Je sais bien que notre espérance doit avant tout reposer en Dieu. Il n'a pas été donné aux hommes un autre nom que celui de Jésus qui puisse les sauver. Mais c'est par Marie que nous arrivons à Jésus; c'est par Marie que nous obtenons le secours de Jésus; c'est par Marie, que notre espérance en Jésus devient pour nous le salut assuré.

La bienheureuse Vierge Marie a tout ce qu'il faut pour que

notre espérance en elle ne soit pas trompée Elle a la puissance et la bonne volonté de nous venir en aide. La puissance? « Tout » pouvoir ne lui a-t-il pas été donné au ciel et sur la terre? » Notre vie et nos âmes ne sont-elles pas entre ses mains? » dit S. Bernard : *Data est ei omnis potestas in cœlo et in terra, et in manu ejus vita et spiritus nostri* (Super *Salve Regina*). Elle est la reine des cieux; elle est miséricordieuse; rien n'est plus digne de sa bonté et de son souverain pouvoir que de nous venir en aide : comment tromperait-elle la confiance que nous mettons en elle?

L'apôtre S. Paul disait : « Je puis tout en celui qui me forti- » fie : » *Omnia possum in eo qui me confortat* (Phil. iv, 14). Paul était un serviteur jadis infidèle, il était encore sur la terre, lorsqu'il parlait ainsi. Que ne dira donc pas Marie, la Vierge toujours immaculée, la Fille bien-aimée du Père, la Mère du Fils, l'Epouse du Saint-Esprit? Que dira-t-elle assise sur son trône, à la droite de son divin Fils, au milieu des Chérubins et des Séraphins? Sera-t-elle moins puissante que Paul, et quelque chose pourra-t-il surpasser ses forces? Ah! c'est Marie surtout qui peut dire : *Omnia possum* : Je puis tout en Dieu.

Vierge Marie, nous savons bien que nous avons beaucoup péché; nous savons bien qu'il est difficile, impossible même pour nous, de satisfaire à la justice de votre Fils et d'apaiser sa colère, mais vous êtes la mère de miséricorde, vous êtes notre vie, notre douceur, notre mère : nous espérons en vous; ne nous abandonnez pas. Vous pouvez nous sauver, repousserez-vous notre prière? Non, ô bienheureuse Mère de Dieu! vous ne nous repousserez pas. Vous n'avez jamais abandonné aucun de ceux qui ont eu recours à vous : vous ne nous abandonnerez pas.

Mes frères, recourez donc à Marie; recourez à la Mère de Jésus; recourez à votre mère. Elle vous aime, elle est toute-puissante, Jésus-Christ vous a donnés à elle; elle est miséricordieuse, elle est douce, elle est votre mère enfin. Que pourriez-vous craindre? Allez à Marie; Dans vos peines et dans vos épreuves, allez à Marie; dans vos faiblesses et vos tentations, allez à Marie; dans la maladie et dans la tristesse, allez à Marie. Qu'elle soit votre espérance avec Jésus pendant votre vie. Elle sera votre soutien à l'heure de la mort, votre avocate à l'heure du jugement, et votre grande joie après Dieu dans l'éternité. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

LA TERRE, LIEU D'EXIL ET VALLÉE DE LARMES.

Ad te clamamus, exules filii Evæ.

La sainte Ecriture se complaît dans la description du paradis terrestre que Dieu avait préparé pour demeure aux hommes, au jour de la création. Nous lisons dans la Genèse : « Le Seigneur » Dieu avait planté, dès le commencement, un jardin de délices, » dans lequel il mit l'homme qu'il avait formé. Et le Seigneur » fit sortir du sol, toutes sortes d'arbres beaux à voir et dont les » fruits étaient agréables à manger : et aussi l'arbre de vie au » milieu du paradis, et l'arbre de la science du bien et du mal. » De ce lieu de délices sortait un fleuve pour arroser le para- » dis... Le Seigneur Dieu prit donc l'homme et le mit dans le » jardin de délices, pour le cultiver et le garder (Gen. II, 7-9, » 15). » Telle était la patrie terrestre de l'homme; il devait y couler, dans un bonheur parfait, les jours d'une vie exempte de toute souffrance, jusqu'au moment où les portes de la patrie céleste lui seraient ouvertes, sans qu'il ait à passer par la mort pour entrer dans la gloire.

Mais nos premiers parents ont péché. Ils sont condamnés à souffrir et à mourir; ils sont chassés du paradis, et Dieu dit à Adam : « La terre sera maudite dans tes travaux, et c'est à » force de labeurs que tu en tireras ta nourriture durant tous » les jours de ta vie. Elle te produira des épines et des char- » dons, et tu mangeras l'herbe de la terre. C'est à la sueur de » ton front, que tu te nourriras de pain, jusqu'à ce que tu re- » tournes à la terre d'où tu as été tiré : puisque tu es poussière » et que tu retourneras en poussière.

Voilà l'homme condamné à l'exil; le voilà donc destiné à traîner une vie misérable sur la terre, qui ne sera plus pour lui qu'une vallée de larmes. O malheureux enfants d'Ève, que deviendrez-vous? Rassurons-nous, mes frères. Dans notre exil il nous reste un espoir. Nous pouvons crier vers la mère et la reine de miséricorde, et elle nous aidera. Le Juge suprême, à sa demande, nous ouvrira les portes du paradis terrestre, qui est sa grâce sur la terre, et les portes du paradis céleste, lorsque viendra la mort. Au milieu de nos gémissements et de nos pleurs dans cette vallée de larmes, élevons nos mains suppliantes vers Marie, notre vie, notre douceur, notre espérance, et nous trouverons en elle la joie et la consolation. O divine Vierge Marie, obtenez-nous de bien comprendre que grâce à vous nous pouvons retrouver notre patrie, que grâce à vous, nous pouvons arriver au véritable bonheur.

I. — *Par Marie nous pouvons obtenir la fin de notre exil et le retour dans la véritable patrie.*

La nuit est triste, mais le retour de la lumière n'en est que plus agréable; on la salue avec d'autant plus de joie, que les ténèbres ont été plus sombres. L'exil est pénible; mais quels transports de bonheur lorsqu'il est enfin permis de rentrer dans une patrie bien-aimée! Marie est pour nous l'aurore qui chasse la nuit et annonce le lever du soleil. Marie est pour nous la porte de la patrie céleste : *Janua cœli.* Grâce à elle, la lumière succède aux ténèbres, grâce à elle, nous pouvons enfin rentrer dans la patrie d'où le péché nous a exclus, sortir de la vallée de larmes, et gravir la montagne dont il est écrit : *Quis ascendet in montem Domini*? « Qui montera sur la montagne du Seigneur » (XXIII, 3)? »

Quel est le sort d'un exilé? Rejeté hors de sa patrie; éloigné violemment de tout ce qui lui est cher; indifférent ou suspect à ceux qu'il rencontre; privé de ressources et n'ayant aucun moyen de s'en procurer: que peut-il devenir? Dieu a condamné l'homme à manger son pain à la sueur de son front. Mais souvent, cette ressource même, de gagner à force de travail le pain de chaque jour, fait défaut au pauvre exilé. Et que peut-il pour obtenir que les portes de sa patrie lui soient de nouveau ouvertes? Il ne peut rien. Tous ses travaux, tous ses efforts, sont frappés de stérilité; il est comme s'il n'était plus.

Tel est le sort de l'homme chassé de sa patrie, du paradis terrestre où Dieu aimait à le combler de ses faveurs, et à vivre avec lui dans une sorte de familiarité. Il se sent fait pour le bonheur, et de quelque côté qu'il se retourne, il n'éprouve que déception, misère et douleur. Il a dû s'éloigner de la maison paternelle, de la maison de Dieu son père. Il a emporté avec lui la malédiction de son roi, et cette malédiction pèsera jusqu'au dernier jour sur la malheureuse postérité d'Adam. Il travaille à gagner sa nourriture, et s'il arrive à satisfaire aux besoins de son corps, il ne peut rien pour son âme. Sa pauvre âme meurt d'épuisement, de besoin; tous les labeurs auxquels l'homme se condamnera seront sans fruit pour elle. Dieu les comptera pour rien. Le pauvre exilé n'a pas de ressource dans son travail; ceux qui l'entourent ne peuvent rien pour lui, et les citoyens de la patrie dont il a été chassé, les anges, sont eux-mêmes dans l'impossibilité de lui venir en aide. Voilà le sort que nous a fait le péché d'Adam. Voilà notre sort, mes frères.

Mais est-il bien vrai que tel soit notre sort, que nous soyons des exilés sans appui, sans espoir? Est-il bien vrai que nul ne

s'intéresse à nous, que nul ne peut ou ne veut nous venir en aide? Telle serait notre malheureuse destinée, si Dieu dans son infinie miséricorde n'avait eu compassion de nous. Telle serait notre destinée, si le Fils de Dieu ne s'était incarné pour nous, et si la Mère du Fils de Dieu, la Mère de miséricorde, n'avait pas reçu de lui la mission de nous venir en aide. Rappelez-vous, mes frères, la parabole du figuier stérile : « Un homme avait un » figuier planté dans sa vigne, il vint y chercher du fruit, et » n'en trouva point. Alors il dit au vigneron : Voilà trois ans » que je viens chercher du fruit à ce figuier, et je n'en trouve » point : coupez-le donc, pourquoi occupe-t-il encore la terre? » Mais le vigneron répondant, lui dit : Seigneur, laissez-le encore » cette année, jusqu'à ce que je creuse tout autour et que j'y » mette du fumier. Peut-être qu'il portera ainsi du fruit : sinon » vous le couperez (Luc. XIII, 5). » Le figuier stérile c'est vous, c'est moi, mes frères. Le péché originel, les péchés, hélas! en si grand nombre et si graves que nous avons commis, nous ont rendus stériles : nous ne produisons, trop souvent, aucun fruit devant Dieu. Exilés du paradis, de la grâce, par le péché de notre premier père, qui a passé jusqu'à nous, nous avions été délivrés de la première malédiction; le baptême nous avait réintégrés dans nos droits; le paradis s'ouvrait de nouveau pour nous. Mais nous sommes tombés par notre propre volonté. Nous sommes redevenus par notre faute, des figuiers stériles; le maître souverain de toutes choses, le possesseur de la vigne est fatigué à la fin d'attendre vainement que nous produisions quelque fruit; sa justice demande que nous soyons abattus, comme un arbre mort, et jetés au feu: qui donc prendra notre défense? Ecoutez les touchantes paroles de la sainte Eglise : répétez du plus profond de votre cœur cette invocation qu'elle met sur vos lèvres : *Ad te clamamus, exules filii Evæ* : Enfants d'Eve, pauvres exilés que nous sommes, nous crions vers vous qui êtes la reine, la mère de miséricorde; nous crions vers vous, notre vie, notre douceur, notre espérance. Nous vous adressons nos humbles supplications, en même temps que nos hommages : *Vita, dulcedo et spes nostra, salve*!

Quoi de plus stérile, de plus aride qu'un pécheur qui ne peut produire aucun fruit, absolument aucun fruit pour le ciel? dit S. Athanase. Le Seigneur est venu pendant l'enfance de cet homme, pendant votre enfance, ô vous qui m'écoutez : qu'a-t-il trouvé? Des légèretés, des enfantillages, peut-être déjà des vices et des fautes graves, car il n'est pas nécessaire d'être bien âgé, pour être bien coupable.

Il est revenu une seconde fois, au temps de votre jeunesse, lorsque vous étiez dans la force de l'âge. Qu'a-t-il trouvé? L'orgueil, l'ambition, des passions violentes, la colère, la haine, peut-

être des mœurs dissolues : mais les fruits de vertus, les fruits que Dieu attend de vous, où étaient-ils?

Vous voilà devenus vieux. Dieu revient une troisième fois. Dites-moi, trouve-t-il au moins quelque chose en vous qui puisse le satisfaire, maintenant que l'expérience a remplacé la légèreté de l'enfance et l'inconstance de la jeunesse. Maintenant que le sang et les passions ne bouillonnent plus avec violence dans vos veines? Hélas! Que d'hommes en vieillissant ne deviennent ni plus sages, ni plus vertueux. Le vice les abandonne, mais ils n'abandonnent pas le vice. Si quelques passions s'éteignent, l'attachement aux choses de la terre, la sordide avarice les remplace, et détourne non moins efficacement qu'elles toutes les pensées de salut. Tel vieillard qui passe pour prudent est le plus imprudent des hommes. Il est à deux doigts de la tombe; il va tout quitter, tout perdre, et il s'attache de toutes ses forces à des biens qui ne le suivront pas dans la mort. Il ne pense pas à faire quelques provisions pour le grand voyage de l'éternité; il ne pense même pas à se réconcilier avec le souverain Juge qu'il a offensé, et qui le citera sous peu de jours à son tribunal. Malheureux insensé! Tu ne vois donc pas la fosse qu'on creuse pour toi? tu ne vois donc pas l'enfer qui s'entr'ouvre? *Succide ergo illam*; *ut quid etiam terram occupat*? « Abattez-le donc; car » pourquoi occupe-t-il encore la terre? »

Mes frères, vous vous rappelez la fin de la parabole, l'intervention, la prière du jardinier en faveur du figuier stérile. Le jardinier promet ses soins et le maître de la vigne consent à patienter encore.

Le jardinier, ce sont les anges; ce sont vos saints protecteurs; le jardinier c'est Marie. C'est surtout à sa sollicitude maternelle que Dieu a confié sa vigne qui est l'Eglise, le figuier qui est votre âme. Marie ne dit-elle pas : « Ils m'ont placée à la » garde des vignes? » *Posuerunt me custodem in vineis* (Cant. I, 5)? à la garde des nations qui composent la sainte Eglise et non pas à celle du peuple juif, qui est la vigne d'où je suis sortie : « Je n'ai pas gardé ma propre vigne : » *Vineam meam non custodivi.* Oh! que de fois la bienheureuse Vierge a intercédé pour les vignes, pour les figuiers stériles qui lui sont confiés! Que de fois elle a recouru à la miséricorde infinie de Dieu et lui a dit : O mon Dieu, ô mon Fils, laissez encore passer une année. Je prendrai soin de cet arbre, je procurerai à cette âme des grâces plus abondantes; s'il le faut, je l'éprouverai, je l'humilierai, je m'efforcerai de l'éclairer et de la toucher. Le fruit qu'elle n'a produit ni dans son enfance, ni dans sa jeunesse, ni dans sa vieillesse, elle le donnera enfin au dernier moment. Suspendez l'arrêt de votre justice; ne laissez pas retomber la hache déjà levée sur la racine de l'arbre; ne le maudissez pas.

Notre-Seigneur a daigné révéler à sainte Brigitte quelles ardentes prières la bienheureuse Vierge sa Mère lui adresse en faveur des pécheurs. A tout prix, Marie veut obtenir un peu de temps pour eux, afin qu'ils changent de vie et se réconcilient avec Dieu. Sainte Brigitte entendit donc un jour le Seigneur qui disait à tous les saints assemblés : Que vous semble-t-il de tous ces ennemis qui ont envahi mon camp, mon Eglise? Et tous les saints répondirent comme d'une voix : Seigneur, en vous est toute justice, et nous voyons tout en vous. Vous existez sans commencement, vous êtes et vous serez toujours le Fils de Dieu. Tout jugement vous appartient : vous êtes leur juge. — Et le Seigneur leur dit encore : Puisque vous savez tout en moi, et que vous voyez tout : prononcez la sentence que la justice demande. — Et ils dirent : Voilà ce que demande la justice : Ils sont entrés en faisant une brèche au mur : qu'ils soient punis comme des voleurs. Et ceux qui persistent dans leur malice, qu'ils soient punis comme des envahisseurs. Que les captifs soient délivrés, et que les affamés soient rassasiés. — Alors la bienheureuse Vierge Marie, qui s'était tue d'abord, prit la parole : Mon Seigneur et mon Fils bien-aimé, dit-elle, vous que j'ai porté dans mon sein, vrai Dieu et vrai homme, vous qui avez daigné me sanctifier quoique je ne fusse qu'un vase de terre. Je vous en conjure humblement : ayez encore une fois pitié d'eux. — Alors le Seigneur répondit à Marie : Bénie soit la parole de votre bouche. Elle s'est élevée comme l'odeur d'un parfum très suave jusqu'à Dieu. Vous êtes la gloire des anges et de tous les saints; vous êtes leur reine. Vous êtes la consolation de la divinité, et la joie de tous les bienheureux. Et parce que votre volonté a toujours été conforme à la mienne, j'agirai encore une fois selon votre désir [1].

Le saint roi David, parlant de la rémission des péchés, disait au Seigneur : « A cause de cette impiété, tout saint vous adres- » sera des prières en temps favorable; » et il ajoutait cette réflexion : « Cependant, dans le déluge des grandes eaux, ils » n'approcheront pas de lui : » *Pro hac orabit ad te omnis sanctus in tempore opportuno. Verumtamen in diluvio aquarum multarum, ad eum non approximabunt* (Psal. xxxi, 7). Que signifient ces paroles du prophète, sinon que les saints choisissent le moment favorable pour intercéder en faveur des pécheurs, mais qu'ils n'osent pas le faire, lorsque Dieu est gravement irrité par la multitude des péchés des hommes?

Lorsque Lazare était malade, Marthe et Marie ses sœurs envoyèrent vers Jésus pour lui dire : « Voici que celui que vous » aimez est malade : » *Ecce quem amas infirmatur* (Joan. xi, 3).

1. S. Brigitt. lib. I *Revel.* cap. v.

Lazare meurt ; il est enseveli : depuis quatre jours déjà son corps a été mis dans le tombeau, et la corruption a commencé son œuvre. Jésus-Christ se transporte à Béthanie. Marthe et Marie viennent à lui ; elles sont en proie à la plus vive douleur ; cependant elles ne demandent pas la résurrection de leur frère. A quoi pensez-vous donc, ô pieuses servantes de Dieu ? Voici l'auteur de la vie ; il vous aime ; il aime votre frère ; il est tout-puissant ; il est la résurrection et la vie. Pourquoi ne lui dites-vous pas : Venez et ressuscitez notre frère ? Ecoutez la réponse que leur prête S. Bernard : « Nous savons bien qu'il peut tout ; mais » un tel miracle serait si grand, si nouveau, si inouï, qu'il excède » de beaucoup tous les mérites de notre humilité, quoiqu'il n'at- » teigne pas aux limites de sa puissance [1]. » Il en est ainsi des saints. Quel que soit leur crédit auprès de Dieu, il est des fautes si graves, il est des pécheurs si profondément enfoncés dans le crime qu'ils n'osent pas implorer pour eux la divine miséricorde.

Mais ayez confiance, mes frères. Ce que les autres saints, ce que vos anges gardiens eux-mêmes n'oseraient pas faire, la bienheureuse Mère de Dieu le fera ; elle le fait pour vous qui avez péché, parce qu'elle est Mère de Dieu, et que Dieu ne peut rien refuser aux supplications de sa Mère ; parce qu'elle est votre mère et qu'elle vous aime ; parce que votre sort la touche d'autant plus que vous êtes dans l'exil, loin de la bienheureuse patrie, loin de la maison de votre père et de votre mère. O Marie, nous sommes les enfants d'Eve, mais nous sommes aussi vos enfants. Nous sommes de pauvres exilés et nous crions vers vous : *Ad te clamamus, exules filii Evæ.*

Oui, criez vers Marie, vous qui êtes ses enfants, quoique vous soyez des pécheurs ; criez vers elle, par l'ardeur impétueuse de vos désirs ; par elle vous rentrerez dans la patrie, vous redeviendrez les enfants de votre Père céleste et la maison paternelle sera votre demeure.

II. — *Par Marie nous pouvons arriver au véritable bonheur.*

Dieu nous a faits pour lui, et il n'y a pour nous de véritable bonheur qu'à la condition de vivre en union avec Dieu, ici-bas par la grâce, et dans l'éternité par la gloire et la vision béatifique. Mais sur la terre, nous ne sommes pas comme les anges du ciel ; nous avons des corps, nous avons des sens, et notre âme ne voit, ne connaît rien que par leur intermédiaire. Il est bien difficile qu'elle ne s'attache pas aux choses que les sens lui représentent sans cesse, qu'elle ne recherche pas les jouissances

1. Scimus quidem quod omnia potest : sed hoc tam grande miraculum, tam novum, tam inauditum, etsi ejus subest potentiæ, multum tamen excedit universa merita humilitatis nostræ. S. Bern. *de Gradib. humil.* grad. 12.

qu'il est possible d'y trouver, qu'elle ne néglige pas, qu'elle n'oublie pas, ce que l'œil de l'homme n'a pas vu, ce que ses oreilles n'ont pas entendu. C'est pour atténuer ce danger que Dieu a voulu que les maux fussent mêlés aux biens ici-bas, dans de telles proportions que la terre peut être appelée une vallée de larmes. Les ténèbres de la nuit font désirer le retour du soleil; la tempête fait que l'on appelle le calme à grands cris; les maux dont la vie est semée font désirer la paix que l'on trouve en Dieu, et soupirer après l'éternelle félicité.

Vous dirai-je les misères de la vie présente? A quoi bon? Nul de vous ne les ignore; et s'il était quelqu'un par hasard qui ne les ait pas éprouvées jusqu'ici, qu'il attende un peu : son tour ne saurait manquer. Le saint homme Job les a résumées dans ces quelques mots : « L'homme né de la femme vit peu de » temps, et il est rempli de beaucoup de misères » : *Homo natus de muliere brevi vivens tempore, repletur multis miseriis* (Job. XIV, 1). S. Augustin disait : J'éprouve un dégoût profond, Seigneur, pour cette vie, pour ce voyage rempli de mille peines. C'est une vie misérable, une vie qui ne dure pas, une vie incertaine, laborieuse, souillée; les maux y dominent, l'orgueil y règne; elle est pleine d'ennuis et d'erreurs. Tant que nous sommes dans ce monde pouvons-nous dire que nous vivons? Non, ce n'est pas une vie, mais une mort continuelle que notre existence ici-bas. Et tous ces maux sont couronnés par le trépas, qui ne nous laisse rien. Est-ce la mort que cette vie, ou la vie que cette mort[1]? — Toutes ces amertumes qui remplissent la vie ont un but, nous obliger à élever plus haut nos pensées, et à recourir à Dieu notre bien suprême. Mais qui nous soutiendra au milieu de ces difficultés sans nombre? Qui tendra une main secourable à notre faiblesse? Qui nous apprendra à lever nos regards vers le ciel, à chercher les vrais biens, ceux que les voleurs ne sauraient nous ravir, ceux que la corruption et la rouille ne sauraient détruire? C'est la bienheureuse Vierge Marie. Autrefois Pharaon disait à ses sujets pressés par la famine : « Allez à » Joseph : » *Ite ad Joseph.* Aujourd'hui Dieu nous dit : *Allez à*

1. Tædet me, Domine, valde vitæ hujus et istius ærumnosæ peregrinationis. Vita hæc, vita misera, vita caduca, vita incerta, vita laboriosa, vita immunda, vita domina malorum, regina superborum, plena miseriis et erroribus : quæ non est vita dicenda, sed mors, in qua momentis singulis morimur, per varios mutabilitatis defectus, diversis generibus mortium. Numquid ergo hoc quod vivimus in hoc mundo, dicere possumus vitam, quam humores tumidant, dolores æstuant, ardores exsiccant, aera morbidant, escæ inflant, jejunia macerant, joci dissolvunt, tristitiæ consumunt, sollicitudo coarctat, securitas hebetat, divitiæ inflant et jactant, juventus extollit, senectus incurvat, infirmitas frangit, mœror deprimit? Et his malis omnibus mors furibunda succedit, simulque cunctis gaudiis istius miseræ vitæ ita finem imponit, ut cum esse desierit non fuisse putetur. Mors ista vitalis et vita mortalis, etc. S. Augustin. cap. XXI *Meditat.*

Marie. La sainte Eglise éclairée de la lumière qui ne trompe pas, nous enseigne la prière qu'il faut faire; elle nous met sur les lèvres cette touchante invocation: *Ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle* : « Nous soupirons vers » vous, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes ».

David dans le Psaume CVI^e^, rend des actions de grâces au Seigneur de ce qu'il a délivré les hommes de différents dangers, et il répète jusqu'à quatre fois : Ils ont crié vers le Seigneur lorsqu'ils étaient dans la tribulation et il les a arrachés à leurs nécessités pressantes : *Et clamaverunt ad Dominum cum tribularentur, et de necessitatibus eorum eripuit eos* (PSAL. CVI, 6, 13, 19, 28). C'est que le peuple d'Israel oubliait Dieu lorsqu'il était dans la prospérité, et s'adonnait à toutes sortes de vanités et de crimes; il suivait son penchant pour l'idolâtrie. Mais lorsque des châtiments trop mérités fondaient sur lui, il recourait au Seigneur et le suppliait de l'en délivrer. Dieu dans sa miséricorde infinie oubliait les crimes et sauvait une fois de plus ce peuple ingrat devenu pénitent.

L'histoire du peuple hébreu est la nôtre. Lorsque tout nous flatte dans la vie, nous n'appelons pas Dieu, nous n'appelons pas la bienheureuse Vierge Marie à notre aide; nous jouissons des biens sensibles dont nous sommes comblés, sans regarder plus haut. Si nous prions, nous le faisons rarement et sans ferveur. Que demanderions-nous? Nous ne sentons le besoin de rien, nous ne pensons même pas aux véritables biens qui nous manquent. Mais le malheur vient-il frapper à notre porte, il n'en est plus de même, et l'on pourrait dire de nous comme le prophète David dit encore des Israélites : « Lorsque Dieu les » frappait, ils le cherchaient et ils revenaient, et dès le point » du jour, ils venaient à lui, et ils se souvenaient que Dieu » était leur aide : » *Cum occideret eos, quærebant eum, et revertebantur, et diluculo veniebant ad eum, et rememorati sunt quia Deus adjutor est eorum* (PSAL. LXXVII, 34). Voilà ce que nous faisons, ou plutôt ce que nous devrions faire, lorsque la calamité vient nous visiter, lorsque la terre est véritablement une vallée de larmes pour nous : recourir à Dieu.

Mais si le souvenir de nos fautes, si la conscience de nos nombreuses rechutes et de notre longue ingratitude, nous effraient, allons d'abord à Marie, car c'est par elle que l'on arrive à Dieu.

Marie est la *tour de David;* elle est notre refuge inexpugnable, notre protection invincible contre tous les dangers qui nous menacent. Elle est cette tour dont il est écrit : « Mille » boucliers y sont suspendus, et toute l'armure des vaillants « guerriers : » *Mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium* (CANT. IV, 4). Vous donc qui êtes en proie aux tribulations

de cette vie, à la maladie, aux infirmités, à l'indigence, aux persécutions, recourez à Marie. Vous surtout dont l'âme est malade, dont l'âme est en proie peut-être à la mort du péché, demandez un abri à cette tour inexpugnable, demandez à Marie qu'elle vous protège. Elle a des secours, tout prêts pour vous venir en aide, pour vous délivrer des maux de cette vie, ou ce qui vaut mieux encore, pour vous aider à en tirer parti, et les transformer en richesses spirituelles. Elle est toute-puissante pour vous introduire dans la voie qui mène au ciel, pour vous y soutenir, pour vous y faire avancer à grands pas. Elle est non seulement la tour de David, mais la porte du ciel : quels maux n'a-t-elle pas secourus, et quels pécheurs n'a-t-elle pas convertis et sauvés?

O mère de miséricorde, ô Marie, notre vie, notre douceur et notre espérance, nous nous prosternons à vos pieds; nous vous supplions d'avoir pitié de nous. Voyez les malheureux enfants d'Ève, ou plutôt vos enfants, réduits à gémir et à pleurer dans cette vallée de larmes. Ne méprisez pas nos humbles supplications, vous qui pouvez tout, vous qui nous aimez, vous qui êtes la consolation et l'espérance des pécheurs. Obtenez-nous grâce et miséricorde; obtenez-nous de vivre désormais d'une vie digne de vous et de Jésus. Ainsi notre exil cessera; nous rentrerons dans la patrie, la vallée de larmes redeviendra une sorte de paradis terrestre, en attendant que vous nous ouvriez enfin les portes du bienheureux séjour où vous régnez avec Jésus. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SERMON

MARIE AVOCATE TRÈS HABILE, TRÈS SAGE, TRÉS ZÉLÉE DE TOUS LES ENFANTS D'ADAM, MAIS SURTOUT DE CEUX QUI L'INVOQUENT.

Eia ergo advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte.

Que la très sainte Vierge Marie soit notre mère, c'est pour nous une bien profonde et bien douce consolation. Nous avons tout à espérer de Dieu qui ne peut pas se montrer dur et inflexible pour ceux que sa bienheureuse Mère a adoptés pour ses enfants. Mais ce n'est pas assez pour Marie de ce titre. Ce n'est pas assez pour elle d'être reine et mère de miséricorde, d'être toujours prête à écouter avec bonté nos humbles supplications : elle est de plus notre avocate. Nous avons auprès du Père éternel un avocat qui n'est autre que le Fils de Dieu lui-même, Jésus-Christ : *Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum* (I Joan. II, 1), dit l'apôtre S. Jean. Auprès de Jésus-

Christ, la justice même, auprès de Jésus-Christ qui peut plaider notre cause sans avoir d'abord à demander pardon pour ses propres fautes, nous avons aussi une avocate, juste par grâce, comme il l'est par nature; nous avons Marie la Vierge immaculée.

Les mères sont le secours, la protection la plus prompte et la plus assurée que la divine providence a préparée pour les enfants. Nul n'est éloquent comme une mère qui défend son enfant; nul n'est habile comme elle à découvrir et à mettre en lumière tout ce qui peut lui devenir utile. Les enfants le comprennent dès l'âge le plus tendre, c'est entre les bras de leur mère qu'ils se réfugient; c'est son nom qu'ils invoquent; c'est à elle qu'ils en appellent; c'est elle qu'ils appellent à leur aide.

L'ordre de la nature n'est que l'image de l'ordre de la grâce; Dieu est notre père, mais il est notre juge : Marie est notre mère, mais elle est aussi notre avocate auprès de ce juge redoutable. Faibles comme nous sommes, inconstants, oublieux de nos promesses, sans force pour résister aux tentations, sans prudence pour les fuir, sans énergie pour nous relever, sans larmes pour pleurer nos iniquités, que deviendrons-nous devant le tribunal du souverain Juge qui juge les justices mêmes?

Mais Dieu nous a donné une avocate qui peut paraître sans crainte devant son tribunal et prendre en mains nos intérêts. Il a chargé Marie de plaider notre cause. Grâces soient rendues au Seigneur ! l'avocate qu'il nous assigne a bien tout ce qu'il faut pour s'acquitter d'une mission si difficile, et de plus sa sollicitude qui s'étend à tout le genre humain, se manifeste surtout en faveur de ceux qui la prient et qui l'aiment. Telles sont les deux pensées principales auxquelles nous nous arrêterons dans cette instruction.

I. — *Dieu nous a donné en Marie une avocate parfaite.*

L'apôtre S. Paul disait en parlant de lui-même et de ses compagnons d'apostolat : « Dieu nous a rendus aptes à être les » ministres du nouveau Testament : » *Idoneos nos fecit ministros novi testamenti* (II Cor. III, 6). Non seulement il nous a conféré ce ministère, mais il nous a donné tout ce qu'il faut pour l'accomplir parfaitement. Il nous a remplis de science et élevés à une perfection si sublime que tout en nous s'accorde avec les fonctions dont nous sommes revêtus. C'est que, dit S. Thomas, lorsque Dieu destine quelqu'un à un ministère, il lui donne les qualités requises pour bien en remplir les fonctions [1]. Ne le fait-

1. Illos quos Deus ad aliquid elegit, ita præparat, et disponit, ut ad id, ad quod eliguntur, inveniantur idonei. S. Thom. III p. q. 27, art. 4.

il pas dans l'ordre purement naturel? Le soleil est destiné à éclairer notre monde : Dieu le revêt d'une incomparable grandeur. La mer est destinée à alimenter les nuages, les fontaines, les fleuves et les lacs : Dieu y rassemble une quantité d'eau immense et suffisante pour atteindre ce but. Dans l'ordre de la grâce, il doit en être de même à plus forte raison. Dieu ne marchandera pas les grâces nécessaires ou convenables, à ceux qu'il appelle à quelque ministère particulier dans cet ordre. Il leur donnera avec abondance la lumière de la doctrine et le feu de la charité; il les comblera de ses dons.

Qui donc a choisi la bienheureuse Vierge Marie pour lui confier notre cause? Qui a fait d'elle notre avocate, sinon Dieu lui-même, Dieu qui a faim et soif de notre salut, Dieu qui est l'amour infini et la sagesse infinie?

Un sage, dit le bienheureux Albert le Grand, fait choix d'un avocat qui soit sage aussi. Or, l'Esprit saint qui connaît tout, nous a choisi lui-même cette avocate[1]. N.-S. Jésus-Christ a fait aussi choix d'elle, pour que nous puissions, par son assistance, recueillir le fruit de la rédemption qui lui a coûté tout son sang. Aussi le Docteur séraphique, rempli d'admiration pour cette nouvelle attention de la bonté divine, s'écrie-t-il : Notre avocate! O clémence admirable de notre Créateur qui daigne procurer un si merveilleux secours aux hommes plongés dans l'affliction! O bonté étonnante de notre Dieu, qui daigne vous établir, ô notre-Dame, l'avocate des coupables qu'il juge. Placée par votre divin Fils lui-même entre nous et sa justice, vous pouvez obtenir ainsi ce que vous voulez en notre faveur. Il n'y a pas de doute, nos fautes nous méritaient une juste condamnation, mais votre intervention bienveillante nous sauve. O miséricorde admirable de notre Dieu! Pour que la sentence à venir ne nous jette pas dans l'épouvante, il entre en communication de nature avec nous. Ce sera un Dieu, mais ce sera aussi un homme, Jésus-Christ, qui sera notre juge, qui prononcera notre sentence. Ce n'est pas assez encore pour sa bonté. Il a voulu que sa Mère, que la Maîtresse de la grâce, fût notre avocate. Ah! nous n'avons pas à craindre maintenant qu'il se montre sans pitié. O Marie, vous aurez compassion des malheureux, et vous ferez incliner la balance du côté de la miséricorde, en faveur de ceux que vous défendrez[2].

1. Sapientis est eligere advocatum sapientem; sed istam advocatam Spiritus Sanctus nobis elegit qui omnia cognovit. B. Albert. Magn. super *Missus est.*

2. Advocata nostra! O laudabilis clementia Creatoris qui sic afflictis tam nobile et laudabile subsidium dignatur elargiri! O certe Dei nostri mira benignitas, qui suis reis te Dominam tribuit Advocatam, ut a Filio tuo inter nos et ipsum judicem constituta, quod volueris, pro nobis valeas impetrare! Nec dubium est quod nostra culpa juste damnabat, quos conservat tua Advocata pietatis. O mirabilis erga nos misericordia Dei nostri, qui ne

Qui donc pourrait douter que Dieu, en confiant à la bienheureuse Vierge le soin de défendre notre cause devant son tribunal, ne lui ait conféré en même temps tous les dons nécessaires pour le faire efficacement? Jésus-Christ est bien notre avocat, mais de quel avocat puissant n'avons-nous pas besoin d'abord auprès de lui? Ce n'est pas trop de sa propre mère. Hélas! non seulement nous offensons Dieu par nos péchés en violant ses commandements; mais nous foulons aux pieds le sang du Fils de Dieu, nous le crucifions de nouveau. De même donc que le Fils intercède pour nous auprès de son Père, de même Marie intercède pour nous auprès de son Fils. Mais pour le faire, il fallait nécessairement quelqu'un qui en fût digne. Marie est digne d'intercéder pour nous, de nous servir d'avocate auprès de son Fils, parce qu'elle est très pure; elle en est digne, parce qu'elle est très agréable à Dieu; elle en est digne, parce qu'elle est très bonne. « O jour heureux, s'écrie S. Thomas de Villeneuve, jour » d'allégresse et de joyeux transports, que celui où une telle avo- » cate a été donnée au monde. O notre avocate, tournez donc » vers nous vos yeux pleins de miséricorde. Nous recourons à » vous. Remplissez votre office; acquittez-vous de vos fonc- » tions[1]. »

Dieu dans son infinie miséricorde veille avec amour sur les moindres des créatures sorties de ses mains. Il ne permet pas que les petits oiseaux manquent du nécessaire. Il n'est donc pas étonnant qu'il veille aussi sur nos besoins.

N'êtes-vous pas plus que l'herbe des champs? nous dit-il. Nous avons besoin d'une avocate car nous sommes des coupables, au moins des accusés, qui devons subir un redoutable jugement. Pour avocate il nous donne sa propre mère. Quiconque juste ou pécheur aura recours à elle, avec tout le respect et toute la confiance qui lui sont dus, ne pourra périr.

Comment en effet une telle avocate, possédant auprès de Dieu une influence irrésistible, ne sauverait-elle pas ceux qui s'adressent à elle.

D'abord elle est bonne; sa charité, sa miséricorde est sans bornes. S. Thomas demande si la charité oblige un avocat à plaider pour les pauvres. Il répond que c'est là une œuvre de charité semblable aux autres auxquelles la vie éternelle est promise et dont l'omission sera reprochée aux damnés, au jour du jugement. Mais les œuvres de miséricorde ne sont pas obligatoires envers

fugeremus pro sententia, non solum dignatus es communicare se nobis in judicem, ut esset Deus et homo Jesus Christus, a quo debet sententia promulgari, sed voluit Matrem, ac Dominam gratiæ nostram instituere Advocatam! Et ideo non timendum est, quoniam miserearis miseris, et in illam partem inclines sententiam quam defendis. S. Bonav. super *Salve Regina*.

1. S. Thom. de Villan. Conc. III *de Nativ. Virg.*

tous ni toujours. Elles le sont seulement au moment où le prochain éprouve une nécessité grave et que l'on est en état de le soulager. L'avocat n'est donc que rarement obligé de prendre en main la cause des pauvres. Mais la bienheureuse Vierge Marie ne met pas de telles bornes aux secours qu'elle nous donne? Elle connaît tous nos besoins: elle cherche dans le monde entier les malheureux qui ne pensent pas même à implorer son aide, ou qui ne l'osent pas. Elle n'a jamais trop de clients pauvres, trop de causes à plaider au tribunal de son Fils. Les anges gardiens, les saints patrons s'intéressent devant Dieu au salut des âmes qui leur sont confiées ; mais tout passe par les mains de Marie, c'est elle qui présente toutes les requêtes : c'est le vrai moyen de les faire agréer. Elle s'oublie en quelque sorte pour ne s'occuper que de nous.

Lorsque notre divin Sauveur monta au ciel au jour de l'Ascension, il ne tenait qu'à Marie d'entrer avec son divin Fils en possession de la gloire céleste. Elle ne le voulut pas; elle choisit d'être privée de la vue sensible de Jésus et de la vision béatifique, encore pendant quelques années, pour veiller sur l'Eglise naissante. Elle s'oublia et se sacrifia pour nous à ce point. Il semble qu'elle fait encore quelque chose de semblable aujourd'hui dans le ciel. C'est de nous qu'elle s'occupe. Nous sommes ses enfants; nos intérêts sont tout pour elle; notre salut lui est si cher que son propre bonheur la gloire immense dont elle est revêtue, la joie même de posséder éternellement son Dieu, de jouir éternellement de son Jésus ne semblent venir qu'après le zèle qu'elle apporte aux fonctions de protectrice, d'avocate, de Mère des enfants de Dieu devenus ses enfants.

Ajoutez que cette avocate si profondément dévouée à nos intérêts, est en même temps merveilleusement sage et habile.

L'habileté d'un avocat, dit le bienheureux Albert le Grand, se reconnaît, premièrement, lorsqu'il obtient gain de cause devant un juge, juste et sage : secondement, lorsqu'il lutte avec avantage contre un adversaire adroit et rusé ; enfin lorsqu'il sauve un accusé dont la cause semblait désespérée.

La bienheureuse Vierge Marie plaide pour nous devant Dieu, dont la sagesse est infinie. Elle a pour adversaire le démon, l'esprit de malice, de mensonge et de ruse. Elle soutient notre cause, cause vraiment désespérée tant nos fautes sont nombreuses et sont inexcusables : cependant, elle nous obtient une sentence favorable.

Dieu est juste et ce n'est pas sans raison que le saint roi David lui adresse humblement cette prière: « Seigneur, n'entrez pas en » jugement avec votre serviteur; car en votre présence, nul » homme vivant ne sera justifié : » *Non intres in judicio cum servo tuo, Domine, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis*

vivens (Psal. cxlii, 2). Job, cet homme illustre entre tous, par sa justice, sa sainteté, ses mérites, est saisi de frayeur à la pensée des jugements de Dieu et il dit : « Je vois qu'un homme comparé » à Dieu, n'est pas trouvé juste; il ne pourra répondre une chose » sur mille : » *Vere scio, quod non justificetur homo compositus Deo. neque respondere ei possit unum pro mille* (Job. ix, 2) ; aussi ajoute-t-il (vers. 28) : « Je redoutais toutes mes œuvres, sachant » que vous ne me pardonneriez pas si je péchais. » *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parcis delinquenti.*

Si les saints, si les prophètes, les grands amis de Dieu redoutent ainsi son jugement, que deviendrez-vous, pauvres pécheurs, vous qui tant de fois peut-être avez mérité la condamnation, vous qui n'avez d'espoir que dans un prodige de sa miséricorde ? Si » le juste est à peine sauvé, l'impie et le pécheur où se présen- » teront-ils ? » *Si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt* (I Petr. iv, 18) ? Qui appellerez-vous à votre secours ? où trouverez-vous un refuge ? Les démons vous accuseront; votre conscience rendra témoignage contre vous ; les saints se joindront à elle, et Dieu sera votre juge ! Il s'agit pour vous de l'affaire la plus grave de toutes. Que faire ? Vous jeter dans le désespoir ? vous abandonner vous-mêmes ? A Dieu ne plaise ! Cherchez quelqu'un qui plaide votre cause, quelqu'un dont la science, la prudence, l'autorité puissent impressionner votre juge et vous le rendre favorable. La bienheureuse Vierge Marie est là : elle est prête à vous venir en aide : *Eia ergo advocata nostra; illos tuos misericordes oculos ad nos converte* : « Allons » donc, ô notre avocate ; tournez vers nous vos regards pleins » de miséricorde. » O Marie ! protégés par vous, défendus par vous, nous n'avons rien à craindre. N'êtes-vous pas la mère de notre Juge ! Ah ! pourquoi nos cœurs sont-ils si durs ? pourquoi ne versons-nous pas des torrents de larmes, en implorant votre secours, nous dont les besoins sont si pressants, et l'indignité si grande ?

Pensez, mes frères, que votre accusateur au tribunal de Dieu sera le démon, cet esprit pervers, qui, pendant toute votre vie, ne cherche qu'à vous tromper comme il a trompé Eve, pour vous entraîner au péché et par ce moyen dans l'enfer. Dieu vous a destiné le trône de gloire et de bonheur, que cet esprit maudit aurait occupé éternellement dans le ciel, si son orgueil ne l'avait pas perdu. N'est-ce pas assez pour qu'il vous haïsse au delà de toute imagination ? Il veut vous perdre à tout prix ; tout ce qu'il pourra alléguer contre vous pour vous rendre inexcusables et hâter votre condamnation, il l'alléguera. Si vous avez été ses esclaves par le péché pendant votre vie, croyez-vous qu'il abandonnera les droits que vous lui avez laissé prendre ? Vous avez été sa proie : il veut que vous la soyez pendant toute l'é-

ternité; il veut se rassasier de votre désespoir et de vos supplices. Et votre propre conscience sera d'accord avec lui; elle aussi rendra témoignage contre vous. Votre ange gardien avouera l'inutilité des soins qu'il a pris pour vous éloigner du péché et vous conduire dans la bonne voie. Vos saints Patrons ne pourront plus rien en votre faveur: eux aussi vous accuseront. Dieu enfin pour qui rien n'est caché étalera à vos yeux et à ceux des témoins de votre jugement toutes vos iniquités. Encore une fois, où vous cacher? où vous réfugier? qui appeler à votre aide?

Ah! si vous avez Marie pour avocate en ce moment redoutable, rien n'est perdu pour vous. Sa sagesse et sa bonté l'emportent infiniment sur la ruse et la haine de votre ennemi. Les secours que vos anges gardiens et vos saints patrons ne peuvent plus vous donner, elle vous les apporte; la rigueur de la justice de Dieu ne résiste pas à l'intercession de Marie. Et la puissance de son intercession ne s'arrête pas à quelques cas particuliers. Il n'est pas de péché, de quelque nature ou de quelque sorte qu'il soit, dont Marie ne nous obtienne le pardon. Reine de miséricorde, son royaume n'a pas de limites; il s'étend à toutes nos misères, à tous nos besoins sans exception aucune. Recourez donc à elle, mes frères. Demandez-lui qu'elle tourne vers vous ses regards miséricordieux; obtenez qu'elle soit votre avocate, et votre cause est gagnée d'avance.

O bienheureuse Vierge, ô Mère de notre Dieu, ayez compassion de nous, abritez-nous sous le manteau de votre protection maternelle. Nous vous disons avec le Prophète : « Levez » les yeux autour de vous et voyez : tous ceux-ci se sont ras- » semblés et ils sont venus à vous : » *Leva in circuitu oculos tuos et vide : omnes isti congregati sunt et venerunt tibi* (Isa. xlix, 8). Tous, justes et pécheurs nous demandons votre secours, nous implorons votre aide. Vous êtes notre refuge contre la tribulation qui nous a environnés. O vous, notre joie, arrachez-nous à ceux qui nous pressent de toutes parts [1].

II. — *Marie jette sur nous un regard de miséricorde, et nous aide en tous nos besoins, mais surtout lorsque nous l'en prions.*

Un jour, dans une vision, le Seigneur dit au prophète Jérémie : « Que vois-tu, Jérémie ? » *Quid tu vides, Jeremia* (Jerem. i, 11). Le prophète regarda ce qui s'offrait à ses yeux et répondit : « Je vois une verge qui veille : » *Virgam vigilantem ego video,* « je vois une verge qui a des yeux et dont les yeux sont

1. Tu es refugium meum a tribulatione quæ circumdedit me : exultatio mea, erue me a circumdantibus me. Psal. xxxi, 7.

» ouverts. » Cette verge était l'image de la divine providence qui voit tout, qui veille sur tout et qui rétribue tous nos actes selon leur mérite.

Marie est aussi comparée à une verge dans la sainte Ecriture ; c'est d'elle qu'il est dit : *Egredietur virga de radice Jesse* : « Une verge sortira de la racine de Jessé (Isa. xi, 1). » C'est une verge vigilante, une verge qui a des yeux et ne cesse pas de les tenir ouverts sur nous. Elle voit tous nos actes coupables, non pour les punir mais pour en avoir compassion ; non pour nous infliger des supplices, mais pour nous guérir. Toujours ses yeux pleins de miséricorde sont tournés vers nous, pour nous venir en aide dans nos besoins ; mais elle se hâte de le faire, elle le fait avec générosité surtout lorsque nous l'en supplions.

Lorsque l'Egypte ou plutôt le monde entier fut en proie à la famine de sept ans, annoncée par Joseph au roi Pharaon, les Egyptiens à bout de ressources, s'adressaient à Joseph et lui disaient : « Notre salut est en votre main ; seulement que notre » Seigneur ait égard à nous, et joyeux, nous servirons le roi : » *Salus nostra in manu tua est* ; *respiciat nos tantum Dominus noster et læti serviemus regi* (Gen. xlvii, 25). Joseph représentait N.-S. Jésus-Christ. Notre salut est entre ses mains, et il nous sauve à la condition que nous serons à son Père, nous et tout ce qui nous appartient. Mais tout nous vient par Marie, et à elle aussi nous pouvons dire, comme autrefois les Egyptiens à Joseph : « Notre salut est en vos mains. Ayez seulement égard à » nous, et joyeux nous servirons le roi » suprême, notre Seigneur et notre Dieu.

Joseph ne donnait qu'un aliment corporel : la bienheureuse Vierge Marie pourvoit aux besoins du corps et de l'âme. Joseph ne sauva qu'un seul royaume : Marie est la protectrice de l'univers entier, et c'est par elle seule que toutes les nations peuvent être sauvées. Joseph ne fournit des aliments que pendant quelques années à peine, à un peuple affamé : Marie a donné le jour au pain de vie, au Fils de Dieu incarné qui s'est fait notre nourriture dans l'Eucharistie. Joseph n'a donné que du froment : tous les biens que nous pouvons recevoir nous viennent de Marie.

Qu'avons-nous, dans l'ordre du salut que nous ne le tenions d'elle ? La confiance, le pardon, la grâce, la vertu, les bons sentiments, tout vient par elle, tout vient d'elle après Dieu. Oui, nous pouvons dire à Marie, mais avec plus de vérité encore, ce que les Egyptiens disaient à Joseph : « Notre salut est en votre main : » *Salus nostra in manu tua est.* Que notre Dame ait seulement égard à nous et nous servirons son Fils avec joie.

Qui donc ne s'inscrirait pas avec bonheur au nombre des clients de Marie ? Qui donc ne lui dirait pas du plus profond de son âme : *Eia ergo advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte.* O notre avocate, tournez vers nous vos regards miséricordieux ?

Voulez-vous un exemple de la vigilance de Marie à se rendre compte de nos besoins et à nous secourir ? Rappelez-vous le festin des noces de Cana. Les époux étaient pauvres, les invités nombreux ; le vin fut sur le point de manquer. Mais Jésus et Marie étaient là. Ce n'était pas l'affaire de Marie d'y pourvoir, personne ne l'en avait priée ; les nouveaux époux ne savaient même pas de quelle confusion ils étaient menacés ; mais un des serviteurs avertit la Mère de Jésus. Sans doute il n'ignorait pas combien elle était bonne ; peut-être aussi avait-il une idée de la puissance de son Fils. Qu'arriva-t-il ? La bienheureuse Mère de Dieu se hâta d'exercer son office de médiatrice et d'avocate auprès de la bonté divine. Elle parla à son divin Fils. Le miracle nécessaire fut aussitôt accompli. Voyez comme il est aisé à Marie d'obtenir de Jésus une grâce, même lorsque le temps n'en est pas venu selon les décrets de la sagesse divine. Elle ne dit que ces trois mots : *Vinum non habent* : « Ils n'ont plus de vin. » C'est assez. Sûre d'être exaucée, elle n'a plus qu'à recommander aux serviteurs d'exécuter fidèlement ce que Jésus leur dira. O Marie ! combien en est-il parmi nous à qui manque le vin de la vraie dévotion ? Ah ! je vous en conjure, dites encore à Jésus comme vous le fîtes autrefois : *Vinum non habent* : « Ils n'ont pas de vin ; » et si un miracle est nécessaire pour nous convertir, pour nous rendre fervents, pour nous donner le vin qui nous est nécessaire, Jésus ne refusera pas de faire encore ce miracle.

Mais remarquez, mes frères, la recommandation que Marie adresse aux serviteurs. Elle leur dit : *Quodcumque dixerit vobis facite :* « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » C'est à la condition d'accomplir fidèlement les recommandations du Seigneur, que vous obtiendrez par Marie le miracle de conversion qu'elle veut vous procurer ; c'est à cette condition que vous vous assurerez les autres grâces qu'elle aime tant à répandre sur vous. Que voulez-vous que la Mère de Dieu fasse en votre faveur, si toujours vous résistez à la grâce, si vous vous tenez sans cesse en révolte contre son divin Fils, si vous ne vous aidez aucunement vous-mêmes ? Ah ! recourez avec confiance à Marie et elle vous aidera ; mais recourez-y avec la volonté arrêtée de faire ce qu'elle vous conseillera, d'obéir en toutes choses à Jésus. Elle est si bonne, même pour ceux qui ne l'implorent pas ! Que ne fera-t-elle pas pour vous, si vous la priez et si vous avez bonne volonté ? Ses regards sont toujours fixés sur nous et ce

sont toujours des regards pleins de miséricorde : mais cette miséricorde est surtout grande, elle est surtout efficace lorsqu'on l'implore et qu'on s'efforce de s'en rendre digne.

O Marie, ô notre avocate, tournez vers nous vos regards miséricordieux. Que dis-je, vos regards? tournez aussi vers nous les regards de Jésus ? Jésus ne vous appartient-il pas, et n'est-il pas le Dieu de miséricorde comme vous en êtes la mère ? Tournez donc vers nous les regards miséricordieux de Jésus. Il verra nos misères ; il en aura compassion comme vous ; secourus par vous et par lui, que pourrions-nous encore craindre ? Que pourrions-nous ne pas espérer ? Dites à votre divin Enfant, ô Marie, que nous voulons bien faire tout ce qu'il nous commandera ; que nous confesserons nos péchés ; que nous ferons pénitence ; que nous fuirons les occasions ; que nous remplirons nos devoirs de piété et nos devoirs d'état ; que nous nous efforcerons d'être dignes de lui et de vous. Dites-lui, ô Marie, que nous voulons être vos enfants pour qu'il soit notre frère. O notre avocate, plaidez bien notre cause, et tout sera gagné. Nous vous aimerons, nous vous servirons, vous et votre divin Fils sur la terre, en attendant que nous allions au ciel célébrer à jamais ses louanges et les vôtres. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME SERMON

PERSONNE MIEUX QUE MARIE NE PEUT NOUS CONDUIRE A JÉSUS.

Et Jesum benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende.

N.-S. Jésus-Christ nous a dit : « Nul ne peut venir à moi s'il » ne lui est donné par mon Père : » *Nemo potest venire ad me, nisi fuerit ei datum a Patre meo* (Joan. vii, 66). Mais si le Père éternel peut seul nous donner la grâce d'aller à Jésus, il se sert d'intermédiaires pour nous procurer cette grâce ; il nous donne des guides pour arriver jusqu'à son divin Fils ; il nous offre des introducteurs qui nous aideront à l'aborder. Un jour des Gentils qui étaient venus à Jérusalem pour honorer Dieu dans le temple un jour de sabbat, vinrent trouver Philippe et lui dirent : « Nous » voulons voir Jésus : » *Volumus Jesum videre* (Joan. xii, 21). Philippe en avertit André, et ensemble, ils le dirent au Seigneur. Ces hommes étaient bien inspirés de s'adresser aux Apôtres pour obtenir d'entrer en communication avec le Seigneur. Jésus-Christ n'avait-il pas choisi les douze, exprès pour leur donner mission de le faire connaître au monde, et d'attirer tous les peuples à son culte ? Il faut aller à Jésus ; il n'y a de salut qu'en

lui. C'est par lui, c'est en lui que nous possédons tous les biens et par-dessus tout, le bonheur consommé, l'éternelle félicité : Ne dit-il pas lui-même au Père céleste : « La vie éternelle c'est » qu'ils vous connaissent, vous seul vrai Dieu, et celui que vous » avez envoyé, Jésus-Christ : » *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum verum Deum, et quem misisti Jesum Christum* (Joan. xvii, 3) ? Le Père est inséparable du Fils et du Saint-Esprit. Aller à l'une de ces trois adorables personnes, c'est aller aux autres. La vie éternelle, c'est connaître, c'est posséder le Fils comme c'est connaître et posséder le Père.

Or, si les Gentils recouraient aux Apôtres pour obtenir d'approcher du Sauveur, si l'intercession des saints est puissante pour nous conduire à lui, que dire de l'intercession de Marie. C'est à elle surtout, c'est à elle uniquement, qu'il appartient de nous présenter à Jésus, car les autres saints ne font rien que par elle. C'est à Marie de nous le montrer, parce qu'il est le fruit béni de ses entrailles, que c'est elle qui nous l'a donné, et que jamais il ne se sépare d'elle.

I. — *Marie nous conduit à Jésus parce qu'il est le fruit de ses entrailles.*

Celui qui veut cueillir un fruit doit s'approcher de l'arbre qui le produit. Jésus-Christ est le fruit béni de la très sainte Vierge ; il est la fleur merveilleusement belle de cette tige sacrée, de cet arbre mystique. Où donc nous adresserons-nous si nous voulons goûter les suavités inexprimables de ce fruit, si nous voulons respirer le parfum de cette fleur céleste et en admirer de tout près la beauté, sinon à la tige qui porte ce fruit et cette fleur ? Écoutez la Sainte Ecriture : « Il sortira un rejeton de la racine » de Jessé, et une fleur s'élèvera de sa racine, et l'Esprit du » Seigneur se reposera sur lui : » *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet, et requiescet super eum spiritus Domini* (Isa. xi, 1). Quelle est cette tige et quelle est cette fleur, ô Prophète de Dieu, sinon la bienheureuse Vierge Marie et son adorable Fils ? Écoutez S. Bonaventure. « La fleur, » dit-il, est le Fils de la Vierge. Oh ! qu'elle est belle cette fleur, » sortie de la tige, née de Marie sans aucun péché, et combien » elle a été misérablement foulée aux pieds, lorsque Jésus est » mort comme un pécheur, selon la parole de Job : *Quasi flos* » *egreditur, et conteritur* : Il naît comme une fleur, et il est écrasé » (Job. xiii, 1). Fleur éclatante de blancheur lorsqu'elle paraît » d'abord, fleur rouge et tout ensanglantée au moment de dis- » paraître ; fleur dont la beauté fait la joie des Anges, fleur » utile aux hommes dont elle est la vie [1] : »

1. Flos est ipse Filius Virginis, de quo specialiter dicitur: ***Egredietur virga,***

Heureuse, s'écrie S. Bernard, la forêt qui a produit la tige de cette fleur; plus heureuse encore la tige qui a porté cette fleur dans la forêt; mais heureuse par dessus tout la fleur sans laquelle il n'y aurait de bonheur ni pour la tige, ni pour la forêt. Heureuse cette fleur sur laquelle s'est reposé le Saint-Esprit, de sorte que, sans elle, personne ne peut posséder cette grâce. S. Jérôme nous en est témoin lorsqu'il dit : L'Esprit saint, qui n'avait pas trouvé où se reposer dans la forêt du genre humain, s'est reposé enfin sur cette fleur; et personne ne peut être ni sage, ni intelligent, ni homme de bon conseil, ni fort, ni instruit, ni pieux, ni rempli de la crainte du Seigneur, sans Jésus-Christ.

Si vous voulez posséder cette fleur, dit encore S. Bonaventure, obtenez par vos prières que la tige s'incline. La fleur est hors de toute atteinte par sa divinité, mais la tige est flexible par sa piété. C'est une fleur rare, elle est unique au ciel et sur la terre; mais elle est accessible à tous; elle n'est pas renfermée dans un jardin bien clos, elle est dans la plaine, à la portée de tous les passants; elle est la fleur des champs : *Ego flos campi* (Cant. II, 1); il n'est personne qui ne puisse approcher de cette tige et de cette fleur [1].

Voulez-vous donc voir Jésus? voulez-vous posséder Jésus, hâtez-vous d'aller à Marie. C'est elle qui a produit ce fruit divin; c'est par elle qu'il nous est donné, qu'il arrive jusqu'à nous. Il est le fruit de son sein, mais c'est afin de nourrir nos âmes. C'est en Marie que ce roi, riche jusqu'à l'infini, s'est fait pauvre; en elle que le Très-Haut s'est humilié, que l'immense s'est rendu petit et s'est abaissé au-dessous des Anges, que le Fils de Dieu,

etc. Eia quam pulcher hic flos egressus est sine peccato nascendo, et quam misere contritus est quasi peccator moriendo, juxta illud : Quasi flos egreditur, et conteritur (Job. XIII). O quam candidus in egressione, et quam rubicundus in contritione fuit flos iste. Flos, inquam, Angelis delectabilis, flos hominibus ad vitam perutilis. S. Bonavent. in *Specul.* cap. X.

1. Unde Bernardus ait : Flos est Filius Virginis, flos candidus et rubicundus electus ex millibus; flos in quem desiderant Angeli prospicere, flos ad cujus odorem reviviscunt mortui. Felix sylva quæ producit hujus floris virgam. Felix magis virga quæ producit hunc florem in sylva. Felix super omnia flos, sine quo nulla sylva, nec virga felix esse potest. Vere felicissimus flos, in quo spiritus Domini requievit, ut sine ipso nullus gratiam Spiritus Sancti habere possit. Testatur hoc B. Hieronymus dicens : Spiritus sanctus qui in magna sylva humani generis requiem non invenerat, tandem super hunc florem requievit; ita quod absque Christo nec sapiens quis esse potest, nec intelligens, nec consiliarius, nec fortis, nec eruditus, nec pius, nec plenus timoris Domini. Hic flos quasi tot habet folia quot sunt ministeria et exempla. Si hunc florem habere desideras, virgam floris precibus plectas. Si flos est nimis altus divinitate, virga tamen est flexibilis pietate, et si flos est rarissimus, quia in cœlo et in terra non invenitur nisi unicus est tamen communissimus tanquam flos non in horto clausus, sed in campo omnibus transeuntibus expositus. Et ideo bene dicere potest Christus illud : *Ego flos campi.* Idem, ibidem.

égal en tout à son Père, a pris un corps et une âme comme les nôtres. Et pourquoi tous ces abaissements, tous ces prodiges qui étonnent le ciel et la terre? Pour nous enrichir par sa pauvreté, pour nous élever par son humilité, pour nous glorifier par son amoindrissement, pour établir entre Dieu et nous un lien étroit par son incarnation, pour que nous commencions de n'avoir plus qu'un seul esprit avec lui. Telle est la fin qu'il se propose, le but qu'il poursuit et c'est par Marie qu'il atteint ce but, c'est par Marie qu'il arrive jusqu'à nous. Allez donc à Marie, vous tous qui désirez goûter ce fruit très précieux. Allez à Marie : elle est l'arbre qui le produit, la tige sur laquelle il le faut cueillir.

Rappelez-vous, mes frères, les noces de Cana dont nous avons déjà parlé. Il est dit dans l'Evangile: « La Mère de Jésus était » là. Jésus fut donc invité aussi avec ses disciples aux noces: » *Et erat Mater Jesu ibi. Vocatus est autem Jesus, et discipuli ejus ad nuptias* (Joan. II, 1). Pourquoi donc la bienheureuse Vierge, qui fuyait avec tant de soin les assemblées mondaines, était-elle présente aussi bien que Jésus? Pourquoi surtout est-il fait mention d'elle tout d'abord, et Jésus n'est-il nommé qu'après? N'est-elle donc plus la Vierge amie de la solitude, dont la conversation était avec les Anges et dans le ciel? Pourquoi se trouve-t-elle mêlée à des affaires purement temporelles? Pourquoi assiste-t-elle à des noces?

La première raison que l'on donne de la présence de Marie aux noces de Cana est que les nouveaux époux étaient, pour elle, des amis et de très proches parents. Marie, en assistant à leurs noces, ne faisait que suivre une coutume digne de louanges et approuvée de tous.

La seconde raison est que Jésus et Marie montraient, par leur présence, que le mariage est bon en lui-même. Ainsi se trouvaient réfutées à l'avance les attaques des hérétiques contre ce sacrement.

Le bienheureux Albert le Grand ajoute que l'on invitait aux noces des matrones respectables par leur âge et surtout leurs vertus, pour servir de modèles aux nouveaux époux et élever leurs pensées vers le bien.

L'abbé Rupert dit que la Mère de Dieu, le temple immaculé de l'Esprit saint donnait à tous les Ordres de la sainte Eglise un admirable exemple d'humilité en assistant à ces noces.

Enfin, d'après S. Thomas, Marie fut invitée la première, parce que la famille désirait beaucoup la présence de Jésus pour sanctifier ce mariage, mais on n'osait pas l'inviter, parce qu'il ne se mêlait jamais à de pareilles assemblées. On consulta donc la Mère de Jésus pour savoir si on pouvait l'inviter, et c'est pourquoi l'Evangile dit expressément que Marie était déjà aux noces

et qu'après Jésus fut invité : *Et erat Mater Jesu ibi. Vocatus est autem Jesus, et discipuli ejus ad nuptias.* Ainsi en est-il dans les noces spirituelles. Si l'on désire la présence de Jésus, il faut d'abord imiter Marie, car c'est en elle que se trouve toute espérance de vie et de vertu : *In me omnis spes vitæ et virtutis.* Voulez-vous attirer Jésus, voulez-vous vous attacher à lui et l'attacher à vous ? adressez-vous d'abord à sa Mère ; consultez-la ; recommandez-vous à elle. Elle inclinera vers vous le divin Enfant qui repose entre ses bras ; elle obtiendra du Seigneur par ses prières, qu'il se montre doux et miséricordieux pour vous.

II. — *Marie rend Jésus visible pour nous en devenant sa Mère.*

D'après l'enseignement de S. Thomas [1], il convenait que le Fils de Dieu fait homme demeurât au milieu des hommes, pour trois raisons principales. En premier lieu, sa mission, comme il le dit lui-même, était de rendre témoignage à la vérité. Il le déclarait devant le tribunal de Pilate : « Si je suis né et si je » suis venu dans le monde, c'est pour rendre témoignage à la » vérité : » *In hoc natus sum et in hoc veni in mundum ut testimonium perhibeam veritati* (Joan. xviii, 37). Il ne devait donc pas se cacher, mais se montrer à tous et enseigner publiquement sa doctrine. Aussi disait-il aux habitants de Capharnaüm sortis en foule de la ville, pour le suivre dans le désert et le retenir : « Il faut que je prêche aux autres villes le royaume de Dieu, » car c'est pour cela que j'ai été envoyé : » *Quia et aliis civitatibus oportet me evangelizare regnum Dei, quia ideo missus sum* (Luc. iv, 43). En second lieu, il était venu pour délivrer les hommes de leurs péchés. S. Paul nous le déclare expressément : « Le Christ Jésus est venu dans ce monde pour sauver les pé- » cheurs : » *Christus Jesus venit in hunc mundum, peccatores salvos facere* (I Tim. i, 15). Il est vrai, remarque S. Jean Chrysostome, qu'il aurait pu s'épargner d'aller de ville en ville, et attirer tous les pécheurs auprès de lui pour l'entendre, mais il voulait nous montrer par son exemple à rechercher ceux qui sont en danger de périr, comme le bon pasteur cherche la brebis égarée, comme le médecin se rend auprès du malade.

Enfin il était venu pour que nous arrivions à son Père par lui : car, dit l'Apôtre, « c'est par lui que nous avons accès par » la foi à cette grâce, en laquelle nous sommes établis, et nous » nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfants de » Dieu : » *Per quem et habemus per fidem in gratiam istam in qua stamus, et gloriamur in spe gloriæ filiorum Dei* (Rom. v, 2).

1. S. Thom. III p. q. xl, art. 1.

Il convenait donc, conclut le Docteur angélique, que Jésus vécût parmi les hommes, dans une sorte de familiarité qui leur permît d'approcher de lui avec confiance. Aussi lisons-nous dans S. Marc ce fait qui prouve combien le Fils de Dieu se montrait accessible à tous : « Jésus, lorsqu'il passait, vit Lévi fils d'Alphée assis au » bureau des impôts, et il lui dit : Suivez-moi. Et se levant, il » le suivit. Et il arriva que comme Jésus était à table dans la » maison de cet homme, beaucoup de publicains et de pécheurs » y étaient avec lui : » *Et cum præteriret vidit Levi*, etc. (Marc. II, 14). S. Mathieu (IX, 10) nous apprend que ce Lévi si fidèle à la grâce, si obéissant à la parole de Jésus, n'était autre que lui-même, et S. Jérôme dit : « Ces pécheurs voyaient un publicain » renoncer à une vie de péché pour pratiquer le bien, ils le » voyaient admis à la grâce de la pénitence et ils ne désespé- » raient plus eux-mêmes de leur propre salut [1]. »

A qui devons-nous rapporter tant de bonté, tant de condescendance de la part du Dieu souverainement grand, du Dieu souverainement saint, du Dieu souverainement juste, si souvent outragé, si justement irrité par nos iniquités? A Dieu lui-même sans doute, mais après lui à la bienheureuse Vierge Marie sa Mère. C'est à elle que nous devons le Dieu fait homme, le Dieu visible, le Dieu doux et humble de cœur, le Dieu de toute miséricorde. C'est elle qui lui a donné le jour, c'est par elle qu'il s'est fait voir, qu'il s'est fait toucher, qu'il s'est fait entendre.

L'homme ne connaît rien qu'au moyen des sens. Il ne voyait pas Dieu, et le souvenir des anciennes révélations disparaissait de sa mémoire. Il lui fallait un Dieu, et il le cherchait avec les yeux. Ne voyant pas le véritable, il s'en forgeait d'imaginaires; tout devenait Dieu pour lui, excepté Dieu lui-même. Que fait le Seigneur. Il se fait visible et sensible. Dès lors ceux qui le voient peuvent croire à leurs sens et adorer le Dieu véritable qu'ils contemplent de leurs propres yeux. Ceux qui ne le voient pas, peuvent se le représenter dans leur pensée et l'adorer sans crime. Et c'est en Marie que s'opère cette merveille d'un Dieu rendu visible à nos yeux de chair. C'est elle qui le donne au monde. « La chose sainte qui naîtra de vous sera appelée le Fils de » Dieu » lui dit l'ange Gabriel : *Quod ex te nascetur sanctum, vocabitur Filius Dei* (Luc. I, 35). La source de toute sagesse, le Verbe du Père, deviendra chair par vous. La parole de l'Ange s'est accomplie : le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. Il était incompréhensible, invisible, nous ne pouvions nous faire une image de lui : désormais il est homme, nous pouvons le voir, sinon des yeux du corps, au moins des yeux de l'âme,

1. Videbant publicanum a peccatis ad meliora conversum, locum invenisse pœnitentiæ, et ob id etiam ipsi non desperant salutem. S. Hieron. in cap. IX *Matth.*

petit enfant couché dans une crèche, adolescent aidant Joseph dans ses rudes travaux, et gagnant son pain à la sueur de son front. Nous pouvons le voir prêchant l'Évangile, consolant les malheureux, délivrant les possédés, pardonnant aux pécheurs, guérissant les malades, ressuscitant les morts. Nous le voyons souffrant d'indicibles angoisses au jardin des Oliviers; nous le suivons pas à pas pendant toute sa douloureuse passion, nous entendons ses dernières paroles, et nous recevons son dernier soupir sur la croix. Nous le voyons ensuite libre entre les morts, ordonnant aux enfers de relâcher les captifs, ressuscitant glorieux et montant au ciel. Nous le voyons des yeux de la foi, assis sur son trône, à la droite du Père céleste, dans toute la gloire de sa divine royauté, en attendant qu'il vienne juger les vivants et les morts.

Les saints de l'ancien Testament désiraient ardemment la naissance du Sauveur. Ils ne cessaient de la demander, de l'implorer par leurs soupirs et par leurs larmes. Le saint roi David s'écriait : « Excitez votre puissance et venez, afin que vous nous » sauviez. O Dieu, convertissez-nous, et montrez votre face, et » nous serons sauvés : » *Excita potentiam tuam et veni, ut salvos facias nos. Deus, converte nos et ostende faciem tuam et salvi erimus* (Psal. lxxix, 3, 4). Mais le Sauveur attendu ne venait pas. Il fallait d'autres prières et d'autres larmes, les prières et les larmes de Marie. Mais un jour se leva enfin où le Seigneur put dire : « La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre » terre : » *Vox turturis audita est in terra nostra* (Cant. ii, 12). Alors le Verbe de Dieu descendit ; Marie prononça ces paroles admirables et toutes-puissantes : *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum* : « Voici la servante du Seigneur, qu'il » me soit fait selon votre parole » (Luc. i, 38). « Et le Verbe » s'est fait chair, et il a habité parmi nous : » *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis.* Le Dieu invisible s'est fait visible, il nous est apparu, il s'est montré à nous. « La bonté et l'hu» manité de Dieu notre Sauveur est apparue, » dit l'apôtre S. Paul : *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei* (Tit. iii, 4). Elle existait cette bonté de Dieu; qui est éternelle comme lui, et Dieu n'avait pas manqué d'en avertir les hommes. Il leur disait par la bouche des prophètes : « Mes pensées sont » des pensées de paix et non d'affliction : » *Cogito cogitationes pacis, et non afflictionis* (Jerem. xxix, 11); mais les hommes ne comprenaient pas et ne voulaient pas entendre. Isaïe s'écriait avec douleur : « Seigneur, qui donc a cru à notre parole? » *Domine quis credidit auditui nostro* (Isa. liii, 1)? Maintenant Dieu s'est manifesté. Si les hommes ne croient pas aux visions et aux révélations des prophètes, au moins devront-ils croire au témoignage de leurs propres yeux. Désormais, sa venue n'est plus

une promesse, c'est un fait accompli. Le Verbe s'est fait chair dans le sein de Marie; il est né de Marie, il a habité au milieu de nous par Marie, et grâce à Marie nous avons vu sa bonté, sa miséricorde infinie, en attendant qu'il nous soit donné de contempler sa gloire.

III. — *Marie nous facilite de voir Jésus et de jouir de sa bonté.*

Voulez-vous, mes frères, voir aisément ce Dieu qui s'est fait homme pour nous? Voulez-vous goûter combien il est doux, combien est admirable la consolation qu'il verse dans les cœurs? Voulez-vous jouir pleinement de lui, autant qu'on peut en jouir sur la terre? Recourez à Marie. On ne trouve pas Jésus sans elle, ou du moins on ne trouve pas sans elle le bonheur et la joie ineffable qui résultent de sa présence.

Un ange envoyé du ciel, annonce aux bergers de Bethléem, une grande joie, parce que le Sauveur du monde est né. Quel signe leur donne-t-il pour le reconnaître? Il leur dit : « Vous » trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché dans une » crèche : » *Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio* (Luc. II, 12). Les bergers, d'abord saisis de crainte, sont rassurés et pleins de joie. L'amour que Dieu leur inspire pour ce Sauveur naissant leur donne des ailes; ils se rendent en toute hâte à l'étable de Bethléem, et que trouvent-ils? Ecoutez le saint Evangile : « Ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant » couché dans une crèche : » *Invenerunt Mariam, et Joseph, et Infantem positum in præsepio* (Luc. II, 16). Remarquez bien l'ordre que suit l'Ecrivain sacré dans l'énumération qu'il donne. Il ne dit pas qu'ils trouvèrent d'abord le Sauveur. Non; c'est Marie qu'il nomme la première, parce qu'on n'arrive à Jésus que par Marie, parce qu'on ne connaît Jésus, on ne participe aux grâces de Jésus, que par l'entremise de Marie. S. Bernard en fait la remarque. « On lit, dit-il, que les bergers trouvèrent tout d'abord » Marie : Ils trouvèrent Marie et Joseph et l'Enfant [1]. » Vous seriez donc dans une erreur profonde, si vous vous imaginiez trouver Jésus, jouir de Jésus, sans arriver à lui par Marie.

Les Mages viennent de l'Orient pour adorer le roi des Juifs qui vient de naître et lui offrir leurs présents. Un astre miraculeux leur a révélé sa naissance et les a conduits comme par la main jusqu'à la maison où le nouveau roi se trouve. « L'étoile » qu'ils avaient vue en Orient les précédait jusqu'à ce qu'elle » vînt et s'arrêtât au-dessus du lieu où était l'Enfant, » dit l'Evangile : *Stella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos, usque*

1. Pastores primum omnium Mariam invenisse leguntur : **Invenerunt,** ait Evangelista, Mariam, et Joseph, et infantem. S. Bern. *in Sign. Magn.*

dum veniens staret supra, ubi erat puer (MATTH. II, 9). Pourquoi n'est-il pas écrit que l'étoile s'arrêta sur la maison où était l'enfant, ou sur l'enfant lui-même? Pourquoi cette expression : *Supra, ubi erat puer* : « Au-dessus du lieu où était l'Enfant? » Cette expression nous révèle un mystère profond en même temps que plein de douceur. Où donc était Jésus, sinon entre les bras de sa Mère, reposant sur son cœur? L'étoile s'arrêta au-dessus de Marie, pour montrer qu'il n'appartient, ni aux astres, ni aux anges, de nous montrer Jésus, si Marie n'est pas là. L'étoile criait aux pieux adorateurs dans son langage : Là où est l'Enfant, là est la Mère de l'Enfant; cherchez-le où est sa mère et vous le trouverez [1].

A l'âge de douze ans, le divin Enfant Jésus reste dans le temple, à l'insu de ses parents. Marie et Joseph, en proie à une profonde douleur, cherchent parmi leurs proches et leurs connaissances et ne le trouvent pas. Ce n'est qu'après trois jours, que de retour à Jérusalem, ils le voient enfin dans le temple au milieu des docteurs. Il n'est question en cette circonstance ni d'étoile miraculeuse, ni d'esprits célestes. Que faisiez-vous donc, astres du ciel? Si vous avez servi de guides aux rois de Tharsis et des Iles, aux rois des Arabes et de Saba, si vous les avez amenés jusqu'à la crèche du Sauveur, pourquoi ne rendez-vous pas un semblable service à la reine du ciel? Et vous, anges du Seigneur, qu'attendez-vous? Vous avez révélé aux bergers de Bethléem le lieu où le Verbe était né : pourquoi ne dites-vous pas à votre Souveraine où est son divin Enfant? Pourquoi, témoins de sa douleur et des angoisses de son cœur virginal, ne vous hâtez-vous pas de les dissiper? Pourquoi ne lui dites-vous pas : Votre bien-aimé est dans le temple de Jérusalem. Il est au milieu des sages et des docteurs. Il laisse briller un rayon de sa divine sagesse et tous l'écoutent avec admiration? Mais non; rien de pareil n'arrive; les astres et les anges sont muets. C'est que, dit un savant auteur, pour trouver Jésus, mieux vaut Marie que les étoiles et que les anges [2]. Si un ange ou une étoile avait fait connaître à Marie où était son divin Fils, on aurait pu croire que l'ange ou l'étoile étaient de meilleurs guides qu'elle pour conduire à Jésus.

N.-S. Jésus-Christ voulant nous faire connaître la nécessité de la grâce, disait : « Personne ne peut venir à moi si mon Père ne

1. Stat stella supra stellam ; Maria enim stella maris interpretatur. Non dixit : Supra puerum; sed quid dixit : *Supra ubi erat puer*? Ubi enim erat puer, nisi in sinu Matris? Stabat igitur et clamabat ; habet enim linguam suam. Sic illa loquebatur cum Magis, sicut istæ litteræ loquuntur nobis. Sed quid significabat? Quid dicebat? Vis audire quid? Hic est puer, hic est Mater pueri; hic eum quærite, hic eum invenietis. EUSEB. EMISS. in *Catena*.

2. Quia ad inveniendum Jesum, Maria major Angelis et omnibus stellis præstantior. PETRUS MORALES, lib. III, tract. 10, n. 25.

» l'attire : » *Nemo potest venire ad me, nisi Pater meus traxerit eum* (JOAN. VI, 44). Peut-être seriez-vous tentés de dire : Que le Père nous attire et nous irons à Jésus. Pourquoi donc attire-t-il celui-ci ou cet autre plutôt que moi? S. Augustin vous répond : « Personne ne vient s'il n'est attiré. Qui Dieu attire et qui n'at- » tire-t-il pas? pourquoi attire-t-il celui-là et non pas celui-ci ? » Autant de mystères qu'il ne faut pas essayer de résoudre, si » vous ne voulez pas errer. Ecoutez seulement ce conseil et » comprenez-le bien : Si vous n'êtes pas attiré, priez pour obte- » nir de l'être [1]. » Tertullien vous donne aussi un sage avertissement : « Il n'est pas d'une foi éclairée et solide, de rapporter » tout à la volonté de Dieu au point de ne pas comprendre que » nous avons quelque chose à faire de notre côté [2]. » Si donc vous voulez que le Père vous attire, ne soyez pas paresseux; faites quelque chose; faites tout ce que vous pouvez, et dites à la bienheureuse Vierge : « Attirez-nous après vous : » *Trahe me post te.* Si Marie vous attire par ses prières, vous irez à son Fils et vous serez sauvés. Elle priera Jésus pour vous; Jésus priera son Père et le Père qui vous aime à cause de son Fils et à cause de Marie, vous attirera à Jésus. Allons donc à Marie, mes frères; c'est le chemin qui conduit à Jésus. L'amour de Marie chasse le péché du cœur et le dispose à la grâce; celui qui s'éloigne de Marie ne trouvera pas le chemin de la paix; mais fussiez-vous des pécheurs endurcis, recourez à elle, invoquez-la souvent, et elle attendrira vos cœurs; la lumière se lèvera au milieu de vos ténèbres : c'est elle qui vous présente à Jésus, c'est elle qui vous fait voir Jésus, c'est auprès d'elle qu'il faut chercher Jésus. Priez souvent Marie; elle est la mère de la miséricorde, elle tournera vers vous ses regards miséricordieux. Priez souvent Marie; elle est la Mère de Jésus et après cette vie elle vous montrera le fruit béni de ses entrailles; c'est grâce à son assistance de tous les instants, grâce à sa sollicitude plus que maternelle que vous arriverez à contempler Dieu dans sa gloire, et à posséder éternellement le bonheur du ciel. Ainsi soit-il.

1. Nemo venit nisi tractus. Quem trahat et quem non trahat; quare illum trahat, et illum non trahat, noli velle judicare, si non vis errare. Semel accipe et intellige. Si non traheris, ora ut traharis. S. AUGUST. hom. XXVI in *Joan.*

2. Non est bonæ et solidæ fidei sic omnia ad voluntatem Dei referre, ut non intelligamus aliquid esse nobis ipsis. TERTULL. *de Exhort. ad castit* cap. II.

SIXIÈME SERMON

MARIE EST LA VIERGE PAR EXCELLENCE ; ELLE EST CLÉMENTE, ELLE EST COMPATISSANTE, ELLE EST DOUCE POUR LES PÉCHEURS.

O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria.

Dans le *Salve regina*, cette admirable prière que la sainte Eglise nous remet si souvent sur les lèvres, nous supplions Marie, la reine et la mère de miséricorde, Marie notre vie, notre joie et notre espérance, d'avoir compassion de nous. Nous lui rappelons nos calamités et nos besoins, nous la supplions d'abaisser sur nous ses regards pleins de miséricorde et de nous montrer, après l'exil de cette vie, le fruit béni de ses entrailles. Marie n'est jamais sourde à nos prières ; si nous les lui adressons avec une piété sincère, tenons pour certain que nous serons exaucés. Cependant la sainte Eglise ajoute encore un mot à ces invocations : dans un élan de confiance et d'amour, elle s'écrie à la suite de S. Bernard : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria* ! Nous avons rappelé à la bienheureuse Mère de Dieu, que Jésus est le fruit béni de ses entrailles ; mais il est une autre prérogative qui lui est presque aussi chère que celle de sa maternité divine, c'est sa virginité toujours parfaite, toujours immaculée. Si nous voulons achever de toucher son cœur et mériter toutes ses bonnes grâces, n'est-il pas juste de saluer ce glorieux privilège de la clémente, de la miséricordieuse, de la douce Mère de Jésus ? N'est-il pas consolant pour nous, en même temps qu'habile et prudent, de nous écrier en achevant notre prière : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria* ?

Pour nous aider à les dire avec plus de piété et par suite avec plus de fruit, méditons ensemble ces paroles prononcées pour la première fois par un grand saint, un grand docteur, un grand serviteur de Marie, l'illustre S. Bernard. Arrêtons-nous d'abord à quelques considérations sur l'excellence de la virginité de Marie, en second lieu nous admirerons ensemble, sa clémence, sa bonté, sa douceur, pour nous exciter à l'aimer davantage et à mettre encore plus parfaitement toute notre confiance en elle.

I. — *Marie est la Vierge par excellence.*

Que de merveilles nous contemplerons avec ravissement dans la bienheureuse Vierge, lorsque nous serons au ciel, lorsque nos yeux seront ouverts et qu'il nous sera donné de voir Dieu et en même temps ses œuvres admirables ! La sainte Eglise s'écrie :

« O clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie ! » Elle pourrait ajouter encore, ce qu'elle dit ailleurs en mille endroits de sa liturgie et de ses enseignements : O Vierge avant l'enfantement ! ô Vierge dans l'enfantement ! ô Vierge après l'enfantement ! ô Vierge de corps, ô Vierge de pensée ! ô Vierge de désir ! ô fille du Père éternel ! ô Mère du Verbe éternel ! ô très digne épouse de l'Esprit éternel de Dieu ! ô Vierge toujours intacte ! ô Mère toujours vierge, ô Vierge-Mère pure et immaculée. Jamais il n'y eut de femme semblable à vous, et jamais il n'en reparaîtra sur la terre. Jamais une fille d'Eve ne possédera comme vous les joies de la maternité unies à la gloire de la virginité.

Voilà pourquoi la bienheureuse Mère de Dieu est appelée la Vierge des vierges. Il n'en est pas qu'on puisse lui comparer. Elle est la première de toutes, le modèle de toutes ; les autres vierges ne vont à Dieu et ne lui offrent leur virginité, qu'en marchant sur ses traces, encouragées par ses exemples. Pour les imitatrices de Marie, la virginité est une gloire, et c'est Marie qui est la gloire de la virginité. C'est elle qui donne à cette admirable vertu sa splendeur et sa couronne. Avant que la très sainte Vierge n'ait paru dans le monde, la stérilité était une honte ; embrasser la virginité eût été se vouer au mépris et s'attirer des persécutions. Si quelque jeune fille voyait la mort venir, ce qui causait son affliction, c'était moins de mourir que de ne pas laisser de postérité après elle. La fille de Jephté, victime d'un vœu imprudent que son père avait fait, consolait ce père malheureux ; mais elle pleurait amèrement sa virginité.

Dès que Marie paraît il n'en est plus ainsi. Le prophète royal l'avait annoncé huit siècles à l'avance. Il avait dit : « Des vier- » ges seront amenées au roi après elle : » *Adducentur regi virgines post eam* (Psal. xliv, 15). O Vierge royale, s'écrie S. Thomas de Villeneuve, vous tenez le premier rang parmi les vierges. Vous êtes leur chef, leur fondatrice. Vous êtes le modèle de la virginité. C'est vous qui avez inventé, qui avez institué, qui avez fondé la première, ce saint état de vie. O vous qui avez embrassé la virginité, voyez quelle admirable maîtresse vous avez ! Ce n'est pas S. Augustin qui est votre père ; ce n'est pas S. Benoît, ce n'est pas S. François, S. Dominique ou quelqu'un des autres saints fondateurs d'Ordres qui vous a enseigné à garder la virginité : c'est Marie, la Vierge sacrée ; c'est Marie, la Mère de Dieu, qui la première est entrée dans cette voie et l'a fait connaître aux enfants d'Adam. C'est elle qui enseigne aux hommes à renoncer aux joies de la famille, à vivre sur la terre comme les anges dans le ciel, à imiter la pureté des esprits célestes. La première, elle a consacré par vœu sa virginité au Seigneur, et elle a excité les autres par son exemple, à le faire après

elle. O Vierge pure! ô Vierge unique! ô Vierge sans égale! Qui pourrait-on vous comparer[1]?

S. Thomas nous donne la raison du vœu de virginité que la bienheureuse Mère de Dieu, prononça la première de toutes les femmes. C'est que les actes de vertus sont plus dignes de louanges et plus méritoires lorsqu'on les accomplit en vertu d'un vœu. La virginité devait briller d'un incomparable éclat en celle que Dieu destinait à être sa Mère : il était donc convenable, sinon nécessaire, que la perfection de sa virginité fût relevée par la sainteté du vœu.

Ce que l'on fait en vertu d'un vœu, est plus louable et plus méritoire, parce que cet acte déjà bon en lui-même acquiert une qualité nouvelle; il devient par le vœu un acte de religion, une sorte de sacrifice que l'on offre au Seigneur. Ajoutez que celui qui donne un arbre avec les fruits qu'il produira est plus généreux que celui qui donne quelques fruits de cet arbre, ou même les donne tous, à mesure que l'arbre les produit, se réservant d'en agir autrement s'il lui plaît de le faire. Ainsi celui qui s'engage par vœu à la pratique d'une vertu, consacre à Dieu tous les actes de cette vertu, qu'il accomplira désormais. Il n'en garde rien à sa disposition. Tout sera uniquement pour Dieu; l'arbre est à Dieu avec tous ses fruits. Enfin le vœu fixe la volonté d'une manière immuable : or, de même que demeurer obstiné dans le mal aggrave le péché, la volonté absolue et irrévocable de pratiquer telle ou telle vertu donne aux actes de cette vertu un prix et un mérite incomparablement plus grands devant Dieu.

Ecoutez ce que le Roi-Prophète dit de Marie : « Toute la gloire » de la fille du Roi est au dedans; avec des franges d'or, elle

1. Tu Virgo regia inter virgines primatum tenes. Tu virginum prima dux et magistra. Tu virginitatis forma. Tu virginitatis inventrix institutrixque. Tu religionis hujus sacræ prima fundatrix. O virgines, qualem habetis magistram! Non Pater Augustinus, non sanctus Benedictus, Franciscus vel Dominicus, vel quivis alius de numero sanctorum patrum, custodiendæ virginitatis institutor extitit; sed Virgo sacra, Dei Mater, hanc prima invenit viam, et eam Adæ filiis demonstravit. Ipsa prima docuit homines cœlibatum, et in carne angelicam vitam agere, et cœlestium spirituum æmulari puritatem. Hæc prima virginitatem suam Deo vovit, et suo alios exemplo idipsum agere provocavit. Sicut scriptum est : *Astitit regina a dextris tuis*, etc. *Adducentur Regi virgines post eam.* O Virginem puram, Virginem unicam, Virginem singularem! Et vere singularem, sive unicam, ad quam nulla est alia virgo comparanda cujus comparatione omnis alia virginitas corruptio videri potest. Cæteris namque virginibus satis est incorruptas esse corpore, intactas haberi carne : quænam est enim, aut fuit unquam Virgo quæ cogitationis libidinem non senserit? Carnis molestias non pertulerit? Sat est si vicit; sufficit si non succumbat. Maria tota et undequaque virgo est, virgo carne, virgo et mente, virgo aspectu, virgo contactu, virgo cogitatu, virgo affectu, virgo sermone, virgo opere, virgo spiritu, virgo sensu, virgo plenissima, virgo illibata, etc. B. Thom. Villan. Conc. II *de Annunt.*

» est toute couverte d'ornements variés : » *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus, in fimbriis aureis, circumamicta varietatibus* (Psal. xliv, 13). Ne vous semble-t-il pas qu'il y ait là quelque contradiction ? Si la fille du roi, si Marie, brille extérieurement d'un si bel éclat : *In fimbriis aureis, circumamicta varietatibus*, pourquoi le Prophète dit-il que toute sa gloire est intérieure ? Est-ce que la splendeur dont elle est revêtue ne contribue pas à sa gloire ? Est-ce que l'Epoux divin ne s'écrie pas à sa vue : *Ecce tu pulchra es amica mea, ecce tu pulchra es*: « Oh ! comme » vous êtes belle, ma bien-aimée, comme vous êtes belle ? » Est-ce que ce double témoignage rendu à sa beauté, ne signifie pas : Vous possédez la beauté extérieure et la beauté intérieure, celle du corps et celle de l'âme ? La bienheureuse Vierge possède cette double beauté : l'éclat qui l'environne extérieurement n'est qu'un reflet de beauté intérieure, mais ce reflet suffit pour exciter l'admiration des anges et du céleste Epoux lui-même[1]. Et cette beauté Marie la doit à ses vertus, à ses incomparables perfections, mais surtout à sa virginité qui seule rendait possible sa maternité divine ; à sa virginité, qui trouvait encore un éclat nouveau, un charme plus grand pour le Seigneur, dans le vœu qu'elle avait fait de la garder toujours.

Ce que nous admirons dans les vierges du Seigneur, ce que nous croyons digne de toute louange et de toute gloire, ce n'est pas simplement qu'elles soient vierges, ce qui leur est commun avec plusieurs, mais qu'elles le soient pour être agréables à Dieu, qu'elles aient voué et consacré leur virginité au Seigneur. Une vierge qui n'est pas consacrée à Dieu et qui projette d'entrer dans l'état du mariage, n'a rien qui la mette au-dessus de la femme mariée ; on pourrait même dire qu'elle lui est inférieure, puisqu'elle ne possède pas la virginité de l'âme, ou du moins ne tient à garder ni celle de l'âme, ni celle du corps, et qu'elle n'a pas les joies et l'honneur de la maternité. Mais la bienheureuse Mère de Dieu a enseigné aux jeunes vierges un chemin plus parfait. Elle a voué à Dieu, la première de toutes, sa virginité, elle a conçu le Seigneur dans son âme avant de le concevoir dans sa chair, elle a ouvert à toutes les âmes désireuses de la perfection une voie admirable par laquelle il leur est aisé de marcher après elle.

Les Anges du ciel et le Saint-Esprit lui-même aidaient la bien-

1. Quid est quod dicitur : Omnis gloria Filiæ regis ab intus ? Si foris esse gloria, vestitus aurei prædicatur ? Si enim est foris aliqua magna vestitus aurei gloria, intus omnis gloria videri non potest. Quid est ergo, quod omnis gloria intus esse perhibetur, nisi quia et illa quæ foris est, gloria cum aliis innumeris intus esse cognoscitur ? Aurea enim virginitas non est, si foris, et intus non est. Quia ergo intus, et foris est, quia eadem fulget in corpore, et eadem fulget in mente, omnis gloria filiæ Regum intus esse sentiri convenienter potest. S. Gregor. lib. VI in *Reg.* cap. I.

heureuse Vierge Marie à garder le précieux trésor de sa virginité. Mais ne croyez pas que, comptant sur ce puissant secours, elle ait négligé de faire, de son côté, tout ce qui dépendait d'elle pour le garder intact. La modestie la plus parfaite présidait à tous ses actes. Voyez lorsque l'Ange du Seigneur se présente devant elle, pour lui annoncer qu'elle sera la Mère du Fils de Dieu. L'Ange la salue et l'Evangile ajoute : « Lorsque Marie » l'eut entendu, elle fut troublée de ses paroles : » *Quæ cum audisset, turbata est in sermone ejus* (Luc. I, 29). Remarquez, mes frères, que ce n'est pas de voir l'Ange, mais d'entendre ses paroles que Marie est troublée : pourquoi ? Parce sa modestie ne lui permettait pas de lever ses regards sur l'ange. Les yeux modestement baissés, elle écoutait ce que lui disait le céleste messager, et ne faisait attention qu'aux paroles qu'il lui adressait. Oh ! que d'âmes se sont perdues qui auraient conservé dans tout son éclat l'auréole de la virginité, si elles avaient imité la modestie de l'auguste Vierge Marie.

A la modestie, Marie ajoutait la mortification. Si l'on en croit S. Grégoire de Tours, du jour où elle entra dans le Temple de Jérusalem, elle porta un rude cilice et ne s'en sépara jamais. Ses vêtements étaient de laine grossière gardant sa couleur naturelle. Elle dormait sur la terre nue [1]. Ses jeûnes étaient fréquents ou plutôt continuels ; lorsqu'il lui fallait prendre quelque nourriture, ses aliments n'étaient pas de ceux qui procurent quelque plaisir ; il lui suffisait qu'ils lui conservassent la vie [2].

Que vous dirai-je encore, mes frères, pour relever la virginité de Marie à vos yeux, pour que vous compreniez la grandeur du titre de Vierge des vierges que l'Eglise nous invite à lui donner ?

Ce que nous avons admiré jusqu'ici en Marie, d'autres peuvent le partager jusqu'à un certain point avec elle. Si elle a été la première à faire le vœu de virginité, d'innombrables multitudes de vierges de l'un et l'autre sexe l'ont suivie dans cette voie. Si elle a été parfaitement pure de corps et d'âme, des saints et des saintes ont brillé au sein de l'Eglise dont la pureté du corps et de l'âme n'a jamais été souillée par la moindre tache. Ne pouvons-nous pas l'affirmer avec la certitude la plus absolue, du bienheureux Joseph, son époux, et de S. Jean-Baptiste le Pré-

1. Deipara ex quo Templum ingressa est, sine cilicio beatam illam carnem pungente vixit nunquam ; illius vestes e vilissima lana, nullo colore infecta, dormiens super humo, vel duris tabulis adhærebat, nullo instructis lecto. S. Gregor. Turon. *de Salut. Angel.*

2. In temperantia denique, singularissima fuit ; propter quod ait : *Quasi myrrha electa dedi suavitatem odoris.* Myrrha, quæ est amara, et preservativa a corruptione, significat temperantiam. Et de abstinentia quidem dicit Divus Ambrosius, quod frequenter ipsa jejunabat, et cum reficiendi necessitas cogeret, cibus ei obvius erat, qui morte marceret, non delicias ministraret. S. Antonin. IV p. tit. 15, c. 17.

curseur du Seigneur? Ne pouvons-nous pas le dire aussi de plusieurs saintes vierges et de plusieurs saints comme S. Louis de Gonzague, S. Stanislas Koska? Si elle a été d'une modestie parfaite, d'une mortification, d'une tempérance admirables, les deux jeunes saints que nous venons de nommer ne l'ont-ils pas imitée avec une perfection que la nature humaine ne semblerait pas susceptible d'atteindre. Il est bien vrai que Marie brille au-dessus de tous les saints comme le soleil au milieu des étoiles dont il efface entièrement l'éclat; néanmoins les saints l'ont imitée de loin. Mais il reste à Marie un privilège singulier, une gloire unique : c'est l'union de la maternité avec la divinité. Marie est la Vierge des vierges, et en même temps elle est Mère; Mère non pas seulement d'un homme, mais du Fils de Dieu lui-même, du Verbe divin fait homme pour nous sauver. « Si je loue sa » virginité, dit S. Bernard, beaucoup d'autres vierges après elle » se présentent à ma pensée. Si je glorifie son humilité, il se » trouve au moins quelques hommes qui, fidèles à l'enseigne- » ment de son Fils, sont devenus doux et humbles de cœur. Si » j'exalte la multitude de ses miséricordes, il y a des hommes » et des femmes qui sont miséricordieux. Mais il est un point » pour lequel, ni après, ni avant Marie, personne ne lui est sem- » blable. Personne n'a comme elle les joies de la maternité avec » l'honneur de la virginité. Marie a choisi la meilleure part, » part excellente s'il en fut. La fécondité conjugale est bonne ; » la chasteté virginale est meilleure, mais la bonté que nulle » autre n'égale, c'est la fécondité virginale, ou la virginité fé- » conde. C'est le privilège de Marie. Il n'appartient qu'à elle » seule ; elle ne saurait le perdre, et nulle autre ne le recevra » en partage [1]. » Le S. Docteur ajoute encore : « La nature s'é- » tonne, les anges admirent, les infidèles aveugles crient à l'im- » possibilité, mais l'ange Gabriel détruit tout d'abord cette » objection des incrédules en disant que rien n'est impossible » à Dieu : » *Non erit impossibile apud Deum omne verbum* (Luc. II, 37) [2].

Oui, ô divine Vierge Marie, vous êtes la Vierge des vierges,

1. Ecce enim si in ea laudavero virginitatem, mihi multæ virgines post eam videntur offerri. Si humilitatem prædicavero, invenientur forte vel pauci qui (docente Filio ejus) mites facti sunt et humiles corde. Si magnificare, voluero misericordiæ ejus multitudinem, sunt aliqui misericordiæ viri, etiam et mulieres. Unum est in quo, *Nec primam habere similem, nec habere sequentem, gaudia matris habens cum virginitatis honore.* Optimam partem elegit sibi Maria; optimam plane, quia bona fœcunditas conjugalis, melior autem castitas virginalis. Prorsus autem optima est fœcunditas virginea seu fœcunda virginitas. Mariæ privilegium est, non dabitur alteri. Quia non auferetur ad ea. S. Bern. serm. *de Assumpt.*

2. Stupet natura, mirantur Angeli, cæca infidelitas impossibilitatem prætendit. A Gabriel per rationem a priori labefactatur impietas : *Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum.* Idem. ibid.

la Vierge par excellence. La virginité est comme incarnée en vous, de sorte qu'on ne peut penser à vous sans se souvenir d'elle. Selon la remarque du très pieux et très saint cardinal Baronius, quoique le titre de Mère de Dieu soit le plus excellent, le plus sublime qu'on puisse donner à une créature, cependant, la coutume a prévalu chez nos ancêtres, de nommer la Mère de Dieu, tout simplement *la Vierge*, sans rien ajouter à cette désignation [1]. S. Épiphane en fait déjà la remarque [2]. Saluons donc Marie de ce titre si cher à son cœur, recourons à la Vierge par excellence, et n'oublions pas pour nous donner confiance, qu'elle est clémente, qu'elle est bonne, qu'elle est douce aux pauvres pécheurs.

II. — *Marie Vierge clémente, bonne et douce aux pauvres pécheurs.*

La *clémence* est une vertu qui porte ceux qui ont mission de punir les coupables, à ne le faire qu'avec la plus grande modération possible, et même à remettre complètement la peine, lorsque les circonstances le permettent. C'est à proprement parler la vertu des grands et des puissants. S. Augustin proclame heureux et dignes de la majesté et de la puissance royale ceux qui sont lents pour sévir, ceux qui pardonnent aisément [3]. — Mais si la clémence convient aux rois, s'ils se rendent par elle dignes de l'autorité suprême dont ils sont revêtus, ne vous semble-t-il pas que cette vertu convienne plus encore aux reines? N'est-elle pas leur apanage propre, et une reine le serait-elle réellement, si elle n'était pas clémente?

Vous vous rappelez l'histoire de Moïse sauvé des eaux. La fille de Pharaon était descendue sur les rives du Nil. Elle vit une corbeille d'osier exposée sur les eaux et elle envoya une des filles qui l'accompagnaient prendre la corbeille et la lui apporter. Dans la corbeille était un enfant qui pleurait. La fille de Pharaon dit en le voyant : c'est un enfant des Hébreux. Elle fit appeler une femme de cette nation pour nourrir l'enfant, et il se trouva que la nourrice fut la propre mère de l'enfant sauvé des eaux. Que faites-vous, ô princesse? à quelle imprudence votre bonté vous entraîne-t-elle? Ne connaissez-vous donc pas l'édit porté par votre propre père, qui ordonne sous les peines les plus sévères, de jeter dans le fleuve tous les enfants mâles de cette nation? Ne savez-vous pas que, d'après les prophéties des devins

1. Baron. Ann. I, num. 6.
2. Quis unquam aut quo sæculo. ausus est proferre nomen Sanctæ Mariæ, et interrogatus, non statim intulit Virginis vocem? S. Epiphan, *hæres.* 68.
3. Qui tardius vindicant, facile ignoscunt. S. August. *de Civit. Dei.*

égyptiens, un enfant hébreu doit porter en Egypte la désolation et la ruine? Vous le savez : pourquoi vous laissez-vous vaincre par votre bonté naturelle? Qui sait si ce n'est pas celui dont parlent les oracles? — Je suis femme, répond la fille de Pharaon; j'aimerais mieux perdre la vie que la clémence; j'aime mieux désobéir aux édits de mon père que manquer aux devoirs qu'impose la miséricorde.

Si telle fut la conduite de la fille du roi d'Egypte, que fera la reine du ciel? Si une femme infidèle et aveuglée par les illusions du démon a été si clémente, que ne fera pas pour nous, pour les pauvres pécheurs, plus exposés à périr que ne l'était Moïse sur les eaux du Nil, la Vierge divine, la Mère de piété, la reine de miséricorde, Marie, pleine de grâce, Marie qui a reçu tant de fois toutes les effusions de l'Esprit de Dieu, Marie, toujours éclairée des lumières célestes les plus pures et les plus éclatantes? Ce qu'elle fera? Eh! que peut cette très clémente mère, sinon recevoir avec une miséricorde infinie, sinon choyer, protéger, réconcilier avec son Fils, les pauvres pécheurs qui recourent à elle avec quelque confiance? Mais, ô divine Vierge! ne voyez-vous pas que plusieurs, qu'un grand nombre même de ces pécheurs que vous protégez n'en deviendront pas meilleurs, qu'ils abuseront de votre bonté, et qu'ils se moqueront de la divine justice? Je le sais ; je le vois, répond Marie ; mais je suis femme, mais je suis mère, je suis clémente, et je dois pratiquer la miséricorde. Pensez que je suis mère ; considérez que je suis mère, et reine de miséricorde. Puis-je donc abandonner mes enfants parce qu'ils sont coupables, ingrats et insensés? Puis-je oublier ma miséricorde? Ne serait-ce pas m'oublier moi-même? Que ma langue s'attache à mon palais plutôt que je cesse d'implorer Dieu pour vous.

La clémence ne s'arrête pas au pardon ou à l'adoucissement des peines : elle va plus loin, et comble de bienfaits ceux qu'elle a sauvés des rigueurs d'une rigoureuse justice. C'est ce que fait Marie. Elle donne, elle donne beaucoup et elle se hâte de le faire. Tout le bien qui nous est fait nous vient par elle. A peine notre prière s'est-elle élevée jusqu'à son trône qu'elle accourt à notre aide, dissipe nos ténèbres et nous délivre de nos maux.

O Marie, ô notre mère, ô reine très clémente et véritablement reine, mère de miséricorde, nous avons péché mille fois; nous avons blessé profondément le cœur de votre divin Fils et votre propre cœur! Ah! montrez votre clémence, pardonnez-nous le mal que nous vous avons fait en offensant Jésus, et obtenez-nous de lui notre pardon. Vous l'avez fait pour tant de pécheurs : faites-le aussi pour nous et ne vous arrêtez pas là : comblez-nous de bienfaits, parce que Vierge clémente, vous êtes aussi la Vierge bonne et pieuse par excellence.

Après avoir fait appel à la clémence de Marie, nous recourons aussi à sa piété : *O clemens, o pia.* Que faut-il entendre, mes frères, par la piété de Marie que nous invoquons? Il y a la piété envers Dieu et la piété envers les hommes. La piété envers Dieu se manifeste par l'amour qu'on lui porte, et le culte qu'on lui rend. La piété envers les hommes se manifeste par la charité que l'on éprouve pour eux et par les œuvres de miséricorde qu'on accomplit en leur faveur. C'est en ce sens que nous disons du Seigneur qu'il est pieux. Le saint roi Ezéchias faisait dire aux Juifs dispersés par la captivité : « Il est pieux et clément » le Seigneur votre Dieu, et il ne détournera point sa face de » vous si vous revenez à lui : » *Pius enim et clemens est Dominus Deus vester, et non avertet faciem suam a vobis, si reversi fueritis ad eum* (Paral. xxx, 9). L'Ecclésiastique disait de même : « Dieu est pieux et miséricordieux et il remettra les » péchés au jour de la tribulation : » *Pius et misericors est Deus, et remittet in die tribulationis peccata* (Eccli. ii, 13). Dieu est pieux, il est même le seul qui soit pieux, est-il dit dans l'Apocalypse : *Solus pius es* (Apoc, xv, 4), parce que sa piété, sa miséricorde, sa compassion pour nous est infinie. Mais la piété, la miséricorde, la compassion de Marie pour nous, approche de celle de Dieu autant que le fini peut approcher de l'infini. Et comment ne serait-elle pas miséricordieuse et compatissante pour nous, elle qui est si bonne, elle la meilleure des créatures? Comment ne serait-elle pas miséricordieuse et compatissante pour nous qui sommes ses enfants, qui sommes coupables, il est vrai, mais faibles et malheureux, d'autant plus à plaindre que nous avons méconnu davantage les bontés de notre Père céleste et nos devoirs envers lui? La piété maternelle est une vertu qui ne peut pas être étrangère à la meilleure des mères, à celle que Dieu n'a pas jugée indigne d'être la Mère de son propre Fils, à celle qu'il a choisie pour être la mère adoptive de tous ceux qu'il veut sauver. La piété, d'après S. Thomas, non seulement la piété envers Dieu, mais la piété envers les hommes, est l'un des sept dons du Saint-Esprit. Elle se rattache à la douceur dont Jésus-Christ a dit : « Bienheureux ceux qui sont » doux ». Marie pourrait-elle ne pas posséder au degré le plus éminent, ce don et cette vertu?

Aussi est-elle pieuse, Marie, la douce reine de miséricorde! C'est par elle que sont conservés et que vivent les malheureux pécheurs, dignes par leurs péchés des châtiments les plus terribles et de la mort éternelle. C'est par elle que les morts sont rappelés à la vie, que les coupables sont pardonnés, les accusés absous et enrichis de la grâce. C'est par elle qu'ils parviennent enfin à la possession du royaume du ciel. Elle nous en avertit : « En moi est toute espérance de vie : » *In me omnis spes vitæ*

(Eccli. xxiv, 25). « Celui qui me trouvera, trouvera la vie et puise le salut aux sources du Seigneur : » *Qui me invenerit inveniet vitam et hauriet salutem a Domino* (Prov. iv, 35). Pécheurs, réjouissez-vous donc. Enfants d'Adam, arrachés par Marie à la perdition, et destinés à posséder la félicité éternelle, célébrez ses louanges, et ne cessez de le redire : Elle est clémente, elle est pieuse, elle est douce la Vierge Marie : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria.* Sa grande joie au ciel, la gloire la plus chère à son cœur, c'est de nous arracher au péché, c'est de nous obtenir miséricorde, c'est de nous introduire et de nous faire avancer dans la voie qui conduit au ciel.

Dirons-nous quelque chose de sa douceur? La clémence qui pardonne aux coupables et ajoute des bienfaits au pardon, mérite d'être éternellement bénie, la miséricorde qui vient en aide à ceux qui souffrent, qu'ils soient coupables ou ne le soient pas, est précieuse comme Dieu lui-même, mais la clémence et la miséricorde pourraient être unies à une sorte de rudesse, d'austérité, qui leur enlèverait leur charme et resserrerait le cœur des malheureux, objets de leurs bienfaits. Ne craignez pas qu'il en soit ainsi de Marie. Elle est l'image parfaite de Jésus qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : » *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Matth. xi, 29). Allez donc à Marie avec amour et confiance; allez à la mère de miséricorde; allez à votre avocate habile et sage; allez à la Mère de Jésus, pour qu'elle tourne vers vous, non seulement ses yeux pleins de miséricorde, mais ceux de son divin Fils; allez à la Vierge des vierges, à la Vierge clémente, pieuse et pleine de douceur. Priez-la, aimez-la, imitez-la, et un jour elle vous montrera dans le ciel, Jésus le fruit béni de ses entrailles, à qui soit toute gloire sur la terre et au ciel dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SECTION IV

LITANIES DE LA TRÈS SAINTE VIERGE [1]

PRÉCIS D'INSTRUCTIONS.

I

EXCELLENCE DES LITANIES DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Laudate Dominum in sanctis ejus.
PSAL. CL, 1.

Le prophète David nous invite à louer le Seigneur dans ses saints. « Louez le Seigneur dans ses saints », nous dit-il : *Laudate Dominum in sanctis ejus.* Mais parmi les saints, ou plutôt au-dessus de tous les saints et de tous les anges s'élève et brille comme le soleil parmi les autres astres, la bienheureuse Vierge Marie, la reine des saints et des anges, la Mère du Seigneur lui-même. Il faut louer Dieu dans ses saints, comme le recommande le Prophète, mais il faut surtout le louer dans Marie, chef-d'œuvre de sa bonté, de sa sagesse et de sa puissance.

Ainsi l'ont compris les fidèles de tous les siècles, ainsi l'a compris la sainte Église. Que de prières se sont élevées vers le trône de Marie, depuis le jour de sa glorieuse assomption dans le ciel! Mais parmi ces prières il en est une particulièrement consacrée par la piété des fidèles et par l'approbation de l'Église; il en est une qui tient un rang d'honneur après l'*Ave Maria*, et les grandes antiennes liturgiques, ce sont les Litanies de Lorette, les Litanies si chères à tous les cœurs dévoués à la Mère de Dieu.

On entend par Litanie une formule de prières adressées à Dieu par le moyen de l'invocation des saints. Avant tout, on y prie Dieu et la sainte Trinité, comme auteur et père des miséricordes. On réclame en second lieu l'intercession de la sainte Vierge, à cause de son incomparable dignité et de la toute-puissance de sa protection. Ensuite, dans les Litanies des saints, on demande à tous les saints, nommément ou en général l'appui de leurs prières. Mais dans les Litanies de la très sainte Vierge, c'est

1. Dans notre tome III, *Marie au ciel*, nous avons déjà parlé des titres de gloire que nous décernons à la sainte Vierge dans les Litanies. Là, nous l'avons fait sous forme de traité. Ici nous le ferons sous forme d'instructions au peuple. Ces deux travaux sont complets chacun en son genre et le second n'est pas la répétition du premier. Le prédicateur trouvera dans le premier des développements qui lui seront utiles pour varier ou étendre ceux du second.

elle seule que nous invoquons, sous les titres les plus divers, les plus propres à l'honorer, à toucher son cœur maternel, et à réveiller dans nos propres cœurs les sentiments de la confiance la plus entière et la plus filiale.

Les Litanies de la très sainte Vierge remontent dans l'Eglise à une haute antiquité. Les saints Pères et les saints Docteurs aimaient à multiplier les pieuses invocations, les acclamations saintes en l'honneur de Marie; ainsi faisaient aussi les simples fidèles; cependant il est difficile de faire remonter au delà du treizième siècle la forme définitive que les Litanies ont reçue, et sous laquelle elles sont arrivées jusqu'à nous. Mais sous leur forme primitive, comme sous celle qu'elles ont reçue plus tard avec l'approbation de la sainte Eglise, que de fruits n'ont-elles pas produits! Voulez-vous en connaître quelques-uns? Que de fois elles ont servi à guérir les maux de l'âme et du corps; à mettre un terme à des pluies désastreuses, à des tempêtes, à des tremblements de terre! Que de fois elles ont délivré les chrétiens de la famine, de la sécheresse, de la guerre, des sièges; obtenu l'abondance des biens de la terre; écarté plusieurs autres maux et conféré de nombreux bienfaits!

Elles détruisent les maléfices du démon; elles guérissent les maladies; elles défendent la chasteté; elles procurent une bonne mort; elles remettent les peines du purgatoire; elles soulagent dans la tribulation et dans l'angoisse; elles sont enfin un secours efficace, dans tous les dangers, dans toutes les épreuves et les tribulations de cette vie. Réciter les Litanies de la très sainte Vierge, les réciter avec une vraie piété, c'est un des moyens les plus sûrs d'obtenir de sa bonté maternelle toutes les grâces dont on a besoin.

Comment Marie ne serait-elle pas touchée de ces nombreuses invocations, de ces supplications qu'on lui adresse? Lorsque vous mettez en avant toutes les gloires de sa maternité, et toutes celles de sa virginité, lorsque vous rappelez ces figures, ces emblèmes sous lesquels elle était annoncée par les Livres saints; lorsque vous recourez à elle, comme à votre secours, au refuge des pécheurs, à la consolatrice des affligés; lorsque vous célébrez sa royauté céleste, et qu'à chacun des titres que vous lui donnez, vous ajoutez humblement : *Priez pour nous*, comment serait-il possible qu'elle ne vous écoutât pas?

Dans les Litanies des saints, les seules approuvées par l'Eglise pour le culte public, avec celles de Marie, une seule invocation est adressée à chacun des bienheureux dont on réclame l'intercession. Mais dans les Litanies de Lorette il n'en est plus ainsi. Après Dieu, c'est uniquement à Marie que nous adressons nos supplications. Pourquoi, direz-vous, cette différence? Pourquoi tant d'invocations à Marie, et une seule pour

les saints les plus illustres, les apôtres, les martyrs, les docteurs, qui brillent comme des soleils, au firmament de la sainte Eglise?

Ah! c'est que leur dignité de serviteurs de Dieu est bien petite, toute sublime qu'elle soit, à côté de celle de la Mère de Dieu.

C'est que l'Eglise aime tant Marie, sa protectrice, sa bienfaitrice, sa Mère, qu'elle ne se lasse pas de répéter son nom.

C'est que nul patronage, nulle protection, ne peut autant nous servir que le patronage de Marie. Elle est pour tous et pour chacun, en tous les besoins quels qu'ils soient, le secours le plus prompt, le plus assuré, le plus efficace.

C'est que ces invocations nombreuses, diversifiées et touchantes, sont on ne peut plus propres à exciter la dévotion des fidèles. Comment ne pas admirer, comment ne pas vénérer, comment ne pas aimer Marie, lorsque nous redisons chaque jour tous ses titres à notre culte et à notre amour, que les Litanies rappellent?

Récitons donc souvent les Litanies de la très sainte Vierge; récitons-les avec piété, avec amour, et nous y trouverons des avantages infinis pour la vie et pour la mort, pour ce monde et pour l'autre. Ainsi soit-il.

II

LES INVOCATIONS AU SEIGNEUR.

Kyrie eleison, Christe eleison!

Quand on est admis à l'audience d'un roi ou d'une reine, on fait trois génuflexions : la première à l'entrée de la salle, la seconde au milieu, et la troisième aux pieds du roi ou de la reine. Nous faisons de même au commencement des Litanies. Avant de nous approcher du trône du roi éternel et de sa très sainte Mère, la reine du ciel et de la terre, nous prenons l'attitude de suppliants. Nous les honorons d'une triple supplication, et comme d'une triple génuflexion, en disant : *Seigneur, ayez pitié de nous! Christ, ayez pitié de nous! Seigneur, ayez pitié de nous!* Nous n'adressons la parole qu'au roi, parce que c'est lui souverain auteur et véritable source de toutes les grâces, que nous supplions. La reine est notre avocate auprès de lui : voilà pourquoi nous implorons ensuite son patronage, en lui disant : Priez pour nous.

Remarquez l'heureux choix des paroles que nous adressons tout d'abord à Dieu. Nous lui disons : *Kyrie, eleison* : « Seigneur, » ayez pitié ». Est-il rien de plus propre à toucher la miséri-

corde divine et à confesser humblement devant lui l'étendue de notre misère?

Le titre de Seigneur, *Kyrie*, que nous donnons à Dieu, indique que nous reconnaissons en lui notre souverain Maître, celui qui possède l'autorité dans toute sa plénitude, l'empire, le pouvoir suprême. Nous invoquons en lui le créateur et le conservateur de toutes choses, celui qui assigne une fin à tout ce qui existe, aux anges, aux hommes, et aux moindres créatures; celui qui régit les anges et les hommes, le ciel et la terre, les astres et le grain de poussière. Il peut tout; il donne des lois aux créatures raisonnables, il les punit et les récompense; il tue et il vivifie, il plonge dans les enfers et il en ramène : il est le maître, il est le Seigneur!

Cet hommage rendu à Dieu dès le commencement de notre prière donne à celle-ci une grande puissance, parce qu'elle s'appuie ainsi sur la foi et l'humilité. Or la foi est la fidèle compagne de la prière, comme l'atteste l'apôtre S. Jacques, lorsqu'il dit : « Que celui à qui manque la sagesse la demande à » Dieu qui donne à tous en abondance, et ne reproche rien, et » elle lui sera donnée. Mais qu'il demande avec foi : » *Si quis autem vestrum indiget sapientia, postulet a Deo, qui dat omnibus affluenter, et non improperat : et dabitur ei. Postulet autem in fide* (Jacob. I, 5). L'humilité n'est pas moins nécessaire à la prière pour être exaucée; c'est elle qui lui donne sa force et son élan. L'Ecclésiastique nous dit : « La prière de celui qui s'hu- » milie pénètre les cieux : » *Oratio humiliantis se nubes pertransibit* (Eccli. XXXV, 21). En disant à Dieu : Seigneur, ayez pitié de nous, nous faisons un acte de foi et un acte d'humilité, nous confessons son souverain domaine, et notre dépendance absolue en même temps que notre profonde misère : comment Dieu ne nous écouterait-il pas?

Mais nous répétons trois fois l'invocation ou plutôt la supplication que nous faisons monter vers le trône du souverain Maître. Nous disons : Seigneur, ayez pitié de nous; Christ, ayez pitié de nous; Seigneur, ayez pitié de nous. Pourquoi? sinon pour proclamer ainsi le mystère adorable d'un seul Dieu en trois personnes. C'est à la première personne, au Père, source infinie de tout être et de toute vie que nous nous adressons d'abord. Il est le Seigneur, et c'est à lui d'avoir pitié des créatures qu'il a tirées du néant; c'est à lui que sont dus nos premiers hommages.

Nous invoquons en second lieu le Fils. Nous pourrions simplement l'appeler Seigneur comme le Père, car il est son égal en tout, et ils n'ont ensemble qu'un même souverain empire. Mais le Fils est quelque chose de plus pour nous. Il est le Christ, le grand prêtre, le sacrificateur suprême, en même temps que la victime; il est celui au nom de qui nous devons

être sauvés, et c'est pourquoi nous lui disons : Christ, ayez pitié de nous,

La troisième invocation s'adresse à l'Esprit saint, Dieu comme le Père et le Fils, et leur égal en toutes choses. Pour mieux marquer cette égalité nous reprenons le titre de Seigneur que nous avons d'abord donné au Père, et nous disons de nouveau : *Kyrie, eleison* : « Seigneur, ayez pitié de nous. »

Mais j'ai dit que la seconde personne de la sainte Trinité, que le Fils a quelque chose de particulier pour nous. Il est notre rédempteur, il est notre médiateur, il est notre avocat auprès de son Père céleste. Aussi revenons-nous à lui et lui disons-nous humblement : « Christ, écoutez-nous, Christ, exaucez-» nous. » O vous qui êtes Dieu, souverain Seigneur de toutes choses, comme le Père et le Saint-Esprit, ayez pitié de nous avec eux et comme eux : mais souvenez-vous que vous êtes notre Christ; souvenez-vous que vous êtes notre Jésus, notre Sauveur. Ecoutez-nous, exaucez-nous. Que votre humanité intercède pour nous auprès de votre divinité : *Christe, audi nos; Christe, exaudi nos.*

Peut-être demanderez-vous, mes frères, pourquoi les trois premières invocations des Litanies se font en *grec* et non pas en *latin*. C'est afin de marquer l'antique union de l'Église grecque avec l'Eglise latine, la véritable Eglise ; c'est aussi pour témoigner du respect que l'Eglise a toujours conservé pour cette langue grecque dans laquelle le nouveau Testament fut écrit presque tout entier. Ah ! puissent les Grecs, nos frères séparés, assis depuis des siècles à l'ombre de la mort, revenir enfin à la vérité, comprendre que c'est sur Pierre que Jésus-Christ a fondé son Eglise, et qu'il faut obéir à Pierre, c'est-à-dire au pape, si l'on veut obéir à Jésus-Christ. Pour nous, mes frères, qui sommes nés dans la sainte Eglise de Dieu, soyons dignes de notre titre de Chrétiens catholiques sur la terre, pour faire un jour partie de l'Eglise triomphante au ciel. Ainsi soit-il.

III

LES TROIS PERSONNES DE LA TRÈS SAINTE TRINITÉ.

Pater de cœlis Deus, miserere nobis.

Nous avons invoqué les trois personnes de l'adorable Trinité, dans le langage antique qu'ont souvent parlé les Apôtres lorsqu'ils ont annoncé l'Évangile aux Gentils. Nous avons supplié le Seigneur d'avoir pitié de nous, et les trois invocations ont rappelé le mystère des mystères, la Trinité des personnes en un seul

Dieu. Mais il faut déclarer plus ouvertement notre foi, et pour le faire nous disons, en nous servant du langage ordinaire de la sainte Eglise. « Père céleste qui êtes Dieu ; Fils rédempteur » du monde, qui êtes Dieu ; Saint-Esprit, qui êtes Dieu, Trinité » sainte qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous : » *Pater de cœlis Deus*, etc. Là, plus d'ombre, plus d'explication nécessaire. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont Dieu, et la Trinité de ces personnes adorables n'est qu'un seul et unique Dieu, que nous supplions humblement d'avoir pitié de nous.

Le nom de Père que nous donnons à Dieu, première personne de la sainte Trinité, est fait pour toucher son cœur. Il lui rappelle ce qu'il est pour son divin Fils, et en même temps ce qu'il est pour nous. Notre-Seigneur nous a souvent donné l'exemple d'invoquer Dieu sous ce nom de Père. « Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé, » dit-il dans S. Jean : *Pater, gratias ago tibi quoniam audisti me* (Joan. xi, 41). Ailleurs il dit encore : « Mon Père, sauvez-moi de cette heure-là : » *Pater salvifica me ex hac hora* (Joan. xii, 27). « Mon Père, glorifiez » votre nom : » *Pater clarifica nomen tuum* (Joan. xii, 28) : » Mon » Père, l'heure est venue, glorifiez votre fils : » *Pater venit hora, clarifica filium tuum* (Joan. xvii, 1). Et pour ne pas trop multiplier ces exemples, lorsqu'il enseigne à ses disciples comment ils doivent prier, ne leur dit-il pas de le faire ainsi : « Notre Père qui êtes aux cieux : » *Pater noster qui est in cœlis* (Matth. vi, 9).

Nous donnons à Dieu ce nom de Père, pour affermir et professer notre foi ; pour exciter notre espérance en Dieu ; pour concevoir une confiance plus grande ; pour exciter une flamme plus vive de charité en nous ; pour nous aider par le souvenir d'une si noble origine à nous convertir à une vie meilleure.

Nous donnons à Dieu ce nom de Père, parce qu'il engendre de toute éternité son Fils éternel comme lui et égal à lui en toutes choses. Nous le lui donnons parce que tout ce qui existe tire de lui son origine première. Nous le lui donnons enfin parce qu'il daigne nous admettre par sa grâce au rang de ses enfants adoptifs.

Nous lui disons : « Ayez pitié de nous : » *Miserere nobis*, pour exposer notre misère à ce Dieu tout-puissant qui est notre Père, mais dont le péché, source de tous les maux, nous a séparés. O Dieu, notre Père ! ô Dieu qui ne nous avez pas entièrement abandonnés malgré notre indignité, prenez en pitié notre corps, prenez en pitié notre âme, prenez en pitié l'humanité entière, prenez en pitié votre sainte Eglise, que les méchants poursuivent de leur haine et veulent anéantir !

Vous avez manifesté votre miséricorde pour nous en nous créant ; vous nous conservez ; vous nous gouvernez ; vous nous

avez adoptés. Que votre miséricorde aille jusqu'au bout, et qu'elle nous glorifie un jour.

Il y a en Dieu une autre personne qui est appelée de trois noms à la fois, Fils, Rédempteur, et Dieu.

En Dieu il y a réellement un Fils. Non pas que la génération, dans l'adorable Trinité, ait quelque chose qui ressemble à la génération des hommes. C'est une génération divine, spirituelle et intellectuelle. Dieu le Père, communique par la génération son essence tout entière à son Fils, et ne se sépare pas de lui. Il suffit seul à l'engendrer et, si le Fils de Dieu a un Père, il n'a pas de mère. La génération divine ne passe pas, ne s'écoule pas, ne cesse pas, mais elle est toujours complètement la même, en sorte que le Père engendre toujours divinement le Fils, comme le soleil répand sans cesse et produit hors de lui la lumière, qui néanmoins est parfaite, quoiqu'elle soit toujours engendrée, et procède toujours du soleil.

Le Fils, Dieu comme son Père, égal en tout à son Père, est de plus notre Rédempteur. C'est son office particulier, sa fonction. Le Père et le Saint-Esprit méritent ce nom de rédempteur, parce que tout ce que Dieu fait, l'adorable Trinité tout entière le fait. Mais le Fils seul s'est incarné pour accomplir cette œuvre de notre rédemption. C'est le sang du Fils et non le sang du Père qui a coulé sur la croix pour expier nos péchés.

Il est le rédempteur universel et véritable qui a donné la véritable liberté, qui a délivré de la puissance du démon, du péché et de la mort éternelle, tous les hommes de toutes les nations, de tous les pays, de tous les temps, de toutes les conditions. Il est vraiment le sauveur du monde, comme le reconnaissaient les Samaritains : *Hic est vere salvator mundi* (Joan. iv, 42.) Il nous a mérité la rémission de nos péchés; la première grâce qui guérit notre âme ; la prédestination ; la gloire et la vie éternelles ; nos dispositions à la grâce; les sacrements ; l'application des moyens nécessaires à notre salut ; des dons spéciaux; des grâces gratuites et extraordinaires; notre perfectionnement spirituel; la persévérance; la rémission de la peine temporelle. Voilà le Dieu rédempteur, à qui nous disons comme au Père, avec la plus grande confiance et la plus profonde humilité : « Ayez pitié de nous : » *Miserere nobis.*

Nous le disons aussi avec non moins d'humilité et de confiance à la troisième personne de la sainte Trinité, au Saint-Esprit, Dieu comme le Père et le Fils, procédant de l'un et de l'autre, au Saint-Esprit notre sanctificateur, comme le Père est notre créateur et le Fils notre rédempteur; et nous ajoutons : « Trinité sainte qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous : » *Sancta Trinitas unus Deus, miserere nobis!* Ah ! oui, Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, ayez pitié de ceux que vous avez créés, que vous avez

sanctifiés. Donnez-nous la grâce d'être dignes de vous sur la terre et de vous voir un jour au ciel. Ainsi soit-il.

IV

SAINTE MARIE PRIEZ POUR NOUS.

Sancta Maria, ora pro nobis.

La bienheureuse Vierge Marie vient la première dans l'Eglise triomphante après la très sainte et très adorable Trinité. Elle est au-dessus de tous les saints et de tous les anges. Il convient donc de lui adresser nos invocations après que nous avons rendu nos hommages à Dieu, et que nous avons imploré sa miséricorde. Pourrait-on ne pas lui donner cette première place?

Elle est alliée au Père dont elle est la fille ; alliée au Fils dont elle est la mère ; alliée au Saint-Esprit dont elle est l'épouse. Elle est le miroir des personnes divines, le complément de la très sainte Trinité. Elle est le temple de Dieu par excellence, et c'est en elle que Dieu trouve ses délices. O Vierge immaculée ! ô Marie ! que vous êtes grande et que vous êtes sainte, vous que des rapports si étroits unissent à Dieu la sainteté même.

Aussi, dans la première invocation que nous adressons à Marie c'est sa sainteté que nous glorifions tout d'abord. Avant même de prononcer son nom béni, nous disons : *Sainte* et puis nous ajoutons ce nom de Marie qui réjouit le ciel et la terre : « Sainte » Marie, priez pour nous : » *Sancta Maria, ora pro nobis.* On appelle *saint* ce qui est consacré à Dieu. C'est ainsi que le peuple fidèle est appelé une *nation sainte*, que les prêtres sont appelés saints, et le Souverain Pontife, très saint.

On appelle *saint*, ce qui est agréable à Dieu, ce qu'il daigne accepter. Ainsi S. Paul nous invite à offrir à Dieu, nos corps, comme une *hostie vivante, sainte et agréable à Dieu.*

On appelle saint ce qui est pur et sans mélange, ce qui est complètement détaché de toute souillure de péché, de tout ce qui est charnel, terrestre, périssable. C'est dans ce sens que l'Apôtre ordonne aux vierges d'être *saintes*, c'est-à-dire, pures de corps et d'esprit. C'est ainsi que Dieu veut que ses ministres soient saints.

Qui donc est consacré, uni à Dieu aussi parfaitement que la bienheureuse Vierge dont la chair toute pure est devenue la chair du Verbe divin au moment de son incarnation ; dont le sein virginal a été, pendant neuf mois entiers, le sanctuaire de la divinité et de l'humanité du Seigneur ; dont les mains bénies

ont donné au divin Enfant tous les soins qu'une tendre mère doit au fruit de ses entrailles ?

Qui donc a été agréable à Dieu comme Marie, la plus parfaite de toutes ses créatures; celle dans laquelle il se complaît uniquement après l'humanité de son divin Fils; celle dont les désirs ardents unis aux mérites presque infinis ont attiré le Fils de Dieu sur la terre et fait sonner enfin l'heure de la rédemption du monde ?

Qui donc a été plus que Marie, ou autant qu'elle, préservé de toute souillure, de toute atteinte du péché ? Tous les hommes ont péché en Adam, elle seule exceptée. Tous les anges ont été exposés au péché et plusieurs sont tombés. Marie n'a même pas été exposée. Le Père éternel n'a pas voulu que sa fille bien-aimée courût ce danger ; le Fils l'a évité à sa mère, et le Saint-Esprit l'a éloigné de son épouse. Plus pure que ne fut Adam au moment de sa création, elle conserva parfaite cette sainteté initiale, et la développa admirablement à l'aide des dons incomparables qui l'accompagnaient, et de la confirmation en grâce dont Dieu l'avait favorisée.

Admirons donc la sainteté de Marie; glorifions cette auguste Vierge des dons qu'elle a reçus de Dieu. Glorifions Dieu et remercions-le de ce qu'il a fait pour Marie. Mais souvenons-nous qu'il est nécessaire que nos cœurs soient purs, si nous voulons que nos louanges soient dignes de la Vierge très sainte à laquelle elles sont adressées

Quel nom le Seigneur a-t-il choisi pour cette créature, plus sainte que les Chérubins et les Séraphins, pour cette créature destinée à entrer avec l'adorable Trinité dans des rapports si intimes, que l'on peut dire qu'elle est avec Dieu, comme la mère de famille au foyer de son époux et de ses enfants ?

C'est le nom de *Marie*. Après celui de Jésus-Christ, il n'en est aucun autre plus saint, plus illustre, plus doux, plus efficace, plus excellent, que celui de Marie. A son invocation, les anges se réjouissent, les démons tremblent, les pécheurs sont émus et se sentent doucement attirés.

Comme le nom de Jésus, celui de Marie est une huile répandue qui embaume. C'est une huile bienfaisante qui nourrit celui qui a faim, guérit celui qui est malade, repose les membres fatigués, procure la chaleur et la lumière.

Au nom de Marie, comme à celui de Jésus, tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et jusque dans les enfers. Au ciel les anges honorent le nom de Marie comme celui de leur souveraine ; sur la terre les hommes l'acclament comme le nom de la Mère de Dieu et de leur propre mère, la meilleure, la plus tendre, la plus belle, la plus parfaite, la plus puissante, la plus riche, la plus généreuse des mères ; aux enfers les démons tremblent à ce

seul nom ; et dans le purgatoire les âmes saintes qui font pénitence, tressaillent d'espérance, de consolation et d'amour au nom de Marie.

Hélas ! pourquoi faut-il que ce nom béni soit quelquefois profané par plusieurs, qui le portent sans en être dignes ! O vous qui portez le beau nom de Marie, soyez-en fières, car c'est un grand honneur, mais gardez-vous de le déshonorer et de faire rougir votre mère du ciel.

Le nom de Marie signifie *Souveraine*. Il convient bien, à ce titre, à la fille des rois de Juda, à la reine du ciel et de la terre.

Il signifie *Etoile de la mer*. Marie est notre étoile, notre guide sur la mer orageuse où vogue notre barque fragile. « Regardez cette étoile, invoquez Marie, » dit S. Bernard : *Respice stellam, voca Mariam.*

Il signifie *Mer d'amertume*, à cause du glaive douloureux qui transperça son âme.

Il signifie *Lumière*, parce que Marie nous a donné celui qui est la véritable lumière ; Jésus-Christ.

Il signifie encore *Espérance* et *Amour*. Oui, ô divine Marie, vous êtes notre espérance et nous vous aimons ! Votre nom réjouit nos cœurs, et c'est avec une consolation et une joie infinie que nous vous disons : *Sainte Marie, priez pour nous.*

V

MARIE MÈRE DE DIEU.

Sancta Dei genitrix, ora pro nobis.

La sainte Eglise a invoqué Marie en la nommant par son propre nom. Elle va maintenant énumérer ses principaux titres d'honneur.

En est-il un de comparable au titre de *Mère de Dieu* ? Il est juste de commencer par lui, car il est le principe, la source très féconde de tous les dons célestes, de tous les bienfaits divins et les glorieux privilèges que nous admirons en Marie. Tout disparaît en présence de ce titre, et ce qu'il y a de plus grand au ciel et sur la terre n'est plus que poussière et néant. Que la création tout entière s'étonne et adore : « Marie est la Mère de Dieu. »

Ce nom que la sainte Eglise a donné de tout temps à Marie, ce titre de *Mère de Dieu* n'est pas un vain titre, mais il exprime la réalité la plus absolue. Non pas que la bienheureuse Vierge soit à proprement parler, la mère de la divinité de son Fils. Jésus-Christ, considéré dans sa divinité, est éternel comme son

Père dont il procède uniquement. Il est le créateur de Marie, car tout ce qui a été fait a été fait par lui, et rien n'a été fait sans lui : *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est.* Il ne peut donc être son Fils comme Dieu. Mais ce Dieu éternel s'est incarné dans le sein de cette auguste Vierge; il y a pris notre humanité; sans cesser d'être Dieu, il est devenu homme, et c'est ce Dieu homme que Marie mit au monde, c'est de ce Dieu homme en qui la divinité est désormais inséparable de l'humanité, que Marie est la Mère. Elle est la Mère de Jésus-Christ; or Jésus-Christ est Dieu, puisqu'il est le Fils de Dieu égal en tout à son Père; Marie est donc la Mère de Dieu.

Ce titre fait rugir l'enfer entier de fureur, et les hérétiques ont cherché plus d'une fois à ravir à Marie ce fleuron le plus beau de sa couronne. Mais la sainte Eglise n'en a été que plus empressée d'assurer à Marie, parmi les hommes, ce titre qui fait sa gloire au ciel. Nestorius et les autres ont passé, et nous disons toujours : « *Sainte Mère de Dieu, priez pour nous* : » Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pé- » cheurs. »

Qu'elle est grande cette dignité de Mère de Dieu que possède Marie!

La dignité de Mère de Dieu est grande jusqu'à l'infini, car elle est en rapport avec la dignité du Fils qui est infinie.

Admirons-la cette grandeur, et s'il ne nous est pas donné de la comprendre, que nous puissions au moins la contempler à découvert un jour.

Voyez les conséquences de l'admirable maternité de Marie. Une créature est supérieure à son créateur; elle a droit au respect, à l'obéissance de Dieu lui-même, car le fils doit respecter, honorer sa mère et lui être soumis. On peut dire en un certain sens que Marie est la cause de Dieu, cause suprême de toutes choses, puisqu'elle est la cause de l'Homme-Dieu, que c'est par elle qu'il existe. Quoi de plus sublime que l'honneur et la dignité de Marie, qui partage avec le Père éternel, de pouvoir dire à la seconde personne de la sainte Trinité : « Vous êtes mon Fils : » je vous ai engendré : » *Filius meus es tu : Ego genui te* (Psal. II, 7)?

Toutes les œuvres de Dieu annoncent sa gloire, c'est pour sa propre gloire qu'il a fait toutes choses. Ces œuvres admirables nous procurent aussi de l'honneur et de précieux avantages. Mais dans aucune des œuvres de Dieu, ni la gloire divine, ni l'honneur de la Vierge, ni notre utilité ne paraissent avec plus d'éclat que dans l'incarnation du Christ, et par conséquent dans la maternité de Marie. Nulle part la puissance de Dieu, sa sagesse et sa bonté n'ont brillé davantage. Ce mystère épuise pour ainsi dire la puissance de Dieu. Il pourrait faire un monde plus

grand, mais il ne pourrait pas faire une mère plus grande, comme mère, que la divine Vierge.

La sagesse divine a réuni en Marie la maternité avec la virginité, l'enfantement avec l'intégrité, toutes choses inconciliables en une autre femme que la Mère de Dieu.

La bonté de Dieu a été dans ce mystère, jusqu'à communiquer à Marie ce privilège incommunicable d'être la Mère de son Fils unique comme il en est le père.

Et quel honneur pour Marie d'être la Mère du Fils de Dieu, du Rédempteur, du sauveur du monde? Une mère est fière de son enfant lorsqu'il se distingue entre les autres : quelle mère eut jamais un fils comparable à Jésus ?

Quelle mère retira de sa maternité des avantages semblables à ceux de Marie? A cause de son titre de Mère de Dieu elle fut immaculée; elle fut élevée en grâce et en gloire, incomparablement au-dessus de tout ce qui existe; elle fut établie la distributrice des trésors du Seigneur. De sorte que la maternité de Marie fait l'honneur de la postérité d'Adam tout entière, et fait aussi son bonheur.

Mère de Dieu, elle est toute-puissante auprès de lui; elle intercède pour nous et nous comble de biens.

Allez donc à la Mère de Dieu, allez à Marie et dites-lui avec la plus entière confiance : « Sainte Mère de Dieu, priez pour » nous : » *Sancta Dei genitrix, intercede pro nobis.* Que pourriez-vous craindre? Elle est la Mère de Dieu, mais elle n'est pas Dieu. Elle a reçu en partage d'exercer la miséricorde et non pas la justice. Nous pouvons tout espérer d'elle, parce qu'elle est, de toutes les créatures, la plus parfaite et la plus aimée de Dieu, parce qu'elle possède sur lui une sorte d'autorité et qu'il ne peut rien lui refuser. De plus elle est mère : Mère de Dieu, notre Seigneur et notre juge, que nous avons beaucoup offensé peut-être. Mais aussi notre mère, pleine d'une tendresse infinie, d'une sollicitude inénarrable pour ses pauvres enfants. O sainte Mère de Dieu, priez pour nous!

VI

MARIE VIERGE DES VIERGES.

Sancta virgo virginum, ora pro nobis.

Après la maternité de Marie, le plus noble, le plus incompréhensible des privilèges qu'il ait été possible à Dieu d'accorder à une pure créature, celui de sa virginité, doit attirer le premier notre pensée et notre admiration.

La maternité est le premier et le plus noble des deux privilèges, parce qu'elle est la source de toutes les grâces de Marie. La virginité lutte d'excellence avec elle, parce qu'elle précéda la maternité, en fut la cause et ne disparut pas pour lui laisser la place, comme il arrive chez les autres mères. En Marie ce sont deux privilèges qui, loin de s'exclure, s'appellent, s'accompagnent et se complètent. La virginité de Marie surpasse en perfection celle des anges. Ceux-ci ont une virginité de nature. Marie a une virginité de grâce. Or, mesurez si vous le pouvez la distance qui sépare la nature de la grâce! La virginité de Marie fut parfaitement libre et volontaire, tandis que celle des anges est nécessaire et indépendante de leur volonté.

La virginité de Marie surpasse celle des vierges les plus pures, à cause de la perfection de l'acte par lequel elle résolut de la garder et s'y engagea par vœu. D'après la doctrine de S. Thomas, cette résolution est la raison formelle de la virginité. Elle fut d'autant plus parfaite, plus arrêtée et plus noble chez Marie qu'elle procédait d'une grâce plus grande, d'un amour de Dieu plus pur, plus ardent et tel que les anges eux-mêmes ne sauraient le concevoir.

La virginité de Marie n'est pas une virginité ordinaire mais unique. Elle est vierge et elle est mère d'un Fils qui n'a pas de père sur la terre. Elle est vierge et elle est admirablement féconde. Le Fils qu'elle donne au monde est la lumière et la vie du monde. En lui donnant la vie, elle enfante tous les élus qui ne vivront éternellement que par le Fils de cette admirable vierge.

Elle est le porte-étendard de la virginité. Avant elle, où étaient les vierges? Rome comptait bien quelques Vestales que l'on contraignait à embrasser la virginité pour un temps. On les comblait d'honneurs, pour obtenir d'elles ce sacrifice, et on les menaçait des châtiments les plus terribles, si elles venaient à manquer à leur vœu. Mais ces vierges n'étaient pas de véritables vierges. Elles avaient courbé les épaules sous un joug, et elles attendaient le jour d'en être délivrées. Chez le peuple de Dieu où les âmes pures pouvaient se rencontrer plus souvent, la virginité n'était pas en honneur; pour une femme il était honteux et déshonorant de n'avoir pas d'enfants. Il y avait sur les femmes stériles une sorte de malédiction. Qui donc aurait osé penser à faire le vœu de garder la virginité? Mais avec Marie, la malédiction est changée en bénédiction; ce qui faisait la honte est devenu un titre de gloire. Les vierges sont le plus bel ornement de la sainte Eglise, de l'épouse de Jésus-Christ. Comptez si vous le pouvez les multitudes infinies de vierges qui ont renoncé à tout, qui se sont entièrement séparées du monde pour servir Dieu parfaitement, pour suivre le divin Agneau partout

où il va. Marie leur a donné l'exemple, Marie les a encouragées à marcher dans cette voie; Marie leur obtient de son divin Fils les grâces nécessaires pour suivre le chemin glorieux mais quelquefois ardu de la virginité. Quelle immense procession de vierges pures et saintes s'avance dans ce chemin sous la conduite de la vierge des vierges, depuis dix-neuf cents ans! Oh! que l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde doit de reconnaissance à Marie qui lui procure un si beau cortège!

Mais pourquoi donc la bienheureuse Vierge est-elle entrée dans cette voie où personne n'avait marché avant elle? Pourquoi a-t-elle embrassé la virginité dont nul jusque-là ne connaissait le prix?

La virginité était nécessaire pour qu'elle ne fût pas indigne de sa sublime vocation à la maternité divine. Voilà pourquoi l'Esprit de Dieu, donna à Marie des lumières que les autres n'avaient pas. Voilà pourquoi ce divin Esprit lui inspira de se consacrer à Dieu pour n'appartenir qu'à lui seul, et de renoncer même au légitime espoir que pouvait concevoir une fille de la tribu de Juda et de la race de David, d'être sinon la mère, au moins l'une des ancêtres du rédempteur promis.

L'Esprit de Dieu fit donc comprendre à Marie que l'état de virginité était celui qui favorisait le plus l'avancement dans la perfection, et que la virginité consacrée à Dieu par vœu était de beaucoup supérieure aux yeux du Seigneur, à celle qui ne l'était pas. Marie aspirait de toutes ses forces à ce qu'il y avait de plus parfait : pouvait-elle hésiter dès lors à faire ce vœu qui la rapprochait davantage de son but? Destinée à être le modèle achevé de toutes les vertus, de toutes les perfections, Marie fut le modèle de la virginité comme de toutes les autres. Dieu la conduisait par la main. Elle n'avait besoin ni de précepte, ni de conseil, ni de modèle, pour embrasser ce qui était le plus parfait; une sainte onction l'y attirait, une lumière divine le lui faisait connaître.

O Marie, Vierge des vierges; ô Marie, Vierge immaculée, Mère de Jésus et notre mère : nous saluons votre glorieux privilège; nous admirons ce que le Seigneur a fait pour vous. Heureux ceux qui marchent sur vos traces. S'il en est temps encore, ô Marie, obtenez-nous la grâce d'y marcher, de nous donner à Dieu comme vous l'avez fait. Mais s'il est trop tard pour nous enrôler parmi les vierges du Seigneur, ô Marie, nous voulons au moins servir Dieu avec un cœur pur et chaste. Vierge des vierges, priez pour nous!

VII

MARIE MÈRE DU CHRIST.

Mater Christi, ora pro nobis.

La bienheureuse Vierge Marie fut le parfait modèle de la virginité. Elle fut la vierge excellente, parfaite, première, incomparable. Saint Joseph, qui lui fut donné pour époux, fut moins son époux, que le gardien vigilant et fidèle de sa virginité; mais cette vierge très sainte devait être mère, Mère de Dieu, nous l'avons dit déjà. Revenons à la maternité de Marie, comme nous reparlerons de sa virginité.

« Mère du Christ, priez pour nous : » *Mater Christi, ora pro nobis*, disons-nous avec la sainte Eglise. Pourquoi cette invocation aussitôt après celle qui précède : « Vierge des vierges, » priez pour nous? »

Pourquoi appeler Marie Mère du Christ, lorsque nous venons de l'invoquer sous le titre de Mère de Dieu?

La sainte Eglise guidée par la sagesse divine suit en tout un ordre parfait. Elle pouvait célébrer les autres vertus de Marie, sa foi, son espérance, sa charité, sa piété envers Dieu, son humilité, son obéissance, sa chasteté, sa miséricorde, sa force, sa modestie, son amour du silence et ses autres vertus; mais il fallait nécessairement mettre la maternité après la virginité. Il fallait montrer que ces deux privilèges de Marie sont inséparables, que l'un réagit sur l'autre, que la virginité donne un merveilleux éclat à la maternité et que la maternité à son tour est la gloire de la virginité. Voilà pourquoi l'Eglise unit intimement ces trois invocations : *Sainte Mère de Dieu*, *Sainte Vierge des vierges*, et *Mère du Christ*. Le nom de *Mère* et celui de *Vierge* sont si bien enlacés que si je cherche la mère, elle est vierge, et si cherche la vierge, elle est mère; si je cherche la fleur de la virginité, je la trouve; si je cherche l'honneur de la maternité, il y est aussi, mais au degré le plus sublime.

La bienheureuse Vierge Marie est Mère de Dieu et nous l'avons invoquée d'abord sous ce titre. Mais son Fils n'est pas uniquement Dieu, il est homme; il est le Christ, le Messie promis aux hommes dès l'origine; il est ce grand Prophète dont parlait Moïse : « Le Seigneur ton Dieu suscitera de ton peuple et de tes » frères un Prophète comme moi : vous l'écouterez, » dit-il au peuple d'Israël : *Prophetam de gente tua, et de fratribus tuis sicut me suscitabit tibi Dominus Deus tuus*: *ipsum audies* (Deuter. xviii, 15). Le monde gémissait dans l'attente de ce Christ qui de-

vait réparer toutes choses, et réconcilier l'homme avec Dieu; mais tous ne savaient pas clairement que ce Christ attendu, dût être véritablement Dieu, en même temps qu'homme. Nous proclamons la vérité de ces deux natures dans le Fils de Marie, lorsque nous disons à cette auguste Vierge : *Mère de Dieu, priez pour nous; Mère du Christ, priez pour nous.* Nous reconnaissons que le Dieu fils de Marie est le Christ sauveur promis aux hommes et attendu depuis tant de siècles.

La bienheureuse Vierge Marie est à double titre la Mère du Christ.

C'est d'elle qu'il est né comme les enfants naissent de leurs mères : *Maria de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus* : « Marie de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ. » Mais il y a une autre maternité dont parle le Seigneur lorsqu'il dit : « Quiconque aura fait la volonté de mon Père qui est dans les » cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère : » *Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est : ipse meus frater, et soror et mater est.* Nul n'a possédé comme Marie cette seconde maternité. Nul n'a fait comme elle la volonté du Père qui est dans les cieux. Les titres de Mère de Dieu, et de Mère du Christ surpassent tout ce que l'on peut imaginer de grandeur dans une simple créature ; mais il y faut la double maternité, celle du corps et celle de l'esprit, comme on les trouve réunies en Marie, sinon chacune d'elles perd de sa sublimité. Pour que la Mère du Christ fût véritablement digne de ce glorieux titre, il était nécessaire qu'elle le conçût dans son âme avant de le concevoir dans sa chair; il fallait que la maternité spirituelle devançât la maternité corporelle. Et voilà pourquoi la bienheureuse Mère de Jésus fut ornée de tant de vertus, enrichie de tant de perfections, de tant de privilèges.

La maternité corporelle est le privilège réservé de Marie, elle ne le partage avec personne autre. Mais nous pouvons aspirer à la maternité spirituelle. Nous pouvons être les frères, les sœurs, les mères de Jésus-Christ, comme il nous l'a dit lui-même. Le moyen est à notre portée : il suffit de faire la volonté du Père céleste. Ah! je sais bien que nul ne peut espérer d'égaler Marie ou même de l'approcher ; mais c'est déjà un honneur inappréciable de pouvoir participer à quelque degré, tout infime qu'il soit, à un titre si glorieux, à une union si désirable avec Dieu lui-même.

Marie est la Mère du Christ. Le Christ, c'est le Fils de Dieu fait homme, le Fils de Dieu consacré par une onction divine pour être notre souverain prêtre et notre souverain roi. Ce nom de *Christ*, signifie *consacré par une onction sainte*. Le Fils de Marie est consacré par l'onction de la Divinité. On consacre les prêtres et les rois. Il est le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech,

dit le Prophète : *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech* (Psal. cix, 4). Il est le roi de gloire dont le Prophète disait encore : « Princes, élevez vos portes et le Roi de » gloire entrera : le Seigneur des vertus est ce roi de gloire. » *Attollite portas principes vestras... et introibit rex gloriæ*: *Dominus virtutum ipse est rex gloriæ* (Psal. xxiii, 7, 10).

O Marie, ô Mère du Christ, notre Prêtre et notre Roi, priez pour nous. Obtenez-nous que le Prêtre éternel nous donne quelque part à son sacrifice et à son intercession auprès du Père céleste. Obtenez-nous que notre Roi nous protège, nous défende, nous régisse, nous conduise et nous introduise enfin dans le céleste royaume où vous régnez avec lui pour l'éternité. Ainsi soit-il.

VIII

MARIE MÈRE DE LA DIVINE GRACE.

Mater divinæ gratiæ, ora pro nobis.

Nous avons salué la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, Vierge des vierges et Mère du Christ. Ce sont là pour elle d'admirables titres de gloire. Nous nous réjouissons de les lui donner, et nous la supplions, puisqu'elle est si puissante et si grande, d'abaisser sur nous un regard de compassion et d'intercéder pour nous. Considérons maintenant en Marie ce qui est propre à nous donner bon espoir, à mettre dans nos cœurs la confiance que nous serons exaucés.

Avec la sainte Église nous disons à Marie : « Mère de la divine » grâce, priez pour nous. » *Mater divinæ gratiæ, ora pro nobis.* Pressés comme nous le sommes du besoin de la grâce, comment ne serions-nous pas heureux d'invoquer la Mère de Dieu sous ce titre ?

Nous avons besoin de la grâce. Notre divin Sauveur nous a dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire : » *Sine me nihil potestis facere* (Joan. xv, 5) ; rien dans l'ordre de la nature, où tout arrive d'après les lois qu'il a promulguées et que sa Providence exécute librement, apportant à ces lois les exceptions qu'il lui plaît ; rien dans l'ordre de la grâce qui est au-dessus de nous, et qui le serait même si nous n'étions pas déchus par le péché du premier homme.

Le Christ Jésus est la source de toute grâce ; il n'y a pas d'autre nom que le sien par lequel les hommes puissent arriver au salut. Toute grâce vient de lui ; il en est l'auteur.

Mais comment la grâce arrivera-t-elle jusqu'à nous ? C'est ici qu'il faut admirer la bonté et la sagesse du Seigneur. Nous avons besoin de la grâce. Il se fait lui-même *grâce* pour nous, comme

il se fait notre paix, notre médiateur, notre salut. Et comment accomplit-il ce mystère de libéralité et de miséricorde ? En s'incarnant dans le sein de Marie, en devenant son Fils. Marie est la Mère de Jésus, source et auteur de toute grâce, elle est la Mère de la divine grâce.

Il est juste que le Fils appartienne à sa Mère, et que la Mère soit la première à profiter des biens infinis que le Verbe incarné, l'auteur de la grâce apporte sur la terre. Aussi voyez avec quelle abondance Marie reçoit d'abord cette grâce qui nous est utile à tous.

Elle est préservée du péché originel. — Elle est sanctifiée dès le premier moment de son existence, par une telle infusion des dons divins, que les anges mêmes du ciel, que les séraphins qui entourent le trône de Dieu, ne lui sont pas comparables. — Elle a le plein usage de toutes ses facultés dès ce premier moment et le conserve, pour que ce trésor infini déposé dans son cœur ne soit pas inutile et qu'il puisse s'accroître sans cesse. Ne nous étonnons donc pas si le messager céleste qui vient lui annoncer qu'elle a été choisie pour être la mère du Sauveur la salue par ces mots : « Je vous salue pleine de grâce : » *Ave, gratia plena.* Ne nous étonnons pas si l'Ange ajoute encore : « Vous avez trouvé grâce » devant Dieu. » Elle a trouvé grâce pour elle-même. Elle a trouvé grâce pour nous.

Elle a trouvé grâce devant Dieu, qui, sans aucun mérite de sa part, l'a choisie de toute éternité pour être la Mère de son divin Fils, et sa coopératrice dans son œuvre par excellence, la Rédemption des hommes. Elle a trouvé grâce devant Dieu qui l'a comblée de dons infinis, après l'avoir préparée comme vase précieux et immense, propre à contenir les plus précieux parfums.

Elle a trouvé grâce devant Dieu, qui s'est hâté à cause d'elle de venir sur la terre et de sauver les hommes dont elle déplorait la perte, pour qu'ils forment sa cour et ornent son triomphe.

Elle a trouvé grâce devant Dieu par ses charmes puissants auxquels il ne put résister. Il l'a prise pour sa fille, son épouse, sa mère. Il est venu habiter dans son sein ; il a voulu être porté entre ses bras, pressé sur son cœur maternel. Il s'est écrié à sa vue : « Que vous êtes belle, ô mon amie, que vous êtes belle ! » *Quam pulchra es amica mea! quam pulchra es* (Cant. iv, 1).

Elle a trouvé grâce devant Dieu qui lui a témoigné tant de confiance qu'il a voulu partager avec elle pendant trente-trois ans sur la terre, toutes ses joies, tous ses travaux, toutes ses souffrances, et qui partage avec elle au ciel, tout son bonheur, toute la puissance, toute la gloire de son royaume.

Mais Marie n'a pas trouvé grâce uniquement pour elle-même. Tous les trésors de grâce qui lui sont donnés, elle les partage avec nous.

C'est elle qui nous donne Jésus, la grande grâce. Elle accepte pour nous de devenir la Mère du Rédempteur, tout en n'ignorant pas les douleurs infinies que lui coûterait à elle-même l'œuvre de la Rédemption.

Elle enfante son divin Fils dans une pauvre étable, et elle y donne accès auprès de lui aux petits et aux pauvres, comme elle le donnera plus tard aux Mages, pour nous montrer que c'est pour nous, pour les petits et les pauvres, sans toutefois exclure les grands qui seraient humbles de cœur, qu'elle a donné le jour à cet adorable enfant.

Elle nous le donne au jour de la Purification lorsqu'elle l'offre à Dieu son Père par les mains du Prêtre. C'est le sacrifice du matin.

Elle le soigne, le nourrit et l'élève pour nous pendant trente années.

Elle l'offre en sacrifice pour nous sur le Calvaire. C'est le sacrifice du soir. Dieu seul peut mesurer combien il en coûta à Marie de livrer aux tourments et à la mort ce Fils qu'elle aimait plus que jamais toutes les mères ensemble n'ont aimé leurs enfants. Mais c'était à ce prix que la grâce pouvait arriver jusqu'à nous, et Marie n'a pas reculé devant ce sacrifice.

O Mère de la divine grâce! qu'il vous en a coûté pour nous procurer la foi, le saint baptême, tous les sacrements, tous les secours que Dieu nous accorde chaque jour pour nous aider à sauver nos âmes! Aussi Dieu a-t-il voulu, dans sa juste miséricorde, que toutes les grâces acquises par son divin Fils mourant sur la croix nous arrivassent par vous seule. O Marie! Vous avez été la Mère de la divine grâce en nous donnant Jésus : continuez de nous le donner; priez pour nous, afin que nous soyons dignes de recevoir ses grâces chaque jour avec une abondance nouvelle. Soyez pour nous la *Mère de la divine grâce.*

IX

MARIE MÈRE TRÈS PURE.

Mater purissima, ora pro nobis

Jusqu'à ces derniers temps, l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie était une vérité chère à la sainte Eglise et à presque toutes les âmes véritablement pieuses. Cependant ce n'était pas encore un dogme de la foi et l'Eglise, en nous invitant de mille manières à honorer ce glorieux privilège de Marie, ne l'inscrivait pas officiellement parmi les vérités de la foi catholique. L'expression *immaculée* ne se retrouvait pas dans

les Litanies, mais la pensée y était, et c'est bien à la Vierge sans tache, à la Vierge immaculée que nous adressons notre prière, lorsque nous disons : *Mater purissima, ora pro nobis* : « Mère très pure, priez pour nous. »

Nous parlerons plus tard du privilège de l'*Immaculée Conception* inscrit désormais au nombre des dogmes de notre foi, et nous saluerons à la place qui lui est assignée dans les Litanies la *Reine conçue sans péché.* Mais la pureté de Marie ne s'arrêta pas à l'exemption du péché originel, qui avait été le partage d'Adam et d'Eve, au moment de leur création. Elle alla plus loin, et ce que l'Eglise honore en Marie, lorsqu'elle lui donne le titre de *Mère très pure*, c'est l'exemption de toute tache, de toute faute, de toute imperfection quelle qu'elle fût, pendant tout le cours de sa vie.

Dieu est la sainteté même. Il fallait que la mère fût digne du fils. Marie destinée à porter dans son sein le Verbe divin fait homme devait être parfaitement sainte dans son corps et dans son âme. Comment se représenter la fille bien-aimée du Père, la très sainte Mère du Fils, la très pure Epouse du Saint-Esprit, souillée de quelque tache ? Tous les saints ont péché, S. Jean, l'apôtre bien-aimé du Sauveur, ne prétendait pas être exempt de cette loi générale ; il y enveloppait Jean le Précurseur lorsqu'il disait : « Si nous disons que nous n'avons pas péché, » nous nous trompons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous : » *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus,et veritas in nobis non est* (I Joan. I, 8). S. Jacques ajoute même que nous commettons tous beaucoup de fautes : *In multis offendimus omnes* (Jacob. III, 2). Sans doute, pour plusieurs des grands amis de Dieu, ces fautes commises, en dehors du péché originel, ont été bien légères, et il fallait le regard des anges ou plutôt celui de Dieu lui-même pour y distinguer quelque chose de répréhensible. Mais enfin il y avait des imperfections, des fautes.

A la bienheureuse Vierge Marie seule, il appartenait d'être entièrement exempte de toute tache, de toute imperfection. Ecoutez ce que lui dit l'Epoux des Cantiques : « Vous êtes toute » belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous : » *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. I, 4). Vous êtes toute belle ; belle extérieurement, belle intérieurement, belle selon la nature, plus belle selon la grâce, belle au-dessus de toute imagination par la gloire.

Purs sont les saints du ciel : mais leur pureté n'approche pas de celle de Marie pendant sa vie mortelle. Ils sont purs parce qu'ils ont été lavés de leurs souillures dans le sang du divin Agneau ; ils sont purs parce qu'ils ont effacé leurs fautes par des torrents de larmes, par une longue et austère pénitence. Mais

vous, ô Marie ! le sang du divin Agneau n'a jamais rien purifié en vous. Votre Père céleste, votre Fils, et votre Epoux vous ont préservée de toute tache en vue des mérites futurs du sang divin qui devait être versé sur la croix, après avoir d'abord coulé dans vos veines, puis dans celles du Fils de Dieu fait homme.

Les anges du ciel sont purs et il n'y a pas de tache en eux, mais leur pureté n'a pas l'éclat de votre pureté. La lumière dont elle brille n'est qu'un pâle rayon comparé à l'éclat du soleil de pureté et de sainteté dont vous êtes revêtue.

Bossuet le grand orateur et le grand théologien disait : « Pour » moi, quand je considère le Sauveur Jésus, notre amour et » notre espérance entre les bras de la sainte Vierge, ou suçant » son lait virginal, ou reposant doucement sur son sein, ou en- » clos dans ses chastes entrailles, quand je regarde l'Incom- » préhensible ainsi renfermé, et cette immensité comme rac- » courcie ; quand je vois mon Libérateur dans cette étroite et » volontaire prison, je dis quelquefois à part moi : Se pour- » rait-il bien faire que Dieu eût voulu abandonner au diable, quand » ce n'aurait été qu'un moment, ce temple sacré qu'il destinait » à son Fils, ce saint tabernacle, où il prendra un si long et si » admirable repos, ce lit virginal, où il célébrera des noces » toutes spirituelles avec notre nature ? C'est ainsi que je parle » à moi-même ; puis me retournant vers le Sauveur : Enfant » béni, lui dis-je, ne le souffrez pas... Ah ! si Satan osait l'a- » border... que de foudres vous feriez tomber sur sa tête ! Avec » quelle jalousie vous défendriez l'honneur et l'innocence de votre » Mère ! »

Non, le divin Enfant ne l'a point permis ; jamais le tentateur ne s'est approché de Marie, jamais il n'y eut en elle-même, ni dans sa nature, ni dans son corps, ni dans son âme, ni dans ses pensées, ni dans ses affections, ni dans ses paroles, ni dans sa conduite, rien qui ressemblât, je ne dis pas au péché, mais à la moindre imperfection. La Mère du Fils de Dieu fut la mère toute pure, *Mater purissima*. Dieu qui a trouvé des taches dans ses anges n'en a pas trouvé en Marie.

O Mère très pure, nous vous félicitons de ce que Dieu a fait pour vous en vous mettant à l'abri de toute tache et de toute imperfection. Mais ce n'est pas assez pour nous de célébrer vos louanges, de glorifier votre pureté, nous devons l'imiter autant qu'il est possible avec la grâce de Dieu à de pauvres et misérables créatures comme nous. O Mère toute pure, que les souillures dont nous sommes chargés ne détournent pas de nous vos regards miséricordieux. Ayez pitié de nous, priez pour nous, ô Marie, afin que nous aussi nous soyons purs aux yeux de Dieu. Vous l'avez été parce que vous deviez être la Mère de Jésus ;

obtenez que nous le soyons parce que nous sommes ses frères et vos enfants.

X

MARIE MÈRE TRÈS CHASTE.

Mater castissima, ora pro nobis.

Nous avons supplié la Mère très pure du Sauveur de prier pour nous ; nous lui avons demandé qu'elle nous vienne en aide pour garder la pureté de nos cœurs reconquise par le baptême et par la pénitence, ou de se hâter de nous la faire recouvrer ; mais il est une vertu qui plaît singulièrement à Jésus et à Marie ; il est un genre de faute dont la Vierge des vierges et son adorable Fils ont une horreur plus profonde. La vertu, c'est la sainte chasteté ; le péché, c'est celui qui blesse cette vertu. La sainte Eglise le sait et elle arrête notre attention sur la chasteté de Marie ; elle veut que, par trois fois, avec des invocations différentes, nous conjurions cette divine mère de venir à notre secours, de prier pour nous, de nous obtenir des grâces abondantes pour que nous soyons chastes, et qu'il n'y ait rien en nous qui l'oblige, elle et son adorable Fils, à détourner les yeux de nous.

Nous disons d'abord à Marie : « Mère très chaste, priez » pour nous : » *Mater castissima, ora pro nobis.*

Que dirons-nous de la chasteté de Marie ? Elle brilla parmi les autres vierges comme le lis au milieu des épines : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias* (Cant. II, 2). La neige du Liban n'en égalait pas la pureté par sa blancheur ; les anges chastes par nature, parce qu'ils sont de purs esprits, admiraient la chasteté de cette humble Vierge et reconnaissaient qu'ils ne l'égalaient pas.

Voulez-vous savoir à quel point la bienheureuse Vierge tenait à la chasteté parfaite, à sa virginité immaculée ? Elle fait d'abord, pour être plus sûre de la garder, le vœu de virginité que nul n'avait fait avant elle, dont personne ne lui avait enseigné la valeur si ce n'est Dieu lui-même. Ce vœu ne pouvait lui amener que des contradictions, des humiliations, des persécutions même pendant sa vie. Néanmoins elle le fait par amour pour la chasteté, par désir d'être toute à Dieu et de n'avoir jamais à partager son cœur entre lui et aucune créature.

Ce n'est pas assez. En faisant le vœu de chasteté perpétuelle, de virginité, Marie, fille de David, a renoncé à l'espoir le plus légitime, le plus glorieux que pût caresser dans son cœur une vierge de sa tribu et de sa race ; elle a renoncé à l'espoir de compter parmi les aïeules du Messie promis et attendu. Mais

voilà que la réalisation de cette espérance à laquelle elle avait renoncé pour garder la sainte virginité vient s'offrir à elle. Un ange descend du ciel. Il annonce à Marie qu'elle a été choisie de Dieu pour donner la vie au Messie désiré depuis tant de siècles et appelé par elle-même avec des vœux ardents et des larmes brûlantes. L'ange attend son consentement. Le Seigneur respecte la liberté de l'humble vierge de Juda : pour être la Mère du Fils de Dieu il faut d'abord qu'elle y consente. La pensée de résister à la volonté, au désir du Seigneur, ne peut venir à Marie ; mais elle se souvient de son vœu. C'est un obstacle à la maternité, et si Dieu lui laisse le choix libre entre l'un et l'autre, elle renoncera de tout son cœur à l'honneur infini qui lui est offert, plutôt qu'au vœu cher à son cœur. Dieu a égard au désir de sa fidèle servante, et l'Ange lui apprend que loin de nuire à sa virginité, la maternité divine qu'il lui propose en sera le sceau et la consécration. Alors Marie accepte, en toute simplicité, la dignité la plus sublime qui puisse exister après celle de Dieu lui-même. Elle dit : « Voici la servante du » Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : » *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* (Luc. I, 30). O Mère très chaste, que vous aimiez cette sainte vertu et quels grands sacrifices vous étiez prête à accomplir pour elle!

Et remarquez combien la très sainte Vierge veillait attentivement sur elle-même pour éviter tout ce qui aurait pu ternir sa chasteté virginale.

Elle n'était pas comme le reste des créatures humaines exposée à ces révoltes intérieures, à ces bouillonnements de la passion dont les plus grands saints se sont plaints, qui sont un danger pour tous, et que l'on ne réprime qu'avec l'aide de la grâce de Dieu.

Elle n'avait pas cette faiblesse, ce penchant pour le mal, qui rendent dangereuses pour les autres, tant d'occasions extérieures.

Elle n'était pas exposée aux tentations du démon. Les esprits de ténèbres ne s'approchaient pas d'elle, comme un oiseau de nuit ne regarde pas en face un brillant soleil ; une troupe innombrable d'esprits célestes l'entouraient comme une garde d'honneur, et n'auraient pas permis aux tentateurs, l'eussent-ils essayé, de s'approcher d'elle : cependant regardez-la. Voyez sa modestie admirable dans ses regards, dans sa démarche et dans toute sa contenance. Voyez comme elle veille sur toutes ses paroles, sur tous ses actes. Voyez comme elle fuit le monde et ses dangers. Dès l'âge le plus tendre, cette sainte enfant se retire dans la solitude du temple pour ne rien voir que les choses de Dieu, ne penser qu'aux choses de Dieu, ne parler que de Dieu, et ne travailler que pour lui. Elle sort du temple et elle est donnée

comme épouse à Joseph, que Dieu lui avait préparé, comme le gardien de sa virginité, mais sa modestie l'accompagne. O Vierge très chaste, pourquoi tant de sollicitude pour protéger ce qui ne courait aucun péril! Ah! c'est que Marie connaissait mieux que toute autre créature le prix de ce trésor. Elle voulait éviter jusqu'à l'ombre du danger pour elle-même, et Dieu lui inspirait cette conduite pour nous servir d'exemple.

Voulez-vous conserver intacte la belle vertu de chasteté? D'abord commencez par prier beaucoup, car la chasteté est un don de Dieu. Personne, dit Salomon, ne peut être chaste si Dieu ne lui en fait la grâce, *nisi Deus det* (Sap. viii, 21). Mais ce n'est pas assez, imitez Marie. Fuyez les conversations mondaines et tout ce qui peut mettre votre vertu en danger. Vous n'êtes pas, comme Marie, à l'abri des tentations qui viennent de votre propre fonds, de l'extérieur ou du démon, veillez et fuyez les tentations. Appelez Dieu, appelez Marie à votre secours. Dites-lui : Vierge immaculée, Vierge très chaste, priez pour nous! Elle écoutera votre prière ; elle vous donnera des forces; elle dissipera vos ennemis et vous serez sauvés. Ainsi soit-il.

XI

MARIE MÈRE SANS TACHE.

Mater inviolata, ora pro nobis.

Il semble que la sainte Eglise, en faisant jusqu'à trois fois appel à la chasteté de Marie, par ces trois invocations : Mère très chaste, Mère sans tache, Mère sans corruption, ait voulu nous faire considérer et admirer la pureté de Marie avant sa maternité, au temps de sa maternité et après sa maternité divine.

Nous avons vu avec quel soin et quel amour elle veillait sur sa pureté virginale dès son plus jeune âge et au temps de l'Annonciation. Mais la voilà devenue Mère de Dieu. Le Verbe divin s'est incarné en elle par l'opération du Saint-Esprit. Elle est toujours la Vierge immaculée, mais, en même temps, elle est la Mère sans tache et sans souillure, et nous nous prosternons à ses pieds en lui disant : « Mère sans tache, priez pour nous : » *Mater inviolata, ora pro nobis.* Pourquoi invoquer la bienheureuse Vierge sous ce titre?

Marie fut préservée du péché originel. Dieu ne voulut pas que son âme, tabernacle très aimé de l'adorable Trinité, fût jamais souillée de la moindre tache. Le divin architecte ne pouvait pas souffrir que la demeure qu'il construisait pour lui-même avec tant de soin fût tout d'abord, ni jamais la demeure du démon,

son ennemi mortel, que le vase qui devait contenir le parfum de la divinité fût souillé par le péché et imprégné de son odeur. Mais il n'y avait pas que l'âme de Marie qui fût destinée à devenir le sanctuaire béni de la divinité. Sa chair elle-même, son corps virginal était un temple, plus sacré mille fois que le temple de Salomon; or, le corps de la femme avait eu sa large part dans les suites du péché originel. Marie, exempte de péché dans son âme, pouvait-elle endurer dans sa chair ces suites pénibles et humiliantes? Non assurément, et c'est de l'exemption des suites du péché originel, dans les femmes appelées à la maternité, que nous félicitons la bienheureuse Vierge, lorsque nous l'implorons humblement en lui disant : « Mère sans tache, priez pour nous : » *Mater inviolata, ora pro nobis.*

Après le péché de nos premiers parents, le Seigneur dit à Eve : « Je multiplierai tes fatigues et tes enfantements; c'est » dans la douleur que tu mettras au monde des enfants : » *Multiplicabo ærumnas et conceptus tuos : in dolore paries filios* (Gen. III, 16). Dieu avait institué le mariage en donnant une épouse à Adam. Si nos premiers parents n'avaient pas péché, Eve serait devenue mère, car tous les hommes devaient descendre de ce premier couple, mais ses enfantements auraient eu lieu sans difficultés et sans danger. Mais après son péché il n'en fut plus de même, cette punition ainsi que les autres suites du péché originel atteignit les mères qui vinrent après elle. Non pas toutes les mères : une seule fut exceptée, la bienheureuse Vierge Marie, la Vierge immaculée que le péché originel n'avait pas souillée, la Mère sans tache qui avait conçu non pas selon les lois ordinaires de la nature, mais surnaturellement, par l'opération du Saint-Esprit; la Mère dont il était écrit : *Ecce Virgo concipiet et pariet filium* : « Voilà que la Vierge concevra et enfantera un » Fils (Isa. VII, 14). » Que dites-vous, ô prophète du Seigneur, quel grand signe annoncez-vous? — Je dis que la Vierge par excellence paraîtra enfin. Elle concevra un fils et sera encore vierge. Elle enfantera ce fils et sera toujours vierge. Voilà le grand signe que Dieu réserve à son peuple incrédule : *Dabit Dominus ipse vobis signum* (Isa. VII, 14). Pouvait-il en être autrement et Celui qui est la sainteté même, le Dieu infiniment pur, pouvait-il être pour sa Mère bien-aimée une cause de souffrance, de souillure et de confusion, à son entrée dans la vie ? Les anges devaient dire à son entrée dans le monde : « Je vous » annonce une grande joie : » *Ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum* (Luc. II, 10). La Mère de l'Enfant dont la naissance réjouissait le ciel et la terre devait-elle être réduite à s'affliger? pouvait-elle mêler de douloureux gémissements aux chants joyeux des Anges? Non, il n'était pas possible qu'il en fût ainsi. Tout dans la maternité de Marie devait être parfaite-

ment pur, tout devait être parfaitement exempt de souffrance, tout devait être parfaitement digne de l'enfant dont elle était la mère.

Ah! que les croix sont nombreuses et souvent cruelles pour les pauvres filles d'Eve qui sont appelées à l'état du mariage! Si Dieu les y appelle, qu'elles prennent leur croix avec courage et résignation; mais heureuses celles qui, à l'exemple de Marie, embrassent la sainte virginité. Sans doute elles n'échapperont pas à tous les maux, car la terre est pour tous un lieu d'exil et une vallée de larmes; mais elles échapperont du moins à la condamnation portée contre Eve dès l'origine : « Tu enfanteras tes » fils dans la douleur, tu seras sous la puissance de ton mari et » il te dominera : » *In dolore paries filios, et sub potestate viri eris, et ipse dominabitur tui* (Gen. II, 16).

Marie est encore la Mère sans tache, parce qu'elle ne fut sujette à aucune autre des suites du péché originel. L'ignorance, la faiblesse du libre arbitre, la concupiscence, les maladies, cet héritage de tous les enfants d'Adam n'existaient pas pour elle. Si elle souffrit, si elle mourut, ce fut non par nécessité, mais pour être en tout conforme à son divin Jésus. Tout ce qui est tache, tout ce qui est imperfection, tout ce qui est châtiment du péché répugne profondément à la dignité suprême de la Mère de Dieu. Elle est la Mère sans tache, *Mater inviolata.*

O Mère de Jésus, ô notre mère, que nous sommes loin de vous ressembler, nous qui traînons avec peine le lourd fardeau des misères qu'engendre le péché. Ah! priez pour nous et obtenez-nous du moins la grâce de profiter de nos croix, de nos humiliations, de nos souffrances, pour purifier nos âmes et mériter d'aller au ciel. Mère sans tache, priez pour nous.

XII

MARIE MÈRE TOUJOURS VIERGE.

Mater intemerata, ora pro nobis.

Dieu aime les âmes chastes et il n'est pas de merveilles qu'il n'opère pour leur témoigner son amour et leur donner des preuves de sa faveur particulière. Mais de toutes les âmes chastes, en est-il une que l'on puisse comparer à Marie? en est-il une aussi qui fut aimée de Dieu comme elle?

Pour récompenser la chasteté virginale de Marie, Dieu daigne l'élever au-dessus de tous les Anges et de tous les hommes; il fait d'elle en quelque sorte son égale; elle devient Mère du même Fils unique que le Père engendre de toute éternité; elle est la mère

de famille dans l'humble demeure de Nazareth, où le Fils de Dieu est simplement l'enfant. Mais ce n'est pas tout; par une attention délicate pour les sentiments de cette auguste Vierge, Dieu, qui connaît son amour sans bornes pour la virginité, lui conserve ce trésor précieux, contrairement à toutes les lois de la nature, alors même qu'elle est devenue mère, qu'elle a conçu et enfanté un fils. Les autres vierges, pour conserver intacte leur intégrité virginale, doivent renoncer aux joies de la maternité. Il n'en sera pas ainsi pour Marie. Nulle autre vierge n'égalera sa pureté : elle sera la Vierge des vierges. Nulle autre mère n'égalera sa fécondité : elle sera la Mère du Fils de Dieu lui-même; de celui qui est la vie et par qui subsiste tout ce qui est au ciel et sur la terre. Et cette fécondité merveilleuse ne nuira pas à sa virginité. Le Fils auquel elle donne le jour, n'a pas de père sur la terre, comme il n'a pas de mère au ciel, et sa naissance de Marie sera pure et sainte, comme la naissance éternelle par laquelle il procède du Père. Marie sera mère et toujours elle sera vierge. On la proclamera Mère de Dieu, mais en affirmant sa virginité perpétuelle et jusqu'à la fin des siècles tous les fidèles professeront que Jésus-Christ Fils unique du Père tout-puissant a été conçu du Saint-Esprit et qu'il est né de la Vierge Marie. Jusqu'à la fin des siècles tous les fidèles confesseront humblement leurs péchés au Dieu tout-puissant et à la bienheureuse Marie toujours vierge : *Confiteor Deo omnipotenti, Beatæ Mariæ semper virgini*. Telle est la foi de l'Eglise. Avant l'incarnation du Verbe, au temps de sa nativité et pendant tout le cours de la vie de Marie, cette divine Mère fut toujours la Vierge des vierges, la vierge par excellence, le lis au milieu des épines.

Les hérétiques dont la haine pour Marie ressemble à celle de Satan leur père, ont essayé d'obscurcir cette grande vérité; mais leurs efforts sacrilèges n'ont servi qu'à faire resplendir d'un plus vif éclat la gloire de l'auguste Vierge Mère de Dieu.

L'état du mariage dans lequel était engagée Marie semble, il est vrai, contraire à la sainte virginité; mais Marie n'avait accepté Joseph pour époux, que certaine de trouver en lui un gardien fidèle et non un ennemi de sa pureté virginale. Le vœu qui les liait l'un et l'autre, la sainteté incomparable de Joseph, qui n'était surpassée que par celle de son épouse, étaient un sûr garant que jamais rien ne blesserait la pureté du temple que le Seigneur s'était réservé. Et lorsque Marie eut donné le jour à son divin Enfant, était-il quelque puissance au ciel, sur la terre ou dans les enfers, capable de rompre le sceau virginal consacré par la naissance du Fils de Dieu ?

Voilà comment le Seigneur a récompensé sa bienheureuse Mère de son amour pour la virginité.

Voulez-vous avoir part, comme les âmes pures et comme la

bienheureuse Vierge à un degré moindre, sans doute, aux faveurs de Jésus? Aimez la sainte chasteté et pratiquez-la fidèlement selon votre état.

Voyez comme le Seigneur a aimé les vierges pendant qu'il était sur la terre.

Sa mère a été vierge ; Joseph son père adoptif a été vierge ; Jean-Baptiste son précurseur a été vierge ; Jean son disciple bien-aimé a été vierge ; Etienne son premier martyr a été vierge; Paul son grand apôtre a été vierge. Si les autres Apôtres étaient engagés dans les liens du mariage, comme on le croit pour plusieurs, ils renoncèrent à la vie de famille, à leurs épouses, pour s'attacher à lui.

Si des pécheurs et des pécheresses, qui avaient traîné dans la boue le lis de la pureté, se sont mis à sa suite, il les a transformés et en a fait des vases de grâce et de pureté incomparables. Il veut que l'on soit pur pour approcher de lui, et si on ne l'est pas, il veut qu'on se hâte de le devenir.

Attachez-vous donc de tout votre cœur à la chasteté. Le saint homme Job disait qu'il avait fait un pacte avec ses yeux, pour ne s'arrêter jamais à aucune pensée dangereuse ou mauvaise: *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine* (Job. xxiv, 25); faites comme lui; veillez sur vos regards; veillez sur vos oreilles, veillez sur tous vos sens, car ce sont les portes par lesquelles la mort pénètre dans les âmes. « Veil» lez et priez, nous dit Notre-Seigneur, pour que vous n'entriez » pas en tentation: » *Vigilate et orate et non intretis in tentationem* (Matth. xxvi, 41). Priez avec piété, priez avec un désir sincère d'être exaucés, priez souvent, mais surtout faites-le à l'heure de la tentation. C'est lorsque l'ennemi menace, c'est lorsque la tempête soulève les flots avec fureur qu'il faut appeler à l'aide, qu'il faut crier vers l'étoile de la mer. A la prière, unissez le recours aux sacrements de pénitence et d'eucharistie. Dans l'un vous retrouverez toute la pureté de votre cœur, avec des lumières pour la mieux garder, dans l'autre vous trouverez les forces qui vous manquent, vous puiserez directement aux sources de la sainteté. Ainsi vous serez fidèles à la belle vertu si chère au cœur de Marie, vous serez dignes de votre très sainte Mère du ciel, et vous pourrez attendre avec confiance d'être introduits par elle dans le royaume de son Fils. Ainsi soit-il.

XIII

MARIE MÈRE AIMABLE.

Mater amabilis, ora pro nobis.

Si nous voulons juger à quel point la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, a mérité ce titre, *Mater amabilis* « Mère aimable, » considérons l'amour que Dieu lui porte de toute éternité. Nous savons qu'il n'aime que ce qui mérite d'être aimé. Il n'est pas comme les hommes, que quelques faux attraits peuvent tromper. S'il a aimé Marie plus qu'aucune créature, c'est qu'elle a paru à ses yeux, c'est qu'elle a été dès le commencement, digne de tout cet amour.

Le Père éternel a aimé Marie dès l'instant où elle fut prédestinée à l'honneur infini d'être la Mère du Sauveur. S'il ne l'avait pas aimée, l'aurait-il choisie pour la Mère de son Fils, de cet autre lui-même en qui il se complaît uniquement, comme il l'a témoigné sur les bords du Jourdain et sur la montagne du Thabor (Matth. III, 17 et XVII, 5)? L'aurait-il enrichie de ces dons qui font d'elle sa plus parfaite image? Sans doute il aime tous les hommes parce qu'ils sont ses enfants, et S. Jean s'écrie avec admiration ; « Voyez quelle charité le Père a eue pour » nous, de vouloir que nous soyons réellement enfants de » Dieu! » *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater ut Filii Dei nominemur et simus* (I Joan. III, 1). Mais il a fait plus pour Marie : non seulement elle est sa fille : elle est aussi la Mère de son divin Fils; c'est à elle qu'il a confié son Verbe divin, lorsqu'il l'a envoyé sur la terre pour racheter les hommes; c'est dans son sein virginal qu'il a voulu le voir prendre l'humanité dont il s'est revêtu; c'est entre ses bras qu'il s'est plu à le contempler petit enfant. C'est Marie qu'il a jugée digne d'être sur la terre pour Jésus, ce qu'il est pour lui de toute éternité dans le ciel.

Et le Fils de Dieu combien n'aime-t-il pas sa Mère! Il ne faut pas oublier qu'il n'en est pas de Jésus-Christ comme de nous. Il a choisi lui-même celle qui devait lui donner le jour. Avant toutes choses, le Verbe de Dieu voulant se faire créature pour la gloire de son Père, a pensé à la mère dans le sein de laquelle s'accomplirait le mystère de son incarnation. Il a considéré toutes les créatures possibles; et parmi cette infinité de créatures qu'il pouvait à son gré faire jaillir du néant, il en a choisi une. Sur laquelle croyez-vous qu'il ait porté sa préférence, sinon sur la plus digne? Il voulait pour mère une créature qu'il pût aimer plus que toute autre, à laquelle il fût uni par les liens

les plus étroits, jusqu'à vivre avec elle d'une même vie; et c'est Marie qu'il a choisie. O divine Vierge! que vous avez paru belle aux yeux du Père éternel et de son Verbe! Que vos attraits ont été puissants!

Marie n'a pas été moins aimée de la troisième personne de la sainte Trinité. L'amour d'un père pour sa fille est grand, l'amour d'un fils pour sa mère est grand aussi, mais il en est un autre qu'on peut leur comparer, si même il ne leur est supérieur; c'est l'amour d'un époux pour son épouse. L'Esprit saint a considéré la bienheureuse Vierge Marie, comme son épouse bien-aimée. Il l'a choisie dès l'origine; il l'a ornée de tous les dons les plus précieux. Voyez comme il pense à elle, comme il s'occupe d'elle, pendant les siècles qui précèdent sa naissance. Toute la sainte Ecriture est inspirée, dictée aux écrivains sacrés, aux prophètes, par le Saint-Esprit. Tout ce qu'elle renferme se rapporte à Jésus : il est partout; on le retrouve à chaque page, à chaque ligne. Mais partout avec lui se retrouve Marie : l'Esprit de Dieu pensait à celle qu'il aimait d'un amour infini et partout, il inscrivait son souvenir, son image. Les figures les plus nobles, les emblèmes les plus gracieux, il les réserve pour elle. Elle est l'arbre qui porte le fruit de vie dans le paradis terrestre. Elle est ce paradis lui-même où Dieu aime à descendre pour s'entretenir avec l'homme. Elle est l'arche de Noé, qui porte le salut du monde. Elle est l'arc-en-ciel qui annonce la fin de la colère de Dieu, et le commencement de ses miséricordes. Elle est l'échelle de Jacob, le buisson ardent, la verge d'Aaron, l'arche d'alliance, la terre où coulent le lait et le miel. Elle est la reine qui se tient à la droite du roi, avec un vêtement d'or et mille ornements variés. Elle est Ruth, elle est Esther, elle est Judith, elle est enfin la Vierge qui doit concevoir dans son sein et enfanter un Fils dont le nom sera *Dieu avec nous*, Emmanuel. Cherchez partout, et partout vous verrez Marie, car l'Esprit de Dieu ne pouvait oublier celle qu'il s'était choisie pour épouse et qu'il aimait d'un amour infini. Que vous êtes donc aimable aux yeux de Dieu, vous qu'il a comblée de tant de grâces, ornée de tant de dons, pendant votre vie mortelle, vous qu'il a élevée à un si haut degré de gloire dans le royaume des cieux. Car ce que Dieu a fait ainsi pour Marie, dans les siècles qui ont précédé sa venue sur la terre, ce qu'il a fait pour elle pendant sa vie mortelle, n'était que le commencement, les prémices de ce que son amour lui réservait au ciel.

Marie n'est pas seulement la Mère aimable pour le Seigneur, elle l'est aussi pour nous. Ses perfections, ses beautés, que nous ne pouvons pas encore contempler de nos yeux et que notre imagination même ne saurait atteindre, suffisent assurément pour la rendre plus aimable pour nous que toute créature; mais

ce qui doit surtout exciter notre amour envers elle, c'est celui qu'elle daigne nous porter. Elle nous aime. Que vous nous avez aimés, ô Marie, lorsque sur le Calvaire, au pied de la croix de votre divin Fils, vous avez offert avec lui le sacrifice de ses souffrances, de ses opprobres et de son sang, pour nous racheter! Que vous nous avez aimés en nous acceptant pour vos enfants, de la main même de votre Fils unique! Que vous nous aimez en vous faisant notre médiatrice, notre protectrice, notre avocate auprès de Dieu! Que vous nous aimez en répandant sur nous avec tant d'abondance et sans vous lasser jamais, les trésors de votre miséricorde! Ah! faites qu'à notre tour nous vous aimions; faites que tous nos efforts ne tendent qu'à vous rendre amour pour amour. Mère aimable, obtenez-nous cette grâce. **Mère aimable, priez pour nous.**

XIV

MARIE MÈRE ADMIRABLE.

Mater admirabilis, ora pro nobis.

Le saint roi David disait au Seigneur: « C'est vous, mon Dieu, » qui opérez des merveilles : » *Tu es Deus qui facis mirabilia* (Psal. lxxvi, 15), et il ne cessait d'admirer la grandeur des œuvres de Dieu. Mais parmi les œuvres de Dieu, il en est une dont on pourrait dire comme de la très sainte et très adorable Eucharistie : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus* : « Le Seigneur miséricordieux et compatissant » a fait un mémorial, un résumé de toutes ses merveilles (Psal. » cx, 4) ». Ce résumé des merveilles de Dieu, c'est Marie, la plus parfaite, la plus belle, la plus admirable des créatures, après l'humanité de son divin Fils.

Marie est admirable en tout; admirable par sa prédestination à la maternité divine avant l'origine du monde; admirable par sa préservation du péché originel; admirable par la plénitude des grâces qu'elle reçut de Dieu; admirable par tous les dons de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel dont elle fut comblée; admirable par sa correspondance parfaite à la grâce; admirable par sa fécondité virginale; admirable par ses vertus; admirable dans sa vie; admirable dans sa mort; admirable au ciel par sa grandeur et sa dignité souveraine ; admirable sur la terre par sa bonté, sa miséricorde, les bienfaits innombrables qu'elle distribue sans cesse; admirable par sa puissance pour repousser les ennemis de Dieu et donner la victoire à ceux **qu'elle protège.**

Lorsque parut sur la terre cette merveille des merveilles de Dieu, les anges ravis d'admiration s'écrièrent à sa vue : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata* : « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore à son lever, » belle comme la lune, pure comme le soleil, terrible comme » une armée rangée en bataille (Cant. vi, 9)? »

Je ne m'étonne pas de l'admiration des anges, ô Marie, je ne m'étonne pas que les saints dans le ciel ne puissent se lasser de vous contempler et de célébrer vos louanges. N'êtes-vous pas la Mère de Dieu, et le Père éternel ne vous a-t-il pas faite digne d'entrer dans sa famille, d'être dans le temps la Mère de son Fils unique, qu'il engendre de toute éternité?

Toutes les grandeurs, toutes les merveilles que nous pouvons admirer au ciel et sur la terre, toutes les perfections et les dignités de Marie elle-même disparaissent en présence de cette dignité unique de Mère de Dieu, que nul autre n'a partagée, ni ne partagera avec elle. Aussi lorsque la sainte Eglise nous convie à admirer Marie, c'est avec son titre de mère qu'elle nous la présente. Son Fils est Dieu : que sera-t-elle elle-même? Sans doute il est le seul Dieu, le seul Seigneur, le Très-Haut : *Tu solus Dominus, tu solus altissimus, Jesu Christe*; mais n'est-il pas juste que sa Mère s'approche de lui, autant que le fini peut approcher de l'infini? N'est-il pas juste que la Mère de celui qui opère les merveilles, soit la plus admirable des merveilles sorties des mains toutes-puissantes de son Fils? Aussi la bienheureuse Mère de Dieu s'écrie-t-elle avec une reconnaissance et une joie inexprimables : « Celui qui est puissant a fait en moi de » grandes choses : » *Fecit mihi magna qui potens est.*

Les fils sont l'honneur et la gloire de leurs mères. Heureuses les mères qui ont des fils dont elles peuvent être fières devant Dieu et devant les hommes!

Voyez Marie tenant entre ses bras l'enfant auquel elle a donné le jour.

Cet enfant n'est pas seulement un noble rejeton de la famille royale de David; il n'est pas destiné seulement à briller dans le monde comme un grand conquérant, un grand législateur, un grand roi; il ne sera pas seulement un homme illustre par sa science, sa vertu, ses dignités, un prophète, un pontife, un saint. Tout cela, l'enfant de Marie le sera; mais il est déjà plus; il est déjà incomparablement, infiniment plus grand que toute grandeur humaine. Enfant d'Adam, il est en même temps le Fils unique de Dieu, Dieu comme le Père et égal à lui en toutes choses.

O mère admirable, avec quel amour vous contemplez ce divin enfant qui vous sourit porté entre vos bras, pressé sur votre

cœur maternel. Mais regardez au-dessus de vous, au-dessous de vous, autour de vous; regardez dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. Sondez les abîmes infinis de l'éternité : votre petit enfant est le centre de tout. C'est par lui que tout a été fait et rien n'a été fait sans lui. Le Père éternel contemple son Fils bien-aimé qui est votre Fils, et que vous couvrez de vos baisers maternels. Oh! comme vous êtes belle, comme vous êtes admirable à ses yeux, ornée de cette parure qui est Jésus le trésor du ciel, le trésor de Dieu! Que vous êtes admirable aux yeux du Tout-Puissant, avec Jésus entre vos bras!

Les anges vous contemplent, ou plutôt se prosternent et osent à peine lever vers vous un timide regard. Vous êtes leur reine, et vous portez entre vos bras leur souverain roi, leur Dieu. Ils vous admirent, ils admirent votre bonheur; ils envieraient ce bonheur, ce titre glorieux de Mère de Dieu que vous portez s'ils ne s'en reconnaissaient profondément indignes. Que sont-ils, eux, les princes de la cour céleste, eux qui brillent comme des soleils dans le royaume de Dieu, auprès de la Mère d'un tel Fils, auprès de vous, mère admirable ? Une armée de ces célestes esprits a déserté le ciel pour vous entourer, pour être votre cour d'honneur sur la terre. Heureux ceux que Dieu a choisis pour vous accompagner, comme les vierges accompagnent le divin Agneau dans le ciel.

Regardez autour de vous, ô Marie. L'univers entier tend les bras vers votre divin enfant; il est le Sauveur et vous êtes sa Mère!

Regardez au-dessous. Les âmes saintes tressaillent d'allégresse, parce que votre Fils va les délivrer et leur ouvrir le ciel. L'enfer rugit de fureur et se reconnaît vaincu parce qu'il sait que votre Fils est le Seigneur.

Quelle est la joie du Père éternel et quelle sera la joie des saints dans les siècles des siècles, sinon votre Fils?

O Marie! ô Mère d'un tel Fils! vous êtes véritablement la *Mère admirable*. Mais vous avez d'autres enfants. Nous sommes vos enfants, ô Marie, et nous, hélas! nous ne faisons pas autant d'honneur à notre mère. Nous sommes faibles, imparfaits, pécheurs. Mais nous pouvons célébrer vos louanges; nous pouvons vous prier et essayer avec votre secours d'imiter quelque chose de vos vertus. O mère admirable, ne repoussez pas nos humbles hommages; nous sommes vos enfants : que ce titre nous serve auprès de vous; qu'il soit notre protection, qu'il soit notre titre de gloire ici-bas, qu'il soit le gage assuré de notre entrée dans la céleste patrie. Mère admirable, priez pour nous!

XV

MARIE MÈRE DU CRÉATEUR.

Mater Creatoris, ora pro nobis.

La sainte Eglise met sur les lèvres de Marie ces paroles du livre des Proverbes : « Le Seigneur m'a possédée au commence-» ment de ses voies; avant qu'il fît quelque chose, dès le prin-» cipe. Dès l'éternité j'ai été établie; dès les temps anciens, » avant que la terre fût faite... Quand il préparait les cieux, » j'étais présente; quand par une loi inviolable, il entourait d'un » cercle les abîmes; quand il affermissait en haut la voûte éthé-» rée et qu'il mettait en équilibre les sources des eaux... j'étais » avec lui, disposant toutes choses, et je me réjouissais chaque » jour, me jouant en tout temps devant lui, me jouant dans le » globe de la terre : » *Dominus possedit me,* etc. (Prov. VIII, 22). Marie n'existait pas encore en sa propre personne, mais elle existait dans la pensée de Dieu. Avant la création elle était avec lui; au temps de la création elle ne le quittait pas : *J'étais avec lui,* dit-elle, *disposant toutes choses.* C'est que tout ce que Dieu a fait, il l'a fait pour lui-même, c'est-à-dire pour Jésus-Christ et que Jésus-Christ par qui et pour qui Dieu a fait toutes choses, les a faites pour son Père et en second lieu pour sa Mère. Elle était avec lui, conçue dans sa pensée éternelle; il lui subordonnait le reste de la création comme il se subordonnait lui-même et Marie avec lui, à la gloire de son Père. Elle n'était pas avec lui comme les autres créatures qu'il avait résolu de tirer du néant; elle y était comme sa mère bien-aimée, sa mère en vue de qui sa sagesse, sa puissance et sa bonté s'exerçaient à l'envi.

Quel noble titre que celui de Mère du Créateur, que nous donnons à la bienheureuse Vierge! mais aussi qu'il pourrait sembler étrange appliqué à une créature, si nous ne savions pas que le Fils auquel elle a donné le jour existait de toute éternité, avant de naître d'elle.

Le Fils de la très sainte Vierge est le créateur. Ce titre de créateur lui appartient en vertu de sa divinité. Il est écrit de lui dans le saint Evangile : « Au commencement était le Verbe et » le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au com-» mencement en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui... » Et le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous : » *In principio erat Verbum,* etc. (Joan. I). Il était Dieu, il était créateur, il s'est fait chair en devenant le Fils de Marie. Voilà donc Marie, Mère de Dieu, mère de celui par qui toutes choses ont

été faites et sans qui rien n'a été fait, de ce qui a été fait. La divinité en laquelle réside la puissance créatrice de son Fils ne lui doit pas l'existence, mais elle est née d'elle dans le temps en s'unissant à l'humanité. Le Fils de Dieu, devenu fils de Marie, n'en est pas moins le Dieu créateur de toutes choses et égal en tout à son Père.

Considérez maintenant ce que toutes les œuvres de Dieu deviennent pour Marie en vertu de ce titre.

On sait combien une mère estime ce que fait son enfant. Ne pût-il encore que balbutier quelques mots, ces quelques mots sont des merveilles. Mais s'il est un homme de génie, s'il fait des œuvres qui le rendent illustre, s'il est écrivain, poète, peintre, sculpteur, s'il s'acquiert un grand nom parmi les hommes : quel prix sa mère n'attachera-t-elle pas à chacun des produits du talent ou du génie de son enfant?

Marie contemple les œuvres de son Fils. Elle voit le ciel, la terre, et tout ce qu'ils contiennent. Ce spectacle a paru magnifique au Seigneur lui-même lorsqu'il jeta un regard sur son ouvrage après qu'il fut achevé. La sainte Ecriture le constate en disant : « Et Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles » étaient très bonnes : » *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona* (Gen. I, 31).

Mais parmi toutes les œuvres de Dieu, il en était deux dont la beauté surpassait celle de toutes les autres. Dieu avait créé les anges pour peupler le ciel et les hommes pour peupler la terre. Les anges et les hommes pourvus d'intelligence, capables de connaître, d'aimer et de servir leur créateur, étaient l'âme de ce monde tiré du néant par la toute-puissance du Fils de Marie. Dieu les aimait d'un amour sans mesure; Dieu les admirait. Marie pouvait-elle ne pas les admirer, ne pas les aimer aussi?

Mère du Créateur, elle aime toutes les créatures, elle s'y intéresse comme le Père céleste qui n'oublie pas même un brin d'herbe ou une fleur des champs, dans sa sollicitude; mais elle aime surtout les œuvres par excellence de Dieu. Elle aime les anges à cause de leur beauté, de leur perfection, et elle aime plus encore les hommes quoique moins parfaits, parce qu'ils sont faibles et malheureux; parce qu'ils sont exposés à se perdre; parce qu'ils sont de sa famille, ses frères par le sang et par la nature; parce qu'ils ont été non seulement créés mais rachetés à grand prix par son divin Fils.

O Mère du Créateur, c'est pour vous que le Verbe divin a orné ce monde de tant de magnificences. S'il ne l'avait pas fait pour sa mère, pour qui l'aurait-il fait? Pour les anges? Ils n'en avaient pas besoin; le ciel est leur séjour. Pour Adam et pour Eve? Ils furent dès les premiers jours de leur création, des ingrats et des révoltés, indignes de profiter de tant de biens. Pour leurs des-

cendants? Ils devaient être tous, vous seule exceptée, des objets de répulsion, de dégoût et de haine pour lui, avant même que de naître, à cause du péché originel. Pour qui donc le Seigneur a-t-il fait toutes ces choses, sinon pour vous, qui étiez avec lui dès le principe, lorsqu'il posait les fondements du monde et établissait les montagnes sur leurs bases?

C'est donc à vous, ô Marie, que nous devons ce monde avec toutes ses beautés; c'est à vous que nous devons même l'existence, et il est juste que nous rapportions tout à vous après Dieu. Recevez donc, ô Mère du Créateur, l'offrande que nous vous faisons de nous-mêmes; l'offrande de tout ce qui nous appartient; l'offrande de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous pouvons faire. Mais vous de votre côté souvenez-vous que nous sommes les créatures de votre Fils; veillez sur nous avec sollicitude, conservez-nous dignes de celui qui nous a créés. Mère du Créateur, priez pour nous.

XVI

MARIE MÈRE DU SAUVEUR.

Mater Salvatoris, ora pro nobis.

Le Fils de la bienheureuse Vierge Marie n'est pas seulement notre Créateur, il est aussi notre Rédempteur, notre Sauveur.

A ce titre de Créateur, nous lui devons beaucoup; mais que nous eût-il servi d'être créés si nous n'avions pas été rachetés? La création en elle-même est un bien inestimable; elle est le premier de tous les biens, le fondement nécessaire de tout ce qui vient après elle : mais pour les enfants déchus du premier homme, quels biens pouvaient suivre ce premier? Ne devenait-elle pas au contraire un mal, et Job n'avait-il pas raison de dire : « Périsse le jour auquel je suis né et la nuit dans laquelle » il fut dit : Un homme a été conçu : » *Pereat dies qua natus sum, et nox in qua dictum est : Conceptus est homo* (Job. III, 3)? En effet, « l'homme né de la femme vit peu de temps, et il est » en proie à beaucoup de misères. Comme une fleur il s'élève et » il est brisé : » *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis. Qui quasi flos egreditur et conteritur* (Job. XIV, 1, 2).

Si encore tout se bornait aux souffrances de la vie présente et à la mort qui vient y mettre un terme; mais la création amène pour nous inévitablement la mort spirituelle et éternelle méritée par le péché d'Adam. Ce grand bien serait donc pour nous le plus affreux et le plus irrémédiable des maux, si Dieu n'avait

trouvé dans sa miséricorde un moyen d'y porter remède. Et Marie est encore là. Elle a été présente à la pensée de Dieu, elle a présidé en quelque sorte à la création. Elle sera présente aussi, elle aura sa grande, sa très grande part à l'œuvre de la rédemption. Elle n'est pas seulement la Mère du Créateur, elle est la Mère du Sauveur, de celui qui nous a rachetés.

Si Dieu pensait à Marie lorsqu'il se déterminait dans son infinie sagesse à créer le monde; s'il s'appliquait particulièrement à cette œuvre à cause d'elle et pour elle, il était plus nécessaire encore qu'elle tînt une grande place dans le plan de la rédemption du monde.

Au monde tombé il fallait un Sauveur. Dieu pouvait-il permettre que la malice du démon ruinât tous les plans de sa divine sagesse et de sa bonté infinie? Le Sauveur ne pouvait être que Dieu lui-même, car la faute de l'homme, infiniment grande à cause de la dignité de l'offensé, exigeait une réparation du même ordre, Dieu pouvait seul se satisfaire dignement à lui-même pour l'outrage qui lui était fait. Mais il ne le pouvait pas comme Dieu : il fallait qu'il se fît homme, capable de s'humilier, de souffrir, d'expier, de prier. Pour se faire notre Rédempteur il lui fallait devenir l'un de nous, prendre un corps, non seulement semblable aux nôtres, mais du même sang, de la même chair, de la même origine. Il fallait qu'il devînt fils d'Adam; or pour le devenir, une mère lui était nécessaire.

Et c'est sur vous, ô Marie, que s'arrêtent les regards du Père éternel; c'est vous qu'il donnera pour mère à son divin Fils sur la terre; c'est votre chair virginale qui deviendra sa chair, c'est votre sang très pur qui deviendra son sang. Mère du Créateur, vous serez aussi Mère du Rédempteur, puisque le Verbe divin par qui toutes choses ont été faites et qui vous a choisie pour sa mère, veut bien être notre sauveur après avoir été notre créateur.

Dans l'œuvre de la création, tout était gloire pour Dieu, sa sagesse, sa puissance, sa bonté y rayonnaient d'un merveilleux éclat, sans qu'il y eût pour lui ni fatigue, ni souffrance. Mais dans l'œuvre de la rédemption il n'en est plus ainsi. Sans doute les résultats seront admirables, mais, que de travaux ils coûteront à celui qui d'un seul acte de sa volonté pourrait créer mille mondes. Il en sera de même pour Marie. La Mère du Créateur ne trouve dans ce titre que bonheur et que gloire. La Mère du Sauveur en trouvera plus encore dans cette dignité nouvelle; mais qu'il faudra payer cher ce surcroît!

Remarquons d'abord que Marie est la mère non seulement de notre Sauveur, mais du sien. Le Fils de Dieu nous a rachetés du péché, mais avant tout il avait appliqué le prix payé pour les descendants d'Adam à la bienheureuse Vierge sa Mère. Il avait

donné plus pour elle seule que pour tous les autres; il l'avait mise à part, n'avait pas permis qu'elle contractât la dette ni subît le joug qui pèsent sur tous les autres hommes; il n'avait pas souffert que la moindre souillure vînt déparer sa mère, et il avait dit d'elle dès le commencement : « Vous êtes toute belle, ô » mon amie, et il n'y a pas de tache en vous : » *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. iv, 7). Ne fallait-il pas qu'elle fût digne de lui? Ne fallait-il pas qu'elle l'aidât dans l'œuvre pour laquelle il devait s'incarner? Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Marie aurait-elle pu seconder Jésus dans l'œuvre de la rédemption des pécheurs, si elle avait eu à se purifier elle-même de la tache du péché?

Aussi voyez comme elle est bien la Mère du Rédempteur, comme elle l'aide dans son sacrifice, comme elle l'immole généreusement et s'immole avec lui!

Elle offre les prémices du sang de son Fils au jour de la Circoncision.

Elle offre ce divin Fils comme victime au Seigneur, au jour de la Purification.

Pendant trente ans elle nourrit et prépare la divine victime pour le sacrifice du Calvaire.

Au temps de la Passion, elle est là comme le prêtre à l'autel, offrant Jésus notre Sauveur, à la justice de Dieu, comme il s'offre lui-même.

O Mère du Sauveur, souvenez-vous du prix que nos âmes vous ont coûté; souvenez-vous du sang versé pour notre salut. Ne permettez pas que les souffrances de Jésus et les vôtres nous deviennent inutiles! Ah! plutôt venez à notre aide; faites que nous profitions du salut que vous nous avez apporté. Mère du Sauveur, priez pour nous.

XVII

MARIE VIERGE TRÈS PRUDENTE.

Virgo prudentissima, ora pro nobis.

Après sa divine maternité, le grand titre de gloire de la Mère de Dieu c'est sa virginité. Nous avons déjà invoqué en elle la Vierge des vierges, mais ce n'est pas assez. Il semble que la sainte Eglise croit n'avoir jamais assez fait pour honorer la virginité de Marie; il semble qu'un secret instinct, ou plutôt une inspiration de Dieu, pousse les âmes pieuses à se recommander à Marie en vertu du glorieux privilège de sa virginité.

Marie Mère de Dieu n'est pas seulement la Vierge par excel-

lence, *Virgo virginum*, elle est la Vierge très prudente : *Virgo prudentissima.*

La prudence est une des quatre vertus cardinales, sur lesquelles s'appuie la conduite morale de l'homme. Par la prudence, nous méprisons les choses de la terre et nous aimons de préférence celles du ciel. — Nous arrivons à une connaissance, à une appréciation juste de la valeur des choses divines et humaines. — Nous savons nous garder des maux, et faire choix de ce qui est véritablement bon. — Nous distinguons les moyens les plus propres à atteindre notre fin ; nous les enseignons même aux autres. — Nous réglons comme il faut le présent, nous nous souvenons du passé, nous prévoyons l'avenir. — Nous conformons tous nos actes à la droite raison. — Nous veillons sur notre langue et nous pesons nos paroles.

Dirons-nous que la bienheureuse Vierge pratiqua d'une manière parfaite tous ces divers actes de la prudence ? Il ne peut venir à la pensée de personne aucun doute sur la perfection avec laquelle Marie les accomplit.

Qui méprisa mieux qu'elle les choses de la terre pour ne s'attacher qu'aux vrais biens? Voyez-la toute petite enfant, âgée de trois ans à peine, quitter la maison paternelle pour se retirer dans la solitude du temple de Jérusalem. Est-il, pour un tout jeune enfant, quelque trésor comparable à la tendresse pleine de sollicitude d'un père et d'une mère ? Cependant Marie renonce à ce trésor. Dieu l'attire ; elle s'écrie avec le roi David son aïeul : *Quam dilecta tabernacula tua Domine virtutum* : « Qu'ils sont » aimés vos tabernacles, Seigneur Dieu des vertus (Psal. lxxxiii, 1). » Et plus tard, lorsque Dieu récompensant magnifiquement son humilité, son amour, sa virginité et ses désirs ardents, l'aura élevée à la plus haute dignité qui soit après Dieu lui-même au ciel et sur la terre, nous la voyons pauvre, n'ayant pas d'autre abri à offrir au divin enfant dont elle est la mère, qu'une pauvre étable, qui même n'est pas à elle, et pas d'autre berceau qu'une pauvre crèche avec un peu de paille. Toute sa vie elle sera pauvre, et dans sa vieillesse, la Mère du roi du ciel et de la terre, la Mère de celui qui donne la vie et la nourriture à tout ce qui existe n'aura pour toute ressource que les aumônes des pieux fidèles.

Ah ! c'est qu'elle connaissait le prix de toutes choses ; c'est qu'elle savait combien sont passagers et trompeurs ces biens de la terre auxquels s'attachent les hommes ; c'est qu'illuminée d'une science toute divine, elle appréciait les vrais biens et ne désirait qu'eux.

Voyez aussi comme elle était pleine d'attention pour éviter les maux, c'est-à-dire les péchés qui sont les grands ou plutôt les uniques maux. Quelle vigilance, quelle modestie, quel amour de la retraite. Le danger n'en était pas un pour elle puisque Dieu

la gardait comme la prunelle de ses yeux. Cependant, comme elle le fuyait.

En même temps quelle générosité pour la pratique du bien. Je ne parle pas de sa piété, de sa charité envers le prochain, de sa douceur, de son obéissance, de ses mille autres admirables vertus, mais seulement de son amour pour la virginité. Dieu lui en révèle la beauté et le prix. Immédiatement son choix est arrêté. Elle sait qu'il lui en coûtera beaucoup pour s'attacher à cette sainte vertu, qu'elle s'attirera le mépris du monde, les persécutions même de ceux qui ont sur elle une autorité légitime : mais il n'importe. Avant tout il faut faire ce qui est agréable à Dieu, et Marie embrasse la sainte virginité. La première elle fait un vœu qui sera pour elle la source de biens infinis qu'elle ne pouvait prévoir : mais ce qu'elle savait, c'est que ce vœu la rapprochait davantage du Seigneur, la rendait plus digne de lui, plus agréable à ses yeux, c'était assez pour elle.

Voulez-vous voir comment elle modérait et mesurait ses paroles ? Lisez l'Evangile, comptez les circonstances dans lesquelles cette bienheureuse Vierge dit quelques mots. Vous verrez qu'elle ne le fit que très rarement, lorsque la nécessité ou la charité lui en faisait un devoir. Et encore le fit-elle toujours avec le moins de mots possible. Mais c'est surtout au moment de l'Annonciation que sa prudence brille d'un vif éclat. L'Ange vient lui annoncer la nouvelle la plus extraordinaire, la plus incroyable qui se puisse concevoir. Marie éprouve quelque trouble à la parole de l'Ange, mais elle ne dit rien. L'Ange complète son message. Marie demande une simple explication qui lui paraît indispensable : *Quomodo fiet istud* : « Comment ce que vous an- » noncez s'accomplira-t-il ? » Et lorsque l'Ange lui a donné l'explication qu'elle attendait, elle dit simplement : « Voici la servante » du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : » *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.*

Suivez Marie sur la montagne du Calvaire, au pied de la croix de Jésus ! L'entendez-vous se répandre en lamentations et en gémissements bruyants ? Elle est là debout ; elle pleure sans doute, mais elle étouffe ses sanglots ; elle ne dit rien.

Ah ! quel admirable modèle que Marie, et que notre bonheur serait grand si nous pouvions être fidèles à l'imiter !

Que l'exemple de la Vierge très prudente nous enseigne au moins à nous détacher des faux biens. Qu'il nous enseigne à chercher Dieu partout et avant tout, à régler notre conduite, à régler nos discours de manière à ne pas lui déplaire, mais à mériter devant lui.

O Vierge très prudente, rendez-nous prudents comme vous, et faites-nous suivre la voie que vous avez si bien suivie. O Vierge très prudente, priez pour nous.

XVIII

MARIE VIERGE VÉNÉRABLE.

Virgo veneranda, ora pro nobis.

Le Seigneur lui-même nous a enseigné par ses actes de quelle vénération et de quel culte la bienheureuse Vierge Marie est digne. Comment ne rendrions-nous pas toutes sortes d'honneurs à celle que Dieu lui-même a honorée ? Aussi la sainte Eglise ne manque-t-elle pas de nous rappeler ce devoir. Le culte de Marie se retrouve partout uni à celui de son Fils dans la Liturgie ; les temples en l'honneur de Marie s'élèvent de toutes parts, ses fêtes se multiplient dans le cours de l'année, les pratiques de dévotion qui se rapportent à elle sont innombrables et chères à tous les fidèles ; les sociétés religieuses se glorifient de l'avoir pour patronne et de porter son nom.

Comment aussi pourrait-on ne pas témoigner une vénération profonde à la Vierge bénie que Dieu a prédestinée de toute éternité pour être sa mère, lorsqu'il descendrait sur la terre ?

Après le nom de Jésus, le nom de Marie est inscrit le premier sur le livre de vie. Les anges ont connu Marie et l'ont vénérée avant sa naissance, en même temps que le Christ qui devait naître d'elle ; ils l'ont vénérée pendant sa vie mortelle, comme la mère de leur Dieu ; ils lui rendent au ciel d'éternels hommages comme à leur reine.

Voulez-vous connaître la vénération de Dieu et de ses anges pour la bienheureuse Vierge ? Transportez-vous par la pensée dans l'humble maison de Nazareth, assistez au grand mystère de l'Annonciation. Voyez avec quel respect profond, l'ange Gabriel, un des premiers princes de la cour céleste, aborde Marie. Il s'agenouille devant elle ; il la salue en la proclamant pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes. Il dit que le Seigneur est avec elle ; il se hâte de lui donner les explications qui la rassurent et la déterminent à consentir au grand mystère dont il est le médiateur.

Ne vous étonnez pas du respect profond de l'archange Gabriel. Attendez quelques années et vous verrez dans cette même maison de Nazareth, le Fils de Dieu lui-même rendant à Marie tous les respects qu'un enfant doit à sa mère. Comme il est aimant, respectueux et soumis ce divin Enfant. Il est le souverain Seigneur de toutes choses, celui par qui tout existe ; sa mère elle-même lui doit tout. Il le sait et cependant c'est Marie qui reçoit les hommages, et le Fils de Dieu qui les rend. Il en sera toujours ainsi. Plusieurs fois Jésus parlera au public de manière à faire comprendre qu'il y a en lui quelque chose de plus que son huma-

nité qu'il doit à Marie. Peut-il laisser croire qu'il tient d'elle sa divinité, et ignorer qu'il est le Fils du Père éternel. Mais aussitôt comme il se hâte de reprendre dans toute son étendue et toutes ses délicatesses son rôle de fils aimant, respectueux et soumis. Voyez-le lorsque Marie et Joseph le retrouvent au temple de Jérusalem à l'âge de douze ans; voyez-le à Cana, lorsqu'il avance le temps de son premier miracle, pour être agréable à sa mère.

Il est donc juste de vénérer celle que Dieu lui-même vénère ; il est juste qu'au nom de Marie, comme au nom de Jésus, tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et jusque dans les enfers.

Mais comment témoignez-vous votre vénération, votre culte à la Mère de Dieu, à la reine du ciel et de la terre, à votre Mère, votre protectrice, votre refuge, votre avocate, votre espérance après Jésus ?

S. Bernard veut que nous honorions Marie du fond de notre cœur et de toutes les puissances de notre âme. Pour rendre un tel culte à Marie, nous devons l'aimer, la féliciter, la vénérer, l'invoquer et l'imiter.

Comment nous serait-il possible de ne pas aimer Marie, lorsque nous reconnaissons en elle la Mère de N.-S. Jésus-Christ, source de tous biens ; la dispensatrice des grâces du Seigneur des mains de laquelle nous avons reçu, nous recevons et espérons recevoir encore de nombreux et d'inappréciables bienfaits ; notre propre mère à qui Jésus-Christ nous a donnés pour enfants, et qui a bien voulu nous accepter et nous aimer d'un amour plus que maternel; notre guide, notre soutien, notre force dans le pèlerinage de cette vie, au milieu des dangers qui nous entourent; enfin la bien-aimée de Dieu par excellence, celle que l'on ne peut refuser d'aimer sans renoncer à l'amour de Dieu lui-même ?

Aimons donc Marie et félicitons-la des grâces et des faveurs qu'elle a reçues de Dieu; réjouissons-nous de la gloire et du bonheur de cette mère, qui nous aime, et qui veut nous les faire partager avec elle.

Mais en même temps souvenons-nous de sa dignité incomparable, et dans les prières, les louanges, le culte que nous lui adressons, conservons toujours tout le respect, toute la vénération que nous devons à la Mère de Dieu.

Adressons nos humbles supplications à Marie. Prions-la avec confiance, prions-la avec persévérance. Elle se plaît à voir que nous croyons à sa bonté, que nous espérons tout de sa miséricorde et de sa tendresse maternelle. Elle tarde quelquefois à nous exaucer, pour jouir plus longtemps du spectacle de notre confiance, et pour nous donner davantage parce que nous aurons demandé avec plus de persévérance. Prions-la, mais en même temps remettons-nous à sa maternelle sollicitude pour nous exau-

cer dans le temps et de la manière qui nous seront le plus avantageux.

Enfin imitons Marie. C'est d'elle que Dieu nous dit, comme autrefois il disait à Moïse en lui parlant de l'arche d'alliance, figure de cette auguste Vierge : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est* : « Regardez et faites comme le modèle qui » vous a été montré (Exod. xxv, 40). » Marie vous accepte pour ses enfants, mais c'est à la condition que vous vous efforcerez de lui ressembler.

Voilà le culte, la vénération que vous attendez de nous, ô Marie. Vous qui dans le ciel recevez les hommages des saints, des anges et de votre divin Fils lui-même, donnez-nous de vous honorer sur la terre, selon que vous en êtes digne et que nous le pouvons. Vierge vénérable, priez pour nous.

XIX

MARIE VIERGE DIGNE DE LOUANGES.

Virgo prædicanda, ora pro nobis.

La sainte Eglise salue la bienheureuse Mère de Dieu, du titre de vénérable et lui dit : *Virgo veneranda, ora pro nobis*; mais elle semble craindre de n'avoir pas suffisamment exprimé l'étendue des devoirs que nous avons à remplir envers cette auguste mère, et elle ajoute immédiatement : « Vierge digne » de louanges, priez pour nous » : *Virgo veneranda, ora pro nobis.*

Qui refuserait à la Mère de Dieu, à la plus sublime, la plus parfaite, la plus douce, la plus miséricordieuse des créatures, les louanges que Dieu, que les anges, que les saints de tous les siècles lui ont décernées à l'envi? Mais comment célébrer les louanges de Marie? La prier humblement, aimer à parler d'elle, à la faire connaître, à la faire honorer, imiter ses vertus : voilà des louanges qui sont à la portée de tous. Réciter l'*Ave Maria*, les Psaumes de son office, les antiennes en son honneur : voilà des louanges qui sont dignes d'elle et qu'elle accepte avec reconnaissance. Mais il faut aussi lui parler quelquefois avec toute l'effusion d'un cœur brûlant d'amour et de reconnaissance. Ecoutez comment les saints célébraient les louanges de Marie. J'emprunte les paroles de S. Ephrem, une des grandes lumières de l'Eglise d'Orient, au IV^e^ siècle.

« Daignez souffrir, ô Vierge, que votre serviteur vous loue » et dise : Je vous salue, vase magnifique et très précieux de » Dieu! Je vous salue, Marie, ma Souveraine, pleine de grâce!

» Je vous salue, Vierge bienheureuse, entre toutes les femmes! » Je vous salue, étoile très brillante, d'où est sorti le Christ! » Je vous salue, lumière très éclatante, Mère et Vierge! Je » vous salue, vous qui avez d'une manière merveilleuse enfanté » le roi de tous les êtres! Je vous salue, vous par qui a brillé » pour nous le soleil le plus beau! Je vous salue, Souveraine » plus élevée que tout! Je vous salue, cantique des Chérubins, » hymne des Anges! Je vous salue, paix, joie et salut du monde! » Je vous salue, bonheur du genre humain! Je vous salue, » gloire des patriarches, honneur des prophètes! Je vous salue, » beauté des martyrs, couronne des Saints! Je vous salue, » gloire des justes et hymne des solitaires! Je vous salue, le » plus bel ornement des hiérarchies célestes! Je vous salue, » chant des poètes inspirés! Je vous salue, miracle le plus » étonnant de tout l'univers! Je vous salue, félicité de tous » les habitants de la terre! Je vous salue, paradis de délices et » d'immortalité! Je vous salue, arbre de vie, jubilation et bon- » heur! Je vous salue, défense des fidèles et salut du monde! Je » vous salue, port tranquille, libératrice de ceux que ballottent » les flots! Je vous salue, notre auxiliatrice dans nos périls! Je » vous salue, résurrection d'Adam, notre père! Je vous salue, » douce liberté! Je vous salue, Mère de tous les hommes. Je » vous salue, fleur de grâce et de consolation! Je vous salue, » refuge et salut des pécheurs! Je vous salue, propitiatoire » de tous ceux qui sont éprouvés! Je vous salue, refuge dans » Jérusalem! Je vous salue, trône très glorieux de mon Créa- » teur! Je vous salue, splendeur très brillante et très éclatante! » Je vous salue, espoir de tous les justes, affligés par le mal- » heur! Je vous salue, refuge des convertis! Je vous salue, » Reine à la fois des hommes et des femmes! Je vous salue, « médiatrice très glorieuse du monde! Je vous salue, réconcilia- » trice de tout l'univers! Je vous salue, Souveraine, obtenant le » sceptre pour vos fidèles serviteurs! Je vous salue, gloire et » joie de tous les prêtres! Je vous salue, consolation des soli- » taires! Je vous salue, porte des cieux qui en facilitez l'entrée » à tous! Je vous salue, vous qui ouvrez les portes du Paradis! » Je vous salue, vous qui apaisez les chagrins et soutenez les » Chrétiens! Je vous salue, vous qui adoucissez les peines des » opprimés! Je vous salue, clef des cieux et du royaume du » Christ! Je vous salue, port excellent des passagers de la vie! » Je vous salue, espérance bonne et sûre de mon âme! Je vous » salue, salut assuré de tous les Chrétiens! Je vous salue, lu- » mière brillante qui éclairez le monde! Je vous salue, Mère du » Christ, Fils du Dieu vivant! Je vous salue, puissante protec- » tion et gloire de nos pères! Je vous salue, vous qui avez en- » fermé en votre sein Celui que nul espace ne peut contenir! Je

» vous salue, vous qui avez élevé le Christ, auteur de la vie; le » Christ, très miséricordieux Créateur de tous les êtres; Dieu » mon doux Jésus, qui nourrit le monde, qui aime profondément » tous les hommes; mon Père tout-puissant, à qui appartien- » nent la gloire, l'honneur et la puissance dans les siècles, la » louange et la glorification avec le Père éternel et l'Esprit- » Saint, maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles ».

Ainsi parlait S. Ephrem, ainsi les saints louaient Marie.

Pour nous, faisons tout ce que nous promet notre faiblesse. Elle est au-dessus de toute louange et nous ne dépasserons jamais les bornes permises en la glorifiant, pourvu que nous ne l'égalions pas à son divin Fils. O Marie, obtenez-nous de lui la grâce de célébrer de tout notre cœur votre gloire sur la terre, afin de la célébrer aussi éternellement dans le ciel. Vierge digne de louanges, priez pour nous.

XX

MARIE VIERGE PUISSANTE.

Virgo potens, ora pro nobis.

Salomon regardait comme difficile de trouver une femme véritablement forte; il semble que la faiblesse, la crainte, une sorte de pusillanimité soit plutôt que la force, l'attribut de leur sexe. Mais plus heureux que Salomon nous avons trouvé la femme forte par excellence, la femme dont la puissance se fait sentir non seulement aux habitants de la terre et des enfers, mais à Dieu lui-même. Cette femme est Marie. Elle est puissante sur Dieu, puisque c'est elle qui a fait descendre le Fils de Dieu sur terre. Il avait résisté aux ardentes prières des prophètes, des patriarches, de tous les saints, des anges eux-mêmes qui désiraient ardemment la réparation des ruines causées dans leurs rangs par la révolte de Lucifer et de ses anges. Le Père éternel n'envoyait pas son Fils, le Fils ne demandait pas à son Père de venir, l'Esprit de Dieu n'avait aucune hâte de distribuer largement ses dons aux hommes. Mais Marie vient de naître; alors tout est changé. Dieu attend avec une sorte d'impatience que le moment soit arrivé où le Verbe divin pourra s'incarner dans son sein. Elle prie et rien ne résiste à ses prières. Le parfum de ses vertus a une force irrésistible, et le Fils de Dieu se fait homme.

Marie l'a déterminé, obligé pour ainsi dire à accomplir ses antiques promesses, et le voilà devenu son Fils. Dites-moi, est-elle assez puissante celle dont les moindres volontés deviennent une loi sacrée pour le Tout-Puissant lui-même; celle à qui le

maître absolu de toutes choses, n'a pas le droit de désobéir, parce qu'elle est sa Mère?

Et maintenant, au ciel, si elle ne donne plus des ordres au Fils de Dieu, comme elle pouvait le faire dans la maison de Nazareth, sa puissance pour avoir changé de forme, a-t-elle perdu de son efficacité? Qui oserait dire que Marie a perdu quelque chose en entrant en possession de sa gloire et de sa royauté céleste? Tout ce qu'elle désire Dieu l'accomplit, comme il l'accomplissait sur la terre; elle est une toute-puissance suppliante : *Omnipotentia supplex.*

Marie est la Vierge puissante pour venir en aide aux pauvres malheureux, aux enfants d'Adam, rachetés par le sang de son fils et devenus aussi ses enfants. Dieu l'a chargée d'une mission auprès de nous. Il lui donne largement tout ce qu'il faut pour l'accomplir. Elle est puissante pour nous retirer du péché; puissante pour nous réconcilier avec Dieu; puissante pour nous soutenir dans le chemin qui conduit à la vie; puissante pour nous relever si nous venons à tomber; puissante pour nous défendre et nous protéger contre les attaques de nos ennemis; puissante enfin pour nous conduire au ciel. Sans elle, sans son puissant secours, qui donc pourrait être sauvé? Sans elle, comment la barque de Pierre ne ferait-elle pas naufrage au milieu des horribles tempêtes soulevées par les passions des hommes et la rage des démons? Mais Marie est puissante et Dieu nous l'a donnée pour notre mère et notre protectrice.

D'où vient donc à Marie une puissance si extraordinaire qu'elle n'a d'autres bornes que celles de la puissance divine?

Elle lui est venue d'abord de son humilité. C'est par la perfection de toutes ses vertus, mais avant tout par son humilité, que la bienheureuse Vierge a attiré le Fils de Dieu dans son sein virginal. Elle nous révèle ce mystère dans son admirable cantique : « Le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante, et » voilà pourquoi désormais toutes les générations me diront » bienheureuse » : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (Luc. I, 48). O humilité vraiment bienheureuse, qui a donné Dieu aux hommes, la vie aux mortels, qui leur a fait recouvrer le ciel, qui a purifié le monde, ouvert le paradis, délivré de l'enfer les âmes des descendants d'Adam!

Devenue Mère de Dieu par son humilité, la bienheureuse Vierge peut tout auprès du Père éternel, à cause du Fils qui leur est commun. Elle peut tout auprès du Fils dont elle est la Mère. Elle peut tout auprès du Saint-Esprit, qui a coopéré avec elle à l'Incarnation du Christ. S. Bonaventure dit à Marie : « Parce que le Seigneur très puissant est avec vous, vous êtes » très puissante avec lui, vous êtes très puissante par lui et au-

» près de lui. Vous pouvez dire avec vérité cette parole de » l'Ecclésiastique : Ma puissance est établie dans Jérusalem : » *Et in Jerusalem potestas mea*[1]. La Jérusalem dans laquelle Marie exerce sa puissance, c'est la Jérusalem nouvelle, l'Eglise triomphante et l'Eglise militante.

Si le Seigneur obéit à Josué demandant que le soleil s'arrêtât pour lui donner le temps d'achever l'extermination des ennemis de son peuple, que n'accordera-t-il pas à Marie, demandant le salut de ceux qu'il lui a donnés pour enfants? « Que crains-tu, » pécheur? dit S. Bernard. Ne peux-tu pas te présenter devant » Dieu avec sécurité, quoique chargé de péchés, puisque tu as » devant toi une telle mère qui suppliera son Fils, en lui rappe- » lant qu'elle l'a nourri de son lait? Et celui-ci sera ton média- » teur auprès du Père en lui montrant ses plaies[2] ».

Oui, vous êtes toute-puissante auprès de Dieu, sainte Vierge Marie, et nous mettons en vous notre espérance. Vous avez fait descendre le Sauveur sur la terre. Vous obtiendrez de votre Jésus, qu'il soit aussi Jésus pour nous et qu'il nous sauve. Vous obtiendrez de lui qu'il nous réconcilie avec son Père, et qu'il nous accorde les grâces dont nous avons si grand besoin. Vous êtes la femme puissante dont le talon victorieux écrase la tête du serpent infernal. Vous nous donnerez la victoire sur notre ennemi. Vous êtes notre mère, ô Marie, vous vous souviendrez de vos enfants, vous nous tendrez une main secourable, vous nous attirerez auprès de vous. Vierge puissante, priez pour nous!

XXI

MARIE VIERGE CLÉMENTE.

Virgo clemens, ora pro nobis.

La bienheureuse Mère de Dieu n'est pas seulement la Vierge puissante; sa puissance nous importerait peu si elle ne s'exerçait en notre faveur : elle est la Vierge clémente, la Vierge douce et miséricordieuse qui a compassion de nos maux, qui pardonne à nos faiblesses, qui nous obtient la rémission des châtiments que nous ont mérités nos fautes. « Dieu, dit S. Ber- » nard, a mis toute la plénitude du bien dans Marie, afin que

1. Quia Dominus potentissimus tecum est, ideo et tu potentissima sè- cum, potentissima per ipsum, potentissima apud ipsum, ita ut vere dicere possis illud *Eccli.* XXIV,15: Et in Jerusalem potestas mea. S. Bonav. in *Specul.*

2. Quid jam times, peccator? An non tuto jam Deum adire potes, et si peccatis onustus, ante te talem habens matrem, quæ pro te Filio suo sup- plicet, sua illi monstrans ubera, ac talem nactus mediatorem Patri sua exhibentem vulnera. S. Bernard. apud *Mieckow.*

» nous sachions que l'espérance, la grâce, le salut, nous vien-
» nent d'elle. Tous puisent à cette source abondante : le malade,
» sa guérison; le triste, sa consolation; le pécheur, son pardon;
» le juste y puise la grâce; les anges y puisent leur joie[1] ». Les cinq vierges prudentes qui reçurent des lampes avec de l'huile dans des vases, sont l'image des saints qui ont reçu dans leurs vases, c'est-à-dire dans leurs cœurs, l'huile de la miséricorde, afin de venir au-devant de l'Epoux et de l'Epouse, au-devant de Jésus et de Marie. Mais la Vierge par excellence n'a pas seulement un peu d'huile dans un vase, elle est l'olivier qui la produit. C'est elle qui nous a donné le Dieu de toute miséricorde.

Qu'elle est grande la miséricorde de Marie! Est-il une souffrance à laquelle elle ne porte remède et qu'elle n'adoucisse si on l'en prie? Est-il un danger qu'elle n'écarte, un bienfait, une bénédiction qu'elle ne procure? Voyez dans les lieux où elle se plaît particulièrement à manifester sa bonté, la multitude d'ex-voto que les siècles, que dis-je, que quelques années ont suffi pour accumuler? Que d'histoires touchantes rappelées par ces témoignages de la reconnaissance! que de misères soulagées! que de cœurs consolés! Lisez les inscriptions innombrables qui recouvrent les murailles et dites-moi, y a-t-il quelque souffrance à laquelle Marie ne porte pas remède? pour laquelle son cœur demeure insensible?

Mais les maux que Marie aime surtout à soulager ce sont les maux véritables, les maux de l'âme, et les biens qu'elle nous procure avec le plus de bonheur, ce sont les biens spirituels, ceux qui nous préparent le bonheur de l'éternité.

C'est par elle que nous avons obtenu la grâce de naître de parents chrétiens, et de recevoir le saint baptême. Elle nous aide à user convenablement des sacrements de pénitence et d'Eucharistie; elle nous presse intérieurement d'y recourir souvent; elle nous donne l'intelligence et l'amour des choses de Dieu; elle nous aide dans les combats qu'il faut soutenir contre les ennemis intérieurs et extérieurs de notre vertu; elle nous vient en aide dans nos découragements; mais c'est surtout pour les pauvres pécheurs, qu'elle se montre la Vierge clémente. Ne semble-t-il pas que la mère très pure du Dieu infiniment saint, devrait détourner ses regards des pécheurs; que la Mère de Jésus crucifié, devrait fuir avec horreur ceux dont les iniquités ont causé les tourments et la mort de son Fils? Cependant il n'en est pas ainsi.

1. Deus totius boni plenitudinem posuit in Maria, ut proinde si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis ab ea noverimus redundare. S. Bern. serm. *de Aquæductu.*

De ejus plenitudine accipiunt universi, æger curationem, tristis consolationem, peccator veniam, justus gratiam, angeli lætitiam. S. Bern. in *Sign. mag.*

Comme Jésus, elle cherche la brebis égarée, comme Jésus elle appelle avec une douceur infinie ceux qui sont lourdement chargés du fardeau de leurs crimes : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis* : « Venez tous à moi vous qui travaillez et » qui êtes chargés (Matth. xi, 28). » A qui donc pourrions-nous aller, sinon à vous, ô Marie? Vous avez le Verbe de la vie éternelle. Vous avez entre les bras notre Jésus, notre Sauveur.

Vous êtes, nous dites-vous dans le livre de l'Ecclésiastique, « comme un bel olivier dans la campagne : » *Quasi oliva speciosa in campis* (Eccli. xxiv, 19); non pas dans les jardins ou dans la forêt, mais dans la campagne. Et pourquoi dans la campagne? Parce que tous, justes et pécheurs, peuvent aller à vous, à tout moment, en tout lieu, et pour toute espèce de besoin.

Sommes-nous, dans notre pèlerinage ici-bas, accablés par la violence des tentations, comme par l'ardeur des rayons du soleil? Marie nous couvre de sa protection, comme d'un ombrage rafraîchissant dans ces champs découverts, où il n'y a rien pour nous soulager. Elle est aussi la fleur des champs qui s'offre à la main de quiconque veut la cueillir : *Ego flos campi et lilium convallium* (Cant. ii, 1).

S. Bernard compare Marie au soleil. « De même, dit-il, que le » soleil se lève indifféremment sur les bons et sur les méchants, » ainsi Marie ne se préoccupe pas des mérites passés. Elle se » laisse fléchir par tous, et se montre clémente envers tous; elle » compatit avec une affection sans pareille à tous nos besoins [1]. » Parcourez le saint Evangile, parcourez l'histoire des siècles qui nous ont précédés; partout vous verrez resplendir la bonté, la miséricorde de Marie; partout vous reconnaîtrez la mère de celui qui est doux et humble de cœur, la mère de celui qui n'est pas venu perdre, mais sauver, de celui qui n'achève pas de rompre le roseau à demi brisé, ni d'éteindre la mèche qui fume encore. Rappelez-vous sa prévenance pleine de sollicitude aux noces de Cana. Rappelez-vous que le bon Larron lui a dû son salut, Pierre son pardon après le triple reniement, tous les pécheurs convertis, la grâce de leur conversion, tous les saints, la grâce qui les a élevés à la perfection de la sainteté.

Mais pour que la clémence de Marie produise en nous ces fruits de bénédiction, il faut détester le péché, il faut observer avec soin les préceptes, faire tout ce que Jésus nous dit, comme elle le recommandait à ceux qui servaient aux noces de Cana. O Marie, c'est encore sur votre miséricorde, sur votre clémence que nous comptons pour obtenir de Dieu, la grâce d'agir ainsi,

1. Quemadmodum sol oritur super bonos et malos indifferenter, sic Maria præterita non discutit merita, sed omnibus se exorabilem, omnibus clementissimam præbet, omnium denique necessitatibus amplissimo misere tur affectu. S. Bern. super *sign. Mag.*

la grâce de correspondre à ce que vous ferez pour nous. Vierge clémente, priez pour nous.

XXII

MARIE VIERGE FIDÈLE.

Virgo fidelis, ora pro nobis.

Marie est la Vierge fidèle, parce que nul n'a possédé la foi à un degré qui approche de la sienne, et parce que nul aussi n'a fait la volonté de Dieu avec une perfection égale. Elle pouvait dire comme son divin Fils : *Quæ placita sunt ei facio semper* : « Je fais toujours ce qui lui plaît (Joan. viii, 29). »

Parcourez la vie de Marie et partout vous verrez briller comme deux soleils, ces deux vertus : une foi parfaite en la parole de Dieu, et une obéissance parfaite à sa sainte volonté.

Pourquoi Marie dès l'âge de trois ans quitte-t-elle la maison paternelle, pour se renfermer dans le temple de Jérusalem? C'est qu'elle a compris d'avance ce que son divin Fils devait enseigner plus tard aux hommes : « Celui qui aime son père et sa » mère plus que moi, n'est pas digne de moi : » *Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus* (Matth. x, 37). Elle avait entendu la voix du Seigneur lui murmurer au plus intime de son âme ces paroles adressées autrefois au saint patriarche Abraham : « Sors de ton pays et de ta parenté, et de la maison » de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai : » *Egredere de terra tua, et de cognatione tua, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi* (Gen, xii, 1). La terre, le lieu béni où Dieu appelait Marie, c'était le temple. Ne fallait-il pas que le sanctuaire de Dieu par excellence fût dans son temple, que la véritable arche d'alliance y demeurât, à l'abri de tout danger et de tout regard profane? Aussi la bienheureuse Vierge, fidèle à la voix de Dieu, se hâte-t-elle. Elle obtient de ses pieux parents d'aller habiter dans la maison de Dieu. Oh! comme elle s'est réjouie le jour où S. Joachim et sainte Anne cédant à ses pieux désirs lui ont dit enfin : « Nous irons dans » la maison du Seigneur : » *In domum Domini ibimus* (Psal. cxxi, 1). Voilà comment la bienheureuse Vierge reconnaît et suit les inspirations de Dieu, dès l'âge le plus tendre.

Mais Dieu parle encore à son cœur. Il l'éclaire de si vives lumières, qu'elle ne peut méconnaître que c'est lui qui l'inspire. Il lui demande de s'engager à garder la virginité par amour pour lui, et Marie n'hésite pas; elle prononce ce vœu sacré, renonce ainsi au monde et aux plus douces, comme aux plus légitimes espérances. Dieu l'a demandé, elle le fait.

Bientôt cependant une grande épreuve viendra fondre sur elle. Ceux qui ont veillé sur son enfance et qui sont auprès d'elle les dépositaires de l'autorité du Seigneur, ont résolu de lui donner un époux. Ils ne connaissent pas son vœu, ou s'ils le connaissent ils jugent qu'un tel vœu émis par une jeune enfant, contrairement à tous les usages et jusqu'à un certain point au texte de la loi, ne saurait obliger Marie, et ils passent outre. Ils lui ordonnent d'accepter un époux. Marie reconnaît en ses supérieurs l'autorité de Dieu lui-même; elle obéit, remettant entre les mains de Dieu le soin de garder le trésor de sa virginité qu'elle lui avait confié. Ce que Dieu garde est bien gardé. Marie recevra pour époux Joseph, digne en tout de vivre auprès d'elle et d'être le gardien de la plus pure des vierges.

Voyez encore Marie au jour de l'Annonciation. Avec quelle foi simple en même temps que prudente elle croit aux mystères inouïs que l'Ange lui annonce de la part de Dieu. Et lorsqu'elle a reconnu ce que Dieu attend d'elle, avec quelle admirable soumission elle dit : *Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole.* Et ne croyez pas que Marie ne vit alors que la grandeur, la gloire, le bonheur que lui apportait la maternité divine. Elle connaissait les saintes Ecritures et personne que Dieu seul ne les comprenait comme elle. Elle savait que le fils qui allait naître d'elle, serait un homme de douleurs; elle savait qu'il rachèterait les hommes, mais au prix de mille humiliations, de mille tourments, au prix de tout son sang versé sur un infâme gibet. Le saint vieillard Siméon ne lui apprenait rien lorsqu'il lui disait : « Un glaive de douleur transpercera votre » âme. » Cependant l'humble servante du Seigneur croit à la parole de son maître, elle se soumet à sa volonté sans hésiter et dit : « Qu'il me soit fait selon votre parole : » *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Voyez encore au jour de la Visitation, au jour de la Nativité, de la Circoncision, de l'Adoration des mages, de la fuite en Egypte, dans toutes les circonstances enfin où le saint Evangile nous montre cette auguste Vierge, comme éclatent en même temps sa foi en la divinité de son divin Fils, et sa fidélité à accomplir tout ce que Dieu demande d'elle, soit par le ministère des anges, soit par le texte de la loi, soit par les lumières intérieures qu'il lui donne. En tout et partout Marie est la vierge fidèle.

Mais c'est sur le Calvaire, au pied de la croix de son divin Jésus que sa foi, sa fidélité inébranlable brillent du plus vif éclat. Les apôtres ont fui, mais Marie que l'Evangile ne nous montre pas à côté de Jésus au jour de son triomphe, est là. Elle se tient debout. Sa douleur est inénarrable, on pourrait presque dire infinie, mais sa foi n'est pas ébranlée. Elle sait que son Fils,

souffrant, humilié, traité avec plus d'ignominie et de cruauté que le dernier des scélérats, est le Fils de Dieu, le Saint des saints. Elle adore celui que les Juifs insultent, et elle ne doute pas que selon sa parole, après trois jours, il reparaîtra à ses yeux ressuscité, glorieux et triomphant. La foi semble s'être réfugiée tout entière dans le cœur de Marie, pendant les trois jours que le corps de Jésus passe dans le tombeau. Mais patience, Jésus ressuscite, et du cœur de Marie, la foi jaillira comme un fleuve immense qui fertilisera le monde.

O Marie, vous avez été fidèle à croire à la parole de Dieu, vous avez été fidèle à faire en tout sa très sainte volonté, vous avez été fidèle à Jésus que vous n'avez pas quitté un moment, au milieu de ses plus cruels combats : et ce n'était pas encore assez : vous avez été fidèle aux autres enfants que Jésus vous avait donnés en mourant pour nous.

Voyez comme elle est bonne Marie. Elle consent à demeurer encore sur la terre lorsque son divin Fils monte au ciel. Pourquoi ? parce que l'Eglise, semblable à un enfant qui vient de naître, a besoin de toutes les tendres sollicitudes d'une mère. L'Eglise grandira et il viendra un jour où Marie pourra quitter la terre et faire son entrée dans le royaume de son Fils ; mais en montant au ciel la Vierge fidèle, Marie notre mère ne renoncera pas à sa tendresse, à sa vigilance pour nous garder. Elle sera toujours pour nous ce qu'elle fut pour les premiers disciples ou plutôt pour Jésus lui-même, car nous sommes aussi ses enfants. Vierge fidèle, priez pour nous !

XXIII

MARIE, MIROIR DE JUSTICE.

Speculum Justitiæ, ora pro nobis.

De toute éternité Dieu avait résolu de créer un monde qui refléterait ses perfections infinies, un monde qui serait comme un miroir dans lequel il pourrait contempler en dehors de lui-même quelque chose de sa beauté. Il créa donc cet univers, le ciel avec ses astres brillants, la terre avec les plantes qui la revêtent, les êtres animés qui l'habitent ; il créa les anges et il créa les hommes. Toutes les parties de ce miroir redisaient quelque chose de l'infinité de Dieu par leur immensité, de sa sagesse et de sa puissance par leur perfection, de sa bonté par les bénédictions qu'il leur avait données ; de son intelligence et de son amour, par l'intelligence et le pouvoir d'aimer qu'il avait conférés aux anges et aux hommes : mais quoique l'ensemble de toute la création fût parfait : *Et erant valde bona*, il y avait quelques

taches que le péché des anges, puis celui des hommes vinrent changer en une odieuse souillure. Il fallait à Dieu un autre miroir.

Vous serez, ô Marie, ce parfait miroir que réclame le Seigneur. C'est en vous qu'il aimera à se contempler comme en sa parfaite image. Après le Verbe divin, image substantielle et immanente du Père éternel, après votre Fils, ce Verbe de Dieu incarné dans votre sein virginal, vous serez la parfaite image de Dieu. C'est en vous qu'il nous sera donné de voir et d'admirer ses perfections infinies.

Sans doute il pourrait nous suffire de considérer notre adorable Sauveur. Il est venu sur la terre non seulement pour payer la dette de nos péchés, mais en même temps pour nous enseigner par sa parole et par ses exemples la voie qui conduit au ciel. Il nous a dit : « Je vous ai donné l'exemple afin que vous » fassiez comme j'ai fait : » *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* (Joan. xiii, 15). Mais quoique Jésus se fût rapetissé, anéanti pour ainsi dire, afin de se mettre à notre portée, il était Dieu. La pensée d'imiter un si parfait modèle pouvait effrayer notre faiblesse, et Dieu qui veut nous rendre facile à tout prix le chemin du salut, nous a donné un autre modèle, sur lequel nous pouvons jeter les yeux, si l'éclat du premier nous éblouit. Il en est du reste la reproduction parfaite; voir l'un c'est voir aussi l'autre; mais avec quelques teintes plus adoucies qui ménagent la faiblesse de nos yeux.

Et quel modèle autre que sa propre mère, le Seigneur pouvait-il nous donner? S'il est lui-même la justice incréée, la justice infinie, la justice absolue, la bienheureuse Vierge Marie sa mère n'est-elle pas le miroir sans tache, où se reflète parfaitement cette adorable justice?

Il n'y a pas de tache en Marie; pas de tache originelle, pas de tache provenant d'un acte de la volonté, pas de tache d'imperfection, de quelque nature qu'on la suppose. Dieu lui dit et il ne dit qu'à elle : « Vous êtes toute belle, ô mon amie, et il n'y » a pas de tache en vous : » *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. iv, 7).

Jetons donc un regard attentif sur cette image parfaite de Dieu, considérons celle que le Seigneur nous donne pour modèle. Aimez à vous transporter par la pensée d'abord dans la maison d'Anne et de Joachim. Les enfants y apprendront par son exemple toutes les vertus de l'enfance, et les personnes plus avancées dans la vie rougiront de leur imperfection à la vue des vertus que pratique cette petite enfant qui parle à peine, et qui fait déjà l'admiration de Dieu et de ses anges. Les esprits bienheureux s'écrient à sa vue : « Quelle est celle-ci qui s'avance » comme l'aurore à son lever? » *Quæ est ista quæ progreditur*

quasi aurora consurgens (Cant. vi, 9)? Oui, c'est l'aurore qui se lève, c'est l'aurore qui verra naître de son sein le divin soleil, lumière du monde. Oh! quels progrès elle a déjà faits, et comme elle avancera encore cette aurore dont les premiers rayons illuminent le ciel et réjouissent les anges!

Considérez-la au temple et apprenez d'elle l'obéissance et la prière, toutes les vertus qui conviennent à la jeunesse. Considérez-la dans son humble maison de Nazareth avec Joseph son époux et le Fils de Dieu devenu son Fils, et apprenez d'elle à remplir les devoirs de l'âge mûr, les devoirs de l'épouse et de la mère, comme aussi les devoirs de l'époux et de l'Enfant, car désormais la mort seul séparera Marie de Joseph d'abord et plus tard de Jésus.

Considérez-la dans les travaux de son humble ménage et apprenez d'elle à remplir vos devoirs d'état, à sanctifier votre travail, à vous montrer humbles, patients, attentifs, prévenants.

Considérez-la, écoutant la parole de son divin Fils et apprenez d'elle à entendre avec respect la parole de Dieu, et à la méditer dans votre cœur, pour tirer profit des enseignements et des paroles édifiantes que vous avez entendus.

Considérez-la dans ses rapports avec le prochain et soyez comme elle, doux, charitables, dévoués, mais en même temps réservés, fidèles à fuir le danger, amis de la solitude.

Considérez-la au milieu des souffrances qui lui ont mérité le titre de reine des martyrs, et apprenez d'elle à supporter généreusement les afflictions que Dieu vous envoie. Soumettez-vous comme elle à l'adorable volonté de Dieu, ne murmurez pas quels que soient les coups qui vous frappent, quelque longues et multipliées que soient vos souffrances, de quelque côté qu'il plaise à Dieu de vous les envoyer.

Considérez-la dans son triomphe, lorsque les bergers et les rois mages adorent le divin Enfant, lorsque les docteurs l'écoutent avec ravissement au temple, lorsque la foule s'écrie, à la vue de ses miracles et en entendant ses discours, qu'il est le Messie, le fils de David, le Fils de Dieu, lorsque ce divin Fils ressuscité monte au ciel; et apprenez d'elle à garder l'humilité, la modestie, une pieuse réserve en toute circonstance mais surtout dans la prospérité.

Enfin regardez cet admirable miroir et, vous comparant à l'image qui vous apparaît, détestez vos difformités, vos défauts, vos péchés, et travaillez généreusement à ressembler à votre modèle. O divine Marie, aidez-nous tous à vous imiter autant que nous le pouvons avec la grâce de Dieu. Miroir de justice, priez pour nous.

XXIV

MARIE, TRONE DE LA DIVINE SAGESSE.

Sedes Sapientiæ, ora pro nobis.

L'Ecriture donne souvent le nom de *Sagesse* au Fils de Dieu, et plusieurs passages du livre des Proverbes et du livre de l'Ecclésiastique, que la sainte Eglise applique à la bienheureuse Vierge Marie, ne parlent de cette auguste Mère que secondairement; ils ont pour premier et principal objet, la Sagesse de Dieu, le Verbe divin par lequel toutes les créatures ont été faites, et sans lequel rien n'a été créé. C'est ainsi que nous lisons : « La » sagesse prêche dehors, dans les places publiques, elle élève la » voix, disant : Jusques à quand, petits enfants, aimerez-vous » l'enfance, les insensés désireront-ils ce qui leur est pernicieux, » et les imprudents haïront-ils la science? Convertissez-vous à » mes remontrances : voici que je vous révélerai mon esprit et » que je vous ferai comprendre mes paroles : » *Sapientia foris prædicat, in plateis dat voces*, etc. (Prov. I, 20). C'est bien le Verbe de Dieu, c'est bien la Sagesse de Dieu qui parle et qui donne ces enseignements aux hommes. C'est bien encore du Fils de Dieu qu'il est écrit : « Le Seigneur m'a possédé au com- » mencement de ses voies, avant qu'il fît quelque chose dans le » principe: » *Dominus possedit me ab initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio* (Prov. VIII, 22). Ne semble-t-il pas entendre un écho des premiers mots de l'Evangile de S. Jean : *In principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum* : « Au commencement était le Verbe et le » Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu? »

La sainte Eglise a proclamé Marie, Mère de Dieu, Mère du Christ, mère par conséquent de la Sagesse divine incarnée. Mais elle veut nous enseigner où nous pouvons trouver cette divine sagesse en laquelle résident uniquement la vie et la vertu : *In me omnis spes vitæ et virtutis* (Eccli. XXIV, 25). Où trouverons-nous le Verbe de Dieu incarné, où trouverons-nous Jésus, sinon entre les bras de Marie? Elle est son trône. Les premiers des gentils, les rois mages ont trouvé Jésus sur ce trône sacré; c'est entre les bras de Marie que nous devons le chercher.

Ecoutez une belle page d'un des plus grands évêques de notre siècle, Mgr Pie :

Et intrantes domum invenerunt puerum cum Maria matre ejus : « Entrant dans la maison ils trouvèrent l'enfant avec sa mère. »

» L'Enfant est avec sa Mère! Ah! dirons-nous avec Bossuet, pour quiconque connaît la portée mystérieuse de tous les faits évangéliques, il y a un mystère ici.

» La terre est admise à venir saluer et reconnaître son Sauveur, et ce qui lui est présenté, c'est l'Enfant-Dieu avec Marie, Mère de Dieu.

» Le trône d'où le Roi des cieux, descendu en terre, reçoit les premières adorations, les premiers tributs de la terre, ce sont les chastes bras de la Vierge.

» Que cette scène est grande, qu'elle est aimable, mais surtout qu'elle est féconde en enseignements!

« Entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie » sa Mère. » Entendez-le bien : la maison, c'est l'Eglise; et quand on entre dans cette maison, qui est l'Eglise, ce que l'on trouve, ce n'est pas seulement Jésus, c'est Jésus avec sa Mère. La religion chrétienne, c'est la religion du Fils de Marie. Séparer le Fils de la Mère, c'est diviser ce que Dieu a uni. On ne trouve Jésus qu'avec Marie et par Marie; on n'arrive sûrement au Fils que par la Mère : *Invenerunt puerum cum Maria matre Jesu.* Et c'est là le rempart le plus inexpugnable de la dévotion à la très sainte Vierge.

» J'ose le dire, quelque profession que nous fassions, vous et moi, d'aimer la très sainte Vierge, de l'honorer, de la servir, dans l'habitude de la vie, nous ne recourons pas encore assez à elle, et cela parce que nous ne sentons pas assez combien est efficace le secours de Marie pour l'exercice de toutes les vertus, pour l'accomplissement de tous les devoirs. Notre foi est languissante, et le recours à Marie ranimerait en nous la vive lumière de la foi; nous confinons quasi toujours au découragement, au désespoir, et le recours à Marie affermirait en nous l'espérance; nous sommes froids et insensibles pour Dieu, et le recours à Marie échaufferait nos âmes des feux ardents de sa charité.

» En d'autres termes, honorer Jésus, c'est l'atteindre, le saisir par la foi, par l'espérance, par l'amour : *Invenit Jesum qui credit, qui sperat, qui diligit.* Or, le véritable secret, le moyen vraiment efficace pour arriver à la foi, à l'espérance, à l'amour, et pour élever dans nos âmes l'édifice de toutes les vertus, c'est le recours, le recours fréquent et habituel à Marie. »

Parmi les figures que Dieu multipliait dans l'ancien Testament pour représenter Marie et nous donner quelque idée de ses sublimes perfections, il faut compter le trône de Salomon, ce grand trône d'ivoire revêtu de l'or le plus pur, ce trône merveilleux dont l'Esprit saint affirme qu'il n'a été fait un tel ouvrage dans aucun royaume : *Non est factum tale opus in universis regnis* (III Reg. x, 20). Ce trône d'ivoire et d'or était le chef-d'œuvre destiné au roi Salomon : qui pourra le comparer au trône que Dieu s'est préparé à lui-même, la bienheureuse Vierge Marie.

Que la matière de ce trône est précieuse! La chair de Marie doit fournir les premiers éléments du corps adorable de Jésus; son âme doit l'emporter encore, s'il est possible, en pureté sur cette chair virginale. Et avec quel art le Créateur de toutes choses, celui dont les moindres œuvres dépassent toutes les conceptions du génie humain, avec quel art, dis-je, n'a-t-il pas travaillé cette matière auprès de laquelle l'or et l'ivoire sont moins que la poussière? Le Père travaillait pour l'honneur de son Fils, le Fils travaillait pour sa Mère, le Saint-Esprit travaillait pour sa céleste épouse. O trône du divin Salomon que vous êtes beau, que vous êtes parfait! O trône de la divine Sagesse que nous admirons votre splendeur et votre gloire!

Mais le trône de la divine Sagesse est en même temps le trône de la divine miséricorde, le trône de la grâce. Approchons-nous avec confiance, et nous ne nous éloignerons pas sans être comblés de largesses. O Marie, trône de la divine Sagesse, soyez-nous miséricordieuse et obtenez-nous la sagesse dont nous avons besoin pour servir Dieu et vous servir. Que la sagesse dont vous êtes le trône fasse briller dans nos âmes quelques-uns de ses rayons. O Marie, nous sommes de pauvres aveugles, de pauvres insensés, éclairez nos yeux, éclairez nos cœurs. Trône de la divine Sagesse, priez pour nous.

XXV

MARIE, CAUSE DE NOTRE JOIE.

Causa nostræ lætitiæ, ora pro nobis.

Quelle joie pouvait-il y avoir pour l'homme sur la terre après son péché. Chassé du paradis terrestre, en proie à tous les maux, n'ayant pour perspective que la mort et après la mort l'enfer, l'homme pouvait bien encore fermer de temps en temps les yeux sur sa misère, et se réjouir dans la possession des quelques biens passagers que la pitié de Dieu lui avait laissés, mais il n'y avait plus pour lui de véritable joie : Salomon avait raison de dire : « J'ai regardé le rire comme une erreur, et j'ai dit à la joie : » Pourquoi te séduis-tu inutilement? » *Risum reputavi errorem, et gaudio dixi : Quid frustra deceperis* (Eccle. II, 2). Le saint roi David disait que Dieu nous nourrit d'un pain de larmes : *Cibabis nos pane lacrymarum* (Psal. LXXIX, 6), et que nous habitons une vallée de larmes : *In valle lacrymarum* (Psal. LXXXIII, 7).

Un jour vint cependant où la véritable joie fit son apparition sur la terre. Relisons ensemble la page de l'Evangile qui retrace l'histoire de cet heureux événement. Voici comment parle S. Luc.

« En ce temps-là, il parut un édit de César-Auguste, pour qu'on » fît le dénombrement des habitants de toute la terre... Et tous » allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville. Joseph aussi » monta de Nazareth, ville de Galilée, dans la ville de David qui » est appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la » famille de David, pour se faire inscrire avec Marie son épouse, » qui était enceinte.

» Or il arriva que lorsqu'ils étaient là, les jours où elle devait » enfanter furent accomplis. Et elle enfanta son fils premier-né, » et l'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans la crèche, » parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

» Or, en la même contrée se trouvaient des bergers qui pas- » saient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde » de leurs troupeaux. Et voilà qu'un Ange du Seigneur se pré- » senta devant eux, et une lumière divine les environna, et ils » furent saisis d'une grande crainte. Mais l'Ange leur dit : Ne » craignez point, car *voici que je vous apporte la bonne nouvelle* » *d'une grande joie pour tout le peuple : c'est qu'il vous est né* » *aujourd'hui dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ-* » *Seigneur*. Et ceci sera pour vous le signe : Vous trouverez un » enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche.

» Au même instant se joignit à l'Ange une multitude de la » milice céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu, au plus » haut des cieux, et sur la terre, paix aux hommes de bonne » volonté (Luc. II). »

La naissance du Sauveur, tel est le grand sujet, ou plutôt l'unique sujet de joie que les hommes aient eu sur la terre, depuis l'heure fatale où la première femme avait entraîné son époux à la désobéissance et à la révolte contre Dieu. Si parfois un rayon de paix et de bonheur avait lui pour les malheureux descendants d'Adam, c'était à la promesse, à l'espoir de voir naître enfin ce Sauveur qu'il fallait le rapporter. Il naît au temps marqué, et ce n'est pas trop des applaudissements et des cantiques des anges pour célébrer sa venue.

A qui devons-nous ce grand bonheur, cette joie qui n'est pas pour quelques-uns seulement, mais pour tout le peuple : *Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo* (Luc. II, 10)? Nous le devons à l'infinie bonté de Dieu qui avait daigné promettre un rédempteur aux hommes. Nous le devons aux vertus et aux prières ardentes des patriarches, des prophètes et de tous les saints de l'ancienne loi : mais leurs vertus et leurs prières eussent été vaines, si d'autres prières plus agréables au Seigneur, d'autres vertus plus capables de le charmer n'étaient venues s'y joindre. Il fallait les désirs ardents de Marie, pour déterminer le Seigneur à venir. Il fallait sa perfection plus qu'angélique, pour que, selon l'expression de la sainte Eglise,

le Fils de Dieu n'eût pas horreur de descendre dans le sein d'une Vierge.

La bienheureuse Vierge Marie fut donc la cause de cette grande joie que les anges annonçaient. Ce fut elle qui la mérita pour nous ; ce fut par elle qu'elle nous fut donnée. Jésus-Christ est la cause première de notre salut, de notre joie sur la terre et pendant l'éternité. Lui seul nous a délivrés du péché et de la damnation éternelle; lui seul nous a réconciliés avec Dieu ; lui seul nous a ouvert les portes du ciel. Si Jésus-Christ ne s'était pas fait homme, s'il n'était pas mort sur la croix pour nous, nous gémirions encore sous le poids de nos chaînes ; nous serions encore des enfants de colère. Or, c'est à Marie que nous devons Jésus. Il est venu pour nous, mais il est venu d'abord pour elle. Il est venu parce qu'elle a ravi son cœur. Il est venu parce qu'elle a consenti à devenir sa mère.

Si la première femme n'avait pas consenti au péché, le péché et ses suites désastreuses ne seraient pas entrés dans le monde.

Si Marie la nouvelle Eve, n'avait pas consenti à l'incarnation du Verbe dans son sein, nous n'aurions pas de Sauveur, la véritable joie n'existerait pas pour nous.

Et ce ne fut pas assez pour Marie de nous donner le Sauveur, elle fut son aide assidue dans l'œuvre de notre rédemption. Elle se sacrifia pour nous avec son divin Fils ; elle fit plus : elle consentit au sacrifice de cette adorable victime; elle assista à ce sacrifice; elle recueillit le dernier soupir de son Fils bien-aimé, puis elle se fit notre médiatrice, notre avocate auprès de lui, notre mère.

O Marie ! qu'il vous en a coûté pour nous donner le salut, pour être la cause de notre joie ! Vous étiez bienheureuse de posséder Jésus ; votre bien-aimé qui se plaît parmi les lis était à vous, et vous étiez à lui. Mais vous avez voulu que nous partagions votre bonheur, et que Jésus soit aussi à nous, pendant cette vie et dans l'éternité. Et pour nous le donner vous avez consenti qu'il mourût sur la croix ! O Mère de Jésus, ne permettez pas que nous soyons privés, par notre faute, de cette joie achetée pour nous au prix de tant de sacrifices. Que nous en jouissions, que nous soyons sauvés ! ô Marie, cause de notre joie, priez pour nous.

XXVI

MARIE, VASE SPIRITUEL.

Vas spirituale, ora pro nobis.

L'homme est souvent comparé à un vase dans la sainte Ecri-

ture. Au livre des Actes, le Seigneur lui-même dit de l'apôtre S. Paul : « Celui-ci est pour moi un vase d'élection : » *Vas electionis est mihi iste* (Act. ix, 15). S. Paul à son tour parle des vases d'honneur et des vases d'abjection et d'ignominie, des vases d'or et de terre, des vases fragiles, dans lesquels nous portons la grâce du Seigneur. Ne nous étonnons donc pas, si la sainte Eglise invoque jusqu'à trois fois la bienheureuse Vierge Marie sous cette dénomination; mais efforçons-nous de bien comprendre les enseignements que renferme ce mot, afin d'invoquer Marie avec plus de piété, d'amour et de confiance.

La bienheureuse Vierge est un *vase spirituel.* On sait avec quelle magnificence Salomon disposa les vases d'or, d'argent et de bronze qui devaient servir au culte de Dieu, dans le temple de Jérusalem. On est étonné que le saint roi David et Salomon lui-même, quoiqu'il fût le plus riche des rois, aient pu rassembler la quantité énorme de métaux précieux qui y furent employés. Et le texte sacré remarque que le prix du travail surpassait encore celui de la matière, tant il était parfait.

Mais qu'étaient les vases du temple, tout riches et tout sacrés qu'ils fussent, si on les compare au vase par excellence, au vase spirituel, à Marie?

Marie étaient destinée de toute éternité à contenir tous les trésors de Dieu. Les vases du temple de Jérusalem renfermaient quelques objets matériels, la manne, l'huile sainte, les parfums servant aux sacrifices, l'eau des ablutions; et parce que ces diverses choses se rapportaient au culte divin, rien ne semblait ni trop précieux, ni trop beau pour les contenir.

Considérez maintenant la bienheureuse Vierge Marie. Ce vase que l'ouvrier divin et tout-puissant a voulu préparer lui-même, sera nécessairement digne de ce qu'il est appelé à contenir. Or Marie devait renfermer dans sa chair et dans son âme, non pas seulement quelques parfums matériels, mais tous les trésors de la grâce de Dieu. Ce n'est pas assez, elle portera Dieu lui-même dans son sein; elle le portera non moins parfaitement dans son âme. Et ce n'est pas seulement pour elle-même que cette auguste Vierge sera un vase rempli de toutes les richesses de Dieu, c'est aussi pour nous. Elle sera entre les mains de Dieu comme le vase dont Rébecca se servit pour donner à boire à Eliézer. Puisant sans cesse à la source intarissable des grâces du Seigneur, elle nous rafraîchira de ses eaux bienfaisantes.

O vase divin! ce ne sont pas des eaux semblables à celles que la Samaritaine venait chercher au puits de Jacob que vous nous offrez; ce sont les eaux jaillissant pour la vie éternelle, les mêmes eaux que le divin Sauveur voulait donner à cette femme.

Dès le premier moment de son existence, Marie fut ce vase spirituel qui ne connut jamais le vide, et à qui l'Ange devait

dire : « Je vous salue pleine de grâce : » *Ave gratia plena.* Dès ce premier moment, ce vase sacré était plus pur que l'or, plus pur que cette mer semblable à du cristal, que S. Jean vit dans le ciel en avant du trône de Dieu, plus pur que les Chérubins et les Séraphins qui chantent autour de ce trône l'éternel *Sanctus.* Et non seulement le Seigneur donna ordre à ses anges d'écarter de ce vase sacré jusqu'à l'ombre d'une souillure; il y veilla lui-même avec un soin infini. Il orna sans cesse des ciselures les plus rares, des perles et des pierres les plus précieuses, ce vase son chef-d'œuvre; il le dilata pour y mettre ses parfums et ses richesses en plus grande abondance; il fit de lui la grande merveille, l'œuvre par excellence de sa puissance infinie et de sa bonté. Entendez-vous le divin Epoux qui à la vue de Marie ne peut retenir son admiration et s'écrie : *Quam pulchra es, amica mea! quam pulchra es!* « Que vous êtes belle, ô » ma bien-aimée, que vous êtes belle (Cant. iv, 1)? »

C'est que nul vase n'était trop beau pour contenir le Verbe de Dieu se faisant homme pour nous. En voulez-vous un témoignage irrécusable? Adressez-vous à Marie elle-même. Elle vous dira dans son Cantique : « Le Seigneur a daigné regarder l'hu» milité de sa servante : » *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (Luc. i, 48). Qu'est-ce à dire l'humilité? Est-ce la vertu qui porte ce nom dont parle Marie? Oui, sans doute, mais c'est plus encore de sa petitesse en présence de Dieu, de son néant fondement de cette vertu. Elle n'ignorait pas que Dieu lui avait accordé des dons admirables, qu'il avait déployé en sa faveur les ressources de sa toute-puissance; elle allait ajouter : « Celui » qui est puissant a fait en moi de grandes choses : » *Fecit mihi magna qui potens est.* Mais qu'était-elle néanmoins devant lui? presque rien, une pauvre petite servante : *Humilitatem ancillæ suæ.*

Voyez-vous ce vase spirituel, cette âme de Marie, dans laquelle l'adorable Trinité se complaît plus qu'au sein de l'éternelle gloire, entourée des neuf chœurs des anges et recevant leurs adorations? En elle s'accomplissent les plus grands des mystères. C'est là que le Père éternel dit au Verbe divin : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui : » *Filius meus es tu, ego hodie genui te* (Psal. ii, 7). C'est là que du Père et du Fils s'aimant d'un éternel amour, procède le Saint-Esprit. C'est là que Dieu élève une pure créature jusqu'à lui, autant qu'une créature peut s'approcher de Dieu en dehors de l'union hypostatique.

Et lorsque l'ange a dit à Marie qu'elle deviendra la Mère du Sauveur; lorsque Marie a répondu par ce *Fiat*, plus puissant que celui qui a créé le monde : quelle merveille plus grande encore, s'il est possible, s'opère dans son sein virginal! Le Fils

de Dieu lui-même devient le Fils de Marie; la divinité ne fait plus qu'un avec l'humanité, Dieu est homme, un homme est Dieu, et ce Dieu-homme reçoit de la très pure Vierge la substance corporelle sans laquelle il n'y aurait pas d'humanité pour lui.

Qu'il est donc admirable ce vase, et que les trésors qu'il renferme sont précieux! O Marie, permettez-nous d'unir nos admirations à celles des Anges. Mais en même temps, souvenez-vous que Dieu vous a comblée de tant de biens pour que vous puissiez, sans vous appauvrir, en répandre avec abondance sur toute créature. Les biens spirituels sont les seuls biens désirables, et c'est à vous qu'il appartient de nous les procurer. Considérez notre petitesse, ô Marie; considérez nos besoins; ayez compassion, soyez généreuse pour vos pauvres enfants. Vase spirituel, priez pour nous.

XXVII

MARIE, VASE D'HONNEUR.

Vas Spirituale, ora pro nobis.

Dieu est le maître de ses œuvres. S. Paul s'écriait : « O » homme, qui es-tu pour contester avec Dieu? Le vase dit-il au » potier : Pourquoi m'as-tu fait ainsi? N'a-t-il pas le pouvoir, » le potier, de faire de la même masse d'argile, un vase d'hon- » neur et un autre d'ignominie? » *O homo, tu quis es qui respondeas Deo? Numquid dicit figmentum ei qui se finxit : Quid me fecisti sic? An non habet potestatem figulus luti, ex eadem massa facere aliud quidem vas in honorem, aliud vero in contumeliam* (Rom. IX, 20, 21)?

L'homme, quelque habile qu'il soit, ne pourra jamais transformer l'argile en or, et un vase de terre ne sera jamais qu'un vase de terre. Cependant il peut assigner à ces vases de même origine des destinations diverses; il peut leur donner des formes différentes; il peut apporter plus ou moins d'habileté et de soins à les faire.

Nous sommes tous les enfants d'Adam. Nous sommes tous sortis de cette argile primitive que Dieu façonna de ses propres mains pour en former le corps du premier homme : et cependant quelle diversité infinie parmi les hommes. Que de bassesse et que de grandeur! Que de vertus et que de vices! Que de vases d'ignominie à côté de quelques vases d'honneur! Hélas! le péché d'Adam avait obligé le divin potier à repousser au moins avec dégoût les vases qu'il ne brisait pas tout d'abord, et si sa miséricorde n'était pas infinie, aucun vase d'honneur ne fût sorti de cette masse d'argile.

Mais Dieu a voulu faire éclater sa puissance, sa sagesse et sa bonté. D'où était venu le mal, il a fait sortir le bien. De l'argile corrompue par le péché d'Adam, il a tiré deux vases admirables que nulle corruption ne saurait atteindre, deux vases infiniment plus précieux à ses yeux et aux yeux de ses anges que tous les trésors du ciel et de la terre. Le premier de ces vases est Jésus, le second est Marie. Ils sont inséparables; ils sont faits l'un pour l'autre. Ils sont deux vases d'honneur, dont l'éclat rejaillit sur tous les autres tirés de la même masse. Grâce à eux, nous pouvons n'être pas des vases d'ignominie, nous pouvons avoir aussi notre gloire.

Jésus-Christ est le vase d'honneur par excellence. En lui l'humanité contient la divinité d'une manière si parfaite que la nature divine et la nature humaine, sans jamais se confondre, ne sont néanmoins qu'une seule et unique personne. L'honneur de ce vase est infini comme Dieu lui-même. A lui soit tout honneur et toute gloire dans les siècles des siècles!

Mais avant de former ce vase d'un mérite sans mesure, Dieu s'était essayé si l'on peut ainsi parler. Il avait fait un autre vase, il avait fait Marie. Marie n'égale pas Jésus; mais qu'elle est belle cependant, qu'elle est grande, qu'elle est admirable en toutes choses!

Il fallait que ce vase fût digne de contenir le premier, que Marie fût digne de porter Jésus dans son sein, et de paraître toujours et partout auprès de lui. Aussi voyez ce que Dieu a fait pour elle.

Elle est la plus belle des créatures. Les anges en la voyant se disent les uns aux autres : « Quelle est celle-ci qui monte du » désert comblée de délices, appuyée sur son bien-aimé? » *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum* (Cant. viii, 5)? « Quelle est celle-ci, disent-ils encore, » qui s'avance semblable à l'aurore se levant, belle comme la » lune, pure comme le soleil, terrible comme une armée rangée » en bataille : » *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata* (Cant. xvi, 3). S. Jean nous la montre dans l'Apocalypse, revêtue du soleil, couronnée d'étoiles et ayant la lune pour escabeau de ses pieds. David nous la montrait d'avance comme une reine majestueuse, debout auprès de Dieu, dans un vêtement d'or enrichi de mille ornements variés. Dieu lui-même admire la beauté de Marie; non seulement sa beauté corporelle, mais aussi, ou plutôt surtout, la beauté de son âme.

Que l'ouvrier divin est habile et puissant qui, de notre humble argile, a su former une telle merveille.

Evidemment un vase si beau n'est pas fait pour l'ignominie, mais pour l'honneur. On n'allume pas un flambeau pour le cacher

sous le boisseau ; Dieu devait honorer l'œuvre de ses mains.

Aussi voyez de quels honneurs il comble Marie.

Il lui députe un des princes de sa cour céleste.

Il attend son consentement pour s'incarner dans son sein. La grande œuvre de Dieu, l'incarnation du Verbe pour la rédemption du monde est remise à la décision de Marie.

Il fait de la chair de Marie sa propre chair, du sang de Marie son propre sang. C'est à elle qu'il emprunte ce corps qui est le corps d'un Dieu, ce corps dont il se sert pour se manifester aux hommes, les instruire et les racheter; ce corps que les hommes sur la terre, les saints et les anges dans le ciel, adorent et adoreront éternellement.

Il donne à Marie une autorité très réelle sur lui-même.

Il l'institue la protectrice, l'avocate, la mère de la sainte Eglise et de tous les fidèles.

Il lui donne un trône à sa droite, au plus haut des cieux.

Il la constitue la reine du ciel et de la terre. A son nom, tout genou doit fléchir. Les Chérubins et les Séraphins forment sa cour, et c'est pour eux une incomparable faveur de lui présenter leurs hommages.

O Vierge Marie! ô Mère de mon Dieu, oui, vous êtes le vase honorable entre tous. Tout ce que vous avez vous le tenez de Dieu, mais qu'il a été bon, qu'il a été généreux pour vous ce Dieu devenu votre Fils! Du haut de vos sublimes dignités, abaissez un regard sur nous. Faites, ô Marie, que nous ne soyons pas, aux yeux de Dieu, des vases d'ignominie, faites que le divin potier ne nous brise pas; il peut nous rendre aussi des vases d'honneur; il peut faire jaillir jusqu'à nous un rayon de votre beauté, de votre gloire. Vase d'honneur, priez pour nous.

XXVIII

MARIE, VASE INSIGNE DE DÉVOTION.

Vas insigne devotionis, ora pro nobis.

Le mot *dévotion* signifie *dévouement à Dieu.* S. Thomas d'Aquin définit la *dévotion* : la promptitude à faire en toutes choses la volonté de Dieu. — On peut dire encore que c'est le pieux et respectueux empressement avec lequel on se porte à la pratique des actes intérieurs et extérieurs qui regardent le culte de Dieu.

Dans la plupart des autres invocations que nous adressons à la très sainte Vierge, nous la considérons comme l'objet de notre admiration plutôt que de notre imitation. Mais si nous disons humblement à Marie : « Vase insigne de dévotion, priez pour

» nous : » ne semble-t-il pas que nous nous engagions à marcher sur ses traces, à devenir, nous aussi, sinon des vases insignes de dévotion, au moins des vases que Dieu ne repousse pas, et qui contiennent quelques gouttes de ce parfum inestimable ?

Le dévouement est le don de tout soi-même. Etre dévot ou dévoué à Dieu, c'est donc lui appartenir tout entier, dans son corps et dans son âme, dans ses pensées et dans ses affections, dans ses désirs et dans ses espérances. Etre dévot c'est employer au service de Dieu tout ce que l'on est et tout ce que l'on possède : l'esprit, la mémoire, l'entendement, l'imagination, le rang, l'autorité, les biens que l'on peut acquérir, c'est surtout lui donner entièrement son cœur. Or, ce n'est pas à quelques personnes d'élite, à quelques âmes privilégiées que Dieu demande de se donner ainsi à lui ; tous y sont appelés, tous doivent tendre à la vraie dévotion ; tous, avec le secours de la grâce, peuvent y arriver ; tous doivent la pratiquer selon que leur état le permet : c'est à tous, sans exception, que le Seigneur s'adresse lorsqu'il dit : *Præbe fili cor tuum mihi* : « Mon fils, donne-moi ton cœur (Prov. xxiii, 26). » Il veut nos cœurs, il les veut tous et il les veut tout entiers.

M'arrêterai-je à vous prouver que le cœur de Marie était à Dieu tout entier ? que sa volonté se portait avec un élan irrésistible et d'une douceur presque infinie à la pratique des actes intérieurs et extérieurs qui regardent le culte de Dieu ? Jamais le Seigneur ne confia le trésor de la vraie dévotion à un vase plus riche et plus beau ; jamais il ne versa ce parfum divin dans un cœur avec plus d'abondance que dans le cœur de Marie. Qui donc aurait aimé Dieu et lui aurait été dévoué de toutes ses forces sinon Marie, comblée par lui de tant de grâces, Marie qui connaissait Dieu mieux qu'aucune créature ne le connut jamais, Marie plus capable que les séraphins eux-mêmes d'aimer le Dieu souverainement aimable et de se dévouer à lui ?

Aussi voyez-la dès son plus jeune âge, se dévouant tout entière au service du Seigneur. Suivez-la dans le temple. Voyez comme elle prie, comme elle assiste aux fonctions saintes, comme elle remplit avec bonheur les quelques charges qui lui sont confiées pour contribuer à l'ornement de la maison de Dieu. « Il faut » toujours prier et ne jamais cesser de le faire, » a dit Notre-Seigneur : *Oportet semper orare et nunquam deficere* (Luc. xviii, 1). En donnant cette règle à ses disciples, le divin Maître recommandait simplement à tous d'imiter sa Mère. Après Jésus, nul n'a prié comme Marie. Elle a prié dès le moment de son immaculée conception. Elle a prié pendant le temps qui a précédé sa naissance. Elle a prié pendant toute son enfance, dès le temps même où, semblable aux autres enfants, elle n'avait pas encore l'usage de la parole. Elle a prié dans la maison de Joachim et

d'Anne, dans le temple de Jérusalem, à Nazareth; elle a prié pendant son travail, elle a prié seule ou en société, elle a prié même pendant son sommeil, car c'est elle qui dit dans le Cantique : « Je dors mais mon cœur veille : » *Ego dormio et cor meum vigilat* (Cant. v, 2). Elle recueillait avec plus de soin qu'un avare ne recueillerait des parcelles d'or, toutes les paroles de son Fils, elle les conservait et les méditait dans son cœur. Les saintes âmes les plus avancées dans les voies spirituelles n'ont jamais approché de la sublimité de son oraison. Sa vie ne fut pour ainsi dire qu'une longue extase, mais l'extase de Marie ne paralysait pas l'activité de Marthe, et si personne ne pria plus, ni ne pria mieux qu'elle, personne non plus ne s'acquitta plus parfaitement de tous les devoirs extérieurs que lui imposait sa condition d'enfant, d'épouse ou de mère.

S'agissait-il des actes publics du culte? elle les accomplissait avec l'exactitude la plus parfaite, même lorsqu'ils ne l'obligeaient nullement. C'est ainsi que chaque année elle se rendait avec Joseph et le divin Enfant au temple de Jérusalem. C'est ainsi qu'elle se soumettait humblement à la loi de la purification, qui n'était pas faite pour elle, mais pour les autres mères.

Marie savait bien que la vraie dévotion ne consiste pas dans certaines douceurs, dans certaines consolations spirituelles que Dieu donne quelquefois aux âmes, soit pour les encourager à marcher dans la bonne voie, soit pour les reposer un peu et les récompenser de leurs efforts, ni même uniquement dans l'amour de Dieu. Il faut y joindre la pureté du cœur, la pratique de la vertu, la charité envers le prochain.

Oh! que nombreuses et admirables furent les vertus qui remplirent le cœur de Marie, ce vase insigne de dévotion! La foi, l'espérance et la charité régnèrent-elles jamais aussi pleinement dans un cœur purement humain? Vit-on jamais, ailleurs que dans Jésus, plus de douceur, de miséricorde, de patience, de soumission, d'abnégation, d'humilité? O Marie, ô vase insigne de dévotion, nous recourons à vous. Versez dans nos cœurs une goutte de ce baume qui déborde du vôtre. Allumez dans nos âmes ce même feu qui vous embrasait de zèle pour le service du Seigneur et vous faisait tout accepter, tout embrasser avec joie pour lui, quelque dur que fût le labeur, quelque pénible à la nature que fût le sacrifice.

Il est bien d'invoquer Marie, mais ce serait peu si nous ne l'imitions pas. Efforçons-nous donc d'être, à son exemple, des vases de dévotion. Soyons purs d'abord, car Dieu ne verse la dévotion que dans des cœurs purs; et puis prions beaucoup, efforçons-nous de toujours prier, d'être toujours avec Dieu par la pensée et l'affection. Pratiquons la vertu, c'est-à-dire toutes les vertus, surtout la charité. N'ayons qu'un seul désir, l'accom-

plissement de sa sainte volonté. Travaillons à faire entrer les autres dans ce même chemin de la vraie dévotion. Voilà, ô Marie, ce que nous voulons faire, ce que nous ferons avec votre secours. Vase insigne de dévotion, priez pour nous!

XXIX

MARIE, ROSE MYSTIQUE.

Rosa mystica, ora pro nobis.

S. Basile et S. Ambroise disent qu'il y avait des roses dans le Paradis terrestre, avant le péché du premier homme, mais que ces roses étaient sans épines. Marie est la rose mystique, elle possède à un degré inexprimable toutes les perfections, toutes les vertus dont la rose est l'emblème; de plus, nos péchés l'ont entourée d'épines, comme le péché d'Adam en a fait croître sur tous les rosiers.

Les Livres saints comparent la bienheureuse Mère de Dieu tantôt au cèdre majestueux qui croît sur le Liban : *Quasi cedrus exaltata sum in Libano* (Eccli. xxiv, 17); tantôt au palmier qui s'élève à Cadès : *Quasi palma exaltata sum in Cades* (Eccli. xxiv, 18); tantôt au cyprès, à l'olivier, au platane, au rosier qui fait la beauté des jardins de Jéricho : *Quasi plantatio rosæ in Jericho* (Eccli. xxiv, 19). Quelquefois aussi il la compare au lis qui embellit la campagne de ses fleurs, ou aux plantes aromatiques qui répandent un suave parfum.

Parmi ces figures nobles et gracieuses de la bienheureuse Vierge, l'Eglise en a choisi une pour l'introduire dans les Litanies et c'est la *rose* qu'elle honore de son choix.

Pourquoi comparer Marie à la rose?

Marie est la reine de toutes les créatures, et la rose est la reine des fleurs. Le cèdre nous rappelle la noblesse de cette auguste Vierge; le palmier ses triomphes; l'olivier sa compassion, sa douceur; le lis son innocence; le baume ses vertus, mais la rose dit mieux encore, sa beauté et sa pureté virginale.

Adam fut beau; nul parmi ses descendants ne le surpassa en beauté, sinon Jésus-Christ lui-même. Eve fut la plus belle des femmes, parce qu'elle ressembla à Adam; mais Marie fut plus belle encore que notre mère à tous, parce qu'elle ressembla à Jésus, ou que Jésus lui ressembla, comme il convient qu'un enfant ressemble à sa mère. La rose est belle dans nos jardins; plus belle est Marie dans le jardin de Dieu. S. Denis atteste que si la foi ne l'avait retenu, il aurait adoré la Mère de Jésus comme une divinité lorsqu'il fut admis en sa présence, à cause de sa merveilleuse dignité et de sa beauté ravissante. Nous ne parlons

pas ici de la beauté de son âme, qui efface celle des princes de la cour céleste, mais seulement de sa beauté corporelle rehaussée d'un éclat céleste, qui frappait les regards de ceux qui la voyaient sur la terre.

La rose est rouge ou elle est blanche. — Rouge elle symbolise admirablement la charité de Marie, plus ardente qu'un océan de feu. Elle symbolise sa générosité pour nous, qui a été jusqu'à répandre le sang de son Fils, jusqu'à désirer mille fois d'unir son sang à celui de Jésus mourant sur la croix. — Blanche elle est, comme le lis, l'emblème de sa pureté virginale, que nulle tache ne souilla jamais.

La rose répand, comme le baume, une suave odeur; c'est l'édification que les vertus de la bienheureuse Vierge répandent autour d'elle. Ce parfum délicieux a pénétré jusqu'aux confins du monde; il a ranimé et fortifié les faibles, il a ressuscité les morts, et aux vivants il a donné la force d'opérer des merveilles et de gravir les sommets les plus ardus de la perfection. Ce parfum a pénétré le ciel; il a ravi le cœur de Dieu lui-même, et l'a obligé de descendre sur la terre afin de nous sauver.

La rose est entourée d'un verdoyant feuillage. Ces feuilles contribuent encore à sa beauté. Elles sont le symbole de l'espérance. Que Marie est belle! que la Rose mystique est digne d'admiration! mais qu'elle est bien plus belle encore à nos yeux, par l'espérance qu'elle nous donne d'aller un jour au ciel pour y partager avec elle son bonheur et sa gloire !

La rose est entourée d'épines. Hélas! la bienheureuse Vierge Marie, qui par elle-même devrait être une rose sans épines, en a été entourée de tous côtés par les péchés des hommes. « La » Mère de Dieu est un idéal de souffrances, disait Mgr. Mermillod. » On dirait que Dieu s'est plu à inventer des trésors de douleurs » pour celle qu'il a accablée de grandeurs dans sa dignité ma » ternelle. Aux deux extrémités de la vie d'un fils, à sa nais- » sance et à sa mort, la mère trouve au moins la consolation dans » ses sympathies; mais à la naissance de Jésus-Christ comme à » sa mort, Marie a été écrasée d'angoisses. A sa naissance elle » ne rencontre pas même l'abri de la mansarde du pauvre, elle » est vouée à la plus rude pauvreté; elle tendra la main sur le » chemin de l'exil dans la fuite en Egypte. A Bethléem les ber- » gers et les mages, les pauvres et les rois, saluent celui qui est » la lumière et la vie, sur les genoux de sa Mère; elle est là, à » la crèche, comme elle sera au Calvaire; la paille où gît le nou- » veau-né ne lui appartient pas plus que ne lui appartiendra le » bois de son supplice; elle n'a pas un linge; pas quelques langes » pour couvrir la nudité de celui qui tendit les cieux comme un » pavillon. Elle place l'enfant Jésus dans les bras de l'humanité » personnifiée dans Siméon, cette vieille expression de quarante

» siècles d'attente; elle entend les promesses de la douleur qui » doivent briser son Fils et déchirer son cœur.

» Au pied de la croix, elle aura sa place et l'Evangile dit avec » la sécheresse d'un procès-verbal : *Elle était là!* Et l'Evangile » ne dit pas qu'elle était là dans les triomphes de Jésus, quand » les femmes juives lui disaient : Heureuses les entrailles qui » vous ont porté et le sein qui vous a nourri (Luc. XI, 27), à la » transfiguration du Thabor, au jour que les foules allaient de- » vant lui, portant des palmes et chantant *Hosanna*. Mais elle » sera là à toutes les scènes de la passion, entendant les insultes » de la populace, les outrages de la soldatesque et les impiétés » ironiques des scribes et des pharisiens. »

O Marie, Rose mystique, puissions-nous, comme vous, joindre la charité la plus ardente à la pureté la plus parfaite. Puissions-nous affermir notre espérance par le souvenir de vos bontés, et brûler du désir de posséder le ciel, afin d'y contempler votre beauté en même temps que celle de votre divin Fils. Puissions-nous ne plus vous entourer d'épines, comme nous l'avons fait par nos péchés, mais au contraire pratiquer la vertu, répandre un parfum d'édification qui vous plaise et qui plaise à Jésus.

Rose mystique, rose entourée d'épines pendant votre vie sur la terre, obtenez-nous aussi la grâce de supporter patiemment les épines cruelles qui souvent nous transpercent et nous déchirent. Ayez pitié de nous, ô Marie! Rose mystique, priez pour nous.

XXX

MARIE, TOUR DE DAVID.

Turris Davidica, ora pro nobis.

Après le déluge, lorsque les hommes se furent de nouveau multipliés sur la terre, ils se trouvèrent bientôt dans la nécessité de se séparer; la terre qu'ils habitaient ne suffisait pas à nourrir une telle multitude, Mais avant de quitter le lieu de leur origine pour se répandre en des contrées lointaines, ils voulurent laisser un monument de leur union primitive, de leur puissance et surtout de leur orgueil. « Venez, se dirent-ils entre » eux, faisons-nous une ville et une tour dont le faîte touche au » ciel; et rendons notre nom célèbre avant que nous soyons » dispersés dans tous les pays: » *Venite, faciamus nobis civitatem et turrim* (Gen. XI, 4). Ils n'achevèrent pas ce travail gigantesque; Dieu confondit leurs projets en même temps que leur langage, et les voyageurs qui parcourent la Babylonie retrouvent encore aujourd'hui comme une montagne de briques à demi vi-

trifiées par le feu du ciel ; ce sont les débris de la tour de Babel, la tour de confusion. Ce que les hommes n'avaient pu faire, une cité magnifique avec une tour qui s'élevât jusqu'au ciel et que rien ne pût ébranler, Dieu lui-même a daigné le faire.

La cité que Dieu a construite, c'est la Jérusalem nouvelle, c'est l'Eglise, dont il a dit : « Je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle : » *Ædificabo Ecclesiam meam et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (Matth. xviii. 18).

La tour que Dieu a élevée pour être l'ornement et la protection de la cité, c'est la bienheureuse Vierge Marie. Les descendants de Noé voulaient une tour dont le sommet touchât le ciel : celle que Dieu a faite s'élève plus haut encore, elle monte jusqu'au pied du trône même du Très-Haut.

En temps de paix on aime à contempler la hauteur, la majesté, la force d'une tour superbe, qui domine les remparts d'une forteresse, les nombreux et magnifiques monuments d'une ville, une tour du haut de laquelle le regard embrasse un horizon immense. On ne se lasse pas d'admirer l'art et l'habileté qui ont présidé à sa construction. Mais vienne la guerre avec toutes ses horreurs ; on oublie la beauté pour ne plus songer qu'à l'utilité. Protégé par la tour, réfugié dans son sein, on se sent à l'abri du danger et on peut se rire des vains efforts de l'ennemi. Telle était autrefois la Tour de David, élevée à Jérusalem sur la montagne de Sion ; telle est l'auguste Vierge Marie, donnée par Jésus-Christ à sa sainte Eglise, comme son plus bel ornement, sa gloire et sa défense. On est heureux, lorsque l'âme est tranquille, de considérer sa beauté, ses charmes inexprimables, mais dans le temps de la tribulation, on se souvient qu'auprès d'elle on est à l'abri de tout danger. Or nous ne pourrons contempler à loisir les beautés de la véritable tour, de Marie, que lorsque nous serons au ciel où nous n'aurons plus d'ennemis à craindre. Sans doute nous pouvons et nous devons admirer ces beautés, mais nous avons surtout besoin d'un refuge et de la protection que la tour nous procure.

Dieu a bâti sa cité mystique, son Eglise, sur le roc. Il dit à Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon » Eglise : » *Tu es Petrus, et super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam* (Matth. xviii, 18). Rien n'ébranlera la cité reposant sur ce roc immuable, mais la partie la plus solide de la ville, ne sera-t-elle pas celle qui doit s'élever le plus haut, celle qui doit dominer et protéger toutes les autres ? Aussi, que ses fondations ont été profondément creusées dans le roc ! que l'humilité de Marie a été grande ! Elevée à la dignité incomparable de Mère de Dieu, elle se regarde comme rien et s'étonne que Dieu ait daigné abaisser son regard sur une si petite créature

A peine ose-t-elle prendre le titre de servante de celui qui l'a choisie pour sa mère. Mais voyez quelles puissantes assises de pierres précieuses et sans défaut, le divin architecte a rangées avec ordre. Comptez, si vous le pouvez, les vertus de Marie ; ou plutôt ne les comptez pas, ne cherchez à en connaître ni le nombre ni la grandeur, car les Chérubins eux-mêmes n'y sauraient suffire ; admirez ce que vos regards mortels peuvent saisir des beautés presque infinies de cette tour et hâtez-vous d'y chercher un refuge, car vos ennemis sont nombreux et puissants. Mais que peuvent-ils contre ceux que Marie protège ?

La bienheureuse Vierge est la défense de la cité de Dieu sur la terre. Le grand ennemi de Dieu et de l'Eglise, c'est le démon, l'antique serpent auquel il a été prédit un jour que la Femme par excellence, Marie, lui écraserait la tête. Elle le tient sous son pied victorieux, et c'est vainement qu'il s'agite et qu'il s'efforce de lui mordre le talon. Il est vaincu, il est réduit à l'impuissance dès que Marie paraît. Parcourez l'histoire de l'Eglise et partout vous verrez que les victoires remportées par elle sur ses ennemis les infidèles, les hérétiques, les méchants de tous les pays et de tous les siècles, l'ont été grâce au secours de Marie. Jamais la sainte Eglise de Dieu ne manque de se réfugier auprès de la tour de David, de recourir à Marie dans les épreuves et les occasions difficiles. Heureuses les nations qui ont la sagesse d'en faire autant et d'implorer Marie lorsque le malheur fond sur elles, sous quelque forme qu'il se présente.

Ce qui est vrai pour l'Eglise et pour les peuples ne l'est pas moins pour chacun de nous. La vie de l'homme sur la terre est un état de guerre continuelle : *Militia est vita hominis super terram* (Job. VII, 1) ; nos ennemis intérieurs ou extérieurs ne nous laissent pas de repos, ou s'ils semblent nous donner quelque répit, c'est afin de nous faire tomber plus aisément dans leurs pièges en amoindrissant notre vigilance. Nous avons besoin d'un refuge contre les poursuites de ce lion qui rôde autour de nous, nous effraie par ses rugissements et cherche à nous dévorer. Allons à la tour de David ; elle s'ouvrira pour nous, nous n'aurons rien à craindre protégés par elle ; et s'il nous faut des armes, c'est là où nous en trouverons. Mille boucliers y sont suspendus, dit le Sage, et toute l'armure des vaillants guerriers : *Mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium* (Cant. IV, 4). Allons donc à Marie, mettons toute notre confiance en elle : tous nos ennemis seront impuissants contre nous si nous lui disons bien du fond de notre cœur : Tour de David, priez pour nous.

XXXI

MARIE, TOUR D'IVOIRE.

Turris eburnea, ora pro nobis.

L'Epoux des Cantiques compare le cou de son Epouse à une tour d'ivoire : « Votre cou est comme une tour d'ivoire, » lui dit-il : *Collum tuum sicut turris eburnea* (Cant. vii, 4). Cette comparaison peut surprendre. L'ivoire est-il donc une matière qui serve à construire des tours ? Qu'il s'agisse de quelque ouvrage précieux, délicat, artistement ciselé, l'ivoire se prêtera merveilleusement aux efforts de l'habile ouvrier mettant la main à un pareil travail. La solidité, la blancheur, l'incorruptibilité, sont des qualités qui donnent à l'ivoire un grand prix, mais qui peut songer à se servir de cette matière pour construire une tour ?

Ce raisonnement serait bon s'il s'agissait des œuvres des hommes. Mais il est question uniquement ici de celles du Tout-Puissant. Lorsque Dieu veut accomplir un chef-d'œuvre, n'est-il pas assez riche pour y employer les plus riches matières, en quantités aussi prodigieuses qu'il lui plaît.

La Sainte Ecriture dit que le cou de Marie ressemble à une tour d'ivoire ; l'Eglise donne ce nom à la bienheureuse Vierge et lui dit : « Tour d'ivoire, priez pour nous. » Ne nous étonnons pas de cette expression. Nous avons déjà vu que Marie est comme une tour qui domine la nouvelle Jérusalem et en fait l'ornement et la sécurité. Cette tour s'élève jusqu'au ciel, et ses dimensions sont assez vastes pour offrir un refuge commode et assuré à tous ceux qui voudront y chercher un refuge contre les attaques de leurs ennemis. Mais approchons de cette tour sublime, de cette tour dont celle de David fut l'image et examinons-en la matière.

A sa blancheur éclatante on pourrait dire qu'elle est tout entière d'un marbre blanc choisi entre les plus précieux. Mais ce n'est pas du marbre. Le marbre est froid ; le marbre se brise aisément, le marbre le plus pur a presque toujours quelques veines qui font tache ; le marbre n'est pas rare et plusieurs tours, plusieurs vastes édifices ont été construits en cette matière. Il ne convenait pas que la tour à laquelle Marie serait comparée fût une tour de marbre, fût-ce celui de Paros.

Regardez l'ivoire au contraire. Il est blanc aussi, d'une blancheur plus douce même aux yeux et plus agréable que celle du marbre. Cette blancheur est le symbole de la pureté de Marie ; pureté qui n'a rien de fatigant pour le regard ; pureté qui repose et qui procure des délices inexprimables aux yeux qui la contemplent ; pureté qui attire et gagne tous les cœurs. Exami-

nez attentivement cette tour d'ivoire qui est Marie. Depuis les fondements jusqu'aux créneaux qui la couronnent ; depuis l'immaculée conception, ou plutôt depuis la prédestination éternelle de cette auguste Vierge, jusqu'au moment à jamais béni où elle prit possession du trône que son Fils lui avait préparé au ciel, apercevez-vous la moindre tache, la moindre ombre qui vienne ôter de son prix à sa blancheur, à sa pureté parfaite ? Non ; Marie préservée de toute tache dès le premier instant de son existence le fut aussi pendant toute sa vie, et Dieu qui a trouvé des taches jusque dans ses Anges a pu lui dire : « Vous êtes toute » belle, ô mon amie, et il n'y a pas de tache en vous : » *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. iv, 7).

Ne craignez pas pour la solidité de la tour d'ivoire. Les vers, ni la pourriture, ni la rouille, ne peuvent rien contre l'ivoire, et les siècles passent sur lui sans nuire à sa solidité. Docile à prendre les formes les plus gracieuses et les plus parfaites sous le ciseau du sculpteur, il conserve fidèlement les formes qui lui ont été données ; rien ne l'altère ; rien ne nuit à sa beauté. Voyez Marie. De quelle force n'a-t-elle pas fait preuve, au milieu des épreuves comme au milieu des consolations et des honneurs ? Rien ne pouvait la séparer de la charité du Christ, car le Christ était tout pour elle, il était son Fils. Rien ne pouvait ébranler ni sa foi ni son espérance. Les épreuves pour sa foi et sa confiance dans les promesses de Dieu ne lui ont pas manqué, depuis le jour où elle connut les inquiétudes de Joseph après l'Incarnation, jusqu'à celui où elle vit déposer le corps inanimé de son Fils dans le tombeau. Que dis-je ? jusqu'au jour où elle quitta enfin la terre pour aller retrouver Jésus au ciel. Mais que pouvaient ces épreuves contre l'amour, la foi, l'espérance de Marie ? Sa vertu ne fut pas plus ébranlée au pied de la croix qu'elle ne le fut dans l'étable de Bethléem, sur la montagne des Oliviers au jour de l'ascension, ou dans le Cénacle, lorsque le Saint-Esprit attiré par ses prières, descendit sur les Apôtres selon la promesse du Seigneur et les transforma en des hommes nouveaux. Les vers attaquent le bois, les intempéries des saisons font tort à la solidité de la pierre, le fer redoute la rouille ; mais la tour d'ivoire, Marie, est de tout point inattaquable.

Quelle magnifique tour que Marie, puisque l'Église lui donne ce nom. Elle s'élève si haut qu'elle étend sa protection sur toutes les nations du monde. Ses dimensions sont telles que l'immensité même de Dieu s'y est renfermée, que l'infini n'a pas été à l'étroit dans son sein. Ses ornements sont si beaux et si variés que rien ne les égale au ciel et sur la terre. La patience de Job, la douceur de Moïse, la foi d'Abraham, la pureté de Joseph, l'humilité de David, la sagesse de Salomon, le zèle d'Elie, n'ont rien de comparable aux vertus de Marie, aux ornements de la

tour d'ivoire œuvre du Tout-Puissant. Il y a en elle la pureté des vierges, la force des martyrs, la dévotion des confesseurs, la sagesse des prophètes, le mépris du monde des anachorètes et tous les dons du Saint-Esprit. Le Seigneur lui-même semble étonné de sa beauté et il s'écrie avec admiration : « Que vous » êtes belle, ma bien-aimée ! que vous êtes belle ! » *Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es* (Cant. iv, 1)! — Oui, vous êtes belle, ô Marie ; vous êtes bonne, vous êtes miséricordieuse, vous êtes puissante, pour nous protéger. Votre beauté nous charme, votre miséricorde nous attire, votre puissance et votre bonté nous donnent confiance. Soyez notre défense, soyez notre refuge. Tour d'ivoire, priez pour nous.

XXXII

MARIE, MAISON D'OR.

Domus aurea, ora pro nobis.

On lit dans le troisième livre des Rois, au chapitre sixième, une magnifique description du temple de Jérusalem, élevé au Seigneur par le roi Salomon. Il semble que l'auteur sacré se complaise dans la description de cet édifice, dont toutes les parties étaient des merveilles d'art et de richesse. Les murs intérieurs du temple, l'autel et les tables du sacrifice, les statues et les sculptures, le pavé même du sanctuaire, tout était enrichi de l'or le plus pur. « Il n'y avait rien dans le temple qui ne fût » recouvert d'or (III Reg. vi, 22). » Etait-ce trop pour la majesté de ce Dieu qui daigna y manifester sa présence une fois, et qui promit d'exaucer toutes les prières qui lui seraient adressées en ce lieu? Non sans doute; et si les trésors de Salomon avaient pu contenir quelque chose de plus précieux que l'or, il se serait empressé de le consacrer, avec la même sainte profusion, à embellir la maison du Seigneur.

Le temple de Salomon n'était qu'une image; il représentait Marie. Marie est la véritable maison d'or, Marie est le temple unique et sans égal au ciel et sur la terre. C'est en elle que le Seigneur fait ses délices d'habiter. Le temple de Salomon n'est rien pour Dieu, le ciel lui-même perd toute sa beauté si on le compare à Marie.

Voulez-vous juger de la beauté, de la richesse de ce temple divin, de cette maison de Dieu qui fut la bienheureuse Vierge?

C'est Dieu qui a daigné construire cet admirable édifice pour son propre usage : *Ipse fundavit eam Altissimus* (Psal. lxxxvi, 5) : « Le Très-Haut lui-même l'a fondée », dit David ; et Salomon ajoute : « La Sagesse s'est construit une maison : » *Sapientia*

ædificavit sibi domum (Prov. ix, 1); enfin l'Esprit de Dieu met sur les lèvres de Marie elle-même ces paroles : « Celui qui m'a » créée, s'est reposé dans mon tabernacle : » *Et qui creavit me requievit in tabernaculo meo* (Eccli. xxiv, 12). Salomon élevant un temple, une maison au Seigneur, crut devoir déployer pour cette œuvre toutes les ressources que Dieu a mises à la disposition de l'homme. Que fera Dieu lui-même pour un pareil dessein sinon de déployer toutes les ressources qu'il possède, lui l'architecte infiniment habile et infiniment riche?

Voyez-le d'abord pour les fondements de l'édifice qu'il veut construire et rendre digne en tout de sa souveraine majesté. « Ses fondements reposent sur les montagnes saintes : » *Fundamenta ejus in montibus sacris* (Psal. lvi, 1), dit le Psalmiste. Les montagnes saintes sont les perfections les plus élevées que Dieu eût jusque-là concédées à quelques créatures. Ce qu'il y avait de plus parfait, de plus sublime chez les anges et chez les saints de l'ancien Testament, tel fut le départ de la perfection de Marie. Job parle des maisons qui ont un fondement d'argile : *Et terrenum habent fundamentum* (Job. iv, 19); Jésus-Christ taxe de folie l'homme qui a bâti sa maison, sur le sable: *Viro stulto qui ædificavit domum suam super arenam* (Matth. vii, 26). Des édifices ainsi construits ne durent pas et peu de chose suffit à amener leur ruine. Ne craignez pas que Dieu procède ainsi. La maison qu'il se construit repose sur des rochers d'une solidité inébranlable, les fondations en ont été profondément creusées par la vertu d'humilité. Que sera le temple élevé sur ces hautes montagnes par la main du Seigneur?

Marie est la maison de Dieu. Il veut habiter en elle, et il veut que cette demeure qu'il se prépare soit toute pour lui et tout entière digne de lui. Le corps et l'âme de la bienheureuse Vierge, telle est la maison que la sagesse divine se construit.

Le corps de Marie tire son origine, comme tous les corps humains, de l'argile primitive dont Dieu fit celui du premier homme. Mais comme cette argile est purifiée, comme tout ce qui ressent les faiblesses de la nature humaine et rappelle le péché a été soigneusement écarté de ce corps sacré dès le premier moment de son origine. Que Joachim et Anne étaient saints! que d'années ils avaient passées dans la pratique du jeûne, de la mortification, de l'aumône et de la prière avant d'obtenir la grâce de contribuer à la formation de ce corps béni, et d'être le père et la mère de la céleste enfant! Ne fallait-il pas qu'il fût digne un jour de servir de sanctuaire au Fils de Dieu incarné? Ne fallait-il pas que Marie fût la Mère de Jésus? Pouvait-elle être trop sainte cette chair virginale, source première de la chair d'un Dieu? Pouvaient-ils être trop saints ces yeux qui devaient regarder Jésus, ces bras qui devaient le

porter, tous ces membres dont l'Epoux divin admire et célèbre la beauté, au livre des Cantiques (Chap. VII)?

Cependant l'âme était plus belle et plus pure encore, car l'union de l'adorable Trinité avec l'âme de Marie, devait être aussi intime, et durer plus longtemps que l'union du Verbe incarné avec sa chair virginale. Un jour, une femme ravie d'admiration en entendant la parole du Seigneur s'écriait : « Bienheureux le » sein qui vous a porté et bienheureuses les mamelles qui vous » ont nourri. » Jésus lui répondit : « Dites plutôt bienheureux » ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent : » *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud* (Luc. XI, 28). Donner le jour à Jésus-Christ comme le fit Marie fut un grand bonheur pour elle, mais recevoir la parole de Dieu et la garder, comme elle la reçut et la garda, fut un bonheur plus grand encore. Oh! qui pourrait imaginer les merveilles accomplies dans l'âme de Marie, les dons extraordinaires dont elle était remplie, les splendeurs qui l'illuminaient, les ardeurs infinies qui la consumaient et que nulle créature autre qu'elle n'aurait pu éprouver un moment sans mourir!

Le Père pouvait-il ne pas épuiser ses trésors en faveur de son temple par excellence, en faveur de la Vierge qui était sa fille, la mère de son Fils, le réceptacle de toutes les grâces du Saint-Esprit. Et le Fils, de concert avec le Saint-Esprit, ne donnait-il pas à sa Mère tout ce qu'il pouvait donner? n'ornait-il pas et ne sanctifiait-il pas ce temple, cette maison d'or, autant qu'elle pouvait être ornée et sanctifiée? O Marie, si l'Eglise avait connu quelque chose de plus précieux que l'or et de plus propre à construire un temple au Seigneur, elle vous en eût donné le nom. Ce nom tel qu'il est, dit tout ce que nous pouvons dire de votre perfection, de votre pureté sans tache et aussi de votre charité. Permettez-nous donc de vous invoquer avec confiance sous ce titre: Maison d'or, priez pour nous.

XXXIII

MARIE, ARCHE D'ALLIANCE.

Fœderis arca, ora pro nobis.

L'arche d'alliance est une des figures les plus frappantes de la bienheureuse Vierge Marie que nous offre l'ancien Testament. La sainte Eglise, en rassemblant les titres qu'il convient de donner à Marie lorsque nous lui adressons nos humbles supplications, ne pouvait omettre celui d'arche d'alliance que les Pères se sont plu souvent à lui donner. Il est digne d'elle et nous aimerons à le redire si nous en comprenons bien le sens.

Lorsque Dieu eut tiré son peuple de la servitude d'Egypte, il voulut lui donner un signe sensible qui lui rappelât sa présence, qui fût le centre du culte et qui assurât aux Israélites sa protection et la victoire sur leurs ennemis, tant qu'ils lui seraient fidèles. Il ordonna donc à Moïse de construire une arche de bois de Séthim et de la revêtir d'or à l'intérieur et à l'extérieur. Il entra dans le détail de la forme, des dimensions et des ornements de cette arche; il dit ce qu'elle devait contenir, le lieu où elle serait placée et la vénération dont tout le peuple la devrait entourer. Tout était plein de mystères dans ces instructions dictées par le Seigneur, et tout se rapportait à la bienheureuse Vierge, car c'est elle qui est la véritable arche d'alliance; c'est à elle que nous devons la présence du Dieu Sauveur au milieu de nous, et tous les bienfaits qui en découlent.

L'arche d'alliance fut faite de bois de Séthim. S. Jérôme dit que ce bois est léger, qu'il est beau, solide, incorruptible. N'est-ce pas une image du corps de Marie dans la gloire du ciel? Il possède toute l'agilité des purs esprits, et nulle pesanteur ne peut le retarder. Il est beau de toute la beauté que Dieu peut donner à un être corporel qui n'est pas uni comme le corps du Sauveur à la divinité. Il est impassible et aucune force créée ne peut rien contre lui. Il est incorruptible par l'immortalité. Si la bienheureuse Vierge n'a pas joui pleinement de ces dons pendant sa vie sur la terre, ce ne fut pas que Dieu voulût les lui refuser, mais il était nécessaire qu'elle imitât son Fils et qu'elle ressemblât aux autres femmes, pour qu'il lui fût possible d'accomplir la sublime mission que sa bonté lui avait réservée.

L'arche d'alliance contenait la verge d'Aaron, les tables de pierre sur lesquelles Dieu lui-même avait gravé ses dix commandements et un vase d'or rempli de cette manne qui était tombée du ciel pendant quarante ans, pour nourrir le peuple hébreu dans le désert.

La verge d'Aaron est le symbole du sacerdoce et représente Jésus le souverain prêtre, que la bienheureuse Vierge Marie a porté dans son sein. Elle représente aussi, Marie à cause des fleurs et des fruits qu'elle a miraculeusement portés et qui sont le symbole de la maternité virginale. Mais elle est avant tout l'image de Jésus, car c'est par son moyen qu'Aaron fut désigné entre tous les chefs d'Israël pour le souverain sacerdoce. La place de cette verge mystérieuse était donc bien dans l'arche. Où trouver Jésus sinon avec Marie?

Les tables de la loi sont aussi Jésus. Elles étaient la parole de Dieu, la loi de Dieu communiquée aux hommes par Dieu lui-même. Jésus-Christ est la parole substantielle de Dieu, le Verbe divin descendu dans le sein de Marie pour se communiquer à nous d'une manière visible. Il est aussi la loi; non plus l'an-

cienne loi de crainte, donnée par le ministère des anges à des serviteurs trop souvent rebelles, mais la loi nouvelle, la loi d'amour destinée aux enfants du Seigneur. Il fallait une arche plus sainte que celle de Moïse, plus sainte que le ciel même, pour y déposer ces nouvelles tables de la loi, qui ne sont autres que le Fils de Dieu incarné. Marie fut cette arche sacrée, préparée non plus par les mains de Moïse, mais par celles de Dieu lui-même.

La manne dont le vase d'or était rempli est encore Jésus. La manne a nourri les Israélites pendant quarante ans dans le désert. Jésus, le véritable pain du ciel, était la nourriture des anges; il est descendu dans le sein de Marie pour se faire notre nourriture. Il est le véritable pain du ciel, le pain de vie, et quiconque le mange vivra éternellement.

O Marie, arche d'alliance à jamais bénie, qu'ils sont précieux les trésors que vous renfermez! Non, je ne m'étonne pas que le peuple d'Israël ait entouré de tant de respect et d'une confiance si absolue l'arche de l'ancienne alliance puisqu'elle vous représentait. Je ne m'étonne pas des miracles opérés par sa seule présence, puisqu'elle renfermait l'image des mystères qui devaient un jour se réaliser en vous.

Dieu voulait-il accorder quelque secours extraordinaire à son peuple? l'arche en était l'instrument. Par elle les Israélites remportaient la victoire sur leurs ennemis, par elle ils étaient dirigés, éclairés; tout partait de ce centre. C'était un sanctuaire national autour duquel tout le peuple se rassemblait; c'est à elle qu'il appartenait d'ouvrir le chemin de la terre promise à travers les eaux du Jourdain, à elle qu'il appartenait de faire tomber les murs de Jéricho.

C'est ainsi que Marie est, après Jésus, tout pour nous sur la terre. C'est par elle que le Seigneur est entré en communication avec nous; par elle qu'il demeure au milieu de nous, car elle lui a donné le corps que nous adorons et que nous mangeons dans l'Eucharistie; par elle qu'il répand la lumière de l'Évangile dans l'univers entier, et la lumière de la grâce dans chacune des âmes qu'il appelle au salut; par elle qu'il nous protège contre tous nos ennemis; par elle qu'il nous conduit, qu'il nous console, qu'il nous soutient dans notre pèlerinage dans le désert de cette vie; par elle qu'il nous introduira dans la terre promise qui est le ciel.

O Marie, nous le reconnaissons, vous êtes pour nous la véritable Arche d'alliance; c'est de vous que nous espérons tout, c'est auprès de vous que nous trouvons Jésus! Soyez pour nous ce que l'ancienne arche était pour Israël. **Arche d'alliance, priez pour nous.**

XXXIV

MARIE, PORTE DU CIEL.

Janua cœli, ora pro nobis.

Jésus-Christ nous dit dans le saint Evangile : « C'est moi qui » suis la porte. Si c'est par moi que si quelqu'un entre, il sera » sauvé : » *Ego sum ostium. Per me si quis introierit, salvabitur* (Joan. x, 8). C'est donc à Jésus que nous devons aller si nous voulons entrer au ciel, si nous voulons être sauvés. Mais comment arriver jusqu'à Jésus sinon par Marie? comment nous approcher du divin Enfant sans nous adresser à sa Mère? Jésus aime à partager ses privilèges avec Marie. Il est notre rédempteur, notre Sauveur; elle concourt avec lui à nous racheter, à nous sauver. Il est l'auteur, la source de la grâce; elle en est le canal, la distributrice. Il est le père des miséricordes; elle en est la mère; il est le roi du ciel et de la terre; elle est la reine de toutes choses. Ne craignons donc pas de donner à Marie le titre de Porte du ciel, parce que Jésus-Christ a dit que ce titre lui appartenait. Sa divinité est le seul bien qu'il ne partage pas avec sa très sainte Mère, parce que la divinité est incommunicable. Pour tout le reste, sans doute il tient le premier rang, mais il ne veut pas que Marie soit séparée de lui. Il est la Porte du ciel par laquelle entreront tous les élus; elle est aussi la porte du ciel. C'est par elle que le Roi du ciel est venu jusqu'à nous; c'est par elle qu'à notre tour nous arriverons jusqu'à lui.

Elle a, par ses mérites, attiré le Fils de Dieu sur la terre. Par ses mérites aussi, elle nous a rendus participants aux grâces dont il est la source et le trésor inépuisable.

La sainte Eglise dit que Marie est la porte *royale*, la porte de *la lumière*, la porte *heureuse* et *bienheureuse*. Et sous chacun de ces titres divers, c'est la porte du ciel que nous saluons en la bienheureuse Vierge. Nous chantons en l'honneur de Marie ces paroles, dans l'hymne *O gloriosa Domina* : « Vous êtes la porte » du roi suprême : » *Tu Regis alti janua.* Ezéchiel avait déjà dit d'elle : « Cette porte sera fermée; elle ne sera pas ouverte, » et aucun homme n'y passera, parce que le Seigneur d'Israël » est entré par cette porte : » *Porta hæc clausa erit, et non aperietur, et vir non intrabit per eam, quoniam Dominus Deus Israel ingressus est per eam* (Ezech. xliv, 2).

Vous êtes donc, ô Marie, la porte à jamais bénie par laquelle le ciel entre en communication avec la terre. C'est par vous que le Fils de Dieu est venu, qu'il s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous.

C'est aussi par vous, que nous est venue la lumière; vous en

êtes la porte éclatante : *Et aula lucis fulgida.* Quelle lumière faites-vous arriver jusqu'à nous, sinon la lumière de Dieu lui-même? La terre était plongée tout entière dans les ténèbres profondes de l'oubli de Dieu et dans celles de l'idolâtrie et de tous les crimes. Mais la porte du ciel s'entr'ouvre et laisse arriver de bienfaisants rayons qui dissipent l'odieuse nuit. Quelle est la lumière sinon le Verbe dont il est dit : *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (Joan. I) : « Celui-là était la véritable lumière éclairant tout homme venant » en ce monde? » Et c'est par vous, c'est avec votre consentement, c'est dans votre sein virginal que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous : *Et verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Le Fils de Dieu, votre Fils frappe à la porte de tous les cœurs. *Ecce sto ad ostium et pulso* (Apoc. III, 20); mais souvent, selon la parole de Job, les hommes sont rebelles à la lumière : *Ipsi fuerunt rebelles lumini* (Job. XXIV, 13). Vous, ô Marie, vous avez ouvert lorsque Dieu a frappé. Celui qui est la lumière est entré; il vous a toute illuminée et, par vous, ses divins rayons sont venus jusqu'à nous.

Marie est la porte *heureuse*, la porte du bonheur, parce qu'elle est la porte du ciel : *Felix cœli porta.* Le saint patriarche Jacob vit le ciel ouvert et une échelle qui s'élevait de la terre jusqu'au ciel. Les anges montaient et descendaient, tandis que le Seigneur s'appuyait au sommet de l'échelle. L'échelle c'est Marie; la porte du ciel c'est aussi Marie. Elle touche à la terre par son corps semblable aux nôtres, mais elle s'élève jusqu'au ciel, par la sublimité de ses pensées, de ses affections, de ses désirs. Le Seigneur s'appuie sur elle, parce que c'est par elle qu'il est descendu ici-bas; parce qu'elle l'a porté dans son sein et entre ses bras maternels; parce qu'il s'en remet à elle d'exercer la miséricorde et de nous conduire au salut. Des anges descendent cette échelle mystérieuse et des anges y montent sans cesse. Ce sont les esprits bienheureux que Jésus, pour l'amour de Marie, envoie sur la terre nous protéger, nous soutenir, nous éclairer, nous combler de bénédictions; ce sont les anges gardiens qui apportent au ciel les âmes saintes sauvées par le secours et l'intercession de Marie.

Le péché d'Eve nous avait fermé la porte du Paradis terrestre; il nous avait en même temps fermé la porte du ciel. Marie est la porte du ciel, par le divin Enfant qu'elle met au monde. Elle répare largement le mal causé par la première femme. Sans doute le paradis terrestre n'est pas ouvert de nouveau aux descendants d'Adam, et la terre sera encore pour eux une vallée de larmes. Mais Dieu y sera glorifié, les hommes de bonne volonté y jouiront de la paix véritable et les larmes que l'on y versera se transformeront, pour ceux qui le voudront, en torrents d'inef-

fables délices. Les anciens patriarches, les saints de la loi de Moïse, ne pouvaient entrer dans le ciel. Grâce à Marie qui, par son Fils, est la porte du ciel, ils jouissent enfin de ce Dieu qu'ils avaient aimé et servi au milieu de mille tribulations. Et nous qui, plus heureux qu'eux, regardons comme accomplis les grands mystères qu'ils attendaient, nous n'aurons pas à soupirer pendant des siècles après le jour où le ciel s'ouvrira. La porte du ciel est ouverte : c'est Marie.

O divine Vierge ! ô notre Mère, faites que nous soyons dignes d'entrer un jour dans la céleste patrie. Veillez sur nous, protégez-nous, conduisez-nous et introduisez-nous enfin dans le royaume de votre Fils. Porte du ciel, priez pour nous.

XXXV

MARIE, ÉTOILE DU MATIN.

Stella matutina, ora pro nobis.

Balaam le prophète infidèle, obéissant malgré sa volonté à l'Esprit de Dieu qui le poussait, annonçait, plus de dix siècles à l'avance, la bienheureuse Vierge Marie. Il disait : « Une étoile » se lèvera de Jacob : » *Orietur stella ex Jacob* (Num. xxiv, 17). L'étoile qu'il annonçait n'était pas Jésus-Christ lui-même : Jésus-Christ est le soleil; Marie est l'étoile. Jésus-Christ est le soleil de justice qui illumine les saints marchant, comme en plein jour, à la lumière de la grâce; Marie est l'étoile qui brille aux yeux des pauvres pécheurs plongés dans les ténèbres de leurs iniquités.

Cette étoile admirable envoie son rayon jusqu'à nous, et ce rayon bienfaisant n'est autre que Jésus-Christ lui-même; c'est lui qu'elle fait briller à nos yeux, c'est par lui qu'elle nous éclaire et nous remet dans la bonne voie.

Regardez une étoile. La pureté de sa lumière est parfaite; il n'y a pas de tache dans une étoile.

Elle paraît petite. A peine nos yeux suffisent-ils pour la trouver dans les profondeurs infinies du ciel. Cependant elle est immense, et l'imagination recule effrayée devant son étendue.

Elle paraît immobile, et la rapidité de sa course n'étonne pas moins que l'immensité de la carrière qu'elle parcourt, ceux qui les soupçonnent.

Telle est la bienheureuse Vierge Marie. — Rien n'égale sa pureté. Les hommes pourront peut-être apercevoir quelques taches dans les étoiles, à l'aide d'instruments puissants, comme ils en ont découvert dans le soleil, comme la lune en offre à tous

les regards; mais les regards des anges et de Dieu lui-même n'en ont jamais trouvé et n'en trouveront jamais en Marie.

Les hommes arriveront à mesurer la grandeur de quelques-uns des astres qui brillent au ciel ; mais les Chérubins eux-mêmes, ces esprits de science et de lumière ne mesureront jamais l'immensité des perfections, des mérites et de la gloire de Marie.

On pourra suivre le mouvement des étoiles, compter les millions de lieues qu'elles parcourent chaque jour, mais nul ne pourra jamais dire avec quelle rapidité la bienheureuse Mère de Dieu a couru dans la voie de la perfection, quelle distance infinie elle a franchie pour s'approcher de Dieu jusqu'à mériter d'être appelée et d'être réellement sa mère.

Cependant voyez si, pendant sa vie mortelle, son humilité ne l'a pas rendue semblable à la petite étoile qu'on aperçoit à peine. Elle se mettait toujours au dernier rang. Se rendait-elle au temple pour offrir le divin Enfant au Père céleste? elle prenait place parmi les autres mères, et se soumettait à la cérémonie de la purification, comme si elle n'avait pas été plus pure que les cieux eux-mêmes. Retrouvait-elle Jésus dans le temple ? elle parlait bien de ses recherches et de sa douleur, mais après avoir d'abord nommé Joseph. Est-elle avec les apôtres et les disciples dans le Cénacle, pour attirer sur eux le Saint-Esprit par ses prières? Elle permettra que S. Luc le dise, car il est indispensable pour nous de savoir que les grâces de Dieu nous viennent par son intercession; mais on la nommera la dernière. En l'absence du soleil de justice, la céleste étoile voulait bien briller, mais n'être regardée que comme une humble étoile.

Qui a connu sur la terre les progrès immenses de Marie dans la sainteté, et les mérites infinis qu'elle amassait à chaque instant? Qui savait qu'elle avait été conçue sans péché, qu'elle avait commencé, dès le premier moment de son existence, à mériter devant Dieu et que ses mérites n'avaient jamais cessé un seul moment de se multiplier, au point de surpasser tout ce qui est après Dieu, au ciel et sur la terre? Les esprits bienheureux eux-mêmes ne pouvaient s'en rendre un compte exact. Ils s'écriaient en la voyant : *Quæ est ista quæ progreditur? Quæ est ista quæ ascendit?* Quelle est celle-ci qui avance? Quelle est celle-ci qui monte sans cesse, qui s'élève jusque près du trône de Dieu? Mais la rapidité avec laquelle Marie s'élançait vers les plus sublimes hauteurs les déconcertait, comme la rapidité des astres déconcerte le savant astronome qui cherche à s'en rendre compte. C'est que l'Esprit de Dieu lui-même emportait Marie, il la faisait monter aussi haut que puisse être élevée une pure créature. Le chemin à parcourir était long et quoique Marie dût vivre soixante et douze ans sur la terre, qu'était-ce que ces quelques années pour atteindre un tel but?

La sainte Eglise appelle Marie tantôt l'Etoile du matin, tantôt l'Etoile de la mer. Dans les Litanies c'est sous le nom d'*Etoile du matin* que nous l'invoquons.

L'Etoile du matin annonce le prochain lever du soleil, et l'apparition de Marie annonçait la venue prochaine du véritable soleil qui éclaire non les yeux du corps, mais ceux des âmes. Dès que la sainte Vierge fait briller sa lumière à vos yeux; dès que vous commencez à espérer en elle, à l'aimer, à chercher les moyens de lui plaire, vous avez la marque évidente que Jésus-Christ lui-même ne va pas tarder à éclairer votre âme, à vous remplir de l'abondance de ses grâces et à la réchauffer de l'ardeur de son amour. Si votre frêle barque est agitée par les flots soulevés des passions, si le souffle impétueux de la tentation l'incline vers l'abîme ou la pousse contre un écueil qui la brisera, l'Etoile du matin, qui est aussi pour vous l'Etoile de la mer, vous rendra l'espérance, vous montrera la route, éloignera le danger; vous retrouverez à sa vue les forces nécessaires pour suivre la bonne voie et arriver au port. Marie vous procurera la grâce non seulement de connaître le bien, mais de l'aimer et de le pratiquer. Si vous aimez et pratiquez le bien, mais avec quelque tiédeur et quelque lâcheté, comme font, hélas! trop d'âmes qui se croient fidèles, l'Etoile du matin brillant dans votre âme, la dévotion pour Marie croissant dans votre cœur, dissipera ce qui reste de ténèbres, fondra ce qu'il y a de glace; bientôt le divin Soleil de justice vous éclairera et vous réchauffera pleinement de ses rayons brûlants; il suit toujours l'Etoile du matin; il éclaire ce qu'elle a éclairé.

O Marie, nous avons recours à vous; soyez notre Etoile tutélaire, et faites lever le divin Soleil dans nos âmes. Etoile du matin, priez pour nous.

XXXVI

MARIE, SALUT DES MALADES.

Salus infirmorum, ora pro nobis.

Nous avons salué Marie comme la porte du ciel et comme l'étoile du matin. Nous espérons que cette porte sera ouverte pour nous, nous attendons avec confiance que cette étoile nous réjouisse de sa douce clarté, mais sur la terre il y a des moments pénibles à passer. Il faut lutter contre les maladies du corps; il faut lutter contre celles mille fois plus dangereuses de l'âme; il faut lutter contre des ennemis de toutes sortes; et c'est pourquoi nous invoquons la bienheureuse Mère de Dieu comme le salut des malades, le refuge des pécheurs, le secours des chrétiens.

Remarquez en quelle forme nous nous adressons à Marie pour la conjurer de nous venir en aide dans les maladies. Nous ne lui disons pas : *Salut des malades, guérissez-nous* ; mais nous nous en remettons simplement à son bon plaisir pour nous obtenir de son divin Fils ce qu'elle jugera le plus avantageux pour nous. Nous lui disons : Nous sommes malades : priez pour nous; soit pour nous obtenir la guérison de nos maux; soit pour nous obtenir la grâce infiniment plus précieuse de les sanctifier. Vous êtes le salut des malades : procurez-nous le salut corporel s'il vous plaît ; mais surtout procurez-nous la santé, la vigueur de l'âme.

La maladie, comme tout ce qui nous arrive en ce monde, peut nous être nuisible ou nous être utile, selon l'usage que nous en ferons. Même lorsque nous l'avons attirée par notre faute et par nos péchés, il est encore possible d'en user saintement. C'est toujours avec la permission de Dieu sinon par son ordre qu'elle nous survient, car aucun cheveu ne tombe de votre tête sans la permission de votre Père céleste. « Tous les cheveux de votre » tête sont comptés, » dit Notre-Seigneur : *Vestri autem capilli capitis omnes numerati sunt* (Matth. x, 30). Or, Dieu ne permet ou n'ordonne rien qui ne puisse servir à votre salut, tant que votre dernier moment n'est pas venu. Que de malades et d'infirmes se sont sauvés et ont même acquis des mérites extraordinaires, qui se seraient irrémédiablement perdus s'ils avaient conservé la santé et l'intégrité de leurs membres !

Cependant la maladie en elle-même est un mal, comme la santé est un bien. Nous sommes en droit de demander à Marie qu'elle nous rende ou nous conserve la santé, si notre salut et la gloire de Dieu ne doivent pas en souffrir.

On peut dire que la bienheureuse Vierge aime à nous exaucer lorsque nous lui adressons de telles prières. Quelle est la mère qui ne souffre pas lorsqu'elle voit souffrir son enfant ? D'autre part, Marie ne manque pas de ressources, et si la santé que nous lui demandons peut être nuisible à notre salut, qui l'empêchera de nous obtenir de nouvelles grâces, pour qu'un premier bienfait accordé par elle ne nous devienne pas une source de maux.

Vous pouvez donc en toute confiance implorer Marie, pour qu'elle vous rende la santé à vous-mêmes, ou à ceux pour qui vous la priez. Si votre supplication est vraiment pieuse et persévérante, Marie vous accordera ce qui sera le meilleur pour vous. Fallût-il faire un miracle comme elle en fait si souvent, elle ne refusera pas de l'accomplir, pourvu que la gloire de Dieu et le salut des âmes y trouvent quelque profit. N'en avons-nous pas des preuves chaque jour, surtout en notre temps où les guérisons extraordinaires, attribuées à l'intervention de Marie, se multiplient comme à plaisir ?

Mais si vous avez obtenu quelque grâce extraordinaire, quelque guérison qui vous semble miraculeuse, n'oubliez pas que votre santé recouvrée est un don de Marie, qu'elle ne vous l'a accordée que pour la gloire de Dieu et le salut de votre âme. Servez-la avec plus de fidélité et de ferveur ; montrez que vous n'êtes pas des ingrats. Souvenez-vous aussi que les attaques du démon contre vous n'en seront que plus furieuses. C'est un grand triomphe pour lui de faire tomber quelqu'un qui a été l'objet d'une grâce extraordinaire. Malheureusement il y arrive quelquefois ; la vanité, l'orgueil, l'imprudence, des passions mal éteintes lui facilitent d'arriver à ce but, et malgré les secours de Marie, on voit de ces âmes pour lesquelles il eût mieux valu n'être pas exaucées lorsqu'elles imploraient une grâce extraordinaire.

Plus heureux à mon sens et à celui de tous les maîtres de la vie spirituelle et de tous les saints, ceux qui, à moins d'une vocation extraordinaire, obtiennent de Marie la grâce d'user saintement de leurs maladies et de leurs infirmités. Marie est non pas la *guérison* mais le *salut* des infirmes. Elle guérit les maladies corporelles lorsque cette guérison est utile au véritable salut, à celui de l'âme qu'elle recherche avant tout ; quoiqu'il soit possible encore à ceux qui ont été ainsi favorisés d'abuser de la grâce obtenue. Pour être guéris, ils ne sont pas impeccables, comme nous l'avons remarqué.

Avez-vous jamais réfléchi aux mérites infinis que peut acquérir un malade qui sait porter sa croix avec patience et avec une pieuse résignation à la volonté de Dieu ? En lisant la vie des saints, vous avez été dans l'admiration au récit de leurs austérités, de leurs actes de pénitence. Comparez ces pénitences aux souffrances qu'endurent certains malades pendant des mois et des années. Vous trouverez souvent qu'elles sont peu de chose. Et encore les saints se les imposaient eux-mêmes ; ils faisaient leur propre volonté, dans le but, il est vrai, d'être agréables à Dieu. Le malade lui ne fait pas sa propre volonté. S'il se soumet humblement et même avec joie à souffrir ce que Dieu veut ; s'il est attentif à sanctifier ses souffrances par de pieux élans de son cœur ; s'il endure avec patience tous les traitements parfois si pénibles qui lui sont ordonnés ; s'il conserve l'égalité d'âme, la douceur ; s'il est reconnaissant envers ceux qui le soignent ; s'il fait tout cela pour Dieu : qu'a-t-il à envier aux anachorètes les plus austères ? Ils auront au ciel une belle récompense ; mais sera-t-elle plus belle que celle de ce pauvre malade ? Il est sur son lit de douleur comme les martyrs sur le chevalet, comme S. Laurent sur le gril : il recevra de Dieu la couronne des martyrs.

O bienheureuse Vierge Marie, vous savez combien les épreu-

ves que Dieu nous envoie sont utiles à nos âmes lorsque nous en usons comme il faut. Faites donc pour nous ce qui vaut le mieux pour notre salut et pour la gloire de votre divin Fils. Ou bien guérissez les malades, ou bien obtenez-leur la grâce de porter saintement les croix que Dieu leur donne. Salut des malades, priez pour nous.

XXXVII

MARIE, REFUGE DES PÉCHEURS.

Refugium peccatorum, ora pro nobis.

Les maladies corporelles affaiblissent le corps, mettent sa vie en danger et menacent de l'anéantir. C'est par elles ordinairement que s'accomplit à la fin la sentence prononcée par le Seigneur : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière : » *Pulvis es et in pulverem reverteris* (Gen. III, 19). Les péchés sont les maladies de l'âme. Ils lui enlèvent ses forces, dégradent ses facultés, lui rendent impossible tout mérite et la conduisent à la mort éternelle.

Marie est la santé, le salut des malades, comment ne serait-elle pas le salut, le refuge des pécheurs dont l'état est incomparablement plus digne de compassion ? Ce n'est pas en vain qu'elle est la Mère des miséricordes ; ce n'est pas en vain que Jésus-Christ son fils nous a confiés à sa tendresse maternelle. Le cœur d'une mère n'est-il pas surtout ému lorsqu'elle voit ses enfants en danger ? Et quel danger plus grand que celui des pécheurs qui ne sont séparés de la damnation éternelle que par un souffle ! Ah ! si tous les pécheurs comprenaient bien que Marie est leur mère ! S'ils suivaient l'exemple que leur donnent les enfants, se réfugiant au moindre péril entre les bras de leurs mères ! Les petits des animaux eux-mêmes ont cet instinct ; il semble que Dieu l'ait répandu partout à profusion, pour qu'il ne soit pas possible au pécheur d'oublier que c'est auprès de sa mère, auprès de Marie qu'il doit chercher asile et protection. Recourir ainsi à la bienheureuse Vierge, c'est d'ailleurs l'honorer. C'est reconnaître que l'on a suivi une mauvaise voie, que l'on a encouru la colère de Dieu, que l'on se sent perdu si elle ne se laisse pas toucher de compassion. C'est rendre hommage à sa toute-puissance auprès de son divin Fils. Le pécheur, en implorant Marie, confesse qu'elle a un crédit suffisant pour apaiser la justice irritée de son juge, pour retenir le bras de Dieu, prêt à le frapper. Il confesse en même temps que Marie est souverainement bonne. Il n'ignore pas combien le péché est quelque chose d'affreux à ses yeux ; il sait que le péché a crucifié son

Fils, et cependant il la sait si bonne, si miséricordieuse, qu'il recourt à elle. Une mère oublie tout lorsqu'un fils malheureux l'implore. Elle ne voit qu'une chose : celui qui l'implore est son fils et il est malheureux.

Que les pécheurs s'adressent donc à Marie sans crainte, qu'ils lui demandent humblement miséricorde, et elle les accueillera comme le père du Prodigue accueillit cet enfant coupable mais repentant. « O Marie, s'écrie S. Bonaventure, vous serrez dans » vos bras, avec tout l'amour d'une mère, le pauvre pécheur mé- » prisé de tous : » *Maria, tu peccatorem toti mundo despectum materno affectu complecteris* (in *Specul.* v). Elle est la cité de refuge ouverte à tous les malheureux qui fuient la justice du Seigneur. S. Bernard ne craint pas de lui adresser ces paroles : « Quelque repoussant et hideux que soit un pécheur, vous n'en » avez pas horreur, vous ne le méprisez pas. S'il fait monter » quelques gémissements vers vous, votre main miséricordieuse » le retire aussitôt de l'abîme du désespoir ; vous le soignez, » vous ne l'abandonnez pas [1]. » Une véritable mère refuse-t-elle de panser les plaies de son enfant? Allez donc à Marie, vous qui avez péché. Si vous ne trouviez pas un abri contre la colère de Dieu entre les bras de votre mère, où pourriez-vous espérer d'en trouver?

Mais un abri ne suffit pas. La justice de Dieu ne perd jamais ses droits, et même sous la protection de Marie, nous ne pourrions espérer d'y échapper toujours si elle n'était satisfaite. Il nous faut un avocat auprès de notre Juge. Marie est notre avocate, l'avocate des pécheurs. *Eia ergo advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte* : « Allons donc, ô notre avo- » cate, tournez vers nous vos yeux pleins de miséricorde. » Mais plaidera-t-elle notre cause si nous n'avons pas même regret de nos fautes, si nous sommes prêts à retomber dans nos péchés passés, si nous ne voulons rien faire pour les expier et les réparer ? Les avocats de la terre peuvent espérer de tromper les juges, de leur faire croire à l'innocence ou au repentir d'un coupable qui ne se repent pas ; ils peuvent s'y tromper eux-mêmes. Mais la bienheureuse Vierge ne peut pas être trompée ; elle ne dira pas au Seigneur que vous n'êtes pas coupable, lorsque vos péchés crient vengeance à ses yeux. Elle n'a qu'une seule ressource, faire valoir votre repentir ; mais il faut que ce repentir existe ; il faut que vous soyez résolu à quitter le péché. A ce prix, mais à ce prix seulement, votre céleste avocate plaidera votre cause, et si elle le fait tout est gagné pour vous. Jésus-Christ pourrait-il refuser quelque chose à sa mère l'implorant

1. Tu peccatorem quantumlibet fœtidum, non horres, non despicis ; si ad te suspiraverit, tu illum a desperationis barathro, pia manu retrahis, foves, non deseris. S. Bern. serm. *de Verb. Apoc.*

pour des enfants coupables, mais plus malheureux encore que coupables et regrettant leurs fautes ? N'est-ce pas lui-même qui nous a donné Marie pour avocate, et l'aurait-il fait, s'il n'avait été résolu de lui accorder toujours cause gagnée, lorsqu'elle plaiderait devant lui ?

Mais, direz-vous, comment haïr le péché, comment se séparer de ce qu'on aime, de ce à quoi on a tout sacrifié ? Oui, je le sais bien, le pécheur repentant sera protégé par Marie et défendu par elle au tribunal de Dieu : mais comment arriver à ce repentir sincère, à cette volonté énergique et persévérante de réparer le mal, de l'éviter à l'avenir et de faire le bien ? — Si vous en éprouvez un véritable désir ou seulement une ombre de désir, recourez à Marie ; hâtez-vous d'implorer son aide. Elle fortifiera ce désir ; elle le transformera en une résolution sincère, elle allumera dans votre cœur le double feu de la haine du mal et de l'amour du bien ; elle vous donnera des larmes pour pleurer vos fautes, du courage et de la vertu pour les expier. N'a-t-elle pas entre les mains tous les trésors de la grâce divine?

O Vierge Marie, ô notre Mère, nous vous en supplions pour nous-mêmes et pour tous les pauvres pécheurs, versez sur nous à pleines mains les grâces de contrition et de conversion. Soyez notre avocate auprès de Dieu ; montrez que vous êtes notre Mère. Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous.

XXXVIII

MARIE, CONSOLATRICE DES AFFLIGÉS.

Consolatrix afflictorum, ora pro nobis.

Outre le péché et la maladie, les afflictions de mille sortes ne manquent pas sur la terre. Comme le disait le saint homme Job, « l'homme né de la femme vit peu de temps et ce peu de temps » est rempli de beaucoup de misères : *Homo natus de muliere brevi vivens tempore multis repletur miseriis* (Job. xiv, 1). Le péché du premier homme avait attiré sur lui et sur sa postérité une rigoureuse et juste condamnation; les péchés qui ont suivi ont ajouté encore à sa rigueur primitive. Ne nous étonnons donc pas si la terre est une vallée de larmes, si notre lieu d'exil ne rappelle en rien la patrie bienheureuse pour laquelle nous avons été faits.

Il y a sur la terre des peines et des croix pour tous les âges, pour tous les sexes, pour tous les états. Il y a des peines intérieures qui crucifient les âmes plus cruellement que les maladies les plus aiguës ne crucifient les corps. La lutte est longue et

pénible; elle ne s'achèvera qu'avec la vie. Qui donc aura le courage d'aller vaillamment jusqu'au bout? Quel sera le héros que jamais le découragement n'abattra au milieu des contradictions et des épreuves de toutes sortes? Ce sera le chrétien humble et fidèle qui mettra son espérance en Dieu et en Marie. Avec la grâce de Dieu, ce qui est difficile ou plutôt impossible aux forces humaines devient facile. Or, c'est par sa bienheureuse Mère que Dieu nous distribue ses grâces. « Aucune grâce ne vient du » ciel sur la terre, si elle ne passe par les mains de Marie, » dit S. Bernard : *Nulla gratia venit e cœlo ad terram, nisi transeat per manus Mariæ* (Serm. *de Annunt.*). Il dit encore : « Elle » a été donnée au monde comme un canal afin que par elle les » dons célestes descendent jusqu'aux hommes : » *Ad hoc enim data est ipsa mundo quasi aquæductus, ut per ipsam a Deo ad homines dona cælestia descenderent* (Serm. *de Aquæduct.*).

Si donc vous êtes plongés dans l'affliction, si vous avez souvent des sujets de larmes, si votre âme ne connaît plus la tranquillité et la paix, allez à Jésus source éternelle de toute paix et de toute consolation, car : « C'est lui qui nous console dans » toutes nos tribulations : » *Ipse consolatur nos in omni tribulatione nostra* (II Cor. I, 4); mais allez à Jésus par Marie. C'est elle qui distribue le baume des consolations que nous donne son divin Fils. Elle pansera les blessures de votre cœur; elle apaisera les tempêtes qui vous agitent; elle vous donnera la force de supporter avec patience les pertes les plus cruelles, les séparations les plus pénibles, les persécutions les plus injustes. Jetez-vous aux pieds de Marie; épanchez votre cœur dans son cœur maternel. Elle trouvera le mot seul capable de vous rendre le courage et la paix; elle vous le dira avec sa tendresse maternelle. Hélas! que ceux qui cherchent leurs consolations dans les créatures sont aveugles et insensés! les créatures ne peuvent rien, c'est Dieu seul qui console et c'est par Marie qu'il se plaît à le faire.

Ne croyez pas cependant que cette très douce et très puissante consolatrice des affligés fera toujours disparaître les causes de vos douleurs. Souffrir est une des joies des justes sur la terre; ils savent que la souffrance endurée pour l'amour de Dieu est un grand bien. Elle détache des choses de la terre; elle excite le désir du bonheur du ciel; elle purifie les âmes; elle procure des mérites infinis pour la vie future. Comment des chrétiens éclairés des lumières de la foi pourraient-ils ne pas estimer les souffrances? Mais en même temps quelles consolantes pensées que celles des biens dont les souffrances sont la source! quelles forces l'âme puise dans de telles considérations, pour porter la croix avec patience et avec joie! L'Apôtre a soin de nous en avertir : « Si nous sommes morts avec Jésus-Christ,

» nous vivrons avec lui ; si nous souffrons avec lui, nous régne-» rons avec lui : » *Fidelis sermo : Si commortui sumus et convivemus ; si sustinemus et conregnabimus* (II Tim. xi, 12). Quelques jours de souffrances nous procureront un poids immense de gloire. Qui pourrait hésiter s'il a vraiment la foi, entre une vie éprouvée par les afflictions, mais couronnée par la gloire éternelle du ciel, et une vie tranquille mais sans mérite et conduisant presque infailliblement à la damnation éternelle ?

Les épreuves sont donc utiles et précieuses, lorsqu'on sait en user. Mais ce n'est pas assez pour Jésus et Marie de nous donner cette consolation. Jésus, par l'entremise de sa divine Mère, ira jusqu'à nous les faire aimer. Les afflictions peuvent devenir pour nous une source de bonheur et de joie même en cette vie, même lorsque la croix semble peser le plus lourdement sur nos épaules. « Où est l'amour, il n'y a pas de peine, ou si la peine » existe elle est aimée : » *Ubi amatur non laboratur, aut si laboratur labor amatur*, dit l'auteur de l'Imitation. Cette maxime s'applique surtout lorsque c'est Jésus et Marie que l'on aime. Aimez sincèrement la Mère de Dieu, et vos peines n'existeront plus ; elle les transformera en ineffables consolations ; elle peut verser dans vos cœurs des grâces si efficaces et si abondantes que vous aimerez les afflictions les plus poignantes, et que même vous serez heureux d'y être soumis. Lisez l'histoire des saints. Avaient-ils jamais une plus grande joie que lorsqu'ils étaient en proie à tout ce que le monde regarde comme des maux intolérables ? Chacun d'eux pouvait dire avec le Psalmiste : « Vous » avez transformé mes gémissements en joie, et vous m'avez en-» touré d'allégresse : » *Convertisti planctum meum in gaudium mihi, et circumdedisti me lætitia* (Psal. xxix, 12).

O bienheureuse Vierge Marie, c'est vous qui êtes notre consolatrice ; c'est vous qui versez un baume salutaire sur nos plaies ; vous qui nous donnez la patience et la force dans nos peines ; vous qui changez en larmes de joie celles que la douleur nous arrache. Vous avez mérité au pied de la croix de votre divin Fils d'être la distributrice de ses consolations : vos souffrances vous ont acquis ce droit. Venez donc en aide, nous vous en conjurons, à tous ceux qui sont en proie à l'affliction, consoles-les, fortifiez-les, réjouissez-les devant Dieu, et faites qu'ils trouvent dans leurs peines une abondante moisson de mérites. O Marie, consolatrice des affligés, priez pour nous.

XXXIX

MARIE, SECOURS DES CHRÉTIENS.

Auxilium Christianorum, ora pro nobis.

Toutes les fois que nous nous adressons à la bienheureuse Vierge Marie pour implorer sa bonté, toutes les fois que nous lui disons : *Ora pro nobis :* « Priez pour nous, » nous confessons que nous avons besoin de son secours et qu'elle peut nous venir en aide. La sainte Eglise ne se lasse pas de nous inviter à implorer Marie; elle a même institué une fête célébrée presque universellement en l'honneur de Notre-Dame-Auxiliatrice; mais dire à Marie, *priez pour nous*; lui donner même le nom d'*Auxiliatrice*, ce n'est pas autant que de la nommer *notre secours*. Nous pouvons avoir plusieurs protecteurs, plusieurs amis puissants qui secondent nos efforts pour fuir le mal, faire le bien, échapper aux périls, aux maux de toutes sortes. Ce sont des aides utiles, des sauveurs peut-être en certaines circonstances; mais Marie est plus que cela; elle est *le secours* lui-même, l'aide par excellence dont les efforts ne sauraient être inutiles et qui ne se refusera à aucun de ceux qui l'imploreront. Aussi la sainte Eglise veut-elle que nous invoquions souvent la bienheureuse Vierge sous ce titre, et elle l'a inséré dans les Litanies que toute âme vraiment pieuse ne manque pas de dire chaque jour.

Il est aisé de comprendre que la Mère de Dieu ne puisse pas se contenter d'être pour nous une bienfaitrice ordinaire, de nous tendre à l'occasion, avec bonté, une main secourable. Il lui faut faire plus; elle doit être notre secours constant; notre secours complet en tout et partout. N'a-t-elle pas la toute-puissance et les richesses infinies des miséricordes divines entre les mains, pour nous venir en aide? N'est-elle pas la plus douce, la plus libérale, la plus compatissante des créatures? N'aime-t-elle pas les chrétiens qui sont ses enfants, qu'elle a enfantés sur le Calvaire au pied de la croix? N'a-t-elle pas aidé à leur rédemption en unissant ses souffrances à celles de Jésus, en consentant au sacrifice de son adorable Fils? N'est-elle pas leur médiatrice, leur avocate auprès de lui? Pourrait-elle ne pas prendre leur défense? Pourrait-elle se montrer indifférente au salut ou à la perte de ceux pour qui Jésus-Christ a versé tout son sang; pour qui elle-même a enduré tant et de si cruelles souffrances? Secourir un chrétien, c'est pour elle tendre la main à l'un de ses enfants; c'est rendre efficace la rédemption opérée par son divin Fils; c'est lui rendre une âme qu'il a achetée au prix de

toutes sortes d'humiliations et de douleurs, au prix même de sa vie ; une âme qui ajoutera à la gloire de son triomphe dans le ciel en le proclamant éternellement son Sauveur.

Heureux ceux qui se tournent vers Marie et qui espèrent en sa bonté. Elle sera leur secours, et protégés par elle, aidés par elle, qu'auront-ils encore à craindre, et quels travaux seront au-dessus de leurs forces?

Lorsque nous disons à Marie : *Secours des Chrétiens, priez pour nous* ; nous réclamons surtout son aide contre les ennemis du peuple chrétien en général et de chacune des âmes fidèles en particulier. Ces ennemis sont les démons, et avec eux les hérétiques et les impies, ses instruments dociles.

La haine implacable du démon contre le Fils de Dieu fait homme, qui a détruit son empire sur la terre et a renversé ses temples et ses autels, se reporte sur les disciples du Sauveur. Ne pouvant rien contre Jésus-Christ lui-même, il poursuit les chrétiens avec une rage que rien ne peut assouvir. Rappelez-vous tout le sang versé depuis que Jésus-Christ est venu sur la terre : c'est la haine du démon contre les hommes et en particulier contre les chrétiens qui l'a fait répandre. Les passions humaines y ont été pour quelque chose sans doute; mais c'est Satan qui attise le feu de ces passions, c'est lui qui pousse les hommes à s'entr'égorger, pour rendre l'humanité misérable en ce monde et pour précipiter les âmes dans l'enfer. A qui faut-il attribuer les menées ténébreuses qui font courir à la société tout entière de si terribles et si fréquents dangers? Au démon ; il fanatise des malheureux qui s'imaginent d'abord ne plus croire en rien, et qui bientôt se font ses instruments et ses esclaves. Plusieurs, hélas! connaissent leur maître et ne cherchent pas à rompre ses chaînes.

Qui donc viendra en aide à la société chrétienne et empêchera le retour de la barbarie, la dégradation irrémédiable de l'humanité? Qui nous défendra contre Satan et ses innombrables légions de démons, d'infidèles et de renégats?

Marie seule en a reçu de Dieu la puissance. C'est à elle qu'il a été promis dès l'origine qu'elle écraserait la tête du serpent. C'est d'elle que l'Eglise proclame qu'elle a vaincu toutes les hérésies. C'est elle qui dans tous les temps a maintenu la barque de Pierre à la surface des flots, malgré les plus affreuses tempêtes. Si nous vivons dans des temps troublés, recourons à Marie notre secours. Ne nous montre-t-elle pas qu'elle n'attend qu'un mot de nous, qu'une prière pour nous venir en aide? La Salette, Lourdes, Pontmain et d'autres lieux d'apparitions célèbres ne sont-ils pas des preuves permanentes de la sollicitude de Marie pour le peuple chrétien?

Mais en la suppliant de protéger la sainte Eglise et notre

patrie, nous obtiendrons aussi qu'elle soit le secours de chacun de nous. Tous nous avons nos peines, tous nous avons nos luttes à soutenir, nos ennemis à repousser. Appelons donc Marie notre auxiliatrice. Jean-Baptiste encore dans le sein de sa mère avait besoin d'être délivré du péché originel. Qui vint lui procurer cette grâce, sinon Marie? Les nouveaux époux de Cana avaient besoin d'un secours miraculeux. Qui leur procura le vin qui venait à manquer, sinon Marie? Pour les moindres besoins comme pour les plus grands, elle est le secours de ceux qui mettent leur confiance en elle. O Marie, nos besoins sont grands et ils sont innombrables, nous sommes vos enfants, nous sommes d'autres Jésus-Christ pour vous. Secours des chrétiens, priez pour nous.

XL

MARIE, REINE DES ANGES.

Regina Angelorum, ora pro nobis.

La dignité des anges est grande. Dieu les a créés pour être les princes et les grands dignitaires de sa cour. Ce sont de purs esprits; on ne retrouve en eux rien des imperfections inhérentes à la matière. Si l'homme est semblable au Fils de Dieu fait homme, l'ange est surtout semblable à la divinité. Leur intelligence, dont rien n'arrête le développement merveilleux, est tel que l'Eglise a cru rendre un très grand honneur à S. Thomas, le prodige de la théologie scholastique, en le surnommant le Docteur Angélique. Leur force dépasse tout ce que l'on peut concevoir ici-bas. Un seul de ces esprits suffirait, avec la permission de Dieu, à jeter la perturbation dans le monde entier, peut-être à le détruire. Ce fut assez d'un ange pour faire périr en quelques heures tous les premiers-nés de l'Égypte; ce fut assez d'un ange pour mettre à mort en une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib. Ajoutez que la pureté de ces esprits est sans tache; qu'ils n'ont jamais connu la moindre souillure et qu'ils ont été jugés dignes, dès les premiers instants qui ont suivi leur création, de posséder Dieu et de le contempler face à face dans le ciel.

A ces esprits bienheureux, si grands par l'intelligence, la puissance, la sainteté, Dieu voulut donner un roi et une reine. Ce n'était pas trop du Fils de Dieu lui-même, du Verbe incarné, pour être roi des Anges. Et qui sera leur reine, sinon la bienheureuse Vierge Marie?

Mais quoi, une créature composée d'un corps et d'une âme, une fille d'Adam, peut-elle régner sur ces bienheureux esprits?

Oui, sans doute, elle le peut, parce qu'elle est la fille bien-aimée du Père éternel; parce qu'elle est la Mère du Fils; parce qu'elle est l'Epouse du Saint-Esprit. Célestes hiérarchies, Chérubins et Séraphins, Trônes et Dominations, prosternez-vous devant l'humble Vierge de Nazareth; rendez vos devoirs à Marie ! Elle est votre reine et elle est digne de l'être.

Elle est la plus noble, la plus riche en prérogatives de toutes les créatures. Elle est la plus élevée, la plus parfaite de toutes les œuvres de Dieu. C'est avec elle et à cause d'elle qu'il a donné aux autres l'existence et les lois qui les régissent. C'est sur ses lèvres que la sagesse éternelle met ces paroles : « J'étais avec » lui disposant toutes choses. — Par moi les rois règnent et les » législateurs imposent de justes lois. — Avec moi sont les ri- » chesses et la gloire : » *Cum eo eram cuncta componens... Per me reges regnant et legum conditores justa decernunt... Mecum sunt divitiæ et gloria* (Prov. VIII, passim). L'existence des anges a précédé la création de l'homme, mais Marie était avant eux, car elle dit encore au livre des Proverbes : « Le Seigneur m'a » possédée au commencement de ses voies, avant qu'il fît quel- » que chose, dès le principe. Dès l'éternité j'ai été établie : » *Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio. Ab æterno ordinata sum* (Prov. VIII, 22, 23).

Ajoutez que les anges doivent, jusqu'à un certain point, leur existence à la bienheureuse Vierge. Tout a été fait premièrement pour Jésus-Christ et secondairement pour sa Mère. Si Dieu a tiré les Anges du néant, ce fut pour leur communiquer son bonheur et sa gloire sans doute, mais ce fut davantage encore pour préparer une cour brillante, des serviteurs dignes et fidèles à son Fils bien-aimé et à sa très sainte Mère.

Les perfections incomparables de Marie et son établissement immuable dans le bien, dès l'instant même de son immaculée conception, auraient encore suffi pour qu'elle méritât d'être appelée la reine des anges. Mais son principal titre à cette dignité, c'est sa maternité divine.

Les anges sont les serviteurs, les ministres de Dieu ; ils le servent avec une admirable fidélité et une promptitude merveilleuse. Ils sont dignes par leurs qualités d'approcher du roi suprême ; mais ils ne sont que des serviteurs. Jésus-Christ est leur roi. Son Père l'a établi, comme homme, sur toutes les hiérarchies célestes : *Constituens ad dexteram suam in cœlestibus, supra omnem principatum, et potestatem, et virtutem, et dominationem* : « Il l'a placé à sa droite dans les cieux, au-dessus de » toute puissance, de toute vertu, de toute domination, » dit l'Apôtre écrivant aux Ephésiens (I, 21). Il dit encore ailleurs : « C'est » par lui que toutes choses ont été créées dans les cieux et sur

» la terre, les visibles et les invisibles, soit trônes, soit domina-» tions, soit principautés, soit puissances : tout a été créé par » lui et en lui : » *Quoniam in ipso condita sunt universa in cœlis et in terra, visibilia et invisibilia ; sive throni, sive dominationes, sive principatus, sive potestates* (Coloss. I, 16). Jésus-Christ est donc le roi des anges et tout genou doit fléchir à son nom divin non seulement sur la terre et dans les enfers, mais jusque dans les cieux.

La bienheureuse Vierge Marie pourrait-elle ne pas partager la sublime dignité de son Fils, avec toutes les prérogatives qu'elle comporte ? Pourrait-il faire moins pour elle que Salomon pour Bethsabée ? Elle est la reine des anges parce que son Fils est le roi du ciel et de la terre. Le Père éternel lui a conféré la puissance qui convient à cette dignité sublime. Le Fils lui a fait part de sa sagesse pour gouverner ces glorieux sujets. La plénitude de sa science l'emporte, aussi bien que sa puissance, sur celle de tous les esprits célestes. Le Saint-Esprit l'a enrichie de tous les dons que puisse recevoir une pure créature. Mère du Fils de Dieu, n'est-elle pas en même temps la fille bien-aimée du Père et l'Epouse du Saint-Esprit ? N'est-elle pas à ce triple titre reine du ciel et de la terre, reine des anges et des hommes ?

O divine Marie, que les anges, vos sujets du Ciel sont heureux. Ils contemplent votre beauté ; ils jouissent de votre présence ; ils vous obéissent et célèbrent vos louanges avec une indicible allégresse. Jamais ils ne font rien qui puisse vous déplaire. Nous, ô Marie, nous ne vous voyons pas, nous savons à peine balbutier quelques mots pour dire votre gloire et implorer votre secours ; souvent hélas ! nous contristons votre cœur par nos péchés. Ah ! ne nous repoussez pas. Faites au contraire que pour vous mieux servir, nous devenions des anges sur la terre. Reine des anges, priez pour nous.

XLI

MARIE, REINE DES PATRIARCHES.

Regina Patriarcharum, ora pro nobis.

La bienheureuse Vierge Marie, reine des anges, est aussi pour les mêmes raisons la reine de tous les saints. Comment ne serait-elle pas leur reine ? N'est-elle pas la Mère du souverain roi ? N'a-t-elle pas reçu en héritage avec Jésus-Christ, toutes les nations de la terre ? Ne l'emporte-t-elle pas sur tous les saints non seulement en dignité, mais en perfections de toutes sortes, plus que le soleil sur toutes les étoiles du firmament qui disparaissent à ses premiers rayons ?

Le titre de reine des saints convient donc à la Mère de Dieu, l'Eglise nous invite à le lui donner; mais ces bienheureux sujets de la reine du ciel sont divisés en différents chœurs, et les premiers que nous saluons en invoquant Marie comme reine des saints ce sont les Patriarches. Nous lui disons : « Reine des Pa» triarches, priez pour nous : » *Regina Patriarcharum, ora pro nobis.*

On donne le nom de Patriarches aux vénérables ancêtres de la famille humaine, Adam, Abel, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, à tous ceux qui dans ces temps reculés se sont signalés par leur fidélité au culte de Dieu. Ils ont su garder intact le dépôt de la foi, au milieu d'un peuple idolâtre; ils ont transmis à leur postérité les divines promesses faites au genre humain dans le paradis terrestre ; ils ont enseigné par leurs exemples aux autres hommes, mais surtout à leurs descendants, comment il faut marcher dans la voie de la vertu, et maintenant ils sont au ciel. Ils voient et ils adorent le Messie que Dieu leur avait promis. Ils contemplent avec admiration la Mère de ce Messie, leur fille selon la chair, devenue leur reine. Car avec son divin Fils, elle a reçu en héritage le trône de David, son père, et la domination sur la maison de Jacob, selon la parole de l'Ange : « Le Sei» gneur Dieu lui donnera le trône de David son père, il régnera » éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas » de fin : » *Et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus, et regnabit in domo Jacob in æternum. Et regni ejus non erit finis* (Luc. I, 32, 33). Aussi le saint roi David la voyait-il déjà dans tout l'éclat de sa royale majesté et il disait au Seigneur : « La reine s'est tenue debout à votre droite dans un vêtement » d'or, couverte d'ornements variés : » *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate* (Psal. xliv, 10).

Les Patriarches étaient des hommes profondément vertueux, mais la vertu qui brilla principalement en eux fut la foi. Il était difficile à quelques hommes perdus dans la foule innombrable des idolâtres, de conserver intact ce précieux trésor. L'erreur les enveloppait de toutes parts comme d'épaisses ténèbres, les passions et souvent les persécutions, semblables au souffle d'un vent violent, menaçaient à chaque instant d'éteindre le flambeau précieux des enseignements divins, qu'ils portaient et qui les guidait. Mais Dieu leur avait donné une mission à remplir et leur foi ne défaillit point. Adam crut au sauveur et au réparateur de sa postérité dégradée par son péché; Abraham, quoiqu'il fût vieux et sa femme stérile, crut que des descendants de son fils naîtrait le désiré des nations, et lorsqu'il eut obtenu ce fils qui lui avait été promis, il n'hésita pas, sur l'ordre de Dieu, à le conduire sur la montagne, à le lier sur le bûcher et à lever le glaive pour le sacrifier; il savait que Dieu peut ressusciter les

morts, et malgré tout, il croyait contre toute apparence à la promesse qui lui avait été faite : *Fide obtulit Abraham Isaac, arbitrans quia a mortuis suscitare potens est Deus* (Hebr. xi, 17). La foi d'Isaac, de Jacob, fut ferme et inébranlable comme celle d'Abraham, et si la sainte Ecriture nous apprend de plusieurs des fils de Jacob, qu'ils se rendirent gravement coupables, au moins furent-ils irréprochables tous, comme Joseph et Benjamin, sous le rapport de la foi.

Mais comparer la foi des patriarches à celle de Marie, ne serait-ce pas comparer la vague lueur de la nuit à la lumière éclatante du plein jour? Que savaient-ils? Que connaissaient-ils de Dieu? Leur science était bornée. Elle suffisait pour leur faire admirer la grandeur de Dieu, aimer sa bonté et redouter sa justice. Mais ils ne plongeaient pas, comme Marie, un regard investigateur jusque dans les abîmes des mystères divins. Ils soupçonnaient plutôt qu'ils ne connaissaient la Trinité des personnes en Dieu; ils attendaient un rédempteur, mais ils ne savaient pas clairement que ce désiré des nations serait le Fils éternel du Père éternel, incarné sans cesser d'être Dieu, pour sauver les hommes. Ils attendaient une rédemption, mais ils ignoraient quels seraient les merveilleux effets, pour toutes les nations, de cette rédemption qu'apporterait leur descendant en qui elles seraient toutes bénies.

Marie connaissait tous ces mystères par la foi, plus clairement que les anges ne pouvaient les lire en Dieu lui-même où ils puisent leur science. Elle était plus éclairée sur la terre qu'ils ne le sont au ciel. Si Marie ne vécut pas au milieu des idolâtres, comme les patriarches, sa foi eut d'autres épreuves. Elle vit de ses propres yeux le Fils de Dieu devenu son propre fils, et elle crut qu'il était le Fils de Dieu. Elle le vit pauvre, elle le vit méprisé, persécuté, outragé, traîné à une mort infâme, et elle crut qu'il était le Fils de Dieu. Elle le vit mourir; elle pressa son corps inanimé, épuisé de sang, entre ses bras; elle aida à le déposer glacé par la mort dans le sépulcre, et elle crut toujours qu'il était Dieu. Son Fils, devenu un scandale pour les Juifs, un objet de dérision, un malheureux insensé pour les Gentils, elle l'adora et l'aima toujours comme son Dieu. Oh! non, jamais la foi des anciens patriarches n'eut à subir de semblables épreuves; jamais non plus elle ne se montra solide et inébranlable à ce point; jamais elle ne fut jointe à une charité ardente comme celle de Marie. Or, sans la charité, la foi ne servirait de rien; c'est la charité qui la vivifie et donne un si grand prix devant Dieu aux œuvres qu'elle inspire.

O Marie, faites-nous partager la foi des patriarches. Obtenez-nous de croire avec la même fermeté, d'aimer avec la même ardeur, d'agir avec le même courage et la même fidélité que ces

illustres serviteurs de Dieu. Ou plutôt, ô Marie, daignez vous-même nous enseigner à croire; préservez-nous de toute erreur, de toute défaillance. Soyez vous-même notre modèle et rendez notre foi non pas égale, car nulle créature ne peut vous égaler, mais semblable à la vôtre.

O Mère de foi, reine des patriarches, priez pour nous.

XLII

MARIE, REINE DES PROPHÈTES.

Regina Prophetarum, ora pro nobis.

La foi est la première des vertus théologales. Les Patriarches ont été dans les siècles qui ont précédé la venue de N.-S. Jésus-Christ sur la terre, les héros de la foi. Ce fut leur grande vertu, et ce fut par sa foi, mille fois plus parfaite encore, que la bienheureuse Vierge Marie mérita d'être appelée leur reine.

Les Prophètes peuvent être regardés comme les héros, les modèles de l'espérance dans les temps anciens. Ils attendaient le Messie; leur mission consistait surtout à faire partager cette attente, cette espérance au peuple de Dieu. C'était la grande consolation qu'ils offraient aux Juifs fidèles au milieu de leurs tribulations. C'était par cette espérance qu'ils ranimaient les courages et s'efforçaient de retirer les faibles et les égarés des mauvais sentiers qu'ils suivaient.

Mais l'espérance des Prophètes était-elle parfaite? Elle l'était sans doute pour le temps où ils vivaient. Cependant il s'y mêlait des éléments étrangers. Les biens et les maux terrestres tenaient une grande place dans la loi ancienne; les biens purement spirituels, les biens éternels, les vrais biens passaient souvent inaperçus, et les Prophètes n'étaient pas au-dessus de l'infirmité de la Loi qui promettait surtout les bénédictions de la terre.

Comparez à cette espérance, agréable à Dieu sans doute mais imparfaite dans son objet, l'espérance de la bienheureuse Vierge Marie. Que demandait-elle? qu'attendait-elle? Les richesses de la terre? Non; elle était pauvre, elle aimait la pauvreté pour être en tout semblable à son divin Fils, qui ne devait pas avoir une pierre où reposer la tête. — Les honneurs? Non; elle avait voulu s'ensevelir dans le silence du temple pour vivre cachée aux yeux de tous. Plus tard, elle habite dans une humble maison; elle est l'épouse d'un humble ouvrier, et quand l'ange Gabriel salue en elle la Mère de Dieu, elle répond : *Je suis la servante du Seigneur.* — Les plaisirs? Ah! qui fut jamais plus que la Vierge fidèle, la Vierge immaculée, profondément éloignée

des plaisirs et des joies du monde? Ce que Marie voulait c'était Dieu, c'était la grâce de Dieu, toujours plus abondante pour elle-même et pour les autres, c'était la venue du Messie, l'établissement sur la terre, dans tous les cœurs, de cette royauté qui n'est pas de ce monde.

Ajoutez qu'aucune crainte ne venait jeter le trouble au milieu des désirs enflammés de la bienheureuse Vierge. Les peines et les souffrances ne pouvaient l'inquiéter, car elle savait que tout lui venait de la main de Dieu. Elle aimait Dieu d'un amour sans mesure et tout ce qui lui venait de Dieu était une joie pour elle. Elle savait aussi qu'elle n'avait rien à redouter de la justice divine, ni pour ce monde, ni pour l'autre. Le Seigneur était tout son appui, toute son espérance; il était à elle et elle était à lui. « Mon bien-aimé est à moi et je suis à mon bien-aimé, » disait-elle avec l'épouse des cantiques : *Dilectus meus mihi et ego illi* (Cant. II, 16). Elle disait encore : « Je le tiens et je ne le lais-» serai pas aller : » *Tenui eum, nec dimittam* (Cant. III, 4). Etre toute à Dieu sur la terre, posséder Dieu éternellement dans le ciel, tel était l'unique et très pur objet de l'espérance de la très sainte Vierge.

Ah! pourquoi faut-il que notre espérance à nous qui sommes cependant les enfants de Marie, ne soit pas toujours aussi pure que celle de notre Mère? Pourquoi faut-il que souvent nous désirions les choses de la terre, que nous n'ayons de pensées que pour elles et que les biens célestes nous laissent froids et insensibles? Les prophètes d'autrefois donnaient à espérer des biens sensibles et grossiers aux Israélites qui ne vivaient que pour la terre; mais nous, c'est la reine des Prophètes qui est notre lumière et notre guide; c'est elle que nous devons suivre, et ce ne sont pas les biens de la terre, ce sont uniquement les biens spirituels et célestes qu'elle nous invite à désirer.

La patience doit être la compagne inséparable de l'espérance. S. Paul nous l'enseigne. « Si nous espérons, ce que nous ne » voyons pas encore, nous l'attendons par la patience, » dit-il : *Si autem quod non videmus, speramus, per patientiam expectamus* (Rom. VIII, 24). Ailleurs il dit d'une manière encore plus expresse : « La patience vous est nécessaire pour que fai-» sant la volonté de Dieu, vous obteniez l'effet de la promesse : » *Patientia vobis necessaria est ut voluntatem Dei facientes, reportetis repromissionem* (Hebr. X, 36). Les prophètes avaient cette patience dans l'attente du Messie et ils s'efforçaient de l'inculquer au peuple. Ils lui donnaient l'assurance que le Messie promis viendrait enfin, que Dieu ne manquerait pas à sa promesse. Ni les maux de toutes sortes qui accablaient Israël, ni les persécutions dont ils étaient eux-mêmes l'objet n'ébranlaient leur confiance, et ils attendaient le moment de Dieu. Ainsi et mieux que

les prophètes, la bienheureuse Vierge attendit que son divin Fils se manifestât comme le sauveur du monde. Elle le vit humble, inconnu, s'appliquant pendant trente ans à demeurer dans l'obscurité; elle le vit haï, persécuté, repoussé par son peuple; elle le vit livré aux bourreaux, crucifié, mort et renfermé sous la pierre du sépulcre, et son espérance ne se démentit pas un seul instant. Elle savait qu'il était le Sauveur et qu'au moment choisi par sa sagesse, il manifesterait sa divinité. Et lorsqu'il fut monté au ciel, pendant de longues années, elle attendit patiemment qu'il la fît enfin participer à son bonheur et à sa gloire. Les souffrances ne servaient qu'à affermir son espérance, et l'espérance lui donnait la force de les porter avec joie. Il n'en pouvait pas être autrement puisque l'espérance repose sur la foi et puise en elle sa solidité. L'espérance des prophètes était pure, elle était ferme, elle était patiente, et ne comportait pas de découragement. Mais elle ne pouvait s'élever au niveau de celle de Marie, parce qu'ils avaient moins de lumières et que leur foi était moins parfaite.

O bienheureuse Vierge, que ferions-nous, que deviendrions-nous sur la terre, si nous n'avions pas l'espérance pour nous soutenir. Mais à l'exemple des Prophètes dont vous êtes la reine, à votre exemple, ô Marie, nous mettons toute notre confiance en votre divin Fils. Nous espérons tout de lui, et c'est par vous que nous espérons tout. Nous avons mis notre espérance en vous et nous ne serons pas confondus pour l'éternité. O Marie, reine des Prophètes, priez pour nous.

XLIII

MARIE, REINE DES APOTRES.

Regina Apostolorum, ora pro nobis.

Au premier rang des saints de la Loi nouvelle, l'Eglise vénère les douze apôtres que Jésus-Christ a établis, avec Pierre leur chef, comme les fondements de la nouvelle Jérusalem. La bienheureuse Vierge, reine de tous les saints, parce qu'elle est la Mère du Seigneur, et parce qu'elle possède au suprême degré toutes les perfections qui distinguent chacun des ordres des saints, est particulièrement la reine des apôtres. Dieu les a choisis pour répandre l'Evangile dans tout l'univers, pour faire produire du fruit à la divine semence qu'il avait répandue sur la terre et arrosée de son sang. Mais avant de les appeler à cette mission sublime, il y avait appelé Marie d'une manière plus haute et plus parfaite. Les apôtres devaient faire connaître Jésus-Christ aux

hommes; mais il avait été réservé à Marie de donner au monde et aux apôtres eux-mêmes celui qu'ils étaient appelés à prêcher. Elle le donna en devenant sa mère ; elle le donna en le présentant au temple; elle le donna au jour de l'immolation sanglante sur le Calvaire; elle le donna en le faisant mieux connaître après qu'il fut monté au ciel, à ceux qui devaient à leur tour le faire connaître à tous; elle le donna en obtenant par ses prières les grâces de conversion pour les premiers chrétiens; elle continue de le donner en priant pour nous, en veillant sur nous, en suscitant des prédicateurs de l'Evangile : elle est la reine de l'apostolat.

Voyez combien ce qui fait la gloire des apôtres resplendit avec un éclat plus admirable encore en celle que nous invoquons comme leur reine.

Ce fut un grand honneur pour Pierre et pour ses compagnons d'être appelés comme ils le furent, par N.-S. Jésus-Christ. Mais leur vocation n'avait pas été annoncée dans les temps anciens. Les prophètes qui avaient célébré Jean-Baptiste, des siècles à l'avance, n'avaient point parlé des apôtres. Comparez cette vocation à celle de Marie dont la sainte Ecriture est pleine, à ces figures sans cesse renouvelées qui l'annoncent, et font connaître à l'avance ses grandeurs et ses perfections incomparables. Et à côté de ces figures et de ces emblèmes, mettez, pour qu'on ne puisse pas s'y tromper et dire qu'ils ne signifient rien, mettez la parole expresse du prophète Isaïe : « Voilà que la Vierge con- » cevra et enfantera un Fils, et son nom sera Emmanuel : » *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium et vocabitur nomen ejus Emmanuel* (Isa. vii, 14). Dieu avait appelé Marie à la dignité de Mère de Dieu avant l'origine des choses; il l'avait figurée dans tout l'ancien Testament, il avait annoncé qu'elle écraserait la tête du serpent, il avait déclaré que, toujours Vierge, elle donnerait le jour à un fils qui serait Dieu lui-même venant habiter parmi nous. Et lorsque les temps furent accomplis, un des princes de la cour céleste est député vers elle, par l'adorable Trinité et lui annonce qu'elle a été choisie pour être la Mère du Fils de Dieu. Voilà combien fut sublime la vocation de la reine des apôtres.

Que dire de sa dignité? Il n'en est pas dans l'Eglise qui surpasse celle des apôtres; les martyrs, les confesseurs, les vierges ne viennent qu'après ceux que Jésus-Christ a choisis pendant sa vie mortelle pour être les compagnons de son apostolat, et prêcher l'Evangile à toutes les nations. Leur mission était grande, les dons et les pouvoirs qui leur furent conférés pour l'accomplir, surpassaient tout ce qu'il y avait de grand sur la terre. Cependant ils n'étaient que d'humbles serviteurs. La bienheureuse Vierge, était la Mère de leur souverain maître, et auprès de cette dignité suprême, tout ce qu'il y avait de grand dans les

apôtres paraissait petit. Par là même, dit S. Augustin, que Marie est Mère de Dieu, elle surpasse en grandeur tout ce qu'on peut se représenter de plus grand après Dieu. Ajoutez que les apôtres malgré leurs qualités et leurs vertus avaient encore plusieurs défauts et commettaient des fautes. Même après la descente du Saint-Esprit, ils n'étaient pas absolument à l'abri de toute tache. Marie au contraire était la Vierge immaculée, l'Epouse bien-aimée de l'Epoux divin qui lui disait : « Vous êtes toute » belle, ô mon amie, et il n'y a pas de tache en vous : » *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. vi, 8). Elle possédait toutes les vertus au degré le plus sublime, et l'archange Gabriel la saluait pleine de grâce.

Sans doute la bienheureuse Mère de Dieu n'a pas été prêcher l'Evangile aux nations infidèles. Elle était dans le cénacle avec les apôtres au jour de la Pentecôte, lorsque le Saint-Esprit descendit sur eux et les transforma en d'autres hommes. Ce ne fut pas elle, mais Pierre, qui prit la parole devant la foule. Ce fut à la voix de Pierre que trois mille hommes se convertirent en cette circonstance. Mais ce Jésus, que Pierre annonçait aux Juifs comme leur Sauveur, il était à Marie, elle était sa Mère; c'est à elle que les apôtres devaient de le connaître et de l'annoncer. L'Esprit saint qui les inspirait, Marie l'avait attiré en eux par ses prières. La grâce intérieure qui, à la voix de Pierre, touchait et convertissait des âmes demeurées insensibles aux enseignements et aux miracles de Jésus Christ lui-même, Marie l'avait obtenue par ses prières. Elle ne voulait pas que la terre arrosée par le sang de son Fils demeurât stérile. Elle avait prié et la moisson avait levé, grandi et mûri en un moment. La parole de Pierre était l'occasion de cette merveille, mais la grâce avait tout fait, et c'est par Marie que le Seigneur distribue ses grâces.

Il en est encore de même aujourd'hui. Les prédicateurs de la parole de Dieu, les zélés missionnaires parlent, les cœurs sont touchés et se convertissent. Mais ce n'est pas la parole de l'homme qui opère ce miracle, c'est la grâce que Dieu y attache, lorsque Marie le demande. C'est Dieu qui prêche par la voix de ses ministres : *Tanquam Deo exhortante per nos* (II Cor. v, 20). Il les envoie parce que Marie le désire; il les inspire, parce que Marie l'en conjure; il donne à leurs enseignements une efficacité merveilleuse, parce que Marie plaide la cause des pauvres âmes qui se perdraient si elles ne profitaient pas d'une si grande grâce. C'est donc grâce à vous, ô Marie que la parole des prédicateurs de l'Evangile est rendue féconde. Les apôtres, les missionnaires, tous les prédicateurs sont les hérauts de l'Evangile; mais vous êtes leur chef. Envoyez, nous vous en conjurons, de nombreux et vaillants ouvriers à la vigne du Seigneur. Faites qu'ils

travaillent courageusement et que leurs efforts soient couronnés de succès. Reine des apôtres, priez pour nous.

LXIV

MARIE, REINE DES MARTYRS.

Regina Martyrum, ora pro nobis.

Salomon, le plus sage des rois, ou plutôt l'Esprit saint parlant par sa bouche, disait : « Les âmes des justes sont dans » la main de Dieu et le tourment de la mort ne les touchera » pas. Ils ont paru mourir aux yeux des insensés et leur sortie » du monde a été estimée affliction, mais eux sont en paix. » Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui. Il les a » éprouvés comme l'or dans la fournaise; il les a reçus comme » une hostie d'holocauste, et dans le temps ils auront un regard » favorable. Ils jugeront les nations, ils domineront les peu- » ples. » *Justorum animæ in manu Dei sunt*, etc. (Sap. III, 1 et seq.). Ces paroles s'appliquent à tous les justes, parce que Dieu éprouve ceux qu'il aime, et que la porte du ciel est étroite. On ne se livre pas entièrement au service de Dieu sans être en butte à la tribulation. Mais la vérité de ces paroles brille de tout son éclat, lorsqu'on les entend des martyrs. Ce sont eux surtout que Dieu a éprouvés comme l'or dans la fournaise; ce sont eux que les sages du monde ont regardés comme de misérables insensés. Cependant ils étaient les vrais sages, parce qu'ils achetaient au prix de souffrances passagères, un poids immense de gloire, dont ils jouiront éternellement. Heureux ces héros de la foi, heureux ces vaillants athlètes de Jésus-Christ!

La bienheureuse Vierge Marie marche à leur tête. Elle est la reine des martyrs, non seulement parce qu'elle est la Mère de Jésus-Christ, mais aussi parce qu'elle a souffert plus qu'aucun d'eux, parce qu'elle a souffert avec des dispositions plus parfaites, parce qu'elle leur a procuré à tous, les forces dont ils eurent besoin pour endurer des supplices longs et cruels.

Il n'est pas nécessaire de verser son sang pour endurer de cruelles souffrances, des douleurs plus difficiles à supporter que la mort; et si on prétendait que sans l'effusion du sang, il n'y a pas martyre, on pourrait dire que Marie a versé plus que son sang, puisque le sang de Jésus-Christ, à l'effusion duquel elle a consenti, lui était mille fois plus précieux que son propre sang, et que d'ailleurs c'était en quelque sorte son propre sang, qu'elle avait communiqué au Fils de Dieu, incarné dans son sein.

Mais le véritable titre de Marie au nom de *Reine des martyrs*, ce sont les souffrances indicibles qu'elle a endurées pour Jésus-Christ, son Fils et son Dieu.

Au jour de la Purification, lorsque le saint vieillard Siméon dit à Marie : « Un glaive de douleur transpercera votre âme : » *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius*, il annonçait le glaive de la Passion, mais en l'annonçant à la Mère du divin Enfant, il lui faisait goûter par avance les amertumes du calice qu'elle boirait un jour jusqu'à la lie. Il ne lui apprenait rien, mais il lui montrait qu'elle ne se trompait pas en reconnaissant son Fils bien-aimé, dans cet homme de douleur, réduit à n'avoir plus figure humaine, dont parlaient les prophètes; cet homme sur lequel les méchants déchargeaient leur colère, ce ver de terre que l'on foulait aux pieds.

Marie, en acceptant de devenir la Mère du Fils de Dieu, avait accepté toutes les angoisses qui devaient étreindre et martyriser son cœur. La voilà donc condamnée au supplice d'avoir sans cesse présent à la pensée l'avenir si cruel préparé pour Jésus. Elle ne pourra pas considérer cet adorable enfant, le couvrir de ses baisers maternels, l'entourer de ses soins délicats, entendre sa voix bien-aimée, sans que les fouets, la couronne d'épines, la croix, les clous, tous les supplices de la passion se représentent à sa pensée. Et s'il est vrai que le mal redouté fait quelquefois plus souffrir que celui qu'on endure, comprenez, si vous le pouvez, le martyre enduré par la très sainte Vierge, depuis le jour où elle apprit ce que son Fils devait souffrir, jusqu'au moment où elle déposa son corps adorable dans le tombeau. Et même après la mort et la résurrection du Seigneur, le souvenir de tant de souffrances ne devait-il pas être pour elle une source intarissable de larmes?

Mais considérez cette mère de douleur, pendant la Passion de son divin Fils. Suivez-la au prétoire; voyez-la assistant au jugement inique du Saint des saints par un juge criminel qui se laisse intimider et conduire au gré d'une tourbe de scélérats. Elle assiste à la flagellation, au couronnement d'épines. Elle voit son Fils chargé de sa lourde croix se traîner péniblement sur le chemin du Calvaire. Elle marche après lui et arrive assez tôt pour entendre enfoncer les clous, à coups de marteau, dans ses pieds et ses mains adorables. Elle entend ses dernières paroles, son dernier cri, et debout au pied de sa croix, elle le voit mourir. Oh! quel affreux supplice pour une mère, pour la plus tendre, la plus aimante des mères, pour la mère du meilleur, du plus parfait des fils, qu'elle aime comme son enfant et qu'elle adore comme son Dieu!

« A qui vous comparerai-je, ou à qui vous assimilerai-je, » fille de Jérusalem? A qui vous égalerai-je pour vous consoler,

» Vierge fille de Sion? Grande comme la mer est votre douleur, » votre ruine; qui vous apportera quelque consolation? » *Cui comparabo te aut cui assimilabo te*, etc. (THREN. II, 13).

Hélas! de consolation il n'en était pas pour Marie. Les saints martyrs étaient souvent inondés de joie spirituelle au milieu de leurs tourments, et les plus cruels supplices ressemblaient pour eux aux plaisirs d'un festin; les charbons ardents et le fer embrasé étaient des roses : mais pour Marie, la consolation n'existait pas. Son Fils souffrait; elle souffrait avec lui, et elle savait que ses propres souffrances ajoutaient encore à celles de son bien-aimé. Ah! la sainte Eglise a bien raison de dire de Marie qu'elle est la reine des martyrs. Aucun n'a souffert autant qu'elle. Aucun non plus ne l'a fait avec un amour aussi ardent pour Dieu, avec une abnégation aussi complète de soi-même, avec un tel désir de glorifier le Seigneur et de contribuer au salut des âmes. Jésus-Christ connaissait bien le cœur de sa Mère; il aurait pu lui laisser ignorer à l'avance sa passion future, la lui laisser ignorer encore au jour où elle s'accomplit. Il aurait pu faire que Marie n'apprît sa mort sur la croix qu'en le voyant ressuscité; mais il ne le voulut pas. Il savait trop bien de quel amour l'aimait sa mère; il savait son désir ardent de partager avec lui toutes ses souffrances.

O Marie, que votre exemple nous apprenne à souffrir les misères de cette vie. Si nous endurons avec patience, résignation et amour comme vous, toutes les peines qui nous surviennent, nous aurons, nous aussi, quelque part au mérite des martyrs. Obtenez-nous en la gloire, ô bienheureuse Vierge. Reine des martyrs, priez pour nous.

XLV

MARIE, REINE DES CONFESSEURS.

Regina confessorum, ora pro nobis.

La multitude des saints martyrs est immense dans le ciel, cependant elle paraîtra petite si on la compare à celle des âmes qui se sont sanctifiées par la pratique de la vertu, par l'accomplissement de leurs devoirs de chaque jour, devoirs peu éclatants aux yeux du monde, mais dont l'accomplissement est d'un grand prix devant le Seigneur. Tous les chrétiens doivent être prêts à donner leur vie pour la foi s'il était nécessaire; Dieu ne demande que rarement ce sacrifice, dans les siècles où nous vivons; mais il demande de tous, ce qui parfois est difficile, la persévérance à marcher dans la voie de ses commandements; à

beaucoup même il demande la fidélité à suivre ses conseils pour gravir la montagne de la perfection. Une grâce extraordinaire, un moment de générosité d'âme a souvent suffi pour cueillir la palme du martyre, mais la couronne du confesseur, quoique plus humble et moins brillante, ne s'acquiert pas en un jour : il y faut des efforts longs et persévérants. Les bienheureux que l'Eglise honore du titre de *Confesseurs* n'ont acquis le droit de la porter qu'après de nombreuses années d'héroïsme, dans la pratique de toutes les vertus. A ces saints confesseurs, il faut une reine, comme Jésus-Christ est leur roi, et la reine des confesseurs, c'est la bienheureuse Vierge Marie.

Marie est le modèle absolument parfait de toutes les vertus dont la pratique a mérité aux saints confesseurs la gloire dont ils jouissent au ciel et sur la terre. Mais entre ces vertus il en est trois que nous distinguerons ici, parce qu'elles supposent ou font naître toutes les autres. Ce sont la piété, la fidélité aux devoirs d'état et la charité envers le prochain.

Déjà nous avons parlé de la piété de Marie, la mère très pieuse, le vase de dévotion, cependant nous pouvons nous y arrêter encore pour voir, comment les saints confesseurs ont imité leur reine, bien qu'ils soient demeurés à une distance presque infinie d'un si parfait modèle.

La piété qui nous fait accomplir avec fidélité et avec joie nos devoirs envers Dieu, ne se développe et ne se conserve que moyennant la mortification. N'être pas mortifié, aimer et rechercher ses aises, ce qui flatte l'amour-propre ou les sens et prétendre être pieux, c'est se bercer d'une vaine illusion. Il faut se renoncer soi-même, il faut prendre sa croix, si l'on veut suivre Jésus. Ce n'est pas en écoutant les désirs de la nature que l'on arrive aux biens surnaturels; ce n'est pas en recherchant les jouissances, même permises, de la terre que l'on mérite les consolations du ciel. Aussi la bienheureuse Vierge Marie fut-elle un parfait modèle de mortification. Non pas peut-être qu'elle se fût livrée à ces austérités plus admirables qu'imitables auxquelles plusieurs saints ont été appelés de Dieu, mais la mortification de tous ses sens intérieurs et extérieurs était parfaite, et jamais le moindre manquement ne vint ternir la pureté plus que céleste de son âme. Elle montra par son exemple qu'il était possible d'imiter Jésus-Christ, et les saints confesseurs marchèrent après elle dans le chemin de la mortification et du renoncement, à la suite du divin modèle. Comme elle, selon la parole de S. Paul, ils ont porté la mortification de Jésus dans leur chair; ils ont vécu de sa vie sous les regards de tous : *Mortificationem Jesu in corpore vestro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* (II Cor. IV, 10).

L'amour de Dieu est plus nécessaire encore, s'il est possible,

que l'esprit de mortification, à la véritable piété. Aussi tous les saints ont-ils aimé le Seigneur de tout leur esprit, de tout leur cœur, de toutes leurs forces. S. Paul, leur interprète à tous disait : « Ma vie c'est Jésus-Christ : » *Mihi vivere Christus est* (Philipp. I, 21). Il s'écriait encore : « Qui donc nous séparera » de l'amour du Christ? Ni mort, ni vie, ni anges, ni princi- » pautés, ni puissances, ni choses présentes, ni choses futures, ni » violence, ni ce qu'il y a de plus élevé, ni ce qu'il y a de plus » profond, ni aucune créature, ne pourra nous séparer de l'a- » mour de Dieu qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur » : *Quis nos separabit*, etc. (Rom. VIII, 35, 39). Tels étaient les sentiments de tous les saints confesseurs. Ils brûlaient, comme Paul, d'un amour ardent pour Jésus-Christ, et ils espéraient, avec la grâce de Dieu, que cet amour ne s'éteindrait jamais. Cependant toutes les saintes ardeurs de Paul, de Jean, l'apôtre bien-aimé, et celles de tous les saints réunis et ne formant qu'un seul foyer d'amour seraient comme une étincelle auprès d'une fournaise, comparées à l'amour unique de la Mère de Jésus, de cette mère que le Dieu qui veut être infiniment aimé, a jugée capable de tout l'amour que la mère d'un Dieu doit porter à son Fils. Toute sa vie fut une vie d'amour, et cet amour presque infini vivifiait toutes ses autres vertus et donnait à leurs actes une perfection et un mérite que Dieu seul pouvait comprendre et mesurer.

L'amour des saints confesseurs pour Dieu fut aussi le ressort de toute leur vie, l'âme de leur piété et de toutes leurs vertus. Il leur fit accomplir des actes qui ravissaient les anges d'admiration. Mais qu'était la perfection de ces actes et la grandeur de leur mérite comparées à celles des actes de Marie?

La vraie piété demande aussi l'accomplissement parfait des devoirs d'état. Parmi les saints confesseurs, il en est qui, sur la terre, ont été grands et puissants selon le monde, d'autres ont été humbles, inconnus, méprisés. Il y a des pontifes, des rois, des chefs d'armées, des pères de famille, des anachorètes, des religieux, de simples ouvriers qui gagnaient chaque jour leur pain à la sueur de leur front, comme Jésus à Nazareth. Si l'Eglise les a inscrits au nombre des saints confesseurs, s'ils occupent au ciel un rang d'honneur parmi les bienheureux, ce n'est pas seulement parce qu'ils ont aimé Dieu et pratiqué la piété, c'est qu'ils n'ont pas été moins fidèles à leurs devoirs d'état quels qu'ils fussent. Marie l'avait été avant eux et plus qu'eux. Ils l'ont regardée comme leur reine et leur modèle; ils ont été fidèles à son exemple et à l'exemple de Jésus qui, dans l'humble maison de Nazareth, obéissait humblement à Marie et à Joseph, parce que le devoir d'état d'un enfant est d'obéir à ses parents.

Ajoutez à la piété et à la fidélité aux devoirs d'état une cha-

rité envers le prochain, vigilante, active, empressée, telle que celle dont Marie a donné l'exemple au jour de la Visitation et aux noces de Cana. Cet exemple, les saints confesseurs l'ont encore imité. Comptez si vous le pouvez les œuvres de charité qu'ils ont enfantées partout et que ceux qui sont animés de leur esprit perpétuent et développent chaque jour. Ah! ce sont bien les dignes sujets de Marie, et Marie à son tour, mérite bien d'être appelée leur reine. O Marie, nous vous en conjurons, obtenez-nous la grâce de marcher dans la voie que vous nous avez montrée, d'être pieux, mortifiés, brûlants d'amour de Dieu et du prochain. Reine des confesseurs, priez pour nous.

XLVI

MARIE, REINE DES VIERGES.

Regina Virginum, ora pro nobis.

Il est dit dans l'Apocalypse, que les vierges suivent le divin Agneau partout où il va, et chantent un cantique qu'il n'est pas donné aux autres de chanter. Les vierges sont, à proprement parler, les fidèles de l'un et l'autre sexe dont la chair n'a jamais été souillée par le plaisir charnel, même légitimé par le sacrement du mariage. Mais on entend ordinairement sous le nom de vierges les personnes principalement du sexe féminin qui ont consacré la fleur de leur innocence au Seigneur, afin de ne vivre que pour lui, et de n'avoir jamais que lui seul pour époux. C'est la portion choisie du troupeau du Seigneur, c'est le joyau de sa couronne.

Les vierges sont les imitatrices et les émules des anges; elles vivent à leur exemple, détachées de la terre et des plaisirs grossiers d'ici-bas. Elles ne sont pas de ce monde, mais de l'autre. La virginité est une fleur du ciel transplantée sur la terre. Son emblème est le lis, et il est dit que l'Epoux divin se plaît au milieu des lis : *Qui pascitur inter lilia.*

Mais le lis de la virginité ne croît ordinairement qu'au milieu des épines. Il est difficile aux rejetons d'une race corrompue de ne se ressentir aucunement de leur origine. La chair combat contre l'esprit et, sans une grâce extraordinaire de Dieu, la virginité parfaite, la virginité de la chair, de l'esprit et du cœur n'existerait pas sur la terre.

Elle existe cependant; cette plante précieuse a pris dans un champ qui semblait lui être interdit par le péché, un merveilleux accroissement. Dieu l'a voulu ainsi pour son propre honneur et pour l'honneur de sa mère.

Les vierges seules se trouvent dans les conditions voulues pour donner leur cœur sans réserve au Seigneur, selon qu'il le désire. D'abord ce cœur est pur; c'est comme un vase d'or dans lequel Dieu pourra verser sans crainte le parfum de ses dons les plus précieux. De plus, ce cœur n'a aucune attache, il n'est pas partagé, il n'est pas obligé par un impérieux devoir de se donner en partie à la créature, tout en s'efforçant de n'appartenir qu'à Dieu seul. Des saints, des saintes engagés dans le mariage, ont résolu ce problème avec la grâce de Dieu, mais combien il est difficile! Qu'il est difficile à une épouse, à une mère, de servir Dieu avec la même liberté de cœur et d'esprit, qu'à une vierge consacrée au Seigneur. L'amour conjugal, l'amour maternel, les devoirs qu'ils imposent, ne sont pas en contradiction avec l'amour de Dieu, mais ils prennent aisément la première place dans un cœur où ils ne devraient occuper que la seconde; quelquefois même ils finissent par usurper à peu près tout l'empire; l'amour de Dieu est relégué à l'écart. Heureux si l'on se souvient de lui quand les autres feront défaut, et au jour de l'adversité. Il est donc juste que Dieu aime les vierges et les favorise entre tous les saints.

Mais il les aime encore à cause de sa bienheureuse Mère, et il les multiplie dans son Eglise afin de l'honorer. Le Psalmiste avait prévu cette magnifique efflorescence de la virginité. Il disait à Marie, huit siècles à l'avance : « Ecoutez, ma fille, voyez » et inclinez votre oreille. Oubliez votre peuple et la maison de » votre père. Et le roi sera épris de votre beauté, parce qu'il » est le Seigneur votre Dieu, et on l'adorera : » *Audi, filia, et vide*, etc. (Psal. xliv, 10). N'était-ce pas l'invitation pressante que Dieu adresse à l'âme qu'il appelle à se donner à lui? Le Prophète ajoute : « Toute la gloire de la fille du roi est au de- » dans, avec des franges d'or. Elle est toute couverte d'orne- » ments variés. Des vierges seront amenées au roi après elle : » *Omnis gloria filiæ regis ab intus* (Psal. xliv, 13, 14). Marie a suivi le conseil que lui donnait le saint roi, son vénérable ancêtre. Elle a tout quitté, elle a renoncé à tout, pour se donner à Dieu. Et Dieu le souverain roi a été épris de sa beauté; il l'a revêtue de vêtements royaux à cause de ses perfections, source de toute gloire. Ce n'est pas assez; il lui donnera des compagnes, des suivantes, des imitatrices nombreuses de sa virginité. Elles formeront la cour du roi céleste et de sa fille bien-aimée. *Adducentur regi virgines post eam.*

Voilà la prophétie dont les dix-neuf siècles écoulés depuis que Marie a levé l'étendard de la virginité, nous montrent le magnifique accomplissement. Dieu disait à Abraham : « Regarde le » ciel et compte les étoiles si tu peux. Aussi nombreuse sera ta » postérité : » *Suspice cœlum et numera stellas si potes sic...*

erit semen tuum (Gen. xv, 5). Ne pourrait-on pas dire de même : Regardez le ciel, comptez les étoiles si vous le pouvez. Aussi nombreuses sont les vierges qui ont suivi les traces de Marie et se sont, comme elle, données à Dieu pour le servir uniquement et n'appartenir qu'à lui seul sur la terre.

Marie est la vierge des vierges, la vierge très prudente, la vierge digne de notre culte et de nos louanges, la vierge puissante, la vierge bonne et fidèle. A tous ces titres elle est bien digne de marcher à la tête de cette troupe glorieuse qui accompagne l'Agneau divin. Elle chante le cantique nouveau que nul autre que les vierges ne saurait chanter, mais il y a un chant qui n'appartient qu'à elle. Elle est la reine des vierges, parce que sa virginité, sa pureté immaculée est incomparable, et parce que les autres vierges n'ont été appelées à la virginité que pour former sa cour et celle du divin roi; mais elle est aussi leur reine parce qu'à la virginité elle a uni une admirable fécondité. Elle est vierge et elle est mère. Elle est vierge et elle a enfanté le Dieu qui vit et règne éternellement. Elle chante son *Magnificat*, qu'elle seule peut chanter, car c'est en elle seule que Dieu a opéré les choses grandes par excellence. Elle est vierge et elle est mère de son Créateur, de son Rédempteur, de son sanctificateur. Elle est vierge, et elle a nourri de son lait celui qui ouvre la main pour donner la vie et la nourriture à tout ce qui existe.

O Marie, faites connaître aux âmes pures le prix de la sainte virginité qui vous a été si chère sur la terre. Attirez après vous les âmes généreuses, pour les conduire au roi divin, pour les donner à Jésus-Christ votre Fils bien-aimé. Heureuses les âmes qui entendent votre appel. Et à celles-mêmes que Dieu n'appelle pas à la sainte virginité, donnez, ô Marie, la grâce de vivre chastes et pures. Reine des vierges, priez pour nous.

XLVII

MARIE, REINE DE TOUS LES SAINTS.

Regina Sanctorum omnium,
ora pro nobis.

En sa qualité de fille, de mère, et d'épouse du Dieu tout-puissant, du Roi des rois, la bienheureuse Vierge Marie est nécessairement la Reine du ciel et de la terre. Mais il ne suffit pas de posséder un titre, il faut en être digne; il faut avoir le pouvoir, les privilèges qu'il suppose; il faut être revêtu de la gloire qu'il comporte.

Ne craignez pas qu'il manque rien à la reine de tous les saints

pour être vraiment digne de ce titre glorieux, ni aucun des privilèges qui doivent l'accompagner.

Il n'en est pas du ciel comme de la terre. Ici-bas, le mérite demeure volontiers dans l'obscurité, tandis que des sujets de peu de valeur trouvent moyen de s'élever, d'acquérir la puissance, d'éblouir le monde par une gloire d'emprunt et qui ne repose sur rien. Au ciel, tout est réglé avec justice, tout repose sur le mérite véritable, tel qu'il est devant Dieu, dont la justice est infinie et ne fait pas acception de personne.

La bienheureuse Mère de Dieu ne devait pas occuper d'autre place au ciel que la première, après son divin Fils. Il eût été inconvenant pour Dieu et pour Marie que quelque créature pût s'élever au-dessus d'elle, et qu'un serviteur jouît d'un honneur et d'un rang supérieurs au sien. Il fallait donc que, sans rien enlever ni aux saints, ni aux anges, Marie fût élevée si haut en perfection et en mérites, que non seulement elle les surpassât tous, mais qu'elle formât une hiérarchie à part, qu'elle fût au-dessus d'eux comme une reine est au-dessus de ses serviteurs. Il y a beaucoup de demeures dans le royaume du Père céleste; mais il fallait que Marie fût digne d'habiter, non pas une demeure ordinaire, mais le palais le plus magnifique après celui de Dieu, ou plutôt le palais même de son Fils.

Aussi Dieu ne manqua-t-il pas d'orner Marie de tous les dons, de toutes les vertus, de tous les mérites qui l'élèvent incomparablement au-dessus de toute autre pure créature. L'humanité seule de Notre-Seigneur est plus parfaite que Marie, à cause de son union avec la divinité. Toutes les vertus que l'on admire ailleurs sont rassemblées en elle et brillent d'un merveilleux éclat. Les vierges, les personnes mariées et les veuves, honorent en la Mère de Dieu, le miroir le plus pur de l'intégrité, de la chasteté, de la continence Les apôtres admirent sa charité, son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; les martyrs sa force; les confesseurs sa patience; les prêtres sa dévotion et sa charité; les anachorètes son esprit de contemplation; les religieux son humilité. Chacun trouve en elle un modèle qu'il doit s'efforcer de reproduire, mais sans espérer d'atteindre à la perfection de l'original. Ne fallait-il pas que celle qui devait fournir à la majesté infinie de Dieu les éléments du corps qu'il allait revêtir, rassemblât en elle-même, au plus sublime degré, toutes les perfections répandues dans les autres créatures? Pour les saints, le comble de la perfection est de reproduire en eux quelques traits affaiblis de Jésus, le modèle suprême. Marie fut en quelque sorte le modèle sur lequel fut faite la sainte humanité du Sauveur. Que vous êtes parfaite, ô Marie, et qu'heureux sont vos serviteurs, qui, dans le ciel, peuvent chaque jour contempler vos traits et entendre votre parole!

A la perfection de Marie qui la rend digne du titre de Reine de tous les saints, il faut ajouter la puissance. Les saints peuvent beaucoup auprès de Dieu, mais Marie peut tout. Le Seigneur a voulu que nous obtenions des grâces abondantes par l'entremise des bienheureux, afin de nous exciter à imiter leurs exemples et à leur rendre les honneurs qui leur sont dus, parce qu'ils sont ses serviteurs et ses amis. Mais la puissance de Marie s'étend plus loin que celle de tous les anges et les saints. Jésus-Christ s'est habitué pendant trente ans, à Nazareth, à faire la volonté de Marie. Voudrait-il la contrister au ciel et lui donner à penser qu'il n'est plus le même pour elle, qu'il ne l'aime plus comme il l'aimait, qu'elle n'a plus la même autorité sur lui? Il est vrai que leur état réciproque a changé, mais les sentiments du Fils n'ont pas pu changer à l'égard de sa mère, et Marie est toute-puissante au ciel parce que son Fils est le Dieu tout-puissant. Elle a la libre disposition de tous les trésors de ses grâces. Les autres saints peuvent y puiser sans doute, mais par l'intermédiaire de Marie; ils obtiennent mille grâces précieuses du Seigneur, mais à la condition que Marie présentera et appuiera leur requête. Elle est la reine; ils sont les serviteurs. Dieu sait combien elle aime à faire du bien à tous, et il en multiplie les occasions pour elle, en voulant qu'aucune grâce n'arrive aux hommes que si Marie s'est employée à l'obtenir.

Ne craignez pas du reste que cette toute-puissance conférée à Marie, que cette intendance générale sur tous les biens du Seigneur puisse être préjudiciable à quelqu'un. La Mère de Dieu est plus sainte que tous les saints, elle est plus puissante, elle est en même temps plus libérale et plus généreuse. Dieu a créé Marie pour être la reine du ciel et de la terre. La libéralité, la bienfaisance, sont des qualités royales qui ne sauraient lui manquer, et qu'elle possède à un degré en rapport avec sa dignité de reine, de mère du roi suprême. Qui pourrait douter de la bonté, de la miséricorde, de la tendre sollicitude de celle que Dieu a choisie pour sa Mère et qu'il nous a donnée pour mère à nous-mêmes, en même temps qu'il partageait avec elle sa dignité royale?

Vous êtes donc puissante, ô Marie, vous êtes généreuse pour nous venir en aide; vous êtes plus parfaite et plus sainte que tous les saints et tous les anges, vous êtes la mère, la fille, l'épouse de leur roi, vous êtes leur reine, et votre gloire efface toute gloire après celle de Jésus, au ciel et sur la terre. O reine bonne et puissante, daignez abaisser un regard sur vos humbles serviteurs, sur vos pauvres enfants. Faites qu'un jour nous vous contemplions dans tout l'éclat de votre gloire. Reine des saints, soyez notre reine; Reine de tous les saints, priez pour nous.

XLVIII

MARIE, REINE CONÇUE SANS PÉCHÉ.

Regina sine labe concepta,
ora pro nobis.

Marie est la reine du ciel et de la terre. Sa dignité de Mère de Dieu, et les perfections admirables que le Seigneur a mises en elle lui donnent des droits incontestables à cette royauté suprême. Elle règne et elle régnera éternellement avec son divin Fils. Les anges et les saints sont heureux de célébrer les louanges de leur reine. Elle est si belle, Marie! elle est si bonne et si miséricordieuse!

Mais un des plus beaux fleurons de sa couronne, un des privilèges qui contribuent le plus à sa gloire et à son bonheur, c'est qu'elle fut toujours pure aux yeux du Seigneur, que jamais il n'y eut la moindre tache en elle. Voilà ce qui la distingue de tous les autres saints; voilà ce qui l'élève incomparablement au-dessus d'eux.

Les anges n'ont jamais péché; mais au commencement ils ont subi une épreuve et leur salut a été en danger.

Les hommes ont tous péché en Adam. Tous les saints qui resplendissent aujourd'hui comme des soleils dans le royaume de Dieu, ont été d'abord des objets de répulsion pour leur Créateur; ils ont été des vases d'ignominie souillés par le péché originel. A ce premier péché plusieurs en ont ajouté beaucoup d'autres. Ils sont saints et purs aujourd'hui, mais ils ne l'ont pas toujours été, et s'ils n'avaient été lavés dans le sang du divin Agneau, ce n'est pas dans la gloire des cieux, c'est au fond des abîmes de l'enfer qu'il les faudrait chercher.

Mais la reine des anges et des saints devait posséder une sainteté absolue. Elle devait être sainte dès le premier moment de son existence; elle devait être sainte à tous les instants de sa vie. Il fallait que ses bienheureux sujets n'eussent jamais à rougir de leur reine et qu'elle méritât toujours de l'être. Conviendrait-il que les anges puissent dire : Nous avons sur la Mère de Dieu un avantage. Elle est notre reine, mais elle n'a pas toujours été pure; elle a été à un certain moment l'esclave du démon par le péché, et nous avons toujours été saints. Dieu a trouvé de l'iniquité dans plusieurs de ses anges; il les a chassés du ciel; mais il n'en a pas trouvé en nous. — Conviendrait-il que les saints à leur tour puissent dire au Seigneur : Seigneur, vous avez élevé votre Mère au-dessus de nous; elle est digne d'être notre reine par les privilèges dont vous l'avez comblée; mais il y a un

point sur lequel elle nous ressemble; avant d'être pure et sainte elle a été souillée du péché comme nous. Sous ce rapport nous sommes ses égaux?

Non : il fallait que la sainteté de la reine du ciel fût parfaite. Le saint des saints a voulu que sa Mère lui ressemblât en ce point. Jamais le péché n'approcha de Marie, comme il ne saurait approcher de Dieu. Jamais même elle ne fut, comme les anges, exposée à le commettre, parce qu'un tel danger ne saurait exister pour Dieu et qu'il fallait que la Mère de Jésus lui ressemblât et fût digne de lui.

Entre tous les mondes possibles propres à manifester sa gloire, sa puissance, sa sagesse, sa miséricordieuse bonté et tous ses attributs, Dieu avait choisi de créer le monde dans lequel son divin Fils lui-même se ferait créature, pour rendre à sa divinité les hommages dont elle est digne, et que les pures créatures seraient incapables de lui rendre pleinement, quelque parfaites qu'on les suppose.

Pour que ces hommages rendus à la divinité par le Verbe devenu créature fussent plus profonds et plus complets, le Père éternel voulut que son Fils se fît petit, humble, obéissant, qu'il souffrît, qu'il s'immolât, qu'il s'anéantît pour ainsi dire en sa présence, en prenant la responsabilité du péché. Ainsi serait complet l'hommage rendu à la divinité, par la divinité elle-même, et la glorification de l'adorable Trinité serait en rapport avec ses mérites infinis.

Au Fils de Dieu s'incarnant pour honorer son Père, il fallait une Mère. En même temps que Jésus-Christ, Marie fut prédestinée, et tout le reste de la création, le ciel, la terre, les anges, les hommes, le furent après eux et pour eux. Marie était en la présence de Dieu lorsqu'il préparait toutes choses : *Cum eo eram cuncta componens.* Sa prédestination était antérieure à la prévision même du péché d'Adam. Le Père éternel pouvait-il permettre qu'elle fût enveloppée dans la perte de l'humanité? Pouvait-il permettre que celle qu'il avait prédestinée pour être la Mère de son Fils, que celle avec laquelle et pour laquelle, après Jésus, il faisait toutes choses, fût misérablement entraînée dans la chute de l'une des créatures qu'il formerait en vue d'elle?

Il ne le pouvait pas. Sa sagesse, sa bonté, le respect qu'il devait à lui-même et à son Fils s'y opposaient; sa justice ne l'exigeait pas, car les mérites de son Fils étaient assez grands pour motiver en faveur de Marie une exception à la loi commune. La puissance ne lui manquait pas pour réaliser cette exception.

Comment le Fils de Dieu n'aurait-il pas protégé sa Mère contre tout péché? S'il devait acquérir tant de mérites au moyen de la nature humaine qu'il prendrait dans son sein, ne convenait-il pas qu'il lui fît, à elle la première, l'application la plus large

et la plus entière de ces mérites? Et quelle plus large application pouvait-il en faire, quelle application plus digne de sa sagesse, de sa bonté, de sa sainteté que de rendre sa Mère digne de lui-même en la préservant du péché?

Le Saint-Esprit, l'Esprit sanctificateur, voyait en Marie la fille bien-aimée du Père; la Mère infiniment aimée du Fils, pouvait-il ne pas l'aimer à son tour et faire d'elle le réceptacle, le vase très pur de toutes ses grâces? Pouvait-il ne pas veiller avec un soin extrême sur la pureté et l'honneur de celle qui mériterait d'être appelée son Epouse?

O bienheureuse Vierge Marie, l'honneur de la Trinité tout entière exigeait que vous fussiez toujours pure et sans tache, et vous l'avez été; votre immaculée Conception est un dogme de notre foi : nous la saluons avec bonheur, car vous êtes la Mère de notre Dieu, la gloire de notre race; vous êtes notre Mère. Nous la saluons avec joie, parce qu'elle vous donne un nouveau titre à la royauté que vous possédez sur toute créature. — O divine Vierge, donnez-nous d'aimer plus encore la pureté de nos âmes qui nous rendra semblables à vous. Donnez-nous de fuir le péché, et de pratiquer la vertu. Nous avons péché, mais nous voulons désormais vivre saints et purs, être dignes de vous. O notre reine, aidez-nous, soutenez-nous dans cette pieuse résolution. Reine conçue sans péché, priez pour nous.

XLIX

MARIE, REINE DU TRÈS SAINT ROSAIRE.

Regina sacratissimi Rosarii,
ora pro nobis.

Nous sommes dans un siècle de combats. De tout temps l'Eglise a dû soutenir de rudes assauts. L'enfer et les passions des hommes, joints souvent à l'ignorance, se sont coalisés contre elle; mais à de rares époques depuis les persécutions des trois premiers siècles, la lutte a été plus acharnée et plus générale. Aussi le Souverain Pontife Léon XIII a-t-il fait appel aux ressources les plus puissantes que possède la sainte Eglise, pour résister à ses ennemis et remporter sur eux une glorieuse victoire. Le saint Rosaire est une de ces ressources, un de ces moyens efficaces éprouvés par les siècles. Léon XIII a donné un nouvel élan à la dévotion du Rosaire; il a institué le mois du Rosaire; il a voulu que chaque dimanche une partie au moins du rosaire fût récitée publiquement dans les églises; il a pressé les fidèles de se faire inscrire dans la confrérie ou du moins d'adresser souvent à Marie en commun ou en particulier les prières qu'elle

aime tant à leur entendre redire. Enfin il a mis le sceau à toutes mesures précieuses, en insérant dans les litanies de la très sainte Vierge cette invocation : « Reine du très saint rosaire, priez » pour nous : » *Regina sacratissimi rosarii, ora pro nobis.*

Pourquoi donner ce nom à Marie? pourquoi l'invoquer sous le titre de reine du très saint rosaire?

Le rosaire est une arme puissante contre les démons, puissante contre tous les ennemis de Dieu et de nos âmes, et ceux qui ont adopté cette dévotion, ceux qui font partie de la Confrérie, ou qui, sans y être inscrits, récitent fidèlement le chapelet, forment une armée redoutable que Marie oppose aux méchants. Cette armée a ses chefs sur la terre. Ce fut S. Dominique qui le premier la conduisit au combat contre l'hérésie albigeoise qu'aucune force ne pouvait dompter. Les enfants de S. Dominique ont toujours eu à cœur, depuis près de huit siècles, de servir en vaillants soldats ou de se conduire même en illustres capitaines dans cette noble armée. Aujourd'hui encore ils y ont droit à la seconde place : la première appartient au vicaire de Jésus-Christ.

Mais cette armée appartient à Marie. Cette puissante reine dispose de plusieurs armées sur la terre, pour détruire l'empire de Satan et accomplir de pacifiques conquêtes. Elle a l'armée des apôtres et des missionnaires: l'armée des Confesseurs, pontifes, prêtres, religieux ou simples fidèles dont les vertus, les exemples et les paroles transforment le monde; l'armée des martyrs dont le sang fait lever des moissons de nouveaux chrétiens; l'armée des vierges, dont les prières puissantes et l'admirable dévouement, font autant pour la gloire de Dieu que la prédication des apôtres et le sang des martyrs. Elle a les saintes femmes, les saints époux, qui dans le monde élèvent chrétiennement leurs enfants et édifient toute leur famille. Elle a les saintes veuves, tous les saints enfin et toutes les saintes, heureux de marcher sous son étendard et de remporter sous son commandement de nombreuses et glorieuses victoires.

Marie est la reine, la souveraine maîtresse de toutes ces armées invincibles; c'est elle qui les mène au combat; c'est elle qui les fait triompher; c'est elle qui les récompense. Reine des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges, elle est aussi la reine de cette armée du rosaire qui triompha des hérétiques albigeois en les convertissant. La force des armes, les paroles éloquentes des prédicateurs, les prières des saints, tout avait été inutile. Depuis de longues années le sang coulait; les ruines s'amoncelaient; les blasphèmes, les sacrilèges, les crimes de toutes sortes se multipliaient à l'infini. Mais S. Dominique paraît. Sur l'ordre de Marie et d'après ses enseignements, il organise la confrérie du rosaire; il enseigne à ce qu'il restait encore

de chrétiens fidèles, à réciter cette prière, à se servir de cette arme. Bientôt l'enfer est vaincu, les hérétiques qui avaient abjuré tout sentiment humain redeviennent des hommes, des chrétiens, des saints. L'enfer est vaincu, l'hérésie est détruite parce que le corps d'armée de réserve a donné, parce que la prière du chapelet est montée fervente et continue jusqu'au trône de Marie qui l'a offerte au Seigneur.

Quelques siècles plus tard, sous le pontificat de S. Pie V, l'Europe ou plutôt le monde chrétien est près de succomber sous les coups des Turcs et d'être replongé dans la barbarie. Pie V a fait ce qu'il a pu pour sauver l'Europe; mais les princes et les peuples chrétiens, indifférents au danger commun ou jaloux les uns des autres, ne répondent pas à ses supplications. A grande peine il rassemble quelques vaisseaux humainement impuissants à arrêter la flotte ennemie qui apporte avec elle la destruction et la mort. Mais la bienheureuse Vierge Marie lance son armée de réserve contre les infidèles. Les confrères du rosaire recourent à la prière; des processions sont faites; le rosaire est récité en mille endroits pieusement et solennellement; et à ce moment même, la flotte immense qui regardait à peine comme un léger obstacle, les quelques vaisseaux chrétiens s'avançant contre elle, est repoussée en désordre, elle est détruite, et jamais depuis, la puissance ottomane n'a pu se relever de cette défaite. La Reine du rosaire avait remporté la victoire. L'histoire des peuples chrétiens raconte d'autres faits encore; mais qui pourra dire les innombrables triomphes que le rosaire procure sur le démon aux serviteurs de Marie fidèles à le réciter?

La Reine du rosaire ne se contente pas de préparer des triomphes à son armée; en temps de paix elle la comble de biens. Elle veille avec une tendresse vigilante à tous les besoins de chacun de ses soldats. Elle les récompense de leurs travaux, les soutient, les console dans leurs peines. Elle est leur reine et elle est leur mère. Reine, elle est puissante et riche pour leur venir en aide. Mère, elle est aimante, attentive et prompte à les secourir. Heureux ceux qui sont sous les lois de cette bonne et admirable reine. Heureux ceux qui cherchent leur consolation et leur force dans la récitation du saint chapelet. O Marie, faites-nous la grâce de le bien réciter et d'y être toujours fidèles. Reine du très saint Rosaire, priez pour nous.

L

MARIE, MÈRE DE L'AGNEAU DE DIEU QUI EFFACE LES PÉCHÉS DU MONDE.

Agnus Dei qui tollis peccata mundi, parce, exaudi, miserere nobis.

Nous avons commencé, en récitant les Litanies de la très sainte Vierge, par supplier le Seigneur d'avoir pitié de nous; nous lui avons demandé humblement de nous écouter et de nous exaucer. Après avoir conjuré la bienheureuse Vierge; après avoir imploré l'aide de ses prières en proclamant ses titres les plus glorieux et les plus touchants, nous recourons de nouveau au Seigneur. Nous pouvons espérer que Marie notre reine, notre avocate et notre mère, prendra parti pour nous, qu'elle nous obtiendra la faveur d'être écoutés avec miséricorde quoique nous en soyons indignes et nous disons à notre souverain Seigneur : « Agneau de Dieu qui enlevez les péchés du monde, épargnez-» nous, Seigneur : » *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine.*

Pourquoi ce nom d'agneau que nous donnons au Seigneur? — Ce nom ne lui est pas étranger. Jésus-Christ a été figuré par l'agneau pascal dont le sang préserva les premiers-nés des Hébreux de l'extermination qui frappa les premiers-nés des Egyptiens. L'effusion du sang de l'agneau pascal, la manducation de sa chair, furent le signal de la délivrance du peuple de Dieu, esclave depuis quatre cents ans. L'effusion du sang de Jésus-Christ sur la croix, la manducation de sa chair dans l'adorable Eucharistie furent le signal et la cause de la délivrance de l'humanité courbée depuis plus de quatre mille ans sous le plus cruel esclavage, l'esclavage du péché. L'agneau était, à cause de son innocence et de sa douceur, la victime de prédilection que Dieu voulait qu'on immolât chaque jour dans le temple de Jérusalem; et cet agneau immolé chaque jour figurait l'adorable Victime qui devait être sacrifiée une fois sur le Calvaire et se tenir éternellement dans le ciel, devant le trône de Dieu, dans un état d'immolation pour glorifier son Père, rappeler ses mérites, nous les appliquer et nous obtenir ainsi le pardon de nos fautes et des grâces de salut. Jésus-Christ, cet adorable agneau, est notre juge; il n'y a de salut pour nous que s'il nous épargne, s'il ne prononce pas contre nous la sentence de condamnation, hélas! trop méritée. Sa justice est redoutable, mais il est le Fils de Marie. Nous pouvons espérer qu'il oubliera à cause d'elle, les droits de sa justice, pour ne se souvenir que de sa miséricorde.

Serait-il possible que ce divin Agneau, ce Dieu qui se présente à nous sous une figure où tout respire la douceur, l'oubli des injures, l'inaltérable bonté, soit insensible aux louanges que nous avons adressées à sa mère. Nous ne méritons pas qu'il ait pitié de nous; mais l'agneau de Dieu, mais Jésus doux et humble de cœur, entend les prières que nous adressons à Marie. Après avoir tant de fois redit à cette auguste Vierge: « Priez pour nous, priez pour nous, » l'espoir que le cœur de son Fils sera touché nous est permis. Il n'est pas nécessaire qu'elle se répande en prières devant son divin Enfant, il ne le permettrait pas. Il suffit pour lui de savoir qu'on a prié sa mère et que les prières ont été dignes d'elle et ont touché son cœur. Voilà pourquoi nous nous adressons à Jésus et lui disons avec humilité et avec confiance : *Epargnez-nous, Seigneur*; *exaucez-nous, Seigneur*; *ayez pitié de nous, Seigneur.*

Remarquez l'humilité de cette prière que vous adressez à l'Agneau de Dieu.

Vous le reconnaissez d'abord pour votre maître, et vous confessez que vous êtes son serviteur. — Vous avouez que vous êtes pécheur en implorant votre pardon. — Vous reconnaissez votre misère, votre indigence, en le suppliant d'avoir pitié de vous. *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, parce, exaudi, miserere nobis.* — A votre Seigneur vous promettez désormais une obéissance sans borne; à votre bienfaiteur qui vous épargnera et aura compassion de vous, une reconnaissance et une fidélité qui n'auront pas de limites. Vous serez à l'Agneau de Dieu, parce qu'il est votre Dieu, parce qu'il est votre rédempteur, parce qu'il vous épargne afin de vous sauver. Vous serez à lui parce que vous avez péché et qu'il ne vous rejette pas pour l'éternité malgré toutes vos ingratitudes.

« La prière de celui qui s'humilie pénétrera jusque dans les » cieux, » dit le Sage : *Oratio humiliantis se nubes penetrabit* (Eccli. xxxv, 21). Cependant pour qu'elle ait toute son efficacité, il faut que l'humilité soit unie à la confiance. Sans la confiance la prière ne saurait plaire à Dieu. Il semble que l'on se défie de sa puissance ou de sa bonté. Mais voyez quelle confiance respirent ces paroles que nous adressons à Jésus-Christ : « Agneau » de Dieu, qui enlevez les péchés du monde, épargnez-nous, Sei» gneur. » Que craindre d'un agneau? Que craindre de celui qui n'a pas hésité à se charger du poids énorme de nos péchés pour nous en délivrer? Ne sommes-nous pas en droit de tout espérer de lui au contraire? N'est-ce pas pour nous donner cette confiance qu'il a voulu que le saint Précurseur le désignât par ces mêmes termes au peuple qui l'entourait et qu'il dît : « Voici l'A» gneau de Dieu, voici celui qui enlève les péchés du monde? » Et s'il est l'Agneau de Dieu, n'est-ce pas parce que l'adorable Tri-

nité a voulu qu'il le fût afin de nous sauver en nous délivrant de nos péchés? S'il est l'Agneau de Dieu, n'est-ce pas parce qu'il est le Fils de Marie et qu'il a reçu d'elle un corps semblable aux nôtres, capable de souffrir et de mourir pour expier nos fautes, et le Fils de Marie, devenu son fils exprès pour nous sauver, pourrait-il hésiter à se montrer compatissant pour nous, à nous exaucer, à nous sauver enfin, lorsque nous l'en supplions au nom de sa mère et que sa mère l'en supplie avec nous? O bienheureuse Vierge Marie! O mère du divin Agneau, prosternés à vos pieds nous vous le redisons encore une fois, *priez pour nous*! Hélas! nous sommes bien indignes de vos miséricordes, mais nos besoins sont si grands! Priez pour nous, ô Marie, obtenez-nous de votre Fils qu'il nous pardonne, obtenez-nous de ne plus l'offenser; obtenez-nous d'être dignes de lui et de vous sur la terre, afin que nous puissions vous louer, vous glorifier, vous aimer pendant toute l'éternité dans le ciel. Ainsi soit-il.

LIVRE V

MOIS DE MARIE

Le cadre de cet ouvrage ne nous permet pas de donner un cours d'instructions développées, ou de pieuses considérations dont la lecture demanderait un temps considérable. Nous croyons du reste que nous nous écarterions, en le faisant, de l'esprit qui a présidé à l'introduction et au développement de la dévotion du mois de Marie.

Les exercices de ce mois doivent consister, surtout dans les paroisses et les communautés, en quelques instants passés dans une *pieuse* et *agréable* intimité avec la très sainte Vierge, au pied de son autel. Un chapelet[1], quelques réflexions pieuses sur les mystères de Marie, lues et commentées brièvement, s'il le juge à propos, par celui qui préside l'exercice; des cantiques, le plus souvent populaires, relevés, de temps en temps, par quelques morceaux plus recherchés; enfin la bénédiction du très saint Sacrement : voilà, si nous nous en rapportons à notre expérience, ce qui suffit pour un mois de Marie véritablement utile.

Néanmoins, il peut se faire que les circonstances demandent davantage.

Pour répondre aux besoins de tous, nous donnons donc ici deux *mois de Marie*, ou si l'on veut, deux séries de pieuses considérations sur les mystères de la très sainte Vierge, et nous les faisons suivre d'autres considérations qui pourront servir, soit à les développer, soit à les varier.

Nous n'avons pas pensé qu'il fût possible de mieux faire que les auteurs ascétiques des derniers siècles, connus par leur piété profonde et leur science dans les voies de la spiritualité. Aussi nous sommes-nous fait un devoir d'emprunter littéralement et intégralement à Abelly, Busée, Médaille, Lancicius, Crasset, les méditations ou traités qui nous ont semblé se rapporter directement à notre but.

Si l'on désire une matière plus abondante, soit pour les pieuses lectures que l'on voudra faire en particulier ou en public, soit pour les instructions, le lecteur la trouvera facilement dans les sept volumes de la *Somme des Grandeurs de Marie*. Les quatre premiers volumes de cet ouvrage contiennent la *Vie* de la très sainte Vierge avec les belles considérations qu'elle a inspirées aux Pères, aux théologiens, aux ascétiques et aux grands

1. Au moins, une, deux, trois dizaines. Si l'on apprend au peuple à méditer le Rosaire, un chapelet entier ne paraîtra pas long.

écrivains ecclésiastiques de tous les siècles, et les trois derniers volumes renferment de nombreux sermons et plans tirés des orateurs sacrés. Il y a donc là des richesses pour varier les sujets et les développements de toutes les instructions que l'on peut avoir à faire, quelle que soit la circonstance.

NOTICE SUR LE MOIS DE MARIE.

L'origine du mois de Marie remonte, comme nous l'avons dit, tome IV, page 396, à S. Philippe de Néri (mort en 1595). C'est ce grand saint qui fut choisi par Marie pour révéler au monde cette touchante pratique de dévotion destinée à faire tant de bien aux âmes. S. Philippe de Néri aimait la jeunesse; il la voulait pure et fidèle à tous ses devoirs, digne d'attirer les bénédictions de Dieu sur elle-même, pour cette vie et pour l'autre. Marie, touchée de son zèle et de ses prières, lui apparut et lui dit d'engager la jeunesse à sanctifier le mois de mai par une suite d'exercices pieux en son honneur. Philippe obéit et traça aussitôt le règlement du mois qui, selon le désir de Marie, lui serait désormais consacré. Il assigna pour chaque jour plusieurs actes de dévotion, l'assistance au saint sacrifice de la messe, le chant des cantiques et la récitation des litanies devant une image de la très sainte Vierge. Il recommanda la pratique de la vigilance chrétienne, la fréquentation des sacrements, enfin un soin tout particulier de travailler à sa sanctification par l'imitation des vertus de Marie.

L'initiative de S. Philippe de Néri ne produisit des fruits que peu à peu. Cependant nous trouvons vers le milieu du XVIII^e^ siècle deux de ces petits ouvrages appelés *Mois de Marie*. Dans le premier, imprimé à Rome, les sujets de méditation étaient pour la plupart des points de morale. On désira que tout fût puisé dans les vertus et les prérogatives de la Mère de Dieu et le P. Lalomia fit paraître (à Palerme, en 1757) un *Mois de Marie* composé en cette forme. La pratique du Mois de Marie était fixée. Une autre circonstance devait aider d'une manière plus particulière encore au développement de cette dévotion. Les Clercs Réguliers Ministres des Infirmes firent publiquement et solennellement en 1784, le mois de Marie dans l'église de la Visitation de Ferrare. Le centenaire de cette institution a été célébré par ces religieux en 1884, sur autorisation donnée le 3 avril 1884 par la S. Congrégation des Rites.

La tourmente révolutionnaire qui survint quelque temps après ne fut pas favorable à l'extension de cette dévotion en France; mais dès qu'elle fut passée, nous la voyons prendre une grande extension. Le petit *Mois de Marie* du P. Lalomia, dont une traduction française avait été donnée par le P. Doré, à Nancy, en

1787, fut réimprimé dans toute la France, et depuis, nombre d'auteurs ont composé des manuels pour cette dévotion.

Pie VII accorda le 21 mars 1815, pour dix ans, une indulgence de 300 jours, à gagner chaque jour pendant le mois de mai pour tous ceux qui honoreraient publiquement et en particulier la très sainte Vierge par un exercice de piété spéciale, ainsi qu'une indulgence plénière à gagner une fois durant le mois, au jour choisi par chacun. Ces indulgences furent concédées à perpétuité le 18 juin 1822, et Pie IX permit de gagner l'indulgence plénière encore le 1er juin (S. Congr. des Indulgences, 8 août 1859).

Nous voyons que, en 1817, la dévotion publique du mois de Marie était très florissante à Rome. *Un invito sagro* du cardinal vicaire prescrit un *triduum* à célébrer dans douze églises de Rome, pour obtenir de Dieu, par l'intercession de Marie, la délivrance de très graves maladies qui désolaient l'Italie. Le *triduum* était fixé au dimanche 27 avril, et aux deux jours suivants, « à l'approche de ce mois fleuri appelé le *Mois de Marie* qui, par la tendre piété des vrais dévots de Marie, se consacre tout entier à son honneur. »

La pratique du Mois de Marie est maintenant universelle dans l'Eglise catholique. Les familles chrétiennes qui ne peuvent assister à l'exercice public dans l'Eglise, ne manquent pas d'en faire un en leur particulier le soir avant de se livrer au sommeil. Nous allons reproduire ici les avis que leur donne le P. Lalomia dans son petit volume, composé à leur intention. Les *Mois de Marie* que nous donnons après peuvent très bien servir de lecture à ces familles chrétiennes.

Pratique de cette dévotion.

1. Quant à la pratique de cette dévotion, il est à propos que le soir, avant le premier de Mai, on pare de son mieux une image de la sainte Vierge, qu'on aura exposée dans un endroit convenable de sa maison ou de son cabinet. On pourra y employer quelques fleurs de la saison. Là, s'étant rassemblés, si l'on peut, en famille, ou du moins s'y étant mis à genoux en son particulier, on commencera par réciter les litanies de la sainte Vierge.

2. Ensuite le plus respectable de l'assemblée lira les trois points de la méditation préparatoire, lentement et de manière que chacun puisse se livrer aux sentiments qu'elle doit faire naître. Il pourrait ajouter les explications nécessaires pour mettre au fait de ce que l'on se propose ceux qui n'y seraient point.

3. On pourrait, après cela, suivant l'usage de plusieurs saintes communautés, distribuer au sort des billets sur lesquels seraient

marquées quelques pratiques de vertu à exercer pendant tout le mois à l'honneur de la sainte Vierge. On en marquera quelques-unes ci-après.

4. Outre cela, si vous voulez sérieusement honorer Marie, ou mériter sa protection spéciale pendant ce mois, et en obtenir la grâce que vous prétendez, proposez-vous, 1° de faire chaque jour, pendant l'espace d'un petit quart d'heure au moins, la méditation marquée; 2° d'entendre tous les jours la messe en son honneur; 3° de visiter son autel; 4° de répéter souvent l'oraison jaculatoire que vous vous serez prescrite; enfin, de commencer et finir le mois en approchant des sacrements, le faisant encore suivant l'avis du confesseur les jours de fêtes et de dimanches.

5. Mais parce que l'hommage le plus agréable à Marie est la fuite du péché, et surtout du péché dominant dans notre cœur, c'est cet hommage qui doit couronner tous les autres; et pour le bien faire, voici comment vous devez vous y prendre. D'abord examinez quel est le vice qui domine en vous, et proposez-vous, en l'honneur et avec l'aide de Marie, de le combattre soigneusement : vous commencerez la journée par là, et le soir vous examinerez spécialement vos victoires ou vos chutes par rapport à ce vice; vous ferez de nouvelles résolutions sans vous décourager, et vous vous imposerez quelque pénitence pour chaque manquement.

6. Enfin vous terminerez cette dévotion par l'offrande de votre cœur au Cœur sacré de Marie, suivant la pratique marquée plus bas : et soyez assuré que la sainte Vierge saura récompenser au delà de tous vos désirs votre zèle à l'honorer [1].

Diverses pratiques pour honorer la sainte Vierge dans le cours du mois choisi pour cela.

1. Aussitôt le réveil, protester à la sainte Vierge de plutôt mourir que d'offenser son divin Fils. 2. Lui offrir toutes les actions de la journée. 3. Faire un peu d'oraison mentale, au moins un quart d'heure. 4. Adorer le crucifix, et faire à ses pieds un acte d'amour. 5. Faire exactement un quart d'heure de lecture spirituelle, ou un demi-quart d'heure, si l'on est trop occupé.

1. Cette pratique de dévotion de mois s'emploie encore utilement dans tout autre temps que le mois de Mai, surtout lorsqu'on veut obtenir quelque grâce plus importante par le moyen de la très sainte Vierge telle que celle de connaître sa vocation, celle de vaincre une mauvaise habitude, de supporter une peine, d'acquérir une vertu, etc. : et c'est alors comme une suite de trois neuvaines.

Pour cette pratique, on pourra s'aider encore, si l'on veut, de quelques autres livres tels que ceux-ci; 1° Les véritables motifs de confiance en la sainte Vierge; 2° l'Imitation de la sainte Vierge ; 3° les Visites au saint Sacrement et à la sainte Vierge pour chaque jour du mois.

6. Assister dévotement à la sainte messe. 7. Y faire la communion spirituelle, qui consiste surtout dans le désir de recevoir Jésus-Christ, si l'on en était digne. 8. Faire quelque visite au saint Sacrement. 9. Visiter quelque autel ou chapelle de la sainte Vierge. 10. Prendre ses repas en présence de Dieu. 11. Y faire quelque mortification en l'honneur de Marie. 12. Faire des actes de contrition de temps en temps. 13. Faire l'examen de conscience le soir. 14. S'humilier en baisant la terre avant de prendre son repos. 15. Penser, avant de s'endormir, un moment à la mort, et s'y préparer par un acte de contrition. 16. Exercer quelque mortification corporelle, ne fût-ce que de s'imposer quelques moments de silence, et de suivre, pour les autres mortifications, l'avis du confesseur. 17. Réciter l'office de la sainte Vierge, ou quelque autre prière particulière en son honneur. 18. Au sortir de sa chambre, et en y entrant, réciter la Salutation angélique. 19. Faire la même chose au son de l'horloge. 20. Porter sur soi une image ou statue de la sainte Vierge. 21. Réciter dévotement l'*Angelus* ou le *Regina cœli*. 22. Demander humblement chaque jour la grâce d'une bonne mort. 23. Faire, au moins une fois dans le jour, les trois actes de foi, d'espérance, de charité. 24. Faire plusieurs actes de mortification de la volonté. 25. En récitant le chapelet, méditer sur les mystères du Rosaire. 26. S'abstenir de rien prendre hors des repas. 27. Pour obtenir la pureté, dire l'oraison *Per sanctam Virginitatem*. 28. Offrir à Marie le bouquet des actes de vertu en son honneur. 29. Raconter quelque trait de sa bonté. 30. Lui demander à genoux la persévérance finale. 31. Porter sur soi l'offrande qu'on lui aura faite de soi-même.

Quant à la consécration de soi-même au cœur de Marie, par laquelle on doit terminer cette dévotion, on choisira ou le dernier jour du mois, ou le premier dimanche du mois suivant; on s'y disposera par quelque mortification, ou par le jeûne, si l'on peut, et par quelques aumônes, mais surtout par la confession et la communion. Lorsqu'une fois vous aurez reçu le corps de Notre-Seigneur, après l'avoir humblement adoré et vous être offert à lui, vous ferez en sa sainte présence votre consécration à la sainte Vierge. Une fois consacrée à Marie, ne vous regardez plus comme à vous, et faites en sorte que votre vie réponde à la démarche que vous aurez faite, et qu'elle soit digne de votre divine Souveraine.

Ire SECTION

PREMIER MOIS DE MARIE

(d'après Abelly, Busée S. J. et Grasset S. J.)

INTRODUCTION

DE LA DÉVOTION SINCÈRE ENVERS LA SAINTE VIERGE [1].

I. — C'est un devoir pour vous en tout temps, mais surtout pendant le mois de Marie, de vous dévouer tout entier au service de la Mère de Dieu, et d'exciter en votre âme une dévotion toute particulière envers elle. En effet, Dieu prend plaisir aux honneurs que l'on rend à la très sainte Mère, puisque le Saint-Esprit dit dans l'Ecriture : *Que la gloire de la Mère est la gloire du Fils, et que la gloire du Fils est aussi la gloire de la Mère.*

Il n'y a point de vrai catholique qui doute que la Vierge ne mérite elle seule plus d'honneurs et de vénération que tous les anges et toutes les créatures ensemble ; et pour en être persuadé il n'y a qu'à considérer que le Père éternel l'a choisie pour sa Fille bien-aimée, le Fils pour sa très digne Mère, et le Saint-Esprit pour sa très chère Epouse.

C'est une dévotion que Jésus-Christ nous a lui-même enjointe, et à tout le genre humain, en la personne de S. Jean l'Evangéliste, lorsque étant prêt d'expirer sur la croix, il lui recommanda sa sainte Mère.

L'Eglise notre sainte mère nous déclare assez ouvertement qu'elle exige cette dévotion de tous ses enfants, par les solennités qu'elle observe, par tant d'églises, par tant d'autels, et par tant de congrégations et de confréries, qu'elle érige et consacre tous les jours au nom et à l'honneur de la Mère de Dieu.

La sainte Vierge est l'intendante et la trésorière de toutes les grâces et de tous les biens célestes, en sorte que nous n'en recevons aucun que par son entremise ; c'est pourquoi tous ceux qui ont recours à elle, ne manquent jamais d'obtenir quelque grâce particulière par son intercession.

La raison nous oblige, lorsque les démons et les hérétiques

1. R. P. Busée. S. J. *méditations*, tom. I, p. 12. Tout en respectant le texte de l'auteur nous nous permettons de retrancher au commencement de chaque réflexion principale le mot : *Considérez*, afin de faciliter la lecture de ce mois de Marie, en public.

On peut développer ces méditations pour servir de sermons en se reportant aux parties correspondantes de la *Somme des Grandeurs de Marie*, comme nous l'avons dit ci-devant.

tâchent d'obscurcir la gloire de la Mère de Dieu, de nous opposer à leurs efforts, par un zèle et une dévotion tout extraordinaire pour ses grandeurs, puisque les saints lui ont rendu de tout temps des honneurs et des respects tout particuliers, et ont fait tout leur possible pour porter les peuples à lui rendre les mêmes devoirs, et que d'ailleurs nous apprenons de S. Bonaventure : *Que pour être sauvé il est nécessaire qu'on soit dévot à la sainte Vierge.*

Enfin la dévotion à la sainte Vierge est une marque très assurée de la prédestination, et je ne ferais point de difficulté de donner mon sang et ma vie pour la confirmation de cette grande vérité : *Que jamais un vrai serviteur de Marie ne périra.*

II. — La dévotion envers la sainte Vierge, n'est autre chose qu'une volonté ferme et toujours prête à son service; il y a huit marques pour connaître si on l'a véritablement :

1° Quand on conçoit une haute estime de la très sainte Vierge, et qu'après l'avoir bien conçue on la confirme en publiant ses grandeurs et ses louanges par toute la terre.

2° Quand on a une grande vénération pour le nom sacré de Marie, et qu'on lui rend à elle-même, et aux images qui la représentent, des soumissions et des respects extraordinaires, qui est ce qu'on appelle l'adorer d'un culte d'hyperdulie.

3° Quand on met toutes ses espérances en elle, dans la pensée que l'on a qu'elle connaît parfaitement toutes nos misères, et qu'elle a le pouvoir et la volonté de nous en tirer et de nous faire du bien.

4° Quand on a un fort amour et un zèle très ardent pour la gloire de cette aimable maîtresse.

5° Quand on a soin de lui donner souvent des marques de gratitude et de reconnaissance, en confessant de bon cœur qu'il ne nous vient aucune grâce du ciel, que par son intercession.

6° Quand on l'invoque souvent, et que l'on a recours à elle dans toutes les affaires délicates et dangereuses où l'on se trouve engagé.

7° Quand on lui fait une oblation entière de tout ce que l'on est, de tout ce que l'on a, et de tout ce que l'on peut, dirigeant toutes ses actions à la gloire et à la grandeur de son nom.

8° Enfin quand on tâche de former sa vie et ses mœurs sur la vie et les mœurs de Marie : car le plus grand honneur que l'on puisse rendre aux saints, consiste *dans l'imitation de leur vie,* selon la pensée de S. Augustin; et par conséquent la dévotion la plus parfaite envers la sainte Vierge consiste dans l'imitation de sa vie et de ses grandes vertus. Heureux, et mille fois heureux quiconque portera ces illustres caractères de parfait serviteur de Marie.

III. — Si vous voulez connaître les moyens qui sont propres

pour acquérir, pour conserver et pour accroître en vous la dévotion envers la très glorieuse Vierge, le premier est d'avoir toujours dans votre chambre une image qui vous la représente, afin de la saluer toutes les fois que vous entrerez et que vous sortirez, et que sa présence vous en inspirera la pensée. Le deuxième de se faire recevoir de la confrérie du rosaire, ou de quelque autre consacrée à la sainte Vierge, et d'en exercer fidèlement tous les saints devoirs. Le troisième de réciter tous les jours les litanies, et les autres prières qui ont été composées en son nom et pour sa gloire. Le quatrième de jeûner, ou de pratiquer quelque mortification tous les samedis, qui sont spécialement destinés au culte de la très sainte Vierge. Le cinquième de lire tous les jours avec une pieuse attention quelques chapitres des livres qui contiennent les éloges de la Mère de Dieu. Le sixième de n'entreprendre jamais aucune affaire d'importance, sans avoir invoqué auparavant son assistance. Le septième d'inviter, d'exhorter, et d'enflammer tout le monde à la dévotion envers la sainte Vierge : mais particulièrement les domestiques et tous ceux que l'on a sous sa direction. Le huitième de porter toujours avec soi un chapelet, composé de soixante-trois grains, et de réciter tous les jours autant de fois la salutation de l'ange : ce qui se doit faire en mémoire des soixante-trois années que la sainte Vierge a vécu sur la terre, selon l'opinion la plus probable. Le neuvième d'avoir aussi une vénération particulière pour les saints qui sont de la famille de la sainte Vierge, comme S. Joachim, sainte Anne, S. Joseph, et pour ceux qui ont excellé davantage par leur zèle et leur dévotion envers elle, comme S. Bernard, S. Anselme, et S. Bonaventure, mais particulièrement pour l'archange Gabriel. Le dixième de défendre l'honneur et la gloire de Marie partout et contre toutes sortes d'ennemis, au péril même de sa vie. Le onzième de fréquenter souvent les autels et les églises consacrés à son nom, et contribuer autant que l'on peut de ses biens pour les bien parer et les entretenir. Le douzième d'imiter enfin autant qu'on en est capable les vertus et la sainteté de Marie. *Mes frères*, disait S. Bonaventure, *si vous voulez honorer comme il faut la Mère de Jésus-Christ; imitez sa douceur, son humilité, et la pureté de son corps et de son esprit; car sans cela vous ne pourrez jamais arriver à une entière et sincère dévotion envers elle.*

ORAISON DE S. ANSELME.

Nous vous conjurons donc, ô reine du ciel et souveraine de cet univers, par cette grâce que Dieu vous a faite de vous élever à un si haut point de grandeur, nous vous prions instamment d'obtenir pour nous que la plénitude de la grâce dont vous

avez été comblée, nous rende un jour participants de votre gloire et de votre bonheur. Intéressez-vous, ô Mère pleine de miséricorde, à nous faire jouir du bien ineffable pour lequel un Dieu Sauveur a bien voulu se renfermer neuf mois dans vos chastes entrailles. Si vous daignez prier votre divin Fils pour nous, il exaucera vos prières; or, qui pourrait resserrer dans vous les entrailles de cette miséricorde toute maternelle? Et si vous n'aviez pitié de nous, vous qui êtes notre tendre Mère, que deviendrions-nous, nous qui sommes si misérables, et quel serait notre sort quand votre divin Fils, en qualité de juge, viendrait nous appeler à son jugement?

ORAISON JACULATOIRE.

O Marie! voyez le péril où nous sommes, et ayez pitié de nous.

PREMIER JOUR DU MOIS DE MARIE

IMMACULÉE CONCEPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE [1].

I. — Marie a été prédestinée de toute éternité pour être la Mère du Fils de Dieu, pour coopérer avec lui à détruire l'empire du péché, et pour être la Reine des anges et des hommes. Elle a dû donc être préservée du péché originel; car, devant être Mère de Dieu, elle a dû être si pure, qu'on ne pût concevoir de pureté plus grande que la sienne, Son Fils ne l'eût pas aimée parfaitement, s'il lui eût refusé une grâce qu'elle eût préférée à toutes les autres. Il eût contracté quelque tache et quelque infamie, naissant d'une mère coupable. Il n'eût pas été Rédempteur de la manière la plus noble qu'il le pouvait être, en préservant une créature du péché. Eût-il pu permettre au démon de se rendre le maître de sa Mère, de profaner son temple, et de violer son Epouse? Puisqu'elle était destinée pour détruire le péché avec son Fils et pour écraser la tête du serpent, elle n'a pas dû être mordue, ni devenir esclave du premier des péchés, qui est l'originel, pour la destruction duquel son Fils principalement s'est fait homme. Enfin, étant destinée pour être Reine des anges et des hommes, elle n'a pas dû leur être inférieure en grâce. Puisque le premier ange et le premier homme ont été créés en grâce, leur reine a dû être conçue sans péché. Dites-lui donc avec son Epoux : *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, il n'y a aucune tache en vous.*

II. — Marie est bien heureuse d'avoir été conçue sans péché;

1. P. Crasset. S. J. *Considérations Chrétiennes pour toute l'année.* Fête de l'*Immaculée Conception.*

mais elle est encore plus heureuse de n'avoir jamais commis de péché. C'est un malheur pour nous d'avoir contracté l'originel ; mais c'en est un bien plus grand d'en avoir commis d'actuels ! Hélas ! nous avons de la douleur d'avoir été conçus dans le péché, et nous n'en avons point de vivre dans le péché. Nous voudrions avoir été conçus dans la grâce, et nous ne voulons point vivre dans la grâce.

III. — Marie n'a jamais péché, et cependant elle a été la plus affligée de toutes les créatures. Vous péchez incessamment, et vous ne voulez rien souffrir. Marie était innocente, et elle a été traitée comme si elle eût été criminelle. Vous êtes un criminel, et vous voulez être traité comme si vous étiez innocent. Est-il juste que le Fils de Dieu ait pour vous des égards qu'il n'a point eus pour sa Mère ?

IV. — La première grâce de Marie est l'origine de toutes les autres, et le fondement de sa grandeur. Il y a des grâces dans la vie qui sont le principe du salut, et d'où dépend la prédestination. Si vous y coopérez, vous serez sauvé ; si vous n'y coopérez pas, vous serez damné, parce que vous ne les connaissez pas : il faut coopérer fidèlement à toutes, de peur que celle que vous mépriserez ne soit celle qui devait faire votre bonheur.

V. — Il y a des péchés, dans la vie, qui sont l'origine et la première cause de la réprobation, comme le premier faux pas qu'on fait sur une montagne est la cause de la chute qu'on fait ensuite jusqu'en bas. Vous ne savez pas quel est le péché qui vous fera tomber dans les enfers, c'est pour cela qu'il faut les éviter tous, les petits aussi bien que les grands, parce que le grand dépend du petit, et que le petit est le principe du grand.

VI. — Il y a des péchés actuels qu'on peut aussi nommer originels ; ce sont les péchés de scandale, qui se communiquent aux autres et qui infectent la nature. Tels sont les péchés des prêtres au regard des laïques ; des princes au regard de leurs sujets ; des pères au regard de leurs enfants ; des maîtres au regard de leurs serviteurs ; et généralement de ceux qui mènent une vie exemplaire au regard de ceux qui en mènent une commune. N'êtes-vous point scandaleux en votre vie, en vos actions et en vos paroles ? N'êtes-vous point un homme pestilent et contagieux à la société humaine ?

VII. — O sainte Mère de Dieu, que vous êtes belle, et que vous êtes pure ! il n'y a aucune tache en vous. Que je suis aise de me voir dans l'impossibilité de concevoir une Mère de Dieu plus pure et plus parfaite que vous ! Je le pourrais néanmoins, si vous aviez été conçue dans le péché. Que vous êtes heureuse d'avoir vécu à Dieu aussitôt que vous avez vécu à vous-même ! Que nous sommes misérables de ne pas commencer à vivre pour Dieu, lorsque nous sommes près de mourir ! Nous sommes affligés

d'avoir été conçus dans le péché contre notre volonté, et nous nous faisons un plaisir de vivre et de mourir volontairement dans le péché.

VIII. — Ame chrétienne, vivez à Dieu de bonne heure, à l'exemple de la sainte Vierge. Nous ne sommes point nés dans la grâce, mais nous devons mourir dans la grâce; et nous n'y mourrons point si nous n'y vivons point. O très pure et très digne Mère de Dieu, si ma conception n'a point été immaculée comme la vôtre, faites que ma vie soit pure comme la vôtre, et si j'ai contracté le péché originel, obtenez-moi la grâce d'éviter l'actuel. Faites que je recouvre, par la pénitence, l'innocence que j'ai perdue, afin que votre Fils dise à mon âme à la mort : Vous êtes parfaitement belle, ma bien-aimée : il n'y a aucune tache en vous.

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

Vous êtes toute belle, mon amie, il n'y a point de tache en vous. (Cant. 4).

Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies. (Prov. 8).

C'est ici un grand ouvrage; car ce n'est pas à un homme qu'on prépare une demeure, mais à Dieu. (Paral. 29).

Il est juste, Seigneur, que votre maison soit sainte jusqu'à la fin des siècles. (Ps. 92).

Voilà la femme que le Seigneur a préparée au Fils de mon Seigneur. (Gen. 24).

Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, et elle t'écrasera la tête. (Gen. 3, v. 15).

Ma bien-aimée est entre les filles, comme un lis entre les épines. (Cant. 2).

SECOND JOUR

NATIVITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE [1].

I. — Les chrétiens sont obligés d'honorer avec une dévotion particulière le mystère de la Nativité de la très sainte Vierge, pour plusieurs raisons; mais surtout à cause de la qualité suréminente de Mère de Dieu, à laquelle elle avait été destinée de toute éternité par la divine Providence.

Si donc un Ange a déclaré que la naissance du Précurseur de ce divin Messie devait causer un sujet de consolation et d'allégresse à ceux qui en connaîtraient le mystère, combien avec

1. Abelly. *La couronne de l'année chrétienne.* Fête de la *Nativité de la sainte Vierge.*

plus de raison cela doit-il se dire de celle qui avait été choisie pour être sa très digne Mère?

Entrez donc dans les sentiments de l'Eglise, et joignez vos prières à ses Cantiques : louez et bénissez Dieu de ce qu'il a fait naître cette très innocente et très sainte créature, et de ce qu'il l'a fait naître pour être la Mère de votre Sauveur.

II. — Quand la très sainte Vierge naquit, peu de personnes reconnurent le bonheur que le monde recevait en ce jour; il n'y eut que S. Joachim et sainte Anne sur la terre, et quelques saintes âmes dans les limbes, qui aperçurent cette mystique aurore à son lever; mais en récompense les anges en firent une fête très solennelle dans le ciel.

Oh! qu'il y a peu de personnes qui reconnaissent comme il faut les grâces et les faveurs de Dieu, et qu'il y en a beaucoup auxquelles Notre-Seigneur aurait sujet de dire comme autrefois à la Samaritaine et aux Juifs : *Oh! si vous saviez le don de Dieu!* Si vous connaissiez les desseins de la divine Bonté pour votre salut, lesquels par votre faute sont maintenant cachés à vos yeux.

Prenez garde que ce reproche ne s'adresse à vous; demandez à ce très miséricordieux Rédempteur, avec le prophète, qu'il ouvre les yeux afin que vous considériez les merveilles de sa miséricorde et de son amour envers vous.

III. — Vous avez un sujet particulier de louer et bénir Dieu en ce saint jour auquel il a fait naître cette très sainte Vierge, non seulement pour être la Mère de son Fils, mais aussi pour être votre mère, et pour vous faire ressentir les effets de son amour maternel, pourvu que vous ne vous en rendiez pas indigne.

Oh! combien d'âmes bienheureuses reconnaissent maintenant dans le ciel, qu'après Jésus-Christ elles doivent leur salut à cette Mère de miséricorde, et que c'est une des plus signalées obligations qu'elles ont à ce divin Sauveur, de leur avoir donné une si bonne Mère, qui a pris un tel soin de leur salut. Suppliez-la qu'elle vous reçoive au nombre de ses chers enfants; offrez-vous à elle en cette qualité, et protestez que vous la voulez dorénavant aimer, servir, honorer et invoquer comme votre très bonne Mère.

ORAISON DE S. BERNARD.

O Vierge par excellence! c'est de vous que l'on parle, quand on dit : *Quelle est celle qui s'élève comme l'aurore, belle comme la lune, brillante comme le soleil?* (CANT. VI, 9). Vous êtes donc venue au monde, ô Marie! comme une aurore éclatante, prévenant, par la lumière de votre sainteté, la venue du Soleil de justice. Le jour que vous parûtes au monde peut bien être appelé

un jour de salut et de grâces. Vous êtes belle comme la lune, parce que, comme il n'est point d'astre plus semblable au soleil, de même il n'est point de créature plus semblable à Dieu que vous. La lune éclaire la nuit par la lumière qu'elle reçoit du soleil; et vous, vous éclairez nos ténèbres par la lumière de vos vertus. Mais vous êtes plus belle que la lune, parce qu'en vous il ne se trouve ni taches, ni ombres; vous êtes brillante comme le soleil, ce divin Soleil de justice, qui a créé celui qui nous éclaire. Comme son éclat brille au-dessus de celui de tous les astres, de même l'éclat de vos vertus brille au-dessus de celles de toutes les femmes; soyez donc louée, bénie et célébrée à jamais. Ainsi soit-il.

TROISIÈME JOUR

LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Sur le nom sacré de Marie[1].

I. — La naissance de Marie est un ouvrage qui est au-dessus de la nature, mais qui est pour le bien de la nature. Sa noblesse doit la faire honorer. Sa beauté doit la faire aimer. Les biens qu'elle doit procurer au monde, doivent la faire désirer.

II. — Le nom de Marie réjouit les anges, console les hommes, et fait fuir les démons. Après le nom de Jésus, il n'y en a point de plus doux que celui de Marie : il n'y en a point de plus puissant; il n'y en a point de plus saint; il n'y en a point de plus salutaire. Qui dit Marie, dit une dame et une mer : une dame de gloire, et une mer d'amertume. Elle est dame, parce qu'elle a été servante. C'est une mer d'amertume pour elle, et de consolation pour nous. Si vous voulez commander, il faut auparavant obéir. Si vous voulez être consolé, il faut auparavant souffrir. Vierge très sainte, je veux boire dans le calice de vos afflictions, pour boire dans celui de vos consolations. Je veux obéir comme vous, pour régner dans le ciel avec vous.

III. — O grande princesse! je me réjouis à votre naissance comme au principe de ma vie et de mon salut. Je vous salue dans votre berceau, comme dans le trône de la grâce et de l'innocence. Vous n'êtes pas entrée au monde comme nous, criminelle, esclave et chargée de fers. Le soleil vous a vue couronnée de grâce aussitôt que vous êtes née : mais pour le reste des hommes, il les voit damnés avant même qu'ils soient nés.

1. Crasset. S. J. *Considérations Chrétiennes*, etc. La plupart des considérations qui entrent dans ce mois de Marie étant empruntées à cet auteur, nous n'indiquerons désormais la source que pour celles empruntées à d'autres.

IV. — Consacrez-vous, âme chrétienne, au service de la sainte Vierge. Reconnaissez-la pour votre dame, pour votre mère et pour votre avocate. Honorez-la comme dame ; aimez-la comme mère, invoquez-la comme avocate. Priez-la, comme dame, de vous prendre sous sa protection ; comme mère, de vous donner sa bénédiction ; comme avocate, de vous favoriser par son intercession.

V. — Vous n'êtes point serviteur de Marie, si vous n'êtes serviteur de Jésus. Vous n'êtes point enfant de Marie, si vous n'êtes enfant de Jésus. Elle ne priera point pour vous, si vous avez honte de la prier et de l'invoquer. Elle ne vous assistera point à la mort, si vous ne la servez pas constamment pendant la vie : si vous voulez être de sa famille, aimez la pureté de l'âme et du corps. Offrez-lui tous les jours une prière, toutes les semaines une aumône et une mortification, tous les mois et toutes les fêtes une communion. Est-ce aimer la mère, que de haïr son enfant? Est-ce honorer Marie, que de mépriser son Fils? Et quel plus grand mépris que de ne pas vouloir manger à sa table, ni le loger dans son cœur ?

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

Vous êtes la gloire de Jérusalem ; vous êtes la joie d'Israël : vous êtes l'honneur de votre peuple. (Judith. 25).

Qui est celle-là qui s'avance comme une aurore naissante, qui est belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille ? (Cant. 6).

Régnez sur nous, vous et votre Fils. (Judith. 8.)

Cet enfant nous consolera dans les travaux que nous souffrons en cette terre que Dieu a frappée dans sa malédiction (Gen. 6.)

Une étoile naîtra de Jacob. (Num. 24.)

Une petite fontaine est crue et est devenue un fleuve, elle a été convertie en lumière et en un soleil, et ses eaux sont débordées de toutes parts. Esth. 10.)

On amènera au roi les vierges après elle. (Ps. 45.)

QUATRIÈME JOUR

PRÉSENTATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Sur le présent que Marie a fait à Dieu.

I. — Peut-on être libéral envers Dieu ? Si jamais créature l'a été, ça été la sainte Vierge au jour de sa présentation ; car elle a donné à Dieu tout ce qu'elle avait. Elle l'a donné le plus tôt qu'elle a pu. Elle l'a donné librement et sans obligation Elle l'a donné pour toujours, et par une donation irrévocable.

II. — L'enfant aime ses parents, parce que c'est d'eux qu'il a reçu la vie, et que sans eux il ne peut la conserver, principalement s'il connaît leur mérite, l'affection qu'ils lui portent et le bien qu'il a reçu. Marie n'avait que trois ans lorsqu'elle entra dans le temple et qu'elle se consacra à Dieu. Elle aimait ses parents aussi tendrement qu'elle en était aimée. Elle connaissait leur sainteté et l'obligation qu'elle leur avait. Cependant elle les quitte, et s'arrache d'entre leurs bras pour se donner à Dieu. Quand sera-ce que vous renoncerez à cette misérable créature qui vous empêche d'être tout à lui ?

III. — Marie renonce aux richesses; elle savait bien que c'était une chose plus parfaite de renoncer à ses biens et au droit qu'elle avait d'en jouir, que d'en conserver l'usage et la propriété. Sa vie pauvre et indigente, et un charpentier qu'elle épousa, montrent assez qu'elle avait embrassé la pauvreté, n'étant pas juste qu'elle fût inférieure en mérite aux apôtres qui ont tout quitté, et que son Fils, qui est le roi des pauvres, naquît d'une mère riche. Etes-vous pauvre ? Etes-vous prêt à l'être ? N'êtes-vous point attaché aux biens du monde ? Aimez-vous la pauvreté ? Et si vous n'aimez point la pauvreté, du moins aimez les pauvres et leur faites tout le bien que vous pourrez.

IV. — Marie, outre ses biens, donne encore son honneur et sa réputation, et lui sacrifie ce qu'elle a de plus cher, qui est l'espérance d'être un jour la Mère du Messie, par le vœu qu'elle fait de virginité. Chose sans exemple, et qui lui devait attirer beaucoup de mépris, la stérilité étant alors le dernier opprobre d'une femme et la marque que Dieu l'avait frappée de sa malédiction. Pourquoi Marie fait-elle ce vœu ? Parce qu'elle ne se croit pas digne d'être Mère d'un Dieu, et qu'elle préfère la virginité à la maternité divine. O conduite admirable de la sagesse de Dieu ! Ce qui devait faire la confusion de la Vierge, c'est ce qui fera sa gloire. Elle sera Mère de Dieu, parce qu'elle s'estime indigne de l'être ; et qu'elle préfère la virginité à cette dignité éminente. Elle sera mère, parce qu'elle est vierge : et si elle n'eût été vierge, jamais elle ne fût devenue mère. Conservez donc chèrement le trésor de votre virginité, si vous l'avez encore ; pleurez, si vous l'avez perdue ; aimez le mépris, si vous voulez être honoré de Dieu ; car il élève ceux qui s'abaissent, et il abaisse ceux qui s'élèvent.

V. — Mais ayant renoncé à la douce compagnie de ses parents, à la jouissance des biens, aux plaisirs des sens, à l'espérance de toutes les femmes, à la gloire d'être Mère de Dieu, à son honneur et à sa réputation, elle n'avait plus rien à donner que sa liberté, qui est le plus grand de tous les biens, et dont le prix est inestimable. Or, elle la sacrifie en ce jour, dit saint Anselme, par l'obéissance qu'elle rend au grand-prêtre. Si vous êtes du

monde, obéissez au prêtre qui vous gouverne, sans vous y engager par vœu, pour les suites dangereuses que cet engagement peut avoir; mais obéissez, comme si vous aviez fait vœu. Que si vous êtes religieux, baisez les chaînes qui vous lient, et mettez toute votre perfection à obéir.

VI. — Nous ne donnons à Dieu que la moitié de notre cœur. Nous le donnons le plus tard que nous pouvons. Nous le donnons à regret. Nous ne le donnons que pour un temps; nous le reprenons presque aussitôt que nous l'avons donné. Marie a tout donné à Dieu, comme vous venez de le voir. Elle l'a donné dès l'âge de trois ans, ou, comme l'enseignent de très grands docteurs, dès le premier moment de sa conception. Elle l'a donné librement et sans contrainte, n'en ayant aucun précepte. Elle l'a donné pour jamais.

O sainte Vierge! je me donne tout à vous sans réserve. Je me donne de tout mon cœur. Je suis bien marri de m'être donné si tard. Je me donne pour jamais, et par une donation irrévocable. Offrez mon cœur à votre Fils, ce cœur, hélas! si méchant et si perfide. Je le lui donne tout entier sans partage; tout maintenant, sans délai; volontairement, sans regret; pour toujours, sans retour, et par une donation éternelle.

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

Heureux l'homme qui portera le joug dès sa jeunesse. Il s'assiéra solitaire, et gardera le silence, parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même. (THREN. 3.)

La colombe n'ayant point trouvé où mettre le pied, revint à Noé, et rentra dans l'arche. (GEN. 8.)

Seigneur, je vous ai tout offert dans la simplicité de mon cœur. (GEN. 20.)

Ananie avec Saphira, sa femme, vendit un champ et en apporta une partie aux pieds des apôtres. (PET. 5, 1.)

Ananie, pourquoi Satan a-t-il tenté votre cœur de mentir au Saint-Esprit, et de retenir une partie de cette terre. (ACT. 5.)

Leur cœur est divisé; ils périront tous maintenant. (OSÉE, 10.)

CINQUIÈME JOUR

L'ANNONCIATION DE NOTRE SEIGNEUR.

Sur le mystère.

I. — C'est une grande vertu d'être petit dans la grandeur. C'est une vertu bien rare d'être humble dans l'éclat et dans la gloire. Marie est Mère de Dieu, et elle se qualifie sa servante. Elle a plu

à Notre Seigneur par sa virginité : mais elle l'a conçu par son humilité. Elle a humilié son esprit, croyant ce qu'elle ne comprenait pas. Elle a humilié son cœur, acceptant ce qu'elle ne désirait pas. *Voici*, dit-elle, *la servante du Seigneur; qu'il me soit fait*, non pas selon mon désir, ni selon ma crainte, mais *selon votre parole*, et selon la volonté de mon Seigneur.

II. — Marie est heureuse d'avoir conçu dans son corps le Fils du Dieu vivant; mais elle est encore plus heureuse de l'avoir conçu dans son esprit. Avant que d'avoir conçu son Fils par nature, elle l'a conçu par grâce. Avant de l'avoir conçu dans son sein, elle l'a conçu dans son cœur. La conception spirituelle d'un Dieu lui est plus honorable que la corporelle : l'une l'a rendue Mère de Dieu, l'autre l'a rendue digne Mère de Dieu.

III. — Marie est Mère de Dieu. C'est une grâce qui lui est particulière, c'est un privilège qui ne sera accordé à aucune autre qu'à elle. Mais si vous ne pouvez pas concevoir corporellement le Fils de Dieu, vous le pouvez concevoir spirituellement. Celui, dit-il, qui fait la volonté de mon Père, devient mon frère, ma sœur et ma mère. Soyez frère de Notre Seigneur en croyant; soyez sa mère en prêchant. Concevez-le par la foi; enfantez-le par la charité, le faisant naître dans le cœur de votre prochain. Si vous êtes pur, humble et obéissant comme Marie, le Saint-Esprit descendra sur vous, et produira Jésus-Christ dans votre cœur. Si vous êtes servante du Seigneur comme elle, vous deviendrez comme elle spirituellement Mère de Dieu.

IV. — Le sacrement de la communion est une nouvelle incarnation. Lorsque vous allez communier, vous allez recevoir le Fils de Dieu et de Marie, que l'ange appelle le Fils du Très-Haut, le grand et le saint par excellence, le monarque qui doit régner éternellement dans la maison de Jacob. Le Saint-Esprit va descendre sur vous, pour opérer ce grand mystère, et la vertu du Très-Haut va vous couvrir des ombres de la foi, sans laquelle on ne peut concevoir Jésus-Christ.

Les Pères s'étonnent de ce que le Fils de Dieu n'a point eu horreur de descendre dans le sein de la plus pure des Vierges : et qui ne s'étonnera de le voir descendre dans un corps impur, et dans un cœur souillé d'une infinité d'ordures comme le vôtre ? Suppléez par votre humilité à ce qui manque à votre pureté. Ne craignez point, vous avez trouvé grâce devant Dieu, puisque vous lui êtes réconcilié par le sacrement de pénitence. Croyez comme la sainte Vierge, et vous serez heureux; tout ce qui a été dit s'accomplira dans vous. Espérez comme elle, quoique la chose vous paraisse impossible. Obéissez comme elle, et dites avec une profonde humilité dans tous les états où vous vous trouverez : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa parole.* Etes-vous pauvre ? Etes-vous riche ? Etes-vous en paix ? Etes-

vous en guerre? Avez-vous de la dévotion? N'en avez-vous point? Humiliez-vous, résignez-vous à la volonté de Dieu, et dites avec la sainte Vierge : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait, non pas selon mon désir, mais selon sa parole ; non pas selon ma volonté, mais selon la sienne.

O Vierge incomparable! ô la plus heureuse et la plus glorieuse de toutes les femmes! ô très divine Mère de Dieu! que je suis content de vous voir élevée à une dignité si éminente, et couronnée d'un diadème dont Dieu seul connaît le prix et la valeur! Oh! ne dédaignez pas de reconnaître pour votre fils, celui que votre Fils daigne bien reconnaître pour son frère. Si vous êtes Mère de Dieu, vous l'êtes aussi des hommes, puisque vous leur avez rendu la vie, en la donnant à un Dieu. Vous avez deux mamelles pleines de lait; l'une de grâce, l'autre de miséricorde. Donnez l'une aux justes, mais réservez l'autre aux pécheurs. Montrez que vous êtes notre Mère et priez pour nous celui qui a bien daigné naître de vous.

SIXIÈME JOUR

ANNONCIATION DE NOTRE SEIGNEUR.

Sur les abaissements du Fils de Dieu, et sur les grandeurs de Marie, sa Mère.

I. — Le Verbe éternel de Dieu s'est fait homme, de Seigneur esclave, de tout-puissant infirme, de riche pauvre. En se faisant homme, il a fait Marie mère de Dieu ; en se faisant esclave, il a fait Marie maîtresse de Dieu ; en se faisant infirme, il a donné à Marie la puissance de Dieu ; en se faisant pauvre, il a donné à Marie les richesses de Dieu.

II. — Jésus ne peut descendre plus bas qu'il est descendu; Marie ne peut monter plus haut qu'elle est montée. Il n'y a que Dieu seul qui soit au-dessus de Marie. Tout ce qui n'est point Dieu est au-dessous de Jésus. Tout ce qui n'est point Dieu est au-dessous de Marie.

Réjouissez-vous, âme chrétienne, de ses grandeurs. Choisissez-la pour votre mère. Reconnaissez-la pour votre reine. Prenez-la pour votre avocate. Honorez celle que Dieu a honorée; aimez celle que Dieu a aimée ; servez celle que Dieu a servie ; obéissez à celle à qui Dieu a obéi ; saluez celle que l'ange a saluée. Présentez-lui souvent, mais principalement trois fois le jour, le matin, à midi et au soir, son salut qui lui est si honorable et si agréable. Dites-lui en toutes les manières que votre esprit pourra inventer :

III. — *Je vous salue, pleine de grâce.* Faites-nous part de la plénitude de vos biens. *Le Seigneur est avec vous* comme père, comme fils, et comme époux; par nature, par grâce et par gloire. *Vous êtes bénie entre toutes les femmes,* puisque vous avez un Dieu pour fils et pour sujet ; puisque vous avez été conçue sans péché, et que vous êtes morte sans douleur ; puisque vous êtes la reine de l'univers, la porte du Paradis, la dispensatrice des grâces. O Vierge très bénie ! donnez-nous votre bénédiction. *Le fruit de vos entrailles est béni,* Jésus-Christ notre Dieu et notre Sauveur, votre Fils et votre rédempteur.

PARAPHRASE

Sur la Salutation Angélique.

Je vous salue, pleine de grâce. Vous en avez été remplie dès votre conception : et c'est de cette plénitude surabondante que l'aveugle reçoit sa lumière, le malade sa guérison, le triste sa consolation, le captif sa rançon, le juste sa grâce, le péché son pardon, l'ange sa joie, le Fils de Dieu sa chair, la sainte Trinité sa gloire.

Le Seigneur est avec vous, comme un père avec sa fille, comme un fils avec sa mère, comme un époux avec son épouse. Le Père vous communique sa puissance, le Fils sa sagesse, le Saint-Esprit son amour. O Vierge sainte ! que je sois toujours avec vous par une continuelle dévotion, et que vous soyez toujours avec moi par une continuelle protection.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes, qui ont été, qui sont, et qui seront jamais. Bénie en votre conception, ayant été préservée du péché originel. Bénie en votre annonciation, étant devenue mère, sans cesser d'être vierge. Bénie en votre assomption, étant morte d'amour, et portée au ciel en corps et en âme pour y régner avec votre Fils.

Béni soit le fruit de vos entrailles, Jésus-Christ Notre Seigneur, qui vous a choisie pour sa Mère, qui vous a élevée sur son trône, qui vous a rendue la joie du monde, la gloire du ciel, la reine des anges, la mère des justes, l'asile des pécheurs, la terreur des démons, l'espérance et la consolation des misérables.

Sainte Marie, Mère de Dieu, et des hommes, *priez pour nous* pauvres *pécheurs,* puisque vous êtes notre reine, notre mère, notre avocate et notre médiatrice auprès de votre Fils.

Maintenant que nous sommes combattus de tant d'ennemis, environnés de tant de dangers, travaillés de si grandes et de si furieuses tentations.

Mais principalement *à l'heure de notre mort,* qui décidera l'affaire de notre salut ; heure qui fermera le temps, et qui sera la

dernière de toutes les heures : heure où nous serons fortement tentés, et où nous aurons un besoin extrême de votre secours. Puisque vous avez assisté à la mort du chef des prédestinés, il faut que vous assistiez à celle de tous ses membres : et puisqu'il est impossible qu'aucun de vos serviteurs soit damné, il faut que vous leur procuriez à tous une bonne mort. Faites-moi donc cette grâce, afin que je vous bénisse, que je vous loue ; et que je vous remercie dans le ciel pendant toute l'éternité. *Amen.*

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole. (Luc. 1.)

Quiconque fera la volonté de mon Père qui est dans le ciel, est mon frère, ma sœur et ma mère. (Matth. 12.)

Jésus-Christ ne rougit point d'appeler les hommes ses frères. (Heb. 2.)

Le Saint-Esprit descendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. (Luc. 1.)

SEPTIÈME JOUR

SAINT JOSEPH, ÉPOUX DE MARIE.

Sur sa Dignité, son Bonheur et sa Sainteté.

I. — L'Evangile nous apprend que la Vierge Marie, vers qui l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu, était mariée à un homme appelé Joseph. S. Joseph est le père nourricier de Jésus-Christ, l'époux de la Vierge Marie, et un homme juste. Il est père nourricier d'un Dieu, admirez sa grandeur. Il est époux de Marie, admirez son bonheur. Il est homme juste, admirez sa sainteté.

II. — S. Joseph est père de Jésus, non pas par nature, mais par adoption, par éducation, et en un sens par rédemption ; par adoption, l'ayant choisi pour lui tenir lieu d'enfant au défaut de la lignée qu'il ne voulait pas avoir ; par éducation, l'ayant nourri et élevé avec beaucoup de soin ; par rédemption, ayant payé sa rançon, et s'étant rendu par ce paiement maître de sa vie, comme s'il lui appartenait par nature. Que s'il est père de Jésus, il est l'image de Dieu le Père sur la terre : il représente sa personne, et possède son autorité ; il est son lieutenant et son substitut, et participe en quelque façon à sa paternité divine, puisqu'il est appelé son père dans l'Evangile. Il est encore son tuteur, son précepteur, son gouverneur et son sauveur : son tuteur, parce qu'il a pris soin de sa jeunesse, et lui a tenu lieu de père ; son précepteur, l'ayant instruit ; son gouverneur, l'ayant conduit ;

son sauveur, lui ayant sauvé la vie qu'Hérode lui voulait ravir.

III. — Hélas! il a sauvé ce cher enfant des mains de ce roi cruel et barbare, mais il n'a pu, pour ainsi parler, le sauver des vôtres. Combien de fois, enfant et satellite d'Hérode, avez-vous fait mourir Jésus dans votre cœur? Quelle affliction avez-vous causée à saint Joseph? N'êtes-vous pas plus cruel et plus criminel que ce prince, qui ne le connaissait pas comme vous le connaissez, qui ne lui avait pas les obligations que vous lui avez, et qui n'a fait que concevoir un désir qu'il n'a pas exécuté comme vous faites?

IV. — Si la qualité de père de Jésus fait la grandeur de Joseph, celle d'époux de Marie fait son bonheur : car elle le rend son chef, son maître, son seigneur, et lui donne droit de lui commander; et elle est obligée de lui obéir et de se soumettre à ses volontés, toute Mère de Dieu qu'elle est. Mais ce qui le rend le plus heureux de tous les hommes, c'est que son épouse étant à lui, le fruit divin qu'elle portait dans ses chastes entrailles lui appartenait aussi en quelque façon.

V. — Mais le plus grand bonheur qui lui revient de cette divine alliance, c'est qu'elle l'a élevé à une dignité de sainteté incomparable; car il a dû être semblable à son épouse, puisque Dieu étant l'auteur de son mariage, on ne peut douter qu'il ne fût parfait, et qu'un mariage, pour être parfait, demande de l'égalité et de la ressemblance. Ainsi Marie étant la plus sainte des créatures, on peut dire qu'après elle il n'y avait rien de plus saint que Joseph, son époux. Quel avantage ne tirait point ce saint époux de la conversation continuelle qu'il avait avec une si sainte épouse? Quelles grâces ne procurait-elle point à celui qu'elle était obligée d'aimer, et à qui elle était redevable de son bonheur, de son repos et de sa vie? Mais quelles obligations ne lui avons-nous point nous autres, pour tous les services qu'il a rendus à Jésus et à Marie? Admirez donc sa grandeur et son bonheur; mais n'oubliez pas d'imiter ses vertus qui l'ont rendu un homme juste et saint.

VI. — S. Luc l'appelle un homme juste, de cette justice générale qui renferme toutes les vertus. Deux choses sont nécessaires pour être juste et saint : il faut recevoir beaucoup de grâces, et y coopérer fidèlement. Qui doit avoir reçu plus de grâces que celui qui touche de si près le principe de la grâce, et à qui Dieu a donné des commissions si honorables et si importantes? Quelle sagesse devait-il avoir pour instruire un Dieu, et pour gouverner sa famille? Quelle sainteté, pour traiter, manger et converser familièrement avec un Dieu? Quelle obéissance, pour ne jamais s'écarter de ses volontés? Quelle pureté pour passer sa vie en la compagnie de la plus pure des Vierges? Si Jésus recommanda en mourant sa Mère à S. Jean, parce qu'il était

vierge, peut-on douter que S. Joseph ne fut vierge aussi, puisque Dieu lui a confié la Mère de son Fils, lorsqu'elle était dans la fleur de son âge, et dans sa plus grande jeunesse ?

VII. — C'est un grand bonheur d'avoir reçu de grandes grâces ; mais c'est un grand mérite d'y avoir coopéré, comme il a fait ; admirez sa foi, de croire ce que lui dit un ange, que l'enfant que son épouse avait conçu était le fruit du Saint-Esprit. Admirez son obéissance, de s'en aller de nuit en Egypte, sans différer d'un moment, sans raisonner sur le commandement qui lui était fait, sans représenter les difficultés, sans demander du délai, et sans s'inquiéter du temps que durerait son exil. Admirez son union avec Dieu et la conformité de sa volonté avec la sienne. Car, comme dit S. Luc, Jésus était soumis à ses parents et obéissait en toutes choses à saint Joseph : d'autre part, le Fils de Dieu faisait toujours la volonté de Dieu son Père comme il l'assure lui-même. Il faut donc conclure que la volonté de S. Joseph était toujours conforme à celle de Dieu. Quelle humilité à une personne de sang royal, de faire le métier de charpentier et de demeurer tranquille parmi tant d'événements fâcheux ! Quelle douceur de ne point s'échapper à dire le moindre mot offensant à la sainte Vierge son épouse, lorsqu'il la vit enceinte avant qu'il sût que c'était du Saint-Esprit ! Quel silence, quelle paix et quelle union de cœur et d'esprit avec Dieu dans une oraison continuelle ! Quelle patience parmi tant de travaux qu'il a soufferts, tant de dangers qu'il a courus, tant de troubles d'esprit qui l'ont agité, tant d'ennemis puissants qui l'ont persécuté ! Mais quelle charité d'avoir nourri du travail de ses mains le Fils et la Mère d'un Dieu et de leur avoir, à l'un et à l'autre, sauvé et conservé la vie ! Quelle miséricorde de les avoir assistés dans leur extrême nécessité.

VIII. — O grand patriarche de la loi de grâce ! O le plus glorieux de tous les pères ! O le plus heureux de tous les époux ! O le plus juste de tous les hommes ! Que je me réjouis de votre grandeur, de votre bonheur et de votre sainteté ! Que je suis ravi quand je considère vos vertus ! Que je suis confus, quand je regarde mes vices ! Vous êtes un homme juste de la justice qui renferme toutes les vertus ; et je suis un homme méchant de l'injustice qui renferme tous les crimes. Je n'ai ni foi, ni espérance, ni charité, ni obéissance, ni patience, ni douceur, ni résignation à la volonté de Dieu. Quand sera-ce qu'on dira que je suis un homme juste, et que je rends à Dieu l'honneur qui lui appartient, au prochain la charité que je lui dois, et à moi-même la préférence de mon salut à tous les avantages de la terre ?

IX. — Invoquez S. Joseph, âme chrétienne ; car il obtient tout ce qu'il demande. Jésus peut-il rien refuser à un père qui lui a rendu de si grands services ? qui l'a nourri avec tant de

fatigues, lorsqu'il était pauvre ? qui l'a revêtu lorsqu'il était nu ? qui l'a logé, lorsqu'il était persécuté ? et qui lui a sauvé la vie, lorsqu'on le cherchait pour le faire mourir ? Demandez hardiment toutes vos nécessités, principalement la grâce de mourir comme lui entre les bras de Jésus et de Marie. Oh ! que je meure de la mort des justes et que ma fin soit semblable à la leur !

X. — Pour obtenir de lui ce que vous désirez, faites ce qu'il a fait. Il a sauvé la vie au Fils de Dieu qu'Hérode voulait faire mourir : ne conspirez pas avec Hérode pour tuer ce divin Enfant dans votre cœur, et dans celui de votre prochain. Il a nourri Jésus en sa propre personne : nourrissez-le en la personne des pauvres. Il y a, dit S. Chrysostôme, plus de mérite à nourrir maintenant le Fils de Dieu couvert de la figure d'un pauvre que s'il se présentait à nous en sa propre figure, parce qu'il y a plus de foi, plus d'espérance et plus de charité. Hé ! qui pourrait refuser l'aumône à Jésus-Christ, s'il se présentait en sa propre personne ? Oh ! que je suis heureux de pouvoir adopter Jésus pour mon enfant, de pouvoir devenir son père nourricier, de le pouvoir loger chez moi, de le pouvoir nourrir, vêtir, consoler et assister ! Tout ce que vous faites au dernier des miens, je me le tiens fait à moi-même et je vous en remercierai au jour du jugement.

HUITIÈME JOUR

VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Sur le Mystère.

I. — Jésus visite saint Jean son précurseur, apprenez l'humilité. Marie visite sa cousine, sainte Elisabeth, apprenez la charité et l'humilité. Jésus sanctifie la mère et le fils, mais par l'organe de Marie. Sitôt qu'elle eut parlé, Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit, et son fils sanctifié dans ses entrailles. La parole de Marie fut l'instrument et le canal de grâce qui éclaira un aveugle, qui délivra un captif, qui ressuscita un mort, qui justifia un pécheur. Jésus appliqua par elle, au premier d'entre les hommes, le premier fruit de notre rédemption. Elle a conçu spirituellement un homme, après avoir conçu spirituellement un Dieu. Elle est devenue mère des hommes, après qu'elle est devenue Mère de Dieu.

II. — Apprenez, chrétien, de ce mystère, que Marie est le canal ordinaire des grâces qui descendent du ciel en terre ; que c'est par ses mains que son Fils, qui nous les a méritées, les dispense souvent. Que, comme Dieu le Père ne refuse rien à son Fils, et n'accorde rien aux hommes qu'en considération de ses mérites, de même le Fils ne refuse rien à sa mère, et nous ac-

corde pour l'ordinaire sa grâce, selon le sentiment de saint Bernard, en considération de ses mérites et de ses prières. Jésus est la source de toutes les grâces, et Marie en est le bassin qui les reçoit toutes pour les faire couler sur le corps de son église. Elle est devenue aujourd'hui un canal de grâce et un canal de miséricorde : de grâce au regard de sainte Elisabeth, de miséricorde au regard de saint Jean : de grâce pour les justes, de miséricorde pour les pécheurs.

III. — Remerciez donc, dit saint Bernard, cette inventrice de la grâce, qui l'a trouvée pour nous, qui en est remplie pour elle-même, et qui en est surabondante pour nous. Etes-vous juste? Etes-vous pécheur? Si vous êtes juste, remerciez Marie, qui vous a obtenu la grâce de justification. Si vous êtes pécheur, priez Marie de vous obtenir la grâce de pénitence et une véritable conversion. Oh! que vous avez d'obligation à Marie! Où seriez-vous à présent, si elle n'avait arrêté le bras de la justice de Dieu, et si elle ne l'avait empêché de vous punir selon vos mérites? Dites-lui donc cent fois le jour avec l'ange : *Je vous salue pleine de grâce; le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre les femmes.* Dites-lui encore avec sainte Elisabeth : *Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Oh! que vous êtes heureuse d'avoir cru!* Dites-lui avec la sainte Eglise : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs! maintenant et à l'heure de notre mort.*

IV. — Ne vous contentez pas de la prier, mais imitez les vertus qu'elle pratique en cette visite. Elle est Mère de Dieu, et elle s'abaisse jusqu'à rendre service à la mère d'un homme. Elle ne quitte sa solitude que par le mouvement du Saint-Esprit. Dès lors qu'elle a conçu un Dieu, elle est animée d'un zèle ardent du salut des hommes. Elle marche avec diligence, parce qu'une vierge ne doit paraître qu'avec crainte en public. Elle va sur les montagnes : les grandes âmes s'élèvent toujours en haut, et aspirent à la plus grande perfection; elles ne s'arrêtent point en chemin, mais elles avancent toujours. Marie surmonte toutes les difficultés qui se rencontrent dans ce voyage : la charité l'anime, la porte et la fait courir aux nécessités du prochain. Elle salue sa cousine; et aussitôt qu'elle eut parlé, saint Jean tressaillit de joie, et la mère et le fils furent remplis du Saint-Esprit.

V. — Parlez comme la Vierge, et que vos paroles soient des espèces de sacrements qui produisent la grâce dans le cœur de ceux qui vous entendent. Que votre langue soit l'organe et l'instrument du Saint-Esprit. Hélas! c'est presque toujours l'organe du diable. Elle ne produit point la grâce, mais le péché dans le cœur de ceux qui vous écoutent. Elle ne produit point la vie, mais la mort, et la mort éternelle. O langue pernicieuse, et plus dangereuse que tous les feux, que tous les poisons, que toutes

les lances et que tous les coutelas de la terre! Rendez votre conversation sainte et utile à votre prochain : et lorsque vous entendez vos louanges, donnez-en toute la gloire à Dieu. Récitez, tous les jours de votre vie, avec respect et dévotion, le beau cantique qu'a prononcé la sainte Vierge? *Mon âme glorifie le Seigneur*, qui est une des plus belles et des plus précieuses reliques de sa sainteté.

VI. — Enfin, pour honorer ce mystère, et pour imiter la sainte Vierge, visitez comme elle les prisonniers, car S. Jean était dans une espèce de prison, esclave de Satan et de la mort ; assistez les misérables, consolez les affligés, délivrez les captifs, sanctifiez les pécheurs. Soyez un père et une mère de grâce à leurs âmes ; soyez un père et une mère de miséricorde à leurs corps. Si vous avez conçu Jésus dans votre solitude, et si vous êtes rempli du Saint-Esprit, vous brûlerez du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes : mais souvenez-vous qu'il faut être plein pour se répandre, et qu'il faut être tout à fait à Dieu pour attirer les autres à son service.

VII. — O mère de grâce et de miséricorde! visitez-nous souvent avec votre Fils notre Sauveur. Vous ne manquez pas de grâce, puisque l'ange nous assure que vous en êtes remplie ; vous ne manquez pas de miséricorde, puisqu'elle a demeuré neuf mois dans vos entrailles. Exercez-la sur moi, qui suis un aveugle, un captif et un pécheur enseveli dans les ombres de la mort. Éclairez mon âme de la lumière de la grâce. Délivrez-la de la captivité de Satan et de ses passions. Rendez-lui la vie qu'elle a perdue par ses péchés, et la remplissez de l'esprit de votre Fils. Faites entendre votre voix à l'oreille de mon cœur. Oh! que votre voix est douce! qu'elle est forte! qu'elle est efficace! Si vous parlez, mon cœur tressaillera de joie. Dites une parole, et mon âme sera guérie de toutes ses infirmités : car vous avez la parole de Dieu, qui donne la vie au monde. Marie, mère de grâce, Marie mère de miséricorde, défendez-nous contre notre ennemi, et recevez notre âme à l'heure de notre mort. Amen.

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, de ce qu'il est venu visiter et racheter son peuple. (Luc. 1.)

Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, par lesquelles il nous est venu visiter descendant d'en haut, pour éclairer ceux qui étaient dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. (Luc. 1.)

Visitez-nous en nous donnant votre Sauveur. (Ps. 105.)

Votre visite a gardé et conservé mon esprit. (Job. 10.)

Aussitôt qu'Elisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait, elle fut remplie du Saint-Esprit. (Luc. 1.)

Levez-vous et hâtez-vous de venir, ma bien-aimée. Que votre voix se fasse entendre à mes oreilles, car votre voix est douce, et votre beauté est charmante. (Cant. 2.)

NEUVIÈME JOUR

DE NAZARETH A BETHLÉEM.

I. — Auguste-César ordonne à tous ses sujets de se faire enrôler chacun en son pays. Marie et Joseph, pour lui obéir, s'en vont à Bethléem. Admirez l'obéissance que le Fils de Dieu a voulu rendre à ce prince, qui avait porté cet édit pour connaître les forces de son empire, et pour tirer un nouveau tribut de ses sujets. Comme il est mort par obéissance, il a voulu naître aussi par obéissance. C'est la première et la dernière leçon qu'il nous a faite. Marie et Joseph, qui ne faisaient rien que par le mouvement de cet enfant, ne raisonnent point sur cet édit, et ne prétendent point être exempts d'obéir à ce prince de la terre, ayant avec eux le roi de la terre et du ciel. Ils ne s'excusent point sur la rigueur de la saison, sur la longueur du chemin, sur la grossesse d'une mère qui était prête d'accoucher, mais ils obéissent aveuglément à Dieu dans la personne de ses ministres ; ils obéissent courageusement dans une chose très humiliante et très difficile ; ils obéissent promptement, sans délai ; ils obéissent gaiement, sans plainte et sans murmure. Est-ce ainsi que vous obéissez à Dieu et à vos supérieurs?

II. — Lorsqu'ils furent arrivés à Bethléem, ils cherchèrent un logis : mais parce qu'ils étaient pauvres, personne ne les voulut recevoir. Dieu pouvait changer l'ordre de la nature, apaiser la rigueur de la saison, toucher le cœur des habitants, retarder ou avancer les couches de la vierge, qui eût trouvé quelque petite commodité dans sa maison de Nazareth. Mais il ne fait rien de tout cela; il permet que cet édit se porte en ce temps-là pour disposer les choses au dessein qu'il avait que son fils naquît dans une étable, et donnât au monde ce grand exemple d'humilité et de pauvreté. Il laisse aller les choses dans le cours ordinaire de sa providence, pour nous apprendre à nous soumettre à tous les événements de la nature, et à tous les ordres de nos supérieurs ecclésiastiques et séculiers, bons et méchants, sans demander ni exemption, ni dispense. Et vous voudriez, âme chrétienne, que Dieu fît tous les jours des miracles pour vous, et qu'il changeât tout l'ordre de la nature pour s'accommoder à votre caprice?

III. — Pourquoi est-ce que Marie cherche un logis à son fils? C'est par le respect qu'elle lui portait, et pour ne rien omettre de ce qui était en son pouvoir pour le bien loger. C'est pour

rendre les Juifs inexcusables de ce qu'ils ne l'ont pas voulu recevoir chez eux. Pourquoi Dieu a-t-il permis qu'on leur refusât le couvert? Pour montrer la haine que le monde devait porter à son Fils, le combattant et le méprisant, même avant sa naissance; et pour nous enseigner que ceux qui ont l'esprit du monde, et qui ont le cœur rempli des vains désirs du siècle, ne veulent point de Jésus-Christ, le chassent, le méprisent, et lui refusent l'entrée dans les cœurs.

Mon âme, voilà Jésus qui cherche logis, et qui veut entrer dans ton cœur : lui en refuseras-tu l'entrée? L'enverras-tu loger dans une étable? Qu'eusses-tu fait, si tu eusses été dans Bethléem, et que Marie et Joseph t'eussent priée de les loger chez toi? N'es-tu pas plus coupable que les Juifs qui ne le connaissaient point? Combien y a-t-il que Jésus frappe à la porte de ton cœur? Combien de fois l'en as-tu chassé après l'avoir reçu? O misérable, si tu savais qui est celui qui te demande à loger chez toi! O doublement misérable, si tu le sais, et si tu ne le reçois pas! Que lui répondras-tu au jour du jugement, lorsqu'il te reprochera ton ingratitude, et qu'il te dira : *J'étais étranger sur la terre, et vous ne m'avez point logé*!

IV. — Marie et Joseph, n'ayant trouvé personne qui les voulût recevoir, sont obligés de sortir de la ville, et de se retirer dans une étable toute découverte, ou, comme disent les autres, dans une caverne au pied d'une colline, qui servait d'étable et de retraite aux animaux. La reine du ciel entre dans ce palais de pauvreté avec une modestie divine, sans se plaindre et sans murmurer contre les habitants, beaucoup moins contre la providence de Dieu. Etant entrée dedans, elle se met à genoux avec son cher époux, et remercie Dieu de l'avoir réduite à cet état de pauvreté, d'humilité et de patience. Elle se prépare à ses couches; et sur le minuit, lorsqu'elle était en prières, et tout le monde dans le silence, elle enfanta son Fils Jésus, qui sortit de ses chastes entrailles, comme le soleil au travers d'un verre, sans blesser sa pureté.

O mon Dieu, mon Seigneur, que vos jugements sont profonds, et vos conduites admirables! Qui eût jamais cru que cet enfant eût été votre Fils, voyant le peu de soin que vous en preniez en apparence, ne lui procurant point d'autre lieu pour sa naissance, qu'une étable percée de toutes parts? Quel sujet ai-je de me plaindre de la pauvreté et des autres misères de la vie, voyant la conduite que vous tenez sur les trois personnes du monde qui vous étaient les plus chères?

O sainte Vierge, que j'ai de douleur de vous voir si maltraitée des hommes, et obligée de vous retirer dans un lieu si peu convenable à votre qualité! Oh! si j'eusse vécu en ce temps-là, et que je vous eusse connue comme je vous connais, que j'eusse

été ravi de vous recevoir dans ma maison! Je puis maintenant avoir le même bonheur, et vous rendre le même service logeant votre fils dans mon cœur. Venez donc, ma sainte Mère, apportez-moi ce divin enfant; priez-le de vouloir bien entrer dans mon âme. Hélas! c'est une étable bien pauvre et bien misérable : mais puisqu'il a préféré l'étable de Bethléem aux palais magnifiques des rois, il ne dédaignera pas d'entrer chez moi, pourvu que vous l'en priiez.

O sagesse de Dieu! ô racine de Jessé! ô clef de David! ô Emmanuel! ô législateur et réparateur du monde! faites-moi part de la grâce de votre naissance : venez me délivrer de Satan et de mes passions ; venez me retirer de l'ombre de la mort, où je suis enseveli depuis tant d'années ; venez, beau soleil, m'éclairer de vos lumières, et m'embraser de votre amour. Tous les justes vous attendent, tous les pauvres pécheurs soupirent après vous, tous les captifs vous prient de venir rompre leurs chaînes, tous les prophètes vous appellent, vous désirent et vous réclament. Toute l'église nous dit que *l'iniquité de la terre sera demain effacée, et que le Sauveur du monde régnera sur nous.* Venez donc, divin Sauveur, accomplissez la promesse que vous nous avez faite par votre sainte Eglise. Chassez vos ennemis de mon cœur : effacez tous mes péchés par votre grâce, et régnez paisiblement sur moi dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont point reçu. (JOAN. 1.)

Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu, le pouvoir d'être faits enfants de Dieu. (*Ibid.*)

Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière; et le jour s'est levé pour ceux qui habitent dans la région de l'ombre de la mort. (Is. 9.)

Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné. Il portera la marque de sa principauté sur son épaule, et il sera appelé l'Admirable, Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. (*Ibidem.*)

DIXIÈME JOUR

LE JOUR DE NOEL.

Sur la naissance de Jésus-Christ.

I. — Jamais Dieu ne s'est montré plus grand, que lorsqu'il s'est fait petit. Jamais il ne s'est fait voir plus puissant, que lorsqu'il s'est fait infirme. Jamais il n'a paru plus aimable, que lorsqu'il s'est fait pauvre et misérable

Lorsque je vois un Dieu devenu enfant de l'homme, je conçois que l'homme peut devenir enfant de Dieu; et c'est ce qui me console. Lorsque je le vois dans une étable, je conçois qu'il faut m'humilier; et c'est ce qui m'épouvante. Lorsque je le vois sur la paille, je conçois que toutes les grandeurs du monde ne sont que fumier; et c'est ce qui m'oblige à les mépriser. Lorsque je le vois pleurer, gémir et trembler de froid, je conçois qu'il faut endurer; et c'est ce qui m'encourage à souffrir et à faire pénitence.

II. — Regarde, mon âme, le corps de ce petit enfant : c'est là le temple auguste de la sagesse. Toutes ses actions sont des règles de sagesse ; tous ses cris et ses gémissements sont des leçons de sagesse ; toutes ses larmes sont des expressions de sagesse. Son étable est l'école et l'académie de la sagesse ; sa crèche est le trône de la sagesse : son silence est la voix de la sagesse ; son sommeil est l'extase de la sagesse. Entre donc dans cette étable, et apprends de ce divin maître le mépris que tu dois faire de tout ce que le monde estime.

III. — Ou Jésus se trompe, ou le monde s'abuse. Jésus peut-il se tromper? A qui croiras-tu des deux? La naissance de Jésus est la réprobation du monde. Il a condamné tout ce qu'il a rejeté et méprisé. Si j'aime ce que le monde estime, je serai condamné avec lui. Si je ne suis semblable à cet enfant, jamais je ne serai sauvé.

O divin enfant! ô le désiré de toutes les nations, que nous attendons depuis tant de siècles! quelle entrée faites-vous dans le monde? Quelle réception vous font vos sujets? Est-ce là ce magnifique appareil avec lequel vous deviez paraître sur la terre? Qui eût jamais cru que Dieu se voulant faire homme eût dû naître dans une étable, et pleurer comme un enfant?

O larmes de mon Sauveur, que vous consolez les affligés, et que vous épouvantez les voluptueux du siècle! Mon âme, n'auras-tu point compassion de cet Enfant qui commence à payer tes dettes, et qui satisfait par ses pleurs à la justice de Dieu que tu as irritée? Peux-tu rechercher le plaisir des sens, voyant ton Dieu commencer et finir sa vie par les souffrances? Aimeras-tu l'honneur et les biens de la terre, le voyant si pauvre et si méprisé? Aime ce qu'il a aimé, méprise ce qu'il a méprisé; fais ce qu'il a fait, souffre ce qu'il a souffert; car il est venu au monde pour nous instruire par ses paroles et par ses exemples. C'est la voie, la vérité et la vie. Si tu ne marches sur ses pas, tu t'égareras de la vérité, et tu n'arriveras jamais à la vie.

O cher enfant de Marie! venez entre mes bras; reposez-vous sur mon cœur; baignez-moi de vos larmes; bénissez-moi de vos petites mains; baisez-moi de votre bouche sacrée! Je m'oublie de ce que je suis, en voyant que vous vous êtes oublié de ce que

vous étiez. Si je manque au respect que je vous dois, prenez-vous en à votre amour qui en est la cause. Si vous ne vouliez pas être aimé, pourquoi vous seriez-vous rendu si aimable?

O mon juge et mon Sauveur! que je suis saisi de frayeur, quand je vous considère sur le trône de votre gloire! mais je suis pénétré de joie, d'amour et de confiance, lorsque je vous vois emmaillotté dans une crèche! Vous êtes-vous fait enfant pour vous faire craindre? Vous êtes-vous fait homme pour me damner! Ah! si je me perds ce ne sera pas votre faute, mais la mienne. Ne souffrez pas, mon divin maître que ce malheur m'arrive. Puisque vous êtes descendu du ciel en terre pour me chercher, ne fuyez pas celui qui vous cherche. Ne permettez pas que je me damne, puisque vous êtes venu au monde pour me sauver.

ONZIÈME JOUR

CIRCONCISION DE L'ENFANT JÉSUS [1].

Son humilité et son amour pour nous.

I. — Considérez l'anéantissement étrange de Jésus-Christ qui veut passer pour pécheur ne l'étant pas (car la Circoncision a été particulièrement établie pour effacer le péché originel), et admirez l'orgueil des hommes, qui veulent passer pour innocents sans cesser d'être pécheurs. Son humilité le fait obéir à la loi dont il était le maître; car outre qu'il était le Seigneur universel de toutes choses, il était venu à dessein d'abolir cette même loi à laquelle il se soumettait.

Admirez aussi l'ardeur de son amour qui lui fait si tôt répandre son sang pour le salut des hommes, et apprenez à vous circoncire à son exemple, je veux dire, à retrancher toutes les inclinations mauvaises de votre cœur, et à fuir les attraits ordinaires des péchés, mais particulièrement de ceux qui attaquent et qui blessent la pureté, bien que cela ne se puisse faire sans beaucoup de peines et de difficultés.

II. — *On l'appela du nom de Jésus, que l'Ange lui avait donné auparavant qu'il fût conçu dans le sein de Marie.* Pourquoi fut-il appelé Jésus, qui veut dire Sauveur, puisqu'il veut être circoncis, comme s'il cherchait lui-même son salut? C'est qu'il a trop d'amour pour les hommes. Il veut souffrir afin de finir leurs douleurs; il veut répandre son sang, afin d'en faire un remède à leurs plaies; il n'a pas voulu porter ce nom sans l'avoir acheté par les douleurs de sa passion, au prix de son sang, *et en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix,*

1. Busée, S. J.

bien que Dieu même le lui eût envoyé par un Ange. Ce qui fait dire encore à l'Apôtre, *que c'est pour cela que Dieu l'a élevé à une souveraine grandeur et qu'il lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les autres noms.*

Pensez à la vénération que vous devez à ce grand nom, au son duquel *le ciel, la terre et l'enfer s'humilient.* Car c'est le nom qui appartient au Fils de Dieu en qualité d'homme. Que ce nom est encore doux et salutaire, puisqu'il ne faut que l'invoquer pour être sauvé, selon le prophète Joël. Mais pour appartenir à Jésus il faut s'exposer aux douleurs et aux souffrances, et devenir comme lui par ce moyen le Sauveur des autres.

III. — Jésus versa des larmes dans sa circoncision; mais ce ne fut pas tant pour la douleur qu'il souffrit, que pour la cause qui la lui faisait souffrir, qui sont nos péchés. Il tourna alors ses petits yeux sur sa sainte Mère pour lui demander quelque soulagement.

Pensez quelle fut la douleur de Marie, lorsqu'elle vit les larmes, et le sang qu'il versait sur son sein, comme elle mêla ses larmes avec celles de son divin Enfant, et comme elle lui dit alors dans son cœur affligé : Mon doux Jésus, que veut dire ceci? je vous voyais il n'y a que huit jours pleurant, et tout transi dans une crèche, et présentement je vous vois répandre votre sang pour mon salut. Oh! que votre amour devient grand en peu de jours!

DOUZIÈME JOUR

ADORATION DES MAGES [1].

Leurs présents.

Les *Mages vinrent adorer Jésus dans la crèche, disant qu'ayant vu son étoile en Orient, ils étaient venus l'adorer.* L'amour extrême de l'Enfant Jésus invite tous les hommes au salut, appelant tous les pauvres bergers du voisinage par un ange, et avertissant de loin les grands et les riches par l'apparition d'une nouvelle étoile. Remarquez qu'il les appelle tous généralement Juifs et Gentils, chacun par les moyens qui leur conviennent, comme les Mages qu'il appela par un signe du ciel, parce qu'ils étudiaient le cours des astres.

Imitez la prompte obéissance de ces sages rois, qui crurent sur une légère apparence, et s'en allèrent hardiment trouver Hérode même, au milieu de Jérusalem, pour lui demander : *Où est né le Roi des Juifs?* Imaginez-vous encore avec quelle allégresse ils firent leur voyage, rendant mille actions de grâces à

1. Busée, S. J.

Dieu de les y avoir appelés? Et voyez si vous êtes aussi prompts qu'eux à répondre aux inspirations du ciel.

II. — *Ils trouvèrent donc l'Enfant avec Marie sa Mère, et se prosternant en terre, ils l'adorèrent; puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présent de l'or, de l'encens, et de la myrrhe.* Les Mages adorèrent Jésus, ensuite ils lui offrirent des présents, et de tous leurs présents il n'y en eut point de plus agréable que celui de leurs corps, de leurs âmes, et leurs propres personnes. Ainsi Dieu jeta autrefois les yeux sur Abel, plutôt que sur ses présents. Offrez donc de même à Dieu premièrement vos cœurs et vos volontés, et après vous lui donnerez encore le fruit de vos actions.

Ils présentèrent de l'or à Jésus comme à leur roi, de l'encens comme à leur Dieu, de la myrrhe comme à un homme qui devait mourir. Vous pouvez lui offrir l'or de la charité, en l'aimant sur toutes choses; l'encens d'une vraie piété, en rapportant tout à sa gloire; la myrrhe de l'austérité, en domptant vos passions et vos désirs. Si vous faites profession de vie religieuse, vous lui donnez de l'or, par le vœu de pauvreté, qui ne vous laisse rien en propre; vous lui donnez de l'encens, par le vœu de chasteté, par lequel vous lui avez consacré votre corps : enfin vous lui donnez de la myrrhe, par le vœu d'obéissance, par lequel vous avez assujetti à vos supérieurs toutes les inclinations de votre volonté.

Quelle satisfaction, et quelle joie ressentit le petit Jésus, lorsqu'il congédia ces rois, leur ayant donné sa bénédiction, et présenté ses mains et ses pieds à baiser, et quelle plus grande joie encore pour Marie et pour Joseph qui voyaient ces merveilles?

III. — *Les Mages ayant reçu en songe un avertissement du Ciel, de n'aller point trouver Hérode, ils s'en retournèrent en leur pays par un autre chemin.* Les Mages qui s'étaient offerts eux-mêmes avec tous leurs trésors à Jésus, sans que l'état pauvre et misérable de ses parents ébranlât aucunement la fermeté de leur foi, méritèrent par leur libéralité cette faveur du Ciel, qui les avertit miraculeusement de ne pas retourner vers Hérode; c'est-à-dire, qui les empêcha de tomber dans les disgrâces, dans lesquelles la compagnie des méchants est capable d'engager les plus saints. Ce qui doit vous apprendre qu'ayant une fois offert à Dieu sans réserve et vos biens, et votre personne, il prend aussi soin de vous, et ne souffre pas que vous retourniez au monde, qui n'est appuyé que sur sa malice, mais il vous fait prendre un chemin contraire, qui est celui de la pauvreté, du mépris de soi-même, et de l'austérité, en un mot, c'est le chemin de la croix, par où il vous enseigne à retourner en votre patrie, c'est-à-dire en paradis, duquel nous avons été tous exilés.

TREIZIÈME JOUR

PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Vertus qu'elle a pratiquées dans le Temple.

I. — Marie est la Mère de Dieu, et elle veut bien passer pour la mère d'un homme : quelle humilité! Marie est pure comme le soleil, et elle vient au temple pour s'y purifier encore : quelle pureté! Marie n'est point sujette à la loi, elle s'y soumet volontairement : quelle obéissance! Marie n'a qu'un Fils, qui lui est infiniment cher, et elle le sacrifie à Dieu, le mettant entre les bras du prêtre, et en même temps de la croix : quelle charité!

Imitez ces quatre vertus de la sainte Vierge. Ayez comme elle un cœur humble; ayez un corps pur; ayez un esprit obéissant; ayez des mains libérales. Offrez à Dieu ce que vous avez de plus cher; sacrifiez-lui vos enfants et vos biens, vos désirs et vos craintes. Donnez-lui surtout votre cœur, cet unique et ce premier-né qui lui appartient, et qu'il vous commande dans la loi de lui présenter : donnez-le lui tout entier, sans division et sans partage. Vous ne le perdrez pas en le lui donnant : au contraire, vous le délivrerez de la captivité du démon, vous le rendrez libre et heureux, et vous lui procurerez le repos, qu'il ne trouvera jamais hors de Dieu.

II. — Où allez-vous, âme chrétienne? Au temple avec S. Siméon. Qu'y allez-vous faire? Recevoir Jésus entre mes bras. Qui vous le donnera? Dieu le Père et la Vierge sa Mère, par les mains du prêtre. Qu'en ferez-vous? Je le mettrai sur mon cœur; je le ferai reposer sur mon sein; je l'offrirai à Dieu en sacrifice pour la rémission de mes péchés, et en reconnaissance d'une infinité de grâces qu'il m'a faites : Que ferez-vous après cela? Je m'en retournerai, chantant avec ce saint vieillard ce cantique de joie : C'est maintenant, Seigneur, que vous me laissez mourir en paix; car mes yeux ont vu le Sauveur du monde, que vous avez destiné pour toutes les nations, et pour être la gloire de votre peuple d'Israël.

III. — Vous vivrez en paix, si vous ne désirez que Jésus. Vous mourrez en paix, si vous n'aimez que Jésus. Vous entrerez dans le ciel, si vous vous mettez entre les bras de la Mère de Jésus. Puisqu'elle a présenté le chef, vous pouvez espérer qu'elle présentera les membres; et, puisqu'elle a offert à Dieu le premier des prédestinés, il paraît convenable que les prédestinés soient présentés par ses mains. Tout ce que présente le Fils est agréable à son Père : tout ce que présente la Mère est agréable à son Fils. Voyez l'obligation que vous avez d'aimer, d'honorer et de servir la sainte Vierge.

IV. — Il faut être son enfant, pour être présenté par ses mains; et pour être son enfant, il faut la choisir pour sa mère. Il faut être humble comme elle, chaste comme elle, obéissant comme elle, charitable comme elle. O Vierge très sainte! ô très digne Mère de Dieu! voudriez-vous bien être mère d'un pécheur, et du plus grand de tous les pécheurs, tel que je suis? Oui, ma chère Dame, je m'en tiens assuré, pourvu que je ne veuille plus être pécheur. Car vous n'avez consenti à être Mère d'un Sauveur, que pour être la mère des pécheurs. Pourriez-vous haïr ceux que votre Fils a aimés? Pourriez-vous rejeter ceux que votre Fils a recherchés, et qu'il a reçus avec tant de bonté en sa compagnie?

O sainte Mère de Dieu, je remets mon âme entre vos mains; je vous prie d'en prendre soin, toute méchante qu'elle est; c'est le prix du sang de votre Fils : c'est pour elle qu'il a donné sa vie. C'est pour la racheter que vous avez sacrifié ce divin Enfant, et que vous l'avez livré à la mort. Vous ne pouvez pas mépriser ce qui vous a coûté si cher, et ce que Jésus votre Fils a si tendrement aimé. Si mon âme est entre vos mains, je la tiens en assurance; et si vous daignez bien la présenter à Dieu, je serai infailliblement sauvé : car tout ce que vous lui présentez lui est agréable, et tout ce qui est à vous est à lui.

O Jésus mon Sauveur, laissez-moi sortir de ce monde en paix; car, après vous avoir vu, je n'ai plus rien à voir; après vous avoir reçu dans mon cœur, je n'ai plus rien à désirer. Je suis parfaitement content et satisfait. O mon Seigneur, souvenez-vous, je vous en conjure, que j'ai l'honneur d'être votre serviteur et le fils de votre servante. Quoi! pourriez-vous bien damner le fils de votre Mère? Pourriez-vous haïr celui qu'elle aime et qu'elle tient sous sa protection?

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

Ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. (Luc. 2.)

Prenez Isaac votre fils unique que vous aimez tendrement, et me l'offrez en sacrifice. (Gen. 22.)

Je vous ai tout offert avec joie dans la simplicité de mon cœur. (I Paral. 80.)

C'est maintenant, Seigneur, que vous laissez aller votre serviteur en paix. (Luc. 2.)

O Seigneur, je suis votre serviteur, et le fils de votre servante. (Ps. 115.)

QUATORZIÈME JOUR

LA PURIFICATION.

Marie et Joseph admirent ce que l'on dit de Jésus[1].

I. — L'Evangile de ce jour nous parlant de la sainte Vierge et de S. Joseph, lorsqu'ils étaient à Jérusalem dans le temple, ne dit point qu'ils admirassent la structure magnifique, ni les ornements et richesses de ce temple, ni la cour superbe du roi Hérode, ni toutes les autres choses que le monde admire, mais que l'unique objet de leur admiration était l'Enfant Jésus.

Oh ! qu'il est vrai qu'une âme qui a vraiment connu et goûté Dieu, ne trouve plus rien digne d'être estimé ou admiré dans le monde; elle peut dire avec S. Paul, que toutes les grandeurs et tous les trésors de la terre ne lui sont que fumier en comparaison de Jésus. Voyez si vous avez des sentiments conformes à celui de ce saint Apôtre, et quelles sont les dispositions de votre cœur à l'égard de l'Enfant Jésus.

II. — L'admiration de la très sainte Vierge et de son très digne Epoux provenait de ce qu'ils étaient continuellement attentifs à la considération des perfections cachées de l'Enfant Jésus. Regardé seulement avec les yeux du corps, on ne voyait rien en lui d'extraordinaire : mais considéré, comme sa très sainte Mère et S. Joseph faisaient, avec les yeux de l'âme, éclairés des lumières de la foi, on découvrait tous les trésors de la sagesse divine qui étaient cachés en lui.

Appliquez-vous donc à considérer par une attentive méditation ce que la foi vous enseigne de ce divin Enfant, et à l'imitation de la très sainte Vierge, conservez dans votre cœur et conférez en vous-même ces belles vérités contenues dans l'Evangile, afin que vous soyez excité à une sainte admiration de ses grandeurs.

III. — Considérez que la sainte Vierge et S. Joseph ne s'arrêtaient pas à une simple admiration de ce divin Enfant : mais par cette admiration ils s'excitaient à une plus haute estime de sa grandeur, et s'enflammaient à un plus parfait amour de sa bonté; toute leur occupation était d'honorer, d'aimer et de servir Jésus.

Voilà le fruit que vous devez tirer des connaissances que vous avez par la foi des excellences et perfections de ce divin Sauveur : ce n'est pas assez de les méditer et admirer, il faut en tirer des saintes affections et des solides résolutions de

1. ABELLY.

vous donner parfaitement à lui, pour lui rendre tout l'honneur, l'amour et le service que vous lui devez.

QUINZIÈME JOUR

JÉSUS A L'AGE DE DOUZE ANS.

Il demeure à Jérusalem à l'insu de ses parents[1].

I. — Considérez avec quelle dévotion l'Enfant Jésus allait tous les ans à Jérusalem avec sa sainte Mère et S. Joseph, pour solenniser la fête de Pâques; avec quelle modestie ce divin Enfant se comportait dans le Temple; avec quel respect et quel amour il offrait ses prières à Dieu son Père.

Et vous, quand vous allez à l'église pour adorer et prier le même Dieu, de quelle façon vous y comportez-vous? en quelle posture vous y tenez-vous? à quoi appliquez-vous vos pensées? Hélas, quelle différence entre vos prières, et celles de Jésus! Ayez confusion et regret de toutes les négligences et lâchetés auxquelles vous vous êtes laissé aller, et de toutes les immodesties que vous avez commises dans les églises; recourez à la miséricorde de Dieu implorez le secours de sa grâce, et vous proposez de mieux faire.

II. — Combien grande fut la douleur de la très sainte Vierge, lorsqu'elle aperçut que son divin Fils s'était séparé d'elle, combien de larmes elle versa, avec quelle diligence elle se mit en devoir de le chercher, se conformant néanmoins très parfaitement en tout à la divine volonté, et disant toujours en son cœur, comme cet ancien Patriarche : *C'est Dieu qui me l'a donné, c'est Dieu qui me l'a ôté; son saint nom soit béni à jamais* (Job. I, 21).

Apprenez de Marie en cette pénible circonstance, comment vous devez vous comporter lorsque Dieu retire de vous quelque grâce ou consolation sensible, ou qu'il permet que vous ressentiez quelque peine d'esprit, quelque amertume de cœur, ou quelque autre adversité : humiliez-vous alors sous la main puissante de Dieu, reconnaissez et confessez devant lui que le moindre de vos péchés mérite un châtiment bien plus rigoureux; et quoi qu'il lui plaise qu'il vous arrive, ne cessez jamais de bénir son saint Nom.

III. — Considérez quelle fut la joie et la consolation de cette très sainte Mère, quand elle trouva son divin Fils dans le Temple, au milieu d'une assemblée de docteurs, qui étaient ravis de la sagesse et des réponses de cet Enfant; quelles actions de

1. Abelly.

grâces elle rendit à Dieu. Hélas! ayant trouvé Jésus, elle avait trouvé son trésor, sa vie, son tout.

Oh! si vous aviez un véritable amour pour ce divin Sauveur, il serait l'unique objet de votre joie! tout votre contentement serait d'être avec lui, toute votre douleur serait d'être séparé de lui. Voyez un peu en quelle disposition est votre cœur sur ce point, et quels sont les plus ordinaires sujets de vos joies et de vos tristesses.

SEIZIÈME JOUR

JÉSUS RETROUVÉ AU TEMPLE.

Comment on retrouve Dieu après l'avoir perdu.

I. — On perd Dieu par le péché, et on le recouvre par la pénitence. Il ne faut qu'un désir du cœur pour le perdre; il ne faut qu'un soupir du cœur pour le recouvrer. Une larme est d'un si grand prix, qu'elle peut recouvrer Dieu après qu'on l'a perdu. On ne recouvre pas un argent perdu, ni un enfant mort, à force de pleurer; mais on recouvre Dieu en versant seulement une larme. O pénitence, que tu es une vertu admirable! Larmes, que vous êtes précieuses! Oh! que je suis insensé d'en verser une si grande quantité pour des choses de néant, et de n'en pas verser une seule pour la perte de mon Dieu et de mon âme! N'êtes-vous point de ces gens-là?

II. — On recouvre Dieu en le cherchant, comme la Vierge, avec douleur, avec diligence, avec soin, avec travail, avec humilité et avec dévotion. On ne le trouve pas dans le grand monde, ni dans les places publiques, ni parmi ses amis, mais dans le temple, au milieu des docteurs. Il ne faut pas se lasser de le chercher jusqu'à ce qu'on le trouve : car il nous assure que celui qui cherche trouve; que celui qui demande obtient ce qu'il désire, et qu'on ouvre à celui qui frappe. Le cherchez-vous? En quel temps? en quel lieu? de quelle manière?

III. — On recouvre l'union avec Dieu par l'éloignement de soi-même, sa direction spéciale par l'obéissance aux ordres communs, sa protection par la fidélité aux petites choses, sa consolation par la mortification du corps et de l'esprit. On perd sa présence par la dissipation du cœur, par l'effusion des sens, par l'épanchement de l'esprit, par le tumulte des passions, par le commerce du monde, par les vains désirs et par la curiosité. On la recouvre par le recueillement, par la solitude, par le détachement, par la paix et par le silence.

O très doux Jésus, vous étiez autrefois dans mon cœur comme sur le trône de votre grâce, comme dans le temple de votre

gloire, comme dans le sanctuaire de votre esprit, comme dans le lit nuptial de votre amour. Oh! que je me trouvais bien en votre présence! oh! que j'étais heureux en votre compagnie! oh! que j'étais satisfait alors! Mais, mon Dieu, je ne sais plus où vous êtes, ni où je suis : vous m'avez abandonné, ou plutôt je vous ai perdu. Hélas, je me vois dans les déserts affreux où je ne trouve pas une goutte d'eau pour étancher ma soif. O fontaine d'eau vive, où creuserai-je pour vous trouver? Quand viendrez-vous arroser mon âme, qui est toute brûlée des ardeurs du soleil? Je vous chercherai partout, et je n'aurai point de repos que je ne vous ai trouvée. Je l'ai trouvé enfin, mon bien-aimé; je l'ai trouvé dans le temple, je le tiens : ah! jamais je ne le laisserai aller.

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

Mon fils, nous vous cherchions avec beaucoup de douleur. (Luc. 2.)

Cherchez le Seigneur, pendant qu'on peut le trouver. (Is. 55.)

Vous me chercherez, et vous ne me trouverez point. (Joan. 8.)

Cherchez le Seigneur, et prenez courage : cherchez sans cesse son visage. (Ps. 104.)

Je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé. (Cant. 3.)

Enseignez-moi le lieu où vous mangez, et où vous prenez votre repas. (Cant. 1.)

DIX-SEPTIÈME JOUR

JÉSUS A NAZARETH.

Sa vie jusqu'à l'âge de trente ans [1].

I. — *Jésus était âgé de douze ans, lorsque son Père et sa Mère le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des Docteurs. Il s'en alla ensuite avec eux de Jérusalem à Nazareth, et il leur était soumis.* Selon S. Luc, Jésus-Christ commença d'abord à pratiquer, puis à enseigner. Il passa ses trente premières années dans la pratique continuelle de sa doctrine et de ses vertus, avant que de les enseigner aux hommes comme il a fait pendant les trois dernières années de sa vie, afin d'apprendre à ceux qui se veulent rendre utiles aux autres par la prédication, qu'ils doivent s'appliquer auparavant à l'exercice de la piété, et à la pratique des bonnes œuvres : car on ne persuade pas aisément au monde par des paroles, ce que l'on n'enseigne pas auparavant par ses actions.

Quoique l'Ecriture ne marque pas les actions et les circons-

1. Busée, S. J.

tances de la vie de Notre-Seigneur, depuis l'âge de douze ans jusqu'à l'âge de trente, il ne s'ensuit pas qu'il soit demeuré à rien faire : il fuyait le commerce des hommes durant tout ce temps, il ne visitait que le temple, où il était continuellement en prières, se présentant au Père Eternel comme la victime qui devait être immolée pour le salut des hommes. Il ne demeurait avec ses parents que pour leur rendre toute sorte d'obéissances, aidant sa sainte Mère dans les choses les plus serviles, et travaillant avec S. Joseph le bois et le fer. C'est pourquoi il est écrit dans l'Evangile de S. Marc : *Quelques-uns de ceux qui voyaient les merveilles qu'il faisait, se demandaient les uns aux autres : N'est-ce pas là un charpentier* (Marc. VI, 3)? Mais pourquoi en a-t-il usé de la sorte, sinon pour nous faire comprendre combien il est important de demeurer dans la retraite, éloigné du monde et surtout des occasions de la vaine gloire, pour s'instruire soi-même, et se confirmer fortement dans la doctrine et dans la pratique des vertus, que l'on veut enseigner aux autres.

II. — Considérez le bon S. Joseph, qui s'efforce de travailler pour gagner de quoi nourrir la sainte Vierge, et le grand ouvrier de l'univers; et Marie son épouse qui s'occupe à filer et à faire d'autres petits ouvrages, pour contribuer aussi de son côté avec lui à la nourriture de celui qui nourrit les anges dans le ciel, et toutes les créatures sur la terre. Mais surtout, compatissez avec Jésus qui travaille aussi comme un autre Adam, en mangeant son pain à la sueur de son visage, non pas tant pour son utilité propre, que pour nous laisser un exemple parfait de son humilité, de son obéissance, et de sa chasteté.

Combien cette longue demeure de Jésus avec ses parents a dû causer de consolation à la sainte Vierge, qui savait assurément qu'il était le Créateur du monde! Imaginez-vous avec quels sentiments de respect et d'humilité elle et S. Joseph parlaient à ce divin Enfant, qui était aussi toujours prêt à leur obéir en toutes choses, bien qu'ils n'osassent lui en commander aucune. Regardez-le, ce bon Jésus, ayant un tablier devant lui comme un serviteur, allant tantôt vers S. Joseph pour l'aider dans son travail, tantôt vers la sainte Vierge, pour l'aider dans son ménage; allant lui-même chercher de l'eau, balayant la maison, allumant du feu, et faisant ainsi les choses les plus serviles. Car il est vraisemblable qu'il n'y avait ni serviteur ni servante dans cette sainte famille.

III. — Joignez à la considération de toutes ces œuvres corporelles et visibles, celle de plusieurs autres œuvres spirituelles et plus relevées qu'il faisait en secret. Hélas! combien de fois après avoir travaillé tout le jour, s'est-il retiré dans sa chambre pour y passer encore les nuits à prier pour notre salut? Combien de fois a-t-il employé la meilleure partie du jour à

traiter des affaires du ciel avec Joseph et Marie, et à qui il en donnait toute l'intelligence? Combien de fois interrompait-il son travail tous les jours, avec la permission de ses parents, pour vaquer à l'oraison? Combien de larmes n'a-t-il pas versées? Combien de douleurs n'a-t-il pas ressenties en son âme, en pensant à la rébellion de nos premiers pères, à l'ingratitude des hommes, et à la perte d'une infinité d'âmes, afin d'apaiser la colère du Père Eternel, et de nous mériter la grâce du salut, par le sacrifice continuel qu'il lui faisait de ses douleurs? Pensez bien à ce que S. Luc ajoute : *Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.* Car cela vous doit apprendre que pour être vrai imitateur de Jésus, il faut que notre vertu croisse et s'avance à proportion que nous avançons en âge ; en sorte qu'il ne s'écoule aucun temps de notre vie, auquel nous n'ayons fait quelque progrès en sagesse et en grâce, devant Dieu, par une obéissance exacte et fidèle à ses saintes lois, et devant les hommes, par les exemples de notre piété et de nos bonnes œuvres.

DIX-HUITIÈME JOUR

LES NOCES DE CANA.

Puissance de l'intercession de Marie.

I. — Jésus se trouve aux noces pour les autoriser, pour les consacrer, pour les sanctifier, pour faire le premier de ses miracles, pour subvenir à la nécessité des conviés, et pour faire connaître à toute son Eglise quel crédit a sa mère auprès de lui. Il s'y trouve avec elle, parce qu'il veut qu'elle coopère à toutes les grâces qu'il fait au monde. Il y mange avec modestie, il y entretient la compagnie de bons discours, il empêche les excès et les paroles trop libres. Appelez Jésus et sa sainte Mère à vos noces, à vos festins, à vos récréations, à vos divertissements, à tous vos desseins, à toutes vos affaires, conservez-vous en sa présence, prenez conseil de lui, et tout ira bien.

II. — Le vin manque aux noces, et Jésus change l'eau en vin. Jamais il ne faut plus espérer en Dieu, que lorsque tout manque et semble désespéré. Jamais vous n'aurez les consolations du ciel, tant que vous goûterez celles de la terre. Il faut présenter de l'eau au Fils de Dieu pour la convertir en vin. Si vous faites ce que vous pouvez, il fera ce que vous ne pouvez pas. Il demande du pain dans le désert pour le multiplier, il demande de l'eau aux noces pour la changer en vin. Il faut espérer en Dieu, mais non pas le tenter : c'est le tenter, que de lui demander des miracles, sans rien faire de son côté.

III. — Aller à la communion, c'est aller aux noces; elles se font dans le cœur de celui qui communie. Invitez Marie à ce divin mariage que vous allez contracter avec son Fils. Représentez-lui votre nécessité, votre misère, votre tiédeur, et lui dites : Sainte Vierge, le vin de l'amour et de la dévotion me manque, je n'ai qu'un peu d'eau froide et insipide : priez votre fils de la convertir en vin. Il le fera, pourvu que vous le vouliez, et que vous lui en témoigniez du désir. Si vous avez pu avancer le temps des miracles de votre Fils par un mot que vous lui disiez, lorsque vous étiez sur la terre, que fera-t-il pour vous à présent que vous êtes dans le ciel, où il ne vous peut rien refuser, si vous lui représentez ma nécessité?

Mon âme, réjouissons-nous, nous allons aux noces; nous sommes invités au festin de l'Agneau. D'où vient que tu es triste et saisie de frayeur? Va-t-on aux noces en tremblant et en pleurant? Tu es invitée aux noces d'un Dieu, tu vas manger le pain des anges, tu vas devenir l'épouse de Jésus-Christ, et tu approches de la sainte table comme si on te menait au supplice. Ecoute ce que te dit l'époux : *Venez, mes amis, mangez le pain que je vous ai préparé; buvez le vin que je vous ai mêlé et trempé. Buvez et enivrez-vous.* Le vin des consolations que Dieu nous donne sur la terre, est mêlé de quelque amertume : il ne sera pur que dans le ciel : mais ses consolations, quoiqu'un peu amères, sont infiniment plus douces que tous les plaisirs de la nature. *Heureux ceux qui sont appelés au festin des noces de l'Agneau.*

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

La Mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin. (Joan. 2.)

Je vous montrerai qui sont les personnes mariées, sur qui le démon a pouvoir. (Tob. 6.)

Le roi m'a fait entrer dans la cave de ses bons vins. (Cant. 1.)

Je garde à mon bien-aimé un vin excellent et digne de lui. (Cant. 7.)

Mangez, mes amis : buvez et enivrez-vous, mes bien-aimés. (Cant. 5.)

Venez, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai mêlé. (Prov. 9.)

Heureux ceux qui sont appelés au souper des noces de l'Agneau. (Apoc. 9.)

DIX-NEUVIÈME JOUR

LES NOCES DE CANA.

La sainte communion.

I. — Il se fit des noces à Cana, et Jésus y fut convié. Les hommes invitèrent Jésus à leurs noces, et Jésus invite les hommes aux siennes. Jésus assiste aux noces des hommes, et les hommes ne veulent pas assister aux noces de Jésus. Ces noces se font à la sainte communion, où le Fils de Dieu épouse mon âme. Ce mariage est le plus parfait qu'on puisse imaginer, puisque l'homme devient non seulement un même esprit, mais encore un même corps avec Notre-Seigneur. Il est indissoluble de sa part, quoiqu'il ne le soit pas de la nôtre. Il donne tout ce qu'il a. Si le chrétien se réserve quelque chose, c'est l'effet de son infidélité qui ne correspond pas à l'amour de Jésus-Christ. Oh! quelle douleur pour lui! oh! quelle confusion pour nous! Etes-vous tout à votre époux sans partage et sans réserve?

II. — Ceux qui vont à ces noces avec crainte et frayeur, ne connaissent pas la bonté de celui qui les invite, ni l'honneur qu'il leur fait, ni les biens qu'il leur promet. Ceux qui y assistent avec trop de hardiesse et de présomption, ne connaissent pas la grandeur, la dignité, la sainteté de celui qu'ils vont recevoir. *Mon ami,* leur dira-t-il, *comment avez-vous osé entrer ici n'ayant point de robe nuptiale?* Cette robe dit deux choses : l'une, qu'il faut être en la grâce de Dieu, et n'avoir point dans sa conscience de péché mortel qu'on connaisse; l'autre, qu'il faut être bien avec son prochain, et que sans union il ne faut point approcher de la communion. Desquels êtes-vous? Etes-vous une épouse timide et défiante qui n'ose approcher de son époux? Etes-vous une épouse impudente, qui vous présentez à lui sans la robe nuptiale de la charité?

O Jésus mon Sauveur, qui me faites l'honneur de m'inviter à vos noces, et qui me menacez de votre colère, si je n'y assiste pas, que dois-je faire? quel parti dois-je prendre? Si je ne mange point à votre table, vous protestez que je n'aurai point de vie. Si je vous reçois indignement, votre apôtre dit que je mange mon jugement. Je veux vivre, et je ne veux point être damné : il faut donc que je vous reçoive souvent, et que je vous reçoive dignement.

III. — Quand nous invitons Jésus-Christ à nos noces avec sa sainte Mère, je veux dire, que nous ne faisons rien, et que nous n'entreprenons rien sans avoir reçu leur bénédiction, l'eau se change en vin, tout nous réussit, et nous travaillons sans

peine. Lorsque nous choisissons un état, ou que nous nous engageons dans un emploi, ou que nous entreprenons une affaire sans avoir invité Jésus et Marie, le vin se change en eau, on n'a que du chagrin et de l'affliction, les biens dépérissent, la pauvreté s'empare de la maison, le cours des grâces s'arrête, l'esprit est dans le trouble, le cœur dans l'abattement, toutes les passions sont en désordre. Sachez et voyez combien il est mauvais et amer de quitter son Seigneur et son Dieu, et de ne pas prendre conseil de lui dans ses affaires.

Ne faites rien par passion. Prenez avis des gens sages et vertueux; et si vous vous êtes engagé mal à propos, prenez pour pénitence la peine de votre état; et par votre patience vous satisferez à la justice de Dieu, et vous rentrerez dans l'ordre de sa bonté.

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fait les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui y étaient conviés, et ils refusèrent d'y venir. (MATTH. 22.)

Un homme fit un grand souper auquel il invita plusieurs personnes, et tous commencèrent par s'excuser. (LUC. 14.)

Je vous assure que nul de ceux que j'ai conviés, ne mangera de mon souper. (*Ibid.*)

Amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles, les boiteux... forcez-les d'entrer. (*Ibid.*)

Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez de son sang, vous n'aurez point la vie dans vous. (JOANN. 6.)

VINGTIÈME JOUR

LE PAIN ET LE VIN QUE NOUS DEVONS A MARIE.

Des obligations que nous devons à la sainte Vierge, pour son Fils qu'elle nous donne à la communion.

I. — La sainte Vierge est en quelque façon la mère de tous les fidèles, principalement des prédestinés. Elle leur a donné la vie dans l'incarnation en concevant son Fils dont ils sont les membres. Elle a fourni à son Fils cette chair et ce sang dont ils sont nourris dans la communion. La chair de Jésus, dit S. Augustin, c'est la chair de Marie ; il a conservé et conserve encore la substance qu'il en a reçue : quand donc vous mangez la chair de Jésus, vous mangez en un sens la chair de Marie. Cette pensée a donné une grande dévotion aux saints, et c'est

une des causes pour lesquelles ce sacrement est un souverain remède contre les tentations d'impureté. Cette chair de Jésus-Christ fils de Marie, touchant la nôtre, lui communique sa pureté, et ce sang entrant dans nos veines en corrige et en ôte la corruption.

II. — Si ce sacrement conserve la vie de l'âme, et si la chair de Jésus est la chair de Marie, ne peut-on pas dire en un sens que la Vierge contribue à vous nourrir et à vous conserver la vie autant de fois que vous communiez?

III. — Jésus n'a pris un corps de la sainte Vierge que pour l'offrir à Dieu son père en sacrifice, et pour le donner aux hommes en nourriture. Ce sont là les deux fins principales de l'incarnation. Il nous fallait une victime pour honorer Dieu et expier nos péchés. Mais que nous eût-il servi d'être établis en grâce, si nous n'eussions eu le moyen de la conserver? C'est ce que fait ce divin sacrement, qui est la nourriture spirituelle de nos âmes, comme le pain matériel est celle du corps.

Oh! qui pourrait donc expliquer l'outrage que l'on fait à la sainte Vierge par l'abus ou le mépris qu'on fait de ce sacrement? Si la communion est une des fins de l'incarnation et de la passion de Notre-Seigneur, n'est-ce pas rendre inutiles tous les travaux du Fils de Dieu, que de s'en retirer? C'est mépriser le prix de son salut, et priver Dieu d'un honneur infini qu'on lui peut rendre. C'est affliger au dernier point Jésus-Christ notre sauveur, qui a déclaré pendant sa vie, qu'il n'avait point de plus grand désir que de manger cette pâque avec nous. C'est l'empêcher de consommer le mariage qu'il contracte avec une âme par la communion. C'est lui refuser le logement comme firent les habitants de Bethléem, maintenant qu'il est comme étranger sur la terre. C'est enfin le chasser de son royaume qui est notre cœur, et l'empêcher d'en prendre possession, puisqu'il acquiert autant d'empires qu'il y a d'âmes pures qui le reçoivent.

IV. — Quel outrage à la sainte Vierge, de voir son Fils maltraité de ses sujets, méprisé et chassé de son royaume, de voir ses travaux sans fruits, ses desseins sans effet, son corps sans honneur, son festin sans convive, sa cour sans suite, et ses bienfaits sans reconnaissance! Au contraire, quelle consolation pour elle, de voir accomplir le grand ouvrage de notre rédemption, de voir appliquer aux hommes les mérites de la mort de son Fils, de les voir recueillir le fruit de ses travaux, étendre son empire, augmenter son corps mystique en s'incorporant de nouveaux membres, qui sont tous les fidèles qui communient dignement!

O âme chrétienne! si vous avez de la dévotion pour la Mère de Dieu, approchez-vous de cette sainte table, où vous recevez la chair et le sang de Jésus qu'elle a engendré et nourri de sa

propre substance. C'est cette pensée qui consolait le grand cardinal Pierre Damien, dont voici les paroles extrêmement tendres : Mes frères, dit-il, je vous prie de considérer combien nous sommes redevables à la bienheureuse Mère de Dieu, et quelles actions de grâces nous lui devons rendre après son Fils : car nous recevons à l'autel le même corps que la sainte Vierge a engendré, qu'elle a porté dans son sein, qu'elle a enveloppé de langes, et nous buvons son sang dans ce sacrement de notre rédemption.

O sainte Vierge ! je vous remercie de m'avoir fourni la chair précieuse de votre Fils, qui est la vôtre, en nourriture. Oh ! quelle pureté devrais-je avoir pour le recevoir dans mon cœur ! L'Eglise s'étonne que le Fils de Dieu n'ait pas eu horreur d'entrer dans votre sein très pur et très chaste : et quel étonnement doit-elle avoir, de voir entrer un Dieu homme dans un cœur si méchant et si corrompu qu'est le mien ? O Mère de Dieu ! visitez-moi souvent avec votre Sauveur, et ne dédaignez pas d'entrer avec lui dans mon âme, puisque vous avez bien voulu entrer avec lui dans une étable, et le coucher sur un fumier. En reconnaissance de ce bienfait, je vous bénirai toute ma vie, et je chanterai éternellement les miséricordes du Fils et de la Mère.

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

Ils ont eu dans la pensée de rejeter le prix de leur salut. (Ps. 61.)

Venez, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai préparé. (Sap. 9.)

Venez à moi, vous tous qui recherchez mon affection, et remplissez-vous de celui que j'ai engendré. (Sap. 24.)

Vous avez oublié Dieu qui vous a nourri, et vous avez attristé votre nourrice Jérusalem. (Baruch. 4.)

Visitez-nous en nous donnant notre Sauveur. (Ps. 105.)

Et d'où me vient ce bonheur, que la Mère de mon Seigneur vienne vers moi ? (Luc. 1.)

VINGT-ET-UNIÈME JOUR

PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Douleurs de la sainte Vierge.

I. — *O vous tous qui passez, voyez et considérez s'il y a douleur au monde qui soit semblable à la mienne.*

La mesure de sa douleur se prend sur la grandeur de son amour. On souffre, parce qu'on aime, et on souffre autant qu'on aime. On souffre peu, quand on aime peu ; mais on souffre beau-

coup, quand on aime beaucoup. La sainte Vierge a plus aimé son Fils, que toutes les mères ensemble n'ont aimé leurs enfants, parce qu'il était plus aimable, et qu'elle l'aimait par nature, par raison et par grâce.

II. — C'était son Fils unique, qu'elle ne partageait point avec un père. Elle l'avait conçu par l'opération du Saint-Esprit, qui n'est qu'amour, et qui les avait unis ensemble d'un lien d'amour et de sympathie. Ce Fils lui ressemblait. Il était très sage, très saint, et très accompli. Elle avait reçu des biens infinis de lui; ainsi elle l'aimait d'un amour naturel, d'un amour de sympathie, d'un amour de reconnaissance, et d'un amour de charité. Elle l'aimait comme Dieu et comme homme; comme son Père et son Fils, comme son créateur et son rédempteur. Il n'y avait rien de plus aimable que Jésus : il n'y avait point aussi d'amour comparable à celui de Marie, qui était la meilleure, la plus tendre et la plus parfaite de toutes les mères.

III. — La mesure de sa douleur se prend encore de la connaissance qu'elle avait des souffrances de son Fils. Elle les avait apprises des prophètes; elle en avait été instruite par son Fils même; elle les voyait de ses yeux; elle en marquait toutes les espèces, elle en pesait toutes les circonstances. Quelle douleur à cette pauvre mère, quand son fils se sépara d'avec elle, et lui dit le dernier adieu! Comme le Fils et la Mère n'avaient qu'un cœur, la Mère sentait tout ce que sentait son Fils. Les plaies qu'on faisait au corps du Fils s'imprimaient en même temps sur le cœur de la Mère. Quel spectacle! un Fils en croix, et une Mère debout qui le regarde, et qui le considère. *O vous tous qui passez, voyez et considérez s'il y a douleur comparable à la mienne.*

IV. — Admirez les vertus de la Vierge. Quelle résignation à la volonté de Dieu, parmi tant d'afflictions et de douleurs! Quelle humilité de suivre son fils jusqu'au lieu du supplice, et de vouloir être reconnue de tout le monde pour sa Mère! Quelle force de le voir mourir sans donner aucune marque d'impatience, sans se laisser abattre à la douleur, mais demeurant debout au pied de la croix! Quelle charité envers Dieu de sacrifier à la mort un enfant si cher, pour lui plaire et pour l'apaiser! Quel amour pour les hommes d'immoler son Fils pour leur salut!

O Mère de grâce et de miséricorde, puisque vous m'avez aimé jusqu'à ce point de livrer pour moi votre Fils unique à la mort, et à une telle mort, je vous aimerai et je vous servirai toute ma vie; je vous comblerai de louanges et de bénédictions; je ferai à votre exemple un continuel sacrifice à Dieu de tout ce que j'ai de plus cher, et je tâcherai d'imiter vos vertus, dont je ferai un bouquet de myrrhe que je porterai toujours sur mon cœur.

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

La Mère de Jésus était debout près de sa croix. (JOAN. 19.)

Votre âme sera transpercée d'un glaive de douleur, afin que les pensées de plusieurs cœurs soient manifestées. (LUC. 2.)

Votre douleur est aussi grande que la mer. (THREN. 2.)

Femme, voilà votre Fils. Et il dit à son disciple : Voilà votre Mère. (JOAN. 19.)

VINGT-DEUXIÈME JOUR

PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Passion de la sainte Vierge, et donation que Jésus lui fit de S. Jean.

I. — D'où vient que le bon Jésus permet à sa mère de le suivre, et d'assister à sa mort? Quel crime a-t-elle commis pour avoir part à son supplice? Quelle plus grande peine peut-on imposer à une mère, que de voir mourir son fils? Quel plus grand tourment à un fils, que de mourir en la présence de sa mère? Quelle mère comparable à Marie? Quel fils comparable à Jésus? Quel tourment comparable à celui de la croix?

II. — Dieu veut que la sainte Vierge soit au pied de la croix, et sacrifie son fils unique, pour coopérer à notre rédemption, offrant à Dieu ce qu'elle avait de plus cher et de plus précieux; pour réparer, autant qu'il était en elle, la faute d'Eve, qui nous a perdus en s'approchant de l'arbre défendu; pour augmenter les douleurs de son Fils par sa présence; pour prendre part à son affliction; pour boire dans son calice; pour devenir la reine des martyrs, dont son Fils était le roi; pour être comme lui couronnée d'opprobres et d'ignominies; pour recevoir tous les prédestinés qui lui ont été donnés en la personne de S. Jean, et pour en être constituée la mère par ces paroles : *Femme, voilà votre fils. Mon Fils, voilà votre mère.*

III. — Marie endurait tout ce qu'endurait son Fils. Les martyrs souffraient dans une chair criminelle, et Marie souffrait dans la chair innocente de son Fils. Le cœur des martyrs était rempli de joie, et le cœur de Marie était rempli de tristesse. L'amour diminuait les tourments des martyrs, et l'amour augmentait les tourments de Marie. Ne peut-elle donc pas dire qu'il n'y a point de douleur qui soit comparable à la sienne?

IV. — Jésus a été crucifié et en son corps et en son esprit : en son corps, sur la croix : en son esprit dans le cœur de sa Mère. Marie a été crucifiée spirituellement et corporellement : spirituellement, en son âme; corporellement, en la chair de son Fils.

L'amour imprimait en son cœur toutes les plaies que les bourreaux faisaient en son corps. Celles qui n'étaient pas mortelles au Fils, l'étaient à la Mère. La lance qui ouvrit le cœur mort de Jésus, perça le cœur vivant de Marie. Comme jamais mère n'a plus aimé son Fils qu'elle, jamais aussi mère n'a plus enduré qu'elle.

O fille de Sion, à qui vous comparerai-je? Votre douleur est sans exemple : il n'y a que celle de votre Fils qui lui soit comparable; il n'y a que celle-là qui surpasse la vôtre. Il est le roi des martyrs, et vous en êtes la reine. C'est un homme de douleurs, et vous êtes une mère de souffrances.

V. — Ame chrétienne, allez sur le Calvaire avec Marie. Prenez part à son affliction, mêlez vos larmes avec les siennes, et considérez l'excès de ses douleurs. Elle est debout au pied de sa croix. Quelle force! quelle vertu! quelle constance! Priez-la de vous recevoir au nombre de ses enfants, et votre salut sera en assurance. Imitez sa patience, rendez-vous digne enfant d'une telle mère. Il faut être au pied de la croix, pour avoir cet honneur. C'est là qu'elle adopte ceux qui lui sont donnés par son Fils.

Ne renouvelez pas ses douleurs, n'augmentez pas son affliction. Quand vous péchez mortellement, vous crucifiez de nouveau son Fils dans votre cœur. Vous lui ôtez une vie qui lui est plus chère que celle qu'il a perdue sur la croix. Oh! que cette mort lui est sensible! Oh! qu'elle afflige le cœur du Fils et de la Mère! Elle a consenti à la mort corporelle de son Fils; mais elle ne peut consentir à la spirituelle. La première nous a rendus à la vie; la seconde nous donne la mort. Elle ne s'est point plainte des Juifs, quoique méchants et criminels; mais qu'elle a sujet de se plaindre de vous!

VI. — Souffrez donc, comme elle, toutes les privations du corps et de l'esprit, de la nature et de la grâce. Demeurez comme elle constante dans vos peines, ne vous laissez point abattre à la douleur. Ne murmurez point contre les ordres de Dieu, quelque sévères qu'ils vous paraissent. Approchez-vous de Jésus crucifié : entendez ce qu'il dit : *Mon fils, voilà votre mère. Femme, voilà votre fils.* Entrez dans cette divine alliance. Ne voulez-vous pas être de la famille de Jésus-Christ? Vous en êtes, quand vous êtes enfant de Marie.

O vierge très sainte et très affligée! ô reine des martyrs! ô Mère de douleur! imprimez dans mon cœur les plaies de votre Fils; attachez-moi fortement à sa croix; faites-moi part de ses souffrances. Si je suis coupable, je dois endurer; si je suis innocent, je dois vous imiter. Percez mon cœur de ce glaive de douleur qui a transpercé le vôtre. Que je boive dans ce calice amer où vous avez bu le fiel et le vinaigne avec votre Fils. Sur-

tout je vous conjure d'assister à ma mort, comme vous avez fait à celle de votre Fils, de recevoir mon âme entre vos mains, pour la rendre à celui qui me l'a donnée.

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

Qui est-ce qui trouvera une femme forte? (Prov. 31.)

La Mère de Jésus était debout près de sa croix. (Joan. 19.)

Jésus dit à sa Mère : Femme, voilà votre Fils. Il dit à son disciple : Voilà votre Mère. (Joan. 19.)

Votre âme sera transpercée d'un glaive de douleur, afin que les pensées de plusieurs cœurs soient manifestées. (Luc. 2.)

Votre douleur est grande comme la mer. (Thren. 2.)

VINGT-TROISIÈME JOUR

PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Sa mort.

I. — Jésus est mort, qui craindra de mourir? Il est mort pour nous, qui refusera de mourir pour lui? Il est mort consumé de douleurs, qui voudra mourir dans les plaisirs? Il nous a rachetés par sa mort, qui voudra servir d'autre maître que lui? Il est mort pour nos péchés, qui osera de nouveau le faire mourir?

O le bon pasteur qui a donné sa vie pour ses brebis! O le grand prêtre de la nouvelle loi, qui s'est immolé lui-même pour le salut de son peuple! O le fidèle ami qui nous a aimés jusqu'à la mort! O le maître divin qui a mis sa chair sur le Calvaire, et qui nous enseigne de dessus sa croix, quel mal c'est que le péché qui fait mourir un Dieu, quel bien c'est que le paradis qui a coûté la vie à un Dieu.

II. — Enfants des hommes, serez-vous toujours aveugles, serez-vous toujours ingrats? Regardez ce que vous valez, considérez ce que vous devez. Vous valez la vie d'un Dieu. Vous devez votre vie au Fils de Dieu, qui vous a donné la sienne. Quelle injustice de la donner au démon, au monde et à la chair, qui sont vos plus grands ennemis? Le démon est-il mort pour vous? Ce prince du monde et de la concupiscence a-t-il versé du sang pour vous? Vous a-t-il jamais fait du bien? Peut-il vous en faire? Peut-il vous aimer? A-t-il un paradis à vous donner? Mes frères, vous n'êtes plus à vous, mais à celui qui est mort pour vous, et qui a donné un prix infini pour vous racheter.

III. — O Jésus, mon divin Sauveur! que je meure avec vous.

Que je meure pour vous. Que je meure comme vous. Je pardonne, à votre exemple, à tous mes ennemis. J'espère que vous me donnerez votre paradis, comme vous avez fait à un larron. Je me déclare enfant et serviteur de votre sainte Mère. Recommandez-moi à elle, comme vous avez fait pour votre disciple bien-aimé. Dites-lui qu'elle ait bien soin de moi à ma mort. Pour vous, ô très béni Jésus, je vous conjure par votre abandonnement, de ne me pas délaisser, lorsque tout le monde m'aura abandonné. Soutenez mon esprit de votre grâce, quand j'aurai perdu les forces du corps. Donnez-moi une grande soif des souffrances et du paradis. Jetez les yeux sur une pauvre victime, qui est toute consumée de douleurs.

O mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. J'unis ma mort avec celle de votre Fils. Je l'accepte pour vous honorer par le sacrifice de ma vie. Je l'accepte en reconnaissance de tous les biens que vous m'avez faits. Je l'accepte pour satisfaire à votre justice que j'ai tant de fois irritée. Je l'accepte pour vous donner des marques de mon amour et de mon obéissance. Je l'accepte pour avoir le bien de vous voir et de vous posséder. Je l'accepte enfin pour imiter votre Fils et sa sainte Mère, et pour boire dans le calice où l'un et l'autre ont bu.

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

Ayant baissé la tête, il rendit l'esprit. (JOAN. 19.)

Le juste périt, et il n'y a personne qui y fasse réflexion en son cœur. (Is. 57.)

Pensez souvent en vous-même à celui qui a souffert une si grande contradiction des pécheurs contre lui, afin que vous ne perdiez point courage, car vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang. (HEBR. 12.)

Il est mort pour les impies. (ROM. 5.)

Jésus-Christ est mort pour nous. (ROM. 5.)

Jésus-Christ est mort et ressuscité pour régner sur les morts et sur les vivants. (ROM. 14.)

Vous êtes mort, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. (COL. 3.)

VINGT-QUATRIÈME JOUR

PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Sa sépulture.

I. — On détache Jésus de la croix. Il n'en descend qu'après la mort et par l'obéissance qu'il rend à Dieu son Père, et aux

hommes qui l'en détachent. Il faut demeurer en croix pendant toute sa vie ; il y faut mourir, et n'en descendre qu'après la mort. Ce n'est pas vous qui devez vous détacher, c'est à Dieu à vous en séparer. Soyez comme un corps mort, sans mouvement et sans sentiment, qui demeure où on le met, et qui ne se plaint jamais de quoi que ce soit.

II. — Jésus est mis de la croix dans le tombeau. Voilà la fin de tous ses travaux. Voilà le lieu de son repos. Voilà le terme de ses pénibles voyages qu'il est venu faire au monde. Après vous être bien donné de la peine, il faudra venir là. Vous trouverez du repos dans votre tombeau, pourvu que vous n'en ayez point trouvé dans la vie, et que vous soyez mort sur une croix. Les disciples ont presque perdu la foi et l'espérance, leur charité est bien languissante, si elle n'est morte entièrement. Ils sont tristes et abattus, parce qu'ils ont perdu la présence sensible de leur maître, parce qu'ils ne le voient plus, et ne l'entendent plus. Oh ! que cela arrive souvent !

III. — Quelle consolation à la sainte Vierge de recevoir son Fils Jésus entre ses bras ! Quelle douleur de le voir couvert de sang et de plaies, depuis la tête jusqu'aux pieds ! Quels torrents de larmes versa-t-elle sur ce sacré corps ! Que de baisers donna-t-elle à ses pieds, à ses mains et à son sacré côté ! Quelle peine eut-elle à le voir ensevelir et porter dans un tombeau ! Quelle affliction quand il fallut s'en séparer ! Que disait-elle, et que pensait-elle, ayant devant ses yeux ce triste spectacle, et voyant en quel état on avait réduit ce cher Fils ! Elle ne s'abandonne point néanmoins à la douleur. Elle ne tombe point dans l'impatience. Elle se sépare de ce qu'elle aimait le plus, parce que telle était la volonté de Dieu. Souffrez à son exemple la privation de tout ce que vous avez de plus cher au monde et sacrifiez tout aux ordres de la divine providence, qui dispose de tout pour votre bien.

Heureux celui qui reçoit dans son cœur le très béni Jésus descendu de la croix ! Le grain de froment doit mourir et être caché dans la terre, pour fructifier, Jésus est entre les bras du prêtre à l'autel, comme entre les bras de la croix. L'autel est le Calvaire, votre cœur le tombeau où il veut se reposer après ce grand sacrifice de son amour. C'est le lieu de sa sépulture qu'il a choisi, et qui doit être neuf par un renouvellement de grâce et de pénitence. Nicodème donna son sépulcre à Jésus. Lui refuserez-vous le vôtre ? Oh ! qu'il le rendra précieux et glorieux, si vous le renfermez avec des aromates de piété et de dévotion !

IV. — Heureux celui qui est crucifié avec Jésus ; qui est mort et enseveli avec lui ; qui est enfoui dans la terre ; qui est caché aux yeux des hommes ; qui est inconnu et mis au nombre des morts dont on ne se souvient plus ! Il ressuscitera bientôt avec

Jésus, immortel et impassible comme lui. Heureux celui qui conserve la foi dans l'obscurité des sens, qui ne perd point l'espérance, ayant perdu son appui, qui ne cesse point d'aimer dans la privation de tout ce qui peut le consoler!

O Jésus, mon sauveur! c'est maintenant que vous êtes véritablement un Dieu caché, puisque vous voilà enveloppé d'un suaire, enseveli dans un tombeau, et rangé parmi les morts. Cachez-moi dans votre sein, ensevelissez-moi dans votre sépulcre. Que je ne sois plus ni connu, ni estimé des hommes, que je meure à toutes mes connaissances; que je sois séparé de tout ce que je désire. Je suis prêt à vous suivre, et d'aller avec vous jusqu'au centre de la terre. Pourvu que je sois en votre compagnie, je n'ai rien à craindre.

L'enfer me serait avec vous un paradis, et le paradis sans vous me serait un enfer.

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

Joseph ayant pris le corps, l'enveloppa dans un linceul blanc, et le mit dans son sépulcre qui était neuf, et qu'il avait fait tailler dans le roc. (MATTH. 27.)

Femme, pourquoi pleurez-vous? C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. (JOAN. 20.)

Mon âme est remplie de maux, et ma vie est toute proche de l'enfer. (Ps. 89.)

On m'a mis au rang de ceux qui descendent dans le lac; je suis devenu comme un homme sans secours, qui est libre entre les morts. (Ps. 89.)

Ils m'ont mis dans le lac inférieur, dans des lieux de ténèbres et dans l'ombre de la mort, comme des gens blessés qui dorment dans les sépulcres. (*Ibid.*)

VINGT-CINQUIÈME JOUR

LA RÉSURRECTION.

Joie de la sainte Vierge voyant son Fils ressuscité.

I. — Le jour succède à la nuit, le printemps à l'hiver, le calme à la tempête, le repos au travail, la vie à la mort, la consolation à la douleur et à l'affliction. Dieu a ordonné à ses anges de rendre à l'âme méchante après la mort le double de toutes ses œuvres, de multiplier ses tourments à proportion de ses plaisirs et de la plonger dans les douleurs autant qu'elle a été plongée dans les délices. Mais Dieu a ordonné à son Fils de rendre à sa sainte Mère le double de toutes ses bonnes œuvres, de multiplier ses

plaisirs à proportion de ses tourments, et comme elle a été plongée dans un abîme de douleurs, de la plonger dans une mer de délices. Oh ! qui pourrait sonder cet abîme ! Oh ! qui pourrait le mesurer !

II. — Jésus apparaît à sa sainte Mère. Ne devait-il pas donner cette consolation à celle qui lui avait donné la vie ? à celle qui avait assisté à sa mort ? à celle qu'il aimait plus que toutes les créatures ensemble ? à celle dont il était plus aimé que de toutes les créatures ? S'il faut mesurer les plaisirs sur les douleurs, qui devait être plus consolée que celle qui a été la plus affligée ?

Oh ! quelle entrevue ! Oh ! quel entretien ! Oh ! quelle joie ! Oh ! quels baisers ! Vierge bienheureuse, je me suis étonné de ce que vous n'étiez pas morte de douleur au pied de la croix et je suis persuadé que sans un miracle, vous eussiez expiré avec votre Fils. Mais je ne m'étonne pas moins de ce que vous n'êtes pas morte de joie, quand vous l'avez vu ressuscité. Vous disiez autrefois comme cette mère affligée : Ne m'appelez plus la belle Noémi, car le Seigneur a rempli mon âme d'amertume : mais nous vous appelons à présent la belle, l'heureuse Noémi, parce que Dieu vous a comblée de joie et de consolation.

III. — Mon âme, pourquoi pleures-tu dans ce temps de réjouissance ? Tu es morte, dis-tu : tu es ensevelie, tu es encore en enfer, tu n'as aucune consolation sur la terre ? Réjouis-toi, fille de Sion, tu vas ressusciter avec ton Sauveur, glorieuse, impassible, subtile et immortelle. Regarde ce petit ver à soie qui était enseveli dans son peloton, le voilà ressuscité. Il était laid, le voilà beau. Il était noir, le voilà blanc comme neige. Il était pesant, le voilà agile ; il a des ailes et vole dans l'air. Voilà ce qui t'arrivera bientôt ; tu es morte par la pénitence et ensevelie dans les travaux : mais voilà l'esprit de Dieu qui dit qu'il est temps de te reposer, qu'on va essuyer tes larmes et que tu vas jouir du fruit de tes travaux.

O Vierge sainte ! ô source d'amour et de douleur, je vous ai priée, lorsque vous étiez sur le Calvaire, de me faire part de vos douleurs : maintenant, ô Mère de douleurs et de consolation, je vous supplie de me faire part de votre joie. Essuyez mes larmes ; bannissez la tristesse de mon cœur ; faites-moi voir votre Fils ressuscité. Qu'il entre dans mon cœur les portes fermées, qu'il me dise : La paix soit avec vous : qu'il me montre ses sacrées plaies : qu'il demeure chez moi et qu'il n'en sorte jamais.

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

Vos consolations ont rempli mon âme de joie, à proportion des douleurs qui ont assiégé mon cœur (Ps. 93).

Nous serons le soir dans des larmes, et le matin dans la joie (Ps. 29).

Réveillez-vous, ma gloire : réveillez-vous, ma harpe et ma lyre : je me réveillerai dès la pointe du jour (Ps. 56).

VINGT-SIXIÈME JOUR

LA RÉSURRECTION.

Humilité et modestie de la sainte Vierge.

I. — Jésus apparaît à ses disciples assemblés dans le cénacle. D'où vient que la Vierge ne s'y trouve point avec eux? C'est que les disciples étaient infidèles et ne croyaient pas encore la résurrection. C'est que Notre Seigneur leur devait donner la puissance de remettre les péchés; ce qui ne convient pas aux femmes. C'est que les vierges doivent fuir la compagnie des hommes, quelque saints qu'ils soient, s'il n'y a nécessité de les voir et de leur parler.

II. — Marie ne va point publier la résurrection de son Fils. Ce n'est pas l'office des femmes de prêcher et son témoignage eût été suspect. Marie ne reprend point les disciples de leur incrédulité, quoiqu'elle en eût le pouvoir; ce n'est point aux femmes à instruire les prélats et elle savait que son Fils devait établir la créance de sa résurrection par des preuves plus certaines que celles de son témoignage.

Marie est solitaire ; Marie est dans le silence ; Marie prie pour la conversion des disciples et attend paisiblement les ordres de son Fils. Marie sera dans le cénacle avec les autres l'espace de dix jours, priant et attendant la descente du Saint-Esprit : mais quand elle l'aura reçu, on ne la verra point sortir dehors ni parler, ni instruire ; elle se retirera chez elle et demeurera dans le silence.

III. — Soyez humble, âme chrétienne et religieuse. Aimez le secret, le silence et la solitude. Parlez beaucoup à Dieu et fort peu aux hommes. Ne vous mêlez point d'instruire ni de diriger, sinon celles qui sont sous votre conduite. Mettez, comme la sainte Vierge, toute votre gloire au dedans de vous-même. Marie pouvait composer de beaux livres : l'a-t-elle fait? Si c'est votre vocation d'écrire ou de parler, faites-le en Dieu, pour Dieu, et pour obéir à Dieu. Mais S. Paul défend aux femmes d'enseigner en public.

O mon Dieu, que j'ai de confusion d'enseigner ce que je ne sais pas et de faire le maître, n'ayant point été disciple ! La Vierge est pleine de grâce et de sagesse et cependant elle ne dit mot. Et moi qui n'ai ni grâce, ni lumière, je me mêle d'instruire.

Je fais autant de bruit qu'un airain sonnant et qu'une cymbale retentissante ; mais je ne fais aucun fruit, parce que je suis vide de charité.

O vierge pleine de grâce ! faites-moi part de votre plénitude. Que je ne sois pas comme un canal qui donne passage à l'eau, mais qui ne la garde pas. Que je sois plutôt comme un bassin toujours plein et qui ne se répand que par un débordement de sa plénitude. C'est vous, ô Mère du Verbe, qui donnez des lumières et des paroles à tous les écrivains, puisque c'est vous qui nous avez donné la lumière du monde et la parole de Dieu. Eclairez donc mon esprit de cette divine lumière; dirigez ma langue et ma plume et ne souffrez pas que les instructions que je donne aux autres soient un jour le sujet de mon jugement et de ma condamnation.

PAROLES DE L'ÉCRITURE.

Mon cœur a poussé au dehors une bonne parole ; je dédie mes ouvrages au roi. Ma langue est comme la plume d'un écrivain qui écrit très habilement. (Ps. 44.)

Toute la gloire de la fille du roi vient du dedans. Elle est revêtue d'une robe d'or semée de diverses fleurs. (*Ibid.*)

On amènera au roi des vierges qui la suivront. Ses plus proches compagnes vous seront amenées. (*Ibid.*) On les amènera avec joie et allégresse ; on les fera entrer dans le temple du roi. (*Ibid.*)

VINGT-SEPTIÈME JOUR

ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Sur le Mystère.

I. — Est-ce pour nous un mystère de joie que celui de l'Ascension? Les brebis se peuvent-elles réjouir, se voyant abandonnées de leur pasteur, les enfants de leur père, les soldats de leur capitaine? Si nous aimons Jésus-Christ, nous devons nous réjouir de ce qu'il s'en va à son Père, recevoir la récompense de ses travaux. Si nous nous aimons nous-mêmes, nous devons nous réjouir, parce qu'il va nous ouvrir le ciel qui était fermé depuis plus de quatre mille ans : il va nous préparer la place : il va prier pour nous, et faire l'office d'avocat auprès de son Père : il va pour nous remplir de ses dons, et pour nous envoyer son Saint-Esprit, qui ne fût point descendu du ciel, si Jésus n'y fût monté, et n'eût été glorifié.

II. — Allez, mon bien-aimé, quittez cette terre ingrate où vous avez été si maltraité. Un corps immortel comme le vôtre

ne doit pas être dans le pays de la mort. Un corps impassible comme le vôtre ne doit pas être dans un lieu de souffrance et d'affliction. Le plus pur de tous les corps doit être au-dessus de toutes les créatures. Puisque vous vous êtes abaissé jusqu'à descendre aux enfers, il faut que vous soyez élevé jusqu'au plus haut des cieux.

III. — Allez, grand conquérant, montez au ciel que vous avez gagné par votre valeur. Prenez possession du royaume qui vous appartient par tant de titres. Menez avec vous ces glorieux captifs, et ces troupes victorieuses de la mort, pour honorer votre triomphe. Ne vous arrêtez pas, que vous ne soyez monté jusqu'au plus haut des cieux. Allez vous asseoir sur le trône de Dieu votre Père. Il est juste que vous vous reposiez après avoir tant travaillé; il est juste que vous soyez couronné de gloire, après avoir été couvert d'opprobres et d'ignominies.

Allez, arche du Seigneur, vous reposer sur les plus hautes montagnes d'Arménie, après avoir été si longtemps battue des flots et des tempêtes. Levez-vous, Seigneur, montez au lieu de votre repos, vous et l'arche de votre sanctification. Vous avez brisé les portes de l'enfer, allez nous ouvrir celles du ciel, qu'Adam nous a fermées. Allez nous préparer la place. Allez vous présenter à votre Père, et lui montrer vos plaies. Allez être notre avocat et notre médiateur. Allez nous envoyer votre Saint-Esprit, qui nous instruise, qui nous console, qui nous défende, et qui nous gouverne en votre place.

O Jésus! depuis que vous êtes au ciel, je ne trouve plus de consolation sur la terre. Mon cœur est où est mon trésor. Mon âme veut quitter son corps, pour accompagner votre triomphe, pour voir la gloire de votre royaume, et pour jouir de votre présence. Quand sortirai-je de cet exil où je languis depuis si longtemps? Quand finirai-je le cours de ma vie? Quand retournerai-je à ma chère patrie, pour laquelle je soupire nuit et jour!

O Jésus, l'espérance des âmes abandonnées, et la consolation des affligés! vous avez promis d'attirer tout à vous, lorsque vous seriez élevé de terre. Vous voilà maintenant au plus haut des cieux, accomplissez donc votre promesse. Tirez-moi de ce monde au plus tôt, détachez-moi de l'affection de toutes les créatures. Tirez-moi fortement, car je tiens puissamment à la terre. Tirez-moi promptement, car je suis las de vivre, je meurs et je languis. Hélas! quelle vie! Hélas! quelle mort! O ma chère vie, donnez-moi la mort! Que je meure du moins à moi-même, afin que je vive éternellement à vous!

donne pour un verre d'eau donné à un pauvre pour l'amour de lui, quelle place occupera celle qui l'a enfanté, qui l'a allaité lui-même? Les caresses, les lumières, les grâces qu'elle reçoit déjà en nourrissant son Fils, sont le gage de la récompense qui l'attend.

DIX-HUITIÈME JOUR

LES TROIS SOURCES D'AFFLICTIONS QU'AVAIT LA SAINTE VIERGE CARESSANT LE SAUVEUR ENCORE ENFANT.

I. — La première était *l'esprit de prophétie* qu'elle possédait en un degré très parfait. Quand elle regardait la tête, le visage, les pieds, les mains de son cher fils, elle se le représentait comme il devait être un jour, couronné d'épines, ensanglanté, transpercé de clous. Quand elle l'enveloppait de langes, quand elle le couchait dans le berceau, les divers habits d'infamie dont il devait être couvert, une pesante croix, se présentaient à son esprit et la tyrannisaient; elle se soumettait à toutes ces choses, parce qu'elle savait qu'elles étaient nécessaires pour notre salut. Remercions-la, et compatissons à sa douleur.

II. — La seconde source d'affliction *était la science de l'Ecriture* qu'elle entendait dans tous les sens. Les figures qu'elle contient, comme le serpent d'airain, l'agneau pascal, les histoires qu'elle raconte d'un David persécuté, d'un Joseph vendu, d'un Isaac immolé, d'un Abel mis à mort, lui apprenaient ce qui arriverait à son fils; les oracles, les prophètes lui disaient la même chose. Elle voyait que c'était Dieu qui demandait ces souffrances et cette mort; elle la voulait aussi, pour conformer sa volonté à celle de Dieu.

III. — *Les sacrifices de la loi et ceux auxquels elle assistait*, étaient une troisième source d'affliction. Quand elle voyait égorger un agneau, quand on immolait une colombe, elle voyait que son Fils serait un jour immolé; et par avance elle ressentait une douleur mortelle. Elle la prenait avec patience et résignation, et avec une soumission parfaite. Imitons la générosité de notre sainte Mère.

DIX-NEUVIÈVE JOUR

JÉSUS VA AU TEMPLE A L'AGE DE DOUZE ANS ET QUITTE SA MÈRE ET S. JOSEPH.

I. — Le Sauveur s'écarte de nous; il retire ses consolations et ses lumières pour punir nos fautes, pour exercer notre patience, pour rendre notre amour plus désintéressé. Profitons de

ses bonnes intentions, quand Dieu nous laisse dans la tristesse et dans la désolation.

II. — La Vierge cherche son Fils avec douleur. C'est ainsi que nous devons chercher Dieu quand nous l'avons perdu. Elle ne le trouve pas parmi ses parents et ses amis : ce n'est pas aussi où nous trouverons notre consolation dans nos peines; nous la trouverons à l'oratoire, au pied des autels, comme la Vierge trouva son Fils dans le temple.

III. — La Vierge, ayant trouvé son Fils, lui fit connaître la peine que son absence lui avait causée; et le Sauveur, par sa réponse, nous apprit qu'il ne faut jamais omettre ce que Dieu demande de nous, et qu'il faut passer par-dessus toutes les considérations humaines pour exécuter ses ordres : *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse*. Gravons ce petit mot dans notre esprit et dans notre cœur; prononçons-le de bouche; il nous fera éviter mille fautes, nous fera faire mille biens.

VINGTIÈME JOUR

DE LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR A NAZARETH.

I. — Considérons la sainte famille composée de Jésus, de Marie et de Joseph; admirons la paix, l'union et la dévotion qui y règnent, et faisons en sorte que les mêmes vertus se trouvent partout où nous nous trouvons.

II. — Jésus pouvait faire des miracles, prêcher, se faire admirer de tout le monde; et pour notre instruction il fuit cet éclat et choisit une vie cachée. Dans cette retraite, il obéit avec exactitude à Marie et à Joseph; il s'est mis sous leur conduite. Après avoir admiré qui est celui qui obéit, et en quoi il obéit, nous n'aurons point de peine à nous soumettre à ce que Dieu demande de nous par le moyen de ceux qu'il a mis à sa place pour nous conduire.

III. — Jésus croissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes; c'est-à-dire qu'il donnait des marques d'une sagesse plus grande, à mesure qu'il avançait en âge. Rougissons de ce que, pouvant et devant nous avancer en vertu et en sainteté, nous le faisons si peu, et encore davantage de ce qu'après tant d'années, nous avons moins de charité, de patience, d'humilité, de mortification que nous n'avions autrefois. Si nous voulons que notre vertu soit semblable à celle du Sauveur, il faut qu'elle soit sincère, *coram Deo;* il faut qu'elle soit édifiante, *et hominibus.*

VINGT-ET-UNIÈME JOUR

DES NOCES DE CANA.

I. — Ces nouveaux mariés furent heureux d'avoir invité à leur festin Jésus-Christ et sa sainte Mère. Ils furent par leur moyen délivrés de la confusion où ils allaient se trouver. Dans nos desseins, appelons à notre secours le Sauveur et sa sainte Mère, tout nous réussira. Pour ranimer notre confiance, considérons que la sainte Vierge s'intéresse pour les siens, sans même en être priée, et que son Fils lui accorde tout ce qu'elle demande.

II. — Le vin manqua au milieu du festin : *Vinum non habent.* Jamais un plaisir entier dans le monde, et souvent nous trouvons du chagrin où nous espérons trouver notre satisfaction. Tout trompe dans le monde; si nous y mettons notre confiance, nous y serons trompés. C'est un roseau qui se casse; si on s'appuie dessus, il nous laisse tomber et nous blesse : *Frangitur et interimit.*

III. — Vous avez réservé le *vin excellent à la fin du repas.* Ces paroles du maître d'hôtel nous apprennent quelle est la conduite de Dieu sur les gens de bien. Il les laisse gémir, et à la fin il les console. Il les laisse dans l'affliction pendant la vie, pour les faire mourir dans des douceurs qui sont un avant-goût des délices de l'éternité. Admirons cette bonté paternelle, et soumettons-nous à sa conduite.

VINGT-DEUXIÈME JOUR

JÉSUS-CHRIST FIT SON PREMIER MIRACLE A LA DEMANDE DE SA MÈRE.

I. — *L'intercession de Marie est prévenante.* Marie n'attendit pas que ces pauvres gens, à qui le vin manquait, lui fissent part de leur embarras. Elle les vit dans la peine, cela lui suffit pour intercéder pour eux. Combien de fois cette bonne mère a-t-elle intercédé pour nous, sans même que nous l'en priassions! Nous avons tout par elle, dit S. Bernard. Elle nous prévient donc souvent, puisque nous recevons beaucoup de grâces que nous n'avons pas demandées. Remercions cette bonne mère; peut-être est-ce à son intercession prévenante que nous devons notre conversion.

II. — *L'intercession de Marie est toute-puissante. Omnipotentia supplex.* L'heure de Jésus-Christ, de se montrer au monde par des prodiges, n'était pas encore venue, *nondum venit hora mea.* Il paraît même rebuter la demande de sa mère, comme contraire aux dispositions de son Père; néanmoins il l'exauce. Invoquons

donc Marie avec une entière confiance, et recourons à elle dans tous nos embarras. Rappelons-nous le passé; il nous affermira dans cette confiance sans bornes.

III. — *L'intercession de Marie est discrète.* Marie ne peut favoriser notre insouciance. Il faut agir de notre côté, dans l'affaire de notre salut, en faisant ce que nous dit Jésus-Christ. *Quodcumque dixerit vobis facite.* Il faut nous montrer ses enfants, par notre amour pour son fils, si nous voulons qu'elle se montre notre mère.

VINGT-TROISIÈME JOUR

TROIS SUJETS DE JOIE QU'AVAIT LA SAINTE VIERGE, PENDANT QUE LE SAUVEUR AGISSAIT.

I. — La bienheureuse Vierge avait une joie extrême de converser avec ce divin Sauveur, de le servir, d'apprendre de lui les grands mystères qui allaient s'opérer, l'établissement de l'Eglise. Que de lumières, que de grâces, que de consolations dans ces saints entretiens! Nous devons méditer avec plaisir les mêmes mystères, croire les mêmes vérités, jouir de consolations semblables : mais pour cela il faut aimer Notre-Seigneur et désirer de converser avec lui. Demandons à la sainte Vierge cet amour et ce désir.

II. — Elle se réjouissait, voyant que son Fils était reconnu de plusieurs pour celui qu'il était, c'est-à-dire pour Fils de Dieu; qu'on suivait sa doctrine, qu'on s'attachait à lui, que la religion et le véritable culte de Dieu allaient être établis dans le monde. Réjouissons-nous nous-mêmes de ce que ce Sauveur adorable a été reconnu, adoré par toute la terre. Reconnaissons-le pour notre Seigneur par nos respects, par l'exacte observation de sa loi.

III. — La bienheureuse Vierge recevait une joie particulière, quand elle voyait les miracles que son Fils opérait, les louanges qu'on lui donnait, la foule du peuple qui le suivait pour entendre sa doctrine toute céleste. Les parents, les amis, les personnes sincères l'en félicitaient, l'appelaient bienheureuse, lui donnaient mille bénédictions. Félicitons notre sainte Mère des grandes choses qu'elle entend.

VINGT-QUATRIÈME JOUR

TROIS CHOSES QUI AFFLIGEAIENT LA SAINTE VIERGE, PENDANT LA PRÉDICATION DE SON FILS.

I. — Elle souffrait extrêmement, voyant les pénibles travaux

de son Fils bien-aimé, la pauvreté et le manquement de toutes choses, le mépris, les mauvais traitements, les calomnies. Elle savait bien que c'était un ordre du Ciel, que son Fils s'y soumettait avec une résignation entière; elle en avait besoin elle-même. Apprenons à souffrir ces sortes de maux avec une résignation semblable.

II. — Le second sujet d'affliction était de voir l'obstination des Juifs à ne pas croire au Messie, à rejeter ses grâces. Elle gémissait de voir tant de travaux inutiles, tant d'ingratitudes et tant de crimes qui se commettaient tous les jours à l'occasion de son Fils. Nous renouvelons en quelque manière le sujet de sa douleur, quand nous laissons perdre les grâces qui ont coûté si cher à son Fils.

III. — Sa grande douleur venait de la prévoyance du malheur où toute la nation juive, son cher peuple, allait se jeter par son obstination. Elle savait que son Fils, pour punir ce peuple obstiné, le rejetterait entièrement, lui ôterait sa religion et son culte; que les Juifs seraient maudits de Dieu, et que des nations plus dociles et plus fidèles prendraient leur place et deviendraient le peuple chéri. Si nous connaissions, comme la Vierge, la grandeur de cette punition, nous porterions compassion à tant de peuples qui ont perdu la foi, à tant de pécheurs qui ont perdu la grâce; nous craindrions pour nous-mêmes.

VINGT-CINQUIÈME JOUR

LES DOULEURS DE LA SAINTE VIERGE PENDANT LA PASSION DE SON FILS.

I. — Considérons quelle dut être la douleur de la sainte Vierge, quand son cher Fils lui dit le dernier adieu, quand elle le vit expirer sur la croix, quand elle le reçut mort entre ses bras. Compatissons aux douleurs extrêmes de cette sainte Mère. Demandons-lui pardon de ce que nous en sommes la cause : *Fac me vere tecum flere.*

II. — Considérons pourquoi Dieu voulut que sa Mère tout innocente souffrît de si grandes douleurs. Il le voulut, afin qu'elle fût semblable à son Fils, le plus affligé des hommes, pour lui faire mériter de nouvelles couronnes, pour nous la proposer pour modèle dans nos afflictions. Profitons nous-mêmes de cette conduite de Dieu.

III. — Considérons les vertus que la sainte Vierge pratiqua pendant son affliction : une patience inébranlable, une soumission entière aux ordres du Ciel, une générosité héroïque, un amour tendre pour son Dieu, un esprit admirable de religion; sacrifiant, pour honorer Dieu, un Fils qui lui était infiniment plus cher que sa vie. Après avoir admiré ces vertus éminentes

de la Reine des martyrs, prions-la de nous obtenir de son cher Fils les grâces nécessaires pour profiter de ses exemples et imiter ses vertus, quand il plaira au Sauveur adorable de nous faire part de ses humiliations, de ses douleurs, de sa croix.

VINGT-SIXIÈME JOUR

L'APPARITION DU SAUVEUR RESSUSCITÉ A SA SAINTE MÈRE.

I. — La première personne à qui le Sauveur se fit voir après sa résurrection, fut sa sainte mère. Le soin qu'il avait de l'honorer demandait cela; l'amour qu'il lui portait, et celui qu'elle avait pour lui, demandaient cette visite. Elle avait eu plus de part que les autres aux douleurs de sa passion, elle désirait plus que personne de le voir ressuscité. Il était juste qu'elle fût la première à ressentir cette joie. Aimons le Sauveur, compatissons à ses peines, désirons de le posséder. Nous aurons part à la joie de la sainte Vierge.

II. — Considérons la grandeur de cette joie : *Revixit spiritus ejus*. Elle revint de sa douleur mortelle; elle vit de ses yeux son cher Fils, comblé de gloire; elle l'adora, elle l'embrassa; son âme fut pénétrée de plaisir, et son Fils, qui était le Dieu de toute consolation, la lui communiqua avec profusion. Félicitons notre sainte Mère de ce plaisir inconcevable, et prions-la de nous faire part de ses douleurs spirituelles.

III. — Quelle fut la joie de la sainte Vierge, quand elle vit cette bienheureuse compagnie qui était avec son fils, S. Joseph, son père, sa mère, sa parenté, les patriarches ses aïeux, tous les saints de l'ancienne loi qui l'honorèrent comme leur reine, la remercièrent comme leur libératrice, lui firent connaître le plaisir qu'ils avaient de la voir, et le désir d'être avec elle dans le ciel. Prenons part à la joie de tous ces saints. Concevons les mêmes sentiments de respect, de tendresse, de reconnaissance pour la sainte Vierge. Désirons de la voir, et demandons-lui de nous obtenir la grâce pour mériter ce bonheur.

VINGT-SEPTIÈME JOUR

SUR LE SOUVENIR QUE LA SAINTE VIERGE CONSERVAIT DE LA PASSION DE SON FILS.

I. — La gloire de la résurrection du Sauveur n'ôtait pas à sa sainte Mère le souvenir de sa passion et de sa mort. S. Paul avait la foi de cette résurrection glorieuse; et cependant il avait toujours dans son esprit la passion et la croix de son Maître ; il

ne savait que Jésus-Christ crucifié. S. Pierre et la Madeleine pleurèrent le reste de leurs jours dans le souvenir des douleurs que Jésus-Christ avait souffertes pour effacer leurs péchés. Les autres saints y pensaient très souvent et conseillaient de faire de même. L'Eglise se couvre de deuil toutes les années et verse des larmes sur la passion de Jésus-Christ. La Vierge avait cette représentation plus vive, elle ressentait plus que les autres ces douleurs, parce qu'elle aimait davantage.

II. — Dans ses méditations, dans la visite des saints lieux, du Calvaire, du sépulcre, dans le sacrifice de la messe établi comme un mémorial de celui de la croix, elle sentait renouveler en elle la douleur qu'elle eut en voyant mourir son Fils. Toute sa vie fut accompagnée de larmes dans cette représentation.

III. — Cette pensée de la passion de son Fils entretenait son amour pour lui, sa reconnaissance, sa confiance. Nous tirerons les mêmes vertus de cette sainte pensée, si nous l'entretenons dans notre esprit. Elle nous servira encore d'un puissant motif de contrition et d'espérance pour la rémission de tous nos péchés et pour notre salut. *Si compatimur, et conregnabimus.*

VINGT-HUITIÈME JOUR

DES BIENS QUE LES PREMIERS CHRÉTIENS RECEVAIENT DE LA PRÉSENCE DE LA SAINTE VIERGE.

I. — Elle était leur conseil. Dieu laissa sa sainte Mère en vie après lui, afin que les apôtres et l'Eglise naissante pussent apprendre d'elle ce qui regardait la religion, les vérités de la foi, les cérémonies de nos mystères, les pratiques des vertus. On la consultait comme l'oracle vivant et la maîtresse des fidèles. Adressons-nous à elle dans nos doutes et elle nous obtiendra les lumières nécessaires.

II. — La Vierge était l'exemple de l'Eglise. La modestie, la ferveur, l'humilité, la dévotion, toutes les vertus paraissaient en elle avec éclat. Dans tous les états, dans toutes les fortunes, dans toutes les occasions, chacun voyait dans Marie comme il devait se comporter; sa vie est un modèle achevé de toute sorte de sainteté. Nous pouvons et nous devons profiter de ses exemples. C'est la véritable dévotion que de marcher sur ses pas.

III. — Elle était leur refuge. Dans leurs afflictions particulières, dans les persécutions publiques, dans toutes les nécessités, les fidèles avaient leur recours à la Mère de Dieu ; ils savaient quelle était sa puissance, et que sa bonté lui faisait employer son pouvoir pour les secourir. Servons-nous des mêmes motifs pour animer notre confiance.

VINGT-NEUVIÈME JOUR

SUR LA MORT DE LA SAINTE VIERGE.

I. — La sainte Vierge a dû mourir pour quitter tout ce qu'elle avait de mortel, pour se soumettre à la loi générale qui condamne tous les hommes à la mort, pour être semblable à son Fils en toutes choses. Elle se soumet à cette mort avec une humilité profonde, avec une confiance entière en la bonté de son Dieu, avec un désir ardent de lui être semblable et de se réunir à celui qui était l'objet de tout son amour. Que notre mort sera heureuse, si nous l'acceptons avec ces sentiments !

II. — La Vierge meurt sans crainte ni frayeur de son esprit, dans une paix parfaite de sa conscience, sans douleur ni maladie de son corps, mais par la force et la violence de son amour pour son Dieu. Son Fils est présent pour la combler de joie, pour recevoir sa belle âme entre ses mains et la conduire au ciel en triomphe. Réjouissons-nous avec notre sainte Mère de la douceur inexplicable de sa mort, souhaitons-en une bonne.

III. — La Vierge est établie par son Fils la protectrice des mourants ; elle est leur modèle. Elle les protège en leur obtenant les grâces pour bien mourir et leur apprend à se disposer à une bonne mort, par une pureté angélique, par un détachement entier, par un amour tendre. Travaillons à obtenir ces dispositions et à mériter cette protection par notre dévotion, notre confiance, nos prières. *Nunc et in hora mortis nostræ.*

TRENTIÈME JOUR

SUR LA RÉSURRECTION DE LA SAINTE VIERGE.

I. — Le premier privilège de la résurrection de la Vierge, c'est que son corps, après la mort et la sépulture, a été préservé de toute pourriture et corruption. Dieu conserva ce sacré corps avec un soin particulier, comme il était juste, puisqu'il avait eu l'honneur de recevoir le Verbe incarné et d'être consacré par la présence intime de son Dieu, devenu son Fils. Nous recevons à la communion le même Dieu fait homme et par sa présence il donne à nos corps le droit de la résurrection. *Et ego resuscitabo eum.* Conservons cette ferme espérance, pour nous fortifier contre les horreurs de la mort.

II. — Le second privilège de cette résurrection fut qu'elle ressuscita d'abord. Les autres ne ressusciteront qu'à la fin des siècles ; mais Marie, sans attendre ces longueurs ennuyantes, ressuscita dès que son corps fut mis dans le sépulcre ; son Fils,

qui prend la qualité de l'auteur de la résurrection et de la vie, *ego sum resurrectio et vita*, ne devait pas différer de donner l'une et l'autre à ce corps sacré, d'où il avait tiré le sien.

Réjouissons-nous avec notre aimable Mère de cette faveur particulière et soumettons-nous aux ordres de la Providence pour tout ce qui regarde notre résurrection.

III. — Le troisième privilège de la résurrection de la Vierge, c'est qu'elle fut accompagnée d'une gloire inexprimable : la Vierge y travailla elle-même, sa belle âme revenant du ciel reprendre son corps et lui communiquer sa gloire et son bonheur. Son Fils, accompagné de ses anges et de ses saints, honora cette résurrection glorieuse.

Aspirons à une semblable résurrection.

TRENTE-ET-UNIÈME JOUR

SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

I. — Considérons la gloire de l'entrée de la Mère de Dieu dans le paradis, la magnificence avec laquelle son Fils la reçut, les caresses qu'il lui fit, la joie et les acclamations de toute cette bienheureuse cour. Tous les ordres des anges et des saints la reconnurent, la saluèrent, l'honorèrent comme leur Reine, leur Mère, leur Médiatrice. Après l'avoir félicitée de cette entrée glorieuse, conservons le désir d'aller la joindre; disposons-nous pour cela.

II. — Considérons la grandeur de la gloire qu'elle possède dans le ciel. La qualité de Mère de Dieu, la grandeur inconcevable de sa grâce, les mérites d'une vie assez longue et passée tout entière dans la pratique des vertus les plus héroïques et des actions d'une sainteté la plus accomplie qui fut et qui sera jamais, les services importants qu'elle avait rendus à son Dieu, son Fils, furent les principes de cette gloire qui n'aura jamais d'égale et qui l'élève au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Travaillons avec joie pour un Dieu si libéral en ses récompenses.

III. — Dans ce comble de gloire que la sainte Vierge possède dans le ciel, elle est: 1° l'objet de l'admiration, des bénédictions, de la tendresse de tout le paradis; 2° celle qui nous procure les grâces de Dieu les plus puissantes et les plus salutaires : *totum nos habere voluit per Mariam* ; 3° la protectrice, la reine, la mère de l'Eglise et de tous les fidèles ; 4° l'objet de la confiance tendre et solide des justes et des pécheurs qui veulent se convertir. Prions-la tous les jours de nous protéger pendant la vie et de nous introduire dans le ciel au moment de la mort.

CONCLUSION

SUR LA CONFIANCE EN LA SAINTE VIERGE.

I. — La sainte Vierge connaît ce qui nous est nécessaire. Elle peut nous secourir, elle nous aime avec tendresse. Cet amour la portera à nous accorder ce qu'elle connaît être nécessaire et qu'elle peut nous donner. Ce premier appui de notre confiance est la connaissance de nos besoins. Cette connaissance lui est due puisque Dieu nous a donnés à elle comme à notre avocate, notre reine, notre Mère ; elle doit prendre soin de nous, mais si, lorsqu'elle nous regarde, elle nous voit dans le péché et le désordre, elle ne nous reconnaît pas pour les siens, elle rejette nos services, elle ne se met pas en peine de nous secourir.

II. — Le second appui de notre confiance est le pouvoir de notre protectrice. Elle peut tout auprès de Dieu ; elle est sa favorite, sa mère bien-aimée ; rien n'est refusé à ses prières. Elle est la trésorière et la dispensatrice des biens de Dieu. Mais elle ne prétend pas employer son crédit pour nous obtenir ce qui serait contraire à notre salut, ni aussi que nous abusions des biens qu'elle nous procure.

III. — Le troisième appui est l'amour qu'elle a pour nous, en qualité de notre Médiatrice, de notre Mère. *Cuilibet nostrum dici potest : Ecce mater tua.* C'est de là que nous tirons la plus douce de nos espérances. Dans nos peines, dans nos afflictions, dans nos tentations, allons à Marie, invoquons Marie : *Non recedat ab ore, non recedat a corde.* Que nos pensées, nos affections, nos paroles entretiennent cette confiance.

IIe SECTION

MÉDITATIONS

POUVANT SERVIR DE PLANS D'INSTRUCTIONS POUR LE MOIS DE MARIE ET LES RÉUNIONS PIEUSES [1]

I

MARIE, ÉTOILE DE LA MER.

Ave maris stella.

I. — Le monde que nous habitons est souvent avec raison comparé à la mer. Ce sont les mêmes tempêtes, les mêmes surprises, la même confusion, les mêmes dangers. Les hommes s'y font la guerre comme les poissons entre eux. Cette considération doit *premièrement* exciter en vous un sentiment de reconnaissance envers Dieu qui vous a mis à l'abri de tous ces maux, en vous appelant à l'état religieux. En *second* lieu, elle doit vous inspirer une grande prudence dans toute votre conduite. Il ne faut pas que vous fassiez naufrage, étant pour ainsi dire entré dans le port, en succombant à ces tentations du monde qui assaillent les religieux eux-mêmes. L'exemple de plusieurs qui ont manqué de cette vigilance et ont péri, doit vous servir de leçon.

II. — On peut dire dans un autre sens, que la vie religieuse est aussi une mer, et c'est à la mer Rouge qu'il convient de la comparer. La mer rejette les cadavres, et la vie religieuse rejette les sujets méchants et incorrigibles. Vous trouverez en-

1. Ces méditations sont extraites et traduites de l'excellent ouvrage intitulé : V. P. Nicolai Lancicii e societate Jesu, *De piis erga Deum et sanctos affectibus puncta meditationum pro usu tyronum et proficientium in via spirituali.* Elles ont été écrites particulièrement pour des religieux, mais riches en doctrine et en piété, elles fourniront une précieuse et abondante matière pour les instructions préparées en vue d'un auditoire choisi.

Dans son ouvrage le P. Lancicius a consacré à la sainte Vierge les méditations du samedi, excepté en carême. Ces méditations forment un commentaire suivi de l'*Ave maris stella*, du *Regina Cœli* et du *Magnificat*. Pour ne pas interrompre le commentaire de l'*Ave maris stella*, nous rejetons celui du *Regina* après le dernier dimanche d'Avent. A ces méditations du samedi, nous en ajoutons quelques-unes sur la Nativité du Seigneur et sur les principales fêtes de la sainte Vierge.

Dans notre traduction, nous avons cru inutile de reproduire ordinairement le mot *Considera*, par lequel l'auteur commence régulièrement chacun des points de ses méditations.

L'ouvrage de Lancicius fut imprimé pour la première fois à Anvers en 1650. — Les nombreuses éditions qui en ont été faites témoignent assez de son mérite.

core d'autres points de comparaison entre la mer Rouge dont Dieu se servit pour sauver les Israélites et les prérogatives de la vie religieuse. Rendez donc de fréquentes actions de grâces au Seigneur, s'il a daigné vous appeler à cette sainte vie. Demandez-lui que les eaux de cette mer spirituelle vous purifient sans cesse de vos souillures, et qu'elles vous transportent en toute sécurité dans le port du salut éternel.

III. — La bienheureuse Vierge Marie est l'Etoile de la mer, pour les chrétiens qui vivent au milieu du monde. Elle leur procure différents bienfaits dans l'ordre spirituel qu'il est aisé de comparer à ceux que les hommes retirent de la lumière, de la vertu, de l'influence et du mouvement des astres. Rappelez-vous les bienfaits que vous avez reçus de Marie pendant votre vie, dans le monde; pesez chacun d'eux; témoignez-lui votre reconnaissance et suppliez-la de ne pas cesser de répandre ses grâces. Qu'elle retire de la mer du monde le plus de sujets et les meilleurs possible en les appelant au port de l'état religieux.

IV. — Votre ordre religieux est pour vous la mer et Marie en est l'Etoile. Pensez aux faveurs dont elle a comblé votre fondateur et les autres saints de votre ordre; souvenez-vous de ce qu'elle a fait pour tant d'autres de vos frères. Les uns ont été appelés par elle miraculeusement; d'autres ont été délivrés de leurs tentations, de leurs péchés. Elle a éclairé leur intelligence, excité dans leur cœur la haine du péché et l'amour de la vertu; elle a employé mille moyens pour leur venir en aide. Rendez grâce à Marie pour tant de bienfaits et demandez-lui qu'elle vous fasse briller vous-même comme une étoile dans la gloire du ciel.

II

MARIE, MÈRE DE DIEU.

Dei Mater alma.

I. — La bienheureuse Vierge Marie appartient à Dieu, et elle est à lui d'une manière toute particulière. Tout ce que Dieu s'est ainsi particulièrement réservé, revêt par là même une excellence qui le distingue et le rend vénérable, même lorsqu'il s'agit d'êtres inanimés. Rappelez-vous le buisson ardent : Dieu ne voulut pas que Moïse approchât du lieu de cette apparition sans ôter sa chaussure. Rappelez-vous l'arche de Dieu, le tabernacle de l'alliance, les vases du sanctuaire, les autels, le Saint des saints, la montagne sur laquelle Dieu parla à Moïse et lui donna la loi. Considérez leurs différents mérites, comparez-les aux mérites semblables et à l'excellence bien plus grande de Marie : vous comprendrez alors toute l'admiration que vous lui

devez, et ce que vous avez à faire pour améliorer votre conduite.

II. — Mais la bienheureuse Vierge a de plus sa maternité. Elle a enfanté le Christ, homme véritable en même temps que Dieu véritable et créateur de sa Mère. Pour vous faire une idée de la dignité incomparable à laquelle l'enfantement d'un tel Fils élève Marie, rappelez-vous les grâces merveilleuses dont furent prévenus ceux qui étaient et que l'Ecriture appelait des hommes de Dieu, des serviteurs de Dieu, des amis de Dieu, des fils de Dieu. Ils n'étaient pas ses fils selon la nature, comme l'était le Fils de Marie, mais ses fils adoptifs, devenus tels par la grâce justifiante. Si donc ces saints personnages reçurent tant de faveurs, opérèrent tant de prodiges à cause de ce lien qui les rattachait à Dieu, à combien plus forte raison devons-nous croire que la bienheureuse Vierge fut comblée de dons plus grands encore, à cause de la maternité qui l'unissait à son Fils. Sans doute ces dons l'emportaient de beaucoup sur ceux que Dieu aurait pu faire à ces hommes privilégiés, s'il l'avait voulu ou s'il avait été nécessaire de les leur accorder. Louez donc Marie et louez le Seigneur qui a daigné l'enrichir à ce point; rendez-lui grâce pour sa libéralité envers sa Mère, et demandez-lui qu'il vous permette de ramasser quelques miettes tombées de sa table. Elles vous seront utiles pour le corps et pour l'âme.

III. — Quatre circonstances principales réclament notre attention dans la maternité de Marie. 1° Elle fut mère sans l'intervention d'aucune autre créature. 2° Elle fut mère en conservant intact le trésor de sa virginité. 3° Elle fut mère par l'opération du Saint-Esprit, qui suppléa par une grâce particulière à ce qui manquait du côté de la nature pour sa maternité. 4° Elle fut mère sans éprouver aucune des infirmités auxquelles les autres mères sont soumises avant et après leur enfantement. C'est que Dieu voulut que son Fils, naissant selon la chair, de la très sainte Vierge, fût absolument pur. Il ne consentit pas que ce Fils, en revêtant la nature humaine, eût à souffrir dans sa conception et dans sa naissance, des souillures en quelque sorte extérieures auxquelles tout homme est soumis, quoiqu'elles eussent pu exister sans aucun péché et même avec un très grand mérite. Telle fut la volonté de Dieu, quoique d'autre part il ait permis que ce même fils partageât nos misères et qu'il fût souvent humilié et traité indignement. A ce soin extrême de Dieu pour conserver une pureté parfaite, même extérieure, reconnaissez combien est grande la pureté qu'il exige de nous et avec quelle vigilance il veut que nous écartions jusqu'à la moindre apparence d'impureté. Soyez donc couverts de confusion; humiliez-vous profondément; déplorez les taches nombreuses, les souillures de votre âme; rendez-vous un compte exact de ce qu'il faudra éviter désormais, et fuyez le danger.

IV. — La bienheureuse Vierge Marie a des droits sur nous en sa qualité de Mère de Dieu. Elle exige de nous à ce titre le respect et l'amour, mais un respect et un amour plus grands qu'ils ne sont dus à aucune autre personne créée. En effet, elle est au-dessus de tout par sa maternité, source de son excellence. Examinez donc si vous rendez un tel culte à la Mère de Dieu, soit en particulier, soit en public, dans les occasions qui se présentent. Voyez si vous avez pour elle un tel amour. L'aimez-vous autant que vous le pouvez, autant que l'exige son excellence et le droit qu'elle a sur vous? S'il n'en est pas ainsi, pleurez votre faute et corrigez-vous.

III

MARIE TOUJOURS VIERGE.

Atque semper Virgo.

I. — L'excellence de la virginité dans l'un et l'autre sexe peut être comparée à celle de cette vertu dans les anges; on peut même dire qu'elle est supérieure, à cause de la difficulté à la garder dans des corps de chair, sujets à mille causes de corruption. La virginité est excellente encore, si l'on considère la récompense, soit essentielle, soit accidentelle et le goût particulier de Dieu, qui lui est réservé au ciel. Efforcez-vous donc de concevoir un grand amour pour cette vertu, un désir ardent de la pureté angélique. Soyez pur dans votre âme et dans votre chair, et déplorez amèrement tout ce qui pourrait être contraire à cette sainte pureté.

II. — La bienheureuse Vierge a possédé cette excellence, la sainte virginité. Elle l'a possédée au degré de perfection le plus sublime, soit avant, soit pendant, soit après son enfantement. Si vous vous mettez en face de ce miroir de la pureté parfaite, combien vous vous trouverez différent de Marie, vous qui êtes souillé sinon par des péchés, au moins par tant de tentations honteuses, tant de pensées troublantes. Rougissez de votre misère, déplorez votre malheur; travaillez généreusement à l'acquisition d'autres vertus, qui compensent quelque peu la pureté virginale, si vous ne la possédez pas, et que sûrement vous n'avez pas au même degré que la bienheureuse Vierge.

III. — Considérez la sollicitude attentive de Marie et les moyens employés par elle pour sauvegarder sa virginité et sa pureté. Déployez-vous autant de zèle pour atteindre ce but, vous qui avez mille fois plus besoin de vous garder? C'est le lieu de voir en quoi vous manquez et de prendre des résolutions pour veiller mieux à l'avenir sur ce trésor.

IV. — Il faut méditer sur les motifs qu'eut Notre-Seigneur de ne pas vouloir naître d'une mère privée de sa virginité et de vouloir aussi qu'elle conservât son intégrité même après sa naissance, que sa Mère enfin demeurât vierge jusqu'à sa mort. Vous trouverez dans cette méditation de graves motifs de travailler de toutes vos forces à conserver au moins dans un degré imparfait cette précieuse vertu et de la fortifier; vous pleurerez amèrement tout ce qui a pu vous ravir cette fleur angélique et céleste, ou lui infliger quelque tache.

IV

MARIE, HEUREUSE PORTE DU CIEL.

Felix Cœli porta.

I. — Nous devons désirer et rechercher la possession du royaume du ciel pour après notre mort, plus que les hommes ne désirent et ne recherchent aucun bien de la terre pendant cette vie. Les raisons en sont graves et nombreuses. Voyez si telle est votre conduite, et selon le témoignage que vous vous rendez à vous-même, demandez pardon à Dieu ou rendez-lui grâce, mais en tout cas proposez-vous de mieux faire.

II. — Les difficultés qui se dressent sur le chemin du royaume des cieux sont variées et nombreuses. Elles tirent leur origine soit des tentations du démon, soit des révoltes de la chair, soit des habitudes mauvaises, soit des exemples et des conseils pernicieux, soit de la tiédeur ou de quelque autre cause. On conçoit combien nous doivent être précieux les secours efficaces qui peuvent faire disparaître de telles difficultés.

III. — Un des moyens principaux pour arriver à la possession du royaume céleste est d'obtenir l'aide de la bienheureuse Vierge Marie. Aussi l'Eglise l'invoque-t-elle sous le nom de *Porte du ciel*. Ce titre lui est dû parce qu'elle a enfanté un Fils qui est notre Sauveur et la voie qui mène au ciel; il lui est dû encore à cause des secours de toute sorte qu'elle prodigue à ses protégés. Vous devez donc mettre tous vos soins à vous la rendre favorable et à mériter qu'elle ouvre pour vous le sein de sa miséricorde.

IV. — Mais pour qui cette *Porte du ciel* est-elle ouverte? car elle ne l'est pas pour tous : c'est ainsi que Dieu n'accorde pas à tous l'entrée définitive dans son royaume. Examinez sérieusement votre conscience. Voyez s'il n'y a rien en vous qui s'oppose à votre entrée dans le ciel ou qui du moins puisse la rendre douteuse. Si vous trouvez quelque chose de ce genre, recourez au plus tôt à une bonne confession; changez de vie et implorez

le secours de la très sainte Vierge pour qu'elle vous soit toujours une porte du ciel facile à approcher et largement ouverte.

V

MARIE SALUÉE PAR L'ANGE.

Sumens illud ave.

I. — La bienheureuse Vierge Marie était-elle couchée, debout, assise, à genoux, ou marchait-elle lorsque le saint archange Gabriel parut en sa présence et lui dit : *Ave gratia plena* : « Je » vous salue pleine de grâce (Luc. I, 28)? » Demandez-vous le; réfléchissez aux paroles de l'Ange; faites un retour sur vous-même, et voyez ce qu'il est surtout urgent de réformer dans votre conduite.

II. — Quels furent à votre avis les sentiments de la bienheureuse Vierge lorsqu'elle entendit cette salutation si glorieuse pour elle : *Je vous salue pleine de grâce*? L'Evangile nous en fait connaître quelque chose; la piété nous permet de faire des suppositions dignes de cette très sainte et très reconnaissante Vierge. Méditez ce sujet, pensez à vos propres dispositions et recueillez de vos réflexions quelque fruit spirituel.

III. — L'Ange dit d'abord à Marie : *Je vous salue pleine de grâce.* Qu'elle est grande la plénitude dont il parle, et que vous, vous possédez peu de grâce! Cependant vous pourriez à chaque instant doubler ce qui est en vous, si vous accomplissiez toujours tous vos actes pour une fin surnaturelle avec une conscience pure de tout péché mortel. Il vous faut donc faire choix du moyen qui vous servira pour croître désormais en grâce.

IV. — Considérez comment l'ange Gabriel prononça ces paroles en s'adressant à Marie, sa beauté, son geste, son regard, l'expression de ses traits, sa voix d'un accent si pur, son respect profond. Comparez-y votre manière d'agir, afin de reconnaître et de corriger vos défauts. Que vous parliez à vos supérieurs, à vos égaux ou à vos inférieurs, il faut vous exercer à imiter les anges.

VI

MARIE SALUÉE DE LA BOUCHE DE L'ANGE GABRIEL.

Gabrielis ore.

I. — Il est vraisemblable que l'ange Gabriel, choisi pour ambassadeur auprès de la bienheureuse Vierge, fut un des premiers parmi les anges. Tel est du moins l'avis de S. Grégoire. L'excel-

lence de Marie et l'importance de notre salut ressort de cette circonstance, que Dieu n'envoya pas un ange du dernier chœur. Que cette considération vous enflamme d'amour pour ce Dieu qui vous honore au point de ne pas seulement veiller à vos besoins : il tient compte aussi de votre honneur et de votre dignité. Rendez-lui grâce pour cette bonté insigne, et cherchez ce que vous pourriez faire pour lui témoigner une reconnaissance en rapport avec ce bienfait.

II. — C'était la seconde fois que l'ange Gabriel était envoyé de Dieu en ambassade; plusieurs siècles auparavant, il avait reçu la mission de révéler à Daniel des mystères cachés. Dieu semble vouloir nous apprendre, par cette seconde mission donnée à l'Ange, qu'il se plaît à confier des missions plus importantes à ceux qui ont rempli selon son désir, celle dont il les avait chargés d'abord. Sans doute un religieux ne doit pas désirer qu'on lui confie de ces sortes de charges qui sont honorables selon le monde, mais il en est autrement pour les dons surnaturels et les occasions de se rendre de plus en plus agréable au Seigneur.

Examinez donc avec quelle fidélité et quelle diligence vous avez rempli jusqu'ici les fonctions que Dieu vous a assignées, afin de voir si vous êtes digne de parvenir à quelque chose de plus méritoire au jugement de Dieu.

III. — La bouche de l'ange Gabriel qui salua Marie ne prononça jamais que trois sortes de paroles. Les premières avaient pour objet de glorifier Dieu ; les secondes d'être utiles aux hommes ; les troisièmes, de reprocher leur crime aux ennemis du Seigneur. Et vous, quelle est la matière de vos discours? En les examinant vous y trouverez de nombreux défauts. Etudiez-vous à rendre votre bouche semblable à la bouche très sainte et très spirituelle de l'ange Gabriel.

IV. — Il y a quatre circonstances à considérer dans la manière dont l'ange Gabriel parla lorsqu'il salua la bienheureuse Vierge. 1° Parla-t-il d'une voix ordinaire ou le fit-il très haut ? 2° Prononça-t-il ses paroles avec volubilité ou avec lenteur ? 3° Quel fut le mouvement des lèvres de ce corps qu'il avait pris ? 4° Quelle attention donna-t-il à chacune des paroles qu'il prononça ? Voilà pour vous matière à réflexion sur vos propres paroles. Corrigez-y ce qui laisse à désirer. Remerciez ensuite S. Gabriel de s'être si bien acquitté de sa mission de salut et demandez-lui qu'il vous obtienne d'en retirer un fruit plus abondant.

VII

MARIE NOUS AFFERMIT DANS LA PAIX.

Funda nos in pace.

I. — La première *paix* qui nous est nécessaire c'est la paix avec Dieu. C'est à Marie qu'il appartient de nous la procurer. Le péché mortel la détruit ; la grâce justifiante la rétablit. Considérez ici combien souvent et de combien de manières vous avez fait une guerre gravement offensante au Fils de cette Mère en voulant, comme parle l'Apôtre, le crucifier de nouveau, *rursum crucifigentes* (Hebr. vi, 6). Vous avez perdu cette paix en perdant la grâce de Dieu. Pleurez donc votre aveuglement, humiliez-vous, proposez-vous de fuir efficacement ce qui vous a induit à perdre cette paix.

II. — La seconde *paix* qui nous est nécessaire est la paix avec le prochain. Elle s'entretient par les égards mutuels, une bienveillance perpétuelle, l'habitude de tout interpréter dans le meilleur sens. Elle est détruite par les détractions, les paroles blessantes, l'omission des services qu'on se doit mutuellement, le refus opposé à une demande légitime. Lorsque vous demandez à la bienheureuse Vierge qu'elle vous établisse dans cette paix, voyez si votre conduite s'accorde avec votre prière ; car celui dont la vie contredit la demande montre, par les faits, qu'il ne veut pas en réalité ce qu'il dit et s'imagine peut-être vouloir. Voyez à quoi vous en êtes sous ce rapport et rejetez tout ce qui est contraire à cette paix.

III. — La troisième *paix* qui vous est nécessaire est la paix avec votre propre conscience. Elle peut être troublée de trois manières : 1° Par des péchés véniels commis de propos délibéré. 2° Par des mouvements désordonnés des passions qui ont leur source uniquement dans le manque de mortification. Car il est impossible qu'il ne sorte pas de ces sources empoisonnées quelques remords de conscience dont l'amertume détruit la douceur de la paix. Examinez donc votre conduite sur ce point et si vous la trouvez défectueuse, déplorez-la, demandez pardon à Dieu, priez la Mère de Dieu pour qu'elle vous vienne en aide et promettez de vous amender.

IV. — Il est indispensable pour vous de vous conserver solidement établi dans cette triple paix. Elle doit mériter d'être dite *fondée*, *fundata*. Qu'elle soit comme le fondement inébranlable de votre édifice spirituel et que ce fondement ne fléchisse pas sous le fardeau, ni des adversités, ni des travaux, ni des paroles méchantes, ni des mauvais exemples, ni des injures, ni des difficultés quelles qu'elles soient. Voyez si vous êtes établi ainsi

dans la paix, et si vous ne l'êtes pas, examinez d'où provient ce défaut et déplorez votre état. Ne vous contentez pas de prières même fréquentes et ardentes, mais faites des efforts sérieux et continus et suppliez la Mère de Dieu, par vos œuvres, qu'elle vous établisse solidement dans la paix.

VIII

MARIE CHANGE LE NOM D'EVE.

Mutans Evæ nomen.

I. — La Mère de Dieu changea le nom d'Eve par sa conduite toute autre que celle d'Eve, à l'égard de Dieu. Eve ne voulut pas garder l'unique et premier commandement de Dieu. Marie au contraire garda si bien la loi de Dieu qu'elle ne commit jamais même le moindre péché véniel. Admirez ici la plénitude de la grâce divine en Marie; félicitez-la; pleurez vos péchés; apportez tous vos soins à vous garder pur même des péchés véniels et demandez-en la grâce à Dieu par la nouvelle Eve meilleure que la première.

II. — Marie se conduit aussi d'une autre manière qu'Eve à l'endroit du démon. Eve acquiesça facilement au premier conseil que le démon lui donna sans la presser autrement. Marie au contraire ne l'écouta jamais. Examinez-vous et voyez s'il ne vous arrive pas souvent de céder aux conseils du démon, pour des choses qui, à la première vue, paraissent plus graves que la faute commise par Eve en mangeant la pomme. Cependant vous prétendez être enfant de Marie et non pas d'Eve. Soyez confus de votre faiblesse, affligez-vous et promettez à votre très sainte Mère de travailler à devenir meilleur.

III. — Marie ne se conduit pas envers Joseph, comme Eve envers Adam. Eve perdit son époux, l'entraîna au péché, le dépouilla de la grâce de Dieu. Marie fit le contraire. Reconnaissez ici combien sont détestables les mauvais conseils que des amis imprudents suggèrent à leurs amis. Quelquefois ces conseils ne semblent pas plus dangereux que celui de manger une pomme, et il en résulte des maux incalculables; une étincelle suffit souvent pour allumer un grand incendie. Gardez-vous donc bien de semblables conseils. Voyez si vous n'êtes pas exposé à en donner ou à en recevoir, et s'il y a quelque réforme à faire, faites-la.

IV. — La bienheureuse Vierge se comporte aussi tout autrement que ne le fit Eve, à l'égard des autres hommes. Eve fut nommée la *mère des vivants* et cependant elle donna la mort à tous les hommes par le péché originel dont elle fut l'occasion. Marie enfanta la vie et le salut, et c'est elle qui est la véritable

mère des vivants. Voilà une pensée qu'il faut vous arrêter à méditer et qui doit éveiller de pieux sentiments dans vos cœurs.

IX

MARIE ROMPT LES LIENS DES COUPABLES.

Solve vincla reis.

I. — La puissance de la Mère de Dieu se manifeste en même temps que sa bonté en ce point, qu'elle délivre une multitude de malheureux des chaînes de leurs péchés. Elle le fait en leur obtenant de bonnes inspirations qui les détachent du péché, qui leur en donnent la haine, qui les amènent à le fuir réellement, et à l'expier par les sacrements et les autres moyens propres à cette fin. Rendez donc grâce à Marie pour cet inestimable bienfait; demandez-lui, qu'elle ne cesse jamais de vous accorder une telle faveur; enfin examinez avec attention de quelle manière vous coopérez aux efforts de la Mère de Dieu, qui désire rompre les liens de vos péchés, comment vous usez de ses inspirations et des divers moyens employés par elle pour vous en éloigner. S'il y a quelque chose à corriger sur ce point, corrigez-le.

II. — Les péchés même les moins graves sont des liens pour Dieu lui-même. Ils lui lient en quelque sorte les mains, et l'empêchent de répandre sur nous tous, les dons qu'il ne manquerait pas de nous accorder s'il trouvait nos cœurs purs et libres de tout péché. On peut le voir par divers exemples; Dieu pourrait-il en agir autrement étant ce qu'il est, et ne pas exiger des vases purs pour y verser ses dons précieux? Priez donc le Seigneur qu'il vous purifie et qu'il verse ses dons en vous avec abondance.

III. — Les péchés, même légers, sont pour vous des chaînes vis-à-vis des autres créatures. Et d'abord, le démon s'efforce d'entraîner les hommes au péché mortel à l'aide des péchés véniels; ce sont les liens dont il se sert. Ensuite beaucoup de ces fautes, principalement les fautes extérieures, sont telles qu'elles mettent obstacle à la bienveillance et à la faveur des supérieurs, des égaux et des inférieurs, ou bien elles arrêtent complètement les effets de cette bienveillance, ou bien elles les amoindrissent : on en éprouve moins que si l'on évitait ces péchés. — Enfin ces fautes sont des liens pour le pécheur lui-même; elles resserrent son cœur et ne lui permettent pas de courir librement et avec joie dans la voie de Dieu; elles l'arrêtent sur le chemin; les tourments de sa conscience sont comme des épines sur lesquelles il marcherait les pieds nus et qui l'empêcheraient de faire un seul

pas en avant. N'est-ce pas assez pour exciter en vous une grande haine du péché et vous déterminer à le fuir?

IV. — Vous méritez, sous bien des rapports, d'être regardé comme coupable devant Dieu; vos péchés sont nombreux, vos dettes contractées envers lui sont grandes. Rappelez-vous-les au moins en général; humilié, contrit, couvert de confusion en présence de la divine Majesté, demandez pardon et suppliez ardemment la bienheureuse Vierge qui est si bonne de rompre vos liens et ceux des autres pécheurs. Redites souvent avec une profonde piété et un désir sincère : *Solve vincla reis* : « Rompez » les liens des coupables. »

X

MARIE, LUMIÈRE DES AVEUGLES.

Profer lumen cæcis.

I. — Vous êtes aveugle et vous l'êtes de quatre manières. Vous partagez le *premier* de ces aveuglements avec les hommes du siècle, qui ne voient pas pratiquement combien est grande l'offense faite à Dieu, même par le péché véniel qui semble le plus léger. Vous comprendrez l'énormité de cette offense si vous remontez par degré, des personnes les moins honorables jusqu'aux plus dignes, et de celles-ci jusqu'à Dieu lui-même. Plus une personne l'emporte en dignité sur une autre, plus aussi l'offense commise envers elle est grande; et cette grandeur va jusqu'à l'infini, quand l'offense s'adresse à Dieu qui l'emporte infiniment sur tous en dignité. Et cependant vous osez souvent offenser le Dieu de majesté infinie, vous qui craignez d'offenser un égal et même un inférieur. N'est-ce pas là un aveuglement déplorable? Rougissez-en et pleurez-le.

II. — Un *second* aveuglement vous est commun avec les religieux tièdes, qui sont entrés en religion pour mener une vie plus parfaite que les gens du monde : cependant beaucoup de personnes vivent dans le siècle plus saintement que vous. Que de pieuses femmes prient plus longtemps, avec plus de ferveur, avec moins de dégoût que vous? Que de domestiques, d'hommes de peine, obéissent plus exactement que vous ne le faites? Que d'artisans travaillent avec plus de courage, sans prendre de repos? Cependant ils n'ont en vue qu'un gain purement terrestre, et vous, vous espérez le ciel. Que d'autres encore pourraient vous servir de modèles? Réfléchissez-y, ayez honte de vous-même et proposez-vous de mieux faire.

III. — Un *troisième* aveuglement vous est commun avec ceux des religieux de votre ordre qui s'abandonnent à la tiédeur. Ils doivent se proposer pour fin d'arriver à la perfection en imitant

la personne du Christ. Que vous êtes loin d'atteindre cette fin! N'est-ce pas un étrange aveuglement d'imiter, de préférence à Jésus, des hommes sans piété, légers, irréguliers? Rougissez, faux imitateur de Jésus-Christ, et amendez-vous.

IV. — Un *quatrième* aveuglement enfin est celui qui vous est commun avec tous les hommes. Tous ou presque tous nous préférons, dans la pratique, les biens temporels aux biens éternels; nous faisons plus d'état de l'amitié, des louanges et des faveurs des hommes, que de la grâce, des louanges et des faveurs de Dieu. Nous nous donnons plus de peine pour acquérir les avantages temporels que les richesses éternelles; nous sommes plus profondément affligés d'une perte temporelle que de celle qui aura son écho dans l'éternité. Soyez donc confus de tant d'aveuglement et dites du fond de votre cœur à la Mère de Dieu : *Profer lumen cæcis* : « Donnez la lumière aux aveugles. »

XI

MARIE, LUMIÈRE DES AVEUGLES.

Profer lumen cæcis.

I. — Quatre lumières nous éclairent. La *première* est la lumière naturelle : quoique nous la possédions nous n'en usons pas souvent et nous nous conduisons comme si elle nous manquait. Cette lumière est celle que Dieu met dans toute âme raisonnable et qui éclaire les païens eux-mêmes. Sa grande maxime, à laquelle il faut ajouter la contre-partie, est celle-ci : « Ne faites » pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-» même. » Voyez comment vous observez cette maxime. Peut-être reconnaissez-vous que vous y avez souvent manqué : déplorez-le et tâchez d'y être plus fidèle.

II. — La *seconde* lumière est celle de la foi. Souvent il semble qu'elle ne brille pas en vous; car elle fait connaître que Dieu et les choses du ciel sont de beaucoup plus nobles que les hommes et les choses terrestres; cependant vous recherchez plus avidement ce qui est de la terre que ce qui est du ciel, et si vous venez à les perdre, vous vous en affligez davantage. N'est-ce pas pour vous un grand sujet de confusion, et ne devez-vous pas vous corriger?

III. — La troisième lumière est celle de l'*ordre* auquel vous appartenez. Les règles particulières à votre institut, ce que vous devez faire ou ne pas faire. Souvent il vous arrive de ne pas marcher à la lumière de ce flambeau et de transgresser vos règles. Prenez soigneusement note des principaux manquements dans lesquels vous retombez fréquemment afin de les éviter.

IV. — La *quatrième* lumière est celle de votre propre conscience, que Dieu éclaire et instruit par des inspirations particulières sur des points déterminés pour vous faire éviter le vice et pratiquer la vertu. Hélas! que de fois n'arrive-t-il pas que vous n'usez pas de cette lumière et que vous n'écoutez pas les leçons que Dieu vous donne? A l'œuvre donc si vous ne voulez pas tomber dans des ténèbres encore plus affreuses. Demandez à la bienheureuse Vierge, à l'Etoile de cette mer du monde qu'elle conserve et augmente en vous cette quatrième lumière, afin de vous délivrer du quatrième aveuglement.

XII

MARIE ÉCARTE DE NOUS LES MAUX.

Mala nostra pelle.

I. — Un *premier* mal pour nous est celui du péché volontairement commis qui souille l'âme, la rend digne de la haine de Dieu et incapable d'entrer au ciel. Réfléchissez aux nombreuses causes que vous avez de l'éviter avec un soin extrême; concevez-en une profonde horreur, en même temps qu'un regret amer de tous ceux que vous avez commis.

II. — Un *second* mal est celui de la dette spirituelle que le péché laisse après lui, et qu'il faudra payer soit en cette vie, soit en l'autre. Voyez quel soin vous devez apporter à vous tenir toujours exempt de cette dette, et employez les moyens qui sont à la disposition des hommes pour y arriver.

III. — Un *troisième* mal consiste dans les péchés des autres. Voulez-vous vous rendre compte du mal que ces péchés produisent, soit dans une ville, soit dans une maison? Rappelez-vous le péché d'Achan et de ses complices, qui entraînèrent dans leur perte ceux mêmes qui n'avaient pas péché. Prenez donc garde de ne pas nuire aux autres, et faites ce que vous pouvez pour que les autres ne pèchent pas. Est-ce ainsi que vous vous conduisez? Si vous voyez quelque chose à réformer sur ce point en vous-même et dans les autres, réformez-le autant qu'il est permis de le faire.

IV. — Un *quatrième* mal enfin est celui que les méchants font ou peuvent faire soit à l'Etat, soit à l'Eglise, soit à votre ordre, et les dommages si graves qu'ils causent au bien commun. Réfléchissez à ces maux et excitez en vous-même un désir ardent, soit d'empêcher qu'ils n'arrivent, soit de les éloigner si l'on en souffre déjà. Voyez si vous le faites et quelles résolutions vous avez à prendre, et priez la bienheureuse Mère de Dieu qu'elle éloigne de tels malheurs.

XIII

MARIE NOUS OBTIENT TOUS LES BIENS [1].

Bona cuncta posce.

I. — La bienheureuse Vierge possède au plus haut degré tout ce qu'il faut pour nous obtenir toute sorte de biens. En effet, elle est extrêmement chère au Seigneur notre Dieu, ses prières sont très ardentes et la fin qu'elle se propose est la meilleure que l'on puisse concevoir. Félicitez Marie de cette perfection; voyez si les trois conditions que vous admirez en elle se trouvent aussi en vous et efforcez-vous de les posséder, pour que vous aussi, vous puissiez obtenir selon votre mérite ce qui est nécessaire pour vous et pour les autres.

II. — Il y a une *première classe* de biens dont vous avez besoin et que vous n'obtiendrez qu'avec l'aide des prières de Marie. Ce sont les biens de la gloire céleste, et c'est pour les obtenir qu'il faut prier avec le plus d'ardeur. Considérez ici l'excellence, l'utilité, la nécessité de la gloire céleste, merveilleux assemblage de tous les biens; cependant on la perd aisément, et que de malheureux sont dans ce cas! Excitez dans votre cœur un ardent désir de la posséder et suppliez la très sainte Vierge avec non moins d'ardeur pour qu'elle la demande et l'obtienne pour vous.

III. — Les prières de la bienheureuse Vierge vous sont aussi nécessaires pour obtenir les biens de la *seconde classe*, et après les avoir acquis ne pas les perdre mais les augmenter. Ces biens sont ceux qui se rapportent à la justification et à la persévérance dans la grâce sans lesquelles nul ne verra le Seigneur notre Dieu. A ce genre de biens appartiennent deux sortes de faveurs. Les premières vous préservent, ou vous délivrent de ce qui détruirait les dons de la grâce, si vous les possédez dans votre âme, ou qui ne vous permettrait pas de les acquérir s'ils vous manquent encore. Les secondes sont les infusions de la grâce elle-même, qui justifient l'âme, la font avancer dans l'amitié de Dieu, qui donne un droit à la gloire et en est la semence. Réfléchissez donc sérieusement à la nécessité, à la multiple utilité, à l'excellence de ces bienfaits, à la facilité de les perdre ou de ne pas les acquérir par votre faute, et suppliez avec ferveur la bienheureuse Vierge de les demander tous pour vous.

IV. — Une *troisième* classe de biens ce sont ceux qui regardent l'assistance spirituelle que l'on désire accorder aux autres,

1. Voir le samedi qui suit la Pentecôte. — LANCICIUS interrompt, pendant le Carême et le temps Pascal, ses méditations sur l'*Ave Maris Stella*. Il les reprend après la Pentecôte. Nous ne le suivons pas, nous réservant de donner plus loin ses méditations sur le *Regina Cœli* pour le temps pascal.

telles sont les grâces de conversion pour les pécheurs et les infidèles, d'excitation pour ceux qui sont convertis à mener une vie plus parfaite; ce sont encore les ressources nécessaires et suffisantes pour vivre honnêtement. On peut y rattacher ce qu'exigent des études libérales et une vie paisible. Voyez jusqu'à quel point quelques-uns de ces biens vous sont nécessaires et demandez à la bienheureuse Vierge qu'elle vous les obtienne, à la condition toutefois qu'ils seront utiles à la gloire de Dieu et qu'ils ne nuiront en rien aux autres biens d'ordre supérieur, dont il a été question d'abord.

XIV

MARIE SE MONTRE NOTRE MÈRE [1].

Monstra te esse Matrem.

I. — La sainte Vierge peut montrer qu'elle est mère, de deux manières. La première est de nous faire connaître qu'elle est la *Mère de Dieu*. Elle le fit lorsqu'elle enfanta réellement le Christ notre Seigneur, elle le fait encore lorsque ce mystère est rappelé à notre mémoire par la célébration annuelle de la Nativité du Sauveur. Cet adorable Enfant doit être notre frère à cause de la chair qu'il a prise; il doit être notre Rédempteur, notre Prêtre satisfaisant à Dieu pour nous; il doit être notre juge et le modèle de notre conduite. Nous devons donc désirer que la Vierge très sainte enfante celui qui sera pour nous la source de tant de biens, celui qui sera notre frère, notre Rédempteur, notre Prêtre, notre Juge, le modèle parfait de toute sainteté. Pesez ces titres de Notre-Seigneur, pesez les fonctions qu'il a acceptées et excitez en vous un ardent désir de son avénement spirituel.

II. — Marie est mère aussi, parce qu'elle est *notre mère*. Elle nous aime comme les enfants adoptifs de Dieu; elle nous protège comme ses propres enfants adoptifs. Lors donc que nous supplions ainsi Marie de se montrer notre mère, nous lui demandons de faire de nous, par ses prières et ses mérites, les enfants adoptifs de Dieu, et de nous conserver la faveur de cette adoption qui réside dans la participation à la grâce justifiante. Si vous méditez sur l'excellence de cette grâce, sur sa nécessité pour le salut et les avantages qu'elle procure, vous reconnaîtrez quel bien inestimable c'est pour vous d'être le fils d'une telle mère. Désirez donc vivement d'être le fils adoptif du Seigneur votre Dieu, et d'une mère telle que Marie, et faites de votre

1. Voir le samedi qui suit le IIIe Dimanche après la Pentecôte. — Les méditations des deux samedis précédents se rapportent à la très sainte Eucharistie.

côté ce qui dépend de vous pour que ce désir s'accomplisse.

III. — Le devoir d'une mère est d'élever et de bien instruire le fils auquel elle a donné la vie. Dieu ne manque pas de le faire pour ceux qui en sont dignes et qui coopèrent à l'éducation et à l'instruction qu'il leur donne. Correspondez-vous bien à ce qu'il fait pour vous? S'il y a quelque chose à corriger sur ce point, faites-le.

IV. — Les mères qui ont bien élevé et bien instruit leurs enfants, leur laissent ainsi un héritage, qu'on ne saurait leur enlever. L'héritage que nous attendons est le ciel. Qu'il est précieux et grand cet héritage! comme vous devez le désirer et recourir avec ardeur à tous les moyens de l'acquérir, comme vous devez écarter avec soin tout ce qui pourrait vous exposer à le perdre! Priez avec ferveur la bienheureuse Mère de Dieu pour qu'elle vous aide; demandez-lui de se montrer votre mère et de vous faire vivre comme il convient au fils d'un tel père et d'une telle mère.

XV

MARIE OFFRE NOS PRIÈRES A DIEU.

Sumat per te preces.

I. — L'excellence de la Mère de Dieu est si sublime qu'elle la rend digne d'offrir nos prières à la très sainte Trinité. Voyez ce qui se passe à la cour des rois; on honore plus que tous les autres ceux que l'on regarde comme en possession de la faveur du prince et à même d'obtenir de lui tout ce qu'ils demandent. Or, la bienheureuse Vierge a plus de crédit auprès du Seigneur notre Dieu que tous les saints ensemble; nous devons donc désirer vivement que nos prières lui arrivent par elle. — Félicitez Marie de l'autorité si grande dont elle jouit auprès du Seigneur; demandez-lui qu'elle en use en votre faveur; étudiez-vous à l'imiter pour devenir à votre tour, digne d'offrir avec fruit vos prières et celles des autres.

II. — Plusieurs motifs peuvent vous donner la confiance que la Mère du Seigneur daignera lui offrir vos prières. Le *premier* est l'amour que cette bienheureuse Vierge nous porte parce que nous sommes les enfants de Dieu. — Le *second* est son amour pour notre Ordre. — Le *troisième* est son amour pour nos frères qui sont très saints et qui sont unis à nous par les liens d'une même vie religieuse. — Le quatrième est son amour pour la gloire de Jésus-Christ, gloire qui éclate davantage lorsque nos prières sont exaucées. Le *cinquième* est la conformité de sa volonté avec celle de Dieu qui voudrait que nous fussions très saints et comblés des grâces que nous demandons. Puisque vous

avez un espoir si solidement fondé d'être exaucé, faites attention à ces deux points : 1° Invoquez souvent Marie avec ferveur pour qu'elle offre vos prières à Dieu. 2° Gardez-vous de souiller vos prières par le péché.

III. — Il faut considérer aussi les qualités que doivent revêtir les prières que vous désirez offrir à Dieu par l'entremise de la sainte Vierge. Voyez avec quelle ferveur d'âme vous les faites, quelle fin vous vous proposez, quel soin vous y apportez, quel temps vous y consacrez, quel respect vous gardez dans votre attitude extérieure, avec quelle attention vous veillez sur vos sens. Notez ce qui vous semble défectueux afin d'y porter remède.

IV. — Il faut examiner aussi pourquoi il arrive que la bienheureuse Vierge offre à Dieu plus vite et plus facilement les prières d'un tel que celles de tel autre. Des exemples que vous connaissez vous aideront à le comprendre et vous en trouverez facilement diverses raisons. Vous vous appliquerez en conséquence à donner à vos prières les qualités les plus propres à les rendre très agréables à la bienheureuse Vierge et à la très sainte Trinité.

XVI

MARIE A ÉTÉ MÈRE DE DIEU POUR NOUS.

Qui pro nobis natus.

I. — C'est pour nous que le Messie est né ; et il est né d'abord afin d'être pour nous le modèle de toute sainteté. — Considérez donc comment le Messie a été notre modèle ; considérez aussi comment vous usez de ce bienfait et comment vous profitez de ses exemples. Prenez la résolution de mieux faire pour quelques points plus importants.

II. — En second lieu le Messie est né pour nous, afin d'être notre Rédempteur au prix de son propre sang. Voyez combien est immense la grandeur de ce bienfait, et pour le mieux comprendre, rappelez-vous la grandeur du mal dont il nous a rachetés ; l'impossibilité pour nous d'y échapper par nos propres forces ; l'excellence de sa vie, sacrifiée pour nous par la mort la plus cruelle et donnée pour prix de notre rançon ; ajoutez qu'il n'aurait pas été nécessaire qu'il la donnât s'il avait voulu nous délivrer de notre malheureux état, non pas en satisfaisant pour nous, mais en nous remettant simplement nos péchés. — Rendez donc grâce à votre rédempteur ; pensez à ce qu'il vous est possible de lui offrir en reconnaissance d'un si grand bienfait et offrez-le lui. Or vous ne pouvez lui faire d'offrande plus agréable que de vous efforcer de faire ce qu'il a prétendu obtenir en vous

rachetant au prix de son sang, c'est-à-dire, fuir le péché, persévérer dans la bonne voie et employer les moyens qui facilitent l'un et l'autre.

III. — N.-S. Jésus-Christ est encore né pour nous, afin d'être notre véritable aliment et de nous nourrir de son corps et de son sang. Admirez cette invention inouïe de la divine charité; rendez-en grâce à Dieu ; efforcez-vous d'être tel qu'en recevant cet aliment divin, vous ne soyez pas indigne d'y prendre part; recevez-le de telle manière qu'il paraisse avec évidence que la nourriture qui vous est donnée est l'Homme-Dieu. Le voit-on lorsque vous communiez ? Si on ne le voit pas, recherchez-en les causes et apportez-y les remèdes nécessaires,

IV. — Enfin le Christ est né pour nous, afin d'être pour nous dans le ciel. Il y est pour nous de deux manières: 1° Il vient à notre secours dans les combats de cette vie, par des grâces particulières et diverses. Ce fut ainsi qu'il aida S. Etienne, S. Paul et tant d'autres. 2° Il y sera l'objet de notre béatitude et il nous y attend. Rendez-lui donc de ferventes actions de grâces pour tant de bonté et demandez-lui qu'il vous favorise toujours de ses dons pour qu'il vous transporte au temps marqué, dans ce bienheureux séjour. Voyez les devoirs que tant de bonté vous impose, prenez des résolutions et mettez la main à l'œuvre.

XVII

JÉSUS APPARTIENT A MARIE.

Tulit esse tuus.

I. — On peut dire que Jésus-Christ notre Seigneur était à Marie de quatre manières. Il était à elle *premièrement* comme son fils véritable et selon la nature, dont le corps fut conçu et formé de son sang très pur, par l'opération du Saint-Esprit, sans l'intervention d'aucun homme, de sorte qu'il est entièrement à elle, qu'il ne doit rien à aucun père terrestre, qu'il fut conçu instantanément et que son âme fut unie à son corps. Telle n'est pas la conception des autres hommes. Ainsi donc, aucun autre fils ne fut le fils de sa mère comme Jésus fut le Fils de Marie. Félicitez donc cette bienheureuse mère de posséder un tel fils ; admirez son bonheur et demandez-lui de faire que son Fils vous appartienne aussi en quelque manière.

II. — Jésus-Christ notre Seigneur était *secondement* à la bienheureuse Vierge, par la grâce justifiante qu'elle posséda toujours. Car il n'y eut pas un seul instant où le Christ notre Seigneur ne fut à Marie, puisque jamais elle ne fut en état de péché, et que le péché mortel seul fait que Jésus-Christ cesse d'être à

nous. Félicitez la très sainte Vierge de cette insigne faveur; rendez grâce à la très sainte Trinité de ce bienfait qu'elle lui a accordé, et faisant un retour sur vous-même, rappelez-vous avec honte et douleur combien de fois le Seigneur Jésus a cessé d'être à vous, peut-être même depuis que vous êtes entré dans l'état religieux. Ce malheur est arrivé toutes les fois que vous l'avez chassé de votre âme par quelque péché mortel. Pleurez ce malheur et demandez que désormais il soit toujours à vous par la grâce.

III. — Jésus-Christ notre Seigneur était *troisièmement* à la bienheureuse Vierge par la similitude des mœurs. Jamais une ressemblance aussi parfaite pour la sainteté n'exista entre deux créatures comme entre Jésus-Christ et sa Mère. Dans l'un et dans l'autre même absence de tout péché, même possession de toutes les vertus, même ignorance de toute concupiscence et de toute révolte intérieure. Hélas! si vous comparez ce que sont vos mœurs avec la sainteté de Marie vous aurez bien sujet de rougir et de verser des larmes. Excitez-vous à travailler courageusement à imiter sa sainteté avec la grâce de Dieu.

IV. — N.-S. Jésus-Christ est à la bienheureuse Vierge *quatrièmement* parce que le culte rendu à Marie se rapproche de celui rendu à son Fils. Dans l'Église catholique, aucune pure créature douée de raison n'est honorée comme la Mère de Dieu du culte d'hyperdulie; ce culte lui est dû à cause des dons et des perfections qu'elle reçoit de son Fils. — Réjouissez-vous donc des honneurs rendus à Marie par toute la terre; unissez-vous en esprit à tous ceux qui dans le monde entier célèbrent ses louanges; joignez votre culte à leur culte et demandez à cette bienheureuse mère qu'elle vous rende cher à son Fils, par la grâce, qu'elle vous procure ses dons précieux afin qu'il daigne un jour être à vous dans le ciel.

XVIII

MARIE, VIERGE D'UN RANG A PART.

Virgo singularis.

I. — Marie tient un rang à part parmi les vierges; elle fut « la Vierge singulière : » *Virgo singularis*, parce que la première de toutes, elle a voué sa virginité au Seigneur. Ce fut un acte d'un mérite extraordinaire, d'abord en raison du vœu lui-même; en second lieu parce qu'elle fut la première à prononcer ce vœu, et enfin, parce qu'elle le garda avec une perfection incomparable. Reconnaissez votre bonheur d'être appelé à un état de vie où la pratique de la chasteté est nécessaire; remerciez le Seigneur votre Dieu; demandez lui la grâce d'être fidèle à votre

vœu et voyez si vous n'avez pas quelque chose à corriger.

II. — Marie fut « la Vierge singulière » à cause du privilège de la maternité unie à l'intégrité virginale. Félicitez la Mère de Dieu de cette prérogative, que rendirent plus grande beaucoup d'autres miracles de la grâce ajoutés à la nature. En même temps pesez la remarque de S. Augustin, que c'est un plus grand bonheur d'accomplir les commandements du Seigneur notre Dieu que d'être sa Mère. Vous pouvez, avec le secours de la grâce, accomplir les commandements ; réjouissez-vous de ce bonheur ; mais en même temps félicitez Marie parce que l'une et l'autre faveur lui furent accordées et suppliez-la de vous adopter pour son enfant et d'être votre Mère. Voyez ce qui vous manque pour obtenir cette grâce et efforcez-vous de vous le procurer.

III. — Marie fut « la Vierge singulière » parce qu'elle garda la sainte virginité avec une perfection incomparable. Elle fut entièrement exempte de toute pensée, de toute tentation contraire à la pureté ; à plus forte raison ne blessa-t-elle jamais la chasteté en rien ; sa vue seule suffisait à faire aimer cette vertu. Réfléchissez à ces privilèges de Marie ; faites un retour sur vous-même et que la comparaison excite dans votre cœur quelque pieux sentiment.

IV. — Marie fut « la Vierge singulière » parce que Vierge et Mère, ce qui n'arriva qu'à elle seule, elle donna le jour à un Fils tel qu'il n'en est pas d'autre qu'on puisse lui comparer. Jamais aucune mère n'enfanta dans ce monde un fils meilleur, plus élevé en dignité, plus puissant. Quelle espérance ne devez-vous donc pas concevoir ? Quels secours ne recevrez-vous pas de Dieu par l'entremise de votre Mère auprès d'un tel Fils ? Un fils peut-il refuser quelque chose à une mère bien-aimée ? Faites donc ce qui dépend de vous pour être très cher à cette Mère, qui ne manquera pas de vous obtenir mille faveurs de son Fils. Examinez avec soin ce que vous pourriez faire pour vous rendre très agréable à Marie et être ainsi comblé par elle des biens innombrables de Jésus.

XIX

MARIE DOUCE ENTRE TOUTES LES VIERGES.

Inter omnes mitis.

I. — Marie fut la Vierge « douce entre toutes, » parce que jamais il n'y eut dans son âme ni pensée, ni inclination de la volonté contraire à la mansuétude. Elle le devait à un privilège singulier par lequel Dieu avait rendu le foyer de la concupiscence absolument impuissant en elle, de sorte qu'elle n'était sujette à aucun mouvement désordonné, contraire à la raison.

Admirez cette tranquillité d'âme de la très douce Vierge; exaltez-la par vos louanges, et rendez grâce à Dieu, qui a daigné accorder à Marie un si rare privilège. Félicitez cette auguste Vierge d'une telle tranquillité, et demandez-lui qu'elle vous obtienne, à vous aussi, la paix d'une âme vraiment douce.

II. — Considérez les mouvements intérieurs contraires à la mansuétude que vous éprouvez souvent dans vos pensées, dans vos actes, dans votre volonté et que votre raison désavoue. Votre âme en est troublée comme la mer par la tempête. Il faut y reconnaître les effets du péché originel en même temps que les suites de vos péchés et vos habitudes coupables. Rougissez d'être ainsi souvent ému sans motif ou du moins pour des causes légères, et prenez note des principales occasions qui vous exposent à ces mouvements; tenez-vous prêt à les réprimer lorsqu'ils se font sentir, et à les prévenir autant qu'il est possible afin de ne pas même leur permettre de naître.

III. — La bienheureuse Vierge fut « douce entre toutes » dans ses paroles; jamais elle n'en prononça une seule contraire à cette vertu; jamais même il n'y eut rien dans les inflexions ou l'élévation de sa voix qui ressemblât à un manque de douceur. Comparez à la mansuétude de Marie l'impétuosité et l'acrimonie de vos discours; soyez pénétré de confusion; reconnaissez combien votre conduite est indigne d'un homme qui tient à se sanctifier et à devenir meilleur.

IV. — La bienheureuse Vierge fut « douce entre toutes » dans ses actions. Jamais elle ne fit rien qui ne respirât la douceur. Votre conduite est-elle semblable? Voilà votre modèle; étudiez-vous à vous régler en tout sur la très douce et très clémente mère qui est votre Souveraine.

XX

MARIE NOUS DÉLIVRE DE NOS FAUTES.

Nos culpis solutos

I. — Vis-à-vis du démon nos fautes sont comme des chaînes. Les péchés mortels en particulier nous lient à lui de telle sorte que nous sommes ses esclaves, esclaves que Dieu repousse de toute participation à sa grâce et à sa gloire. Pour saisir la grandeur de ce mal, comparez-le aux maux temporels qui sont bien loin de l'égaler, et prenez une généreuse résolution; soyez décidé à mourir s'il le faut plutôt que d'offenser jamais le Seigneur votre Dieu par un péché mortel. Et si par malheur il vous était arrivé d'en commettre, soyez-en contrit, demandez-en par-

don à Dieu, et demandez à la bienheureuse Vierge qu'elle vous délivre de ces liens.

II. — Vos fautes vénielles sont aussi des chaînes vis-à-vis des dons de Dieu. Elles vous entravent, vous mettent dans l'impossibilité d'aller les puiser à leur source au moins dans la mesure qui vous est nécessaire; c'est ainsi qu'elles paralysent l'efficacité de la très sainte Eucharistie dans laquelle Jésus-Christ lui-même est réellement présent et vous empêchent d'en recueillir les effets et les fruits. C'est donc un bien grand mal. Cependant n'arrive-t-il pas souvent que vous en tenez peu de compte. Brisez au plus tôt ces chaînes et priez la très sainte Vierge afin qu'elle vous en délivre.

III. — Les péchés véniels sont aussi des chaînes vis-à-vis du ciel où aucun homme, fût-il parvenu à la plus haute sainteté, ne peut entrer si son âme est maculée par le moindre péché véniel, possédât-il d'autre part à lui seul tous les dons qui furent accordés à tous les autres saints ensemble. Il est dit en effet dans les saintes Lettres que rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux, *coinquinatum non intrabit* (Apoc. xxi, 27). Considérez combien ce mal est grand au moins en vous. Si un favori très cher à son roi était exclu de sa présence pour quelque faute, s'il ne lui était plus permis de l'approcher, ne regarderait-on pas la cause de cette disgrâce comme une offense très grave aux yeux du roi? C'est ce qui arrive pour nous. Pensez-y, détestez à l'avenir le péché véniel, et évitez-le.

IV. — La bienheureuse Vierge Marie nous aide de plusieurs manières à nous délivrer des chaînes de nos péchés. — 1° Elle nous obtient la rémission de nos fautes passées en ce sens que Dieu nous accorde à cause de ses prières les grâces nécessaires pour arriver à ce but. — 2° Elle nous délivre de la même manière des peines qu'il nous resterait à subir pour les péchés pardonnés. — Elle nous empêche de retomber volontairement et de propos délibéré dans ces mêmes fautes. — Il faut peser l'importance d'un si grand bienfait, vous mettre en état de l'obtenir et le demander avec ardeur à la bienheureuse Vierge.

XXI

MARIE NOUS REND DOUX ET CHASTES.

Mites fac et castos.

I. — Nous avons tous besoin d'une grande douceur d'âme à cause de nos rapports continuels aussi bien à la maison que dehors, avec des personnes d'esprits et de tempéraments divers, à cause aussi de la diversité des circonstances qui se présentent.

— Faites donc un retour sur vous-mêmes et voyez si vous êtes réellement doux dans vos sentiments et dans vos résolutions intérieures, dans vos paroles, vos gestes, vos actions, et après avoir constaté ce qui vous manque et reconnu vos défauts, demandez à la bienheureuse Vierge qu'elle vous procure la douceur.

II. — La bienheureuse Vierge Marie emploie divers moyens pour procurer la douceur aux hommes. Elle le fait : 1° par son exemple; 2° par les nombreux exemples et les enseignements de son Fils; 3° par ses prières pour vous; 4° par les bonnes inspirations qu'elle vous obtient; 5° par les exemples de ses nombreux enfants et de ses serviteurs. Comment en usez-vous? comment imitez-vous ces exemples? Reprochez-vous sérieusement votre négligence; demandez pardon; proposez-vous de mieux faire et demandez à Marie qu'elle vous rende doux.

III. — Considérez la nécessité d'une chasteté angélique dans les emplois que l'on vous confie et les occasions qui se présentent. Vous reconnaîtrez cette nécessité en pensant à vos fautes passées, à vos tentations, ou au moins aux inclinations mauvaises de la nature, aux occasions et aux dangers extérieurs. Recherchez les moyens de vous armer de cette vertu; voyez comment vous arriverez à la posséder, comment vous écarterez les obstacles, et efforcez-vous d'y faire des progrès.

IV. — Il faut encore revenir sur ce point et déterminer les moyens de vous fortifier dans la chasteté, de la protéger, d'éloigner ce qui s'y oppose. Si vous manquez en quelque chose, corrigez-vous; et parce que personne ne peut être chaste si Dieu ne lui en fait la grâce, employez pour obtenir cette grâce la médiation de la très chaste Vierge; priez-la qu'elle nous rende tous doux et chastes : *Mites fac et castos.*

XXII

MARIE NOUS DONNE UNE VIE PURE.

Vitam præsta puram.

I. — La *première* pureté qui vous est nécessaire est la pureté essentielle, qui consiste dans l'absence de tout péché mortel. Considérez à combien de titres elle vous est indispensable; excitez en votre cœur un grand amour pour elle, un ardent désir de la posséder; si jamais l'impureté du péché mortel a pénétré dans votre âme, déplorez-le profondément; voyez à quels moyens pratiques vous aurez recours pour toujours l'éviter; et afin d'arriver à ce but, demandez avec ferveur à la Vierge très pure qu'elle donne une vie pure à vous-même et aux autres.

II. — Une *seconde* pureté qui vous est aussi nécessaire à des

titres nombreux, c'est l'exemption des péchés véniels commis de propos délibéré, et même des autres, autant qu'il est possible avec la grâce de Dieu. C'est quelque chose de si beau, de si agréable à Dieu, aux saints et aux anges qu'une âme ornée de cette pureté! Concevez donc un désir ardent de la posséder; cherchez les moyens d'y arriver et employez-les; demandez avec instance à la très pure Mère de Notre-Seigneur, qu'elle vous obtienne de mener une vie brillante de tout l'éclat de cette pureté.

III. — Une *troisième* pureté est tout à fait nécessaire à la perfection de la vie apostolique à laquelle vous aspirez, c'est de n'être pas sujet à vous laisser gravement troubler par des émotions même involontaires. Ces mouvements violents, quels qu'ils soient, ne conviennent pas à quelqu'un qui s'adonne à la mortification; comprenez-le et voyez par quels moyens vous pouvez acquérir cette pureté et appliquez-vous à profiter un peu.

IV. — Une *quatrième* pureté bien chère aux serviteurs de Dieu est celle qui, d'après S. Thomas d'Aquin, consiste à ne pas se porter trop vivement vers les choses qui ne sont pas mauvaises en elle-mêmes, mais plutôt à se priver en vue de Dieu et autant que possible d'en faire usage. C'est ainsi que l'on se mortifie en refusant aux sens et même à l'esprit certaines jouissances permises. Ce sacrifice a quelque chose de noble; il est très agréable à Dieu. Comprenez-le, excitez en vous le désir de l'accomplir souvent et demandez avec ferveur à la bienheureuse Vierge qu'elle vous obtienne cette pureté.

XXIII

MARIE NOUS PRÉPARE UN CHEMIN SUR.

Iter para tutum.

I. — Le chemin qui nous conduit au ciel n'est pas un chemin sûr et sans danger. Les *premiers* ennemis que nous y rencontrons sont des ennemis invisibles, les démons, qui s'efforcent par divers genres de tentations de nous empêcher d'avancer. A vous de voir à quels moyens ils ont recours pour entraver vos progrès; à vous de prendre vos précautions. Mais parce que leur puissance est grande, invoquez la Reine des anges pour qu'elle rende votre chemin sûr. Il le sera si vous écartez tout d'abord les premières attaques de ces ennemis, par la garde des sens et par un soin extrême à repousser les pensées mauvaises. Voyez quelle est votre conduite sur ce point, et agissez en conséquence.

II. — Les *seconds* ennemis qui compromettent gravement la sécurité de notre voyage sont les gens du siècle. Ils sont nombreux ceux qui, par leurs injustices et leurs outrages, nous donnent l'occasion de tomber dans beaucoup de fautes. Contre eux

aussi vous devez invoquer votre reine. Rendez-vous compte en même temps des soins extrêmes qu'il vous est nécessaire d'apporter dans vos rapports avec les gens du dehors, si vous ne voulez pas qu'ils vous nuisent.

III. — Les troisièmes ennemis qui infestent votre chemin sont ceux au milieu desquels vous vivez, qui, par leurs exemples, par leurs discours, par l'occasion qu'ils donnent au respect humain et pour d'autres causes encore, vous entraînent à diverses imperfections. Contre ces traits qu'ils vous lancent sous le couvert de l'amitié, implorez avant tout le secours de la sainte Vierge : elle viendra à votre aide si de votre côté vous faites passer la consolation que la Mère de Dieu reçoit de vous, lorsque votre vie est irréprochable, avant celle de vos amis, à cause de qui vous offensez le Seigneur votre Dieu. Est-ce là votre conduite ? Voyez combien il serait insensé d'offenser de grands amis pour être agréable à d'autres qui le sont moins.

IV. — Il y a un *quatrième* ennemi qui sème la voie du ciel de dangers pour vous; cet ennemi n'est autre que vous-même. La chair conspire contre l'esprit; l'esprit se révolte contre Dieu; il use de vos inclinations naturelles pour votre perte ; il abuse des créatures pour vous nuire et il n'emploie pas les nombreux moyens à votre disposition de la manière la plus utile et la meilleure pour avancer dans ce chemin. Invoquez donc Marie, votre Mère, contre cet ennemi, car il dépend tout entier de votre volonté, et si vous le voulez, fortifié par la grâce de Dieu vous ne souffrirez aucun dommage de ce côté, au contraire la tentation vous sera une source de mérites.

XXIV

MARIE NOUS PROCURE LE BONHEUR DE VOIR JÉSUS ET DE NOUS RÉJOUIR ÉTERNELLEMENT AVEC LUI.

Ut videntes Jesum semper collætemur.

I. — La fin de tous nos actes doit être de voir après notre mort le Seigneur Jésus, dans sa divinité et aussi dans son humanité, telle qu'elle est depuis sa résurrection. Pour atteindre cette fin il est nécessaire d'abord que nos œuvres ne soient viciées par aucun péché mortel, car lorsque le péché mortel souille une œuvre, fût-il un des moindres, l'œuvre faite en cet état est dénuée de tout mérite ; il faut en même temps que l'on soit agréable à Dieu c'est-à-dire en état de grâce au moment de poser ces actes. Réfléchissez à ces vérités et voyez ce qu'il vous est nécessaire de faire pour voir Jésus notre Seigneur.

II. — Il est un point que vous devez examiner. Désirez-vous de voir N.-S. Jésus-Christ aussi vivement que vous désirez la vue de quelque spectacle curieux qui attire vos regards ? Si votre désir n'a pas la même vivacité, reconnaissez combien ce défaut est honteux et abominable chez un chrétien et plus encore chez un religieux qui sait, par la foi et par les lumières que Dieu lui donne, combien Jésus-Christ et sa claire vision procurent de bonheur. Excitez en vous-même, selon l'état dans lequel vous re connaîtrez que vous êtes, des désirs ardents de posséder cette claire vision du Seigneur.

III. — Les avantages humains que vous poursuivez dans vos œuvres sont de peu de durée et passent, souvent même ils vous nuisent. Cependant que ne faites-vous pas, que ne souffrez-vous pas pour les atteindre ? Est-ce que le Seigneur Jésus ne mérite pas bien que vous souffriez autant, que vous fassiez autant pour lui que vous souffrez et que vous faites pour des biens vils et méprisables ? Pesez ces considérations et efforcez-vous de mieux faire.

IV. — Considérez le désir de la très sainte Trinité, de l'humanité de Notre-Seigneur et de tous les saints, que vous voyiez le Seigneur Jésus après votre mort et que vous soyez admis au nombre des bienheureux. C'est dans ce but que Dieu vous a donné tant de moyens, tant de secours pour faire votre salut ; c'est pour cela qu'il a voulu que son Fils naquît et mourût et qu'il nous a préparé tant de sources de grâce dans les sacrements et dans l'exercice des bonnes œuvres. Il est donc juste pour vous de coopérer à ce désir ardent du Seigneur votre Dieu et d'user des moyens de salut préparés par lui. Voyez si vous le faites et corrigez ce qui doit être corrigé en vous.

XXV

L'AME DE MARIE GLORIFIE LE SEIGNEUR [1].

Magnificat anima ma Dominum.

I. — Dans quelle mesure la bienheureuse Vierge glorifiait-elle le Seigneur son Dieu ? Pour vous en former quelque idée, réfléchissez à l'intensité, à l'ardeur des sentiments qui l'animaient lorsqu'elle le glorifiait ainsi, à la fin très pure qu'elle se proposait, à ses pensées, à ses paroles qui manifestaient extérieure-

1. Voir le samedi qui suit le XVI[e] dimanche après la Pentecôte. Dans les deux méditations du samedi qui précèdent, l'auteur commente le *Sit laus Deo Patri*, sans aucune allusion à la très sainte Vierge. Nous avons donc dû les laisser de côté.

ment ce qu'elle éprouvait avec tant de force en son intérieur. Faites un retour sur vous-même, pleurez vos défauts qui vous rendent si différent de Marie et imitez-la.

II. — Rappelez-vous à quels titres et pour quelles causes vous êtes tenu à glorifier et à exalter votre Dieu, par vos paroles, par vos pensées, par vos actes de vertu, par la fuite du péché ; et en même temps, voyez comment vous vous acquittez de ce devoir. Si vous reconnaissez qu'il y a là quelque chose à corriger, corrigez-le.

III. — Considérez que la glorification que vous devez à Dieu n'est pas une glorification quelconque. Elle doit être telle que toute notre âme, avec toutes ses puissances et ses actes, s'emploie à l'exalter. Est-ce là ce que vous faites ? Prenez vos mesures pour le faire désormais.

IV. — Pourquoi la bienheureuse Vierge voulant nommer et glorifier le Seigneur son Dieu ne lui donne-t-elle pas les titres de Père, de Créateur ou de Dieu, mais celui de Seigneur, *Dominum* ? Vous pouvez trouver en approfondissant cette question matière à des réflexions utiles.

XXVI

L'ESPRIT DE MARIE TRESSAILLE DE JOIE EN DIEU SON SAUVEUR.

Et exultavit Spiritus meus in Deo salutari meo.

I. — Considérez combien fut parfaite et grande la joie dont la bienheureuse Vierge Marie fut remplie avant la conception du Fils de Dieu fait chair, mais surtout après l'accomplissement de ce mystère. Glorifiez-la ; rendez grâces à Dieu qui l'a remplie de cette joie et demandez-lui qu'il vous remplisse de la joie véritable au moins dans l'autre vie, puisque vous ne le méritez pas dans celle-ci à cause de vos péchés, ou que du moins il vous est nécessaire, pour avoir l'occasion d'acquérir des mérites, de vivre perpétuellement attaché à la croix et plongé dans la désolation, pour l'amour et la gloire de votre Seigneur.

II. — Considérez les causes pour lesquelles nous devons nous appliquer à rechercher non pas les joies de la chair et du monde, mais les joies spirituelles qui récréent notre âme. Sont-elles celles que vous cherchez ? Au moins à l'avenir ne désirez plus qu'elles.

III. — La joie que l'on trouve dans les choses qui passent et qui ne sont pas spirituelles et divines, apporte avec elle bien des inconvénients surtout si elle est immodérée et excessive. Ne vous y livrez-vous pas quelquefois ? S'il en est ainsi, évitez-la désormais.

IV. — La source de la joie complète et véritable c'est le Seigneur notre Dieu, considéré comme notre Sauveur ou la cause de notre salut. Ce Dieu Sauveur est-il l'unique source de votre joie? Voyez ce que vous avez à faire pour qu'il la devienne et efforcez-vous d'y arriver, pour que toujours votre esprit tressaille d'allégresse en Dieu votre salut.

XXVII

MARIE ATTIRE LES REGARDS DE DIEU PAR SON HUMILITÉ.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.

I. — L'humilité ou l'abaissement volontaire est agréable au Seigneur notre Dieu plus qu'on ne saurait dire. Lui-même l'avait donnée à la bienheureuse Vierge Marie et ce don fut l'occasion ou la cause qui le détermina à faire de Marie la véritable Mère de Dieu, selon la nature. Si vous comprenez bien la grandeur de ce bienfait, vous reconnaîtrez l'excellence de l'humilité et vous concevrez un grand amour pour elle.

II. — En quelles circonstances et comment, à l'extérieur comme à l'intérieur, la bienheureuse Vierge a-t-elle manifesté cette humilité? Examinez-le et voyez comment vous pouvez à son exemple faire preuve aussi de cette même vertu. Mettez la main à l'œuvre et affligez-vous sincèrement de vos manquements contraires à l'humilité.

III. — C'est le propre des âmes qui aiment le Seigneur d'oublier les dons naturels et surnaturels qu'elles ont reçus de lui et de n'avoir pas meilleure opinion d'elles-mêmes que si elles ne les possédaient pas. C'est ainsi que la bienheureuse Vierge, devenue Mère de Dieu, ne prend pas cette qualité de Mère, mais celle de servante. Sont-ce là vos sentiments? S'ils ne sont pas tels, affligez-vous de ce qu'ils ont de contraire et travaillez à les rendre meilleurs.

IV. — Que votre âme serait heureuse si elle méritait véritablement d'être appelée la fidèle servante de Dieu ! Il faut réfléchir, voir ce qui est nécessaire pour arriver à ce bonheur et employer les moyens. Pour réussir dans cette entreprise ne manquez pas d'invoquer la Reine des servantes du Seigneur.

XXVIII

MARIE PROCLAMÉE BIENHEUREUSE PAR TOUTES LES GÉNÉRATIONS.

Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

I. — La *première* cause pour laquelle la bienheureuse Vierge a mérité d'être appelée *bienheureuse*, c'est que le Seigneur notre Dieu l'a regardée de toute éternité en la prédestinant à la gloire du ciel la plus sublime. Rendez grâces au Seigneur pour un si grand bienfait accordé à Marie ; adorez le cœur de Notre-Seigneur si libéral envers votre Mère et votre Souveraine ; rendez-vous compte du prix de ce bienfait et désirez d'y avoir quelque part. Demandez à cette bienheureuse reine d'être du nombre des prédestinés.

II. — La *seconde* cause pour laquelle la bienheureuse Vierge a mérité ce titre de *bienheureuse*, c'est que, seule entre tous les enfants d'Adam nés selon l'ordre commun de la nature, elle fut exempte du péché originel. Réfléchissez à la grandeur de ce privilège et rappelez-vous la révélation que le Seigneur fit à sainte Mechtilde. Il lui dit qu'elle avait été en très grave danger de mort au moment de sa naissance, exprès pour qu'on la baptisât au plus tôt à cause de ce danger, et qu'elle reçût ainsi le don de la grâce plus vite que les autres enfants. Vous qui avez reçu tardivement la grâce et qui peut-être l'avez plusieurs fois perdue, affligez-vous, soyez confus et demandez au Seigneur par les mérites de la bienheureuse Vierge de vivre et d'avancer toujours dans la grâce de Dieu.

III. — La *troisième* cause pour laquelle Marie a mérité d'être dite *bienheureuse*, c'est que seule entre toutes les pures créatures humaines, elle n'a jamais offensé Dieu par aucun péché. Comparez votre vie à la sienne ; humiliez-vous ; pleurez tant de péchés que vous avez commis et voyez comment vous pourrez l'imiter, afin de conserver votre âme pure de tout péché.

IV. — La *quatrième* cause pour laquelle la bienheureuse Vierge a mérité ce titre, c'est la plénitude de tous les dons de la grâce en rapport avec son état. Comptez ces dons, voyez quel est leur prix ; vous concevrez ainsi une haute opinion de la Mère de Dieu, et un grand désir de posséder aussi des dons nombreux et excellents, uniquement pour mieux goûter le Seigneur et sa consolation. Voyez ce que vous devez faire et éviter pour arriver à ce but ; pensez-y, prenez des résolutions et demandez le secours de cette très sainte Vierge.

XXIX

DIEU A FAIT DE GRANDES CHOSES EN MARIE.

Quia fecit mihi magna qui potens est.

I. — Dieu a daigné accorder de grands bienfaits au corps de la très sainte Vierge. Plusieurs de ces bienfaits sont de l'ordre naturel : la santé, l'intégrité des membres, la perfection des sens. Plusieurs sont de l'ordre surnaturel : la parfaite obéissance du corps à l'âme, l'extinction du foyer de la concupiscence, l'absence de tout trouble, de tout mouvement désordonné, à ce point, que jamais aucune pure créature humaine ne jouit d'une telle paix sous ce rapport. Admirez cette merveilleuse harmonie, ce tempérament unique du corps de la bienheureuse Vierge, et rendez grâce à Dieu pour lui. Hélas! les conditions contraires de votre propre corps doivent vous être un sujet de confusion. Invoquez donc le nom du Seigneur et faites tout ce qui dépend de vous pour rendre votre corps aussi semblable que possible à celui de la bienheureuse Vierge.

II. — Les grands bienfaits accordés par Dieu à l'âme de la très sainte Vierge, sont aussi d'abord, des dons naturels : la pénétration de l'intelligence, la maturité du jugement, la célérité des opérations internes de l'âme, la faculté de saisir et de comprendre en même temps plusieurs choses différentes. En second lieu, des dons surnaturels : l'immunité absolue de tout péché, une abondance incomparable de grâce, un accroissement continuel de mérite, la plénitude de toutes les vertus. Admirez ces richesses, glorifiez-les, rendez grâce à Dieu qui les a données à Marie, et confus à la vue de votre propre bassesse, aspirez à quelque chose de semblable, autant qu'il est possible par la grâce de Dieu.

III. — Voyez aussi de quelles faveurs précieuses le Seigneur gratifia la bienheureuse Vierge Marie lorsqu'elle vivait encore sur la terre, en faveur de sa sainte Eglise. Il voulut que l'auteur du salut revêtu de notre chair sortît d'elle comme de sa source, pour accomplir l'œuvre de notre rédemption. Rendez-vous compte de l'excellence de ce bienfait, remerciez-en le Seigneur et cherchez les moyens de profiter des biens qui émanent de cette source.

IV. — Considérez enfin les grâces extraordinaires que Dieu daigne accorder à Marie dans le ciel, grâces dont profitent l'Eglise militante et l'Eglise triomphante. En effet Marie surpasse en gloire tous les chœurs célestes et elle vient plus efficacement en aide à l'Eglise militante que tous les autres habitants du ciel.

Félicitez cette bienheureuse Vierge d'un si grand bonheur, et déterminez bien ce que vous devrez éviter ou faire pour être favorisé de son secours.

XXX

MARIE CONFESSE LA PUISSANCE DE DIEU.

Qui potens est.

I. — Dieu manifeste sa puissance en produisant les choses naturelles. Il n'a pas besoin de temps pour les produire, mais il peut le faire et le fait ordinairement tout d'un coup; sans instrument extérieur, si telle est sa volonté, et sans matière préexistante; il peut produire des choses toujours plus parfaites et cela jusqu'à l'infini; il peut rendre aussi de plus en plus parfaites celles qu'il a produites, soit qu'il corrige leurs imperfections, soit qu'il augmente leurs perfections. Aucune créature ne jouit d'un semblable pouvoir et, si elle en jouissait, cette puissance ne pourrait lui venir que de Dieu. Puisque vous avez pour maître un Dieu si puissant, réjouissez-vous; félicitez-le de cette perfection, excitez en vous l'espérance d'obtenir de lui tout ce qui peut contribuer à la perfection de votre nature.

II. — La puissance de Dieu n'est pas moins admirable dans la production des choses surnaturelles, particulièrement de la grâce et de la gloire qu'il produit avec autant de facilité et d'abondance que les choses naturelles. Il peut, s'il le veut, vous accorder tous les dons dont il a gratifié n'importe quel saint, et même tous les saints ensemble; il peut même vous donner beaucoup plus. Réfléchissez aux moyens de toucher son cœur pour qu'il soit généreux envers vous et qu'il veuille bien vous accorder autant de grâce que possible.

III. — La puissance de Dieu se manifeste encore dans la destruction des choses, qu'il accomplit sans aucun instrument; il peut en un instant replonger dans le néant tout ce qui existe; il lui suffit de retirer son assistance qui conserve l'existence à tout. Quelle crainte ne devez-vous pas concevoir de ce Dieu de qui vous dépendez à ce point, vous et tout ce qui vous appartient. Priez-le donc pour qu'il conserve et qu'il augmente ses dons en vous, pour qu'il détruise tout ce qui vous nuit, je parle des vrais maux, vos péchés et les châtiments qu'ils méritent. Mais vous avez quelque chose à faire aussi de votre côté, rendez-vous en bien compte et agissez en conséquence.

IV. — Enfin la puissance de Dieu éclate dans la conversion des pécheurs, surtout de ceux qui ont longtemps vécu dans le péché. Les saints Pères disent qu'une telle conversion est plus difficile que la création du monde, à cause de la résistance op-

posée par la liberté humaine; dans la création des choses naturelles, une semblable résistance ne se rencontre pas. Votre propre expérience vous montre que tous les moyens que vous avez pour purifier votre cœur des fautes légères vous servent peu, quoique la nature vous pousse moins à ces fautes qu'elle ne pousse les gens du monde aux fautes graves. Humiliez-vous donc, demandez pardon et implorez le secours de la bienheureuse et très pure Vierge votre mère, afin qu'elle vous obtienne de celui qui est puissant et qui a fait en elle de grandes choses, son tout-puissant secours, pour vous convertir, vous détourner de vos péchés et vous conduire à la pratique du bien.

XXXI

MARIE PROCLAME LA SAINTETÉ DU NOM DE DIEU.

Et sanctum nomen ejus.

I. — Le nom de Dieu est *saint* parce qu'il exprime la sainteté infinie et substantielle. La sainteté est donc inhérente à ce nom comme à l'essence divine qui n'est autre que la sainteté elle-même à un degré suprême et infini. Admirez une si haute perfection; célébrez ses louanges et adorez-la au plus profond de votre cœur. Que si vous aimez quelques saints avec une tendresse particulière à cause de leur sainteté, quel amour ne devez-vous pas au Seigneur votre Dieu pour sa sainteté infiniment plus grande? Voyez donc ce que vous avez à faire.

II. — Mais comment imiterez-vous la sainteté essentielle du Seigneur votre Dieu? En vous affermissant si solidement par sa grâce dans une vie vraiment sainte, que cette vie devienne en quelque manière moralement inséparable de vous, comme ce qui fait partie de votre essence en est inséparable. Vous reconnaîtrez que vous en êtes arrivé à ce point, si les tentations, les troubles, les adversités qui vous surviennent vous émeuvent beaucoup ou vous laissent dans la paix.

III. — Le nom de Dieu est encore *saint*, parce qu'il est la cause de toute sainteté. Rappelez-vous comment. Vous imiterez le Seigneur votre Dieu sur ce point si toutes vos paroles et toutes vos actions sont telles qu'elles puissent réellement servir d'exemples de vertu, et méritent d'être imitées. Voyez si vous êtes tel, reconnaissez ce qui vous manque et appliquez-vous à l'acquérir.

IV. — Enfin le nom de Dieu est *saint* d'une troisième manière; c'est parce qu'il est la cause de toute la sainteté que peuvent posséder ses créatures douées de raison, les anges et les hommes. Considérez avec admiration cette fontaine de laquelle dé-

coulent tant de fleuves et tant de ruisseaux dont profitent tant de milliers et de milliers de saints. Adorez ce Dieu, la sainteté même; priez-le qu'il se communique aussi à vous avec abondance et qu'il ne cesse jamais de se communiquer; imitez-le en excitant les autres, en les aidant à acquérir et à augmenter leur sainteté. Est-ce ainsi que vous faites? Au moins efforcez-vous de le faire.

XXXII

MARIE CÉLÈBRE LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Et misericordia ejus.

I. — La miséricorde de Dieu comporte quatre degrés. Le *premier* consiste dans la miséricorde dont il use à l'égard de ceux qui ne la demandent pas. Rappelez à votre souvenir tant de pécheurs convertis à la foi et à la piété alors qu'ils vivaient dans l'infidélité ou dans les débordements d'une vie coupable. C'est par ces sortes de conversions que l'Eglise s'est développée dans tous les siècles. Félicitez en esprit ces heureux convertis; rendez grâce à la divine bonté et voyez comment vous pourrez montrer à votre tour que vous avez des entrailles de charité et de miséricorde pour ceux qui ne le désirent même pas, afin d'être conformes au Seigneur votre Dieu.

II. — Le *second* degré de la miséricorde divine est celle dont il use envers tant de chrétiens qui s'en rendent positivement indignes par leurs péchés qui sont de grands obstacles à cette miséricorde. Reconnaissez-vous pour un de ces objets de la divine miséricorde; félicitez-vous d'une telle faveur; affligez-vous que tant d'hommes ferment toute entrée autant qu'il est en eux, à la miséricorde divine; demandez au Seigneur qu'il surmonte par sa miséricorde l'indignité des hommes, et voyez en quelles circonstances vous devez exercer la miséricorde envers ceux qui vous offensent, tout indignes qu'ils en soient.

III. — Le *troisième* degré de la miséricorde divine est qu'il se montre miséricordieux même pour ceux qui en abusent, qui pèchent dans l'espoir du pardon et qui perdent par leur faute les biens que sa miséricorde leur avait accordés. Ne seriez-vous pas du nombre de ceux qui se conduisent ainsi, ou ne l'auriez-vous pas été? En tout cas, remerciez Dieu de ses bontés et tâchez d'en mieux profiter.

IV. — Le *quatrième* degré de la divine miséricorde est qu'elle s'étend même à ceux dont Dieu prévoit la perte éternelle, qui arrivera par leur faute. Ce degré de miséricorde est plus grand encore que les trois premiers. Pénétrez-vous de compassion pour ces malheureux; remerciez Dieu pour tant de clémence; priez-le

de ne pas permettre que vous soyez du nombre de ceux qui périront ainsi, et apprenez à faire du bien à ceux-là même qui ne voudraient pas user de vos bienfaits. Apprenez à leur venir en aide, à travailler pour ceux qui par leur faute ne profiteront pas de vos travaux, et demandez à la bienheureuse Vierge qu'elle vous obtienne de semblables degrés de miséricorde envers les autres.

XXXIII

MARIE CÉLÈBRE LA MISÉRICORDE DE DIEU QUI S'ÉTEND A TOUS CEUX QUI LE CRAIGNENT.

Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum.

I. — La *première* miséricorde que le Seigneur exerce en faveur de ceux qui le craignent est de leur remettre avec facilité et sans tarder leurs péchés, même les péchés graves, si (que Dieu écarte d'eux ce malheur), il leur arrivait d'en commettre, comme à David et à Pierre. Mais il remet surtout avec facilité les fautes légères en les excitant à faire, pour les effacer, des actes ardents de pénitence, d'amour, de religion, d'indifférence, d'amour des ennemis et d'autres satisfactions, qui purifient l'âme de ses souillures. Est-ce là ce que vous ressentez en vous-même? Coopérez-vous à la grâce de Dieu? Examinez et voyez ce qui vous manque pour expérimenter en vous-même les effets de cette miséricorde.

II. — La *seconde* miséricorde de Dieu envers ceux qui le craignent consiste dans l'avancement rapide et sensible qu'il leur procure dans les différentes vertus. Cet avancement est tel qu'ils s'en rendent compte eux-mêmes de temps en temps, avec une profonde humilité. — Voyez si vous reconnaissez en vous les effets de cette miséricorde et si vous ne constatez pas un avancement notable et rapide, recherchez-en les causes. Humiliez-vous et demandez au Seigneur votre Dieu qu'il vous fasse cette miséricorde ; mais en même temps écartez ce qui pourrait y mettre obstacle.

III. — La *troisième* miséricorde de Dieu envers ceux qui le craignent consiste dans la facilité avec laquelle il exauce leurs prières. « Les yeux de Dieu sont sur ceux qui le craignent, et » ses oreilles attentives à leurs prières : » *Oculi Domini super timentes eum, et aures ejus in preces eorum* (Psal. xxxiii, 6). En faites-vous l'heureuse expérience ? Vos prières sont-elles telles qu'elles méritent d'être ainsi écoutées ? C'est ce qu'il vous faut examiner. Appliquez-vous à prier de telle sorte que vos prières soient dignes d'être exaucées.

IV. — La *quatrième* miséricorde de Dieu envers ceux qui le craignent est qu'il leur accorde non seulement de profiter eux-mêmes, mais d'aider les autres à faire des progrès et de travailler avec une efficacité plus grande à procurer la gloire de Dieu. — Voyez si vous en êtes là ; et si vous ne vous reconnaissez pas à ces traits, cherchez d'où vient l'empêchement et demandez à la bienheureuse Vierge Marie, qu'elle vous fasse participer à cette quadruple miséricorde de Dieu, mais avant tout, qu'elle vous obtienne à un haut degré la disposition indispensable pour en jouir, c'est-à-dire la crainte filiale du Seigneur votre Dieu.

XXXIV

MARIE CONSTATE QUE DIEU A DÉPLOYÉ LA PUISSANCE DE SON BRAS.

Fecit potentiam in brachio suo.

I. — La puissance du bras divin, c'est-à-dire de la vertu de Dieu, éclate dans la création de tant d'êtres excellents et divers qu'il tira du néant. Dans cette manifestation de la puissance infinie du Dieu votre Seigneur, dans sa charité pour vous. En effet il les créa tous secondairement pour votre usage, et beaucoup d'entre eux, pour votre agrément. — Considérez comment vous avez usé de ces créatures de Dieu et comment vous en usez encore; pleurez les abus nombreux que vous en avez fait et réfléchissez aux résolutions à prendre pour l'avenir.

II. — La puissance du bras divin s'est manifestée, en second lieu, par tant de miracles que Dieu a faits au temps de l'ancienne loi, en faveur de son peuple, soit pour le tirer de la servitude d'Égypte, soit pour l'établir dans des contrées favorables. Rendez grâce au Seigneur pour une si grande charité, et craignez qu'il ne vous rejette à cause de vos fautes, comme il a fait de plusieurs qui d'abord lui avaient été chers.

III. — La puissance du bras divin s'est montrée dans la bienheureuse Vierge en lui conférant la maternité sans l'intervention d'aucun homme, et sans nuire à son intégrité virginale. Elle s'est montrée encore en préservant Marie de toute faute originelle et actuelle. — Adorez cette bonté du Seigneur votre Dieu; rendez-lui grâce pour ces faveurs accordées à votre Mère et demandez que le même bras puissant de Dieu vous rende en quelque chose semblable à elle : qu'il fasse que vous ne péchiez plus que rarement et très légèrement et que vous ne demeuriez pas longtemps chargés ni de la faute elle-même, ni de la peine qu'elle encourt. Ainsi libre de l'une et de l'autre, vous monterez tout droit au ciel.

IV. — La puissance du bras divin se montre enfin dans la conversion de tant de pécheurs obstinés, dans la sanctification de tant d'âmes imparfaites, dans la communication de dons innombrables par la voie des sacrements, dont la matière et la forme seraient si impuissantes sans la vertu surnaturelle que Dieu y attache. — Admirez donc cette vertu du Seigneur votre Dieu ; exaltez-la et priez-le qu'il daigne la montrer largement une seconde fois en vous communiquant les dons de la grâce et ceux de la gloire, aussi nombreux et aussi précieux que possible. Ainsi vous serez semblable à votre Mère et à votre Frère bien-aimé, le Christ notre Seigneur.

XXXV

MARIE GLORIFIE DIEU QUI DISPERSE LES SUPERBES.

Dispersit superbos mente cordis sui.

I. — Considérez ce dont l'orgueil est la source pour ceux qui s'y abandonnent. Dieu dissipe ceux qui l'offensent par suite des sentiments d'orgueil qu'ils conçoivent dans leur cœur. Ainsi en fut-il pour Lucifer et pour Adam ; leur désobéissance à tous deux eut pour origine leur orgueil. Vous ne savez pas si dans votre état présent, vous êtes plus agréable à Dieu que ne l'étaient Lucifer et Adam avant leur péché, et vous n'êtes pas enrichi de dons aussi nombreux : quelle crainte ne devez-vous donc pas éprouver de déchoir de l'état de grâce par le péché !

II. — Pourquoi la bienheureuse Vierge n'a-t-elle pas dit que les orgueilleux seraient détruits, vaincus, humiliés, et pourquoi s'est-elle servie de cette expression « dispersés, » *dispersit*? Pour répondre à cette question, pensez à ce que sont et à ce que deviennent les choses que l'on disperse et vous verrez que ces caractères conviennent bien aux orgueilleux. Que ces réflexions vous donnent quelques nouveaux motifs de détester l'orgueil.

III. — L'acte principal de l'orgueil est un désir coupable d'excellence, d'élévation, de supériorité sur les autres, auxquelles on n'a aucun droit. Ce désir peut naître en mille conditions diverses. Examinez vos sentiments ; plongez un regard scrutateur au fond de vos pensées et de vos désirs, surtout concernant les emplois publics, les charges de professeurs, prédicateurs ; et si vous trouvez quelque chose en vous qui ne soit pas conforme à la sainte humilité, retranchez-le à l'exemple de Notre-Seigneur « qui étant Dieu s'est anéanti lui-même et a pris la forme de ser-» viteur : » *Qui cum in forma Dei esset exinanivit semetipsum formam servi accipiens* (Philip. II, 6, 7).

IV. — Un autre acte de l'orgueil c'est le mépris du prochain qui se joint à la haute opinion de sa propre excellence. L'orgueilleux méprise les autres et veut qu'ils soient méprisés; sans aucun souci de la justice, il met tout ce qui le regarde au-dessus du reste. — Voyez où vous en êtes sous ce rapport et méditez de nouveau ces paroles : « Il a dispersé les superbes : » *Dispersit superbos.* Apprenez de Jésus-Christ Notre-Seigneur à être doux et humble de cœur.

XXXVI

MARIE GLORIFIE LE SEIGNEUR QUI ABAISSE LES PUISSANTS.

Deposuit potentes de sede.

I. — Méditez avec attention ces paroles de la bienheureuse Vierge : « Il a renversé les puissants de leur trône et il a exalté » les humbles : » *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.* C'est ainsi que Dieu a renversé et humilié les anges orgueilleux, Saül, Nabuchodonosor, Luther, et qu'il a exalté David, les Apôtres et tant de saints ; il les a pris dans la condition la plus humble et les a élevés au sommet du pouvoir, ou bien il les a fait passer d'une vie coupable à la sainteté. — Gardez-vous donc bien de tout orgueil et de toute jactance ; exercez-vous à l'humilité par des actes et vous arriverez ainsi, non pas à des fonctions grandes selon le monde, mais à un trône rapproché de celui du Christ, notre Seigneur, au ciel.

II. — Considérez aussi ces autres paroles de Marie : « Il a » rempli de biens ceux qui avaient faim et il a renvoyé les ri- » ches les mains vides : » *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes.* On voit souvent l'accomplissement de cette parole: beaucoup de pauvres sont enrichis des dons de Dieu et beaucoup de riches sont réduits au besoin ; mais elle s'accomplit pleinement pour ceux qui ont faim et soif de la justice, c'est-à-dire de la sainteté : ils en sont rassasiés. Ceux au contraire qui sont pleins de faste, d'arrogance, d'indifférence pour les biens spirituels et de vanité, perdent même cette ferveur qui les animait dans les premiers temps de leur vie religieuse. Vous êtes bienheureux si vous avez réellement faim et soif de la justice, parce que les péchés pleinement délibérés ne peuvent s'accorder avec une telle faim et une telle soif. Ceux qui les éprouvent montent par les degrés voulus à la perfection qu'ils désirent atteindre.

III. — Méditez encore ces autres paroles de la très sainte Vierge : « Il a pris sous sa sauvegarde Israël son serviteur : » *Suscepit Israel puerum suum*, et rappelez-vous tout ce que Dieu a fait pour protéger son peuple tant sous l'ancienne que sous la

nouvelle loi ; rappelez-vous ce qu'il a fait pour vous-même lorsque vous étiez dans le monde et depuis que vous êtes en religion, toutes les grâces qu'il vous a accordées pour que vous ne périssiez pas. Faites les divers actes, exprimez les sentiments que vous suggéreront ces souvenirs.

IV. — La source première de cette protection de Dieu est sa miséricorde : « Il s'est ressouvenu de sa miséricorde : » *recordatus misericordiæ suæ*, selon la promesse qu'il avait faite de nous venir en aide : « Comme il l'avait dit à nos pères : » *Sicut locutus est ad patres nostros*. Qu'elle est donc grande la miséricorde de Dieu ! qu'elles sont précieuses les promesses faites à Abraham, à David et aux autres, de nous venir en aide ! réfléchissez particulièrement à celle qu'il a faite à notre saint Fondateur en lui disant : « Je vous serai favorable : » *Ego vobis propitius ero*. Excitez dans votre âme une grande confiance et demandez avec ardeur qu'il agisse pour vous et pour les autres selon sa parole, *secundum verbum suum*.

XXXVII

DE QUATRE SENTIMENTS QUE NOUS DEVONS ÉPROUVER ENVERS LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

I. — Le *premier* sentiment que vous devez exciter dans votre cœur, est un sentiment de joie à la pensée des biens dont la très sainte Vierge est comblée. — Ce sont d'abord les biens propres à sa personne. Biens de la *nature* : c'est en vertu de sa nature qu'elle a mis au monde le Christ notre Seigneur. Biens de la *grâce* : elle a sous ce rapport surpassé tous les saints. Biens de la *gloire* : elle tient dans la gloire céleste la première place après le Seigneur lui-même. — Ce sont en second lieu les biens qu'elle procure aux hommes par ses prières et ses mérites. — Ce sont enfin les honneurs et le culte qui lui sont rendus dans l'univers entier. Il nous importe de méditer avec soin sur ces différents biens, d'en féliciter Marie et d'en témoigner notre joie.

II. — Le *second* sentiment sera un désir sincère d'imiter les vertus de cette Vierge bienheureuse, et particulièrement sa *chasteté* : elle fut telle, qu'elle ne consentit à devenir la Mère de Dieu qu'après s'être assurée que sa chasteté virginale n'avait rien à craindre ; son *humilité* : quoiqu'elle fût la plus noble de toutes les créatures, elle avait dans son cœur et elle témoignait par ses paroles et par ses actes, l'opinion la plus humble de ses propres mérites ; sa *pauvreté* : même au temps où elle donna le jour au Fils de Dieu, elle choisit l'asile le plus incommode, une étable destinée non pas aux hommes, mais aux animaux ; son

obéissance : quoiqu'elle portât dans son sein le Fils même de Dieu, elle partit en voyage, pour obéir au décret de César Auguste. Ainsi de ses autres vertus.

III. — Le *troisième* sentiment sera la reconnaissance pour les bienfaits, tant généraux que particuliers, que vous avez reçus de Dieu, par l'entremise de cette très sainte Vierge.

IV. — Le *quatrième* enfin sera une grande confiance dans les supplications que vous lui adresserez pour lui recommander les besoins communs et vos propres besoins.

XXXVIII

MARIE SALUÉE COMME REINE DU CIEL A LA RÉSURRECTION DE SON FILS.

Regina Cœli lætare.

I. — Les motifs pour lesquels la bienheureuse Vierge Mère de Dieu est appelée *Reine du ciel* ressemblent à ceux qui font donner à une reine, le titre de *reine* de tel ou tel pays. Ils sont néanmoins d'un ordre incomparablement plus excellent. Réfléchissez à ces motifs; vous y trouverez de quoi mettre en Marie toute votre espérance après Dieu, excitez en vous le désir de la servir fidèlement et d'autres pieux sentiments tels que de fidèles serviteurs en éprouvent pour une reine de la terre.

II. — Les titres de la Mère de Dieu à la dignité royale sont d'abord ceux qui appartiennent à tous les saints : Dieu leur a promis à tous qu'il seraient des rois dans les cieux. Mais elle a des titres particuliers; elle est la mère du roi céleste, et elle est digne par la sainteté incomparable de sa vie, d'être la première dans les cieux. Pesez ces vérités, félicitez Marie de sa dignité sublime, réjouissez-vous d'avoir une telle reine, d'être tout entier consacré à son service, et appliquez-vous à vous montrer son serviteur fidèle.

III. — La bienheureuse Vierge ne cesse de montrer, par les bienfaits qu'elle répand sur le genre humain, qu'elle possède cette puissance royale. Rendez-lui donc grâce et exposez-lui vos principaux besoins, afin qu'elle daigne vous venir en aide; dites-lui ce que votre cœur vous suggère pour toucher son cœur très clément.

IV. — Comment pourrez-vous parvenir à être roi dans le ciel, et à posséder cette dignité que Dieu a préparée à tous ses élus? Déplorez votre vie passée qui n'est pas faite pour vous le mériter, et efforcez-vous d'acquérir ce qui vous permettra d'arriver à cette excellence, pour l'amour de Dieu.

XXXIX

MARIE INVITÉE A SE RÉJOUIR.

Lætare.

I. — La *première* cause de joie pour la bienheureuse Vierge Marie est qu'elle ne fut jamais souillée d'aucun péché. Combien ce privilège est rare, combien il est excellent et utile, autant de considérations auxquelles nous devons nous arrêter. Félicitez-en la Mère de Dieu, et selon que vous le pouvez, imitez-la sur ce point.

II. — La *seconde* cause de la joie de la Mère de Dieu est qu'elle fut toujours la Vierge toute pure, et qu'elle conserva sa virginité parfaite, en vertu du vœu qu'elle en avait fait. Réfléchissez aussi à l'excellence de ce bien et rendez grâce à Dieu qui a daigné vous y faire participer jusqu'à un certain point. Demandez la grâce de persévérer en cet état; examinez quelle est votre conduite sous ce rapport et voyez si vous n'avez rien à corriger.

III. — La *troisième* cause de joie de Marie est qu'elle fut la Mère de Dieu lui-même. Combien ce titre de Mère de Dieu est grand, combien il est utile à elle-même et aux autres, voilà un digne objet de vos méditations. Demandez-lui qu'elle agisse comme il convient à la Mère de Dieu lui-même pour prendre votre défense, vous délivrer de divers maux, vous enrichir de biens nombreux.

IV. — La *quatrième* cause de joie de la bienheureuse Vierge est qu'elle fut pleine des dons de la grâce. Considérez et méditez cette plénitude. Soyez saisi d'admiration, félicitez Marie et demandez à Dieu d'être aussi rempli de grâce, autant du moins qu'il convient à votre petitesse. Mais pour l'obtenir, éloignez les obstacles.

XL

MARIE SE PLAIT A NOUS ENTENDRE LOUER LE SEIGNEUR.

Alleluia.

I. — Le mot hébreu *Alleluia* signifie : « Louez le Seigneur » avec une grande allégresse. » Dieu mérite nos louanges pour toutes sortes de motifs. Ce sont : l'excellence naturelle et surnaturelle de son être; tous ses attributs intrinsèques, infinis comme lui, tels que son infinité, son éternité, son immensité, son indépendance, sa sagesse, sa bonté, sa pureté, sa toute-puissance, etc. Parcourez en esprit les perfections de Dieu qui vous sont les plus connues; considérez-en le mérite; louez Dieu pour

chacune et en chacune d'elles, et demandez-lui qu'il imprime en vous des sentiments en rapport avec chacun de ses attributs pour la plus grande gloire de son nom.

II. — Les autres motifs que nous avons de louer Dieu se tirent des innombrables bienfaits dont il nous a comblés. Il faut les considérer comme les premiers, il faut louer le Seigneur pour chacun d'eux; mais il faut de plus, lui témoigner la reconnaissance et la joie qu'on éprouve au souvenir de ses bontés.

III. — Les louanges que vous adressez à Dieu doivent être accompagnées de joie et d'allégresse, parce que le Seigneur aime celui qui donne avec un cœur joyeux, et de plus les louanges que nous adressons au Seigneur contiennent plus de motifs de joie pour nous, qu'on ne peut en trouver dans tout ce qui est de ce monde. Excitez donc en vous de vifs sentiments de joie, et dites : « Nous vous louons, ô Dieu : » *Te Deum laudamus.* Récitez cette hymne tout entière en prononçant chaque parole avec une pieuse attention et des sentiments de joie spirituelle.

IV. — Le mot hébreu *Alleluia*, ou *Halleluiah*, est composé de *Allelu* qui signifie louez, et du nom de Dieu *Jah* qui dérive en hébreu de la même racine que les mots *être* ou *craindre*, parce que c'est en Dieu que réside éminemment l'être, que c'est lui qui le communique à tout ce qui est en dehors de lui, et que c'est lui qu'il faut craindre plus que toutes choses. D'où il suit que la louange que nous adressons à Dieu en lui disant : *Alleluia* doit être profondément sentie, puisqu'elle a pour objet l'infinité de son être et sa souveraine majesté, digne de tous nos respects et de notre crainte filiale.

Excitez donc en vous de tels sentiments, que les louanges adressées par vos lèvres à ce Dieu qui mérite des louanges infinies, soient autant que possible en rapport avec leur objet. Il faut que vous puissiez dire avec le Psalmiste, plus encore par vos actes que par vos paroles : « Que mon cœur se réjouisse et qu'il crai» gne votre nom : » *Lætetur cor meum ut timeat nomen tuum* (Psal. lxxxv, 11).

XLI

MARIE A MÉRITÉ DE PORTER JÉSUS-CHRIST DANS SON SEIN.

Quem meruisti portare.

I. — Marie a mérité de porter le Christ *premièrement*, parce qu'elle avait besoin de lui. C'est lui en effet qui l'a préservée de tout péché, et qui l'a remplie de tous ses dons. C'est en ce sens que l'Eglise dit, quoique dans un sens moins relevé, en bénissant le cierge pascal : « O heureuse faute, qui mérita d'avoir » un tel et si grand Rédempteur : » *O felix culpa quæ talem ac*

tantum meruit habere Redemptorem. Vous qui êtes sujet à de si nombreux péchés dont vous avez tant besoin d'être délivré, ne pouvez-vous pas vous appliquer ces mêmes paroles avec encore plus de raison? Rendez grâce à votre libérateur; mais prenez garde d'abuser de la bonté avec laquelle il vous a si souvent délivré et pardonné vos fréquentes rechutes dans le péché.

II. — Marie a mérité de porter le Christ *secondement*, parce qu'il n'y eut jamais en elle aucun péché qui s'y opposât. Le péché est en effet la seule chose que Dieu ait en souveraine horreur; c'est lui, s'il est mortel, qui chasse Dieu de l'âme. Félicitez votre mère de cette pureté; pleurez les souillures dont vous êtes couvert et voyez comment vous pourriez surtout vous rendre pur aux yeux de Dieu, et devenir ainsi propre à recevoir ses dons.

III. — Marie a mérité de porter le Christ *troisièmement*, parce qu'elle mérita d'un mérite de convenance (*de congruo*), comme parlent les théologiens, de concevoir l'humanité du Christ, prédestinée à l'union avec le Verbe. C'est ainsi qu'Abraham mérita que le Messie naquît de sa race, et Daniel, que l'avénement du Christ dans la chair fût accéléré. Pensez ici combien furent ardents en Marie, les désirs de l'incarnation du Fils de Dieu, combien ferventes les prières par lesquelles elle la demandait. Cependant l'incarnation du Christ dans le sein de Marie, n'était pas aussi nécessaire à cette bienheureuse Vierge que ne le sont à vous le salut et la perfection. Pourquoi donc les recherchez-vous avec tant de lâcheté et les demandez-vous avec tant de froideur? Rougissez de votre conduite et brûlez du désir d'y arriver enfin.

IV. — Marie a mérité de porter le Christ *quatrièmement*, parce que son corps très pur et son âme furent ornés des dons les plus excellents de Dieu, de ces dons qui l'invitent à demeurer dans une âme et font qu'il s'y plaît. — Considérez des yeux de votre esprit l'âme et le corps de la Mère de Dieu, enrichis de ces dons admirables; respirez-en le parfum avec délices, goûtez-en la suavité; écoutez la ravissante harmonie que produisent ce corps et cette âme agissant toujours de concert, et chantant à Dieu un cantique d'une douceur inexprimable, par la sainteté incomparable de leurs actes. Excitez-vous à imiter ces merveilles; soyez confus en voyant combien votre vie en diffère, et demandez à Dieu par les prières de sa Mère, la grâce de le porter toujours, la grâce qu'il trouve ses délices à demeurer dans votre âme.

XLII

MARIE PORTA LE CHRIST DE QUATRE MANIÈRES DIFFÉRENTES.

Quem meruisti portare.

I. — La très sainte Vierge porta le Christ *premièrement*,

comme une mère porte son enfant, dans son sein où elle l'avait conçu selon la chair, du plus pur de son sang. Aucune autre créature ne le porta ainsi. Félicitez Marie de cet insigne privilège et travaillez à l'imiter sur ce point, en multipliant vos sueurs et vos travaux assidus pour Jésus-Christ dans la vie religieuse; retranchez aussi, à cause de lui, autant que vous le permettront vos supérieurs, quelque chose de la nourriture et de la boisson, qui deviendraient votre sang par la nutrition, si vous ne vous en priviez pas.

II. — La très sainte Vierge porta le Christ *deuxièmement*, en tant que Dieu habitant dans son âme par la grâce. De cette manière encore, aucune pure créature ne le porta comme elle, parce que nulle ne posséda une grâce aussi abondante. Félicitez donc Marie et efforcez-vous de l'imiter en accumulant des trésors de grâce dans votre âme, et en faisant sans cesse des œuvres méritoires. Le faites-vous? Voyez comment vous y arriverez et efforcez-vous d'en profiter.

III. — La très sainte Vierge porta le Christ *troisièmement*, en le recevant comme sa nourriture dans l'adorable Eucharistie. Aucun saint ne communia avec autant de perfection qu'elle. Et vous comment recevez-vous le sacrement du Christ? Pleurez les manquements dont vous vous reconnaissez coupable, efforcez-vous, lorsque vous recevez l'Eucharistie, de ressembler à votre très sainte mère, pour l'ardeur de votre charité, la vivacité de votre dévotion et la profondeur de votre respect.

IV. — La très sainte Vierge porta le Christ *quatrièmement*, en se chargeant du lourd fardeau des souffrances de la croix. En effet, elle a éprouvé plus de douleurs dans son âme, à cause de la mort de Jésus-Christ son Fils et par suite de la pensée de nos péchés, que tous les martyrs n'ont pu endurer de tourments. C'est S. Anselme qui nous l'affirme [1]. Vous aussi vous portez le Christ par la souffrance, mais comment? Ne le repoussez-vous pas plutôt lorsqu'il veut vous charger de sa croix? Accoutumez-vous à le porter ainsi, et méditez sur les motifs que vous avez de le faire, pour en exciter le désir en vous.

XLIII

LE FILS DE MARIE RESSUSCITÉ.

Resurrexit sicut dixit.

I. — Représentez-vous l'âme de Jésus-Christ venant se réunir à son corps déposé dans le sépulcre; étudiez et goûtez les senti-

1. Ou plutôt Eadmer, *de Excell. Virg. Mariæ*, c. v.

ments de cette âme bienheureuse à l'égard de son divin corps. Le *premier* sentiment de l'âme de Jésus-Christ envers son corps était un tendre amour. Elle l'aimait comme le fidèle compagnon qui l'avait aidé, pendant près de trente-quatre ans, à faire toute la volonté du Père éternel et à mener à bonne fin l'œuvre de notre rédemption. Prêtez des paroles semblables aux nôtres à l'âme du Seigneur lorsqu'elle vient s'unir de nouveau à son corps, le vivifier, le glorifier par la vertu de sa divinité. Ecoutez comme elle lui parle avec tendresse, comme elle le salue, comme elle lui témoigne son amour, comme elle lui rend grâce pour sa perpétuelle soumission à elle-même et à la volonté de Dieu, pour sa patience au milieu de tant de tourments et d'incommodités d'une vie pauvre et laborieuse. A ce spectacle, répandez-vous à votre tour en des sentiments pareils, pour ce corps adorable; saluez-le avec une tendre dévotion comme la demeure de la divinité, comme la source des grâces, comme l'idéal de la vertu. Adorez-le avec humilité, témoignez-lui votre reconnaissance pour tous les biens qui vous sont venus par lui, et aimez-le de l'amour surnaturel le plus ardent.

II. — Considérez les propriétés du corps de Jésus-Christ ressuscité : l'agilité, la subtilité, la clarté, l'impassibilité, l'immortalité, et en même temps arrêtez vos yeux sur les cicatrices de ses plaies qu'il a conservées et qui rehaussent merveilleusement sa beauté. En même temps, son âme jouit, même dans sa partie inférieure, d'une joie infinie que n'altère aucune tristesse. Réjouissez-vous donc des gloires de l'humanité du Christ dans sa résurrection; adressez-lui vos félicitations; rendez grâce à Dieu et complaisez-vous dans le bonheur de celui qui vous a racheté au prix de tant de souffrances. Demandez au Seigneur qu'il accorde une gloire semblable à votre corps et à votre âme au moment de la résurrection; mais demandez-le pour la plus grande gloire du Christ, votre Seigneur et votre chef, dont vous êtes un membre.

III. — Considérez les voies par lesquelles Jésus-Christ est arrivé à posséder une si grande gloire dans son corps et dans son âme, et étudiez-vous à marcher dans le même chemin, autant qu'il vous est possible, dans le but de ne pas trop différer de lui. Sous un chef si parfaitement beau, il convient que vous, qui faites partie de ses membres, soyez digne de sa beauté, pour sa plus grande gloire. Il faut ajouter à la beauté de Jésus-Christ, il faut augmenter le triomphe qu'il remporte sur l'enfer et le démon, non seulement dans sa propre personne, mais dans ses membres, tout humbles qu'ils soient. Pour atteindre ce but, demandez comme première grâce au Christ glorieusement ressuscité, qu'il commence à manifester en vous un fruit très abondant de sa passion, un fruit qui ne manque jamais, un fruit qui

s'accroisse sans cesse et se multiplie par des progrès assidus dans la pratique de la vertu, par les dons du Saint-Esprit et par les secours surnaturels de la grâce de Dieu.

IV. — Assistez en esprit à l'entretien de Jésus-Christ ressuscité, avec sa très sainte Mère, qu'il voulut visiter la première avant tous les autres, et consoler par sa présence. Etudiez avec un soin pieux la matière et la forme des paroles de Jésus et de Marie dans cet entretien; tenez-vous en leur présence comme le plus humble des serviteurs, et excitez en votre âme des sentiments en rapport avec les paroles que vous leur prêterez. Demandez à la Mère de Dieu qu'elle vous offre à son divin Fils, pour que vous soyez perpétuellement son serviteur, sans que le péché vienne jamais interrompre votre service. Demandez-lui qu'elle vous fasse profiter abondamment des fruits de la rédemption, par les divers moyens institués à cette fin, mais surtout par la réception fréquente du corps glorieux du Sauveur dans la très sainte Eucharistie; adorez-le avec un grand amour et baisez-le spirituellement dans cette multitude infinie de lieux différents où il y demeure pour vous; et lorsque vous aurez reçu la très sainte Eucharistie, donnez libre cours à tous vos sentiments envers Jésus dans sa gloire; qu'ils ressemblent à ceux de sa très sainte Mère lorsqu'il lui apparut après sa résurrection.

XLIV

LE FILS DE MARIE MONTE AU CIEL.

I. — Au jour de son ascension glorieuse, Jésus-Christ monte au ciel comme notre frère, avec l'humanité qu'il a prise dans le sein de la Vierge. Vous pouvez espérer de Jésus plus encore que Joseph ne promettait à ses frères, autrefois ses ennemis; car Joseph n'avait ni le même amour, ni la même puissance. Dites-lui donc avec une tendre affection ce que disaient les frères de Joseph : « Je vous conjure d'oublier le crime de vos » frères, leur péché et la malice qu'ils ont exercée contre vous » : *Obsecro ut obliviscaris sceleris fratrum tuorum, et peccati atque malitiæ quam exercuerunt in te* (Genes. L, 17.)

II. — Admirez combien le genre humain est honoré dans le ciel par l'élévation de l'humanité de Jésus-Christ au suprême degré de la gloire. Adressez vos félicitations à cette adorable humanité; adorez-la avec le respect le plus profond et le plus affectueux; remplissez votre cœur de saints désirs, afin d'approcher le plus possible du trône et de la gloire de l'humanité du Fils de Dieu; faites-le dans le but de jouir de Dieu et de sa consolation. Est-ce ainsi que vous agissez? Voyez comment vous y arriverez et prenez des résolutions.

III. — Quelle ne fut pas la joie de la très sainte Mère de Jésus, lorsqu'elle vit la gloire de l'humanité du Seigneur, de cette humanité formée de son sang le plus pur! Sans doute elle surpassa de beaucoup la joie du saint patriarche Jacob à la vue de son fils Joseph élevé au rang de gouverneur de l'Egypte. Félicitez la Mère de Dieu de cette joie et de cette consolation; demandez par son intercession d'arriver, en vertu des mérites de Jésus-Christ, à contempler cette gloire après votre vie mortelle, d'y arriver par la voie la plus droite, et d'approcher le plus possible du trône du Seigneur.

IV. — Grande est la puissance de Marie dans le ciel; grande est son autorité auprès de son Fils. Que pourrait lui refuser, en effet, ce Fils qui règne dans le ciel? Ses richesses, sa charité, ses biens sont infinis, et il ne ressemble pas aux rois de la terre qui deviennent moins riches à mesure qu'ils donnent. Pensez-y, et exposez à Marie tous vos besoins, afin que vous obteniez par elle miséricorde de la part de votre Dieu.

XLV

IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE.

I. — La providence divine, par une conduite qui pourrait nous paraître étonnante, mais qui n'en repose pas moins sur les motifs les plus graves et qui a pour fin dernière la plus grande gloire de Dieu, permet quelquefois aux hommes de porter sur les personnes les plus saintes, des jugements très divers et même profondément blessants pour leur réputation. Ce fut ainsi que Dieu laissa des personnages éminents en science et en sainteté, prétendre que la bienheureuse Vierge Marie avait été souillée du péché originel, au moment de sa conception. L'exemple d'une telle aberration doit vous encourager à ne faire aucun cas des jugements les plus injustes que les hommes porteront sur vous, pourvu que vous n'ayez rien fait pour y donner occasion. Voyez même si vous n'auriez pas quelques bons motifs de désirer être ainsi jugé, et désirez-le pour ressembler sur ce point à votre sainte mère.

II. — Que le péché originel a de puissance pour répandre partout son venin! Il aurait infecté l'âme de la Mère de Dieu elle-même, si elle n'avait été préservée de son atteinte par une disposition toute particulière du Seigneur. Mesurez la grandeur d'un tel bienfait, félicitez la bienheureuse Vierge qui en a été l'objet, et rendez grâce à Dieu dont la bonté est infinie, aussi bien que sa grandeur. En même temps, humiliez-vous en présence de sa suprême majesté, parce que le commencement de votre existence a été marqué par la haine entre votre Dieu et vous. Rendez

grâce à votre divin maître qui n'a pas voulu vous laisser mourir sans que vous fussiez purifié par le baptême. Hélas! il en est bien à qui cette faveur a manqué. Ils meurent sans être baptisés et jamais ils ne jouiront de la vision béatifique de Dieu, à moins qu'il ne soit suppléé à leur baptême par le martyre ou quelque autre moyen.

III. — Admirez combien était belle et pure l'âme de la bienheureuse Vierge, lorsqu'elle fut unie à son corps. Cette beauté lui venait de la grâce sanctifiante. Vous en comprendrez la grandeur en réfléchissant aux maux que cette grâce éloigne, et aux biens qu'elle procure. Comparez ces biens à tout ce que les hommes aiment et recherchent ici-bas. Cette considération doit exciter en vous un désir sincère d'arriver à la pureté d'âme la plus parfaite et de chercher les moyens propres à atteindre ce but.

IV. — Considérez avec quel amour toutes les personnes divines et les saints anges contemplèrent l'âme de la bienheureuse Vierge qui n'était pas encore née ; quelle douceur, quel plaisir tous éprouvèrent à sa vue, et quel éloge ils firent d'elle. Excitez en vous des affections semblables pour cette très sainte créature; rendez-lui au fond de votre cœur les plus profonds hommages; reconnaissez qu'elle en est digne par les dons incomparables de la grâce dont elle fut remplie dès l'instant même de sa conception; et puis faites un retour sur vous-même; reconnaissez la misère honteuse de votre âme, demandez pardon, implorez le secours de Marie, pour être purifié le plus tôt et le plus parfaitement possible. Ainsi vous apparaîtrez, vous aussi, très parfait aux yeux de Dieu.

XLV[1]

NATIVITÉ DE MARIE.

I. — Si vous cherchez à savoir ce que Marie était pour Dieu ce qu'elle était dans la pensée divine avant sa naissance et de toute éternité, trois vérités vous frapperont. 1° Parmi tous les êtres futurs, présents à la pensée de Dieu, il n'y avait aucune pure créature aussi complète en sa substance, aussi parfaite, aussi belle, que la bienheureuse Vierge. — 2° Il n'y en avait aucune qui fût destinée à d'aussi grandes choses qu'elle. — 3° Il n'y en avait aucune enfin que Dieu considérât en lui-même éternellement, et dont il décrétât l'existence future avec autant de complaisance. — Adressez donc vos louanges à Marie, réjouissez-vous, rendez grâce à Dieu et reconnaissez combien il est beau de plaire à Dieu, d'être pour Dieu un objet de complaisance, de réjouir le cœur de Dieu, votre Seigneur. Demandez à votre divin Jésus qu'il vous accorde la faveur de lui plaire ainsi

et efforcez-vous d'écarter tout ce qui pourrait y mettre obstacle.

II. — Considérez ensuite l'état de la bienheureuse Vierge dans le monde avant sa nativité. Elle était dans le sein de sa mère, pure du péché originel et toute remplie de la grâce de Dieu. Vous pouvez reconnaître ici, et admirer la bénignité du Seigneur qui a daigné lui accorder cette faveur, sans aucun mérite de sa part. Demandez au Seigneur qu'il agisse de même envers vous, qu'il n'attende pas vos mérites, puisque vous ne pouvez en avoir aucun par votre propre vertu, mais qu'il vous remplisse de ses dons. Suppliez la très sainte Vierge qu'elle vous obtienne cette faveur.

III. — Marie, au jour de sa nativité, fut supérieure en excellence à tous les hommes qui ont été de simples créatures. Elle l'emporta sur Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, David, Jean-Baptiste et les autres saints Considérez en quoi cette enfant naissante fut supérieure à chacun d'eux, et de vos considérations retirez quelques fruits pratiques pour votre avancement spirituel.

IV. — Quels présents offrirez-vous à la bienheureuse Vierge à l'occasion de la fête de sa naissance ? que lui demanderez-vous pour vous-même et pour les autres ? Faites-lui vos offrandes ; demandez des grâces nécessaires et unissant à la Vierge nouvellement née vos oblations et vos supplications, présentez-les à la très sainte Trinité pour sa gloire.

XLVII

PRÉSENTATION DE MARIE.

I. — Considérez les causes pour lesquelles la bienheureuse Vierge fut présentée par ses pieux parents au Seigneur, pour servir Dieu dans son temple. Que chacune des causes que vous reconnaîtrez excite en vous quelque pieux sentiment.

II. — Faites aussi réflexion au temps où s'accomplit cette présentation. La très sainte enfant n'était alors âgée que de trois ans. Pourquoi Dieu voulut-il qu'elle se consacrât si tôt à son service ? Quelle leçon pour vous qui avez tant tardé à vous donner au Seigneur votre Dieu ! quelle confusion ! Demandez pardon et faites en sorte de regagner le temps perdu.

III. — Considérez les sentiments avec lesquels Marie s'offre au Seigneur dans un âge si tendre. Quelles étaient ses pensées, quelle était sa contenance, comment se présentait-elle devant le Seigneur en cette occasion ? Etudiez ce modèle ; voyez sur chaque point ce que vous pouvez imiter, ce qui doit vous couvrir de confusion, et ce qui peut contribuer à vous rendre meilleur.

IV. — Après sa Présentation, la bienheureuse Vierge vécut dans les appartements qui attenaient au temple. C'est là qu'il

faut la contempler, voir comment elle se comportait dans tout ce qui regardait le service de Dieu, dans ses conversations et tous ses rapports avec les autres. — Faites un retour sur vous-même, proposez-vous quelques améliorations dans votre conduite et demandez-lui qu'elle vous obtienne une résolution persévérante et efficace de vous présenter enfin au Seigneur comme un serviteur bon et fidèle, accomplissant exactement tout ce qu'il vous ordonne par lui-même ou par ceux qui vous dirigent en son nom.

XLVIII

ANNONCIATION DE MARIE.

I. — Considérez l'admirable libéralité de la très sainte Trinité procédant de son infinie bonté et de son amour pour le genre humain. Pour rendre plus abondant le fruit de notre rédemption, de notre délivrance, de la servitude du démon et du péché, elle décréta qu'une des trois Personnes divines prendrait la nature humaine, afin d'accomplir cette œuvre. Admirez cette faveur infinie que Dieu nous accorde, louez et rendez grâce du plus profond de votre cœur, et descendant à la pratique, voyez ce que la reconnaissance vous impose d'offrir à Dieu, en retour de sa libéralité infinie et offrez-le.

II. — Considérez aussi le saint Archange qui remplit auprès de la bienheureuse Vierge cette glorieuse ambassade ; voyez comme il se tient en sa présence, le respect avec lequel il lui parle ; écoutez ce qu'il dit ; pénétrez les sentiments qui l'animent lorsqu'il prononce ces mots : « Je vous salue pleine de » grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les » femmes... Ne craignez point, Marie ; vous avez trouvé grâce » devant Dieu ; voilà que vous concevrez dans votre sein, et » vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. » Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur » Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera » éternellement sur la maison de Jacob et son règne n'aura » point de fin... L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu » du Très-Haut vous couvrira de son ombre : » *Ave gratia plena*, etc. (Luc. I, 28 et suivants). Toutes ces paroles doivent faire naître en vous de pieuses affections, mais surtout celles-ci : 1° *Je vous salue pleine de grâce* ; 2° *Vous avez trouvé grâce devant Dieu* ; 3° *Il régnera éternellement sur la maison de Jacob.*

III. — Avec quels sentiments d'humilité et de crainte la bienheureuse Vierge Marie ne reçut-elle pas la salutation de l'Ange ! *Elle fut troublée de ces paroles et elle pensait quelle pouvait être cette salutation*, dit l'Evangile. Remarquez aussi qu'elle ne voulut pas donner tout d'abord son consentement à la proposition

du messager céleste, ni accepter la maternité divine de peur que son vœu de virginité n'eût à en souffrir, puis lorsqu'elle connut la manière nouvelle et miraculeuse dont s'accomplirait le mystère de l'incarnation et de l'enfantement divin, elle donna son consentement avec l'humilité la plus profonde. Elle dit à l'Ange : « Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait » selon votre parole : » *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum.* Méditez toutes ces paroles et étudiez-vous à en tirer profit.

IV. — Après la réponse de Marie, N.-S. Jésus-Christ fut incarné instantanément dans son sein très pur. Avec quel amour le Verbe du Père éternel se revêtit de notre chair ! Quels sentiments furent ceux de la bienheureuse âme du Christ notre Seigneur mise, dès cet instant, en possession de la claire vision de Dieu ! Qui dira ses adorations, son amour, l'ardeur avec laquelle elle s'offrit dès lors, pour supporter, à cause de vous, les misères, les souffrances, les persécutions, les coups, les calomnies et enfin la mort ? Admirez ces merveilles ; saluez un hôte si généreux, un bienfaiteur si extraordinaire. Rendez-lui grâce pour ce commencement de votre rédemption et priez-le qu'il achève cette œuvre. Demandez-lui qu'il vous en applique efficacement le mérite tout entier et que vous l'ayant appliqué, il vous le conserve jusqu'à la mort. Enfin voyez ce que vous devez faire pour travailler de votre côté à l'œuvre de votre rédemption que Jésus-Christ accomplit, car il ne l'achèvera pas sans vous.

XLIX

VISITATION DE MARIE.

I. — Que l'humilité de la bienheureuse Vierge Marie est admirable ! Elle est devenue la Mère de Dieu; elle est élevée à la plus haute dignité possible après celle de Jésus-Christ notre Seigneur, et la voilà qui part pour rendre visite à Elisabeth ! Examinez votre conduite ? Y voit-on paraître une telle humilité ? Souvent, au contraire, vous évitez de vous rendre où vous devriez aller, parce que vous êtes gonflé d'orgueil. Que souvent il arrive, hélas ! que les honneurs changent vos mœurs !

II. — Considérez avec quelle hâte la bienheureuse Vierge se rend auprès de sainte Elisabeth. « Elle s'en alla en grande hâte » vers les montagnes : » *Abiit in montana cum festinatione* (Luc. I, 39), dit l'Evangile. Celui qui s'empresse de donner donne deux fois. Imitez cet exemple lorsqu'il s'agit du service de Dieu. Peut-être ne le faites-vous pas ? Voyez à quoi vous en êtes, et excitez-vous à la ferveur pour votre avancement spirituel.

III. — Voyez comment Marie prévient Elisabeth et la salue la

première, quoiqu'elle soit la plus digne. Et à peine Marie a-t-elle salué sa cousine, que l'enfant que celle-ci portait tressaille de joie dans son sein, tandis qu'elle-même est remplie du Saint-Esprit. Il faut méditer tous ces mystères et les rapporter à votre amendement.

IV. — Ecoutez ce qu'Elisabeth dit à la très sainte Vierge Marie : « Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de votre » sein est béni. Et d'où m'arrive-t-il que la mère de mon Sei- » gneur vienne vers moi ? Vous êtes bienheureuse vous qui avez » cru, car ce qui vous a été dit par le Seigneur s'accomplira :» *Benedicta tu inter mulieres,* etc. (Luc. I, 42, 43, 45). Pesez toutes ces paroles et sachez en profiter.

L

PURIFICATION DE LA B. V. MARIE.

I. — La bienheureuse Vierge Marie nous donne un admirable exemple d'humilité et d'obéissance, dans la cérémonie de la Purification. Comme toutes les autres mères et la moindre d'entre elles, après avoir enfanté le Christ notre Seigneur, elle demeure pendant quarante jours, selon que l'ordonnait la loi de Moïse, « sans toucher aucune chose sainte, sans entrer dans le » sanctuaire, jusqu'à ce que soient accomplis les jours de sa pu- » rification : » *Omne sanctum non tanget, nec ingredietur in sanctuarium, donec impleantur dies purificationis suæ* (Levit. XII, 4). — Comprenez la grandeur de cette humilité et de cet acte d'obéissance qui ne l'obligeait pas. Goûtez intérieurement la suavité de ces vertus; recherchez-en les causes et comparez-y votre désir de paraître, votre vaine gloire, votre désobéissance. Soyez pénétré de confusion et proposez-vous de vous amender.

II. — Considérez les occupations extérieures de Marie pendant ces quarante jours, et ses dispositions intérieures. Sa joie était grande et elle ne se préoccupait aucunement des jugements des hommes, qui pensaient qu'elle avait mis le divin Enfant Jésus au monde comme les autres mères. Profitez des exemples qu'elle vous donne.

III. — Considérez aussi l'oblation du divin Enfant Jésus notre Seigneur, faite au temple de Jérusalem, après que furent écoulés les quarante jours de la purification de la bienheureuse Vierge. Voyez comment Marie et son Enfant accomplissent ce grand acte; combien il est agréable à Dieu le Père et aux anges. En union avec cette oblation, offrez-vous à Dieu vous-même; offrez-lui vos biens et vos maux; vos biens pour qu'il les affermisse et les augmente; vos maux pour qu'il vous en délivre. Offrez aussi le divin Enfant Jésus,pour que votre sacrifice soit

reçu en odeur de suavité par le Seigneur, et vous recevrez par lui une ample bénédiction du ciel.

IV. — Considérez enfin les causes pour lesquelles le Seigneur avait voulu qu'après les jours de la purification, il lui fût offert soit un agneau d'un an en holocauste et un petit de tourterelle pour le péché, soit, si l'agneau manquait, comme il arriva pour la bienheureuse Vierge à cause de sa pauvreté, deux tourterelles ou deux petits de colombes, un en holocauste, l'autre pour le péché. Tirez de cette loi la leçon morale qu'elle contient et profitez-en pour le bien de votre âme.

LI

MARIE AUX NOCES DE CANA.

I. — Considérez comment se comportèrent au festin des noces la Mère de Jésus, Jésus-Christ lui-même et ses disciples ; écoutez leurs paroles, voyez leur attitude, comment ils mangent et comment ils boivent. Réfléchissez à la manière dont vous accomplissez ces divers actes et profitez de leurs exemples.

II. — Pourquoi Jésus-Christ notre Seigneur, pourquoi sa très sainte Mère et ses disciples si pleins de modestie ne refusèrent-ils pas d'assister à un festin de noces ? Certainement ils n'y allèrent pas pour y goûter les joies du monde, pour se rassasier de mets plus recherchés, pour se livrer à des conversations inutiles et perdre en vaines distractions un temps qui eût été mieux employé au travail. Ils se proposaient des fins plus excellentes qui se rapportaient à la glorification de Dieu. Voyez quelles pouvaient être les fins qu'ils se proposaient et comment ils travaillaient à les atteindre. Faites-vous à vous-même l'application de ce que vous reconnaissez en eux, et profitez-en pour le bien de votre âme.

II. — Voyez la pieuse sollicitude de Marie disant à Jésus, lorsque le vin vient à manquer : « Ils n'ont plus de vin : » *Vinum non habent* (Joan. II, 3). Réjouissez-vous de cette tendre charité que la bienheureuse Vierge témoigne à ceux qui sont dans le besoin ; rendez-lui grâce et concevez une ferme espérance que Marie intercédera pour vous dans vos nécessités, même sans que vous l'en priiez, si vous êtes digne de cette bienveillance de sa part. Pensez à ce que vous devez faire pour la mériter et efforcez-vous d'y arriver.

IV. — Considérez la mesure que garde Notre-Seigneur. Il aurait pu fournir aussitôt miraculeusement du vin aux convives ; mais il ne voulut pas et ne le fit qu'un peu après, pour vous apprendre à modérer, même pour le bien, les mouvements impétueux de votre volonté, et à ne pas faire aussitôt et en toute hâte ce qui devra être fait plus tard ; il faut que chaque chose soit

accomplie au moment où une juste nécessité le demande, pour que vous soyez maître de vous-même et de vos actions, pour que vous ne soyez pas entraîné par vos mouvements intérieurs, mais que vous les régliez et que vous les obligiez à se soumettre au juste empire de la raison. Voyez si votre conduite est telle et corrigez ce qui a besoin d'être corrigé.

LII

MARIE AUX NOCES DE CANA (SUITE).

I. — Considérez la réponse que Jésus fit à la bienheureuse Vierge : « Femme, qu'importe à vous et à moi? Mon heure n'est » pas venue : » *Quid mihi et tibi est mulier ? Nondum venit hora mea.* Il y a, sur ces mots, deux remarques à faire : la première est que la liberté de Jésus-Christ n'est aucunement entravée par ce qui constitue des devoirs pour les autres hommes, puisqu'il refusa à sa mère de faire ce qu'elle lui demandait, au moment même où elle le demandait. La seconde est que Dieu n'exauce pas toujours immédiatement les saints, quoiqu'ils lui demandent des choses qui sont justes. Que cette leçon vous serve à persévérer dans la prière, bien que vous ne soyez pas toujours immédiatement exaucé ; qu'elle vous apprenne aussi à ne jamais faire ce qu'il faut éviter ou ce qui ne convient pas, même si vous en êtes prié par quelqu'un de grande autorité. Examinez votre conduite sous ce rapport et corrigez ce qui pourrait laisser à désirer.

II. — La bienheureuse Vierge dit à ceux qui servaient : « Tout » ce qu'il vous dira, faites-le : » *Quodcumque dixerit vobis, facite* (Joan. II, 5). Certaine du secours que Jésus accordera, elle indique à ceux qui en ont besoin le sûr moyen de l'obtenir ; ce moyen est l'obéissance parfaite. Acceptez cette parole comme si elle vous était dite à vous-même, et mettez-la en pratique, si vous voulez obtenir de Dieu ce dont vous avez besoin. Ne vous étonnez pas si vous demandez beaucoup de choses sans les obtenir ; c'est que vous n'écoutez pas Jésus-Christ. Rappelez à votre mémoire quelques conseils donnés par lui dans l'Évangile et vous reconnaîtrez qu'il en est ainsi. Mettez-vous donc sérieusement à les suivre.

III. — Jésus-Christ procura miraculeusement le vin nécessaire aux convives. Il dit aux serviteurs : « Remplissez les urnes » d'eau : » *Implete hydrias aqua* (Joan. II, 7), et ils les remplirent jusqu'au haut. Apprenez par l'exemple de ces hommes qui servaient au festin des noces, à accomplir très parfaitement ce que Dieu vous ordonne. Les serviteurs ne se contentèrent pas de remplir à peu près les urnes, mais ils y mirent autant d'eau

qu'elles pouvaient en contenir, et les remplirent jusqu'aux bords. Il n'est pas étonnant que Jésus-Christ ait récompensé cette parfaite obéissance. — Jetez un regard rapide sur vos principales occupations de la journée que vous accomplissez pour obéir à la volonté de Dieu, et voyez si vous le faites aussi parfaitement qu'il vous est possible. Reprochez-vous votre lâcheté, et ne vous étonnez pas si vous ne voyez pas en vous les dons de Dieu, que ses parfaits serviteurs reçoivent de lui. Proposez-vous en conséquence de faire mieux.

IV. — Considérez les causes pour lesquelles Jésus-Christ ne choisit pas une autre occasion que des noces pour faire ce premier miracle, quoique des langues téméraires eussent pu lui reprocher de favoriser le luxe et de fournir matière à l'abus des boissons. Pourquoi voulut-il que ce premier miracle fût une merveilleuse transformation de l'eau en vin ? Ne manquez pas de retirer quelque fruit spirituel de ces considérations.

LIII

ASSOMPTION DE MARIE.

I. — En quel état se trouvait l'âme de la bienheureuse Vierge Marie aux approches de la mort, vis-à-vis de Dieu, du prochain et de sa propre conscience ? Voilà ce qu'il faut considérer et vous demander, en même temps, si vous avez sujet d'espérer aussi, toutes proportions gardées, une semblable paix et une joie pareille à votre dernière heure. Si vous y aspirez, vous devez éloigner de vous dès maintenant tout ce qui pourrait s'y opposer, et vous efforcer d'acquérir ce qui contribuera à vous les procurer.

II. — Considérez aussi de quels pieux sentiments étaient pénétrés les disciples de Jésus-Christ, en assistant aux derniers moments de la bienheureuse Vierge mourante. Assistez-y avec eux en esprit et excitez dans votre cœur des affections semblables aux leurs.

III. — Au sortir de son corps, l'âme de la bienheureuse Vierge monte tout droit au ciel sans être aucunement arrêtée par le purgatoire. Regardez-la s'élever accompagnée de tous les anges et les saints qui forment son cortège, et réfléchissez aux moyens que vous devez prendre pour aller au ciel comme elle.

IV. — Assistez en esprit à la réception de Marie dans le ciel, à sa prise de possession de son trône glorieux. Réfléchissez aux causes d'une gloire si grande et demandez à la bienheureuse Vierge qu'elle vous rende semblable à elle, autant qu'il est possible, pour la plus grande gloire de Dieu, pour sa propre consolation et pour montrer la puissance des mérites de son Fils.

III^e SECTION

LECTURES

POUR

LE MOIS DE MARIE

PREMIÈRE SÉRIE DE LECTURES EMPRUNTÉES AU TOME I^er^.
DE LA SOMME DES GRANDEURS DE MARIE.

Ouverture du Mois de Marie. — Prédestination de la très sainte Vierge. Tome I, p. 1.

Premier jour. — Marie prédestinée la première de toutes les créatures, après son divin Fils, p. 20.

II^e jour. — Marie prédestinée de Dieu, premièrement pour être la Mère du Rédempteur, p. 28.

III^e jour. — Marie prédestinée gratuitement, p. 39.

IV^e jour. — Marie prédestinée de Dieu après la prévision des mérites de Jésus-Christ, p. 44.

V^e jour. — Marie prédestinée à la maternité divine, parce qu'Adam a péché, p. 48.

VI^e jour. — Le péché d'Adam nécessaire pour l'existence même de Marie, p. 53.

VII^e jour. — La prédestination de Marie et les trois Personnes de la Sainte Trinité, p. 56.

VIII^e jour. — La prédestination de Marie, cause de celle des élus en général, p. 62.

IX^e jour. — La prédestination de Marie, cause de celle de chacun des élus en particulier, p. 66.

X^e jour. — La prédestination de Marie, cause de sa vie humble sur la terre, p. 73.

XI^e jour. — Autres effets de la prédestination de Marie, p. 78.

XII^e jour. — Péché originel, son existence, sa nature, ses effets, p. 84.

XIII^e jour. — Marie réellement rachetée du péché originel par les mérites de Jésus-Christ, p. 94.

XIV^e jour. — Tous les dons accordés à Marie se rapportent à la Rédemption et en découlent, p. 105.

XV^e jour. — Excellence de la rédemption de Marie, p. 109.

XVI^e jour. — Dieu a possédé Marie dès le commencement et l'a possédée sans interruption, p. 118.

XVII^e jour. — Le péché originel et le péché actuel incompatibles avec la dignité de Mère de Dieu, p. 121 à 132.

XVIIIe JOUR. — Marie toute belle et sans tache, p. 132.
XIXe JOUR. — Virginité de l'âme de Marie non moins nécessaire que celle de sa chair, p. 136.
XXe JOUR. — Marie immaculée parce qu'elle est la fille du Père éternel, p. 163.
XXIe JOUR. — Marie immaculée parce qu'elle est la Mère du Fils de Dieu, p. 168.
XXIIe JOUR. — Marie immaculée parce qu'elle est l'Epouse de Dieu, p. 172.
XXIIIe JOUR. — Marie immaculée parce qu'elle est la Reine de toute la création, p. 178 à 192.
XXIVe JOUR. — La connaissance des mystères de Marie développée progressivement, p. 192.
XXVe JOUR. — Quelques figures de l'Immaculée Conception de Marie : le Monde, le Paradis de délices, p. 197.
XXVIe JOUR. — Eve, l'Arche de Noé, p. 201.
XXVIIe JOUR. — Le Buisson ardent, l'Arche d'alliance, la Verge d'Aaron, p. 207.
XXVIIIe JOUR. — Le Trône de Salomon, la Nuée d'Elie, la Colonne de feu, p. 213.
XXIXe JOUR. — L'Immaculée Conception de Marie annoncée par David et par Isaïe, p. 224 et 226.
XXXe JOUR. — Autres paroles du Psalmiste annonçant l'Immaculée Conception de Marie, p. 231.
XXXIe JOUR. — Marie révélée aux anges et aux hommes dès l'origine et dans la suite des siècles, p. 398.

SECONDE SÉRIE DE LECTURES EMPRUNTÉES AU TOME IIe.
MARIE PENDANT SA VIE MORTELLE.

OUVERTURE. — Condition de S. Joachim et de sainte Anne ; lieu où ils habitaient; leurs vertus; leur culte, p. 20 à 30.
PREMIER JOUR. — Stérilité des parents de Marie, p. 30.
IIe JOUR. — Conception immaculée de Marie, p. 37 à 45.
IIIe JOUR. — Plénitude de grâce et de vertus infuses en Marie, dès le moment de sa conception, p. 45.
IVe JOUR. — Confirmation en grâce et usage de la raison, p. 56.
Ve JOUR. — Lieu et époque de la Nativité de Marie, p. 68.
VIe JOUR. — Miracles qui ont accompagné la Nativité de Marie, p. 73.
VIIe JOUR. — La Nativité de Marie, cause universelle de joie, p. 77.
VIIIe JOUR. — Nom sacré de Marie, son origine, son excellence, p. 82.
IXe JOUR. — Nom sacré de Marie; ses diverses significations, p. 91.

Xe jour. — Marie jusqu'à l'âge de trois ans; sa Présentation au temple, p. 103.
XIe jour. — Pourquoi et à quel âge Marie fut présentée au temple, p. 109.
XIIe jour. — Circonstances principales de la Présentation de Marie au temple, p. 114.
XIIIe jour. — Séjour de Marie dans le temple, p. 120 à 126.
XIVe jour. — Séjour de Marie dans le temple (suite) p. 126.
XVe jour. — Marie fait vœu de virginité. — Age auquel elle a fait ce vœu, p. 135 et 136, puis 147 et suivantes.
XVIe jour. — Marie fait la première le vœu de virginité. — Qualités de son vœu, p. 150.
XVIIe jour. — Fiançailles de Marie et de Joseph, p. 156.
XVIIIe jour. — Beauté extérieure de Marie et de Joseph, p. 162.
XIXe Jour. — Age de Marie et de Joseph à l'époque de leurs fiançailles, p. 169.
XXe jour. — Convenance et nécessité du mariage de la sainte Vierge, p. 179.
XXIe jour. — Vertus de S. Joseph, p. 199.
XXIIe jour. — S. Joseph comparé aux autres saints, p. 218.
XXIIIe jour. — Culte rendu à S. Joseph, p. 224.
XXIVe jour. — L'Annonciation. Consentement de Marie demandé par le Seigneur, p. 233 à 238.
XXVe jour. — L'ange Gabriel chargé du message, p. 238.
XXVIe jour. — Circonstances de l'apparition de l'Ange, p. 246.
XXVIIe jour. — Salutation de l'Ange : *Ave gratia plena.* p. 255.
XXVIIIe jour. — Salutation de l'Ange : *Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus*, p. 261.
XXIXe jour. — Le trouble de Marie, p. 265.
XXXe jour. — Le message de l'Ange, p. 271.
XXXIe jour. — L'Incarnation du Verbe, p. 280.

TROISIÈME SÉRIE DE LECTURES. SUITE DU TOME IIe.
MARIE PENDANT SA VIE MORTELLE.

Ouverture du Mois de Marie. — Visitation. — Pourquoi Marie va visiter sa cousine Elisabeth aussitôt après le grand mystère de l'Annonciation, p. 284.
Premier Jour. — Voyage de Marie, p. 292.
IIe jour. — Rencontre de Marie et d'Elisabeth, p. 299.
IIIe jour. — Séjour de Marie auprès d'Elisabeth. — Retour à Nazareth, p. 305.
IVe jour. Marie et son trésor, p. 313.
Ve jour. — Anxiété de Joseph, p. 320.

VI^e^ JOUR. — Joseph rassuré par l'Ange, p. 328.
VII^e^ JOUR. — Edit de César-Auguste et voyage à Bethléem, p. 340.
VIII^e^ JOUR. — Naissance du divin Enfant, p. 346.
IX^e^ JOUR. — La Mère de Dieu, p. 355.
X^e^ JOUR. — La Vierge Mère, p. 363.
XII^e^ JOUR. — Soins maternels. — Circoncision, 372, 376.
XIII^e^ JOUR. — Epiphanie de Notre-Seigneur, p. 382.
XIV^e^ JOUR. — La Purification de Marie et la Présentation de Jésus au temple, p. 392 et 399.
XV^e^ JOUR. — Le vieillard Siméon et Anne la Prophétesse, p. 402.
XVI^e^ JOUR. — Fuite en Egypte, p. 411.
XVII^e^ JOUR. — L'Enfant Jésus, p. 423.
XVIII^e^ JOUR. — Marie conduit Jésus au temple de Jérusalem à l'âge de douze ans; il y demeure à son insu, p. 428 et 431.
XIX^e^ JOUR. — Marie cherche Jésus et le retrouve, p. 436.
XX^e^ JOUR. — Jésus soumis à Marie et à Joseph, p. 455.
XXI^e^ JOUR. — Les noces de Cana, p. 460.
XXII^e^ JOUR. — Marie proclamée bienheureuse, p. 476.
XXIII^e^ JOUR. — Marie à l'approche de la Passion, p. 487.
XXIV^e^ JOUR. — Les premières heures de la Passion, p. 492.
XXV^e^ JOUR. — Marie sur le chemin du Calvaire, p. 497.
XXVI^e^ JOUR. — Marie au pied de la croix. Immensité et cause de sa douleur, p. 502.
XXVII^e^ JOUR. — Marie au pied de la croix. Sa force et sa constance, p. 515.
XXVIII^e^ JOUR. — Marie au pied de la croix. Sa fonction de Corédemptrice, p. 522.
XXIX^e^ JOUR. — Marie au pied de la croix Sa nouvelle maternité, p. 527.
XXX^e^ JOUR. — Mort et sépulture du Sauveur, p. 533.
XXXI^e^ JOUR. — Marie après la sépulture du Sauveur, p. 547.

QUATRIÈME SÉRIE DE LECTURES SE RAPPORTANT AU TOME II^e^. MARIE PENDANT SA VIE MORTELLE.

OUVERTURE DU MOIS DE MARIE. — S. Joachim et sainte Anne, p. 12.
PREMIER JOUR. — Vertus de Joachim et d'Anne. — La conception de Marie est annoncée par un Ange, p. 24 et 38.
II^e^ JOUR. — Conception miraculeuse de Marie, p. 40.
III^e^ JOUR. — Lieu et époque de la Nativité de Marie; miracles qui l'ont accompagnée, p. 68 et 73.
IV^e^ JOUR. — Marie présentée au temple, p. 106 et 114.
V^e^ JOUR. — Vie de Marie dans le temple, p. 123.

VI^e^ JOUR. — Fiançailles de Marie et de Joseph, p. 156.

VII^e^ JOUR. — Convenance et nécessité du mariage de la très sainte Vierge, p. 179.

VIII^e^ JOUR. — L'Annonciation. Salutation de l'Ange, p. 255 et 261.

IX^e^ JOUR. — Le message de l'Ange, p. 271.

X^e^ JOUR. — L'Incarnation du Verbe, p. 280.

XI^e^ JOUR. — Marie et Elisabeth, p. 299 et 305.

XII^e^ JOUR. — Edit de César-Auguste et voyage à Bethléem, p. 340.

XIII^e^ JOUR. — Naissance du divin Enfant, p. 346.

XIV^e^ JOUR. — Circoncision, p. 376.

XV^e^ JOUR. — Epiphanie, p. 382.

XVI^e^ JOUR. — Marie se soumet à la loi de la purification, p. 392.

XVII^e^ JOUR. — Fuite en Egypte, p. 411.

XVIII^e^ JOUR. — Jésus au temple de Jérusalem à l'âge de douze ans, p. 431 et 436.

XIX^e^ JOUR. — Jésus soumis à Joseph et à Marie, p. 445.

XX^e^ JOUR. — Mort du bienheureux Joseph, p. 455.

XXI^e^ JOUR. — Marie à l'approche de la Passion du Sauveur, p. 487.

XXII^e^ JOUR. — Jésus ressuscité se montre à sa très sainte Mère, p. 555.

XXIV^e^ JOUR. — Ascension du Sauveur et retour à Jérusalem, p. 564.

XXV^e^ JOUR. — Marie reçoit le Saint-Esprit dans le Cénacle, p. 578.

XXVI^e^ JOUR. — Vie de la très sainte Vierge après la Pentecôte, p. 386.

XXVII^e^ JOUR. — Vertus de Marie, p. 602.

XXVIII^e^ JOUR. — Dons gratuits que possédait Marie; accroissement constant de la grâce et des mérites de Marie pendant sa vie mortelle, p. 618 et 625.

XXX^e^ JOUR. — Marie se prépare à la mort; quelques circonstances de sa mort et de sa sépulture, p. 559 et 672.

XXXI^e^ JOUR. — Résurrection et Assomption de Marie, p. 687.

CINQUIÈME SÉRIE DE LECTURES SE RAPPORTANT AU TOME III^e^. MARIE DANS LA GLOIRE DES CIEUX.

Suivre l'ordre des chapitres et des paragraphes du Livre I^er^ de la III^e^ Partie : *Gloire et grandeur de Marie considérée dans ses rapports avec Dieu et dans sa propre excellence.*

SIXIÈME SÉRIE DE LECTURES SE RAPPORTANT AU TOME III^e^. MARIE DANS LA GLOIRE DES CIEUX.

Suivre l'ordre des chapitres et des paragraphes du Livre II^e^ de la III^e^ Partie : *Gloire et grandeur de Marie considérée au ciel dans ses rapports avec les créatures.*

SEPTIÈME SÉRIE DE LECTURES SE RAPPORTANT AU TOME IV^e^. MARIE DANS LA SAINTE ÉGLISE.

Suivre l'ordre des chapitres et des paragraphes du Livre I^er^ de la IV^e^ Partie : *Du culte public de la sainte Vierge.*

HUITIÈME SÉRIE DE LECTURES SE RAPPORTANT AU TOME IV^e^. MARIE DANS LA SAINTE ÉGLISE.

Suivre l'ordre des chapitres et des paragraphes du Livre II^e^ de la IV^e^ Partie : *Du culte privé ou de la dévotion à la très sainte Vierge.*

INDICATIONS A L'USAGE DES PRÉDICATEURS.

Chacune des lectures marquées dans les huit séries qui précèdent peut fournir la matière d'une excellente instruction, facile à adapter aux besoins des différents auditoires.

Si l'on désire des instructions complètes, le V^e^ volume, Livre I^er^ de la cinquième partie, en donnera sur tous les mystères de la très sainte Vierge. On pourra le compléter par le Livre II^e^ qui forme le commencement du VI^e^ volume.

Si l'on préfère des plans ou des abrégés faciles à développer, on les trouvera à la suite des sermons sur chaque fête ou, si l'on veut, sur chaque mystère, puisque les fêtes ont pour objet de célébrer les mystères.

Plusieurs de ces plans ou abrégés sont faits de telle sorte qu'ils pourraient aussi bien servir de lecture.

Enfin, on trouvera dans le VI^e^ volume des sermons sur la dévotion à la sainte Vierge, ses fondements, sa pratique, sur l'*Ave Maria*, le *Magnificat*, le *Salve Regina*, les *Litanies* de la sainte Vierge; des sermons et des plans nombreux qui seront la matière d'excellentes instructions pour le mois de Marie.

LIVRE VI

MARIE ET LES EVANGILES DES DIMANCHES

PRÉCIS ET PLANS D'INSTRUCTIONS

PREMIER DIMANCHE, D'AVENT

I

MARIE NOTRE SECOURS AUPRÈS DU SOUVERAIN JUGE [1].

Videbunt Filium hominis venientem.
Luc. xxi, 27.

N.-S. Jésus-Christ nous fait dans l'Evangile un tableau du jugement dernier bien capable d'inspirer la frayeur. Et ce qu'il y a de terrible, c'est que nous serons tous appelés devant son tribunal. Nul ne peut se flatter d'y échapper. Le temps de la miséricorde sera passé; la justice réclamera tous ses droits et chacun de nous sera jugé selon ses œuvres. Il n'y aura plus de grands ni de petits, de faibles ni de puissants, de riches ni de pauvres, mais seulement des accusés tremblants et attendant la sentence qui doit décider de leur éternité.

Que deviendrez-vous donc lorsque paraîtra votre juge, vous qui avez péché, et qui peut-être n'avez même pas pensé à demander jamais sérieusement pardon à Dieu, ni, à plus forte raison, à faire pénitence de vos iniquités? N'avez-vous pas tout à craindre? N'êtes-vous pas perdus, si quelqu'un ne s'intéresse à vous auprès de votre juge, si quelqu'un ne vous obtient sa bienveillance et votre pardon, pendant qu'il en est temps encore?

« Levez la tête, nous dit notre Seigneur, car voilà que votre » rédemption approche ». Levez la tête et voyez à côté du juge suprême, la bienheureuse Vierge Marie sa Mère. Elle est aussi la vôtre. Si vous recourez à elle, si vous faites tout pour mériter son aide, votre salut est assuré.

En effet, elle se tiendra là lorsque vous serez cité devant votre juge, c'est-à-dire à l'heure de votre mort.

1. Nous devons nous borner à une courte instruction et à un plan peu développé pour chaque Dimanche, mais on trouvera dans l'ensemble de la *Somme*, une ample matière pour développer les autres idées que la lecture de l'Evangile ne manquera pas de suggérer.

Elle sera là, prête à vous prolonger la vie, à vous ressusciter même s'il le fallait, pour vous donner le temps de vous réconcilier avec votre juge.

Elle sera là pour repousser les injustes attaques de votre accusateur, le démon.

I. — Marie sera présente à l'heure de votre mort, et vous aidera à vous préparer pour paraître devant Dieu. La sainte Eglise invoque la bienheureuse Vierge sous le titre de *secours des chrétiens*. Quand donc les chrétiens ont-ils plus grand besoin de secours qu'au moment de la mort? qu'au moment de rendre compte au juge à qui rien n'échappe, de toutes leurs pensées, de toutes leurs affections, de toutes leurs paroles, de toutes leurs omissions et de tous leurs actes? Elle est le *salut des infirmes*. Elle les aide à sanctifier leurs souffrances. N'est-ce pas lorsque les souffrances sont arrivées à leur dernier degré, lorsqu'elles amènent enfin la mort, que cette divine infirmière doit être à son poste? Ne craignez rien; si vous l'en avez priée pendant votre vie, comme vous le faites dans la Salutation angélique, elle y sera. Elle est le *refuge des pécheurs*. N'est-ce pas à l'heure de la mort, au moment de paraître devant Dieu, que ce refuge vous sera nécessaire? Habituez-vous à vous réfugier en toute circonstance auprès de Marie, et elle ne vous manquera pas dans ce très grand besoin.

II. — Marie sera prête à vous prolonger la vie, à vous ressusciter même, s'il le fallait, pour vous procurer la grâce de vous réconcilier avec Dieu. Pourquoi ne le ferait-elle pas, si vous êtes ses enfants, si vous mettez en elle toute votre confiance après Dieu? N'est-elle pas votre mère? Ne vous a-t-elle pas enfantés au pied de la croix de Jésus? Ne vous aime-t-elle pas comme les membres souffrants de Jésus-Christ? N'êtes-vous pas rachetés au prix du sang de son Fils bien-aimé? Et n'est-elle pas toute-puissante auprès de son divin Fils? Les guérisons qu'elle opère, les grâces de conversion qu'elle procure tous les jours à des pécheurs mourants sont innombrables. Il y a des miracles éclatants; mais combien sont plus nombreuses ces grâces de retour à Dieu, qui passent inaperçues et qui n'en ouvrent pas moins le ciel à ceux qui les reçoivent!

III. — Marie sera là pour repousser les injustes attaques du démon votre accusateur. C'est surtout aux approches de la mort que le démon redoublera ses attaques contre vous; il vous troublera de mille manières pour vous empêcher de recourir à la divine miséricorde; il essayera de vous jeter dans le désespoir ou dans quelque péché grave, et de vous rendre ainsi tout à fait indigne de la miséricorde divine. Il vous poursuivra de ses accusations jusque devant le tribunal de Dieu. Mais Marie vous défendra contre lui. Elle le repoussera lorsqu'il viendra pour vous

tenter; elle sera votre avocate auprès de son divin Fils. Quelle avocate qu'une mère, lorsqu'elle plaide pour un enfant bien-aimé dont la vie est menacée! Quelle avocate que la Mère de Dieu, auprès de Jésus-Christ son Fils! Ce n'est pas en vain que nous l'invoquons comme notre avocate et que nous lui disons : *Eia ergo advocata nostra.* « O Marie, vous êtes l'avocate de notre » âme au jour du jugement, s'écrie S. Bonaventure : *O Maria advocata nostra in judicio animæ nostræ* (super *Salve Regina*). Jésus-Christ a promis aux apôtres qu'ils seraient avec lui les juges des douze tribus d'Israël : *Cum sederit Filius hominis in sede Majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim judicantes duodecim tribus Israel* (MATTH. XIX, 28). Ce n'est pas le rôle de juge, mais celui d'avocate, que la très miséricordieuse Vierge Marie remplira, ou plutôt elle jugera aussi; mais pour peser sur le plateau de la balance et l'incliner vers le pardon.

Il sera trop tard de recourir à Marie lorsque le moment du jugement sera venu. C'est maintenant, c'est toujours qu'il faut le faire, si nous voulons nous assurer son aide. C'est maintenant, c'est toujours qu'il faut dire : « Priez pour nous pauvres » pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il. »

II

MARIE AURORE DU DIVIN SOLEIL.

Levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.
LUC. XXI, 28.

De grands signes précéderont la venue du souverain juge à la fin du monde; de grands signes ont précédé sa venue lorsqu'il est descendu sur la terre une première fois afin de nous racheter. Des signes précèdent aussi et annoncent, d'une manière certaine, sa venue dans une âme à laquelle il veut appliquer les fruits de la rédemption. Il est le divin soleil qui éclaire et vivifie toute chose; mais le soleil ne se lève pas qu'il ne soit devancé et annoncé par l'aurore. Marie est l'aurore de ce divin soleil. Où elle se montre, Jésus ne tarde pas à la suivre. Si vous servez Marie, tenez pour certain qu'elle ne tardera pas à vous faire avancer dans les bonnes grâces de son divin Fils. La dévotion à Marie est un signe assuré de salut.

Que fait l'aurore?

I. — Elle annonce la venue du jour. S. Bernard dit de Marie : « Vous avez été l'heureuse aurore annonçant le jour du bon- » heur » : *Felix aurora felicis diei extitisti nuncia.* S. Pierre Damien dit à son tour : « De même que l'aurore annonce la fin

» de la nuit et le commencement du jour, Marie nous a enfanté » le Christ qui est le jour sans fin » : *Sicut aurora terminum noctis et diei adesse testatur, ita Maria genuit nobis Christum, qui est dies sempiternus.* Les anciens pères soupiraient après cette aurore dans les limbes; les anges multipliaient leurs prières pour qu'il fît lever le jour de la grâce que devait précéder cette aurore.

II. — Lorsque paraît l'aurore, les ténèbres se dissipent. Où Marie paraît, les ténèbres du péché se dissipent aussi; les esprits de ténèbres s'enfuient; les rayons du soleil de la grâce font disparaître les ennemis de l'Eglise. C'est au lever de l'aurore que les Egyptiens sont ensevelis dans la mer Rouge.

III. — Au lever de l'aurore, tout se réveille, s'anime, retrouve une vie nouvelle; à l'approche de Marie, toute âme retrouve la vie, la grâce, la bénédiction de Dieu. Les Hébreux recueillaient la manne au lever de l'aurore. Marie, notre aurore, nous procure et nous aide à recueillir la manne céleste, qui est le Fils de Dieu se donnant à nous, par sa parole, sa grâce et la sainte Eucharistie.

Demandez donc à cette aurore céleste qu'elle se lève dans vos âmes. Soyez dévots à Marie. Ce sera le signe assuré que votre rédemption approche.

SECOND DIMANCHE D'AVENT

I

MARIE NOTRE CONSOLATION ET NOTRE DÉLIVRANCE.

Joannes autem cum audisset in vinculis opera Christi.

MATTH. XI, 2.

N.-S. Jésus-Christ a dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, » qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me » suive : » *Si quis vult post me venire,* etc. (MATTH. XVI, 24). Ne nous étonnons donc pas de voir les meilleurs amis de Dieu souffrants, persécutés et jetés dans les fers. Ainsi fut traité S. Jean-Baptiste; Marie elle-même fut la reine des martyrs. Mais si nous devons préparer notre âme à l'épreuve lorsque nous voulons servir le Seigneur, Dieu, dans sa bonté, a voulu nous préparer de grandes consolations. Il nous a donné sa mère elle-même pour nous venir en aide, pour nous consoler dans nos peines, pour nous délivrer de nos chaînes, si nous sommes les captifs du démon et du péché.

I. — Marie est notre consolatrice dans nos peines. Jésus-

Christ est le grand consolateur, mais Marie partage ce titre avec lui et elle apporte à nous soulager toute la tendre sollicitude d'une mère.

Elle consolait les apôtres et les premiers disciples, étant encore sur la terre. Elle consolait par de saintes visions et surtout par des grâces d'une ineffable douceur, les martyrs et les saints. Elle nous console de même, pour peu que nous ouvrions nos cœurs à ses inspirations célestes. Elle a de tout temps consolé les chrétiens par ses admirables exemples qui enseignent comment il faut souffrir avec Dieu et pour Dieu.

Qui pourrait venir à notre aide comme elle et mettre du baume sur toutes nos blessures? Elle connaît tous nos besoins, et elle dispose de tous les trésors, de toute la puissance de Dieu pour nous venir en aide. Soyez pauvre, malade, méprisé, accusé injustement, persécuté, jeté dans les fers : Marie vous consolera si vous recourez à elle. Pourquoi ne ferait-elle pas pour vous ce qu'elle fait pour tant d'autres, puisque vous êtes ses enfants?

II. — Marie rompt les liens de ceux qui sont esclaves du démon et du péché. Hérode tenait Jean-Baptiste dans les fers : le démon se plaît à tenir courbés sous des chaînes plus cruelles et plus lourdes ceux qui se font ses esclaves par le péché. Hérode en donnant la mort à Jean, le délivra des chaînes qu'il portait et il lui ouvrit le ciel. Le démon attend la mort du pécheur pour le charger de chaînes encore plus pesantes, que rien ne rompra jamais et l'entraîner dans l'enfer. Mais Marie a vaincu le démon ; elle a écrasé la tête du serpent infernal, et elle délivre ses captifs, pour peu qu'ils le désirent et qu'ils recourent à elle.

Mais il faut désirer la délivrance. Quel aveuglement que celui des pécheurs qui demeurent volontairement sous le joug du démon, ennemis de Dieu et exposés à chaque moment à tomber dans les flammes de l'enfer! Désirez votre délivrance; appelez Marie à votre aide; faites ce qu'elle vous dira, et vos fers tomberont, comme ceux de Pierre à la parole de l'ange qui le délivra. Et si vous avez le bonheur d'être purs de tout péché grave, si vous jouissez de la liberté des enfants de Dieu, priez Marie qu'elle vous conserve cette heureuse liberté, qu'elle éloigne de vous jusqu'aux moindres entraves. Marie est la reine toute-puissante du ciel et de la terre; les puissances de l'enfer tremblent et s'enfuient à son seul nom. Comment cette puissante reine, qui est aussi la reine et la mère de miséricorde, ne délivrerait-elle pas les pauvres captifs qui crient vers elle et qui veulent la liberté, pour la servir fidèlement et l'aimer de tout leur cœur? Allez donc à Marie vous qui êtes dans les chaînes du péché, ou qui craignez d'y tomber.

II

MARIE PLUS GRANDE QUE TOUTES LES AUTRES CRÉATURES.

Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.
MATTH. XI, 11.

Quel glorieux témoignage que celui rendu à Jean-Baptiste par Notre-Seigneur lui-même! « Parmi les fils des femmes, il ne » s'en est pas levé de plus grand que Jean-Baptiste ». Cependant, s'il était au premier rang parmi les hommes, il ne venait que bien loin après la femme par excellence, après Marie. Il était le très humble serviteur de celui dont Marie fut la Mère. Rappelez-vous son tressaillement de joie au jour de la Visitation, lorsque, du sein d'Elisabeth, il entendit la salutation de Marie. D'où vient donc à Marie cette grandeur incomparable?

I. — Elle est la première-née avant toute pure créature. La sainte Eglise lui applique ces paroles du livre de l'Ecclésiastique : « Dès le commencement et avant les siècles j'ai été » créée : » *Ab initio et ante sæcula creata sum* (ECCLI. XXIV, 11). Et ces autres encore : « C'est moi qui de la bouche du Très- » Haut suis sortie engendrée la première, avant toute créa- » ture : » *Ego ex ore Altissimi prodivi primogenita ante omnem creaturam* (ECCLI. XXIV, 5). Il ne s'agit pas évidemment de la naissance réalisée dans le temps, mais de la naissance prévue et ordonnée par Dieu. Dans la prédestination de toutes les créatures à l'existence, Marie a le premier rang après son divin Fils, qui la précède parce qu'il n'est pas seulement créature, mais réellement Dieu. Elle est inséparable de lui. La prédestination du Fils demande celle de la Mère. D'autre part, les créatures les plus parfaites ont dû être les premiers objets sur lesquels la volonté de Dieu s'arrêta. Ces créatures sont l'humanité de Jésus-Christ et Marie. Le reste ne vient qu'après elles et pour elles [1].

Marie, première-née dans l'ordre de la création, l'est aussi dans l'ordre de la rédemption, car c'est à elle que l'application des grâces de la rédemption a été faite tout d'abord dans la pensée de Dieu, et en second lieu, dès l'instant même de sa conception immaculée, avec une abondance incomparable. La grâce est plus grande d'être préservé de la faute, que d'en être purifié même comme Jean-Baptiste dès le sein de sa mère.

Elle est la première-née dans l'ordre de l'adoption, par la grâce habituelle que personne n'a possédée au même degré

1. Voir Tome I, la *Prédestination de Marie.*

qu'elle, même parmi les anges: il fallait que cette grâce fût proportionnée à sa dignité.

Elle est la première-née dans l'ordre de la vocation à l'héritage céleste, où la première place, la seule en rapport avec sa grâce et sa dignité, lui fut nécessairement réservée.

II. — Marie est la plus grande de toutes les créatures, par tous les dons naturels et surnaturels que Dieu a mis en elle. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont épuisé, pour ainsi parler, leurs trésors en sa faveur. Elle a reçu plus à elle seule que toutes les autres créatures ensemble. Il convenait que rien de ce que Dieu peut donner ne fût refusé à sa Mère.

III. — Elle est la plus grande enfin par sa dignité de Mère de Dieu, qui l'élève aussi haut qu'une pure créature peut être élevée; qui fait d'elle la reine toute-puissante du ciel et de la terre. Les étoiles disparaissent lorsque le soleil brille, ainsi en est-il de la grandeur des anges et des saints, à plus forte raison des grandeurs d'ici-bas, lorsque Marie paraît.

TROISIÈME DIMANCHE D'AVENT

I

GRANDEURS ET HUMILITÉ DE MARIE.

Tu quis es?

JOAN. I, 19.

Jésus-Christ n'était pas seul à faire l'éloge de S. Jean-Baptiste. Le peuple tout entier l'admirait; les prêtres et les pharisiens se demandaient s'il n'était pas le Messie promis. Cependant le Précurseur demeurait humblement à sa place et lorsqu'une ambassade solennelle venait lui demander s'il n'était pas le Christ, il répondait simplement que non. On insistait pour savoir enfin ce qu'il était, et il disait qu'il n'était pas même un homme, mais simplement une voix : « Je suis la voix de celui qui crie dans le » désert : » *Ego vox clamantis in deserto* (JOAN. I, 23). Je reconnais bien là celui qui disait de Jésus : « Je ne suis pas même » digne de dénouer le cordon de sa chaussure : » *Cujus non sum dignus... solvere corrigiam calceamentorum ejus* (LUC. III, 16). Mais il y a quelqu'un dont l'humilité est plus grande encore que celle de Jean-Baptiste, c'est Jésus d'abord qui a dit : « Appre- » nez de moi que je suis doux et humble de cœur : » *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (MATTH. XI, 29). Et après Jésus c'est Marie.

Pour comprendre combien fut admirable l'humilité de cette auguste Vierge, rappelons-nous d'abord quelques-unes de ses

grandeurs, et nous verrons ensuite comment, malgré ces grandeurs et ces gloires qui touchent à l'infini, elle demeura toujours humble dans ses pensées, humble dans ses paroles, humble dans sa conduite.

I. — Grandeurs de Marie. — Toutes les grandeurs de Marie, toutes ses perfections, toutes ses gloires, se rattachent à sa maternité divine. Dieu l'a faite si excellente tout d'abord parce qu'il la destinait à être la Mère de son Fils.

Il a voulu qu'elle fît des progrès incommensurables à chaque instant de sa vie, pour être plus digne encore de cet honneur.

Il s'unit avec elle au point, que sa chair devint la chair du Fils de Dieu, que son sang devint un sang divin, que pendant plus de trente années il lui demeura soumis, au grand étonnement des Chérubins et des Séraphins, qui, à son seul nom, se prosternent jusqu'à terre. Il fit tout cela et d'autres choses encore, parce qu'elle fut sa mère.

Il l'éleva dans le ciel, en gloire et en puissance, au-dessus de tout. Elle a plus de crédit à elle seule dans le royaume céleste que tous les saints et les anges ensemble, parce qu'elle est sa mère. Elle règne aussi sur la terre, et ses mains répandent toutes les grâces que Dieu daigne nous accorder. Au ciel, sur la terre et dans les enfers, tout fléchit le genou à son nom, et tous les saints célèbrent ses louanges. Pourquoi s'en étonner? Marie est la Mère de Dieu.

II. — Humilité de Marie. — Cependant, voyez son humilité. Elle se croit profondément indigne de devenir jamais l'une des ancêtres du Messie, je ne dis pas sa mère, et elle renonce à la maternité en faisant vœu de demeurer toujours vierge, quoique, en sa qualité de fille de David, elle eût de graves raisons de penser que le Messie naîtrait de sa race. Mais son humilité est trop grande pour nourrir une ambition si légitime. Et lorsque l'ange lui aura annoncé la grande nouvelle, elle ne trouvera que ce mot d'humilité à donner pour réponse : « Je suis la servante » du Seigneur : » *Ecce ancilla Domini.* La servante du Seigneur; là se borne toute son ambition. Elle veut être une servante bien humble, bien méprisée, bien inconnue, mais bien fidèle, et elle devient la Mère de Dieu lui-même.

Parcourez tous ses mystères, recueillez toutes ses paroles, pesez tous ses actes, et partout vous trouverez la même humilité profonde. Aussi l'Esprit saint lui fait-il dire dans son cantique, que cette humilité a attiré les regards de Dieu, et lui a fait accomplir en elle de grandes choses.

Vous qui avez tant de motifs d'être humbles, faites une guerre sans trêve à votre orgueil. A l'exemple de Marie et à l'exemple de Jean-Baptiste, soyez humbles dans vos pensées, humbles dans vos discours, humbles dans toute votre conduite; il fera aussi

de grandes choses en vous, et vous serez agréables à ses yeux.

II

MARIE EST NOTRE MIROIR.

Tu quis es?
JOAN. I, 19.

Un jour nous paraîtrons devant Dieu pour être jugés. Dieu demandera à chacun de nous : « Qui êtes-vous : » *Tu quis es?* comme les Juifs le demandaient à Jean. Jean répondait qu'il n'était pas le Christ, mais malheur à nous, si nous ne pouvons pas dire que nous en sommes au moins les images, que nous sommes ses membres, que nous sommes d'autres lui-même. Hélas ! nous nous connaissons peu, et le peu que nous savons de nous suffit pour nous faire craindre de ne pouvoir répondre au souverain juge de manière à le satisfaire.

Voulez-vous être en mesure de n'avoir rien à craindre lorsque, présentés devant le tribunal de Dieu, vous entendrez cette redoutable question : *Tu quis es?* Qui êtes-vous ? que dites-vous de vous-même ? Dieu disait autrefois à Moïse en parlant de l'arche d'alliance : « Regarde et fais selon ce modèle : » *Inspice et fac secundum exemplar* (EXOD. XXV, 40). Il vous dit de même aujourd'hui : Regardez la véritable arche d'alliance ; regardez Marie et modelez-vous sur elle : *Inspice et fac secundum exemplar*. Marie est un merveilleux miroir. En la regardant, ou plutôt en vous regardant en elle, vous verrez vos défauts, et vous verrez aussi les vertus contraires qui corrigent ces défauts.

I. — Vos défauts. — Un miroir ne sert pas seulement à contempler les perfections du corps, ou de tout autre objet matériel ; il fait connaître en même temps les défauts, les taches qui s'y rencontrent.

Regardez la pureté angélique de Marie, sa modestie extérieure, sa pudeur virginale, les mille soins qu'elle prend d'écarter tout danger, ce miroir vous reprochera votre légèreté, votre imprudence, votre peu de retenue dans les regards et pour les autres satisfactions des sens ; qui sait, peut-être quelque chose de plus grave, des péchés même d'impureté. Considérez son humilité : vous rougirez de votre orgueil. Elle est la mère de la belle dilection, et vous êtes de glace pour Dieu ; si vous aimez le prochain, c'est d'un amour purement naturel, presque toujours égoïste, quelquefois plus coupable encore. Vous vous plaisez dans les conversations qui blessent la charité et les autres vertus. Regardez-vous dans ce miroir ; regardez-vous bien. Si vous avez quelques vertus, vous reconnaîtrez combien elles sont en-

core imparfaites; vous verrez toute la laideur et le grand nombre de vos défauts. Vous verrez quelle serait votre confusion s'il vous fallait répondre en toute vérité, je ne dis pas à Dieu, mais à un homme comme vous, qui vous poserait cette question : *Tu quis es? Quid dicis de te ipso?* « Qui êtes-vous? que dites-vous » de vous-même? »

II. — Les vertus qu'il faut acquérir. — David énumérant les travaux qui devaient être accomplis pour orner et enrichir le temple, ajoutait : « Toutes ces choses me sont venues écrites de » la main du Seigneur, afin que je comprisse tous les ouvrages » à faire d'après ce modèle : » *Omnia venerunt scripta manu Domini ad me, ut intelligerem omnia opera exemplaris* (1 Paral. xxix, 19). Dieu ne veut pas seulement qu'il n'y ait aucune souillure grave en nous, il veut que nous lui bâtissions dans notre cœur un temple digne de lui, auquel il ne manque rien, ni pour la bonne ordonnance de l'architecture, ni pour la qualité des matériaux, ni pour la richesse et l'art des ornements. Il a fait pour nous comme pour David, il nous a donné un modèle d'après lequel nous devons travailler, ou plutôt il nous en a donné deux : Jésus et Marie; mais ces deux modèles se ressemblent si bien qu'ils n'en sont qu'un. Qui regarde Marie, regarde aussi Jésus, et le plus sûr moyen d'arriver à imiter Jésus, c'est de se modeler sur sa très sainte Mère.

Marie est le miroir sans tache de toutes les vertus. En est-il quelqu'une qui vous manque? Etudiez cette vertu dans la très sainte Vierge. Excitez en votre cœur le désir ardent de lui ressembler sur ce point. Demandez-lui ses conseils, ses lumières, pour arriver à l'acquérir. Demandez-lui qu'elle vous aide efficacement et mettez généreusement la main à l'œuvre de votre côté. Faites comme le peintre et le sculpteur qui ne quittent pas leur modèle des yeux qu'ils n'en aient reproduit les traits et la beauté. Si des semaines n'y suffisent pas, ils y emploient des mois ; mettez-y des années s'il le faut, mais approchez tous les jours un peu de votre admirable modèle. Copiez les vertus de Marie. N'est-il pas juste qu'un enfant ressemble à sa mère et n'êtes-vous pas ses enfants? Ainsi à la question du juge suprême : *Tu quis es?* vous pourrez répondre : Je suis un enfant de Marie, je suis un frère de Jésus-Christ : regardez-moi, je ressemble à mon Frère et à ma Mère.

QUATRIÈME DIMANCHE D'AVENT

I

MARIE EST LA VOIE DU SEIGNEUR.

Parate viam Domini.
Luc. III, 4.

La bienheureuse Vierge Marie dit dans l'Ecclésiastique : « En » moi est toute la grâce de la voie et de la vérité : » *In me gratia omnis viæ et veritatis* (Eccli. XXIV, 25). La voie et la vérité c'est Jésus-Christ, qui a dit de lui-même : « Je suis la voie, la » vérité et la vie : » *Ego sum via, veritas et vita* (Joan. XIV, 6). Marie partage les privilèges de son Fils : il est la voie, la vérité et la vie; en elle sont toutes les grâces de la voie, de la vérité et de la vie.

On peut dire que Marie est la voie par laquelle Dieu est venu jusqu'à nous; qu'elle est la voie en dehors de laquelle nul bien ne descend du ciel jusqu'à nous; qu'elle est la voie enfin sans laquelle aucun homme n'arrive jusqu'à Dieu.

I. — Marie est la voie par laquelle Dieu est venu jusqu'à nous. — Pour revêtir notre humanité, le Fils de Dieu avait besoin d'une mère. Il aurait bien pu sans doute, se créer un corps et une âme semblables aux nôtres, comme il avait tiré toutes choses du néant, mais ce corps et cette âme n'eussent pas appartenu à l'humanité; l'homme Dieu aurait été un étranger pour nous, et non pas un descendant d'Adam, un frère dont le sang aurait été puisé à la même source que notre sang. Il n'aurait pas eu de titre pour payer notre dette. Il fallait donc une mère au Verbe, pour venir parmi nous. Marie fut cette mère, elle fut la voie que Dieu choisit. Elle le fut volontairement parce que Dieu ne s'incarna dans son sein qu'avec son consentement. Elle avait mérité de l'être et elle avait attiré le divin voyageur par ses perfections incomparables, par ses désirs enflammés, par sa pureté virginale, par sa sainteté plus parfaite que celle des anges, par son humilité que l'humilité seule de son divin Fils put égaler et surpasser.

II. — Marie est la voie en dehors de laquelle aucun bien n'arrive jusqu'à nous du ciel. — Dieu est la source première de tous les biens. L'humanité adorable de N.-S. Jésus-Christ les a mérités pour nous, mais Marie est l'unique canal par lequel ces biens nous arrivent. Nous en sommes profondément indignes, et Dieu ne ferme les yeux sur notre indignité que si les prières de Marie, toutes-puissantes auprès de lui, font un appel à sa miséricorde et une sainte violence à sa justice. « Telle est la volonté

» de Dieu, dit S. Bernard, qui a voulu que nous ayons tout par » Marie, de sorte que s'il y a en nous quelque espérance ou quel- » que bien, nous devons savoir que cela nous vient d'elle : » *Hæc est voluntas Dei, quæ totum nos habere voluit per Mariam, ut proinde, si quid spei, si quid gratiæ in nobis est, ab ea noverimus redundare* (serm. *de Nativ. Virg.*). S. Germain de Constantinople s'écrie : « Personne n'est sauvé que par vous, ô très sainte ! » Personne n'est délivré des maux que par vous, ô très pure ! » Personne ne reçoit de grâce que par vous, ô très chaste ! » *Nullus est qui salvus fiat nisi per te, o sanctissima ! Nullus est qui liberetur a malis, nisi per te, o purissima ! Nemo est cui donum concedatur nisi per te, o castissima* (orat. *de Zona*). C'est que l'auteur de tous les biens nous ayant été donné par Marie, il était juste aussi que tous les biens dont il est l'auteur et la source arrivassent jusqu'à nous par elle. Ainsi la mère est glorifiée à cause de son Fils, et la gloire du Fils est augmentée de celle de sa mère.

III. — Marie est la voie en dehors de laquelle aucun homme n'arrive jusqu'à Dieu. — Personne n'arrive à Dieu que par Jésus-Christ. C'est lui l'unique rédempteur, l'unique médiateur auprès du Père céleste. S. Pierre dit au livre des Actes : « Il » n'y a pas de salut en aucun autre ; car nul autre nom n'a été » donné sous le ciel aux hommes, par lequel nous devions être » sauvés : » *Non est in alio aliquo salus ; nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (Act. iv, 12). Mais c'est par Marie que nous est venu, que nous a été donné ce Sauveur unique, et la volonté de Dieu, dit S. Bernard, d'accord avec tous les Pères, a été que tout nous vînt par Marie : *Quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam* (serm. i *de Annunt.*). Dieu ne nous dit-il pas, qu'il confie l'administration de tous ses biens à son serviteur fidèle : *Super omnia bona sua constituet eum* (Matth. xxiv, 47) ? A plus forte raison la confiera-t-il tout d'abord à sa mère, dont la fidélité est incomparable. Elle a la haute main sur tout, de telle sorte que personne ne peut arriver jusqu'à Dieu et obtenir de lui quelque faveur que par elle. C'est par elle que les autres saints sont puissants auprès du Seigneur et qu'ils intercèdent efficacement. C'est par elle et à cause d'elle, qu'ils ont été sauvés. Les Pères de l'ancien Testament ont été choisis de Dieu, parce que Dieu prévoyait que Marie serait heureuse de leur prédestination. Si donc vous voulez aller à Dieu, prenez la véritable, l'unique voie, qui conduit à Jésus. Cette voie est Marie. Allez à la Mère et vous trouverez le Fils.

II

MARIE REFUGE DES PÉCHEURS PÉNITENTS.

Venit (Joannes) prædicans baptismum pœnitentiæ.

Luc. III, 3.

Le saint Précurseur annonçait la venue prochaine du Messie et lui préparait les voies. Comment recevoir le Saint des saints si l'on n'est pas pur ? Comment paraître devant ses yeux si l'on est couvert de la lèpre du péché ? Or tout le monde est pécheur et le remède au péché c'est la pénitence. Jean prêchait donc la pénitence. Il reprochait aux Juifs leurs iniquités et il leur disait : « Faites donc de dignes fruits de pénitence, et ne vous rassurez » pas en disant : Nous avons pour père Abraham : » *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ et ne cœperitis dicere : Patrem habemus Abraham* (Luc. III, 8).

Mais comment faire de dignes fruits de pénitence ? Comment regretter sincèrement des péchés dans lesquels on s'est longtemps complu ? comment faire les sacrifices, les mortifications qu'une sincère pénitence réclame ? Comment savoir enfin que cette pénitence est agréable à Dieu et que l'on a obtenu son pardon ?

Voulez-vous que cette œuvre aride vous devienne facile ? Allez à Marie. Elle est le refuge de tous les pécheurs et surtout de ceux qui s'efforcent de réparer leurs fautes ? vous trouverez auprès d'elle tout ce qu'il faut pour que vos fruits de pénitence soient dignes d'être agréés de Dieu.

I. — Marie vous obtiendra de détester sincèrement vos péchés. Rappelez-vous l'horreur qu'elle a elle-même, non pas pour les pécheurs qui sont ses enfants, mais pour les péchés dont ils sont couverts. C'est ainsi qu'une mère aime passionnément son enfant malade, tout en détestant la maladie à laquelle il est en proie. Dieu a une horreur infinie du péché parce qu'il est infiniment saint. Marie le déteste à son exemple, parce que sa sainteté approche de celle de Dieu, autant que le fini peut approcher de l'infini. De plus le péché est la cause des souffrances et de la mort de Jésus sur la croix : comprenez à quel point Marie le déteste encore de ce chef.

Enfin le péché fait de vous qui êtes ses enfants, des objets d'horreur et de haine pour Dieu, de misérables créatures destinées à l'enfer.

Quel ne doit donc pas être le désir de Marie de vous en voir délivrés ? Mais pour en être délivré, il faut d'abord vouloir l'être. Marie vous obtiendra cette volonté de son Fils. — Il faut de plus détester comme elle ces péchés. — Marie vous obtiendra

encore cette grâce. Mettez-y seulement un peu de bonne volonté. Ne vous opposez pas à ses efforts et tout est gagné.

II. — Le regret des péchés ne suffit pas ; il faut faire pénitence. Comment ? Regardez Marie. L'Evangile ne dit pas qu'elle se soit livrée à de grandes austérités, mais elle ne recherchait pas les vaines satisfactions de la chair et des sens ; elle se privait du superflu, retranchait même un peu du nécessaire. Elle veillait avec un soin extrême sur tous ses mouvements intérieurs. Elle accomplissait parfaitement tous ses devoirs d'état. Elle endurait avec une admirable soumission à la volonté de Dieu toutes les épreuves de cette vie. Voilà le modèle parfait de la pénitence. Faites comme Marie ; demandez-lui la grâce de l'imiter et vous obtiendrez cette grâce.

III. — En même temps vous aurez trouvé la sécurité et la paix, car un fidèle serviteur de Marie ne saurait périr. Dieu lui refuserait-il le salut d'un de ses enfants qui s'efforce de s'en rendre digne, et pour lequel elle l'implore ?

Allez donc à Marie avec confiance. Allons-y tous, car tous nous sommes pécheurs et nous sommes ses enfants. Avec son aide, nous sommes dignes de paraître devant le Seigneur qui vient pour nous sauver et qui viendra un jour pour nous juger. Ainsi soit-il.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE LA NATIVITÉ

I

MARIE MÈRE DE JÉSUS ET JOSEPH SON PÈRE ADOPTIF ADMIRENT CE QU'ON DIT DE LUI.

Et erat pater ejus et Mater mirantes de his quæ dicebantur de illo.

Luc. II, 33.

La fête de Noël nous a montré le divin Enfant naissant à Bethléem dans une pauvre étable. Nous avons vu sa mère l'envelopper de langes, et le coucher dans une crèche ; nous avons entendu le chant des anges célébrant la venue du Rédempteur ; nous nous sommes unis aux bergers pour lui adresser nos adorations et lui dire notre amour ; aujourd'hui l'Evangile nous invite à jouir d'un autre spectacle. Il nous transporte dans le temple de Jérusalem ; il nous fait entendre les paroles et les cantiques de Siméon et d'Anne à la vue du divin Enfant. Arrêtons-nous aux premiers mots de l'Evangile de ce jour, puisque nous ne pouvons tout expliquer, et demandons-nous comment Marie

était la Mère de Jésus, comment Joseph était son père, et pourquoi ils admiraient les grandes choses que l'on disait de lui.

I. — Marie, Mère de Jésus. — La bienheureuse Vierge Marie est la mère de Jésus. — Elle ne porte pas seulement ce nom comme un titre d'honneur qui lui serait donné ; elle est véritablement sa mère au même titre que toutes les autres mères sont les mères de leurs enfants. Sans doute le Verbe divin existait de toute éternité dans le sein de Dieu, mais c'est dans le sein de Marie qu'il a commencé d'exister comme homme. C'est à Marie qu'il a emprunté sa chair et son sang. Il aurait pu se former un corps, même dans le sein de Marie, sans rien prendre de sa substance : il ne l'a pas voulu et il est réellement son fils, le sang de son sang et la chair de sa chair.

Le prophète Isaïe l'avait annoncé : « Voici que la Vierge con-» cevra et enfantera un Fils : » *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium* (Isa. II, 1). S. Mathieu dit expressement que Jésus est né de Marie : *De qua natus es Jesus qui vocatur Christus* (Matth. I, 16). Dans S. Luc, l'ange Gabriel dit expressément à Marie : « Voici que vous concevrez dans votre sein et que vous enfan-» terez un fils : » *Ecce concipies in utero et paries filium* (Luc. I, 31). L'Ange dit encore à Joseph, dans S. Mathieu : « Prenez » l'enfant et sa mère : » *Accipe puerum et matrem ejus.* D'autres passages de l'Evangile donnent à Marie ce même nom de mère de Jésus ; et nous voyons qu'elle remplit auprès de lui tous les devoirs maternels, tandis que de son côté, il se conduit envers elle comme le meilleur, le plus respectueux, le plus obéissant des Fils.

Vous êtes donc la Mère de Jésus, ô Marie ! c'est là votre plus grand titre de gloire ! Mais souvenez-vous que vous avez encore d'autres enfants et soyez bonne pour nous !

II. — Joseph, père adoptif de Jésus. — Le saint Evangile qui nous dit expressément que Marie fut réellement la Mère de Jésus ne nous dit pas moins expressément que Joseph ne fut pas son père selon la nature, mais seulement de nom et par les fonctions qu'il eut à remplir auprès de lui.

La bienheureuse Mère de Dieu fut toujours Vierge : *Ecce Virgo concipiet et pariet.* Elle devint Mère de Dieu ; mais Dieu seul accomplit le miracle de cette maternité. C'est par l'opération surnaturelle de l'Esprit de Dieu, qu'elle conçut son Fils et c'est par miracle qu'elle l'enfanta. L'Ange lui annonce le grand mystère ; Marie consent et son consentement suffit ; l'Incarnation du Verbe est accomplie. Joseph ignore le secret divin, et lorsqu'il reconnaît que son épouse est sur le point de devenir mère, il faut qu'un Ange du ciel vienne lui révéler ce grand mystère, et faire cesser son trouble.

Cependant Joseph a un droit réel au nom de père de Jésus, qui

lui est donné dans l'Evangile de ce jour et en plusieurs autres passages. En effet Jésus est le Fils de son épouse et à ce titre il lui appartient comme son propre fils. Il est vrai qu'il n'a contribué en rien à sa naissance, mais Dieu le lui a donné comme tel et il l'a accepté. Jésus sera son fils aux yeux du monde et, par lui, l'héritier légitime du trône de David. Joseph remplira tous les devoirs de la paternité envers Jésus, et Jésus tous les devoirs d'un fils envers Joseph. Joseph sera sur la terre le représentant du Père éternel auprès de Jésus et de Marie, le chef de la sainte famille. O dignité sublime ! Qu'il fallait que Joseph fût saint et qu'il fût bon, pour que Dieu le choisît pour tenir ainsi sa place dans la maison de Nazareth !

III. — Admiration de Marie et de Joseph. — Toutes les grandes choses que l'on disait du divin Enfant jetaient Marie et Joseph dans l'admiration. Elles n'avaient rien de nouveau pour eux qui connaissaient les mystères et les grandeurs de Jésus, mieux que Siméon et Anne, mieux que les anges eux-mêmes, mais plus ils y pensaient plus elles leur semblaient grandes. C'est ainsi que certains spectacles de la nature frappent d'admiration les hommes d'une âme élevée, les eussent-ils contemplés mille fois, c'est ainsi que les anges admirent Dieu éternellement dans le ciel. O Marie, obtenez-nous la grâce d'admirer comme vous les grandes choses qui ont été dites de votre divin Fils. Obtenez-nous surtout de le voir et de l'admirer éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

II

MARIE CAUSE DE NOTRE SALUT

Ecce positus est hic in ruinam
et in resurrectionem multorum.
Luc. II, 34.

N.-S. Jésus-Christ est venu sur la terre pour être le salut de tous ; mais la malice des hommes les pousse à abuser des meilleures choses, et le moyen de revenir à Dieu qui leur était offert fut pour plusieurs une occasion de s'éloigner encore plus de lui. Ceux qui ne veulent pas profiter de ce que Dieu a fait pour eux sont nombreux. Les ruses du démon ajoutent encore à cet aveuglement. Heureusement pour nous, Dieu nous a donné un tout-puissant secours dans la personne de sa très sainte Mère. Elle est la mère de miséricorde ; elle a reçu la mission de sauver ceux que la justice de Dieu l'obligerait à condamner. Recourons donc à elle et nous n'aurons pas à craindre la ruine dont parlait Siméon [1].

1. Voir dans ce volume et les deux précédents les diverses instructions sur la miséricorde de Marie, le secours qu'elle accorde aux pécheurs, etc.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'EPIPHANIE

I

JÉSUS AU TEMPLE DE JÉRUSALEM A L'AGE DE DOUZE ANS.

Ibant parentes ejus per omnes annos in Jerusalem in die solemni paschæ.

Luc. II, 41.

Le fait que nous rapporte l'Evangile de ce jour est le seul trait de la vie de Notre-Seigneur et de celle de Marie dont il soit fait mention, depuis le retour d'Egypte à Nazareth jusqu'au commencement de la vie publique de Jésus. Il mérite donc d'être médité avec un soin particulier. Nous y verrons la piété de la Sainte-Famille, la douleur de Marie lorsqu'elle reconnut l'absence du divin Enfant, sa joie lorsqu'elle le retrouva au temple et qu'elle le posséda de nouveau à Nazareth.

I. — Piété de la Sainte-Famille. — Le temple de Jérusalem était le seul endroit où il fut permis aux Juifs d'offrir des sacrifices au Seigneur. C'était le centre de tout le culte, de toute la vie religieuse d'Israël. Aussi les Juifs qu'une raison grave telle que la maladie ou la trop grande distance n'empêchait pas de le faire, étaient-ils tenus de se rendre à Jérusalem plusieurs fois l'année, pour les fêtes les plus solennelles. Cette obligation n'existait, ni pour les femmes, ni pour les enfants. Cependant, nous voyons aujourd'hui la bienheureuse Vierge accompagner Joseph dans ce pieux voyage, et le divin Enfant est avec eux. Ni Marie ni Jésus n'ont reculé devant les difficultés et les fatigues d'une route longue et pénible, surtout pour de simples artisans comme ils étaient, obligés de s'imposer mille privations, pour subvenir aux dépenses nécessitées par ce voyage.

Que le zèle de Marie et du divin Enfant pour se rendre à la maison de Dieu est un bel exemple pour nous ! Mais aussi quelle condamnation pour tant de chrétiens qui, pour des raisons insuffisantes et quelquefois sans le moindre prétexte, négligent de se rendre à l'église le dimanche et les jours de fête ! Que leur piété dans la maison de Dieu est bien faite aussi pour nous couvrir de confusion, nous si légers, si distraits, si peu respectueux en présence du saint tabernacle, mille fois plus sacré que le temple de Jérusalem !

II. — Lorsque le moment du départ fut venu, Jésus demeura à Jérusalem à l'insu de ses parents. Représentez-vous si vous le pouvez la douleur de Marie lorsqu'elle reconnut qu'il n'était pas avec Joseph, ou avec ses autres parents comme elle le pensait.

Il n'y avait pas de sa faute, elle le savait bien, mais elle craignait qu'à cause de son indignité ou pour d'autres raisons, le divin Enfant ne fût à jamais perdu pour elle. Ah ! s'il vous arrivait de perdre Jésus par le péché, pleurez comme Marie pleurait ; cherchez-le comme elle le cherchait ; demandez-lui, par la douleur qu'elle éprouva en cette circonstance, de vous le faire retrouver.

III. — Dieu permet que ses amis soient éprouvés par les afflictions les plus rudes, mais il leur procure au temps voulu les plus douces consolations. Après trois jours passés dans l'affliction, Marie retrouve Jésus au milieu des docteurs. Quelle joie de le revoir, admiré de ces sages vieillards, et toujours doux et humble, simplement soumis à sa mère.

Ne nous désolons pas lorsqu'il plaît à Dieu de nous éprouver, lorsque malgré notre bonne volonté à le servir, il nous semble qu'il se dérobe à nous. Ayons confiance en lui, jamais il ne se cache longtemps aux regards de ceux qui l'aiment. Et lorsque nous l'avons retrouvé, soyons remplis de joie comme Marie et disons avec elle : « J'ai trouvé celui qu'aime mon âme ; je le tiens » et je ne le laisserai pas aller : » *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam* (Cant. III, 4). Non, ne nous séparons jamais de lui pendant cette vie, pour ne pas avoir à craindre d'en être séparés pendant l'éternité.

II

QUELQUES EXEMPLES QUE MARIE NOUS DONNE DANS L'ÉVANGILE DE CE JOUR.

Ibant parentes ejus per omnes annos in Jerusalem.

Luc. II, 41.

Les leçons que contient l'Évangile de ce jour sont nombreuses et d'un très grand prix. On peut dire qu'il y en a pour tous. Essayons d'en recueillir quelques-unes afin de nous aider à profiter dans le bien.

I. — Marie et Joseph apprennent à tous les chrétiens l'empressement et l'exactitude qu'ils doivent apporter à l'accomplissement de leurs devoirs religieux. L'exemple de Marie nous montre de plus, qu'il ne faut pas s'en tenir aux préceptes, mais y ajouter ce qu'on peut raisonnablement faire pour honorer Dieu et lui témoigner son amour. Elle va à Jérusalem sans y être obligée.

Leur exemple montre aux parents, le soin qu'il faut avoir d'habituer les enfants de bonne heure à fréquenter l'église, à assister pieusement aux offices. Il faut les accoutumer à s'y

plaire, leur en faire une fête. Sinon, plus tard ce devoir leur deviendra à charge et peut-être le négligeront-ils.

Cet exemple leur apprend encore avec quelle diligence ils doivent les chercher s'ils s'égarent, pour les ramener dans la bonne voie. Que n'a pas fait Marie pour retrouver Jésus? Que n'a pas fait Joseph ? Et pourquoi faut-il que tant de pères, que tant de mères demeurent presque indifférents, lorsque l'âme de leur enfant s'égare et prend le chemin de la damnation! Ah! s'il y avait plus de Monique et plus de Blanche de Castille, il y aurait aussi plus de S. Augustin et plus de S. Louis. Lorsqu'il s'agit de sauver le corps de leur enfant le père et la mère sont tout de feu. Lorsqu'il s'agit de l'âme, ils sont indifférents et glacés.

II. — L'exemple de Jésus apprend aux enfants à fréquenter l'église dès leur plus jeune âge, et à suivre leur vocation, même malgré la volonté de leurs parents, s'ils savent d'une manière certaine, que Dieu les appelle à se donner à lui.

Il leur apprend aussi l'obéissance, la soumission parfaite en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu.

Il leur apprend à croître chaque jour en sagesse, en même temps qu'en âge, devant Dieu et devant les hommes.

III. — L'exemple de Marie et de Joseph apprend aux époux les égards, le respect mutuel qu'ils se doivent. Regardez Marie s'effaçant devant Joseph, et lui donnant le premier rang, quoiqu'elle n'ignorât pas que ses droits auprès de Jésus l'emportaient de beaucoup sur ceux de son époux.

Méditez ces leçons; faites comme Marie qui conservait et méditait dans son cœur toutes les paroles et tous les actes de son divin Fils.

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE

I

CHARITÉ, CONFIANCE ET HUMILITÉ DE MARIE.

Vinum non habent.
JOAN. II, 3.

La bienheureuse Vierge Marie est le modèle achevé de toutes les vertus. Dans l'Evangile de ce jour, il en est trois que voyons particulièrement briller et dont l'imitation avancera beaucoup l'œuvre de notre salut. Ces trois vertus sont : la charité pour le prochain, la confiance en Dieu et l'humilité.

I. — La charité pour le prochain. — Ne vous étonnez-vous pas de trouver la bienheureuse Vierge à un festin de noce? Sans doute des raisons graves déterminèrent Marie à se rendre dans

une assemblée, si peu en rapport avec son amour du silence et du recueillement, avec son éloignement pour tout ce qui rappelait le monde, ses affaires et ses plaisirs. On peut assurer qu'elle ne s'y rendit que sur le conseil de son divin Fils, qui trouvait dans sa présence l'occasion d'y aller aussi, et d'inaugurer sa prédication publique par un premier miracle. Mais on peut ajouter sans crainte de se tromper, qu'elle le fit en même temps, pressée par sa charité. La crainte d'affliger des parents, ou des amis ; la pensée que sa présence leur serait utile de plusieurs manières, n'y avait-il pas là des motifs suffisants pour expliquer la présence de Marie ? Et voyez comme sa charité est active. Personne parmi les convives ne se doute encore de la confusion que le manque de vin va causer aux nouveaux époux ; déjà Marie l'a devinée. Peut-être les servants, frappés de sa bonté et confiants en elle, sont-ils venus lui dire ce secret ? Sans tarder elle trouve le remède à ce mal ; elle parle à Jésus et le miracle qu'elle obtient évite un ennui à toute la société, et procure la gloire de Dieu et celle du Sauveur.

II. — La confiance en Dieu. — Dans tout le cours de sa vie, la bienheureuse Vierge témoigna une confiance admirable dans le Seigneur. Parcourez tous ses mystères depuis sa présentation au temple jusqu'à sa glorieuse Assomption, vous verrez partout éclater cette vertu. Elle paraît singulièrement dans l'évangile de ce jour. A la parole qu'elle dit à Jésus : « Ils n'ont plus de vin, » *Vinum non habent*, le divin Sauveur répond d'une manière qui pouvait paraître décourageante et ressemblait beaucoup à un refus déguisé. Il lui dit : « Femme, qu'importe à moi et à vous ? » Mon heure n'est pas encore venue : » *Quid mihi et tibi est, mulier? Nondum venit hora mea* (Joan. II, 4). Croyez-vous que Marie perdra confiance et qu'elle croira que sa prière n'est pas exaucée ? Non ; elle connaît Jésus, et elle dit à ceux qui servaient : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le : » *Quod cumque dixerit vobis facite* (Joan. II, 5). Elle savait bien que son divin Fils ne pouvait rien refuser, je ne dis pas à sa prière, elle n'avait rien demandé, mais à un simple désir d'elle, exprimé indirectement.

Imitons la confiance de Marie. Cependant comme nous sommes très peu dignes que Dieu nous exauce, supplions cette très charitable mère d'appuyer nos demandes auprès de Jésus, et nous serons assurés du succès.

III. — L'humilité. — C'est par son humilité incomparable que la bienheureuse Vierge a obligé en quelque sorte le Fils de Dieu à descendre du ciel dans son sein virginal, et à opérer en elle la merveille des merveilles, son union personnelle avec la nature humaine. Partout Marie recherche la dernière place, et si nous la trouvons debout sur le Calvaire, au pied de la croix de Jésus, c'est parce qu'aux yeux des hommes c'était une place de honte

et d'ignominie. Voyez comme son humilité brille encore aux noces de Cana. Elle se fait toute à tous, si bien que les servants, dans leur embarras, s'adressent à elle de préférence à toute autre. Elle parle à Jésus, mais ne lui dit que le moins de mots possible, sans attirer l'attention de personne. Jésus, pour entrer dans ses sentiments, lui répond presque comme à une étrangère. Il allait agir en Dieu; il ne convenait pas qu'il semblât dépendre d'une créature dans cet acte de sa divinité et il lui refuse le nom de Mère : *Femme*, lui dit-il, qu'importe à vous et à moi ? et il fait cette réponse qui, mal comprise, pouvait être humiliante pour Marie, de manière à être entendu de tous. Ah ! ne craignez pas que Marie s'en offense. Elle ne connaît pas les révoltes de l'amour-propre froissé ; elle accepte avec soumission, avec reconnaissance et amour les paroles de Jésus, et les seuls mots qu'elle ajoutera seront pour recommander aux serviteurs de faire tout ce qu'il plaira à son Fils de leur commander. Puis Jésus-Christ opère le miracle obtenu par elle, sa gloire éclate, sa divinité est reconnue, ses disciples croient en lui, mais il n'est plus question de Marie.

O douce Vierge, ô Mère de Jésus, ô notre Mère, rendez-nous comme vous pleins de zèle pour le bien du prochain ; donnez-nous une confiance en Dieu qui ressemble à la vôtre ; donnez-nous aussi la véritable humilité, afin que nous méritions d'être admis au festin des noces de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

II

JÉSUS ET MARIE AUX NOCES DE CANA.

Et erat Mater Jesu ibi.
JOAN. II, 1.

I. — Lorsqu'il est parlé de Marie dans le saint Evangile, nous sommes assurés de rencontrer Jésus avec elle. Avant l'Annonciation elle le portait dans son âme, car selon la pensée de S. Augustin, elle ne l'aurait jamais conçu dans son sein, s'il n'avait d'abord été dans son cœur. Après l'Annonciation, le Verbe incarné vit en quelque manière de la vie de Marie, elle est pour lui plus qu'un temple et qu'un tabernacle, plus que le ciel lui-même, elle est sa mère. Après la naissance du divin Enfant vous le voyez dans la crèche, au temple, dans la maison où les mages l'adorent, en Egypte, à Nazareth, à Jérusalem, toujours avec Marie; elle ne le quitte pas. Vous la retrouvez aux noces de Cana, à Capharnaüm, au Calvaire toujours avec lui. Si donc vous voulez trouver Jésus à coup sûr, allez à Marie et vous l'aurez trouvé; elle-même vous le montrera, vous conduira à lui. Voyez à Cana. On a invité Marie aux noces : Jésus-Christ se hâte de venir où

est sa mère. Elle lui prépare les voies dans nos âmes, et elle nous prépare les voies, ou plutôt elle est notre voie vers lui.

II. — Pourquoi Marie demanda-t-elle un miracle à Jésus aux noces de Cana? Sans doute ce fut par charité; mais Jésus savait d'avance ce qui allait arriver, pourquoi laissa-t-il la nécessité de ce miracle se produire? C'est que le miracle, toujours le miracle intérieur de la grâce, quelquefois le miracle extérieur qui frappe les sens, est nécessaire pour la conversion qui suit la prédication de l'Evangile. Or, c'est à Marie qu'il appartient de demander ce miracle, d'obtenir que l'eau de nos vaines pensées, de la sagesse et des raisonnements humains, soit transformée en un vin généreux et devienne une foi vive, une ardente charité, quelque chose enfin qui soit digne de Dieu. Ce miracle, Marie l'obtiendra pour peu qu'on le lui demande avec un désir sincère. La justice de Dieu fera place à sa miséricorde. Le temps n'était pas encore venu pour Jésus de se manifester, cependant il le fait à la prière de Marie; il change en quelque sorte, ses décrets éternels à sa seule prière : il en sera de même pour la conversion des pécheurs par la prédication de l'Evangile. A la prière de Marie, Dieu reviendra sur la condamnation qu'il avait prononcée, et la miséricorde prendra la place de la justice.

O divine Marie, priez pour nous votre Fils adorable. Demandez-lui qu'il transforme nos cœurs, qu'il nous enivre du vin céleste de sa grâce qu'il nous embrase du feu de son amour. Nous allons à vous; nous voulons nous montrer vos fidèles serviteurs ou plutôt vos enfants, mais c'est à la condition que vous nous ferez trouver Jésus et que vous le prierez de nous rendre dignes de lui et de vous.

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE

I

MARIE MODÈLE DE CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Domine, si vis, potes me mundare.
MATTH. VIII, 2.

On ne peut, sans être frappé d'admiration, réfléchir à la parole si simple et cependant si profonde du pauvre lépreux dont parle l'Evangile. Rongé par un mal épouvantable, il sait que Jésus-Christ peut lui rendre la santé. Il accourt à sa rencontre, il se prosterne et l'adore. Que va-t-il lui dire? quelles prières ardentes, quelles supplications vont sortir de ses lèvres? Humblement prosterné il ne dit que ces mots : « Seigneur, si vous » voulez, vous pouvez me guérir : » *Domine, si vis, potes me*

mundare. Admirable prière que celle-là. Quel plus bel hommage pouvait-il rendre à la puissance de Jésus, à sa bonté, à sa sagesse? A sa puissance? Il reconnaissait qu'elle n'avait pas de bornes, que rien ne résistait à sa volonté. A sa bonté? il témoignait qu'il suffisait à Jésus de voir sa misère pour en être touché, et que cette seule vue était la plus éloquente des prières auprès de lui. — A sa sagesse? Il s'en remettait entièrement à la décision de celui qu'il implorait, sachant bien qu'il savait ce dont il avait besoin, ce qui serait pour lui un véritable bien.

Cependant nous pouvons admirer en Marie des merveilles plus grandes encore. Nul n'a rendu comme elle hommage à la puissance, à la bonté, à la sagesse de Dieu. Contemplons un moment cet admirable modèle pour apprendre à l'imiter, autant du moins qu'il est possible à notre faiblesse.

I. — Marie rend hommage à la puissance de Dieu. Nous savons comment cette auguste Vierge exalte la toute-puissance du Seigneur dans son admirable cantique, le *Magnificat*. Mais le grand acte de puissance qu'elle célèbre, c'est celui qu'il a opéré en elle par l'incarnation de son Fils. Arrêtons-nous y donc et voyons comment elle a rendu hommage à cette adorable puissance en ce moment solennel.

L'Ange vient lui annoncer qu'elle sera la Mère du Fils de Dieu. Bien des impossibilités semblent faire obstacle à une telle merveille : l'union de la divinité avec l'humanité en une seule personne; le néant de Marie elle-même, qui se croit la moindre des créatures; le vœu par lequel elle a consacré sa virginité à Dieu. Malgré ces trois obstacles qui pouvaient lui paraître invincibles, Marie n'hésite pas un instant à croire que Dieu les surmontera s'il le veut. Elle demande une explication qui lui paraît nécessaire, mais c'est tout : d'hésitation à croire il n'y en a pas. Et si l'ange lui dit que rien n'est impossible à Dieu, ce n'est pas pour affermir sa foi, elle n'en avait nul besoin, mais pour la réjouir, par l'annonce d'une heureuse nouvelle, presque aussi incroyable que sa propre maternité.

II. — Marie rend hommage à la bonté de Dieu. — C'est à cette adorable bonté et à elle seule qu'elle rapporte toutes choses. Les grandes merveilles qui ont été opérées en elle, c'est uniquement à la bonté de Dieu qu'elle les doit; rien n'en revient à son propre mérite. Il a daigné regarder l'humilité de sa servante, et voilà pourquoi toutes les générations la proclameront bienheureuse.

Mais elle rend encore un autre hommage à cette bonté, que son cœur de mère dut trouver bien douloureux selon la nature. Elle sait que, par bonté pour nous, son divin Fils doit se sacrifier, mourir au milieu des tourments et des ignominies sur le bois de la croix. Elle adore cette bonté infinie; elle fait plus,

elle s'y unit et lui rendant l'hommage le plus grand qu'il soit possible de concevoir, elle sacrifie son Fils unique; elle l'offre comme le Père éternel pour notre salut.

III. — Enfin Marie rend hommage à la sagesse de Dieu. — Voyez comme elle s'abandonne bien tout entière à cette divine volonté. Je ne parle pas de l'abandon parfait qu'elle fit d'elle-même à Dieu dès l'instant de sa conception immaculée. Dieu seul en a pu connaître la perfection et la grandeur : mais voyez-la dans tous les mystères de sa vie, sa présentation, son mariage avec S. Joseph, son consentement à la maternité divine avec toutes ses joies, mais aussi toutes ses douleurs, sa pauvreté à Bethléem, sa fuite en Egypte, son retour à Nazareth; la passion de son Fils enfin. Tout ce que Dieu veut, elle le veut. Sans doute il arrive que le glaive qui transperce son cœur lui cause des douleurs infinies : mais qu'importe? telle est la volonté de Dieu. Son divin Fils pourrait alléger ses souffrances en souffrant moins lui-même : mais sa volonté est que tout s'accomplisse comme il a été dit par les prophètes. Marie le sait et c'est assez pour elle.

O bienheureuse Vierge, enseignez-nous à nous tenir humblement soumis comme vous à la volonté du Seigneur. Obtenez-nous la grâce d'accomplir en tout ce que cette adorable volonté nous commande, et d'accepter avec résignation, ou plutôt avec joie, toutes les croix qu'elle nous impose. Ainsi nous serons dignes de Jésus et de vous pendant cette vie et nous serons admis un jour dans votre céleste royaume. Ainsi soit-il.

II

MARIE EST NOTRE SOUVERAINE.

Domine, si vis, potes me mundare.

MATTH. VIII, 2.

Le lépreux de l'Evangile avait bien raison de donner le nom de Seigneur à Jésus-Christ. Il est en effet le maître absolu de toutes choses comme créateur et comme rédempteur. Il est le maître à qui tout doit obéissance au ciel et sur la terre. Mais ce souverain domaine qu'il possède sur toutes choses, il daigne en faire part à Marie, et s'il est le Souverain du ciel et de la terre, elle en est la Souveraine. S'il est notre Seigneur, elle est notre Dame.

A quel titre Marie est-elle notre Dame, notre Souveraine, et que devons-nous faire pour lui rendre nos devoirs en cette qualité?

I. — Marie est notre Souveraine parce qu'elle est la Mère de

notre Créateur. — C'est par son Verbe, c'est-à-dire par le Fils de Marie, que Dieu a fait toutes choses : *Omnia per ipsum facta sunt* : « Toutes choses ont été faites par lui : » il en est le maître absolu, plus que le potier ne l'est de l'argile dont il fabrique un vase tel qu'il lui plaît. Serait-il digne de ce Dieu, souverain créateur de toutes choses, que sa mère ne fût pas à la hauteur de sa propre grandeur et qu'elle ne fût pas regardée par toutes les œuvres de ses mains, comme leur souveraine maîtresse? D'ailleurs elle a contribué avec lui à leur création : *Cum eo eram cuncta componens* : « J'étais avec lui façonnant toutes » choses, » dit-elle au livre de l'Ecclésiastique. Toutes choses ont été faites par le Verbe, en vue du Verbe incarné, et de celle qui devait être sa mère.

II. — Marie est encore notre Souveraine, parce qu'elle est la Mère de notre Rédempteur. — Elle nous l'a donné et avec lui elle nous a donné tous les biens. Nous appartenons à Jésus parce qu'il nous a rachetés. Nous appartenons à Marie parce qu'elle nous a donné le Rédempteur, qu'elle a consenti à ce qu'il nous rachetât, et qu'elle a coopéré par ce don, ce consentement et ses propres souffrances, à notre rédemption.

III. — Mais envers une telle Souveraine nous avons des devoirs à remplir. Devoirs de culte, devoirs d'obéissance, devoirs de confiance et d'amour.

O Marie, nous serons fidèles à vous honorer par toutes les pratiques d'une sincère et tendre piété; nous obéirons en faisant comme vous le recommandez, tout ce que Jésus ordonne; nous mettrons en vous toute notre confiance; nous vous aimerons comme la meilleure des mères. Obtenez-nous en la grâce, ô Marie, afin que nous puissions vous bénir éternellement.

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE

I

MARIE, NOTRE ESPÉRANCE AU MILIEU DES TEMPÊTES DE CETTE VIE.

Ecce motus factus est magnus in mari.

MATTH. VIII, 24.

Jésus-Christ reprochait à ses apôtres leur crainte exagérée au milieu de la tempête. Nous sommes toujours entre les mains de Dieu, et même dans les circonstances où tout semble moralement perdu, la confiance ne doit jamais nous abandonner, parce que Dieu ne repousse pas les supplications de ceux qui recourent à lui. Jésus-Christ est toujours avec nous comme il

était avec ses apôtres dans leur barque. Recourons à lui comme eux, et nous serons sauvés.

Mais c'est par sa bienheureuse Mère, que le Fils de Dieu notre sauveur, aime à nous venir en aide; c'est par elle que nous devons recourir à lui, si nous voulons recevoir un secours prompt et efficace, au milieu des tempêtes qui agitent notre frêle barque et menacent de l'engloutir sous les flots furieux. Elle est pour nous l'étoile de la mer. Son nom, ses mérites, la puissance de son intercession, nous sont un gage du secours que nous pouvons attendre d'elle.

I. Son nom. — On a mille fois comparé ce monde à la mer. Les événements de toutes sortes, les adversités, les souffrances, les tentations, les persécutions, sont autant de tempêtes qui soulèvent les flots de cette mer, autant de vents impétueux qui nous éloignent du port et nous poussent contre des écueils où notre frêle barque menace mille fois de se briser. Dieu nous viendra en aide sans doute, si nous nous efforçons de nous en rendre dignes; mais en serons-nous dignes? nos prières seront-elles assez pures et assez ferventes pour contrebalancer nos imperfections, nos infidélités, nos iniquités passées? Hélas! nous avons tout à craindre et peu à espérer si nous considérons ce que nous sommes devant lui. Mais il nous a donné Marie.

Marie est l'Etoile de la mer. C'est elle qui rend l'espoir aux pauvres nautonniers battus par la tempête. Lorsqu'elle paraît le calme renaît, et sa douce lumière fait connaître la direction qu'il faut suivre pour arriver au port.

Le saint nom de Marie est rempli de mystères. Dieu qui l'a choisi de toute éternité a voulu qu'il possédât de nombreuses significations, pour nous faire mieux comprendre les grandeurs de Marie, sa puissance, sa bonté. C'est ainsi que ce nom béni veut dire : *Etoile de la mer*. S. Jérôme en faisait la remarque; S. Ildefonse disait: « La mer est le siècle, et l'étoile de la mer » est la bienheureuse Vierge Marie. C'est d'elle que s'est levé » (comme le soleil semble se lever du sein de l'océan) celui qui » illumine le monde entier : » *Mare prorsus sæculum est, stella autem Beata Virgo Maria : de qua ortus est ille per quem illuminatur omnis mundus* (serm. I *de Assumpt.*). S. Thomas dit que Marie est appelée *Etoile de la mer*, parce que les chrétiens sont dirigés par elle vers la gloire, comme les navigateurs le sont vers le port par leur étoile : *Dicitur Maria stella : sicut navigantes ad portum diriguntur per stellam, ita Christiani diriguntur ad gloriam per Mariam* (Opusc. VIII).

Saluez donc Marie comme l'étoile de la mer : *Ave maris stella*; et selon la recommandation de S. Bernard, invoquez votre étoile, recourez à elle dans toutes vos peines, vos dangers, vos tempêtes.

II. — Ses mérites. — Ce n'est pas sans motif que Dieu a voulu que Marie fût pour nous l'Etoile de la mer. Elle a mérité, non pas d'une manière absolue, mais d'un mérite de convenance, d'être ainsi notre consolation et notre secours au milieu des tribulations et des dangers de cette vie. S. Ephrem s'adressant à cette auguste Vierge lui disait : « Par vous nous avons été ré-» conciliés avec votre Fils, Jésus-Christ notre Dieu. Vous êtes » la rédemption et le salut de tous. Salut à vous, très glorieuse » médiatrice; salut, réconciliatrice de l'univers entier : » *Per te reconciliati sumus Christo Deo nostro, filio tuo*; *tu captivorum redemptio et omnium salus. Ave, Mediatrix gloriosissima*; *ave, universi terrarum orbis reconciliatrix* (Orat. *ad Virg.*). S. Irénée dit que Marie est devenue une cause de salut pour l'univers entier : *Universo generi humano causa salutis*; et que Dieu a voulu qu'elle fût le principe de tous les biens : *Quia nempe vult illam Deus omnium bonorum esse principium* (lib. III *contra Valent.* cap. 33). C'est le langage de toute la tradition et l'enseignement de l'Eglise. Marie a tant fait pour concourir à l'œuvre de notre rédemption, qu'il était juste que son Fils lui confiât le soin de distribuer les grâces qu'il avait acquises, au prix des souffrances partagées avec elle.

III. — Son intercession dans le ciel. — Marie, la meilleure, la plus compatissante, la plus miséricordieuse des créatures, Marie, à qui Dieu nous a confiés pour être ses enfants, ne peut pas voir nos peines et les dangers que nous courons, avec indifférence. Si elle peut nous aider, elle le fera donc; elle le fera surtout lorsque nous l'implorerons, et qu'elle nous verra disposés à profiter de son secours. Dieu voudrait-il refuser quelque chose à son intercession? Au sentiment des Pères, elle a plus d'autorité auprès des trois personnes de la sainte Trinité que tous les saints et tous les anges eux-mêmes. Ces fidèles serviteurs de Dieu ne sauraient même rien obtenir que par son entremise. Elle est l'intendante des biens du Seigneur; elle a la disposition de tous ses trésors. Reine du ciel et de la terre, elle prie sans doute le roi suprême pour ses sujets et ses enfants, mais ses prières empruntent à sa dignité de reine, de fille, de Mère et d'épouse de Dieu, une puissance irrésistible : *Omnipotentia supplex.*

O Marie! usez en notre faveur de la toute-puissance que vous avez auprès de Dieu. Venez à notre aide. O Notre-Dame, sauvez-nous; nous périssons : *Domina, salva nos*; *perimus.* Commandez aux vents et à la mer. Un grand calme se fera, et nous arriverons heureusement au port. Soyez notre étoile! soyez notre salut!

II

MARIE, CONSOLATION ET PROTECTION DE L'ÉGLISE DANS LES PERSÉCUTIONS.

Et ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus.
MATTH. VIII, 24.

La barque sur laquelle Jésus-Christ était monté avec ses disciples représente l'Église. Que de tempêtes cette barque n'a-t-elle pas eu à subir depuis le commencement de son voyage sur la mer de ce monde!

L'Eglise a été persécutée dans la personne de Jésus-Christ lui-même.

Elle l'a été dans les apôtres et les premiers chrétiens.

Elle l'a été dans tous les siècles.

Mais toujours elle a reçu les secours de Marie.

I. — Marie donne asile au divin Enfant (l'étable de Bethléem) à sa naissance. Elle le protège, le nourrit, dans sa fuite en Egypte. Elle travaille avec lui et pour lui pendant trente ans. Elle le suit dans ses courses apostoliques. Elle est au pied de sa croix sur le Calvaire.

II. — Marie éclaire, console et soutient les apôtres et les premiers chrétiens après l'ascension de son Fils.

III. — Marie en montant au ciel n'abdique pas ses fonctions. On la verra dans tous les siècles protéger l'Eglise contre les persécuteurs, les barbares et les hérétiques. On la verra combler de grâces les âmes fidèles, susciter des saints, des ordres religieux, des œuvres de toutes sortes. On la verra convertir les pécheurs, mettre un terme aux hérésies. Enfin elle sera pour l'Eglise pendant toute sa durée ici-bas, et pour chacun des fidèles, ce qu'elle a été pour Jésus et pour les premiers chrétiens. Recourons donc à elle et nous aurons lieu de nous écrier : Quelle est donc celle-ci à qui les vents et la mer obéissent? *Qualis est hæc quia venti et mare obediunt illi?*

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE

I

MARIE DÉLIVRE LE CHAMP DE DIEU DE L'IVRAIE QU'Y SÈME LE DÉMON.

Venit inimicus ejus et superseminavit zizania in medio tritici.

MATTH. XIII, 25.

Dieu est le grand semeur. Son champ est l'humanité; son champ est l'Eglise; son champ est l'âme de chacun de nous. Il ne sème partout que d'excellent froment, cependant, dans l'humanité, dans l'Eglise elle-même, et dans l'âme de chacun de nous, la mauvaise semence existe; les herbes malfaisantes croissent avec abondance; la bonne graine germe difficilement, croît plus difficilement encore, et porte rarement des fruits bons et nombreux. D'où cela vient-il? Ce n'est ni du semeur, ni de la semence, ni du champ lui-même, mais de l'ennemi de Dieu, du démon, ce premier révolté. Il a entraîné Adam dans sa révolte contre Dieu et a plongé ainsi l'humanité tout entière dans un abîme de maux. Il a suscité des hérésies, des dissensions, des persécutions au sein de l'Eglise. Il ne cesse de tenter les hommes, pour les entraîner dans le péché, comme il a fait pour notre père à tous. Lorsque vous voyez quelque mal dans ce monde, vous pouvez dire avec assurance : *Inimicus homo hoc fecit* : C'est l'homme ennemi, c'est le démon qui a fait cela.

Mais contre le démon, Marie se lève. Elle est elle-même un champ où il n'a pu rien semer. Elle protège l'humanité et l'Eglise contre ses atteintes. Elle obtient à chacun de nous de n'être pas envahi sans ressource par l'ivraie du péché.

I. — Marie est un champ où le démon n'a pu rien semer. Lorsque Dieu prépara ce vaste champ de la création, dans lequel il se disposait à répandre avec une abondance infinie ses bienfaits et ses miséricordes, il permit que ce champ fût exposé à produire des herbes malfaisantes en même temps que le pur froment. Ce contraste relèverait le prix du bien et son mérite. Mais il se réserva une partie de ce champ où ne croîtraient uniquement que les plantes les plus belles et où il récolterait les fruits les plus suaves, sans que jamais aucune herbe vénéneuse, aucun fruit gâté, aucune fleur fanée, n'y fît tache à ses yeux.

Ce champ fut la bienheureuse Vierge Marie.

Satan aurait voulu la souiller, comme tous les autres descendants d'Adam, de la faute originelle. Mais Dieu son Père, son Epoux et son Fils, la préserva de cette atteinte.

Satan aurait voulu l'entraîner par ses tentations à quelque faute grave ou légère; lui faire commettre une imperfection eût été pour lui un triomphe. Mais Dieu la défendit contre ses tentations. Marie était cette femme dont il fut dit dès l'origine qu'elle écraserait la tête du serpent. *Ipsa conteret caput tuum* (Genes. III, 5).

II. — Marie protège l'humanité et l'Eglise contre les atteintes du démon. L'adorable Trinité a fait l'humanité de Jésus-Christ pour sa propre gloire. Elle a fait Marie pour l'humanité de Jésus-Christ. Elle a fait le reste de la création pour Jésus-Christ et pour Marie. Si nous existons, c'est à cause de Jésus et de Marie. Les anges et les saints forment la cour et la couronne de Jésus et de Marie. Le reste des hommes n'a existé et n'existera que parce que les saints sortent de leur race humaine, et qu'ils ne seraient pas possibles sans elle. Ce monde est donc le champ où Jésus et Marie récoltent les fleurs et les fruits qui leur sont chers. La bienheureuse Vierge veille sur ce champ parce qu'il est à son Fils et à elle. Elle y veille avec un soin extrême, parce qu'une partie de ce champ a été arrosée plus particulièrement de la sueur et du sang de son Fils bien-aimé. Elle y veille, parce qu'elle sait avec quelle persévérance et quelle malice l'ennemi de son Fils cherche à semer l'ivraie. Sans le secours de Marie, que deviendrait l'humanité? que deviendrait l'Eglise? Sans l'intercession de Marie, il y a longtemps que la terre n'offrirait plus aux yeux de Dieu que des ronces et des épines, ou plutôt que sa justice aurait détruit ce monde.

Cependant Marie n'empêche pas complètement que le démon sème l'ivraie, parce que l'homme est libre et qu'il faut respecter sa liberté; parce que la sagesse de Dieu paraît davantage, en faisant contribuer le mal lui-même à un plus grand bien; parce que les méchants deviennent souvent bons et meilleurs que les autres en se convertissant, et qu'ils sont nécessaires à l'avancement des justes dans la vertu et le mérite.

III. — Marie obtient à chacun de nous de n'être pas envahi par l'ivraie du péché. Ce qu'elle fait pour l'humanité et pour l'Eglise en général, la bienheureuse Mère de Dieu le fait pour chacun de nous en particulier. Ce n'est pas elle qui dira : Voulez-vous? Nous irons et nous arracherons l'ivraie? Elle est puissante et elle peut transformer l'ivraie en véritable froment. Pour cela, elle nous a procuré d'abord le saint Baptême; plus tard les sacrements, les mille secours de la religion, les bons exemples, les bons enseignements, les bonnes inspirations; quelquefois même elle nous a ménagé des épreuves qui nous ont fait rentrer en nous-mêmes. Elle ne nous abandonnera pas jusqu'à ce que notre sentence définitive ait été prononcée; si elle

ne nous introduit pas comme un pur froment dans le grenier du Père de famille, c'est qu'absolument nous aurons voulu nous perdre et être toujours cette ivraie que l'on sépare pour la jeter au feu.

O Marie, je vous confie mon champ, je vous confie mon âme! Ne permettez pas que l'ennemi y jette jamais la semence du vice et du péché. Et s'il pousse en moi quelques plantes d'ivraie, aidez-moi à les faire disparaître. Que je les brûle par le feu de la pénitence, et que tout en moi soit digne du grenier du Père de famille. Que tout soit digne du ciel. Ainsi soit-il.

II

MARIE NOUS ENSEIGNE A RÉSISTER AUX ATTAQUES DE L'HOMME ENNEMI.

Inimicus homo hoc fecit.
MATTH. XIII, 28.

Pourquoi Notre-Seigneur, dans la parabole de cet Evangile, dit-il que c'est l'homme ennemi qui a semé l'ivraie : *Inimicus homo hoc fecit?* Cet ennemi est le démon : pourquoi lui donner le nom d'homme? Ah! c'est que le démon qui agit souvent par lui-même pour nous corrompre se sert avec plus d'efficacité encore du monde et de la chair, c'est-à-dire des hommes et de notre propre nature corrompue, contre nous. Mais la bienheureuse Vierge Marie est là, pour nous défendre contre le monde et contre la chair. Elle est là, pour nous relever si nous venons à tomber.

I. — Marie nous défend contre le monde. Elle le fait par ses exemples. Parcourons sa vie ; voyons comme elle aime la solitude, comme elle est modeste, comme elle fuit le monde, comme elle sait l'affronter cependant, soit pour une œuvre de charité, soit lorsque son amour de mère le fait suivre Jésus-Christ jusque sur le Calvaire. Elle nous défend par les grâces innombrables et puissantes qu'elle nous obtient de son divin Fils.

II. — Marie nous défend contre l'ennemi que nous portons en nous-mêmes, contre la concupiscence, par ses exemples et par les secours qu'elle nous donne pour résister au péché, ou pour nous relever si nous sommes tombés.

III. — Marie nous relève si nous venons à tomber. — Elle nous ouvre les yeux, nous excite au regret de nos fautes, nous encourage, nous fortifie et implore notre grâce.

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

MARIE SE CACHE PAR AMOUR POUR L'HUMILITÉ.

Simile est regnum cœlorum fermento quod acceptum mulier abscondit.

MATTH. XIII, 33.

Le ciel et la terre sont peu de chose en présence de Dieu, si on les compare à Marie. Le ciel est son royaume; la terre est son royaume; l'Eglise est son royaume; mais son royaume par excellence, celui où sa force, sa richesse, sa gloire et tous ses attributs divins éclatent avec plus de magnificence, c'est évidemment Marie, la Vierge des vierges, Marie la merveille de la création, le chef-d'œuvre pour la formation duquel Dieu a touché en quelque manière aux limites de sa toute-puissance, car il ne saurait faire aucune pure créature qui soit au-dessus de sa propre Mère.

On peut donc dire que la femme qui représente le royaume de Dieu et dont parle ici l'Evangile, n'est autre que Marie. Mais quel est le levain qu'elle cache et qui fermente de manière à transformer une farine inerte et sans goût en un excellent pain?

Ce levain c'est d'abord Marie elle-même; ce sont ensuite les grâces d'un prix infini qu'elle a reçues de Dieu; c'est enfin son divin Jésus, qu'elle garde pour elle-même et ne découvre au monde qu'autant qu'il veut bien se manifester lui-même. O comme ce triple levain a merveilleusement fermenté. Quel aliment précieux il a fourni au monde! Que la manne qui a nourri les Hébreux dans le désert était loin d'égaler le pain que ce levain a préparé pour nous.

I. — Le levain est Marie elle-même. — Pourquoi lui donner ce nom de levain? Parce que de même que le levain vivifie la pâte inerte, la fait entrer en fermentation et y opère un travail mystérieux; de même la présence de Marie dans le monde annonça d'abord le grand travail, la grande fermentation qui allait enfin s'y opérer et le faire sortir de l'engourdissement mortel dans lequel il était plongé. Et depuis le moment de sa conception immaculée, jusqu'au jour où nous sommes, dans le sein de sa mère, sur la terre ou au ciel, jamais Marie n'a cessé de travailler par ses désirs, ses prières, ses mérites, ses actes de toutes sortes à la transformation, à la fermentation du monde. Suivez-la, si vous le voulez, à toutes les périodes de son existence vous la trouverez toujours travaillant à cette œuvre.

Mais la femme cache le levain. — Marie qui travaillait tant au salut du monde, se cachait aux yeux du monde. Dès l'âge de

trois ans elle se réfugie à l'ombre du sanctuaire. Plus tard, obligée de prendre un époux, elle accepte Joseph, humble ouvrier, dont la position même tiendra Marie dans l'ombre et la dérobera aux regards des hommes ; car qui regarde les pauvres ? Mère de Dieu, elle se déclarera sa servante. Elle ira chez Elisabeth pour la servir, elle que les anges vénèrent comme leur reine. Suivez-la dans tous ses mystères et vous retrouverez partout ce soin de se cacher. Et maintenant au ciel c'est par elle que nous viennent tous les dons de son Fils ; mais souvent elle dérobe encore son action à nos yeux, et elle veut que son S. Epoux, que les autres saints et les anges aient la joie de recevoir nos prières et de nous distribuer les grâces qu'elle leur confie pour nous.

II. — Le levain, ce sont les grâces et les dons que Marie a reçus de Dieu. — Nous savons que nulle créature au ciel ou sur la terre n'a été favorisée comme Marie. *Fundamenta ejus in montibus sanctis.* L'édifice de sa perfection commence où s'arrête celle des chérubins, des séraphins et des plus grands amis de Dieu, Et depuis le moment de sa conception immaculée jusqu'à celui de sa mort, ces dons admirables n'ont pas cessé de se développer, de grandir presque à l'infini. Dieu fournissait sans cesse de nouvelles matières et, sans un seul moment d'interruption, le levain céleste faisait son œuvre et étendait son action. O Marie ! qu'elles sont grandes vos perfections ! qu'ils sont grands vos mérites ! Mais comme vous aviez soin de bien dérober tout aux yeux du monde ! Vos parents avertis par les anges savaient quel grand trésor ils possédaient en vous ; cependant se doutaient-ils de votre conception immaculée et de tous vos autres dons ? Les prêtres et les saintes femmes du temple vous admiraient sans doute : mais s'ils avaient deviné la moindre partie de vos mérites, n'eussiez-vous pas été l'objet de leur culte ? La pensée de vous livrer à un époux, fût-ce Joseph lui-même, eût elle pu naître en eux ? Sans doute, le bienheureux Joseph vous connut davantage ; les Apôtres et surtout S. Jean, l'apôtre bien-aimé, vous connurent bien aussi ; mais ils n'étaient que des hommes et les plus parfaits des esprits célestes ne suffisaient pas à comprendre votre grandeur, votre sainteté, vos mérites.

III. — Le levain, c'est enfin Jésus. C'est ce levain sacré qui a fait fermenter le monde et lui a donné une vie nouvelle. C'est lui qui a vivifié la bienheureuse Vierge Marie elle-même. Elle l'a reçu comme Dieu dans son âme, dès le premier moment de sa conception. Elle l'a reçu dans son sein virginal au jour de l'annonciation. Elle l'a reçu dans ses bras maternels à sa naissance et elle l'a gardé, on peut dire pour elle seule et pour Joseph, pendant trente ans à Nazareth.

Elle a caché ce levain sacré qu'elle portait dans son sein, ne révélant pas même à Joseph le mystère de l'incarnation. Elle

l'a caché en le soumettant comme un pécheur à la loi de la circoncision, en se soumettant comme une pécheresse à celle de la purification, en ne révélant à personne le secret de son incarnation, de sa divinité, jusqu'au jour où il fit son premier miracle à Cana, et même après ce jour elle ne dit rien, le laissant se révéler lui-même autant qu'il le jugeait à propos.

Merci, ô bienheureuse Vierge Marie, d'avoir si bien caché ce froment mystérieux! Il est devenu le pain de notre intelligence par ses enseignements ; le pain de notre volonté par ses exemples ; le pain de notre cœur par son amour ; le pain de tout notre être par l'adorable Eucharistie. O Marie, faites que ce levain sacré nous profite. Faites que nous profitions aussi de vos grâces, de vos mérites, de vos exemples, afin qu'un jour nous puissions jouir de votre vue au ciel, vous qui êtes le royaume par excellence de Dieu. Ainsi soit-il.

II

MARIE RESSEMBLE AU GRAIN DE SÉNEVÉ.

Simile est regnum cœlorum grano sinapis.
MATTH. XIII, 31.

Le grain de sénevé représente Notre-Seigneur lui-même. Il s'est humilié, il s'est fait petit, presque jusqu'à s'anéantir, et c'est ainsi qu'il a transformé le monde et qu'il est devenu le roi dont le nom sacré fait fléchir tout genou, au ciel, sur la terre et jusque dans les enfers. Mais ce qui convient au Fils peut s'appliquer aussi à la Mère. Marie est aussi le grain de sénevé.

I. — Elle est ce grain parce qu'elle fut profondément humble, dans ses pensées, dans ses paroles, dans sa conduite, malgré les dons incomparables, les perfections presque divines qui brillaient en elle, malgré sa sublime dignité de Mère de Dieu qui renferme toutes les autres.

II. — Elle est ce grain de sénevé à cause des amertumes dont elle fut abreuvée par la passion de son Fils, amertumes qu'elle goûta, avant, pendant et après cette passion si douloureuse.

III. — Elle est ce grain de sénevé parce qu'elle a grandi comme un arbre qui fournit un abri aux oiseaux du ciel. Tous les enfants de Dieu peuvent s'y réfugier et y trouver la sécurité et l'abondance.

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

L'OISIVETÉ DÉPLAÎT A MARIE.

Quid hic statis tota die otiosi?
MATTH. XX, 6.

Dieu a fait l'homme pour le travail. Même dans le paradis terrestre, il ne devait pas vivre dans l'oisiveté. « Le Seigneur » Dieu prit l'homme, et le mit dans le jardin de délices pour le » cultiver et le garder, » dit la Sainte-Ecriture : *Tulit ergo Dominus Deus hominem et posuit eum in paradiso voluptatis ut operaretur et custodiret illum* (GEN. II, 15). Après le péché d'Adam ce qui n'était qu'une occupation agréable devint une obligation dure et pénible, et nul ne peut s'y dérober sans offenser Dieu et s'attirer des châtiments. Marie, dont les pensées ressemblent à celles de Dieu, n'aime pas non plus l'oisiveté. Elle ne l'a pas aimée pour elle-même pendant sa vie mortelle ; elle ne l'aime pas dans ses serviteurs ; elle favorise au contraire ceux qui travaillent.

I. — Marie n'a pas aimé l'oisiveté pour elle-même pendant sa vie mortelle. — Il faut remarquer qu'il y a plusieurs sortes de travaux ou d'occupations. Les travaux purement spirituels qu'on pourrait appeler les travaux de l'âme ; les travaux purement corporels ; enfin les travaux auxquels prennent part l'esprit et le corps dans des proportions variables. Lorsque l'âme a la plus grande part à ces travaux, ils se rattachent aux travaux spirituels ; lorsque c'est le corps qui a la part prépondérante, ils se rattachent aux travaux corporels. Quels que soient ceux de ces travaux auxquels vous vous occupiez, vous n'êtes pas oisifs ; et si ce sont justement ceux que Dieu demande de vous ; si vous les faites bien, au temps voulu et pour une bonne fin, vous êtes agréables au Seigneur et vous serez récompensés.

Ainsi fit la très sainte Vierge. Dès le premier moment de son existence en pleine possession de toutes les facultés de son âme, de cette âme plus parfaite et plus éclairée que les chérubins et les séraphins, elle travailla, et quel fut son travail ? Penser à Dieu qui s'était révélé à elle, contempler Dieu, aimer Dieu, le louer, lui témoigner sa reconnaissance, lui protester de sa soumission et de sa fidélité : telles furent les premières occupations de Marie ; elles se perpétuèrent pendant sa vie entière, sans interruption, même durant son sommeil.

Lorsqu'elle fut née et qu'elle eut grandi, elle ajouta des travaux corporels à ces premières occupations ; elle remplit avec une perfection admirable tous ses devoirs d'état ; elle accomplit les œuvres de miséricorde auxquelles son divin Fils promet le

royaume des cieux et tout ce qu'elle fit, elle l'accomplit avec une perfection absolue, et une pureté d'intention dans laquelle le regard de Dieu lui-même ne trouva jamais la moindre tache. Voilà comment Marie sut travailler et témoigner de son aversion pour l'oisiveté. Il n'était pas nécessaire que personne lui rappelât cette maxime de la vie spirituelle : « Que le démon vous » trouve toujours occupé. »

II. — Marie n'aime pas l'oisiveté dans ses serviteurs. Il est aisé d'en comprendre la raison. L'oisiveté est un danger très grave; elle cause un dommage irréparable, même à ceux qu'elle ne perd pas entièrement.

Si vous demeurez habituellement oisif, vous contrevenez à la loi que le Seigneur a portée : « Tu te nourriras de pain à la » sueur de ton front : » *In sudore vultus tui vesceris pane* (Genes. III, 19). Vous offenserez Dieu par conséquent et vous détournerez de vous ses grâces au moment même où elles vous seront le plus nécessaires. Si vous n'êtes pas sérieusement occupés, sauf les moments de repos que la nature réclame, les mauvais instincts que le péché originel a mis en vous et que les péchés actuels ont fortifiés, trouveront moyen de se réveiller ; vous les étoufferez difficilement et bientôt vous y céderez. Le démon voyant que vous avez le loisir de l'écouter multipliera ses tentations de toutes sortes : que ferez-vous? N'est-il pas évident que vous succomberez bientôt, que vous serez perdus ? Marie votre Mère, Marie qui vous aime comme le prix du sang de son Fils, peut-elle voir sans une profonde douleur que vous exposiez ainsi le salut de votre âme ? Non sans doute et elle déteste l'oisiveté qui a perdu tant d'âmes faites pour le ciel.

Et si, par un miracle sur lequel il ne faut pas compter, vous ne commettiez pas de faute grave tout en vivant à peu près dans l'oisiveté; si vous ne faites rien, quel mérite aurez-vous devant Dieu ? Vous serez de ces serviteurs inutiles qu'il chasse loin de sa présence ; et Marie pleurera votre perte. Vous n'aurez rien amassé pour le ciel. Peut-être serez-vous sauvés par l'intercession de cette tendre mère : mais que votre dénûment sera grand et que de temps il faudra souffrir en purgatoire pour réparer cette négligence coupable, cette mollesse, cette oisiveté, qui ne fait rien ni pour le ciel, ni pour la terre.

III. — Marie favorise ceux qui travaillent. Même les chrétiens peu fervents qui ne pensent pour ainsi dire qu'aux choses de la terre, la bienheureuse Vierge a pour eux des bénédictions particulières. Pourvu que leur travail lui-même ne soit pas condamnable, elle obtient de Dieu qu'il leur serve à quelque chose. Il éloigne d'eux les tentations ; il les aide à mener une vie au moins honnête sinon chrétienne, et il les dispose à revenir à Dieu aux approches de la mort ou dans quelque grave affliction.

S'il en est ainsi pour ces chrétiens qui ne le sont pour ainsi dire que de nom, quelles ne seront pas les prévenances et les bontés de Marie pour ses fidèles serviteurs, pour ceux qui, à son exemple, sont à Dieu de toute leur âme, accomplissent pour lui plaire les œuvres de miséricorde, remplissent parfaitement, toujours en vue de lui leurs devoirs d'état, et le recherchent en tout et partout ? Ce sont là les serviteurs prudents et fidèles qui méritent et obtiennent la confiance et la faveur entière de leur Maître. Si vous travaillez ainsi, soyez certains d'être agréables à Jésus et à Marie, et d'être comblés des bénédictions les plus précieuses et les plus abondantes. Imitez Marie, qui elle-même imitait Jésus, et après avoir bien travaillé sur la terre vous serez introduits par Marie votre Mère, dans le royaume de l'éternel et bienheureux repos. Ainsi soit-il.

II

D'UN MOYEN ASSURÉ D'ARRIVER AU SALUT.

Multi sunt vocati pauci vero electi.

MATTH. XX, 20.

Les paroles que Jésus-Christ donne pour conclusion à l'Evangile de ce jour, sont bien faites pour nous effrayer, car si le nombre des élus est petit, qui nous assure que nous serons de ce petit nombre ? Heureusement pour nous, la bienheureuse Vierge Marie est là pour nous aider à nous sauver, mais encore ne nous sauvera-t-elle pas sans nous. Examinons donc :

I. — Qui seront les élus ? Ceux à qui Dieu fera la grâce de mourir sans être coupables d'aucun péché mortel, et le meilleur moyen de s'assurer ce bonheur, c'est de vivre toujours en état de grâce.

II. — Qui seront les damnés ? Ceux qui auront péché gravement contre quelqu'un des commandements de Dieu ou de l'Eglise et n'auront pas fait pénitence. N'avez-vous pas péché et avez-vous fait pénitence ?

III. — Quel est le plus sûr moyen de vivre en état de grâce et ainsi d'éviter l'enfer et d'aller au ciel ? Vous efforcer d'imiter Marie par la fuite du péché et la pratique de la vertu ; mettre en elle toute votre confiance après Jésus ; la prier beaucoup et l'aimer davantage encore.

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

I

MARIE EST LA BONNE TERRE PAR EXCELLENCE.

Semen est verbum Dei.
Luc. VIII, 11.

En vain la terre serait par elle-même fertile et préparée à produire d'abondantes moissons, si la semence n'y était pas répandue, il n'en sortirait rien, elle demeurerait stérile. Dieu ne veut pas cette stérilité. Nos âmes sont un champ qui lui appartient, un champ qu'il a préparé, un champ qui doit produire pour lui des fruits, non seulement des fruits terrestres, mais des fruits du ciel en abondance. Sans lui nous ne pouvons rien même pour la terre, à plus forte raison pour le ciel ; mais avec lui nous pouvons tout. Il a créé le champ ; il l'a rendu capable de produire ; il y répand sa semence, il y joint ses bénédictions, et notre champ peut à ce prix se couvrir d'abondantes moissons qui réjouiront ses yeux.

Voulez-vous être un champ fertile ? Voulez-vous produire des fruits pour le ciel, et vous amasser des trésors ? Efforcez-vous de ressembler à la bienheureuse Vierge Marie, efforcez-vous de recevoir la parole de Dieu, la divine semence dans un cœur vraiment bon, de retenir comme elle ce Verbe adorable, et de produire des fruits par la patience.

I. — Marie a reçu le Verbe de Dieu dans un cœur bon et très bon. — Jésus-Christ nous dit lui-même que la semence est le Verbe de Dieu, la Parole de Dieu. La bienheureuse Vierge Marie a reçu ce Verbe adorable de deux manières : l'une inimitable et qui n'appartient qu'à elle seule ; l'autre que nous pouvons imiter, sans espérer du reste arriver jamais à la même perfection.

Elle a reçu le Verbe divin d'une manière inimitable, lorsque le Fils de Dieu est descendu dans son sein, lorsqu'il s'est incarné, et qu'il est devenu son Fils. O dignité inconcevable ! une simple créature, une humble Vierge, devient la mère du créateur, du Dieu tout-puissant et éternel, de celui devant qui les anges prosternés chantent l'hosanna du ciel ! Mais aussi que la terre choisie de Dieu pour y répandre cette semence infiniment précieuse était bonne ! Rassemblez par l'imagination toutes les perfections, toutes les vertus que Dieu avait répandues dans les autres créatures : Marie les possède toutes ; elle est plus riche à elle seule que toutes les autres créatures ensemble, et Dieu lui-même s'écrie à la vue de son œuvre : *Quam pulchra es, amica mea, quam*

pulchra es : « Que vous êtes belle, ô mon amie ! que vous êtes » belle (Cant. iv, 1)! »

Marie a reçu la parole de Dieu, c'est-à-dire ses enseignements d'une manière que nous pouvons imiter. Elle les a reçus avec un respect profond, avec une soumission parfaite, avec une grande joie et une grande reconnaissance. Représentez-vous cette auguste Vierge, soit lorsque sa Mère lui donnait ses premiers enseignements, soit lorsqu'elle écoutait les leçons des prêtres au temple, soit lorsque Gabriel lui parlait au nom de Dieu, soit lorsque Jésus lui-même s'entretenait avec elle dans la maison de Nazareth, et apprenez de son exemple comment il faut écouter la parole de Dieu.

II. — Marie a retenu ce verbe, cette parole divine. C'est bien elle qui dit dans le Cantique des cantiques en parlant du bien-aimé de son âme : *Tenui eum nec dimittam* : « Je le tiens et ne » le laisserai pas aller (Cant. iii, 4). » Voyez avec quelle tendresse, quelle sollicitude, elle veille sur ce divin Enfant, qui n'est autre que le Verbe de Dieu, devenu son Fils. Il est vrai qu'une fois, à l'âge de douze ans, Jésus se séparera d'elle pendant trois jours, pour travailler à la mission que son Père lui a confiée : mais avec quel empressement elle le cherchera ! quelles seront pendant ces trois jours les angoisses de son cœur maternel ! C'est ainsi que vous devez garder Jésus, et le chercher si vous craignez parfois qu'il se soit éloigné de vous.

Voyez aussi comme elle garde précieusement les paroles de son divin Fils, comme elle les médite dans son cœur. Voilà encore votre modèle rappelez sans cesse à votre pensée Jésus et ses enseignements, aimez à méditer ses mystères, ses paroles. Marie est votre modèle. Ressemblez-lui et vous ne serez pas un champ stérile et maudit de Dieu.

III. — Marie a produit des fruits par la patience. Ne croyez pas que la bienheureuse Vierge demeurât inactive, que ses progrès presque infinis dans la grâce et ses mérites devant Dieu, ne lui aient pas coûté de continuels efforts. Dieu avait été généreux pour elle au-delà de toute imagination, mais il ne fallait pas moins qu'elle correspondît fidèlement aux grâces incomparables dont elle fut prévenue. Elle le fit et c'est ainsi qu'elle produisit à elle seule plus de fruits de mérites que tous les saints ensemble. Appliquez-vous comme elle à correspondre à la grâce.

Elle fut patiente non seulement dans ce travail continuel de correspondance à la grâce divine, mais dans le support des afflictions. Souvenez-vous qu'elle est la mère de douleurs, la reine des martyrs, que son nom signifie *amertume* sans bornes, océan d'amertume. Souvenez-vous du glaive de douleur prédit par Siméon ; considérez Marie au pied de la croix : c'est par la patience au milieu des afflictions que Marie a produit encore ce cen-

tuple de fruits dont parle l'Evangile. Les afflictions sont partout, la croix est pour tous ; supportez vos peines avec Marie et comme elle, pour Dieu, et sans vous irriter jamais, sans vous décourager au milieu des épreuves. Alors, vous aussi vous serez une excellente terre, vous serez bénis de Dieu et vos trésors de mérites seront grands pour l'éternité.

II

MARIE NOUS ENSEIGNE A N'ÊTRE PAS UNE TERRE STÉRILE.

Aliud cecidit secus viam.
Luc. VIII, 5.

Il ne suffit pas de recevoir la semence divine, il ne suffit pas même d'être une terre relativement bonne, pour produire du fruit, il faut faire comme Marie et éviter comme elle ce qui peut rendre inutile la bonne semence répandue par le Seigneur lui-même dans le champ de nos âmes.

I. Marie ne laisse pas le démon lui enlever la bonne semence de la parole de Dieu. — Elle lui a écrasé la tête par sa conception immaculée et elle n'a rien à craindre de ses attaques. Pour nous qui avons tout à craindre veillons et prions afin de ne pas entrer en tentation. Souvenons-nous que notre ennemi rôde autour de nous comme un lion affamé cherchant à nous dévorer.

II. — Dans le champ de Marie, il n'y avait pas de pierres, il n'y avait pas cette dureté, cette insensibilité pour les choses de Dieu qui cause notre perte. Elle ne se contentait pas d'écouter avec plaisir, de goûter un moment la parole de Dieu; elle lui faisait prendre racine dans son âme par une méditation assidue de cette sainte parole. Est-ce là notre conduite? Si nous faisons profession de piété, notre piété n'est-elle pas superficielle, simplement extérieure et sans fruit.

III. — Dans le champ de Marie il n'y avait pas d'épines. Elle n'avait aucune attache, ni pour les richesses, ni pour les affaires, ni pour les plaisirs de ce monde. Ressemblons-lui ; détachons notre cœur de tout ce qui est uniquement terrestre, rejetons les pierres de nos péchés et de nos vices; gardons-nous de céder à la tentation; alors la bonne semence produira en nous ses fruits au centuple.

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME

I

MARIE NOUS ENSEIGNE NOS DEVOIRS ENVERS JÉSUS.

Jesu, fili David, miserere mei.
Luc. xviii, 38.

Lorsque l'aveugle de Jéricho criait avec tant d'insistance, malgré les objurgations de la foule : « Jésus, fils de David, ayez » pitié de moi, » ne nous semble-t-il pas que c'était surtout du Fils de Marie qu'il attendait le regard miséricordieux qui serait son salut ? Jésus, en effet, n'est le fils de David, que parce qu'il est le fils de Marie. C'est d'elle qu'il tient son humanité ; c'est d'elle qu'il tient ce cœur dont la miséricorde infinie s'attendrit sur toutes les souffrances, et trouve des remèdes à toutes les douleurs. Jésus est infiniment miséricordieux parce qu'il est le Dieu dont la bonté n'a pas de borne ; mais il est aussi infiniment miséricordieux comme homme parce qu'il est le fils de Marie, la mère des miséricordes. Heureux aveugle de Jéricho ! que vous étiez bien inspiré de vous adresser au fils de Marie ! Faisons comme lui, mes frères, disons au Seigneur : « Jésus, fils de Marie, ayez pitié de nous ». Il nous renverra à sa mère et nous recevrons par elle la lumière de la foi ; nous recevrons la grâce de bien suivre Jésus sur la terre ; nous recevrons la grâce plus précieuse encore, de bien célébrer ses louanges sur la terre d'abord et dans l'éternité.

I. — Marie nous procure les lumières de la foi. — Pourquoi possédez-vous le trésor de la foi ? pourquoi tandis que des millions et des milliards d'êtres humains ont été, sont, et seront privés de ce bonheur, fondement de tous les autres, en avez-vous été favorisé ? Reportez-en toute la gloire à Jésus-Christ qui est notre lumière ; c'est lui qui nous a choisis entre tant d'autres, pour briller à nos yeux ; mais c'est Marie qui nous a donné cette lumière. Elle est l'aurore du sein de laquelle le divin soleil s'est levé. Et si Jésus nous a choisis pour nous éclairer, c'est qu'il savait devoir être agréable à sa mère en le faisant. Marie nous a donnée la lumière en étant la mère du Seigneur ; elle nous l'a donnée en procurant que cette lumière parvienne jusqu'à nous en particulier. C'est à Marie que nous devons d'être nés de parents chrétiens et catholiques, d'avoir été élevés chrétiennement, instruits dans notre religion. Nous lui devons notre foi.

Mais ce n'est pas assez ; elle prie pour nous afin que son Fils nous éclaire davantage encore. Elle lui dit : *Domine ut videant* : « Seigneur, faites qu'ils voient. » Désirons ardemment ces lu-

mières que Marie veut nous obtenir. Demandons la foi; éclairons notre foi, défendons-la s'il est besoin; surtout ne l'exposons pas par des lectures dangereuses, des conversations capables de la refroidir ou de l'ébranler.

II. — Marie nous obtient de suivre Jésus. — C'est par Marie, que tous les biens nous viennent. Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce » lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive : » *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum tollat crucem suam et sequatur me.* L'aveugle guéri a suivi Jésus; nous qui sommes éclairés des lumières de la foi, nous devons le suivre aussi. Mais il est pénible à la nature de se renoncer soi-même, de se traiter comme un étranger. Il est dur de porter sa croix. Rassurez-vous, Marie a marché la première sur les traces de Jésus. Elle a pratiqué l'abnégation la plus parfaite ; elle a porté avec une patience, un courage admirable, une croix mille fois plus lourde que celle qui vous est échue. Elle a suivi Jésus en imitant tous ses exemples. Pourquoi ne feriez-vous pas ce qu'elle vous invite à faire comme elle? Ne craignez pas que les forces vous manquent : elle saura bien vous soutenir. Il s'agit seulement pour vous de faire preuve de bonne volonté, et bientôt vous sentirez vos liens se rompre; votre fardeau vous paraîtra léger, et tout votre bonheur sera d'imiter Jésus et Marie, de les suivre, comme l'aveugle suivait son divin bienfaiteur.

III. Marie nous enseigne à louer Dieu. — L'aveugle guéri ne fut pas ingrat; il témoigna sur-le-champ sa reconnaissance; il loua le Seigneur et tout le peuple le loua avec lui. Imitez cet exemple, ou plutôt imitez l'exemple de Marie, dont toute la vie fut un hymne de louange et de reconnaissance envers Dieu. Comme elle le dit dans son cantique, son âme glorifie le Seigneur : *Magnificat anima mea Dominum*; c'est son occupation perpétuelle, comme c'est l'occupation incessante des anges dans le royaume céleste. Que ce soit aussi votre occupation. Rappelez-vous ce qu'il a fait pour vous. N'y aurait-il que ce bienfait de la foi, grâce auquel vous le connaissez et vous connaissez Marie, ne serait-ce pas assez pour mériter d'éternelles louanges. Glorifiez donc le Seigneur pendant votre vie mortelle. Marie vous sera reconnaissante des honneurs rendus à son Fils, et, en récompense, elle vous obtiendra de le glorifier éternellement avec elle dans le ciel. Ainsi soit-il.

II

GRANDEUR DE LA FOI DE MARIE.

Fides tua te salvum fecit.
Luc. xviii, 42.

Lorsque Jésus-Christ guérissait miraculeusement quelque malade, il attribuait ordinairement la guérison à la foi de celui qui en était favorisé. C'est que la foi est le fondement de toute la vie spirituelle, la seule qui ait quelque valeur aux yeux de Dieu. L'aveugle de Jéricho eut foi en Jésus-Christ et il obtint en même temps la guérison du corps et celle de l'âme : mais qu'est-ce que sa foi si on la compare à celle de Marie? La foi de Marie, sur laquelle repose tout l'édifice de sa sainteté presque infinie, fut sans comparaison plus grande que toute autre foi :

I. — Par l'étendue de son objet. — L'objet de la foi est Dieu et les mystères qu'il nous revèle. Mais cet objet qui ne change pas en lui-même est plus ou moins vaste pour chacun de nous, selon que nos lumières sont plus ou moins étendues. Or personne n'a connu Dieu en lui-même, autant que Marie, pas même les anges. Personne n'a compris comme elle les mystères de la Sainte-Ecriture. Personne n'a été instruit comme elle par la bouche même du Sauveur.

II. — Par la charité qui la vivifie. — Qui a aimé Dieu sur la terre et au ciel comme Marie l'a aimé, comme elle a aimé son adorable Fils pendant sa vie mortelle?

III. — Par les actes qui la manifestent. — La foi sans les actes n'est qu'une foi morte. Telle ne fut pas celle de Marie. Considérez sa piété; son empressement à pratiquer les commandements et les désirs de Dieu; sa soumission aux croix qu'il lui impose; sa générosité à tout sacrifier même son Fils unique; sa charité pour tous, et dites si jamais la foi inspira à personne des actes de vertu aussi nombreux et aussi parfaits.

PREMIER DIMANCHE DE CARÊME

I

PUISSANCE DE MARIE CONTRE LE DÉMON.

Vade Satana.
Matth. iv, 10.

S. Bonaventure dit, dans un pieux opuscule qu'il a intitulé : *Miroir de la très sainte Vierge*, que les puissances de l'air, les

démons, craignent le nom, la protection, l'exemple de Marie, plus que les ennemis visibles ne s'effraient de l'arrivée soudaine d'une puissante armée : *Non sic timent hostes visibiles castrorum multitudinem copiosam, sicut aereæ potestates Mariæ vocabulum, patrocinium, exemplum.* Il est heureux pour nous qu'il en soit ainsi, et qu'en même temps cette Vierge si bonne daigne nous permettre d'invoquer son nom et de compter sur sa protection. Vous voyez en effet jusqu'où va l'audace du démon. Il ne craint pas de s'attaquer à Jésus-Christ lui-même. Il ne savait pas, il est vrai, d'une manière certaine qu'il fût le Fils de Dieu incarné; mais il était obligé de reconnaître en lui au moins quelque prophète d'une sainteté et d'une puissance extraordinaire. Il l'attaqua cependant. Que n'avons-nous donc pas sujet de craindre, nous, fragiles créatures, que le moindre choc peut briser ? Mais nous avons un secours assuré. Quelle que soit la force du démon, quelle que soit sa malice, avec quelque fureur qu'il nous attaque, nous n'avons rien à redouter si Marie prend notre défense. Elle est la femme par excellence dont Dieu avait annoncé dès le commencement qu'elle écraserait la tête du serpent. Elle l'a fait par son immaculée conception; elle l'a fait par sa virginité, son humilité et sa pauvreté; elle l'a fait surtout en donnant le jour au Fils de Dieu incarné pour détruire l'empire de Satan.

I. — Marie a écrasé la tête du serpent par son immaculée conception. — Le démon n'ignorait pas que Dieu avait attaché à l'obéissance ou à la désobéissance d'Adam, la bénédiction ou la malédiction de la race humaine tout entière. Entraîner Adam au péché, c'était donc perdre l'humanité, c'était faire de tous les membres de la race humaine, sans exception, autant d'objets de répulsion et de haine pour le Seigneur. Satan savait, par sa propre expérience, que Dieu est fidèle en ses menaces comme en ses promesses. L'humanité ainsi perdue, l'incarnation du Verbe devenait impossible; l'existence de cette Mère de Dieu, qu'il avait refusé de reconnaître pour sa reine, le devenait en même temps. Plus de Jésus-Christ, plus de Marie, plus rien que de malheureux êtres humains rejetés comme un vase de terre brisé, et destinés à un malheur sans remède. Tel était le plan de Satan et il se croyait arrivé à son but. Mais il avait compté sans la miséricorde et la sagesse infinie de Dieu. La miséricorde voulut l'incarnation malgré le péché et à cause même du péché; la sagesse sut mettre à l'abri de la ruine totale, celle qui devait être la Mère du Fils de Dieu incarné. L'immaculée conception de Marie rendait l'incarnation possible; les plans de Satan étaient détruits; son triomphe éphémère se tournait en défaite : Marie lui écrasait la tête.

II. — Marie a écrasé la tête du serpent par son humilité, sa virginité et sa pauvreté. — L'orgueil avait perdu Satan, et il

avait aussi perdu la race humaine. Jésus-Christ devait relever l'homme, l'arracher au joug du démon sous lequel l'orgueil l'avait courbé, en s'humiliant jusqu'à l'infini. Mais l'humilité de Marie prélude à celle de Jésus, et c'est elle qui porte les premiers coups à l'ennemi de Dieu et des hommes. L'orgueil n'aura pas d'entrée dans le cœur de Marie. Voyez cette vierge que l'ange a saluée pleine de grâce et Mère de Dieu lui-même ; elle ne veut être qu'une humble servante. Servante de Dieu, servante d'Elisabeth, servante de Joseph qu'elle honore comme son seigneur. Elle est la plus sainte des créatures, et elle se soumet à la purification. Elle est la Mère de Dieu, et elle prend partout la dernière place.

Par le péché, la chair avait dominé l'esprit ; l'impureté régnait en maîtresse et même les quelques âmes pures qui se trouvaient çà et là ne comprenaient ni les délicatesses, ni le prix de la chasteté. La virginité gardée pour Dieu était inconnue. Par la chair, le démon régnait à peu près partout, et les chaînes qu'il faisait peser sur l'homme étaient encore plus lourdes et plus ignominieuses que celles qui provenaient de l'orgueil. Marie comprend le prix de la virginité. Elle en fait le vœu, elle lève un étendard sous lequel des millions de vierges de l'un et l'autre sexe s'enrôleront avec bonheur ; et le démon est encore une fois vaincu, son arme la plus redoutable lui échappe des mains.

Mais il avait encore pour entraîner les hommes à leur perte, l'amour des grandeurs et celui des richesses. La bienheureuse Vierge Marie, par son vœu de virginité renonce à la grandeur la plus sublime que pouvait ambitionner une fille de David, celle de donner le jour au Messie ou d'être au moins comptée au nombre de ses ancêtres. A ce renoncement elle ajoute la pauvreté pour être semblable à son Fils, qui n'aura pas un lieu où reposer la tête, et qui mourra dépouillé même de tous ses vêtements sur le bois infamant de la croix. Voilà comment Marie écrase la tête du démon ; voilà comment elle lui est redoutable par les exemples qu'elle donne.

III. — Marie a écrasé la tête du serpent en donnant la vie à Jésus-Christ. — Un Dieu fait homme était seul assez fort pour vaincre le démon, réparer les ruines amoncelées par lui, et relever l'humanité à un plus haut degré de bonheur et de gloire que celui dont le démon l'avait fait tomber. Marie donne le jour à cet Homme-Dieu qui reprend l'empire usurpé par Satan, qui délivre ses victimes et fait de ses malheureux esclaves, des rois, pour occuper les trônes laissés vides par Satan et ses anges révoltés.

O Marie, que vous êtes puissante contre notre ennemi ! Nous recourons à vous : protégez-nous et dans notre reconnaissance nous vous aimerons, nous célébrerons vos louanges, et surtout nous nous efforcerons d'imiter vos vertus. Ainsi soit-il.

II

MORTIFICATION DE MARIE.

Et cum jejunasset.
MATTH. IV, 2.

Pourquoi N.-S. Jésus-Christ a-t-il voulu jeûner et le faire avec tant de rigueur? Il l'a fait, comme il a fait tant d'autres choses et enduré tant d'autres privations, pour nous mériter des grâces plus abondantes et pour nous donner l'exemple, à nous qui avons tant besoin de faire pénitence.

Ce que Jésus a fait, sa bienheureuse Mère l'a fait comme lui, et pour les mêmes causes. Elle n'avait pas besoin de faire pénitence; elle le faisait cependant pour nous. Elle nous donnait l'exemple.

I. — Marie n'avait pas besoin de faire pénitence. Pourquoi l'eût-elle fait? Pour expier des péchés à elle? Elle ne commit pas la plus légère imperfection pendant toute sa vie. — Pour prévenir par la mortification les révoltes de l'esprit ou de la chair? — La concupiscence ne pouvait rien contre elle; ou elle n'existait pas même en racine, ou elle était absolument réduite à l'impuissance.

II. — Mais la mortification, comme les autres actes de vertu de Marie, augmentait ses mérites et rendait plus puissante son intercession en notre faveur. Elle la faisait de plus ressembler à Jésus.

III. — Son exemple nous apprenait combien la pénitence est nécessaire, à nous surtout qui avons péché. C'était un encouragement précieux.

DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME

I

MARIE COMPARÉE A LA MONTAGNE DU THABOR.

Ducit illos in montem excelsum.
MATTH. XVII, 1.

Lorsque Notre-Seigneur voulut manifester quelques rayons de sa gloire aux trois apôtres qui lui étaient les plus chers, il les conduisit à l'écart, au sommet d'une haute montagne, et là, ils le virent dans sa gloire. Nous verrons un jour si nous savons le vouloir bien, notre Jésus dans toute la splendeur de sa gloire

du ciel, et ce spectacle sera plus beau que celui qui faisait dire à Pierre, tout hors de lui : « Seigneur, nous sommes bien ici : » *Domine, bonum est nos hic esse.* Pierre oubliait que Marie n'était pas là et que son divin Fils ne pouvait pas se fixer sur la terre en un lieu où elle ne se trouvait point.

Quelque beau que soit le spectacle du Thabor, je vous invite à vous approcher d'une autre montagne où vous retrouverez Jésus, avec moins d'éclat extérieur peut-être ; mais avec un rayonnement plus doux à vos yeux, de bonté, de douceur, de miséricorde, d'humilité ; au pied de cette montagne vous ne serez pas saisis de frayeur, mais tout remplis de confiance et d'amour. Je parle de Marie, de la Mère de Jésus, tenant entre ses bras son divin Enfant. Elle est une montagne par son élévation sublime ; par sa fécondité ; par sa fermeté que rien ne saurait ébranler.

I. — Marie est une montagne par son élévation sublime. — Le prophète Isaïe dit en parlant de Marie : « Il y aura une » montagne préparée pour la demeure du Seigneur ; elle sera » établie sur le sommet des montagnes, et elle sera élevée au- » dessus des collines, et tous les peuples y afflueront : » *Erit mons domus Domini*, etc. (Isa. II, 2). C'est en Marie que Dieu s'est préparé une demeure ; c'est d'elle surtout qu'il dit : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.* Il s'est préparé une habitation dans son âme et une autre dans son sein. O montagne bienheureuse choisie dès l'éternité pour être la demeure du Seigneur !

Mais qu'elle est sublime l'élévation de cette montagne ! Le prophète nous la représente reposant sur le sommet des autres montagnes et des collines. David avait déjà dit : « Ses fonde- » ments sont sur les montagnes saintes : » *Fundamenta ejus in montibus sanctis* (Psal. LXXXVI, 1). Les montagnes saintes sont les patriarches et les saints de l'ancien Testament ; ce sont les neuf chœurs des esprits célestes, sur lesquels repose le trône de Dieu. C'est jusqu'à cette hauteur inconcevable qu'il faut nous élever pour atteindre le pied de cette montagne : *Mons domus Domini præparatus in vertice montium.* Mais ne craignez rien. Il ne s'agit pas ici d'une des montagnes abruptes dont le sommet glacé n'a été foulé par aucun pied humain. A la hauteur presque infinie de Marie, se joint une admirable humilité. C'est pour s'approcher de nous que le Fils de Dieu a voulu demeurer, non pas un moment, mais des mois et des années sur cette montagne bénie, et qu'il veut que nous l'y trouvions encore. Approchez de la montagne et vous verrez Jésus ; sa mère vous présentera à lui, elle vous apprendra à le connaître et à l'aimer.

II. — Marie est une montagne par sa fécondité. — C'est d'elle que parlait David lorsqu'il disait : « La montagne de Dieu est » une montagne grasse, une montagne fertile : » *Mons Dei, mons*

pinguis, mons coagulatus (Psal. lxvii, 15). Et quels fruits produit-elle cette admirable montagne? Regardez le divin Enfant entre les bras de sa Mère : voilà le fruit de sa fécondité. C'est le salut du monde; c'est la gloire et le bonheur du ciel; c'est la joie de l'adorable Trinité; c'est le Verbe de Dieu fait homme. Regardez encore. Le ciel est peuplé d'une innombrable armée de saints et de saintes de tous les sexes, de tous les peuples, de tous les temps : ce sont autant de fruits de la fécondité de Marie. Mais contemplez-la elle-même cette admirable vierge; soyez saisis d'étonnement à la vue de tant de mérites et de tant de grandeurs : ce sont encore les fruits de sa fécondité.

O montagne fertile, ô vierge féconde, ne permettez pas que nous soyons toujours comme une terre aride et desséchée. Vous possédez Jésus source de toute grâce : soyez généreuse pour nous.

III. — Marie est une montagne pour sa stabilité. — Elle n'a pas été ébranlée comme nous sur ses fondements par le péché originel. Elle n'a rien de commun avec l'humble roseau que le moindre vent incline, ni même avec le cèdre du Liban qui résiste à la tempête mais que la foudre peut briser. Elle est inébranlable. Jamais sa sainteté n'a reçu la moindre atteinte; jamais ni sa foi, ni sa confiance en Dieu n'ont été étonnées ou troublées. Regardez-la à l'Annonciation et au pied de la croix, sur le Calvaire.

O Marie, ô montagne de Dieu, c'est auprès de vous que nous voulons chercher et que nous trouverons Jésus; c'est auprès de vous que nous nous écrierons : Nous sommes bien ici. Attirez-nous après vous, ô Marie; donnez-nous de vous suivre avec plus de fidélité, de vous aimer avec un plus grand amour, et de nous rendre dignes du titre de vos serviteurs et même de vos enfants. Ainsi soit-il.

II

MARIE, MÈRE DE JÉSUS.

Hic est filius meus dilectus.
Matth. xvii, 5.

Ce fut une grande joie pour les Apôtres qui avaient suivi Jésus sur la montagne, d'entendre la voix du Père céleste rendre à Jésus ce glorieux témoignage : « Celui-ci est mon Fils bien-» aimé : » *Hic est Filius meus dilectus.* Mais quelle ne dut pas être la joie de Marie lorsque son divin Enfant lui dit (et il le dit bien souvent) : « Vous êtes ma mère bien-aimée? » Ne le disait-il pas chaque fois qu'il lui donnait ce doux nom de mère? Or la maternité de Marie est la plus glorieuse des maternités.

I. — Elle la partage avec le Père éternel. — Elle peut dire de

Jésus comme lui : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé.* Elle l'a conçu dans son sein, enfanté, nourri de son lait, élevé, elle a entendu mille fois de sa bouche le nom de mère qu'il lui donnait. Quant à son amour pour un tel Fils, il touchait à l'infini.

II. — Elle ne partage le droit d'appeler Jésus *son Fils*, avec aucune créature. Il n'a pas de père sur la terre, comme il n'a pas de mère au ciel. Marie est la Vierge toute pure et tout immaculée avant, pendant et après sa maternité.

III. — Il est son Fils unique comme le Fils unique du Père et il lui procure, comme au Père, une multitude d'enfants adoptifs, par la rédemption et par le don qu'il lui fait de Jean et de tous les élus.

TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME

I

BONHEUR DE PORTER MARIE.

Beatus venter qui te portavit.
Luc. xi, 27.

La femme dont parle l'Evangile avait bien raison d'admirer le bonheur de Marie et de proclamer bienheureux le sein qui avait porté Jésus. Les enfants sont la gloire de leurs mères ou ils en sont la confusion et la honte ; ils leur procurent les plus douces jouissances ou leur causent les angoisses les plus cruelles. Marie fut glorifiée jusqu'à l'infini par son Fils parce qu'il est Dieu lui-même. Elle reçut de lui les joies les plus ineffables ; en même temps, elle endura des angoisses cruelles à cause de ses souffrances. Mais ces angoisses furent une source intarissable de bonheur pour elle-même et pour les élus. Bienheureux donc le sein qui vous a porté, ô Jésus, et bienheureux aussi le cœur qui vous porte.

Mes frères, voulez-vous arriver sûrement au bonheur de porter Jésus sur vos lèvres, dans votre cœur et dans vos œuvres ? Le moyen le plus simple et le plus efficace est de commencer par y porter Marie. Comment le ferez-vous et quel bonheur y trouverez-vous : tel sera le sujet de cette instruction.

I. — Comment on porte Marie sur ses lèvres, dans son cœur et dans ses œuvres. — Après le nom de Jésus il n'en est pas de comparable à celui de Marie pour la douceur et pour la puissance. C'est un nom choisi par Dieu lui-même, pour la plus parfaite et la plus aimée de ses créatures ; c'est le nom que le Verbe de Dieu fait homme voulut donner à sa mère ; c'est un nom que doivent révérer toutes les créatures au ciel, sur la terre et jus-

que dans les enfers. Un tel nom mérite bien que vous aimiez à le redire souvent. Nous ne sommes plus au temps de la loi de crainte où le peuple de Dieu croyait faire un sacrilège en prononçant le nom de *Jéhovah* ; nous vivons sous la loi d'amour, Dieu aime à nous entendre prononcer son nom adorable ; il aime à trouver sur nos lèvres le doux nom de Jésus et, avec lui, le nom presque aussi doux et aussi aimé de sa mère.

Suivez donc le conseil de S. Bernard ; dans toutes vos nécessités et mille fois le jour, invoquez l'Etoile, appelez Marie : *Invoca stellam, voca Mariam.* Que Marie soit pour ainsi dire toujours sur vos lèvres.

L'ange Gabriel vous en donna l'exemple. Il répéta jusqu'à trois fois ce nom béni, dans les quelques paroles qu'il adressa à l'auguste Vierge au jour de l'Annonciation.

Vous portez encore le nom de Marie sur vos lèvres, si vous récitez souvent et pieusement le saint rosaire ; vous le portez de même si vous chantez des psaumes, des cantiques en son honneur ; si vous aimez à parler d'elle en particulier ou en public. S. Paul porta ainsi le nom de Jésus devant les gentils ; soyez comme lui un vase d'élection pour porter le nom de Marie devant vos amis et vos ennemis.

Vous porterez Marie dans votre cœur si vous l'aimez d'une affection sincère, et si vous aimez avec elle ceux qui lui sont particulièrement chers ; si vous concevez pour elle une très haute estime.

Vous la porterez dans vos œuvres si vous êtes fidèles aux pratiques de piété qu'elle attend de vous chaque jour, à la sanctification de ses fêtes, à la sainte communion faite en son honneur ; si pour lui être plus agréable vous vous abstenez du péché et vous corrigez de vos défauts ; si vous vous appliquez à la pratique des vertus dont elle vous a donné l'exemple et que vous savez lui être les plus chères, l'humilité, la pureté, la modestie. Ce qu'elle attend surtout de ceux qui l'aiment, c'est qu'ils s'efforcent de lui ressembler. Mieux vaut un fidèle imitateur de Marie qu'un éloquent panégyriste qui ne sait que parler, dit S. Bonaventure : *Sedulus Mariæ imitator melior est quam otiosus laudator.* Et si vous portez ainsi Marie vous êtes bienheureux.

II. — Un prêtre de Jérusalem, Abiathar, avait trempé dans une conspiration contre le roi Salomon, au commencement du règne de ce prince. Salomon le fit paraître devant lui et lui dit : Vous êtes digne de mort, « mais je ne vous ferai pas mourir » aujourd'hui parce que vous avez porté l'arche du Seigneur : » *Hodie te non interficiam, quia portasti arcam Domini* (III Reg. II, 26). Dieu agit envers nous comme Salomon envers Abiathar. Peut-être vous êtes-vous rendu gravement coupable devant lui ; peut-être avez-vous renouvelé par vos péchés les outrages et les

tourments de sa passion ; mais si vous avez porté Marie sur vos lèvres, dans votre cœur et dans vos œuvres, vous serez à l'abri des coups de sa justice. Non seulement il ne vous frappera pas, mais plus généreux que Salomon, il vous purifiera de vos fautes, vous comblera de ses bienfaits et vous admettra au rang de ses amis pour le temps et pour l'éternité. — Marie sera aussi pour vous une force et une protection contre vos ennemis ; elle vous sera une douceur et une consolation dans vos peines ; elle vous donnera la paix et le bonheur sur la terre, jusqu'au jour bienheureux où vous serez introduits par elle au sein de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

II

BONHEUR DE MARIE PARCE QU'ELLE A PORTÉ JÉSUS.

Beati qui audiunt Verbum Dei et custodiunt illud.

Luc. xi, 28.

Les paroles de Jésus ne contredisent pas celles de la femme de l'Evangile, elles y ajoutent et les complètent. Marie est bienheureuse : pourquoi ?

I. — Elle a porté Jésus dans son sein ; elle l'a nourri de son lait, elle a été sa mère en un mot. Cette maternité est la cause de toutes les faveurs dont elle fut comblée. Comptez-les, mesurez-les si vous le pouvez et vous aurez une idée du bonheur de la Mère de Jésus, considérée uniquement comme sa mère.

II. — Elle a écouté la parole de Dieu. Elle a écouté cette parole plus et mieux que toute créature. Elle a été illuminée intérieurement de plus de lumières. Elle a été instruite par Jésus-Christ lui-même pendant trente-trois ans. Elle recueillait avec un soin extrême et méditait ses précieux enseignements comme l'Evangile nous le fait remarquer.

III. — Elle a gardé cette parole adorable mieux qu'aucune autre créature ne pouvait le faire. Elle a gardé la parole de Dieu en obéissant plus parfaitement que les anges eux-mêmes à sa sainte volonté ; mais de plus, elle a gardé la parole de Dieu, le Verbe incarné devenu son enfant, avec une sollicitude, un amour, un dévouement qui ne connurent point de bornes. Voilà pourquoi Marie est bienheureuse.

Nous pouvons, nous aussi, donner le jour à Jésus dans notre âme en devenant des saints, et dans l'âme du prochain en le convertissant.

Nous pouvons entendre avec respect et dévotion la parole de Dieu.

Nous pouvons garder cette parole en y étant fidèles et garder

Jésus dans nos cœurs par la grâce. Notre divine mère attend de nous que nous agissions ainsi : faisons-le ; imitons-la et nous aussi nous serons bienheureux.

QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME

I

TOUS LES BIENS NOUS VIENNENT PAR MARIE.

Unde ememus panes ut manducent hi ?

JOAN. VI, 5.

Le saint Evangile remarque que lorsque Jésus-Christ disait à l'apôtre Philippe : « Où achèterons-nous du pain pour donner à » manger à toute cette foule ? » il voulait seulement éprouver la foi de son disciple, car il savait bien lui-même ce qu'il avait à faire. Il y a une autre foule qui suit Jésus dans le désert de ce monde, et qui a besoin de pain. Ce sont ceux qui s'efforcent de servir Dieu sur la terre et qui sont appelés à le posséder un jour dans le ciel. Ils ont besoin d'un aliment qui les vivifie, qui soutienne leurs âmes dans le chemin du devoir, et cet aliment, la grâce de Dieu, n'est pas un produit de la terre, on ne le trouve pas dans ce désert ; il faut que Dieu lui-même l'achète pour nous le procurer. Où l'achètera-t-il ? avec quoi paiera-t-il cette nourriture qui doit nous donner la vie et nous la conserver éternellement ? Demandez-le à Marie, elle vous dira que c'est dans son sein virginal que le Fils de Dieu a trouvé le trésor nécessaire à l'achat de tant de pain, et que c'est sur le Calvaire que le marché a été conclu. Elle était présente à tout, elle a concouru à tout, et maintenant encore, c'est elle qui préside à la distribution de ce pain, que Dieu multiplie sans cesse, et qu'il distribue par les mains de ses apôtres.

I. — Jésus a pris dans le sein de Marie le trésor nécessaire à nous procurer le pain de l'âme. — Lorsque l'homme eut péché, il se trouva réduit à la plus affreuse misère. La privation des délices du paradis terrestre, les ronces et les épines que produisait la terre, le dur labeur, les souffrances et la mort auxquelles il était condamné, tout cela n'était rien encore si on le compare aux souffrances de son âme privée de la grâce, en proie au péché, esclave des passions et du démon, perdue pour l'éternité. La terre était devenue comme un désert affreux où il n'y avait pas de pain pour son âme. Dieu, du haut de la montagne qui est son trône céleste, abaissa un regard de compassion sur l'humanité et voulut la sauver. Il aurait pu sans doute tout pardonner

et renouveler l'homme, par le seul effet de sa puissance et de sa libéralité infinie; mais il était plus digne de sa justice et de sa miséricorde que la miséricorde payât à la justice ce qui lui était dû; il était plus digne de l'homme, que le pain dont il avait besoin ne fût pas une pure aumône jetée à un mendiant misérable, mais un pain acheté, et généreusement payé par l'homme lui-même. Et les trois adorables Personnes de la sainte Trinité se consultent et se disent : Ou achèterons-nous ce pain? Avec quoi pourrons-nous nous le procurer?

C'est ici que le rôle de la bienheureuse Vierge Marie commence. Dès l'instant où le Verbe divin a résolu de s'unir à l'humanité, elle a été choisie et préparée pour être la Mère de l'Homme-Dieu. Elle donnera asile dans son sein au Fils de Dieu; elle lui donnera le corps et le sang qui lui sont nécessaires pour être homme comme nous. Ne demandez plus, Seigneur, où vous aurez de quoi acheter du pain pour la nourriture spirituelle des hommes; vous avez trouvé dans le sein de Marie un trésor suffisant pour racheter mille mondes; et Marie n'hésitera pas à vous permettre d'en user en notre faveur.

II. — Jésus a acheté le pain qui nous est nécessaire, par ses travaux, ses souffrances et sa mort. — Voyez comme le Fils de Dieu, à peine en possession des moyens d'acheter pour nous le pain de la grâce, se met à l'œuvre, et voyez comme Marie l'accompagne et le seconde. Il naît dans la pauvreté. Il verse son sang dans la circoncision; il fuit en Egypte pour éviter la mort, il endure les souffrances de l'exil; il revient et c'est pour se livrer à des rudes travaux; il prêche l'Evangile et ne recueille souvent en échange de ses enseignements et de ses miracles que l'ingratitude et les outrages. Enfin il meurt sur la croix. — Partout vous retrouvez Marie partageant ses travaux et ses souffrances. De l'étable de Bethléem au Calvaire, elle est avec Jésus; et si elle ne meurt pas sur la croix avec lui, c'est que le sacrifice est plus grand pour elle de vivre que de mourir. Elle a donné à Jésus ce qu'il lui fallait pour nous procurer la vie et la nourriture de l'âme ; elle se donne elle-même et ne quitte pas son Fils que la dette ne soit payée.

III. — Marie préside à la distribution du pain. — Voyez-la sur le Calvaire, obtenant le salut du bon larron, entraînant jusqu'au pied de la croix Jean et les saintes femmes. Voyez-la dans le Cénacle, hâtant par ses prières la descente du Saint-Esprit. Les apôtres recevront la mission de prêcher l'Evangile, de conférer les sacrements, de distribuer le pain à la foule des fidèles; mais la grâce qui change les cœurs, mais la force qui résiste aux tentations, mais la protection contre les mille dangers que suscitent les passions des hommes et la rage du démon, c'est de Marie qu'il faut les attendre. Elle a été à la peine, il est juste

qu'elle soit à l'honneur; elle a souffert pour nous procurer la grâce, il est juste que la consolation de nous la distribuer lui revienne.

O bienheureuse Vierge Marie, donnez-nous ce pain précieux. Nous voulons suivre Jésus, mais la terre est un désert et nous y souffrons de la faim. Le pain est acheté grâce à vous, ô Marie. Soyez généreuse pour nous, afin que nous puissions marcher à la suite de Jésus et entrer avec lui dans son céleste royaume. Ainsi soit-il.

II

MARIE EST REINE COMME JÉSUS EST ROI.

Jesus ergo cum cognovisset quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus.
JOAN. VI, 15.

I. — Jésus et Marie fuyaient, sur la terre, les honneurs terrestres. Jésus était venu pour nous instruire, nous donner les exemples de toutes les vertus, et nous racheter au prix de ses souffrances et de son sang, et non pas pour être grand selon le monde. Aussi le voyons-nous fuir une royauté purement terrestre qu'on lui offrait. Ainsi fit la bienheureuse Vierge pendant toute sa vie qui se résume dans l'humilité, l'obéissance, la pauvreté, le sacrifice.

II. — Jésus-Christ veut régner sur les âmes, sur l'intelligence, par ses enseignements; sur les cœurs par ses bienfaits; sur les volontés, par ses commandements, ses promesses, ses menaces. Marie règne de même sur les âmes, par les lumières qu'elle procure, l'amour qu'elle inspire, le courage qu'elle donne et que ses exemples augmentent.

III. — Jésus-Christ a conquis son royaume au prix de son sang. Maintenant il le défend; il nourrit ses sujets; il les comble d'honneurs et de biens. — Marie a conquis sa royauté au prix de ses propres souffrances et de celles de son Fils. Maintenant elle veille sur ses sujets qui sont ses enfants; elle les défend, les nourrit, les comble de grâces, les introduit dans le royaume du ciel.

DIMANCHE DE LA PASSION

I

MARIE PURE DE TOUT PÉCHÉ.

Quis ex vobis arguet me de peccato.

JOAN. VIII, 46.

Nous savons que la bienheureuse Vierge Marie est toute pure et tout immaculée, qu'il n'y a pas de tache en elle. Mais c'est toujours pour des enfants une joie de parler de ce qui fait l'honneur et la gloire de leur mère; et Marie aime à nous entendre célébrer sa ressemblance avec son divin Fils.

Jésus-Christ, Notre-Seigneur, obligé de se défendre contre les attaques et les blasphèmes des Juifs, leur disait: « Qui de vous » pourra me convaincre de péché? » *Quis ex vobis arguet me de peccato* (JOAN. VIII, 46)? Ce que Jésus disait, sa bienheureuse Mère pouvait le dire comme lui, avec cette différence toutefois que Jésus possédait nécessairement cette immunité de tout péché en vertu de sa propre nature, parce qu'il était Dieu, tandis que Marie la possédait par grâce, en vertu d'un acte particulier de la bonté infinie de son Fils. O Jésus, donnez-nous la grâce de comprendre combien fut admirable ce privilège accordé par vous à votre divine Mère; donnez-nous la grâce de comprendre aussi combien il nous importe de travailler sans cesse à nous approcher autant que possible de la pureté de votre très sainte Mère.

Nous reconnaîtrons aisément que Marie fut toujours parfaitement pure de toute tache de péché, si nous considérons que Dieu pouvait lui accorder cette pureté; qu'il lui convenait de l'accorder; qu'il le voulut, et que par conséquent il le fit.

I. — Dieu pouvait conserver Marie pure de tout péché. — La puissance de Dieu n'a pas de bornes. Pourquoi n'aurait-il pas pu, en portant la sentence de condamnation qui enveloppait Adam et sa postérité, excepter Marie et la tenir en dehors de la loi qui s'appliquait à tous les autres? Ne faisait-il pas cette loi lui-même? Ne désignait-il pas librement ceux qu'elle atteindrait? Ne prononçait-il pas et n'exécutait-il pas la sentence selon l'esprit de la loi qu'il avait faite, avec les exceptions qu'il avait marquées d'avance s'il lui avait plu d'en marquer?

Il en était de même pour le péché actuel que pour le péché originel. Exempte de la tache d'origine, Marie ne pouvait-elle pas, ou plutôt ne devait-elle pas être mise à l'abri par le Sei-

gneur des suites de ce péché, surtout des suites qui sont essentiellement mauvaises, comme est le péché actuel? Sans doute Dieu le pouvait. Il n'était même pas nécessaire pour cela qu'il lui enlevât la liberté du choix entre le bien et le mal, liberté nécessaire pour le mérite ; il suffisait qu'il la prévînt de grâces si abondantes que le péché, tout en demeurant possible pour elle, absolument parlant, fût néanmoins impossible dans la pratique. Dieu le pouvait puisque, selon la parole de l'Ange à Marie elle-même, rien n'est impossible à Dieu : *Non erit impossibile apud Deum omne verbum* (Luc. I, 37). Il a bien conservé les trois enfants de Babylone intacts au milieu de la fournaise ardente; il a bien sauvé Daniel de la gueule des lions affamés; il a bien fait sortir Jonas vivant, après trois jours, du ventre de la baleine.

II. — Il convenait que Marie fût exempte de toute tache de péché. — Le Verbe divin pouvait-il prendre sa chair, pouvait-il puiser son sang à une source que le démon aurait souillée d'abord, soit par le péché originel, soit par quelqu'une de ces fautes graves ou légères que commettent tous les enfants d'Adam? car nous péchons tous et nous mentirions si nous disions que nous sommes sans péché. Jésus et Marie n'étaient qu'une même chair, comme il est dit d'Adam et d'Eve, qui fut tirée de lui : *Erunt duo in carne una* (Gen. II, 24). Origène dit : « Si le corps » de Marie n'avait pas été parfaitement vierge, jamais le Fils » unique de Dieu n'aurait pris d'elle la nature humaine : » *Si corpus Mariæ perfecte virgineum non fuisset, nunquam ex ea assumisset unigenitus Dei naturam humanam* (Hom. in cap. VII *Isa.*). C'est ainsi qu'Abraham ne voulut pas donner une épouse de la race de Chanaan à Isaac. Aurait-il convenu davantage que le Christ, après sa naissance, fût soumis, qu'il obéît comme un enfant à sa mère, à une femme qui aurait subi le joug honteux et dégradant du démon? Aurait-il convenu que celle que la maternité divine avait unie à Jésus-Christ et à la sainte Trinité tout entière par des liens si étroits, fût sujette à tomber ensuite dans des fautes qui auraient obligé son divin Fils lui-même à se détourner d'elle, et à exercer les droits de sa justice contre sa propre mère?

III. — Dieu voulut que Marie fût exempte de toute faute. — Comment ne l'aurait-il pas voulu, puisqu'il le pouvait faire et qu'il était convenable qu'il le fît? Comment aurait-il refusé à sa mère la plus précieuse des faveurs, lorsqu'il avait généreusement accordé une faveur semblable à des millions d'esprits bienheureux qui n'ont jamais péché? Le Père n'aimait-il pas assez son Fils pour opérer cette merveille en sa faveur? Le Fils n'aimait-il pas assez sa Mère? Le Saint-Esprit n'aimait-il pas assez son Epouse?

Il est donc vrai, ô Marie, que vous êtes toute belle et qu'il

n'y a pas de tache en vous. Il est donc vrai que vous pouvez dire comme votre divin Fils en vous adressant à tous vos ennemis, les démons et les impies hérétiques ou incrédules qui sont? ses organes sur la terre : *Quis ex vobis arguet me de peccato* « Qui de vous pourra me convaincre de péché? » O Marie, nous nous réjouissons avec vous de votre glorieux privilège et nous voulons travailler à devenir moins indignes de vous, en fuyant le péché et en nous purifiant des moindres fautes, avec un soin extrême. Aidez-nous, ô Marie, soutenez-nous, priez pour nous.

II

MARIE RESSENT TOUTES LES OFFENSES FAITES A SON DIVIN FILS.

Tulerunt lapides ut jacerent in eum.

JOAN. VIII, 58.

L'Evangile ne nous dit pas si la Mère de Jésus était présente lorsque les Juifs irrités de ses enseignements et de ses justes reproches, prirent des pierres pour les lui jeter. Mais ce que nous savons bien, c'est que Marie ressent avec une vivacité extrême toutes les injures adressées à son Fils, toutes les souffrances qui lui sont imposées.

Les pierres jetées à Jésus, Marie les reçoit et en souffre plus que son Fils en quelque manière, comme elle a souffert de tous ses tourments au temps de la passion. Elle en souffre parce qu'il est son Fils; elle en souffre parce qu'il est son Dieu; elle en souffre surtout parce que ce sont ses autres enfants, les chrétiens, qui lui jettent ces pierres le plus souvent et avec le plus d'acharnement.

Mais quelles sont les pierres que les chrétiens jettent ainsi à Jésus?

I. — Les premières pierres que les chrétiens jettent à Jésus et qui blessent Marie, ce sont : leur indifférence, leur légèreté, leur manque de respect. Que doit souffrir Marie lorsqu'elle voit ses enfants, même ceux qui se croient pieux, traiter comme ils le font les intérêts de leur âme, laisser perdre les grâces qui ont coûté tout le sang de Jésus, ne pas penser à leur Sauveur, ne pas le servir et l'aimer selon son mérite?

II. — Que doit penser Marie lorsqu'elle les voit multiplier volontairement les péchés véniels, c'est-à-dire jeter des pierres plus injurieuses, il est vrai, que dangereuses, à Jésus, le flageller, le couronner d'épines?

III. — Que doit-elle penser lorsqu'ils le lapident comme les Juifs lapidèrent Etienne, en lui lançant les pierres déicides du péché mortel?

O Marie, pardon d'avoir tant de fois blessé votre divin Jésus, de vous avoir blessée tant de fois vous-même. Obtenez-nous de ne plus jamais lui jeter volontairement la moindre pierre, mais de l'aimer, de le révérer, de le servir comme il en est digne.

DIMANCHE DES RAMEAUX

I

MARIE REINE PLEINE DE DOUCEUR.

Dicite Filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.
MATTH. XXI, 5.

La sainte Eglise célèbre aujourd'hui l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Qu'il est humble ce triomphe, mais cependant qu'il est grand et surtout qu'il est touchant. Il est humble par son appareil extérieur; il est grand par la grandeur même de celui qui triomphe ; il est touchant par le but que le triomphateur poursuit. C'est la victime, heureuse de marcher au lieu du sacrifice et de s'immoler pour le salut des hommes. C'est le roi des rois, mais c'est un roi plein de douceur qui vient vers la fille de Sion afin de relever ses ruines.

Quelque beau que soit ce spectacle, il en est un autre qui doit attirer aussi notre pensée. Jésus-Christ est le roi, mais Marie est la reine. Il est un roi plein de mansuétude : elle est la reine des miséricordes. Il vient pour nous sauver : elle vient pour l'aider dans cette œuvre, pour être notre corédemptrice, notre libératrice.

I. — Marie est notre reine. — Le saint roi David lui donne ce titre glorieux lorsqu'il dit au Seigneur : « La reine s'est » tenue à votre droite dans un vêtement d'or, entourée d'orne- » ments variés: » *Astitit Regina a dextris tuis, in vestitu deaurato, circumdata varietatibus* (PSAL. XLIV, 10). Considérez en effet Marie, et vous verrez briller en elle, dans toute sa splendeur, la majesté, la puissance et la richesse royale.

La majesté royale. — Ce que le Père éternel dit à son Fils : « Asseyez-vous à ma droite : » *Dixit Dominus Domino meo : sede a dextris meis* (PSAL. CIX, 1), le Fils à son tour le dit à sa Mère; elle se tient à sa droite : *Astitit regina a dextris tuis.* Il ne pouvait pas faire moins pour elle que Salomon pour Bethsabée : *Positusque est thronus matri regis, quæ sedit ad dexteram ejus* : « Un trône fut placé pour la mère du roi, qui s'assit à la droite » de son fils (REG. II, 19). » Marie est donc élevée au-dessus de tous les saints et de tous les anges : *Exaltata est Maria super omnes choros angelorum.*

La puissance royale. — Assuérus offrait à Esther la moitié de son royaume. Dieu fait plus qu'offrir, il donne. Marie est toute-puissante au ciel par grâce, comme Dieu l'est par nature. Tout ce qu'elle veut dans le royaume de son Fils elle le peut. Pendant sa vie mortelle, elle n'a rien refusé aux désirs de son divin Fils : il est juste qu'au ciel son divin Fils ne lui refuse rien.

Les richesses royales. — Il y a pour Marie les richesses dont elle jouit par elle-même, dons que Dieu a faits à sa propre personne. Qu'ils sont admirables par leur nombre et par leur beauté! Dons de la nature, dons de la grâce, dons de la gloire : elle a tout reçu dans une mesure qui touche à l'infini : les chérubins et les séraphins ne sont rien auprès d'elle, un humble flambeau en face du soleil.

Il y a les richesses dont elle dispose en faveur des autres : dons de la grâce pour nous qui sommes sur la terre, dons de la gloire pour les anges et les saints du ciel. Que vous êtes riche! ô Marie! que vous êtes puissante! que votre dignité est sublime et votre majesté ineffable!

II. — Marie est reine de miséricorde. — Le Psalmiste disait : « J'ai entendu ces deux choses : que la puissance appartient à » Dieu, et que la miséricorde est à vous, Seigneur : » *Duo hæc audivi, quia potestas Dei est, et tibi Domine misericordia* (Psal. lxi, 12). La puissance appartient à Jésus-Christ parce qu'il est Dieu, et la miséricorde lui appartient aussi parce qu'il est Dieu et homme tout à la fois. La première de ces deux prérogatives royales, il la conserve pour lui-même, tout en la mettant à la disposition de sa mère lorsqu'elle la demande; mais la seconde, la miséricorde, il la lui confie pour ainsi dire tout entière, il fait d'elle la reine des miséricordes. Nous vous saluons donc, ô reine et mère de miséricorde : *Salve regina, Mater misericordiæ*; nous vous saluons, ô Reine, qui vous faites notre médiatrice et notre avocate auprès du Seigneur; nous vous saluons, ô reine, qui malgré nos péchés, ou plutôt à cause d'eux, daignez abaisser sur nous vos regards pleins de compassion et de bonté : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte.* C'est à vous qu'il appartient de nous conduire à Jésus le fruit béni de vos entrailles, et de nous le montrer après l'exil de cette vie. *Et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende.* O notre reine, ô Vierge Marie, montrez votre clémence, montrez votre bonté, montrez votre douceur et soyez-nous propice : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria.*

Marie est la reine qui nous délivre de notre servitude. Jésus-Christ seul est notre rédemption; mais il n'a pas voulu que sa Mère fût séparée de lui dans son œuvre par excellence. Lui seul est mort pour nous; lui seul pouvait payer et a payé effectivement notre dette; lui seul a arraché les hommes au joug de

Satan pour faire d'eux ses serviteurs et ses enfants bien-aimés. Le Saint-Esprit lui a procuré le corps humain qui a servi à ce rachat; mais Marie a nourri et soigné la victime qui devait être immolée pour nous; elle a consenti au sacrifice, elle a offert Jésus en union avec l'offrande que faisait de lui le Père éternel. Le Père du ciel et la mère de la terre, unis dans un même sentiment, sacrifièrent leur plus précieux trésor en consentant à la mort de Jésus. De plus Marie a souffert avec son Fils, au delà de tout ce qui se peut imaginer. Elle a donc conquis son titre de reine: elle a vaillamment combattu, et nous avons été délivrés grâce à la victoire qu'elle a remportée sur Satan, de concert avec son divin Fils.

O Marie, vous êtes donc notre reine. Nous jurons d'être désormais vos sujets fidèles. Vous êtes la reine de miséricorde : vous ne nous repousserez pas malgré nos misères; vous êtes la reine riche, puissante et pleine de majesté : vous nous enrichirez de mérites, vous nous donnerez la force de travailler et celle de vaincre nos ennemis, vous nous donnerez le bonheur de vous contempler un jour dans tout l'éclat de votre majesté et de votre gloire au ciel. Ainsi soit-il.

II

FOI DE MARIE EN LA DIVINITÉ DE SON FILS.

Hosanna Filio David.
MATTH. XXI, 9.

Lorsque N.-S. Jésus-Christ faisait son entrée solennelle à Jérusalem, entouré de ses Apôtres et d'une foule nombreuse dont les acclamations enthousiastes saluaient en lui le Fils de David, le Messie attendu depuis tant de siècles, qui aurait cru que quelques jours plus tard une foule plus nombreuse encore aurait poussé des cris de mort et des blasphèmes contre lui, sans que ses disciples et ses Apôtres eussent protesté ? qui aurait cru que Pierre et Jean lui-même en seraient venus à ce point de ne plus oser espérer sa résurrection ?

Mais il y eut quelqu'un dont la foi ne défaillit pas un instant pendant tout le cours d'une longue vie et au milieu des épreuves les plus difficiles.

I. — Marie adora Jésus dans sa crèche et pendant toute sa vie cachée.

II. — Marie adora Jésus pendant sa passion, sur sa croix et dans son tombeau.

III. — Marie adora Jésus ressuscité, Jésus monté au ciel, Jésus dans l'Eucharistie.

Ce fut elle qui dit le plus bel Hosanna au Fils de David ; ce furent ses acclamations qui touchèrent et réjouirent uniquement le cœur de son divin Fils.

DIMANCHE DE LA RÉSURRECTION

I

JOIE DE MARIE AU JOUR DE LA RÉSURRECTION.

Surrexit, non est hic.
MARC. XVI, 6.

Au grand jour de la solennité pascale il est impossible à un cœur chrétien de ne pas s'unir à la bienheureuse Vierge pour la féliciter et partager sa joie. Qui ne redit pas avec bonheur ce chant de la sainte Eglise : « Reine du ciel, réjouissez-vous, » parce que celui que vous avez mérité de porter dans votre » sein est ressuscité comme il l'avait dit : » *Regina cœli lætare, quia quem meruisti portare, resurrexit sicut dixit* ? Mais pour mieux comprendre la joie de Marie en cette heureuse circonstance, pour la partager avec plus de fruit, voyons quelles en étaient les sources. On peut les rattacher à trois principales : la foi de la bienheureuse Mère de Jésus, son espérance et sa charité.

I. — La foi de Marie, première cause de sa joie au jour de la résurrection. — La foi est la première des vertus ; l'Apôtre nous avertit que quiconque veut se mettre au service de Dieu doit d'abord croire en lui : *Credere oportet omnem accedentem ad Deum quia est* (HEBR. XI, 6). La bienheureuse Vierge Marie avait donc la foi, la foi la plus ferme, la foi la plus éclairée, la foi la plus agissante que pût posséder une simple créature. La fermeté de sa foi s'était manifestée en mille occasions de sa vie : lorsque le divin Enfant était né dans le dénûment le plus complet ; lorsqu'il avait fallu fuir et vivre en Egypte comme de pauvres exilés ; pendant les trente années qu'elle avait vu Jésus gardant extérieurement toutes les apparences d'un homme comme les autres hommes, et ne manifestant pas sa divinité au monde qu'il devait sauver ; enfin pendant la passion et pendant les trois jours que le corps de Jésus resta dans le tombeau. La foi de Marie avait supporté toutes ces épreuves sans le moindre trouble, sans la moindre hésitation. Dieu qui récompensa si magnifiquement la foi d'Abraham pouvait-il ne pas récompenser plus magnifiquement celle de Marie. Et quelle récompense plus douce à son cœur, quelle récompense mieux méritée que la joie qu'il répandit dans son cœur lorsque les anges vinrent l'avertir de la

résurrection de son Fils et lui dire : *Regina cœli lætare, alleluia* : Reine du ciel, réjouissez-vous ! votre Fils est ressuscité.

II. — L'espérance de Marie, seconde cause de sa joie. — Pourquoi la bienheureuse Vierge Marie qui connaissait si bien son adorable Fils et qui l'aimait tant, avait-elle consenti, malgré les déchirements de son cœur, aux travaux, aux outrages, aux souffrances, à la passion, à la mort qu'il avait acceptés et endurés pour nous ? C'est qu'elle attendait des actes, des souffrances et de la mort de son divin Fils, des biens pour toute l'humanité. Elle savait que tout avait pour unique fin la gloire de Dieu et le rachat de l'homme qui se rattache à cette gloire. A cette fin sublime, elle avait tout sacrifié et elle avait attendu, espéré, sans que jamais le moindre découragement, la moindre faiblesse se manifestât en elle, que cet effet fût produit, que la fin cherchée par Jésus fût atteinte. Elle y comptait et elle attendait : mais Dieu seul peut connaître combien étaient grands les sacrifices qu'elle faisait à son espérance. Enfin le temps des sacrifices est passé : *Jam hiems transiit, imber abiit et recessit* (Cant. II, 11) ; Jésus-Christ n'a plus à travailler ni à souffrir ; son œuvre est achevée, le jour du triomphe est arrivé après le combat : n'est-il pas juste que celle qui a pris tant de part aux travaux du Seigneur en partage la gloire avec lui et qu'elle se réjouisse de voir enfin l'homme racheté, Dieu glorifié, son divin Fils ressuscité glorieux, n'ayant plus rien à souffrir, mais mis en possession de la plénitude de sa gloire et de sa puissance au ciel, sur la terre et jusque dans les enfers, pour le temps et pour l'éternité ? Oh ! que la joie de Marie fut grande lorsqu'elle vit de ses propres yeux que son plus doux espoir était enfin réalisé, que son Jésus était ressuscité.

III. — La charité de Marie, troisième cause de sa joie. Voulez-vous mesurer la grandeur de la joie de Marie, lorsque Jésus fut ressuscité ? Mesurez si vous le pouvez, son amour pour son Fils adorable ; mesurez aussi ses douleurs, ses angoisses au temps de la passion, alors qu'elle se tenait debout au pied de la croix. Dieu rend au centuple ce que l'on fait pour lui : quelle joie infinie n'aura-t-il pas déversée dans le cœur de sa Mère pour la récompenser de son amour, pour payer les souffrances sans bornes qu'elle avait endurées avec lui et pour lui. Ne vous étonnez pas que l'Evangile ne dise rien de la visite que Jésus fit à sa très sainte Mère au jour de sa résurrection, aussitôt après sa sortie du tombeau. Que pouvait dire une parole créée, fut-elle inspirée par Dieu lui-même, pour exprimer le bonheur du Fils et de la Mère ? Ah ! sans doute Marie ressentit en ce moment plus de joie que les anges du ciel n'en goûtent en présence de Dieu dans la céleste patrie. Oui, réjouissez-vous, ô reine du ciel, parce que votre Fils est ressuscité selon qu'il l'a-

vait dit, et permettez que nous partagions votre joie. Priez-le pour nous, ô Marie, pour qu'un jour il nous soit donné de le contempler au ciel, comme vous l'avez vu au jour de sa résurrection. Ainsi soit-il.

II

JÉSUS SE MONTRE A SA MÈRE LA PREMIÈRE DE TOUTES, AUSSITOT APRÈS SA RÉSURRECTION.

Surrexit Dominus vere.
Luc. xxiv, 34.

C'est une ancienne tradition que la première apparition de Jésus, après sa résurrection, fut pour sa mère.

I. — Droits que Marie avait à cette faveur. 1° Son titre de Mère. 2° Son amour infiniment plus ardent que celui de Marie Madeleine. 3° Ses souffrances au temps de la Passion. 4° Sa patience et sa foi, ses prières depuis le moment de la mort de son Fils.

II. — Appareil dans lequel Jésus se montre à Marie. 1° D'abord tel qu'elle le voyait ordinairement, pour lui éviter une admiration et un respect qui eussent nui à l'expansion de son amour; 2° puis peu à peu dans tout l'éclat de sa gloire, avec le cortège des Saints qui l'accompagnaient et dont plusieurs avaient été si chers à Marie sur la terre, comme S. Joseph, S. Joachim, sainte Anne.

III. — Pourquoi Marie consent à l'éloignement de Jésus. 1° Pour la consolation de Madeleine, des saintes femmes, des Apôtres ; 2° pour continuer à souffrir encore, quoique avec une consolation inexprimable, et de se rendre ainsi de plus en plus digne de son divin Fils.

PREMIER DIMANCHE APRÈS PAQUES

I

MARIE JOIE DES APOTRES APRÈS LA RÉSURRECTION DE SON DIVIN FILS.

Gavisi sunt discipuli viso Domino.
Joan. xx, 20.

Le saint Evangile nous dit que la joie des Apôtres fut grande lorsqu'ils virent le Seigneur après sa résurrection. On le comprend aisément. Ils avaient fondé sur lui les plus hautes espé-

rances ; il leur avait promis de les élever aux plus belles dignités dans son royaume, et voilà que tout d'un coup leurs rêves de grandeur s'évanouissaient ; ils se trouvaient en présence de la croix où expirait leur maître, et du tombeau où l'on ensevelissait son corps. Mais à la vue de Jésus-Christ ressuscité tout change pour eux ; la joie renaît plus grande et plus assurée que jamais ; l'Evangile nous dit : *Gavisi sunt discipuli viso Domino*. A cette joie s'en ajoutait une autre. Ils comprenaient mieux ce que Marie était, maintenant que la divinité de son Fils brillait à leurs yeux d'un éclat irrésistible. Un voile se déchirait et la Mère de leur Dieu leur apparaissait avec toute sa beauté, toute sa perfection, toute sa bonté, toute sa puissance. Ils reconnaissaient en elle leur souveraine, parce qu'elle était la Mère de Jésus et s'ils se réjouissaient de la résurrection du Seigneur, ils se réjouissaient en même temps de voir la véritable Marie que son humilité dérobait, pour ainsi dire, à leurs yeux jusque-là. Nous pouvons dire d'eux qu'ils furent dans la joie en voyant leur souveraine : *Gavisi sunt discipuli visa Domina*. Pour nous unir à la joie des disciples, essayons de la bien comprendre, en examinant ce que Marie a été pour S. Jean d'abord, ensuite pour les autres Apôtres et enfin pour les premiers chrétiens, après la résurrection et l'ascension du Sauveur.

I. — Marie, joie de S. Jean. — L'apôtre S. Jean mérita d'être particulièrement aimé et honoré du Seigneur. Sa virginité lui donnait un titre particulier à cet honneur et à cet amour. En même temps il avait le courage, l'ardeur, la prudence qui sont nécessaires pour l'apostolat ; il était tout entier à son divin maître et lui seul eut le courage de le suivre avec Marie et quelques saintes femmes, jusque sur le Calvaire. Aussi voyez la belle récompense que Jésus lui accorde, la source de joie qu'il ouvre pour lui. Il lui confie sa propre Mère, il la lui donne pour qu'elle soit sa mère et qu'il soit son fils : *Mulier, ecce filius tuus... Ecce Mater tua.*

Quelle joie pour l'Apôtre bien-aimé, lorsque furent passées les angoisses des jours de la passion, et que Jésus fut ressuscité ! quelle joie de posséder Marie. Elle était à lui, elle était sa mère. Jean n'ignorait plus toute la valeur du trésor que le divin Maître lui avait confié. Il aimait profondément Marie, la mère de son Maître, sa parente, dont il avait toujours admiré les vertus ; mais maintenant il voyait en elle la Mère du Fils de Dieu ressuscité ; la Mère de son bien-aimé Maître ; il voyait en elle le trésor de la sagesse divine, de la grâce, de la dilection, de toutes les richesses de Dieu ; il voyait en elle la toute-puissance suppliante, la trésorière des miséricordes divines, la reine du ciel et de la terre ; il voyait Marie enfin telle que la connaissaient les Anges ; et Marie lui appartenait, elle était sa mère à lui ; il

avait le droit de lui donner ce nom, et Marie le regardait et le traitait comme son enfant. Comprenez si vous le pouvez, la joie du disciple bien-aimé ; comprenez aussi les progrès qu'il fit à son école.

II. — Marie, joie de tous les Apôtres. — S. Jean ne fut pas le seul à trouver en Marie une source de joie. Elle fut aussi pour les autres apôtres une maîtresse, une protectrice ou plutôt une mère. « Marie, dit un ancien auteur, fut d'abord la maîtresse » des Apôtres qui ont été nos maîtres. Après l'ascension du Sei» gneur au ciel, elle leur enseigna le nouveau Testament qu'ils » ont écrit pour notre instruction : » *Maria apostolorum magistra facta est, qui nostri postea magistri facti sunt. Et ascendente Domino apostolos novum docuit testamentum, quod ad docendum nos iidem apostoli conscripserunt* (Richard. lib. II, part. 2). L'Esprit saint les avait, il est vrai, instruits de tout ce qu'ils devaient connaître, pour être les docteurs de l'univers; il voulut cependant qu'ils apprissent de Marie ces doux mystères de la divine enfance, si propres à remplir tous les cœurs de joie.

Elle avait auprès d'eux une telle autorité, qu'ils ne faisaient rien d'important que sur son conseil, et que son approbation leur donnait une paix et une assurance entière. Protégés par son intercession auprès de Jésus, ils savaient qu'ils n'avaient rien à craindre et pouvaient tout obtenir.

III. — Marie, joie des premiers chrétiens. — Les disciples des Apôtres qui n'avaient pas connu Notre-Seigneur sur la terre étaient bien affligés sans doute d'avoir été privés de ce bonheur; mais ils avaient Marie, et connaître la mère n'était-ce pas en quelque manière connaître le Fils ? Posséder Marie n'était-ce pas posséder quelque chose de Jésus? La voir et l'entendre n'était-ce pas voir et entendre celui dont elle fut la plus parfaite image ? Jésus-Christ lui avait confié le soin de veiller sur son Eglise naissante comme elle avait veillé sur lui-même pendant sa première enfance : elle le fit et de même que l'enfant ne trouve de joie qu'auprès de sa mère, l'Eglise au berceau trouvait toute sa joie dans la présence de Marie. Elle rappelait Jésus ; elle distribuait les grâces de Jésus ; elle enseignait le chemin qui conduit à Jésus ; elle montrait comment il faut faire pour mériter d'être aimé de Jésus. Et c'est ainsi qu'elle fut pour tous une source de joie.

O Marie, nous ne vous voyons pas de nos yeux de chair, dans cette terre d'exil, mais nous pouvons vous voir dans nos pensées, en méditant vos mystères ; nous pouvons et nous voulons chercher notre joie auprès de vous, dans votre service, en attendant que le bonheur nous soit donné de vous contempler dans votre gloire du ciel. Ainsi soit-il.

II

FOI, ESPÉRANCE ET AMOUR DE MARIE.

Dominus meus et Deus meus.
JOAN. XX, 28.

Que de preuves ne fallut-il pas aux Apôtres et en particulier à Thomas, de la divinité du Seigneur avant que leur incrédulité fût entièrement vaincue, et qu'ils s'écriassent du plus intime de leur âme: Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! La bienheureuse Vierge Marie plus éclairée par la grâce divine poussa ce cri de foi, d'espérance et d'amour, dès le premier moment où le Verbe divin se fut incarné dans son sein.

I. — Un cri de foi. — Elle crut à la parole de Dieu, que lui apportait l'Ange. Elle crut qu'elle était mère ; que son Fils était le Fils même de Dieu en même temps que le sien; qu'il était le Messie promis; qu'il rachèterait le monde ; qu'elle lui devait elle-même les privilèges extraordinaires dont elle était prévenue, etc.

II. — Un cri d'espérance. — Elle se reconnaissait indigne de ce que Dieu faisait pour elle; cependant elle espéra tout de lui, pour elle-même en cette vie et en l'autre, et tout pour les autres dans le temps et dans l'éternité.

III. — Un cri d'amour. — Elle aima son Jésus comme son Fils, comme son Dieu, comme son créateur, comme son Rédempteur, comme celui qui devait la rendre éternellement heureuse dans le ciel.

SECOND DIMANCHE APRÈS PAQUES

MARIE PARTAGE AVEC LE BON PASTEUR LE SOIN DE SON TROUPEAU

Ego sum pastor bonus.
JOAN. X, 11.

Nous voyons dans l'Evangile de ce jour, avec quelle insistance Notre-Seigneur cherche à nous faire entendre combien il a pour nous de tendresse et de soins. Il nous dit et nous répète qu'il est le bon pasteur, qu'il n'est pas un mercenaire, mais le pasteur véritable auquel les brebis appartiennent, qu'il aime ses brebis au point de donner sa vie pour elles. Mais ne voudra-t-il pas être aidé dans les soins qu'il nous donne? Il est dit dans l'Ecriture : Il n'est pas bon que l'homme soit seul : *Non est bonum esse hominem solum* (GEN. II, 18). Il a voulu une aide pour le mystère de l'incarnation, une aide pour l'œuvre de la rédemption. Cette aide fut Marie: ne sera-t-elle pas aussi son aide pour la garde

de ce troupeau qu'il a acheté au prix de son sang et qu'elle-même a payé si cher? Oui, Marie partagera encore avec Jésus ce nouveau titre et ces nouvelles fonctions. Il est le bon pasteur : elle le sera avec lui. Elle a droit à ce titre parce qu'elle aide Jésus à former son troupeau; parce qu'elle aide Jésus à conserver et à nourrir ses brebis; parce que le soin des boucs, c'est-à-dire des pécheurs, lui est particulièrement dévolu.

I. — Marie aide Jésus à former son troupeau. — Sans la bienheureuse Vierge Marie, où serait le troupeau du Seigneur ? Il y aurait bien les anges du ciel ; mais où seraient les brebis de la terre ? C'est par elle que le Fils de Dieu s'est incarné, et l'on peut dire que c'est principalement pour elle. L'eût-il fait uniquement pour de misérables créatures comme nous ? L'eût-il fait si Marie ne l'avait pas appelé sur la terre par ses ardents désirs? L'eût-il fait si le sein de Marie n'avait pas été un sanctuaire digne de le recevoir? si son sang et sa chair n'avaient pas été assez purs pour fournir les premiers éléments du sang et de la chair d'un Dieu? Le divin pasteur est donc venu grâce à Marie pour former son troupeau sur la terre. Elle l'a assisté dans le paiement de la somme énorme que lui coûta ce troupeau, lorsqu'il lui fallut mourir pour nous racheter. Elle obtint par ses prières l'application des grâces méritées par Jésus. C'est par son intercession que chacune des brebis admises dans le troupeau, y est introduite, y demeure et y reçoit tous les soins qui lui sont nécessaires.

II. — Marie veille sur les brebis. — Introduites par les soins de Marie dans le troupeau du bon Pasteur, croyez-vous que les brebis ou, si vous voulez, les âmes fidèles, cesseront d'être l'objet de ses soins? Détrompez-vous. Le bon Pasteur sait quel amour Marie porte aux brebis qui lui ont coûté si cher. Il sait tout le bien qu'elle peut leur faire; il sait le bonheur qu'elle éprouvera à faire ce bien, et il lui donne tout pouvoir pour conduire, protéger, défendre et nourrir son troupeau. Que ne faites-vous pas, ô Marie, pour le troupeau tout entier, pour la sainte Église ? Que ne faites-vous pas pour chacune des brebis, pour chacune des âmes en particulier qui vous sont confiées ? Votre cœur n'est en paix que lorsque vous les avez définitivement introduites dans le céleste bercail où les loups ne sont plus à craindre.

III. — Marie n'abandonne pas les boucs. — Dans la Sainte-Ecriture, le bouc est la figure du pécheur. Au jugement dernier, les brebis seront à la droite du Juge suprême et les boucs à sa gauche. Mais aussi longtemps que l'on vit sur la terre, on peut se convertir; le bouc peut devenir brebis; le pécheur le plus endurci peut devenir un saint. Notre-Seigneur dit de lui-même qu'il n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence. C'est l'œuvre de miséricorde par excellence et il est juste que

la reine de miséricorde reçoive de son divin Fils la mission de s'y appliquer. Dans le Cantique des cantiques, l'Epoux dit à l'Epouse, Jésus dit à Marie : O la plus belle d'entre les femmes, sors et va sur les traces des troupeaux, et pais tes chevreaux : « *O pulcherrima inter mulieres, egredere et abi post vestigia gregum et pasce hædos tuos* (Cant. I, 7). Pourquoi cette invitation pressante à Marie de suivre les troupeaux, sinon pour recueillir les pauvres brebis blessées, malades, mourantes ou égarées ? Ce sera son troupeau particulier à elle. Sans se désintéresser des autres, elle les laissera volontiers en d'autres mains pour un temps, mais les pauvres âmes qui se perdent, après avoir été bonnes ; mais les boucs, c'est-à-dire les pécheurs endurcis dans le péché, Marie en prendra un soin extrême. La guérison est difficile, la transformation du bouc en brebis paraît impossible ; mais rien n'est au-dessus de sa puissance ; rien ne paraît difficile à sa bonté et à son dévouement. Qui pourra compter les âmes qu'elle a relevées et guéries, les pécheurs qu'elle a convertis et conduits au ciel ?

O Marie, merci de nous avoir introduits dans le troupeau du bon pasteur. Veillez sur nous ; si nous tombons relevez-nous, si nous sommes blessés guérissez-nous ; si nous sommes pécheurs convertissez-nous, afin qu'un jour nous soyons avec les brebis à la droite du bon Pasteur. Ainsi soit-il.

II

COMMENT MARIE SOIGNE SON TROUPEAU.

Ego sum pastor bonus. Bonus Pastor animam suam dat pro ovibus suis.

Joan. x, 11.

Ce que Notre-Seigneur dit de lui-même, la très sainte Vierge Marie, sa Mère, peut le dire après lui et comme lui. Elle donne, comme le bon Pasteur, sa vie pour le troupeau de son Fils, qui est aussi son troupeau.

I. — Marie a donné sa vie pour le troupeau de Jésus-Christ.

Par ses exemples qui sont une nourriture excellente pour nos âmes.

Par les mérites qu'elle a acquis et dont elle nous fait part.

II. — Elle a donné sa vie ou plutôt la vie de son Fils mille fois plus chère pour elle que la sienne propre, en consentant à sa passion et à l'institution de l'Eucharistie.

III. — Elle donne encore sa vie pour nous au ciel, en se consacrant tout entière à nous défendre contre nos ennemis ; à nous

nourrir de saints enseignements ; à nous relever si nous tombons, à nous ressusciter si nous mourons par le péché ; à nous conduire enfin jusque dans la bienheureuse patrie.

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

I

TRISTESSE ET JOIE DE MARIE LORSQU'ELLE ENFANTA LE SEIGNEUR.

Mulier cum parit tristitiam habet.

JOAN. XVI, 21.

Après le péché d'Adam et d'Eve, Dieu prononça la sentence des coupables et il dit à Eve : « C'est dans la douleur que tu » mettras au monde des enfants : » *In dolore paries filios* (GEN. III, 16). Cette condamnation ne s'arrêtait pas à Eve, elle allait plus loin et frappait toutes les femmes ; elles ne deviennent mères qu'au prix des plus cruelles souffrances. Une mère devait être exceptée cependant. Marie la Vierge immaculée, Marie que la faute originelle n'avait pas atteinte, seule entre tous les descendants d'Adam, ne pouvait pas être soumise à la loi commune. Comment le châtiment aurait-il pesé sur celle qui était entièrement pure de la faute ?

Cependant nous ne craignons pas de nous tromper en disant que Marie elle-même eut ses tristesses, lorsqu'elle donna le jour à son divin Fils, et Jésus pensait aux tristesses de sa mère lorsqu'il disait : *Mulier cum parit tristitiam habet* : « Lorsqu'une » femme enfante elle a de la tristesse. » Il pensait à ses joies lorsqu'il ajoutait : « Mais lorsqu'elle a mis au monde son enfant, » elle ne se souvient plus de sa souffrance à cause de son bon- » heur. » Il pensait à sa gloire lorsqu'il ajoutait : « Parce qu'un » homme est né dans le monde. » *Cum autem pepererit puerum jam non meminit pressuræ, propter gaudium : quia natus est homo in mundo* (JOAN. XVI, 21).

I. — Tristesse de Marie, au moment de l'enfantement du Sauveur. — La bienheureuse Mère de Dieu, toujours vierge, avant, pendant et après son enfantement, ne souffrit rien des douleurs communes aux autres mères. Sa maternité ne ressemblait pas à leur maternité ; c'était au Fils de Dieu lui-même incarné dans son sein virginal, par l'opération du Saint-Esprit, qu'elle donnait le jour. Mais il fallait néanmoins qu'elle souffrît, pour ressembler à son divin Enfant. Quelles furent donc ses souffrances ? L'Evangile ne nous le dit pas ; cependant il nous permet d'en connaître plusieurs.

La première grande souffrance endurée par Marie à cause de sa maternité, fut la connaissance qu'elle eut du trouble de Joseph, lorsque son saint époux acquit la certitude qu'elle était sur le point de devenir mère.

Elle voyait les angoisses de ce cœur qui avait pour elle tant d'amour et une si profonde vénération. Cependant la prudence ne lui permettait pas de lui dévoiler le mystère : c'était le secret de Dieu, et si elle-même parlait la première de ce mystère inouï, ne s'exposait-elle pas à trouver Joseph incrédule ou du moins fortement tenté de ne pas ajouter foi à sa parole ? Il lui fallut donc souffrir en silence, peut-être pendant des semaines, que Dieu révélât son secret lui-même, par l'intermédiaire d'un Ange, et fît cesser les angoisses de Joseph et les siennes.

La seconde fut de se voir repoussée de tous à Bethléem, et de n'avoir pas d'autre asile à offrir à son divin Fils, qu'une misérable étable, lorsqu'il fit son entrée dans le monde.

La troisième fut de voir les larmes que le froid et la dureté de la paille arrachaient au divin Enfant.

La quatrième fut la connaissance anticipée de toutes les douleurs et de la mort cruelle que Jésus devait endurer. Mais, à côté de ces souffrances, dont la dernière surtout était sans bornes, de quelles joies infinies le cœur de la bienheureuse Mère n'était-il pas pénétré !

II. — Joies de Marie. — Lorsque le Fils de Dieu se fut incarné dans le sein de la très sainte Vierge, son cœur fut inondé des consolations les plus admirables. Au sentiment de plusieurs saints docteurs, elle fut favorisée, en cet heureux moment, de la vision béatifique. Cet état ne peut pas être permanent sur la terre pour une pure créature ; mais si la joie du ciel ne dura pas, toute celle qui peut être éprouvée sur la terre, continua d'être le partage de Marie. Relisez son admirable cantique, le *Magnificat*. C'est un écho, mais un écho bien faible de ce bonheur. Le langage humain ne pouvait pas exprimer davantage, et ce qu'il y avait à dire surpassait même tout ce que les chérubins et les séraphins peuvent concevoir de plus sublime.

Et cette joie durait parce que le motif en était toujours le même, et que Marie croissant chaque jour en lumière et en grâce, comprenait aussi chaque jour davantage l'infinité de son bonheur.

Et lorsque le divin Enfant fut né, lorsqu'elle put le voir de ses yeux, le toucher de ses mains, le couvrir de ses caresses, le nourrir de son lait virginal, qui dira les transports de sa joie. La tristesse existait encore, mais elle était oubliée, elle était noyée dans ces torrents de bonheur. Elle voyait son Fils ; elle savait ce qu'il était, le bien qu'il venait faire aux hommes, la gloire qu'il venait apporter à Dieu. O Marie, que votre joie fut grande en ce jour de la Nativité du Sauveur !

III. — Gloire de Marie. — Les autres femmes peuvent se réjouir d'avoir donné la vie à un homme; mais peuvent-elles s'en réjouir sans crainte? peuvent-elles être fières à l'avance de la gloire future de leur enfant? Hélas! il est tant de fils dont la vie fait le tourment, quelquefois la honte de leurs mères!

Mais le Fils de Marie est en même temps le Dieu de gloire et de majesté. Marie, en lui donnant le jour, se trouve élevée à une dignité qu'aucune autre pure créature ne saurait atteindre. Rassemblez en un seul être toutes les perfections, toutes les grandeurs de tous les saints et de tous les anges; multipliez autant que vous voudrez par l'imagination, cette grandeur déjà inconcevable : l'être si grand que vous aurez imaginé sera encore bien loin au-dessous de Marie. Il ne sera toujours pour Dieu et pour les autres êtres qu'une simple créature, un serviteur de Dieu tandis que Marie est sa mère. Mère de Dieu, elle est aussi la mère de tous les enfants du Seigneur. Mère de Dieu, elle est la reine du ciel et de la terre; elle a droit au ciel et sur la terre à un culte qui se rapproche de celui de son Fils.

O Marie, vos tristesses ont été grandes, mais que plus grandes ont été vos joies et votre gloire. Faites que nous apprenions à nous affliger avec vous, pour nous réjouir aussi avec vous, et pour entrer avec vous dans la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

II

MARIE CONSOLATION DES APÔTRES ET DES AUTRES FIDÈLES APRÈS L'ASCENSION.

Tristitia vestra vertetur in gaudium.

JOAN. XVI, 22.

Peut-être vous est-il arrivé quelquefois d'envier le bonheur des Apôtres, qui pendant trois ans vécurent en la société du divin Maître. S'ils ne comprirent pas toujours ce bonheur, ils en connurent au moins le prix après sa résurrection et surtout après son ascension. Ce fut alors qu'une grande affliction dut s'emparer de leurs cœurs. Ajoutez qu'ils avaient à remplir une mission au-dessus de toutes les forces humaines, et qu'ils sentaient le monde, les passions et l'enfer déjà conjurés contre eux. Mais Jésus leur avait dit : *Votre tristesse se changera en joie.* Il leur laissait Marie. Elle devait être leur joie et leur consolation.

I. — Marie fut l'aide, la consolatrice, la conseillère, l'asile des Apôtres tant qu'elle fut sur la terre.

II. — Elle fut la force des martyrs, par ses exemples et ses encouragements, les grâces qu'elle leur obtenait. Elle priait, dit S. Jérôme, pour S. Etienne lorsqu'il fut lapidé.

III. — Elle fut la consolatrice de tous les affligés, et elle continue de l'être. Elle voit les misères des hommes; elle entend leurs prières; elle compatit à leurs besoins, et la force ne lui manque pas pour les secourir.

C'est ainsi que, grâce à Marie, les afflictions elles-mêmes sont devenues des sources de consolation et de joie pour les fidèles serviteurs de Dieu.

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

I

GLOIRE QUE MARIE PROCURE A LA TRÈS SAINTE TRINITÉ.

Ille me glorificabit.
JOAN. XVI, 14.

Dans la dernière Cène, N.-S. Jésus-Christ promettait à ses Apôtres de leur envoyer l'Esprit de vérité, et il leur disait : « Il » me glorifiera : » *Ille me clarificabit.* Les Apôtres à leur tour, remplis de ce divin Esprit, devaient rendre témoignage à leur divin Maître et faire éclater sa gloire. Mais s'ils ont glorifié le Seigneur, la bienheureuse Vierge Marie l'a glorifié plus qu'eux. Elle avait bien raison de s'écrier au jour de la visitation : *Magnificat anima mea Dominum* : « Mon âme glorifie le Seigneur. » Tout en Marie a glorifié Dieu et ne cesse de le glorifier. La gloire qu'elle lui rend est plus grande que toute celle qu'il reçoit des autres créatures. Il n'y a que l'humanité du Seigneur, parce qu'elle est unie à sa divinité, qui rende plus de gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

I. — Marie glorifie le Père éternel. — Tous les livres d'un écrivain de génie, tous les chefs-d'œuvre d'un Raphaël et d'un Michel-Ange, ne s'élèvent pas à la même perfection, et ne leur procurent pas la même gloire aux yeux de ceux qui les connaissent. Il en est de même des œuvres du Père éternel. Toutes les créatures qu'il a tirées du néant, sont des œuvres dignes de sa puissance et de sa sagesse; mais elles n'ont pas toutes à ses yeux, ni aux nôtres, la même perfection, ni la même valeur. Un grain de sable ne vaut pas le soleil, quoiqu'une puissance infinie ait pu seule le former; l'insecte qui rampe dans la poussière ou dont la petitesse échappe à nos regards, ne fait pas éclater la gloire du Tout-Puissant, comme l'homme sur la terre ou comme les anges au ciel.

Mais parmi les œuvres de la puissance et de la sagesse de Dieu, en est-il une où ses attributs divins éclatent comme en Marie? Tout ce qu'il y a de beau, de bon, de grand, partout

ailleurs, il l'a rassemblé en elle. Son corps est le plus parfait de tous les corps, après celui de Jésus; son âme la plus parfaite de toutes les âmes, après celle de son Fils. Jésus-Christ est la réalisation de l'idéal infiniment parfait que Dieu s'était fait d'une créature. Marie est la copie qui reproduit le mieux cet idéal. Elle ne l'égale point, parce que la divinité ne s'est unie personnellement qu'à l'humanité de Jésus-Christ; mais ce point excepté, qui tracera la limite où s'arrêtent les perfections naturelles de Marie et sa ressemblance avec son Fils? Le Père éternel est fier de son chef-d'œuvre et les anges et les saints, pour se faire une idée de la toute-puissance de Dieu, de sa sagesse, de sa libéralité, n'auront qu'à regarder Marie. Ils trouveront en elle matière à leur admiration pour toute l'éternité.

II. — Marie glorifie le Fils. — Elle le glorifie d'abord parce qu'elle est sa mère et qu'elle a été digne d'être la mère d'un tel Fils. — Elle le glorifie parce qu'elle reproduit admirablement tous ses traits, non seulement au physique mais au moral. — Elle le glorifie, parce qu'elle travaille de toutes ses forces à le faire connaître, aimer et servir. — Elle le glorifie, parce qu'elle est le fruit le plus parfait et le plus précieux de son œuvre par excellence, la rédemption.

Les anges glorifient le Rédempteur, parce qu'à cause de lui, Dieu leur a donné au commencement la grâce de ne pas suivre Lucifer dans sa révolte.

Les saints glorifient le Rédempteur, parce qu'il les a rachetés du péché.

Marie glorifie le Rédempteur, parce qu'il l'a rachetée du péché qui aurait dû la souiller comme les autres enfants d'Adam; il l'a rachetée d'une manière si parfaite, que le péché originel n'a pas même pu approcher d'elle, ni à plus forte raison le péché actuel. Il l'a rachetée d'une manière si parfaite que, créature naturellement entraînée dans la déchéance générale, elle a toujours été par une grâce particulière, plus pure que les anges eux-mêmes, qui voient Dieu face à face dans le ciel.

III. — Marie glorifie le Saint-Esprit. — Le Saint-Esprit est l'Esprit sanctificateur. Les saints considérés comme tels sont ses œuvres. C'est lui qui purifie les âmes; c'est lui qui les unit à Dieu par le lien de la charité et la grâce sanctifiante; c'est lui qui les enrichit de ses sept dons et fait mûrir ses fruits en leurs cœurs. Les œuvres de l'Esprit saint sont l'ornement de la terre et du ciel, il donne la grâce, la fait grandir et s'épanouir au ciel dans la gloire.

Marie fut le chef-d'œuvre de la grâce du Saint-Esprit. Il la remplit de grâce au jour de son immaculée conception. — Il lui en accorda une nouvelle plénitude au jour de l'Annonciation. — Il vint une troisième fois en elle au jour de la Pentecôte, lui

donnant chaque fois une plénitude d'un ordre nouveau, en rapport avec les fonctions nouvelles qu'elle aurait à remplir, soit comme simple Vierge, soit comme Mère de Dieu, soit comme Mère de la sainte Eglise.

Marie fut le chef-d'œuvre du Saint-Esprit dans la gloire. La gloire du ciel est en proportion de la grâce possédée sur la terre, et la gloire de Marie est de plus, en proportion de sa dignité de Mère de Dieu. Que cette gloire est grande et comme elle rejaillit merveilleusement jusqu'au Père, jusqu'au Fils et jusqu'au Saint-Esprit, qui en a jeté la semence, qui a fait croître cette plante merveilleuse et qui en fait épanouir les fleurs et mûrir les fruits dans la gloire du ciel!

II

MARIE REPROCHE AU MONDE SES PÉCHÉS.

Arguet mundum de peccato.
JOAN. XVI, 8.

Notre-Seigneur Jésus-Christ annonçait à ses Apôtres que lorsque le Saint-Esprit serait venu, il reprocherait au monde le grand péché de l'incrédulité, qu'il avait commis en ne pas croyant à sa sainte parole, lorsqu'il l'annonçait lui-même, et en ne pas le reconnaissant pour le Fils de Dieu. Le Saint-Esprit a converti le monde en se servant du ministère des Apôtres, et a fait éclater ainsi la coupable folie de ce monde, qui avait repoussé d'abord ce Dieu qu'il était contraint à reconnaître et à adorer.

I. — Marie, elle aussi, accuse et convainc le monde du péché d'incrédulité à l'égard de son divin Fils. Si quelqu'un connaissait la divinité de son Fils, c'était bien elle. Or, elle l'adore comme son Dieu, et elle n'attend ni ses miracles, ni sa résurrection pour l'adorer, pour promouvoir son culte, pour le faire connaître, aimer et servir.

II. — Elle accuse, mais c'est pour sauver. — Dans ses apparitions à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, elle appelle les pécheurs à la pénitence.

III. — Elle offre un asile assuré, une protection efficace et pleine de sollicitude à tous les pécheurs. Elle ne repousse personne, et nul n'est si plongé dans la malice qu'elle ne soit prête à le réconcilier avec Dieu, pourvu qu'il y mette un peu de bon vouloir.

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

I

Petite et accipietis.
JOAN. XVI, 24.

Tous les biens nous viennent de Dieu et il est de foi que les dons surnaturels ne nous sont jamais accordés qu'à cause des mérites de Jésus-Christ. S'il en était autrement, il ne serait pas notre rédempteur unique et absolu, puisque nous pourrions avoir quelque grâce qui ne procéderait pas de lui. Mais toutes ces grâces que Jésus-Christ nous a méritées, Marie les a méritées aussi pour nous à sa manière, en s'unissant parfaitement de volonté avec son divin Fils; et Dieu a voulu que, de même que Jésus-Christ nous a été donné par Marie, toutes les grâces de Jésus-Christ nous fussent aussi distribuées par elle. Même lorsque ce n'est pas à Marie que s'adresse notre prière, c'est elle qui nous obtient de son Fils la grâce que nous demandons, et c'est de ses mains maternelles que nous la recevons. « La Mère de » Dieu, dit S. Thomas, a obtenu la moitié du royaume de Dieu. » Son Fils est le roi de justice et elle est la reine de miséri- » corde : » *Deipara dimidiam partem regni Dei impetravit, ut ipsa sit regina misericordiæ, cujus Filius est rex justitiæ* (S. THOM. *in exposit. Epist. canon.*). Aimons donc à nous adresser à Marie. Demandez-lui et vous recevrez afin que votre joie soit parfaite : *Petite et accipietis ut gaudium vestrum sit plenum.*

En effet, la bienheureuse Vierge connaît nos prières dans le ciel; elle y prie pour nous; elle prie non seulement pour tous en général, mais pour chacun de nous en particulier, et Dieu exauce ses prières.

1. — Marie connaît dans le ciel les prières que nous lui adressons. — Comment ne les connaîtrait-elle pas, lorsque la sainte Ecriture nous apprend que les anges les connaissent ainsi que nos bonnes œuvres? L'ange Raphaël disait à Tobie : « Lorsque » tu priais avec larmes, j'ai offert ta prière au Seigneur : » *Quando orabas cum lachrymis... ego obtuli orationem tuam Domino* (TOB. XII, 12). Dans l'Apocalypse, les anges offrent à Dieu les prières des saints. Si les esprits célestes connaissent ainsi ce qui nous regarde, comment la reine des anges pourrait-elle ignorer les prières que lui adressent ses serviteurs, ses enfants ou de pauvres pécheurs qui ont besoin de son aide et qu'elle désire ardemment sauver? Elle a reçu de Dieu la fonction de protectrice de l'Eglise; il est donc nécessaire qu'elle n'ignore pas ce qui se passe sur la terre. Elle a reçu la mission de distribuer les grâces de son divin Fils, il faut donc qu'elle connaisse

les besoins de chacun et les demandes qui lui sont adressées. Dieu suffit à tout par lui-même, mais il veut accorder à ses créatures l'honneur et la joie de le seconder dans ses œuvres. Les anges d'un ordre supérieur influent sur les anges de l'ordre inférieur et leur communiquent les lumières et les volontés de Dieu; les anges gardiens veillent sur les hommes, mais la bienheureuse Vierge embrasse tout dans sa sollicitude; elle voit tout, elle connaît tout, elle entend tout, et tout ce que font pour les hommes les anges et les saints, elle y préside, l'ordonne ou le permet selon la volonté de son divin Fils.

Ne craignez donc pas d'adresser vos prières à Marie, elles arriveront jusqu'à son trône et seront entendues.

II. — Mais peut-on dire que Marie prie pour nous au ciel? Pourquoi ne le ferait-elle pas? Ne voyons-nous pas les saints et les anges prier?

L'Église ne nous enseigne-t-elle pas à invoquer Marie, les anges et les saints afin qu'ils intercèdent en notre faveur? Il est dit au livre des Machabées que le prophète Jérémie prie beaucoup pour le peuple et pour toute la sainte cité de Jérusalem : *Multum orat pro populo et universa sancta civitate* (II Mach. xv, 14). Dieu dit aussi par la bouche de ce prophète : « Si Moïse et Sa» muel se tenaient devant moi » et me priaient, « mon âme n'est » pas inclinée vers ce peuple : » *Si steterit Moyses et Samuel coram me, non est anima mea ad populum istum* (Jerem. xv, 1), ce qui suppose possible l'intervention de ces illustres serviteurs de Dieu.

Ce que peuvent les anges, ce que peuvent et que font les saints, pourquoi Marie ne le ferait-elle pas, elle qui jouit d'un plein pouvoir auprès de Dieu; elle qui s'intéresse à nous comme à ses sujets, ses frères, ses enfants? Comment ne prierait-elle pas pour nous, non pas seulement en général, mais en particulier pour chacun de ceux qui l'invoquent et pour chacun de leurs besoins?

III. — Les prières que Marie adresse à Dieu pour nous sont nécessairement exaucées. — Dieu ne peut rien refuser à sa Mère, parce qu'elle ne demande rien qui ne soit parfaitement bon. Bethsabée se trompa lorsqu'elle demanda à Salomon une faveur pour Adonias qui se proposait d'en abuser contre Salomon lui-même. Mais Marie ne se trompe jamais; elle ne demande jamais pour nous que ce qui est vraiment utile à notre bien et à la gloire de Dieu.

Marie a mérité par ses perfections incomparables, par sa sainteté toujours absolument parfaite que Dieu écoute et exauce ses prières.

Elle a droit d'être écoutée et exaucée, parce que Dieu nous a confiés à elle comme ses enfants.

Elle y a un droit encore plus sacré parce qu'elle est la Mère de Dieu lui-même.

O divine Vierge Marie, nous voulons donc recourir à vous. Nous vous prierons avec confiance et vous écouterez nos humbles prières. Vous exposerez nos besoins à votre divin Fils, et il vous exaucera; grâce à votre puissante intercession, nous recevrons de lui ce qui nous est nécessaire pour le servir fidèlement sur la terre, et arriver un jour à la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

II

POURQUOI MARIE NOUS AIME.

Ipse enim Pater amat vos.
JOAN. XVI, 27.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour consoler ses Apôtres qui allaient être privés de sa présence visible, et pour exciter leur confiance dans l'efficacité de la prière leur disait : « Mon Père » lui-même vous aime parce que vous m'aimez et que vous croyez » que je suis sorti de Dieu : » *Pater ipse amat vos quia vos me amatis et credidistis quia ego a Deo exivi* (JOAN. XVI, 27). Jésus aurait pu ajouter : Ma Mère aussi vous aime parce que vous m'aimez, que vous avez cru que je suis sorti de Dieu, et que je suis son Fils.

I. — Marie nous aime, parce que nous aimons Jésus, l'unique objet de son amour, comme créature, comme rachetée, comme mère.

II. — Elle nous aime, parce que nous croyons en la divinité de Jésus-Christ et qu'ainsi nous sommes ses membres, d'autres Jésus pour elle.

III. — Elle nous aime, parce que nous croyons que le Fils de Dieu est aussi véritablement son Fils, qu'elle est la Mère de Dieu et qu'elle possède toutes les prérogatives de perfection, de grâce, de grandeur et de gloire qui conviennent à la Mère de Dieu.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

I

MARIE REND TÉMOIGNAGE A JÉSUS-CHRIST.

Cum venerit Paracletus, ille testimonium perhibebit de me; et vos testimonium perhibetis.
JOAN. XV, 26, 27.

Pendant la dernière Cène, quelques heures avant que ses

Apôtres saisis de frayeur l'abandonnassent, Jésus-Christ leur disait. « Lorsque l'Esprit consolateur, le Paraclet sera venu, il » me rendra témoignage, et vous aussi vous me rendrez témoi- » gnage, parce que vous êtes avec moi depuis le commence- » ment » de ma mission publique. L'Esprit saint a rendu témoignage à Jésus-Christ en versant à flots les grâces de sanctification sur tous ceux qui ont accepté la doctrine du Seigneur. Les Apôtres ont rendu témoignage en prêchant l'Evangile et en donnant leur sang pour la vérité. La bienheureuse Vierge Marie, Mère de Jésus, ne rendra-t-elle pas aussi témoignage à son divin Fils? sera-t-elle moins favorisée sur ce point que les Apôtres, les martyrs et tant d'autres fidèles serviteurs de Dieu? Gardons-nous de le croire. Marie rend témoignage à son divin Fils, comme les saints, par sa conduite; comme les Apôtres, par sa parole; comme le Saint-Esprit, en obtenant pour nous et en nous communiquant les grâces nécessaires pour être à Jésus-Christ, nous attacher à lui et ne jamais nous séparer de lui.

I. — Premier témoignage de Marie. — Considérez Marie; rappelez-vous les mystères de sa vie; rappelez-vous les dons, les privilèges extraordinaires dont elle fut comblée; rappelez-vous ce que l'Eglise et la tradition nous enseignent touchant ses vertus et ses mérites, et dites si tant de merveilles ne proclament pas que son fils est l'Homme-Dieu, le Christ, le Messie attendu?

Elle est la mère de ce Fils : donc il est homme. — Elle est mère, toujours vierge, avant, pendant et après son enfantement: donc il est Dieu.

Elle se conduit en tout à son égard comme une mère envers son enfant : donc il est homme.

Elle le révère, l'adore, se soumet à sa volonté, l'écoute et l'aime comme son Dieu : donc il est Dieu.

Sa sainteté est admirable; elle peut dire avec son Fils : « Qui » de vous me convaincra de péché : » *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Mais une sainteté si parfaite n'est pas conciliable avec une erreur aussi grave que celle d'adorer une créature, ou de regarder Dieu comme un homme semblable aux autres. Donc son Fils n'est pas simplement un homme semblable aux autres, puisqu'elle l'adore comme son Dieu. Il n'est pas non plus uniquement Dieu, puisqu'elle le porte dans son sein, le nourrit de son lait, le traite en toutes choses, comme une mère son enfant.

Parcourez la vie de la bienheureuse Vierge depuis l'Annonciation jusqu'à l'Ascension glorieuse du Seigneur et cent fois ce témoignage que Marie rend à son Fils éclatera à vos yeux.

Ajoutez que personne n'a mis en pratique tous les enseignements de Jésus, avec une perfection qui approche de celle de

Marie ; personne n'a aimé et possédé comme elle toutes les vertus qu'il enseigne.

II. — Second témoignage. — La bienheureuse Vierge Marie rend à Jésus-Christ le témoignage de la parole. Elle est la lumière de ceux qui sont appelés à éclairer le monde. Elle ne va pas jusqu'aux extrémités du monde porter l'Evangile; après la Pentecôte, elle ne parle même pas à la foule des Juifs, mais elle parle aux Apôtres, leur apprend les détails de la vie du Sauveur, qu'elle seule peut leur apprendre; elle fait éclater d'une plus vive lumière à leurs yeux ce qu'ils savent déjà et que l'Esprit saint leur révèle. Elle parle de même aux pieux disciples qui viennent s'édifier auprès d'elle et lui demander ses conseils.

Après son assomption glorieuse elle continue d'être la protectrice et la lumière des prédicateurs de l'Evangile. En est-il un seul qu'elle n'ait pas envoyé, soutenu, éclairé? Que d'ordres religieux appelés à faire connaître son Fils, à proclamer sa divinité, n'a-t-elle pas fait naître et prospérer dans la sainte Eglise? Il est vrai qu'elle n'a pas versé comme les Apôtres et les martyrs, son sang pour la foi. Mais regardez-la au pied de la croix. Est-il un Apôtre, est-il un martyr au ciel, qui ne donnerait pas toutes ses souffrances et toute la gloire du témoignage qu'il a rendu, pour les souffrances de Marie et pour le témoignage qu'elle rendit alors à son Fils?

III. — Troisième témoignage. — Le Saint-Esprit rend témoignage à Jésus-Christ en sanctifiant ses véritables disciples. Jésus-Christ a mérité la grâce; le Saint-Esprit la confère et sanctifie les âmes en leur infusant cette grâce méritée par le Seigneur. Mais qui donc obtient aux âmes qui en sont favorisées la grâce que le Saint-Esprit leur infuse, cette grâce qui fait d'elles des enfants de Dieu, tandis que d'autres sont et seront éternellement les esclaves du démon? C'est Marie qui nous obtient la grâce, et en travaillant avec une si grande efficacité au salut des disciples de Jésus, elle lui rend un témoignage semblable à celui du Saint-Esprit lui-même.

O bienheureuse Vierge, nous acceptons votre témoignage, nous croyons de toutes nos forces et nous espérons en votre Fils. Nous espérons aussi en vous, ô Marie. Rendez en nous et par nous, témoignage à Jésus-Christ sur la terre, pour que nous le possédions au ciel. Ainsi soit-il.

II

MARIE NOUS FAIT CONNAITRE DIEU ET NOUS CONDUIT AU SALUT.

Non noverunt Patrem neque me.
JOAN. XVI, 3.

On trouve, dans le siècle où nous sommes, une multitude de

gens qui ont été baptisés et qui se croient encore chrétiens jusqu'à un certain point; si on leur reprochait de ne pas croire en Dieu, ils prendraient cette accusation pour un outrage. Cependant ils ne croient pas véritablement, ils ne croient pas comme il faut pour être sauvé, parce qu'ils ne connaissent pas Jésus-Christ comme il faut le connaître, et qu'ils ne veulent pas davantage connaître la sainte Vierge par qui nous viennent tous les biens.

I. — On ne peut pas connaître Dieu d'une manière suffisante pour le salut, si l'on ne reconnaît pas en Jésus-Christ le véritable Fils de Dieu incarné et mort sur la croix pour nous sauver. Car il n'y a de salut que par lui et en son nom.

II. — On ne connaît pas Jésus-Christ comme il faut le connaître pour être sauvé, si on ne reconnaît pas en lui le Fils de Marie, et si on ne prend pas pour patronne et pour protectrice, Marie qui peut seule conduire à Jésus.

III. — On ne connaît pas bien Marie et on arrivera difficilement ou plutôt, on n'arrivera pas au salut, si l'on n'a pas recours à elle, car c'est par elle que nous viennent toutes les grâces particulières, comme par elle nous est venue la source même de la grâce.

DIMANCHE DE LA PENTECOTE

I

MARIE DANS LE CÉNACLE.

Paracletus autem Spiritus sanctus ille vos docebit omnia.
JOAN. XIV, 26.

Jésus-Christ avait promis à ses Apôtres, qu'il leur enverrait son Esprit consolateur et que ce divin Esprit leur enseignerait toutes choses, leur remettrait en mémoire et leur ferait comprendre les leçons qu'ils avaient recueillies de sa bouche adorable. Jésus-Christ tint sa promesse et dix jours après son ascension glorieuse il leur envoya du ciel le Saint-Esprit qui les transforma en d'autres hommes, et les rendit capables d'accomplir la mission extraordinaire que le divin Maître leur avait confiée. Vous connaissez les circonstances et les effets merveilleux de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. Laissant de côté pour le moment ce mystère en lui-même, considérons uniquement la part qui échut à Marie en cette circonstance. Nous y admirerons la profondeur de son humilité, la puissance de sa prière, et la nouvelle plénitude de grâce qu'elle reçut de Dieu en cette circonstance.

I. — Humilité de Marie. — Tant que dura la vie publique de notre adorable Sauveur sur la terre, on comprend, jusqu'à un certain point, que sa bienheureuse Mère se soit tenue à l'écart de tout honneur, que les Apôtres eux-mêmes, aussi bien que les disciples, ne lui aient pas fait une sainte violence pour l'obliger à sortir de l'humble obscurité au sein de laquelle elle se plaisait à se réfugier. Jésus-Christ n'était-il pas l'humilité même? Sa vie n'était-elle pas une alternative d'honneurs humblement reçus et d'humiliations acceptées sans murmures? Il était pauvre et méprisé du monde : il semblait juste que sa mère partageât le sort de son Fils. Mais après la résurrection de Jésus-Christ; après sa glorieuse Ascension, témoignages irréfutables et éclatants de sa grandeur et de sa divinité, pouvait-il en être de même, et ceux qui croyaient en Jésus, ses Apôtres, ses principaux disciples, ne devaient-ils pas lui rendre les plus grands honneurs, un véritable culte, tel que le méritait la Mère de Dieu lui-même? Sans doute ils n'y eussent pas manqué, si l'humilité de la bienheureuse Vierge ne s'y fût opposée, si elle n'avait obtenu de son divin Fils la grâce qu'il en fût autrement.

Lisez le livre des Actes des Apôtres; vous y verrez qu'au retour du Mont des Oliviers après que Jésus-Christ fut monté au ciel, les Apôtres se retirèrent dans le Cénacle. L'auteur sacré nomme les onze Apôtres fidèles et dit qu'ils demeurèrent là, persévérant dans la prière avec les saintes femmes, Marie Mère de Jésus et ses cousins. Elle est là comme perdue dans la foule. Elle n'est nommée qu'après les autres femmes; elle est nommée avant les cousins du Seigneur, parce que son nom venant le dernier eût semblé réclamer l'attention, en réalité c'est la dernière place qu'elle occupe dans cette énumération, parce que son humilité lui avait fait choisir la dernière place dans l'assemblée. Oh! que Notre-Seigneur avait bien raison de dire aux Apôtres : « Le Paraclet vous enseignera toutes choses. » Ils avaient encore bien à apprendre, eux et les autres disciples, puisqu'ils ne savaient pas l'honneur qu'ils devaient rendre à la Mère de leur Dieu, à celle que Jésus-Christ avait tant honorée pendant trente-trois ans sur la terre, et pour laquelle il ne trouve pas qu'il puisse y avoir de trop grands honneurs dans la gloire du ciel.

II. — Puissance de la prière de Marie. — Les Apôtres ont appris les honneurs dont Marie est digne; ils ont appris qu'elle peut tout obtenir de Dieu et nul bien ne nous arrive que par elle, puisqu'ils l'ont enseigné plus tard à leurs disciples et que c'est de leur enseignement que la sainte Eglise tient cette précieuse doctrine; mais d'abord ils ne le savaient pas, ou plutôt ils n'y réfléchissaient pas, Dieu le permettant ainsi pour satisfaire au désir de sa mère et pour le plus grand bien de tous.

Considérez ce qui se passe au cénacle. Voyez ces colonnes de

l'Eglise, ces Apôtres, ces amis de Jésus, priant leur maître d'accomplir sa promesse. Leurs prières sont ferventes sans doute. Ce qu'ils demandent est bien, et ils sont dignes de le demander. Cependant il faut une prière plus parfaite que leurs prières pour faire descendre le Saint-Esprit du ciel, comme il fallut des vœux plus purs et plus ardents que ceux des patriarches et des prophètes, pour attirer le Fils de Dieu, et l'obliger à s'incarner. La prière de Marie a seule cette double puissance. Elle a attiré le Verbe divin dans son sein, pour le donner au monde; elle attirera le divin Paraclet qui reposera sur elle, afin de se donner aux Apôtres et à toute l'Eglise. Rien ne résiste à la prière de Marie, fille, mère et épouse de Dieu; de Marie digne par ses perfections, touchant à l'infini, de ces titres qui feront l'étonnement et l'admiration des anges et des saints pendant toute l'éternité.

III. — Nouvelle plénitude de grâce de Marie. — Lorsque l'ange Gabriel se présenta devant Marie au jour de l'Annonciation, il lui dit : « Je vous salue pleine de grâce : » *Ave gratia plena*. Marie avait été pleine de grâce dès l'instant même de son immaculée conception; le vase s'était dilaté depuis à chaque instant, et la grâce avait grandi à mesure : Marie était toujours pleine de grâce. Cependant l'Ange ajoute que le Saint-Esprit surviendra en elle : *Spiritus sanctus superveniet in te*. Quelle grâce nouvelle pourra-t-il lui apporter, puisqu'elle est pleine de grâce? — Marie entre dans une nouvelle phase de son existence. Elle devient Mère de Dieu; il lui faut une plénitude de grâce en rapport avec cette dignité et ces nouveaux devoirs, et c'est cette plénitude que le Saint-Esprit lui apporte au jour de l'Annonciation.

Il en est de même au jour de la Pentecôte. L'Eglise naît à la vie publique; et Marie est sa Mère. Elle aura des fonctions nouvelles, difficiles et de la plus haute importance à remplir. Dieu ne lui manquera pas. Le Saint-Esprit viendra une troisième fois en elle, lui apporter une troisième plénitude.

O divine Vierge Marie! que Dieu a été généreux pour vous, et que vous, à votre tour, vous êtes généreuse pour vos pauvres enfants. Usez en notre faveur de la plénitude de votre grâce; usez de votre puissance d'intercession, et enseignez-nous à imiter votre humilité et toutes vos vertus; obtenez-nous l'Esprit de Dieu et conduisez-nous au ciel. Ainsi soit-il.

II

MARIE NOTRE PAIX.

Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis.

JOAN. XIV, 26.

N.-S. Jésus-Christ, au moment de remonter au ciel après avoir réconcilié l'humanité avec son Père céleste, voulut nous laisser un gage de cette réconciliation, et il nous laissa sa Mère. Il la laissa d'abord aux premiers fidèles pour vivre au milieu d'eux, les consoler, les protéger, les assurer par sa présence que son divin Fils ne les abandonnerait pas, puisqu'elle était là, et qu'il ne pouvait ni l'abandonner elle-même, ni rien refuser à sa prière. Lorsqu'elle entra en possession du royaume du ciel à son tour, il voulut qu'elle fût encore pour nous un gage de paix, qu'elle se tînt auprès de son trône et de son tribunal pour intercéder en notre faveur. C'est Jésus-Christ qui est notre paix, dit l'Apôtre, mais il l'est avec Marie, et c'est par elle qu'il nous la procure.

I. — Nous avons par Marie la paix avec le prochain.

II. — La paix avec nous-même.

III. — La paix avec Dieu.

DIMANCHE DE LA TRINITÉ

I

RAPPORTS DE MARIE AVEC LA SAINTE TRINITÉ.

In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.

MATTH. XXVIII, 19.

La bienheureuse Vierge Marie est la créature la plus parfaite qui soit sortie des mains de la puissance de Dieu, après l'humanité adorable de son divin Fils; elle est le chef-d'œuvre de la très sainte Trinité. Mais elle n'est pas seulement l'œuvre de Dieu et sa créature; il y a entre elle et chacune des trois Personnes divines des rapports admirables, et tels, que l'on a pu dire d'elle qu'elle est le complément de toute la sainte Trinité : *Totius Trinitatis complementum*. La fête de ce jour nous invite à considérer au moins quelque chose de ces admirables rapports. Nous verrons donc comment la sainte Vierge est la fille aînée de Dieu le Père; la sœur, l'épouse et la mère du Fils; l'épouse du Saint-Esprit.

I. — Marie fille aînée du Père. — On donne le nom de Dieu le Père à la première Personne de la très sainte Trinité, parce que cette adorable Personne est la source et le principe des deux autres Personnes divines et de tout ce qui existe. N.-S. Jésus-Christ, nous a enseigné à donner ce nom de père à son Père céleste et nous le lui donnons parce qu'il nous a créés à son image; parce qu'il nous a rachetés en livrant son Fils pour nous; parce qu'il nous a adoptés comme ses fils par sa grâce; parce qu'il nous a appelés à partager son céleste héritage. Dieu a fait tout cela, dans sa bonté infinie, pour chacun de nous qui sommes baptisés *au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit*, mais il l'a fait pour Marie d'une manière beaucoup plus parfaite. C'est elle qui tient incontestablement, à ces quatre titres, le premier rang parmi les enfants de Dieu.

1° Dieu a créé Marie la première et a fait d'elle sa plus parfaite image. Aucune pure créature n'a été prédestinée à l'existence avant Marie. Elle est inséparable de son Fils et sa prédestination était nécessairement attachée à celle du Verbe incarné, puisqu'il devait s'incarner par elle. Aussi dit-elle dans l'Ecclésiastique: « Dès le commencement et avant les siècles j'ai été » créée: » *Ab initio et ante sæcula creata sum* (Eccli. xxiv, 14). Elle dit encore: « Je suis la première-née avant toute créature: » *Primogenita ante omnem creaturam.* (Eccli. xxiv, 5). Vous comprenez qu'il s'agit de sa naissance ou de sa prédestination à l'existence, dans la pensée de Dieu, puisque bien des générations se succédèrent sur la terre, avant qu'elle reçût le jour de saint Joachim et de sainte Anne.

Marie, prédestinée pour être la Mère du Fils de Dieu, devait ressembler à son Fils. Si nous sommes tous faits à l'image et à la ressemblance de Dieu, c'est-à-dire de Jésus-Christ, il était convenable, il était nécessaire que Marie sa Mère, fût sa première et sa plus parfaite image.

2° Dieu a racheté Marie la première, et plus parfaitement que toute autre créature. — Il a voulu qu'elle fût préservée du péché d'origine et aussi de toute faute actuelle. La préservation du péché est une grâce plus grande que le relèvement après la chute.

3° Dieu a prévenu Marie de la grâce d'adoption, avant toute autre et plus que toute autre, dans sa pensée et aussi dans l'exécution, car il l'a prédestinée la première, lui a donné la grâce dès l'instant même de sa conception, et la lui a donnée avec une abondance qui dépasse toute comparaison et toute mesure.

4° Dieu a appelé Marie avant et plus que toute autre à l'héritage céleste. La gloire qu'il lui a préparée dès le principe fut en rapport avec la grâce dont il voulait l'enrichir.

Vous êtes donc, ô Marie, la Fille du Père, par excellence;

vous êtes sa fille aînée, sa fille bien-aimée, son héritière privilégiée. Mais qu'êtes-vous pour le Fils de Dieu?

II. — Marie, sœur, épouse et mère du Fils. — 1° Fille aînée, du Père éternel, Marie est nécessairement la *sœur* du Fils de Dieu. Jésus-Christ ne veut-il pas que nous nous regardions comme ses frères? ne veut-il pas que son Père soit notre Père? Ne dit-il pas aux saintes femmes : « Ne craignez pas : allez et dites à mes » *frères* qu'ils aillent en Galilée : là ils me verront : » *Nolite timere*, etc. (MATTH. XXVIII, 10). Et ce n'est pas la seule fois qu'il donne ce nom à ses apôtres, parce qu'ils sont les enfants de Dieu. Qui pourrait le refuser à Marie?

2° Elle est l'*épouse* du Fils de Dieu. — Ce nom lui est donné souvent dans le Cantique des cantiques en même temps que le nom de sœur : *Soror mea sponsa*. C'est le nom de toutes les âmes pures, de toutes les vierges : comment n'appartiendrait-il pas à la plus pure, à la plus sainte des vierges, à celle qui introduit toutes les autres vierges auprès du divin Epoux.

3° Mais le titre par excellence de Marie est celui de *Mère* du Fils de Dieu. C'est un honneur qu'elle partage uniquement avec le Père éternel. Jésus-Christ est le Fils unique et véritable du Père; il est en même temps le fils unique et véritable de Marie ; il leur appartient à tous les deux comme leur propre fils. Comprenne qui pourra la sublimité d'une telle dignité dans une créature. Comme Dieu, le Verbe incarné n'a pas de mère au ciel; comme homme n'a pas de père sur la terre; mais comme Homme-Dieu il a un père qui est le Père éternel, et une mère qui est la bienheureuse Vierge Marie. Que vous êtes donc grande, ô bienheureuse Vierge, qui partagez avec le Père éternel cette paternité, qui le distingue comme personne, des deux autres personnes de l'adorable Trinité !

III. — Marie est l'*épouse* du Saint-Esprit. — Toutes les âmes pures et saintes sont les épouses du Saint-Esprit parce que c'est lui qui les rend fécondes devant Dieu et leur fait produire des fruits de salut. C'est le Saint-Esprit qui répand la grâce dans les âmes et y fait ainsi naître et demeurer l'adorable Trinité tout entière. C'est lui qui inspire les bonnes pensées, les bons sentiments, les pieux desseins, qui fait prononcer les bonnes paroles, accomplir les bonnes œuvres; tout ce que les âmes produisent de bon, elles le produisent par lui; il est leur époux. Mais il l'est d'une manière incomparablement plus parfaite pour Marie. Il n'a fait naître dans aucune autre âme des fruits qui approchent de ceux qu'il a produits dans l'âme de Marie, et de plus c'est par l'opération divine de cet adorable Esprit que le Verbe de Dieu s'est incarné dans le sein de la Vierge. Il est donc l'époux de Marie et Marie est sa véritable épouse.

O Marie, usez en notre faveur de la puissance que vous con-

fèrent de si glorieux titres, et procurez-vous le bonheur de pouvoir admirer un jour au ciel tant de grandeur unie à la plus parfaite bonté ! Ainsi soit-il.

II

CE QUE MARIE NOUS ENSEIGNE.

Euntes ergo docete omnes gentes... docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis.
MATTH. XXVIII, 19, 20.

La bienheureuse Vierge Marie est la reine des Apôtres. L'Eglise lui donne ce titre auquel elle a toutes sortes de droits. Or, la principale mission des Apôtres est d'enseigner, de faire briller la lumière de la foi aux yeux des hommes. Marie ne manque pas à ce devoir de l'enseignement. — Voyons ce qu'elle enseigne; comment elle enseigne et à qui elle enseigne.

I. — Ce que Marie enseigne. — Elle nous apprend à connaître Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit. Avant l'entretien de l'Ange avec Marie, au jour de l'Annonciation, quelques âmes favorisées de lumières extraordinaires connaissaient sans doute le mystère de la Trinité, mais la masse du peuple chez les Juifs, n'en avait qu'une idée très vague, et la connaissance des plus savants eux-mêmes manquait de précision. Grâce à Marie, nous connaissons ces trois adorables Personnes; chacune d'elles joue son rôle dans l'Incarnation du Verbe.

Elle nous apprend à connaître le mystère de l'Incarnation, comment s'est accompli ce mystère, la part qui revient à Dieu et la part qui lui revient à elle-même dans cet accomplissement, les deux natures qui sont en Jésus-Christ, qu'elle adore comme son Dieu et qu'elle aime et soigne comme son Fils.

Elle nous instruit aussi du mystère de la Rédemption, en offrant son Fils dans le temple au jour de la Purification, et en assistant à son sacrifice sanglant sur le Calvaire.

Elle nous fait connaître l'humilité, la douceur, la miséricorde, tous les attributs de Jésus-Christ.

Enfin elle nous instruit de nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes.

II. — Comment Marie nous instruit. — Par ses exemples qui sont un modèle parfait de toutes les vertus pour tous et en toutes circonstances. — Par ses paroles en disant aux noces de Cana : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le : » *Quodcumque dixerit vobis, facite.* (JOAN. II, 5). — Par ses mystères qui nous font pénétrer dans les secrets les plus profonds de l'être divin.

III. — A qui s'adressent ses instructions. — Elles sont pour tous les hommes. Elles peuvent être salutaires à tous. — Marie

ne les refuse à personne de ceux qui les demandent. — Elle les donne même souvent à ceux qui ne les demandent pas, soit par ignorance, soit par malice. C'est ainsi qu'elle envoie des missionnaires aux pauvres idolâtres, et qu'elle obtient des grâces de lumière et de conversion pour des pécheurs endurcis.

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

II

MARIE NOUS A PRÉPARÉ, DE CONCERT AVEC DIEU, LA GRANDE CÈNE DE L'EUCHARISTIE.

Homo quidam fecit cœnam magnam.

Luc. xiv, 16.

Le grand festin dont parle N.-S. Jésus-Christ dans la parabole de ce jour, c'est le bonheur éternel du ciel. Là, nous dit-il ailleurs, il fera asseoir ses serviteurs fidèles et les servira lui-même : *Præcinget se et faciet eos discumbere, et transiens ministrabit illis* (Luc. xii, 37). C'est encore la sainte Eglise, où nous recevons de lui tout ce qu'il faut pour la vie de notre âme. C'est enfin et surtout l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Voilà le festin que Dieu nous a préparé sur la terre, voilà la cène qui mérite d'être appelée grande, parce que la nourriture que Dieu y donne n'est autre que le Fils de Dieu lui-même, caché sous les espèces eucharistiques.

Mais, dites-moi, lorsqu'un père de famille veut offrir un festin solennel à ses amis, la mère de famille, la maîtresse de maison ne prend-elle aucune part à la préparation et à l'ordonnance de ce festin, aux invitations à faire? On peut affirmer qu'ordinairement c'est sur elle que retombent la plupart de ces soins. La bienheureuse Vierge Marie est comme la mère de famille dans la sainte Eglise. Ses rapports intimes avec les trois adorables personnes de la sainte Trinité lui donnent droit à ce titre et à ces fonctions; et puisqu'il s'agit de nous offrir un festin magnifique, soyez assurés que Marie contribuera à la préparation des mets et au choix des invités; elle fera plus, elle veillera à ce que les invités soient en mesure de se présenter honorablement sans crainte d'être repoussés.

I. — Marie contribue à la préparation des mets. — Ce que Dieu nous offre dans l'adorable Eucharistie, c'est le corps et le sang de Jésus-Christ son Fils unique, voilés sous les espèces du pain et du vin. En nous donnant son Fils il nous donne tout, puisque Jésus-Christ est l'auteur et la source de toutes les grâces.

Nourriture des anges dans le ciel, le Verbe divin est devenu le pain des hommes sur la terre. Or, voyez comment la bienheureuse Vierge a contribué à nous préparer ce pain sacré. — Rappelez-vous le mystère de l'Incarnation. Le Fils de Dieu, pour se faire notre nourriture, a besoin d'abord de prendre un corps semblable au nôtre, de se faire chair, selon l'énergique expression de l'Evangile : *Et Verbum caro factum est* : « Et le Verbe » s'est fait chair. » Il prend cette chair, il prend son humanité dans le sein de Marie; mais il ne la prend pas sans son consentement. Il faut qu'elle prononce le *Fiat*; il faut qu'elle dise : « Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre » parole. » Elle consent; elle remet à la disposition du Seigneur la portion la plus pure de sa substance corporelle; de cette substance le corps du Fils de Dieu est aussitôt formé, par la vertu du Tout-Puissant et l'opération du Saint-Esprit. En même temps Dieu y joint une âme; à ce corps et à cette âme, la personne du Verbe divin s'unit au moment même de leur création. Voilà le Fils de Dieu fait homme parce que Marie l'a bien voulu, et qu'elle a fourni la substance de ce corps, de ce sang divin. Voilà le pain et le vin préparés. Le moment n'est pas venu de les mettre à notre disposition. Il faut qu'un si grand bienfait soit longtemps demandé, et le soit par des prières auxquelles Dieu ne saurait résister. Ce sera pour la veille de la Passion. D'ici là Marie priera; Jésus-Christ lui révèlera son dessein. Elle en comprendra toute l'importance pour nous; elle y verra pour elle-même le moyen de ne jamais être éloignée de son Fils, même lorsqu'il sera remonté au ciel, la laissant après lui sur la terre, et elle obtiendra qu'il se donne à elle, en même temps qu'à nous, par l'institution de l'Eucharistie.

II. — Marie contribue au choix des invités. — La bienheureuse Vierge Marie n'a pas d'autres desseins que les desseins de Dieu; elle ne demande pas d'invitation à la cène du ciel ou à celle de l'Eucharistie pour ceux à qui Dieu n'en voudrait pas accorder. Mais Dieu, dans la prédestination des saints, dans la préparation des grâces, a tenu compte à son tour des désirs de Marie, qu'il connaissait d'avance. On peut dire qu'il a tout arrangé avec elle. *Cum eo eram cuncta componens* : « J'étais avec » lui composant toutes choses, » nous dit-elle au livre des Proverbes (VIII, 30). Elle choisit avec le Seigneur les âmes qui seront appelées au festin; qui choisira-t-elle, sinon les mieux disposées à profiter d'un si grand bonheur, celles qui lui seront à elle-même les plus fidèles et les plus dévouées? Elle a une prédilection marquée pour les humbles, les petits, pour ceux qui regardent comme un grand honneur d'être comptés au nombre de ses serviteurs, pour ceux qui se sentent faibles, malheureux et qui garderont une grande reconnaissance de l'invitation qui leur sera

faite. Quant à ceux qui croient n'avoir besoin de rien, le grand festin n'est pas fait pour eux et la maîtresse de maison les laisse aller sans leur rien donner : *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes* (Luc. I, 53).

Voulez-vous donc assurer votre entrée à la cène du ciel et au grand festin de la terre, témoignez-en votre désir à Marie.

III. — Elle aide les invités à se rendre dignes d'être admis. — Avez-vous remarqué que dans la parabole de l'Evangile, beaucoup de convives sont des voyageurs, des pauvres, pris un peu au hasard. Cependant ils ont tous le vêtement de fête exigé pour assister à ce festin. Qui le leur a donné? Qui, dans une maison bien réglée, a le soin, la garde des vêtements? Le père de famille n'est pas entré dans ce détail. Sans doute, c'est lui qui possède les richesses nécessaires pour fournir à tant de besoins; mais la mère de famille en dispose. C'est elle qui a procuré les vêtements de fête à ceux qui en manquaient et ceux qui ne les ont pas sont inexcusables, car elle en tient à la disposition de tous. Que n'ont-ils eu recours à elle?

O Marie, nous avons recours à vous. Invitez-nous au double festin de la terre et du ciel; pressez-nous, faites-nous violence pour nous aider à nous y rendre. Hélas! nous sommes si ignorants de nos plus grands besoins, nous sommes si faibles et si lâches que cette sorte de violence nous est nécessaire. Aidez-nous à nous procurer la robe nuptiale, et nous prendrons part avec joie au grand festin eucharistique qui sera pour nous un avant-goût et un gage de celui de l'éternité. Ainsi soit-il.

II

MARIE NOUS ENSEIGNE A METTRE DE COTÉ LES VAINES EXCUSES POUR LA COMMUNION OU L'ACCOMPLISSEMENT DE NOS AUTRES DEVOIRS RELIGIEUX.

Et cœperunt simul excusari omnes.

Luc. XIV, 18.

Comprend-on que des créatures auxquelles Dieu fait l'honneur de les inviter à sa table, déclinent cette invitation sans une nécessité absolue? Comprend-on que des hommes ne se mettent pas en peine de mériter le ciel qui leur est offert, ou négligent de s'approcher de la sainte communion aussi souvent que possible? Cependant il en est ainsi et nous voyons dans l'Evangile les vains prétextes qu'ils allèguent. Mais l'exemple de la bienheureuse Vierge Marie met à néant ces prétextes et nous enseigne notre devoir.

I. — Premier prétexte : *J'ai acheté une maison de campagne.* On est riche et l'on veut se complaire dans ses richesses; penser

à la communion, penser au ciel, on laisse cela à ceux qui n'ont pas de consolation ni de biens sur la terre. Marie n'agissait pas ainsi. Elle était de race royale; son époux était le descendant direct des rois de Juda, l'héritier légitime du trône de David; leurs parents à tous deux n'étaient pas sans quelques biens : cependant ils sont pauvres; ce qu'ils avaient est devenu le partage de plus pauvres qu'eux; rien ne les rattache à la terre et ils sont libres de s'élancer vers le ciel de toute l'ardeur de leurs désirs. Comme Marie, détachez-vous des biens de la terre et ne désirez que ceux du ciel.

II. — Second prétexte : *J'ai acheté cinq paires de bœufs.* Les travaux, les préoccupations terrestres, les affaires enfin ne laissent pas de temps à d'autres pour gagner le ciel ou communier. Comme si la grande affaire n'était pas l'affaire du salut! Dans plusieurs circonstances, la bienheureuse Vierge eut des affaires très graves aussi, et bien capables de la préoccuper : pensez-vous qu'elle ait fait passer pour cela au second plan ses devoirs envers Dieu? pensez-vous qu'elle ait rien omis de ce qu'elle lui devait?

III. Troisième prétexte : *J'ai pris une épouse.* Un honnête mariage n'a rien qui soit contraire au service de Dieu, et s'il rend quelquefois difficile l'accomplissement de certains devoirs, beaucoup de choses sont possibles avec un peu de bonne volonté. Mais il appartient aux époux de se faciliter réciproquement l'accomplissement de leurs devoirs. Qu'ils imitent Marie et Joseph ; qu'ils cherchent avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste leur sera donné par surcroît.

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I

ZÈLE DE MARIE POUR LA CONVERSION DES PÉCHEURS ; JOIE QUE LUI CAUSE CETTE CONVERSION.

Erant appropinquantes ei publicani et peccatores ut audirent eum.

Luc. xv, 1.

Les publicains et les pécheurs, attirés par les miracles de Jésus-Christ, par l'éclat de sa sainteté, par sa douceur et sa miséricorde, se pressaient autour de lui pour recueillir ses divins enseignements. Les murmures des pharisiens et des scribes auraient pu les déconcerter et arrêter leur pieux élan ; alors Jésus qui est venu pour appeler les pécheurs à la pénitence, les ras-

sure en même temps qu'il explique sa conduite par deux comparaisons. Mais pourquoi ces deux comparaisons ? pourquoi après avoir dit qu'il agit comme le possesseur de cent brebis dont l'une se serait égarée, se compare-t-il encore à une femme qui a perdu une pièce d'argent ? Ah! c'est que Jésus-Christ n'est pas seul à chercher le pauvre pécheur, à l'attirer, à s'efforcer par mille moyens de le faire revenir à Dieu et de le sauver. Sa bienheureuse Mère partage avec lui ce souci. Elle cherche avec lui la brebis égarée. Elle cherche cette âme qui a coûté tout le sang de son Fils, cette drachme précieuse au prix de laquelle tous les trésors de la terre ne sont qu'une vaine poussière. Elle n'a pas de repos qu'elle ne l'ait retrouvée, et sa plus grande joie est de ramener au Seigneur et d'introduire dans le ciel un pauvre pécheur converti.

Mais d'où vient que Marie recherche avec tant de zèle les âmes qui s'égarent ? D'où vient que leur retour à Dieu lui cause une si grande joie ?

I. — Pourquoi Marie recherche les pécheurs avec tant de zèle. — Si vous voulez comprendre comment il se fait que la bienheureuse Vierge Marie recherche avec tant de zèle les pauvres âmes égarées et déploie tant d'efforts pour les ramener à Dieu, considérez les motifs qui ont déterminé le Fils de Dieu à descendre sur la terre, à se revêtir de notre humanité, et à mourir pour nous sur la croix.

Il s'est fait homme pour glorifier son Père céleste ; pour satisfaire à la justice divine et enfin pour sauver les hommes. Il voulait les sauver, parce qu'ils ont été créés à son image, et parce qu'il est infiniment miséricordieux.

La bienheureuse Vierge Marie connaît ces grands motifs de l'incarnation du Verbe. C'est à eux qu'elle doit sa maternité divine et les dons incomparables que Dieu a daigné lui faire. Comment n'entrerait-elle pas dans les desseins de Dieu dont l'effet lui fut si favorable ? Comment n'aiderait-elle pas son divin Fils à convertir, à sauver ces pauvres pécheurs pour le salut desquels il est venu sur la terre ? Comment ne l'aiderait-elle pas à glorifier ainsi son Père céleste ? Il est impossible que la bienheureuse Vierge se désintéresse d'une telle œuvre, elle qui brûle d'un zèle si ardent pour la gloire de Dieu ; elle qui aime tant son divin Fils et qui verrait ses travaux, ses souffrances et sa mort inutiles, si les pécheurs ne se convertissaient pas, s'ils n'étaient pas sauvés ; elle qui, à l'exemple de son Fils, dont elle est la parfaite image, est bonne et miséricordieuse au delà de tout ce qu'on peut exprimer.

II. — Pourquoi Marie éprouve une si grande joie de la conversion des pécheurs. — On se réjouit toujours d'atteindre à un résultat que l'on a souhaité vivement et pour lequel on a long-

temps travaillé. La joie de Marie est donc grande lorsqu'elle arrive à convertir une âme, à introduire dans le ciel un pécheur ramené à Dieu : Dieu est glorifié par cette conversion, et le sang de Jésus-Christ n'a pas coulé en vain ; l'image de Dieu déformée et salie dans cette âme a retrouvé tout son éclat et toute sa beauté. Mais ce n'est pas assez. Ce pécheur qu'était-il pour Marie ? Il était une des brebis que Dieu lui avait données à garder.

Il était plus encore, il était véritablement son fils. Tous les hommes sont, en un certain sens, les enfants de Dieu, parce qu'il les a tous créés, parce que la vertu de la rédemption est assez immense, pour s'appliquer à tous et faire de tous ses enfants adoptifs. Mais les chrétiens, ceux qui sont devenus les membres de Jésus-Christ, d'autres Jésus-Christ par le baptême, voilà les véritables enfants de Dieu. Ce sont aussi les véritables enfants de Marie. Elle s'intéresse sans doute à tous les autres parce qu'ils sont du même sang et qu'ils descendent comme elle d'Adam et d'Eve ; mais l'objet de sa sollicitude et de sa tendresse maternelle, ce sont les chrétiens, ceux que Jésus-Christ lui a donnés pour enfants du haut de sa croix, dans la personne du disciple bien-aimé. Or, voyez-vous une mère dont l'enfant est en proie à une maladie horrible et mortelle ? Vous rendez-vous compte de ses angoisses, de sa douleur ? Mais si à force de soins elle arrive à détourner le mal, quels, seront dites-moi, les transports de son allégresse ? Aucune langue humaine ne saurait les exprimer. Il en est ainsi de Marie avec les pécheurs. Ce sont ses enfants, et la maladie du péché qui les dévore est horrible ; elle les conduit infailliblement à la mort de l'enfer, si la guérison ne vient pas bien vite. Marie sait ce que c'est que le péché presque autant que Jésus-Christ le sait lui-même ; elle n'ignore pas combien sont terribles les tourments de l'enfer ; elle voit ses malheureux enfants atteints de ce mal et sur le point de tomber dans cet abîme : quelle joie pour son cœur maternel si elle peut les sauver, s'ils recouvrent la santé de l'âme et s'ils entrent en possession de la joie éternelle du ciel !

Mes frères, gardez-vous bien de faire endurer jamais à Marie les cruelles douleurs que lui cause la vue de l'un de ses enfants obstiné dans le péché et exposé à chaque instant à périr pour l'éternité. Mais si vous étiez tombés, s'il vous arrivait un jour de tomber, hâtez-vous de vous relever, recourez à Marie avec confiance. Elle est toute-puissante pour venir en aide à ceux qui l'implorent et elle désire ardemment le salut de ses enfants. Recourez à Marie, elle vous obtiendra de Jésus la guérison de votre âme, le pardon de vos fautes, et, après cette vie, la joie éternelle des bienheureux. Ainsi soit-il.

II

MARIE REFUGE, AVOCATE ET MÉDIATRICE DES PÉCHEURS.

Erant appropinquantes ei publicani et peccatores.

Luc. xv, 1.

N.-S. Jésus-Christ fut le refuge des pécheurs pendant sa vie mortelle. Il était venu pour les appeler à la pénitence et les racheter, et non pas pour juger le monde. Aussi le voyons-nous, les attirer, les excuser, les convertir, les sauver. Témoins les pécheurs dont parle notre évangile; témoins encore la Samaritaine, Madeleine, la Chananéenne, le bon larron et plusieurs autres. Marie imite son divin Fils; il semble même qu'il s'en remette à elle pour cette œuvre de miséricorde, aussi Marie est-elle tout pour eux.

I. — Elle est leur refuge contre la juste colère de Dieu qu'irritent leurs péchés et qui voudrait les punir. Elle arrête le bras vengeur et leur obtient du temps pour la pénitence et la réconciliation.

II. — Elle est leur avocate. Elle représente à Dieu leur faiblesse, les rudes assauts que le démon leur livre, le bien qu'ils ont pu faire, celui qu'ils feront certainement s'il leur pardonne.

III. — Elle est leur médiatrice. C'est-elle qui présente à Dieu leurs premiers bons désirs; c'est elle qui lui offre leurs prières. Elle les fait valoir et leur donne du prix en les unissant à ses propres prières et à ses mérites.

C'est ainsi que Marie conduit jusqu'à Dieu et sauve les pécheurs. Recourons à elle et elle nous sauvera.

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I

LA PÊCHE MIRACULEUSE DE MARIE.

Ex hoc jam eris homines capiens.

Luc. v, 10.

Plus d'une fois dans la Sainte Ecriture le monde est comparé à la mer et les hommes aux poissons dont elle est peuplée. Pierre et les premiers apôtres exerçaient l'humble et pénible métier de pêcheurs. C'est pourquoi Jésus-Christ les choisit pour retirer les hommes de bonne volonté des gouffres de ce monde où tous

étaient ensevelis et périssaient. Il en fit des pêcheurs d'hommes. Ils jetèrent leurs filets partout, et partout sur la parole de Jésus-Christ, ils ont fait, et leurs successeurs font après eux, une pêche miraculeuse. Mais il y a plus habile et plus puissant que Pierre et ses compagnons pour ce métier de pêcheurs d'hommes, ou plutôt, il y a quelqu'un sans qui leurs efforts seraient inutiles, comme ils le disaient à Jésus : « Nous avons travaillé toute la » nuit et nous n'avons rien pris : *Per totam noctem laborantes, nihil cepimus.* Vous avez compris que je parle de la très sainte Vierge Marie. Pierre a pris des hommes pour les livrer à Dieu, avec son filet, Marie a attiré sur la terre le Pêcheur d'hommes par excellence qui est le Fils de Dieu lui-même. Elle a enseigné aux Apôtres que Jésus-Christ avait choisis les secrets de cette nouvelle pêche, et les a encouragés à l'entreprendre. Elle y a travaillé avec eux et continue d'y travailler avec leurs successeurs.

I. — Marie a attiré sur la terre le Pêcheur par excellence. — Pour que le Fils de Dieu descendît sur la terre il lui fallait un but digne de lui; pour qu'il prît un corps et une âme comme les nôtres dans le sein d'une femme, il fallait une mère digne de sa sainteté infinie, autant que peut l'être une créature; pour qu'il accordât à l'homme un si grand bienfait, il fallait que ce bienfait pût être reçu avec une reconnaissance digne de sa grandeur et qu'il fût par conséquent désiré et demandé par quelqu'un capable d'en apprécier la valeur.

Marie seule se trouva qui remplit toutes ces conditions. Dieu peut toutes choses ; il opéra cette merveille de créer une Vierge, fille d'Adam, dans le sein de laquelle le Verbe divin pût descendre avec joie, loin d'éprouver pour elle de la répulsion : *Tu ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti Virginis uterum.*

Elle était digne par sa sainteté infinie d'un tel fils. Il pouvait descendre dans son sein, sans déchoir aucunement de sa grandeur et de sa pureté divine. En même temps venir sur la terre, pour racheter une créature si parfaite, de la malédiction qu'elle eût, sans son intervention, encourue comme tous les autres enfants d'Adam; racheter avec elle, et délivrer, comme par occasion, tous les autres descendants d'Adam de leur effroyable misère, c'était bien là un but digne de la sagesse et de la miséricorde infinie du Seigneur. Enfin, cette créature si parfaite, éclairée de lumières incomparables, comprenait la grandeur de la rédemption, la désirait, la demandait et, lorsqu'elle fut accomplie, elle en exprima une reconnaissance vraiment digne d'un si grand bienfait, autant du moins que peuvent l'être les actes d'une pure créature.

C'est donc à vous, ô Marie, que nous devons la venue sur la terre du grand pêcheur d'hommes, de celui qui pouvait seul nous

retirer de l'abîme d'iniquité et de maux dans lequel nous étions plongés; de celui sans qui l'on travaille en vain, mais sur la parole de qui l'on travaille avec fruit et l'on fait, s'il lui plaît, une pêche miraculeuse.

II. — Marie a instruit et encouragé les pêcheurs d'hommes, les Apôtres envoyés par Jésus-Christ.

Avez-vous remarqué que la plupart des Apôtres sont sortis de la Galilée; que plusieurs sont de proches parents de la très sainte Vierge; que dès qu'ils se sont mis à la suite de Jésus, il les présente à sa Mère, aux noces de Cana? N'y a-t-il pas dans cet ensemble de circonstances, quelque chose qui nous dit que déjà Marie obtenait des grâces de vocation à l'apostolat, pour ceux qui lui en semblaient dignes, et que Jésus-Christ ne faisait rien sans elle?

Quoi qu'il en soit, nous savons qu'après l'Ascension de Notre-Seigneur, sa bienheureuse Mère demeura avec Jean qui était devenu son fils, et l'on ne peut douter qu'elle n'eût avec lui et avec les autres Apôtres, des entretiens dans lesquels elle leur faisait part de ses lumières. Lisez les Evangiles de S. Jean et de S. Luc, qui eut le bonheur de connaître aussi la très sainte Vierge et d'être admis auprès d'elle. Qui pouvait donner à Jean et à Luc, leurs admirables lumières sur la génération divine et sur la génération humaine de Jésus-Christ? Marie n'était-elle pas seule à même d'élever S. Jean à cette hauteur sublime, et de révéler à S. Luc ces détails concernant l'Annonciation, la Visitation et les autres mystères de la première enfance du Sauveur, que S. Mathieu n'avait pas rapportés? Les témoins de ces mystères autres qu'elle, lorsqu'il s'en était trouvé, n'existaient plus. Elle seule connaissait bien les faits; elle seule avait retenu gravées dans sa mémoire toutes ces paroles et tous ces événements qu'elle méditait sans cesse, *conferens in corde suo*, nous dit l'Evangile. Les Apôtres avaient vécu trois ans à peine dans l'intimité du Sauveur, et bien souvent les circonstances extérieures et la lenteur de leur intelligence les avaient empêchés de profiter de ses leçons. Il est vrai que le Saint-Esprit, descendu sur eux au jour de la Pentecôte, avait dissipé leurs ténèbres. Mais Marie avait reçu comme eux et plus qu'eux ce divin Esprit ; elle avait passé trente années dans l'intimité la plus étroite avec son divin Fils, et son intelligence, la plus belle des intelligences créées après celle de Jésus, était capable de comprendre et de retenir toutes ses divines leçons. Quelle maîtresse pour les apôtres; et quelle puissance dans ses encouragements lorsqu'elle les pressait d'être fidèles à leur mission et d'accomplir parfaitement les instructions qu'ils avaient reçues de leur maître!

III. — Marie a travaillé avec les Apôtres et travaille encore à la pêche des âmes. — Ni l'Ecriture, ni la tradition, ne nous

enseignent que Marie ait prêché l'Evangile. Telle n'était pas sa mission. Il ne convenait pas à la Mère de Jésus de se poser publiquement en témoin de la divinité de son Fils. Mais ce qu'elle ne faisait pas en public, par sa parole, elle le faisait par ses exemples, modèle parfait de la vie chrétienne pour tous les âges, toutes les conditions, tous les états de vie; elle le faisait par ses conversations avec les premiers disciples du Sauveur; elle le faisait surtout par ses prières. Et maintenant qu'elle est au ciel, elle ne cesse pas de le faire, en suscitant des prédicateurs de l'Evangile, en leur obtenant tous les dons nécessaires à leur grande mission, en distribuant des grâces abondantes à ceux qui entendent la sainte parole. Que Pierre et ses compagnons s'étonnent encore de la pêche miraculeuse qu'ils font en jetant le filet sur la parole du Seigneur! La bienheureuse Vierge est là qui les seconde et qui attire sur leurs travaux les bénédictions de son Fils.

Si donc vous désirez ardemment être pris dans les filets du Seigneur, si vous désirez ce bonheur pour quelques autres ou pour les pauvres pécheurs en général, recourez à Marie, priez-la avec ardeur, et vous serez exaucés.

II

MARIE AIDE CEUX QUI TRAVAILLENT.

Per totam noctem laborantes nihil cepimus.

Luc. v, 5.

L'homme est condamné au travail par la loi divine; de plus, la vie est pleine de toutes sortes de souffrances et d'épreuves; les supporter avec courage et résignation est difficile; il est toujours pénible de souffrir. Mais ce qui est surtout pénible et digne de larmes amères, c'est de ne retirer aucun fruit de tant de souffrances et de labeurs. Cependant il en est ainsi lorsqu'on travaille dans la nuit du péché, lorsqu'on ne travaille pas avec Jésus et sur sa parole. La bienheureuse Vierge Marie nous enseigne, par ses exemples, comment il faut travailler pour amasser les véritables richesses.

I. — Elle travaille au temple, en Egypte, à Nazareth, après l'Ascension du Sauveur; elle travaille et elle prie.

II. — Elle travaille avec Jésus. Nous le faisons aussi si nous conservons nos cœurs purs et si nous nous occupons autant qu'il est possible de saintes pensées, dans nos travaux et nos souffrances.

III. — Elle travaille pour Jésus; pour accomplir sa sainte

volonté; pour prévenir ses désirs, suivre ses conseils; pour procurer sa gloire et sauver les âmes rachetées au prix de son sang. Ainsi devons-nous faire.

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I

CE QU'ÉTAIT LA JUSTICE DE MARIE ET CE QUE DOIT ÊTRE LA NÔTRE.

Nisi abundaverit justitia vestra plus quam scribarum et pharisæorum non intrabitis in regno cœlorum.

MATTH. v, 20.

Voulez-vous entrer dans le royaume du ciel? Il faut que vous soyez justes, non pas seulement de la justice extérieure et légale dont se contentaient et s'enorgueillissaient les scribes et les pharisiens, mais de la véritable justice, de la justice intérieure qui fera de vous les amis de Dieu. Personne n'a possédé la justice intérieure comme la bienheureuse Vierge Marie. Contemplez donc ce miroir de justice; voyez, d'après ce qu'est la justice de Marie, ce que doit être la vôtre, et apprenez par quels moyens vous pouvez arriver non pas à être justes au même point qu'elle, mais justes à son exemple.

I. — Ce qu'était la justice de Marie. — La première condition pour être juste et entrer dans le royaume du ciel, c'est de n'être coupable d'aucun péché. Pour tous les enfants d'Adam, à l'exception de Jésus-Christ et de sa très sainte Mère, le péché est inévitable; ils sont conçus dans le péché; ils naissent pécheurs; à peine en possession du libre usage de leur raison, ils en abusent pour pécher encore, souvent de la manière la plus grave. La justice n'habite donc pas en eux s'ils ne sont purifiés de leurs fautes, par les moyens que Dieu a institués à cette fin, le baptême, les sacrements et la pénitence.

Elevez vos regards vers la bienheureuse Vierge Marie, vers celle qui est entrée au ciel pour y régner éternellement avec son divin Fils. Croyez-vous que, destinée à monter si haut, à entrer dans des relations si intimes avec l'adorable Trinité, elle ait eu jamais besoin de quelque purification?

Non. La foi nous enseigne que Marie fut toute pure et tout immaculée. Dieu la préserva du péché originel en vertu des mérites futurs du rédempteur. Après de longs siècles d'attente, cette vérité définie par le saint pontife Pie IX est enfin devenue un article de notre foi. Seule entre toutes les pures créatures

descendant d'Adam, la bienheureuse Vierge fut exempte de la souillure qui fait de nous les ennemis de Dieu et les esclaves du démon, avant même que nos yeux soient ouverts à la lumière du jour. L'honneur de Dieu le demandait et son amour pour Marie ne pouvait lui refuser ce privilège unique.

Mais ce n'était pas assez que Marie fût exempte de toute tache dans son origine ; elle le fut de même et pour les mêmes motifs pendant toute sa vie ; Dieu put dire d'elle sans restriction aucune : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache » en vous : » *Tota pulchra es amica mea, et macula non est in te* (Cant. iv, 7). Le Fils de Dieu ne devait pas avoir la moindre cause d'irritation contre sa mère ; il ne pouvait pas se voir obligé de la châtier ou de lui pardonner.

A cette exemption de tout péché, ajoutez la plénitude de la grâce ; plénitude constatée et glorifiée par l'archange S. Gabriel ; plénitude qui ne s'opposait pas à l'augmentation de cette grâce, parce que Dieu rendait à chaque instant Marie capable de recevoir des grâces nouvelles, en augmentant les dimensions de ce vase d'honneur, de ce vase d'insigne dévotion, à mesure qu'il y versait de nouveaux trésors de grâces et de bénédictions.

Ajoutez que les mérites de Marie croissaient en proportion de sa grâce, et sa grâce, en proportion de ses mérites. Plus la grâce qu'elle possédait était grande, plus ses mérites étaient grands à chacun de ses actes, et plus les mérites acquis par chacun de ses actes étaient grands, plus la grâce grandissait en elle à cause d'eux.

Ne vous étonnez donc pas que Marie soit la reine des saints et des anges ; ne vous étonnez pas que son trône au ciel soit placé si près de celui de son divin Fils, mais étonnez-vous de l'infinie bonté et de l'infinie puissance de Dieu, qui a voulu donner tant de grâce et de mérites à une pure créature, et qui peut égaler la récompense à des mérites tels que ceux de Marie.

II. — Ce que doit être notre justice. — Coupables du péché originel, mais purifiés par le baptême, nous devons aspirer à ressembler de loin à l'auguste Vierge. Que faut-il pour cela ? Détruire en notre âme, autant que nous le pouvons, ce qui reste de ce malheureux péché ; réparer les effets qu'il y a produits. Le péché originel, même effacé par le baptême, laisse en nous l'ignorance, la concupiscence ou l'inclination au péché, la faiblesse du libre arbitre. Dissipons cette ignorance par les lumières de la foi. Contrarions cette inclination au péché et substituons-y l'inclination au bien, la vertu. Exerçons-nous à être forts, à nous vaincre nous-mêmes et à choisir toujours le bien de préférence au mal.

Ce n'est pas assez. Nous pouvons éviter tous les péchés graves, avec la grâce de Dieu : évitons-les et faisons des efforts

sérieux, employons les moyens que de sages conseillers nous suggéreront, pour y arriver. Fuyons avec un soin extrême, les moindres fautes volontaires. Allons plus loin et travaillons à diminuer, à faire disparaître les imperfections involontaires elles-mêmes, à force de vigilance.

Nous n'avons pas la plénitude de la grâce comme Marie et nous sommes loin de posséder tout ce que le vase, qui est notre âme, pourrait en contenir. Mais si nous avons soin de tenir ce vase bien pur à l'exemple de Marie, si nous demandons ardemment au Seigneur qu'il le remplisse, il le remplira, et il le dilatera pour pouvoir y verser ses trésors avec encore plus d'abondance.

Nous ne sommes pas riches en mérites comme elle; mais si notre intention est parfaitement pure; si nous nous efforçons de bien accomplir ce que Dieu demande de nous, nous nous étonnerons un jour des trésors immenses de mérites que nous aurons acquis devant le Seigneur.

III. — Par quels moyens nous pouvons arriver à la véritable justice. — Il faut avant tout le vouloir; le vouloir sincèrement; le vouloir persévéramment; le vouloir pratiquement. Plusieurs le voudraient; mais le veulent-ils en réalité, lorsqu'ils s'effraient de quelques efforts à faire, ou qu'ils désespèrent de leur persévérance, ou qu'ils aiment les liens qui les attachent au péché ? Ce n'est pas là vouloir. Songez qu'il s'agit pour vous du ciel ou de l'enfer, et que vous ne pouvez échapper à cette alternative. Le naufragé n'est pas difficile sur le choix de la planche qui doit l'arracher à l'abîme dans lequel il se sent engloutir. Il faut vouloir persévéramment. N'oubliez pas que celui-là seul qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé : *Qui perseveraverit usque in finem salvus erit* (Matth. x, 22).

Il faut vouloir pratiquement, c'est-à-dire faire en réalité tout ce qu'on peut pour arriver à ce but, car celui qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous. Mais il faut nous souvenir en même temps, que sans la grâce de Dieu, tous nos efforts seraient vains, car Jésus-Christ a dit : *Sine me nihil potestis facere* : « Sans moi vous ne pouvez *rien* faire » (Joan. xv, 5). Or, ne l'oubliez pas, c'est la bienheureuse Vierge Marie, qui a reçu de Dieu la mission de distribuer ses grâces; c'est elle qui présente à Dieu nos prières, qui lui expose nos besoins et qui nous obtient les secours qui nous sont nécessaires. Recourez donc à Marie; demandez-lui avec confiance, avec ferveur, avec persévérance, les grâces nécessaires pour marcher sur ses traces, pour posséder la véritable justice en ce monde, afin de posséder en l'autre, le royaume de Dieu. Ainsi soit-il.

II

MARIE NOTRE RÉCONCILIATRICE AVEC JÉSUS-CHRIST.

Vade prius reconciliari fratri tuo.

MATTH. v, 24.

Quel est donc ce frère avec qui Notre-Seigneur nous recommande une si prompte réconciliation, si nous reconnaissons qu'il a quelque chose contre nous? Evidemment il s'agit du prochain, mais il s'agit aussi de Jésus-Christ lui-même. C'est avec lui surtout, avec le Fils de Dieu devenu notre frère, qu'il importe de nous réconcilier au plus tôt, et qu'il est aisé de le faire.

Aujourd'hui, c'est au nom de Marie que vous sont adressées ces paroles. C'est elle qui vous dit : « Allez vous réconcilier » avec votre frère, » avec mon Fils qui est votre frère, puisque, par sa volonté, vous êtes aussi mes enfants. Ecoutez la voix de Marie et la réconciliation si nécessaire, si indispensable pour vous sera facile.

I. — Marie vous conduira à Jésus. — Partout dans l'Evangile on trouve Jésus où est Marie. On ne peut pas être repoussé par le Fils, lorsqu'on lui est présenté par sa Mère.

II. — Marie intercédera pour vous auprès de Jésus. — Elle est votre avocate; elle est votre mère; elle sera éloquente; elle connaît tout ce qu'il faut dire pour toucher le cœur de Jésus.

III. — Marie vous obtiendra votre pardon et l'amitié de Jésus. — Il ne peut rien refuser aux prières de sa Mère, et ces prières seront bien ardentes puisque c'est une mère qui prie pour ses enfants.

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I

MISÉRICORDE DE MARIE.

Misereor super turbam.

MARC. VIII, 2.

Le saint roi David ne se lasse pas de célébrer les miséricordes de Dieu; plusieurs de ses Psaumes y sont entièrement consacrés, et il dit : *Misericordias Domini in æternum cantabo* : « Je chan» terai éternellement les miséricordes du Seigneur (PSAL. LXXXVIII, 2). » Dans l'Evangile de ce jour, Notre-Seigneur nous donne une nouvelle preuve de sa miséricorde. Il déclare qu'il est tou-

ché de compassion pour la foule innombrable qui l'a suivi dans le désert; et cette compassion n'est pas stérile. Il fait un miracle pour subvenir aux besoins de ces quatre mille hommes.

Cependant, remarquez que Jésus-Christ a attendu trois jours avant d'opérer ce miracle. Ah! c'est que les infidélités des hommes, leurs mauvaises dispositions de toutes sortes mettent hélas! de grands obstacles au bien que Dieu veut leur faire; elles le rendent pour ainsi dire impossible, et si la bienheureuse Vierge Marie n'était pas là pour intercéder pour nous, il arriverait bien souvent que, par notre faute, nous attendrions en vain le secours que Dieu désire nous accorder. Car s'il est infiniment miséricordieux, il est aussi infiniment juste. Si sa miséricorde l'incline à nous pardonner et à nous soulager, sa justice réclame non pas des bienfaits, mais des châtiments pour les coupables.

Aussi, dans son amour pour nous, il a cherché et trouvé un moyen de tout concilier. Il nous a donné Marie pour avocate et pour mère; il a fait d'elle la reine de miséricorde. Elle n'est pas notre juge; elle est notre protectrice. Bonne et miséricordieuse comme son Fils, elle peut n'écouter que sa miséricorde et sa bonté. Elle intercède pour nous, et ce que Dieu ne pouvait pas nous accorder, parce que nos péchés et sa justice s'y opposaient, il nous l'accorde parce que les prières et les mérites de Marie le demandent.

Nous chanterons, s'il plaît à Dieu, les miséricordes de Notre-Dame en même temps que celles du Seigneur pendant l'éternité : *Misericordias Dominæ in æternum cantabo.* Mais pour recourir avec plus de confiance à Marie, rappelons-nous trois circonstances principales où elle a montré sa grande miséricorde pendant sa vie mortelle.

I. — Marie a montré sa grande miséricorde en consentant à l'œuvre de notre rédemption. — N.-S. Jésus-Christ est notre seul et unique rédempteur; lui seul nous a rachetés. Il le dit expressément par la bouche du prophète Isaïe : « J'ai » foulé le pressoir tout seul, et d'entre les nations il n'y a pas » un homme avec moi : » *Torcular calcavi solus et de gentibus non est vir mecum* (Isa. LXIII, 3). « Il est le médiateur de la nou- » velle alliance : » *Novi testamenti mediator est*, dit S. Paul (Hebr. IX, 15); cependant il voulait que Marie eût quelque part à cette œuvre, son œuvre par excellence, et qu'elle méritât le titre de corédemptrice du monde.

C'est ainsi que le Fils de Dieu attendit, pour s'incarner dans le sein de Marie, le consentement de cette auguste Vierge. S. Bernard dit à Marie : « L'Ange attend une réponse, et nous, ô » Notre-Dame, nous attendons une parole de miséricorde. Nous » gémissons sous le coup d'une sentence de condamnation et » voilà que le prix de notre salut vous est offert. Nous serons

» délivrés aussitôt, si vous consentez : » *Expectat Angelus responsum ; expectamus et nos, o Domina, verbum miserationis, quos miserabiliter premit sententia damnationis; et ecce offertur tibi pretium salutis; statim liberabimur si consentis* (hom. IV super *Missus*). L'œuvre de notre rédemption était attachée au consentement de Marie. Elle le savait et elle n'ignorait pas ce qu'il en coûterait à son Fils et à elle-même pour accomplir cette œuvre. Elle voulut nous sauver et elle consentit. Elle offrit, dès ce moment, l'adorable victime au Très-Haut: elle l'offrit encore au jour de la Circoncision, au jour de la Purification ou plutôt elle l'offrit à chaque instant de sa vie; mais elle l'offrit surtout au jour de la Passion. Marie a tant aimé les hommes qu'elle a donné pour eux son Fils unique, comme le Père éternel dont il est écrit : *Sic Deus dilexit mundum ut Filium unigenitum daret* (JOAN. III, 16). Voilà comme Marie nous a témoigné d'abord toute sa miséricorde.

II. — La bienheureuse Vierge a témoigné que sa bonté pour nous s'étend jusqu'aux moindres détails et que nos peines, même légères, de ce monde, ne la laissent pas indifférente, lorsqu'elle mit tant d'empressement, aux noces de Cana, pour éviter aux nouveaux époux la confusion de n'avoir plus de vin à offrir aux convives. Sans doute il n'était pas difficile à Jésus-Christ d'accomplir le miracle qu'elle lui demandait; mais c'était le premier qu'il faisait, au moins en public, et Marie pouvait craindre que le moment ne fût pas encore venu pour lui de manifester sa puissance. En réalité, le moment n'était pas venu, comme Jésus le dit à sa Mère; mais cette bienheureuse Vierge était si désireuse de venir en aide à ses amis dans leur nécessité; Jésus-Christ, de son côté, désirait tant être agréable à sa Mère et exercer, à cause d'elle, sa miséricorde et sa puissance, qu'il fit ce qu'elle lui demandait! Ainsi éclatèrent à la fois la bonté de Marie et la toute-puissance de son intervention auprès de son divin Fils.

III. — Marie a témoigné enfin la grandeur de sa miséricorde pour nous lorsqu'elle nous a adoptés pour ses enfants, au temps de la passion de son divin Fils. Qui étions-nous pour elle? Elle voyait Jésus expirer sur la croix, au milieu des tourments les plus ignominieux et les plus cruels, et elle savait que nos péchés étaient la cause de ses tourments. Elle savait aussi, il est vrai, que Jésus-Christ ne souffrait ainsi que par amour pour nous; mais nous n'en étions pas moins les bourreaux de son Fils. Cependant Marie ne proteste pas; elle nous accepte pour ses enfants en même temps qu'elle accepte S. Jean, lorsque Jésus lui dit : « Femme, voilà votre fils : » *Mulier ecce filius tuus.* Elle sera notre mère; elle nous aimera comme elle aimait Jésus. Nous sommes si faibles, si misérables! nous avons tant besoin d'une

mère. Marie sera, puisque Jésus le veut, la mère de ceux-là même dont les péchés ont cloué son Fils à la croix.

Voilà comme vous êtes miséricordieuse, ô Marie! Mais votre miséricorde qui s'étend à tous est surtout infinie lorsqu'elle a pour objet ceux qui s'attachent à suivre Jésus. Ce n'est pas vous qui les laisseriez languir de besoin et soupirer vainement après le pain de l'âme. Si vous aviez été là, Jésus n'aurait pas eu besoin de parler le premier du miracle nécessaire; vous l'auriez demandé; vous l'auriez obtenu. O Marie, vous connaissez nos besoins; soyez touchée de compassion pour nous; priez Jésus pour nous, et il nous donnera non seulement les biens nécessaires pour cette vie, mais surtout ceux qui le sont pour l'autre. Ainsi soit-il.

II

LES SEPT PAINS QUE JÉSUS NOUS DONNE A LA PRIÈRE DE MARIE.

Quot panes habetis? Qui dixerunt : Septem.

MARC. VIII, 5.

C'est au père qu'il appartient principalement de pourvoir à la nourriture des enfants, mais lorsque la mère est là, elle se fait un devoir et un bonheur de distribuer cette nourriture, et le père à son tour est heureux de lui confier ce soin et de lui procurer cette joie. Il en est de même dans l'ordre de la grâce. Tout bien nous vient de Dieu; c'est lui qui nous procure la nourriture de l'âme; mais c'est entre les mains de Marie qu'il remet ce pain de nos âmes, c'est d'elle que nous le recevons, soit directement, soit par l'entremise des ministres de Dieu. Elle nous l'obtient et nous le distribue.

Dans les sept pains de l'Evangile, S. Bernard reconnaît sept grandes grâces qui nous viennent de Dieu par Marie.

I. — La préservation de beaucoup de péchés par l'éloignement des occasions, la force de résister aux tentations, aux inclinations mauvaises et le désir du bien qu'il nous donne.

II. — La patience avec laquelle il nous attend.

III. — La conversion de notre cœur vers lui. Il la procure par ses inspirations, les enseignements de ses ministres, la sainte Ecriture, les exemples des saints, la honte du péché, le remords de l'avoir commis et de s'être montré si ingrat, si aveugle, les châtiments, les miracles, la terreur de l'enfer où l'on se voit près d'être précipité, la supériorité de ses consolations sur les avantages que le péché promet.

IV. — La bonté avec laquelle il nous admet à la pénitence.

V. — La grâce qu'il donne de pratiquer la vertu et d'éviter le péché.

VI. — Celle de vivre pieusement et de mériter la vie éternelle.

VII. — L'espérance d'arriver à la béatitude céleste, de partager l'héritage de notre Père qui est dans les cieux.

SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I

MARIE FUT UN BON ARBRE QUI PRODUISIT DE BONS FRUITS.

Omnis arbor bona bonos fructus facit.

MATTH. VII, 17.

On juge de la bonté d'un arbre par les fruits qu'il porte et de la bonté des hommes par les œuvres qu'ils accomplissent. Si donc nous voulons nous former une idée aussi juste que possible de la perfection, de la sainteté, des mérites infinis de la très sainte Vierge, considérons ses fruits, considérons les œuvres qu'elle a accomplies.

Regardez tout le bien qui existe au ciel et sur la terre. Marie n'est étrangère à rien. Dieu a fait toutes choses, pour Jésus-Christ et pour sa Mère. Marie était présente à la pensée de Dieu, comme la première, la plus parfaite et la plus aimée de toutes les créatures, lorsqu'il résolut de tirer le monde du néant. Elle eut aussi la plus large part à la rédemption; elle en recueillit les premiers et les plus excellents fruits; ce n'était pas assez : elle y coopéra. Elle eut la plus grande part à la sanctification que le Saint-Esprit opère ; aucune créature ne fut comme elle remplie de grâce, et de plus, c'est par elle, comme par un canal, que les dons de la grâce arrivent jusqu'aux autres. Voilà les fruits merveilleux de cet arbre excellent entre tous. Mais pour mieux en comprendre le prix, considérons avec plus de détails, les trois sortes de fruits que cet arbre a portés, son divin Fils, ses œuvres pendant sa vie mortelle, le bien qu'elle continue de faire maintenant qu'elle règne dans les cieux.

I. — Premiers fruits : les œuvres de Marie. — Ces œuvres furent d'une perfection et d'un prix presque infini, à cause de la personne qui les accomplissait. Marie était grande devant Dieu et devant les anges, plus grande sans comparaison que toute autre créature. Dans les premiers temps de sa vie, cette grandeur avait sa source dans les perfections sans égales qui brillaient en elle et dans sa vocation. Après l'Incarnation du Verbe, elle avait sa source dans ces mêmes perfections devenues plus grandes

encore et dans la sublime dignité de Mère de Dieu, de reine du ciel et de la terre, à laquelle elle était élevée. Si l'on attache tant d'importance aux moindres actes des puissants de la terre, que dire de ceux de la Mère de Dieu ?

Ses œuvres étaient grandes à cause de la fin qu'elle se proposait. La pureté d'intention de Marie était parfaite ; les anges eux-mêmes dans le ciel, ne pouvaient avoir de motifs d'agir plus agréables à Dieu que ceux qui dirigeaient Marie. Sans doute le premier de ces motifs était de glorifier le Seigneur. Elle se proposait aussi de lui témoigner sa reconnaissance pour les bienfaits reçus de lui par elle-même et par les autres créatures ; de réparer et d'expier les péchés des hommes ; d'attirer de nouveaux bienfaits et surtout le plus grand de tous les bienfaits, l'avénement du Messie non seulement sur la terre, mais dans les cœurs.

Enfin ses œuvres, grandes ou petites, avaient souvent pour unique objet le service de Dieu. Pendant plus de trente ans, leur objet direct fut presque uniquement Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, et la grandeur infinie de cet objet leur donnait encore un prix nouveau.

II. — Second fruit : Jésus-Christ. — Sainte Elisabeth disait à Marie : « Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de vos » entrailles est béni : « *Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui* (Luc. I, 42). Jésus est bien le fruit de Marie. Elle est l'arbre du paradis terrestre qui porta le fruit de vie, et qui le fit mûrir pour la résurrection et l'immortalité des âmes. Vous voulez connaître Marie, vous voulez vous faire une idée de l'arbre ? Considérez Jésus. Voyez sa sainteté infinie, ses perfections, ses grandeurs : voilà le fruit que la bienheureuse Vierge a été digne de porter : *Quem meruisti portare*, comme le chante la sainte Eglise au jour de la résurrection du Sauveur. Regardez Jésus, étudiez ses vertus, ses privilèges, ses bontés pour nous. Vous retrouverez tout en Marie à l'exception de la divinité dont elle est seulement la plus parfaite image. Au fruit connaissez l'arbre.

III. Troisième fruit : la vocation des prédestinés, leur sanctification et toutes les œuvres réellement bonnes qui s'accomplissent sur la terre et au ciel. — Tout a été fait pour Marie, qui a été faite pour Jésus, et Jésus lui-même a été fait pour Dieu. Les Anges et les Saints étaient nécessaires pour que Marie eût une cour digne d'elle ; Marie était nécessaire pour que Jésus eût une mère digne de lui ; Jésus était nécessaire pour que Dieu reçût du dehors tout l'honneur, toutes les louanges, toute la reconnaissance, tout le culte d'adoration dont il est digne. Sans Jésus, le monde tel qu'il est, n'aurait pas eu de raison d'être ; sans Marie, Jésus n'aurait pas pris un corps et une âme comme les nôtres, et Dieu n'aurait pas été adoré par un homme Dieu, son égal en même temps que sa créature.

Tous les biens accordés aux créatures par Dieu, biens naturels ou surnaturels, l'ont donc été à cause de Jésus-Christ d'abord et à cause de Marie ensuite. Toutes les bonnes œuvres, tous les actes de vertu des anges et des hommes remontent donc à Jésus, mais en passant par Marie. On peut dire que ce sont autant de fruits portés par cet arbre mystérieux.

Qu'elle est grande Marie, qu'elle est élevée au-dessus de toute créature, et que ses fruits sont merveilleux! S'étonnera-t-on que son bonheur, sa gloire, son autorité dans le ciel, l'emportent sur le bonheur, la gloire, la puissance de tous les saints et de tous les anges? Ces dons de Dieu sont en proportion des mérites; or Marie a d'abord ses mérites propres, et elle a de plus, tous les mérites des saints et des anges, qui ne mériteraient rien, qui ne seraient rien sans elle.

Mais à une distance infinie au-dessus de Marie s'élève encore Jésus, parce qu'il possède tous ses mérites à lui, qui sont infinis puisqu'il est Dieu, et qu'il a par surcroît, les mérites de tous les saints, de tous les anges et de Marie elle-même, dont il est la cause première.

Que vous êtes grand, ô fruit divin du sein de Marie! que vous êtes grand, ô Jésus! mais que votre Mère aussi est grande à vos yeux et aux nôtres. Faites que nous la connaissions chaque jour davantage, que nous la servions fidèlement, que nous l'aimions comme notre reine, la Mère de notre Dieu et notre mère, afin qu'elle nous aime, nous protège et nous conduise à vous. Ainsi soit-il.

II

IL NE SUFFIT PAS DE PRIER MARIE, IL FAUT L'IMITER.

Non omnis qui dicit mihi Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum.

MATTH. VII. 19.

On se ferait une étrange illusion si l'on prétendait obtenir toutes choses de Marie, et particulièrement la grâce du salut en se contentant de la prier sans travailler à lui devenir semblable. Ce que Jésus-Christ dit de lui-même, est vrai aussi de sa Mère. Il ne suffit pas de dire : *Notre Dame, Notre Dame;* il faut faire la volonté du Père céleste, la faire à l'imitation de Marie; la faire avec le secours de Marie.

I. — Il faut faire la volonté du Père céleste. — Il est le maître auquel nous devons obéir, car nous tenons tout de lui; nous avons tout à attendre de lui, si nous lui sommes fidèles; nous avons tout à craindre, si nous lui sommes infidèles.

II. — Il faut faire sa volonté à l'exemple de Marie, qui elle-même imitait Jésus. Jésus disait : « Je fais toujours ce qui plaît » à mon Père : « *Quæ placita sunt ei facio semper* (Joan. viii, 29). Ainsi faisait Marie ; jamais elle ne manqua, même pour la moindre chose, à faire la volonté de Dieu, à suivre ses inspirations. En est-il de même de vous ? Imitez votre mère si vous voulez que Dieu vous reconnaisse pour ses enfants.

III. — Il faut la faire avec le secours de Marie. Nous ne pouvons rien sans l'aide du Seigneur : *Sine me mihil potestis facere* (Joan. xv, 5). Or, c'est par l'entremise de Marie, que nous recevons les grâces du Seigneur. Jamais ceux qui ont recouru sincèrement à elle n'ont été repoussés.

HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I

A QUEL PRIX NOUS MÉRITERONS L'AMITIÉ DE MARIE.

Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, ut cum defeceretis, recipiant vos in æterna tabernacula.

Luc. xvi, 9.

On sait combien la protection des grands est avantageuse aux gens du monde qui veulent avancer leurs affaires. Il n'est rien d'utile comme d'avoir des amis puissants. Ce qui est vrai pour le monde l'est aussi lorsqu'il s'agit du royaume de Dieu. Nous sommes par nous-mêmes capables de peu de chose, ou plutôt de rien, lorsqu'il s'agit de mériter le royaume du ciel. Cependant il faut y arriver. Suivons donc le conseil que nous donne Notre-Seigneur. Faisons-nous des amis. Ils nous aideront, et ce que nous n'obtiendrions pas en vertu de nos mérites, nous l'obtiendrons s'ils s'intéressent à nous.

Mais parmi les amis qu'il faut nous faire, le premier rang appartient à Marie. Comment mériterons-nous sa bienveillance ? comment, à l'aide des biens que nous possédons, achèterons-nous l'amitié de celle à qui appartiennent toutes les richesses de Dieu ?

Nous deviendrons les amis de Marie, si nous venons en aide aux pauvres, aux pécheurs et aux âmes du purgatoire. Marie s'intéresse à tous ceux qui souffrent ; ils sont ses enfants ; elle regarde comme fait à elle-même ce que l'on fait pour eux.

I. — Venir en aide aux pauvres. — Pendant que la bienheureuse Vierge Marie vivait sur la terre, elle a connu tous les inconvénients et toutes les souffrances de la pauvreté. Sans doute

elle les a supportés avec une patience admirable et même une sainte joie. Il n'en est pas moins vrai qu'elle sait par expérience combien sont pénibles à la nature les privations que la pauvreté impose quelquefois. Son cœur ne devait-il pas cruellement souffrir à Bethléem, lorsqu'elle se vit réduite à chercher un abri dans une étable, au moment de donner le jour au Fils de Dieu, au roi du ciel et de la terre? Et lorsqu'il fallut se réfugier avec Joseph et le divin Enfant dans l'Egypte où régnait l'idolâtrie, que de fois le pain ne dut-il pas manquer à la sainte famille? Aussi Marie aime les pauvres; elle compatit à leurs souffrances; leur venir en aide pour l'amour de Dieu et pour l'amour d'elle est un moyen de gagner son cœur.

Si vous pouvez faire l'aumône, faites-la donc selon les besoins des pauvres et selon votre pouvoir. Si vous êtes généreux pour vos frères qui sont les enfants de Dieu et de Marie, cette bienheureuse mère, dispensatrice des trésors de Dieu, le sera pour vous. Votre récompense se mesurera sur le sacrifice que vous vous serez imposé.

Mais à l'aumône matérielle, joignez celle plus précieuse de quelques bonnes paroles. Le pain du corps est peu de chose comparé au pain de l'âme, et le pauvre vous saura souvent plus de gré de l'intérêt bienveillant avec lequel vous lui ferez votre aumône, que de l'aumône elle-même. Priez aussi pour les pauvres. Représentez-vous ce que Marie faisait pour eux, les services qu'elle aimait à leur rendre : faites comme votre modèle, et vous aurez pour amis non seulement les pauvres, mais surtout Jésus et Marie, qui ne sont pas ingrats.

II. — Venir en aide aux pécheurs. — La pauvreté corporelle est pénible, mais elle est un grand bien lorsqu'on la supporte pour l'amour de Dieu et à l'exemple de Jésus-Christ. C'est pourquoi ce divin Sauveur, en venant sur la terre, a voulu naître d'une mère pauvre, et vivre lui-même dans la pauvreté; c'est pourquoi tant de saintes âmes ont renoncé et renoncent de plein gré à tous les biens temporels.

Il n'en est pas de même de la pauvreté de l'âme. Lorsqu'une âme a perdu le précieux trésor de la grâce, elle est infiniment à plaindre; possédât-elle du reste les plus précieux dons de l'intelligence et du cœur; fût-elle grande et riche selon le monde, qu'importe si elle n'a pas la grâce de Dieu, si elle est la proie du péché et l'esclave du démon? Rien de ses autres avantages ne l'empêchera de tomber dans l'enfer pour toute l'éternité. Hélas! les hommes ne tiennent que peu de compte de cette pauvreté, la plus affreuse de toutes. Mais Marie en connaît toute l'horreur. Elle sait ce qu'est une âme en état de péché. Elle sait le sort qui l'attend et elle veut l'arracher à son malheur affreux. Que n'a-t-elle pas fait pour venir en aide aux pauvres pécheurs,

et pour les sauver? Quelles ardentes prières n'a-t-elle pas adressées pour eux au ciel? Elle ne s'est pas contentée de prier, elle a agi. C'est pour le salut des pécheurs qu'elle a consenti à avoir le cœur transpercé par le glaive de douleur dont parlait Siméon. C'est pour le salut des pécheurs qu'unissant son sacrifice à celui de son divin Jésus, elle a suivi son Fils jusque sur le Calvaire, et s'est tenue debout au pied de sa croix, endurant dans son cœur maternel toutes les souffrances qu'il ressentait dans sa chair. C'est pour le salut des pécheurs, qu'elle a consenti à demeurer encore longtemps sur la terre, après l'ascension de son divin Fils. C'est pour leur salut, qu'elle les a tous adoptés pour ses enfants, et que du haut du ciel, elle s'intéresse à eux et veille sur leurs besoins avec tant de sollicitude.

Comprenez donc combien il est agréable à Marie que vous donniez vos soins à la conversion des pécheurs. Tous ne sont pas appelés à travailler à cette œuvre de la même manière, mais tous peuvent faire l'aumône aux pauvres pécheurs de quelques bons exemples, de quelques bonne paroles, de quelques bonnes prières. « Dieu a ordonné à chacun de prendre soin de son prochain, » dit l'Ecclésiastique: *Mandavit unicuique de proximo suo.* (Eccli. xvii, 12). Que la reconnaissance de ceux dont vous aurez ainsi procuré la réconciliation avec Dieu sera grande au ciel, lorsqu'ils comprendront l'immensité d'un tel bienfait! Mais la bienheureuse Mère de Dieu, dont ils sont les enfants, en connaît dès maintenant toute la grandeur, et son cœur de mère en est profondément touché. Pourrait-elle ne pas vous aimer, vous qui l'aidez efficacement à sauver des âmes qui lui sont si chères?

III. — Venir en aide aux âmes du purgatoire. — Il est un acte de charité, une aumône non moins capable de vous mériter la reconnaissance et l'amour de Marie que le secours donné aux pauvres; c'est le bien que vous faites aux âmes du purgatoire.

Si vous voulez comprendre combien vous vous rendez Marie favorable par le soulagement de ces âmes, considérez ce qu'elles sont et ce qu'elles souffrent.

Ce qu'elles sont. — Ce sont des âmes saintes que Dieu a prédestinées à le posséder éternellement dans le ciel. Elles sont ses filles bien-aimées; elles régneront avec lui, partageant son bonheur et sa gloire. Jésus-Christ a travaillé, il a souffert et il est mort pour elles sur la croix. Pour Marie, ces âmes sont aussi des filles bien-aimées. Que n'a-t-elle pas fait pour leur obteuir la grâce du baptême, pour les aider à mener une vie chrétienne, pour les retirer du péché et les défendre au dernier moment contre les attaques du démon? Mais maintenant, Marie ne peut plus rien faire par elle-même pour ces âmes, et c'est de vous qu'elle attend les moyens de leur porter secours. Il faut que leurs fautes achèvent d'être purifiées; Marie multipliera en leur faveur

les mérites de vos actes, mais ces actes sont nécessaires. Faites à Marie l'aumône de quelques prières, de quelques bonnes œuvres, pour qu'elle vienne en aide à ses enfants qui souffrent. Une mère n'est-elle pas plus reconnaissante du soulagement procuré à son enfant malade, que de ce qu'on fait pour elle-même?

Et voyez ce que souffrent ces pauvres âmes. Elles savent maintenant combien le moindre péché est quelque chose d'épouvantable, et elles se sentent encore coupables de fautes vénielles dont elles n'ont pas demandé ni obtenu le pardon, pendant qu'elles étaient sur la terre. Elles savent combien était grande la dette contractée par elles envers la justice de Dieu, et elles voient qu'il leur reste encore beaucoup à payer avant d'avoir satisfait jusqu'à la dernière obole. Elles sentent maintenant que Dieu est leur fin dernière, qu'elles ont un besoin absolu de lui; elles ont faim et soif de le posséder, et il leur faudra attendre, peut-être longtemps encore, avant de goûter ce bonheur. Sur la terre on ne comprend que peu ce désir de posséder Dieu, car le moment n'est pas venu; on est comme l'enfant qui, avant sa naissance, n'est incommodé ni du manque de lumière ni de l'étroitesse du sein de sa mère. Mais lorsqu'on a vu la lumière du jour, lorsqu'on a joui de la plénitude de sa liberté, quel supplice horrible ce serait de se trouver confiné dans un lieu obscur, resserré de tous côtés et ne pouvant faire aucun mouvement. Ainsi sont les âmes du purgatoire. Elles connaissent la lumière de Dieu; elles connaissent la liberté de Dieu, le temps de jouir de l'une et de l'autre est venu pour elles et elles sont là renfermées dans l'obscurité, prisonnières pour des jours, des années, des siècles, privées de toute consolation, et de plus brûlées par un feu semblable à celui de l'enfer, avec cette différence toutefois qu'il n'est pas éternel. O pauvres saintes âmes, que vous êtes à plaindre! O Marie, vous qui les aimez tant, que vous êtes heureuse lorsque par nos prières et nos bonnes œuvres, nous vous donnons les moyens de les soulager.

Si vous venez en aide aux âmes du purgatoire, vous vous serez assuré de puissants amis auprès de Dieu, car elles n'oublieront pas ce que vous aurez fait pour elles. Mais surtout Marie ne l'oubliera pas; comme elle n'oubliera pas non plus ce que vous aurez fait pour les pécheurs et pour les pauvres, autres amis puissants auprès du Seigneur.

Si donc vous tenez à votre salut, faites-vous des amis. Rendez des services nombreux, puisque vous le pouvez, à ceux qui sont dans le besoin, pauvres, pécheurs, âmes du purgatoire; rendez des services à Marie, dans la personne de ses enfants. Et quand viendra pour vous le moment de quitter cette terre d'exil, vous pourrez partir sans crainte pour l'éternelle patrie; vous aurez

des obligés nombreux, des amis reconnaissants et dévoués qui vous introduiront dans les tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

II

MARIE, LA FEMME RICHE PAR EXCELLENCE.

Homo quidam erat dives.
Luc. xvi, 2

L'homme riche, dont parle Notre-Seigneur dans la parabole de ce jour, est évidemment Dieu, à qui appartiennent toutes les richesses de ce monde, et d'autres infiniment plus précieuses, qu'il possède en lui-même. Trouver Dieu, posséder Dieu, c'est trouver, c'est posséder tout bien. *Ostendam omne bonum tibi* : « Je te montrerai tout bien, » dit-il à Moïse dans l'Exode (xxxiii, 19). Or Marie est la fille, l'épouse et la mère de Dieu; à ce triple titre, les biens de Dieu sont aussi les siens et elle est riche; d'autre part, elle est généreuse, et enfin nous sommes pauvres, et nous avons grand besoin qu'elle vienne à notre aide.

I. — Marie a un droit sur tous les biens de Dieu : les biens de la nature; les biens de la grâce; les biens de la gloire et, par dessus tous les autres, le bien suprême qui est Dieu lui-même.

II. — Marie est libérale, parce qu'elle ressemble à Dieu, et parce que Dieu lui a donné l'administration de ses biens exprès pour qu'elle nous les communique pour sa gloire et pour notre salut.

III. — Nous sommes pauvres, quelquefois des biens d'ici-bas; presque toujours de biens de la grâce. Marie voit nos besoins; de plus nous sommes ses enfants. Recourons à elle, avec confiance et persévérance et son aide ne nous fera pas défaut.

NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

I

MARIE PLEURE SUR LES PÉCHEURS ET CEPENDANT NE LES SAUVE PAS TOUS.

Videns civitatem flevit supe illam.
Luc. xix, 41.

Croyez-vous, mes frères, que la bienheureuse Vierge Marie qui connaissait les saintes Ecritures de la manière la plus parfaite, et qui savait par conséquent le sort réservé à Jérusalem, n'ait

pas souvent fait comme son divin Fils, et pleuré sur cette cité coupable? Sans doute elle a versé comme lui des larmes amères sur Jérusalem et cependant elle ne l'a pas sauvée. De même, elle pleure sur les pécheurs; cependant le nombre de ceux qui tombent chaque jour dans l'enfer est grand. Est-ce donc que la miséricorde ou la puissance font défaut à la mère de Dieu? Non, sa miséricorde ressemble à celle de son Fils et sa puissance auprès de lui est sans bornes. Mais elle ne peut pas sauver les pécheurs malgré leur volonté. Dieu lui-même ne le fait pas et celui qui nous a créés, celui qui nous a rachetés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous.

Qui sont donc les pécheurs que les larmes et la sollicitude de Marie ne sauvent pas? Qui sont ceux qu'elle sauve? Que faut-il faire enfin pour obtenir certainement d'être sauvé par elle?

I. — Pécheurs que Marie ne sauve pas. — Voulez-vous connaître les pécheurs que la miséricorde de Dieu, toute compatissante qu'elle soit, abandonne à sa justice? voulez-vous connaître les pécheurs pour qui la bienheureuse Vierge Marie elle-même ne peut rien?

Il y a d'abord les infidèles qui n'ont rien fait pour correspondre aux grâces que Dieu accorde à tous, et qui ont bien vite étouffé dans la boue du péché le rayon de cette lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. Ils auraient pu devenir les enfants de Dieu et de Marie; ils ne l'ont pas voulu; ce sont pour Dieu et pour Marie des étrangers, moins que cela, ce sont des ennemis. Jésus-Christ ne pleurera pas sur leur ruine, comme il n'a pas pleuré sur celle de Babylone.

Il y a, en second lieu, les pécheurs qui, semblables à Jérusalem, ont connu le Seigneur, ont été comblés de ses bienfaits et l'ont définitivement repoussé sans vouloir jamais revenir à lui. Que fera Jésus et que fera Marie pour ces pécheurs endurcis et obstinés? Vous êtes nés de parents chrétiens : c'est une grâce insigne qui n'est accordée qu'à la moindre partie des hommes et que Marie vous a obtenue. Là ne s'est pas arrêtée la bonté du Seigneur et de Marie pour vous. A la demande de sa sainte Mère, Jésus a voulu que vous soyez baptisés, que vous deveniez son temple, son frère, son enfant. Vous avez souillé votre robe d'innocence par le péché; Marie a intercédé pour vous et vous a obtenu votre pardon. Par elle vous avez reçu du Seigneur mille grâces précieuses, plus grandes mille fois que celles accordées autrefois à la ville de Jérusalem. Mais à mesure que Dieu et Marie multipliaient leurs bienfaits pour vous, vous vous êtes accoutumés à n'en tenir aucun compte; les promesses et les menaces n'ont rien fait sur vous. Comment avez-vous honoré vos bienfaiteurs? Comment avez-vous gardé les commandements de Dieu et de l'Eglise? Quelle a été votre dévotion envers la sainte Vierge?

Vous avez agi comme les Juifs. A la veille de leur ruine, et tandis que Jésus et Marie priaient et pleuraient sur eux, ils n'y pensaient pas; ils riaient, ils se divertissaient; ils se livraient à leurs travaux, et ils ne cherchaient pas à apaiser la colère de Dieu. En vain Jésus fait-il une entrée triomphale à Jérusalem, pour éveiller l'attention de ce peuple; en vain chasse-t-il, par un acte qui eut son retentissement dans toute la ville, les marchands du temple; rien ne fait rentrer en eux-mêmes les habitants de Jérusalem, comme rien ne vous ramène à Dieu, pécheurs obstinés, ni l'éclat des grandes fêtes de notre sainte religion, ni les châtiments que la colère de Dieu fait de temps en temps tomber sur vous. Que voulez-vous que fasse Marie, si vous ne voulez pas être sauvés? Que voulez-vous que fasse le Seigneur, sinon qu'il laisse agir sa redoutable justice?

II. — Pécheurs que Marie sauve. — Mais si, après avoir péché, vous ne fermez pas entièrement l'oreille de votre cœur à la voix de Dieu, si quelques bons sentiments s'éveillent encore en vous, alors votre salut est possible. Marie, votre bonne mère, intercédera pour vous auprès de son divin Fils. Elle vous obtiendra du temps pour faire pénitence; elle vous inspirera une volonté sérieuse de revenir à Dieu. Peut-être lui faudra-t-il des années pour arriver à transformer votre cœur, attaché tout entier aux choses de la terre, et ignorant de celles de l'éternité; mais elle y arrivera, et si elle ne peut faire plus, au moins obtiendra-t-elle que vous soyez suffisamment bien disposés au moment de votre mort pour n'être pas éternellement damnés. Les anges ont chanté sur le berceau du divin Enfant Jésus : *Pax hominibus bonæ voluntatis* : « Paix aux hommes de bonne volonté; » pour peu que la bienheureuse Vierge trouve en vous de bonne volonté, elle arrivera à vous procurer la paix.

Il est encore d'autres pécheurs à qui la bienheureuse Vierge obtient la grâce du salut; ce sont ceux que de saintes âmes lui recommandent ou qui, en s'obstinant dans le péché, ont néanmoins conservé quelque pieuse pratique en son honneur. Rien n'est perdu de ce que l'on fait, lorsqu'on a affaire à la Mère de Dieu. Que de pécheurs ont dû leur salut éternel à la récitation d'une courte prière que leur pieuse mère leur avait fait promettre de n'omettre jamais? que d'autres ont dû la même faveur insigne à une simple médaille dont ils n'ont jamais voulu se séparer? Que d'autres surtout ont été sauvés, comme Augustin, par les prières de leurs mères ou de quelques autres saintes âmes? Mais si les pécheurs, qui ont conservé quelque pratique pieuse en l'honneur de Marie, ou dont d'autres personnes se souviennent dans leurs prières, obtiennent parfois la grâce d'une conversion inespérée, il est juste d'ajouter qu'il serait bien imprudent d'y compter pour soi-même. La grâce ne manquera pas, sans doute;

mais lorsqu'on a résisté si longtemps à la grâce, comment ne pas craindre d'y résister encore une dernière fois?

III. — Ce qu'il faut faire pour obtenir certainement d'être sauvé par l'entremise de Marie. — Si donc vous voulez mettre en sûreté la grande affaire du salut de votre âme, il ne faut pas compter sur une grâce à laquelle vous résisterez peut-être et qui ne se renouvellera pas, mais vous mettre dès maintenant à l'œuvre. Appelez la bienheureuse Vierge à votre aide, et sans plus tarder renoncez au péché et commencez une vie nouvelle. Pourquoi resteriez-vous plus longtemps dans un état de damnations puisqu'il ne tient qu'à vous d'en sortir? Pourquoi creuseriez-vou, chaque jour plus profond l'abîme qui vous sépare de Dieu, puisqu'il faudra enfin le combler par la pénitence ou tomber dans l'enfer pour l'éternité? Renoncez donc au péché; faites pénitence et mettez-vous sérieusement à la pratique des commandements de Dieu et de l'Eglise, à la pratique de la vertu. Alors vous pourrez compter sur la protection de Marie; elle vous soutiendra dans vos faiblesses, vous relèvera dans vos chutes, vous apprendra comment on marche d'un pas ferme et rapide dans le chemin du ciel, et vous introduira à la fin dans le séjour du bonheur éternel. Ainsi soit-il.

II

MARIE ATTEND QUE NOUS PROFITIONS DES GRACES QU ELLE NOUS PROCURE.

Si cognovisses et tu quidem in hac die tua quæ ad pacem tibi.
Luc. xix, 42.

La bienheureuse Vierge Marie est profondément affligée de la résistance des pécheurs à la grâce; les pécheurs qui se perdent par leur résistance obstinée ne sont pas les seuls qui contristent le cœur de Marie; les personnes pieuses blessent aussi cruellement son cœur lorsque, par négligence ou manque de générosité, elles laissent perdre les grâces de choix qu'elle leur a destinées. En effet :

I. — La grâce ainsi perdue, pour ainsi dire foulée aux pieds, est d'un prix infini. Jésus-Christ vous l'a acquise au prix de ses souffrances et de sa vie. Marie a contribué à vous la procurer moyennant les plus grands sacrifices. Elle l'a, de plus, demandée pour vous; elle a épié le moment favorable pour vous la donner; elle aurait pu la donner à d'autres, qui auraient fait plus d'honneur à son présent, et en auraient mieux profité.

II. — Dieu, en vous donnant ces grâces par les mains de Marie, a pour vous les desseins les plus avantageux. Il veut vous éclairer de ses lumières divines, vous animer à la pratique

du bien, vous consoler dans vos travaux, vous faire mériter le ciel. Quelle douleur pour Marie de voir tant de beaux desseins rendus inutiles par votre indolence, votre lâcheté, vos attachements à des choses de rien.

III. — Si vous ne profitez pas des grâces que Dieu vous donne pour avancer dans le bien et amasser quelques mérites, c'est une occasion perdue sans ressource. Ces mêmes grâces ne reviendront plus. Dieu ne vous abandonnera pas, sans doute, tout d'abord ; il vous en donnera d'autres, mais en moindre quantité, peut-être aussi de moindre efficacité ; en tout cas les premières seront toujours perdues et les trésors de vertus et de mérites que vous eussiez pu en retirer ne se retrouveront pas.

Ajoutons que l'abus des grâces conduit aisément à la tiédeur, et que la tiédeur expose au danger prochain de tomber dans quelque faute grave.

Vous qui aimez Marie et qui vous faites gloire d'être comptés au nombre de ses enfants, ne comprenez-vous donc pas les angoisses de son cœur maternel, lorsqu'elle vous voit ainsi dissiper les plus précieux trésors qui vous rendraient riches pour l'éternité? lorsqu'elle voit vos forces spirituelles s'affaiblir au lieu de croître ? lorsqu'elle vous voit côtoyer l'abîme du péché mortel et de la damnation, exposés chaque jour à y être précipités? Ah! cessez d'affliger votre sainte Mère ; profitez mieux des grâces qu'elle vous obtient de son divin Jésus ; réjouissez son cœur afin de vous réjouir avec elle dans le ciel pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I

DÉVOTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Duo homines ascenderunt in templum ut orarent.
Luc. XVIII, 10.

En quelque lieu que nous soyons, nous pouvons élever nos cœurs vers Dieu et lui adresser de ferventes prières; il ne les repoussera pas et elles feront descendre sur nous une abondante rosée de bénédictions. Cependant il est des lieux qui sont plus particulièrement destinés à la prière, des lieux où Dieu exige notre présence au moins à des jours et des moments fixés, pour lui rendre le culte public et l'hommage qui lui est dû. Ces lieux sont nos églises; chez les Juifs c'était le temple de Jérusalem, seul endroit où il fût permis d'offrir des sacrifices

au Très-Haut. David chantait autrefois : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus* : « Je me suis réjoui » des paroles qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison » du Seigneur (Psal. cxxi, 1). » Dans un élan d'amour pour Dieu il s'écriait encore : « Qu'ils sont aimés vos tabernacles, Sei- » gneur, Dieu des vertus! Mon âme désire avec ardeur et lan- » guit après les parvis du Seigneur : » *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! concupiscit et deficit anima mea in atria Domini* (Psal. lxxxiii, 1). Tout le bonheur du roi-prophète était d'offrir à Dieu ses hommages dans le séjour qu'il s'était choisi au milieu de son peuple.

L'ardente dévotion de David pour la maison de Dieu n'était qu'une faible image de celle de Marie. Puisque l'Evangile de ce jour nous montre deux hommes qui montent au temple pour prier, montons-y à leur suite par la pensée; mais ne nous arrêtons pas en ce moment à examiner la conduite du pharisien ni celle du publicain; élevons nos regards plus haut. Cherchons Marie; voyons comment elle aimait à se rendre au temple; ce qu'elle y faisait et comment, lorsqu'elle n'y pouvait pas être, elle suppléait à cette privation.

I. — Marie aimait à se rendre au temple de Jérusalem. — Qui donc avait révélé à l'auguste Vierge Marie, dès sa plus tendre enfance, qu'il faisait bon d'habiter dans la maison de Dieu? A peine a-t-elle atteint l'âge de trois ans qu'elle s'écrie comme David, son aïeul : *Altaria tua Domine virtutum, rex meus et Deus meus!* « Vos autels, ô Seigneur des vertus, mon roi et mon Dieu (Psal. lxxxiii, 3). » Pour habiter dans la maison de Dieu, pour reposer dans cet asile sacré, elle s'arracha des bras de son vénérable père et de sa mère bien-aimée. A l'âge où la sollicitude maternelle paraît encore si indispensable à l'enfant, Marie saura s'en priver. Les caresses de sa mère lui sont douces, sans doute, mais plus douce sera pour elle la consolation d'habiter dans la maison de Dieu. Quelle joie ineffable pour son cœur lorsque ses parents, touchés de son pieux désir et connaissant qu'elle est conduite par l'Esprit de Dieu, consentent à la conduire au temple et la confient aux prêtres. Le temple c'est déjà le vestibule du ciel! Elle y demeurera aussi longtemps qu'il lui sera permis de le faire, et lorsqu'il faudra, vers l'âge de quatorze ans, quitter enfin ce pieux asile, ce sera, pour son cœur, un sacrifice bien pénible. Mais elle ne le quitte pas sans la pensée d'y revenir aussi souvent qu'elle le pourra.

L'Evangile ne nous montre Marie au temple que deux fois, au jour de la Purification et lorsqu'elle y retrouva Jésus, à l'âge de douze ans. Mais il nous dit qu'elle avait la coutume de s'y rendre avec Joseph, pour les fêtes de la Pâque. Elle le faisait même pendant l'enfance du Sauveur, quoique ni les femmes, ni

les enfants n'y fussent obligés; elle le faisait parce qu'elle aimait Dieu, qu'elle était heureuse de revoir le lieu sacré où s'étaient écoulées les années de sa sainte enfance, parce qu'elle rendait ainsi au Seigneur un culte plus parfait et plus digne de lui.

Les Actes des Apôtres nous apprennent que les disciples du Seigneur, après sa glorieuse ascension, se rendaient souvent au temple. S. Jacques ne quittait pour ainsi dire pas ce pieux asile. Qui pourrait douter que la bienheureuse Vierge n'aimât aussi à fréquenter ce temple, où Dieu lui avait accordé tant de grâces; ce temple où son divin Fils avait donné tant de précieux enseignements et opéré tant de merveilles?

Nous aussi nous pouvons et nous devons nous rendre dans le temple du Seigneur. Plus favorisés que Marie elle-même, il nous est possible de nous y rendre souvent, chaque jour peut-être et plusieurs fois par jour. Et nos églises, plus saintes que le temple de Jérusalem, sont l'habitation permanente du Dieu de l'Eucharistie. Ah! que nous serions coupables si nous n'aimions pas la maison de Dieu, si nous y rendre n'était pas pour nous un bonheur; si nous ne nous faisions pas une loi d'y aller aussi souvent qu'il nous est possible, ou au moins facile de le faire.

II. — Que faisait Marie dans le temple? Pendant son enfance, tant qu'elle y demeura et fut sous la conduite des prêtres et des saintes femmes, elle pria et s'acquitta des travaux et des autres devoirs qui lui furent imposés. Plus tard, elle s'y livra exclusivement à la prière et à la méditation des mystères divins. Pouvez-vous vous représenter la bienheureuse Vierge, légère, dissipée, curieuse, s'occupant de pensées étrangères? Non sans doute. Une telle imagination vous paraîtrait un sacrilège. La prière des Chérubins et des Séraphins qui entourent le trône du Seigneur dans le ciel, n'égalait pas celle de Marie, en recueillement et en ferveur.

Cependant, que contenait le temple de Jérusalem? Quelques symboles sacrés. L'arche d'alliance avec les tables de la loi, la manne et la verge d'Aaron n'y étaient même plus. Sur les autels fumait de l'encens, ou coulait le sang des victimes, mais tout ce culte était matériel; il était une figure et non pas la réalité.

Et vous, que faites-vous dans le temple de Dieu où s'accomplit chaque jour le plus grand des sacrifices, le seul qui soit digne de Dieu? Que faites-vous dans le temple où votre Dieu demeure personnellement présent, avec ce corps, ce sang, cette âme qu'il a pris dans le sein de Marie, afin de mourir pour vous et de devenir votre nourriture par la sainte communion? Quel est votre recueillement, votre respect, votre soin d'éviter les pensées inutiles, dangereuses, coupables? Ah! souvenez-vous de Marie; imitez Marie.

III. — Mais la bienheureuse Vierge ne pouvait pas toujours

demeurer dans le temple. Les visites qu'elle y faisait étaient même bien rares, pendant les trente années qu'elle passa à Nazareth, avec son divin Fils et son saint époux. Comment suppléait-elle à ce vide ? — La maison de Nazareth était pour Marie mille fois plus sacrée que le temple de Jérusalem, parce qu'elle y possédait Jésus, comme nous le possédons dans l'Eucharistie, et qu'elle le possédait d'une manière visible et accessible à ses sens. Et lorsque le divin Sauveur n'était pas là, lorsque plus tard il fut remonté au ciel, elle se faisait un temple dans son cœur. Dieu y habitait par sa grâce plus parfaitement qu'en aucune autre créature. C'était dans son cœur qu'elle lui rendait ses hommages et ses adorations; dans son cœur qu'elle le cherchait pour lui dire son amour. Faites encore comme Marie. Vous n'êtes pas toujours dans la maison de Dieu, mais vous êtes vous-même son temple; et ce temple est saint, dit l'Apôtre. Rendez vos devoirs à ce Dieu qui habite en vous et que vous laissez peut-être trop solitaire. Faites honneur à votre hôte divin; tenez-vous à ses pieds comme Madeleine, afin qu'un jour il vous reçoive aussi dans sa maison. Ainsi soit-il.

II

PUISSANCE DE LA PRIÈRE DE MARIE.

Duo homines ascenderunt in templum ut orarent.

Luc. xviii, 10.

La prière jointe à l'humilité est puissante; nous en voyons un magnifique exemple dans l'humble publicain, qui obtient son pardon et la grâce du Seigneur, tandis que le pharisien orgueilleux, qui se complaît en lui-même et ne demande rien, n'obtient rien non plus, et retourne en sa maison plus coupable qu'il n'était d'abord.

Mais de toutes les prières il n'en fut pas de plus puissante que celle de Marie.

I. — La prière de Marie fut puissante, plus puissante que toutes les prières des saints et des anges réunies, moralement toute-puissante, parce qu'elle fut la plus pure, la plus ardente et la plus humble de toutes les prières après celle de Jésus.

II. — Parce qu'elle fut la prière de la plus parfaite, de la plus sainte, de la plus méritante de toutes les créatures.

III. — Parce qu'elle fut la prière de la Fille, de l'Epouse et de la Mère de Dieu.

Ce qu'elle fut sur la terre, la prière de Marie ne l'est pas moins dans le ciel. Elle l'est même plus encore, parce que Dieu lui a

confié le soin de notre salut et celui de distribuer ses grâces. Recourons donc à l'intercession de Marie.

ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I

DES PAROLES DE MARIE ET DE LEUR EFFICACITÉ.

Et loquebatur recte.
MARC. VII, 35.

Bien parler est chose rare autant que difficile, mais Dieu peut accorder ce don à qui il lui plaît, et nous voyons aujourd'hui qu'il en gratifie le sourd-muet qu'on lui avait amené pour qu'il le guérisse. Demandons à Dieu, qu'il nous fasse parler bien devant lui, c'est-à-dire de telle sorte que nous lui soyons agréables. Plusieurs ont parlé en son nom sur la terre ; plusieurs ont parlé d'une manière irréprochable, mais nul ne l'a fait comme la bienheureuse Vierge. Elle connaissait tout le prix du silence, cependant elle parlait lorsqu'il le fallait, et ses paroles étaient dignes de la Mère de Dieu. Voyons donc comment Marie parlait et quelle était l'efficacité de sa sainte parole.

I. — Comment Marie parlait. — Le saint Evangile ne nous rapporte pas toutes les paroles de notre divin Sauveur, quoique ses paroles fussent esprit et vie, et qu'il fût venu sur la terre afin de nous instruire. A plus forte raison ne nous rapporte-t-il pas toutes celles de sa très sainte Mère : nous n'en possédons que sept, mais c'est assez pour faire connaître comment parlait Marie et nous apprendre par son exemple comment nous devons le faire nous-mêmes.

Marie parla deux fois à l'archange S. Gabriel. Elle s'informa de lui, comment s'accomplirait la grande promesse qu'il lui avait faite, et lui dit : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco* ? « Comment cela se fera-t-il ? car je ne connais point d'homme (LUC. I, 34). » Et après la réponse de l'ange elle dit encore : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre » parole : » *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* (LUC. I, 38).

Elle parla deux fois à son divin Fils : une fois pour lui exprimer toute la douleur que lui avait causée son absence, et une seconde fois par charité pour le prochain, aux noces de Cana.

Elle parla deux fois à sa cousine sainte Elisabeth, d'abord pour la saluer et la féliciter de son bonheur, que l'ange lui avait annoncé, et en second lieu pour glorifier le Seigneur des grandes choses accomplies en elle que Dieu venait de révéler à Elisabeth.

Enfin elle parla à ceux qui servaient au repas des noces de Cana, pour leur recommander de faire tout ce que Jésus leur dirait.

Remarquez que la bienheureuse Vierge Marie ne prononce chaque fois que très peu de paroles ; à peine le strict nécessaire, excepté lorsqu'il s'agit de glorifier le Seigneur et de lui témoigner sa reconnaissance ; alors il ne lui semble pas qu'elle puisse en dire trop, et elle prononce son admirable cantique, le *Magnificat*. Marie parlait peu parce qu'elle savait qu'une âme qui se répand en beaucoup de paroles reste difficilement unie à Dieu par la contemplation, et manque presque toujours de recueillement dans la prière. Lorsqu'on s'entretient avec Dieu on goûte peu les conversations des créatures.

Remarquez encore que Marie ne parle que pour répondre ou pressée par la charité. Elle parle modestement, avec sagesse, d'une voix très modérée : « Votre parole est douce, » lui dit l'Epoux des Cantiques : *Et eloquium tuum dulce* (Cant. iv, 3). « Qui donc eut la parole aussi douce que la Mère de la douceur ? » Si la bouche parle de l'abondance du cœur, que pouvait-il sor- » tir de son cœur rempli d'une douceur incomparable, sinon » de douces paroles ? Quelles eaux pouvait répandre cette nuée » pleine de douceur, sinon la douceur, le miel et le rayon ? » *Quis tam dulci fuit eloquio, quam Mater dulcedinis ? si ex abundantia cordis os loquitur, quid poterat cor dulcedine redundans eructare, nisi verbum dulce ? Quid poterat nubes illa dulcedine gravida stillare, nisi dulcedinem, nisi mel et favum* (Guilielm. in *Cant.*) ?

Apprenez donc de la bienheureuse Vierge Marie comment il faut parler. Soyez prudents comme elle ; mettez un frein à votre langue. Parlez surtout à Dieu, parlez des choses de Dieu, parlez avec les serviteurs de Dieu, parlez pour glorifier Dieu et pour exercer la charité. Mais il faut pour le faire une grâce abondante, un miracle. Demandez à Marie, qu'elle vous l'obtienne de Jésus, afin que, semblable au muet guéri de l'Evangile, vous parliez bien.

II. — Efficacité des paroles de Marie. — Aucune des paroles de Marie ne fut vaine ni sans effet. Dieu a créé toutes choses par sa parole : *Dixit et facta sunt, ipse mandavit et creata sunt* (Psal. xxxii, 9). La parole de Marie semble participer à la toute-puissance de la parole divine. Voyez les merveilles qui s'accomplissent à la parole de Marie. Elle répond à l'Ange de l'Annonciation : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon » votre parole, » et aussitôt s'accomplit la merveille des merveilles, attendue et désirée depuis le commencement du monde, par les patriarches, les prophètes et les saints : le Verbe divin est incarné en elle, il est homme comme nous et c'est elle qui est sa Mère.

Marie salue Elisabeth, et au son de sa voix, Jean tressaille d'allégresse ; il est purifié du péché originel, sa mère remplie du Saint-Esprit prophétise, et révèle les secrets de Dieu, que Marie connaissait seule sur la terre.

Marie célèbre les bontés et les grandeurs de Dieu; elle dit que toutes les générations la proclameront bienheureuse. Et depuis dix-neuf siècles, l'humanité exalte le bonheur de cette auguste Vierge.

Marie parle à Jésus, pour exprimer le douleur éprouvée par elle pendant les trois jours qu'il a passés séparé d'elle et de Joseph à Jérusalem; et aussitôt l'Evangile nous apprend que Jésus retourne avec elle à Nazareth et lui demeure obéissant et soumis, jusqu'à l'époque fixée pour la prédication de l'Evangile.

Marie dit à Jésus aux noces de Cana, que le vin manque pour le festin, et Jésus fait le premier de ses miracles publiés pour satisfaire au désir de sa sainte Mère. Elle recommande aux serviteurs de faire tout ce que Jésus leur ordonnera, et ils le font avec une exactitude parfaite, qui reçoit aussitôt sa récompense.

Voilà quelle était la puissance des paroles de la très sainte Vierge, tandis qu'elle vivait sur la terre. Quelle ne sera donc pas la puissance de ses paroles au ciel, lorsqu'elle plaidera notre cause, qu'elle intercédera pour nous, qu'elle demandera les grâces dont nous avons besoin? Recourez donc à Marie; priez-la dans toutes vos nécessités, priez-la avec la confiance la plus entière en sa puissance et en sa miséricorde. Adressez-vous à elle comme le petit enfant recourt à sa mère, elle peut tout pour nous secourir; elle est la mère de Jésus, la mère de miséricorde, votre mère enfin. Elle veut votre bonheur et elle obtiendra pour vous de son divin Fils les bénédictions les plus précieuses pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

II

MARIE FIT BIEN TOUTES CHOSES.

Bene omnia fecit.
MARC. VII, 37.

Le Père éternel considérant l'œuvre de la création qu'il avait accomplie par son Verbe, constatait que toutes les choses qu'il avait créées étaient bonnes et très bonnes : *Et erant valde bona* (GEN. I, 2). Lorsque ce Verbe divin eut pris un corps et une âme comme les nôtres, dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, les œuvres qu'il accomplissait parmi nous étaient aussi très bonnes, et le peuple en les voyant s'écriait : *Bene omnia fecit* : « Il a bien fait toutes choses. » Ce que l'on disait de Jésus,

on peut le dire avec autant de vérité de sa très sainte Mère, car elle est sa parfaite image. Elle aussi a bien fait toutes choses, parce qu'elle était parfaitement sainte; que sa volonté était en tout soumise à celle de Dieu, et qu'elle se proposait en tout les mêmes fins que Dieu.

I. — Marie parfaitement sainte. — Nos œuvres se ressentent nécessairement des imperfections qui sont inhérentes à notre nature et des défauts provenant de nos fautes. En Marie rien de semblable. Sa nature est parfaite. Point de concupiscence en elle, ni rien de ce qui provient du péché, soit originel, soit actuel.

II. — Marie parfaitement soumise à la volonté de Dieu. — Voyez à l'Annonciation. La question qu'elle pose à l'Ange prouve sa liberté; mais en même temps, quelle admirable soumission dans son *Fiat*! Il en est de même dans tous les actes de sa vie.

III. — Marie parfaite dans toutes ses intentions. — En toutes ses pensées, ses paroles, ses actions, elle ne recherchait rien que la gloire de Dieu, son propre avancement dans la vertu, et le salut des hommes. Plusieurs saints et saintes ont fait le vœu de s'attacher toujours à ce qui leur semblerait le plus parfait. Marie s'y attache sans y manquer jamais, et sans commettre la moindre erreur dans son appréciation.

DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I

BONHEUR DE MARIE QUI VOYAIT ET ENTENDAIT JÉSUS.

Beati oculi qui vident quæ vos videtis.

Luc. x, 23.

Notre-Seigneur, se tournant vers ses disciples, leur dit: « Bien-» heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. » Pourquoi n'adresse-t-il ces paroles qu'à ses fidèles disciples? Pourquoi se tourne-t-il vers eux pour les prononcer? Ah! c'est qu'il ne suffisait pas de voir Jésus-Christ des yeux du corps, et d'entendre sa voix qui frappait les oreilles des auditeurs pour être véritablement heureux. Sa vue, au contraire, et ses enseignements irritaient les esprits mal disposés; pour la masse du peuple, c'était un agréable spectacle et rien de plus; pour ceux-là seuls qui croyaient en lui, le voir et l'entendre était un véritable bonheur. Eux seuls le voyaient et l'entendaient véritablement.

Il y avait quelqu'un plus heureux encore que les disciples; c'était la bienheureuse Vierge. Il y a des chrétiens moins heureux qu'eux; ce sont ceux dont la foi est languissante ou morte.

Il ne tient qu'à nous de partager le bonheur des disciples sur la terre et celui de Marie elle-même dans le ciel. Telles sont les trois pensées que nous développerons dans cette instruction.

I. — Marie plus heureuse que les disciples. — Ecoutez la parole de Jésus-Christ à ses Apôtres et à ses disciples : « Heureux » les yeux qui voient ce que vous voyez ; car je vous le dis, » beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous » vous voyez et ne l'ont point vu, entendre ce que vous entendez » et ne l'ont point entendu. » Quel était donc ce spectacle si beau, quelles étaient ces choses ravissantes, objet des désirs des prophètes et des rois ? C'était Jésus-Christ lui-même avec ses œuvres admirables et ses enseignements divins. C'était le Verbe de Dieu fait homme, instruisant les hommes et soulageant toutes leurs infirmités. Il daignait enfin se montrer en public, et parler en public : heureux mille fois ceux qui le voyaient et qui l'entendaient.

Mais qui donc voyait et entendait Jésus comme Marie ? Elle le vit petit enfant dans la crèche de Bethléem. Ah ! que les yeux de la Vierge bénie furent heureux lorsqu'ils contemplèrent pour la première fois le divin Enfant.

Elle le vit chaque jour, à chaque instant du jour pendant trente ans.

Elle le vit pendant sa vie publique, s'attachant à ses pas autant qu'elle le pouvait, avec les saintes femmes, pendant ses courses apostoliques.

Elle le vit expirer sur la croix et déposer dans le tombeau. Elle le vit la première après sa résurrection glorieuse, et si l'Evangile ne nous rapporte qu'un petit nombre d'apparitions faites aux disciples, peut-on raisonnablement douter que Jésus-Christ ne soit venu chaque jour offrir ses respects à sa divine Mère ? Sa conduite pendant la passion méritait bien cette attention de la part de son Fils.

Elle le vit au moment de son ascension glorieuse, et elle assista en esprit à son entrée triomphale dans le ciel.

Et qui donc entendit comme elle la parole de son divin Jésus ? Le premier vagissement qu'il laissa échapper dans la crèche de Bethléem, sa bienheureuse Mère l'écouta comme une musique plus agréable à son cœur que tous les concerts des anges. Les premières paroles que le Verbe de Dieu fait homme balbutia sur la terre, qui les recueillit sinon Marie ? L'Evangile nous apprend qu'elle conservait précieusement et méditait dans son cœur ce qu'on disait de lui, à plus forte raison ce qu'il disait lui-même. Quel bonheur pour elle de s'entretenir avec lui dans l'humble maison de Nazareth ! Quelle joie d'entendre les enseignements admirables qu'il adressait à ses disciples et au peuple ! Quel déchirement de cœur et quelle consolation infinie lorsque ce divin

Fils lui confia Jean du haut de sa croix, et la confia elle-même à ce disciple bien-aimé !

Ajoutez que Marie connaissait Jésus, plus que les chérubins eux-mêmes, qui voient Dieu face à face, ne le pouvaient connaître et ne le connaîtront après l'avoir contemplé pendant toute l'éternité.

Ajoutez que Marie aimait son Fils d'un amour qui confinait à l'infini, parce qu'il fallait que l'amour d'une telle Mère fût digne d'un tel Fils.

O bienheureuse Vierge, heureux vos yeux qui ont vu Jésus ! Heureuses vos oreilles qui l'ont entendu.

II. — Les chrétiens tièdes, moins heureux que les disciples et que la foule qui voyait et écoutait Jésus. — La foule qui suivait le divin Maître était heureuse de contempler ses traits. Il était le plus beau des enfants des hommes; une majesté suprême, un charme inexprimable, une douceur, une mansuétude infinie se dégageaient de toute sa personne. Lorsqu'il ouvrait la bouche, sa parole ravissait ceux qui venaient pour l'entendre avec un cœur droit, et l'on s'écriait : Jamais homme n'a parlé comme cet homme. Ses œuvres paraissaient plus merveilleuses encore : ni les démons, ni les maladies, ni la mort même ne résistaient à un simple attouchement de sa main, à une parole de sa bouche. Aussi la foule s'attachait-elle à ses pas, malgré les efforts des envieux et des jaloux; elle le suivait de ville en ville; elle le suivait dans le désert ; la faim, la soif ne pouvaient la séparer de lui.

Les Apôtres jouissaient du même spectacle, mais plus parfaitement que la foule, parce qu'ils ne quittaient pas Jésus, qu'ils conversaient intimement avec lui, et qu'ils le connaissaient et l'aimaient davantage. Or, l'amour donne un grand prix à tous les actes et à toutes les paroles de ceux qu'on aime.

La présence de Jésus était, au contraire, un véritable supplice pour ses ennemis. Les démons ne pouvaient supporter sa présence, les pharisiens orgueilleux et les autres jaloux et envieux, qui avaient juré sa perte parce qu'il déchirait le voile hypocrite dont ils couvraient leur vie criminelle, le haïssaient presque à l'égal du démon lui-même. Il a toujours été et il sera toujours un objet de haine pour les méchants endurcis, parce qu'il leur rappelle le devoir qu'ils violent, la vertu dont ils ne veulent pas et le châtiment qui les menace et auquel ils n'échapperont point s'ils ne reviennent au bien. Mais en dehors de ces ennemis du Sauveur, que de chrétiens ne trouve-t-on pas qui ne voient ni n'entendent Jésus, ou ne le voient et ne l'entendent qu'avec indifférence ! Ils ne s'occupent nullement de lui, ne le connaissent pour ainsi dire pas, et croiront beaucoup faire s'ils accomplissent de loin en loin, par un reste d'habitude, quelques actes extérieurs

de religion. Ces chrétiens n'ont même pas le bonheur de la foule qui voyait Jésus des yeux du corps seulement. Ils ne le voient pas même, ainsi. Ils sont d'autant plus à plaindre qu'ils s'exposent gravement à être privés de sa vue pendant toute l'éternité.

III. — Nous pouvons partager le bonheur des disciples. — Nous qui avons la foi et qui nous faisons gloire d'être de véritables disciples du Sauveur, ne pouvons-nous pas jouir de leur bonheur jusqu'à un certain point? Oui, sans doute. Il est vrai que nous ne le voyons pas des yeux du corps sur la terre; mais combien de ses disciples ne l'ont vu que peu de temps? Nous le connaissons, nous l'aimons, nous le possédons dans l'Eucharistie; nous le voyons dans sa sainte Eglise dilatée jusqu'aux extrémités du monde, dans son représentant suprême, le pape, dans les évêques et ses autres ministres, dans ses œuvres enfin qui sont autant de preuves de son amour pour nous.

O Jésus, ouvrez nos yeux et nos oreilles, afin que nous voyions bien partout le rayonnement de votre face adorable. Ouvrez nos oreilles pour que nous entendions votre voix. Ainsi nous serons dignes de vous voir, de vous entendre, de jouir de vous éternellement dans le ciel avec vos disciples bien-aimés et avec votre très sainte Mère. Ainsi soit-il.

II

COMMENT MARIE AIMAIT DIEU ET LE PROCHAIN.

Diliges Dominum Deum tuum
et proximum tuum.
Luc. x, 27.

Si vous voulez posséder la véritable vie, aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit et votre prochain comme vous-même. Ainsi a fait Marie. Elle l'a montré par ses actes. Ainsi devez-vous faire et le montrer aussi.

I. — Marie a aimé Dieu et le prochain. — Elle a aimé Dieu parce qu'elle a reconnu en lui le bien suprême et digne de tout amour; son créateur; son bienfaiteur, dont elle avait reçu plus de biens que toute autre créature; son rédempteur et enfin son Fils, pour qui son amour ne cessa de grandir. Elle a aimé le prochain parce qu'elle voyait en lui l'image de Dieu, une créature de Dieu, un être racheté par son Fils.

II. — Marie a montré son amour pour Dieu et pour le prochain par ses actes. — Elle se donne entièrement à Dieu dès le premier instant de son existence. Elle se consacre à lui dans le temple. Elle s'attache à Jésus et le soigne avec plus de sollicitude

qu'aucune mère n'en eut jamais pour son enfant. Cependant elle consent à son sacrifice pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Elle montre sa bonté pour eux aux noces de Cana, pendant la Passion où aucune parole de malédiction ni de plainte ne lui échappe contre les juges iniques et les bourreaux de son Fils. Elle la montre encore en demeurant sur la terre après l'ascension de son Fils.

III. — Nous devons aimer Dieu et le prochain à l'exemple de Marie. — Aimer Dieu de tout notre cœur et le montrer par notre piété, par notre fidélité à fuir le péché, à accomplir tous les commandements et à faire des progrès sérieux dans la vertu.

Aimer le prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu et le montrer en étant justes, bons, compatissants, patients pour tous, en un mot, en faisant pour autrui ce que nous voudrions que l'on fît pour nous si nous étions dans la situation et les besoins où il se trouve.

Prenons Marie pour notre modèle et demandons-lui la grâce de suivre généreusement les exemples qu'elle nous a donnés.

TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I

MARIE PEUT ET VEUT AVOIR PITIÉ DE NOUS.

Jesu præceptor, miserere nobis.

Luc. xvii, 13.

L'Evangile de ce jour nous montre combien Notre-Seigneur s'empresse de venir en aide aux pauvres pécheurs qui recourent humblement à lui. La lèpre est, en effet, l'image du péché; elle souille et ronge impitoyablement le corps, comme le péché fait de l'âme. Et pour nous montrer que les dix lépreux sont bien l'image des pécheurs, Jésus-Christ les envoie se montrer aux prêtres, comme il envoie les pécheurs montrer aux ministres du sacrement de pénitence la lèpre intérieure du péché qui dévore leur âme. A peine les dix lépreux ont-ils crié vers lui qu'ils obtiennent leur guérison, c'est-à-dire leur pardon. C'est que Jésus-Christ était venu sur la terre, non pas pour juger le monde, mais pour le racheter et lui pardonner. Il oubliait sa justice pour ne se souvenir que de sa miséricorde. En possession de son trône suprême dans le royaume du ciel, il n'oublie pas qu'il nous a rachetés; il nous aime toujours d'un amour infini; mais s'il est notre sauveur, notre frère, notre père, il est aussi notre juge. Un juge a des devoirs qui ne se concilient pas aisément avec la

miséricorde. Alors que fait-il pour que nous ne perdions rien, pour que les pécheurs puissent toujours trouver aussi aisément la compassion et le secours dont ils ont besoin? Il fait part à sa Mère de sa miséricorde. Ce qu'il était pour les malheureux, les coupables sur la terre, elle le sera. Nous crierons vers Marie, comme les dix lépreux crièrent vers Jésus, et comme eux nous obtiendrons miséricorde. En effet, la Mère de Dieu peut nous aider par sa miséricorde; elle le veut, parce qu'elle est pleine de miséricorde. Elle sait comment nous venir en aide parce qu'elle n'ignore aucun de nos besoins.

I. — Marie peut nous aider par sa miséricorde. — On a dit de Marie qu'elle est « la toute-puissance suppliante : » *Omnipotentia supplex*. Elle est toute-puissante en effet, mais non pas comme Dieu, qui se suffit à lui-même et dont la volonté seule produit et conserve toutes choses. Marie peut tout ce qu'elle veut, parce que Dieu se charge de l'accomplissement de ses volontés : il ne lui refuse rien. C'est ainsi qu'un favori peut être tout-puissant à la cour d'un roi, comme autrefois Aman à la cour d'Assuérus. S. Pierre Damien disait autrefois à Marie : « Celui qui » est puissant vous a fait de grandes choses; toute puissance » vous a été donnée au ciel et sur la terre et rien ne vous est » impossible, pas même de rendre l'espérance du salut aux dé- » sespérés : » *Fecit tibi magna qui potens est, et data est tibi omnis potestas in cœlo et in terra, et nihil tibi impossibile est, cui possibile est desperatos in spem salutis revocare* (serm. *de Nativ. B. V.*). S. Anselme dit de même : « Dieu vous a élevée si haut, » qu'il vous a donné d'être toute-puissante; veuillez seulement » une chose et il est impossible qu'elle ne s'accomplisse pas : » *Sic te Deus exaltavit, ut omnia tibi possibilia esse donaverit; tu velis, et nequaquam fieri non poterit* (*de Excellent. Virg.* cap. XII).

Pourquoi Dieu a-t-il donné à Marie cette toute-puissance? C'est qu'elle est pleine de grâce non seulement pour elle-même, mais pour la déverser sur nous. Et parce qu'il n'y a rien qui mette obstacle en elle à cette plénitude de grâce, elle peut nous accorder à tous tout ce qu'elle veut, en toute circonstance. Jésus-Christ seul nous a mérité la grâce, mais la bienheureuse Vierge s'est unie parfaitement à lui et a mérité ainsi pour nous, autant que le pouvait faire une créature. Il est donc convenable qu'elle ait part à la distribution de ces mérites, ou plutôt que Jésus-Christ la lui confie tout entière sous son autorité suprême. Pourrait-il d'ailleurs refuser quelque chose à sa Mère, qui elle-même ne peut lui rien demander qui ne soit bon et digne de lui?

II. — Marie veut nous venir en aide. — Pourquoi ne le voudrait-elle pas? Dieu nous aime, parce qu'il nous a créés à son image, et adoptés comme ses enfants dans le saint baptême.

Jésus-Christ nous aime parce qu'il nous a rachetés, qu'il a fait de nous ses amis et ses frères; qu'il nous a plus d'une fois purifiés dans son sang adorable par le sacrement de pénitence, et nourris de sa chair dans la sainte communion.

Le Saint-Esprit nous aime parce qu'il nous a sanctifiés et qu'il a habité en nous par sa grâce, comme dans ses temples où il se plaît à demeurer.

Marie elle-même nous aime, parce que nous sommes ses frères selon la chair; parce que nous avons été rachetés au prix du sang de son Fils; parce que nous lui avons été donnés et qu'elle nous a reçus comme ses enfants.

Comment nous serait-elle indifférente? comment, pouvant nous venir en aide, refuserait-elle de le faire? Il est vrai que nous avons péché; que nous nous sommes montrés souvent bien oublieux et bien ingrats. Mais nous n'en sommes que plus à plaindre, nous n'en avons qu'un plus grand besoin de miséricorde et de secours. Pourquoi serait-elle le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens? pourquoi serait-elle la reine et la mère de miséricorde, si elle n'était pas disposée à venir en aide à ceux qui ont besoin de miséricorde?

III. — Elle sait comment nous avons besoin d'être aidés. — Les saints qui jouissent au ciel de la claire vision de Dieu, voient en lui ce qu'il juge à propos qu'ils connaissent pour sa gloire, pour leur satisfaction propre et pour notre plus grand bien. Tous ne jouissent pas des mêmes lumières; tous lisent dans ce livre divin où toutes choses sont écrites dès l'éternité, mais ils n'y lisent pas tous aussi parfaitement ni autant les uns que les autres. Dieu donne à chacun sa part de lumière en proportion avec ses mérites; cependant tous lisent et connaissent ce dont l'ignorance pourrait leur être pénible, ou dont la connaissance leur sera une joie et l'occasion de nous faire quelque bien.

Mais les lumières de la bienheureuse Vierge Marie l'emportent sur celles des autres saints, comme l'éclat du soleil sur un pâle flambeau. Après l'humanité divine de Notre-Seigneur, aucune créature ne voit en Dieu comme Marie, tout ce qui est en Dieu lui-même, au ciel et sur la terre. Pourrait-elle ignorer nos besoins? Pourrait-elle ne pas connaître les humbles supplications qui lui sont adressées? Pourrait-elle ne pas savoir ce qui est le meilleur pour nous? Elle entend nos prières, elle voit nos besoins, elle connaît les moyens les plus efficaces pour nous venir en aide; elle veut et elle peut nous secourir! Ah! quel bonheur pour nous d'avoir une telle protectrice ou plutôt une telle mère! quel bonheur d'avoir l'assurance que nous ne serons pas repoussés, si nous implorons humblement sa miséricorde!

Allons donc à Marie. Supplions-la d'avoir pitié de nous. Elle guérira notre âme, elle nous rendra dignes de Jésus et d'elle-même

et, après cette vie, elle nous introduira dans le bienheureux royaume de son Fils. Ainsi soit-il.

II

DE LA RECONNAISSANCE QU'IL FAUT AVOIR A MARIE POUR SES BIENFAITS.

Non est inventus qui rediret et daret gloriam Deo.
LUC. XVII, 18.

Plusieurs se plaignent de ne pas obtenir les grâces qu'ils demandent, soit directement à la très sainte Vierge, soit à Dieu lui-même, par l'intercession de Marie. Souvent on n'est pas exaucé parce qu'on prie mal, qu'on demande quelque chose plutôt nuisible qu'utile, ou qu'on manque de persévérance dans la prière, mais une autre cause non moins fréquente peut-être, est l'abus que nous faisons des grâces reçues, et notre ingratitude. Marie ne nous exauce pas, pour que nous ne nous rendions pas plus coupables, à l'occasion de ses bienfaits. Pour éviter ce malheur, trois choses sont à observer.

I. — Se rendre bien compte de l'importance de la grâce que l'on demande, du besoin urgent qu'on en a, du malheur que ce serait de ne pas l'obtenir.

II. — Etre bien attentif à profiter de cette grâce, à y correspondre, à en user pour le bien aussitôt qu'on l'aura obtenue, et à persévérer dans cette voie.

III. — Témoigner sa reconnaissance à Marie par toutes sortes de moyens, surtout en la servant avec plus d'amour, en la priant avec plus de confiance, en la faisant connaître, aimer et servir autant qu'on le peut.

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I

QU'IL FAUT CHERCHER AVANT TOUT LE ROYAUME DE DIEU A L'EXEMPLE DE MARIE.

Quærite primum regnum Dei.
MATTH. VI, 33.

N.-S. Jésus-Christ nous presse de ne pas nous inquiéter pour nos besoins terrestres. « Regardez, nous dit-il, les oiseaux du » ciel; ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des » greniers, et votre Père céleste les nourrit; n'êtes-vous pas

» beaucoup plus qu'eux? » *Respicite volatilia cœli, quoniam non serunt neque metunt, neque congregant in horrea : et Pater vester cœlestis pascit illa. Nonne vos magis pluris estis illis* (MATTH. VI, 26)? Après de telles paroles sorties de la bouche de Jésus-Christ lui-même, comment s'étonner que tant d'âmes saintes, véritables oiseaux du ciel, anges vivant sur la terre, renoncent à la possession de tout bien terrestre par le vœu de pauvreté et s'en remettent au Père céleste du soin de les nourrir? Ajoutez que nous n'avons pas seulement un père mais aussi une mère, la plus tendre, la plus remplie de sollicitude, en même temps que la plus riche et la plus puissante des mères. Comment pourriez-vous après cela vous laisser aller à l'inquiétude? comment pourriez-vous ne pas chercher premièrement le royaume de Dieu, attendant de lui qu'il vous donne le reste par surcroît, selon qu'il le jugera bon pour vous, et que Marie le demandera en votre faveur?

Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu. A la suite de Jésus, votre bienheureuse Mère vous y engage.

Elle le désire; elle vous en donne l'exemple; elle vous y aidera.

I. — Marie désire que vous cherchiez d'abord le royaume de Dieu. — Avant la venue de Notre-Seigneur, ceux qui cherchaient le royaume de Dieu étaient rares. Les païens enfoncés dans la matière ne voyaient rien au delà des jouissances purement terrestres, et le séjour qu'ils se créaient en imagination, pour la vie future, ne leur promettait encore que des jouissances de la même sorte. Le peuple juif était plus éclairé. Cependant il ne comprenait rien aux biens purement spirituels; c'était par l'appât de biens temporels, ou par la crainte de châtiments du même ordre, que Dieu le retenait à son service. Quelques âmes d'élite s'élevaient seules plus haut et aspiraient à posséder Dieu lui-même.

Mais Jésus-Christ est venu sur la terre. Ce n'est pas pour nous procurer les biens et les jouissances de ce monde qu'il vient. Son mépris des richesses et des honneurs, son amour de la pauvreté, sa recherche des humiliations, des souffrances, tout nous montre assez qu'il nous apporte d'autres biens, et qu'il veut nous apprendre à les acheter par le sacrifice de ceux d'ici-bas.

Marie aura-t-elle d'autres sentiments que son divin Fils? Si elle consent à accepter avec les honneurs de la maternité divine, la lourde croix qui s'y trouve attachée, est-ce pour nous procurer les biens d'ici-bas? Non; elle n'y tient pas plus que son divin Fils, et les méprise presque autant. Si elle veut souffrir avec lui, si elle veut partager un jour toutes ses angoisses sur le Calvaire; si elle consent aux déchirements que le glaive prédit par Siméon fera ressentir à son cœur maternel, c'est que vous ne pouvez arriver au ciel qu'à ce prix. Or, elle veut que le royaume du ciel

vous soit ouvert. Elle le désire avec une ardeur incroyable, et pour atteindre ce but elle ira jusqu'à sacrifier, je ne dis pas sa propre vie, elle croirait faire trop peu, mais la vie de son Fils unique.

Tels étaient les désirs de Marie, pendant sa vie mortelle; tels ils sont encore aujourd'hui. Elle veut à tout prix, que vous cherchiez le royaume de Dieu avant tout, et pour vous ôter toute inquiétude, si vous le faites, elle se charge du reste.

II. — Marie vous en donne l'exemple. — Comment cherche-t-on le royaume de Dieu, sinon par la pratique de la vertu? Celui-là seul entrera dans le royaume des cieux, dit Notre-Seigneur, qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux : *Qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum* (Matth. vii, 21). N.-S. Jésus-Christ nous a enseigné par ses exemples à faire la volonté de son Père céleste : *Quæ placita sunt ei facio semper* : « Je fais toujours ce qui lui est » agréable, nous dit-il (Joan. viii, 29). » Ailleurs il dit encore : « Je suis descendu du ciel, non pour faire ma propre volonté, » mais la volonté de celui qui m'a envoyé : » *Descendi de cœlo non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (Joan. vi, 38). Voilà le modèle par excellence. Voulez-vous en contempler la parfaite image? Voyez Marie; voyez comme elle accomplit la volonté de Dieu dès l'âge de trois ans, en se consacrant à lui dans le temple. Voyez comme elle se soumet à sa sainte volonté, lorsqu'il lui fait prendre un époux, malgré le vœu qu'elle avait fait de n'appartenir qu'à Dieu seul. Ecoutez son sublime et tout-puissant *Fiat*. Suivez-la au temple pour la purification, puis dans sa fuite en Egypte, dans son retour à Nazareth : partout, à tous les instants de sa vie, que fait-elle, sinon la volonté de Dieu? Elle accomplit si parfaitement cette adorable volonté que non seulement elle entre dans le royaume du ciel, mais elle en est la reine, comme son divin Fils en est le roi. Voilà l'exemple que Marie vous donne; cherchez comme elle le royaume du ciel, en accomplissant la volonté de Dieu.

III. Marie nous aidera à le chercher et à le trouver. — Mais vous êtes faibles; les choses de la terre qui frappent vos sens, ont plus d'attraits pour vous que celles du ciel; mille obstacles et mille ennemis s'opposent à ce que vous cherchiez sérieusement le ciel. Marie le sait bien; mais ce n'est pas en vain qu'elle est toute-puissante auprès de son divin Fils. D'abord elle vous a montré l'exemple. Des millions de saintes âmes suivent les exemples de votre mère; pourquoi ne feriez-vous pas comme elles? Marie vous en procurera les forces pour peu que vous manifestiez de désir et de bonne volonté. Vos ennemis fuient à son seul nom; sa présence aplanit tous les obstacles. Recourez à elle. Dites-lui : O ma souveraine et ma Mère, vous m'invitez à mar-

cher dans la voie qui conduit au ciel : je suis aveugle, faible, indocile; éclairez-moi, soutenez-moi, gouvernez-moi. Marie entendra votre prière. Aidé par elle, vous marcherez dans la bonne voie; vous trouverez le royaume de Dieu et sa justice. Ainsi soit-il.

II

COMMENT IL FAUT SERVIR DIEU ET MARIE.

Nemo potest duobus dominis servire.

MATTH. VI, 33.

Personne ne peut servir deux maîtres qui sont opposés entre eux, qui sont ennemis, comme Dieu et le démon. Mais servir Dieu et en même temps Marie, ce n'est pas servir deux maîtres, car ce que l'on fait pour l'un, contribue à la gloire de l'autre. Comment servir Dieu et Marie?

I. — Servir Dieu c'est le connaître, le craindre, l'aimer, l'honorer, le louer, exécuter ses ordres, faire tout pour sa gloire. Y a-t-il quelque autre maître à qui nous devions au même degré rendre ces devoirs? Pouvons-nous les refuser sans injustice à Dieu? Il nous a créés; il nous conserve; il nous nourrit. Nous lui appartenons à mille titres.

II. — Servir Marie, c'est aussi la connaître, avec toutes ses perfections, ses dignités et surtout sa maternité divine; c'est craindre de lui déplaire; c'est l'aimer, l'honorer, chercher à lui être agréable en toutes choses. Elle le mérite et elle est notre mère.

Mais gardons-nous bien de ne servir Dieu et Marie que par des pensées, de vaines paroles, de vains sentiments. Ce qui prouve le véritable amour, ce sont les actes; servir c'est agir.

QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I

MARIE, RÉSURRECTION DES AMES MORTES PAR LE PÉCHÉ.

Ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.

LUC. VII, 12.

On lit dans le livre de l'Ecclésiastique : « En moi repose toute » espérance de vie et de vertu : » *In me omnis spes vitæ et virtutis* (ECCLI. XXIV, 25). C'est la sagesse divine, le Verbe éternel

de Dieu, qui parle ainsi. Mais le Verbe de Dieu s'est incarné pour nous dans le sein de Marie. La bienheureuse Vierge est sa mère, et il communique à sa Mère, tout ce qu'il peut lui communiquer ; il la fait entrer en partage, autant qu'il est possible à une créature, de tous ses attributs. Aussi la sainte Eglise n'hésite-t-elle pas à mettre sur les lèvres de Marie les paroles que la sagesse divine a dites d'elle-même, et nous pouvons affirmer de Marie qu'en elle, comme en son divin Fils, quoique secondairement, se trouve toute espérance de vie et de vertu pour nous. L'Evangile de ce jour nous montre que Jésus-Christ n'hésitait pas à ressusciter un mort, pour consoler une mère affligée. Hésiterait-il à le faire, lorsque sa mère elle-même pleure sur l'un de ses enfants et qu'elle lui demande, non pas la vie temporelle, qui souvent importe peu, mais la vie éternelle !

En effet, c'est la très sainte Mère de Dieu, qu'il faut considérer dans la veuve de Naïm, qui était son image. Ce fut elle que Notre-Seigneur y vit. Autrement eût-il été si empressé de ressusciter ce fils unique que l'on portait au tombeau? Chaque jour la mort ne moissonne-t-elle pas des milliers d'enfants, sans que Dieu leur rende la vie, quoique la douleur de leurs mères égale celle de la veuve de Naïm? Mais Jésus pensa à sa mère, qui devait bientôt suivre son corps adorable, lorsqu'on le porterait lui-même au tombeau; il pensa à sa mère, qui verrait plusieurs de ses enfants adoptifs, morts de la mort du péché et près d'être ensevelis dans l'enfer. Il fut touché de compassion pour Marie, et il ressuscita le fils de la veuve, pour montrer ce qu'il ferait pour consoler sa propre mère. Voyons donc dans cette instruction, quelle fut la douleur de Marie à la mort de son Fils, quelle est sa douleur à la vue des pécheurs qui suivent la voie de la damnation; quelle est la consolation que Jésus-Christ apporte à sa douleur.

I. — Douleur de Marie à la mort de Jésus et lorsqu'on le porta dans le tombeau. — Le prophète Jérémie s'écriait autrefois en prévision des souffrances de la très sainte Mère de Dieu : « O vous tous qui passez par le chemin, faites attention et voyez » s'il est une douleur égale à ma douleur : » *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* (Thren. i, 12). Il en était une plus grande encore : celle de Jésus-Christ lui-même; mais après la douleur de Jésus mourant sur la croix pour les péchés des hommes, il n'en est pas de comparable à celle de Marie. Dieu lui donnait une puissance de souffrir, qui n'avait pour ainsi dire pas de bornes. Elle aimait Jésus, plus que toutes les mères ensemble n'ont jamais aimé leurs enfants, parce qu'il était son fils, parce qu'il était son Dieu, parce qu'il était infiniment bon, infiniment parfait et qu'elle connaissait toutes ses perfections, enfin parce que Dieu lui avait donné un

cœur capable d'aimer Jésus, autant qu'il méritait ou du moins qu'il pouvait être aimé par une créature. Et ce Jésus qu'elle aimait tant, elle le voyait mourir au milieu des plus cruels supplices. Elle voyait Joseph d'Arimathie et Nicodème, descendre de la croix son corps adorable, glacé et raidi par le trépas; elle recevait le corps de son Fils dans ses bras; elle suivait le convoi funèbre; elle assistait à sa mise au tombeau; elle entendait le roulement de la lourde pierre qui en fermait l'entrée. O Marie! ô Mère de douleurs! comment n'êtes-vous pas trépassée mille fois pendant ces heures cruelles? Ah! la veuve de Naïm pleurait amèrement lorsqu'elle suivait le convoi de son fils. Mais, son fils, qu'était-il auprès du vôtre?

Elle avait eu la consolation d'entourer de ses soins ce fils bien-aimé, pendant la maladie qui le conduisait lentement à la mort. Vous aussi, vous avez assisté à la mort de Jésus ; mais il était sur la croix, en proie aux plus cruels supplices, et vous ne pouviez rien pour lui, pas même essuyer le sang et les crachats qui souillaient sa face adorable ; pas même lui donner une goutte d'eau, lorsqu'une soif horrible redoublait ses tourments. La veuve de Naïm avait reçu les témoignages de sympathie, les consolations d'une foule d'amis et de parents; une multitude de personnes affligées, suivaient avec elle le convoi de son fils: et vous, ô Marie, vous n'avez entendu que des blasphèmes et des outrages adressés à votre divin Enfant. Lorsque Joseph d'Arimathie et Nicodème, aidés de Jean et de Madeleine, ont porté le corps adorable de Jésus au tombeau, ce fut à la hâte, en cachette, en profitant du trouble que le deuil de la nature entière avait jeté dans l'esprit de ses ennemis. Ah! que la douleur de Marie fut grande, lorsque Jésus mourut et fut enseveli! Cependant il en est une autre qui n'est pas moins sensible à son cœur maternel, quoiqu'elle ne l'éprouve point de la même manière, parce que la gloire dont elle jouit maintenant au ciel s'y oppose : c'est celle que lui cause la perte des âmes rachetées au prix du sang de son Fils.

II. — Douleur de Marie lorsqu'une âme qui lui est chère tombe dans le péché mortel et se perd. — Pourquoi donc le Fils de Dieu a-t-il voulu endurer tant de travaux et de souffrances? Pourquoi est-il mort sur la croix au milieu des outrages et des ignominies les plus cruelles? Pourquoi Marie consentit-elle aux souffrances et à la mort de son Fils? Pourquoi voulut-elle partager autant qu'elle le pouvait toutes ses ignominies? Pourquoi Jésus-Christ qui aimait tant sa mère, ne lui épargna-t-il pas l'amertume de ce calice? L'Apôtre nous le dit : « Il m'a aimé et » il s'est livré lui-même pour moi : » *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* (Galat. II, 20). Jésus et Marie m'ont aimé; Jésus et Marie ont voulu m'arracher de la perdition, me sauver

de la mort du péché et de l'enfer; voilà le secret des souffrances du Fils et de la Mère. Ils m'ont aimé; ils ont voulu procurer mon salut. Il fallait souffrir infiniment pour arriver à ce but: ils ont souffert.

Considérez maintenant quelles doivent être les pensées de Marie, quelle doit être sa douleur, lorsqu'elle voit des malheureux, lorsqu'elle vous voit tomber dans ces péchés qui ont coûté tant de sang à son Fils, et à elle-même tant de larmes. Elle voit que par légèreté, par indifférence, par lâcheté, vous compromettez votre salut. Elle voit que vos passions, que le démon, emportent votre âme du côté de l'enfer; peut-être y serez-vous plongés dans quelques moments, car nul ne sait lorsqu'il mourra; peut être les lourdes portes de cette horrible prison vont-elles se re fermer dans un instant sur vous. — Marie est votre Mère; elle vous a enfantés au pied de la croix. Marie vous aime, comme le prix du sang de son Fils, comme d'autres Jésus, comme elle aimait son Fils unique. Ah! que sa douleur est grande et que vous devriez bien consoler votre mère et revenir à la vie, puisque vous le pouvez encore.

Le fils de la veuve de Naïm ne pouvait rien pour s'aider lui-même; mais il ne tient qu'à vous de procurer à votre mère une immense consolation. Ne repoussez pas Jésus, lorsqu'il vous commande de vous lever et de revenir à la vie. Levez-vous, afin qu'il puisse vous rendre à votre mère.

III. — Consolation que Jésus apporte à la douleur de sa mère. — Lorsque Notre-Seigneur vit la douleur de la veuve qui avait perdu son fils unique, il fut touché de compassion et rendit vivant à cette femme le fils qu'elle pleurait. De même il se ressuscita lui-même et se donna à sa Mère, revêtu de gloire et d'immortalité, pour la consoler des douleurs éprouvées au temps de sa passion, de sa mort et de sa sépulture. Refusera-t-il à Marie de lui rendre ses autres enfants tombés dans la mort du péché; la laissera-t-il inconsolable? Non, assurément. Si vous voulez revenir à la vie, si vous voulez être rendus à votre mère, vous qui avez péché, Jésus vous ressuscitera, Jésus vous rendra à Marie. Elle désire tant que la vie vous soit rendue, que les portes de l'éternel tombeau qui est l'enfer ne se referment pas sur vous. Ah! témoignez à Jésus et à Marie un désir sincère, un désir ardent de retrouver la vie de la grâce; levez-vous à la voix du Seigneur; faites tout ce qu'il vous demande. Il vous ressuscitera; il vous rendra à votre mère et vous serez sauvés.

II

MARIE GARDIENNE DES PÉCHEURS REVENUS A LA GRACE.

Et dedit illum matri suæ.
Luc. VII, 15.

La veuve de Naïm est une figure touchante de la très sainte Vierge pleurant sur ses enfants, qui ont perdu la vie de la grâce. Voyez combien ses larmes sont utiles au pécheur.

I. — Jésus-Christ n'attend pas que Marie aille l'implorer pour le pécheur, dont elle pleure la mort spirituelle. Il va au devant de ses désirs, comme il est allé au devant de la veuve de Naïm. Pourquoi?

II. — Jésus, pour consoler Marie, arrête le pécheur dans la voie qui le conduit à l'enfer. Par quels moyens?... Il lui ordonne de se lever, de faire l'effort nécessaire pour recouvrer la vie. Il lui donne la force de faire cet effort, de parler, c'est-à-dire de confesser ses fautes.

III. — Il le rend vivant à Marie, sa mère, pour qu'elle veille sur lui, écarte les dangers, les tentations, le défende contre ses ennemis, lui donne des forces, lui fasse aimer la vie de la grâce, et goûter combien il est bon de servir le Seigneur.

SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — L'HUMILITÉ DE MARIE CAUSE DE SON EXALTATION.

Qui se humiliat exaltabitur.
Luc. XIV, 11.

La bienheureuse Vierge Marie, glorifiant Dieu des grandes choses qu'il a daigné opérer en elle, les attribue particulièrement à son humilité : « Il a regardé l'humilité de sa servante, » dit-elle : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (Luc. I, 48). Elle fut en effet la plus humble des créatures et c'est pour cela que Dieu l'a élevée au-dessus de toute créature. En elle s'est accomplie dans toute sa plénitude la parole que nous lisons dans l'Evangile d'aujourd'hui : « Quiconque s'humilie sera élevé : » *Omnis qui se humiliat exaltabitur.*

L'orgueil naît de plusieurs causes. Il est difficile d'être humble, avec de grandes richesses, une grande puissance, une science, des vertus qui brillent aux yeux de tous, et des honneurs plus qu'ordinaires. La bienheureuse Vierge Marie fut humble. Elle n'était pas riche, il est vrai, des richesses de ce monde ; elle n'était pas non plus du nombre des puissants, quoique de race

royale ; mais elle possédait une science merveilleuse, des vertus qui faisaient l'admiration des anges, et des honneurs auxquels il n'en est pas de comparables. Cependant rien de tout cela ne nuisit à son humilité. Au contraire tout lui servit à s'abaisser toujours davantage devant Dieu et devant les hommes.

I. — La science de Marie ne nuisit pas à son humilité. S. Anselme nous assure que la bienheureuse Vierge, éclairée par le Saint-Esprit, pénétrait plus avant dans les mystères de Dieu que les Apôtres eux-mêmes, à qui ce divin Esprit avait enseigné toute vérité : *Etsi Apostoli per revelationem Spiritus sancti edocti sint omnem veritatem, incomparabiliter tamen eminentius et manifestius ipsa Virgo beata, per eumdem Spiritum veritatis, hujus veritatis profunditatem intelligebat* (S. Anselm. *de Excell. B. V.* cap. vii). Elle avait la science de la Parole de Dieu, puisqu'elle a enfanté le Verbe de Dieu, incarné dans son sein. Elle comprenait les mystères surnaturels d'une manière plus parfaite que ne les comprirent Adam dans son sommeil, Jean sur la poitrine du Seigneur, et Paul dans son ravissement, dit le bienheureuse Albert le Grand : *Beata Virgo perfectius quam Adam in sopore, et quam Joannes super pectus Domini, et quam Paulus in raptu cognovit mysteria supernaturalia* (B. Albert. Mag. *de B. V.* cap xcvi). Cette science lui donna-t-elle de l'orgueil ? Fit-elle jamais parade de son savoir ? Nulle créature, dit S. Bernardin de Sienne, ne descendit aussi profondément dans l'abîme de l'humilité : *Nulla creatura tantum descendit in abyssum humilitatis.* Toute sa science lui servait à mieux comprendre combien le Seigneur est grand et combien les créatures les plus parfaites sont peu de chose en sa présence. Etudiez sa conduite, suivez-la dans le temple de Jérusalem, à Nazareth, pendant la mission publique du Seigneur, après son Ascension ; partout vous la voyez préférant le silence à la parole. Elle écoute humblement, non seulement ce que disent les anges et ce que dit Jésus, mais ce qui sort des lèvres des bergers et des pauvres, qui viennent adorer le divin enfant dans la crèche. Elle recueille tout, elle médite tout, comme si Siméon lui-même et Anne la prophétesse pouvaient apprendre quelque chose à celle dont les lumières surpassent celles des Anges. Ah ! que sont loin d'une telle conduite, ceux qui font parade de ce qu'ils savent, ou plutôt de ce qu'ils s'imaginent savoir ; ceux qui se croient en droit de tout mépriser parce qu'ils ont lu quelques mauvais livres ou entendu quelques méchants discours, prononcés par des ignorants, ou des hommes sans bonne foi. Défions-nous de ce que nous savons, n'en tirons pas vanité, et que surtout jamais ces quelques rayons de lumière ne nous fassent mépriser le soleil de la vérité, que l'Eglise de Jésus-Christ fait briller aux yeux du monde entier.

II. — La vertu de Marie n'obscurcit pas son humilité. — Ce

qui perdit les anges rebelles, ce fut la contemplation des perfections admirables dont ils étaient remplis. La bienheureuse Vierge Marie fut plus parfaite que tous les esprits célestes, et elle fut pleine de grâce. Son humilité recouvra ce que l'orgueil d'Adam et d'Eve avait perdu. Voyez comme elle est humble, comme elle demeure volontiers au dernier rang, malgré les perfections plus que célestes dont elle est remplie. C'est à l'humble épouse d'un pauvre charpentier que l'archange S. Gabriel vient adresser cette salutation que le ciel et la terre ne cessent de répéter depuis ce jour : « Je vous salue pleine de grâce, le Seigneur » est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. » Ces paroles qui témoignent de son admirable vertu, lui donnent-elles quelque sentiment de vaine complaisance en elle-même. Oh ! non ! bien loin de là ; elle en est troublée d'abord, et lorsque l'ange l'a rassurée, le premier mot qu'elle prononce, c'est pour se déclarer la servante du Seigneur ; le premier acte qu'elle fait, c'est de se mettre au service de sa cousine, sainte Elisabeth. Ne fallait-il pas qu'elle fût la plus parfaite de toutes les créatures, celle que le Verbe divin avait choisie pour être sa Mère ? ne fallait-il pas qu'elle fût profondément humble, celle qui devait donner le jour à Jésus, doux et humble de cœur ?

III. — Les honneurs de Marie ne l'enorgueillirent pas. Quelle sublime dignité que celle de Mère de Dieu ! quel honneur pour Marie, d'entendre les Anges du ciel chanter dans la campagne de Bethléem, la gloire et les louanges de l'enfant auquel elle venait de donner le jour ! Quel honneur encore de voir, je ne dis pas seulement les bergers ; mais les mages, illustres par leur science autant que par la puissance royale dont ils étaient revêtus, venir tour à tour se prosterner devant la crèche et adorer son Fils ! Cependant Marie ne perd rien de son humilité. La plus grande preuve qu'elle puisse en donner, c'est de se soumettre à la loi de la purification qui était une humiliation profonde pour son Fils et pour elle. Cette loi ne regardait ni Jésus ni Marie. Pourquoi purifier celle qui était plus pure que le ciel lui-même ? Pourquoi racheter celui qui délivre les captifs et qui règne éternellement, avec une puissance infinie, sur toute créature ? Cependant la bienheureuse Mère de Dieu se range humblement parmi les autres mères. Elle ne veut pas se distinguer extérieurement des femmes dont les enfants naissent dans le péché et esclaves du démon. Ah ! qu'il y a loin de l'humilité de Marie à la vanité et à l'orgueil de tant de chrétiens qui prennent prétexte de tout, pour se faire valoir et se distinguer des autres. J'ai cité la purification de Marie ; mais parcourez toute sa vie, étudiez toute sa conduite pendant sa vie mortelle et partout vous retrouverez la même humilité. Cependant cette auguste Vierge est la plus parfaite des créatures ; elle est la reine du ciel et de la terre ; elle

tient entre ses mains la toute-puissance même de Dieu; elle est la distributrice de ses trésors ; elle est sa Mère ; elle le sait et elle est toujours humble. Jusques à quand donc écouterons-nous l'orgueil, nous qui ne sommes que néant, ignorance et péché ?

O bienheureuse Vierge Marie, obtenez-nous de marcher désormais sur vos traces, de fuir l'orgueil et la vanité, de vous ressembler davantage et d'imiter Jésus doux et humble de cœur !

II. — MARIE CHOISIT LA DERNIÈRE PLACE.

Cum invitatus fueris ad nuptias, recumbe in novissimo loco.
LUC. XIV, 8.

I. — Avant l'Incarnation du Fils de Dieu, Marie choisit la dernière place dans sa propre pensée, se regardant sincèrement comme la moindre des créatures, comme un néant en présence du Seigneur.

II. — Après l'Incarnation, elle choisit encore la dernière place ; Mère de Dieu elle se dit sa servante. Elle se fait aussi notre servante à tous, dans la personne de Jean-Baptiste et d'Elisabeth.

III. — Après l'Ascension du Seigneur, elle choisit la dernière place dans le cénacle, se fait toute à tous et se plaît surtout à servir les humbles et les petits.

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — COMMENT NOUS DEVONS, A L'EXEMPLE DE MARIE, MONTRER NOTRE AMOUR ENVERS DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo. MATTH. XXII, 37.

Le premier, le plus grand des commandements, est celui qui nous oblige à aimer Dieu de tout notre cœur. On n'est véritablement chrétien qu'à ce prix ; on ne peut être sauvé que si on aime Dieu comme il mérite d'être aimé, c'est-à-dire par dessus toutes choses. Cependant ne vous semble-t-il pas que ceux qui aiment ainsi le Seigneur sont rares ? On se figure aisément que cette reine des vertus est faite pour les âmes d'élite, pour les grands saints, tels que S. Augustin, S. Bernard, S. François d'Assise, sainte Thérèse et tant d'autres illustres serviteurs et servantes de Dieu. Cependant c'est à tous, sans exception, qu'il a été dit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur ; » c'est un devoir pour tous, et c'est un devoir facile à remplir, pour peu que l'on y mette de la bonne volonté. On peut dire : Je ne sau-

rais jeûner, je ne saurais faire de grandes pénitences; mais personne ne peut dire, je ne puis pas aimer.

Puisqu'il faut aimer Dieu, quel modèle pourrions-nous proposer, qui nous enseigne anssi bien que Marie, la pratique de cet amour ? Et non seulement elle nous instruira par ses exemples, mais elle nous obtiendra la grâce de les suivre. Méditons donc quelques moments sur la grandeur de l'amour de Marie pour Dieu, et sur les deux principales preuves qu'elle donnait de son amour; la générosité dans les actes, et la patience dans les épreuves.

I. — Grandeur de l'amour de Marie pour Dieu. — Si vous voulez vous faire une idée, de la grandeur presque infinie de Marie pour le Seigneur, vous n'avez qu'à considérer ce qu'elle était elle-même et ce qu'était pour elle ce Dieu qu'elle aimait.

Dieu qui est l'amour infini voulut tirer du néant un être qui lui fût semblable, autant qu'une pure créature peut ressembler au créateur, un être qui approchât jusqu'à la toucher, de l'humanité du Christ unie à sa divinité. Cet être fut la bienheureuse Vierge. Toutes les perfections de Dieu se réfléchissent comme dans un miroir d'une pureté sans tache ; mais la perfection par excellence, celle qui est l'essence même de Dieu, la charité, *Deus Charitas est*, est aussi celle qui brille du plus parfait éclat dans cet admirable miroir. La puissance d'aimer que Dieu a mise en Marie est, pour ainsi dire, sans bornes. Ne le faut-il pas, pour qu'elle soit digne de ce que Dieu lui réserve ? Fille, épouse et mère du Dieu d'amour, ne doit-elle pas être, par son amour même, à la hauteur d'une telle dignité ?

Et cette puissance d'aimer que Dieu a mise en Marie et qu'il augmente chaque jour, ne reste pas inactive; elle se déploie tout entière. Comment en serait-il autrement ? Marie ne connaît-elle pas Dieu plus parfaitement que les Anges ? Ne sait-elle pas qu'il est le souverain bien, le Dieu qui l'a tirée du néant, enrichie de tant de perfections, rachetée pour que jamais la moindre tache de péché ne ternît la pureté de son âme ! Et lorsque ce Dieu sera devenu son Fils, dites-moi, est-il possible d'imaginer jusqu'où s'élèvera son amour ? Les Séraphins eux-mêmes ne sauraient le comprendre. Mais voyons comment s'est manifesté l'amour de Marie pour le Seigneur.

II. — L'amour de Marie s'est manifesté par ses actes. — Vous pourriez dire peut-être : Je voudrais bien aimer Dieu, être transporté pour lui d'une pieuse ardeur, sentir mon cœur embrasé comme l'était celui de sainte Thérèse ou celui de S. François d'Assise, mais je suis tout de glace ; je ne sens rien. Hélas ! il n'en est que trop souvent ainsi pour plusieurs d'entre nous. Cette froideur qui nous désole est un effet de nos fautes passées et de nos négligences actuelles; pour les âmes parfaites, c'est une épreuve qui les aide à faire de nouveaux progrès dans la per-

fection. Mais cette absence de douceur intérieure ne prouve pas l'absence de l'amour. Fussiez-vous plus désolé encore par ces aridités quelquefois si pénibles, si vous cherchez en toutes choses l'accomplissement de la volonté du Seigneur ; si, pour lui être agréable, vous vous efforcez de fuir le péché, de pratiquer la vertu, de conserver votre conscience parfaitement pure ; en un mot si vous imitez en toutes choses la conduite de Marie, vous aimez véritablement Dieu. Mais c'est lui qu'il faut chercher, c'est à lui qu'il faut uniquement vouloir plaire.

Voyez la bienheureuse Vierge Marie dans le temple de Jérusalem : que fait-elle sinon la volonté de Dieu? Et avec quelle perfection s'appliqne-t-elle à remplir ses moindres devoirs ? C'est que tout est pour Dieu, c'est qu'elle ne veut et n'aime que lui seul.

Voyez-la plus tard, dans la Maison de Nazareth, donnant ses soins au divin Enfant Jésus.

Voyez-la pendant toute sa vie. Elle peut dire avec son divin Fils : « Je fais toujours ce qui plaît à Dieu : » *Quæ placita sunt ei, facio semper* (Joan. viii, 29). C'est ainsi qu'il faut aimer Dieu ; c'est ainsi que se manifeste un véritable amour.

III. — L'amour de Marie s'est encore manifesté par la patience à supporter les afflictions. — Il y a des âmes qui se croient pieuses, qui s'imaginent sincèrement aimer le Seigneur, qui ressentent toutes les douceurs de cet amour, et qui cependant sont toutes déconcertées lorsqu'il leur survient une affliction quelconque. Ce n'est pas là le véritable amour. Il faut savoir souffrir lorsqu'on aime, souffrir pour l'objet aimé, souffrir avec lui, souffrir même de sa part. Il est aisé de servir Dieu, de goûter quelques consolations à son service, lorsque tout sourit dans la vie; mais au temps de l'épreuve, il n'en est plus de même ; mille défauts se réveillent qui sommeillaient au fond du cœur et dont on ne soupçonnait même pas l'existence ; l'impatience, la colère, la jalousie, l'envie, les murmures contre Dieu, le découragement, quelquefois le désespoir se font jour. Et si l'on est obligé de reconnaître ces changements, ce n'est pas à soi-même, mais aux autres, qu'on en fait remonter la cause. Ah! ce n'est pas ainsi que l'on agit lorsqu'on aime véritablement le Seigneur. On endure tout pour lui ; on reçoit tout de lui; on unit toutes ses souffrances à celles qu'il a endurées pour nous.

Voyez la bienheureuse Mère de Jésus. Que n'a-t-elle pas eu à souffrir ? Elle est la reine des martyrs ; le glaive dont son âme a été transpercée, selon la prophétie de Siméon, n'a pas cessé un seul instant de la déchirer cruellement. Suivez-la depuis la naissance du divin Enfant, jusqu'au jour où elle a versé des larmes sur le martyre de S. Etienne: la trouverez-vous un seul jour sans souffrance ? Cependant pas un murmure ne monte de son cœur sur ses lèvres. Elle ne se plaint de personne : ni des habitants

de Bethléem au cœur dur, ni d'Hérode le persécuteur de Jésus, ni des pharisiens et des publicains qui outragent Jésus, ni des misérables qui demandent sa mort à grands cris, ni de Pilate, ni des bourreaux, ni des voleurs qui insultent leur compagnon de supplice. Elle pardonne à tous, elle prie pour tous, elle obtient le salut de plusieurs ; c'est pour Dieu qu'elle endure tout afin qu'il soit glorifié et que les âmes soient sauvées. C'est avec Jésus qu'elle souffre : c'est de la main de Dieu qu'elle accepte et qu'elle vide jusqu'à la lie le calice d'amertume.

Voilà votre modèle ; voilà comment il faut aimer ; voilà comment on aime Dieu de tout son cœur. Si vous travaillez et si vous souffrez ainsi, qu'importe que vous n'éprouviez pas les douceurs de l'amour divin sur la terre? Dieu vous les réserve pour le ciel. Moins vous en aurez goûté ici-bas, plus elles seront abondantes et précieuses dans la bienheureuse éternité que je vous souhaite de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

II. — JÉSUS FILS DE DIEU, FILS DE MARIE ET FILS DE DAVID.

Quid vobis videtur de Christo? Cujus filius est? MATTH. XXII, 42.

I. — Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et comme tel, il est notre créateur et notre souverain Maître. — S. Jean nous dit dans son Evangile : « Le Verbe était Dieu ; toutes choses ont été faites par lui et ce Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous : » *Et Deus erat Verbum... Omnia per ipsum facta sunt... Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis* (JOAN. I). Puisqu'il nous a créés qu'il nous conserve, que nous tenons tout de lui, nous sommes à lui.

II. — Il est le fils de Marie, et comme tel, il est notre rédempteur et notre juge. C'est dans le sein de Marie que le Verbe s'est fait chair : *Ecce concipies in utero et paries filium.* C'est bien le Fils du Très-Haut, que conçoit et qu'enfante Marie. Il s'est fait son Fils pour être notre rédempteur, et nous savons comment il nous a rachetés. En nous rachetant il a mérité d'être notre juge : *Omne judicium dedit* (*Pater*) *Filio* (JOAN. V. 2). Profitons de la grâce du Rédempteur et craignons le Juge.

II. — Il est le fils de David parce qu'il est véritablement le fils de Marie, qu'il lui a réellement emprunté la nature humaine, et qu'elle n'a pas été seulement son sanctuaire, mais sa mère. A ce titre il est notre frère, et un frère infiniment miséricordieux. *Memento Domine David et omnis mansuetudinis ejus* (PSAL. CXXXI, 1).

DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — CONFIANCE QU'IL FAUT AVOIR EN MARIE NOTRE MÈRE.

Confide fili. MATTH. IX, 2.

Pourquoi donc notre divin Sauveur témoigne-t-il tant de bonté au paralytique dont l'Evangile de ce jour rapporte la guérison ? S. Mathieu et S. Marc qui ont conservé tous les deux la mémoire de ce fait, ne manquent pas de remarquer que Jésus-Christ lui a donné le nom de fils. Il ne se contente pas de l'exciter à la confiance, de le guérir, de lui remettre ses péchés et de louer sa foi, il lui dit : *Confide, fili :* « Ayez confiance, mon fils. » Plusieurs morts ont été ressuscités par Notre-Seigneur, une multitude de malades ont été guéris, des possédés délivrés du démon, des pécheurs pardonnés ; mais en est-il un autre que Jésus-Christ ait appelé son fils : *Fili* ?

Sans doute le paralytique fut favorisé de ce nom, parce qu'il représentait les fidèles qui, sans être morts à la grâce par le péché mortel, ne font cependant rien ou presque rien pour le ciel, parce que mille imperfections, mille défauts dont ils ne cherchent pas à se corriger, mille fautes vénielles, volontaires ou moins dans leurs causes, les paralysent et ne leur permettent pas de de pratiquer sérieusement la vertu. Mais s'ils se présentent au Seigneur ou plutôt si on les lui présente ; s'ils désirent ardemment sortir de cette torpeur, de cette paralysie spirituelle, eux aussi, entendront de la bouche de Jésus cette consolante parole : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. » Vos fautes passées sont oubliées, votre âme est guérie de sa paralysie ; désormais vous pouvez marcher dans la voie du bien et travailler pour votre salut.

Mais il faut vous présenter, ou plutôt il faut que vous soyez présentés à Jésus, vous qui, semblables à de pauvres malades, languissez et n'avez le courage ni la force de rien faire. Qui vous présentera ? Vos anges gardiens, vos saints patrons, les âmes pieuses qui prient pour vous sans doute, mais avant tous les autres et plus efficacement qu'eux tous, votre Mère céleste vous présentera à son Fils. Demandez-le lui et ce sera pour elle un bonheur de le faire. Ayez confiance en Marie, c'est une mère qui prie pour vous. C'est une mère dont la prière a toute la force d'un ordre. C'est une mère qui ne peut éprouver de refus.

I. — Marie est une mère qui prie pour vous. — Que Marie soit votre mère, vous le savez, et vous savez pourquoi. Jésus-Christ vous a donné à elle pour tenir sa place auprès d'elle sur la terre pour que vous lui soyez d'autres Jésus, et Marie vous

regarde comme tels. N'êtes-vous pas les membres de ce corps mystique dont il est le chef? N'êtes-vous pas les branches de l'arbre dont il est le tronc? N'êtes-vous pas les ceps dont il est la vigne?

Et rappelez-vous dans quelle circonstance solennelle ce divin Sauveur vous a donné sa Mère pour votre mère, et vous a donnés vous-mêmes à elle comme ses enfants. C'était du haut de la croix où il mourait pour vous avec le consentement de Marie. C'était en formulant son testament, chose sacrée pour ceux qui survivent au testateur. Aussi Marie n'a-t-elle pas protesté. Elle a accepté le legs dans toute son étendue, avec toutes ses charges : elle est bien votre mère.

Ce n'est pas encore tout; vous lui avez été consacrés au jour de votre baptême; vous vous êtes consacrés vous-mêmes au jour de votre première communion; vous lui avez dit cent fois qu'elle est votre mère et que vous êtes ses enfants. Or, c'est votre mère qui prie pour vous, c'est elle qui vous présente à Jésus-Christ; c'est elle qui vous dit : « Mon enfant, ayez confiance : » *Confide, fili.*

II. — Marie est une mère dont la parole a toute la puissance d'un ordre. — Qui donc pourrait donner des ordres au Dieu tout-puissant, au souverain créateur et maître de toutes choses? Personne, n'est-il pas vrai? Cependant écoutez. Le Fils unique de Dieu, éternel et tout-puissant comme son Père, a voulu, pour sauver les hommes se faire homme et semblable à nous. Il s'est fait obéissant pour nous; il a obéi aux ordres de son Père céleste jusqu'à mourir et mourir sur la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Philip. II, 8), mais avant de se livrer pour un moment aux satellites des puissances des ténèbres, avant d'obéir aux bourreaux, qui lui disaient d'étendre ses mains adorables pour être percées de clous, il avait voué une obéissance filiale à Marie. Pendant plus de trente ans, il lui obéit avec une perfection incomparable, et il goûta dans cette obéissance des douceurs infinies. « Il leur était soumis, » dit l'Evangile en parlant de Marie et de Joseph: *Et erat subditus illis* (Luc. II, 51). Dieu ne reprend pas ses dons, à moins qu'on ne les rejette et qu'on s'en rende indigne. Il s'est donné à Marie et à Joseph, mais surtout à Marie, comme leur enfant; il leur a donné sur lui des droits qui continuent de subsister, en la manière dont une créature peut posséder des droits sur Dieu lui-même. Marie peut attendre encore à juste titre, une sorte d'obéissance de son divin Fils dans le ciel, parce qu'il est toujours son fils. Jugez de la puissance de sa prière, lorsqu'elle demande humblement et comme une grâce, ce qu'elle pourrait exiger. Elle est la toute-puissance suppliante : *Omnipotentia supplex.*

III. — Marie ne peut pas éprouver de refus. — Pour que Dieu refuse quelque chose à Marie, il faudrait que ce qu'elle demande soit mauvais, ou qu'elle le demande mal et qu'elle-même soit dé-

sagréable à Dieu. Marie peut-elle demander quelque chose de mauvais, c'est-à-dire d'incompatible avec la volonté infiniment pure et infiniment miséricordieuse de Dieu ? Evidemment non. Elle dont la volonté ne s'est jamais écartée, ne fût-ce qu'un seul instant et pour la moindre des choses, de la volonté de Dieu, s'en écarterait-elle au ciel ? Tout ce qu'elle désire, tout ce qu'elle demande, n'a pour but que la gloire de Dieu et notre véritable bien. C'est l'unique fin qu'elle se propose ; c'est aussi la fin que Dieu lui-même se propose en toutes choses.

Nous savons, d'autre part, que Marie est plus agréable à Dieu que toute autre pure créature et qu'elle sait mieux comment il convient d'adresser ses requêtes au Très-Haut. Elle ne peut donc pas être repoussée lorsqu'elle demande quelque chose pour nous.

Vous donc qui désirez marcher, qui désirez courir dans la voie de la perfection, allez à Marie. Suppliez-la de vous présenter à Jésus, pour qu'il guérisse votre âme, pour qu'il vous donne la force et le courage de le bien servir, de bien travailler pour lui. Marie vous présentera à Jésus ; elle le priera pour vous et vous aussi vous entendrez ces consolantes paroles : *Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis*, votre confiance en Marie vous a sauvé : *Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua. Fides tua te salvum fecit.*

II. — POURQUOI LA MÈRE DE DIEU OPÈRE TANT DE MIRACLES.

Videntes autem turbæ timue-runt et glorificaverunt Deum. MATTH. IX, 8.

Les nombreux et éclatants miracles que la très sainte Vierge opère, surtout de notre temps, ont un triple but.

I. — Réveiller chez le peuple chrétien, comme autrefois les miracles de Jésus-Christ chez les Juifs, la crainte de Dieu.

II. — Exciter des sentiments de confiance, de reconnaissance, d'amour ; susciter des manifestations qui tournent à la plus grande gloire de Dieu.

III. — Faire du bien aux corps des malades, mais surtout à leurs âmes et aux âmes des témoins de la grâce extraordinaire dont ils ont été les objets.

DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — MARIE PRÉPARE LES NOCES DE SON DIVIN FILS.

Simile est regnum cœlorum homini regi qui fecit nuptias filio suo. MATTH. XXII, 2.

Le Père éternel est ce roi qui prépare les noces de son fils.

Le Verbe divin est ce fils dont les noces sont préparées ; mais quelle est la fiancée ? quelle est l'épouse que Dieu a choisie pour son Fils unique ? Cette épouse n'est autre que l'humanité. Le Fils de Dieu se fera homme ; la nature divine et la nature humaine seront rassemblées et indissolublement unies, sans être confondues, en une seule personne qui sera la personne du Fils de Dieu fait homme. Ce n'est pas assez ; le Fils de Dieu, non content de s'être uni à la nature humaine, voudra s'unir encore à chaque homme en particulier ; et enfin cette union de Dieu et de l'homme, ce mariage de la divinité et de l'humanité recevra sa dernière perfection dans la gloire du ciel. Voilà les noces que le Père éternel prépare à son Fils. Mais il n'est pas seul à les préparer. Le Fils de Dieu a une Mère, non pas comme Dieu, il est vrai, mais comme homme. Enfin il a une Mère, et il appartient à la Mère de préparer de concert avec le Père les noces de son Fils. Voyons donc quelle est la part de Marie dans cette triple préparation.

I. — Marie a préparé l'union de la nature divine et de la nature humaine qui s'est opérée dans son sein. — De toute éternité Dieu avait prédestiné la bienheureuse Vierge Marie à la maternité divine. Mais la prédestination que Dieu fait de ses créatures ne les dispense pas de se rendre propres, par leur correspondance à la grâce, aux dignités, aux fonctions, aux faveurs particulières qui leur sont destinées. Dans le sein de Marie devait s'accomplir le plus grand de tous les miracles. Marie était un vase merveilleux que Dieu remplit entièrement du parfum de ses grâces les plus précieuses, au jour de sa conception immaculée. Mais c'est le propre des vases spirituels du grandir tant qu'ils sont dans la voie. Marie était pleine de grâce au moment de sa très sainte et très immaculée conception, mais si cette grâce n'avait pas grandi, ne s'était pas développée en même temps que le vase qui la contenait, l'ange Gabriel n'aurait pas pu dire à Marie : « Je vous salue pleine de grâce » : *Ave gratia plena*, et le Seigneur ne se serait pas incarné dans son sein. Mais le vase s'était dilaté presque à l'infini et devait se dilater encore, et il était toujours plein parce Marie avait toujours parfaitement correspondu aux opérations du Saint-Esprit dans son âme. Elle se rendait digne ainsi de l'opération divine, qu'il devait accomplir dans sa chair.

Ajoutez les désirs ardents, ajoutez les prières par lesquelles Marie appelait le divin époux, et vous comprendrez toute la part qu'elle eut aux noces du Verbe de Dieu avec la nature humaine ; vous comprendrez la puissance de sa parole : *Fiat mihi secundum Verbum tuum.*

II. — Marie a préparé l'union du Fils de Dieu fait homme avec chacun de nous. — Cette union se fait par la grâce, que Marie nous obtient de son divin Fils, mais elle se fait d'une ma-

nière plus complète et plus intime par la sainte communion. C'est par la sainte communion que Jésus-Christ s'unit non seulement à notre âme, mais à notre chair, et nous donne tout à la fois son corps, son sang, son âme et sa divinité. Le Fils de Dieu aurait-il institué l'Eucharistie si quelqu'un ne s'était pas trouvé qui fût parfaitement digne de la recevoir? Aurait-il institué l'Eucharistie, si les communions faites par la très sainte Vierge, après son Ascension, ne l'avaient pas amplement dédommagé de tant de communions tièdes, froides et même sacrilèges? Si ce n'est pas uniquement par amour pour elle que Jésus-Christ s'est ainsi donné à nous, avouons cependant qu'elle a eu la plus grande part dans l'obtention de ce don d'un prix infini. Ajoutez tout ce que fait la bienheureuse Vierge pour procurer à chacun de nous la grâce de communier, et de nous bien préparer à la sainte communion. Qui dira sa sollicitude? qui dira les secours qu'elle nous donne, les dangers qu'elle écarte, les bonnes inspirations qu'elle multiplie? O Marie, nous le reconnaissons, c'est bien à vous que nous devons, après Jésus, ce trésor de nos âmes; c'est bien à vous que nous devons la sainte communion.

III. — Enfin Marie a préparé de concert avec Dieu les grandes noces du ciel, où le Fils de Dieu fait homme entrera en communion plus parfaite encore que dans l'Eucharistie avec tous les bienheureux. — Marie a été prédestinée à la gloire éternelle la première après son divin Fils, et à cause de lui. Les autres élus ont été prédestinés après Jésus et Marie, pour Jésus d'abord, et en second lieu pour Marie. Nous lui devons tous une éternelle reconnaissance, car si nous possédons un jour le bonheur du ciel, Marie a été la cause secondaire de ce bonheur.

Elle en a été la cause d'une autre manière encore, en nous donnant le Rédempteur dont elle a mérité d'être, et dont elle fut réellement la mère.

Elle en est cause enfin, par les grâces qu'elle nous obtient et qu'elle répand sur nous, avec tant de sollicitude, de miséricorde et de libéralité.

O Marie! vous êtes la Mère du céleste Epoux, du Fils de ce grand roi dont parle l'Evangile. Nous sommes appelés à ses noces, malgré notre indignité. Aidez-nous à nous rendre à cette invitation. Rendez-nous dignes de nous asseoir d'abord à la table eucharistique, de bien nous unir au divin Epoux de nos âmes dans l'Eucharistie, mais surtout rendez-nous dignes de prendre un jour part aux noces qui seront éternellement célébrées dans le ciel. Ainsi soit-il.

II. — MARIE NOUS INVITE A LA SAINTE COMMUNION.

Omnia sunt parata; venite ad nuptias. MATTH. XXII.

S'il est une chose étrange et incompréhensible, c'est que les chrétiens, même ceux qui ont réellement la foi et qui s'efforcent de servir Dieu et de sauver leur âme, mettent si peu d'empressement pour se rendre au grand festin que Dieu leur a préparé, la sainte communion. Dieu les invite, Marie les invite, et c'est à peine s'ils se rendent de loin en loin à cette invitation. Il semble que la crainte seule de se perdre éternellement les détermine à communier. Ah! que n'écoutez-vous mieux la voix de Jésus qui vous dit : *Venez tous à moi*, et la voix de Marie qui vous dit : « Tout est prêt, venez aux noces. » *Omnia parata sunt; venite ad nuptias.*

Marie nous invite, à la sainte communion pour trois motifs.

I. — Nous sommes ses enfants et elle sait que *sans la communion* nous ne pouvons arriver au ciel.

II. — Elle sait que *sans la communion assez fréquente*, notre salut demeure exposé, incertain; — nos chutes presque inévitables.

III. — Elle sait que, *sans la communion fréquente*, les progrès sérieux dans la vertu et la piété sont difficiles, tandis qu'avec elle, ils sont rapides et se font avec joie et consolation.

Mais il faut communier avec une véritable préparation et un sincère désir de profiter. Ainsi faisait Marie.

VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — MALADES VERS LESQUELS MARIE DESCEND POUR LES GUÉRIR.

Rogabat eum ut descenderet et sanaret filium ejus. JOAN. IV, 47

Notre divin Sauveur a institué sa sainte Mère, la distributrice de ses grâces, la consolatrice des affligés, le refuge des pécheurs, le salut des malades : ne semble-t-il pas que ce soit lui qui dise aujourd'hui à sa très sainte Mère, de descendre pour guérir ses enfants qui sont malades et sur le point de mourir? ne semble-t-il pas que ce soit Jésus qui presse la Mère de miséricorde d'avoir pitié. Ah! Marie n'a pas besoin d'être ainsi priée, d'être ainsi pressée par Jésus, de nous venir en aide. Depuis qu'il s'est offert pour nous sur la croix, elle nous aime sans mesure, car nous sommes rachetés au prix du sang de son Fils; elle nous aime sans mesure, parce que nous sommes ses enfants. Aussi se hâte-t-elle de venir en aide à tous ceux qui l'en prient, ou pour qui on la prie.

Mais qui sont ces malades que Marie vient avec tant de hâte et d'amour soulager et guérir? Ce sont d'abord les pécheurs qui ont encore devant eux assez de temps pour faire pénitence et pratiquer la vertu. Ce sont, en second lieu, les pécheurs à l'article de la mort. Ce sont enfin les âmes du purgatoire.

I. — Marie vient en aide aux pécheurs pendant leur vie. — La brebis égarée est celle que le bon pasteur semble préférer à toutes les autres, parce qu'il laisse les autres dans le désert pour la suivre et la rapporter au bercail. On pourrait dire qu'il en est de même de Marie et que les pécheurs ont ses préférences. Dans le Cantique des cantiques, le divin Epoux ne lui dit-il pas de paître les boucs qui sont la figure du pécheur : *Pasce hædos tuos* (Cant. I, 7)? C'est que les pécheurs sont ses enfants.

Elle les voit malades, et elle voudrait les guérir.

Elle les voit pauvres, et elle voudrait les enrichir.

Elle les voit couverts d'ignominie et elle les voudrait revêtir d'honneur et de gloire.

Quelle horrible maladie que le péché! C'est une lèpre hideuse qui ronge l'âme, qui la rend haïssable aux yeux de Dieu et des anges; qui lui fait répandre autour d'elle, l'odeur infecte et insupportable du scandale. Croyez-vous que Marie qui est votre Mère, ne souffre pas de voir votre âme en cet état, elle qui sait quelle offense fait à Dieu celui qui commet le péché? Quelle mère supporterait avec indifférence que le corps de son enfant fût atteint d'un mal si horrible?

L'âme en état de péché est pauvre. Aviez-vous fait quelques bonnes œuvres? aviez-vous amassé quelques mérites devant Dieu? si vous tombez dans une faute grave, tout est perdu. Eussiez-vous travaillé cinquante ans à servir fidèlement le Seigneur : un seul péché mortel détruit tous vos trésors : il ne reste rien; rien si ce n'est l'enfer, si vous mourez avant d'avoir fait pénitence. Et vous ne pouvez rien mériter tant que vous demeurerez dans ce malheureux état. Voilà votre pauvreté.

Vous êtes couverts d'ignominie si vous avez péché. Vous êtes les esclaves et les jouets des démons, vous que Dieu a adoptés pour ses enfants, vous pour qui un trône glorieux est préparé dans le ciel. Votre mère du ciel qui vous aime, ne voudra-t-elle pas vous tirer de la fange du péché, vous dépouiller de vos haillons sordides pour vous revêtir de votre première robe d'innocence et d'honneur, comme le père de l'enfant prodigue lorsque ce fils égaré revint auprès de lui? Ne voudra-t-elle pas briser vos fers et vous rendre la liberté? Vous voyez bien que Marie ne peut pas refuser de venir en aide aux pécheurs qui l'implorent ou pour qui d'autres lui adressent des prières. Mais il est une circonstance où le besoin de son aide devient plus pressant encore.

II. — Marie vient en aide aux agonisants. — Qui que vous

soyez, vous mourrez, et la mort sera la porte qui vous introduira dans votre éternité heureuse ou malheureuse. Ce redoutable moment fixera votre sort pour toujours; de lui dépendent votre bonheur ou votre malheur éternel. La bienheureuse Vierge ne l'ignore pas. Elle n'ignore pas non plus combien il est difficile de franchir heureusement ce dangereux passage. La nature se révolte contre la mort, et le démon qui se voit au moment de la victoire ou de la défaite définitive, redouble de rage et multiplie ses attaques.

Si vous êtes justes, comment résisterez-vous, affaiblis par la maladie et troublés par les angoisses et la dernière séparation, aux efforts de votre ennemi? Si vous êtes pécheurs, s'il faut non seulement repousser des tentations violentes et dangereuses, mais regretter les fautes passées, en faire une sincère pénitence, éveiller dans vos cœurs des sentiments de confiance et d'amour pour ce Dieu que vous avez si longtemps oublié, pour ce Dieu qui va vous juger et que vous avez tant de fois traité en ennemi et offensé grièvement, ne serez-vous pas perdu sans ressource, si vous n'avez personne pour vous venir en aide? Mais la Mère de Dieu est là. Elle est aussi votre mère; elle n'abandonne pas ses enfants dans ce pressant danger. Quand donc viendrait-elle en aide à ses enfants, si elle ne le faisait pas au moment où ils vont mourir? Sera-t-elle sourde à la prière de ceux qui lui diront : « Notre-Dame, descendez avant que votre enfant ne meure : » *Domina, descende priusquam moriatur filius tuus?*

III. — Il est encore d'autres âmes bien chères à la très sainte Vierge et qui ont un besoin extrême de son secours; ce sont les âmes du purgatoire. S. Augustin dit que le tourment du feu qu'elles endurent dans ce lieu de pénitence est plus cruel que tout ce que l'on peut endurer sur la terre : *Gravior erit ille ignis, quam quidquid homo potest pati in hac vita* (August. *in Psal.* xxxvii). C'est l'enseignement commun des Pères et des théologiens.

Et quelles sont les âmes qui endurent de pareils tourments? Ce ne sont pas des âmes maudites qui, jusqu'au dernier moment, se sont obstinées à demeurer en révolte contre le Seigneur, et ont quitté leur vie mortelle dans l'impénitence finale. Ce sont des âmes en état de grâce, mais qui redoivent encore quelque chose à la justice de Dieu : elles ne sortiront pas de ce lieu de supplice qu'elles n'aient tout payé jusqu'à la dernière obole. Ce sont les filles bien-aimées de Dieu, mais qu'il ne peut admettre dans son royaume où rien de souillé n'entrera jamais. Ce sont les filles bien-aimées de Marie.

Si la justice de Dieu exige que les âmes du purgatoire soient entièrement purifiées, la bienheureuse Vierge, qui n'est pas pour elles un juge, mais une mère pleine de tendresse et de miséricorde, ne négligera rien pour leur venir en aide. « Elle a tout

pouvoir dans le royaume du Purgatoire, » dit S. Bernardin de Sienne : *Beata Virgo in regno Purgatorii dominium tenet* (serm. III, *de Nomine Mariæ*, art. 2). Non pas qu'elle puisse rien contre les lois de la justice de Dieu, mais elle console et encourage ces saintes âmes; elle intercède en leur faveur en vertu de ses propres mérites; elle leur applique les mérites des pieux fidèles qui prient pour elles, font de bonnes œuvres, gagnent des indulgences. N'a-t-elle pas entre les mains tous les trésors de la miséricorde divine? Elle puise dans ces trésors autant que les dispositions de ces saintes âmes lui permettent de le faire. Oh! combien leurs souffrances seraient plus longues et plus cruelles si Marie ne leur venait en aide!

Venez donc à notre secours, ô Marie, venez pendant le cours de notre vie; venez à l'heure de notre mort, et venez encore lorsque nous serons dans ce lieu de souffrances et d'expiations. Montrez toujours que vous êtes notre mère!

II. — IL FAUT PROFITER DES GRACES QUE MARIE NOUS OBTIENT.

Hic cum audisset quia Jesus adveniret a Judæa in Galilæam, abiit ad eum. JOAN. IV, 47.

I. — La bienheureuse Vierge Marie nous obtient sans cesse des grâces du Seigneur. Elle connaît nos besoins, elle est notre mère, comment ne nous viendrait-elle pas en aide? Cependant la grâce de Dieu que nous obtient Marie est d'un prix infini, et Dieu, quelque généreux qu'il soit, ne veut pas que l'on en abuse. Il attache ses grâces à des lieux, à des temps, à des objets déterminés, à des réunions de circonstance qui rarement se retrouvent. Ne pas profiter de ces grâces c'est s'exposer à ne les avoir jamais. L'officier dont parle l'Evangile n'aurait peut-être jamais vu Jésus-Christ s'il n'avait saisi l'occasion du voyage du Seigneur en Galilée?

II. — Le moment de la grâce est souvent décisif pour le salut. Le fils de cet officier serait mort si son père n'avait pas profité du passage de Jésus-Christ. Gardez-vous de manquer ces grâces décisives.

III. — Quand on profite d'une grâce, Dieu en accorde souvent d'autres, et de plus grandes auxquelles on ne s'attendait pas. L'officier s'attendait-il à sa conversion et à celle de sa famille? La sainte Vierge s'attendait-elle à la maternité divine?

VINGT-ET-UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — MARIE DÉSIRE QUE NOUS SOULAGIONS LES AMES DU PURGATOIRE.

Et iratus dominus ejus tradidit eum tortoribus quoadusque redderet universum debitum.
MATTH. XVIII, 30.

Le serviteur infidèle qui s'est attiré pour la seconde fois la juste colère de son maître, et qui a perdu tout droit à sa miséricorde est remis entre les mains des exécuteurs de la justice et y demeure jusqu'au paiement complet de sa dette. Pourra-t-il jamais la payer, cette dette énorme? Nous savons que le maître irrité est Dieu lui-même, et que le serviteur coupable est le pécheur. Il ne pourra jamais payer sa dette s'il est chargé de quelque péché mortel. Il pourra la payer, si ses fautes ne sont que vénielles. D'un côté, c'est l'enfer avec ses supplices éternels et son épouvantable désespoir; de l'autre, c'est le purgatoire. Pour les malheureux qui sont dans l'enfer, nul ne peut rien, pas même la bienheureuse Vierge Marie. Pour les âmes tombées dans le purgatoire, Marie peut beaucoup, ou plutôt elle peut tout; mais nous pouvons quelque chose aussi, et elle désire que nous l'aidions à soulager ces âmes. Pourquoi le désire-t-elle? Parce que ces âmes lui sont chères ; parce qu'en travaillant à les soulager, nous faisons de nombreux actes de vertu; parce qu'en les secourant nous mériterons d'être secourus nous-mêmes, si un jour nous avons à souffrir des tourments semblables à ceux qu'elles endurent.

I. — Les âmes du purgatoire sont chères à la très sainte Vierge; ce sont des âmes prédestinées, des âmes saintes, des âmes qui l'aiment beaucoup, et qui, pour la plupart, l'ont servie avec fidélité pendant leur vie sur la terre. Dans les âmes du purgatoire, Marie voit les filles bien-aimées du Père éternel, les épouses de son divin Fils, les temples du Saint-Esprit. Elle y voit des images de Dieu qui brilleront un jour au ciel d'un merveilleux éclat; elle y voit le prix du sang de son divin Jésus; elle y voit le chef-d'œuvre de l'esprit d'amour; elle y voit les fleurs immortelles qui orneront sa propre couronne pendant l'éternité, ou plutôt elle y voit ses propres enfants.

Que n'a-t-elle pas fait pour elles? Outre qu'elle a consenti au sacrifice sanglant de son Fils sur la croix, outre qu'elle les a enfantées sur le Calvaire, au milieu des plus cruelles douleurs, elle a veillé sur elles avec une tendresse toute maternelle, pendant leur vie mortelle; elle les a défendues contre les attaques des ennemis, elle a détourné d'elles la glaive de la justice de

Dieu; elle les a soutenues, relevées de leurs chutes, conduites enfin jusqu'à la porte du ciel : mais ces âmes ne sont pas entièrement pures. Elles ont encore quelque chose, beaucoup peut-être à payer à la justice de Dieu : Marie pourrait bien, pour quelqu'une en particulier, obtenir de son divin Fils une rémission entière, mais le demander pour toutes serait aller contre les exigences de la justice divine : il faut se résigner à les voir expier leurs fautes, ou obtenir que leurs dettes soient payées par d'autres. Marie fera beaucoup, elle donnera, en vertu de ses propres mérites, un prix presque infini à ce que l'on paiera pour ces âmes, mais il faut une expiation qu'elle ne peut accomplir par elle-même, maintenant qu'elle règne dans la gloire des cieux, et elle attend de vous cette expiation, une prière, un acte de vertu, une indulgence gagnée, un rien, mais enfin quelque chose.

II. — En travaillant à soulager ces âmes, vous faites vous-mêmes de nombreux actes de vertu. La bienheureuse Vierge Marie s'intéresse aux âmes du purgatoire, mais en vous demandant de leur venir en aide, elle n'a pas moins à cœur vos propres intérêts. Vous savez que N.-S. Jésus-Christ a dit : « Qui-» conque aura donné à l'un de ces plus petits seulement un verre » d'eau froide à boire, parce qu'il est de mes disciples, en vé-» rité je vous le dis, il ne perdra point sa récompense » : *Quicumque potum dederit*, etc. (Matth. x, 42). Quelle magnifique récompense ne se préparent donc pas ceux qui procurent aux âmes du purgatoire le rafraîchissement précieux et tant désiré de leurs prières, de leurs bonnes œuvres, de leurs ferventes communions, du saint sacrifice de la messe, des indulgences gagnées à leur intention! Toutes les souffrances, tous les besoins de la terre que vous pouvez soulager ne sont rien comparés aux souffrances et aux besoins de ces âmes. Et quelle reconnaissance Marie ne vous aura-t-elle pas? quelle ne sera pas la reconnaissance du Seigneur lui-même pour le bien que vous aurez fait à de telles âmes, qui lui sont si chères et qui méritent tout ce que l'on fait pour elles? En vérité, je vous le dis, vous ne perdrez pas votre récompense. Vous serez bénis dans ce monde, vous serez comblés de biens en cette vie et dans l'autre.

III. — Vous vous préparez des secours pour le temps où vous serez vous-mêmes en purgatoire. A l'exception des tout petits enfants qui meurent avec la grâce entière de leur baptême, ceux qui vont directement au ciel au sortir de cette vie sont bien rares. Quelques saints dont la perfection et les mérites extraordinaires font l'admiration de l'Eglise, quelques âmes privilégiées qui, dans le silence du cloître, se sont élevées à un degré de vertu que nul ne soupçonne, voilà peut-être les seuls qui n'ont pas à passer par les flammes du purgatoire. Si donc vous avez le bonheur de sauver votre âme, vous la sauverez,

mais en passant par le feu, selon la parole de l'Apôtre : *Salvus eris, sic tamen quasi per ignem* (I Cor. XIII, 15). Que deviendrez-vous dans ces flammes redoutables, dont les flammes de ce monde ne sont pour ainsi dire qu'une ombre, vous qui ne pouvez rien souffrir, vous que le moindre sacrifice effraie? Et pensez à la multitude de vos péchés, qui vous ont été pardonnés peut-être, mais dont vous avez fait une pénitence si imparfaite. Pensez aux manquements sans nombre que vous commettez chaque jour et dont vous n'avez nul regret, que vous n'expiez en aucune manière : pensées légères, dangereuses, contraires à la charité, à l'humilité ou à quelque vertu que ce soit; paroles répréhensibles qui blessent Dieu, le prochain, ou votre propre conscience, actes inconsidérés, imprudents, coupables même sans aller jusqu'au péché mortel : il faudra tout expier, tout payer jusqu'à la dernière obole. Mais si, pendant votre vie, vous vous êtes appliqués à venir en aide aux âmes du purgatoire, si vous avez fait célébrer la messe pour elles, reçu la sainte communion, récité souvent le chapelet ou quelque autre prière, accompli des actes de charité ou de mortification pour les secourir, ah! ne craignez pas d'être abandonnés. Ce que vous aurez fait pour les autres, vous sera rendu au centuple. Marie ne permettra pas que vous soyez dupes de votre générosité; votre dette, fût-elle de dix mille talents, sera bientôt acquittée, et vous ne ferez pour ainsi dire que passer par les mains des exécuteurs de la divine justice. Pourrait-il en être autrement lorsqu'on a affaire à un juge souverainement juste, il est vrai, mais aussi souverainement miséricordieux et qui nous a donné sa propre Mère pour médiatrice auprès de lui? Ce n'est pas sans raison qu'il a fait d'elle la reine de miséricorde en même temps que notre mère. Priez donc pour les âmes du purgatoire. Peut-être en est-il parmi elles qui vous ont été bien chères sur la terre, peut-être en est-il dont le seul souvenir fait couler vos larmes. Priez pour ces saintes âmes; vous leur ferez du bien, vous réjouirez le cœur de Marie, vous enrichirez votre trésor de mérites et vous vous préparerez une entrée plus facile dans le séjour de l'éternelle gloire et de l'éternel bonheur. Ainsi soit-il.

II. — EN QUELLE QUALITÉ MARIE PARAITRA AU JUGEMENT DERNIER.

Voluit rationem ponere cum servis suis. Matth. XVIII, 23.

Le royaume du ciel est comparé à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs, dit N.-S. Jésus-Christ. C'est le jugement particulier d'abord et ensuite le jugement général, qui sont l'objet de cette parabole. Mais remarquez qu'il n'est ques-

tion que des serviteurs. Le jugement regarde-t-il la très sainte Vierge en quelque manière, elle qui n'est pas la servante mais la mère du souverain juge?

I. — Marie paraîtra au jugement dernier, mais non pas pour être jugée. En effet, le jugement suppose la discussion des mérites, des démérites, du bien et du mal. En Marie, il n'y a pas lieu à discussion; parce que tout est absolument bien : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* Il n'y a que matière à louanges.

II. — Elle paraîtra pour être glorifiée et récompensée selon ses mérites dont l'immensité incompréhensible aux anges eux-mêmes, sera manifestée à tous, pour la plus grande joie de ses serviteurs fidèles et pour la confusion de ses ennemis.

III. — Elle paraîtra en qualité de juge. Si les apôtres ont droit à ce titre de juge, parce qu'ils ont concouru à la diffusion du christianisme, Marie a des droits bien plus grands encore, elle qui a donné le Rédempteur au monde, et qui a été instituée la grande distributrice des grâces par lesquelles les saints arrivent au salut.

VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — DU CULTE QUI EST DU AUX IMAGES DE MARIE.

Cujus est imago hæc? MATTH. XXII, 20.

Si quelqu'un vous demandait pourquoi vous vénérez, pourquoi vous aimez les images de la très sainte Vierge, il vous suffirait de lui répondre par la question que Notre-Seigneur adressait autrefois aux Pharisiens et aux Hérodiens qui cherchaient à le surprendre dans ses paroles. Ils demandaient donc au divin Maître : « Est-il permis ou non, de payer le tribut à César? » Jésus leur répondit : « Montrez-moi la monnaie du tribut. Et » eux lui présentèrent un denier. Jésus leur demanda : De qui » est cette image et cette inscription? Ils répondirent : De » César ». Pour vous, ce n'est pas l'image de César que vous honorez, c'est l'image de la Reine du ciel et de la terre; c'est l'image de la Mère de Dieu, qui a daigné vous accepter aussi pour ses enfants. On conçoit qu'une telle image ait droit à toute notre vénération, à un véritable culte. Vous qui aimez Marie, vous n'avez pas besoin que l'on vous prouve cette vérité; cependant il est toujours bon et utile de nous rendre compte des raisons qui nous font agir, et c'est pourquoi je vais vous rappeler les principaux motifs de notre dévotion envers les images de Marie. Nous en citerons trois : les avantages que cette dévotion

nous procure; le plaisir qu'elle cause à la très sainte Vierge, et la terreur qu'elle inspire au démon.

I. — Avantages que nous procure le culte des images de la sainte Vierge. — De tout temps l'Eglise a favorisé le culte des images des saints, et en particulier des images de la très sainte Vierge. S. Basile, S. Athanase, justifient ce culte en le comparant au respect dont on entoure les images des rois. Ce respect ne s'arrête pas à l'image, il remonte jusqu'à celui qu'elle représente. C'est pourquoi Nabuchodonosor tenait tant à ce que tout son peuple adorât l'immense statue d'or pur qu'il s'était fait élever à lui-même. Mais outre que le culte de Marie est justifié par cette seule considération, il nous est extrêmement utile.

En premier lieu, les images saintes sont pour nous un enseignement. Ce sont d'éloquents orateurs qui nous rappellent ce que la bienheureuse Vierge a été, ce qu'elle a fait, et nous excitent ainsi à lui rendre les hommages dus à ses grandeurs et à ses perfections, à imiter ce qui est imitable en elle. Ce sont les livres des simples et des ignorants, mais ce sont aussi les livres des savants et des sages. On trouve une douce jouissance à lire de tels livres. Tous n'y lisent pas la même chose, mais tous peuvent y trouver, s'ils le veulent, les leçons dont ils ont surtout besoin ; tous y lisent une invitation pressante à la justice et à la vertu. On sait combien les images impures excitent violemment au vice ; les images pures et saintes éveillent de la même manière l'amour du bien et de la sainteté dans les cœurs.

Elles sont, en second lieu, une continuelle excitation à aimer davantage la très sainte Vierge, un mémorial qui empêche l'oubli. Hélas ! tout nous vient par les sens, et nous oublions aisément ce qui ne les frappe pas. Sans doute on pense à un ami absent ; mais n'aime-t-on pas à avoir son image, et cette image, lorsqu'on la possède, n'est-elle pas un trésor ? En la voyant on sent plus vivement la peine que cause la séparation ; on désire plus ardemment le retour de celui qu'on aime, et l'affection qu'on lui porte grandit d'autant. Qui ne se sent plus rempli d'amour pour Marie lorsqu'il contemple quelqu'une de ses saintes images, lorsqu'il la voit étendant les mains vers nous pour nous combler de grâces, ou portant entre les bras son divin Enfant ?

II. — Marie prend plaisir aux honneurs que nous rendons à ses images. — C'est qu'en effet ces honneurs se rapportent à elle et montent jusqu'à son trône. Ce que l'on fait pour les images de la Mère de Dieu, c'est à elle-même qu'on le fait. Nous ne la possédons pas présente parmi nous d'une manière qui frappe nos sens ; mais les hommages que nous serions heureux de rendre à sa personne, nous les rendons à ce qui la représente. Il n'y a rien de trop beau pour Marie ; il n'y a rien de trop beau non plus pour l'ornementation de ses images, pas de

marques de vénération trop profondes, pourvu que l'on n'oublie pas que c'est Marie que l'on honore, et non pas l'image en elle-même. Aussi la sainte Eglise ne ménage-t-elle pas les honneurs aux images de Marie. Voulez-vous un exemple? On lit dans le Pontifical romain, que lorsque le Souverain Pontife bénit solennellement les images des saints, il le fait sans mitre, se contente d'une seule oraison et d'une seule aspersion d'eau bénite. Mais s'agit-il d'une image de la Mère de Dieu? il se couvre de la mitre, dit plusieurs antiennes, plusieurs psaumes et plusieurs oraisons; il fait deux aspersions avec l'eau bénite et encense la sainte image.

Que de merveilles Marie n'opère-t-elle pas dans les sanctuaires où ses images sont particulièrement vénérées! Or, ce n'est pas de notre temps seulement, c'est depuis le temps des Apôtres, que sont ainsi honorées les images de la très sainte Vierge, et qu'elle témoigne par des miracles sans nombre combien lui est agréable le culte qu'on leur rend.

III. — Le démon a horreur du culte des images de Marie. Lisez l'histoire de l'Eglise, vous verrez que dans tous les temps, le démon a suscité des ennemis acharnés de ce culte. Il ne veut pas que l'on honore les images de Marie parce que cette bienheureuse Vierge est la femme dont le talon vainqueur lui a écrasé la tête. Voir l'image de Marie, est pour son orgueil un insupportable supplice; les hommages rendus à l'image de Marie lui sont plus cruels que les flammes même de l'enfer. Ajoutez qu'il n'ignore pas le bien que nous font ces images. Il sait que l'image de Marie a été pour plus d'un une cause de salut, que plus d'un pécheur y a trouvé la grâce du retour à Dieu, plus d'une âme juste, le courage de persévérer et de marcher à pas rapides dans la voie de la perfection. Aussi rappelez-vous les fureurs des iconoclastes, les fureurs sanglantes des hérétiques du XV^e^ siècle et des impies de la fin du XVIII^e^. Que de sang le démon n'a-t-il pas fait couler en haine des saintes images! Que d'images de Marie n'a-t-il pas fait mutiler, briser, détruire par le feu. Mais c'est en vain; l'image de Marie triomphe. De toutes parts on l'acclame; de toutes parts on la vénère et on la prie.

O Marie! c'est vous que nous honorons, c'est vous que nous aimons, vous que nous prions dans vos saintes images. Nous les aimerons toujours, nous les honorerons toujours, jusqu'à ce qu'il nous soit donné de voir, non plus votre image, mais vous-même dans la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

II. — MARIE, IMAGE PARFAITE DE DIEU.

Cujus imago hæc? MATTH. XXII, 20.

La bienheureuse Vierge Marie était si belle, si pleine de ma-

jesté, que S. Denis l'Aréopagite, disciple de S. Paul, ayant eu le bonheur de la voir quelque temps avant sa glorieuse assomption, écrivait à son maître, qu'il l'aurait prise pour Dieu lui-même, s'il n'avait pas été éclairé des lumières de la foi. En effet, la bienheureuse Vierge Marie est la plus parfaite image de Dieu, après l'humanité adorable de Notre-Seigneur.

I. — Elle est l'image parfaite de Dieu, par les dons naturels qu'elle reçut de lui dans son âme et même dans sa chair. Image de toutes les perfections divines qui peuvent être communiquées à une créature dans l'ordre naturel.

II. — Elle fut l'image parfaite de Dieu dans l'ordre de la grâce, qui l'éleva incomparablement plus haut, que ne le pouvaient faire ses perfections purement naturelles.

III. — Elle est l'image parfaite de Jésus-Christ dans l'ordre de la gloire, partageant la gloire, la puissance, la félicité de l'humanité adorable de son Fils.

VINGT-TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — RESPECT PROFOND AVEC LEQUEL IL FAUT PRIER MARIE.

Ecce princeps unus accessit et adorabat eum. MATTH. IX, 18.

Les Evangélistes S. Marc et S. Luc nous apprennent le nom de l'homme qui vient trouver Jésus pour lui demander la guérison de sa fille. Il s'appelait Jaïre ; il était le premier des pharisiens, le chef de la synagogue et jouissait d'une grande autorité parmi ces Juifs qui professaient du mépris pour Notre-Seigneur et affectaient de le nommer le fils du charpentier. Mais l'affliction est une habile maîtresse, et la douleur que causait à Jaïre la mort imminente de sa fille lui eut enseigné bien vite qu'il fallait recourir à Jésus, et comment il devait le prier pour être exaucé. Voyez-vous ce chef des pharisiens orgueilleux, accourir vers celui qu'il méprisait hier encore, fléchir humblement les genoux devant lui, et lui rendre ses adorations. S. Matthieu ne dissimule pas que ce spectacle l'étonne; il en parle comme d'une chose extraordinaire : *Ecce princeps unus accessit et adorabat eum* : « Voilà qu'un prince s'approcha de lui et l'adorait. » Aussi voyez comme le respect qu'il témoigne au Sauveur est aussitôt récompensé. Il n'est pas repoussé d'abord comme la Chananéenne, qui, elle aussi, priait pour sa fille, et n'obtint la guérison demandée qu'à force de supplications. Jésus se lève aussitôt; il le suit, entre dans sa demeure et ressuscite la jeune fille qui était morte, pendant que Jaïre allait implorer sa guérison. S. Bonaventure, expliquant le passage correspondant à cet évangile dans

S. Luc, nous dit que nous devons apprendre de cet exemple avec quel respect intérieur et extérieur nous devons prier.

Si nous voulons que Marie reçoive nos prières et les exauce, comme Jésus a reçu et exaucé la prière de Jaïre, faisons donc comme ce chef de la synagogue, témoignons un respect profond à cette auguste Vierge non seulement dans nos pensées, mais aussi extérieurement.

I. — Respect intérieur avec lequel il faut prier Marie. — S. Bernard nous a laissé cette règle que chacun devrait s'efforcer de suivre dans ses prières : « Il faut prier avec un respect » profond, aussi bien de l'esprit que du corps, c'est-à-dire avec » une humilité intérieure qui se manifeste extérieurement. Il sert » peu de prier, d'incliner la tête, de se frapper la poitrine si » l'on n'incline pas et si l'on n'humilie pas intérieurement son » esprit en priant : » *Orare oportet reverenter tam mente quam corpore , id est, humilem debet servare reverentiam interius et exterius; parum quippe prodest orare et caput inclinare, et pectus exterius tundere, nisi orans inclinet, et humiliet interius mentem* (S. Bern. *in Reg.*). La vertu de la prière que nous adressons à Marie est grande; mais à la condition qu'elle soit brûlante de charité, pleine de foi, soutenue par la pureté d'intention, associée à l'humilité, pure de toute tache et accompagnée de bonnes œuvres. De telles prières ne peuvent manquer d'être agréables à Dieu et à Marie. Mais si elles manquent de ces qualités, elles auront peu de prix à leurs yeux.

David disait autrefois : « Seigneur, que ma prière monte comme » la fumée de l'encens en votre présence : » *Dirigatur, Domine, oratio mea sicut incensum in conspectu tuo* (Psal. cxl, 2). L'encens que l'on brûlait dans le temple de Jérusalem était composé de divers parfums très précieux; de même la prière que vous adressez à Marie doit être un composé de diverses vertus qui lui sont chères, la foi, l'espérance, la charité, l'humilité et la persévérance. C'est dans le temple que l'on brûlait cet encens; et c'est dans le temple de votre cœur, ce temple si cher à Dieu, que l'encens de votre prière doit être offert. Quel encens agréable pour la très sainte Vierge, que l aSalutation Angélique, que le saint Rosaire, lorsque vous faites monter vers elle ces prières, avec un cœur vraiment bien disposé, avec un cœur réellement pieux et rempli de respect, en même temps que d'amour! Avec quels sentiments pensez-vous que l'ange Gabriel lui ait adressé ces paroles : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous?* Quelle profonde vénération intérieure, quel respect pour celle qu'il vénérait comme la merveille et la reine du ciel et de la terre, comme la Mère de Dieu lui-même!

Il arrivait souvent que l'encens offert par les Juifs dans le temple, ne plaisait pas au Seigneur. Il disait par la bouche d'I-

saïe : « Ne m'offrez plus de sacrifices en vain : l'encens m'est en » abomination : » *Ne offeratis ultra sacrificium frustra. Incensum abominatio est mihi* (Isa. I, 13). C'est que Dieu regardait moins l'encens lui-même que le respect, la pureté intérieure de ceux qui le lui offraient. Aussi ajoutait-il : « Lavez-vous, purifiez-vous, » ôtez le mal de vos pensées : » *Lavamini, mundi estote, auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis* (Isa. I, 16). A cette condition vos prières seront exaucées.

Si donc vous voulez que vos prières soient agréables à Marie, et qu'elles retombent sur vous en rosée de bénédictions, présentez-vous devant cette auguste Vierge, avec un cœur qui soit digne de lui être offert, c'est-à-dire avec un cœur pur ou qui du moins, désire sincèrement le devenir, avec un cœur plein de confiance et d'amour, mais aussi plein de respect pour la Mère de Dieu, la reine des anges et des hommes.

II. — Respect extérieur avec lequel il faut prier Marie. — Le respect intérieur ne suffit pas pour que nos prières soient bien reçues de Marie et méritent d'être exaucées. Il y faut ajouter le respect extérieur. Qui croira d'ailleurs que le respect intérieur existe, s'il ne se manifeste pas extérieurement, toutes les fois qu'il lui est possible de le faire? Il est vrai que l'on peut et que l'on doit prier en tout temps, au milieu de toutes les occupations, de tous les travaux. Il n'est pas indispensable pour prier de se mettre à genoux, d'élever les mains et les yeux vers le ciel, il suffit d'y élever ses pensées et son cœur; mais il est vrai aussi que celui qui, le pouvant, ne manifesterait jamais, ou presque jamais extérieurement le respect qu'il porte à Dieu et à Marie, dans les prières qu'il leur adresse, montrerait que ce respect lui manque intérieurement, et que ses prières, s'il en fait, sont de celles qui ne montent pas vers le ciel; des prières qui offensent plutôt qu'elles n'honorent.

Si donc vous voulez adresser à Marie des prières dignes qu'elle les exauce, recueillez-vous intérieurement, prenez l'attitude la plus respectueuse que vous pouvez, selon le lieu où vous êtes et selon les circonstances. A genoux, debout, assis, peu importe, pourvu que cette position soit celle qu'il vous semble que vous devez garder, pour que la très sainte Vierge abaisse sur vous un regard satisfait, et priez. Alors Marie vous écoutera comme une reine bienveillante écoute des sujets respectueux qui l'implorent; alors elle vous écoutera comme une tendre mère écoute des enfants bien-aimés qui lui disent leur vénération, leur confiance, leur amour. Elle vous exaucera; vous obtiendrez d'elle des grâces dignes de sa tendresse maternelle; vous serez bénis pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

II. — COMMENT ON OBTIENT LES FAVEURS EXTRAORDINAIRES DE MARIE.

Si tetigero tantum vestimentum ejus salva ero. MATTH. IX, 21.

S. Augustin parlant du grand Apôtre disait : *Cor Pauli, cor Christi* : « Le cœur de Paul, c'est le cœur de Jésus-Christ. » Combien il serait plus vrai encore de dire : *Cor Mariæ, cor Christi* : « Le cœur de Marie, c'est le cœur du Christ. » Si donc vous voulez savoir comment on obtient du cœur de Marie les faveurs extraordinaires, voyez comment on les obtenait de Jésus, et considérez en particulier la conduite de la femme dont parle l'évangile de ce jour.

I. — Cette femme désira ardemment sa guérison. — Désirez comme elle ardemment la grâce que vous demandez. Faites comme elle tout ce qui vous semble propre à atteindre ce but, mais surtout allez à Marie, pour arriver par elle à Jésus et obtenir ainsi ce que vous désirez.

II. — Elle avait une grande confiance. — Une prière qui manque de confiance est une sorte d'injure faite à la très sainte Vierge, qui mérite notre confiance à tant de titres. Comment exaucerait-elle une semblable prière ? *Si potes credere, omnia possibilia sunt credenti* (MARC. IX, 22).

III. — Elle avait une profonde humilité. — Toute sa conduite telle que S. Marc la rapporte (V, 22) le prouve. Marie exauce les humbles. Elle aime l'humilité qui lui procura la gloire de la maternité divine.

VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — MARIE NE VIENT PAS EFFICACEMENT EN AIDE AUX PÉCHEURS OBSTINÉS.

Luna non dabit lumen. MATTH. XXIV, 29.

Dans l'effrayant tableau que N.-S. Jésus-Christ nous fait des événements qui prépareront le jugement dernier, il y a ce trait : « La lune ne donnera pas sa lumière : » *Luna non dabit lumen.* Ces paroles du Sauveur s'accompliront à la lettre, le soleil matériel s'obscurcira, la lune ne donnera plus de lumière, les astres seront troublés dans leur cours et sembleront tomber du ciel. Mais ces paroles ont aussi un sens spirituel; le soleil est Jésus-Christ; la lune est sa bienheureuse mère, les étoiles sont les saints, et la fin du monde c'est la mort de chacun de nous, avec le jugement qui la suit. Ne nous occupons ici que de la lune mystique, la très sainte Vierge Marie, et voyons qui sont les malheureux qui seront privés de sa lumière, aux approches de la

mort et du jugement. Il nous importe de le bien savoir, pour n'être pas exposés à nous trouver de ce nombre, et pour éviter ce malheur, autant qu'il nous sera possible, à ceux qui nous sont chers.

La bienheureuse Vierge ne donnera pas sa lumière, c'est-à-dire un secours efficace à ses ennemis obstinés; à ceux qui n'ont aucune dévotion; à ceux qui n'ont qu'une dévotion fausse, parce qu'ils ne veulent pas sincèrement sortir du péché.

I. — Il faut remarquer avant tout que Marie ne refuse son secours à aucun de ceux qui le désirent véritablement, qui le demandent et qui sont dans la disposition d'en profiter. Mais elle ne le donne pas à ceux qui le méprisent, et qui, par l'abus qu'ils en feraient se rendaient plus coupables encore.

Au premier rang de ces malheureux dont la perte est assurée, si, déjà privés des lumières du soleil qui est Jésus, ils n'ont même pas celle de la lune pour se conduire, il faut placer les pécheurs qui non seulement n'honorent pas Marie, mais se déclarent ses ennemis, attaquent le culte et les honneurs qu'on lui rend, la confiance que l'on met en elle. De ces ennemis de Marie, on en trouve beaucoup parmi les hérétiques. Nous savons avec quelle fureur en particulier Luther et ses premiers disciples se sont attaqués à la Mère de Dieu et à son culte. Mais hélas! de tels ennemis ne sont pas rares de nos jours, même parmi ceux qui sont nés dans l'Eglise catholique. Nul ne pousse loin la haine de Dieu et de Marie, comme le misérable qui oublie ou qui renie son baptême. Tous ne vont pas jusque-là; plusieurs se contentent de taxer d'exagération les honneurs dus à la très sainte Vierge, de critiquer la confiance que l'on met en elle et de faire, des merveilles que Marie opère en faveur de ses serviteurs, l'objet de leurs railleries.

Que voulez-vous que la très sainte Vierge fasse pour des âmes ainsi disposées? Les inspirations de la grâce n'ont plus de prise sur elles; les miracles les plus éclatants les troublent un moment, mais elles se raidissent contre eux. La lune brillerait en vain pour ces pécheurs: ils ferment obstinément les yeux à la lumière. Mais cependant la mort approche et le jugement la suit de près. Malheureux aveugles: ouvrez enfin les yeux! il en est temps encore : un peu de sagesse, un peu de souci de votre sort futur; un peu de bonne volonté et Marie viendra à votre aide, car elle ne rebute personne de ceux qui veulent profiter de ses grâces.

II. — Après les ennemis de Marie, qu'elle ne peut éclairer tant qu'ils s'obstineront à demeurer ses ennemis, il y a les pécheurs qui ne haïssent pas positivement Dieu, ni sa très sainte Mère, mais qui n'ont aucune dévotion, habitués à une vie coupable, n'en veulent pas sortir. Ils n'ont aucune volonté de faire pénitence, ni de se mettre à pratiquer la vertu. Si la pensée leur en vient quelquefois, ils se hâtent de la repousser. Peut-

être cependant reste-t-il à plusieurs quelque souvenir de la religion ; peut-être se recommandent-ils en certaines occasions à Dieu et à la très sainte Vierge. Est-ce assez pour espérer un secours efficace de la Mère de Dieu?

Marie peut venir à leur aide, comme elle peut venir en aide même à ses ennemis les plus obstinés dont nous avons parlé d'abord; mais elle ne leur doit aucunement une telle faveur, et il n'y a pas de raison de l'espérer pour eux. S'ils ont quelque reste de dévotion, c'est une dévotion fausse et nulle, puisqu'elle s'accorde avec la volonté de demeurer dans le péché et de commettre de nouvelles fautes. Avec de telles dispositions, vous ne sauriez rien faire qui plaise véritablement à Dieu et à sa très sainte Mère. Vouloir demeurer dans le péché et prétendre obtenir le salut ou quelque autre grâce, par l'intercession de Marie, c'est une vaine et folle présomption, qui ressemble un peu à celle des hérétiques dont la prétention est d'arriver au ciel sans se mettre en peine de garder les commandements de Dieu et de faire des bonnes œuvres.

Néanmoins, il arrive quelquefois que la bienheureuse Vierge Marie pousse la miséricorde jusqu'à tenir compte à ces pauvres pécheurs, plus aveugles et plus faibles que méchants du peu de bien qu'ils auront fait et du mal qu'ils n'auront pas fait; elle tiendra compte surtout des prières, des bonnes œuvres, offertes à leur intention par des âmes plus fidèles, et elle fera enfin briller à leurs yeux quelques rayons de sa douce lumière, pour les ramener dans la voie du salut. Mais ceux qui risqueraient la grande affaire de leur salut, sur un espoir si incertain, seraient bien imprudents et bien à plaindre. Qui leur dit d'ailleurs qu'ils ne repousseraient pas ces dernières avances de Marie, comme ils en ont repoussé tant d'autres?

III. — Il y a enfin d'autres pécheurs, qui vivent habituellement dans le péché, mais qui cependant voudraient y renoncer. Leur contrition n'est pas encore parfaite; ils n'ont pas encore la volonté bien arrêtée de sortir sans plus tarder du péché; cependant ils ont une véritable dévotion envers la sainte Vierge; ils espèrent arriver par son secours et sa protection à la grâce de Dieu et au salut; ils lui demandent sincèrement la grâce de se convertir. Ces bons désirs, ces sentiments louables ne sont pas incompatibles avec l'état de péché mortel; on peut même, en ce malheureux état, faire des actes de foi, d'espérance, de crainte de l'enfer, de regret de ses péchés qui, sans rien mériter devant Dieu, attirent cependant des grâces plus abondantes, et préparent l'âme à mieux en profiter. De même, vous pourriez même en état de péché mortel si vous avez le malheur d'y tomber, prier la sainte Vierge, réciter le rosaire, visiter ses autels; sans doute vos actes de dévotion ne mériteraient rien, mais

Marie est votre mère; elle ne vous traite pas en rigueur de justice. Au contraire, sa bonté n'attend qu'une occasion, qu'un prétexte pour vous accorder les grâces les plus précieuses. Elle qui a des miséricordes, même pour ceux qui la méconnaissent et l'outragent; elle qui ne demande qu'à les sauver si seulement ils ne repoussent pas la main qu'elle leur tend avec compassion, pourrait-elle repousser ceux qui témoignent de la bonne volonté, ceux qui veulent se sauver, ceux qui l'aiment et mettent en elle leur confiance?

Qui que vous soyez donc, recourez à Marie. Si vous l'avez gravement offensée, si vous avez longtemps repoussé ses invitations et répondu par l'ingratitude ou l'indifférence aux soins que vous a prodigués son amour maternel, levez-vous enfin et allez à elle. Dites-lui que désormais vous voulez suivre ses saintes inspirations. Purifiez vos cœurs, renoncez au péché, montrez-vous dignes de la Mère de Dieu qui veut bien vous adopter pour ses enfants. Ainsi vous pourrez compter sur sa toute-puissante protection pour le jour de la mort et pour le jour plus redoutable encore du jugement dernier. Ainsi soit-il.

II. — MARIE NOTRE REFUGE.

Tunc qui eis Judæa sunt fugiant ad montes. MATTH. XXIV, 16.

Quelles sont donc les montagnes vers lesquelles Jésus-Christ nous conseille de fuir lorsque approcheront les derniers jours? Ces montagnes sont celles dont il est dit que sur leurs sommets reposent les fondements de la cité de Dieu qui est Marie. Ce sont les saints, ce sont les anges, dont nous devons implorer les secours, mais au-dessus des saints et des anges, c'est la bienheureuse Vierge Marie elle-même, qui doit être notre refuge.

Elle est pour nous un refuge assuré parce que :

I. — Elle a reçu toute puissance au ciel et sur la terre, pour nous protéger, nous secourir, nous conduire au ciel si nous recourons à elle.

II. — Elle est miséricordieuse à l'exemple de Jésus, et elle ne repousse aucun de ceux qui l'implorent, fussent-ils les plus coupables des hommes.

III. — Elle a été instituée l'avocate des pécheurs, leur médiatrice auprès de Dieu. Plus encore, elle est notre mère à tous.

Recourons donc à Marie et nous trouverons auprès d'elle un refuge assuré contre tous les dangers, et surtout contre le danger de perdre notre âme.

APPENDICE AU TOME VII

L'INTÉRIEUR DE MARIE

PAR LE PÈRE GROU S. J. [1]

CHAPITRE PREMIER.

DE L'IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE.

Le Verbe divin ayant de toute éternité jeté les yeux sur Marie, pour en faire sa mère dans le temps de son incarnation ; l'on ne peut douter qu'en la créant il n'ait distingué son âme par tous les privilèges, et ne l'ait enrichie de toutes les grâces convenables à une si haute dignité, la plus grande à laquelle pût être élevée une simple créature. Aussi est-ce la croyance commune de l'Eglise, quoique ce ne soit pas un article de foi[2], que la sainte Vierge, seule entre tous les enfants d'Adam, a été exempte du péché originel, et de toutes ses suites ; qu'elle a été conçue dans la grâce sanctifiante, et dans un état de sainteté, qui attirait sur elle les complaisances du Très-Haut. Il est à croire encore qu'elle a eu l'usage de sa raison longtemps avant les autres enfants ; peut-être au moment de sa naissance, et même à celui de l'union de son âme avec son corps : sans néanmoins qu'il en parût rien au dehors. Car ce que le Verbe a pu faire en faveur de celle qui dans le temps devait être sa mère, il est juste de penser qu'il l'a fait ; et nous ne devons pas craindre de pousser les choses trop loin en ce point.

1. Ce bel opuscule, écrit pour l'instruction d'une personne pieuse, pourra être de quelque utilité dans la prédication *du Mois de Marie* et les allocutions aux congrégations et réunions pieuses.

2. Le P. Grou écrivait en 1794. Aujourd'hui, depuis le 8 décembre 1854, jour de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, il dirait : « *Il est de foi que la doctrine qui tient que la bienheureuse Vierge Marie a été,* » *dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilège singu* » *lier de Dieu tout-puissant, et en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du* » *genre humain, préservée et exempte de toute tache de la faute originelle, est* » ***révélée de Dieu, et que par conséquent elle doit être crue fermement et cons-*** » ***tamment par tous les fidèles.*** » (N. E.)

Cela posé, il est donc vrai que Marie, au premier instant de sa conception, était dans une disposition de sainteté supérieure à celle de tous les anges et de tous les hommes ; qu'elle a été dès lors en état de glorifier Dieu d'une manière plus excellente que toutes les autres créatures ensemble ; que rien en elle ne la portait au mal ; et que tout la portait au bien surnaturel le plus parfait, autant que son âge et les circonstances l'en rendaient capable ; que sans être impeccable par nature, ce qui n'appartient qu'à Dieu, elle l'a été par grâce, au point de ne jamais se rendre coupable de la moindre imperfection volontaire.

Formons-nous sur cela, s'il est possible, l'idée de l'intérieur naissant de Marie. Un entendement éclairé des plus pures lumières ; une volonté droite, entièrement conforme à celle de Dieu ; une liberté plus parfaite que celle des anges, et d'Adam dans l'état d'innocence, dont non seulement elle ne devait point abuser, mais dont elle devait faire constamment le plus excellent usage ; point d'ignorance ; point de concupiscence ; qui sont les deux plus grands maux de la nature humaine, et la source de tous les autres ; des passions toujours réglées, toujours dans l'ordre, toujours conspirantes avec la raison et la grâce ; une chair d'ailleurs si pure, si sainte, digne d'être un jour la chair de l'Homme-Dieu ; un degré éminent de grâce sanctifiante ; des grâces actuelles d'un ordre supérieur pour toutes ses pensées, ses affections, ses actions ; nul mauvais penchant, nulle habitude vicieuse au dedans ; nulle tentation au dehors ; une horreur extrême de tout mal, même le plus léger ; un attrait, un goût, une facilité inexprimables pour toutes les vertus ; une union continuelle avec Dieu ; un dévouement absolu à ses volontés ; une fidélité inviolable à la grâce ; un oubli total de soi-même ; une intention d'une pureté ineffable, qui rapportait tout sans exception et sans réserve à la plus grande gloire de Dieu, et qui l'élevait au-dessus de tout motif de mérite, de sainteté personnelle, de récompense : tels ont été les premiers traits de l'intérieur de Marie.

Or, les théologiens s'accordent à nous enseigner que cet intérieur, si parfait dès le commencement, a toujours pris sans interruption de nouveaux accroissements, des accroissements proportionnés à sa première perfection, des accroissements aussi rapides et aussi grands qu'il était possible. Quel était donc l'intérieur de Marie dans le cours de sa vie ! quel était-il à son dernier soupir !

Je m'imagine voir ce qui se passe à ce moment dans votre esprit. Comment puis-je imiter un modèle si accompli ? Il faudrait pour cela avoir reçu les mêmes grâces que Marie. Il faut bien, ma fille, qu'il vous soit possible d'imiter Marie, puisqu'il

vous est proposé dans l'Evangile d'imiter Jésus-Christ, un modèle infiniment plus accompli; et que notre prédestination à tous est fondée sur la conformité que nous aurons avec Jésus-Christ, comme saint Paul le dit formellement[1]. Sommes-nous autorisés à nous dispenser de cette imitation, parce que nous n'avons pas reçu la grâce ineffable de l'union hypostatique? Dieu ne nous demande d'approcher de la perfection de Jésus et de Marie, que selon la mesure de grâce qui nous est donnée.

Ce qui a proprement sanctifié Marie n'est pas tant son privilège de l'immaculée conception, ni le degré éminent de grâce sanctifiante qui lui a d'abord été communiqué; mais bien plus encore l'acte libre par lequel elle s'est dévouée à Dieu au premier instant de sa raison : sa persévérance irrévocable dans ce dévouement ne s'étant jamais reprise en la moindre chose; mais son inviolable fidélité à toutes les grâces actuelles. Ne pouvez-vous pas vous dévouer à Dieu comme elle, quoique moins parfaitement qu'elle? ne pouvez-vous pas vous efforcer de persister dans ce dévouement comme elle; et condamner, révoquer toutes les reprises dont vous vous rendriez coupable? Ne pouvez-vous pas en chaque occasion correspondre à la grâce, et vous reprocher les moindres infidélités qui vous échapperont? Faites cela; et vous serez une véritable imitatrice de Marie.

Si Dieu lui a plus donné, il a aussi plus exigé d'elle; et de son côté elle a rempli la mesure de perfection qu'il en attendait. Rendez comme elle, à proportion de ce que vous aurez reçu. Ayez-en la bonne et ferme volonté; humiliez-vous des fautes que vous commettrez, et réparez-les par un retour amoureux vers Dieu, sans trouble, sans dépit d'amour-propre. C'est tout ce qu'il demande de vous. Il n'est pas question pour vous, ni pour qui que ce soit, de copier Marie en grand; il suffit que vous lui ressembliez en petit.

Ne voyez-vous pas que les modèles que Dieu nous propose, doivent être parfaits de tout point; et que s'ils ne l'étaient pas, ils ne seraient pas dignes de lui? Mais tout parfaits qu'ils sont, ils n'en sont pas moins proportionnés à notre faiblesse, qui a tous les secours nécessaires pour en approcher, en s'exerçant dans les mêmes genres de vertus. Si Dieu nous refusait ces secours, il ne serait pas juste, et nous pourrions nous plaindre de lui. Mais rien ne nous manque de sa part; et si nous sommes équitables, nous ne nous en prendrons qu'à notre lâcheté. Etudiez donc bien les choses en quoi Marie est imitable; elle l'est en tout ce qui n'est pas un pur don

1. Rom. VIII, 29.

de Dieu; et avec l'invocation de sa puissante protection, travaillez de tout votre pouvoir à lui ressembler, sans compter sur vous-même, mais aussi sans vous décourager.

CHAPITRE II.

DE LA PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE.

C'est une ancienne tradition, dont l'Eglise célèbre la mémoire par une fête particulière, que Marie, dès son plus bas âge, fut présentée au temple par ses parents, et consacrée au service de Dieu; comme le petit Samuel l'avait été tant de siècles auparavant par sa mère[1].

Quelles furent les dispositions de Marie dans cette nouvelle consécration d'elle-même; et quels sentiments Dieu lui mit-il alors au cœur? Nous ne le savons pas positivement; mais nous ne pouvons pas douter que ses dispositions et ses sentiments ne fussent aussi parfaits que son âge et son état intérieur actuel le comportaient; et même que dans une action si importante, elle n'ait reçu une augmentation de grâce, dont elle fit usage pour croître en sainteté. Ainsi désormais vivant à l'ombre du sanctuaire, cachée aux regards des hommes, uniquement occupée de Dieu et de son culte, elle fit chaque jour des progrès immenses dans la vie intérieure; et sans le savoir, elle se prépara à la haute dignité que Dieu lui destinait. Les desseins de Dieu sur elle lui étaient inconnus; mais elle se laissait conduire par ses inspirations; elle ne songeait qu'à s'unir de plus en plus à lui, sans prétendre à autre chose qu'à demeurer dans sa bassesse et dans son néant, qu'à être connue de Dieu seul, et ignorée de tout le reste.

Vie obscure, vie passée dans la retraite, le silence et le recueillement; vie qui n'a que les anges pour témoins, que l'on dérobe soigneusement aux autres et à soi-même; que tu es précieuse aux yeux de Dieu! Les hommes ne connaissent pas ton prix; et ils sont incapables de t'estimer ce que tu vaux. La piété mal entendue cherche à se produire, sous prétexte d'édifier : la vraie piété cherche le plus qu'elle peut à se cacher; si elle se montre, ce n'est que par nécessité, autant que la gloire de Dieu et le bien du prochain l'exigent; et elle rentre au plus tôt dans sa chère solitude.

Marie dans l'enceinte du temple fut un trésor de vertu inconnu à ses compagnes, et à toutes les personnes qui vivaient avec elle. Elle ne parlait point de soi; elle n'exposait point

1. I. Reg. I. 24, 25.

au grand jour ses sentiments intérieurs. Simple, naturelle, sans affectation, ne se distinguant au dehors par rien d'extraordinaire, avec la sainteté la plus sublime; elle menait à l'extérieur une vie commune; et renfermant tout au dedans de soi, elle s'appliquait à ne point se faire remarquer. Elle édifiait sans doute, et d'autant plus qu'elle ne pensait pas à édifier. Mais il eût fallu des yeux bien pénétrants pour soupçonner ce qu'elle était; et comment les autres l'auraient-ils découvert? elle l'ignorait elle-même.

Si Dieu vous appelle, ma fille, à l'état religieux : que l'entrée dans le cloître soit pour vous ce que fut pour Marie sa présentation au temple[1]. Dévouez-vous-y à Dieu comme elle, et ne vous y occupez plus que de l'oraison et de la mortification. Mais que votre intérieur soit scellé comme celui de Marie; et n'en donnez connaissance qu'à ceux qui seront chargés de vous conduire, et autant qu'il sera nécessaire. Du reste, vie simple, vie commune; rien qui se fasse remarquer; nulle communication au dehors, que quand vous ne pourrez vous en dispenser; oubli parfait du monde, et de tout ce qui s'y passe. Ne soyez jalouse que des regards de Dieu; et aspirez à être ignorée de tous les hommes. Soyez, ainsi que Marie, pénétrée de votre néant; ne pensez point à vous ; et faites avec simplicité tout ce que vous pourrez pour que les autres n'y pensent pas.

CHAPITRE III.

SON VŒU DE VIRGINITÉ.

Nous ne savons à quel âge Marie consacra à Dieu sa virginité. Mais il n'est pas douteux qu'elle n'ait fait cette consécration par une inspiration très particulière du Saint-Esprit, et avec une connaissance pleine et parfaite de toutes les suites d'un tel engagement.

Elle n'avait dans toute sa nation aucun exemple d'un vœu de cette nature. Tous les Juifs de l'un et de l'autre sexe se mariaient, ceux de la tribu de Lévi destinée au service du temple, comme les autres, sans en excepter les prêtres, et le grand prêtre lui-même. La fille de Jepthé, condamnée à mourir par le vœu téméraire de son père, ne regretta point autre chose que de mourir en vierge; et lui demanda la permission d'aller avant son sacrifice pleurer sur les montagnes sa virgi-

1. Le P. Grou avait reconnu en la jeune personne pour qui il écrivait cet opuscule, la vocation à la vie religieuse. Effectivement, elle entra dans le premier couvent de la Visitation qui fut fondé en Angleterre. Elle a gouverné, en plusieurs fois, l'espace de 24 ans, sa communauté.

nité avec ses compagnes[1]. En général la stérilité chez les Juifs passait pour un opprobre; et le plus grand désir des femmes était de devenir mère. Ainsi Marie par son vœu allait contre l'esprit de sa nation, et se condamnait à une sorte d'opprobre.

Du reste, ce n'est point du côté des plaisirs et des avantages du mariage qu'il faut considérer le sacrifice de Marie. Elle n'avait nulle concupiscence, nul attrait pour l'union conjugale; et sous cet aspect, son vœu ne lui coûta rien. Elle ne tenait point non plus aux choses de la terre, et n'y cherchait aucun établissement humain. Contente d'avoir Dieu pour son partage, elle était au-dessus de la considération, de l'appui, de la consolation, des ressources que les personnes de son sexe trouvent dans le mariage; et elle consentait de tout son cœur à vivre seule, cachée, sans aucune liaison, sans aucun rapport extérieur, dans la contrainte et l'espèce d'esclavage où assujettit l'état de vierge.

Ce qu'elle sacrifia pour lors à Dieu était d'une toute autre importance. Elle était de la tribu de Juda ; et elle n'ignorait pas que c'était de cette tribu que devait sortir le Messie[2]. Elle était de la famille de David : et elle savait que le Messie devait naître dans cette famille[3]. La prédiction de ces deux faits était de notoriété publique. Enfin plusieurs prophéties concouraient à faire regarder l'avénement du Messie comme très prochain au temps où elle vivait. C'était l'attente, non seulement des Juifs, mais des Samaritains. Quand Jean-Baptiste parut, les principaux d'entre les Juifs lui envoyèrent demander s'il n'était pas le Messie[4] ; et la femme de Samarie dit à Jésus-Christ lui-même, avant qu'il se fût déclaré à elle : *Le Messie va venir, qui nous instruira de toutes choses*[5]. Au reste, on ne pensait pas que ce Messie dût naître d'une vierge; et l'on ne faisait nulle attention à la prédiction d'Isaïe qui l'annonçait expressement.

Marie, en se dévouant à la chasteté, renonça donc, suivant les idées de sa nation, à l'espérance la mieux fondée qui fut jamais d'être la mère du Messie; elle y renonça avec connaissance de cause ; elle y renonça par une profonde humilité, se jugeant absolument indigne d'une telle faveur ; et quand elle l'aurait vu naître d'une autre, elle ne lui eût porté aucune envie.

Tels sont les sentiments que Dieu lui-même avait mis dans son cœur ; tel est le renoncement intérieur et extérieur par

1. Judic. xi, 27-38. — 2. Gen. xlix, 10. Mich. v, 2. Matth. ii, 6. Joann. vii, 42. — 3. Is. xi, 1-5, 10. Jerem. xxiii, 5. Matth. xxii, 42. Joann. vii, 42. Act. ii, 30. — 4. Joann. i, 19, 20. — 5. Messias venit... ; quum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia. Joann. iv. 25.

lequel il la préparait à la maternité divine. O mon Dieu, que vos pensées sont éloignées des nôtres! Votre sagesse tend à ses fins par des voies qui nous y semblent directement opposées. Qui eût pu croire alors que l'état de virginité, inconnu aux Juifs et méprisé chez eux, fût le moyen choisi de Dieu, la condition nécessaire pour devenir la mère de l'Homme-Dieu; et que pour être élevé à cette dignité, il fallut y renoncer?

Par une merveille unique, et qui ne doit plus se renouveler, Dieu a rendu la virginité féconde dans la personne de Marie. Mais il se sert tous les jours encore des vierges consacrées à lui pour en faire des mères spirituelles, et leur donner des enfants de grâce. Pour mériter cette faveur, il faut, comme Marie, ne point s'en occuper, s'en croire indigne, y renoncer en quelque sorte, ne songeant qu'à sa propre perfection, et ne se mêlant point de celle des autres, à moins qu'on y soit obligé. Les desseins de Dieu sur une âme ainsi humble, ainsi retirée et renfermée en elle-même, se manifesteront dans leur temps; et il saura se servir d'elle pour sa gloire, et pour la sanctification de plusieurs. Oublions-nous; ne nous comptons pour rien; ne nous croyons bons à rien; cette disposition nous rendra propres à tout. C'est sur le néant que Dieu se plaît à travailler; c'est du néant que Dieu fait tout. Nous devons être infiniment zélés pour sa gloire; et en même temps nous croire incapables de la procurer. Enfonçons-nous dans notre bassesse; perdons-nous dans l'obscurité; laissons à Dieu le soin de nous employer, et de tirer sa gloire de nous comme il lui plaira. Il y parviendra par des voies tout opposées à celles que nous pourrions imaginer. Marie est devenue, après Jésus-Christ, le plus grand instrument de la gloire de Dieu; et d'elle-même Marie n'a jamais songé qu'à s'anéantir. Son humilité semblait mettre obstacle aux vues de Dieu sur elle; et au contraire cette vertu la menait droit à leur accomplissement.

CHAPITRE IV.

SON MARIAGE AVEC SAINT JOSEPH.

Le vœu de virginité, étant en ce temps-là une chose tout à fait extraordinaire, demeura secret entre Dieu et Marie; et il n'y a pas d'apparence qu'elle en ait fait part à ses parents, supposé qu'ils vécussent encore: parce que, tout pieux qu'ils étaient, il est probable qu'ils s'y seraient opposés, suivant les idées reçues dans leur nation. Mais Dieu qui voulait dérober pour un temps aux hommes la connaissance de la conception et de la naissance miraculeuse de Jésus-Christ, et, pour

sauver l'honneur de Marie, cacher ce prodige sous le voile du mariage, inspira à Joseph de la demander pour épouse à ses parents. Il était de la tribu de Juda, et du sang de David comme elle [1]. Ils la lui accordèrent ; et la cérémonie des fiançailles, et même, selon toute apparence, celle du mariage était faite avant le message de l'ange Gabriel.

Marie fut donc obligée de déclarer le secret de son vœu à Joseph ; elle en tira parole qu'il n'y porterait nulle atteinte ; qu'il vivrait avec elle dans une parfaite pureté ; et ce ne fut que sous cette condition qu'elle l'épousa. Joseph par conséquence s'engagea aussi de son côté à la virginité : car il n'est pas vraisemblable qu'il fût veuf; et ce fut un exemple unique un spectacle ravissant pour le ciel, que celui du mariage de deux époux résolus en s'unissant de demeurer vierges.

Mais quoique Joseph fût un *homme juste* [2], et que Marie eût toutes sortes de raisons de compter sur sa promesse, elle eut besoin sans doute d'une grande confiance en Dieu et d'un grand abandon d'elle-même, pour se livrer ainsi à la foi d'un homme; pour consentir à demeurer et à vivre avec lui dans la liberté, la familiarité, l'intimité que suppose l'union conjugale ; pour lui donner à l'extérieur tout droit sur elle ; et en même temps pour croire que sa chasteté ne courrait aucun danger. Jusque-là elle avait vécu cachée aux yeux des hommes; et la voilà qui se livre entre les mains et la discrétion d'un homme; qui se lie à lui, et qui, sous le titre d'époux, le prend pour le gardien de sa chasteté. Joseph répondit à l'idée qu'elle avait conçue de lui. Mais pour comprendre à quel point Marie s'abandonna à Dieu dans une occasion si délicate, qui avait des suites pour le reste de sa vie, il faudrait concevoir combien elle aimait la pureté, et combien elle était jalouse de la conserver sans tache. Néanmoins en la conservant, il fallait au dehors sauver les apparences, et paraître vivre avec Joseph sur le pied d'épouse. C'est-à-dire qu'il fallait que leur liaison fût à la fois très étroite, très cordiale, très familière et très sainte.

Telle est l'épreuve à laquelle Dieu mit la vertu de Marie, avant que de lui annoncer ses desseins sur elle. Dans cet engagement, dont elle ignorait encore le mystère, elle ne prit conseil que de Dieu : obéissant à ses parents qui avaient droit de disposer d'elle, ne sachant pas le vœu qu'elle avait fait. Elle espéra que Dieu la protégerait, sans s'inquiéter des moyens et qu'il pourvoirait à l'entier accomplissement de son vœu. Ainsi elle n'eut aucune défiance, aucun soupçon, aucune ap-

1. Matth. I, 20. Luc. I, 27. II, 4. — 2. Matth. I, 19.

préhension au sujet de Joseph ; et elle se livra à lui avec la même sécurité qu'elle eût fait à un ange.

Que nous enseigne ici Marie? A ne pas raisonner sur les volontés de Dieu, quand elles nous sont suffisamment connues par la voie de ceux qui ont autorité sur nous ; à n'appréhender aucun péril, quand c'est lui-même qui nous y expose ; à lui confier sans crainte nos intérêts les plus chers ; et à croire qu'il en prendra soin mieux que nous ne ferions nous-mêmes. La vie intérieure est une vie toute de foi, toute d'abandon ; il n'est plus question d'y consulter, ni d'y suivre les règles de la sagesse humaine ; on est sous l'empire de la grâce ; il ne faut plus écouter qu'elle, toujours sous la direction de l'obéissance.

Si Marie eût eu un esprit propre, une volonté propre, elle n'eût jamais consenti à épouser Joseph; si elle eût écouté sa raison, elle n'eût pas cru pouvoir y consentir, sans exposer sa virginité, et sans manquer à son vœu. Il lui était aisé de se justifier à elle-même son refus ; les raisons les plus fortes en apparence ne lui manquaient pas; et elle ne pouvait prévoir ce qui devait arriver. Elle eût mal fait néanmoins ; et elle eût résisté à la volonté de Dieu. Nous en jugeons ainsi évidemment par l'événement. Mais l'événement qui nous est inconnu et qu'il nous est même impossible de soupçonner, ne peut pas être la règle de notre conduite; il nous en faut une autre; et cette règle est l'abandon à la volonté de Dieu, quoi qu'il puisse arriver ; c'est le sacrifice de tout raisonnement à la foi. Observez bien toute la suite de la vie de Marie, vous verrez qu'elle fut guidée en tout par la foi au-dessus de tout raisonnement.

CHAPITRE V.

AMBASSADE DE L'ANGE GABRIEL.

Luc. I. 26-29.

Marie était retirée à Nazareth, petite ville de Galilée, le canton le plus obscur et le plus pauvre de la Judée ; elle y vivait du travail de Joseph, qui était charpentier; et elle prenait soin du petit ménage. Dieu avait préparé ces circonstances de toute éternité ; et il avait choisi cette ville, cette boutique, ce misérable réduit, pour en faire le théâtre de ses merveilles. Il députe vers cette vierge, non un ange ordinaire, mais un archange, afin de lui annoncer qu'il avait jeté les yeux sur elle pour en faire la mère du libérateur du genre humain.

Eh quoi, mon Dieu! vous aviez promis à David que le Messie sortirait de son sang; et vous attendez, pour accomplir

votre promesse, que ce sang royal soit dégradé, et tombé dans la plus vile roture ! C'est un artisan confiné dans un coin de la Judée, qui sera réputé le père de votre fils unique; et c'est la femme de cet artisan qui en sera la mère ! Que deviendront donc ces idées magnifiques que vos prophètes nous donnent du Messie et de son règne ? Pensées humaines, que vous êtes basses et rampantes, en comparaison des pensées de Dieu ! La grandeur de ce Messie est toute autre chose que ce que vous imaginez. *Il sera grand aux yeux de Dieu* [1]; et pour être tel, il faut qu'il soit petit et méprisable aux yeux des hommes; il faut que ses parents ne soient rien selon le monde, et qu'ils soient encore plus humbles dans le cœur, qu'ils ne le paraissent au dehors.

C'est donc à Marie dans la petite maison de Nazareth, que l'ange Gabriel apparaît et qu'il lui fait son message en ces termes : *Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre les femmes* [2]. A ce début, on reconnaît un sujet respectueux qui rend ses devoirs à sa reine. Dans toute l'Ecriture, où les apparitions d'anges sont si fréquentes, il n'en est pas une seule qui commence par ces mots : *Je vous salue.* Ils étaient réservés pour Marie, à qui son humilité ne permettait pas d'en tirer vanité. Ce qui suit était bien plus capable de lui en inspirer. *Pleine de grâce.* C'est un ange qui parle de la part de Dieu, et qui ne profère que les paroles que Dieu lui a mises à la bouche. Marie pouvait donc et devait se croire pleine de grâce, puisque Dieu lui-même l'en assurait. Mais plus on la loue, plus elle s'humilie; et sans se permettre une réflexion sur le discours de l'ange, elle reconnaît intérieurement qu'elle n'est rien, et que la grâce a tout fait en elle.

Le Seigneur est avec vous. La même chose avait été dite autrefois par un ange à Gédéon [3]; mais elle est dite ici à Marie dans un sens bien plus relevé, qui ne convient qu'à elle seule. Le Seigneur est avec vous, et il y a toujours été; il y est avec la plénitude de ses grâces; et il y va être bientôt en personne, puisqu'il s'incarnera dans votre sein.

Vous êtes bénie entre les femmes. D'autres femmes avant vous ont été bénies de Dieu; mais nulle ne l'a été, ni ne le sera comme vous. Vous l'êtes comme une âme pure et sans tache; vous l'êtes comme consacrée à lui par le vœu de virginité; vous l'allez être par la faveur unique, qui vous rendra mère de Dieu, sans cesser d'être vierge. Vous avez renoncé par humilité à être la mère du Messie; et c'est cette humi-

1. Erit... magnus coram Domino. Luc. I, 15. — 2. Ave, gratia plena : Dominus tecum : benedicta tu in mulieribus. Id. *Ibid.* 28. — 3. Judic. VI, 12.

lité que Dieu va couronner d'une dignité si glorieuse. Les autres femmes de votre nation se sont fait un mérite, et même un devoir de piété d'y prétendre. Mais en vous en jugeant indigne, vous avez mérité d'être préférée à toutes; et la bénédiction du Très-Haut est tombée spécialement sur vous, parce que vous vous êtes toujours tenue dans votre bassesse.

A ce discours de l'ange, Marie fut interdite et troublée, ne pouvant croire que de telles paroles s'adressassent à elle, ni que ce fût un ange qui lui parlât ainsi. Son trouble ne vint que des bas sentiments qu'elle avait d'elle-même; elle craignit l'illusion; elle craignit les ruses du démon; elle entra en défiance de cette salutation, à cause de ce qu'elle avait d'honorable pour elle. Ce qui pouvait la faire paraître grande à ses yeux, lui devint suspect; et son humilité en fut alarmée au point, qu'elle eut besoin que l'ange la rassurât.

Que ce trouble de Marie, que ces pensées qui l'agitaient au sujet d'une salutation qu'elle ne pouvait croire qui la regardât, étaient agréables à Dieu! S'il la fit saluer en des termes si honorables, c'est qu'il savait qu'elle était incapable de s'en rien attribuer; et il l'aurait ménagée davantage, s'il avait prévu qu'il y eût rien à craindre pour elle. La plus forte tentation de vaine gloire à laquelle on puisse être exposé, est sans doute lorsqu'on reçoit des louanges de Dieu, qui est la vérité même. Il faut les recevoir, les croire vraies; et cependant ne pas s'y complaire, et en rapporter à Dieu toute la gloire. Quelle vertu moindre que celle de Marie n'y eût pas succombé ? Mais le triomphe de son humilité est qu'elle s'accroît, par ce qui semblerait devoir la diminuer.

Quand nous lisons dans la vie des saints le récit des faveurs que Dieu leur a faites, et les éloges qu'il lui a plu quelquefois de donner à leur vertu : gardons-nous bien de désirer pour nous rien de semblable. Imitons Marie, qui ne songea jamais qu'un ange dût venir lui faire un tel message; et qui s'en serait rendue positivement indigne, si elle eût pu en concevoir le moindre désir. De telles faveurs sont, ou ne sont pas dangereuses, selon la disposition de cœur où l'on est, quand on les reçoit. Il vaut mille fois mieux en être privé, que d'en abuser par le moindre retour de vanité; et l'unique moyen de ne pas courir ce risque, est d'en écarter loin de soi le désir, et jusqu'à la première pensée. Tenons pour certain que ce que nous croirions accordé en ce genre à nos désirs serait illusion. Ne cherchons point de nous-mêmes à sortir de la voie ordinaire; et si Dieu nous en tire, soyons assurés que nous ne nous y soutiendrons que par une humilité extraordinaire, approchante de celle de Marie.

CHAPITRE VI.

ANNONCE DU MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Luc. I. 30-37.

L'ange commença donc par rassurer Marie craintive et troublée, en lui disant : *Ne craignez point, Marie ; vous avez trouvé grâce devant Dieu* [1]. C'est lui qui m'envoie vers vous, pour vous porter de sa part des paroles de paix et de bénédiction. Vous avez trouvé grâce devant lui ; quoique vous ne soyez rien par vous-même, vous lui êtes agréable plus que nulle autre créature ; il lui a plu de toute éternité de vous choisir pour accomplir en vous le plus grand de ses desseins, celui de la réparation de sa gloire, et du salut de l'univers.

Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et sera appelé le fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu l'établira sur le trône de David son père ; il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin [2]. Quelle magnifique promesse ! et qu'elle était bien capable, ce semble, d'enfler un cœur moins humble, disons mieux, moins anéanti que celui de Marie ! Un fils qui portera le nom de Jésus, ou de Sauveur, et qui remplira toute l'étendue de ce nom ; qui sera grand absolument, et par lui-même : grand d'une grandeur incomparable, et au-dessus de toute grandeur créée, puisqu'il sera reconnu pour le fils du Très-Haut ! C'était dire bien clairement à Marie que le Fils unique du Père éternel serait aussi le sien. Ce fils issu de David selon la chair sera placé sur le trône de ce roi par Dieu même : non sur un trône matériel, qui est renversé, et qui ne sera plus relevé ; mais sur un trône spirituel, dont celui de David n'était que la figure. Il régnera à jamais sur les enfants de Jacob, sur les vrais Israélites, c'est-à-dire, les vrais serviteurs de Dieu, dont il sera le chef, le législateur et le modèle. Son règne, tout de grâce, tout intérieur, n'aura point de fin ; et après avoir commencé sur la terre, il continuera dans le ciel, pour ne jamais finir.

Tel est le sens des paroles de l'ange, dont Marie eut pour lors toute l'intelligence qu'elle devait avoir, en demeurant néanmoins toujours dans l'obscurité de la foi. Car je ne pense pas qu'elles fussent aussi claires pour elle, qu'elles le sont

1. Ne timeas Maria, invenisti enim gratiam apud Deum. Luc. I, 30.

2. Ecce concipies in utero et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum ; hic erit magnus, et filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus : et regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis. Id. *Ibid.* 31-33.

pour nous, aujourd'hui que le voile est levé, et que le mystère est tout à fait révélé. Dieu dispense les lumières avec une économie merveilleuse, tenant toujours la foi en exercice; et Marie elle-même, quoique plus éclairée qu'aucun autre sur la destination de Jésus-Christ, n'en fut parfaitement instruite qu'après l'accomplissement entier des prophéties en sa personne. L'Evangile nous fournira plus d'une preuve de ce que j'avance.

Quoi qu'il en soit, ce qui frappa le plus Marie ne fut pas les grandes choses qu'on lui annonçait; mais l'impossibilité naturelle qu'elle voyait à leur exécution sans préjudice de sa virginité. On lui dit qu'elle sera mère; et elle a promis à Dieu de rester vierge. *Comment ceci s'accomplira-t-il ?* dit-elle à l'ange; *car je ne connais point d'homme* [1]; et je suis dans la résolution de n'en jamais connaître. Elle ne doute point de la toute-puissance de Dieu; mais elle expose avec simplicité son état, et son dessein d'être fidèle à son vœu; et elle demande comment cela peut s'accorder avec la maternité qui lui est annoncée.

Je ne saurais trop le faire observer. Marie pensait et parlait en tout par un principe de grâce, et dans une telle occasion plus qu'en nulle autre. La disposition qu'elle témoigne à l'ange, était celle où Dieu lui-même la mettait surnaturellement. Elle n'avait pas alors un sentiment, elle ne disait pas un mot qui ne lui fût inspiré par le Saint-Esprit. Dieu voulait donc qu'au moment où il lui annonçait par un ange les plus hautes destinées, elle ne s'occupât que de sa chasteté, et du soin de la conserver. Concluons de là, que, dans les idées de Dieu, l'amour et la pratique d'une vertu, même de celle qui n'a pour objet que la pureté du corps, sont au-dessus des faveurs du ciel les plus signalées, et de la dignité la plus sublime à laquelle une créature puisse être élevée.

Ainsi, pour nous conformer aux pensées de Dieu, faisons toute notre vie, comme Marie, plus de cas du moindre acte de vertu, que de tous les dons célestes : parce que ce ne sont pas ces dons, mais les vertus dont l'exercice coûte à la nature, qui glorifient Dieu, et nous sanctifient. Les dons de Dieu, celui d'oraison par exemple, ne nous sont pas accordés pour eux-mêmes; mais pour nous faciliter la pratique de ce que la morale évangélique a de plus parfait, le renoncement, l'abandon, la mort entière à nous-mêmes. Toute oraison qui ne produit pas ces effets, quelque relevée qu'on la suppose, ne vaut rien, et ne servira qu'à notre condamnation. Si Marie, éblouie du titre de mère de Dieu, n'eût pas été inquiète sur

1. **Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?** Luc. I, 34.

la manière dont il pourrait s'accorder avec sa pureté virginale, Dieu l'eût rejetée; cela n'est pas douteux. Tout ce que l'ange d'une part, tout ce que Marie de l'autre devaient dire, était préparé, prévu, arrangé dans les desseins de Dieu; et si elle s'en fût écartée le moins du monde, elle eût fait manquer la plus célèbre ambassade qui fut jamais.

CHAPITRE VII.

DÉCLARATION DE L'ACCOMPLISSEMENT DU MYSTÈRE

L'ange va rassurer Marie sur l'objet qui lui tient plus au cœur que la maternité divine. Le *Saint-Esprit*, lui dit-il, *surviendra en vous; et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre* [1]. Ce ne sera pas un homme; c'est l'Esprit saint lui-même qui vous rendra féconde; le Très-Haut mettra en œuvre sa toute-puissance; il franchira la loi la plus inviolable de la nature, pour former en vous par une opération merveilleuse la chair à laquelle son Verbe doit s'unir. Cette œuvre sera celle de la Trinité même, et toutes les personnes divines y concourront.

Mystère ineffable! secret connu de Dieu seul; et que l'ange lui-même, qui l'annonçait à Marie, ne comprenait pas! Marie a besoin ici de toute sa foi pour croire; ce qu'on lui dit passe son intelligence. Elle a demandé comment la chose se pourrait faire. On le lui explique d'une manière si haute, que son entendement n'y peut atteindre. Elle ne comprend pas; mais elle soumet sa raison: persuadée que Dieu a des moyens d'accomplir ses desseins, qui sont au-dessus de la portée de la créature.

Et c'est aussi pour cela, continue l'ange, *que la chose sainte qui naîtra de vous, sera appelée le fils de Dieu* [2]. Le corps qui sera formé dans vos chastes entrailles de votre plus pur sang par l'opération du Saint-Esprit, sera un corps saint de la sainteté même du fils de Dieu, qui se l'unira; et l'on dira de cette chair : C'est la chair du fils de Dieu. De l'union d'une âme humaine avec ce corps, il n'en résultera point une personne; mais l'une et l'autre substance, unies inséparablement au Verbe, n'auront point d'autre personnalité que la sienne. Ainsi l'âme sera l'âme du Verbe; le corps sera le corps du Verbe incarné. Une chair destinée à être la chair du fils de Dieu, ne devait pas être formée ailleurs que dans le sein

1. Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Luc. I, 35.

2. Ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur filius Dei. Luc. I, 35.

d'une vierge, ni autrement que par l'opération du Saint-Esprit.

Pour rendre croyable à Marie un aussi grand miracle, *Voilà*, poursuit l'ange, *qu'Elisabeth votre cousine a conçu un fils dans sa vieillesse; et elle est dans son sixième mois, elle qui est appelée stérile* c'est-à-dire, qui est reconnue pour telle; *parce que nulle chose n'est impossible à Dieu* [1]. C'est Dieu qui parle par ma bouche. C'est Dieu qui vous assure que vous concevrez et que vous enfanterez, sans cesser d'être vierge. Il est vrai dans ses paroles, il est tout-puissant; les lois de la nature lui sont soumises; c'est lui qui les a faites; et il peut s'élever au-dessus quand il lui plaît. S'il a accordé la fécondité à une femme avancée en âge et stérile, pourquoi ne pourrait-il pas l'accorder à une vierge? Ainsi vous ne devez point hésiter à le croire.

Quand Dieu a sur une âme quelque dessein extraordinaire; sans lui expliquer à fond ce dessein, ni la manière dont il l'accomplira, il lui en dit assez pour la convaincre de son infini pouvoir, et ne lui laisser aucun lieu de douter. Il exige un consentement qui est tout à la fois aveugle et éclairé: aveugle, parce que la raison ne saurait pénétrer dans le secret de Dieu, éclairé, parce qu'elle a dans la véracité et dans la toute-puissance de Dieu des motifs évidents de se soumettre. Ne permettons donc jamais à notre esprit aucune curiosité sur les choses mêmes que Dieu nous propose, ni sur les moyens par lesquels il les exécutera. Cela n'est pas du ressort de notre intelligence; et si nous le comprenions, il n'y aurait plus de foi, ni par conséquent de mérite. Mais tenons-nous-en à sa parole; et dès que nous sommes assurés par ceux qui nous tiennent sa place, qu'il a parlé, ne balançons point à croire ce qui nous semblerait le plus impossible. Souvenons-nous que *le juste vit de la foi* [2].

CHAPITRE VIII.

CONSENTEMENT DE MARIE.

Satisfaite sur le point qui lui donnait le plus d'inquiétude, et se fiant au discours de l'ange, quoiqu'elle ne le comprît pas, Marie n'hésita point à donner son consentement. *Voici*, dit-elle, *la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole* [3].

1. Et ecce Elisabeth cognata tua, et ipsa concepit filium in senectute sua; et hic mensis sextus est illi, quæ vocatur sterilis: qua non erit impossibile apud Deum omne verbum. Id. *Ibid.* 36, 37.
2. Justus... ex fide vivit. Rom. I, 17.
3. Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. Luc. I, 38.

Il y a plusieurs remarques importantes à faire ici. La première est que Dieu demande le consentement exprès de Marie, pour l'élever à la dignité de mère de Dieu; et qu'il lui députe un ange afin de l'obtenir. Voyez avec quels ménagements et quels égards Dieu traite sa créature, lorsqu'il a sur elle quelque dessein extraordinaire. Il ne l'exécute point, sans le lui avoir proposé; sans écouter ses raisons, si elle en a quelqu'une à alléguer. Il sollicite son consentement; mais il ne l'exige point; et il veut qu'on le lui donne avec une entière liberté. Le titre de mère de Dieu était une faveur unique, un privilège incomparable, une distinction sans exemple, et qui ne devait jamais être renouvelée dans toute la suite des siècles. Mais par ce titre aussi Marie contractait les plus grands engagements; il fallait qu'elle rendît à Dieu à proportion de ce qu'elle en recevait; qu'elle aspirât à la plus sublime sainteté; qu'elle fût par conséquent dévouée sans bornes à la volonté de Dieu; absolument morte à elle-même; qu'elle se soumît aux plus rudes épreuves, en partageant celles de son fils, et qu'elle coopérât ainsi avec lui à la rédemption du genre humain.

Marie était trop instruite du sens spirituel des prophéties, pour ne pas savoir que le Messie devait beaucoup souffrir, et qu'il serait *un homme de douleurs* [1]. Dieu sans doute lui donna de tout cela une vue et une impression générale, dans le temps même que l'ange lui parlait; peut-être même que l'ange lui en dit quelque chose, que son humilité ne lui a pas permis de révéler. Il est donc très probable qu'elle prévit toutes les suites du consentement qu'elle allait donner, et qu'en qualité de mère elle aurait plus de part que nul autre à la croix du Sauveur. Sans cela le mérite qu'elle avait à consentir n'eût pas été aussi grand à beaucoup près qu'il pouvait l'être. Marie se sacrifia de la manière la plus parfaite, au moment qu'elle accepta d'être la mère de Jésus : comme Jésus se sacrifia à l'instant même de son entrée dans le monde.

La seconde remarque est qu'il fallut à Marie plus de courage, plus de générosité, plus de grandeur d'âme qu'on ne pense, pour se rendre à la proposition qui lui fut faite par l'ange; et cette observation est une suite de la précédente. Nous ne voyons dans la qualité de mère de Dieu qu'une dignité qui l'élevait au-dessus des anges et des hommes; et sous ce rapport il nous semble qu'il ne devait coûter à Marie aucun effort pour l'accepter; qu'au contraire elle devait y montrer le plus grand empressement. Nous nous trompons grossièrement, parce que nous envisageons les choses surnaturelles

1. Virum dolorum. Is. LIII, 3.

des yeux de la chair. La conduite constante de Dieu a toujours été de ne jamais destiner aucune âme à une haute élévation, qu'il ne la destinât à des souffrances proportionnées. Ainsi la maternité divine était un fardeau, et un fardeau très pesant; toutes les croix que devait porter Marie y étaient attachées : comme la grande croix dont Jésus devait être chargé, était une conséquence de l'union du Verbe avec sa sainte humanité. De même donc que cette sainte humanité fut en quelque sorte anéantie par son union avec le Verbe, et qu'elle fut mise dans un état de victime, qui l'engageait à porter tout le poids de sa colère céleste pour le salut des hommes : ainsi à proportion l'union de Marie avec Jésus en qualité de mère, était pour elle une espèce d'anéantissement, une destruction totale de la nature, un engagement au plus douloureux martyre qui fut jamais, après celui de son fils. Qu'on juge par là de la grandeur des sentiments avec lesquels elle prononça ce *fiat*, d'où dépendait la réparation de la gloire de Dieu, et le salut du genre humain.

La troisième remarque, sur laquelle les saints Pères ont fort insisté, regarde la profonde humilité de Marie. Un ange la salue en qualité de mère de Dieu; et dans le moment où elle consent à l'être, elle se dit la servante du Seigneur. C'est par soumission, par obéissance, sans oublier sa bassesse, et même en s'y enfonçant encore plus, qu'elle accepte un titre d'honneur, qui lui donnera de l'autorité sur un Dieu fait homme. En exerçant les droits d'une mère, Marie se souviendra toujours qu'elle est servante, et la servante de celui-là même auquel elle commande; plus elle sera élevée, plus elle sera humble, et se croira obligée de l'être.

Tel est l'effet des grandeurs qui nous viennent de Dieu, lorsqu'on les reçoit, et qu'on en use comme il faut. Ces grandeurs obligent à la pratique des plus hautes vertus, et surtout de l'humilité. Les bas sentiments de nous-mêmes doivent croître avec le rang où il plaît à Dieu de nous élever. Ce qui nous approche le plus de Dieu, ce n'est pas les faveurs qu'il nous fait, mais notre fidélité à nous tenir dans notre néant. O petitesse, ô humilité, qui connaît ton prix, qui te préfère à tout, qui se sert de tout pour s'apetisser davantage, celui-là est vraiment grand aux yeux de Dieu ! Il n'y a point d'autre grandeur surnaturelle que celle-là. Après Jésus-Christ, Marie, nous en donne le plus bel exemple. Quelle grandeur que celle de l'Homme-Dieu ! Elle fut la mesure de son anéantissement volontaire. Quelle dignité que celle de mère de Dieu ! Marie n'en fut qu'une plus humble servante du Seigneur.

CHAPITRE IX.

ACCOMPLISSEMENT DU MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Aussitôt que Marie eut donné son consentement, l'ange la quitta [1]. L'Évangile s'arrête là ; et il ne dit rien de l'ineffable mystère qui s'accomplit à l'instant en elle. Le Saint-Esprit survint, et forma lui-même du plus pur sang de Marie dans son chaste sein le corps de l'Homme-Dieu. Ce corps dans sa petitesse fut complet et parfait en toutes ses parties, au moment même de sa formation ; et à ce moment il fut animé, et uni inséparablement, ainsi que son âme, à la personne du Verbe. Saint Luc se tait sur tout cela ; c'est qu'il ne raconte que ce qu'il avait appris médiatement ou immédiatement de la sainte Vierge ; et qu'elle a gardé un profond silence sur ce qui se passa alors en elle. Sans doute qu'elle-même n'eût pu l'expliquer : une telle opération étant au-dessus de tout discours et de toute intelligence. Il semble du moins qu'elle pouvait parler de l'extase où elle entra en ce moment, et de la volupté céleste et infiniment supérieure aux sens, dont elle fut enivrée par la présence et l'action intime de l'Esprit saint son époux. Marie garda pour elle ce merveilleux secret ; et après qu'elle fut sortie de son ravissement, elle ne se permit pas même d'y penser.

Taisons-nous donc nous-mêmes ; et respectons le silence que Dieu et son humilité lui imposèrent. Que dirions-nous à ce sujet, qui approchât de la vérité, et qui ne fût de notre part une pieuse, mais pure imagination ? Saint Paul dit que dans son transport au troisième ciel *il entendit des paroles mystérieuses, dont il n'est pas permis à un homme de parler* [2]. Quelque haute que fût la révélation de l'apôtre, elle n'eut certainement rien de comparable à ce que l'Esprit saint opéra en Marie dans son union ineffable avec elle.

Apprenons de là premièrement, à nous taire sur les grâces extraordinaires que Dieu pourrait nous faire ; et à ne les communiquer qu'avec une sainte réserve, même au directeur de notre âme, autant qu'il est nécessaire pour nous garantir d'illusion. Secondement, à ne point exercer la curiosité de notre esprit sur ce qui s'est passé en nous dans les opérations sensibles de la grâce, à nous défendre même d'y réfléchir. L'amour-propre ne nous y porte que trop ; et le danger de la vanité y est manifeste. C'est à l'égard de ces sortes de grâces

1. Luc. I, 38.
2. Audivit arcana verba, quæ non licet homini loqui. II Cor. XII, 4.

que l'âme doit être comme un canal qui les reçoit, qui les laisse s'écouler, et ne fait nul effort pour en rien retenir, soit par l'entendement, soit par la volonté. Troisièmement, à ne pas être plus curieux à l'égard de ce que les saints ont éprouvé dans leurs communications avec Dieu ; à ne pas trop nous arrêter à ce que nous trouvons là-dessus dans leur vie ; et surtout à ne pas lire des livres, où des esprits pieux, mais téméraires, entreprennent d'expliquer ce qui passe évidemment toute portée humaine.

Voyez l'admirable discrétion de l'Écriture, partout où elle parle de pareilles choses. Elle ne dit que ce qu'il faut, et ne donne nulle prise à une vaine curiosité. Laissons à Dieu ses secrets ; il nous les réserve pour l'autre vie, parce que ce serait une chose inutile et dangereuse pour nous de vouloir les connaître en celle-ci. Après tout, ce ne sont pas ces grâces qui ont fait les saints ; et nous ne devons être empressés à nous instruire que de ce qui les a sanctifiés.

C'est ici plus que partout ailleurs qu'est nécessaire cette *sobriété de sagesse* si fort recommandée par saint Paul [1]. Il y a beaucoup de livres d'une spiritualité fausse, ou du moins suspecte. Ce sont ceux où l'on entre trop avant dans les secrets de l'oraison. Défions-nous en. On croit qu'ils élèvent l'esprit en l'éclairant. Point du tout : ils ne le remplissent que d'idées abstraites, confuses, qui n'ont rien de solide ; et à coup sûr ils enflent et dessèchent le cœur. Les femmes sont curieuses de ces sortes de livres, où leur imagination vive et subtile s'échauffe et s'exalte ; elles s'y perdent, et n'en retiennent qu'un jargon mystique, dont elles font ensuite usage sans y rien entendre. Le plus grand mal est que s'appliquant à elles-mêmes ce qu'elles lisent dans ces écrits, elles se forgent des états où elles ne sont pas, et pensent voir clair dans leur intérieur : ce qui nourrit en elles l'orgueil, l'indocilité, le mépris des autres, et les jette dans l'illusion et le fanatisme. On ne saurait croire combien le démon abuse de cette démangeaison qu'elles ont d'être savantes dans les choses spirituelles.

Que ce ne soit jamais là votre défaut, ma fille. Que Marie soit encore votre modèle en ce point, ainsi qu'en tout autre. Personne sur la terre ne fut aussi entendu qu'elle dans les voies intérieures. Son expérience, sans aucun livre, l'en avait instruite ; et les plus habiles docteurs, les plus grands saints, les apôtres eux-mêmes ne savaient rien au prix d'elle. Personne n'a été plus réservé à en parler ; et sa réserve est pour nous une leçon plus profonde, plus instructive, que tout ce qu'elle aurait pu nous apprendre d'elle de plus sublime.

1. Rom. XII, 3.

CHAPITRE X.

RÉFLEXIONS SUR LA MATERNITÉ DIVINE.

Voilà donc Marie qui entre dans un nouvel état, plus saint et plus parfait que les précédents. L'ange l'a saluée *pleine de grâces* [1]; elle possède à présent en soi l'auteur même de la grâce. Et ce n'est pas une possession momentanée. Elle le portera neuf mois dans ses chastes entrailles. Tandis que de sa propre substance elle donne au corps de son fils la nourriture et l'accroissement; et que ce corps adorable ne fait qu'un avec le sien; son fils la nourrit spirituellement par les influences de sa divinité; et il est à l'âme de sa mère, ce qu'elle est à sa chair : lui communiquant, si je l'ose dire, sa substance divine, comme elle lui communique sa substance corporelle. Quelle union! quelle intimité!

Il n'en est point de plus grande dans l'ordre de la nature, que celle d'une mère avec l'enfant qu'elle porte en son sein. Toutes les dispositions, toutes les impressions de la mère passent à l'enfant; et ce qui agit sur l'une agit par contre-coup sur l'autre : parce que physiquement ils ne font qu'un. Il n'est point non plus d'union plus étroite dans l'ordre de la grâce, que celle de Marie avec Jésus. Les dispositions, les sentiments du fils passent dans l'âme de la mère. Il n'a point d'affection, point d'impression surnaturelle, dont il ne lui fasse part; et selon l'esprit ils ne sont l'un et l'autre qu'une même chose.

Marie était recueillie auparavant. Mais quel nouveau genre de recueillement s'empare d'elle, dont elle n'avait pas même l'idée! Elle jouissait continuellement de la présence de Dieu. Mais quelle comparaison avec cette nouvelle présence, qui l'autorise à dire : Dieu est réellement en moi d'une manière qui m'est propre; il m'est plus intime que moi-même; et comme ma vie naturelle est la sienne, sa vie divine est la mienne. Auparavant elle était toujours en oraison. Mais à présent c'est Jésus lui-même qui prie en elle et avec elle; et elle n'a plus une oraison distinguée de celle du Verbe incarné. Il n'est plus besoin, pour trouver Dieu, que son esprit et son cœur se transportent hors d'elle-même. Elle l'a en soi; son état naturel, pour ainsi dire, est d'être avec Dieu; et le même fils qui est éternellement dans le sein de son père céleste, séjourne temporellement dans le sein de Marie. Quand on a dit cela, on a tout dit sur l'intérieur de Marie; il ne reste plus qu'à avouer qu'il est incompréhensible.

1. Luc. I, 28.

Mais qu'apprend de nouveau à Marie le Verbe anéanti en elle? Il lui donne des lumières plus vives que jamais sur la grandeur de Dieu, et sur le néant de la créature. Il lui communique sur l'humilité des vues et des sentiments qu'elle n'avait point, ni ne pouvait avoir auparavant. Il lui enseigne que, si la Majesté divine ne peut être dignement honorée que par les humiliations d'un Dieu fait homme, tous nos hommages ne sont rien, et ne sauraient mériter par eux-mêmes qu'il les agrée. Quelle leçon, ô mon Dieu! et qui l'a jamais mieux comprise que la mère du Verbe fait chair, pour rendre à son père la gloire qui lui est due?

Marie dès ce moment ne songea plus à glorifier Dieu par elle-même; elle eut un sentiment intime de son impuissance absolue; elle ne le glorifia plus que par son fils. Je ne puis rien, lui dit-elle; je ne suis rien; je n'ai rien de mon fonds à vous offrir. Mais j'ai le fils que vous m'avez donné; je vous adore par lui; je vous rends grâces de tout par lui. Ne me regardez pas; que verriez-vous? et à quel titre mériterais-je d'être admise devant vous? Mais regardez ce fils, c'est le vôtre, c'est le mien. Le voilà réduit à un état d'anéantissement pour reconnaître votre souveraineté. Il ne croit pas trop s'abaisser; et il s'abaisserait encore davantage, s'il était possible. Hélas! que puis-je faire, sinon de joindre le néant de ma nature à son anéantissement volontaire; et de vous supplier d'agréer l'hommage de la mère confondu avec celui du fils?

Oui, Marie disparut totalement à ses propres yeux, dès l'instant qu'elle fut mère de Dieu. L'être infini qu'elle renfermait dans son sein absorba son être fini. Une goutte d'eau n'est pas si perdue dans l'Océan, qu'elle le fut dans l'abîme de la divinité. C'est ainsi, comme je l'ai déjà dit, que toute élévation qui vient de Dieu, concentre la créature dans la plus profonde humilité.

O incomparable humilité! je ne vous connaissais pas; et à moins de la plus haute lumière, je ne vous connaîtrai jamais qu'imparfaitement. Si quelque chose m'en peut faire concevoir l'idée, ce sont les sentiments qu'a dû avoir, et qu'a eus d'elle-même la mère de Dieu. Combien dut-elle être humble, pour mériter une telle faveur? Mais combien dut-elle l'être davantage, après l'avoir reçue? Qui sommes-nous! Que nous sommes injustes et méprisables, quand nous prétendons être quelque chose! Que nous sommes coupables, lorsque nous tirons vanité des dons de Dieu, lorsque nous nous les approprions, lorsque nous en prenons sujet de nous préférer aux autres! C'est renverser l'ordre essentiel des choses; c'est aller contre les plus expresses volontés de Dieu; c'est l'outrager par l'endroit le plus sensible; c'est porter l'orgueil aussi loin que le

démon, de faire servir à la vaine gloire ce qui ne m'est donné qu'afin de m'humilier davantage.

O Verbe incarné, je vous demande par l'intercession de votre sainte mère, de mettre en œuvre toute la puissance de votre grâce pour écraser, pour anéantir en moi l'orgueil et l'amour-propre. Allez jusqu'à la racine; ne m'épargnez pas. Je ne serai jamais rien à vos yeux, tant que je serai quelque chose aux miens. Si vous prévoyez que vos dons doivent avoir par ma faute l'effet de m'enorgueillir, refusez-les moi, ou retirez-les. Je consens d'être misérable et dénuée de tout autre avantage spirituel, pourvu que je sois humble.

CHAPITRE XI.

VISITE DE MARIE A ÉLISABETH.

Marie ayant appris par l'ange que sa cousine Elisabeth était enceinte de six mois, sa charité lui inspira d'aller au plus tôt lui rendre visite, pour la féliciter, et s'acquitter envers elle des devoirs d'une parente par les services dont elle avait besoin en cet état. Jésus, qui suggérait cette pensée à sa mère, avait un dessein plus relevé, celui de sanctifier Jean son précurseur, et de le préparer de loin à en remplir les fonctions. Il ne fit pas connaître ce dessein à Marie, qui ne savait pas le détail de tout ce qui s'était passé au sujet de la grossesse d'Elisabeth, et qui ignorait la destinée de Jean; mais pour l'accomplir il se servit de l'occasion de cette visite. *En ces jours-là donc*, dit l'Evangile, peu de jours après le message de l'ange Gabriel, *Marie se mit en marche, et se rendit en hâte par le pays des montagnes, à une cité de la tribu de Juda* [1], où était la demeure d'Elisabeth. Cette cité, que l'on croit être Hébron, était fort éloignée de Nazareth, et à l'autre extrémité de la Judée. Ainsi le voyage fut assez long et pénible pour une jeune personne de quinze ou seize ans.

Il y a plusieurs choses à observer sur ce voyage. Marie, quoique beaucoup plus jeune qu'Elisabeth, était par sa qualité de mère de Dieu incomparablement élevée au-dessus d'elle; et si elle eût été capable de se considérer avec des yeux humains, elle se serait crue dispensée de visiter sa cousine, et obligée au plus d'envoyer quelqu'un pour la congratuler, et s'informer de ses nouvelles. Mais ce n'est pas ainsi que pense l'humilité. Marie n'imagine seulement pas qu'elle se rabaisse en prévenant Elisabeth; au contraire, elle est intimement con-

1. Exsurgens autem Maria in diebus illis abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda Luc. I, 39.

vaincue qu'elle lui doit la civilité qu'elle lui rend, et elle s'empresse de partir.

N'étant instruite que par un ange de l'état d'Elisabeth, qui ne lui en avait point fait part, elle pouvait encore croire avec raison qu'Elisabeth ne s'offenserait point de n'être pas visitée par elle; et c'eût été pour toute autre que Marie une raison légitime de s'exempter d'un si long voyage. Mais une âme humble et charitable ne raisonne pas de la sorte. Marie ne s'autorise point de ce qu'elle ne connaît la grossesse d'Elisabeth que par une voie extraordinaire; elle n'est point choquée de ce que sa cousine ne lui en a rien appris. Elle ne dit point: Elisabeh devait m'informer de son état, si elle voulait que je la visitasse. Mais elle part sans délibérer, pour se réjouir avec sa cousine du bonheur qu'elle a d'être mère malgré sa stérilité et son âge avancé. Elle était bien résolue au reste de garder un profond silence sur la merveille qui s'était opérée en elle-même.

L'empressement de Marie nous apprend encore que, pour remplir certains devoirs que la parenté et la bienséance nous imposent, il faut savoir sacrifier au besoin la retraite, le silence, l'oraison, les autres exercices de piété, et ne faire nulle difficulté de se produire au dehors. Si la piété de Marie eût été mal entendue, que de raisons apparentes n'avait-elle pas d'omettre cette visite, et de rester enfermée avec Dieu dans sa solitude de Nazareth? La grâce ne permet pas de négliger ce qu'on doit au prochain, même par simple honnêteté; et renoncer à ces sortes de devoirs sous prétexte de dévotion, c'est abuser de la dévotion même, et la prendre de travers.

Comportons-nous comme Marie dans ces occasions indispensables; et notre sainteté n'en souffrira pas. Prenons garde seulement de ne rien accorder à la dissipation et à l'envie de nous montrer au dehors. Marie s'oublie pour ne s'occuper que de sa cousine; mais elle n'oublie pas Dieu; et dans les distractions extérieures, inévitables en un tel voyage, elle ne perd pas un instant sa sainte présence.

Dans ces sortes de devoirs qu'on rend au prochain, et en général dans les rapports qu'on a avec lui, lorsque nos motifs sont purs, et nos intentions droites, Dieu se propose souvent des vues plus relevées que les nôtres, qu'il nous laisse ignorer jusqu'au moment où il les accomplit. Le grand objet de Dieu dans la visite de Marie était la sanctification du précurseur de Jésus. Marie l'ignorait absolument; et néanmoins elle y concourait sans le savoir. La circonstance de cette visite était le moyen que Dieu avait choisi; et si elle n'avait pas eu lieu par la faute de Marie, elle eût été responsable d'avoir fait manquer son dessein.

Ceci est de la plus grande conséquence dans la pratique. Des choses qui vous paraissent indifférentes, tiennent souvent à d'autres qui sont d'une extrême importance pour le salut ou la perfection du prochain. Vous n'en savez rien ; mais vous pouvez et vous devez le présumer ; et ce doit être un motif pour vous de ne manquer jamais même à un devoir de civilité. Vous rendez ou vous recevez une visite de pure cérémonie. Peut-être Dieu veut-il s'en servir pour le bien spirituel de la personne que vous voyez. Un mot que vous aurez jeté comme par hasard engagera la conversation, ouvrira le cœur de celui ou de celle qui vous parle et y produira des fruits de grâce. Combien de conversions ont commencé par de semblables entretiens, où l'on ne se proposait d'abord rien de sérieux ? Combien d'âmes sont entrées par cette porte dans la voie de la perfection ? Saint François de Sales a fait plus de bien par ses conversations, que par ses sermons et ses controverses. Prêtons-nous donc à toutes les bienséances qu'exige le commerce avec le prochain. Portons-y des vues pures ; soyons abandonnés à la grâce, afin qu'elle conduise nos pensées et nos discours ; et Dieu en saura tirer sa gloire.

CHAPITRE XII.

ENTREVUE DE MARIE ET D'ÉLISABETH.

Marie, dit saint Luc, *entra dans la maison de Zacharie, et salua Elisabeth. Aussitôt qu'Elisabeth eut entendu le salut de Marie, il arriva que son enfant tressaillit dans son sein ; Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit ; elle s'écria à haute voix, et dit : Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de votre ventre est béni* [1].

Que de merveilles opérées à la première entrevue des deux parentes, et à la simple salutation de Marie ! C'est Jésus qui les opère; il ne paraît point; et c'est lui qui fait tout ; Marie n'est que son instrument. Elisabeth a les oreilles frappées de la voix de Marie : la voix secrète de Jésus se fait entendre au cœur de Jean. La présence de Marie cause une impression de joie à sa cousine : la présence de Jésus agit sur l'âme de Jean; elle le purifie de la tache originelle ; elle l'enrichit de grâces; elle le remplit d'une joie spirituelle, qui le fait tressail-

1. Et intravit (*Maria*) in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth. Et factum est, ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exsultavit infans in utero ejus : et repleta est Spiritu sancto Elisabeth : et exclamavit voce magna, et dixit : Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui. Luc. I, 40-42.

lir. Il reconnaît et il adore déjà celui dont il doit être le prophète et le précurseur. Au même instant, Elisabeth elle-même est remplie du Saint-Esprit. Le tressaillement extraordinaire de son enfant a une cause surnaturelle qui lui est révélée. Elle pénètre des yeux de la foi dans le sein de Marie, et elle y découvre le divin enfant qui est l'auteur de ce qui se passe en elle. Dans son transport elle s'écrie que Marie est bénie entre les femmes par le double privilège de sa virginité. et de sa maternité divine; et que le fruit de ses entrailles est béni par son union avec le Verbe. Ainsi Elisabeth a une connaissance distincte du mystère de l'Incarnation; et cette connaissance passe de Jean, à qui Jésus la communique immédiatement, à Elisabeth sa mère. Encore une fois, que de merveilles opérées à l'occasion d'une simple visite !

Quelle dut être la surprise de Marie, lorsqu'elle vit que sa cousine était instruite par le Saint-Esprit même de ce qu'il avait fait en elle ! Son humilité lui imposait la loi de tenir cette faveur secrète. Mais Dieu est le maître de la révéler à qui il lui plaît ; et elle adore la profondeur de ses desseins, sans les connaître. Elle ignorait les rapports et les communications intimes de Jésus et de Jean, et qu'Elisabeth était redevable à son fils de la révélation qu'elle eut alors.

Et d'où me vient ceci, poursuit Elisabeth, *que la mère de mon Seigneur vienne à moi* [1] ? Voilà des paroles bien claires et bien expresses en faveur de la maternité divine. L'étonnement et le sentiment de son indignité avec lesquels elle les prononça, marquaient évidemment que Dieu les lui mettait à la bouche ; et Marie reçut ainsi par l'organe de sa cousine une assurance certaine de la vérité du prodige opéré en elle. Elle ne demandait pas cette assurance ; sa foi n'en avait pas besoin, et Dieu la lui donne au moment qu'elle y pense le moins.

Quel fonds d'instruction renfermé ici pour les âmes que Dieu met dans des états extraordinaires ! Il n'est pas rare qu'après avoir eu dans le temps même la certitude la plus entière de la réalité de leur état, elles viennent ensuite à en douter : soit que la première impression soit effacée; soit que le démon travaille à les troubler par ses suggestions; soit que les réflexions du propre esprit sur les changements survenus dans leur état, leur causent de l'inquiétude. Qu'elles ne tourmentent pas Dieu, comme elles font très souvent, pour avoir de lui des assurances qu'elles ne sont pas dans l'illusion. Mais qu'elles se reposent sur lui, comme Marie, du soin de leur en donner, quand il le jugera nécessaire. Il ne leur man-

1. Et unde **hoc mihi ut veniat mater** Domini mei ad me? Luc. I, 43.

quera pas au besoin ; et il saura bien faire connaître à ces âmes et aux autres que leur état intérieur est son œuvre. En attendant qu'il se déclare, qu'elles se tiennent paisiblement dans l'obscurité de la foi ; qu'elles soumettent au jugement de leur guide spirituel ce qui les regarde ; et qu'elles ne sollicitent point à tout propos des assurances, pour lesquelles Dieu a ses temps marqués, et qui hors de là seraient nuisibles à leur progrès : parce que ce seraient autant d'appuis pour l'amour-propre. Il faut qu'elles meurent tout à fait à elles-mêmes ; et il est évident qu'elles n'y mourraient jamais, si elles conservaient toujours une assurance positive que leur état est de Dieu. Marie n'a jamais rien demandé en ce genre ; et néanmoins nous ne pouvons douter que sa foi n'ait été autant et plus exercée que celle d'aucun saint. L'Evangile nous en fournira des preuves.

Elisabeth comprit parfaitement le mystère du tressaillement de son fils : puisque c'est sur cela qu'elle se fonde pour appeler Marie *la mère de son Seigneur.* Car après lui avoir donné ce titre, elle ajoute, comme pour en rendre raison : ***En effet,*** *aussitôt que la voix de votre salutation s'est fait entendre à mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein*[1]. Elle connut donc que le principe de cette joie céleste, et toute miraculeuse, était la présence du fils de Dieu, qui du sein de Marie agissait sur Jean dans le sein d'Elisabeth.

Vous êtes heureuse d'avoir cru, ajouta-t-elle ; *parce que les choses qui vous ont été dites par le Seigneur s'accompliront*[2]. De quoi félicite-t-elle Marie ? De sa foi. Elle a cru les deux merveilles extraordinaires qui lui ont été annoncées par l'ange : l'une, qu'elle serait la mère du fils de Dieu, selon la chair ; l'autre, que sa fécondité, ouvrage du Saint-Esprit, ne porterait aucun préjudice à sa virginité. Pour croire à ces deux mystères, elle a fait taire sa raison : elle n'a point demandé d'autre éclaircissement ; et quoique la manière dont ils devaient s'accomplir lui fût incompréhensible, elle s'est soumise à l'autorité divine.

La foi est en effet le principe de tout bien en nous. Je ne parle pas seulement ici de la foi commune à tous les chrétiens ; mais de cette foi spéciale dont a besoin toute âme qui est sous la direction particulière de la grâce. Il en faut une grande, pour se soumettre sans raisonner à ce que Dieu annonce à ces âmes des desseins qu'il a sur elles ; pour ne plus se permettre de doute, ni de réflexion, lorsque le moment

1. Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exsultavit in gaudio infans in utero meo. Luc. I, 44.

2. Et beata, quæ credidisti, quoniam perficientur ea, quæ dicta sunt tibi a Domino. Id. *Ibid.* 45.

de la certitude que la parole de Dieu porte avec soi, est passé. Il n'en faut pas une moindre pour persévérer à croire, lorsque les moyens dont Dieu se sert pour l'exécution paraissent contraires à la fin qu'il se propose ; lorsque de toutes parts il s'élève des obstacles en apparence invincibles ; et que les choses prennent un tour tout opposé au sens que les paroles de Dieu présentaient d'abord.

Réfléchissez un moment sur ce que l'ange annonce à Marie des grandeurs de Jésus. *Il sera hautement reconnu pour le fils du Très-Haut ; le Seigneur lui donnera le trône de David son père ; il régnera à jamais sur la famille de Jacob ; et son règne n'aura point de fin* [1]. Quoi de plus magnifique ! Comparez maintenant ce discours de l'ange avec tout ce qui s'est passé à l'égard de Jésus-Christ : sa naissance pauvre, et comme à la dérobée à Bethléem ; sa vie obscure durant trente ans dans la boutique d'un artisan ; sa vie publique, où il ne subsistait que d'aumônes, n'ayant pas où reposer sa tête [2] ; l'envie, la haine, les persécutions de ses ennemis, qui calomniaient sa doctrine et ses miracles ; leurs complots contre sa personne ; le jugement de mort rendu contre lui par la synagogue pour s'être dit le fils de Dieu ; sa royauté tournée en dérision ; la préférence donnée à Barrabbas sur lui par la nation entière ; enfin le supplice infâme de la croix. Où est donc le trône de David ? Où est ce règne sans fin sur la maison de Jacob ? Ce qui est arrivé à Jésus, n'est-il pas le contre-pied de ces magnifiques promesses ? Quelle foi ne fallut-il donc pas à Marie, pour croire jusqu'au bout qu'elles s'accompliraient ; comme elles s'accomplirent en effet après la résurrection du Sauveur, dans un sens spirituel infiniment plus relevé, plus digne de Dieu, que celui qu'offraient les paroles de l'ange ?

CHAPITRE XIII.

EXPOSITION DU CANTIQUE DE MARIE.

A ce discours d'Elisabeth Marie répond par un cantique, qu'on peut appeler l'extase de son humilité. Elle n'y parle que de Dieu et d'elle : de Dieu, pour célébrer ses louanges ; d'elle, pour s'abaisser et s'anéantir.

Mon âme, s'écrie-t-elle, *glorifie le Seigneur ; et mon esprit est transporté de joie en Dieu auteur de mon salut* [3]. Qui peut dire, qui

1. Hic filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus : et regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis. Luc. I, 32, 33. — 2. Id. IX, 58. — 3. Magnificat anima mea Dominum : et exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo. Luc. I, 46, 47.

peut concevoir avec quel sentiment la sainte Vierge prononça ces paroles? Il n'appartient à aucun homme mortel d'exposer le ravissement de Marie en Dieu, la pureté d'âme avec laquelle elle lui rend gloire de tout, ne réservant absolument rien pour elle-même. Dieu la glorifie plus qu'il n'a jamais glorifié aucune créature. Marie reçoit cette gloire, pour la renvoyer tout entière à son auteur; et nulle créature ne l'a glorifié aussi excellemment qu'elle. Quel triomphe, si je l'ose dire, pour Dieu, de voir une âme comblée de ses bienfaits, inondée de ses faveurs, qui n'en fait usage que pour le louer; qui, s'oubliant totalement elle-même, ne pense qu'à lui, se perd et s'abîme en lui! La joie dont elle est transportée n'a point pour objet sa propre élévation, toute sublime qu'elle est. Son unique objet est le Dieu auteur de son salut, le Dieu qu'elle porte en son sein, et qui ne s'y est renfermé que pour la sauver, elle et tout le genre humain. Ce salut même, elle le considère moins par ce qu'il a d'avantageux pour elle, que par ce qu'il a de glorieux pour Dieu. Elle met à l'écart son intérêt, pour ne s'occuper que de l'intérêt de Dieu.

Est-ce ainsi que nous rapportons à Dieu tous les biens qu'il nous fait? et notre perfection même ne nous touche-t-elle, qu'à cause de la gloire qui lui en revient? Où sont les âmes en qui règne une telle pureté de sentiments? Qu'elles sont rares! Les autres n'en ont pas même l'idée, quelque saintes qu'elles soient d'ailleurs. On rapporte les grâces de Dieu à soi; on veut être saint pour soi; la gloire de Dieu n'est pas notre premier motif, et notre principale fin. Si l'on y pense quelquefois, ce n'est que par réflexion; les premières pensées, les premiers sentiments du cœur sont pour nous. Malheureux amour-propre, tu entres partout; tu infectes tout de ton venin; tu portes tes attentats jusque sur l'amour qui est dû à Dieu; et tu dérobes tout ce que tu peux à sa gloire, pour te l'attribuer. Ah, Marie, obtenez-nous la lumière pour connaître l'effroyable laideur de ce vice, le courage pour le combattre, et la générosité pour le laisser détruire par la jalousie de Dieu.

Et d'où viennent ces transports, cette sainte allégresse de Marie? De ce que Dieu *a jeté un regard sur la bassesse de sa servante* [1]. Elle n'était rien; d'elle-même elle n'eût jamais rien été. Dieu l'a regardée; et ce regard l'a faite tout ce qu'elle est. Pour être élevée à la dignité de mère de Dieu, elle ne perd point la vue de *sa bassesse;* elle n'oublie pas qu'elle est sa servante, et elle ne prend point d'autre titre. O mon Dieu, avec quelle complaisance vous regardiez celle qui étant au com-

1. Respexit humilitatem ancillæ suæ. Luc. I, 48.

ble de la grandeur, ne sortait point de son néant! Hélas! nous avons tant de sujet d'être humbles; et nous sommes vains! C'est pour cela que Dieu ne nous regarde pas; il voit que s'il daignait jeter un regard sur nous, nous en serions plus vains. Quelle opposition entre Marie et nous!

C'est pour cela, c'est à cause de ce regard de Dieu sur moi, *que toutes les générations m'appelleront bienheureuse* [1]. Je dois tout à ce regard; je ne serais rien sans cela. Qui me considérera en moi-même, n'y verra rien qui mérite la moindre louange, rien même qui ne soit digne du plus profond mépris. Mais qui me verra telle que je suis devenue par le regard de Dieu, regard qui est un pur effet de sa miséricorde sur moi, ne pourra s'empêcher de m'appeler *bienheureuse*. D'âge en âge jusqu'à la fin des siècles ce titre me sera donné, et m'appartiendra spécialement. J'en bénis, et j'en bénirai à jamais celui qui m'a regardée; et je lui renverrai fidèlement tous les éloges qui me seront donnés: parce que lui seul en est la source, et que lui seul doit être loué en moi.

Les bienheureux ont ces sentiments dans le ciel; ils n'y sont entrés que purgés de tout amour-propre. Marie les a eus sur la terre dans toute leur pureté et leur perfection. Attachons-nous à l'imiter en ce point, plus qu'en aucun autre.

Car celui qui est puissant a fait en ma faveur de grandes choses; et son nom est saint [2]. Marie n'affaiblit point par une fausse humilité ce que Dieu a fait pour elle. Elle reconnaît que ce sont de grandes choses; et si grandes, que ses autres œuvres ne sont rien en comparaison. Mais elle ne les relève ainsi, que pour les attribuer à sa toute-puissance, à qui rien ne coûte; qui est au-dessus des lois de la nature, et qui n'a qu'à dire une parole pour exécuter les plus grands desseins. Et quelle conséquence tire-t-elle de là? Que *le nom de Dieu est saint;* que c'est pour la gloire de ce nom qu'il opère toutes choses; et que la sanctification du grand nom de Dieu doit être le but des pensées, des sentiments, des actions de la créature. Après avoir ainsi tout attribué, tout donné à Dieu, que reste-t-il pour Marie? Rien. Elle ne prétend rien, elle ne désire rien, sinon qu'on admire avec elle les merveilles de la puissance divine, et qu'on loue son saint nom. Mais plus elle s'oubliera, plus Dieu prendra soin de la glorifier: parce que tout ce qui sera rendu d'honneur à Marie, lui reviendra, et qu'avec elle, il ne perdra rien de ses droits. Occupons-nous uniquement de la gloire de Dieu; et il la partagera avec nous sans

1. Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. Luc. I, 48.
2. Quia fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus. Luc. I, 49.

aucune diminution pour lui. S'il n'est rien de comparable à la gloire de Marie, c'est que rien n'a été comparable à son humilité. Dieu veut placer ses dons avec sûreté ; et il ne peut les placer ainsi que dans une âme humble. Marie va nous l'apprendre elle-même.

Sa miséricorde s'étend de race en race sur ceux qui le craignent[1]. Par ceux qui craignent Dieu, l'Ecriture entend partout ceux qui l'aiment, et qui par un principe d'amour appréhendent de l'offenser. Or, rien ne blesse plus le cœur de Dieu, que de lui dérober sa gloire, dont il est si jaloux. C'est un crime qu'il ne pardonne point, et dont il poursuit nécessairement la vengeance. Et comment le punit-il ? En retirant ses miséricordes de ceux qui s'en rendent coupables : ce qui est le plus grand malheur qui puisse arriver à une âme. Au contraire il les répand avec profusion sur les âmes zélées pour sa gloire, qui craignent par-dessus tout de lui en dérober la moindre partie. Ayons cette crainte ; rien ne nous est plus nécessaire. L'orgueil et la vanité sont nos vices favoris. Parce qu'ils sont odieux et souverainement injustes, ils se déguisent si subtilement, que nous ne les apercevons pas ; ou qu'ils nous séduisent au point de les justifier. Disons avec saint Philippe de Néri : *défiez-vous de moi, Seigneur, je suis un voleur* qui ne tends qu'à vous dérober votre gloire.

Il a déployé sa puissance par l'effort de son bras, il a dissipé les superbes par les pensées de son cœur[2]. Le bras de Dieu dans l'Ancien et le Nouveau Testament, c'est Jésus-Christ. Par ce bras, comme Verbe, il a tiré l'univers du néant ; par ce même bras comme Verbe fait chair, il a tout fait dans l'ordre surnaturel. Et en quoi ce bras puissant s'est-il signalé ? Dans la dispersion, dans le châtiment des superbes conjurés contre la gloire de Dieu. Il les a humiliés, il les a écrasés, il a creusé pour eux l'enfer, où ils seront forcés éternellement de restituer à Dieu le bien qu'ils ont essayé en vain de lui enlever.

Il a ôté les puissants de leur place ; et il a élevé les humbles. Il a rempli de biens ceux qui manquaient de tout ; et il a renvoyé vides ceux qui étaient dans l'abondance[3]. Telle est la conduite de Dieu. Il abaisse les puissants qui s'enorgueillissent du rang qu'ils occupent ; et il élève à leur place ceux qui sont humbles. S'il ne le fait pas toujours en ce monde, il ne manque jamais de le faire en l'autre. Les hautes places du ciel sont pour les humbles ; les cachots les plus bas de l'enfer sont

1. Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum. Id. *Ibid.* 50.
2. Fecit potentiam in brachio suo : dispersit superbos mente cordis sui. Luc. I, 51.
3. Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles. Esurientes implevit bonis : et divites dimisit inanes. Luc. I, 53, 53.

pour les superbes. Soyez affamé de la justice; et reconnaissant votre indigence, adressez-vous à Dieu : il vous comblera des vrais biens. Si vous êtes dans l'abondance, même des biens spirituels; et si, vous les appropriant, vous en faites la pâture de votre orgueil : il vous les retirera, et vous rejettera loin de sa face les mains vides. C'est la leçon que nous donne ici Marie, et dont elle nous montre un exemple si frappant en sa personne. Nous ne haïrons, nous ne fuirons jamais assez l'orgueil; nous n'aimerons, nous ne rechercherons jamais assez l'humilité.

Il a pris sous sa protection Israël son fils, se ressouvenant de sa miséricorde, selon la promesse qu'il en avait faite à nos pères, à Abraham et à sa race pour toute la suite des siècles[1]. Les vraies promesses faites à Abraham et à sa postérité, à l'Israël de Dieu, selon l'expression de saint Paul[2], étaient spirituelles, et ne devaient être remplies que par l'avénement du Messie. Le voilà venu; il est dans le sein de Marie; il n'en est pas encore sorti; et il verse déjà ses bénédictions sur Jean et sur Elisabeth. C'est lui qui est le père des vrais Israélites; lui dont Abraham a désiré de voir le jour, qui l'a vu en esprit, et qui s'en est réjoui. Toutes les figures vont cesser : Abraham ne sera plus regardé comme le père des Israélites selon la chair; mais comme le père des croyants, de quelque nation qu'ils soient[3]; et Abraham avec toute sa postérité spirituelle appartiendra à Jésus-Christ. Marie prophétise donc ici; et nous montre en elle l'accomplissement de la grande promesse faite dès l'origine du monde, et renouvelée d'âge en âge. Prions-la de nous expliquer elle-même le sens de son admirable cantique; et surtout de nous mettre au cœur les sentiments avec lequels elle l'a prononcé.

CHAPITRE XIV.

RETOUR DE MARIE A NAZARETH.

Marie, dit S. Luc, *demeura auprès d'Elisabeth environ trois mois; et retourna en sa maison*[4]. Elle resta sans doute jusqu'après les couches de sa cousine, où sa présence et son assistance étaient le plus nécessaires; et ne la quitta que quand elle fut hors de danger. Ainsi Marie fut témoin du miracle

1. Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ. Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham, et semini ejus in sæcula. Id. *Ibid.* 54, 55.
2. Gal. VI, 16. — 3. Rom. IV, 11.
4. Mansit autem Maria cum illa quasi mensibus tribus, et reversa est in domum suam. Luc. I, 56.

opéré en Zacharie, qui recouvra la parole et l'ouïe ; elle entendit ce beau cantique où Zacharie annonce également l'accomplissement du mystère de l'incarnation, et la grandeur future de Jean, destiné à être le prophète du Très-Haut, c'est-à-dire du Messie ; et à marcher devant sa face, pour lui préparer les voies. Il lui raconta, ainsi qu'à Elisabeth et aux assistants, la vision qu'il avait eue dans le temple, et comment il avait été puni de son incrédulité[1]. Par ce moyen, Marie fut instruite de tout, et rassurée de nouveau sur son état par Zacharie, toujours par une disposition de la providence, et sans qu'elle y mît du sien.

Si la première entrevue de Marie fut si avantageuse à Elisabeth, quel fruit ne retira-t-elle pas de son séjour pendant trois mois ? Marie n'avait en vue que de rendre à sa cousine des services temporels ; mais comme elle était pleine de grâce, et qu'elle portait en soi l'auteur de la grâce, sa conduite, son entretien, sa présence seule étaient pour Elisabeth une source féconde de biens spirituels. Elisabeth, quoique déjà remplie de piété et de justice, acquit donc un nouveau degré de sainteté dans la compagnie de Marie. Jean reçut encore de plus grandes grâces par l'opération secrète de Jésus, qui jetait en lui dès lors les fondements de sa sainteté future.

Mais Marie, en quittant ainsi sa retraite, et en se communiquant au dehors, ne perdit-elle rien de son recueillement et de son union intime avec Dieu ? Point du tout. Peut-être donna-t-elle moins de temps à l'oraison, qu'elle n'en donnait à Nazareth. Mais son état intérieur d'oraison n'était jamais interrompu ; tous ses discours étaient de Dieu, ou tendaient à Dieu. Par ses attentions, sa charité pour sa cousine ; par sa modestie, son affabilité, son air tout céleste ; par toutes les vertus qu'elle eut occasion de pratiquer, elle édifia la maison d'Elisabeth et les personnes qui la fréquentaient. En un mot Marie sanctifia tous ceux qui l'approchèrent, et revint elle-même plus sainte de cette longue visite.

Quel modèle pour nous dans nos conversations avec le prochain ! et quelles règles excellentes de conduite n'en pouvons-nous pas tirer !

1° Ne cherchons pas de nous-mêmes les occasions de voir le prochain ; mais attendons que Dieu nous les présente ; et regardons comme volonté de Dieu à cet égard ce qui nous est prescrit par la bienséance et l'honnêteté. Soyons retirés, comme Marie, par attrait et par choix ; mais communiquons-nous, comme elle, au dehors quand il le faut, et que la grâce nous y pousse.

1. Id. *Ibid.* 8-20. 59-79.

2° Ne voyons, autant qu'il dépend de nous, que des personnes pieuses, qui puissent nous être, ou à qui nous puissions être un sujet d'édification. Ne regrettons pas le temps que nous passons avec elles, tant que de bonnes raisons nous y retiennent; et ne faisons que nous montrer chez les autres, à qui nous rendons des devoirs de civilité : quand nous voyons qu'il n'y a nul profit à faire, ni pour eux, ni pour nous.

3° Craignons la dissipation dans le commerce des créatures. Ne les visitons pas pour fuir l'ennui, ou pour y chercher des consolations humaines. Souvent on ne va chez les autres, que parce qu'on ne sait que devenir chez soi. Le recueillement intérieur ne peut subsister avec de telles visites. Quand on possède Dieu dans son cœur, on se passe aisément de l'entretien des hommes, et l'on ne s'y prête qu'au besoin, ou quand la charité le demande.

4° Enfin, ne prolongeons pas les visites au-delà du temps nécessaire, lors même qu'elles ont la charité pour objet. Marie se retira aussitôt après les couches d'Elisabeth : elle ne pouvait point partir avant; elle ne devait point rester après. C'est que dans cette visite elle n'eut égard qu'à Elisabeth, et nullement à elle-même. Ainsi elle partit, sitôt qu'elle ne lui fut plus nécessaire. Comportons-nous de même; et dès que l'objet de notre visite ou de notre entretien est rempli, retirons-nous. En suivant ces règles, jamais le commerce avec le prochain ne nous nuira; et Dieu le fera servir à la sanctification du prochain et à la nôtre.

CHAPITRE XV.

SOUPÇONS DE JOSEPH; SILENCE DE MARIE.

A son retour de chez sa cousine Elisabeth, Marie était grosse d'environ quatre mois. Joseph son époux ne tarda point à s'en apercevoir; et ne sachant rien de ce qui s'était passé, on peut juger quels furent ses soupçons. Ici donc commencent les épreuves de Marie; et c'est Jésus dont elle est enceinte, qui en est la cause et le sujet. Joseph connaissait la haute vertu de Marie; il savait qu'elle avait fait vœu de virginité; qu'elle ne l'avait épousé qu'à condition qu'il garderait lui-même la continence, et qu'ils vivraient sur le pied de frère et de sœur. Il y avait consenti; et il se rendait le témoignage de ne l'avoir jamais touchée. Cependant il la voit enceinte. Que peut-il croire, sinon qu'elle est coupable d'adultère? Quel chagrin mortel ne dut pas lui causer la présomption en apparence indubitable d'un tel crime, de la part d'une épouse

qu'il aimait aussi tendrement que saintement! Quelle idée dut-il se former d'elle? et comment conserver pour elle la même estime? Quel conflit de pensées dans son esprit, et de sentiments dans son cœur! et à quelle profonde tristesse ne fut-il pas livré!

Quoiqu'il se tût par respect pour son épouse, il lui était impossible de dissimuler le trouble de son âme; et Marie, dont la grossesse était visible, ne pouvait ignorer quel était le sujet de la peine de Joseph. Quelle épreuve de part et d'autre! et combien ne durent-ils pas souffrir, tant qu'elle dura! Plus ils étaient saints l'un et l'autre, plus cette épreuve, déjà si délicate en elle-même, dut leur être sensible. Joseph trahi par une épouse qu'il avait crue la pureté même! Marie soupçonnée d'adultère, parce qu'elle est mère de Dieu! Quelle atteinte à la foi conjugale dans le mariage le plus saint qui eût encore paru sur la terre! Telle était la pensée de Joseph. Quel injurieux soupçon! quel outrage fait au Saint-Esprit qui m'a rendue féconde! Telle devait être la pensée de Marie.

Un mot de sa part, une déclaration de ce que l'ange Gabriel lui avait annoncé, l'eût pleinement justifiée, eût calmé Joseph, eût changé ses soupçons en une profonde vénération pour elle. Il eût sans doute ajouté foi à ce qu'elle lui aurait dit, surtout si elle lui avait raconté ce qui s'était passé à son sujet chez Elisabeth. Marie garde le silence. Son secret est le secret de Dieu; elle ne le violera pas, dût-elle y perdre sa réputation, et même sa vie. Joseph pouvait la diffamer en public; il était autorisé, et même obligé par la loi de l'accuser devant les prêtres; et la peine de mort était prononcée contre toute femme adultère. L'honneur de Dieu même était visiblement intéressé dans la cause de Marie; et si elle ne voulait rien dire pour sa justification personnelle, il semble qu'elle devait parler pour la gloire de Dieu. Ainsi en eût jugé toute autre que Marie.

Malgré tant de raisons prises du côté de Joseph, de son côté, et même de celui de Dieu, elle demeure dans le silence, et ne dit pas un seul mot qui mette Joseph sur la voie de la vérité. Marie ne se regarde point ici; ses plus chers intérêts ne lui sont rien; elle les abandonne à Dieu; c'est à lui de révéler, s'il le juge à propos, les grandes choses qu'il a faites en elle. Son humilité lui ferme la bouche; et les motifs les plus forts ne la lui ouvriront pas.

Il arrive assez souvent aux âmes intérieures que les faveurs qu'elles ont reçues de Dieu, sont pour elles une occasion de calomnie et de persécution. Que faire alors? On est bien tenté de se justifier; il ne faudrait qu'une parole pour changer la disposition des esprits; tout paraît engager à dire

cette parole. Il est juste de détromper le prochain, de dissiper sa prévention, de lui épargner des fautes souvent considérables, et dont il se repentira tôt ou tard, lorsqu'il saura la vérité. Il est juste de venger l'honneur de Dieu, et de ne pas souffrir que ses faveurs soient un sujet de scandale. On doit aussi quelque chose à sa propre réputation ; la vertu, la piété, l'édification publique semblent l'exiger. Vains prétextes de l'amour-propre que tout cela ! La conduite de Marie les démasque et les condamne. Taisez-vous comme elle ; et attendez que Dieu vous justifie, en manifestant lui-même son œuvre. Pourquoi ne voulez-vous pas que ses grâces vous soient une occasion de sacrifice, et de mort à vous-même ? C'est le meilleur effet, le plus glorieux à Dieu, le plus avantageux pour vous, qu'elles puissent produire. Qu'arrivera-t-il de votre silence ? que vous serez humilié, que vous aurez à souffrir. C'est ce que vous devez désirer.

S. François de Sales, accusé d'avoir écrit à une femme une lettre qui déshonorait son caractère épiscopal, et qui tendait à le faire passer pour un scélérat hypocrite, se contenta de dire qu'on avait fort bien imité son écriture, mais que la lettre n'était pas de lui. Du reste il ne fit nulle poursuite pour découvrir l'auteur de la calomnie. *Dieu*, disait-il, *sait la mesure de réputation dont j'ai besoin pour remplir mon ministère ; je n'en veux pas avoir davantage*. Il se tint tranquille, et ne se permit pas même un désir : quoique la chose eût fait du bruit en Savoie, en France, partout où il était connu. L'imposture fut éclaircie quelques années après, par l'aveu public de celui qui en était l'auteur.

On n'a pas toujours à pratiquer l'humilité en des occasions de cette importance. Mais il est mille petites rencontres, dans les communautés surtout, où l'on nous soupçonne mal à propos, où l'on nous impute ce que nous n'avons pas fait. Qu'il est beau de se taire alors, de souffrir une légère humiliation, et de ne point se mettre en peine de sa justification ! Il en coûte beaucoup à l'amour-propre ; mais aussi c'est l'amour-propre qu'il faut travailler à étouffer ; il n'y a point de moyen plus efficace que celui-là.

CHAPITRE XVI.

MARIE JUSTIFIÉE PAR DIEU LUI-MÊME.

MATTH. I. 18-25

Marie demeurait tranquille, quoique peinée de l'état de Joseph ; et elle ne désirait pas même que Dieu parlât pour elle,

espérant cependant qu'il le ferait. Joseph de son côté, *étant un homme juste*, non seulement ne se porta à aucune violence contre son épouse ; mais il ne voulut pas même user à son égard de la rigueur de la loi. Il s'en crut dispensé par la vertu qu'il ne pouvait s'empêcher de reconnaître en elle, malgré les apparences contraires. Il la respectait toujours ; et Dieu qui agissait sur son cœur, et qui n'avait en vue que de l'éprouver, ne permit point qu'il se conduisît comme eût fait tout autre mari en pareille circonstance. Il ne voulait point la diffamer ; il ne pouvait pas non plus la garder ; c'eût été approuver son crime, au cas qu'elle fût coupable ; ou du moins fermer les yeux sur une infidélité qu'il ne devait point tolérer. Il prit donc le parti qui s'accordait le mieux avec sa conscience, et avec le ménagement qu'il croyait devoir à l'honneur de Marie. Ce parti fut de la renvoyer secrètement et sans bruit.

Il en avait formé la résolution ; et il était sur le point de l'exécuter, lorsque Dieu, qui ne manque jamais à ses serviteurs au besoin, mais qui ne vient à leur secours, qu'après avoir suffisamment exercé leur vertu, dissipa les justes inquiétudes de Joseph, et changea sa tristesse en une joie, la plus grande qu'il eût encore ressentie. *Un ange lui apparut en songe, et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez point de garder Marie votre épouse. Car le fruit qui est né en elle, est de l'Esprit saint. Elle enfantera un fils, auquel vous donnerez le nom de Jésus*, c'est-à-dire de Sauveur ; *parce qu'il délivrera son peuple de ses péchés* [1].

Voilà donc le grand mystère révélé à Joseph. Dieu voulut qu'il achetât cette précieuse faveur par les peines qui avaient précédé : afin qu'elle lui causât une joie plus sensible. De quel poids son âme ne fut-elle pas soulagée ! Quel honneur pour lui de se voir l'époux, non d'une simple vierge, mais d'une vierge mère de Dieu ! Quelle fut à ce moment sa reconnaissance ! et qui pourrait rendre les sentiments dans lesquels il passa le reste de la nuit?

Il ne fut pas plutôt levé de son sommeil, qu'il se hâta de faire ce que l'ange du Seigneur lui avait ordonné, et de prendre Marie pour son épouse par un renouvellement de sa foi. L'Ecriture, fort abrégée dans ses récits, et qui ne met que les circonstances essentielles, ne dit point qu'il ait fait part à Marie du songe qu'il avait eu. Mais la chose n'est pas douteuse ; et comme l'ange l'avait tiré de peine, il ne pouvait se

1. Ecce angelus Domini apparuit in somnis ei, dicens : Joseph fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam : quod enim in ea natum est, de Spiritu sancto est : pariet autem filium : et vocabis nomen ejus Jesum : ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum. Matth. I, 20, 21.

dispenser d'en tirer aussi Marie, qui souffrait plus que lui peut-être de le voir souffrir, sans pouvoir le soulager.

Ainsi les deux époux, après s'être causé innocemment un tourment mutuel, goûtèrent à l'envi une joie pure et sainte, aux transports de laquelle Dieu les autorisait à se livrer. Joseph regarda Marie avec d'autres yeux; il l'admira, l'honora, l'aima plus que jamais; et Marie se confirma dans la haute idée qu'elle avait de la vertu de Joseph; et leur union, déjà si étroite, fut resserrée par ce qui semblait devoir la rompre.

O mon Dieu, que vous êtes admirable dans votre conduite envers vos saints ! Vous les éprouvez, vous les consolez tour à tour, et de leurs épreuves comme de leurs consolations, vous tirez votre gloire, et l'accroissement de leurs mérites. Ils n'ont qu'à vous laisser faire, et qu'à mettre entièrement leur confiance en vous ; elle ne sera point confondue. Si vous les exercez durant quelque temps, vous saurez bien les dédommager de ce qu'ils ont souffert. Si Joseph avait questionné Marie; si Marie par une déclaration avait prévenu les soupçons de Joseph : la vertu de l'un et de l'autre n'aurait point paru en cette rencontre : Dieu n'eût pas été glorifié, et eux-mêmes n'eussent pas été récompensés.

Mettons à profit cet exemple dans les occasions. Portons l'épreuve aussi longtemps qu'il plaira à Dieu ; ne disons rien, ne faisons rien pour nous y soustraire, ni pour l'abréger. Ce serait nous nuire à nous-mêmes, et nous priver du secours et des consolations de Dieu, qui viendront infailliblement dans leur temps.

Il ne faut pas demander si Joseph respecta encore plus qu'il n'avait fait la pureté de l'épouse du Saint-Esprit et de la mère de l'Homme-Dieu. L'Evangile le dit expressément. Mais quand il ne le dirait pas, oserait-on seulement soupçonner que celui qui ne l'avait pas touchée auparavant, eût ensuite approché d'elle ? Il n'en est pas moins vrai cependant qu'ils vécurent depuis ensemble dans une cordialité, une intimité, une familiarité plus grande qu'ils n'avaient fait jusqu'alors. Il ne nous appartient pas, charnels et grossiers que nous sommes, de rechercher quels témoignages d'affection Dieu inspira à Joseph de donner à Marie, et à Marie de lui permettre. C'est un secret dont les anges seuls furent témoins; et ces témoignages d'affection, loin de nuire à la pureté incomparable de l'un et de l'autre, ne firent que lui ajouter un nouveau degré de perfection.

CHAPITRE XVII.

DÉPART DE MARIE ET DE JOSEPH POUR BETHLÉEM.

LUC. II. 1-5.

Joseph et Marie étaient établis à Nazareth, et selon l'ordre naturel des choses, Marie devait y faire ses couches. Mais il était prédit que le Messie naîtrait à Bethléem, cité de David, dans la terre de Juda [1] ; et c'était à Dieu d'arranger tout pour l'accomplissement de cette prophétie. Il n'ordonna point à Joseph et à Marie de s'y transporter, comme il le pouvait faire aisément par un ange. Mais il se servit à ce dessein d'un moyen tout naturel, qui semblait n'y avoir aucun rapport. L'empereur Auguste, maître alors de la Judée, entreprit de faire le dénombrement de ceux qui vivaient sous son empire, afin de régler les impositions qu'il devait mettre sur chacun. Il fallait pour cela que chaque famille se rendît au lieu de son origine, pour s'y faire inscrire sur le rôle. *Joseph partit donc de Nazareth en Galilée, pour aller à Bethléem en Judée,* dont il était originaire, *avec Marie son épouse, qui était près de son terme* [2].

Admirons ici la providence qui emploie pour l'exécution de ses décrets des événements qui paraissent n'avoir rien de commun avec eux. Quel rapport entre l'édit politique d'un empereur païen, et la naissance temporelle du fils de Dieu? Cependant c'était cet édit qui, dans les vues de Dieu, devait être l'occasion de la naissance du Messie à Bethléem. Cela arrive comme par hasard, et néanmoins c'était une chose arrêtée de toute éternité. En obéissant à l'ordre d'un souverain idolâtre, Marie accomplit l'ordre de Dieu sans le savoir. Car il est invraisemblable qu'elle ignorait que le Messie dût naître à Bethléem.

Apprenons de là deux choses : la première, à ne point regarder les événements humains, quels qu'ils soient, comme des choses fortuites, mais à croire que c'est Dieu qui en dispose pour l'accomplissement de certains desseins qu'il manifestera dans la suite. Il nous tient ces desseins secrets, pour nous accoutumer à suivre en aveugles ses volontés. Ne nous écartons donc jamais des dispositions de la providence, même dans les choses qui nous paraissent les plus indifférentes, et

1. Mich. v, 2. Matth. II, 6, Joann. VII, 42.

2. Ascendit autem et Joseph a Galilæa de civitate Nazareth, in Judæam in civitatem David, quæ vocatur Bethleem: ... cum Maria desponsata sibi uxore prægnante. Luc. II, 4, 5.

ne nous imaginons pas qu'en ces choses Dieu nous laisse entièrement à notre liberté.

Les diverses circonstances de notre vie ont avec notre salut et notre perfection une liaison que nous ne soupçonnons pas et que nous ne découvrons qu'après coup. Nous jugeons souvent qu'il importe peu à notre âme que nous soyons en tel ou tel endroit, que nous vivions avec telle ou telle personne, que nous formions tel ou tel projet. Nous nous trompons ; et les suites nous le feraient voir, si nous y réfléchissions. Un coup d'œil attentif sur les événements de notre vie passée, sur la manière inespérée dont les uns ont tourné à bien pour nous et les autres à mal, nous persuadera de cette importante vérité. Laissons-nous donc conduire en tout, même dans les choses purement temporelles, par ceux de qui nous dépendons ; et si nous sommes maîtres de nous-mêmes, ne prenons parti sur rien sans avoir consulté Dieu. Il a réglé et mesuré tous nos pas, qui doivent aboutir à une éternité heureuse ou malheureuse, suivant que nous marcherons ou non sous sa direction. Mais, direz-vous, nous ne disposerons plus de nous-mêmes en rien. Tant mieux ; Dieu en disposera pour vous, et vous êtes assuré qu'il n'en disposera que pour votre plus grand bien.

La seconde chose que l'Evangile nous apprend ici, est qu'il ne faut pas nous attendre que Dieu agisse à notre égard par des voies extraordinaires, pour accomplir ses desseins, même les plus relevés. Nous aimons à sortir de l'ordre commun : cela flatte notre vanité spirituelle, et Dieu aime à nous y tenir. Il y a tenu Marie et Joseph, hors des cas de nécessité. Sommes-nous plus qu'eux ? avons-nous plus de droit qu'eux à une conduite extraordinaire?

Marie nous donne encore ici une autre instruction qui n'est pas à négliger. Elle est sur son terme ; l'enfant qu'elle porte en son sein n'est rien moins que le fils de Dieu ; elle est pauvre; à peine aurait-elle à Nazareth les secours absolument nécessaires pour la conservation d'un enfant si précieux. Cependant il faut que dans son état elle entreprenne un voyage assez pénible aux approches de l'hiver ; qu'elle se rende en un lieu où elle ne connaît personne ; qu'elle y mette au monde son fils, au risque de n'avoir ni pour lui, ni pour elle, les choses nécessaires. Et elle ne se plaint point ; elle ne murmure point, ni contre ceux qui la forcent à se déplacer dans une circonstance si critique, ni contre la rigueur des ordres de la providence. Elle ne demande à Dieu aucun adoucissement, aucun délai ; elle ne lui représente point que, s'il ne veut pas la ménager pour elle-même, il la ménage du moins à cause de son fruit. Une mère de Dieu devait-elle s'attendre

à être traitée si rudement ? Aucune de ces pensées ne se présente à l'esprit de Marie. C'est à Dieu de pourvoir à tout ; à elle d'aller où Dieu l'appelle, de se reposer de tout sur lui, de souffrir tout, de le bénir de tout. Elle part tranquille et contente dans la compagnie de Joseph, son époux, son pourvoyeur et son gardien.

CHAPITRE XVIII.

NAISSANCE DE JÉSUS A BETHLÉEM.

Commençons par le récit de l'Evangile, il est bien court et bien simple ; mais que de réflexions ne nous fournit-il pas au sujet de Marie, qui est ici notre principal objet ! *Lorsqu'ils étaient à Bethléem, le temps de ses couches arriva ; elle mit au monde son fils premier-né ; elle l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche*, c'est-à-dire dans une mangeoire d'animaux ; *parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie* [1].

Joseph et Marie, ce qu'il y avait de plus saint, de plus grand sur la terre au jugement de Dieu, ne trouvèrent donc point où se loger à Bethléem ; toutes les places étant prises dans l'hôtellerie ; et ils furent contraints de se mettre à couvert dans une étable. Ce fut là qu'au milieu de la nuit, dans la saison la plus rigoureuse de l'année, dans un endroit exposé à l'air, sans feu, sans secours, le Sauveur du monde sortit miraculeusement du sein de Marie, sans blesser en rien sa parfaite intégrité. Qu'elle est merveilleuse aux yeux de la foi cette naissance ! et que Marie en conçut bien toute la grandeur !

Que fit-elle avant tout, quand elle vit ce bienheureux fruit de ses entrailles ? Elle l'adora profondément comme son Dieu ; elle le baisa tendrement comme son fils ; elle se hâta d'envelopper de langes son corps délicat, pour le garantir des injures de l'air, et le coucha sur un peu de paille dans une crèche, le seul meuble qui se trouvât là.

O foi de Marie, que vous fûtes exercée alors ! Quoi ! c'est le fils de Dieu ; et il naît dans une étable, dans un dénûment absolu de toutes choses ; ignoré du reste de l'univers, il n'a pour témoins de sa naissance que Joseph et moi ! Père éternel, reconnaissez-vous dans cette crèche celui que vous engendrez de toute éternité dans les splendeurs des saints [2] ? Esprit-saint, est-ce là celui que vous avez formé dans mon sein ? L'ange m'a dit qu'il serait grand [3]. Jamais enfant naquit-il dans un état si pauvre, si humiliant !

1. Factum est autem, quum essent ibi, impleti sunt dies ut pareret. Et peperit filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio : quia non erat eis locus in diversorio. Luc. II, 6, 7.

2. Ps. CIX. 3. — 3. Luc I, 32.

O mon Dieu, je ne me lasserai pas de le répéter, que vos idées sont différentes des nôtres! La raison se perd ici : il faut qu'elle adore, et se tienne dans le silence. Un Dieu souffre! un Dieu pleure! le Tout-Puissant est réduit à la faiblesse de l'enfance! il ne peut s'aider par aucun mouvement; il ne s'exprime que par des cris inarticulés. Il est la sagesse éternelle; et il n'a pas même l'usage de la parole ; il ne donne aucun signe à quoi on puisse le distinguer des enfants ordinaires.

Ces pensées et d'autres semblables durent occuper l'esprit de Marie, et la jeter dans un étonnement, dans un ravissement inexprimable. En vain essaierions-nous de comprendre ce qui se passa alors dans son intérieur. Quelle paix! quelle joie! quels hommages! quels transports d'amour! quel anéantissement devant la majesté d'un Dieu enfant! et en même temps quelle tendresse! quelles caresses! quels soins! quelle sollicitude maternelle! Elle est créature; et elle est mère de son créateur. Sous ces deux rapports, quels sentiments en apparence opposés devaient se réunir dans son cœur!

Ici commence le temps des grandes consolations sensibles de Marie, qui dura pendant toute la première enfance de son fils. Quel ineffable plaisir pour elle, quand elle le tenait entre ses bras, quand elle le pressait contre son sein, quand elle le baisait, quand elle l'allaitait! Quel plaisir encore plus grand, quand Jésus la regardait avec amour, quand il lui souriait, quand il la caressait, et la serrait de ses bras enfantins! Les caresses de Jésus n'étaient pas des caresses de simple instinct, comme celles des enfants ordinaires; c'étaient des caresses de raison et de grâce, des caresses inspirées et commandées par la divinité, des caresses d'une personne divine, des caresses qui par leur propre vertu produisaient des effets délicieux dans le cœur de sa mère. Avec quelle suavité, avec quelle pureté elle les goûtait, ne réservant rien pour elle-même, et rapportant tout à celui de qui elle les recevait!

Tous les motifs d'aimer Jésus-Christ se trouvaient réunis en Marie; ils s'y trouvaient en un degré éminent; ils épuisaient toutes les affections de son cœur. Elle l'aimait comme son Dieu, et comme son Sauveur d'une manière spéciale; elle l'aimait comme son fils, comme un fils unique, comme un fils qui n'appartenait qu'à elle, et de qui aussi elle était uniquement aimée. Elle ne craignait point d'excéder dans son amour, parce que l'objet en était souverainement et infiniment aimable; cet amour sous tous les rapports était surnaturel et divin; rien ne l'arrêtait, rien ne le gênait, rien ne le partageait; elle s'y livrait en toute liberté, avec une sécurité entière; et si elle eût pu se reprocher quelque chose, c'eût été de ne pas aimer

assez. Mais elle n'avait pas même ce reproche à se faire, aimant de toute la capacité de son âme, selon la mesure et la force de la grâce qui lui était donnée.

Tout ceci peut aider un peu notre esprit à concevoir de quel torrent de délices, de quelle joie pénétrante l'âme de Marie était inondée. Mais l'idée ne saurait atteindre au sentiment; et l'expérience seule, que nous n'aurons jamais, serait capable de nous en faire bien juger. Taisons-nous donc; et n'allons pas plus loin sur cette matière. Plaisir, douleur, tout ce qui a affecté le cœur de Marie, est au-dessus de notre portée.

Si l'amour qu'elle avait pour Jésus-Christ était la source de sa joie, il était aussi le principe de ses peines; et tout ce que souffrait ce divin enfant dans sa crèche, frappait le cœur de Marie de la manière la plus sensible. La vivacité de ses appréhensions et de ses alarmes répondait à celle de son affection; et elle passait, pour ainsi dire, sans cesse d'une extrémité à l'autre : sans perdre, ni dans le plaisir, ni dans la douleur, la paix profonde qui était son état habituel; sans aucune réflexion, ni aucun retour sur elle-même; sans se laisser enivrer par la consolation, ni abattre par la peine; sans désirer l'une, ni s'y attacher; sans craindre, ni éviter l'autre.

Quelle morale tirerons-nous de ceci, sinon d'aimer Jésus pour lui-même; d'être saintement indifférents pour ses caresses, sans y être insensibles; et de porter, comme Marie, en esprit de mort, les épreuves par lesquelles son amour nous fera passer?

CHAPITRE XIX.

L'ADORATION DES BERGERS.

LUC, II. 8-19.

La nuit même de la naissance de Jésus, un ange l'annonça aux bergers voisins qui gardaient leurs troupeaux; il leur dit qu'un Sauveur était né à Bethléem; et que le signe auquel ils le reconnaîtraient, c'est qu'ils trouveraient un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche. Quel signe! et qu'il était bien propre à exercer la foi de ces esprits simples! Mais Dieu n'en use jamais autrement; et ses œuvres n'ont aucune proportion avec notre manière naturelle de penser. En même temps ils entendirent une multitude d'esprits célestes, qui chantaient dans les airs : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux; et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*[1]. Observez ici que si d'un côté la foi des bergers est éprouvée

1. Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. Luc. II, 14.

par l'état de pauvreté et de faiblesse dans lequel on leur annonce qu'est né leur Sauveur : d'un autre côté, elle est puissamment excitée et soutenue par l'apparition et les paroles des anges.

Sitôt que les anges les eurent quittés, et se furent retirés dans le ciel, les bergers se dirent les uns aux autres : *Passons jusqu'à Bethléem, et allons voir ce qui est arrivé, et que le Seigneur nous a fait connaître. Ils vinrent donc en hâte; et ils trouvèrent Marie, Joseph, et l'enfant couché dans une crèche. Ils connurent ainsi la vérité de ce qui leur avait été dit touchant cet enfant* [1]. On ne peut douter qu'ils n'aient raconté à Marie et à Joseph ce qu'ils avaient appris des anges; qu'ils n'aient adoré Jésus-Christ, et marqué à Marie tout leur respect et leur amour. L'état de santé où ils la virent au sortir de ses couches, dut leur faire juger que ce merveilleux enfant n'était pas venu au monde de la manière ordinaire.

Durant cette adoration et ces discours des bergers, que se passa-t-il dans le cœur de Marie? Quels sentiments d'admiration, en voyant comment Dieu commençait à manifester et à glorifier son fils : le faisant annoncer par des anges, et amenant les hommes à sa crèche! Quelle reconnaissance pour le témoignage que Dieu lui rendait ici à elle-même, la faisant reconnaître et honorer comme la mère du Sauveur! Quel fut son étonnement de voir que des hommes pauvres, simples, ignorants, étaient les premiers que Dieu appelait à connaître, à adorer, à aimer son fils, se servant pour cela du ministère même des anges! Bethléem n'était pas éloignée de Jérusalem ; et ce n'est pas à Hérode et à sa cour; ce n'est pas aux prêtres et aux docteurs de la loi ; ce n'est pas à ce qu'il y avait de grands, de riches, de savants dans cette capitale ; mais à de pauvres habitants de la campagne que cette nouvelle est d'abord portée. Oh! comme Marie comprit alors mieux que jamais que c'est par la pauvreté d'esprit, par l'humilité, par la simplicité qu'on peut être agréable à Dieu! comme elle le bénit et le remercia d'être pauvre elle-même, et femme d'un simple artisan, en voyant sa prédilection pour les pauvres!

L'Evangile ne dit rien de l'accueil plein de bonté que fit Marie à ces bergers, de l'entretien qu'elle eut avec eux, de la franchise pleine de retenue et de modestie avec laquelle elle satisfit à leurs questions, des offres qu'ils lui firent de leurs

1. Et factum est, ut discesserunt ab eis angeli in cœlum, pastores loquebantur ad invicem: Transeamus usque Bethleem, et videamus hoc verbum, quod factum est, quod Dominus ostendit nobis. Et venerunt festinantes; et invenerunt Mariam, et Joseph, et infantem positum in præsepio. Videntes autem cognoverunt de verbo, quod dictum erat illis de puero hoc. Luc. II, 15-17.

petits secours, et de la reconnaissance qu'elle leur en témoigna dans le besoin où elle était, manquant de tout, et ne pouvant quitter son enfant. Mais il est aisé de suppléer au silence de l'Écriture, et d'imaginer ce qui se passa entre Marie, Joseph, et les bergers, dans une situation ménagée par le ciel, où la grâce seule agissait dans tous les cœurs, et s'exprimait par toutes les bouches; et dont le sujet était l'auteur même de la grâce, qui en sa qualité de Sauveur commençait à déployer les richesses de sa miséricorde.

L'Evangéliste qui omet tout ce détail si intéressant et si attendrissant, n'oublie pas de remarquer que *Marie conservait en son cœur tout ce qu'elle avait entendu* en cette occasion [1]. Aucune parole ne lui échappa, parce qu'elle s'aperçut bien que Dieu lui-même les inspirait; elle les recueillit avec soin; elle les médita, et elle en fit la nourriture de son âme. Cette attention de Marie à tout ce qui lui venait de Dieu, par quelque voie que ce fût, soit intérieure, soit extérieure, et cette fidélité à tirer de tout son profit spirituel, est un des traits qui la caractérisent, et que nous pouvons imiter. Jamais elle n'a laissé tomber à terre la moindre grâce, tenant son cœur toujours ouvert pour les recevoir, et les faire fructifier. Ainsi rien ne fut perdu en cette rencontre, ni pour elle, ni pour Joseph, ni pour les bergers. Tous les cœurs étaient bien préparés, et celui de Marie mieux que les autres.

Tout nous donne ici de grandes et de profondes instructions. Nous avons tous besoin d'un Sauveur. Je suppose que nous nous empressons de le chercher. A quel signe le reconnaîtrons-nous? D'abord à son enfance. J'entends à cette enfance spirituelle, que Jésus a tant recommandée, qu'il a prêchée et pratiquée toute sa vie. Les bergers qu'il a attirés à sa crèche avant tous les autres, étaient de ces bienheureux enfants. Marie, l'âme la plus simple, la plus ingénue, la plus docile, la plus humble qui fut jamais, l'était incomparablement plus qu'eux. Ayons par rapport aux choses de Dieu cette simplicité enfantine; et nous les goûterons, nous les comprendrons, nous les pratiquerons avec amour. L'enfance spirituelle produira en nous toutes les vertus; nous les posséderons au plus haut degré; et nous n'y penserons pas, nous ne le saurons pas, nous ne serons pas exposés à nous en glorifier.

A quel signe encore l'ange dit-il qu'on reconnaîtra le Sauveur? Aux langes qui l'enveloppent. Qu'est-ce qu'un enfant emmaillotté? La faiblesse même; il n'a l'usage d'aucun de ses membres; il est hors d'état de faire de soi-même aucun mouvement, aucune résistance. Voilà ce que Jésus, la sagesse

1. Maria autem conservabat omnia hæc, conferens in corde suo. Luc. II, 19.

éternelle, a voulu être, pour nous apprendre qu'il n'y a point de progrès à espérer pour nous dans la vie spirituelle, si nous ne laissons ainsi emmaillotter notre volonté. Qu'elle est faible pour le bien cette volonté, et en même temps qu'elle est forte pour le mal! Si elle n'est assujettie par des langes, elle ne peut que se blesser, et se nuire à elle-même; elle ne peut que résister à la grâce, et la rendre inutile par ses mouvements aveugles et insensés. Il faut qu'elle soit liée et captivée comme les membres d'un enfant, pour que Dieu fasse d'elle tout ce qu'il voudra. Ce maillot si salutaire, et si nécessaire pour elle, est celui de l'obéissance. Marie emmaillotte Jésus; il faut que le directeur emmaillotte de même l'âme que Dieu met sous sa conduite; et qu'elle ne lui résiste pas plus que Jésus ne résista à sa mère. Ne prenons pas d'autre parti que celui de laisser disposer de nous, et d'obéir; et nous serons assurés de notre avancement.

Enfin le dernier signe auquel le Seigneur veut être reconnu, c'est la crèche où il est couché. Signe d'humilité, signe de pauvreté, signe de mortification. Nous ne sommes pas les maîtres de la condition où nous naissons. Mais il dépend de nous d'estimer et de chérir ce que Jésus-Christ a choisi pour lui-même. Il n'a pu se tromper dans son choix. Aimons donc tout ce qui peut nous abaisser et nous avilir devant les hommes; tenons-nous dans les bornes les plus modestes de notre état; et ne soyons jaloux d'aucune distinction. Aimons la pauvreté; et pratiquons-la sans affectation, autant que nous le pouvons. Nous serons pauvres aux yeux de Dieu dans notre abondance même, si notre cœur est absolument détaché des richesses; si nous les employons volontiers à soulager les nécessités du prochain; si loin de mépriser les pauvres, nous portons une sainte envie à leur état, comme plus conforme à la doctrine et à l'exemple de Jésus-Christ. Aimons la mortification extérieure. N'accordons rien à la sensualité et à la mollesse. Traitons-nous même un peu durement en bien des choses, sans qu'il y paraisse, et accoutumons notre corps à souffrir. Ce qui de tout temps a perdu et perdra le monde, c'est l'amour des honneurs, des richesses et du plaisir. Le mépris de ces trois choses est ce qui a sauvé, et sauvera les chrétiens. Ce mépris seul ne suffit pas pour les sanctifier; mais il les met sur la voie de la sainteté, et il en lève les principaux obstacles.

CHAPITRE XX.

ADORATION DES MAGES.

MATTH. II. 1-12.

Les bergers ne furent pas les seuls que Marie vit venir reconnaître et adorer son fils. Celui qui devait sauver les Juifs et les Gentils, après avoir reçu l'hommage des Juifs dans la personne des bergers, reçut dans celle des Mages l'hommage de la Gentilité. Une étoile extraordinaire qu'ils virent en Orient, et dont l'annonce et la signification leur fut révélée de Dieu, les engagea à quitter leur pays, et à venir en Judée sous la conduite de cette étoile, pour adorer le roi des Juifs nouvellement né. Ils s'adressèrent à Hérode lui-même pour connaître le lieu de sa naissance ; et sur la réponse des prêtres et des scribes qui décidèrent que, selon les prophéties, le Christ devait naître à Bethléem, guidés par cette même étoile qui avait disparu vers le temps de leur entrée à Jérusalem, et qui s'arrêta sur la maison même où était celui qu'ils cherchaient, ils entrèrent dans cette maison, où ils trouvèrent l'enfant et sa mère ; et s'étant prosternés, ils l'adorèrent, et lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

On peut bien croire qu'ils firent connaître à Marie qui ils étaient ; qu'ils lui racontèrent comment Dieu les avait attirés, comment il avait agi sur leur esprit et sur leur cœur à l'occasion de cette étoile ; et qu'ils témoignèrent à la mère de celui qu'ils venaient d'adorer, tout le respect qui lui était dû. Marie prit-elle quelque complaisance dans les honneurs qu'ils lui rendirent ? Non ; elle les reçut avec un parfait désintéressement, et les renvoya à son fils, en qui seul elle se regardait, en qui elle existait. Le sentiment qui l'occupa alors, fut de bénir Dieu de ce qu'il faisait connaître son fils aux nations idolâtres, et de ce qu'il commençait déjà à détruire par lui le règne des faux dieux. Quelle joie pour elle de voir ce divin enfant adoré par des grands et des savants, qui à leur retour devaient l'annoncer dans leur pays ! Elle s'en réjouit pour lui, et non pour elle-même ; et si elle avait montré plus de simplicité à la venue des bergers, ses égaux pour la condition : elle montra plus d'humilité à la venue des Mages, dont les marques de vénération eussent été à charge à sa modestie, si elle eût envisagé la chose autrement que dans l'ordre et les desseins de Dieu, à qui elle rapportait tout.

Plus les personnes qui nous rendent des hommages, sont élevées selon le monde ; plus ces hommages flattent naturellement l'amour-propre, et plus il est dangereux de s'y laisser

prendre. Marie n'avait rien à craindre de ce côté. Elle voit sa dignité de mère de Dieu reconnue par des grands de la terre ; loin de s'en enfler, elle n'en est que plus humble.

Dans les respects que les Mages lui témoignent, elle n'aperçoit que l'effet de la grâce ; et elle la laisse agir en toute liberté dans l'expression de leurs sentiments : ne voyant en tout cela que Dieu glorifié par eux, et elle en lui.

Qu'il faut avoir une intention pure, pour ne faire attention, comme Marie, qu'à l'honneur de Dieu dans celui qui nous est rendu à juste titre ! C'est une grande humilité sans doute de se soustraire, tant qu'on le peut, aux éloges et aux distinctions qu'attirent la vertu et les faveurs du ciel. Mais c'en est une plus grande de recevoir ces éloges et ces distinctions, sans se les approprier ; et de faire en sorte que toute la gloire en revienne à Dieu. J'ose dire qu'en cette rencontre l'admirable vertu de Marie fut pour les Mages une preuve de la divinité de son fils ; et qu'ils conçurent qu'il n'y avait qu'une mère de Dieu qui pût joindre tant d'humilité à tant de grandeur.

CHAPITRE XXI.

LA CIRCONCISION.

Après que les huit jours furent écoulés, où l'enfant devait être circoncis, on lui donna le nom de Jésus : nom que l'ange lui avait donné, avant qu'il fût conçu dans le sein de Marie[1]. Dans le mystère de la circoncision de Jésus-Christ laissons à part ce qui le regarde, pour ne nous occuper que de ce qui regarde Marie.

Elle voit ce divin enfant assujetti par l'ordre du père céleste et par sa propre volonté à une loi rigoureuse et humiliante, qui n'était pas faite pour lui. Elle voit que celui qui était la sainteté même, en subissant cette loi, se reconnaît pécheur, et s'engage à la pratique de toutes les observances légales. Elle entrevit dès lors, du moins obscurément, que ce serait par l'effusion de son sang, qu'il délivrerait un jour son peuple de ses péchés, ainsi que l'ange l'avait dit à Joseph[2] ; qu'il en versait déjà les prémices ; qu'il les offrait à son père ; et qu'il faisait dans cette douloureuse cérémonie l'essai d'un plus grand sacrifice, dont il serait un jour la victime.

Tendre mère, de quelle douleur ne fûtes-vous pas pénétrée, lorsque vous vîtes la chair de votre fils déchirée par le cou-

1. Et postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer : vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo priusquam in utero conciperetur. Luc. II, 21. — 2. Matth. I, 21.

teau de la circoncision ; lorsque vous entendîtes ses cris ; que vous vîtes couler à la fois son sang et ses larmes ! Qui ne sait ce qu'en une telle circonstance une mère doit souffrir par la vivacité de l'imagination et de la compassion ? Mais l'effet fut bien autre sur Marie que sur les mères ordinaires. Le même couteau déchira donc vos entrailles maternelles ; et vous ne fûtes pas moins sensible à son incision, que votre fils lui-même.

Mais avec quelle résignation, quelle soumission, ne soutîntes-vous pas cette peine ! Vous adorâtes les conseils du père éternel ; vous entrâtes dans les dispositions de votre fils, et avec son propre sang vous offrîtes votre propre douleur en satisfaction à sa justice, et en réparation de sa gloire outragée par les hommes [1]. Vous envisageâtes ce qu'il vous en coûterait dans toute la suite de sa vie ; vous acceptâtes d'avance les épreuves que vous causerait son état de victime ; et vous unîtes votre sacrifice au sien. Dieu qui voulait toujours tenir votre foi en exercice, ne vous donna pas alors une vue claire de tout ce que présageait cette première effusion du sang de votre fils : mais aussi comme il voulait que vous fussiez, ainsi que lui, dans un état habituel de souffrance : il vous donna le pressentiment de tout ce qui devait lui arriver un jour.

Si vous connûtes toutes les grandeurs de l'adorable nom de Jésus : si vous comprîtes que ce nom réconcilierait Dieu avec les hommes, qu'il serait un jour couvert de gloire, et que tout genou fléchirait au ciel, sur la terre, et dans les enfers devant ce nom divin [2] : vous comprîtes aussi tout ce qu'il renfermait d'obligations à remplir, et pour Jésus, et pour vous. Vous conçûtes que s'il fallait que Jésus fût un homme de douleurs et d'opprobres [3] : la mère de Jésus devait nécessairement partager ses douleurs et ses opprobres ; que si à ce titre vous deviez être élevée au-dessus des anges : à ce titre aussi vous seriez abaissée au-dessous de toutes les femmes. Voilà les pensées et les sentiments qui occupèrent Marie durant cette douloureuse opération, et le temps qu'il fallut pour la guérison de la blessure.

Si nous aspirons à être glorifiés avec Jésus, il faut, dit S. Paul, que nous souffrions avec lui [4]. Plus nous lui appartiendrons de près, et plus l'amour nous unira à lui : plus aussi nous devons nous attendre à souffrir. La circoncision du cœur qu'il exigera de nous dans toute son étendue, est un long et pénible martyre. Mais l'amour de Jésus, l'union avec Jésus, le bonheur de ressembler à Jésus et à sa sainte mère, nous

1. Act. IV, 12. — 2. Philipp. II, 10. — 3. Is. LIII, 3. Thren. III, 10. — 4. Rom. VIII, 17.

l'adoucira, nous le fera aimer, et préférer, non seulement aux faux plaisirs de la terre, mais aux solides consolations du ciel.

CHAPITRE XXII.

LA PURIFICATION.

Luc. II. 22-24.

Le quarantième jour après ses couches, Marie soigneuse d'observer en tout la loi de Moïse, se rend au temple pour s'y purifier elle-même, pour présenter au Seigneur son fils, qui lui appartenait en qualité de premier-né; et pour le racheter par l'offrande de deux tourterelles, ou de deux jeunes pigeons. Toutes les autres femmes juives pratiquaient dans l'occasion les mêmes observances. Mais Marie les accomplit avec une perfection qui ne convient qu'à elle.

Elle s'assujettit à la loi de la purification. Mais évidemment elle n'y est pas tenue, ayant été vierge dans son enfantement. Elle consent donc à passer dans l'esprit du public pour une mère ordinaire; elle tient caché le secret de sa miraculeuse virginité, et ne dit pas un mot qui puisse faire soupçonner ce qu'elle est en effet. Quelle humilité! Cachons, à son exemple, sous les dehors les plus communs les grâces que Dieu pourrait nous faire. Ne craignons pas de nous assujettir dans cette vue à des choses dont nous serions en droit de nous exempter. Les faveurs célestes sont quelque chose de grand : mais l'humilité qui les couvre est bien plus grande. Fussions-nous élevés au-dessus des séraphins; faisons en sorte qu'on nous regarde toujours comme des âmes communes; et ne donnons jamais lieu de propos délibéré à ceux qui vivent avec nous de concevoir une estime singulière pour nous. Il faut être saint sans doute, et aussi saint qu'on le peut. Il faut édifier le prochain par ses discours et sa conduite. Mais on ne sera jamais vraiment saint que par le soin qu'on prendra d'ensevelir, pour ainsi dire, en soi les dons du ciel, et de ne se distinguer en rien des autres à l'extérieur.

Marie offre à Dieu son fils, comme un bien qui est à lui, et qu'elle n'a reçu de lui que pour le lui rendre. Elle unit son offrande à celle que ce fils faisait alors de lui-même au père céleste. Leur dévouement est commun, et animé des mêmes sentiments. Le fils savait distinctement à quoi il se dévouait; la mère n'en avait qu'une connaissance confuse et générale; mais elle acceptait tout; elle consentait à tout, et pour son fils, et pour elle-même. Car en l'offrant, non seulement elle

offrait sa propre personne; mais elle offrait ce qui lui était infiniment plus cher; et son offrande, tant de lui que d'elle, était sans réserve, sans restriction, faite de toute la plénitude du cœur, avec un amour et une générosité sans bornes, et s'étendant à toutes les volontés de Dieu, connues et inconnues.

Nous appartenons à Dieu en toute manière, sous la loi de grâce, bien autrement que les premiers-nés ne lui appartenaient sous la loi de Moïse. Notre premier devoir, et le premier usage que nous devons faire de notre raison et de notre liberté, est de nous offrir à lui, afin qu'il dispose de nous comme il lui plaira, qu'il exerce sur nous son souverain domaine, et qu'il accomplisse en nous ses volontés. Oh! si nous étions bien persuadés de cette grande vérité, que nous ne sommes plus à nous en rien, que nous n'avons rien qui nous soit propre, que nous n'existons point pour nous, mais pour Dieu, depuis le moment que nous avons reçu le saint baptême : avec quelle ferveur nous nous consacrerions à lui! avec quel amour nous le servirions! avec quel désintéressement nous travaillerions uniquement pour sa gloire! avec quelle générosité nous lui ferions tous les sacrifices qu'il exigerait de nous! sachant qu'il conserve tous ses droits sur ce qu'il nous a donné, et nous estimant heureux de pouvoir le lui rendre. Dieu a tout donné à Marie, en lui donnant son propre fils. Marie a tout rendu à Dieu, en lui consacrant ce fils; et en lui sacrifiant tout sur la terre, elle a tout recouvré dans le ciel, où elle dispose par son fils de tous les trésors de la divinité. Si Dieu nous redemande tout, ce n'est pas qu'il regrette ses dons, ni dans la vue de les reprendre; c'est pour nous désapproprier, et pour nous rendre ensuite beaucoup plus qu'il ne nous avait d'abord donné. Il a tenu cette conduite à l'égard de Jésus et de Marie; il fera la même chose à notre égard, si nous les imitons.

Enfin pour le rachat de Jésus, selon qu'il était ordonné par la loi, Marie, en qualité de pauvre, offrit deux tourterelles ou deux petits de colombes. Dieu ne regarda point à sa main, mais à son cœur. Les riches qui lui faisaient des offrandes de plus grand prix, ne lui étaient pas si agréables : parce que leurs dispositions étaient moins parfaites. Qu'importe à Dieu ce que nous lui donnons, si ce n'est pas l'amour qui le lui donne? Et lorsque c'est l'amour qui donne, que lui importe encore qu'on lui donne peu ou beaucoup? L'amour ne saurait rien réserver, quand il s'agit de Dieu; il donne tout, ou du moins il est toujours prêt à tout donner au premier signal. S'il n'avait rien, il se donnerait lui-même : et ce don suppléerait abondamment à tous les autres.

Marie dénuée de tous les biens temporels avait bien compris cette vérité. Elle ne regretta jamais d'avoir peu de chose à donner à Dieu; mais le peu qu'elle lui donna, elle le donna avec tant d'amour, que personne ne lui a donné, ni ne lui donnera jamais autant qu'elle. J'ai quitté de grands biens pour Dieu; j'ai renoncé aux plus hautes espérances. De quel prix cela est-il en soi auprès de Dieu? Du prix que l'amour y a mis. Les apôtres ne quittèrent que leur barque et leurs filets. Des rois et des reines qui ont renoncé au trône, ont quitté moins qu'eux, s'ils y ont renoncé avec moins de générosité et d'amour. Les hommes regardent au sacrifice extérieur; Dieu ne regarde qu'à celui du cœur; et celui-là, riches ou pauvres, ne dépend que de nous.

CHAPITRE XXIII.

LA RENCONTRE DE SIMÉON.

Il y avait, dit S. Luc, *à Jérusalem un homme appelé Siméon; cet homme était juste et craignant Dieu; il attendait la consolation d'Israël*, c'est-à-dire le Messie; *et l'Esprit saint était en lui. Il avait reçu une promesse du Saint-Esprit qu'il ne mourrait point, qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Il vint au temple poussé par l'Esprit; et lorsque l'enfant Jésus y fut introduit par ses parents..., il le prit entre ses bras, bénit Dieu, et dit: Seigneur, vous laisserez aller, selon votre parole, votre serviteur en paix: parce que mes yeux ont vu le salut qui vient de vous, que vous avez exposé à la face de tous les peuples, comme la lumière qui doit éclairer les nations, et qui sera la gloire d'Israël votre peuple. Et le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration sur les choses qui se disaient de lui* [1].

Remarquons d'abord comme Marie reçoit coup sur coup de nouvelles lumières qui l'éclairent touchant Jésus-Christ, et qui l'assurent de plus en plus de sa maternité divine. C'est ce qui arrive au commencement des états extraordinaires. Dieu y multiplie les témoignages; il ne laisse aucun doute sur ses

1. Et ecce homo erat in Jerusalem, cui nomen Simeon, et homo iste justus, et timoratus, exspectans consolationem Israel, et Spiritus sanctus erat in eo. Et responsum acceperat a Spiritu sancto, non visurum se mortem, nisi prius videret Christum Domini. Et venit in Spiritu in templum. Et quum inducerent puerum Jesum parentes ejus: et ipse accepit eum in ulnas suas, et benedixit Deum, et dixit: Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace: quia viderunt oculi mei salutare tuum, quod parasti ante faciem omnium populorum; lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel. Et erat pater ejus et mater mirantes super his, quæ dicebantur de illo. Luc. II, 25-33.

desseins, ni à l'âme qu'il a choisie, ni à son directeur. Il en use ainsi pour affermir leur foi, qu'il mettra dans la suite à de rudes épreuves. Remarquons encore, ce que j'ai déjà observé plus haut, que Marie ne demande aucune de ces assurances, et qu'elles lui viennent, lorsqu'elle y pense le moins.

Siméon conduit par l'Esprit saint vient au temple dans le moment que Jésus y entre ; il le prend entre ses bras, des bras mêmes de sa mère ; il l'adore, et lui donne les démonstrations les plus tendres de son amour. Après quoi, transporté de joie, il demande à Dieu de le laisser mourir en paix, parce qu'il a vu l'auteur du salut du genre humain, celui qui doit être la lumière des nations, et la gloire d'Israël. Marie entend ces paroles comme si Dieu les lui adressait lui-même ; elle les écoute avec respect, elle les médite, et s'en nourrit. Elle ne perd rien de ce qui se dit devant elle de son fils ; et elle voit avec reconnaissance que la lumière s'accroît successivement, et que par un progrès admirable, Elisabeth, Zacharie, les bergers, les Mages, Siméon, tous conspirent à l'éclairer de plus en plus. Elle et Joseph sont dans l'admiration de ce qu'ils entendent dire au sujet de Jésus enfant.

La surprise d'une âme à qui Dieu a manifesté les desseins qu'il a sur elle, et en qui Jésus est né spirituellement, n'est pas moindre, lorsqu'elle voit que plusieurs personnes sont comme suscitées de Dieu, pour la confirmer dans ce qui d'abord lui a été révélé. Moins elle est inquiète et curieuse sur ce point, plus elle reçoit d'assurance, d'où elle les attend le moins.

Que conclure de là? Qu'il faut se fier à Dieu, et croire avec une fermeté inébranlable et un abandon aveugle qu'il ne nous refusera aucun des témoignages nécessaires pour nous assurer que notre état est de lui. Il ne veut pas que nous cherchions à nous en convaincre par le propre raisonnement. Ce moyen nous tromperait ; et quiconque s'y appuierait, ne pourrait se garantir d'illusion : parce que les choses divines ne sont point soumises au raisonnement humain. Mais il veut qu'après la première révélation de ses desseins, on demeure en paix, et qu'on attende de lui seul toutes les confirmations dont on aura besoin. Il les donnera infailliblement, non au propre esprit qui les demanderait ; mais à la confiance qui se repose de tout sur lui, et qui ne se permet pas d'aller au-devant de ses lumières. Il ne les prodigue pas, il les distribue avec une sage économie, dissipant tout doute, et laissant néanmoins toujours une certaine obscurité. Il lève le voile peu à peu ; mais jamais entièrement, jusqu'au parfait accomplissement de ses desseins. Si Dieu en agit ainsi, c'est uniquement pour sa gloire, et pour notre bien. Si d'abord il nous déclarait tout, la vue des épreuves qu'il nous destine nous accablerait. De plus, nous n'au-

rions nul mérite à nous laisser conduire, sachant d'avance où nous devons aboutir; et nos sacrifices n'auraient rien de réel, ni de glorieux pour lui, parce que nous verrions à quoi ils se terminent.

Personne, après Jésus-Christ, n'eut une plus haute destinée que Marie, personne n'eut moins d'empressement pour en savoir le détail. Elle ne quitta jamais la voie de la foi; elle profita de toutes les lumières qu'elle reçut; mais elle ne les désira pas: contente de demeurer dans les ténèbres où il plairait à Dieu de la laisser. Ce n'est pas une petite chose de l'imiter fidèlement en ce point; et il faut pour cela dès l'entrée de la voie une grande mort à soi-même.

CHAPITRE XXIV.

PRÉDICTION DE SIMÉON SUR JÉSUS ET MARIE.

Siméon, poursuit S. Luc, *les bénit, et dit à Marie sa mère: cet enfant est établi pour la chute et le relèvement de plusieurs, et comme un signe que l'on contredira; (et le glaive vous percera l'âme à vous-même), afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient mises à découvert* [1].

La partie de cette prophétie de Siméon qui regarde Jésus-Christ, est une des plus profondes qu'il y ait dans toute l'Ecriture. Elle annonce ce que l'Homme-Dieu a été pendant sa vie, et ce qu'il sera jusqu'à la fin des siècles, le sujet de la perte des uns et du salut des autres, et un signe exposé aux contradictions: afin que les pensées secrètes des cœurs soient découvertes.

Marie à qui ces paroles s'adressaient, comprit donc, selon la lumière que Dieu lui donna, que son fils présenterait aux hommes en sa personne un mélange de grandeur et de bassesse, de puissance et de faiblesse, de gloire et d'ignominie, de clarté et d'obscurité, qui attirerait les uns, qui révolterait les autres; qui exercerait la foi de ceux qui croiraient en lui, et qui en l'exerçant, l'affermirait; qui choquerait et rebuterait les incrédules, et causerait leur perte; qui mettrait au grand jour la droiture de cœur des premiers, et la malice des seconds. Elle comprit que son fils aurait à souffrir de la contradiction des hommes; et qu'il serait rejeté de la plus grande partie de la nation même qui l'attendait depuis longtemps comme son

1. Et benedixit illis Simeon: et dixit ad Mariam matrem ejus: Ecce positus est hic in ruinam, et in resurrectionem multorum in Israel; et in signum cui contradicetur: et tuam ipsius animam pertransibit gladius, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes. Luc. II, 34, 35.

libérateur ; qu'il en serait de même plus ou moins des autres nations ; et que parmi ceux qui professeraient un jour sa religion, un grand nombre d'incrédules, d'hérétiques, de libertins, de mauvais chrétiens, seraient opposés de sentiments et de conduite à la doctrine et aux exemples de Jésus-Christ ; en un mot qu'on lui ferait la guerre en tous lieux, et que cette guerre durerait jusqu'à la fin du monde.

Je ne veux pas dire que Marie ait eu alors de tout cela une vue distincte ; mais elle en eut une idée générale, suffisante pour lui faire entendre tout ce que son fils souffrirait, et tout ce qu'elle-même aurait à souffrir par rapport à lui. Rien de plus clair et de plus positif que l'annonce qui lui en fut faite par le saint vieillard : *et le glaive transpercera votre âme.* Quel glaive, sinon celui qui ôta la vie à Jésus-Christ ? Ce glaive transpercera, non le corps, mais l'âme de Marie. Ce sera un glaive spirituel, qui par la compassion lui fera éprouver tous les genres de douleurs de son fils. Son cœur n'en sera point seulement effleuré ; il en sera pénétré, et percé de part en part. Les souffrances des martyrs, les peines intérieures des âmes les plus éprouvées n'auront rien de comparable à ses peines.

Dans quelle disposition Marie reçut-elle une prédiction si crucifiante ? Elle la reçut avec amour, avec paix, avec une parfaite conformité à la volonté de Dieu ; et dès ce moment elle unit sa croix à celle de son fils. Jusqu'à présent on ne lui avait annoncé rien de semblable ; et il ne paraissait pas, après ce que l'ange lui avait dit touchant la grandeur de Jésus, qu'elle dût s'attendre à une prédiction telle que celle de Siméon. Mais Dieu ne déclare pas tous ses desseins à la fois ; et sans se contredire, il annonce en différents temps des choses qui semblent opposées, mais qu'il saura bien accorder. Marie qui recueillait soigneusement, qui méditait en son cœur tout ce qui lui avait été dit de Jésus, ne put point ne pas s'apercevoir de l'opposition apparente qui se trouvait entre les paroles de l'ange Gabriel, et celles de Siméon. Elle n'en reconnut pas moins que les unes et les autres venaient de Dieu ; et elle y ajouta une foi entière, sans chercher à les concilier : bien assurée que tout s'accomplirait en son temps.

Elle offre ici aux âmes intérieures trois choses à imiter. La première, d'être bien persuadées que leurs souffrances ont une union étroite avec celles de Jésus, le chef des prédestinés ; qu'elles en sont une suite et une dépendance ; et qu'il ne leur fait part de sa croix, que parce qu'elles lui appartiennent spécialement. Le glaive de douleur ne perça si profondément le cœur de Marie, que parce qu'elle était la mère de Jésus. Il ne perce à proportion certaines âmes d'élite, que parce qu'elles sont les épouses de Jésus. Qu'elles ne séparent donc jamais leurs souf-

frances de celles de leur époux, et qu'elles les envisagent comme ne faisant qu'une même chose. Rien ne sera plus propre à leur inspirer du courage, et à les soutenir, que cette pensée: Jésus souffre en moi; Jésus souffre avec moi; Jésus ne me fait souffrir qu'à cause que je suis à lui, et afin que j'y sois davantage.

La seconde chose en quoi elles doivent imiter Marie, est d'accepter avec la même paix, le même amour, la même conformité au bon plaisir de Dieu, les croix qui leur seront annoncées; de ne point se laisser ébranler ni troubler par cette effrayante perspective; mais de croire fermement que Dieu leur donnera la force de porter les épreuves qu'il leur prépare. Qu'elles ne s'abattent donc point, qu'elles ne laissent point travailler leur imagination: et qu'elles ne s'affaiblissent point d'avance par de vaines et dangereuses réflexions.

Enfin la troisième chose est qu'elles ne se tourmentent point pour accorder ce que Dieu leur dit dans un temps avec ce qu'il leur a dit dans un autre temps. Ces choses paraissent souvent se contredire: comme l'ordre donné à Abraham d'immoler Isaac, paraissait absolument contraire aux promesses que Dieu lui avait faites touchant ce fils [1]. Mais c'est cette contradiction apparente qui fait l'exercice et le mérite de notre foi. Croyons tout ce qui nous vient de la part de Dieu; et ne nous mettons pas en peine de le concilier. C'est l'affaire de Dieu, et non pas la nôtre. Tenons les yeux humblement fermés jusqu'à l'événement, où nous verrons, comme Abraham et Marie, toutes les prédictions de Dieu pleinement accomplies.

CHAPITRE XXV.

LA FUITE EN EGYPTE.

MATTH. II. 13-23.

Hérode instruit par les Mages de la naissance du nouveau roi des Juifs, qu'il savait très bien être le Messie, craignit pour sa couronne, et forma le dessein de lui ôter la vie. Lorsqu'il était sur le point de l'exécuter, *un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et lui dit: Levez-vous; prenez l'enfant et sa mère; fuyez en Egypte; et restez-y jusqu'à ce que je vous le dise. Car Hérode va faire chercher l'enfant pour le mettre à mort. Joseph se leva, prit l'enfant et sa mère de nuit, et se retira en Egypte, où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode* [2].

1. Gen. XXI, 12. XXII, 1, 2.

2. Ecce angelus Domini apparuit in somnis Joseph, dicens: Surge, et accipe puerum, et matrem ejus, et fuge in Ægyptum, et esto ibi usquedum dicam

C'est à Joseph comme au chef de la sainte famille, que l'ange adresse les ordres du Seigneur. Marie ne fut point jalouse de cette préférence : et la pensée ne lui en vint pas même à l'esprit. Cependant il semblait que l'ordre du ciel devait plutôt s'adresser à elle. En un sens, elle était plus digne que Joseph de cette faveur ; l'enfant lui appartenait ; et elle s'intéressait plus vivement que Joseph à sa conservation. Elle eût eu une assurance plus grande, si la parole lui eût été portée directement. L'ange du Seigneur ne pouvait-il pas du moins lui donner cet avis en même temps qu'à Joseph? Voilà des réflexions qu'une âme imparfaite et susceptible d'amour propre se serait peut-être permises. Marie ne les fit pas ; et elle nous apprend dans l'occasion à ne les pas faire, et à recevoir avec respect les ordres du ciel par quelque voie qu'il lui plaise de nous en intruire : fût-ce par des personnes d'une grâce fort inférieure à la nôtre. De plus, dans Joseph son époux Marie considéra son supérieur ; et sous ce rapport elle jugea qu'il devait préférablement à elle être instruit immédiatement des volontés de Dieu, et qu'elle devait les apprendre par lui. Persuadons-nous de même que ce sera principalement par le canal de notre guide spirituel et de nos supérieurs que Dieu nous fera connaître sa volonté ; et regardons cette voie comme plus sûre, que s'il nous la déclarait lui-même ; d'autant plus que même en ce cas nous serions obligés de soumettre à leur jugement les révélations qui nous auraient été faites.

Mais quel exercice nouveau pour la foi de Marie! Le fils unique du Très-Haut est à peine né, qu'il est cherché à mort ; et il faut pourvoir à sa sûreté comme à celle d'un enfant ordinaire. Dieu n'est-il donc pas assez puissant pour le soustraire à la cruauté d'Hérode autrement que par la fuite? Ne tient-il pas entre ses mains le cœur de ce mauvais roi? Ne dispose-t-il pas de ses jours? Pourquoi faut-il qu'un enfant tel que Jésus, pour qui le ciel devait prodiguer les miracles, coure les risques et les inconvénients d'une fuite précipitée dans une terre étrangère? N'était-il pas naturel que ces pensées, et beaucoup d'autres semblables, se présentassent à Marie? Devait-elle s'attendre, après les promesses magnifiques de l'ange, que son fils peu de jours après sa naissance, serait exposé à périr sous le glaive d'un persécuteur? Quelle honte dans une telle fuite! L'honneur de Dieu n'y est-il pas intéressé?

D'ailleurs où se retirer en Egypte, dans un pays inconnu?

tibi. Futurum est enim ut Herodes quærat puerum ad perdendum eum. Qui consurgens, accepit puerum et matrem ejus nocte, et secessit in Ægyptum : et erat ibi usque ad obitum Herodis. Matth. II, 13-15.

Comment y subsister? Marie est pauvre; elle n'a de ressource que dans le travail de Joseph; et comment pourra-t-il lui-même exercer son métier, et trouver les facilités nécessaires? C'est une terre idolâtre, où les Juifs adorateurs du vrai Dieu sont abhorrés du peuple. Quel exil! A quelles affreuses extrémités allons-nous être réduits! Mais encore combien durera cet exil? L'ange ne le dit pas; il nous laisse là-dessus dans la plus cruelle incertitude. Il ne nous donne pas le temps non plus de faire aucuns préparatifs; il faut tout quitter, et partir à l'instant dans les ténèbres de la nuit. Quelle épreuve pour une mère telle que Marie, et pour la mère d'un fils tel que Jésus!

Il y avait en tout cela sans doute de quoi jeter Marie dans le trouble le plus violent, si elle eût été moins abandonnée à Dieu; si elle eût eu moins de confiance dans les soins paternels de la providence. Mais elle n'eut pas la moindre inquiétude volontaire, ni pour elle, ni pour son fils. Elle souffrit tout ce que la tendresse maternelle devait lui faire éprouver en cette occasion; mais il ne lui échappa aucune plainte; c'est peu dire; il ne s'éleva pas même dans son cœur aucune répugnance. Elle obéit, et partit de nuit avec Joseph, tenant son fils entre ses bras. Qu'avait-elle à craindre pour Jésus, et pour elle-même en la compagnie de Jésus? Si nous avons la foi de Marie, nous n'appréhenderons rien, ni de l'enfer, ni des hommes, tant que nous aurons Jésus avec nous. Nous pourrons avoir à souffrir pour sa cause; mais de telles souffrances, si nous aimons Jésus, feront nos délices et notre gloire.

On peut bien croire que Dieu qui aimait singulièrement Marie et Joseph, et qui connaissait toute la force de la vertu qu'il avait mise en eux, ne leur épargna aucune des peines qui étaient la suite comme naturelle de leur voyage, et de leur séjour en Egypte; et qu'en même temps il leur donna toutes les grâces nécessaires pour les porter d'une manière digne de lui. Ils restèrent donc en Egypte, jusqu'à ce qu'Hérode étant mort, un ange vînt avertir Joseph en songe de prendre l'enfant et la mère, et de retourner dans la terre d'Israël: parce que ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant étaient morts. Joseph exécuta cet ordre; mais il craignit d'aller en Judée, où Archélaüs régnait à la place d'Hérode son père; et ayant reçu un nouvel avis en songe, il se retira en Galilée.

Remarquez comme Joseph et Marie ne font rien d'eux-mêmes, et se laissent conduire en tout par Dieu. Ils reçoivent l'ordre de fuir en Egypte. Que de représentations ne semblaient-ils pas autorisés à faire, et pour eux-mêmes, et

encore plus pour Jésus! Ils n'en font aucune; et se mettent en chemin sur-le-champ dans la nuit même. Le séjour en Egypte dut leur être extrêmement incommode à tous égards. Ils ne prennent d'eux-mêmes aucune mesure pour en sortir; ils n'adressent pas même à Dieu des prières pour qu'il abrège leur exil. Ils attendent en paix que l'ange vienne les avertir; et s'ils se retirent en Galilée pour plus de sûreté, ce n'est que sur un nouvel avis que Dieu leur en donne.

Dès qu'une fois nous nous sommes mis sous la conduite de Dieu, nous n'avons plus d'autre parti à prendre que celui de l'abandon et de l'obéissance. Dieu se charge de tout; et nous pouvons être assurés qu'il nous fera toujours connaître sa volonté, dût-il pour cela nous envoyer un ange. Il n'est rien de plus glorieux pour Dieu, ni de plus tranquillisant pour nous que cette obéissance aveugle. De soi-même on ne fait pas un seul mouvement; on ne prévoit rien; on ne prend de précaution sur rien. On attend l'ordre de Dieu qui vient toujours à point, et qui commence, ou finit, quand il lui plaît, nos épreuves.

CHAPITRE XXVI.

JÉSUS PERDU, ET RETROUVÉ DANS LE TEMPLE.

Luc. II. 41-51.

Joseph et Marie, étant retournés à Nazareth, allaient tous les ans à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâque. Ils y menèrent Jésus, lorsqu'il avait l'âge de douze ans. *Après que les jours de la fête furent passés, comme ils s'en retournaient, l'enfant Jésus demeura à Jérusalem, sans que ses parents s'en aperçussent. S'imaginant donc qu'il était avec les personnes qui les accompagnaient, ils firent une journée de chemin; et ils le cherchèrent parmi ceux de leur parenté et de leur connaissance. Et ne le trouvant point, ils retournèrent à Jérusalem, pour le chercher. Après trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant, et leur proposant des questions. Tous ceux qui l'entendaient étaient ravis de sa sagesse et de ses réponses. A cette vue ses parents étaient dans l'admiration* [1].

Jésus jusqu'alors si obéissant à ses parents, se dérobe à

1. Consummatisque diebus, quum redirent, remansit puer Jesus in Jerusalem, et non cognoverunt parentes ejus. Existimantes autem illum esse in comitatu, venerunt iter diei, et requirebant eum inter cognatos et notos. Et non invenientes, regressi sunt in Jerusalem, requirentes eum. Et factum est, post triduum invenerunt illum in templo, sedentem in medio doctorum, audientem illos, et interrogantem eos. Stupebant autem omnes, qui eum audiebant, super prudentia et responsis ejus. Et videntes admirati sunt. Luc. II, 43-48.

eux, les laisse partir, et reste à Jérusalem à leur insu. Il n'ignorait pas qu'il leur causerait la plus vive inquiétude, à sa mère surtout. Mais il agissait ici en Dieu ; et il avait le droit de les éprouver. Ils le cherchèrent en effet au bout de la première journée parmi leurs parents et leurs connaissances ; et ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem. Qui pourrait dire quels furent les sentiments qui agitèrent le cœur de Marie ! Mon fils me quitter ! lui en ai-je donné sujet ? Aurait-il quelque raison de se plaindre de moi ? Il le faut bien, puisqu'il est Dieu ; et qu'il n'a pu prendre un tel parti sans une cause légitime. Sur cela quelles alarmes de conscience !

Ames intérieures, Jésus vous quitte souvent en apparence, sans vous en prévenir. Il vous prive de sa présence sensible, comme il en priva Marie. Vous vous désolez ; vous craignez de lui en avoir donné occasion ; vous vous examinez ; vous recherchez scrupuleusement jusqu'aux moindres fautes. Que n'imaginez-vous pas ? Mais vous vous trompez, Jésus au fond ne vous a pas quittées ; il est toujours avec vous, mais d'une manière plus spirituelle, et non aperçue. Il ne se cache de vous, il ne s'absente que pour jouir de votre amour, et des témoignages que vous lui en donnez alors ; que pour le purifier et le rendre plus spirituel. Il était présent à tout ce qui se passait dans le cœur de sa sainte mère ; et sa tendresse pour lui, son attachement, sa douleur de l'avoir perdu, le ravissaient. Ames intérieures, il en est de même de vous. Il voit votre peine ; plus elle est grande, plus elle lui cause de plaisir : pourvu qu'elle soit paisible et soumise, comme celle de Marie ; et que ce soit Jésus lui-même, et non votre propre consolation que vous regrettiez.

Jésus se plaît à être cherché. Quelle fut l'inquiétude, quelle fut l'ardeur et l'empressement de Marie ! Qu'est devenu mon trésor, mon tout, celui en qui je vis, et que j'aime plus que moi-même ? Où ne le cherche-t-elle pas ? A qui ne le demande-t-elle pas ? Quelle joie pour Jésus de se voir cherché de la sorte ! Quiconque le cherche ainsi ne l'a pas perdu ; il le retrouvera avec plus de contentement que jamais. O feintes du divin amour, que vous êtes admirables ! Si l'on vous possédait toujours sensiblement, on s'y accoutumerait, et l'on ne connaîtrait pas votre prix. Il faut vous perdre par intervalles quant au sentiment ; il faut qu'on se trouve réduit à soi-même, froid, sec, distrait, désolé, pour sentir ce que vous valez, et quel bien vous causez à l'âme. Elle n'aime jamais mieux que quand elle vous cherche, et qu'elle vous demande à tout ce qu'elle rencontre. Elle redouble alors ses prières, son recueillement, sa fidélité ; elle n'est occupée que de vous ; tout le reste lui déplaît, la fatigue, l'ennuie. Elle dit à tout autre

objet : Retirez-vous ; vous n'êtes pas celui que j'aime, et après qui mon cœur soupire. Cherchons Jésus comme Marie, et nous le retrouverons bientôt.

Elle le retrouva en effet. Mais où? Fut-ce parmi ses parents et ses connaissances? Non. Fut-ce dans les rues, et chez les habitants de Jérusalem? Non. Ce fut dans le temple, dans la maison de Dieu. Ne cherchons point Jésus parmi la chair et le sang : ce n'est pas là que nous le retrouverons. Ne le cherchons point dans la dissipation, le tumulte, et les embarras du monde : il abhorre un pareil séjour. Nous ne le trouverons que dans nos temples, dans le saint tabernacle qu'il ne quitte jamais, et où il nous attend. Il y est caché ; mais l'œil de la foi saura bien le découvrir. Nous sommes sûrs de le tenir là, et qu'il ne nous échappera pas. Allons donc au temple dans nos sécheresses, dans nos désolations intérieures ; et retournons-y si souvent, que vaincu par notre assiduité et notre pieuse importunité, il se montre enfin à nous.

Et que fait-il dans nos temples? Il y est muet en apparence ; mais en effet il y donne d'admirables leçons. Il parle aux cœurs ; et il les interroge. Si l'on sait bien l'écouter, on sortira d'avec lui instruit de tout ce qu'on peut désirer de savoir. Allons donc au temple, pour y apprendre la science des saints de celui qui est le maître des docteurs. Laissons les livres, et interrogeons-le lui-même. Taisons-nous devant lui, et laissons-le parler. Un mot qu'il nous dira au fond de l'âme, nous en apprendra plus que toutes les lectures et les méditations. Et que nous serviraient les livres et nos réflexions, s'il ne nous parlait lui-même?

Sa mère l'ayant enfin trouvé, lui dit : *Mon fils, pourquoi en avez-vous agi de la sorte? Nous vous cherchions tout affligés, votre père et moi* [1]. Ce reproche était plein de tendresse ; la mère de Jésus avait droit de le faire ; et il en fut charmé, loin d'en être offensé. Une sainte familiarité avec Jésus donne des droits, que la crainte et le respect interdiraient. Les bonnes âmes lui demandent quelquefois avec liberté les raisons de sa conduite à leur égard ; elles lui représentent avec une humble simplicité l'affliction qu'il leur cause ; et il est ravi de voir cette confiance, au lieu de s'en choquer. Dieu ne ressemble pas aux hommes, avec lesquels il faut des cérémonies et des précautions. Il aime une certaine hardiesse que donne la simplicité ; et le langage de l'amour, qui traite avec lui presque comme avec un égal, lui plaît bien plus que le langage mesuré du respect. Mais ce langage et ces doux re-

1. Fili, quid fecisti nobis sic? ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. Luc. II, 48.

proches ne sont permis qu'à des mères, qu'à des épouses, qu'à des frères et des sœurs de Jésus-Christ; c'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, qu'à ceux qui font en tout la volonté du père céleste [1]. C'était là ce qui autorisait la sainte liberté de Marie, bien plus que son titre et sa qualité de mère selon sa chair.

Mais comme dans l'occasion présente n'écoutant que son affection maternelle, elle considérait peut-être trop Jésus-Christ selon sa nature humaine : son fils qui voulait l'élever davantage à la considération de sa nature divine, et lui donner une première idée des fonctions dont son père l'avait chargé auprès des hommes, répondit à elle et à Joseph : *Pour quelle raison me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé des choses qui regardent mon père* [2]? Comme s'il eût dit : Vous devez vous élever au-dessus de ce que vous voyez d'humain en moi, penser au père que j'ai dans les cieux, au ministère pour lequel il m'a envoyé sur la terre, à la nécessité où je suis de le remplir, et à l'obligation qu'il m'impose de le préférer aux affections les plus légitimes que je vous dois; mais qui sont d'un genre très subordonné à ce que je dois à mon père. Il accompagna ces paroles d'un ton de gravité, et d'un air de majesté divine, qui de la part d'un enfant de son âge, dut faire sentir à tous ceux qui étaient présents, qu'il y avait en lui quelque chose d'extraordinaire, et d'infiniment au-dessus de l'homme. Il parlait à celui qui passait pour son père selon la chair; et en même temps il faisait entendre aux docteurs qui l'écoutaient, qu'il avait un autre père d'un ordre bien supérieur, dont les intérêts devaient lui être plus chers que ceux de Joseph. Il s'annonçait donc ainsi publiquement, quoique d'une manière couverte, pour le Messie; et cette réponse jointe aux discours admirables qui avaient précédé, donnait beaucoup à penser sur sa personne. De plus, il voulait préparer de loin sa mère à le voir un jour la quitter, et la méconnaître en quelque sorte dans tout le cours de sa prédication.

L'Evangéliste remarque que ni elle, ni Joseph, ne comprirent le sens de la réponse qu'il leur fit : ce qui montre bien que, par une dispensation divine, leur foi était encore mêlée de beaucoup d'obscurité; et qu'ils ne connurent qu'avec le temps et par degrés ce que Jésus-Christ était venu faire sur la terre. Quoi qu'il en soit, Marie reçut cette parole avec tout le respect qu'elle devait; elle s'humilia de ne pas la comprendre; et elle imposa silence à ses sentiments maternels.

1. Matth. XII, 50. — 2. Quid est quod me quærebatis? nesciebatis quia in his, quæ patris mei sunt, oportet me esse? Luc. II, 49.

Qu'il faut être pur, et dégagé de tout ce qui tient à la nature, pour bien connaître Jésus-Christ, et lui être uniquement attaché! La chair et le sang ne sont rien devant lui; et quand il l'exige, il faut lui en faire le sacrifice. Ce n'est pas qu'il veuille qu'on renonce à l'amour de ses parents: au contraire il purifie, il ennoblit, il sanctifie cet amour, en voulant qu'on lui préfère le sien, et qu'on ne les aime qu'en lui et pour lui. Marie fut fort exercée sur sa tendresse maternelle, la plus forte et la plus juste qui fut jamais. Jésus-Christ lui apprit de bonne heure à se détacher de lui; et par ce détachement il l'éleva à la plus sublime pureté de l'amour qu'elle lui devait.

Quel exemple pour les pères et mères d'une part, ede l'autre pour les enfants! Les uns et les autres, s'il sont vraiment chrétiens, doivent se persuader qu'ils ne s'aimeront bien mutuellement, qu'autant qu'ils s'appliqueront à surnaturaliser leur amour, purifiant à mesure les sentiments trop humains, et y substituant ceux que la grâce leur inspirera. Au reste il serait absurde de penser que Dieu fût ici contraire à lui-même; et que l'objet de la grâce fût d'étouffer dans le cœur des pères et des enfants l'affection qu'il y a mise comme auteur de la nature. Mais cette affection est sujette à excéder; et Dieu veut qu'elle soit réglée; elle l'emporte quelquefois sur l'amour qu'on doit à Dieu; du moins souvent elle le balance: et il faut qu'elle lui soit subordonnée; elle est purement naturelle dans l'homme; et dans le chrétien il faut qu'elle soit surnaturelle.

CHAPITRE XXVII.

JÉSUS SOUMIS A MARIE ET A JOSEPH.

Jésus s'en retourna ensuite de Jérusalem avec ses parents; *il vint à Nazareth, et il leur était soumis* [1]. Voilà tout ce que l'Evangile nous apprend de la vie de Jésus-Christ depuis l'âge de douze ans jusqu'à trente. Il vécut à Nazareth dans un pauvre ménage, aidant Joseph en son travail, dès qu'il en eut la force, et lui obéissant en tout, ainsi qu'à Marie.

Entrons en esprit dans cette maison bénie du ciel par dessus toutes les autres; et voyons comment se gouvernait la plus sainte famille qui fût, et qui puisse jamais être sur la terre. Elle n'était composée que de trois personnes, du fils de Dieu, de la mère de Dieu, et de Joseph, époux de l'une, et réputé père de l'autre. Leur pauvreté était grande; ils n'avaient

1. Et venit Nazareth: et erat subditus illis. Luc. II, 51.

que le nécessaire; et peut-être leur manquait-il quelquefois. Mais ils étaient contents; ils bénissaient Dieu, et ne lui demandaient rien davantage. Ils vivaient dans l'obscurité, inconnus au monde, et n'ayant nul désir de s'en faire connaître. On ne savait donc dans Nazareth ni ce que Jésus était selon sa nature divine, ni quelle était devant Dieu la dignité de Marie, ni qu'elle était mère sans cesser d'être vierge. Ils passaient sans doute pour des gens pieux, et fidèles observateurs de la loi; et toute leur conduite édifiait le prochain. Mais leur piété n'avait rien qui les distinguât du commun; rien ne paraissait au dehors de ce qu'ils étaient dans l'intérieur : ils ne laissaient rien soupçonner du secret de Dieu; et nous voyons par la suite de l'Evangile que les plus proches parents de Marie et de Jésus ne se doutaient point du grand mystère du Verbe fait chair. Marie et Joseph attendaient que Dieu lui-même révélât la vérité, et que Jésus se manifestât au monde.

Quelle paix! quel silence! quelle union dans cette sainte famille! quelle correspondance intérieure et continuelle entre Jésus et Marie, entre Marie et Joseph! Jésus était la source des grâces; il les versait sans cesse avec profusion dans le cœur de sa mère; et Marie faisait part de son abondance à Joseph. Ainsi, sans se dire presque rien de bouche, ils se parlaient sans interruption; tout partait de Jésus, tout revenait à Jésus, comme au centre des affections de Marie et de Joseph. Combien n'avancèrent-ils pas l'un et l'autre dans la perfection durant ce long espace de temps, où Jésus ne les quitta pas d'un moment! Qui pourrait dire quels étaient leurs entretiens! Dieu et ses bienfaits, ses grandes miséricordes sur son peuple, et sur tout le genre humain, en étaient sans doute l'objet. Leur esprit était toujours en contemplation, même dans le travail, et dans les embarras du ménage; et leur cœur toujours brûlant de l'amour divin le plus pur. Jésus les instruisait, mais sans affectation, sans prétention, sans qu'on eût pu s'en apercevoir: se comportant toujours en enfant respectueux : et ne laissant échapper qu'avec une économie merveilleuse quelques rayons de la sagesse profonde qui était en lui. Marie et Joseph faisaient attention à toutes ses paroles, et s'en nourrissaient secrètement.

Néanmoins, malgré l'hommage qu'ils rendaient continuellement dans leur âme à sa personne divine, ils conservaient, et ils exerçaient à l'extérieur toute l'autorité qu'il avait voulu leur donner sur lui. *Il leur fut soumis*. Ils lui commandaient donc; mais avec quels égards, quels ménagements, quelle douceur, quelle humilité! pénétrés de la distance infinie qui était entre lui et eux, et admirant qu'un Dieu daignât s'abaisser au point d'obéir à ses créatures. Jésus obéissait en vue de

Dieu son père, et le glorifiait par sa soumission. Marie et Joseph lui commandaient comme tenant à son égard sur terre la place du père céleste, et exerçant ses droits suprêmes sur un Dieu anéanti par amour pour lui. L'obéissance de Jésus est au-dessus de tout; et rien ne peut lui être comparé. Mais quelle vertu, quelle mort à soi-même, quelles sublimes dispositions ne fallait-il pas pour commander à Jésus d'une manière digne de lui, et qui méritât son approbation divine! Quel ravissant spectacle aux yeux du père éternel, et des esprits célestes! On se perd, quand on veut s'y arrêter; et l'esprit humain ne peut soutenir une si haute contemplation.

Que Marie me semble grande, lorsqu'elle commande à son fils! non précisément parce que ce fils est Dieu; mais parce qu'en lui commandant elle pratique les plus admirables vertus; parce qu'elle ne lui commande qu'en obéissant elle-même en cela aux volontés de Dieu; parce qu'elle ne fut jamais plus humble, plus anéantie à ses propres yeux, qu'en exerçant une telle autorité; parce qu'elle suivait le mouvement de la grâce, et qu'elle mourait profondément à elle-même dans l'exercice de cette autorité: parce que jamais elle ne se l'appropria, et qu'elle la rapporta tout entière à Dieu.

Admirons en silence; et imitons, autant qu'il est en notre pouvoir. Dieu mérite donc que, pour l'honorer, un Dieu s'anéantisse, jusqu'à rendre obéissance à des êtres tirés du néant, et qui sont devant lui comme s'ils n'étaient pas. Et moi qui ne suis rien, j'aurais de la répugnance à obéir aux hommes que Dieu a revêtus de son autorité! Mon orgueil en serait blessé! et ma volonté refuserait de plier! Ah! quel orgueil peut tenir ici contre l'exemple de Jésus! surtout quand on songe que c'est uniquement pour nous qu'il a voulu le donner.

Si Jésus m'apprend à obéir, Marie m'apprend à commander: leçon plus difficile peut-être que celle de l'obéissance. Il faut qu'en commandant je me souvienne toujours que je n'ai, pour commander, d'autre titre que celui que Dieu me donne; que ce ne sont pas mes droits, mais les droits de Dieu que j'exerce. Il faut que j'exerce ces droits avec une entière dépendance de la grâce, n'écoutant ni mon propre esprit, ni mes caprices. Il faut que je les exerce avec douceur, avec charité, avec les plus grands égards pour la délicatesse de mes inférieurs. Il faut enfin que je les exerce sans préjudice de l'humilité, que je ne dois jamais perdre de vue; et dont le sentiment n'est jamais plus nécessaire, que quand on fait des actes d'autorité. Il nous est plus avantageux sans comparaison d'obéir que de commander; et nous ne commanderons jamais bien, qu'autant que nous préférerons d'obéir. Mais pour bien

commander, comme pour bien obéir, il est besoin de toutes les vertus, et spécialement de l'humilité.

CHAPITRE XXVIII.

VIE DE MARIE A NAZARETH.

Ne quittons pas aisément le séjour de Nazareth; il nous fournit plus d'un genre d'instruction. Quelle vie Marie mène-t-elle à Nazareth? Une vie commune, une vie obscure et cachée; une vie laborieuse; et en même temps la vie la plus sainte, la plus agréable à Dieu qu'aucune créature ait menée sur la terre; elle n'a été surpassée en ceci que par son fils.

Marie mène une vie commune; et elle est bien aise de la mener; et elle la préfère à tout ce qui aurait été singulier et extraordinaire. Les révélations et les miracles ont eu leur temps; il est passé : elle est rentrée dans l'ordre commun; et elle s'en félicite. Marie ne reçoit plus d'ambassades du ciel; Dieu ne suscite plus pour elle des Elisabeth, des Zacharie, des Siméon, qui lui apprennent ses hautes destinées. La voilà devenue une simple femme de ménage dans une bourgade. Son oraison est une oraison de foi et de nudité; elle ignore tellement ce qui s'y passe, qu'elle ne se permet pas même d'y réfléchir. Plus de recueillement sensible; plus de présence de Dieu goûtée et aperçue. Elle prie toujours, mais simplement de cœur, et presque sans aucun acte distinct; rien de remarquable, même pour elle, dans ses exercices de dévotion. Les autres femmes qui la fréquentaient, ne voyaient rien en elle qui les frappât, ni qui leur fît dire : Voilà une femme d'une piété extraordinaire. Si Marie eût été capable de quelque complaisance d'amour-propre, elle se serait déplu en cette vie commune, qui la confondait avec la foule.

Quelque part que nous vivions, soit dans le siècle, soit dans l'état religieux, faisons nos délices de la vie commune, et ne nous distinguons en rien des autres à l'extérieur. Dieu voit le dedans; faisons en sorte que ce dedans soit aussi pur à ses yeux, qu'il peut l'être. Quant au dehors qui frappe les regards des hommes, qu'il soit édifiant; mais qu'il n'ait rien qui se fasse remarquer.

Marie mène une vie obscure et cachée. Renfermée dans son petit ménage, elle ne sort que par nécessité, ou par un motif de charité. Les femmes de sa condition ne sont pas dans le cas de paraître en public, et de briller dans les compagnies. Et quel public après tout que celui de la bourgade de Nazareth? Mais tel qu'il est, elle ne s'y produit pas. Ses visites, si

elle en fait, lui sont inspirées par la grâce, et dictées par la bienséance ; elles ne sont pas prolongées au delà du temps nécessaire ; la conversation n'y roule que sur des sujets d'édification ; point de curiosité ; point de médisance ; point d'inutilités. Elle se retire, et rentre avec plaisir dans sa maison, dès qu'elle a rempli ses devoirs à l'égard du prochain. Jamais elle ne parle d'elle, ni de son fils ; elle cache soigneusement tout ce qui la regarde ; et elle ne laisse voir en elle qu'une femme ordinaire.

Oh ! qu'il est difficile, quand on a reçu de grandes faveurs du ciel, de faire si bien que personne ne s'en doute, et de ne rien montrer au dehors, qui puisse le faire soupçonner ! Qu'il est rare, avec un intérieur aussi parfait que celui de Marie, de se conduire d'une manière si simple, si unie, que les yeux les plus clairvoyants n'aperçoivent rien ! Quelle attention continuelle sur soi même ne faut-il pas pour cela ! Dans les commencements surtout, où sous de faux prétextes de zèle et d'édification du prochain, on est porté à faire des confidences secrètes de ce qui se passe en nous. C'est amour-propre ; c'est vanité spirituelle ; c'est tout au moins indiscrétion ; et l'on n'est pas assez en garde contre ces subtils défauts.

Enfin Marie mène une vie laborieuse. Il ne faut pas se figurer que Marie fût toujours en oraison ; ni qu'elle passât des heures entières à contempler les bras croisés. Loin d'elle cette piété molle et oisive, qui est le partage de tant de femmes riches, ennemies du travail, parce qu'elles n'en ont pas besoin pour vivre. Marie n'avait pas le temps de prier de la sorte. Il fallait qu'elle pourvût à la subsistance et à l'entretien de Jésus et de Joseph ; qu'elle eût soin de tout dans le ménage, qu'elle fît tout par elle même. Mais dans son travail qui était presque continuel, elle ne perdait ni la présence de Dieu, ni la paix du cœur ; et elle consacrait à la prière les moments qu'elle avait de libres.

Aimons le travail comme elle. C'est le plus grand soutien de la vie intérieure. Le travail nous tire de nous-mêmes ; il tarit la source des réflexions et des raisonnements, en appliquant l'esprit à un objet extérieur ; dans le temps des consolations, il empêche qu'on ne s'y livre trop ; dans celui des sécheresses, il nourrit l'âme ; il fait diversion aux tentations et aux épreuves ; il est enfin utile, et même indispensable dans tous les états de la vie spirituelle.

Cette vie de Marie a été néanmoins la plus sainte, la plus agréable à Dieu, qu'aucune créature ait menée sur la terre. Nous en sommes convaincus à la réflexion, quand nous pensons à ce qu'était Marie. Mais à envisager la chose en soi, nous avons peine à la croire ; et si Marie vivait au milieu de

nous, comme elle vivait à Nazareth, nous n'aurions pas une haute idée de sa piété et de sa vertu. Il nous faut du singulier, du merveilleux, de l'extraordinaire, des actions d'éclat, de longues oraisons, des veilles, des jeûnes, des austérités. Où nous ne voyons rien de semblable, nous ne saurions reconnaître la sainteté, dont nous n'avons pas la juste idée. Détrompons-nous. Estimons dans les autres la vie commune, obscure et laborieuse ; choisissons-la pour nous-mêmes, autant qu'il dépend de nous ; et que ce soit là un des points principaux où nous tâchions d'imiter Marie.

CHAPITRE XXIX.

APPLICATION DE MARIE A ÉTUDIER JÉSUS.

Ce n'est pas sans raison que le Saint-Esprit, qui conduisait la plume de l'Evangéliste, lui fait remarquer pour la seconde fois que la mère de Jésus conservait dans son cœur toutes les choses qui le concernaient, soit paroles, soit actions [1]. C'est pourquoi, outre ce que j'en ai dit plus haut, je juge à propos d'en faire un article particulier.

Depuis la naissance de Jésus jusqu'à sa mort, Marie ne le perdit pas un moment de vue. Son esprit et son cœur en étaient continuellement occupés, non seulement comme de l'objet de son amour, mais encore comme de l'objet de son imitation. Elle savait qu'il ne s'était fait homme que pour nous servir de modèle ; elle s'estimait heureuse d'avoir toujours sous les yeux un modèle si parfait, de converser avec lui, avant sa vie publique, plus souvent et plus librement qu'aucun autre, d'être témoin de sa conduite, et dépositaire de ses sentiments. Et comme elle lui appartenait de plus près que personne, elle se croyait avec raison obligée de l'imiter, et de lui ressembler plus que personne.

Ainsi elle l'étudiait sans cesse ; elle observait avec soin comment il se comportait en toute occasion ; elle retenait, et méditait dans son cœur toutes ses paroles ; elle s'appliquait par dessus tout à bien connaître ses dispositions intérieures, afin d'y conformer les siennes. Elle n'était pas moins attentive à ce que publiaient de lui les personnes inspirées par le Saint-Esprit, telles qu'Elisabeth, Siméon et les autres. En un mot elle ne négligeait rien pour s'instruire de l'unique science, celle de Jésus-Christ ; et pour s'en instruire, non par curiosité, mais à dessein d'en faire la règle de ses sentiments et de sa

1. Luc. II, 19.

conduite. C'est cette étude et cette imitation qui ont rendu Marie la plus parfaite des créatures.

Etudions Jésus-Christ toute notre vie, avec la même application, par le même motif, dans la vue de l'imiter. Etudions-le en lui-même, et aussi dans Marie, qui l'a si excellemment imité.

Etudions Jésus-Christ toute notre vie. Quelque longue qu'elle puisse être, jamais nous n'épuiserons un si riche sujet. En l'approfondissant, nous ferons toujours de nouvelles découvertes, et plus nous acquerrons de lumières, plus nous trouverons qu'il nous reste de choses à découvrir. Etudions-le en quelque condition et quelque état que nous soyons, grands ou petits, riches ou pauvres, hommes publics ou privés, dans la santé ou dans la maladie, dans la prospérité ou dans l'adversité, soit que nous vivions dans le monde, ou que nous soyons retirés du monde. Dès que nous voulons être de vrais chrétiens, nous ne pouvons le devenir que par une étude constante et assidue de Jésus-Christ. Toute autre occupation qui nous détourne de celle-là, est ou inutile ou dangereuse. Les autres études ne nous serviront de rien par elles-mêmes pour l'éternité, si elles ne sont dirigées et sanctifiées par celle-là.

Marie n'a point fait autre chose sur la terre, même après la mort de son fils. Elle se rappelait ce qu'elle lui avait vu faire, ce qu'elle lui avait entendu dire, et les diverses circonstances de sa vie. Elle ignorait absolument tout le reste. Son esprit n'était cultivé par aucune science profane; elle n'avait point ce que dans les personnes de son sexe on appelle des talents. Qu'a-t-elle perdu à cette ignorance ? Rien. Elle n'en était pas moins au jugement de Dieu la plus savante dans la science, la seule digne de l'homme, la seule intéressante pour l'homme.

N'étudions pas Jésus Christ en passant et légèrement. Toute l'attention dont nous sommes capables avec la grâce, n'est pas trop pour un si grand sujet. Tout parle en lui; tout est solidement instructif; tout est profond et contient un sens d'une étendue infinie. On ne peut pas en douter à l'égard de sa doctrine, que tous les livres qui l'expliquent, ne développeront jamais qu'imparfaitement. Cela est encore plus vrai à l'égard de ses exemples, qui sont sa doctrine pratiquée dans toute sa perfection par un Homme Dieu, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur. Pouvons-nous sérieusement nous flatter qu'avec aussi peu de temps et de réflexion que nous donnons à cette science, nous la posséderons, je ne dis point parfaitement, mais suffisamment, et autant que Dieu le désire, et que nous en avons besoin pour nous sanctifier? Si nous sommes bien persuadés de son importance, de son étendue, de sa pro-

fondeur, nous n'y plaindrons ni notre temps, ni notre application. Nous étudierons Jésus-Christ à l'oraison, non par un effort de la tête, mais par le goût du cœur ; nous l'étudierons dans l'Evangile et dans les livres qui l'expliquent le mieux et avec le plus d'onction ; nous l'étudierons en observant en nous les inspirations et les mouvements de la grâce ; en l'écoutant lui-même comme le maître intérieur qui nous parle à l'oreille du cœur.

Etudions-le, non par curiosité, non pour faire parade de nos connaissances, non pour conseiller et instruire les autres ; mais par les mêmes motifs que Marie, pour notre bien spirituel avant toute chose ; et si Dieu veut se servir de nous, pour le besoin et l'utilité du prochain. Combien ne serions-nous pas coupables, et indignes que Dieu nous éclairât, si nous n'apportions pas à une telle étude des intentions pures ; et si nous y regardions autre chose que la gloire de Dieu, notre perfection, et celle des autres, si nous en sommes chargés ?

Etudions-le en vue de la pratique ; rapportons tout à la pratique. Imitons de Jésus-Christ ce que nous en connaissons ; c'est par là que nous mériterons de le mieux connaître. Que nous reviendra-t-il de nos lumières, si nous n'en tirons aucun profit ? Elles ne serviront qu'à notre condamnation. Dieu nous les retirera, si nous n'en faisons pas un bon usage : car il ne nous les donne que pour cela : et nous-mêmes nous n'aurons pas longtemps un vif empressement à les acquérir. On n'a d'ardeur pour connaître Jésus-Christ, qu'autant qu'on s'applique à l'imiter.

Enfin, étudions-le avant tout et par dessus tout en lui-même. Tâchons de pénétrer dans son cœur, pour y découvrir la source de sa doctrine et le principe de ses actions. Prions-le de nous introduire dans ce sanctuaire ; et quand l'entrée nous en sera libre, retirons-nous-y souvent, ou plutôt n'en sortons jamais. Ne négligeons pas pourtant de l'étudier dans ses saints, dans un saint Paul, par exemple, dans un saint Jean, dans un saint François d'Assise ; mais surtout dans Marie, qui a si bien exprimé en elle les traits de son fils. Elle est principalement le modèle des personnes de son sexe par sa vie intérieure et cachée en Dieu ; et Jésus-Christ leur a donné en elle l'exemple des plus éminentes vertus. Mais c'est surtout aux épouses de Jésus-Christ, qu'il appartient d'étudier et d'imiter sa mère. C'est leur devoir propre ; elles en ont toutes les facilités ; et Marie leur obtient de son fils une grâce spéciale pour cela.

CHAPITRE XXX.

NOCES DE CANA.

JOAN. II. 1-11.

Au commencement de la vie publique de Jésus-Christ, *il y eut des noces à Cana en Galilée ; et la mère de Jésus y assistait. Jésus y fut aussi invité avec ses disciples* [1]. Invitons Jésus et Marie à nos festins, et prions-les d'y assister spirituellement. Les repas de conjouissance ne sont pas défendus : il est même des circonstances, telles que celles d'un mariage, et beaucoup d'autres, où Dieu les autorise. Il les bénira, et répandra parmi les conviés une joie douce et innocente, si la crainte de Dieu, la pureté de conscience, la tempérance et la décence les accompagnent. Qu'il dut être édifiant et saint ce festin de noces où Jésus et Marie assistèrent ! Que les nôtres soient tels, qu'ils méritent d'être honorés de leur présence; et que tout s'y passe comme sous leurs yeux. Les repas destinés à rapprocher les hommes, sont une des circonstances où la vie, où la charité et la cordialité doivent éclater davantage. Les vrais chrétiens, et encore plus les chrétiens intérieurs, s'y font aisément distinguer ; ils s'y comportent avec une sainte liberté, avec une ouverture de cœur, et une gaieté modeste, qui sont le fruit de leur union avec Dieu, et de la paix intime dont ils jouissent.

Le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont pas de vin [2]. Remarquez l'attention et la charité de Marie. Elle s'aperçoit que le vin manque aux conviés; et pour épargner aux deux époux une sorte d'affront qui devait naturellement leur en revenir : elle en avertit son fils, qui par sa toute-puissance était en état de suppléer à ce défaut. C'était en effet un miracle qu'elle lui demandait; et elle ne pouvait témoigner son désir avec plus de réserve. Jésus savait bien, avant qu'elle l'en avertît, que le vin manquait, et ce n'était pas non plus pour l'en instruire qu'elle le lui disait. Il savait aussi quel était le désir de sa mère, avant qu'elle ouvrît la bouche, puisque lui-même le lui avait mis au cœur; et qu'elle ne lui demanda pas un miracle sans une inspiration particulière. Il savait enfin qu'il ferait ce miracle, et qu'il l'accorderait à la prière de sa mère. Ces observations sont nécessaires pour bien juger de la réponse qu'il lui fit.

1. Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ : et erat mater Jesu ibi. Vocatus est autem et Jesus, et discipuli ejus, ad nuptias. Joann. II, 1, 2.

2. Et deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent. Joann. II, 3.

Et Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue [1]. Qu'elle paraît dure de la part d'un tel fils cette réponse ! Qu'elle paraît humiliante pour une telle mère ! D'autant plus qu'il la lui fit à haute voix, et que les conviés l'entendirent. Mais approfondissons-la, pour changer en instruction et en édification le scandale qu'elle cause d'abord. Un Homme-Dieu parler ainsi à sa mère dans une occasion publique; et la mortifier si sensiblement, lorsqu'elle a recours à sa puissance et à sa bonté, en faveur de ceux qui les avaient invités ! Mais c'est justement parce qu'il était Homme-Dieu, et parce que Marie était sa mère qu'il la traita de la sorte. Il ne faut pas croire qu'il ait voulu lui reprocher qu'elle lui demandât un miracle mal à propos, puisqu'il était résolu de le faire ; ni qu'il trouvât mauvais qu'elle interposât pour cela son autorité : puisqu'il n'était pas possible d'en faire usage avec plus de retenue. Non, Marie ne fut coupable aux yeux de son fils, ni d'indiscrétion, ni d'aucune imperfection. Il approuva, et il exauça intérieurement la demande qu'elle lui faisait.

Pourquoi donc lui parla-t-il si rudement? Pour plusieurs raisons dignes de lui et d'elle, et qu'elle comprit sans doute parfaitement. En premier lieu, il voulut faire entrevoir du moins obscurément sa nature divine à ceux qui étaient présents. En appelant sa mère *Femme*, et en lui demandant ce qu'il y avait de commun entre lui et elle, il donnait assez clairement à entendre que, s'il était homme, il était aussi quelque chose de plus qu'un homme; que sous ce dernier rapport sa mère ne lui était rien, et qu'ils n'avaient rien de commun ensemble. Et c'est cette foi en sa divinité, dont il se proposait de jeter les semences dans le cœur de ceux qui l'entendaient.

En second lieu, comme Marie s'adressait à lui en qualité de Dieu pour qu'il fît un miracle : il voulait lui faire entendre qu'en tant que Dieu, il ne lui devait rien, qu'elle n'avait sur lui aucune autorité, même par voie de supplication; et que s'il lui accordait un miracle, c'était une pure grâce qu'il lui faisait comme Dieu, et non une dette dont il s'acquittât envers elle comme homme : lui-même comme homme n'ayant pas le pouvoir de faire des miracles.

En troisième lieu, il voulait qu'elle, ses disciples, et tous ceux qui étaient présents comprissent qu'en un sens, il n'était pas le maître de ses œuvres; qu'à cet égard il dépendait de son père, que l'heure où il devait agir était marquée; qu'il

1. Et dicit ei Jesus : Quid mihi, et tibi est mulier? nondum venit hora mea. Id. *Ibid.* 4.

devait s'y assujettir; et qu'il ne ferait point de miracles par sa volonté humaine, mais seulement suivant les dispositions de son père. Ainsi, qu'en vain on lui en demanderait, soit par curiosité, soit pour éprouver sa puissance, comme les Pharisiens firent dans la suite; et que ceux même qu'il ferait, il ne les accorderait qu'à la foi surnaturellement inspirée par son père.

Enfin, il voulut sans doute éprouver la vertu de sa sainte mère; et avant que de lui accorder une faveur qui n'était que pour elle, la lui faire mériter par une humiliation. Quand il lui dit : *Mon heure n'est pas encore venue*[1]; c'est comme s'il lui eût dit : Mon heure n'est pas encore venue pour les autres; mais elle est venue pour vous; vous êtes hors de rang; et comme ma mère vous avez des privilèges que les autres n'ont pas. Ce sens de sa réponse est manifeste par le miracle qui s'ensuivit.

Aussi la confiance de Marie ne fut-elle point ébranlée. Par une lumière particulière qui lui fut donnée, elle entendit parfaitement ce que signifiait la réponse de son fils; et assurée qu'elle ne serait pas refusée, elle dit à ceux qui servaient : *Faites tout ce qu'il vous dira*[2] : n'hésitez point, et vous verrez un effet de sa puissance.

Le premier miracle que Jésus ait fait, a donc été en faveur de sa mère, après avoir mis à l'épreuve sa foi et son humilité. Il instruisait par là les autres à ne point se rebuter, lorsqu'il les exercerait par une dureté apparente; mais à persévérer dans leur foi en lui, et à bien prendre les humiliations par lesquelles il jugerait à propos de les éprouver.

Il est assez ordinaire à Dieu de faire des miracles de providence à la prière des âmes intérieures, soit pour elles, soit pour d'autres. Mais presque toujours il les leur fait acheter; c'est-à-dire, qu'il fait servir ces miracles à leur sanctification. La foi humble et persévérante qui les lui arrache en quelque sorte, lui est infiniment agréable; et il ne peut les lui refuser, parce qu'il ne voit nul danger à les lui accorder. Ne demandons rien à Dieu témérairement. Mais quand nous aurons lieu de croire que lui-même nous inspire notre demande, et qu'il y va de sa gloire : soyons fermes dans notre foi, comme Marie; essuyons, comme elle, ses rebuts apparents; ne doutons pas que nous ne soyons exaucés, et nous le serons.

1. Nondum venit hora mea. Joann. II, 4.
2. Quodcumque dixerit vobis, facite. Joann. II, 5.

CHAPITRE XXXI.

MARIE MÉCONNUE EN APPARENCE PAR SON FILS.

Les trois ans et plus de la prédication de Jésus-Christ ont été un temps d'épreuve pour sa mère. Il la quitta pour ne plus s'occuper que de la gloire de son père, des fonctions de son ministère, de l'instruction de ses disciples et du peuple. Pendant ce temps, il oublia, pour ainsi dire, Marie; plus d'entretiens, plus de commerce avec elle, pas plus que si elle lui eût été tout à fait étrangère. Mais s'il la quittait comme homme, il lui était toujours présent comme Dieu; il agissait continuellement sur son cœur; et il lui apprenait à spiritualiser et à diviniser l'affection qu'elle avait pour lui. La privation de sa présence sensible était une peine pour elle; mais loin d'être une perte, c'était un gain véritable: puisqu'elle se sanctifiait par là de plus en plus. Il fallait qu'elle se détachât de Jésus selon sa nature humaine, et qu'elle se disposât peu à peu à le sacrifier.

Il est pourtant vraisemblable qu'elle suivait son fils dans ses voyages, et qu'elle était dans la compagnie des autres femmes dont parle l'Évangile, qui l'assistaient de leurs biens[1]. Elles avaient sans doute soin aussi de Marie qui, ayant perdu Joseph, n'avait plus de ressource pour vivre; et que rien n'empêchait d'accompagner partout son fils, n'ayant plus de ménage à tenir. Elle suivait donc Jésus: et Jésus la fuyait en quelque sorte. Depuis les noces de Cana, jusqu'au moment qui précéda sa mort sur la croix, nous ne voyons pas dans l'Évangile qu'il lui ait parlé une seule fois. Nous voyons au contraire que dans les occasions il affectait de la méconnaître, et cela publiquement.

Un jour, dit saint Mathieu, *qu'il parlait au peuple, sa mère et ses frères*, c'est-à-dire ses cousins, *se tenaient dehors, et cherchaient à lui parler. Quelqu'un lui dit: Voici votre mère et vos frères qui sont dehors, et qui vous cherchent. Mais répondant à celui qui lui parlait, il lui dit: Quelle est ma mère? et qui sont mes frères?* Comme s'il eût dit: *Que me voulez-vous dire?* Je ne connais ni mère, ni frères selon la chair. *Puis étendant la main vers ses disciples, il dit: Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fera la volonté de mon père qui est dans les cieux celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère*[2]. Ce n'est point le moment

1. Luc. VIII, 3.

2. Adhuc eo loquente ad turbas, ecce mater ejus et fratres stabant foris, quærentes loqui ei. Dixit autem ei quidam: Ecce mater tua, et fratres tui foris stant quærentes te. At ipse respondens dicenti sibi, ait: Quæ est mater

ici d'avouer ceux qui me sont unis par le sang, et de m'entretenir avec eux. Dans mes fonctions publiques, où j'agis au nom et pour la gloire de mon père qui est dans les cieux, je ne reconnais pour frère, pour sœur, pour mère, que celui qui fait la volonté de ce père qui m'a envoyé sur la terre; et je n'ai d'autre union avec les hommes qu'une union spirituelle et toute de grâce.

Par ce discours il insinuait au peuple sa nature divine et sa génération éternelle. Il lui déclarait qu'il n'était venu sur la terre, que pour notifier aux hommes les volontés de son père, et leur apprendre à les accomplir. Il déclarait que de lui appartenir selon la chair, ce n'était pas un mérite; qu'il ne faisait nul cas de cette alliance; et qu'il fallait lui appartenir selon l'esprit, en se conformant comme lui aux volontés du père céleste.

Mais cela même était le plus grand éloge qu'il pût faire de Marie. Il exprimait par là combien elle lui était chère, et à quel point il lui était uni spirituellement : puisqu'il savait que depuis son enfance, elle avait toujours pleinement et parfaitement accompli la volonté de Dieu. Ainsi Marie ne fut jamais reconnue d'une manière plus haute et plus excellente pour la mère de Jésus, qu'en cette occasion où il semble la confondre avec ses disciples, et avec tous ceux qui croiraient en lui.

Il est vrai que cette maternité spirituelle est commune à Marie avec tous les vrais fidèles : au lieu que la maternité corporelle est son privilège unique. Mais il est vrai aussi qu'au sens spirituel elle est mère de Jésus d'une façon qui lui est propre; et c'est ce qui fait son mérite et sa gloire; c'est ce que Dieu a loué et récompensé en elle, et non sa qualité de mère du Verbe incarné. Aussi, si Marie qui jugeait de tout comme son fils, s'est glorifiée de quelque chose dans le Seigneur, ce n'est point d'avoir été choisie pour être la mère du Messie; mais d'avoir, avec le secours de la grâce, toujours fait la volonté de Dieu.

Nous pouvons donc avoir part, comme Marie, au titre de mère de Jésus dans le sens le plus relevé; et nous devons y aspirer. Marie le désire; et loin de nous porter envie, elle nous aidera par son intercession à partager ce titre avec elle. Elle souhaite que nous soyons grands devant Dieu, de ce qui a fait sa véritable grandeur; que nous soyons unis à son fils, de cette union spirituelle qui la lui a rendue si chère.

mea, et qui sunt fratres mei? Et extendens manum in discipulos, dixit: Ecce mater mea, et fratres mei. Quicumque enim fecerit voluntatem patris mei, qui in cœlis est; ipse meus frater, et soror, et mater est. Matth. XII, 46-50.

Mais souvenons-nous toujours qu'autant que Jésus a aimé Marie, autant il s'est plu à l'exercer, à l'éprouver, à la détacher de lui pour se l'attacher davantage ; et qu'elle n'a jamais été plus parfaitement sa mère, que quand elle acceptait en conformité à la volonté divine les épreuves incomparablement douloureuses auxquelles l'a mise sa tendresse unique pour son fils. Oui, pour appartenir de plus près à Jésus, il faut renoncer à Jésus même ; il faut consentir à perdre sa présence sensible, à être privé de la douceur de son entretien, et de ses ineffables consolations. C'est alors qu'on devient, ainsi que Marie, sa mère dans le sens spirituel.

CHAPITRE XXXII.

EN QUOI JÉSUS A FAIT CONSISTER LE BONHEUR DE MARIE.

Ce chapitre rentrera un peu dans le précédent ; mais je ne vois nul inconvénient à l'exposer à part, et à inculquer en différents termes une matière aussi importante. *Une femme* ravie des discours de Jésus-Christ, *éleva la voix du milieu de la foule, et dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles que vous avez sucées. Mais Jésus répondit : Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique*[1].

Voyez avec quel soin Jésus écarte, même par rapport à sa mère, les idées grossières de la chair et du sang ; et ramène tout aux pensées spirituelles. Cette femme félicitait Marie d'avoir porté Jésus dans son sein, et de l'avoir allaité. Avait-elle tort? Non sans doute, l'Eglise l'en félicite aussi ; et elle se sert pour cela des mêmes paroles. Mais elle s'arrêtait là ; et elle ne relevait point dans Marie ce qui était tout autrement digne de louange et de félicitation. Marie toute sa vie avait été attentive à écouter la parole de Dieu, et à la garder. Voilà au jugement de Jésus ce qui constitue son vrai bonheur, sans exclure néanmoins celui qui lui venait de la maternité divine.

C'est assurément un grand bonheur pour elle d'avoir porté Jésus dans ses flancs, et de l'avoir nourri de son lait. Mais c'en est un bien plus grand d'avoir eu l'oreille du cœur toujours ouverte à la parole de Dieu, et d'avoir été fidèle à l'observer. Le premier bonheur est une faveur purement gratuite, qui ne fut pas accordée à Marie pour elle-même, mais

1. Extollens vocem quædam mulier de turba, dixit illi : Beatus venter, qui te portavit ; et ubera, quæ suxisti. At ille dixit : Quin immo beati, qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud. Luc. XI, 27, 28.

pour tout le genre humain ; c'est une grâce qui toute seule et considérée en soi, ne la rendait pas plus sainte : parce qu'elle dépendait plutôt du bon plaisir de Dieu, que de sa volonté : quoiqu'elle y eût donné aussi son consentement. Mais le second bonheur est l'effet de la correspondance libre de Marie aux inspirations du Saint-Esprit ; il est le fruit de sa fidélité ; elle se l'est procuré par un saint usage de sa liberté ; et ce bonheur est celui que Dieu prise le plus en elle, celui qui la rend le plus agréable à ses yeux, celui auquel dans le ciel elle doit sa couronne.

En redressant ainsi les idées de cette femme, Jésus nous apprend à redresser les nôtres. Combien de chrétiens se trompent, comme elle, dans le jugement qu'ils portent du bonheur de Marie ! Nous admirons, nous célébrons volontiers en elle ce que nous savons bien que nous sommes dispensés d'imiter, et que nous ne pouvons pas même nous permettre de désirer. Ses privilèges, sa dignité de mère de Dieu, les droits qui y sont attachés, voilà ce qui nous engage le plus à l'appeler bienheureuse. Mais nous n'admirons pas, nous ne louons pas également ce qui le mérite bien davantage, et ce qui est proposé à notre imitation, savoir son attention à écouter, et sa fidélité à garder la parole de Dieu, soit intérieure, soit extérieure. La raison de ceci est que les premières louanges n'emportent aucun devoir pour nous; et qu'il ne nous coûte rien de vanter dans Marie ce qui n'est point à notre portée, et que Dieu ne demande pas de nous : au lieu que les autres louanges que nous donnerions à Marie nous imposeraient l'obligation de lui ressembler, et nous forceraient à prononcer notre condamnation, à cause du peu de soin que nous prenons de l'imiter.

Cependant le bonheur par excellence de Marie, celui dont Jésus la félicite par dessus tout, peut et doit être aussi le nôtre. Il nous est ordonné d'y prétendre ; et malheur à nous, si nous ne nous en mettons pas en peine. Il ne nous arrive point de porter envie à Marie sur ses privilèges : parce que nous savons qu'ils sont uniques. Mais en lisant la vie des saints, nous sommes quelquefois jaloux de leurs extases, de leurs révélations, de leurs communications intimes avec Dieu. Nous les tenons heureux à cause de ces faveurs ; et nous désirerions d'avoir part à un tel bonheur. Mais sommes-nous jaloux de même de leurs vertus, de leur détachement des choses d'ici-bas, de leur humilité, de leur obéissance, de leur abnégation intérieure, de leur amour pour les croix, de tout ce qui est compris enfin dans l'attention à la parole de Dieu, et la fidélité à l'observer? Telle est pourtant l'unique source du vrai bonheur, et pour la vie présente, et pour la vie future. Nous serons à plaindre ; nous prendrons toujours la sainteté à con-

tre-sens, et nous mettrons le bonheur des saints, et en particulier de Marie, où il n'est pas, tant que nous ne serons pas persuadés de cette importante vérité, ou que nous négligerons de la mettre en pratique.

CHAPITRE XXXIII.

MARIE A CHOISI LA MEILLEURE PART.

Luc. x. 38-42.

L'Eglise, à la fête de l'Assomption, applique à Marie l'endroit de l'Evangile de S. Luc touchant Marthe et Marie sa sœur, qui reçurent Jésus-Christ chez elles. Ainsi nous nous conformerons à l'intention de l'Eglise, en expliquant de la Sainte Vierge les paroles du Sauveur au sujet de la sœur de Marthe : *Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée* [1]. Marthe s'empressait pour bien recevoir Jésus-Christ en qualité d'hôte; et elle se plaignit à lui de ce que sa sœur ne l'aidait point. Marie assise aux pieds de Jésus écoutait sa parole. Jésus prononçant entre les deux sœurs, reproche à Marthe son empressement, qui allait jusqu'au trouble ; et cela pour lui préparer un repas, où il ne fallait pas tant d'apprêts ; et il loue Marie d'avoir choisi de se tenir à ses pieds, et de se nourrir paisiblement de sa parole. Il ajoute que la part de Marie ne lui sera point ôtée ; c'est-à-dire qu'il ne la tirera point de son repos, pour lui ordonner d'aller aider sa sœur : au lieu que de la part de Marthe, quoique bonne en soi, il faut retrancher la trop grande activité, et le trouble inquiet.

Pour appliquer ceci à la mère de Dieu d'une manière qui lui soit propre, voyons quelle est la meilleure part qu'elle a choisie. Premièrement, elle a choisi de n'être rien pour elle, et d'être toute pour Dieu. Secondement, elle a choisi d'unir tellement la contemplation à l'action, que le travail de l'une n'altérât point la paix de l'autre. Troisièmement, elle a préféré, à l'exemple de son fils, les sacrifices les plus douloureux aux plus intimes jouissances. Développons ces trois caractères de la part de Marie; et puisqu'elle est sans contredit la meilleure, prenons-la pour nous-mêmes.

Marie a choisi de n'être rien pour soi. Jamais elle n'a considéré en rien ses intérêts, même spirituels; jamais elle n'a désiré que Dieu la distinguât des autres femmes ; et quoiqu'en effet elle en eût été distinguée éminemment dès sa conception, jamais elle ne s'en est prévalue, ni n'en a conçu le moindre

1. Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea. Luc. x, 42.

sentiment de vanité : ne songeant pas même à faire aucune comparaison de soi avec les autres. Elle a été toute pour Dieu ; tout assujettie à sa grâce, toute soumise à sa volonté, toute dévouée à sa gloire. Son cœur n'a jamais été partagé ; ses intentions ont toujours été très pures ; toutes ses pensées, toutes ses affections, toutes ses actions ont été rapportées uniquement à Dieu.

Quels que soient nos efforts, nous ne parviendrons pas en ces deux points à la perfection de Marie. Mais nous devons y tendre ; et nous pouvons de plus en plus nous en approcher. Que notre grand objet soit donc de n'être rien pour nous, et d'être tout pour Dieu. Ne nous contentons pas de le vouloir en général, et de nous repaître de beaux désirs ; comme font tant d'âmes, qui ne sont mortes à elle-mêmes, et ne vivent à Dieu qu'en spéculation. Mais allons à la pratique ; renonçons-nous partout où nous apercevons quelque recherche de nous-mêmes ; ramenons tout à Dieu, même les choses les plus indifférentes. En ce genre-là nous aurons toujours quelque chose à réformer, quelque nouveau degré de perfection à acquérir. Mourir à soi, et vivre à Dieu, est l'affaire de toute la vie, et de chaque instant de la vie.

Marie a choisi d'unir la contemplation à l'action, de manière que l'une ne nuisît point à l'autre. Elle n'a jamais manqué à aucun de ses devoirs domestiques ni à aucun devoir de charité ou de bienséance envers le prochain. Pauvre comme elle était, et n'ayant personne pour l'assister, il est aisé de juger que son travail a dû être presque continuel, tout le temps qu'elle vécut avec S. Joseph. Il en fut de même à peu près, lorsqu'elle demeura avec S. Jean, prenant soin du temporel, tandis qu'il était occupé de ses fonctions apostoliques. Mais son travail ne suspendit jamais son oraison ; il n'interrompit point son union avec Dieu ; il ne troubla, ni ne gêna pas même en rien sa paix intérieure.

La contemplation est naturellement paresseuse ; et si l'on n'y prend garde, elle tend à l'oisiveté, et nous inspire du dégoût pour les occupations intérieures, même les plus indispensables. Que de dévotes dans le monde, que de personnes consacrées à Dieu dans la religion, ont des reproches à se faire là-dessus ! Le travail au contraire nourrit l'activité, l'empressement, l'inquiétude ; il dissipe l'esprit, dessèche le cœur, retire peu à peu de la contemplation, et y porte tous ses embarras, toutes ses distractions. Il n'est pas aisé de se préserver de ces deux défauts et d'accorder ensemble l'amour du travail et le goût de la prière. Il est pourtant vrai qu'il faut prier, et qu'il faut travailler ; et si ce sont deux choses ordonnées de Dieu, il est évident qu'on peut les concilier.

Marie a préféré les sacrifices les plus douloureux aux jouissances les plus intimes. Ne nous figurons pas que les oraisons de Marie aient toujours été douces et consolantes. Dieu l'a accoutumée de bonne heure aux plus désolantes privations. Ce qu'elle a eu à souffrir à l'occasion de son fils est inexprimable. Le reste de sa vie n'a été que langueur et martyre d'amour, son fils étant au ciel, et elle sur la terre. Mais elle a accepté ces différents états ; elle y a vécu contente, elle n'aurait pas voulu les changer pour les délices célestes, auxquelles elle avait droit de prétendre. Elle ne s'est jamais permis aucun désir là-dessus, ni n'a souhaité de voir abréger son exil, pour aller jouir de la gloire et du bonheur de son fils.

Aimons-nous ainsi les croix, et surtout les croix intérieures les plus accablantes ? Ne nous impatientons-nous pas, lorsqu'elles durent longtemps ? Ne désirons-nous pas d'en voir la fin ? Ne soupirons-nous pas après les consolations ? Qu'il est peu d'âmes qui se sacrifient généreusement, absolument, et sans retour ! Se donner tout à fait, sans se reprendre ensuite en rien, est la chose la plus rare dans la vie spirituelle. On consent assez que la victime souffre jusqu'à un certain point ; mais on ne veut pas qu'elle meure, ni qu'elle soit entièrement consumée. On veut bien brûler du feu de l'amour divin ; mais de ce feu doux qui entretient la vie de l'amour-propre ; et non du feu qui divise, qui dévore, et qui détruit. Que serons-nous néanmoins en fait de sainteté, si la part de Marie n'est pas la nôtre ?

CHAPITRE XXXIV.

MARIE AU PIED DE LA CROIX.

Marie fut préparée de loin à la passion aussi ignominieuse que douloureuse de son fils. Lui qui l'avait prédite tant de fois à ses disciples [1], ne la laissa pas sans doute ignorer à sa mère. D'ailleurs, la destinée de Marie était trop liée à celle de Jésus-Christ, pour qu'elle n'eût pas des connaissances plus étendues que personne de ce qui devait lui arriver, et des lumières plus distinctes et plus profondes touchant le grand dessein de la rédemption du genre humain, laquelle devait être le fruit de sa mort violente.

Dès le commencement de ses prédications, elle ne tarda pas à s'apercevoir de la mauvaise disposition des principaux de la nation à son égard. Elle fut informée de leur jalousie,

1. Matth. XVI, 21, XVII, 21, 22, XX, 17-19, Marc. VIII, 31. IX, 30. X, 32-34, Luc. IX, 22, 44, XVIII, 31-33.

de leur haine, de leurs calomnies, de leurs complots pour le perdre. Elle vit le moment fatal s'approcher de jour en jour ; et l'on peut juger quelle impression faisait sur son cœur maternel cette affreuse perspective qu'elle avait toujours devant les yeux. L'attente certaine et la prévoyance d'un mal inévitable est une croix souvent plus rude à porter que le mal même : et l'on peut assurer que depuis que la mort de Jésus-Christ fut résolue, et que Marie en fut instruite, elle souffrit d'avance tous les tourments qu'elle éprouva au pied de la croix.

Dieu qui ne voulait pas plus épargner la mère que le fils, fit en sorte qu'elle n'ignorât aucune des circonstances principales de sa passion. C'était autant de coups qu'il avait résolu de lui porter, et auxquels elle ne pouvait échapper. D'ailleurs, en qualité de mère, pouvait-elle n'être pas empressée d'apprendre le détail des mauvais traitements faits à son fils ? Ajoutez à cela la manière surnaturelle dont elle envisageait sa passion, comme l'effet de son amour pour son père, et pour les hommes : ce qui devait encore augmenter sa sainte curiosité.

Elle fut donc instruite de la trahison de Judas, et de la prise violente de Jésus, par ses apôtres mêmes, qui étaient présents et qui l'abandonnèrent [1]. Elle fut instruite par Jean, qui en fut témoin, de ce qui se passa durant la nuit chez Anne et chez Caïphe, et de la sentence de mort prononcée contre lui comme blasphémateur pour s'être dit le fils de Dieu [2]. Elle le vit de ses propres yeux conduire le lendemain au prétoire de Pilate, de là au palais d'Hérode, et de là encore chez Pilate ; et elle sut par elle-même, ou par la foule des assistants, comment il y avait été traité [3]. Elle était présente, lorsque Pilate monta publiquement sur son tribunal ; elle entendit les accusations dont on chargeait son fils ; elle comprit par la fureur de ses ennemis, par la faiblesse et la timide politique du gouverneur, qu'il était perdu sans ressource. Elle était présente, lorsqu'il fut produit le corps déchiré de verges, le visage meurtri de soufflets, la tête ceinte d'une couronne d'épines, les épaules couvertes d'un vieux manteau d'écarlate, et un roseau pour sceptre à la main ; lorsque le peuple lui préféra Barabbas, et demanda sa mort avec des cris furieux, disant : *Otez-le, ôtez-le; qu'il soit mis en croix* : ce qui était le supplice le plus infâme [4].

1. Matth. XXVI, 47-50, 55,56. Marc. XIV, 43-45, 48-50. Luc. XXII, 47, 48. 52, 53. Joann. XVIII, 3, 4-9, 12. — 2. Matth. XXVI, 57, 59-68. Marc. XIV, 53, 55-65. Luc. XXII, 54, 63-71. Joann. XVIII, 13, 14, 19-24. — 3. Matth. XXVII, 1, 2, 11-14. Marc. XV, 2-5. Luc. XXIII, 1-11. Joann. XVIII, 28-38.

4. Tolle. tolle, crucifige eum. Joann. XIX, 15. Matth XXVII, 15-31. Marc. XV, 6-20, Luc. XXIII, 13-25. Joann. XVIII, 39, 40. XIX, 1-16.

Elle le suivit avec les autres femmes portant sa croix jusqu'au Calvaire, et succombant sous ce poids de faiblesse et d'épuisement presque à chaque pas. Elle était présente, lorsqu'en le dépouillant de sa tunique, on renouvela ses plaies, lorsqu'on l'étendit sur la croix, lorsqu'on le perça de clous, lorsqu'on l'éleva de terre avec d'horribles secousses, lorsque les principaux du peuple et la foule l'insultaient et l'outrageaient par les plus sanglantes dérisions [1]. Quel spectacle pour une telle mère, pour la mère d'un tel fils ! Quel dut être l'excès de sa douleur ! Qu'elle fut profonde ! Mais en même temps qu'elle fut soumise ! qu'elle fut ferme ! qu'elle fut tranquille ! Son grand cœur n'en fut pas accablé ; une grâce extraordinaire la soutint, afin qu'elle pût souffrir davantage.

Enfin, lorsqu'elle en eut la liberté, elle s'approcha de la croix avec Jean et Madeleine : elle s'y tint debout : ce qui marque son courage et sa force toute divine ; et en cet état, les yeux fixés sur son fils, sans verser une larme, elle attendait qu'il rendît le dernier soupir [2]. Quels sentiments occupaient alors son cœur ? Elle n'en avait pas un qui ne fût surnaturel et héroïque. Plus forte et plus généreuse que la mère des Macchabées, elle faisait à Dieu le sacrifice plein et entier de ce fils si chéri ; elle s'unissait à la justice du père céleste, qui immolait cette grande victime à sa gloire ; elle immolait avec lui ce nouvel Isaac, devenu caution pour les péchés du genre humain ; elle offrait de grand cœur sa mort pour le salut de chacun de nous ; et à cette offrande elle joignait celle de son immense douleur. En sorte qu'elle a véritablement coopéré à notre rachat ; et que le titre de rédemptrice lui appartient à proportion, comme à Jésus-Christ celui de Rédempteur. Le sacrifice de la mère ne fut point séparé de celui du fils. Il lui en eût moins coûté de donner sa propre vie ; et c'est justement qu'elle est nommée la reine des martyrs.

Quelles sublimes leçons nous donne ici Marie ! et qu'elle est bien en cette rencontre le parfait modèle des âmes intérieures, à qui Dieu fait subir les dernières épreuves ! Leurs peines sont extrêmes ; mais sont-elles comparables aux siennes ? Elles ne meurent qu'à elles-mêmes ; Marie meurt à Jésus-Christ. Qu'elles ne se plaignent donc pas ; mais que, pour se soutenir, elles jettent les yeux sur cette mère de douleur ; et qu'elles l'invoquent, pour obtenir par sa médiation d'imiter sa fermeté, sa constance, sa générosité. Après Jésus en croix, le plus beau livre pour elles est Marie au pied de la croix.

1. Matth. XXVII, 31-33, 39-44. Marc. XV, 20-22, 25, 29-32. Luc. XXIII, 26, 32, 33, 35-37, 39. Joann. XIX, 17, 18.
2. Matth. XXVII, 50. Marc. XV, 37. Luc. XXIII, 46. Joann. XIX, 25, 30.

CHAPITRE XXXV.

ÉCHANGE DE JÉSUS CONTRE JEAN.

Marie étant près de la croix, et Jésus ayant aperçu sa mère, et le disciple qu'il aimait, il dit à sa mère: Femme, voilà votre fils; ensuite il dit à ce disciple : Voilà votre mère. Et depuis ce moment ce disciple la prit en sa maison [1].

La dernière épreuve de Marie devait être de se voir renoncée en quelque sorte par son fils. Dans le temps même où elle lui donnait la plus grande marque de son affection, s'élevant au-dessus de toute crainte pour ne pas le quitter jusqu'au dernier soupir : dans le temps où Jésus lui-même, compatissant à l'affliction de sa mère, lui devait, ce semble, les plus vives démonstrations de sa tendresse filiale, il ne lui donne pas le doux nom de mère ; il l'appelle simplement *femme*, comme si elle ne lui était rien; il lui déclare équivalemment qu'il n'est plus son fils; il s'en substitue un autre, qui lui est aussi inférieur, que peut l'être un pur homme à un Homme-Dieu. Et c'est Jésus sur le point d'expirer qui traite ainsi sa mère! Ce serait un blasphème de le soupçonner de dureté, ou même d'indifférence. Il y a donc ici du mystère, et même un très grand mystère, dont il n'appartient pas au sens humain de juger.

Comme le sacrifice de Jésus n'eût pas été parfait, si en s'abandonnant à son père, il n'eût pas été en apparence abandonné de lui : de même il eût manqué quelque chose au sacrifice de Marie, si en consentant à perdre son fils, elle n'eût pas été, pour ainsi dire, renoncée par lui sur la croix. Il fallait de part et d'autre que tout fût poussé à l'extrême, et que le délaissement de la mère répondît à celui du fils. La plus grande peine de Jésus sans comparaison fut cet abandon de la part de son père. Pareillement la plus grande peine de Marie fut cet abandon de la part de son fils. Et pourquoi en usa-t-il de la sorte? Pour mettre le comble à la vertu de sa mère.

D'ailleurs, le grand dessein pour lequel il avait pris chair en elle, étant sur le point d'être accompli, il allait bientôt ne plus lui appartenir. L'état glorieux où il allait entrer, ne lui laissait en un sens plus rien de commun avec elle, et rompait tous les liens de la nature. Marie devait encore être unie à

1. Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus, et soror matris ejus... Quum vidisset ergo Jesus matrem, et discipulum stantem, quem diligebat, dicit matri suæ: Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo: Ecce mater tua. Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua. Joann. XIX, 25-27.

son fils, mais d'une manière plus relevée et plus excellente; et pour être capable de ce nouvel état, il fallait qu'elle ne connût plus Jésus-Christ selon la chair, comme S. Paul le dit de lui-même [1].

Ames éprouvées, que Dieu qui vous chérit, comme Jésus chérissait Marie, réduit à lui faire le sacrifice de vos plus chers intérêts : il manquerait quelque chose à votre holocauste, si Dieu ne paraissait pas vous rejeter de son côté. C'est parce que rien ne vous est plus sensible, qu'il faut que vous en passiez par là : sans quoi votre mort ne serait pas complète; et vous ne seriez pas en état d'entrer dans la nouvelle vie que Dieu vous destine. L'amour divin vous pousse ainsi à l'extrémité, parce qu'il veut régner seul en votre cœur, et en bannir tout à fait l'amour-propre. Je n'ai rien de plus à vous dire dans une circonstance, où Dieu veut que vous soyez absolument sans appui. Mais regardez Jésus; regardez Marie.

Cependant, à considérer la chose sous un autre jour, Jésus s'acquittait du devoir d'un fils reconnaissant, en pourvoyant aux intérêts temporels de sa mère. Elle allait rester seule, sans subsistance, sans secours. Il lui donne une ressource dans la personne de son disciple chéri, à qui il laisse Marie comme par testament, le chargeant d'en prendre soin comme de sa propre mère. Ressource pauvre à la vérité; mais convenable à une femme qui avait vécu dans la pauvreté; et qui, après la perte de son fils, aurait regardé comme un supplice de jouir des moindres commodités de la vie. Aussi depuis ce temps Jean la prit en sa maison; il l'aima, la respecta, la nourrit, et la soigna comme sa mère; il ne se sépara point d'elle. Quand il quitta Jérusalem, elle le suivit à Ephèse; et autant que ses travaux apostoliques le lui permettaient, il lui fit compagnie jusqu'à ce qu'elle mourût.

Les Pères, et en particulier saint Augustin, ont encore fait ici une autre observation. Ils ont remarqué que tous les enfants de l'Eglise étaient ici figurés par S. Jean; et qu'en la personne de cet apôtre, Marie fut établie par Jésus la mère de tous les fidèles [2]. Ainsi elle est devenue notre mère dans le moment le plus douloureux de sa vie: elle nous a enfantés spirituellement au pied de la croix; et si, selon les lois de la nature, les mères ordinaires aiment d'autant plus leurs enfants, que leur grossesse et leur accouchement ont été plus pénibles : nous pouvons juger à quel point Marie nous aime, dans l'ordre et selon les lois de la grâce. Elle a recouvré

1. II Cor. v. 6.
2. S. August. *De S. Virginit.* n. 6, t. VI, p. 343. — Tolet. *In Joann.* cap. XIX.

Jésus-Christ ; mais elle ne nous a pas pour cela retiré son affection. Elle n'a pas oublié qu'il nous a substitués à sa place, et qu'il a voulu qu'elle nous chérît comme d'autres lui-même. En lui montrant en esprit chacun de nous, Jésus lui a dit : *Voici votre fils.* C'est moi qui vous les donne; ils sont le prix de mon sang, qui est le vôtre. Ne doutons donc pas plus de l'amour de Marie pour nous, que nous ne doutons de l'amour, du respect, et de l'obéissance de Marie pour son fils.

Mais prenons aussi pour nous les paroles de Jésus-Christ à S. Jean : *Voilà votre mère.* Aimons Marie, honorons-la, comme S. Jean l'a aimée et honorée. Mettons en elle toute notre confiance, comme en la meilleure et la plus tendre des mères ; et qu'elle trouve en nous des enfants dignes de toute sa tendresse par leur respect et leur obéissance. C'est parce que Jésus chérissait S. Jean entre tous ses disciples, qu'il lui a donné spécialement Marie pour mère. Méritons par notre fidélité à la grâce que Jésus nous chérisse : et nous aurons une part spéciale à la tendresse maternelle de Marie. Les vierges ont ici un droit particulier. *Jésus,* dit S. Jérôme, *choisit saint Jean qui était vierge, pour lui confier la Vierge sa mère* [1]. Le grand titre que la virginité pour prétendre à l'affection de Marie! Applaudissons-nous, si nous avons embrassé cet état ; et songeons à l'obligation qu'il nous impose d'imiter Marie plus parfaitement que le reste des chrétiens.

CHAPITRE XXXVI.

MARIE MORTE ET ENSEVELIE AVEC JÉSUS-CHRIST.

Marie eut le courage de rester près de la croix, jusqu'à ce que son fils eût rendu l'âme. Ainsi, elle lui entendit dire ces paroles : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* [2]? Paroles qui lui firent comprendre avec quelle extrême rigueur il était traité de son père ; et que ses tourments extérieurs n'étaient rien comparés à ses peines intérieures. Quel violent contre-coup pour le cœur de Marie ! Mais quel exercice pour sa foi de voir Jésus accablé sous le poids de la justice divine, au point qu'il est réduit à s'en plaindre ! de voir l'Homme-Dieu, l'objet unique des complaisances du père éternel, délaissé, et en quelque sorte réprouvé de lui : parce que, pour réparer sa gloire, il s'est fait la victime du péché !

1. A Domino virgine, mater virgo, virgini discipulo commendatur. Hieronym. adv. Jovinian. lib. I, t. IV, part. II, col. 169.
2. Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? Matth. XXVII, 46.

Délaissement de Jésus, mystère incompréhensible à Marie elle-même ; et dont elle eut peine à soutenir la désolante idée, toute fortifiée qu'elle était d'en haut.

Elle lui entendit prononcer ce grand acte de soumission et de confiance au milieu de son terrible abandon : *Mon père, je remets mon esprit entre vos mains* [1]. J'accepte la rigueur inexprimable que vous exercez sur moi : je la trouve juste, et je m'y soumets, puisque je suis le pécheur universel. Mais je ne perds pas la confiance que je vous dois comme à mon père ; et c'est entre vos mains qui me portent de si rudes coups, que je remets mon esprit. Marie s'unit en ce moment pour elle-même à l'acte de son fils ; et elle remit aussi entre les mains de Dieu son âme prête à expirer de douleur.

Si Dieu nous fait la grâce d'éprouver un jour des peines intérieures du même genre que celles de Jésus et de Marie, et de boire au même calice : invoquons le fils et la mère, pour avoir le courage et l'excès d'amour nécessaires, afin de produire un pareil acte : fussions-nous sur le point de rendre l'âme.

Enfin, elle lui entendit dire : *Tout est consommé* [2] ; mon sacrifice est achevé ; toutes les prophéties qui me regardent sont accomplies ; Dieu est apaisé ; le genre humain est racheté. Elle le vit ensuite pencher la tête, et poussant un grand cri, rendre volontairement l'esprit. Qui pourrait peindre ici l'état intérieur de Marie ! Il faut se taire. Elle reçut alors le coup d'une mort spirituelle, plus terrible sans comparaison que la mort naturelle. Abîmée dans sa douleur, immobile, et ayant comme perdu l'usage des sens, elle ne fit attention, ni au soleil éclipsé, ni aux ténèbres extraordinaires qui couvrirent la terre, ni aux rochers qui se fendirent, ni aux tombeaux qui s'ouvrirent, ni aux morts qui ressuscitèrent, ni au deuil et au bouleversement général de la nature [3]. Tous ces prodiges étaient pour les assistants : Dieu les opéra dans la vue de les toucher et de les convertir. Marie expirante avec Jésus n'avait plus de sentiment pour autre chose.

Le coup de lance dont un soldat perça ensuite le côté de Jésus [4], ne fut douloureux que pour sa mère, comme le remarque saint Bernard. Ce fut son cœur qui fut véritablement transpercé ; et la prédiction de Siméon fut vérifiée [5].

Elle le vit ensuite déposer de la croix ; elle vit arracher les clous de ses mains et de ses pieds, et de sa tête la couronne

1. Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. Luc. XXIII, 46.
2. Consummatum est. Joann. XIX, 30. — 3. Matth. XXVII, 51-53. Luc. XXIII, 45. — 4. Joann. XIX, 34.
5. Bern. *Serm. in domin. inf. octav. assumpt. B. V. Mar. de 12 ejus prærogativis*, n. 14, t. I, col. 1012.

d'épines qui y était enfoncée. Elle vit laver et essuyer son corps couvert de plaies, et son visage que le sang, les meurtrissures, et la pâleur de la mort rendaient méconnaissable. Oh! quels baisers d'amour et de douleur elle donna à ce visage adorable, à ce côté ouvert, à ces pieds et à ces mains percés! Elle aida apparemment à l'embaumer, et à l'envelopper d'un linceul et d'un suaire; elle l'accompagna jusqu'au tombeau où il fut mis; elle s'y enferma en esprit avec lui; et ne se retira qu'aux instances de Jean, et des autres qui s'occupèrent à lui donner du soulagement [1].

Ne perdons aucune de ces lugubres circonstances; arrêtons-y notre esprit et notre cœur. Pénétrons-nous d'une tendre et amoureuse compassion pour Marie souffrante. Cette vue amollira notre dureté, si nous songeons que c'est pour nous, et de son plein consentement qu'elle souffre ainsi. Disons : *Elle m'a aimé, et elle a livré son fils pour moi*; elle a plus fait, que si elle s'était livrée elle-même. Après cela qui n'aimera pas Marie! qui ne sera pas rempli de reconnaissance pour elle! Mais ne nous bornons pas là; et si nous avons des croix, unissons-les à la sienne; portons-les comme elle l'a portée; marchons avec ardeur, avec constance sur les pas du fils et de la mère; et félicitons-nous d'avoir part à leurs peines intérieures.

CHAPITRE XXXVII.

MARIE RESSUSCITÉE AVEC JÉSUS-CHRIST.

Jésus-Christ qui avait prédit plusieurs fois à ses disciples qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort [2], avait sans doute annoncé la même chose à sa mère ; et sa foi fut beaucoup plus ferme que celle des disciples, quoique beaucoup plus exercée. Rien dans la vie de son fils, et encore moins dans sa mort, ne répondait aux promesses de l'ange Gabriel [3]; tout même y semblait contraire. Mais ces promesses devaient se prendre dans le sens spirituel le plus relevé, et ne devaient avoir leur accomplissement qu'après que le fils de Dieu aurait été élevé de terre, comme il le dit lui-même [4]. C'était alors qu'il devait être grand, reconnu pour le fils du Très-Haut, régner par sa religion sur les vrais Israélites, et commencer ici-bas ce règne qui n'aura jamais de fin. Il fallait pour cela qu'il ressuscitât; tel était l'arrangement des décrets éternels. Marie crut d'une foi inébranlable que son fils ressusciterait,

1. Matth. XXVII, 57-60. Marc. XV, 42-46. Luc. XXIII, 50-53. Joann. XIX, 38-42. — 2. Matth. XVI, 21. XVII, 22. XX, 19. Marc. VIII, 31. IX, 30. X, 34. Luc. IX, 22. XVIII, 33. — 3. Luc. I, 31-33. — 4. Joann. XII, 32.

comme il l'avait prédit. Mais cette foi qui résidait dans la plus haute cime de son esprit, et sur laquelle il ne lui était pas libre de s'appuyer par la réflexion, n'empêcha pas que durant tout le cours de la passion du Sauveur, elle ne fût livrée à la plus amère douleur.

Il arrive quelquefois que Dieu fait de même dès le commencement aux âmes intérieures des prédictions sur l'état glorieux qui doit suivre leurs épreuves. Mais pendant tout le temps que durent les épreuves, il sait faire en sorte qu'elles ne puissent prendre aucun appui sur ces prédictions : ne leur permettant pas d'y penser, quoiqu'elles ne doutent point de leur accomplissement.

L'Evangile qui rapporte tant d'apparitions de Jésus ressuscité aux apôtres, et même à de saintes femmes, ne dit pas qu'il soit apparu à Marie. La raison en est simple pour les apôtres. Ils étaient établis témoins de la résurrection de Jésus-Christ ; l'objet de leur ministère était de la publier par toute la terre. Il fallait donc que les évangélistes racontassent les principales preuves qui les avaient convaincus. Mais Marie n'était pas destinée à prêcher aux peuples Jésus ressuscité; ainsi il n'était pas nécessaire que les évangélistes fissent mention des visites qu'elle avait reçues de son fils. Elle en reçut sans doute, et de fréquentes. Mais son humilité les tint secrètes, parce que nulle raison ne l'engageait à les publier.

J'ajoute qu'elle ne les désira point, quelque consolantes qu'elles dussent être pour elles : parce qu'elle était abandonnée en tout au bon plaisir de Dieu ; et que, pour ce qui la regardait, elle était indifférente aux faveurs du ciel, comme aux croix. Elle fut assurément comblée d'une joie ineffable, en le voyant dans l'état de gloire et d'immortalité. Mais elle n'eut aucun empressement pour la goûter; et elle eût été également contente, s'il ne lui eût point apparu, et qu'elle n'eût appris sa résurrection que par le canal des apôtres. Comme Jésus ne désira point sa résurrection pour lui-même : Marie n'eut aussi sur cet objet aucun désir qui la touchât personnellement. Quand il s'agit d'elle, pour rencontrer la vérité, allons toujours au plus parfait. Or le plus parfait était qu'elle fût dans le détachement que je viens de dire

Dieu mène jusque-là les âmes qu'il veut conduire à une mort totale. Lorsqu'elles sont dans cet état de mort, tout désir est éteint en elles; et s'il plaisait à Dieu, elles consentiraient d'y demeurer l'éternité entière. Cela paraît incompréhensible aux personnes en qui il reste quelque étincelle d'amour-propre, et de vie propre. Quoi! être mort, et enseveli; et ne pas désirer de revivre! Sans contredit. Ce serait même une absur-

dité de supposer aucun désir dans une personne morte; elle vivrait encore, si elle désirait.

Marie ressuscita donc avec son fils; et sa résurrection fut d'autant plus parfaite, que sa mort avait été plus entière. Dieu opéra tout en elle, et la mort et la résurrection; et elle le laissa faire, sans retarder par sa résistance le moment de l'une, et sans hâter par ses souhaits le moment de l'autre. Voilà comme nous devons être, en quelque état qu'il plaise à Dieu de nous mettre. Très peu d'âmes arrivent à ce degré de perfection : parce que très peu portent au plus haut point l'imitation de Marie. Cependant pour ressusciter comme Marie, il faut mourir comme elle. Il n'y a point de résurrection proprement dite, en quelque sens qu'on la prenne, à moins que la mort n'ait précédé; et la mort suppose l'extinction de toute vie.

CHAPITRE XXXVIII.

MARIE MONTE AU CIEL EN ESPRIT AVEC SON FILS.

Il ne paraît pas douteux, quoique les Actes n'en disent rien, que Marie n'ait été présente à la glorieuse ascension de son fils. Quel autre avait plus de droit qu'elle d'être témoin de son triomphe? Elle conversa donc, et mangea même avec lui, ainsi que les apôtres, et d'autres disciples, pour la dernière fois. Elle vit son corps porté sur un nuage, s'élever de terre, tout resplendissant de gloire[1]; elle accompagna en esprit ce cher fils, et monta avec lui au ciel, ne pouvant en être séparée du cœur, ni de la pensée.

Elle comprit alors mieux que jamais ces paroles qu'il avait dites : *Il fallait que le Christ souffrît, et qu'il entrât par cette voie dans sa gloire*[2]. Elle s'en fit l'application à elle-même; et elle fonda sur ses propres souffrances unies à celles de son fils, et dont il avait été l'unique objet, la douce espérance de le rejoindre dans le séjour de la gloire.

Que fut la terre pour Marie, depuis que Jésus en eût disparu? Qu'y vit-elle qui pût l'attacher? Rien absolument. Il emporta avec lui au ciel toutes les affections de sa sainte mère, qui ne fit plus que languir dans l'amoureuse impatience de le revoir. Dès lors elle commença à souffrir un nouveau genre de tourment qu'elle n'avait pas encore éprouvé : tourment tout à la fois délicieux et insupportable; tourment doux et violent, qui acheva de la faire mourir à elle-même : mais d'une mort

1. Act. I, 4-9.

2. Nonne... oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam? Luc. XXIV, 26.

lente, dont elle fut consumée insensiblement. Ah ! combien de fois s'écria-t-elle : *Hélas, pourquoi mon pèlerinage est-il prolongé*[1] *?* Que fais-je ici-bas? Mais la volonté de mon fils m'y retient. Qu'il m'en coûte de m'y soumettre ! Marie aima assez cette divine volonté, pour la préférer à son propre bonheur, qui lui était désormais assuré; et elle entra par là d'une manière éminente dans la disposition des bienheureux, toujours prêts à sacrifier leur félicité au moindre signe du bon plaisir de Dieu.

Tel fut donc le sacrifice que Marie fit réellement à chaque moment, pendant les quinze années, ou davantage, qu'elle vécut encore. Ainsi après avoir sacrifié son fils mourant sur la croix, elle le sacrifia encore triomphant dans le ciel; et elle mourut continuellement au désir ardent qu'elle avait de le revoir. Pour se former une juste idée de ce nouveau genre de souffrances, il faudrait aimer Jésus autant que l'aimait Marie, et comme sa créature, et comme sa mère. Son fils l'attirait avec une force inconcevable; et en même temps la tenait éloignée de lui. C'était en un sens très véritable comme une espèce de peine du dam, causée par l'amour réciproque du fils et de la mère.

Nous ne sommes pas assez avancés dans les voies de l'esprit, pour concevoir une telle peine. Quelques saints qui sur la fin de leur vie en ont eu le sentiment, ont avoué que, malgré ses délices, elle surpassait tout ce qu'ils avaient souffert jusqu'alors; et que nulle torture n'était comparable à celle de l'amour pur, et du délai de la jouissance d'un Dieu infiniment aimable.

Confondons-nous, je ne dis point de ne pas sentir cette peine; mais de n'en avoir pas même la notion. Cependant nous sommes faits pour Dieu; ce n'est que par la plus folle des illusions que nous aimons autre chose que lui. Ah ! si nous connaissions un peu ses infinies amabilités; si notre cœur était parfaitement détaché de tout le reste : avec quels élans se porterait-il vers Dieu, par le besoin qu'il a d'aimer ! Quels transports n'éprouverait-il pas ! Quelles amoureuses défaillances, en voyant son bonheur toujours ardemment désiré, et toujours différé ! en le touchant, pour ainsi dire, à chaque moment, sans pouvoir le saisir ! Pourquoi n'en sommes-nous pas là? Et quel profit tirons-nous de l'oraison et de la communion, si nous n'en tirons pas celui-là? Pourquoi ne nous y disposons-nous pas par le détachement de toutes choses, et de nous-mêmes; par le désir, par l'acceptation des croix, et des épreuves purifiantes qui nous y prépareraient? Insensés ! nous

1. Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est. Ps. CXIX, 5.

voulons jouir de Dieu; et nous ne voulons pas entrer dans les dispositions nécessaires à cette ineffable jouissance. Nous voulons le posséder; et nous ne désirons pas sa possession; et nous repoussons ce qui seul peut détruire en nous l'amour de tout le créé, et de nous-mêmes, et nous établir, nous fixer dans l'amour divin. C'est-à-dire que nous voulons la fin, et que nous ne voulons pas les moyens; et arriver au terme, sans passer par le chemin. Quel aveuglement! quelle folie!

CHAPITRE XXXIX

MARIE SE PRÉPARE A RECEVOIR LE SAINT-ESPRIT.

Jésus-Christ ayant dit à ses disciples le jour même de son ascension, que dans peu de jours ils recevraient le Saint-Esprit, qui devait en faire des hommes nouveaux, ils se préparèrent à cette grâce par l'oraison. *Tous*, dit saint Luc, *persévéraient unanimement dans la prière avec les femmes, et Marie mère de Jésus*[1].

Remarquez trois choses : leur concert et leur unanimité; c'est le grand avantage des communautés religieuses, et des familles chrétiennes bien réglées, dont tous les membres s'assemblent et se réunissent à de certaines heures pour prier Dieu : leur constance et leur persévérance; ils passèrent en prières les dix jours entre l'Ascension et la Pentecôte, cessant tout travail qui n'était pas de nécessité; vivant dans la retraite, le silence, et le recueillement, et ne faisant autre chose que d'invoquer Dieu. C'est sur ce modèle qu'ont été établies les retraites; institution admirable, également utiles aux pécheurs et aux justes. Enfin l'avantage qu'ils eurent d'avoir au milieu d'eux Marie mère de Jésus, et d'unir leurs prières aux siennes. Intéressons Marie dans toutes les demandes que nous faisons à Dieu pour le bien de notre âme; engageons-la à prier avec nous et pour nous; elle est toujours prête à le faire; et c'est un moyen sûr d'être exaucés.

Marie se disposa avec les autres, et plus parfaitement qu'eux à la réception du Saint-Esprit. Son oraison fut toute de paix et d'amour; point active, point empressée, point multipliée. L'Esprit saint son époux pria lui-même en elle; parce que se reconnaissant incapable de se préparer elle-même, elle s'adressa à lui.

Entendons-nous enfin une bonne fois que ce n'est pas nous,

1. Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus, et Maria matre Jesu. Act. I. 14.

mais l'Esprit saint qui doit former notre prière en nous; et que nous n'avons rien autre chose à faire, que de lui livrer notre cœur, afin qu'il y produise ces gémissements ineffables, dont parle saint Paul[1]? Voilà Marie, la plus sainte des créatures, la plus unie à Dieu, la plus élevée en oraison, qui ne fait d'elle-même aucune prière, et qui se recommande à l'Esprit saint, afin qu'il prie en elle; et nous, tout imparfaits, tout dissipés que nous sommes, nous prétendons prier par nos propres efforts; nous mettons de nous-mêmes en mouvement toutes nos puissances, et plus que tout le reste l'imagination, qu'il faudrait plutôt écarter; nous multiplions les paroles; nous les prononçons avec une activité inquiète; nous poussons de force des soupirs; et nous croyons avoir tout fait, quand nous nous sommes ainsi agités.

Marie ne remuait pas; elle ne parlait pas; à peine l'entendait-on respirer. Sa prière se faisait dans son cœur d'une manière si simple, qu'elle n'y distinguait rien; si directe, qu'elle n'y réfléchissait pas; si secrète, qu'elle ne s'en apercevait pas. Son oraison était excellente sans doute. Et nous, si nous priions de la sorte, nous serions persuadés que nous ne prions pas; nous voulons distinguer et remarquer tous nos actes; nous voulons y réfléchir, et nous rendre témoignage qu'ils sont bien faits. En un mot nous regardons la prière comme notre ouvrage; et nous croyons à peine que le Saint-Esprit doive y entrer pour quelque chose : tandis que notre unique affaire est de seconder son inspiration.

Voulons-nous recevoir le Saint-Esprit comme Marie? Préparons-nous-y comme elle, en paix, et sans empressement, ne comptant point sur nos efforts, mais convaincus que de nous-mêmes nous ne pouvons rien; et le suppliant avec humilité et confiance de mettre lui-même en nous les dispositions nécessaires. N'est-ce pas depuis que l'Esprit saint ne prie plus dans la plupart des fidèles, et qu'ils ne croient pas avoir besoin de lui, trouvant des prières toutes faites dans les livres, qu'il ne répand plus en nous ces dons et ces grâces qui font les vrais chrétiens? Quels livres avaient les apôtres? quels livres avait Marie pour s'aider à prier? Aucuns. Ils ne cherchaient pas leur prière ailleurs que dans leur cœur; et pour l'y trouver, ils avaient recours au Saint-Esprit, que l'Ecriture appelle *l'esprit de prière* [2].

Je sais que, pour prier de la sorte, il faut un recueillement habituel, un cœur dégagé des choses de la terre, et *élevé en haut*. Mais aussi qu'est ce que la vie chrétienne, si ce n'est pas une vie recueillie? Le chrétien est-il fait pour tenir à la

1. Rom. VIII, 26. — 2. Zach. XII, 10.

terre? Son espérance, ses prétentions, ses désirs ne doivent-ils pas tendre au ciel? Imitons Marie en tout, pour avoir part aux grâces immenses qu'elle reçut de son époux

CHAPITRE XL.

MARIE REÇOIT LE SAINT-ESPRIT.

Marie avait été saluée *pleine de grâce* par l'ange Gabriel [1]. Que semble-t-il qu'on pût ajouter à cette plénitude? Rien selon nos idées. Mais selon les idées de Dieu, elle n'était encore qu'au commencement de la sainteté à laquelle il voulait l'élever. Au départ de l'ange elle reçoit dans son sein l'auteur même de la grâce. Nouvelle plénitude, près de laquelle la première était, pour ainsi dire, un vide. A son enfantement nouvel accroissement de grâce. Chaque fois qu'elle change d'état intérieur, c'est pour passer à un état plus relevé. De même que Jésus-Christ depuis son enfance croissait en sagesse et en grâce, selon sa sainte humanité [2]: il en était ainsi de Marie. Lui-même par les diverses épreuves qu'il lui fit subir, ne fut appliqué qu'à la sanctifier de plus en plus. Le grand sacrifice qu'elle fit au pied de la croix nous paraît avoir mis le comble à sa sainteté. Il ne nous est pas possible d'imaginer rien au delà.

Mais qui sommes-nous pour fixer les bornes de la perfection où Dieu prétend élever Marie? Il a encore dans ses trésors des grâces à lui communiquer; et il faut, si j'ose ainsi parler, qu'elle épuise ces trésors. Le Saint-Esprit son époux veut l'enrichir sans mesure; il descend de nouveau sur elle; et lui qui est l'amour infini du père et du fils, élargit, et rend en quelque sorte immense le cœur de Marie, afin qu'elle en soit remplie autant que peut l'être une pure créature.

Mais que reçoit-elle? Quoi? Comme les apôtres le don des langues, le don des miracles, le don de prophétie, le don de science, et les autres qui leur furent nécessaires à l'établissement de la religion? Tout excellents que sont ces dons, ils sont au-dessous de Marie. Elle doit contribuer plus que tous les apôtres et tous les successeurs dans le saint ministère, à établir, à étendre le règne de son fils. Mais ce ne sera point par la voie de la prédication et des prodiges. Ce sera par l'ardeur de ses vœux, et par l'incomparable vivacité de son amour. Oui, ce sera cet amour pour son fils, et pour les hommes devenus ses enfants, qui servira plus au progrès du christia-

1. Luc. I, 28. — 2. Luc. II, 52.

nisme, que tous les travaux des apôtres, et des ministres de l'Eglise. Ils ne seront que des instruments particuliers ; Marie sera un instrument universel : mais un instrument caché, un instrument qui n'agira point au dehors, et dont toute la vertu ne se déploiera que par des effets intérieurs. L'humilité de Marie aurait trop souffert, si elle eût servi l'Eglise autrement. Ses prières obtiendront le succès au ministère des apôtres ; et de son vivant on ne lui attribuera rien ; elle disposera de toutes les grâces de son fils ; et l'on ne pensera point à elle. Je ne puis m'empêcher d'admirer ici à quel point Dieu ménage et respecte l'humilité de Marie, sa vertu favorite. O humilité, que vous êtes précieuse à Dieu, puisque vous êtes si chérie de la mère de Dieu !

Le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte envoie aux disciples des rayons de son feu sacré ; mais il les réunit tous sur Marie ; il se repose spécialement sur elle ; il la pénètre, il l'embrase de sa chaleur. Il l'épouse de nouveau, et se donne à elle plus pleinement, plus intimement qu'il n'a jamais fait. Nous ne bornons pas le pouvoir divin ; mais nous pouvons dire avec vérité que le Saint-Esprit ne s'est communiqué, ni se communiquera jamais à aucune créature avec autant de profusion qu'à Marie. Il se fit à ce jour un changement prodigieux dans les apôtres, qui de charnels et grossiers qu'ils étaient, devinrent des hommes tout spirituels et tout divins. Mais il s'en fit encore un plus grand dans Marie, non en passant comme eux de l'état d'imperfection à celui de sainteté ; mais en passant d'un sublime degré de perfection, à un autre sans comparaison plus sublime. Nous croirons sans peine qu'il n'y a rien en ceci d'exagéré, si nous faisons réflexion que la sainteté de Dieu étant infinie en elle-même, rien ne saurait borner ses communications au dehors ; et qu'à l'égard de Marie il n'y mit d'autre mesure, que celle qu'y peut mettre la capacité essentiellement finie d'une pure créature. Et comme cette capacité peut toujours devenir plus grande, sans sortir des bornes du fini : ne faisons nulle difficulté de croire qu'elle a été dans Marie d'une étendue qui passe l'intelligence des hommes et des anges.

La morale que nous pouvons tirer de là pour nous-mêmes, est que, puisqu'on peut toujours croître en amour et en sainteté, et que nous ignorons quelle est la mesure que Dieu nous a fixée, nous devons faire tous nos efforts pour augmenter de jour en jour en nous la charité et la sainteté. Et à quoi se réduisent ces efforts ? A être de plus en plus fidèles à la grâce, à nous abandonner de plus en plus à Dieu, à le laisser disposer plus librement de nous, à lui faire tous les sacrifices qu'il nous demandera, à soutenir toutes les épreuves qu'il nous en-

verra; en un mot à nous enfoncer chaque jour davantage dans notre néant, afin que Dieu soit de plus en plus tout en nous. Je le répète: notre mesure de sainteté est marquée; et Dieu la remplira certainement, si nous l'en laissons le maître.

CHAPITRE XLI.

VIE DE MARIE DEPUIS CE TEMPS-LA.

Marie ne se sépara plus de Jean, qui lui tint lieu de fils. Elle resta avec lui un certain temps à Jérusalem ; elle le suivit à Ephèse, où l'on croit qu'elle mourut. Aussi est-ce dans le concile général tenu en cette ville, qu'elle fut solennellement reconnue et déclarée mère de Dieu, contre Nestorius, qui lui refusait ce titre auguste.

Mais augmenta-t-elle en grâce durant les quinze années qu'elle vécut encore? Sans contredit ; et ses progrès furent d'autant plus rapides, qu'elle approcha plus de sa fin. L'amour qui la consumait, le désir ardent qu'elle avait de se réunir à son fils, était pour elle à chaque moment l'occasion d'un nouveau sacrifice ; et comme l'amour croissait toujours, ses sacrifices en devenaient plus méritoires pour elle. Ainsi Jésus fut jusqu'à la fin le sujet des épreuves de Marie.

Pour concevoir l'excès de cette dernière épreuve, il faudrait que nous pussions comprendre combien une mère telle que Marie aimait un fils tel que Jésus ; à quel point elle désirait de le posséder, et de lui être éternellement unie, comme au centre de ses affections. Ce que tous les saints qui ont le plus aimé, ont ressenti d'élans et de transports, n'approche point de la force, de la véhémence, et de l'intensité des désirs de Marie.

Que faisons-nous pour mériter d'être un jour consumés d'amour comme elle? Avant que d'être en proie à ce délicieux tourment, il faut passer par les dépouillements, la nudité, la plus étrange désolation. Il faut avec Marie perdre et sacrifier, quant à l'amour de propriété, celui qui est l'unique objet de notre bonheur. Ce n'est qu'après l'avoir perdu de la sorte qu'on le retrouve, et qu'il allume dans le cœur cette flamme céleste qui le dévore, et qui détruit peu à peu tous les liens de la vie.

Quelle fut la consolation de Marie durant le reste de son pèlerinage? Ce fut de se nourrir tous les jours de la chair adorable de son fils, de se l'incorporer, et de s'unir à lui spirituellement. Quels désirs ardents de le recevoir! Quelle paix ineffable, quel rassasiement après l'avoir reçu! Que nos com-

munions sont froides, qu'elles sont sèches et stériles auprès de celles de Marie! Ah! demandons-lui que nos dispositions ressemblent tant soit peu aux siennes pour la ferveur et la pureté de l'amour. Marie ne se recherchait pas elle-même à la communion ; elle allait à Jésus pour Jésus; et ne désirait pour elle ni douceur, ni consolation ; elle ne voulait que contenter son amour. En est-il ainsi de nous? est-ce Jésus pour lui-même que nous cherchons? Croyons-nous posséder tout, en le possédant par la foi la plus nue? et ne sommes-nous pas désolés, quand nous n'avons point de sentiments affectueux, point de goûts, point de larmes de tendresse?

Une autre consolation inexprimable de Marie fut celle de voir l'Eglise naissante de Jérusalem, son fils reconnu, adoré par ceux qui l'avaient crucifié, sa doctrine embrassée et pratiquée dans toute sa perfection ; de voir ensuite le nom de Jésus annoncé aux Gentils, sa divinité hautement avouée et publiée, son règne commençant à s'établir sur les ruines de l'idolâtrie, et le vrai Dieu glorifié à la place des fausses divinités du paganisme. Marie n'était occupée que des intérêts et de la gloire de Dieu ; nulle autre chose sur la terre n'était capable de l'affecter, ni de lui causer de la joie, que le progrès de la religion fondée par son fils.

Avons-nous un peu de son zèle? Sommes-nous sensibles à ce qui intéresse la foi et l'Eglise? Ne sommes-nous pas concentrés en nous-mêmes? et pourvu que nous ayons en abondance les secours spirituels, dont nous ne profitons pas : ne nous est-il pas presque indifférent que les autres en soient privés ou non? Tant de nations idolâtres, infidèles, hérétiques, schismatiques sont assises à l'ombre de la mort. Sommes-nous vivement touchés de leur malheur : et prions-nous Dieu qu'il les éclaire? Tant de désordres de toute espèce désolent la face du christianisme. Nous adressons-nous à Jésus-Christ pour qu'il y apporte le remède? Le zèle de Marie embrassait l'univers entier ; il embrassait tous les siècles, et s'étendait à chaque homme en particulier. A quoi s'étend le nôtre? Peut-être en avons-nous un peu pour notre perfection. Mais en avons-nous pour celle du prochain? en avons-nous pour le salut de tous les hommes?

Marie, après avoir sacrifié son fils pour le genre humain, ne cessa de prier afin qu'il recueillît les fruits de son sang et de sa mort, et comme je l'ai déjà dit, ses prières furent plus efficaces pour la propagation de l'Evangile, que la prédication et les miracles des apôtres. Elle s'oublia devant Dieu, pour ne penser qu'à nous ; elle nous recommandait à son fils, et le conjurait de verser sur nous ses grâces dans toute la suite des siècles. Les prières qu'elle fait au ciel, ne sont que la con-

tinuation de celles qu'elle faisait sur la terre; et du moment qu'elle devint mère de Dieu, elle devint notre mère et notre avocate.

Prions-nous ainsi pour les autres? Nous le faisons peut-être, et encore rarement et avec peu de ferveur, pour nos proches et nos amis. Mais dès qu'il s'agit du salut, tous les chrétiens, tous les hommes même ne doivent-ils pas être nos proches et nos amis? L'amour-propre nous rappelle sans cesse à nous-mêmes; nous ne croyons jamais avoir assez prié pour nous-mêmes; et tout au contraire de Marie, nous oublions les autres devant Dieu, pour ne penser qu'à nous seuls. Chacun, dit-on, n'a à songer qu'à soi; l'affaire du salut est une affaire personnelle; je n'ai à répondre que de moi. Ce n'est pas ainsi que raisonne la charité. Si j'aime mon prochain comme moi-même, son salut ne saurait m'être indifférent; je lui dois au moins le secours de mes prières; et celles que je fais pour lui, loin d'être perdues pour moi, m'attirent plus de grâces, que tant de prières dictées par un cœur resserré, qui n'envisage que son intérêt propre. Que Marie nous apprenne à avoir un cœur charitable, large et immense, zélé pour tout ce qui touche la gloire de Dieu, et le salut de nos semblables.

CHAPITRE XLII.

MORT ET ASSOMPTION DE MARIE.

Marie mourut d'amour. Ce fut une dernière défaillance préparée de loin par plusieurs autres. Son corps affaibli ne put enfin soutenir les efforts violents que faisait son âme, pour s'en séparer, et se réunir à son fils. Il succomba donc; et cette âme si pure se trouva heureusement dégagée des liens qui la retenaient sur la terre. La mort de Marie, en apparence très différente de celle de son fils, en a été en effet la plus approchante. La violence de l'amour ôta la vie au fils et à la mère: avec cette différence néanmoins que le fils, maître absolu de la sienne, la sacrifia librement à son père; et qu'elle ne lui fut point arrachée par les tourments [1]; au lieu que ce fut Jésus lui-même qui termina les jours de sa mère, pour jouir de son amour, et lui prodiguer le sien. Si elle fut martyre à la croix, elle le fut aussi à sa dernière heure : puisqu'elle fut victime de l'amour, le plus doux, mais le plus violent des tyrans.

C'est une pieuse croyance de l'Eglise; autorisée par la fête qu'elle en célèbre, et généralement adoptée des fidèles, qui se

1. Joann. x, 18.

scandaliseraient avec raison s'ils la voyaient révoquer en doute, que le corps de Marie, exempt de toute corruption, ne resta pas longtemps dans le tombeau ; mais que Jésus-Christ le ressuscita, et le transporta au ciel, pour y rejoindre l'âme de sa mère. Comme Dieu le père ne souffrit pas que la chair de son fils éprouvât la corruption [1] : il ne paraît pas convenable non plus que Jésus permît rien de semblable à l'égard de la chair de Marie, qui était la sienne. Ce qui ne pouvait avoir lieu pour un corps inséparablement uni à la divinité, ne devait pas, ce semble, avoir lieu pour le corps en qui le Verbe avait daigné s'incarner. La voilà donc dans le ciel en corps et en âme, jouissant de toute la gloire, de tout le bonheur, de toute la puissance qu'un fils Dieu peut accorder à sa mère.

Mais prenons garde que Jésus ne l'a pas récompensée ainsi précisément parce qu'elle était sa mère ; mais parce qu'elle avait été parfaitement fidèle à la grâce en tous les moments de sa vie, et qu'elle avait accepté et souffert avec courage toutes les épreuves attachées à la maternité divine. Jésus lui-même, comme homme, ne doit point précisément à son union personnelle avec le Verbe le degré de gloire auquel il est élevé ; mais Dieu, dit S. Paul, l'a exalté, parce qu'il s'est humilié, et qu'il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix [2]. Ce ne sont pas ses faveurs purement gratuites que Dieu couronne en nous ; mais nos vertus, et nos mérites acquis par sa grâce. Ce n'est pas ce qu'il a fait pour nous en nous prévenant ; mais ce que nous avons fait pour lui en coopérant. Ainsi ce n'est pas tant la qualité de mère de Dieu, que celle d'humble et fidèle servante du Seigneur, qui a mérité à Marie tant d'honneur et de félicité. Son amour pour Dieu, son oubli, son mépris d'elle-même, sa charité pour le prochain, n'ont point eu d'égal parmi les créatures ; c'est uniquement pour cela que son bonheur est sans égal.

En admirant donc ce que Dieu a fait de grand en faveur de Marie, imitons de tout notre pouvoir ce que Marie a fait de grand pour Dieu. Notre mesure de grâce est et sera toujours moindre que la sienne ; mais aussi Dieu exige et attend moins de nous. Il est infiniment juste ; il ne prétend point moissonner ce qu'il n'a pas semé. Mais il veut que tout ce qu'il a semé produise son fruit : et c'est ce fruit qui par notre bonne volonté, par l'immensité de nos désirs, bien plus que par nos œuvres, peut augmenter à l'infini : c'est, dis-je, ce fruit qu'il recueillera en son grenier et qui sera la mesure de notre récompense.

1. Act. II, 31. — 2. Philipp. II, 7-11.

CHAPITRE XLVI.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

Je terminerai cet écrit par quelques réflexions, qui en seront comme la récapitulation :

1° L'union de Jésus et de Marie est le modèle de toutes les unions de Jésus avec les âmes intérieures. Il est d'abord conçu et formé mystiquement en elles par l'opération du Saint-Esprit. Elles ne savent ce que c'est, ni d'où cela vient ; mais elles se trouvent toutes changées ; elles n'ont plus les mêmes idées, ni les mêmes sentiments. Dieu leur communique sa présence d'une manière qu'elles n'avaient point encore éprouvée. Elles se sentent attirées à un certain silence intérieur, lorsqu'elles sont devant lui ; elles ne peuvent plus suivre aucun sujet de méditation ni faire les mêmes actes qu'auparavant. Ce ne sont plus des mouvements de ferveur passagère ; c'est un recueillement habituel, une paix intime qui les suit partout. Elles voudraient toujours être en oraison, pour goûter cette paix délicieuse ; et c'est malgré elles qu'elles se prêtent à la conversation des créatures. La retraite et la solitude sont leur élément. Tels sont les signes infaillibles de la première formation de Jésus dans un cœur.

Vient ensuite le moment de sa naissance, c'est-à-dire d'une manifestation sensible. Il se déclare ; il fait connaître qu'il a pris possession du cœur et qu'il veut y régner. S'il a des desseins particuliers, il les découvre, et il sollicite le consentement. Il se donne à l'âme ; l'âme se donne à lui. Ce ne sont que caresses, que transports, que témoignages mutuels d'amour. Jésus enfant traite alors les âmes ses favorites en enfants et les enivre de ses douceurs.

Cela dure un certain temps, qui ne va point sans quelques épreuves extérieures, telles que furent celles de Marie. Mais à mesure que Jésus grandit, il retire peu à peu les caresses, et il accoutume l'âme à s'en passer. On commence alors à aimer Jésus pour lui-même, à l'aimer d'un amour plus sérieux et plus solide. On ne le perd pas encore de vue ; mais on n'est pas non plus sans cesse avec lui, comme lorsqu'il était petit. Il va et vient en toute liberté, comme il faisait à Nazareth, où Marie ne conversait avec lui qu'à de certains moments, et avec moins de démonstration de tendresse.

Après cela Jésus quitte l'âme tout à fait, comme il quitta Marie dès l'entrée de sa vie publique ; et il la prive de sa présence sensible. Elle court après lui ; il la fuit, et dans les occasions il paraît la méconnaître. Cet état est celui de la foi

nue, où l'âme plus attachée que jamais à Jésus, est exercée par lui en différentes manières ; mais elle a au dedans un soutien très fort, quoique imperceptible.

Cet état de foi nue augmente toujours ; les ténèbres intérieures s'épaississent ; les appuis manquent ; enfin on en vient à croire qu'on va perdre Jésus-Christ. Il faut le sacrifier en effet, comme Marie le sacrifia. Sacrifier Jésus ! consentir à perdre Jésus ! Ah ! quelle épreuve ! Mais c'est une nécessité ; et l'on ne peut, ainsi que Marie, retrouver Jésus dans une vie nouvelle, qu'après l'avoir perdu de la sorte.

Il ressuscite au temps qu'il a marqué, et se montre à l'âme dans l'état de gloire. On est comme assuré alors de le posséder à jamais, et de n'être plus exposé à le perdre. Mais tout le temps qu'on reste encore sur la terre, on ne fait que languir, et se consumer d'amour : jusqu'à ce que l'âme s'élance du corps, pour aller jouir éternellement de son bien-aimé.

2° Marie n'a jamais prévenu la grâce ; elle l'a toujours attendue et laissé agir la première. Point de désir propre, point d'activité, point d'empressement naturel. Contente de ce que Dieu lui donnait à chaque moment ; passant indifféremment des consolations aux épreuves, et des épreuves aux consolations, elle n'a jamais souhaité, ni que ses états délicieux fussent prolongés, ni que ses états douloureux fussent abrégés. Elle a toujours et en tout été fidèle à la grâce de son état présent, entrant dans les dispositions où elle la mettait et s'y conservant. Il n'est pas question d'atteindre à cette perfection ; mais d'y aspirer, de s'humilier d'en être éloigné, et d'y revenir à mesure qu'on s'aperçoit de s'en être écarté.

3° Marie a été la plus souffrante des créatures, parce qu'elle a été la plus aimante. Formons-nous une juste idée de l'amour. Est-ce par des sentiments de tendresse, par des goûts qui passent, et qui ne dépendent pas de nous, par des protestations, que l'on prouve à Dieu qu'on l'aime ? Non : tout cela est suspect et illusoire, quand on s'en tient là. C'est en lui donnant ce qui nous coûte le plus, lorsqu'il le demande ; c'est en souffrant pour lui tout ce qu'il lui plaît de nous faire souffrir ; c'est en soumettant de vive force, parmi les plus terribles combats, notre volonté à la sienne ; c'est en lui laissant prendre et arracher ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de lui donner. Aimer Dieu, c'est se dépouiller, et se laisser dépouiller de tout ce qui n'est pas purement Dieu, et son bon plaisir. On ne peut connaître l'étendue de ce dépouillement que par l'expérience. Dieu y mène par degrés une âme vraiment généreuse.

4° Enfin Marie, quoique la plus souffrante des créatures, a été la plus heureuse. Pourquoi ? Parce qu'elle n'a jamais perdu

sa paix ; parce qu'elle a toujours voulu tout ce qu'elle éprouvait actuellement. Ce qui nous rend malheureux, c'est le trouble volontaire ; c'est notre opposition et notre résistance à Dieu. Donnez-moi l'âme la plus exercée au dedans et au dehors. Si elle est soumise et paisible, elle sera heureuse. Les tourments croîtront ; les sacrifices se multiplieront, et deviendront plus difficiles ; mais la soumission et la paix croîtront à proportion : en sorte qu'il est vrai de dire que les dernières épreuves coûtent moins à porter que les premières. Marie à la croix était plus paisible, plus ferme, plus inébranlable que Marie fuyant en Egypte.

PRIÈRE.

Vierge sainte, je me mets sous votre protection spéciale ; je me consacre de tout mon cœur à l'imitation de vos vertus. Je me propose fermement et inviolablement, avec la grâce de votre fils, de pratiquer ce que cet écrit m'en fait connaître, et par dessus tout vos dispositions intérieures, votre pureté d'intention, votre humilité, votre union avec Dieu, votre charité pour le prochain. Demandez à Jésus-Christ qu'il mette en moi ces dispositions ; et que vous ayant toujours pour modèle devant les yeux, je travaille tous les jours de ma vie à vous ressembler sur la terre, afin d'avoir part à votre bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SEPTIÈME

CINQUIÈME PARTIE

MARIE DANS LA CHAIRE CHRÉTIENNE

(SUITE)

LIVRE IV

L'AVE MARIA, LE MAGNIFICAT, LE SALVE REGINA ET LES LITANIES DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

SECTION Ire. SERMONS SUR L'AVE MARIA.

I. Excellence de l'*Ave Maria*. Signification de ces deux premiers mots 1
1er *Point*. Excellence de l'*Ave Maria* 2
2e — Pourquoi l'Ange dit à Marie : « Je vous salue ». *Ave* — 4
3e — Ce que signifie le nom de Marie. 6
II. Marie pleine de grâce. 10
1er *Point*. Grâce et plénitude de grâce que l'Ange reconnaît en Marie 11
2e *Point*. Accroissement continuel de la grâce en Marie 14
3e — Utilité pour nous de la plénitude de grâce de Marie. . 16
III. Explication des paroles : « Le Seigneur est avec vous ». 19
1er *Point*. Le Seigneur fut avec Marie dès son entrée dans la vie. 20
2e — Le Seigneur fut avec Marie pendant tout le cours de sa vie 22
3e — Le Seigneur est avec Marie maintenant qu'elle ne vit plus sur la terre 25
IV. Marie bénie entre toutes les femmes 28
1er *Point*. Marie bénie entre les veuves 29
2e — Marie bénie entre les épouses 31
3e — Marie bénie entre les vierges 34
V. Le fruit des entrailles de Marie est béni 36
1er *Point*. Le fruit du sein de Marie béni pour ses excellentes qualités. 37
2e *Point*. Le fruit du sein de Marie nous est nécessaire 42
VI. Marie Mère de Dieu. Excellence de cette dignité 45
1er *Point*. La maternité de Marie établit entre elle et son Fils une communication de nature. 46
2e *Point*. La maternité de Marie établit entre elle et son Fils une communication de dignité 49
3e *Point*. La maternité de Marie établit entre elle et son Fils une communication de biens 51
VII. « Priez pour nous pauvres pécheurs » 53
1er *Point*. Ce que Marie fait auprès de Dieu en faveur du pécheur. 55

2e *Point.* Ce que Marie fait auprès du pécheur pour arriver à le convertir 59
VIII. « Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort » . . 62
1er *Point.* Marie assiste les mourants dans les angoisses de l'agonie. 64
2e *Point.* Marie défend les mourants contre les attaques des démons. 66
3e *Point.* Marie défend les mourants contre la juste sévérité des jugements de Dieu 68

Section II. Sermons sur le Magnificat.

I. Excellence du *Magnificat.* — Ce que signifient les premiers mots de ce cantique 71
1er *Point.* Les premières paroles du *Magnificat*, témoignage de la reconnaissance et de l'amour de Marie pour Dieu 72
2e *Point.* Les premières paroles du *Magnificat*, témoignage de la sagesse de Marie 75
3e *Point.* Gloire qui revient à Dieu des louanges de Marie 78
II. Allégresse de Marie, sa grandeur, ses causes, et son objet 80
1er. *Point.* Grandeur de la joie de Marie au jour de la Visitation. 81
2e — Cause de la joie de la Mère de Dieu 83
3e — Objet de la joie de la Mère de Dieu 86
III. Humilité de Marie. — Sa perfection. — Son origine. — Ses effets. 88
1er *Point.* Ce que fut l'humilité de Marie 89
2e — Comment Marie pratiqua l'humilité. 92
3e — Fruits de l'humilité de Marie 95
IV. Grandes choses que Dieu accomplit en Marie. Respect dû aux noms sacrés de Jésus et de sa Mère. 97
1er *Point.* Grandes choses que Dieu accomplit en Marie 98
2e — Sainteté des noms de Jésus et de Marie 103
V Grandeur de la miséricorde de Dieu et de celle de Marie pour ceux qui craignent le Seigneur. 107
1er *Point.* La miséricorde de Dieu grande, surtout lorsque Marie l'implore. 108
2e *Point.* Grandeur de la miséricorde de Marie. 112
3e — La miséricorde de Dieu et de Marie, particulièrement grande pour ceux qui craignent le Seigneur. 115
VI. Comment le Seigneur a déployé la force de son bras. 118
1er *Point.* Comment Dieu a déployé la force de son bras. . . . 119
2e — Qui sont les orgueilleux que le Seigneur dissipe 122
VII. Dieu abaisse les orgueilleux et exalte les humbles 126
1er *Point.* Dieu abaisse les puissants qui se laissent aller à l'orgueil 127
2e — Dieu élève les humbles 131
VIII. Qui sont les affamés que Dieu comble de biens et les riches qu'il renvoie les mains vides. 135
1er *Point.* Dieu comble de biens spirituels ceux qui sont pauvres selon le monde 136
2e *Point.* Dieu comble les désirs de ceux qui ont faim et soif de la justice 140
3e *Point.* Dieu comble de biens ceux qui ont faim et soif de la sainte communion 142
IX. Grandeur de la miséricorde de Dieu et de sa libéralité dans l'accomplissement de ses promesses, à cause de Marie. 145
1er *Point.* Miséricorde de Dieu et de Marie pour nous 146
2e — Libéralité de Dieu et de Marie dans les grâces qu'ils accordent 151

Section IIIe. Sermons sur le Salve Regina.

I. Marie, Reine et Mère de miséricorde 155
1er *Point.* Marie, Reine de miséricorde pour nous régir avec douceur 156
2e *Point.* Marie, Reine de miséricorde pour nous faire régner avec elle. 158
3e — Marie, Mère de miséricorde, surtout pour ceux qui ont le plus péché 161
II. Marie, notre vie, notre joie et notre espérance 163
1er *Point.* Marie est notre vie. 164
2e — Marie, notre douceur et notre joie 168
3e — Marie, notre espérance 170
III. La terre, lieu d'exil et vallée de larmes. 172
1er *Point.* Par Marie nous pouvons obtenir la fin de notre exil et le retour dans la véritable patrie 173
2e *Point.* Par Marie, nous pouvons arriver au véritable bonheur . 177
IV. Marie, avocate très habile, très sage, très zélée de tous les enfants d'Adam, mais surtout de ceux qui l'invoquent. 180
1er *Point.* Dieu nous a donné en Marie une avocate parfaite. . . 181
2e — Marie jette sur nous un regard de miséricorde, et nous aide en tous nos besoins, mais surtout lorsque nous l'en prions. 186
V. Personne mieux que Marie ne peut nous conduire à Jésus 189
1er *Point.* Marie nous conduit à Jésus parce qu'il est le fruit de ses entrailles. 190
2e *Point.* Marie rend Jésus visible pour nous en devenant sa mère. 193
3e — Marie nous facilite de voir Jésus et de jouir de sa bonté. 196
VI. Marie est la Vierge par excellence ; elle est clémente, elle est compatissante, elle est douce pour les pécheurs 199
1er *Point.* Marie est la Vierge par excellence 199
2e — Marie, Vierge clémente, bonne et douce aux pauvres pécheurs. 205

Section IV. Litanies de la très sainte Vierge.

I. Excellence des litanies de la très sainte Vierge. 209
II. Les invocations au Seigneur. 211
III. Les trois personnes de la très sainte Trinité 213
IV. Sainte Marie, priez pour nous. 216
V. Marie, Mère de Dieu 218
VI. Marie, Vierge des vierges 220
VII. Marie, Mère du Christ 223
VIII. Marie, Mère de la divine grâce. 225
IX. Marie, Mère très pure. 227
X. Marie, Mère très chaste. 230
XI. Marie, Mère sans tache. 232
XII. Marie, Mère toujours vierge. 234
XIII. Marie, Mère aimable 237
XIV. Marie, Mère admirable 239
XV. Marie, Mere du Créateur 242
XVI. Marie, Mère du Sauveur. 244
XVII. Marie, Vierge très prudente. 246
XVIII. Marie, Vierge vénérable. 249
XIX. Marie, Vierge digne de louanges. 251
XX. Marie, Vierge puissante. 253
XXI. Marie, Vierge clémente. 255
XXII. Marie, Vierge fidèle. 258

XXIII. Marie, Miroir de justice 260
XXIV. Marie, Trône de la divine sagesse. 263
XXV. Marie, Cause de notre joie 265
XXVI. Marie, Vase spirituel. 267
XXVII. Marie, Vase d'honneur 270
XXVIII. Marie, Vase insigne de dévotion. 272
XXIX. Marie, Rose mystique 275
XXX. Marie, Tour de David. 277
XXXI. Marie, Tour d'ivoire 280
XXXII. Marie, Maison d'Or. 282
XXXIII. Marie, Arche d'alliance. 284
XXXIV. Marie, Porte du Ciel. 287
XXXV. Marie, Etoile du matin 289
XXXVI. Marie, Salut des malades. 291
XXXVII. Marie, Refuge des pécheurs. 294
XXXVIII. Marie, Consolatrice des affligés 296
XXXIX. Marie, Secours des chrétiens. 299
XL. Marie, Reine des Anges. 301
XLI. Marie, Reine des Patriarches 303
XLII. Marie, Reine des Prophètes. 306
XLIII. Marie, Reine des Apôtres. 308
XLIV. Marie, Reine des martyrs 311
XLV. Marie, Reine des Confesseurs 313
XLVI. Marie, Reine des vierges 316
XLVII. Marie, Reine de tous les Saints 318
XLVIII. Marie, Reine conçue sans péché. 321
XLIX. Marie, Reine du très saint Rosaire 323
L. Marie, Mère de l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. 326

LIVRE V

MOIS DE MARIE.

Notice sur le mois de Marie 330
Pratique de la dévotion du mois de Marie 331
Diverses pratiques pour honorer la sainte Vierge dans le cours du mois de Marie 332

Ire Section. Premier Mois de Marie.

Introduction. De la dévotion sincère envers la très sainte Vierge . . 334
Ier Jour. Immaculée conception de la très sainte Vierge. 337
IIe — Nativité de la très sainte Vierge. 339
IIIe — Nativité de la sainte Vierge. — Sur le nom sacré de Marie . 341
IVe — Présentation de la sainte Vierge. — Sur le présent que Marie a fait à Dieu. 342
Ve — L'Annonciation de Notre-Seigneur. — Sur le mystère. . 344
VIe — L'Annonciation de Notre-Seigneur. — Sur les abaissements du Fils de Dieu, et sur les grandeurs de Marie, sa Mère 346
VIIe — Saint Joseph, époux de Marie. — Sur sa dignité, son bonheur et sa sainteté. 348
VIIIe — Visitation de la sainte Vierge. — Sur le mystère. 351
IXe — De Nazareth à Bethléem. 354
Xe — Sur la naissance de Jésus-Christ. 356
XIe — Circoncision de l'Enfant Jésus. — Son humilité et son amour pour nous 358

XII^e — Adoration des mages. Leurs présents 359
XIII^e — La Purification. Vertus que la sainte Vierge a pratiquées en cette circonstance 361
XIV^e — La Purification. — Marie et Joseph admirent ce que l'on dit de Jésus 363
XV^e — Jésus à l'âge de douze ans. Il demeure à Jésusalem à l'insu de ses parents. 364
XVI^e — Jésus retrouvé au Temple. — Comment on retrouve Dieu après l'avoir perdu 365
XVII^e — Jésus à Nazareth. — Sa vie jusqu'à l'âge de trente ans. 366
XVIII^e — Les noces de Cana. — Puissance de l'intercession de Marie. 368
XIX^e — Les noces de Cana. La sainte communion 370
XX^e — Le pain et le vin que nous devons à Marie. — Des obligations que nous devons à la sainte Vierge, pour son Fils qu'elle nous donne à la communion 371
XXI^e — Passion de Notre-Seigneur. — Douleurs de la sainte Vierge 373
XXII^e — Passion de Notre-Seigneur. — Passion de la sainte Vierge, et donation que Jésus lui fit de S. Jean . . 375
XXIII^e — Passion de Notre-Seigneur. — Sa mort 377
XXIV^e — Passion de Notre-Seigneur. — Sa sépulture 378
XXV^e — La Résurrection. — Joie de la sainte Vierge voyant son Fils ressuscité 380
XXVI^e — La Résurrection. Humilité et modestie de la sainte Vierge 382
XXVII^e — Ascension de Notre-Seigneur. — Sur le mystère . . . 383
XXVIII^e — La descente du Saint-Esprit. — Sur le mystère. . . . 385
XXIX^e — Assomption de la sainte Vierge. — Son trépas 386
XXX^e — Assomption. — Résurrection de la sainte Vierge . . . 387
XXXI^e — Marie au Ciel. Ce qu'elle y fait pour nous 389

SECOND MOIS DE MARIE.

1^er JOUR. De la véritable dévotion à la sainte Vierge. 391
II^e — Prédestination de la très sainte Vierge 391
III^e — Conception de la très sainte Vierge 392
IV^e — Nativité de la très sainte Vierge. 392
V^e — Le saint nom de Marie. 393
VI^e — La présentation de Marie au Temple. 393
VII^e — Vie de la très sainte Vierge dans le Temple. 394
VIII^e — L'Annonciation 394
IX^e — Vertus que la sainte Vierge pratique à l'Annonciation. 395
X^e — La Salutation angélique. 396
XI^e — La Salutation angélique (suite). 396
XII^e — La Visitation de la très sainte Vierge 397
XIII^e — Sur ce que Notre-Seigneur fait dans la Visitation de la sainte Vierge. 398
XIV^e — Du doute de S. Joseph 397
XV^e — Du voyage de Nazareth à Bethléem 399
XVI^e — Sur la fuite en Égypte 399
XVII^e — Les trois sujets de joie qu'avait la sainte Vierge, caressant le Sauveur encore enfant 400
XVIII^e — Les trois sources d'afflictions qu'avait la sainte Vierge caressant le Sauveur encore enfant 401
XIX^e — Jésus va au Temple à l'âge de douze ans et quitte sa mère et saint Joseph 401
XX^e — De la vie de Notre-Seigneur à Nazareth 402

XXI^e — Des noces de Cana. 403
XXII^e — Jésus-Christ fit son premier miracle à la demande de sa Mère. 403
XXIII^e — Trois sujets de joie qu'avait la sainte Vierge pendant que le Sauveur agissait. 404
XXIV^e — Trois choses qui affligeaient la sainte Vierge pendant la prédication de son Fils 404
XXV^e — Les douleurs de la sainte Vierge pendant la passion de son Fils 405
XXVI^e — L'apparition du Sauveur ressuscité à sa sainte mère. . 406
XXVII^e — Sur le souvenir que la sainte Vierge conservait de la passion de son Fils. 406
XXVIII^e — Des biens que les premiers chrétiens recevaient de la présence de la sainte Vierge. 407
XXIX^e — Sur la mort de la sainte Vierge. 408
XXX^e — Sur la résurrection de la sainte Vierge 408
XXXI^e — Sur l'Assomption de la sainte Vierge 409
Conclusion. — Sur la confiance en la sainte Vierge 410

II^e SECTION. MÉDITATIONS POUVANT SERVIR DE PLANS D'INSTRUCTIONS POUR LE MOIS DE MARIE ET LES RÉUNIONS PIEUSES.

I. Marie, Etoile de la mer 411
II. Marie, Mere de Dieu 412
III. Marie, toujours vierge. 414
IV. Marie, heureuse porte du Ciel. 415
V. Marie saluée par l'Ange. 416
VI. Marie saluée de la bouche de l'ange Gabriel. 416
VII. Marie nous affermit dans la paix. 418
VIII. Marie change le nom d'Eve. 419
IX. Marie rompt les liens des coupables 420
X. Marie, lumière des aveugles. 421
XI. Marie, lumière des aveugles. 422
XII. Marie écarte de nous les maux 423
XIII. Marie nous obtient tous les biens. 424
XIV. Marie se montre notre mère. 425
XV. Marie offre nos prières à Dieu 426
XVI. Marie a été mère de Dieu pour nous 427
XVII. Jésus appartient à Marie 428
XVIII. Marie, vierge d'un rang à part. 429
XIX. Marie douce entre toutes les vierges 430
XX. Marie nous délivre de nos fautes. 431
XXI. Marie nous rend doux et chastes. 432
XXII. Marie nous donne une vie pure. 433
XXIII. Marie nous prépare un chemin sûr. 434
XXIV. Marie nous prépare le bonheur de voir Jésus et de nous réjouir éternellement avec lui 435
XXV. L'âme de Marie glorifie le Seigneur. 436
XXVI. L'esprit de Marie tressaille en Dieu son Sauveur. 437
XXVII. Marie attire les regards de Dieu par son humilité 438
XXVIII. Marie proclamée bienheureuse par toutes les générations . . 439
XXIX. Dieu a fait de grandes choses en Marie. 440
XXX. Marie confesse la puissance de Dieu 441
XXXI. Marie proclame la sainteté du nom de Dieu. 442
XXXII. Marie célèbre la miséricorde de Dieu. 443
XXXIII. Marie célèbre la miséricorde de Dieu qui s'étend à tous ceux qui le craignent 444
XXXIV. Marie constate que Dieu a déployé la puissance de son bras. 445

XXXV. Marie glorifie Dieu qui disperse les superbes. 446
XXXVI. Marie glorifie le Seigneur qui abaisse les puissants. 447
XXXVII. De quatre sentiments que nous devons éprouver envers la Bienheureuse Vierge Marie. 448
XXXVIII. Marie saluée comme reine du Ciel à la résurrection de son Fils 449
XXXIX. Marie invitée à se réjouir. 450
XL. Marie se plaît à nous entendre louer le Seigneur. 450
XLI. Marie a mérité de porter Jésus-Christ dans son sein 451
XLII. Marie porta le Christ de quatre manières différentes 452
XLIII. Le Fils de Marie ressuscité 453
XLIV. Le Fils de Marie monte au Ciel. 455
XLV. Immaculée conception de Marie. 456
XLVI Nativité de Marie. 457
XLVII. Présentation de Marie. 458
XLVIII. Annonciation de Marie. 459
XLIX. Visitation de Marie. 460
L. Purification de la B. V. Marie 461
LI. Marie aux noces de Cana. 462
LII. Marie aux noces de Cana (suite) 463
LIII. Assomption de Marie 464

IIIe Section. Indications de huit séries de lectures dans la *Somme des Grandeurs de Marie* pour le mois de Marie. 465

LIVRE VI

MARIE ET LES ÉVANGILES DES DIMANCHES.

Ier Dim. Avent. I. Marie, notre secours auprès du Souverain Juge. 471
II. Marie, aurore du divin Soleil. 473
IIe — I. Marie, notre consolation et notre délivrance. 474
II. Marie plus grande que toutes les autres créatures 476
IIIe — I. Grandeurs et humilité de Marie 477
II. Marie est notre miroir 479
IVe — I. Marie est la voie du Seigneur 481
II. Marie, refuge des pécheurs pénitents. 483
Dim. dans Oct. Noel. I. Marie, Mère de Jésus, et Joseph, son père adoptif, admirent ce qu'on dit de lui. . . . 484
II. Marie, cause de notre salut. 486
Ier Dim. après Epiphan. I. Jésus au temple de Jérusalem à l'âge de douze ans. 487
II. Quelques exemples que Marie nous donne dans l'évangile de ce jour. 488
Ie — I. Charité, confiance et humilité de Marie. . . . 489
II. Jésus et Marie aux noces de Cana. 491
IIIe — I. Marie modèle de conformité à la volonté de Dieu. 492
II. Marie est notre souveraine. 494
IVe — I. Marie, notre espérance au milieu des tempêtes de cette vie. 495
II. Marie, consolation et protection de l'Eglise dans les persécutions. 498
Ve — I. Marie délivre le champ de Dieu de l'ivraie qu'y sème le démon, ... 499

	II.	Marie nous enseigne à résister aux attaques de l'homme ennemi	501
VI[e] Dim. après Epiphan.	I.	Marie se cache par amour pour l'humilité.	502
	II.	Marie ressemble au grain de sénevé	504
Septuagésime.	I.	L'oisiveté déplaît à Marie	505
	II.	D'un moyen assuré d'arriver au salut	507
Sexagésime.	I.	Marie est la bonne terre par excellence	508
	II.	Marie nous enseigne à n'être pas une terre stérile	510
Quinquagésime.	I.	Marie nous enseigne nos devoirs envers Jésus	511
	II.	Grandeur de la foi de Marie	513
I[er] Dim. de Carême.	I.	Puissance de Marie contre le démon	513
	II.	Mortification de Marie	516
II[e] —	I.	Marie comparée à la montagne du Thabor.	517
	II.	Marie, Mère de Jésus	518
III[e] —	I.	Bonheur de porter Marie	519
	II.	Bonheur de Marie parce qu'elle a porté Jésus	521
IV[e] —	I.	Tous les biens nous viennent par Marie	522
	II.	Marie est Reine comme Jésus est Roi	524
Dim. de la Passion.	I.	Marie pure de tout péché	525
	II.	Marie ressent toutes les offenses faites à son divin Fils	527
Dim. des Rameaux.	I.	Marie, Reine pleine de douceur	528
	II.	Foi de Marie en la divinité de son Fils	530
Paques.	I.	Joie de Marie au jour de la Résurrection	531
	II.	Jésus se montre à sa Mère aussitôt après sa Résurrection	533
I[er] Dim. après Paques.	I.	Marie, joie des Apôtres après la Résurrection de son divin Fils	533
	II.	Foi, espérance et amour de Marie	535
II[e] —	I.	Marie partage avec le Bon Pasteur le soin de son troupeau	365
	II.	Comment Marie soigne son troupeau	538
III[e] —	I.	Tristesse et joie de Marie lorsqu'elle enfanta le Seigneur	539
	II.	Marie, consolation des Apôtres et des autres fidèles après l'Ascension	541
IV[e] —	I.	Gloire que Marie procure à la Très Sainte Trinité	542
	II.	Marie reproche au monde ses péchés	544
V[e] —	I.	Marie exauce nos prières	545
	II.	Pourquoi Marie nous aime	547
Dim. Octave Ascension.	I.	Marie rend témoignage à Jésus-Christ	547
	II.	Marie nous fait connaître Dieu et nous conduit au salut	549
Pentecôte.	I.	Marie dans le Cénacle	550
	II.	Marie notre paix	553
Trinité.	I.	Rapports de Marie avec la Sainte Trinité	id.
	II.	Ce que Marie nous enseigne	556
II[e] Dim. apr. Pentecôte.	I.	Marie nous a préparé, de concert avec Dieu, la grande Cène de l'Eucharistie	557
	II.	Marie nous enseigne à mettre de côté les vaines excuses pour la communion ou l'accomplissement de nos autres devoirs religieux	559
III[e] —	I.	Zèle de Marie pour la conversion des pécheurs; joie que lui cause cette conversion	560

		II. Marie refuge, avocate et médiatrice des pécheurs	562
IV[e] Dim. ap. Pentecôte		I. La pêche miraculeuse de Marie	id.
		II. Marie aide ceux qui travaillent	566
V[e]	—	I. Ce qu'était la justice de Marie et ce que doit être la nôtre	567
		II. Marie notre réconciliatrice avec Jésus-Christ	570
VI[e]	—	I. Miséricorde de Marie	570
		II. Les sept pains que Jésus nous donne à la	
VII[e]	—	prière de Marie	573
		I. Marie fut un bon arbre qui produisit de bons fruits	574
		II. Il ne suffit pas de prier Marie, il faut l'imiter	576
VIII[e]	—	I. A quel prix nous mériterons l'amitié de Marie	577
		II. Marie, la femme riche par excellence	581
IX[e]	—	I. Marie pleure sur les pécheurs et cependant ne les sauve pas tous	581
		II. Marie attend que nous profitions des grâces qu'elle nous procure	583
X[e]	—	I. Dévotion de la très sainte Vierge	585
		II. Puissance de la prière de Marie	588
XI[e]	—	I. Des paroles de Marie et de leur efficacité	589
		II. Marie fit bien toutes choses	591
XII[e]	—	I. Bonheur de Marie qui voyait et entendait Jésus	592
		II. Comment Marie aimait Dieu et le prochain.	595
XIII[e]	—	I. Marie peut et veut avoir pitié de nous	596
		II. De la reconnaissance qu'il faut avoir à Marie pour ses bienfaits	599
XIV[e]	—	I. Qu'il faut chercher avant tout le royaume de Dieu à l'exemple de Marie	599
		II. Comment il faut servir Dieu et Marie	602
XV[e]	—	I. Marie, résurrection des âmes mortes par le péché	602
		II. Marie, gardienne des pécheurs revenus à la grâce	606
XVI[e]	—	I. L'humilité de Marie cause de son exaltation	606
		II. Marie choisit la dernière place	609
XVII[e]	—	I. Comment nous devons à l'exemple de Marie montrer notre amour envers Dieu	609
		II. Jésus, Fils de Dieu, Fils de Marie et Fils de David	612
XVIII[e]	—	I. Confiance qu'il faut avoir en Marie notre Mère.	613
		II. Pourquoi la Mère de Dieu opère tant de miracles	615
XIX[e]	—	I. Marie prépare les noces de son divin Fils	616
		II. Marie nous invite à la sainte Communion	618
XX[e]	—	I. Malades vers lesquels Marie descend pour les guérir	618
		II. Il faut profiter des grâces que Marie nous obtient	621
XXI[e]	—	I. Marie désire que nous soulagions les âmes du purgatoire	622
		II. En quelle qualité Marie paraîtra au jugement dernier	624
XXII[e]	—	I. Du culte qui est dû aux images de Marie	625
		II. Marie, image parfaite de Dieu	627

XXIII[e] Dim. ap. Pent. I. Respect profond avec lequel il faut prier Marie. 628
II. Comment on obtient les faveurs extraordinaires de Marie. 630
XXIV[e] — I. Marie ne vient pas efficacement en aide aux pécheurs obstinés. 631
II. Marie, notre refuge. 634

APPENDICE

L'INTÉRIEUR DE MARIE

I. De l'Immaculée Conception de Marie 635
II. De la Présentation de Marie au temple 638
III. Son vœu de virginité 639
IV. Son mariage avec saint Joseph. 641
V. Ambassade de l'ange Gabriel. 643
VI. Annonce du mystère de l'Incarnation. 646
VII. Déclaration de l'accomplissement du mystère. 648
VIII. Consentement de Marie 649
IX. Accomplissement du mystère de l'Incarnation. 652
X. Réflexions sur la maternité divine 654
XI. Visite de Marie à Elisabeth. 656
XII. Entrevue de Marie et d'Elisabeth. 658
XIII. Exposition du cantique de Marie. 661
XIV. Retour de Marie à Nazareth 665
XV. Soupçons de Joseph; silence de Marie. 667
XVI. Marie justifiée par Dieu lui-même 669
XVII. Départ de Marie et de Joseph pour Bethléem 672
XVIII. Naissance de Jésus à Bethléem. 674
XIX. Adoration des bergers 676
XX. Adoration des Mages 680
XXI. La Circoncision. 681
XXII. La Purification 683
XXIII. La rencontre de Siméon. 685
XXIV. Prédiction de Siméon sur Jésus et Marie 687
XXV. La fuite en Egypte 689
XXVI. Jésus perdu, et retrouvé dans le temple. 692
XXVII. Jésus soumis à Marie et à Joseph. 696
XXVIII. Vie de Marie à Nazareth. 699
XXIX. Application de Marie à étudier Jésus 701
XXX. Noces de Cana 704
XXXI. Marie méconnue en apparence par son Fils 707
XXXII. En quoi Jésus a fait consister le bonheur de Marie. 709
XXXIII. Marie a choisi la meilleure part 711
XXXIV. Marie au pied de la croix 713
XXXV. Echange de Jésus contre Jean 716
XXXVI. Marie morte et ensevelie avec Jésus-Christ 718
XXXVII. Marie ressuscitée avec Jésus-Christ. 720
XXXVIII. Marie monte au ciel en esprit avec son Fils 722
XXXIX. Marie se prépare à recevoir le Saint-Esprit 724

XL. Marie reçoit le Saint-Esprit 726
XLI. Vie de Marie depuis ce temps-là 728
XLII. Mort et Assomption de Marie 730
XLIII. Réflexions générales. 732

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SEPTIÈME

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — A. PICHAT

252.54
J 825
35897
JOURDAIN, Z.C.
AUTHOR
Somme des Grandeurs de Marie
TITLE Tom. 7

DATE LOANED	BORROWER'S NAME
	[redacted]
	OCT 3 1986

35897